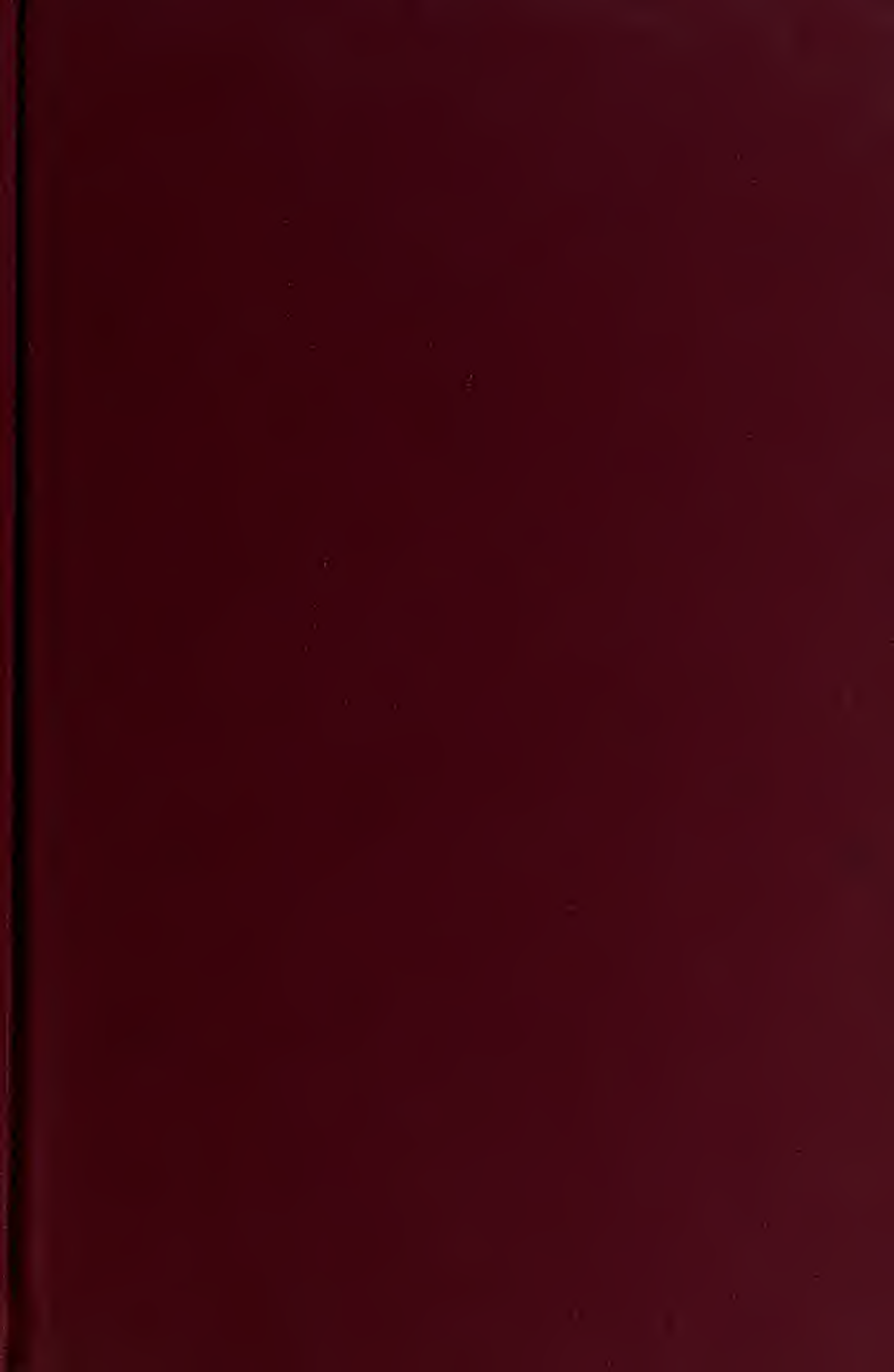


# LA REVUE DE PARIS

LA

# REVUE DE PARIS

DIXIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1903



PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1903

# L'APPRENTIE

## I

### LA GUERRE

Une petite fille de sept ans erre par les allées du Père-Lachaise. Toute menue, cheminant doucement, elle passe presque invisible, comme une ombre incertaine, suit les détours du grand cimetière désert, assombri par l'hiver, lumineux de neige, sombre colline dressée au-dessus de la ville, paysage d'une mélancolie farouche et grandiose.

Ce monde silencieux, immobile, glacé, cet effrayant domaine des morts, s'ils n'inspirent pas la terreur à la petite passante, lui imposent toutefois un trouble et une gravité, le respect du silence, l'émoi de la solitude. De ses yeux d'un gris sombre, Cécile interroge les choses, cherchant à reconnaître la campagne des environs de Paris qu'elle vient de quitter. Son esprit naissant, à peine ouvert aux sensations, peut croire à la continuation d'une promenade commencée ailleurs. La vieille et belle allée de marronniers, qui coupe transversalement le cimetière, quelques sentiers de charmes et d'ypréaux, cette prairie plantée d'ifs et de sapins, tous ces aspects du cimetière ressemblent à des parcs, à des coins de forêts qu'elle a entrevus autour du village d'Andilly, pendant la belle saison, chez sa tante, épicière et aubergiste. Ce qu'elle n'a jamais vu, ce sont ces routes et ces ruelles bordées de

tombeaux qu'elle prend pour des maisonnettes, ces frontons chargés de noms qu'elle essaie vainement d'épeler, ces bustes qui regardent tous le vide infini. Certains de ces regards aussi semblent la suivre et la poursuivre, et il y a un chuchotement dans les feuilles mortes. Elle marche plus vite alors vers l'éclat de lumière qu'elle aperçoit au bout de l'allée.

A travers les arbres dénudés, aux tournants, aux carrefours de la ville des morts, la ville des vivants lui apparaît, et c'était bien un peu l'étendue qu'elle avait devant elle. lorsqu'elle quittait la rue d'Andilly pour la route tracée en lisière de la forêt de Montmorency. Mais où sont le ciel bleu, le soleil d'or, les verdures, les maisons blanches? Ici, la ville trempée de brume, couverte d'un ciel morne, une singulière ville qui semble prolonger le cimetière jusqu'à l'horizon. Cécile retrouve les dômes et les clochetons des mausolées et des sépulcres aux faîtes et aux aiguilles de tous ces palais, de toutes ces églises. Tout près, sur l'escarpement de Ménilmontant, la flèche de Notre-Dame-de-la-Croix ; tout proche aussi. Saint-Jean-Baptiste de Belleville, Saint-Ambroise, et, plus loin, le Panthéon, Notre-Dame qui s'aperçoivent encore dans le brouillard de novembre, au-dessus de l'amas indistinct des maisons.

Peu à peu, on ne vit plus rien. Le ciel s'abaissa encore, blanc comme un suaire, s'étendit comme une mer étale et livide sur le paysage de neige, ensevelit Paris. Des vols de corneilles s'en allèrent vers le clocher de Ménilmontant, et ce passage d'oiseaux noirs, c'était tout le mouvement de l'espace, un funèbre sillage dans l'atmosphère d'un champ de bataille.

Tout à coup, dans le grand silence, vinrent du sud et de l'ouest de longues détonations, et des roulements sourds se propagèrent à travers le ciel. Le bruit grondait dans le mystère de l'horizon disparu, se répercutait en échos étouffés, montait jusqu'à la colline mortuaire. On eût dit l'ordre des saisons détruit, l'approche d'un cataclysme, un orage tonnant dans la neige.

Le petit être, spectateur inconscient de ce grand drame, écouta, l'index levé vers la tempe, et pensa tout haut :

— Le tonnerre !

Une voix jeune, chantante, rieuse, qui fit passer le printemps sur tout cet hiver, sembla répondre :

— Cécile ! Cécile ! où es-tu ?

— Ici, — dit la petite ombre.

Une autre ombre, un peu plus grande, surgit du hallier comme une biche rapide, et bientôt, près de Cécile, fut Céline, sa sœur de douze ans. Elles sont assez pareilles, au premier abord; le visage régulier, le profil fin, châtaines de cheveux. Céline, pourtant, est un peu plus blonde, a le visage moins précis, de contour plus mol, le front, le menton légèrement fuyants. Elle n'a pas non plus les yeux d'un gris sombre de Cécile, mais des yeux couleur de bluets. Elle prend dans sa main, d'un air d'autorité maternelle, la main de l'enfant.

— Allons ! ma petite, nous allons rentrer. Maman nous attend.

— Voui, — dit l'autre.

Elles restent encore à regarder devant elles, sans rien voir au delà des arbres noirs que cet abîme blanc, d'où viennent toujours, sans une lueur, les roulements farouches et solennels.

— Line ! le tonnerre ! — dit encore Cécile.

— Ce n'est pas le tonnerre, c'est le canon, — dit Céline, importante.

— Canon ? — répète en écho la petite sœur.

— Oui, le canon des Prussiens et le canon des forts, — explique la grande sœur.

Toutes deux reviennent par les chemins du cimetière comme par les rues d'un village. Chaussées de galoches, emmaillotées dans des châles, coiffées de capelines, elles semblent des petites bonnes femmes cherchant du bois mort. Elles s'arrêtent, se glissent entre les tombes, parmi les couronnes de perles et d'immortelles, les bouquets fanés, les plantes grises et rousses. Cécile voudrait cueillir des fleurs : elle arrache des herbes sèches, des brindilles d'arbrisseaux, en fait une touffe dans sa petite main rouge de froid. Céline rit :

— Il n'y a pas de fleurs en hiver, Cécile. Viens !

Cécile laisse tomber sa gerbe, l'abandonne avec regret, s'en va. Enfin, elle rit aussi. Non, il n'y a pas de fleurs. Tout est blanc et noir autour d'elles, la neige resplendit à travers le

dur treillis des arbres et des grillages. Il n'y a de roses que sur leurs joues, de tendres corolles que dans leurs yeux. Seuls, leurs regards palpitent et vivent parmi cette nature glacée, dans cette mort universelle.

Les deux petites filles sortent du Père-Lachaise par la rue des Rondeaux, ruelle plutôt que rue, dominée de la haute muraille grise du cimetière. Elles suivent un chemin qui leur est familier : au long de palissades, de terrains vagues, de buttes couvertes de neige, elles gagnent la rue des Partants, la rue des Amandiers.

C'est là qu'elles habitent, une triste maison, un triste logis. D'un côté de la porte, il y a une boutique rouge de marchand de vins; de l'autre côté, une boutique verte de fruitier. Le couloir, l'escalier, sont pauvres et obscurs. C'est au premier. La clef est sur la porte. Céline ouvre. La pièce où elles entrent est une salle à manger, avec deux lits repliés dans les angles. Au milieu, une table ronde en noyer sous une suspension à lampe de porcelaine blanche. Quelques rayons, sur lesquels sont des livres entassés un peu pêle-mêle, des bouquins de tout genre, des romans, des brochures politiques, des livraisons. Le carreau est frais lavé, le papier n'a ni déchirures ni taches. On devine, présents, des yeux et des mains de femme qui veut et maintient la propreté. Cette femme, la voici, c'est la mère, jeune encore et sans âge : des yeux gris pensifs, une bouche fine et amère qui sourit gentiment. Elle est de race bretonne, acclimatée à Paris, façonnée par la vie de travail et de soucis.

— Vous voilà... Où avez-vous été traîner encore ?

— Au Père-Lachaise, — dit Céline, gaiement.

— Au Père-Laçaize, — répète Cécile, joyeuse aussi.

— C'est bien loin. Il est presque nuit. Une autre fois, n'allez que jusqu'à l'église, et voir les boutiques de la Chaussée, ou bien attendez Jean pour sortir avec lui... Allons, débarrasse ta sœur de tous ses fichus, ôte-lui ses souliers, donne-lui des images, et tu m'aideras à la cuisine.

La mère et les deux petites passent dans l'autre pièce, où il y a un grand lit et un petit lit. Les deux fenêtres donnent sur la rue. La fenêtre de la salle à manger et celle de la cuisine

donnent sur une cour. La petite abandonne vite les images, blottie dans un vieux fauteuil, et près de la fen être, s'écrase le visage contre le carreau, regarde la rue au crépuscule, où les lumières apparaissent, où les objets immobiles et les silhouettes bougeantes commencent à devenir indécises. La nuit vient de bonne heure en novembre : la mère et l'aînée, bientôt, allument une chandelle, achèvent de mettre le couvert sur une nappe, au moment où des pas lourds et des chocs de crosses de fusils s'entendent dans l'escalier. Le père et les deux fils n'ont pas à heurter : la vive Céline a déjà ouvert, les trois hommes sont entrés. Le père, parisien, petit, maigriot, barbu, d'une physionomie indécise et rieuse comme sa fille Céline. Les deux fils ont du sérieux de la mère. Tous trois posent leur fusil dans un angle de la pièce. Le père Pommier et le fils aîné, Justin, s'assoient, fatigués. Jean va dans l'autre chambre, saisit Cécile, l'embrasse, la fait danser, l'installe sur son épaule. La petite s'épanouit, heureuse. La mère appelle :

— Finis donc, Jean ! La soupe est sur la table.

La soupe, en effet, fume sous la suspension. Pauvre soupe de mauvais pain noir et de graisse, mais la nappe est propre, les assiettes sont blanches, les cuillers et les fourchettes sont bien frottées. Le linge, la faïence, le métal, éclairés de la douce lumière, paraissent sourire de toutes leurs blancheurs et de tous leurs luisants, et les visages, de même, sourient. Jean fait manger Cécile, qui jacasse. Céline va et vient. La mère sert la soupe, partage le mauvais pain qui semble si bon, verse le vin et l'eau. Du dehors, arrive, pendant les silences des conversations, la voix lointaine et grondante des canons des forts.

— Les chiens de garde veillent, — dit Justin. — Les Pruscos ne prendront pas Paris cette nuit !

— D'abord, nous sommes de garde à la porte de Romainville ! — dit le père.

— Pas moi, — dit Jean ; — ce soir, je suis chien de garde à la maison.

— Tu restes avec moi, Zan ! — dit Cécile.

Et elle applaudit de ses petites mains.

— Oui, mon petit, — dit Jean. — Je te couche et je

t'endors. Je t'apporterai ton café demain matin, comme à une princesse. Et après-demain, ce sera Justin.

— Il est zenti aussi, Zustin, — dit Cécile, satisfaite.

Les yeux gris de la petite fille vont de l'un à l'autre. Elle est contente, en parfaite sécurité. Elle sent confusément que tout le monde l'aime, sa mère grave, son père bon garçon, Justin qui l'observe toujours avec tendresse, Jean qui joue avec elle comme un gosse, et Céline, qu'elle admire comme la grande sœur, aux jambes plus longues, qui court plus vite. qui sait sauter à la corde, aller dans la rue et faire des commissions toute seule : — l'image de ce qu'elle sera plus tard.

On mange la minime pitance de viande, un plat de riz, une tranche de fromage, on boit un dernier verre de vin.

Le père fume une pipe, les fils roulent des cigarettes, pendant que la mère et Céline emportent les verres, les assiettes, retirent la nappe sous les coudes des trois hommes. Cécile s'est endormie sur les genoux de Jean. Les trois parlent politique, commentent les faits du jour. On est en novembre. On vient d'élire les maires. La question de l'armistice a été agitée. La Prusse a repoussé la demande de ravitaillement. Les bataillons de marche de la garde nationale sont enfin formés, composés de volontaires, de célibataires, de veufs, et, s'il le faut, d'hommes mariés âgés de vingt à quarante-cinq ans. En somme, tout va pour le mieux. La province s'organise. On fera la trouée, on reconduira les Allemands de l'autre côté du Rhin.

— Oui, si nous avions de vrais chefs, qui le veuillent! — dit Justin, qui écoute son père et son frère s'enflammer d'espoir et se griser de paroles. — Mais croyez-moi, on perd du temps tous les jours. Les approvisionnements sont mal faits. Les Allemands sont nombreux, et les choses n'iront pas si vite que ça en province! Gambetta est jeune, c'est vrai, et il secouera les gens, fera une espèce d'armée. Tout de même, depuis que les Allemands ont pris Metz, toutes leurs forces sont disponibles, et nous sommes fichus.

— Ta ra ta ta! — interrompit le père, — tu n'es jamais content, mon fiston... Si les chefs ne marchent pas, nous les

## LIVRAISON DU 15 MAI



## LIVRAISON DU 1er JUIN



## LIVRAISON DU 15 JUIN



## LIVRAISON DU 1er JUILLET



## LIVRAISON DU 15 JUILLET

## LIVRAISON DU 1er AOUT



## LIVRAISON DU 15 AOUT



## LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE



## LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE



## LIVRAISON DU 1er OCTOBRE

# LA REVUE DE PARIS

## LIVRAISON DU 1er JANVIER



## LIVRAISON DU 15 JANVIER



## LIVRAISON DU 1er FÉVRIER



## LIVRAISON DU 15 FÉVRIER

## LIVRAISON DU 1er MARS

La Reine Sophie. — Lettres à M. X. (1862-1877).
Alfred Rambaud. — L'Empereur de Carthage (2e partie).
Judith Gautier. — Le Second Rang du Collier. — V.
Pierre Lehautcourt. — Les Leçons de la Guerre Sud-Africaine.
Gérard d'Houville. — L'Inconstante (fin).
A. Gazier. — Napoléon au Conseil d'État.
Ivan Strannik. — Wladimir Korolenko.
Georges Gaulis. — En Albanie.

## LIVRAISON DU 15 MARS

Edmond Sée. — L'Indiscret.
Michel Bréal. — Gaston Paris.
Louis Bertrand. — Le Rival de Don Juan (1re partie).
XXX. — La Flotte utile
Romain Coolus. — L'Hiver ami.
Alfred Rambaud. — L'Empereur de Carthage (3e partie).
Félix Mangini. — L'Assistance aux Tuberculeux indigents.
Victor Bérard. — Questions extérieures. — La Note austro-russe.

## LIVRAISON DU 1er AVRIL

Marcel Girette. — Sans Lui.
Ch.-V. Langlois. — La Loi anglaise sur l'Enseignement. — I.
Louis Bertrand. — Le Rival de Don Juan (2e partie).
André Hallays. — Hector Berlioz Critique musical.
André Antoine. — Causerie sur la Mise en Scène.
Judith Gautier. — Le Second Rang du Collier. — VI.
Alfred Rambaud. — L'Empereur de Carthage (fin).
L. Houllevigue. — La Science et l'Industrie du Froid.

## LIVRAISON DU 15 AVRIL

Pierre de Ségur. — Un Grand Homme de Salons.
Louis Bertrand. — Le Rival de Don Juan (3e partie).
Louis Batiffol. — Un Garde du Corps de Louis XIII. — I.
J.-A. Coulangheon. — Les Désirs de Monique.
Jean Psichari. — Un Mystère crétois du XVIe Siècle.
Ch.-V. Langlois. — La Loi anglaise sur l'Enseignement. — II.
Jacques Normand. — Au Logis.
P. Arminjon. — La Protection religieuse dans l'Empire ottoman.

## LIVRAISON DU 1er MAI

André Lichtenberger. — Monsieur de Migurac (1re partie).
J.J. Jusserand. — Edmond Spenser.
XX. — La Mortalité dans l'Armée.
Louis Bertrand. — Le Rival de Don Juan (4e partie).
Judith Gautier. — Le Second Rang du Collier. — VII.
Louis Batiffol. — Un Garde du Corps sous Louis XIII (fin).
Paul Mantoux. — L'Éveil du Parti ouvrier en Angleterre.

changerons : on mettra le vieux Blanqui à la place de Trochu, on fera ce qu'il faudra.

— Il est certain que Blanqui vaudrait mieux. Lui seul voit clair et dit la vérité. Mais qui le croira? Il n'est pas militaire, il a été en prison, c'est un rouge. Jamais l'armée ni la garde nationale des boutiquiers, ni même celle des ouvriers, ne lui obéiront.

— Nous l'imposerons, nous en ferons un dictateur, — proclama Jean berçant Cécile.

— Oui, pour trois jours, et puis on nous fusillera ou on nous coffrera avec lui après.

— Ta ra ta ta! — dit encore le père, — nous saurons bien régler nos comptes avec le gouvernement.

— On les réglera plus tard, trop tard, — dit Justin, — et ça ne sera pas drôle. Rappelez-vous ce que je vous dis, — affirme doucement le jeune prophète ouvrier.

Le rappel bat dans la rue. Le père et Justin coiffent leurs képis, prennent leurs fusils, embrassent la mère et Céline, descendent dans la rue obscure, fantastiquement éclairée par la neige.

Jean, avec précaution, emporte Cécile endormie dans l'autre chambre, la déshabille avec des mains de maman, la couche sans qu'elle soit réveillée. Il revient, défait un des lits, se couche aussi, après avoir approché la table de son lit et descendu la lampe. Il lit des journaux, des livraisons des *Misérables*, pendant que la mère et Céline revenues, assises à la table, raccommodent, causent à voix basse.

— J'irai au pain, — dit la mère.

— Non; moi, — dit Céline, toujours prête à sortir.

— Ni l'une ni l'autre! dit Jean affectant le ton bourru. Vous m'embêtez : la place des femmes est à la maison. C'est moi qui irai partout, au pain, à la viande, et au charbon. Je n'ai que ça à faire. Je ne prends pas la garde demain.

— Mais tu vas t'éreinter, mon garçon!

— Ça m'amuse de faire queue. Je prononce des discours, j'excite les femmes à la résistance... Allez vous coucher, et prenez la lumière : j'ai assez lu comme ça.

La mère est heureuse que son Jean se repose et dorme. Elle se dit qu'à quatre heures du matin, s'il dort, elle filera

sans bruit. Elle embrasse le gaillard comme un enfant au berceau et s'en va avec Céline. La nuit s'appesantit sur la ville, sur les maisons ; le logis est perdu dans le noir et le silence comme un bateau en mer. La canonnade roule à tous les horizons, fait chanter les vitres. Les heures sonnent.

A quatre heures, doucement, doucement, la mère se lève. Mais elle trouve le lit de Jean vide. Le garçon est dans la cuisine qui mange une croûte de pain trempée d'eau-de-vie, et qui s'en va bientôt.

— Chut ! ne réveille pas les petites. Je reviendrai pour le café.

Les soirs et les nuits de cette famille d'assiégés se passaient à peu près ainsi. L'un ou l'autre des hommes manquait, ou bien tous étaient dehors à la fois. La mère, avant l'aube, filait à la boulangerie, à la boucherie, ou bien envoyait Céline, la confiait à quelque voisine. Mais la petite, une fois rendue à son poste, échappait à toute surveillance, s'émancipait, riait avec les garçons, pérorait comme son frère, criant qu'on ne se rendrait jamais. « Cette moucheronne ! » disaient les femmes, aussi exaltées et guerrières qu'elle.

C'était le seul métier du moment, faire la guerre, et en parler. Le père, peintre en bâtiments, Justin et Jean, mécaniciens, ne travaillaient plus de leurs professions, vivaient de leurs trente sous de gardes nationaux, et jouaient leur rôle en conscience. C'était pour eux, et pour d'autres, la grande affaire, depuis que Paris, brusquement isolé, séparé du monde, s'était transformé en camp militaire. Depuis le 4 septembre et le commencement de l'investissement, par les ciels gris de fer de l'automne, par les ciels noirs de l'hiver, au long des rues de la montagne faubourienne, qui domine la vallée de Paris, le père et les deux fils marchent comme trois soldats. Leurs costumes ont changé, le képi de garde national diffère de la casquette de l'ouvrier, et la bande rouge du pantalon et le liséré rouge de la vareuse sont cousus aux étoffes sombres qui remplacent les vêtements d'atelier. Le fusil, surtout, marque le changement survenu, signifie la tragédie militaire, et, en même temps, une tragédie parallèle, populaire et révolutionnaire, qui s'annonce comme certaine, fatale.

L'état d'esprit de ces trois hommes s'était décidé aux dernières années de l'Empire. Le père Pommier avait transmis à ses deux fils, comme contes d'enfance, ses souvenirs de 1848. Mais le réveil complet de l'énergie faubourienne se fit tout de suite après la grande fête de l'Exposition, de 1868 à 1870, et les Pommier se mêlèrent au public houleux des réunions publiques, des manifestations de la rue. Ils devenaient les assidus lecteurs des violents journaux éclos de toutes parts, lancés en hardis corsaires contre le vaisseau impérial. Aujourd'hui, ils étaient, comme leurs compagnons de travail, armés pour la défense de Paris, et pour ce qui pouvait s'ensuivre.

A les voir, à les entendre, les trois Pommier et leurs pareils, on ne pouvait douter du désir qui les animait, et qui était le désir de se battre contre les Allemands. Ils avaient été surpris par la guerre, eux qui croyaient travailler à une transformation sociale. C'était l'imprévu. Leur volonté d'action, exaltée, accrue, avait donc forcément changé d'objet : l'ouvrier de Paris trouvait devant lui un adversaire qu'il n'attendait pas et qui était le soldat allemand. Va pour l'Allemand ! On verrait ensuite. En attendant ce lendemain, l'énergie restait la même.

Les trois Pommier étaient ainsi : ils enrageaient de sentir leur ardeur se consumer inutilement, auraient voulu se lancer vers l'ennemi, libérer la France, préparer l'avenir.

Au 31 octobre, ils furent à l'Hôtel de Ville, espérant la Révolution et le salut public. Ils croyaient forcer les chefs à l'offensive, mais il semblait que les chefs se refusaient à utiliser ces instruments que le destin leur offrait.

— Ils ne savent rien, — disait Justin. — Ils nous prennent pour des flemmards et des braillards, et voilà tout... Et puis, des gardes nationaux, ça ne compte pas pour eux. C'est bon pour garder les remparts, qui ne sont jamais attaqués... Nous sommes des escargots de rempart, nous ne sommes pas des soldats. On nous occupe en nous faisant coucher dehors, en nous faisant jouer au bivouac. Quand ce sera fini, nous nous figurerons que nous avons fait la guerre... Ils ne nous connaissent pas : s'ils voulaient marcher tout droit devant eux, on les suivrait. Et ça serait bientôt fait de culbuter Guillaume et Bismarck dans Versailles!

Justin traduisait ainsi le sentiment de beaucoup. Si Trochu, Vinoy et Ducrot étaient venus tous les trois, un soir d'octobre ou de novembre. rôder incognito par les faubourgs, comme le calife des *Mille et une Nuits*, ils auraient découvert une population qu'ils ont ignorée jusqu'à la fin, singulièrement confiante et espérante, très déterminée à faire crédit aux chefs militaires. Parmi les ouvriers du faubourg, il n'en manquait pas qui affirmaient la possibilité de chasser l'Allemand dès la première sortie. Ces Parisiens sont vraiment, comme on dit, assez contents d'eux-mêmes, assurés qu'ils viendront facilement à bout de difficiles besognes : ils ne doutent pas un instant de leur victoire, hommes, femmes, enfants. Dans les rues sombres, aux portes des boulangeries et des boucheries, toutes les faces pâles, toutes les paroles criées de voix colères ou gouailleuses, affirment le triomphe immanquable. C'est une force qu'une telle exaltation, mais cette force meurt sur place.

Pour ces gens qui s'agitent dans le Paris neigeux de décembre, l'agonie a commencé, et ils ne le savent pas. Ils se croient encore vivants, et déjà le froid et l'inertie les gagnent, sans qu'ils le sachent. Ce qui les sauve du doute sur leur sort, ce qui leur fait illusion, c'est qu'ils parlent. Leur besoin d'agir, leur ardeur patriotique, leur fureur contre l'incapacité, leur méfiance de la trahison, s'exhalent en mots, partout. en marche, au corps de garde, au rempart, au coin des rues, où ils s'attardent à lire et commenter un journal sous la clarté de quelque réverbère, et chez eux, à table, au lit, tout le temps, jusqu'à ce que le sommeil vienne enfin apaiser et reposer ces assiégés fiévreux.

Combien de fois la mère, avec ses deux filles, épiait-elle par la vitre l'un de ses trois hommes, ou tous les trois, reconduits par quelque camarade, et restant sur le trottoir devant la porte de la maison, à gesticuler et à pérorer, des quarts d'heure et des quarts d'heure, pendant que la soupe s'épuisait à bouillir, et que le fricot brûlait! On leur faisait des signes, on les appelait. Ils ne voyaient ni n'entendaient, ou bien, faisant un pas pour s'en aller, ils recommençaient, sur un mot, une nouvelle paraphrase, une nouvelle discussion des nouvelles du jour, écloses dans la ville délirante et crédule,

ou apportées sous l'aile d'un pigeon. Alors Céline descendait pour ramener le causeur, et le causeur la prenait par la main, et la retenait à écouter, bouche béante, yeux fixes, le récit de tant de drames imaginaires et réels. Enfin les hommes remontaient, bousculaient et embrassaient gentiment la mère, proclamaient l'affreuse soupe excellente, et recommençaient de plus belle à faire manœuvrer Chanzy et d'Aurelles de Paladines, Faidherbe et Cremer, à morigéner Trochu, à menacer de Moltke.

C'est parmi tout ce fracas de guerre que l'intelligence de Cécile s'éveillait. Elle écoutait sans comprendre, et ce qui parvenait jusqu'à son petit esprit, s'orientant dans l'obscurité, lui faisait l'impression des contes de fées que lui lisait sa sœur, des histoires merveilleuses que lui apprenait sa mère, ou des jeux de cache-cache et de croquemitaine inventés par Jean. Elle y croyait et n'y croyait pas, elle éprouvait une frayeur qu'elle savait devoir être bientôt dissipée, et c'était alors, après le pâlissement et la respiration suspendue de l'angoisse, de grands éclats de rire nerveux qui ne finissaient plus, pendant qu'elle frottait l'une contre l'autre ses petites mains encore moites de peur délicieuse.

Ces Allemands, dont on entendait parler sans cesse, et que l'on ne voyait jamais, et qui faisaient jour et nuit le bruit du tonnerre avec leurs canons, c'étaient pour elle des géants, des monstres à têtes de loups, des ogres démesurés, marchant par enjambées de sept lieues, là-bas, là-bas, bien loin, dans la campagne, dans le noir, à Andilly peut-être, autour de la maison de « tante » qui n'avait pas voulu rentrer à Paris...

Cécile, si elle pensait à cela, à la petite maison où elle avait passé l'été, éclatait tout à coup en sanglots. Mais c'était pour « tante » qu'elle avait peur, « tante » qui lui donnait les sucres d'orge de toutes les couleurs et les pipes en sucre rouge des bocaux de la vitrine. Pour elle-même, elle ne craignait rien. Elle savait bien qu'elle n'était qu'un pauvre Petit Poucet, ou qu'un mignon Petit Chaperon Rouge, qui pouvait bien devenir la proie de l'ogre et du loup, mais elle savait bien aussi qu'elle était défendue par sa mère d'abord, qui n'avait qu'à lui lisser les cheveux et qu'à l'embrasser pour la faire tenir tranquille,

par Céline ensuite qui déclarait : « Moi, je leur dis zut aux Prussiens! » et dont la bravoure l'émerveillait, et enfin par son père et ses deux frères. Lorsque les trois hommes revenaient tout de sombre vêtus, avec leurs bandes rouges et leurs képis numérotés, et qu'ils posaient tous trois, du même mouvement, leurs lourds fusils dans le coin de la chambre, il lui semblait qu'elle voyait entrer des tout-puissants, des invincibles. Elle se jetait à leurs jambes, à leurs mains, se sentait enlevée par leurs bras vigoureux; toute son anxiété se calmait alors comme par enchantement, et bientôt, ayant mangé sa soupe, repue, heureuse, confiante, elle s'endormait en rêvant que « tante » avait su bien cacher les pipes en sucre rouge, et qu'elle aussi, dans sa petite boutique, où elle était à l'abri comme une vieille fée invisible, elle faisait la nique aux Allemands géants.

La petite Cécile, à cet âge de sept ans, où l'on commence seulement à recevoir des impressions sans les classer ni les raisonner, assistait donc à ce drame comme si elle avait dormi tout éveillée. Ce qui restait dans sa tête enfantine, c'étaient les chuchotements de ceux qui étaient autour d'elle et qui avaient l'air grave et soucieux, les mots les plus souvent répétés : Guerre — Prussiens — Bismarck — Badinguet — le Siège... Il n'est question d'aucun travail, d'aucun plaisir. Les affaires vont mal, ou plutôt ne vont pas. On ne s'en occupe plus, d'ailleurs. Lorsque des gens viennent chez les Pommier, c'est pour redemander si on a fait des provisions, regretter que les femmes et les enfants n'aient pas quitté Paris, s'enquérir, pour le cas de bombardement, s'il faudra mettre des matelas aux fenêtres...

Cécile était frappée d'entendre sans cesse répéter qu'une chose mystérieuse et importante était en grand danger; et cette chose, on l'appelait la Patrie, la France. Jean, qu'elle interrogea, lui dit que la Patrie, c'était tout ce qui était près d'elle, tout ce qu'elle voyait et tout ce qu'il y avait encore dans son pays qu'elle ne voyait pas, c'était tout le monde, le père, la mère, les frères, les voisins, et la tante d'Andilly, et les gens de Morlaix, en Bretagne, dont parlait souvent leur mère, et toute la terre qu'on appelait la France, avec ses villes, ses maisons, ses champs, ses bois, ses rivières... Il lui disait que, pour

défendre tous ces gens et toutes ces choses, on avait fait appel à tous les hommes, même aux pères de famille, et cela donnait des frissons à l'enfant. Elle voyait des mamans comme sa maman, des petits enfants comme elle, abandonnés par un papa comme le sien qui s'en allait tomber dans un grand trou d'où il ne revenait pas. C'était ainsi que Cécile concevait l'idée de la mort.

Elle voit encore que chaque jour amène sa nouvelle. Parfois les gens se crient par la fenêtre des phrases incompréhensibles pour la petite, des batailles, des victoires, des défaites. Parfois, sa mère l'habille bien chaudement de cache-nez, de tricots superposés. Son nez est rouge et ses mains sont glacées malgré les gants de laine. Elle s'en va dehors avec Jean; avec Céline, quand Jean n'est pas là. Les deux sœurs se promènent sur la Chaussée-Ménilmontant, ou s'en vont vers le Père-Lachaise, ou suivent la rue des Amandiers jusqu'au boulevard extérieur. Elles vont aussi prendre la place de leur mère ou de Jean, font queue à la porte de la boulangerie ou de la boucherie. Elles reviennent avec un pain gris, vert, hérissé de paille, un morceau de cheval. Le garde national qui surveille le défilé a pitié des fillettes grelottantes, il demande pour elles aux grandes personnes un tour de faveur. Heureusement, la mère prévoyante a su faire quelques provisions : du riz, du lard, de la farine, des pommes de terre, des boîtes de conserve, même des œufs dans la sciure de bois, mais il faut en user prudemment; si le siège continuait, ce serait la famine. La mère a pourtant le cœur serré, de voir des voisins qui manquent de tout, des enfants qui souffrent, et, de temps en temps, elle ne peut se tenir de faire porter par Cécile quelque précieuse rareté aux malheureux ébahis.

Un jour, avec sa farine, elle a fait un morceau de pain blanc. Elle le sert, le soir, comme un gâteau, toute la famille réunie. La croûte en est dorée, la mie éblouissante comme de la neige. On le contemple, on le touche, on le flaire. Quel régal! La mère dit qu'il faut en garder un morceau pour le déjeuner de Cécile, le lendemain matin.

Mais, dans la maison, il y a un homme malade, et qui va mourir sans avoir revu du pain blanc : il l'a dit tristement à

sa femme. La mère raconte cela, et personne n'a plus la même envie de cette clarté qui illumine la table.

Le lendemain matin, Cécile, sans rien dire, prend le morceau qui reste, le met sur une assiette. Si elle avait une fleur, elle la piquerait dans la miche comme dans une brioche.

Elle monte, du premier au troisième, chez l'homme malade. La porte est entr'ouverte; elle la pousse, elle pénètre. La chambre est silencieuse et sombre. Une bougie brûle sur une table de nuit. Le lit est là, sans rideau. Quelqu'un est couché dedans. On ne voit pas le visage : un linge le recouvre; le corps est rigide sous le drap.

Alors, demi-haut, timidement, dans cette chambre froide, la petite fille dit :

— Bonjour, monsieur... Je vous apporte de la part de maman du beau pain blanc.

Personne ne lui répond. La pièce est déserte. Cécile craint de bouger. Elle croit deviner, car la serviette dessine le masque, l'arête dure du nez, la cavité des yeux et de la bouche. Cela doit être ce qu'on appelle un mort, et c'est la première fois qu'elle en voit un. Et elle est seule! Elle voudrait s'en aller, mais elle n'ose pas. Elle pense craintivement : « Si la femme du mort revenait, elle verrait que j'ai peur, ou peut-être, me voyant me sauver, elle croirait que j'ai pris quelque chose. » Elle reste donc, regardant avec des yeux effrayés ce lit blanc, ce corps qui s'allonge sous la couverture. La pendule fait son tic-tac habituel. Cécile a posé son pain blanc sur une table, à côté d'une soucoupe remplie d'eau, — de l'eau bénite... Et l'enfant demeure là, sans bouger, appuyée à la muraille.

Enfin, la femme arrive. Elle ne se doute pas des minutes terrifiantes que la petite vient de vivre là. Elle remercie de la politesse; elle découvre le visage de son mari, en disant qu'il ne mangera plus de pain maintenant, ni du blanc ni du noir.

Cécile a peur davantage, redescend chez elle en trébuchant dans les escaliers, avec l'épouvante d'y retrouver le mort.

Décembre devint plus noir, le ciel plus bas, crevant de neige; le sol fut de glace. On souffrit du froid, de la faim. La mère fit des prodiges, furetant, cherchant, trouvant. Jean et

Justin rapportaient ce qu'ils pouvaient de la banlieue, fouillant les champs, maraudant, chapardant comme des soldats en campagne.

Les hommes et les enfants eurent toujours de la soupe chaude, du café chaud, du vin chaud. Les trois gardes nationaux, amaigris, de plus en plus parleurs véhéments, chacun pourtant conservant son caractère : le père, gouailleur; Justin, lucide et résolu ; Jean, tranquille et bon. A Noël, ils firent réveillon, avec une poule étique dont la provenance faisait rire les trois hommes : sans doute, une captive délivrée de quelque basse-cour secrète. Elle eut les honneurs du riz. Au 1er janvier, Jean distribua des cadeaux à la mère et aux sœurs : un fichu, une capeline, une cravate bleue. On se souhaita la bonne année, — meilleure que l'autre.

— Comptons là-dessus ! — dit Justin. — Nous allons en voir de dures. Paris n'en a pas pour un mois.

Tout à coup, on annonça la sortie. On fit appel aux hommes des bataillons de marche. Le père n'en était pas, trop vieux, ni Jean, trop jeune. Justin en était.

— Vas-y, mon Justin, et fonce jusqu'à Versailles !

Il partit de chez lui, le 18 janvier, à l'heure du soir où les tambours battirent la générale. Il est prêt, son café avalé, un mouchoir propre dans sa poche, le fusil bien astiqué, des cartouches dans la giberne, une poignée de main un peu plus ferme que d'habitude au père et au frère, les baisers habituels aux petites sœurs et à la mère. Mais celle-ci prétexte une commission qu'elle a oubliée : de l'huile pour la lampe, du sucre pour le café du matin... Elle ira jusqu'au coin de la rue... Justin comprend, ne peut plus parler, l'emmène, la tenant par la main dans l'escalier. Les autres sont groupés au haut des marches.

— Au revoir! au revoir ! Flanque-leur une tatouille! — dit le père.

— Tiens-toi bien, mon vieux! — dit Jean.

— Rapporte-moi quelque chose, — dit Céline.

Et Cécile appuie sa menotte sur sa bouche :

— Au revoir, Zustin ! — dit aussi l'enfant.

Dans la rue, la mère a pris le bras de son fieu. Ils marchent, sans rien dire, vers le tambour qui bat. Quand ils

aperçoivent le rassemblement, ils s'arrêtent. Le fusil tremble dans la main de Justin. Il prend sa mère entre ses bras. Il voit, dans le soir sombre de janvier, la figure blême, déjà vieillie, toute ravinée par les marques de la vie pénible. Pour la première fois, il a la révélation des cheveux qui grisonnent, des yeux meurtris, de la bouche pâle. Son cœur d'homme s'attendrit et se gonfle, mais son visage contracté reste grave. Et le visage de la mère douloureuse n'a pas non plus une larme. Ils se regardent encore, puis ils s'embrassent à pleine bouche, voracement; elle le serre dans ses bras comme lorsqu'elle le nourrissait.

— Ma vieille! — dit-il, — n'aie pas peur.

— Je n'ai pas peur, mon petit.

Ils s'embrassent encore, en se souriant héroïquement. Pris d'une frénésie, il lui baise les cheveux, les yeux, la bouche, les épaules, les mains, les seins. Elle aussi embrasse sa face d'honnête homme, ses mains d'ouvrier, sa vareuse de soldat, et son dernier baiser s'égare, est pour l'arme de mort, le fusil qu'il a mis sur son épaule.

— Jean est un bon garçon, — dit-il en s'en allant; — fais attention au père.

Ils se quittent avec un regard dont ils se transpercent le cœur, et ils s'en vont sans se retourner. Cette fois, quand ils sont séparés, ils pleurent, lui silencieusement, à grosses gouttes qui coulent sur ses joues. Elle, secouée de sanglots, le dos courbé, marchant vite au long des tristes maisons du faubourg.

— Je ne le verrai plus, — dit-elle.

Et elle reste quelque temps à errer par les rues, calmant son émoi et séchant ses larmes pour reparaître auprès des autres avec un visage apaisé.

Elle le revit, mais elle ne le revit pas vivant. Justin tomba à Buzenval, fut une des victimes offertes à l'esprit guerrier de la garde nationale. Il était parti avec son bataillon de la place de l'Hôtel-de-Ville, et la montée des Champs-Élysées s'était faite en chantant, au pas rapide et régulier de vieilles troupes. Au matin, il se lança vers le parc de Buzenval, où les Prussiens étaient embusqués. Une balle au front arrêta sa course. Il fut

rapporté, comme ses compagnons morts, au Père-Lachaise. C'est là que sa mère vint le chercher et le reconnaître, Jean avec elle. Le père gardait les deux fillettes. La mère et le fils passèrent devant la rangée des bières où les morts étaient enveloppés de linceuls, le visage nu. Certains avaient la tête cassée, méconnaissables. D'autres semblaient dormir, tout pâles, et d'autres, les yeux ouverts, semblaient veiller. Des jeunes, des vieux, des physionomies de tous les métiers.

— C'est lui ! — dit la mère d'une voix basse.

Jean la soutient. Elle se penche. Elle voit Justin comme il était vivant : doux et triste, ironique et bon, — avec un trou noir dans le front, une mèche de cheveux collée à la blessure... Elle touche ses joues, le câline, reconnaît dans ce cadavre son petit enfant. Il est tout froid, il la regarde, et il lui parle, car elle lit dans ses yeux morts toutes les pensées dernières qui furent en lui pendant la montée chantante des Champs-Élysées, pendant la montée tragique de Buzenval. Elle lui parle aussi, lui dit adieu, se baisse vers lui, l'embrasse, sans cris, sans larmes, sans fracas de douleur. Jean, à son tour, embrasse son aîné, et, la bouche près de son oreille, un long moment, semble lui parler à son tour. Ils partent, reviennent à la maison, serrés l'un contre l'autre, sans se rien dire. Ils rentrent auprès du père et des fillettes.

— Je l'ai vu, — dit la mère. — Ne l'oublions pas.

Céline s'appuie contre son père. Cécile se blottit sur les genoux de Jean. La mère reprend son travail de mère, apporte la soupe à ceux qui restent. Puis, la nuit cache leurs pleurs, qui se font silencieux autour du sommeil de Cécile.

Le lendemain était le 22 janvier. Jean, qui n'était pas sorti le matin de la maison, gardant le deuil avec les siens, et qui fut averti trop tard des événements de l'Hôtel de Ville, arriva sur la place de Grève quand tout était fini, les coups de feu échangés entre les mobiles et les gardes nationaux qui essayaient une tentative désespérée et inutile pour changer le destin. Le jeune homme revint dans un état de surexcitation indicible, s'exprimant avec rage sur ce qui se passait, puis tombant au silence. La mère l'observa avec inquiétude, put difficilement l'adoucir.

Les jours qui suivirent, l'existence sembla se refaire, malgré l'angoisse de la capitulation prochaine. La mère et les deux filles restèrent les mêmes, la mère cachant ses pensées, Céline distraite par tout ce qu'elle voyait, tout ce qui l'effleurait, Cécile ayant la sensation que quelqu'un était absent de la maison, quelqu'un qui pouvait revenir d'un instant à l'autre.

— Il reviendra, dis, maman? — demanda-t-elle, un matin, à sa mère.

— Oui, ma fille, plus tard.

— Quand la guerre sera finie, dis, maman?

Sa mère la câline, l'occupe. La petite paraît songer, puis va vers la fenêtre, s'amuse d'un chien qui court après un oiseau. Et la mère sourit à l'innocente. Mais les deux hommes sont vraiment changés. Le père est inquiet, comme s'il lui manquait une partie de lui-même, un support dont il avait l'habitude. Jean, si placide, si doux, a sur le visage une violence concentrée; l'idée fixe lui barre le front, rend sa bouche mauvaise, sa parole brève. Tous deux sont moins causeurs, subissent les événements sans en disserter, sans en blaguer, comme autrefois. Ils attendent toujours l'avis de Justin, qui était le renseigné, le donneur d'avis, le devineur d'avenir. Il est maintenant, avec tout ce qu'il savait, toute sa sagesse, enfoui dans la terre de la fosse commune. Jean, pourtant, se souvient de ce qu'il disait sans cesse, qu'on réglerait les comptes après, qu'il faudrait bien s'expliquer ensemble quand ce serait fini avec les Allemands, qu'on avait des fusils et des canons et qu'on ne les laisserait pas comme ça se rouiller, inutiles. Il dit cela, un jour, en frappant sur la table. Le père crut retrouver son fils aîné, et approuva. La mère, qui se rappelait le 22 janvier, écouta son cadet avec tristesse.

— Mieux vaudra rester tranquille, travailler, refaire sa vie.

— Alors, — dit Jean avec une fureur qu'on ne lui avait jamais connue, — alors, qu'ils ne rendent pas Paris, qu'ils sauvent la France!... Sans cela, Justin sera mort pour rien... Enfin, tu l'as vu comme moi, dans son cercueil, avec sa tête cassée. Je lui ai dit qu'il serait vengé, et il le sera.

La mère prit la main de son fils. Cette main tremblait de fièvre. Jean se leva, sortit, surexcité. Quand il rentra, il trouva sa mère seule, qui l'attendait. Le père, les petites étaient couchés.

— Écoute-moi bien, — dit la mère. — Je n'ai plus que toi. Ton père est âgé, il est faible comme un enfant. Qui sait ce qui lui arrivera? Tout ce qu'il vient de passer lui a fait mal, je le vois, tu le vois aussi. Qu'est-ce que je ferai si vous vous laissez emporter tous les deux par la colère? Je le sais bien, que personne n'est calme autour de nous : j'entends les gens, et je comprends ce qu'ils disent, je comprends leur rage. Le pauvre monde a été trompé, comme toujours, et il en veut à ceux qui l'ont mené là. Moi aussi, je suis comme ça, — dit la pauvre femme avec un navrant sourire. — C'est affreux de nous rendre, après tant de misère, et j'en supporterais bien encore autant et plus, s'il le fallait. Mais nous n'y pouvons rien. Vous vous révolterez. Et après? Vous serez vaincus encore.

— Tant pis! mais avant d'être vaincus nous leur en ferons voir!

— Tais-toi, tu vas réveiller tes sœurs...

Et la mère continue à voix basse :

— Vois-tu ton père et toi arrêtés, — elle n'osa pas dire un autre mot, — jetés en prison pour longtemps, peut-être? Qu'est-ce que nous deviendrions, les petites et moi? Céline me donnera bien du mal, je le devine. Et Cécile est si jeune! Je travaillerai, mais c'est la misère... Et la misère, ce n'est encore rien... c'est la tristesse pour toujours. C'est assez, c'est trop que j'aie perdu mon pauvre Justin. S'il pouvait parler, il parlerait comme moi.

— S'il pouvait parler... — commença Jean, l'air égaré.

Sa mère lui met la main sur la bouche :

— Songe à ce que je t'ai dit. Calme les gens au lieu de les exciter. Ils ont tous des femmes, des enfants, des mères, des sœurs. Ils doivent rester près d'elles. C'est leur premier devoir. Les autres devoirs après celui-là.

— Si tout le monde disait comme toi, on ne ferait jamais rien, on serait toujours dans la même misère.

— Vous ne changerez rien par la violence, — dit la femme

du peuple qui se force à parler politique pour convaincre son fils. — Rien ne vous empêchera, après, de refaire ce que vous faisiez, de lire les journaux, de vous réunir, de voter.

— Pendant que nous avons un fusil, nous devons en profiter.

— Avec un fusil, on se fait tuer, et voilà tout. Vous serez bien avancés. Et si tu crois que tous iront jusqu'au bout! Les exaltés comme toi, oui. Les autres lâcheront, et même vous dénonceront. Je t'en prie, mon enfant, prends la place de ton frère ici, ne nous quitte pas. Tu m'aideras à élever tes sœurs, tu te marieras, tu auras des enfants qui seront peut-être plus heureux que nous, un jour.

Elle parla longtemps ainsi, dans le pauvre logis éclairé par l'humble lumière de la lampe. A chaque instant, on entendait le pas des patrouilles. Jean écoutait sans mot dire les bruits de la rue et les paroles de sa mère, regardait le lit de son frère plié dans un coin. Il allait répondre toutes les violentes raisons qui l'oppressaient, mais il vit sa mère si anxieuse, le visage inquiet qui se penchait vers lui était tellement marqué d'âge et de douleur qu'il ne voulut pas contrister la chère femme. Il prit cette tête vieillie, et vit pour la première fois, comme Justin l'avait vu, au soir du départ, cette chair fanée, cette douce soie du visage maternel, toute fripée aux tempes, aux coins de la bouche, ce front creusé de fines et profondes ravines, ces yeux gris où palpitaient et mouraient les souvenirs. Il garda ces pauvres joues entre ses mains, baisa ces yeux, ce front, avec il ne savait quel inexprimable sentiment de mélancolie désespérée. « Il m'embrasse comme Justin », se dit la pauvre femme.

— Je ferai ce que je pourrai, — bégaya Jean, impuissant à retenir ses larmes.

Et la mère demeura longtemps, la tête sur l'épaule de son enfant de dix-neuf ans, sans plus dire un mot. Ainsi s'acheva cette veillée de janvier.

Une circonstance vint révéler à la mère que Jean ne pouvait rester insensible aux appels du dehors. Au jour où les Prussiens obtinrent l'entrée dans Paris, le 28 février, et que la générale fut battue par les rues des faubourgs, le

fils partit avec sa compagnie; il ne revint que le lendemain, disant :

— Rien à faire. Ç'aurait été le massacre...

Puis, la vie sembla reprendre son cours. Avec les jours allongés de mars, ce fut l'animation d'autrefois, la rue respira plus à l'aise, délivrée du cauchemar de la canonnade, de l'anxiété d'une ville prisonnière, enfermée par une armée, privée de nouvelles. Les victuailles revenues, c'était de la santé qui remontait aux joues des femmes, des enfants. On oubliait déjà les souffrances de la veille, même tant de morts accumulées.

Jean, un matin, s'en alla avec ses deux sœurs jusqu'à Andilly, chez la tante qui avait écrit, qui réclamait les petites filles. Il rentra à Paris le soir, agacé d'avoir vu les Prussiens logés au village, fraternisant avec l'habitant. Céline et Cécile restèrent pendant une semaine auprès de la bonne femme qui les bourra de lait, de beurre, d'œufs, de volailles, les fit promener à âne par les taillis de la forêt de Montmorency. Dans la rue du village, d'autres petites filles, bien rouges, bien grosses, bien rondes, regardaient avec étonnement les deux sœurs si pâlottes, et fêtaient leur arrivée en les appelant « Parisiennes à gros bec ». Pauvres petites assiégées!... Jean ne voulut pas retourner à Andilly. Le père et la mère firent le voyage, trouvèrent leurs filles en bonne humeur et belle santé qui jouaient devant la maisonnette, sous les regards paternes d'hommes de la *Landwehr*, béret sur la tête, pipe de porcelaine dans la barbe rousse. Les lilas bourgeonnaient dans les jardins, un souffle de printemps caressait les visages, amollissait les rancunes, annonçait le lendemain paisible des horreurs guerrières.

Le père et la mère ne communiquèrent pas leurs impressions à Jean, mais les petites filles commençaient à raconter leurs promenades et à dire les gentillesses des Prussiens.

— Chut! — murmura la mère.

Jean paraissait songer à autre chose. Il redevenait, de jour en jour, plus taciturne, plus préoccupé, lorsqu'il était chez lui. Au dehors, sa mère le savait parmi les militants, exalté par la lecture des journaux, les soirées des clubs, les parlottes violentes entre camarades, chez quelque marchand

de vins de la Chaussée-Ménilmontant ou de la rue des Amandiers. Il était sobre, mais se grisait de paroles, et rentrait muet, gardant comme les autres les allures d'un soldat de la révolution possible, attentif à son fusil, à ses cartouches, montant ses factions. Le père aussi, d'ailleurs. Mais celui-ci reprenait plus volontiers les allures du flâneur parisien, content de toucher ses trente sous, et de dire son fait au gouvernement.

Le 18 mars, quand on annonça dans le quartier que Thiers avait essayé son coup sur les canons de Montmartre, et que ce coup avait échoué, Jean n'y tint plus, eut une explosion de joie farouche. Tout de suite, avec ses compagnons habituels, il commença de dépaver la rue, d'installer une barricade au coin de la rue des Amandiers et de la Chaussée, en face de l'église. Le branle-bas de combat était donné, une armée d'insurgés était toute formée, avec ses cadres et ses chefs d'occasion. Les uns occupaient les postes et les carrefours. Les autres descendaient sur Paris, prenaient enfin l'Hôtel de Ville, qu'ils avaient manqué deux fois, en octobre et en janvier. C'en était fait. Le siège avait sa suite fatale. Toute une population, déçue dans ses espérances de victoire, animée de l'esprit de révolte sociale, avide d'une revanche où il y aurait la vengeance d'hier et la préparation de demain, allait courir les risques de la plus sombre aventure. Mais le même optimisme qu'aux jours du siège gonflait les cœurs et enfiévrait les cervelles.

« Nous n'aurons jamais, — disaient-ils, — la partie plus belle. Nous sommes armés et maîtres de Paris, ce qui ne s'est jamais vu depuis la grande Révolution. Nous serions stupides de ne pas profiter de l'occasion !.... »

Cette victoire sans bataille du 18 mars fut un enivrement. La troupe était partie sans combattre, retirée à Versailles.

« C'est là que nous irons la chercher, — disaient encore les gardes nationaux, devenus les fédérés. — On n'a pas su nous y mener pour y saisir Guillaume et Bismarck. Nous irons tout seuls y enlever le père Thiers. Et après, nous saurons bien aussi régler leur compte aux Allemands ! »

Et Jean disait comme eux.

Rien ne put le persuader. Il était de la première sortie, qui fut une déroute. Il revint, noir de poudre, ayant en lui la folie du danger, parlant avec rage de ses amis capturés ou tués, de Duval fusillé, de Flourens, la tête fendue d'un coup de sabre. Sa mère comprit qu'elle devrait gravir un nouveau calvaire. Sans cesse maintenant, la même anxiété, la même triste prévision de la fin. Il n'était plus question de marche sur Versailles. C'était le siège de Paris qui recommençait, la canonnade du printemps semblable à celle de l'hiver. La Commune se défendait, c'était bien certain, et jamais plus ne pourrait reprendre l'offensive.

La mère, un jour, osa dire cela à Jean, qui l'écouta avec impatience. Elle insista pourtant, lui montrant comme inévitable l'entrée des « Versaillais ».

— Tant mieux ! — dit-il. — Paris sera leur tombeau : la guerre des rues, voilà notre affaire.

Elle frémit, devina l'avenir.

Par une ironie affreuse, le Paris d'avril était charmant, la population paraissait en fête, fidèlement revenue à son goût de promenade du dimanche. Le père montait d'habitude la garde place Vendôme. Il mena, une après-midi, la mère et les filles aux Champs-Élysées, leur fit admirer la barricade de la place de la Concorde, véritable ouvrage de fortification. Le décor du carnage s'édifiait chaque jour.

On passait des jours et des nuits sans voir Jean, toujours aux avant-postes de Neuilly. Au retour, il n'était plus reconnaissable, la barbe longue, les gestes décidés, l'air d'un homme qui ne veut rien entendre. Il s'adoucissait pourtant, une fois lavé, soigné, servi à la table de famille. Il jouait avec sa Cécile comme autrefois, et la petite, qui avait peur du gaillard lorsqu'il entrait d'un pas lourd, retrouvait bien vite son Jean qui lui faisait des risettes et des chatouilles, et gazouillait de la même voix qu'elle, comme s'il avait eu sept ans, lui aussi... Peut-être cette petite le retiendrait-elle, au jour décisif.

Elle ne le retint pas. Une force invincible entraînait le jeune garçon à la bataille. En mai, les rangs des insurgés se

clairsemaient; des gens restaient cachés, qu'il fallait découvrir et qui faisaient la sourde oreille. D'autres disparaissaient, s'évanouissaient, ayant pu passer les barrières, malgré la surveillance. La mère demanda à Jean, un soir qu'il jouait avec Cécile sur ses genoux, s'il ne voulait pas essayer de conduire les petites à Andilly. Elle ne savait ce qui allait arriver, elle craignait pour elles. Au moins là, elles seraient en sûreté. Elle garderait la maison avec le père. Elle n'avait pas peur. Quand elle eut donné ses raisons, alors, Jean :

— Et moi, je serai en sûreté aussi à Andilly?... Si je peux y arriver!... Tu parles de ça comme si c'était facile!... Mais supposons que j'y sois. Eh bien, et les autres, qu'est-ce qu'ils diront?

Il lui nomma les gens de sa compagnie, des gars décidés comme lui à faire leur devoir jusqu'au bout.

— Je suis sûr que nous serons vainqueurs. Paris mangera l'armée. Et les soldats tourneront pour nous comme au 18 mars.

— Tout de même, — objecta la mère, — il y a plus d'un mois que ça dure...

— Et puis la question n'est pas là. Non, non! le vin est tiré, il faut le boire, il faut aller jusqu'au bout. Justin serait là qu'il irait avec moi. Rappelle-toi tout ce qu'il disait. Et rappelle-toi sa mort. Je l'ai toujours sur le cœur, sa vie donnée pour rien. C'est lui qui me pousse à me battre.

Il s'exalta, invectiva contre les Versaillais. Il était visiblement en proie à l'idée fixe. A la fin, il prit sa mère par les épaules, l'effrayant de ses regards fous, lui criant ses paroles et sa rage :

— Voudrais-tu me voir trahir mes camarades, qui comptent sur moi comme je compte sur eux?

La pauvre femme ne sut que pâlir et soupirer.

Elle revint toutefois à la charge aussi souvent qu'elle put, chaque fois qu'elle put saisir son Jean. Mais il ne répondait pas, s'isolait en un silence entêté, ou parlait d'autre chose. Le père ne secondait pas la mère, ne prévoyait rien, vivait au jour le jour, et bien souvent, le soir, reparaissait un peu troublé par ce qu'il avait bu, dans la journée, de grands et de petits verres. Il pérorait, puis se couchait.

D'ailleurs, Jean venait de moins en moins à la maison,

arrivait, s'en allait, de plus en plus fébrile, emporté sans arrêt vers le danger. La mère frémit de le voir si obstiné, si intraitable. Elle n'en aimait que davantage ce mauvais garçon. Elle voyait bien que c'était un honnête homme, qu'il ne pouvait faire autrement que de marcher vers le rendez-vous tragique qu'il avait accepté. Elle comprenait bien ce qui souffrait et s'encolérait en lui, car elle avait ressenti toutes les tristesses qu'il voulait venger. Mais elle était femme, et il y avait en elle une grande douceur, un effroi de la violence. Elle aurait voulu les choses arrangées autrement, sans coups de fusil. « Pourvu qu'il soit prudent, au moins ! — se disait-elle, — et qu'il sache revenir ici quand il verra tout perdu ! »

Lorsque les soldats de Versailles pénétrèrent dans Paris, le dimanche 21 mai, Jean disparut. Le lundi, la mère força le père à l'attendre avec les petites filles, s'en fut à la recherche de son fils. Elle ne put aller bien loin. C'était la solitude, les boutiques fermées, les maisons muettes, ou bien c'était la rue barrée par un bivouac. Le tocsin sonnait. Des fédérés couraient derrière des chefs galonnés, des cantinières à cheval. Des galops, des piétinements, tout le tumulte de la fureur après le morne silence de la mort. Elle ne put découvrir aucune trace de la compagnie de son fils. Bientôt on l'empêcha de continuer sa route. « On se bat par là », lui dit-on. Elle revint, pour repartir le lendemain mardi, après une nuit mortelle, passée à la fenêtre. Mais elle ne put même sortir du quartier, où commençaient à tomber les obus de Montmartre occupé par la troupe. Les Pommier durent, comme tous les gens de la maison, descendre à la cave, dresser les lits pour la nuit, vivre là, avec les voisins, ainsi qu'en un village souterrain. Les gens se faisaient à cette existence, mangeaient, buvaient, causaient, attendaient la fin. Jean aurait été avec eux, que tout cela aurait été supportable. Le mercredi se passa de cette façon. Céline, revenant de la boulangerie, raconta qu'un obus était tombé tout près d'elle. Elle avait à peine achevé son récit qu'un autre obus éclata dans la cour, démolit un hangar, projeta des pierres et des gravats jusqu'au soupirail de la cave.

Le jeudi, le vendredi, furent terribles. La mère, seule,

sortit, monta la Chaussée, sous le fracas des obus. Le vendredi, un brouhaha sauvage emplit subitement l'air. Il y eut le piétinement et les vociférations d'une foule en délire, des hommes, des femmes hurlant à la mort autour de prisonniers marchant d'un pas égal, gendarmes, gardes de Paris, ecclésiastiques, — les otages que l'on menait rue Haxo. La pauvre femme reste adossée à une boutique pendant que l'ouragan humain passe. Heureusement, Jean ne joue pas de rôle dans ces scènes sanguinaires. Mais elle voit Paris en feu, un brasier allumé sur toute la courbe de l'horizon. « Jean est là dedans », pleure-t-elle.

Le soir, on entendit un bruit de pas précipités, une galopade humaine, et Jean parut subitement. Il était dans toute la folie de la bataille, incapable de rien écouter, envahi tout de même d'une frénésie de tendresse à la vue de ces êtres qui espéraient son retour, embrassant sa mère, son père, ses sœurs, rudoyant les voisins qui voulaient le retenir, les menaçant de les dénoncer, croyant encore à la victoire chimérique, prédisant l'armée engloutie dans les ruines de Paris en feu, proclamant la vengeance certaine, racontant ou annonçant, on ne savait au juste, des drames épouvantables, la fusillade des otages, la ville réduite en cendres par les canons du Père-Lachaise. C'est là qu'il se précipitait de toute son ardeur de combattant. Il partit comme il était arrivé, après avoir pris dans ses bras la petite Cécile, l'avoir regardée de ses yeux de feu, et remise dans les bras tendus de sa mère... Celle-ci est bientôt dans la rue, veut vainement rejoindre le groupe furieux qui s'en va au pas accéléré en jetant des cris d'appel aux armes. Des marins de la Commune, des femmes brandissant des fusils, tout un flot de monde l'empêche d'atteindre la chair de sa chair qui s'en va vers le carnage. Elle est bousculée, elle tombe. Le père, qui l'a suivie, la relève et la console.

— Viens, les enfants te réclament... Jean reviendra demain comme il est revenu aujourd'hui. Ce garçon, il faut qu'il aille avec les autres... Je devrais y être aussi...

La mère n'ose lui dire de courir après Jean, de le protéger, de le ramener. Elle ne sait plus que faire. Elle voudrait rejoindre son fils, et il lui faut rester avec ses filles. Elle a encore une nuit sans sommeil. Le matin du samedi, dès

l'aube, elle monte au dernier étage de la maison, dont le toit est défoncé par les obus. Les projectiles pleuvent, on entend leur sifflement, leur détonation..

Par une lucarne, elle regarde et elle voit. Elle voit, dans la lumière de mai, dans l'ivresse du printemps, la bataille préparée au cimetière. Sur le versant qui fait face à Montmartre, devant le tombeau de Morny, les batteries de la Commune répondent aux batteries de l'armée régulière. Elle voit les fins canons de bronze neuf qui n'avaient pas été utilisés pendant le siège, les pièces de sept éclatantes sous le soleil, le va-et-vient des artilleurs, l'éclair et la fumée du coup de feu. Sans doute, son Jean est parmi les ombres qui s'agitent autour des pièces.

Elle ne peut quitter ce funèbre observatoire; il faut que Céline vienne la chercher, lui dise que Cécile a peur, sanglote, pour qu'elle retourne à son autre devoir. Le bombardement a cessé : bientôt on annonce les soldats, les lignards qui s'avancent sur deux files, au long des maisons, le fusil en garde, le doigt sur la détente. Il ne se passe rien : la barricade la plus proche n'était pas défendue. La troupe continue sa route vers le Père-Lachaise, pendant que des postes s'installent, que des patrouilles fouillent dans les maisons, ordonnent d'ôter les rideaux des fenêtres, de laisser les volets ouverts. Le caporal qui entre chez les Pommier saisit le fusil du père, le regarde, le flaire... Tous les fusils sont amoncelés au coin de la rue. Des hommes sont arrêtés, emmenés, parce qu'ils ont les mains noires, ou qu'ils répondent mal. Le père Pommier, qui a repris ses habits d'ouvrier, ne prononce pas un mot, et les soldats, petits campagnards à l'air tranquille, ne disent rien à cette barbe grise.

Tout le quartier est occupé militairement. Il y a des silhouettes de cavaliers aux carrefours, des casques qui brillent, des mousquetons appuyés à la cuisse, des chevaux qui piaffent. Des groupes de soldats bivouaquent, en tenue de campagne. Les faubouriens contemplent sans mot dire ces fils de la terre et du faubourg, revêtus de l'uniforme, chargés de leurs vivres et de leurs cartouches. Encore une fois, la vie semble recommencer. Tous les gens sortent, se promènent curieusement ou restent à regarder jusqu'au moment où leur vient

l'ordre de s'en aller. Le ciel est toujours rouge du côté de Paris. Le père Pommier et ses deux filles sont là, eux aussi. A chaque instant, on entend des clairons. C'est une nouvelle troupe qui arrive, tout enfiévrée de la chaleur, de la marche et du combat. Des fatigués, des blessés sont irrités, prêts à toutes les représailles. Les caractères se montrent dans ce tumulte. Des chefs sont prudents, d'autres provocants.

Le père et les filles revenus à la maison, ils ne trouvent plus la mère. Elle est sortie. Une voisine, qu'elle a prévenue, dit qu'elle va revenir. Où est-elle? Elle est au Père-Lachaise. Haletante, elle cherche son fils vivant, où elle a déjà vu son autre fils mort. Comment se faufile-t-elle? comment entre-t-elle? C'est la fin de la bataille. Une affreuse odeur de poudre flotte dans l'air. Les sépultures sont saccagées. Par les portes brisées des chapelles, on aperçoit des fédérés qui s'étaient réfugiés là, et qui ont été tués dans leur cachette. Partout des cadavres, comme si les tombes avaient vomi leurs morts. Partout des soldats. La mère va devant elle.

— Qu'est-ce qu'elle veut, celle-là?

C'est un petit sous-lieutenant, au visage de collégien, qui parle. Et, toisant la pauvresse :

— C'est une pétroleuse. Allez! Au mur, avec les autres!

Et son geste indique le fond du cimetière où retentissent des détonations précipitées, des feux de salve.

La désespérée se jette vers le sous-lieutenant.

— Oui, avec les autres, avec mon fils, mon Jean!

Ses gestes sont égarés, sur son visage passe un frisson d'agonie.

— Au mur! — dit encore le sous-lieutenant.

Des hommes vont obéir, les uns passifs, les autres violents. Un capitaine a entendu, grand, maigre, la moustache grise, les yeux réfléchis et résolus, figure grave et triste de soldat vieilli dans le métier. Il regarde la pauvre femme, et, d'une voix dure, au sous-lieutenant :

— Qu'est-ce que vous faites? Vous voyez bien ce que c'est. Pas d'ordres comme ça!... je vous le défends!

Le sous-lieutenant fait un visage de chat féroce à qui l'on enlève un oiseau. Le capitaine, d'une voix redevenue paisible :

— Allez-vous-en, madame, votre place n'est pas ici.

— Mon fils... je veux mon fils, je veux mon fils...

— Allez-vous-en, madame, il le faut. Personne ici ne peut rien pour vous. Allez-vous-en, je vous en prie.

Il la reconduit lui-même, la renvoie doucement, toute pleurante, toute trébuchante.

— N'avez-vous personne chez vous ?

— Si, monsieur, mes petites filles.

— Vos petites filles sont inquiètes. Allez! allez vite!

Elle s'en va machinalement. Il la suit des yeux jusqu'à la porte du cimetière, revient prendre sa place au milieu de ses hommes, reste immobile, les mains appuyées sur son sabre.

Le lendemain, le surlendemain, la mère revint au cimetière. On n'entrait pas. Quand la porte fut ouverte, il n'y avait plus que de la terre remuée au long de la muraille...

Elle retourna chez elle, courageuse, énergique, voulant sa douleur pour elle seule. Elle écrivit, fit des courses à Paris, à Versailles, pour savoir si son fils n'était pas parmi les prisonniers. Tout fut inutile. Des gens du quartier reçurent des nouvelles de ceux des leurs qui attendaient leur jugement. Rien de Jean. Il était donc tombé dans le grand cimetière, non loin de ce frère auquel il avait parlé bas et fait une promesse, qu'il avait tenue.

La mère conduisit ses deux filles en face du mur où se trouvaient les traces de la fusillade. Mais elle ne parla pas à leur sensibilité, ne leur demanda pas de serments. Elle prit leurs petites mains dans sa main, s'assit sur un banc, les fit asseoir auprès d'elle, et Cécile, étonnée, ne reconnaissait pas en cet endroit verdoyant, plein de chants d'oiseaux, le cimetière qu'elle avait vu aux jours de décembre, tout blanc de neige et tout résonnant du grondement de la canonnade.

## II

### LA MÈRE

La femme courageuse rassembla ses forces. Elle se rappela sa conversation avec Jean, vit clairement qu'elle n'avait plus

à compter sur personne. Son homme avait été visiblement atteint par cette année de guerre, par ce siège où il avait désappris l'habitude du travail, par la perte de ces deux grands gaillards sur lesquels il faisait reposer naïvement et tranquillement son avenir. C'était maintenant un vieil homme usé par le labeur monotone.

Depuis l'âge de douze ans, comme des milliers et des milliers de ses pareils, il travaillait. Avec son travail, il avait fait sa famille, il avait épousé sa femme, il avait eu ses enfants, il avait nourri, habillé, logé, éduqué comme il avait pu tout ce monde-là. C'était un faible par le caractère vacillant, l'esprit léger qui n'avait su se fixer à aucune conception de la vie, à aucune pensée grave. Mais, sans avoir sur la vie d'autre opinion que l'opinion commune, il avait fait tout de même de la vie. Il avait été un simple soldat de la grande armée en marche, et il avait, lui aussi, fourni son étape, obscurément, sans gloire visible. Il avait même fait plus que sa tâche de tous les jours. Quand les idées d'affranchissement avaient traversé l'espace, il avait entendu leur vol, planant au-dessus de la masse humaine. En 1848, son cœur de jeune homme avait tressailli, et il avait crié les grands mots et chanté les hymnes d'espoir. Vainqueur de Février et vaincu de Juin, il avait cela dans ses états de service d'humble prolétaire. Et le temps avait eu beau s'écouler, il avait gardé sa foi juvénile, l'avait communiquée à ses fils, s'était encore levé comme un combattant, lui, le déjà vieux, entre les deux jeunes, aux jours du Siège et de la Commune. Maintenant, il était bien fini. Cela se voyait à son visage barbu et amaigri, où les yeux bleus s'ouvraient, naïfs et puérils, cela s'entendait à sa parole souvent incertaine, bourrue et enfantine.

Que pouvait-il attendre encore de l'existence ? Il ne se posait pas la question. Il avait longtemps fait des projets d'avenir. Comme tous ceux de Paris qui commencent à prendre de l'âge et prévoient la vieillesse, il caressait l'idée de s'en aller un jour, aux environs de la ville, dans une bicoque qu'il aurait construite avec ses fils, et il aurait vécu là en « bibelotant », parmi les poules et les lapins. Ce rêve s'était évaporé, et l'ouvrier fatigué ne savait plus trop à quoi se raccrocher. Il avait bien ses filles, mais ce n'était plus la même chose. Il était

heureux de les choyer, de les promener, de les tarabuster. tantôt les comblant de gâteries, tantôt les harcelant de réprimandes. « Tais-toi, grognon ! » disait sa femme impatientée. Il maugréait, finissait par se taire. Sa femme, maintenant que Justin n'y était plus, était l'autorité qui s'imposait à lui. Elle lui fit reprendre son métier de peintre, il retrouva ses anciens entrepreneurs, les petits clients qu'il avait autrefois et qui furent touchés de ses chagrins.

Il avait été, et était encore, bon ouvrier. Vêtu de sa blouse blanche et coiffé de son petit bonnet blanc rayé de bleu, le pinceau à la main, il n'avait pas son pareil pour barboter la peinture à la détrempe dans le baquet de colle où il avait savamment dosé les couleurs broyées. Il mêlait à merveille le blanc d'Espagne et la colle, pour l'encolage, et il ne se trompait jamais sur la température décroissante des couches à appliquer. Mais son triomphe était la peinture à l'huile. Couleurs à la céruse, au blanc de zinc, au minium, délayées d'abord dans l'eau, conservées dans des pots, broyées dans l'huile de lin ou de noix, étaient employées par lui à la perfection. Il savait préparer le bois et la pierre, égaliser les surfaces, faire intervenir l'essence de térébenthine, terminer au vernis. Rarement, son « travail » se craquelait, tant il apportait de prévoyance dans les préliminaires, de conscience à l'achèvement. Il aimait cette besogne, et, pendant qu'il était à genoux devant une plinthe, ou juché sur une échelle, il ne pouvait s'empêcher, malgré ses malheurs, de chanter à pleine voix les chansons républicaines qu'il avait gardées en sa mémoire depuis 1848, les couplets de Pierre Dupont et de Béranger. Les camarades lui répondaient par les refrains du jour, recueillis au café-concert et au hasard de la rue. Malheureusement, de chanter et de peindre, cela donne soif, et le père Pommier quittait souvent sa peinture pour aller boire un verre de vin en fumant une pipe. « C'est le métier qui veut ça », disait-il toujours.

Cette période toutefois fut excellente, autant qu'elle pouvait l'être, pour lui et pour sa famille. Il rapporta sa paie, montra de la belle humeur pour égayer la maison. Il y avait en lui l'habitude de la gouaillerie, qui tournait parfois main-

tenant au rabâchage, au « ronchonnage », mais il était bon et brave homme, décidément un vieil enfant, et c'est ainsi que le traita sa femme, ayant souci de lui rendre le logis plaisant par la propreté, le couvert bien mis, le fricot cuit à point, une chemise bien repassée le dimanche, ses chaussettes, sa cravate, son mouchoir surveillés, ses souliers bien cirés. En somme, cela pouvait aller comme cela. Il y avait moins d'argent à la maison, mais Céline allait bientôt travailler, la mère se mettrait aussi à un travail, s'il le fallait. On prendrait un logement moins cher, enfin, quoi! on s'arrangerait du mieux qu'on pourrait.

Céline inquiétait sa mère. Aucune méchanceté en elle. Mais elle était comme absente, toujours distraite, occupée d'elle-même ou de rien, d'une mouche qui volait, ou d'un ruban pour ses cheveux, pour sa taille. La coquetterie s'était révélée en cette enfant aussitôt qu'elle s'était aperçue dans un miroir, aussitôt que ses mains avaient pu saisir un objet. Elle était légère d'esprit comme son père, toujours prête à sortir, à courir, à sauter, à danser, à roucouler, ou bien boudeuse des heures entières si elle recevait une observation, boudeuse avec un petit front marqué de la barre de l'entêtement, des lèvres qui remuaient comme si elle se parlait à elle-même, des hochements de tête, des commencements de gestes. Elle avait toujours l'air de penser : « Je ferai ce que je voudrai... Ce sera comme ça, parce que c'est comme ça... et si on m'embête, on verra. »

— Qu'est-ce que tu dis, Céline ?

— Je ne dis rien, maman.

Et elle ne disait peut-être rien, en effet, et elle ne pensait pas grand'chose de raisonnable et de bon, très probablement.

Cécile, si jeune qu'elle fût, rassurait davantage sa mère. En elle, elle reconnaissait sa manière d'être, comme un double d'elle-même, et aussi quelque chose de la force de résistance, du sérieux tranquille, qui avaient été chez Justin, et même chez Jean, avant son affolement. Les deux pauvres enfants avaient été emportés par le destin, par quelque chose de plus fort qu'eux et qui ressemblait à une tempête chavirant les barques. Ce n'était pas leur faute. Sans ce Siège et cette Commune, ils auraient fait face à la vie, honnêtement et fière-

ment. Cécile paraissait devoir être ainsi, à en croire son front bien fait, ses yeux attentifs, sa tranquillité habituelle, qui n'empêchait pas un singulier éveil de son intelligence, une vivacité à comprendre et à retenir. Mais que toutes ces promesses étaient encore incertaines! que cette petite existence était fragile! La mère s'effrayait devant cet être si menu, si fin, aussi délicat qu'un oiseau au nid. « Pourvu que j'aie le temps de l'élever, d'en faire une femme! pensait-elle. Si sa sœur pouvait m'aider! »

Elle trouvait son courage dans cette difficulté. Debout dès l'aube, faisant déjeuner son homme, l'expédiant au dehors, conduisant Céline à l'école, instruisant Cécile des soins de la maison, ne la faisant guère travailler, certes, — l'enfant avait encore de trop petites mains, — mais lui donnant l'illusion du travail, lui faisant croire qu'elle était utile à « mèmère », lui enseignant à ourler, à tricoter, finissant de lui apprendre à lire. Le reste du temps était pour le ménage et la couture, les raccommodages, la confection de vêtements, de chemises le tricotage de bas, de chaussettes, et les courses, les commissions à faire, Céline à attendre à la porte de l'école, — car la gamine s'attardait, flânait, — quelquefois un peu de promenade avec Cécile, ou avec les deux petites filles, le jeudi, pour leur faire prendre l'air.

La triste vie va comme elle peut, mais tout de même il faut songer aux petits : il ne doit pas y avoir que des chagrins et des pensées sérieuses chez ces pauvres gens. Il faut des arrêts de la fatigue, des oasis de bon repos. Il faut oublier, ou tâcher d'oublier, distraire les fillettes; on ne peut leur imposer déjà les soucis : elles ont bien le temps de savoir et de souffrir.

On célébra donc leurs anniversaires, leurs fêtes, leur Noël, leur jour de l'an, par des cadeaux de bonbons, d'objets de treize sous, de naïves parures en rapport avec leur coquetterie naissante. Aux jours de décembre et de janvier, où les boutiques des plus humbles rues exhibent la parure des étrennes, on les mena devant les vitrines merveilleuses, les sapins chargés de friandises, les ménageries, les basses-cours, les poupées.

Cécile aimait tout cela. Enveloppée de châles, les pieds

chaussés de galoches, debout dans la neige, sa main dans la main de Céline, de son père ou de sa mère, elle ne se lassait pas du spectacle, la bouche ouverte, le cœur bondissant d'émotion, son petit doigt rouge de froid désignant les choses, sa voix gazouillante les nommant. Sa mère ne savait pas résister, et l'on partait de la boutique avec quelque jouet à bon marché, taillé au couteau, enluminé comme les images d'Épinal, de couleurs franches qui poissent les doigts et les lèvres. Elle eut des poupées, toute une famille, chacune pourvue d'un nom et d'un caractère. Elle eut, peu à peu, comme si elle montait péniblement un ménage, des meubles pour les chers enfants, pour les bébés qui viennent de naître, et pour les grandes demoiselles déjà élevées, auxquelles on cherche des maris. Elle eut un service en zinc et en faïence, pour faire la dînette, et c'est seulement ensuite qu'elle put acquérir le fourneau pour faire la cuisine. Au milieu de ce mobilier, un terrible petit cheval à l'air féroce, couleur lie de vin, les naseaux dilatés, la crinière droite. Ce petit monstre était très aimé aussi, tout autant que Lilie et Lolotte, ses poupées, que Polichinelle et Guignol. Lui s'appelait Bichon. Et quand Cécile l'étreignait de ses petits bras, elle appelait cela, on ne savait pourquoi, aller en omnibus.

Ce fut ainsi qu'elle commença de prendre contact avec la vie. De grosses émotions lui vinrent des maladies de ses poupées. Elle geignit des embarras, des charges de la famille, parmi les joies et les rires de ses amusements de petite fille de huit ans.

Elle connut le bruit et le mouvement des réjouissances populaires. Dans le quartier dévasté, la joie sembla revenir : il faut bien oublier les peines et se guérir des deuils. Le père et la mère, malgré eux, se plaisaient à la joie des deux innocentes, épanouies devant les parades des saltimbanques et la ronde des chevaux de bois.

Aux lilas d'avril, le ciel est d'un bleu léger, le soleil est doux. On reprend espoir après les jours d'hiver. Il y a partout la lassitude qui suit le travail sans récréation, le besoin de flânerie, le désir de fêter le retour de la lumière et de la chaleur. Les femmes rêvent d'amour, de valses et de promenades.

Les dimanches d'été, les Pommier s'en vont tout bonnement avec un panier de vivres, vers les fortifications, sortent de Paris par la porte de Bagnolet ou de Romainville, s'assoient sur le talus, regardent devant eux le paysage de terrains vagues, de buttes pelées, de gravats, d'ordures, d'écailles d'huîtres, de boîtes à sardines. Et puis, des tonnelles où l'on mange de la friture, où l'on boit du vin violet, quelques bicoques de campagne avec la cage à poules et la cabane à lapins, un jardinet orné d'une boule brillante qui reflète les tournesols, le tuyau d'usine qui vomit sa noirceur et sa puanteur dans l'atmosphère, le bouge couleur de sang, la bande de vauriens qui rôde en quête de la vieille femme à assassiner.

Un jour, le père organisa une grande expédition. « On ira à Vincennes, » avait-il dit. C'était toute une affaire, la journée à passer, le déjeuner et le dîner à emporter. On resterait du matin au soir sous bois, à l'ombre, sur l'herbe. Le jour choisi fut un lundi où le peintre n'avait pas de travail : le dimanche et le lundi, le bois de Vincennes est resté le lieu préféré de ceux qui peinent pendant toute la semaine sur un établi, dans un bureau, derrière un comptoir.

Avec bien d'autres, le chemin de fer déverse les Pommier non loin des guinguettes et des bals qui font face au donjon. Ils s'en vont d'un pas de promenade, Céline et Cécile jasant et courant, le père portant le panier aux provisions. Inutile d'aller loin. Une clairière avoisinant le fort, un peu de gazon, quelques mottes de terre où croissent des fleurettes au pied de faisceaux d'arbres maigres, saccagés par les essais d'escalade et les brisements de branches, c'en est assez pour s'asseoir en rond. La place n'est pas encore nette d'un autre déjeuner. Un litre vide a été abandonné, des os et des papiers gras parsèment le sol. Çà et là des « sociétés » sont installées, des amoureux, des ménages, des familles, qui boivent aux goulots, se jettent des miches de pain, fredonnent des romances. Des pantalons rouges, des gants blancs, des plumets d'artilleurs paraissent et disparaissent à travers le feuillage. L'air est plein de cris de moineaux.

— Céline, veux-tu revenir ?... Ah ! mâtine, je vais aller te chercher !

Céline chante, fait semblant de revenir, ne revient pas, s'écarte de nouveau.

— Attends, va, je vais te ramener à coups de soulier!

— Ne la brusque pas, — dit la mère.

— Céline! — appelle gentiment Cécile.

Céline ne revient que lorsque son père se lève, furieux.

Elle revient des bords de chemins, des coins de talus, des environs de ruisseaux, où se tiennent de singulières et inquiétantes figures. De jeunes garçons, blêmes et gras, aux cheveux trop pommadés, jouent au bouchon sur la route, ou, vautrés sur le sol, fument des cigarettes.

— Hé! la môme, — appelle l'un.

— Tu es bath! j'te gobe, — sourit l'autre.

— Ce qu'elle est gironde! — s'extasie un troisième.

La victime sourit, minaude, arrache des feuilles aux arbustes, les porte à sa bouche, — sa jolie bouchette à baisers, — à ses dents de nacre. Elle se sent admirée, elle ondule, se rengorge, joue la coquette du bois de Vincennes pour la gouape de Paris et de la banlieue, vêtue de vestons trop courts, de pantalons collants, de chemises de couleur, les doigts cerclés de bagues, la chaîne et la montre au gilet, un foulard au cou, une haute casquette sur la tête, — comme pour afficher insolemment son vice et sa paresse.

Le père ramène la fille en la talochant. Derrière eux, l'argot ricane, les regards enveloppent la taille de la fille et transpercent la nuque du père. Pendant que la dispute de famille continue et s'apaise, il y a sous les arbres des gesticulations cyniques, puis le groupement de têtes et de dos d'un conciliabule...

— Tu vois, — dit le père, quelques jours après, — il y a eu un crime au bois de Vincennes. De sales voyous comme ceux de l'autre dimanche se sont mis à quatorze pour violer une femme, une marchande des quatre saisons. Ils lui ont attaché les bras, lui ont crevé le ventre à coups de pierre, et ils se sont sauvés en mettant le feu à ses jupons et à sa chemise. On l'a portée à l'hôpital Saint-Antoine, où elle va mourir... Tu vois, Céline. On en a déjà arrêté neuf...

— Nous n'irons plus, — dit la mère.

Et Céline, qui a écouté d'un air incrédule, comme si on lui racontait exprès une blague, Céline aussitôt chante :

Nous n'irons plus au bois :
Les lauriers sont coupés;
La belle que voilà
Ira les ramasser...

Elle n'a aucune idée de ce qui lui a été raconté, de ce qui a pu se passer. Son imagination courte, toute à la minute présente, ne lui montre pas tels qu'ils sont les rôdeurs et souteneurs qui errent par le bois au crépuscule, rencontrent une femme, l'entraînent sous les arbres, la ligottent, la violent, la massacrent, l'incendient, la laissent souillée, sanglante, brûlée. Elle ne conçoit pas que cela pourrait lui arriver; — et peut-être, en effet, cela ne lui arriverait-il pas, l'aventure serait-elle pour elle différente.

Cécile, au contraire, si petite qu'elle soit, devine par son imagination frémissante qu'il se passe quelque chose de terrible derrière le beau décor de la ville et du bois. Elle ne comprend pas ce qui a été raconté par le père. Elle ne sait pas ce que c'est qu'une femme violée. Ce qu'elle comprend, c'est que l'histoire est effrayante, que personne n'est venu défendre la marchande des quatre saisons, et que ces garçons si affreux qu'elle a vus de loin lui ont fait du mal, tant qu'ils ont pu.

Désormais, quoique la course fût plus longue, la mère préféra Andilly, où la tante vieillie les recevait toujours si bien. Cela, c'était gentil et charmant.

— De la vraie campagne, — disait le père Pommier. — Quel embêtement qu'on n'y boive que de la piquette !

Il se réjouit, néanmoins, avec la maman et les deux gosselines, des promenades dans l'air vibrant et doré des chaudes après-midi, sur la route inondée de soleil, dans le sentier qui longe un champ d'avoine, à la lisière d'un bois. Ici, des faisans sont élevés dans un enclos de forêt : à tout instant, partent les beaux oiseaux rougeoyants et mordorés, les clairières sont traversées de vols lourds. Ailleurs, on entend des bruits de branches cassées, on aperçoit, au milieu d'un étroit

sentier, des chevreuils attentifs, immobiles sur leurs pattes frêles. Plus loin, il est un coin délicieux où les fraises abondent : au long d'une muraille de parc, une large voie, toute verte d'herbe, toute parsemée de fleurs; dès le revers du talus, ce sont les fraises, toutes petites, se trahissant autant par leur senteur sucrée que par le point d'un rouge vif ou d'un rose pâle qui éclaire la verdure des feuilles. Par places, elles sont si nombreuses que le sol paraît criblé d'une pluie de sang. Il n'y a qu'à les cueillir, qu'à les manger à belles dents. Plus loin encore, c'est le muguet. On va là faire des gros bouquets de la jolie fleur poussée droit entre les deux longues feuilles lisses.

Puis l'automne revint, avec ses ciels mouvementés, ses vents, ses feuilles d'or, — puis l'hiver. Et ce fut fini d'Andilly : la bonne tante mourut, presque subitement, laissant un billet de mille francs aux Pommier, toutes ses économies.

Céline fut confiée à une couturière. Cécile fut mise à l'école. C'était chose importante pour elle. Sa mère lui avait dit si souvent que là, selon son travail et sa soumission, elle pourrait acquérir un peu de bien-être pour plus tard. De là, on sortait capable de comprendre les affaires, caissière, commerçante, jeune fille n'ayant pas à rougir de son ignorance devant le monde. Dans l'esprit de l'enfant, l'avenir glorieux, les situations brillantes, appartenaient à d'anciennes élèves obéissantes et appliquées.

Aussi, dès qu'elle avait franchi le seuil de l'école, Cécile prenait-elle un petit air recueilli. Plus de rires, plus de conversations superflues. Elle s'asseyait devant son pupitre, et une deuxième petite fille se révélait en elle. Tout de suite, elle se rangea parmi les bien douées qui ont le souci d'arriver. Elle jouait un rôle, et le jouait d'un rare sérieux. Rien n'aurait pu la distraire de ses devoirs. Elle avait su vite lire et écrire. A présent, elle apprend par cœur des histoires étranges qu'elle ne comprend pas. Elle se torture l'esprit pour additionner, soustraire ou diviser mille sacs de farine vendus à un marchand, échangés avec un fermier pour un prix égal de beurre, etc. Tous ces problèmes lui paraissent d'une gravité exceptionnelle, et son caractère est modifié par

la préoccupation des premières places et des bons points. Qu'une compagne ait recours à son obligeance pour être aidée ou conseillée, Cécile devient muette et impassible. Ce n'est plus la bonne et sensible enfant émue du moindre chagrin des autres, non, c'est un petit être engagé dans la lutte et voulant conquérir le prix.

Elle exerce donc son esprit à retenir toutes les histoires des guerres, toutes les dates qu'elle croit indispensables à son avenir. L'arithmétique est pour elle un cauchemar inextricable. Les millions, les milliards, après s'être alignés sous sa plume, hantent ses rêves. Elle cherche, à travers tous ces zéros, le « résultat exact » voulu par la maîtresse d'école.

Un soir, elle revint toute en pleurs chez elle. Elle n'avait pas remporté le prix de narration sur lequel elle comptait. Le sujet du concours avait été : « Une journée à la campagne ». Cécile avait tout bonnement décrit sa dernière promenade aux fortifications. On avait beaucoup ri de sa méprise et la récompense avait été décernée à une autre. Elle ne fut pas convaincue du mérite de la composition couronnée, et son jeune discernement se révéla par cette obstination :

— Est-ce possible, — disait-elle, — qu'on ait donné mon prix à Madeleine parce qu'elle a vu un âne qu'on ennuyait, des gens qui dansaient devant un château, et une comtesse qui distribuait des brioches à des villageois ?...

Ce jour-là, Cécile fut un peu désabusée de l'école, mais d'ailleurs elle ne pouvait s'y faire une opinion définitive, car elle ne devait guère y rester. Ce qu'elle en garderait, c'était les quelques livres essentiels, quelques volumes de prix, dorés sur tranches, et le goût de la lecture, ce grand moyen de se faire une intelligence et une science, plus tard, si elle en avait le temps. Là, se marqua la différence avec sa sœur. Céline, malgré ses quatorze ans, ne voit rien, n'entend rien, ne comprend rien. Elle saura coudre, orner un corsage, et c'est tout. La vraie apprentie, l'apprentie de la vie, c'est l'autre, Cécile, la petite fille qui va sur ses neuf ans. C'est elle qui a le don de voir et de retenir. C'est elle qui prend contact avec ce qui l'entoure.

Le soir rassemblait tout le monde, comme autrefois, autour

de la lampe, auprès du feu. La famille apparaissait alors bien réduite.

— Sans doute, Justin et Jean se seraient mariés, nous auraient quittés, — disait la mère ; — mais, s'ils avaient eu de bonnes femmes, nous serions tous restés bien ensemble, il y aurait eu des réunions chez eux et chez nous, leurs enfants auraient été gentils...

Elle se taisait pour songer, elle se disait que cela aurait été bon pour le père, qui ne se serait pas attardé, comme il le faisait parfois, à écorner sa paie au cabaret, le samedi, et bon aussi pour les petites filles qui se seraient tout à fait habituées à la vie de famille, se seraient amusées avec leurs neveux, leurs nièces, auraient appris la vie de femme et de mère par des exemples de tous les jours, si proches d'elles.

— Enfin, — continuait-elle, laissant le rêve pour la réalité, — ce qui est passé est passé, ce qui est mort est bien mort... Je serai encore satisfaite si nous pouvons nous tirer d'affaire.

Elle regardait autour d'elle, elle voyait que presque tous ceux qu'elle connaissait avaient été éprouvés de la même façon. Combien de mères avaient perdu leur fils, combien de femmes leur mari, pendant le Siège, pendant la Commune! Ce jeune homme, qui avait habité huit jours dans la cave, avait été fusillé à l'entrée des troupes parce qu'il était soldat réfractaire. Cette femme, qui habitait en face, avait eu son mari et ses deux fils massacrés dans une chapelle du Père-Lachaise, — comme Jean peut-être... Et d'autres, et d'autres! Toutes les maisons de la rue étaient marquées du même deuil. Des femmes n'avaient pas perdu leurs hommes, et pourtant ils étaient comme morts, envoyés en Calédonie, dans un pays si éloigné qu'il fallait naviguer trois mois pour y arriver; ou bien exilés à Londres, à Bruxelles, à Genève. Mais cela, c'était le bonheur. Si Justin et Jean avaient été à l'étranger, bien sûr ils se seraient arrangés pour les faire venir tous, le père, la mère et les deux petites filles. On aurait travaillé, on se serait refait un abri, on aurait été heureux. La patrie, pour elle, c'étaient ses enfants. Qui sait, d'ailleurs, on serait peut-être revenu un jour en France, oh! pas à Paris, non, c'est une ville trop terrible, une ville de misère et de crime,

une mangeuse d'hommes. une tueuse qui se sert de tous les moyens, du travail et de la révolution, pour en arriver à ses fins.

Elle ne savait pas oublier ses morts, et, bien qu'elle s'observât pour ne pas exalter ou assombrir les vivants, elle ne put s'empêcher de les associer à sa grave tristesse, de ranimer en eux le souvenir. Au jour des Morts, devant le mur du Père-Lachaise, les Pommier sont au premier rang. Est-ce là que Jean a été fusillé? Le père regarde fixement. La mère clôt les yeux, serre plus fort la main de ses petites filles.

L'été fini, il fallut renoncer aux promenades, faire simplement un tour dans le quartier, au long de la Chaussée, et parfois, quand luisait un rayon de soleil, monter vers les dernières maisons du faubourg, tout une région charmante et bizarre où il y avait des ruelles, comme la rue de la Chine, jolie au printemps, encore accessible à l'automne. Un ruisseau chantait, donnait l'illusion que la venelle était ouverte à travers la campagne. C'était une manière de petit chemin, bordé de haies, de palissades, par-dessus lesquelles retombaient des plantes grimpantes. Dans cette verdure, des maisons, ou plutôt des rez-de-chaussée, des cabanes.

Le père Pommier aurait voulu habiter là, mais la mère, tout en reconnaissant que c'était très plaisant, prouvait aussi que ce n'était pas commode pour le travail, pour les commissions, que c'était « trop loin de tout », et qu'elle serait trop inquiète quand son monde ne serait pas rentré. Elle faisait remarquer enfin que c'était agréable à la belle saison, mais que, l'hiver venu, on trouverait moins de charme au rez-de-chaussée humide, aux arbres dépouillés. De fait, quand l'hiver vint, tous furent de son avis. On se calfeutra vite dans le chez soi bien chaud, on se terra dans la chambre, autour du poêle, comme dans une casemate.

Le temps radouci, Céline et Cécile purent mettre le nez à la fenêtre. C'est un plaisir des pauvres que la vue de la rue. Même s'il ne s'y produit aucun événement, c'est un spectacle : c'est la boutique d'en face, c'est le passant, c'est la passante, c'est le pavé. En semaine, on n'a pas le loisir de voir tout cela. Le dimanche, les heures sont longues, et les

deux sœurs, une fois le ménage fait et le repas de midi pris, restent la journée le visage écrasé aux carreaux, ou accoudées à la barre d'appui. Après avoir paré leurs corsages bien ajustés de nœuds de ruban et de grappes de fleurs, elles vivent ainsi leur après-midi, inutiles, désœuvrées, vaguement anxieuses d'elles ne savent quoi. Elles sont néanmoins attentives et espérantes, et chacune devient la sœur Anne de sa propre existence, regarde sans cesse au loin le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie, et ne voit jamais rien venir...

GUSTAVE GEFFROY

*(A suivre.)*

# NOTRE SITUATION

## DANS LE MONDE

Nous avons toujours aimé à être aimés ou admirés ou enviés ou redoutés : tout plutôt que l'indifférence ou le dédain. Beaucoup de Français se plaignent que, dans les affaires du monde, nous ne parlions plus comme autrefois sur le ton le plus haut ; le grand bruit que font des puissances, anciennes ou nouvelles, offense nos oreilles. Toutes les nations, il est vrai, ont leur amour-propre, mais le nôtre est particulièrement sensible, et il tient une si grande place dans notre caractère national que, si nous y renoncions, ce serait le signe avant-coureur de la fin.

Mais, notre amour-propre, il faut l'éclairer afin qu'il ne devienne pas une cause de faux jugements et d'erreurs dangereuses. Voulons-nous mesurer notre place dans le monde? Il faut que nous regardions le monde comme il est aujourd'hui. Notre place, voulons-nous l'agrandir? Il faut que, par cette étude du monde, nous déterminions les possibilités de notre action.

*
* *

Pour déplorer ce qu'ils appellent notre déchéance, des Français opposent à la France d'aujourd'hui celle de Louis XIV

et de Napoléon. Mais ils oublient de comparer l'Europe à laquelle ont eu affaire Louis XIV et même Napoléon à celle du xx$^e$ siècle.

L'Angleterre du xvii$^e$ siècle, c'était six à sept millions d'hommes, un empire colonial à peine ébauché, une nation troublée, un gouvernement équivoque, un roi à vendre. Louis XIV acheta en effet le roi Charles ; nos archives conservent le reçu. — L'Allemagne du xvii$^e$ siècle était une grande ruine, œuvre de cent années de désordres et de misères, un chaos qui n'avait pas de nom dans la langue politique; une foire aux princes, où le roi de France copieusement s'approvisionnait. Un jour, un ancêtre de l'empereur d'Allemagne, l'électeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume, s'étonna que le Roi ne lui eût pas fait de cadeaux depuis quelque temps. Il lui fut répondu qu'on avait, tout dernièrement, envoyé à l'électrice de beaux meubles, toute une chambre, comme si on voulait lui dire : « On a donné à votre femme; c'est assez pour le moment. Vous repasserez un autre jour. »

L'Allemagne, au temps de Napoléon, bien qu'elle se fût relevée de son abaissement et qu'une grande force y eût été créée par le génie de Frédéric, ressemblait encore par beaucoup de traits à l'Allemagne du xvii$^e$ siècle. Aujourd'hui, au lieu de l'enclume sur laquelle frappait l'étranger, c'est l'énorme marteau. — L'Angleterre, au début du xix$^e$ siècle, était déjà grande puissance : elle a vaincu Napoléon. Aujourd'hui, c'est la plus grande Angleterre, la maîtresse des mers, la propriétaire d'un quart du monde.

Combien d'autres changements encore, sans sortir de l'Europe ! L'Italie, d'expression géographique qu'elle était, devenue nation et grande puissance; la Russie développée colossalement.

Le monde autrefois, c'était l'Europe. Le reste était, ou bien un prolongement, une annexe, ou bien rien, *terra incognita*. Voici aujourd'hui, en Amérique, les États-Unis avec leur force, qu'on ne peut encore bien apprécier, mais qui est grande, et avec leurs ambitions qui commencent à se révéler. Et, dans le plus lointain Orient, se détachant de la grande et vague ombre jaune, voici le Japon. Un amiral m'a conté que, tout jeune officier, au cours d'un débarquement, pour je

ne sais quelle raison, dans une des îles japonaises, il s'était tout à coup trouvé en présence d'une troupe de cavaliers cuirassés de fines cuirasses, coiffés de heaumes damasquinés, — une vision des temps chevaleresques. Et, quarante ans plus tard, dans la dernière guerre en Chine, il a vu un régiment japonais, vêtu, armé, manœuvrant à l'européenne, ferme sous le feu, cherchant le danger comme pour forcer l'estime de ses alliés, car le Japon est une puissance avec qui, contre qui on s'allie, un personnage, et non le moins remuant, dans la politique internationale. — Enfin, il faut prévoir que d'autres États, en Amérique, en Asie, en Océanie, en Afrique, viendront à leur tour figurer sur la scène du monde.



La France d'aujourd'hui, comparée à celle de Louis XIV et de Napoléon, est, malgré la perte des provinces de l'Est, plus peuplée, plus riche, plus forte. Mais elle n'a point grandi dans la même proportion que d'autres pays. Faut-il lui faire un grief de la puissance acquise par les autres? Il est vrai que des fautes politiques, commises pour raisons sentimentales, ont aidé directement ou indirectement à la constitution de deux États nouveaux dans notre voisinage. Mais l'Allemagne et l'Italie ne seraient pas demeurées toujours divisées et impuissantes. Un grand parti patriote voulait, dans l'une et l'autre région, l'unité nationale; des instruments étaient désignés, prêts pour l'œuvre : la Prusse et le Piémont. Prusse et Piémont se seraient coalisés, le moment venu; cette alliance, avec l'appui qu'elle aurait trouvé dans le peuple allemand et le peuple italien, et grâce aux désordres de l'Europe, aurait créé l'Allemagne et l'Italie. — Et, dans le reste du monde, dépendait-il de nous d'arrêter les croissances qui se sont produites? A supposer qu'il eût été honorable, combien de temps aurait pu être soutenu le rôle de gêneurs de l'humanité?

La France est un pays « prématuré ». Elle a reçu la première, parmi les nations, la civilisation latine. La première, elle a constitué un État viable dans les ruines de l'Empire romain. La première, elle a trouvé les coutumes et règles du

régime féodal. La première elle a concentré sa force en une monarchie fortement organisée. Il s'est trouvé un moment où elle a dominé dans le monde, sans conteste. Ce moment est passé.

Si nous avons besoin d'être consolés d'avoir perdu la prédominance, pensons que personne, parmi ceux dont la puissance matérielle dépasse aujourd'hui la nôtre, n'est en état d'y prétendre. Mais, en même temps, de tout ce qui précède, concluons que notre sentiment national s'égare dans l'irréel périlleux, s'il ne tient pas compte du fait que le monde a changé depuis Louis XIV et Napoléon.

* * *

Ce n'est pas tout malheureusement. Dans cet ensemble de circonstances générales, il faut placer une circonstance particulière d'une extrême gravité. Il y a trente-trois ans, nous avons été vaincus dans la terrible guerre. Cette défaite, si complète, on a cru un moment qu'elle était la ruine. Notre force militaire brisée, la vieille gloire comme anéantie, le territoire mutilé, le travail économique suspendu, la fortune publique pliant sous l'énorme contribution de guerre, l'Europe indifférente ou satisfaite, le gouvernement républicain suspect aux puissances : voilà le dernier grand événement de notre histoire, dont il faut être insensé pour ne pas tenir compte. Circonstances générales : des forces nouvelles énormes apparues dans l'univers; circonstance particulière : ce désastre. De là il faut partir pour considérer l'histoire de nos dernières années, juger notre conduite, et décider si, oui ou non, nous descendons les pentes d'une décadence.



Quelques années à peine après le traité de Francfort, la France prit place au Congrès de Berlin avec rang et rôle de grande puissance. Le dut-elle au souvenir de sa grandeur d'autrefois ou à un sentiment de courtoisie envers le malheur? La France avait reconstitué son armée et ses finances, payé l'énorme contribution de guerre, repris, avec une sorte d'al-

légresse d'énergie, le travail économique et le travail intellectuel. Elle avait organisé son gouvernement, malgré toutes les difficultés et les résistances. On la voyait forte, riche, confiante en elle-même. Ce fut une surprise et une admiration. Ce pays ne s'abandonnait pas lui-même : l'Europe se rappela qu'il était utile à l'humanité. En 1875, lorsque nous fûmes menacés d'une agression par l'Allemagne qui s'inquiétait de cette renaissance dont la promptitude la déconcertait, l'Angleterre et la Russie s'interposèrent.

Donc, en 1878, à Berlin, la France fit bonne figure parmi les puissances, comme si de rien n'était. En vertu de ses vieilles traditions et des principes du gouvernement républicain, elle était la protectrice naturelle de certaines nationalités; elle parla au nom de la Grèce, de l'Arménie, et plaida l'égalité des races dans les nouveaux royaumes des Balkans. Elle ne fut pas seulement une interprète désintéressée et de sentiments généreux; elle fit reconnaître une fois de plus notre « protectorat catholique », dans le Levant, et elle sut obtenir de l'Angleterre, de l'Allemagne, sa liberté d'action en Tunisie.

Liberté d'*action* ! La France en effet voulait *agir*. C'est à cette date que commencent les entreprises coloniales qui, après la Tunisie, devaient nous donner l'Indo-Chine, l'Afrique occidentale, le Congo, Madagascar, tout un empire magnifique dont l'établissement révéla tant d'énergies admirables qu'on sentait pressées de s'employer.

Mais cette politique avait de grands dangers. Il était à peu près impossible qu'elle ne nous commît pas un jour ou l'autre avec l'Angleterre. Or, l'Allemagne ayant imposé à la France ce traité de Francfort qui devait « perpétuer dans la paix les passions de la guerre », nous demeurions les ennemis de l'Allemagne. Vouloir faire front de deux côtés à la fois, c'était évidemment vouloir se faire casser la tête.

A la vérité, depuis longtemps nous sommes obligés de partager notre force entre la terre et la mer. C'est notre destinée glorieuse et tragique d'être à la fois des terriens et des marins. Mais la difficulté de mener la double vie est devenue poignante, depuis qu'à l'Angleterre, grande puissance océanique, correspond l'Allemagne, grande puissance continentale.

Qui n'a pas toujours présent à l'esprit le fait que le chemin de notre fortune est à frayer entre deux écueils, se condamne à déraisonner sur notre politique étrangère.

*
* *

Ce fut une cause trop légitime de mésintelligence entre l'Angleterre et nous, que l'occupation anglaise de l'Égypte en 1882. La lourde faute commise alors par nous a pesé depuis lors sur toute notre politique. La France ne fut pas assez raisonnable pour admettre que l'erreur de son Gouvernement dût avoir ses conséquences fatales, et l'habileté du Gouvernement britannique, sa récompense. L'Angleterre fut trop égoïste pour reconnaître que les sacrifices qu'elle avait faits ne suffisaient pas à lui valoir la domination exclusive d'un pays où la France et l'Europe avaient tant d'intérêts et de droits. Le fait étant accompli, — et l'on sait que tout fait accompli par une puissance forte devient une sorte de droit, — il aurait fallu au moins en limiter les effets, — sauver ce qui pouvait être sauvé, demander et obtenir des compensations, en un mot, discuter, marchander, transiger. Aucun ministre n'a voulu ou osé braver les critiques d'une opposition intransigeante, fière à bon compte, puisqu'elle est irresponsable. Et nous avons gardé nos droits, en les laissant dormir d'un sommeil profond, qui, prolongé depuis vingt ans passés, ressemble trop à la mort.

En 1882, pour la première fois, fut sentie un moment l'utilité d'un rapprochement entre la France et l'Allemagne, qui pût nous procurer une plus grande liberté dans notre politique coloniale et peut-être une solution de la question d'Égypte. Si une alliance franco-allemande demeurait irréalisable, une entente n'était-elle pas possible, puisque « la revanche » n'entrait évidemment pas dans les calculs prochains du Gouvernement français? Jules Ferry le pensa, le dit, avec son habituel courage. L'opinion, exploitée à outrance par les adversaires intérieurs du grand ministre, l'arrêta net.

Cependant la Triple Alliance survenue manifestait le danger qui nous menaçait, au moment même où s'accentuait la rivalité franco-anglaise: et les coquetteries, qui cachaient peut-

être des liens mystérieux entre l'Angleterre et l'Italie, ajoutèrent à notre inquiétude. L'alliance franco-russe, esquissée en 1891, si précieuse qu'elle fût, même en sa forme primitive, n'était conclue qu'en vue d'une éventualité déterminée; elle ne nous assurait que contre une agression de la Triple Alliance. La Double Alliance et la Triple s'équilibraient, mais la Grande-Bretagne restait en dehors de la balance, libre de se porter du côté qu'il lui plairait : elle avait raison de vanter son « splendide isolement ».

Or, au cours de la fièvre des expéditions et des annexions africaines, qui, de 1890 à 1899, s'empara de la France et de l'Angleterre, la paix du monde fut menacée à plusieurs reprises : on se rappelle les événements du Siam et ceux d'Afrique. Cette fois, l'opinion publique parut plus disposée à une entente avec l'Allemagne. Les deux gouvernements, français et allemand, semblèrent même se rapprocher. Après la guerre sino-japonaise, on vit, en 1895, les navires allemands se joindre aux escadres française et russe pour barrer la route aux ambitions japonaises; lors de la conclusion du traité anglo-congolais de 1894, la France et l'Allemagne avaient concerté leur attitude; des navires français étaient allés à Kiel.

Est-il vrai que ces actes politiques et ces manifestations de politesse auraient pu conduire à une entente sérieuse, et qu'elle ait été désirée, même presque offerte par l'Allemagne?

On a parlé d'une proposition, faite par le Gouvernement allemand au mois de juin 1898, et laissée sans réponse par le ministère qui succéda à cette date à celui dont M. Méline était le chef. Cette proposition, limitée aux affaires de Portugal, alors menacé de perdre ses colonies, aurait pu être, dit-on, si l'on avait suivi l'affaire, le prélude d'une entente générale franco-allemande, qui nous aurait épargné Fachoda. La chose s'éclaircira quelque jour. On verra qu'elle est de proportions très modestes. Ce qui est certain, en tout cas, c'est que la proposition allemande a précédé seulement de quelques semaines l'arrivée du capitaine Marchand sur le Nil. Or, pour que l'Angleterre, à ce moment où notre politique coloniale menaçait de l'atteindre en ses œuvres vives, entrât en composition avec nous, ce n'est pas un accord sur

tel ou tel point, ni même une entente générale entre la France et l'Allemagne qu'il aurait fallu : c'était une alliance proprement dite, conclue, déclarée, publiée.

***

Car l'expédition Marchand, c'était la réplique de « l'Afrique française, du Tchad à Djibouti », à « l'Afrique anglaise, du Cap à Alexandrie ». Il s'agissait d'aller marquer sur un point du Nil, comme disaient des imaginatifs, le tombeau de la grandeur britannique. Mais alors, c'était la guerre. Personne n'a pu croire, à moins d'imbécillité, que la présence à Fachoda du drapeau français, même entouré comme il le fut par un groupe de héros, aurait suffi pour décider l'Angleterre à discuter avec nous, ou bien à débattre dans un congrès la question de l'Est africain. Et c'eût été une de ces guerres qui marquent dans la vie d'un peuple, et y laissent des conséquences qui durent des années et des siècles. — Et nous arrivions devant cet événement décisif sans préparation diplomatique, sans préparation militaire, nos côtes mêmes mal défendues, et nous offrions aux coups d'un ennemi formidable le jeune empire colonial dont nous commencions d'être fiers.

A quoi donc ont pensé les hommes qui ont envoyé Marchand vers le Nil? C'était l'usage, en ce temps-là, des manifestations pompeuses faites pour se procurer des parures de gloire. Le Gouvernement a-t-il voulu, par le grand geste de cette expédition héroïque, caresser les passions anglophobes? A-t-il cru — car on ne sait quelle raison imaginer de cette conduite — que les marécages du Bahr-el-Gazal arrêteraient nos braves gens et leur feraient rebrousser chemin? ou bien a-t-il compté, s'ils arrivaient au but, sur la grâce de Dieu? En tout cas, il a commis la seconde grande faute de notre politique étrangère, conséquence non obligée de la première qui avait été notre abdication en Égypte.

***

Le ministère Méline eut la bonne fortune de s'écrouler avant l'arrivée de Marchand sur le Haut-Nil en août 1898.

Il échappa ainsi à l'inéluctable nécessité de battre en retraite. Quel qu'eût été le successeur, à quelque parti qu'il eût appartenu, placé en face de la guerre, et dans les conditions et la situation qui viennent d'être dites, il aurait reculé. Fachoda fut donc évacué. Mais, au silence qui s'était fait dans la presse et au parlement à l'heure solennelle du danger, succédèrent, le danger passé, les clameurs d'indignation. On réclama la revanche de Fachoda.

Revanche de Fachoda, revanche de Sedan ; intransigeance dans la question d'Alsace, intransigeance dans la question d'Égypte ; deux ennemis à la fois. Toujours, toujours, la tâche impossible ! Alors, on reparla d'abandonner, d'ajourner au moins indéfiniment l'une des deux revanches. Sensibles à la plus récente blessure, beaucoup réclamaient l'entente franco-allemande contre l'Angleterre. L'empereur d'Allemagne semblait au reste la désirer : la rivalité économique de l'Allemagne et de l'Angleterre prenait des airs d'hostilité politique ; et l'Allemagne aussi ne rencontre-t-elle pas l'Angleterre sur le chemin de ses ambitions coloniales ?

*
* *

Reparlons donc une fois encore d'entente franco-allemande, puisque toujours, forcément, fatalement revient la question.

C'est un grand malheur pour la France, pour l'Allemagne, pour l'humanité, que les deux grands pays ne puissent se réconcilier. Mais l'Allemagne n'entend pas renoncer à ses conquêtes, et la France ne peut oublier ce qu'elle considère comme un attentat au droit humain, ni se résigner à l'insécurité de sa frontière, ouverte si près du cœur même du pays.

Il est vrai, ni la France ni l'Allemagne ne veut la guerre. On ne peut imaginer que l'une la déclare à l'autre directement, exprès, comme par un appel en champ-clos pour vider la querelle. Mais l'une et l'autre savent que, si quelque grand conflit international se produisait, l'une serait d'un côté, et l'autre à l'opposé. En attendant, on peut se faire courtoise figure et en toute sincérité ; car les deux peuples, en leur ensemble, s'estiment, et, de part et d'autre, les hommes éclairés voudraient qu'ils s'aimassent, mais ils savent qu'au-

jourd'hui il n'est pas possible qu'ils s'aiment. Alors on cherche les moyens termes; on dit: «Oublions pour un moment, ou, du moins, réservons la grande affaire; entendons-nous pour telle ou telle occasion qui s'offre.» — Mais c'est le public qui dit cela. Les deux Gouvernements restent défiants l'un envers l'autre : l'Allemagne ne veut pas que l'on réserve, que l'on sous-entende. D'autre part, des projets de transaction comme celui de couper en deux l'objet du litige, sont, de temps à autre, jetés dans le public. — Mais jamais ils ne sont venus en discussion. On n'a jamais causé en tête à tête de la chose sérieuse. Certains mots, certaines démarches de l'empereur d'Allemagne ont paru révéler une intention d'entrer en conversation. On aura plus tard la preuve que si, de notre côté, on a voulu prudemment répondre à l'invite, nous n'avons plus trouvé personne avec qui parler.

L'avenir modifiera-t-il ces sentiments et ces dispositions? Qu'arrivera-t-il après qu'auront été couchées dans la tombe la génération des hommes dont le front s'assombrit encore aux anniversaires des jours qu'ils ont vécus, et celle des hommes à qui leurs pères ont conté vibrants encore les souvenirs lamentables? Ou bien qu'arrivera-t-il, s'il vient à se dresser quelqu'une de ces questions énormes que peut-être la politique mondiale tient en réserve, et en comparaison desquelles pâliront les querelles d'autrefois? Nul ne le sait. Mais c'est aujourd'hui que nous vivons, et il s'agit d'aujourd'hui. Ce qui peut-être sera ne saurait entrer en compte avec ce qui est.



Que fallait-il donc faire après Fachoda?

Il fallait faire ce qui a été fait.

D'abord assurer la défense de nos côtes, fortifier les points d'appui de nos flottes, compléter nos armements. En vue de la guerre? Non. En vue de la paix honorable et fière.

L'alliance russe est la base de notre politique extérieure. Or, au moment où nous sentions si vivement le péril anglais, la Russie avait à se prémunir contre l'Angleterre en Extrême-Orient, où nous avons, nous aussi, nos intérêts. Pour cette raison, et parce que la Double Alliance, si nécessaire à la

paix du monde et si naturelle en elle-même, ne peut que s'affermir et se développer, elle a été fortifiée et étendue. Il semble qu'elle ait pris de plus en plus le caractère d'une entente générale; des éventualités nouvelles ont été prévues, dit-on, par des arrangements conclus au cours de ces trois dernières années.

Le groupement franco-russe peut s'agréger, dans telle ou telle circonstance, une ou plusieurs puissances pour faire prévaloir des intérêts communs ou même les intérêts généraux de l'Europe. Il laisse à chacun des alliés une large liberté d'action. Sans que la France s'émeuve, l'empereur Nicolas peut assister aux manœuvres allemandes, et prendre avec l'Autriche la principale part aux affaires des Balkans, où nous disons pourtant notre mot et maintenons notre traditionnelle influence. A plus forte raison, l'empereur Nicolas ne s'inquiétera-t-il pas d'un rapprochement de la France avec l'Italie et même avec l'Angleterre. Le puissant empereur et son grand empire, outre qu'ils aiment la paix par un généreux sentiment d'humanité, ont besoin d'elle. Cette ferme alliance à deux, qui permet de causer avec d'autres, cette intimité qui autorise des amitiés est une garantie et un moyen de paix universelle. Dans la vie ordinaire, il est des choses que l'on ne peut pas dire tout droit à telle personne, et qu'on lui fait entendre par un ami commun. On évite ainsi des malentendus, des querelles, des procès. De même, dans la vie publique internationale, où l'on use de tant de précautions, et avec raison, puisque là les procès s'appellent la guerre.



Cela fait, la défense militaire assurée, la Double Alliance affermie, la sécurité du jour retrouvée, il fallait penser au lendemain.

La première chose à faire était de prévenir, autant que possible, les conflits qui peuvent être évités par un règlement amiable. La France ne doit pas mettre son amour-propre à soutenir de vaines discussions sur de mesquins détails. N'engageons notre honneur que pour nos grands intérêts; entrons en accommodements pour le reste, au lieu d'entretenir avec

nos voisins un « état de friction » constamment douloureux. Les débats secondaires ne sont pas les moins irritants; les « coups d'épingle », s'ils se répètent, peuvent, un beau jour, provoquer un accès de fureur. La politique des arrangements entraîne, il est vrai, quelques sacrifices, puisqu'elle ne va pas sans concessions mutuelles; mais elle nous laisse les mains libres pour les œuvres essentielles. Il faut avoir le courage de la pratiquer en dépit des railleries et des calomnies.

Cette méthode, le Gouvernement français l'a suivie depuis quelques années.

Le 12 janvier 1899, les pourparlers furent repris avec l'Angleterre au sujet de l'étendue de nos possessions à l'est du lac Tchad. Dès le début, nous consentions à abandonner la presque totalité du Bahr-el-Ghazal; mais ce sacrifice a été compensé par la reconnaissance de notre autorité au nord et à l'est du lac. L'accord du 21 mars 1899 était presque inespéré. D'autre part, un arbitrage a mis fin au conflit non moins grave provoqué par la conduite de la Compagnie du Niger à l'égard des explorateurs français, et aux âpres discussions que l'incident de Waïma avait suscitées.

Mais de plus graves questions subsistent en Extrême-Orient et dans la Méditerranée. Sans un accord sur certains points capitaux, il ne faut pas parler d'une entente.



Heureusement, France et Angleterre, nous comprenons que pas un litige ne vaut cette monstruosité terrible que serait une guerre entre la France et l'Angleterre. Quelle qu'en fût l'issue, elle profiterait à d'autres autant qu'au vainqueur. Et puis, l'Angleterre et la France sont deux des plus grandes nations humaines, deux pays d'humanité et de liberté, deux pays glorieux. De profondes différences entre nos caractères n'effacent pas d'essentielles ressemblances. Au cours de leur longue histoire. les deux peuples se sont combattus plus qu'ils n'ont coopéré; mais, dans la dernière période, depuis 1815, nous avons coopéré plus que nous n'avons combattu. Ensemble, nous avons eu des enthousiasmes, auxquels des nationalités modernes doivent leur naissance. Et les intérêts

économiques, les intérêts matériels s'ajoutent, pour les fortifier, à ces beaux sentiments.

Et voici qu'éclate une nouvelle imprévue. Ce n'est plus de régler tel et tel détail qu'il s'agirait; ce serait de mettre sur une table la carte de la terre, de poser le doigt sur les points de contact et de conflit, puis de regarder tout l'ensemble, avec la volonté déclarée préalablement d'un accord général. Au même moment est signée entre les deux pays une convention d'arbitrage. Il est vrai, l'application du principe de l'arbitrage est restreinte par des réserves qui semblent l'annuler; mais elles étaient inévitables dans l'état actuel de la civilisation. Le consentement absolu à l'arbitrage, c'est une abdication de la personnalité, de l'individualité d'une nation. Le jour où les peuples se résoudraient à soumettre tous leurs différends à la cour de la Haye verrait commencer une organisation de l'humanité; ce jour n'est pas venu; des jours comme ceux-là, ce sont des siècles qui les préparent. La grande initiative prise par l'empereur de Russie, l'établissement de la cour de la Haye, suivi de la convention franco-anglaise, dont l'exemple peut-être sera contagieux, ce n'est qu'une mise en marche vers l'avenir. Du moins, la convention révèle les sentiments qui animent la France et l'Angleterre, au moment où elles se préparent au règlement de leurs affaires litigieuses.

Hélas! on a peur d'espérer trop vite, et cette appréhension vient à la pensée : « Ce serait trop beau! » Très grandes seront les difficultés. Des deux côtés, il faudra des sacrifices, des compensations. Trouvera-t-on la juste mesure? Et l'opinion, des deux côtés du détroit, que dira-t-elle? Et les passions politiques qui guettent tous les actes d'un gouvernement et cherchent à se satisfaire n'importe à quel prix, leurs clameurs seront-elles assez fortes pour troubler l'œuvre de paix? Et, si le général accord vient à être conclu, il faut que les ministres qui le signeront s'attendent à être accusés, chacun dans son pays, d'incapacité, de faiblesse, et peut-être de trahison. Attendons. Que tous ceux qui ont droit de parler parlent à l'opinion. C'est une heure grave, celle où se décidera une des questions les plus graves de notre temps. Mais les pessimistes mêmes avoueront qu'il n'est pas insignifiant que la ques-

tion ait été posée, de part et d'autre de bonne foi. Le roi Édouard a eu le mérite de comprendre que l'initiative des relations nouvelles devait être prise par l'Angleterre. Il a fait, en venant à Paris, une démarche délicate et brave, et Paris lui a montré qu'il en était reconnaissant; à son tour, Londres a fait grand accueil au Président de la République. Espérons que la sagesse des deux peuples secondera la sagesse des deux gouvernements.



Sans méconnaître nos très grands intérêts dans les régions lointaines — Afrique occidentale, Madagascar, Indo-Chine, — où une œuvre extraordinaire a été accomplie, nous sommes avant tout, par la géographie et par l'histoire, une puissance méditerranénne. Nous avons dans le Levant des relations et des droits considérables et précieux. Au Sud, en Algérie et en Tunisie, nous avons réussi deux sortes d'établissements, et créé une France d'Outre-Mer, une France d'en face, qui est forte et belle.

Au Levant, nos droits, jusqu'ici soigneusement défendus, sont menacés par des concurrences et, si nous n'y prenons garde, notre politique intérieure aura dans cette région des conséquences funestes. Le patriotisme, qui n'est le privilège d'aucun parti, saura-t-il trouver les accommodements nécessaires? Il le faut pour que nous ne subissions pas une diminution dans notre puissance générale. Ici est un sujet de grave inquiétude.

A l'ouest de l'Algérie, une crise s'est ouverte, d'importance capitale pour nous. Nous avons un voisin malade. Nous ne convoitons pas son héritage, mais nous ne voulons pas, nous ne pouvons pas le laisser prendre par d'autres. Il serait injuste et il serait intolérable qu'aucune autre influence que la nôtre prédominât au Maroc. Mais la question marocaine n'est qu'une partie de la question méditerranéenne. Nous ne pouvons en décider à nous seuls : y prétendre serait une folie, car nous aurions à compter non seulement avec l'Angleterre, mais avec l'Espagne et avec l'Italie. Ceux qui suivent avec attention les affaires ont senti à plusieurs reprises qu'il existait contre nous,

en vue des éventualités méditerranéennes. une triple alliance latente. Fallait-il laisser les choses en état et le péril durer, sans avoir d'ailleurs la volonté de l'affronter?

Loyalement, bravement, on cause, en même temps qu'avec l'Angleterre, avec l'Espagne et avec l'Italie.

Nous avons eu la bonne fortune de contribuer à la paix hispano-américaine. Nous avons contenté les États-Unis, — dont la vieille amitié, resserrée par de récentes manifestations très sincères, nous est d'autant plus précieuse que cette grande puissance manifeste chaque jour sa volonté d'intervenir dans les affaires du monde. — Nous avons aussi contenté l'Espagne, notre voisine, à qui nous souhaitons cordialement honneur et prospérité. Depuis, nous avons signé avec l'Espagne des accords pour délimiter nos possessions respectives africaines. Nous avons pu convaincre Madrid de la loyauté de notre politique méditerranéenne.

Mais le grand événement d'aujourd'hui, avec la réconciliation franco-anglaise, c'est le rapprochement de la France et de l'Italie.

Le pénible, le si laid cauchemar d'une Italie, membre le plus agressif contre nous de la Triple Alliance, s'est évanoui. Les torts et sujets de réciproques rancunes sont effacés. La reprise, vers la fin de 1898, des relations commerciales utiles aux deux pays et peut-être surtout à l'Italie, a rouvert la voie à la naturelle amitié des deux nations. Car c'est la nature elle-même, comme la raison, qui veut cette amitié. Nous avons sagement agi en disant et prouvant à l'Italie que nous la considérons comme une grande puissance méditerranéenne. Qu'elle le soit, en effet, la chose est certaine. Mais il y a une politique qui ne veut pas tenir compte des faits, s'ils contrarient des sentiments d'amour-propre ; qui n'admet pas que des intéressés en une même affaire discutent leurs intérêts dans l'égalité d'une conversation en tête à tête. Cette politique ne peut aboutir et n'aboutit en effet qu'à la joie de se rengorger, joie vaine et très coûteuse.

L'entente avec l'Italie, c'est la possibilité du règlement pacifique des affaires méditerranéennes. C'est la Triple Alliance, rigoureusement, effectivement réduite à la défensive, en cas d'une vraie attaque de la France. Pour répondre à une décla-

ration faite par notre ministre des Affaires étrangères à notre Parlement, le chancelier de l'Empire allemand a dit que la Triple Alliance avait été renouvelée sans changement. Mais, à la déclaration française laissant entendre qu'il y avait quelque chose de nouveau, aucun démenti n'a été opposé en Italie : au contraire. Ce qu'il y a de nouveau, c'est que l'Italie ne croit plus que nous méditions une expédition de Rome, ni que nous prétendions l'exclure de la Méditerranée. C'est que les intérêts économiques des deux pays se sont montrés concordants. C'est que ces raisons de conflit écartées, le souvenir mi-séculaire de la confraternité d'armes s'est réveillé, en même temps que le sentiment très doux de la confraternité latine. Il a été visible, il a été sensible au cours des fêtes publiques ou intimes, données au Roi et à la Reine d'Italie, au cours de ce voyage voulu par le Roi, que le cœur était de la partie, comme dans les fêtes de famille.



Nous n'avons donc pas perdu notre temps depuis Fachoda.

Sans doute, dans l'état présent des choses, à côté des réalités solides, se trouvent de simples grandes espérances. Il faut attendre pour savoir ce qui adviendra de la négociation avec l'Angleterre. Sans doute aussi la politique mondiale peut amener des incidents imprévus et gênants. Mais l'extension de notre alliance avec la Russie, et, pour reprendre les mots heureux qui ont été dits, « l'accord étroit » de la France et de l'Italie, « l'entente cordiale » de la France et de l'Angleterre, l'amitié des États-Unis et de l'Espagne, l'estime de tout le monde, qui se déclare, surtout depuis deux ou trois ans, par des manifestations éclatantes, comme les visites de souverains ou ce concours des hommages rendus au Président de la République devant Toulon, Alger et Marseille, tout cela, je le demande à tous, est-ce que ce ne sont pas de bonnes choses ?

Notre place dans le monde a été reconquise dans la paix, par la paix, car nous sommes une puissance fortement armée, mais pacifique. Dans les conflits qui ont amené les congrès de puissances, — affaires de Crète, affaires de Chine — nous

avons trouvé les bonnes formules. La France a donc bien servi l'humanité, et l'on dirait que soit en train de s'accomplir la prophétie de Michelet : « Au xx^e siècle, la France déclarera la paix au monde. » En même temps, par cette même politique, nous avons élargi notre route étroite, éclairé notre route obscure. Il est permis d'espérer que nous allons sortir de cet état étrange : vouloir remuer, et ne le pouvoir sans des inquiétudes venues de droite ou de gauche, sorte de demi-paralysie agaçante, dont nous souffrons depuis trente ans. Nous n'avons pas perdu notre temps depuis Sedan et Fachoda.



# MES CHATS[1]

## VI

### NAISSANCE DE PLUTON — ABSENCE ÉTRANGE

Quand Pluton, ce héros de mon odyssée[2], vint au monde, Minette était déjà veuve : Mouton avait péri d'un coup de feu. Quelle bataille, lui d'ailleurs si paisible, avait-il donc livrée?

1. Voir la *Revue* du 15 octobre.

2. Pluton, fils de Mouton et de Minette, devait survivre à ses parents, à son frère et à sa sœur. De toute la famille, quand s'ouvrit la funeste année 1851, il restait seul pour animer « l'Éden solitaire des Ternes ». Il eut sa part des tribulations bientôt infligées à ses maîtres.

Le 13 mars 1851, — le jour même de l'enterrement de madame Quinet, — le cours de Michelet au Collège de France est suspendu : Michelet refuse de continuer à toucher son traitement. Le 2 Décembre le jette dans le désespoir, lui arrache ses meilleurs amis, emprisonnés ou proscrits. Le 11 août 1852, il est destitué de sa chaire au Collège de France, avec Quinet et Mickiewicz. Le 3 juin, on exige des archivistes le serment de fidélité au Prince Président : Michelet préfère abandonner sa place de chef de section aux Archives nationales. Réduits à un maigre revenu de trois mille cinq cents francs, M. et madame Michelet ne pouvaient conserver leur maison des Ternes. Le mercredi 12 mai, ils s'installaient 12, rue Léonie ; mais le travail y était impossible : ils n'y restaient qu'un mois, et, le 12 juin, ils partaient pour la Bretagne, où le docteur Guépin, de Nantes, leur promettait une installation paisible et économique. Ils trouvaient à louer, à bon compte, aux portes de Nantes, dans le faubourg Barbin, au-dessus de l'Erdre, la petite maison de M. Perronceau; ils devaient y rester jusqu'à la fin de juin 1853. Cette année passée à la campagne fut pour Michelet une année de travail acharné. Il voulait, à tout prix, arracher sa femme à la misère où ils étaient réduits : il composa et écrivit en douze mois les deux derniers volumes de son *Histoire de la Révolution*. En octobre, après un séjour à Pornic, il rentrait à Paris brisé, malade : il était obligé d'en repartir en novembre pour aller refaire en Italie, à Nervi et à Acqui , son organisme épuisé... Pluton avait accompagné ses maîtres dans leurs

Quelle main s'arma contre lui? Mystère. La renommée n'a pu qu'enregistrer sa mort. On dit que ce fut celle d'un brave.

Minette, toute alourdie déjà de sa maternité prochaine, n'alla pas au fond de son chagrin. On ne lui vit pas des désespoirs d'Artémise. Mais elle s'aperçut de cette absence, chercha au jardin et dans toute la maison, reporta sur moi ses yeux, comme pour m'interroger et savoir où était allé le volage. La nature, compatissante, lui laissa ignorer que ses enfants naîtraient orphelins.



Le silence des bêtes a quelque chose qui trouble, quand, tout à coup, elles s'isolent de nous, se mettent à errer, tristes ou inquiètes. A ces moments, nos animaux les plus aimés semblent se croire seuls et sans protection. Ils appréhendent peut-être, plus qu'ils ne pensent. On le dirait, à la fixité du regard, bien moins tourné vers les objets extérieurs qu'au dedans. Le chat voit en lui une chose obscure encore, étrange, qui n'est pas lui et qui le surprend avant de l'inquiéter. On dirait qu'il s'écoute. Il voit peut-être aussi dans le passé. Une heure critique va sans doute venir, maladie? maternité? Le souvenir de ce que fut autrefois sa vie sauvage, de ce qu'il y eut à craindre, à éviter, le ressaisit.

Nos animaux domestiques, qui gardent une liberté relative, s'ils ont à leur portée des jardins et des bois, retrouvent,

pérégrinations des Ternes aux Batignolles, de la rue Léonie à Nantes; mais ce chat aux goûts aventureux, très coureur ainsi que la plupart des chats noirs, devait périr de mort violente, — comme son père, sa mère et sa sœur, — au moment même où madame Michelet retournait à Paris.

Cette fin tragique de la première famille de chats possédée par madame Michelet après son mariage fit du noir et bizarre Pluton, pour sa maîtresse, comme le symbole de ces années agitées et douloureuses où elle avait vu naître et mourir son unique enfant, où la République avait été étouffée dans le sang, où son mari avait perdu situation, fortune et santé. Pluton fut pour elle le héros d'une « odyssée » où les aventures de ses chats ne se séparaient pas de ses propres aventures. Lorsqu'elle conçut le plan de cet ouvrage, le bel et sauvage animal devait y occuper une place d'honneur : le livre devait s'ouvrir par la reproduction de son portrait au daguerréotype ; et la première partie s'intitulerait *Destinées de la famille Pluton*. — Ce n'est qu'en janvier 1872 que madame Michelet eut le loisir d'esquisser l'histoire de son favori ; elle s'en tint à l'esquisse, — qu'on trouvera plus loin.

bien plus que ceux des villes, leurs instincts primitifs. Le chat qui se sent devenir malade. et dès lors faible, livré sans défense à ses ennemis, cherche à s'isoler pour guérir ou mourir en paix. La chatte, avertie de sa délivrance prochaine par les mouvements plus fréquents de ses petits, revoit la forêt, les chiens, les mâles de son espèce, souvent féroces. Elle ne voit qu'eux, se demande : « Où aller ? Où les cacher ? »

Pourtant, lorsque Minette sentit son heure venue, ce fut près de moi qu'elle chercha protection. Mais ma cuisinière, peu tendre, me la déroba, l'enferma dans la remise, au fond du jardin. La pauvre petite bête sembla m'attendre. Au bruit de mes pas sur le sable des allées, elle voulut s'élancer par la fenêtre. J'entendais ses ongles crispés rayer les carreaux. Ses grands yeux pleins d'angoisses m'imploraient.

Quand je la pris, elle s'abandonna, avec un miauler chevrotant, doux et sourd, celui des premières douleurs. Une fois couchée au fond du moelleux berceau que ma sollicitude lui avait préparé, elle se montra patiente et résignée, aida plutôt la nature. Mais on voyait, à sa soif ardente, ce qu'elle souffrait. Je lui étais pourtant bien présente. Chaque fois que je lui offrais le lait tiède, elle cherchait d'abord ma main pour la lécher.

*
* *

A midi, nous avions trois petits chats, trois amours. Tous, hommes, oiseaux, quadrupèdes, sauf le cheval peut-être, nous naissons laids. Seul, le chat naît joli. Ce n'est ni la nudité de l'enfant et de beaucoup d'oiseaux, ni le hérissement, un peu *oursin*, de certains mammifères. Une heure après qu'il est né, le petit chat trahit déjà sa grâce. Tout y est, la justesse des proportions, la netteté d'une robe que la maman ne trouve jamais assez propre. Dans deux ou trois jours, la tête mignonne, un peu de mauvaise humeur aujourd'hui d'avoir quitté le bon nid doux et chaud, prendra un petit air lutin. Quoique aveugle deux semaines encore, aucun des mouvements [du petit chat] ne porte à faux : il est amusant à voir dans ses appétits un peu sensuels de la mamelle ; il a des poses adorables. Enfant gourmand, qui s'y prend de cent

façons, de la petite tête qui heurte le sein, des petites mains qui le pétrissent, pour faire arriver plus vite le lait à la petite bouche rose.

***

Des trois enfants de Minette, le premier né, par la couleur, fut tout son père, — dont il reçut le nom ; — mais, par le poil court et fort, il restait le vrai fils de sa mère.

Le second vint tout noir, non pas de ce noir luisant et bleuâtre qui rappelle l'aile du corbeau, mais d'un noir mat, sur lequel passait une vague nuée rousse. Au bout de chaque poil, sous un certain jour, on eût cru voir plus tard un jeu fugitif d'étincelles. Par cette couleur uniforme et obscure, il n'était ni lui ni elle; pourtant, chose singulière, ce poil un peu laineux (celui de Mouton était soyeux), par sa longueur et son ampleur, le rapprochait de son père. Ce fils des demi-ténèbres se nomma de lui-même : — il s'appela Pluton.

La dernière fut un bijou et demeura telle pendant sa trop courte vie. Les deux aînés semblaient avoir concentré en eux toute la vigueur de leur mère, son élan. Il n'était resté, pour la petite sœur, qu'un souffle à peine, tout l'exquis de la grâce souffrante. Elle était blonde, avec de longues soies. Ce blond s'animait ici et là d'un certain roux vénitien, comme si la vie, à certaines places, eût coulé plus chaude. Ce roux faisait d'autant mieux ressortir la délicatesse des teintes qui paraient les flancs, encadraient le visage d'une fine collerette vaporeuse. Pour rendre ces teintes, l'ambre n'est pas encore assez fin, et il est trop froid. C'était plutôt comme un chaud reflet de ces longs rayons que l'on voit onduler le soir, et qui, l'été, se chargent de poussières d'or. On eût dit qu'elle les avait retenus dans sa fourrure. Son nom les retint aussi : — nous l'appelâmes la Dorée.

***

Les deux premiers jours, Minette resta plongée dans cette extase immobile que connaissent seules les mères. Visiblement, elle trouvait que rien au monde n'était si joli que ses petits.

Elle ne se lassait pas de les lisser. Il y avait toujours ici et là quelque chose à faire. Si nous approchions, elle s'écartait un peu, comme pour nous dire : « Regardez! » Puis, par un geste nerveux, singulier et charmant, tout féminin, elle les ramenait à elle, les couvait. Dans ses yeux, on voyait passer les lueurs de son amour à la fois tendre et sauvage.

***

Eh bien! expliquera qui pourra la bizarrerie de la chose, Minette, cette mère captive au point d'en oublier le manger et le boire, Minette, au troisième jour, disparut.

Que se passa-t-il dans cet esprit, toujours un peu fantasque? Quel mirage obstiné se fit dans cette nature trop dominée par les sensations du moment? Les êtres nerveux à ce point ont des vouloirs impérieux. Minette dût céder à une obsession violente, irrésistible. L'image de Mouton. déjà flottante, revint-elle la saisir? La nature la fit-elle, pour une heure, plus épouse que mère? Qui le saura?...

Au bout d'une heure ou deux, les petits chats se mirent à geindre. Je les sentais se refroidir. Que faire? Si l'on y touchait, c'était des cris perçants. Ces cris, d'habitude, font accourir la mère. Elle ne se connaît plus. Si vous êtes un étranger, elle s'élance d'un bond sauvage, plonge ses griffes, veut ravoir ses petits. Si vous êtes l'ami, elle tourne autour de vous avec des *monrrons* suppliants, qui sont ses pleurs à elle. Elle les entrecoupe d'un miauler tremblant. A la prière elle joint la pose comme pour allaiter. Cela veut dire : « Je t'en prie, rends-les-moi! » Si vous résistez, elle se relève et, pour ne pas être séparée de son enfant, elle se couche comme elle peut sur la main qui le lui garde. Qu'il sente, au moins, le cher petit, qu'elle est là, qu'elle le protège, le couvre d'elle-même. Qu'il reprenne confiance et qu'il s'apaise.

Bien qu'il m'en coûtât beaucoup de tourmenter ces pauvres petits, je fis de mon mieux. Bientôt mes diablotins se démenèrent, jetèrent les hauts cris.

Minette, à coup sûr, devait les entendre : nous allions la voir accourir. Les jardins furent trop vastes ou sans échos : Minette ne revint pas.

En rira qui voudra, je fus d'abord très malheureuse. Mon cœur ni mon esprit ne pouvaient admettre l'idée de la mort. Et n'avais-je pas le devoir de protéger toute vie, quand Dieu me faisait la grâce d'en ressentir en moi les premiers tressaillements[1] ?

Il fallait prendre un grand parti. Minette abandonnait ses enfants : eh bien, je me ferais leur nourrice. Les voilà tous les trois sur mes genoux. De la plus fine pointe de ma plus fine éponge j'ai fait un biberon. Le plus difficile est de l'introduire dans ces bouches mutines, toutes bridées de révolte. Je n'arrive d'abord qu'à mouiller leur robe et les refroidir encore.

Comment donc résoudre le difficile problème d'amener un nourrisson à faire ce que vous voulez? On dit toujours que les enfants n'ont qu'une existence passive. Grande erreur! J'ai vu cent fois la patience et tous les stratagèmes de la mère échouer devant l'indomptable résistance de ce petit être si fort dans sa faiblesse.

Mouton, Pluton, la Dorée aimaient mieux mourir de faim que de prendre mon biberon.

Je dus recourir aux grands moyens, ouvrir de force ces trois petites bouches, toutes contractées de dépit. Les fines griffes, subtiles, jouaient aussi. J'en sentais partout sur les mains les pointes aiguisées.

N'importe, nous avions la vie sauve. Si je gourmandais toujours en moi Minette, je n'avais plus à l'attendre.

Le difficile encore était la nuit. Rien ne supplée à la douce chaleur maternelle, à celle de la chatte surtout, doublée, triplée par l'électricité de la vivante fourrure.

Je les emmaillotai de mon mieux dans l'ouate, les recouvris d'un léger duvet et les tins près de moi. Ma main étendue les maintenait et concentrait la chaleur : ils la sentaient bien; ils se massaient sous elle, s'exhaussaient. Les trois petites têtes se tenaient droites pour y mieux appuyer. Je ne dormais guère ; j'avais si grand'peur de les blesser! J'étais grondée, avec raison. J'allais m'abandonner. Mais si je les trouvais au matin refroidis, égarés, et qui sait? morts

1. Le fils unique de madame Michelet devait naître, aux Ternes, le 2 juillet 1850.

peut-être... Non, je me connais trop. Il valait mieux les veiller...

***

Enfin, après trente-six heures d'absence, effarée, les yeux caves, le visage réduit de fatigue, d'insomnie, Minette passe la haie, monte droit à ma chambre. Son premier regard est pour le berceau où elle a laissé ses enfants. Elle les retrouve, plonge et s'enfonce comme pour ne plus rien voir. Puis elle se détend dans l'indicible volupté de les sentir, avides, tirer le lait de ses mamelles pesantes. Elle élève les flancs pour que tous y prennent; elle ferme les yeux, moins de lassitude que pour mieux savourer ce bonheur du premier moment. On sent qu'il pénètre ses moindres fibres...

Maintenant ils dorment. Elle se retourne vers sa maîtresse, qui l'appelle, et saute du panier sur ses genoux. On dirait qu'elle sait lui devoir la vie de ses enfants, et qu'elle veut l'en remercier. Elle a grand besoin de nourriture, et pourtant elle reste.

Voyons, Minette, si je vous confessais un peu, si je vous demandais d'où vous venez, ce qui vous tient encore émue, troublée?... Songe et mystère... Puissance inexorable qui nous obsède et nous aveugle en même temps. Et ceux qui ont mordu à l'arbre de la science, pour cela n'en savent guère davantage. « Je vous reviens, je reviens à mes petits; je sens comme une délivrance, et voilà tout! »

## VII

### LES JEUX

Ce fut bientôt merveille de voir autour de nous toute la petite famille s'ébattre et folâtrer. On a beau faire, on ne peut se détacher de se spectacle amusant. Il n'est pas d'humeur chagrine qui ne se déride; les plus sages y perdraient leur

journée. Je ne m'étonne pas si tel grave ministre de l'autre siècle, à regarder les tours de ces jolis acrobates, oublia, et plus d'une fois, l'heure du conseil. Sait-on jamais le dernier mot de leur comédie enfantine? Tel geste, pris sur le vif, vous sert de leçon, vous révèle un homme. Je m'imagine que le diplomate aiguisé auquel je pense, en regardant, prenait des notes. La politique est-elle en effet autre chose que finesses et jongleries, ruses et jeux de chats?...

Mais celui-ci ne manie pas seulement la batte d'Arlequin. Laissez-le grandir un mois ou deux et prendre un visage plus grave. Il suffit que ses yeux et ses oreilles tiennent moins de place. Un beau jour, au milieu d'une danse folle, tout à coup, par un geste superbe, un acteur se détache, s'isole, et toute la scène est changée. Nous sommes en pleine tragédie.

***

Il en sait bien d'autres encore, le petit fripon! Sa structure élastique, onduleuse, va se prêter à tout. Voyez-le, dans ce coin, accroupi, les reins bombés. Il pose pour un animal d'un autre âge. Assis sur son derrière, la tête et les épaules en avant, les bras en raccourci, tombants et flottants, il dit : « Je suis kanguroo ! »

Dans les courses et les escalades, il semble avoir des prétentions plus hautes. Par sa mimique, ses bonds rapides et ses vives reprises sur lui-même pour échapper au vide, par sa souplesse et l'agilité des mouvements, c'est un *quadrumane*. Ici pourtant, il a trouvé son maître, et reçu de lui, il semble, sa première leçon.

Si Minet s'est levé de bonne humeur, la poussière mobile d'un rayon de soleil suffit pour le remettre au jeu : il court après, passe au travers, la disperse. Le rayon se reforme, ses vibrations ont l'air d'une danse : Minet le voit et renverse sa patte pour le relancer. Il croit jouer avec lui à la balle; mais, il n'en sent pas la résistance. Ce vide l'excite : il tourne et pirouette sur lui-même au milieu de la poussière dorée; il s'élance d'un bord à l'autre du rayon, va, revient, s'enlève et virevolte. Mais où est le parachute de l'écureuil?

Ces pantomimes si variées, qui sont peut-être une révé-

lation des origines multiples de l'espèce (voyez le chat sans queue de l'île de Man), n'appartiennent qu'au chat de gouttière, dont le poil ras dégage les formes et le mouvement. L'angora, et même le métis, sous sa fourrure épaisse et d'abord un peu laineuse, se résigne à n'être, enfant, qu'un charmant petit ours.



Quand un jeune chat est seul avec sa mère, il veut bien jouer avec elle. La nature prévoyante a tenu celle-ci, par certains côtés, toujours un peu enfant. Même sur l'âge déjà et matrone vénérable, elle tâche de se refaire pour lui jeune et agile, patiente aussi. Elle endure sans trop se fâcher ses importunités étourdies.

Mais si la nichée est entière, personne ne songe à la pauvre maman. Immobile, à distance, assise un peu haut, comme pour mieux voir, elle regarde attentive. Visiblement, tout l'intéresse. Ses yeux vont de l'un à l'autre, rien ne lui échappe. Si, dans l'ardeur du jeu, un de ses petits imagine quelque tour improbable, d'un comique à faire éclater le rire, elle, qui ne rit jamais, sursaute. C'est son cri d'admiration: « Ah! mais ceci, c'est du prodige! » Il lui prend des envies de s'en mêler: du moins voudrait-elle que de tels enfants ne l'oublient pas. *Monron... monron...* « Voyons, revenez-moi un peu!... » On ne l'écoute guère. Alors, elle n'y tient plus, quitte sa place, se rapproche, avance ici et là sa patte, cherche la réplique. Elle est bien un peu lourde pour faire sa part du jeu avec ces diablotins. L'enfance est sans respect. Elle le sent bientôt, au sans façon dont on la traite. On dirait même qu'il s'y mêle un peu d'ironie. Elle secoue la tête et vient reprendre, près de sa maîtresse, sa noble gravité.



Je ne suis pas de l'avis de ceux qui disent que tout jeu de petit chat est un apprentissage de la chasse. Un monde d'idées, d'images, s'éveille d'abord en lui, qui ne sont pas des images de proie. Cela lui viendra, mais plus tard. Le premier

attrait pour lui, comme pour l'enfant, c'est la chose qui remue. Il semble que cette vie des objets trompe leur immobilité. Tous deux suivent ces mouvements d'un œil d'abord incertain, mais bientôt ils sont captivés. L'enfant veut saisir la balle suspendue au berceau; le petit chat, le soir surtout, plus volontiers en poursuit l'ombre.

Tigrine[1] montre un goût très vif pour ces silhouettes que nous lui promenons sur les murs. J'ai beau, après, lui faire passer son jouet, le lui faire tenir, elle regarde toujours vers ces profils magiques. La réalité lui semble être là. L'ombre prend à ses yeux plus de corps que l'objet même. — Serait-ce un trait de race, l'éveil instinctif du chasseur de nuit, qui, s'aidant des blanches clartés de la lune, perçoit moins sa proie elle-même que son ombre mobile, par les rayons obliques démesurément agrandie?

Mais quelle analogie frappante entre l'enfant et le petit chat, dans leurs jeux solitaires avec eux-mêmes! — Quand je vois Tigrine se renverser, prendre son pied et le mordre, quand, sous mes agaceries, elle fait jouer à la fois ses quatre pattes, me lie pour ainsi dire avec ses petits bras, quel souvenir du passé me revient au cœur?...

Ces jeux sont bien à lui; tout autre serait celui du chien. Il y va de tout son corps, un peu lourdement et follement, à l'aveugle. Il ne mord pas bien fort; mais mordre est son jeu favori. Chez le chat, l'esprit et le mouvement semblent s'être concentrés dans la patte. Par elle il se donne des jouissances infinies : regardez-le peloter une chose élastique; il ne peut s'en lasser. Par contre, les objets durs le blessent : il aime ce qui résiste et qui cède.

J'avais acheté à Tigrine un homme de bois qui, par ses gestes dramatiques, me semblait devoir l'impressionner. Elle le fut, en effet; mais cela ne dura pas. Elle trouva bientôt que

1. Tigrine est une chatte que madame Michelet eut en 1872, et dont nous publierons aussi la biographie. — La mention de Tigrine dans l'histoire de Mouton et Minette, écrite en 1868, nous prouve que la première rédaction de cette histoire a été refondue en 1872. Michelet note, en effet, dans son *Journal*, le 15 juin 1868 : « Elle écrivit *ses chats* avec un mot ému sur le jardin du 49 et sur moi »; et, le 12 mars 1869 : « Lu sa chatte et les Ternes, et l'attente de mon retour; très joli »; puis, le 9 janvier 1872 : « Lu le manuscrit des *Chats* de ma femme »; le 7 février : « Je lis son joli chapitre du chat »; en avril : « *Le Chat* s'arrête, en attendant réponse de M. Mariette, notre consul en Égypte »; le 14 mai : « *Le Chat* ».

ces jambes et ces bras jetés vers elle, d'un mouvement pathétique, étaient, en même temps, trop rudes et trop secs pour son toucher délicat. Elle préfère de beaucoup une souris en drap brun que lui a fabriquée ma femme de chambre. Celle-ci, dont les chairs sont d'ouate, lui paraît fort agréable. Elle fait bien avec elle le coup de patte ; mais, dans sa solitude, elle aime aussi à la prendre dans ses bras. Son gibier devient son enfant. Souvent elle s'est endormie, la tenant ainsi pressée.



Rien de spécial : ce jeu féminin est de toutes les enfances. Mais bientôt viennent les jeux de l'espèce, où se révèle la véritable originalité du chat, ce qu'il a gardé en lui de la nature à la fois violente et paresseuse de ses ancêtres. Le temps n'a rien effacé. A chaque instant, ce sauvage adouci se retrouve et vous joue une scène du désert ou des jungles.

Un mot d'explication : non seulement le chat est le plus nerveux de tous les êtres, mais celui qui, après l'oiseau, a, je crois, la circulation la plus rapide. De là, cette impétuosité, cet imprévu de sensations, de mouvements, qui déroute et met en garde. Beaucoup de personnes craignent les chats, les tiennent pour traîtres dans leurs jeux. Elles ne les ont pas assez observés. Un petit chat venu de parents déjà élevés n'est pas vicieux. Il griffe par peur, par oubli. Je ne nie pas qu'à certains jours d'orage les nerfs un peu ne s'en mêlent ; mais, en pareil cas, qui de nous serait sûr d'être calme ? S'il mord, ce n'est pas toujours méchanceté. Les chats, comme leurs grands-oncles les lions et peut-être les tigres, ont la dentition souvent pénible. Regardez-y bien : vous verrez que leurs indispositions d'enfance coïncident, plus d'une fois, avec la percée de quelque dent. Ils sont alors inquiets, nerveux, voudraient mordre à tout. Tigrine, n'ayant pas de hochet, a dévoré tout le tour de sa corbeille de jonc. Je l'ai surprise bien des fois regardant ma main de ses yeux verts : mauvais signe. Parfois la tentation était trop forte, elle y cédait. Le plus souvent, mon regard la contenait ; mais alors, pour se satisfaire, elle tombait sur n'importe quoi, sur le fer même, s'y acharnait.

*
* *

Mais revenons à nos jeux. Plusieurs jeunes chats mis ensemble ne songent pas à la souris. Ils ne se voient pas non plus en ennemis ; et pourtant leurs poursuites ne sont guère que la révélation des luttes qu'ils auront à soutenir dans les exploits d'un autre âge.

L'innocent cache-cache deviendra bientôt le *rasé* de la bête fauve épiant au passage un rival. Les yeux, à distance, se sont rencontrés. Il ne s'agit pas d'avoir l'air de craindre. La pose est le plus souvent celle du défi, du dédain : « Avancez, je vous attends ! » On dirait qu'il s'y mêle une colère sourde ; le poil se hérisse, la queue raide et sèche bat le sol ou cingle les flancs. La démarche est oblique. Le dos fait un mont. Ce n'est pas ainsi qu'on s'élance : il va y avoir des tours d'escrime ; c'est un duel qui se prépare. Chacun se mesure, compte ses avantages et ses mauvaises chances. Les armes sont multiples, et tranchantes. Pour cette fois, on les a sagement tamponnées. Ces adversaires veulent seulement s'essayer, se prouver leur adresse et comment on sait parer les coups.

Gare, pourtant ! Le jeu s'anime, les passes s'échauffent, les armes se rencontrent, adieu le sang-froid ! Voici venir la folie. Elle sauvera ces petits imprudents. Aux pas comptés ont succédé les écarts, les bonds prodigieux, les voltiges. Mais où sont nos combattants, où sont les chats ? Devant mes yeux passe et repasse toute une évocation magique : hippogriffes emportés, chimères dressées, dont le pied s'enlève et va perdre terre. A chaque instant, on croit les voir prêts à s'envoler.

## VIII

### « COMME CHIEN ET CHAT »

Mais voilà qu'une après-midi, en pleine récréation, un hôte nouveau, inattendu, nous arrive : une charmante épagneule. Elle tombe au beau milieu de mes quatre chats. Qu'on juge de la déroute. Minette jette un cri qui est un appel et, d'un bond, passe la haie, grimpe sur un arbre, ses petits à sa

suite. Fatmé — c'est le nom de la chienne — jappe d'une façon irritante. Pour ravoir mes fugitifs, je dois l'enfermer.

Minette, avec une sage lenteur, descend la première, le dos hérissé, se parlant à elle-même. Mais, pour qui sait comprendre un parler de chat, cela veut dire : « Qu'est-elle venue faire ici ? J'espère bien, au moins, qu'elle est partie!... » On se demande d'où peut naître une telle hostilité entre deux êtres qui, ne s'étant jamais vus, n'ont, il semble, aucune raison de se haïr.

Voici ce que j'ai lu dans un vieux traité arabe. le *Tuhfet ikwan Ussafa*[1] :

Des animaux de tous les pays sont arrivés pour tenir un grand conseil. Le lion les préside. Le débat est grave. Il s'agit de démêler les causes qui ont amené l'homme à réduire les bêtes, jadis libres et heureuses, à l'état d'esclavage. Les animaux les plus réfléchis se demandent pourquoi le chien et le chat, d'eux-mêmes, se sont asservis ?

« Cela, dit le lion, vient de loin. A l'époque où les enfants de Caïn furent vainqueurs de ceux d'Abel, ils prirent tous les animaux pour s'en faire de grands festins. Le chien, flairant une telle abondance, abandonna ceux de son espèce, accourut à l'homme et lui vint même en aide contre ses frères. Depuis, ils vivent ensemble.

» Le chat en fit autant ; mais lui entra dans la maison. Il dort sur les tapis, il marche sur la nappe, tandis que le chien, considéré comme impur, n'entre pas. De là, la jalousie, la haine qu'ils se portent. Si le chien voit le chat, il s'élance et le saisit, le met en pièces. »



Les animaux nous ressemblent. L'inégalité les blesse : ils réclament à leur manière, se font entre eux justice. Un voyageur, qui a visité l'Orient, raconte ce trait curieux.

1. Madame Michelet a emprunté ce récit à un opuscule de Garcin de Tassy intitulé : *les Animaux*, extrait du *Tuhfet ikwan Ussafa (Cadeau des Frères de la Pureté)*, traduit d'après la version hindoustanie (Paris, B. Duprat ; 1864, in-8°). Le *Tahfet ikwan Ussafa* se compose d'une série de traités arabes du XIe-XIIe siècle. Le texte hindoustani traduit par Garcin de Tassy est une version du XVIIIe siècle faite sur la traduction persane. — Nous devons ces renseignements à l'obligeance de MM. A. Barbier de Meynard et G. Blochet.

Le dromadaire, autrefois seul coursier du désert et l'aîné du cheval, voyant celui-ci entrer en favori sous la tente, ne porter que le poids léger du cavalier, a conçu contre ce rival une haine profonde. Condamné désormais au bât, aux fardeaux, aux labours, mission pour laquelle la nature ne l'a point fait (ses articulations sont trop faibles et trop lâches pour subir le joug), il couve des désirs de vengeance. Patient, dissimulé, il sait attendre qu'un bon moment vienne à s'offrir; il mesure la distance : se sent-il à portée, d'un coup de pied sec et bien lancé, il casse la jambe de son ennemi... Mais que les choses changent, que le cheval quitte son métier de luxe, et redevienne un véritable ouvrier, le dromadaire s'en rapproche : le même sort efface les rancunes, et crée entre eux une sorte d'amitié.

J'ai vu cent fois la même chose se reproduire entre chien et chat de ferme, où le paysan rude et soucieux ne fait guère de favori.

C'est pourtant le chien qui est le mieux traité. Son service étant de faire la garde et non de prendre les souris, il faut bien qu'on le nourrisse. Pas trop : l'embonpoint fait dormir; à peine quelques maigres bouchées. Quant au chat, qu'il aille à la chasse. Gare à lui, si le fond de l'écuelle vide le tente. Haro sur le larron : « Il va tout casser!... » Et la fermière de courir sus.

Le régime sobre et frugal du chien de ferme lui donne des habitudes calmes. Il aboie peu. Cela déjà le rapproche du chat, grand ami du silence et des manières paisibles. Le plus souvent, il n'y a personne à la ferme. Si la fermière ne va pas trop loin, le chat parfois l'accompagne. Autrement, il reste sur le banc devant la porte. Bientôt la solitude lui pèse. Tomy dans sa loge, à l'attache, ne s'amuse pas non plus. Minet — qui n'a presque jamais eu à s'en plaindre — va lui rendre visite. Si le soleil donne dans la niche, l'hiver, cela fait un petit poêle, tandis qu'au dehors le vent est aigre. Et Minet n'aime pas le vent. Il entre : Tomy lui fait place, avec un petit grognement satisfait.

Repassez, vous les verrez fraternellement endormis dans les bras l'un de l'autre.

* * *

Il n'en est pas moins vrai qu'un chien et qu'un chat étrangers l'un à l'autre s'abordent toujours en ennemis. Le sans façon du chien déplaît souverainement au chat, — animal noble et fier qui ne supporte pas même dans son espèce les familiarités étourdies. — Puis encore, au moindre survenant, il vous perce les oreilles ; c'est à n'y pas tenir. Ayez, comme dans la maison de mon père, dix-sept chats au foyer : aucun bruit. Chacun vit à sa manière, discrètement. Sauf au moment de l'année où le besoin des assemblées en plein air devient irrésistible, c'est, à tout prendre, une vie quasi monacale... Mais dix-sept chiens ! Ce serait une meute, qu'il faudrait conduire au fouet. Cette association fortuite, au lieu de les policer, les ensauvage. J'ai assisté, au château de Meudon, au dîner d'une vingtaine de chiens de plusieurs races : chien à courre, chien d'arrêt, etc... Je ne puis l'oublier. Le gardien lui-même n'était pas rassuré. A ces moments aveugles, me disait-il, on n'est jamais sûr d'être reconnu. Quelles clameurs furieuses, étourdissantes ! On en voyait, les plus féroces, quitter le repas, pour tomber à l'improviste sur un rival, vouloir le dévorer.

Qu'on juge de l'horripilation du chat qui sent lancée sur lui la bête pour qui tout est proie. De telles alertes sont parfois suivies d'attaques de nerfs si violentes qu'elles font penser à l'épilepsie.



Le chat n'est ni poltron ni lâche ; il est craintif et prudent. Il connaît sa force et sa faiblesse. L'excès de la vie nerveuse, dans une attaque imprévue, lui est un péril de plus : il en reçoit comme un coup de foudre, veut fuir, est paralysé.

Poursuivi en rase campagne, d'avance il se sent livré. Il n'est plus fait pour la course : c'est un effort qui bientôt l'épuise. Le chat est un animal de bonds. Il en use, en pareil cas, y cherche son salut. Mais il ne tiendra pas longtemps. L'haleine lui manque, les muscles se détendent. Mieux lui

vaudrait, cent fois, un mur, un arbre, ou encore le refuge de quelques broussailles. Ainsi embusqué, il tiendra tête, des heures, aux plus grands chiens. Il n'a qu'à jouer de la patte, à en montrer la griffe acérée. C'est au tour du chien d'avoir peur. Il tourne, il jappe, se démène, mais prudemment, à distance. Je voyais l'hiver dernier un épagneul de haute taille ne rien oser contre un gros matou paré de la sorte. Il venait à moi, m'attirait, me priait de lui faire un peu la besogne...

Ces terreurs ne s'oublient pas. Elles sont transmises par les mères à leurs enfants. Chez ceux même que l'affection sauvegarde, on les voit s'éveiller à la moindre alerte. La terreur instinctive a passé dans le sang. Qu'un chien aboye au loin, vous voyez le chat se dresser, devenir attentif; rarement il est l'agresseur. C'est presque toujours le chien qui s'en va, à l'étourdie, se jeter sous la griffe. Les mères chattes vont seules au-devant, et à bon droit : elles ont leurs petits à défendre.

*
* *

En ce qui nous regarde, je rends justice au discours du lion. Nos injustices ou notre favoritisme envers nos animaux domestiques sont bien souvent la cause des antipathies profondes que nous attribuons ensuite à leur naturel.

Le chien n'est pas sans voir que le chat est le vrai propriétaire de la maison : il va partout, de la cave au grenier, s'établit aux lieux qui lui plaisent; en un mot, il est l'être libre et heureux. Lui, au contraire, tout le jour immobile dans sa loge, n'a de volontés que celles de son maître.

Je m'imagine que si le chien venait à comprendre l'étendue de sa mission, il serait un peu consolé. Le chat n'a qu'un service secondaire dans la maison : ses absences nocturnes importent peu. Mais quel serait le sommeil du maître, quand, dans la campagne déserte, la porte mal fermée le livre à tous les hasards, si lui, l'ami vigilant et fidèle, ne veillait au dehors?...

Le chien partage la vie de l'homme. Le chat, au contraire, à mesure que la lumière monte, lassé du jour, — et des fatigues de la nuit, — bat en retraite, volontiers s'endort.

Gare alors à l'étourderie folle du chien éveillé qui souvent, sans le vouloir, le tire en sursaut du sommeil! Le chien de chasse surtout, pour qui tout ce qui se meut est gibier. Il est sujet, dans un accès de gaieté, d'ailleurs innocente, à donner sur les reins un coup de dent qui les brise net, finisse tout.

Aussi, comme le chat s'en garde, se hérisse, du plus loin qu'il aperçoit la longue bête aux airs fous d'abord, puis malicieux, dès qu'il a vu l'impression qu'il produit! Au demeurant, pas si brave qu'on pourrait croire. Le chat, s'il le peut, monte à l'arbre, au mur, ou rentre au gîte; mais, comme il voit que le danger pour lui est d'être pris par derrière, il y regarde bien avant de tourner le dos. S'il ne peut, il engage la lutte, la griffe haute, bien lancée, bien agrippante, le corps gros du double, par le retroussis du poil qui vient se planter droit comme un crin, tandis que la queue, toujours droite et soufflée, prend un air de guerre sous forme d'un beau panache.

Le chien alors, devant la noble dame (car la chatte est toujours plus brave que le matou), le chien, la queue rentrant, prend des airs de respect ou de bonasserie. Il ne voulait que plaisanter. Il sait que de face il ne peut rien qu'être aveuglé : il file doux, s'esquive, penaud. Elle, alors, revient, pleine de dignité, mais le cœur bien ému : on le voit à son poil, qui quelques minutes encore reste ébouriffé, à ses palpitations violentes, à ses grondements sourds.

Tous les chiens ne sont pas également à craindre. Il y a tant d'espèces! Le terre-neuve, vrai patriarche de la rue, paisible comme tous les forts, serait plutôt un ami. Il a les mouvements doux, lents; il jappe peu, vit sans bruit. Bonne, bonne bête. Le chat, sagace observateur, vit d'accord avec lui, souvent le recherche. Mais le lévrier sans cervelle, qui, de ses longues jambes, en trois bonds est sur vous; mais le loulou malicieux, taquin, à la façon d'un enfant mal-appris, qui semble pénétrer de son regard oblique tout ce qui se passe sous la mine discrète de Raminagrobis, le harcèle, comme pour forcer le muet à parler; mais le roquet rageur, fantasque, hargneux, plein de caprices, avec des airs de vieille fille, lui sont insupportables...

*
* *

N'importe, une sage maîtresse de maison doit se surveiller en présence de ces rivalités jalouses.

Nous avions adopté Fatmé, qui n'avait plus de maîtres. Je m'efforçais d'établir entre elle et mes chats une concorde relative en distribuant mes caresses dans une sage égalité. Mais qu'il m'était difficile de n'être pas prise au dépourvu quand Minette, ma vieille amie, venait réclamer ses anciens droits! Tous les matins, par exemple, je lui permettais de venir sur mon lit prendre sa petite part de mon café au lait, puis de sommeiller un peu près de moi. Fatmé voulait en faire autant Minette s'insurgeait : je trouvais qu'elle avait raison.

Fatmé demandait pourtant une faveur moins grande. Elle se contenterait d'une toute petite place, et seulement au pied du lit. Je refusais : gémissements. Je levais la main et prenais un air sévère; à ma pantomime, on répondait par c elle-ci : « Minette y est bien!... » A la prière finissaient par se mêler de petits cris d'impatience, avec des regards presque haineux pour la rivale heureuse.

J'avais tort, je le sentais. Ma partialité prolongeait la mésintelligence. Un matin que la patte priait et suppliait, que les yeux tout humides me regardaient, je fus plus faible, je cédai. Fatmé, soulevant le couvre-pied de son petit nez noir tout frissonnant de plaisir, s'enfonça, s'enroula sur elle-même avec un certain hennissement fort significatif. Il s'adressait à Minette, qui ouvrait de grands yeux, n'y pouvait croire: il lui disait : « Et moi aussi, j'y suis! »

## IX

### MORT DE MOUTON ET DE LA DORÉE

Le premier né des enfants de Minette, celui qui semblait avoir concentré la plus grande partie de la vigueur maternelle, s'en alla pourtant le premier; non pas sans lutte. Nous pûmes

voir combien la vie est tenace chez ces êtres nerveux. Il fallut quinze grands jours à la nature pour accomplir son œuvre. Tout, même le dernier soupir, nous fut une pénible révélation du ressort indomptable que ces puissants animaux conservent en eux jusqu'à la fin. On eût dit que le souffle, chose si fragile, ne pourrait jamais s'arracher.

***

Cette mort en faisait présager une autre. La petite sœur, pour survivre à son frère, n'était guère plus vivante. Sa petite figure amaigrie exprimait, aussi bien que le ferait la nôtre, une défaillance lente et continue. Il m'arrivait de me détourner, quand je rencontrais sur moi ses grands yeux tristes chargés d'une langueur toute humaine.

Elle aimait bien moins à vivre près de son frère Pluton, vif et joueur, que près de sa maîtresse, calme et silencieuse, souffrante aussi. Quand elle miaulait doucement, plaintivement, je croyais l'entendre parler et me dire, ce qui n'était que trop visible, qu'elle s'en allait, la pauvre petite. Sous sa robe, dont les longues soies faisaient encore illusion, son faible corps se sentait à peine; il s'abandonnait dans mes mains.

***

Sa croissance et celle de Pluton se faisaient à travers des crises violentes. A peu près tous les quinze jours, et même plus souvent, revenaient ces spasmes tout semblables à celui qu'avait eu leur mère en les portant. Vainement, sur le conseil de gens qui prétendaient s'y connaître, j'essayai des remèdes. Même les plantes aimées, recherchées, qui semblent favoriser l'épanchement du fluide douloureux dont les nerfs sont chargés, restèrent sans effet...

Lors de la crise, malgré l'agitation désordonnée de tous les membres, le mal est dans la tête; les troubles convulsifs ne sont qu'une réaction. A travers le râle entrecoupé et sourd que devient la respiration, on peut distinguer comme un effort qui voudrait décharger le cerveau, le délivrer d'une obsession.

Ce travail obscur des organes sur eux-mêmes avait un résul-

tat singulier : le lendemain, la tête nous apparaissait sensiblement élargie.

A certains jours, le frère et la sœur tombaient ensemble : de l'excitation du jeu, et sans l'avoir pressenti, ils étaient lancés dans un accès foudroyant.

En pareil cas, l'accès était moins profond et d'une moindre durée. D'autres fois, une immobilité absolue le précédait. Anxieux, repliés, j'allais dire comprimés sur eux-mêmes, pour ne point donner prise à l'ennemi dont ils se sentaient hantés, ils attendaient. Il fallait faire alors un grand silence, car il suffisait d'un cri, d'une porte brusquement fermée pour déterminer la crise.

On était toujours à se demander d'où provenait ce combat sombre et terrible, si souvent renouvelé. Beaucoup de personnes m'ont assuré, et mes souvenirs s'ajoutent à leur témoignage, que ce mal n'est fréquent que chez les chats à longs poils, et peut-être même chez les métis angora seulement. — Si la chose était prouvée, que voir alors dans ces accès intermittents et presque réguliers qui marquèrent la croissance, si ce n'est un résultat de l'union de deux races trop éloignées encore pour produire et développer des êtres harmoniques?



Pluton prenait cependant le dessus et devenait merveilleusement fort. Sa sœur n'était jamais plus belle et plus attendrissante qu'aux lendemains de ces épreuves. Mais en elle la vie toujours faiblissait. Ses moindres mouvements nous rendaient sensible le charme douloureux d'une jeune vie qui s'éteint.

Quand je la voyais descendre lentement au jardin, se cacher dans les fleurs et tout près d'un rosier, il n'y avait plus à douter : la crise était proche. Ses beaux yeux limpides, quoique tristes, devenaient étrangement sombres. Ils rappelaient ce vert glauque qui se voit sur la mer, à la suite des grandes tempêtes. Fixes, ils regardaient devant eux, sans voir.

Immobile comme elle, j'attendais aussi. Ma présence ne lui adoucirait-elle pas l'épreuve? Je m'armais de courage pour surmonter mon trouble. Hélas! chaque fois, dès que je voyais

ses petits bras s'élever et chercher la tige du rosier qu'ils allaient convulsivement étreindre. les forces me manquaient : je sentais que je ne pourrais rien pour elle, je fuyais[1].

Après dix minutes de ce supplice, les bras se détachaient, le corps tout entier s'affaissait. Il ne restait plus rien de la crise, si ce n'est, à la langue, un peu d'écume sanglante.

Le plus souvent, la pauvre restait là, et tombait dans un véritable sommeil léthargique.

*
* *

Le soir, au dîner, elle nous revenait et voulait, selon son habitude, avoir sa chaise près de moi ; non pour la nourriture, — elle y touchait à peine, — mais pour être plus près de celle qu'uniquement elle aimait. Sa mère, depuis le sevrage, n'avait plus eu pour elle de caresses.

Elle était là entre nous trois, le mari, la femme et le vieil oncle[2], C'était à qui lui dirait des paroles aimables, l'encouragerait. Elle ne se couchait pas comme le chat qui cherche son bien-être : elle restait assise comme une petite personne raisonnable qui écoute et prend part à la conversation.

Si parfois je l'oubliais un peu trop, lentement, elle étendait sa jolie patte ambrée, la posait sur mon bras, l'y laissait, comme épuisée de son effort. Alors je lui parlais, de ce parler que la femme seule sait trouver, à la fois badinage et douce câlinerie. Elle suivait le mouvement de mes lèvres avec un petit frissonnement nerveux et bientôt ses yeux se voilaient.

On s'en étonnera si l'on veut, mais il nous arrivait, à ces moments, de ne pas oser nous regarder. Ce n'était plus un pauvre chat infirme que nous avions près de nous, mais pour tous une amie. Pour moi, c'était plus encore, comme un tout petit enfant chéri, muet de la bouche, mais si éloquent par le geste et le regard !

1. Quoique chez des êtres si petits par rapport à nous, cette vue n'est pas sans contagion. Lorsqu'il m'est arrivé de rester pour me rendre compte et pouvoir, en connaissant bien le mal, essayer de le soulager, j'ai éprouvé tout le jour, dans les nerfs, une vibration douloureuse. *(Note de madame Michelet.)*

2. M. Narcisse Michelet avait continué, après le mariage de son neveu, à vivre avec lui, comme il faisait auparavant, rue de l'Arbalète. — Cf. *Lettres intimes.*

*
* *

Qui le croirait ? Malgré la faiblesse d'un corps qui ne devait de vivre qu'à la trop grande tension des nerfs, — excités, aiguisés par la souffrance, — un désir tout à coup saisit cette mourante. Avant de finir, elle voulut être mère. Mais la nature, qui n'aime que les forts, ne lui en permit que le rêve. Épuisée bientôt de vouloir donner ce qui n'était plus en elle, la riche vie du sang, un matin, presque sans connaissance, elle mit à mes pieds trois petits, à peine formés, expirants.

Mieux eût valu pour elle les suivre, ne plus s'éveiller. Mais la mort ne devait pas la retirer à elle doucement. Pour elle comme pour Minette, la fin fut cruelle : à deux pas de moi, en plein midi, elle périt d'une façon barbare ; un lacet perfide serra ce faible cou, fragile, qui tenait à peine. Elle n'eut pas la force de jeter le cri que j'aurais entendu, qui l'eût sauvée.

On n'osait me la rendre. J'allai moi-même l'enlever au jardin maudit, où déjà avait péri son père. Je couchai ce corps charmant, tout fléchi de la mort, sous l'ombre qu'elle aimait, dans les parfums et le silence du petit bois.

## X

### CRUELLE ÉPREUVE
### MINETTE SE RAPPROCHE DE MOI ET MEURT

Il m'en coûte de revenir ici sur moi-même, de rouvrir une blessure. Mais il le faut, si je veux écrire ce livre dans sa vérité.

Je n'ai été mère que pour en connaître les déchirements cruels. L'unique enfant que le ciel m'ait donné, le fils qui eût été notre joie, mon orgueil, n'a pas voulu vivre. A peine il eut ouvert les yeux sur ce monde attristé, il les referma, s'échappa de mes mains tremblantes, ne me laissant, pour tout l'avenir, qu'une vision amère, le deuil d'un berceau vide.

Quand la maison le fut aussi, que mon mari, par devoir, reprit ses longues absences, je crus toucher le fond. Je m'en

souviens comme d'hier. Tout ce qui avait ajouté à mon bonheur disparut. Mes fleurs, par mes soins faites si belles, ne m'occupèrent plus. Mes bêtes, jusque-là si gâtées et, par moi, si heureuses, m'apparurent comme des choses.

Une seule image, partout, me poursuivait. J'errais au jardin, triste et sombre. Je sentais, à chaque instant, s'éveiller en moi l'esprit de révolte. Tout me blessait, me heurtait : la nature, en face de ma douleur, ses chants, ses sourires. La terre fleurissait sans souvenir, et, la veille, elle m'avait pris mon fils...

Que les heures étaient lentes!... Nous avions rouvert ensemble la source des pleurs, et seule, sans *lui*, je ne pouvais trouver les larmes, leur apaisement.



Avant que l'automne finît, mon mari voulut essayer pour moi d'un changement. Il prit un congé et m'emmena à Fontainebleau. Il espérait que tant de choses exquises, art, nature, auraient leur effet. Je n'y fus pas insensible, mais c'était trop tôt. Le lieu, d'ailleurs, était-il bien choisi? La petite ville, qui du cercle de ses bois se fait ceinture et s'enveloppe, semble vouloir, elle-même, mettre à sa vie la sourdine. Sur la rue, très peu de fenêtres ouvertes : elles préfèrent regarder de l'autre côté, sur les jardins, qui, par de hauts murs, aussi se dérobent. Aucune échappée d'horizon. Un grand silence. Sans qu'on y songe, bientôt on parle bas. Et, plus volontiers, on se tait.

Le désert de la forêt, de ses bruyères, désert sans bruit, mais peuplé de tant d'êtres aux formes bizarres, — grès ou sphinx? on ne sait, aux heures douteuses, — n'est pas non plus le désert libre. A chaque pas, ces monstres brusquement se redressent, et vous arrêtent, vous barrent le chemin. Aux tours et détours de leurs dédales, ils vous inquiètent. « Où es-tu? Comment en sortiras-tu? » Froides questions, trop semblables à celles que, dans ma souffrance, je me posais chaque jour à moi-même.

Dans mon petit jardin, je reprochais à la nature d'être trop vivante ; aux parties basses et sablonneuses de la forêt, où rien ne bruit, ne bouge, je la sentais morne. L'obsession

d'une même pensée bientôt y devient trop forte : n'apportez ici ni blessure à guérir ni douleur à consoler. Ce lieu recueilli, dans sa concentration muette, ne peut que vous aider à creuser, approfondir davantage.

*
* *

Mieux valait reprendre le chemin de notre maison attristée. Quelqu'un, d'ailleurs, nous y attendait : le vieil oncle qui partageait notre vie. Voyant, sans doute, que je revenais la même, cet excellent vieillard, — on ne vit jamais cœur plus jeune et plus chaud, malgré les années, — voulut un peu me consoler en me disant que notre absence lui avait paru longue.

« Jusqu'à la pauvre Minette qui ne pouvait s'y faire ! Quand elle n'a plus espéré vous voir revenir, elle est remontée vers votre chambre, s'est fait ouvrir la porte, a regardé, cherché partout. Ne voyant, n'entendant rien, elle s'est retournée vers moi, comme pour m'interroger, me dire : « Mais, où sont-ils ? Où est-elle ? » J'ai voulu la garder dans ma chambre, il n'y a pas eu moyen. Elle est retournée à la vôtre, et, sans doute pour se garder quelque illusion, elle s'est couchée entre vos deux lits. Elle y revient chaque jour, après avoir pris un peu d'air, de nourriture. Vous allez sûrement l'y retrouver. »

Mais, en reconnaissant ma voix, Minette s'était élancée ; je l'avais à mes pieds. Sans me laisser le temps de me reconnaître, se faisant de ma robe une échelle, elle arrivait à mes bras, s'y prenait de cent façons pour m'embrasser à sa manière, léchant mes mains, se retournant et se dressant pour se faire plus grande et mieux s'appuyer à mon visage, non pas du sien seulement, mais de tout son petit corps, électrisé par l'émotion.

Il faut bien que je l'avoue, ce vif élan qui m'accueillait ainsi, à l'improviste, me toucha fort. Plus un être semble s'appartenir, plus les marques de dépendance qu'il nous donne gagnent de prix.

Ce qu'espérait le cher oncle semblait se réaliser. A mon insu, cette chose de nature toute simple, ces caresses qui n'appelaient en retour que les miennes, me desserraient un peu le cœur.

*
* *

Dès le lendemain, je reprenais ma vie de travail sédentaire et solitaire; mais je n'avais pas l'esprit assez libre pour m'occuper comme avant. Je sentais encore en moi et sous mes pieds le vertige du vide qui m'attirait. Chose singulière, toute parole à dire m'était une souffrance. Après le départ de mon mari et quelques ordres donnés, je retournais avec une sorte de bonheur amer m'ensevelir dans l'ombre et le silence.

Je me croyais bien seule. A tort. Un pas furtif, silencieux aussi, me suivait ou m'avait précédée. Chose touchante chez un être fort attaché aux jouissances de la vie extérieure, et dont l'humeur n'avait rien de monotone. Que pouvait lui donner sa triste maîtresse en retour de son assiduité? Je l'ai déjà dit, la chatte, — je ne dis pas le chat, — en mille choses d'intérieur partage notre vie. Curieuse de tout, des mouvements et des objets que nous touchons, elle est sans cesse sur nos pas, sous notre main.

Certainement Minette, jusque-là, s'était fait une diversion de mon activité, et ceux qui disent que le chat, tout retiré dans son égoïsme somnolent, n'est guère qu'un meuble de plus au foyer se trompent fort. Mais, aujourd'hui, que de choses devaient lui paraître changées!... J'ai toujours aimé à converser avec mes bêtes, qui savent très bien me comprendre, — même mes oiseaux, beaucoup moins en rapport avec nous, il semble : si je passe sans leur rien dire, ils ont un cri tout particulier pour m'avertir de mon oubli; ma pinsonne, Caroline, jappe comme un petit chien; Titi, mon bouvreuil, prend un rire singulier; les rappels de chacun, très expressifs, ne cessent qu'après que tout mon petit monde a reçu de moi la bonne parole qui lui revient. — Ce que Minette dut trouver de plus étrange, ce fut sûrement de ne plus m'entendre lui parler. Elle devait se souvenir du passé, de nos dialogues à l'infini. Me voir toujours muette, visiblement, l'inquiétait. Par des gestes vifs ou câlins, à chaque instant, elle tâchait de détourner mon attention sur elle.

Un jour qu'elle ne m'avait point suivie et semblait m'avoir

à son tour négligée, quelqu'un gratte à la porte. Je sais bien qui. Mais non! les voilà deux. Minette m'amène son grand fils Pluton, qui n'a de goût que pour la vie d'aventures. Elle s'ingénie à le mettre en veine, imagine même de transporter la scène du jeu sur le grand bureau où j'écris. Cela ne me va guère. Tout doucement, j'écarte les joueurs. Mais, deux fois, trois fois, avec l'obstination d'un enfant gâté qui s'impose, Minette me revient. Je vais céder. Trop tard! elle ne s'en soucie plus. Elle devient d'abord distraite, puis s'impatiente des agaceries de son fils, qu'elle-même a provoquées. Enfin, elle se refuse nettement à continuer le jeu. Dans la patte, sa pantomime dit clairement : « Assez! A quoi bon, puisque notre maîtresse n'en veut pas? »

Jamais, depuis, elle ne me ramena Pluton.



Bientôt l'hiver vint nous enfermer tout à fait, le sombre hiver de décembre, rigide et nu, sans promesses. Nous étions comme à la campagne; je ne voyais plus personne du dehors. Mes seuls amis étaient mes livres et le travail; mais quand le ciel bas et neigeux simulait, même à midi, la fin d'un jour attristé, machinalement je laissais tomber l'aiguille, et je regardais, on devine dans quel souvenir, cet horizon terne et froid sur lequel se dessinait la silhouette mélancolique de nos arbres dépouillés.

Mon immobilité, en pareil cas, troublait beaucoup Minette. Tant que j'allais et venais dans la chambre, elle restait tranquillement couchée au coin du feu; mes pas légers sur le tapis semblaient bercer ses rêveries. Si je m'arrêtais trop longtemps, ses yeux demi fermés se rouvraient, m'observaient. Elle dépliait ses pattes, les repliait, comme quelqu'un qui dit : « Irai-je? n'irai-je pas? » Elle me regardait encore. Si mon regard tristement rencontrait le sien, c'était un aimant. Elle se détachait vivement de sa place, montait sur mes genoux, et, je n'en doute pas, me disait, dans ses *monrons* tendrement filés : « Qu'as-tu?... » De sa petite tête, qui chaque jour devenait plus intelligente, elle passait et repassait sur mes mains que je tenais enlacées, comme il arrive souvent dans

le rêve. Elle n'en cherchait pas les caresses, mais plutôt s'efforçait de les délier. Elle voulait réveiller en moi une attitude plus vivante, et m'entendre lui parler, me voir lui sourire...

Rien de plus puissant que la force des habitudes chez les solitaires. Il faut y bien prendre garde. D'abord, j'avais trouvé quelque douceur à cette société muette; puis, sans bien m'en rendre compte, je l'avais désirée et cherchée à mes côtés. Maintenant, si Minette descendait au jardin, je sentais davantage mon isolement.

Elle absente, c'était presque une personne de moins au foyer. Sans elle, plus d'occasion de me lever pour lui ouvrir, la suivre, répondre à ses petites exigences : je reprenais ma vie immobile et le cours de mes tristes pensées. Au bout d'une heure, malgré moi, j'ouvrais la fenêtre, je la rappelais.

***

Mais c'était trop s'attacher. J'en fus punie. Un jour qu'elle me semblait encore plus aimante et tout comprendre, je laissai échapper ces mots, que j'aurais dû retenir : « Minette, ton fils et ta fille sont déjà morts. Si tu mourais aussi, en l'absence de ton maître que deviendrais-je?... » Ce fut comme un arrêt. Le soir, des amis malheureux nous vinrent. Toute à leur épreuve, je ne m'aperçus pas que quelqu'un nous manquait. Minette avait gardé l'indomptable tentation d'aller, à certaines nuits, vivre de sa vie nocturne. La soirée était belle et calme. Je me couchai sans inquiétude.

Mais le lendemain, quand je ne la vis pas à mon lever, mon cœur spontanément se serra. A mon mari qui voyait mon trouble, m'interrogeait, je répondis sans hésiter : « Minette est morte! »

Je ne me trompais pas : elle avait cessé de vivre. Prise, les premières heures de la nuit, dans une trappe, elle avait été descendue, au point du jour, au fond d'un puits. Là, le barbare jardinier l'avait vue se débattre et mourir. Puis, il s'était mis au travail.

Quelle nuit et quelles angoisses, pour un être si nerveux, jusqu'au moment fatal! A qui pensa-t-elle, si longtemps, dans

cette prison étroite?... Elle m'appela, j'en suis sûre, et crut que c'était moi qui venais, à l'aube, la délivrer.

Quel effroi quand, au lieu du visage aimé de sa maîtresse, elle vit cette rude figure, entendit son rire, le rire étrange d'un homme qui jouit de n'avoir pas manqué son coup! Et quelles terreurs, quand elle se sentit descendre toute vivante, au fond de l'eau, dans l'horreur de ces froides ténèbres!...

## XI

### PORTRAIT DE PLUTON

Ce qu'il fut, vous en avez une image trop imparfaite dans le portrait qui ouvre ce livre[1]. La daguerréotypie était alors à son enfance, et le soleil a tant de trahisons!... On retrouve un peu de la face, de ce front haut et presque noble, qui s'harmonisait à des yeux d'une singulière clarté où passaient des ombres, comme on en voit passer sur la mer dont ils avaient la couleur.

Mais rien de la beauté du corps, de l'ample fourrure noire, d'un noir mat avec, je l'ai dit, des étincelles de feu à la pointe, qui faisaient des tons chauds, comme une électricité sensible. Rien de l'ample cravate en crinière de lion, rien de la belle maigreur des flancs, de l'ondulé de la marche, du balancier de la queue splendide, qui suivait les mouvements par derrière comme une longue traîne. Rien de tout cela ne se voit, pas plus que le caractère. Comme tous les objets vus trop de face, tout s'est alourdi. Les jambes, les pattes, si bien modelées dans la nature, ont pris là une lourdeur un peu oursine. Ce n'est donc qu'un vague souvenir de ce qu'il fut.

## XII

### ÉMIGRATION DE PLUTON

La grande épreuve dans la vie du chat domestique, c'est le déménagement.

1. Ce portrait n'a pas été retrouvé.

Et le grand problème pour l'homme, protecteur et ami égoïste du chat, est celui-ci : « Tient-il à *moi* ou à la *maison*? »

Question un peu vaine, peut-être ! Car la maison, c'est souvent un ensemble d'objets qui tiennent à vos habitudes et c'est vous encore. Même les sympathies de la famille humaine tiennent plus qu'on ne croit à tels objets qu'on a aimés ensemble, à l'usage de tel meuble dont on a partagé la commodité, la jouissance.

Un nid commun, où la famille a longtemps habité, est une chose si excellente, non seulement à la conservation d'un même esprit, mais à son développement, que bien des nations, pour assurer l'identité du nid, ont mis de côté les considérations de justice et d'égalité, — qui ont conduit la France à chercher dans les successions les partages égaux, qui font trop souvent bouleverser la maison.

Le chat est essentiellement dans ces habitudes conservatrices. Cependant, c'est moins aux murs de la maison qu'il tient qu'à un certain ensemble d'objets, d'ameublements, qui porte, plus que la maison même, la trace de la personne : les meubles à son usage, employés, maniés par elle, c'est la personne encore. Sous ce rapport, notre vie actuelle, notre facilité de locomotion, les circonstances variées et les goûts inconstants qui nous rendent aujourd'hui si mobiles, sont hautement antipathiques aux chats.

Sur la terre d'Europe, en France et partout, où est la stabilité? A peine, depuis deux années étions-nous établis dans la maison si humble, dans le petit désert que j'ai décrit, à peine par nos habitudes, nos fleurs, nos animaux en avions-nous pris possession, que le bouleversement du 2 Décembre vint rompre tout, la vie et les travaux. La ruine de la France, qui faisait la nôtre, nous rendait Paris impossible.

Tout fut dispersé, livres, meubles. A peine avais je jeté l'ancre, que venait un second naufrage.

« Mais Pluton, disions-nous, Pluton, qu'en fera-t-on? Voudra-t-il bien nous suivre dans une telle émigration?... » Une telle révolution, un changement si complet, n'allait-il pas l'égarer, le rendre fou, errant?...

Pendant l'entr'acte, il éprouva des malheurs qui le terrifièrent.

Dans la maison où nous le plaçâmes pendant le déménagement, il tomba chez une chatte d'humeur farouche. Le chat ne veut pas qu'un autre chat entre dans son domicile; mais si c'est une femelle!... La femelle tranquille bat fort bien le matou, tandis que, bien plus rarement, le mâle est peu courtois pour la femelle. Il paraît qu'il n'y a pas à plaisanter avec ces dames.

Pluton casse un carreau et s'enfuit. On le reprend, car l'homme lui inspire moins de crainte. Mais la paix ne peut lui revenir. On m'écrit. Je le retrouve, l'air à la fois égaré et morne. — Les yeux du chat sont peut-être ceux qui expriment le mieux ces états d'épouvante stupéfaite : leur clarté ajoute à leur dilatation.

Ce fut une chose touchante quand, au sortir de cette attaque, il me reconnut, à ma voix d'abord. Ses yeux vitreux ne semblaient pas voir. Son ronron amical, très doux, pénétrant, d'un sens très clair, me disait : « Je te retrouve, quel apaisement! »

Très soumis et sans disputer, il fit le voyage de Nantes[1]. D'abord descendu dans un hôtel, la sollicitude de sa maîtresse lui fit endurer le va-et-vient d'une maison bruyante et de tant de voix inconnues.

Nous réussîmes pourtant, par la résignation et l'habitude, à reconstruire notre foyer, errant, flottant comme une petite barque, dans ce désert. L'ange de la *grande volonté*, pour dire comme le moyen âge, et les bons génies de la solitude nous y avaient certainement aidés. Et, il faut bien le dire, les humbles, les petits, dont nous vivions entourés, en faisaient la gaieté, l'animation innocente dans l'absence de nos semblables. Une maison de campagne n'existe pas sans les animaux domestiques.

Une fois établi, Pluton grimpe le long des murs, d'où il examine l'horizon; mais, dans ce premier moment, il veut toujours être sous mon regard.

Puis il fait l'inventaire de la maison pour savoir si elle ne recélera rien d'hostile, ne pas se livrer à l'étourdie, ne pas se jeter, faute d'avoir bien observé, en plein péril.

1. Michelet, dans son *Journal*, à la date du 12 juin : « Départ. Difficultés pour Pluton, à l'embarcadère. »

***

Mais l'amour, ce tyran des hommes et des dieux, comme dit le poète, allait le rejeter aux aventures. C'était un héros de roman. Il fallut qu'il eût traversé la mort trois fois, avant de mourir pour tout de bon. Dans ses courses errantes de nuit, voyait-il bien clair en ses choix? Il ne semblait pas s'arrêter à des considérations délicates de mérite, de classe, ni de couleur; il courtisait également les belles de l'aristocratie, de l'Église, et du simple peuple. Parfois l'objet de ses vœux logeait à l'autre bout du village. Il ne s'inquiétait pas du métier de la belle : tout pour ses beaux yeux!

Mais il y eut des jaloux. Ou bien tel possesseur de belles, charcutier prosaïque, ne comprit rien aux visites, aux soupirs de Pluton peut-être. Peut-être, en vrai Breton, crut-il que ce chat noir, sous prétexte d'amour, venait jeter à ses saucisses quelque mauvais sort. Bref, des pièges furent tendus sur la route du pauvre Don Juan, des pièges énormes capables de prendre un loup.

Une fois, on l'empoisonne et je mets tout un jour à le retrouver. Une autre fois, un lacet l'étrangle à moitié. Il fut longtemps à guérir.

Un matin, on entendit un bruit de chaînes qui venaient se heurter à ma porte. C'était Pluton, qui traînait à sa patte un piège à loups. Il avait eu plus à faire que Léandre, il avait eu bien pis que l'Hellespont à traverser : il avait eu à sauter un mur de dix pieds. Fort dolent, avec un air sensible et piteux, comme en signe de repentance, il se laisse emmailloter la patte. On croyait au moins le tenir, mais le soir, à la brune, mon malade, la patte toujours emmaillotée, emporte compresse et tout, et court clopin-clopant... où cela?... à ses amours.

***

Il y avait des heures plus douces, des heures de jeux et de caresses.

C'est une erreur de dire que le chat ne fait que se caresser

à son maître. Lorsqu'il veut vraiment être caressé, il exprime très bien ce désir en forçant pour ainsi dire votre main ou votre menton de lui donner la douce friction qui lui plaît. Mais, quand il désire quelque autre chose, sa pantomime est différente, car alors, c'est un appel, un : « Souviens-toi que je suis là, et que j'en voudrais... »

Lorsqu'au matin, il manquait l'heure de venir à mon réveil dans mon lit, et nous trouvait déjà levés, il montait, en enfant gâté, sur la table noire où écrivait son maître, et sur laquelle on allait prendre le café. Par un léger coup de tête, il avertissait qu'il était là. Mais sa maîtresse devait servir d'abord son maître à elle, et même faire le café. Le café passait lentement. On patientait, on regardait à la fenêtre pour ne pas sembler trop gourmand. Mais la bonne odeur du lait chaud excitait la petite convoitise : malgré soi, on se retournait. Je feignais de ne rien voir. Alors la queue se mettait à parler. Elle frappait la table de petits coups secs, cadencés : « Pensez à moi ! » Enfin le maître était servi : c'était donc lui qui devait être généreux. Pluton traversait la table, donnait en passant un nouveau coup de tête, cette fois sous le menton. Le maître buvait à petits coups, d'un air absorbé : il n'y avait pas trop à compter sur lui. Les regards étaient pour celle qui n'avait jamais d'oubli. Mieux valait passer de son côté, glisser doucement contre son épaule : elle comprendrait bien. Le *monron* filé, accompagné d'une légère plainte, était aussi à son adresse. Les câlineries lentes, les mines à la fois expressives et discrètes étaient autant d'appels qui plaisaient mieux à celle que blessaient les impatiences agitées, remuantes. Enfin je cédais : « Monsieur, voilà votre soucoupe pleine... »

Après ce premier déjeuner, Pluton faisait en vrai serviteur l'inspection de l'appartement; puis il me revenait, montait sur mes genoux, se dressait, posait ses deux pattes sur mes épaules, et, de sa bonne forte tête, un peu abandonnée de nonchalance, lissait et relissait mon cou.

## XIII

### LA MORT DE PLUTON

Quand il fallut s'arracher de Nantes, tout quitter encore une fois pour tâcher de raffermir des nerfs affaiblis, comme dissous par un long et laborieux effort[1], le plus difficile fut de savoir ce que nous ferions de notre compagnon de solitude, Pluton, qu'avec tant de peines, à travers tant d'aventures tragiques, j'avais amené là. Quel embarras à lui faire faire de nouveau un voyage immense! Nous n'osâmes y songer. Nous vîmes que le plus sage était de le confier à un ami, jusqu'à notre retour. Car nous comptions bien revenir. En le quittant, nous nous apercevions que ce lieu de travail, de vie pauvre et laborieuse, nous tenait fort au cœur.

Nous avions, entre autres amis, à Nantes, l'obligeant et spirituel beau-frère d'Émile Souvestre. C'est à ses mains, à sa très aimable famille, que nous décidâmes de laisser Pluton. Sûrs de tels gardiens, nous partîmes, avec des regrets, mais libres de toute inquiétude. — Ainsi nous laissions tout derrière nous : à Paris, nos livres, notre affectueuse et sauvage Fatmé; à Nantes, le cher et dernier hôte d'un foyer solitaire. Nous partions seuls, réduits à nous-mêmes, et, comme disaient jadis les voyageurs, le bâton à la main.

La maison de notre ami était bonne, hospitalière : mon Pluton y trouva presque un accueil maternel. Le seul souci, c'est qu'il y avait déjà quelqu'un au gîte, une dame chatte, souveraine maîtresse, et mère au moment même. — Le souvenir des aventures de Neuilly me revenait. Le mâle, et pareil cas, est toujours jugé un ennemi dangereux pour la famille, et ces dames sont impitoyablement féroces. — Elle eut bientôt éventé le nouvel hôte. Nul autre moyen de le soustraire à cette Hermione que de le descendre et de l'enfermer quelques jours à la cave. On peut juger de l'effet sur

1. Michelet avait composé, en un an, les tomes VI et VII de l'*Histoire de la Révolution française*.

un animal habitué à vivre près de sa maîtresse, choyé, câliné, quand il se vit relégué dans ces dures fascines pour tout oreiller. Aucun moyen d'échapper. Il dut retrouver les appréhensions, les terreurs de la première séparation.

Le matin même où nous partions, je voulus le revoir, lui dire adieu, lui faire croire que je vivais tout près de sa triste prison.

Je le revis le cœur serré, tant il semblait anéanti ou paralysé. Sa vie de ténèbres semblait en avoir fait un esprit de terreur.

Les yeux étaient fixes et comme s'ils regardaient sans voir.

Je tirai ma montre : nous avions juste une demi-heure à passer ensemble. J'enlevai dans mes bras ce pauvre captif, qui se laissa faire, et je l'amenai quelque peu au jour. Je voulais le promener, lui donner une première notion des lieux, — ce qui est pour le chat la principale préoccupation, en changeant de domicile. — Je le tenais bien à moi, tout appliqué, comme une mère fait de son enfant; j'espérais, si nous rencontrions la *dame* de la maison, le protéger, le dérober sous mon manteau.

Mais la foudre n'est pas plus prompte... Elle est déjà sur moi, furieuse... Je sais à peine ce que Pluton est devenu; je pourrais croire qu'elle me l'a arraché!... Il était parti comme un trait, courant, — plutôt volant, — en ligne droite, par le jardin. De grands peupliers semblaient lui offrir asile; mais il s'y sent poursuivi, reprend terre. Un bassin l'arrête : il s'y jette en deux temps, le traverse à la nage. Un haut mur de de l'autre côté, lui barre la route : il le remonte à pic, avec un élan, une agilité surprenante, ce que n'ose faire la dame. Mais elle se tient au pied, fait bonne garde. Et de l'autre côté, bon Dieu! que voit-il? Deux énormes dogues, auxquels la garde d'un magnifique jardin est confiée. Périls de toutes parts! Il jette sur l'espace, au loin, et autour de lui, un regard égaré; un cri sourd, rauque et prolongé lui échappe, cri de sombre désespoir. Qui lui inspire le plus de terreur, ou de ces monstres qui l'ont peut-être déjà vu et le convoitent, ou de cette terrible dame qui le couve d'un œil farouche?

Il se croit encore plus en sûreté avec les chiens, descend

de l'autre côté. Mais, arrivé en bas, sa hardiesse lui fait peur. Dissimulé au pied d'un arbre, il reste immobile, sans bouger.

Il fallait partir, l'heure était venue, était dépassée, le temps manquait. On m'assurait qu'on allait veiller.

« Oui, n'est-ce pas, vous me promettez?... » La portière de la voiture déjà s'ouvrait. « Si, si, j'aurai encore le temps... Cocher, vous irez plus vite. Il me faut savoir mon chat bien sauvé! » Je sonne, je m'élance: je retrouve mon Pluton, tout tremblant, hors de lui. Je l'enveloppe soigneusement, de crainte des dogues, et, quoiqu'il m'en coûte, je le reporte à sa cave.

Il n'était pas sauvé... Quels que fussent l'intérêt, les soins de ces aimables hôtes, soit nouvelle alerte, soit curiosité, il redescendit au fatal jardin. Les jardiniers, plus impitoyables que les dogues, lui tirèrent un coup de fusil.

Noble mort! Ce fut la quatrième, mais celle-ci définitive. Il avait été plusieurs fois, pour ainsi dire, à son terme; il avait vécu, ayant déjà un pied dans la tombe. Empoisonné, puis étranglé, puis estropié; il fallut, à la fin, un trépas plus sûr, plus tragique, et qu'il eût la mort des héros.

Nous ne le donnons pas pour tel. Mais il est sûr qu'il en eut le renom. Longtemps il a fait légende à Nantes. Dans les deux quartiers (Barbin et les Folies-Chaillot) il a laissé une race nombreuse, une brillante postérité. Toutes les fois qu'on voyait un chat grave, à longue fourrure noire, se promener avec dignité, chacun de dire : « C'est lui, c'est Pluton. »

ATHÉNAÏS MICHELET

*(A suivre.)*

# LE PÈRE TIXIER

« Du mariage de Simon Tixier[1] et de Claude de Changy je suis né l'an 1617. A huit ans on me fit recevoir ancien[2] bénédictin à Saint-Martin d'Autun. Et la seule chose dont je me souvienne, c'est qu'à ma réception un vieux moine me dit en m'embrassant : *Salve frater ;* et puis je me mis à pleurer. »

Tels furent, selon son propre aveu, les débuts précoces du P. Victor Tixier dans la vie monacale. Notre dessein est d'exposer ici les traits les plus notables de son histoire, qu'il a lui-même racontée. Elle nous dira ce que fut au XVIIe siècle l'existence d'un moine qui ne demeura point confiné dans son cloître mais connut beaucoup de choses et de gens. Sur les plus grands personnages et sur plus d'un événement considérable, elle nous apprendra peut-être quelques-uns de ces traits nouveaux qui précisent ou complètent la physionomie d'un homme ou d'un fait.

1. Le nom s'orthographie Tixier ou Tissier. Notre héros signait Tixier. Nous emploierons donc cette forme, de préférence.

2. La congrégation de Saint-Maur, officiellement constituée en 1618, avait entrepris d'introduire sa réforme dans les monastères bénédictins ; dirigée par des hommes considérables et favorisée par les pouvoirs publics, elle comptait déjà de nombreux succès. On désignait sous le nom d'*anciens* dans les couvents les religieux qui n'avaient pas accepté la règle nouvelle et qui dans plusieurs abbayes, à Saint-Denis, par exemple, vécurent côte à côte avec les religieux.

Les écrits du P. Tixier, en majeure partie inédits, rappellent parfois la naïveté des conteurs du moyen âge. Mais cette naïveté n'est exempte ni de clairvoyance ni de malice; d'un mot, d'un geste, d'un incident futile, le bon père sait mettre en relief ce qui peint un caractère, et sous sa plume discrète, familière et respectueuse à la fois, Anne d'Autriche, Condé ou madame de Montespan nous apparaissent tout à coup d'une vie singulière et plus proches de nous[1].

Le P. Tixier appartenait à une famille bourgeoise d'Autun. Son père, dit un contemporain, était un négociant « riche et à son aise », bien posé dans la ville et pourvu de parents et de relations. La précoce profession de foi de notre héros ne l'empêcha pas de vivre encore plusieurs années dans sa famille et de faire ses études en habit séculier. « Mon père disait ordinairement qu'il fallait qu'un moine ne sût rien, n'eût rien et ne valût rien. » Mais le négociant n'appliquait pas à la lettre ces maximes. Le jeune homme alla compléter son éducation ecclésiastique à Paris. Elle fut soignée. « J'avais, dit-il, un prieuré de Saint-Martin. J'étudiais sous M. Lescot, confesseur du cardinal de Richelieu, depuis évêque de Chartres, directeur au collège de Cambrai. Et, vêtu en cavalier, j'allai à Pâques à confesse à Saint-Benoît. » Mais le prêtre auquel il se présenta, réformé de Saint-Maur, lui refusa l'absolution, et « il me conseilla de voir les bénédictins nouvellement établis à Saint-Germain. Je m'adressai au P. Brachet, mort depuis notre général. »

La vocation du jeune homme se précisa. Malgré l'opposition de son père, qui avait du moine un autre idéal, il embrassa la réforme. « A vingt et un ans j'allai prendre l'habit à Meaux; mon père m'envoya mon frère aîné pour m'en détourner, inutilement. Je fis profession, quoique j'eusse été cinq mois malade pendant mon noviciat. » Dûment bénédictin, le P. Tixier entra à l'abbaye de Saint-Denis. La réforme de

1. Nous avons utilisé pour ce travail les Mémoires manuscrits du P. Tixier et sa relation inédite du couronnement de Louis XIV à Reims, conservés à la Bibliothèque Nationale; sa correspondance inédite avec le prince de Condé, aux Archives de Chantilly, divers documents relatifs aux abbayes de Saint-Denis, Saint-Germain-des-Prés et Saint-Ouen-de-Rouen, et en outre l'*Extrait du livre des choses mémorables de l'abbaye de Saint-Denis en France pendant la Fronde*, publié par Le Roux de Lincy et Douët d'Arq à la suite des *Registres de l'Hôtel de Ville pendant la Fronde*.

Saint-Maur avait été introduite dans le célèbre monastère depuis plusieurs années. Anciens et réformés y vivaient côte à côte en assez bonne intelligence, malgré, de temps en temps, de menus froissements. Sept ans durant, le P. Tixier, en qualité de simple religieux, s'acquitta de ses devoirs; mais déjà il paraissait plus propre à l'action qu'à la méditation et à l'étude. Au bout de ce temps, il fut nommé sous-prieur.

Il remplissait cette charge quand les événements de la Fronde vinrent jeter le trouble dans la paisible abbaye et placer en pleine lumière le sous-prieur. Nous allons voir son personnage se dessiner de lui-même au milieu des péripéties étonnantes dont il se trouva le héros principal et le conteur [1].

## I

### L'ABBAYE DE SAINT-DENIS PENDANT LA FRONDE

Irritée de l'opposition du Parlement, la reine mère, dans la journée du 26 août 1648, avait fait arrêter les meneurs de la résistance. Des barricades s'étaient aussitôt élevées dans Paris et, sous peine de voir la rébellion dégénérer en révolution, il avait fallu relâcher les captifs. Le calme s'était rétabli. Mais la reine mère ulcérée méditait une revanche.

Dans la nuit du 5 au 6 janvier 1649, la Cour quitta la capitale, et les troupes l'investirent aussitôt. « Ainsi commença, dit le Père Tixier, une guerre civile qui a attiré une grande désolation à tout le royaume et beaucoup de maux à cette abbaye en particulier. » Dès le 7, deux compagnies d'un régiment allemand, au service du roi, vinrent loger

1. Le récit intitulé *Extrait du livre des choses mémorables de l'abbaye de Saint-Denis en France pour l'année 1649 et suivantes*, est signé, à la date du 15 décembre 1652 : « Fr. Ignace Philibert, humble grand-prieur, Fr. Victor Tixier, sous-prieur, Fr. Joseph Fouquet, Fr. Benoist Tristan, sénieur, Fr. Lucien Le Fèvre, sénieur. » Mais c'est le père Tixier qui à coup sûr en est le rédacteur. Le style de la relation est dans la manière rapide, pittoresque, singulièrement vivante de ses autres écrits. De plus, les paroles, les réflexions et les actes du sous-prieur et de ses interlocuteurs sont rapportés avec une précision scrupuleuse qui identifie nécessairement ce religieux et le narrateur.

« aux hôtelleries de la ville de Saint-Denis », et les habitants terrifiés refluèrent avec ce qu'ils avaient de plus précieux dans l'abbaye, où ils furent charitablement accueillis. C'est que, mal nourries, mal payées, recrutées dans la lie de la population, les armées de la Fronde, pareilles à celles de la guerre de Trente Ans, constituaient d'effroyables bandes pillardes et affamées. Elles se comportèrent à Saint-Denis, c'est-à-dire en pays ami, comme en terre conquise. Le P. Tixier nous a laissé le tableau désolé des déprédations commises par « ces démons incarnés ». « L'insolence des soldats fut si grande qu'ils ont pillé, volé, enlevé publiquement filles et femmes ; tué, brûlé et noyé plusieurs personnes, dépouillé et maltraité les prêtres et religieux. » Ils vont jusqu'à « l'impiété diabolique » de piller les églises et, entre autres sacrilèges, de souiller d'ordures les lieux saints. Le curé d'Épinay est pendu à sa «crémillère» et menacé d'être brûlé vif s'il ne donne de l'argent. Plusieurs villages sont saccagés entièrement. Des soudards violent une vieille femme qui veille un cadavre et dérobent le suaire, « impiété et inhumanité qui me font horreur, crie le bon père, et sans doute que tant de sacrilèges et abominations exécrables ne demeureront pas impunis. Peut-être que les misères extrêmes que nous avons ressenties depuis en sont les justes châtiments. Que Dieu soit à jamais loué et glorifié qui saura bien prendre son temps et se venger du méchant ! » Le 5 mars, « un soldat fut si hardi que de vouloir violer une fille proche de la chapelle Saint-Clément dans l'allée qui va au jardin, et, en ayant été empêché généreusement par un de nos confrères, le malheureux, au lieu de reconnaître sa faute, s'en prit à Dieu par des blasphèmes exécrables plutôt dignes d'un démon que non pas d'un homme ». De telles atrocités révoltent l'imagination. Pourtant, dit le P. Tixier, « il ne faut pas croire que tout ce que j'ai dit ici des excès, vols et sacrilèges commis par les gens de guerre soit dit par exagération ou sur le rapport de quelques-uns : ce sont les choses que j'ai vues pour la plupart et que j'ai écrites, simplement, comme elles sont ». Quelle leçon tirer de ces horreurs? Celle que propose à ses frères le P. Tixier est de la pure morale chrétienne : « C'est à nous de satisfaire à la justice de Dieu et à faire quelque chose de bien dans nos cloîtres

puisque Dieu est si gravement offensé par les séculiers dans le monde. »

En attendant, il s'agissait de veiller au salut de l'abbaye. On ferma toutes les portes. On enfouit le trésor en « plusieurs caches fort secrètes ». Et bien qu'on eût rassemblé une grande quantité de provisions, on dispersa dans des monastères de province force religieux qui y restèrent jusqu'à la fin des troubles. Ceux qui demeurèrent étaient fort gênés de l'affluence des bourgeois arrivés avec leurs familles, leurs biens et leurs bestiaux ; « le bruit et la puanteur étaient extrêmes tant de jour que de nuit; de plus, comme il y avait grand nombre de filles et de femmes, à peine les religieux sortaient-ils de leur dortoir ».

Mais la grande affaire était d'obtenir la faveur des puissants. Le prince de Condé, le duc d'Orléans, alors dans le parti du roi, et tous les grands seigneurs qui passent à Saint-Denis voient les bons Pères s'empresser au devant d'eux. Le maréchal de Praslin, gouverneur de Saint-Denis pour le roi, au-dessous de lui ses officiers, et au-dessous d'eux leurs domestiques, sont accablés de prévenances : « petits présents » du jardin, « fréquentes visites et civilités », messes dites à l'heure souhaitée leur sont prodigués, « étant, observe sans fausse pudeur le P. Tixier, une chose très nécessaire en tout temps de s'entretenir et de rendre civilité aux personnes de condition, mais particulièrement quand ils ont l'autorité en main, qu'ils peuvent beaucoup nuire ou servir ». Un religieux parla « assez durement à un officier de la reine ». Il eut tort : il convient de s'adresser « avec grand respect et modération à toutes sortes de personnes, mais particulièrement à celles qui approchent ou appartiennent aux grands ».

Grâce à cette sage politique et à la protection de la reine qui les recommanda au maréchal, les religieux atteignirent sans catastrophe la fin de mars. Des bruits de paix se répandirent. Les prières furent multipliées, enfin exaucées. La paix de Rueil, en mars 1649, mettait fin à la lutte entre la Fronde dite parlementaire et le parti du roi, soutenu par Condé. Le trésor fut tiré des cachettes, une délégation alla remercier le roi et la reine. On s'occupa de faire disparaître

les traces fort désagréables du séjour des profanes. « Il y avait particulièrement dans le clocher plusieurs ménages et toutes les filles de Saint-Denis; ce qui causa une puanteur si grande en ce lieu que longtemps après on n'y pouvait aller. »

***

Mais les peines des religieux n'étaient pas finies. Quelques mois après, la brouille entre la Cour et les princes — Condé, Conti et leur beau-frère, le duc de Longueville — allait les contraindre à de nouvelles manœuvres diplomatiques. Le roi était le protecteur naturel de Saint-Denis, le prince de Conti, l'un des rebelles, son abbé. Il s'agissait, entre deux partis adverses, de demeurer irréprochable. Les religieux y réussirent. Avec une admirable impartialité, le P. Tixier expose comment M. le prince de Condé, qui « s'était comme sacrifié l'année passée pour les intérêts de la Cour..., se rendit très puissant..., et comment M. le cardinal de Mazarin, envers qui il ne se retenait pas de manifester du mépris, trouva qu'il se rendait trop puissant, d'où il advint que MM. les princes de Condé, le prince de Conti et le duc de Longueville furent tous trois arrêtés le 18 janvier 1650 ».

Dès le lendemain, à sept heures, arrive à Saint-Denis un message du R. P. Général, portant « défense très expresse à tous les religieux de notre communauté de parler aucunement de ces affaires d'État avec les séculiers ni même avec MM. les anciens; étant très séant et nécessaire à des religieux de ne pas produire ses sentiments, ni de ne point parler du tout de semblables affaires, crainte de donner prise à leurs ennemis ».

Ces sages maximes furent observées à la lettre. Seulement, comme le prince de Conti était abbé de Saint-Denis et parce que « les marques de respect et d'attention sont plus considérables dans la disgrâce que non pas dans la prospérité », une députation alla porter des condoléances à la princesse douairière de Condé, sa mère, et elle écouta respectueusement ses lamentations sur le sort de ses fils, l'abbé de Conti

tout particulièrement, « un vrai innocent, un mouton qui n'avait pas de santé ».

Dans les « grandes brouilleries » qui suivirent, l'abbaye fut épargnée. Les princes remis en liberté traversèrent Saint-Denis, trop vite malheureusement pour que les religieux qui coururent après eux eussent le temps de leur présenter leur devoirs. On crut pouvoir respirer. Le trésor qui, par précaution, avait été transporté aux Blancs-Manteaux, fut ramené. Fâcheuse inspiration, car ce fut précisément au cours de l'année suivante (1652) « que cette royale abbaye endura les plus fâcheux accidents qu'elle eût peut-être fait depuis sa fondation ».

*
* *

Tandis que les princes, mécontents de Mazarin et soutenus par toute la population de Paris, réclamaient la disgrâce du ministre, la Cour et le cardinal quittaient de nouveau la ville, et la guerre reprenait de plus belle. Le 1er mai 1652, le roi fit occuper Saint-Denis par un corps de Suisses sous les ordres du sieur Dumont. Celui-ci y était à peine installé qu'il se trouva fort pressé par les gens du Prince et demanda, le cas échéant, à pouvoir s'abriter avec ses gens dans l'abbaye. Il était impossible de lui en refuser l'entrée sous peine de rébellion manifeste. Les moines n'y songèrent pas, et ouvrirent les portes aux royaux. Cependant le bailli et les notables de la ville, épouvantés de l'arrivée des Condéens, vinrent demander des ordres aux Pères : que faire ? fallait-il défendre le bourg ou capituler ? Subtil, le P. Tixier discerna les causes de cette déférence : les bonnes gens entendaient s'abriter derrière l'autorité des religieux. Ils trouvèrent à qui parler. M. le sous-prieur, à qui le Père prieur avait dit « quelque mot en l'oreille », leur répondit fort noblement : « Messieurs, je n'ai qu'une chose à vous dire, qui est que vous savez l'état et la force de votre ville ; c'est à vous d'aviser à ce que vous avez à faire ; pour nous qui n'en avons pas de connaissance, nous ne pouvons nous mêler que de prier Dieu et dire notre bréviaire. » Et M. le prieur, sollicité à son tour, dit « qu'il

n'avait rien à ajouter à ce qu'avait dit M. le sous-prieur; il ajouta bien qu'il ne fallait rien faire contre le service du roi et ne s'ouvrit pas davantage ».

Et le P. Tixier, plein d'admiration pour la sagesse de son supérieur, expose ainsi pour l'édification de l'avenir les devoirs des moines en cas de troubles civils : « Il est très important que les religieux ne prennent point de parti en semblables rencontres et évitent le plus qu'il leur est possible de donner leur avis sur semblables matières; mais, quand ils y sont contraints, ils doivent toujours prendre le parti du roi. »

Cependant Condé atteignait la ville. Aussitôt le bourdon sonne l'alarme, les religieux se mettent en prières. Après quelques coups de feu, les bourgeois de Saint-Denis, terrifiés, et les blessés se réfugient dans l'abbaye. Ils sont bientôt suivis par le reste des troupes du roi, serrées de près par les gens des princes. Les Frondeurs assiègent l'abbaye. « C'était une chose vraiment effroyable d'entendre d'un côté les cris des femmes et filles et personnes qui s'étaient retirées dans l'église et d'autre côté les cris des gens des princes qui étaient dans la grande place en bataille, qui parlaient de tout tuer. »

Au milieu de cette cohue, le P. Tixier gardait son calme et s'étonnait avec une nuance de mépris devant la terreur de ces hommes de guerre à l'idée de perdre une vie dont lui-même, jeune moine, avait appris à mieux mesurer la valeur.

Cependant Condé ébranlait les portes de l'abbaye et menaçait de les brûler, si on ne les ouvrait immédiatement. C'est ici la véritable entrée en scène du P. Tixier. Le prieur, âgé et maladif, s'en remet à son activité. Le jeune sous-prieur prend en main les intérêts de la communauté dans la crise où elle se débat. Devant le péril imminent il va trouver Dumont, l'officier des Suisses, et le somme d'avoir à défendre l'abbaye ou à capituler, mais de ne pas compromettre son existence par une résistance passive. Dumont, la tête perdue, s'obstine dans son inertie.

Cependant les fagots s'entassent aux portes. Tout à l'heure ce sera l'incendie. Le sous-prieur ordonne de battre le tambour pour gagner du temps et faire croire à une capitulation.

Dumont s'irrite, tempête, se résigne enfin à ce que le religieux tâche de voir le Prince et de connaître ses conditions.

Et ici se place une scène d'une vie singulière. Le P. Tixier est sorti du cloître. Deux officiers, MM. de Fourilles et de Guitaut, le prennent chacun par une main et le conduisent vers Condé. Mais sur son passage les soldats crient : « Voici un mazarin qu'on amène ! » Et l'un d'entre eux « ayant porté la main sur son capuchon [1], le tira si rudement qu'il le déchira ». Un autre lui « donna si rudement d'un bout de mousquet entre les deux épaules qu'il pensait être blessé ». Ainsi « houspillé », il arrive néanmoins devant Condé, Le voyant, « M. le Prince mit la main au chapeau, s'inclina et l'embrassa lui disant : « Mon père, je suis fâché que Dumont, qui est en votre monastère, m'oblige à le prendre de force, ce qui ne se pourra faire que vous ne soyez pillés et peut-être brûlés ; et puis l'on dira encore que je suis un diable. » Le P. Tixier ne se démonte pas ; et comme il « était un peu fâché de ce qu'il avait été frappé et maltraité des Parisiens », il riposte en se plaignant de ces mauvais traitements. M. le Prince, furieux, distribue des coups de sabre autour de lui et veut connaître le coupable pour le tuer. Le P. Tixier refuse de le nommer. Il s'acquitte du message de Dumont, non sans peine, « car M. le Prince était monté sur un cheval blanc qui avait les deux oreilles coupées, lequel donnait continuellement des coups de pied de devant, si bien que l'on ne pouvait s'approcher qu'en se mettant en danger d'être blessé ». Aux paroles du moine, le Prince entre en fureur, jure, blasphème et s'écrie : « Ramenez, ramenez le père, et que l'on mette promptement le feu aux portes. » Les tambours et trompettes se déchaînent. Des coups de feu partent. Les Suisses répondent de l'intérieur de l'abbaye. Interdits devant la fusillade, MM. de Guitaut et de Fourilles, que le Prince a chargés de ramener le négociateur, l'abandonnent ; mais le moine saisit d'une main la croupière, de l'autre la bride du cheval de Guitaut, et dit à celui-ci : « Monsieur, ou bien faites-moi rentrer dans l'abbaye, ou bien ramenez-moi à M. le Prince. » Enfin, Condé fait une concession : il attendra le retour du sous-prieur pendant un

1. Dans tout son récit, le P. Tixier parle de lui-même à la troisième personne.

demi-quart d'heure avant de mettre le feu aux portes, mais il faut que Dumont et ses troupes capitulent sur-le-champ.

Porteur de ces conditions, le P. Tixier rentre dans l'abbaye, poursuit l'officier royal qui se cache pour ne pas avoir à prendre une décision; chemin faisant, il « trouve quelques soldats, au nombre de trois ou quatre, qui étaient sur la fenêtre avec des fusils et qui étaient prêts à tirer sur M. le Prince, ce qu'ils pouvaient faire d'autant plus facilement que M. le Prince était à découvert, entre deux flambeaux allumés qui l'éclairaient et le rendaient plus connaissable. Ce que voyant, le père sous-prieur s'avança promptement et se mit devant la fenêtre, et empêcha les soldats d'exécuter leur dessein ».

Il redescend ensuite et découvre enfin Dumont qui gémit, marchande, proteste. Deux fois le P. Tixier retourne auprès de Condé, rapporte ses messages de plus en plus impérieux. Enfin la capitulation est signée. Le P. Tixier a sauvé l'abbaye et la vie de Condé, son agresseur.

Une fois le monastère évacué par les Suisses, « M. le Prince fut prié par le père sous-prieur (il s'agit, ne l'oublions pas, du P. Tixier lui-même) de mettre pied à terre et venir prendre un peu de vin au monastère, ce qu'il fit. Et, mettant pied à terre, il était tellement fatigué du long temps qu'il y avait qu'il était à cheval qu'il ne pouvait presque marcher et s'appuyait sur ledit père sous-prieur auquel il dit : « Je ne savais pas, mon père, que vous fussiez mazarin. » A quoi il répondit : « Monseigneur, nous ne sommes pas mazarins, mais nous sommes bons serviteurs du roi. » Et M. le Prince répartit brusquement : « Et moi, qui suis-je? ». Sans doute le P. Tixier jugea bon de se taire. Il fit restaurer le grand Condé qui, faute de viande, mangea une poire de bon chrétien, un gros morceau de pain et un œuf frais, c'est-à-dire tout ce qu'on pouvait lui offrir. Il promit sa protection au prieur, et sur ses instances s'adoucit à l'égard du bailli de Saint-Denis que naguère il avait promis de faire pendre.

Cependant, infatigable, le père sous-prieur parcourait la ville pour assister les moribonds. Il surprit trois ou quatre soldats en train de forcer une porte à coups de cognée; il voulut les retenir, « mais un d'eux ayant levé la cognée pour frapper

ledit père sous-prieur, il fut contraint de se retirer bien vite ». Le spectacle était affreux. « C'était à la vérité une chose qui était capable de donner de la peur aux plus hardis de voir toute cette grande place devant l'église entièrement déserte, n'y ayant un seul habitant, et à trois ou quatre endroits des soldats avec des cognées qui enfonçaient tout. »

Quelques instants après, les chevaux du Prince et de sa suite broyaient morts et blessés sous leurs sabots. Derrière lui, en s'en allant, Condé laissait le sieur Deslandes, officier, comme gouverneur de Saint-Denis, en lui recommandant les bons pères.

***

L'accalmie fut brève. La ville s'était rendue à Condé le 11 mai. Le 12, à dix heures du matin, quelques moines montés dans les clochers virent s'approcher de l'infanterie et de la cavalerie, « si bien, dit le chroniqueur, que nous vîmes que nous allions être encore rassiégés ». En effet, l'armée du roi était là. C'est alors que le P. Tixier se rendit coupable d'une légèreté. Il permit au sieur Deslandes de se saisir des tours et du clocher et d'y placer seize fusiliers. « Il semble, confesse humblement le narrateur, que ce soit une grande faute que commit le père sous-prieur », car les ennemis des pères purent arguer de cette circonstance pour incriminer leur loyalisme. L'excuse de notre héros, il l'avoue ingénument, était, « outre qu'il fallait nécessairement céder aux vainqueurs », qu'il pensait que M. le Prince reviendrait immédiatement chasser les gens du roi et saurait gré aux pères de leur obéissance.

Grave erreur. En un quart d'heure, M. de Saint-Mégrin, à la tête de l'armée royale, enlevait le bourg. Les trois cents hommes de Deslandes refluaient dans l'église avec les bourgeois. Occupée par les Suisses la veille et assiégée par les rebelles, l'abbaye, par une rapide interversion, servait aujourd'hui de refuge aux rebelles condéens, et c'était l'armée du roi qui l'attaquait.

Comme avait fait Condé vingt-quatre heures auparavant, Saint-Mégrin menaçait de mettre le feu aux portes si elles

n'étaient ouvertes. Mais Deslandes était plus résolu que n'avait été Dumont et refusait de capituler; Saint-Mégrin passa des paroles aux actes. A la terreur et au scandale des moines, les grandes portes de l'église s'enflammèrent : affreux attentat immédiatement expié : « car celui qui mit le feu fut puni de mort sur-le-champ ; s'étant retiré deux pas du côté gauche après avoir allumé les fagots, une pierre fut lancée par un soldat qui était au clocher, mais qui était guidée de la main de la justice vengeresse de Dieu, écrasa la tête à ce misérable qui tomba raide mort sur-le-champ, en la même place ».

Cependant le combat s'engageait devant la porte incendiée. Les Condéens se défendaient vaillamment. Mais il y avait une autre porte, au-dessus de laquelle était placé un petit grenier plein de foin qui communiquait avec le chœur de l'abbaye. Qu'on y mît le feu, tout le monastère brûlait. Or voici que le P. Tixier, faisant une ronde, vit des soldats royaux s'en approcher la torche à la main. Appeler les Condéens était adhérer ouvertement à la rébellion ; laisser faire les incendiaires était ruiner de fond en comble l'abbaye. Le P. Tixier était sujet du roi et moine de Saint-Benoît; il préféra ouvrir la porte. Un cheval le renversa et les soldats du roi se ruèrent dans le monastère. En les apercevant, les Condéens firent feu. Se croyant trahis, les soudards saisirent le religieux au collet et faillirent lui faire un mauvais parti. On le tira pourtant de leurs mains. Tandis qu'en toute hâte les gens de Deslandes se barricadaient dans les tours et le clocher, les troupes de M. de Saint-Mégrin occupaient le corps de l'abbaye, qui dès lors se trouvait partagée entre les belligérants et transformée en champ de bataille.

On se figure quelle nuit passèrent les religieux dans leur monastère regorgeant de soldats, de villageois, de filles, de femmes, de bestiaux. Énergique et infatigable, le P. Tixier s'occupa à établir un peu d'ordre, à chasser les femmes « hors des lieux les plus réguliers et intérieurs », à les parquer ailleurs en sûreté, à faire la revue du monastère et de ses dépendances.

Mais dans ce désarroi une grande faute fut commise. Les religieux, qui n'avaient pas manqué quelques semaines auparavant de « faire civilité » aux Suisses et la veille au prince

de Condé, négligèrent, « par le tracas où nous étions », de faire civilité aux chefs de l'armée royale. Même, par une fâcheuse pusillanimité, dans cette nuit du 12 au 13, ils n'osèrent se rendre à l'appel d'un officier qui les manda. C'en était assez pour les rendre suspects : ils l'allaient bien voir.

En effet, le 13 au matin, à sept heures, M. de Saint-Mégrin ayant fait venir le P. Tixier le reçut fort mal et lui déclara tout en s'habillant qu'il allait mettre le feu à l'église si les pères n'obligeaient pas les gens du Prince à capituler avant midi comme ils avaient forcé Dumont à le faire. Le P. Tixier protesta vivement. Il n'avait nullement contraint Dumont : si l'on incendiait l'abbaye, M. de Saint-Mégrin en serait responsable. « Je me plaindrai au roi et particulièrement à la reine qui nous fait l'honneur de nous protéger. — Vous parlez trop insolemment », répond Saint-Mégrin. Le P. Tixier insiste : « C'est une chose bien étrange, monsieur, qu'il faille que des Français et des catholiques fassent et exécutent ce que jamais les Espagnols, les ennemis de l'État et de la religion n'ont osé entreprendre. — Je ne veux pas davantage entendre prêcher », dit Saint-Mégrin, et il fait rassembler les matériaux de l'incendie.

Une deuxième députation des religieux n'est pas reçue. Au rapport du P. Tixier, la désolation est générale. Un ancien, malavisé, a donné une bouteille de vin à « ceux du clocher » : nouveau forfait que ne manqueront pas de spécifier les courriers que Saint-Mégrin envoie annoncer à la Cour la rébellion des religieux.

Après avoir, en passant, éteint un commencement d'incendie, le P. Tixier parlemente avec Deslandes qui refuse de se rendre, sachant bien que Saint-Mégrin n'osera mettre ses menaces à exécution. Le moine retourne auprès de celui-ci qui devient furieux : que Deslandes se rende avant une heure ou il sera pendu. Le sous-prieur transmet la sommation, mais en supprime la menace infamante qui aurait pu aigrir Deslandes, homme « extrêmement fier et généreux ». De même, en les rapportant, il adoucit les propos de celui-ci à Saint-Mégrin. « Dans toutes les paroles que le père sous-prieur porta aux uns et aux autres, il s'étudia à ne rien dire qui les pût fâcher les uns contre les autres. »

Par ailleurs, afin de détruire les préventions des officiers royaux, il les aidait à disposer leurs corps de garde aux points essentiels à surveiller. Il était en train de parler à un caporal quand un coup de feu « perça le chapeau de ce soldat, lui coupa la moitié de son cordon, et lui brûla un peu la peau du front. Tous deux eurent grand peur, mais l'un plus que l'autre (observe discrètement le P. Tixier). Le père sous-prieur embrassa le soldat qui criait qu'il était mort », et il constata qu'il n'était pas même blessé.

Cependant, à deux reprises, M. de Saint-Mégrin avait repoussé les tentatives des Parisiens, partisans de Condé, pour délivrer Saint-Denis. A sept heures du soir, le comte de Miossens, futur maréchal d'Albret, vint le joindre et, après avoir conféré avec lui, il manda le prieur et le P. Tixier. « D'un ton fort rude et tout en colère, il leur dit : — Vous êtes de très mauvais religieux et de très mauvais serviteurs du roi », leur reprocha de soutenir les rebelles qui ne pourraient subsister si on ne leur faisait parvenir des vivres, et leur annonça qu'il allait les faire arrêter et remettre dans les mains des féroces « cravates ». Les Pères se récrièrent, quelques anciens arrivèrent au bruit et joignirent leurs justifications aux leurs. Mais tout ce qu'ils obtinrent fut que l'arrestation des religieux serait retardée jusqu'au lendemain matin à six heures, à moins que d'ici là les gens des princes n'eussent capitulé.

La situation était grave. Deslandes s'obstinait. D'autre part, les Pères arrêtés, aucun doute que l'abbaye ne fût incendiée ou entièrement saccagée. C'était le désastre suprême. On se mit en prières, on gémit.

Pendant ce temps le P. Tixier veillait et multipliait les rondes. Et le hasard voulut qu'il approchât du logement de M. le trésorier, l'un des anciens. Ce logement était contigu d'un côté à l'église et de l'autre il s'ouvrait sur l'extérieur par un petit jardin qu'un ruisselet traversait avant de se perdre sous le cloître. Or voici que le P. Tixier, attiré par un bruit inusité, s'aperçut que l'imprudent religieux avait laissé établir par son logis un va-et-vient entre les gens du clocher et l'extérieur.

En d'autres temps le P. Tixier eût sans doute gardé pour

lui sa découverte. Mais l'existence même de l'abbaye était en jeu. En révélant ce va-et-vient aux gens du roi, il justifiait les Pères du reproche de complicité avec les rebelles, il évitait peut-être la funeste arrestation, le sac du monastère. Il n'hésita pas, parla et conseilla d'occuper le logis de M. le trésorier. Mais on lui demanda davantage : que grâce à sa connaissance des lieux, lui-même indiquât les moyens d'exécuter cette opération. Le P. Tixier réfléchit, pesa ses devoirs et, en définitive, « crut qu'il ne fallait rien épargner pour justifier l'innocence de la communauté et lui-même en particulier ». Donc il demanda des soldats, se mit à leur tête, leur fit dire un *Pater* et un *Ave*, et l'on eut ce spectacle singulier du sous-prieur de Saint-Denis prenant le commandement d'une troupe de soudards et, afin de sauver le monastère, les menant lui-même attaquer à coups de bélier et de cognées les portes du logis de M. le trésorier.

Les gens du clocher ripostèrent en faisant pleuvoir une grêle de balles et de pierres. Selon les prévisions du rusé bénédictin, elle fut inoffensive, tout en donnant aux Condéens, réunis chez M. le trésorier, le temps de s'enfuir. Quand la porte fut défoncée, le P. Tixier se précipita à la tête de douze fusilliers dans l'appartement déserté. Et il criait, c'est lui qui nous le dit sans vergogne : « Tue! Tue! » de sa voix faite pour murmurer des oraisons. Il n'y avait heureusement plus personne. On ne trouva que les restes d'un festin. Le P. Tixier s'empressa de les montrer aux officiers du roi. Son action héroïque avait eu un plein effet. Il avait démontré aux malveillants que c'était sans la complicité des Pères que les assiégés se pourvoyaient de vivres, et il avait regagné la confiance des gens du roi en leur facilitant une opération stratégique importante. Aussi tous « reçurent avec un grand témoignage d'affection ledit père sous-prieur et assurèrent tous qu'ils étaient grandement joyeux de voir la vérité reconnue ». Et officiers et moines se mirent à souper joyeusement ensemble.

Un incident comique allait fournir une nouvelle occasion au P. Tixier de se distinguer. M. le trésorier, dont la bienveillance inconsidérée envers les Condéens avait si gravement compromis l'abbaye, avait disparu avec sa servante

depuis l'instant où le bélier des gens du roi était venu ébranler la porte. Or, voici qu'au milieu de la nuit, sous les voûtes que traversait le ruisselet, une sentinelle entendit marcher et cria : « Qui va là? ». Le P. Tixier accourut au bruit et ouit une voix qui implorait : « Miséricorde ! miséricorde ! » Il reconnut celle de M. le trésorier qui, de terreur, s'était caché dans le ruisseau avec sa servante. Aussitôt il descendit les degrés jusqu'auprès de l'eau et cria tant qu'il put : « Avancez, avancez, monsieur, ne craignez rien, c'est le sous-prieur qui vous parle. » A ces paroles, le trésorier s'avance, toujours criant néanmoins : « Miséricorde ! miséricorde ! » Et s'étant approché, le sous-prieur lui donna la main et lui fit monter les degrés.

Mais déjà les soldats accouraient et accablaient de menaces l'allié des Frondeurs, plus mort que vif. Le malheureux se jeta à terre et, poursuit avec quelque malice le narrateur, « embrassant les genoux du père sous-prieur, il lui dit : — Mon père, sauvez-moi la vie, je suis perdu, ne m'abandonnez pas. » La fille qui sortit en même temps avec lui, criait encore plus fort. Et « comme le long temps qu'ils avaient été dans l'eau leur avait donné beaucoup de froid, ils tremblaient comme s'ils eussent eu le frisson. Ils étaient en si mauvais ordre qu'ils eussent donné de la compassion à tous autres qu'à des soldats qui font profession de se moquer de tout. Car M. le trésorier avait son chapeau et ses habits couverts de grandes toiles d'araignées qui lui pendaient de toutes parts, sa soutane retroussée dans sa ceinture, et, comme il avait des souliers de maroquin fort longs et étroits, à la mode, qui s'étaient amollis dans l'eau, ils lui sortaient des pieds, n'y ayant rien que le petit bout du pied dans les souliers, et ainsi le pied lui paraissait extrêmement grand. Et comme il était tout trempé et imbibé d'eau, sitôt qu'il faisait une petite station dans une place, l'eau courait de tous côtés. Le père sous-prieur l'accueillit fort charitablement et l'empêcha de la violence des soldats mais non pas de leurs brocards, car, voyant qu'une jeune fille l'avait toujours suivi et avait été si longtemps dans l'eau, ils croyaient qu'il y avait du mal et lui dirent plusieurs mots de gueule. »

Peut-être dans ce récit le P. Tixier pèche-t-il quelque peu

contre le devoir de charité. Avouons qu'il ne saurait lui en être tenu rigueur. Le trésorier aux souliers à la mode avait assez compromis le monastère pour qu'il fût permis de sourire de ses aventures.

Le matin trouva MM. de Miossens et de Saint-Mégrin fort adoucis. Il ne fut plus question d'arrêter les Pères. Bien au contraire, on reprit les pourparlers avec Deslandes par l'intermédiaire du sous-prieur. Après des allées et des venues où il risqua sa vie plus d'une fois, le P. Tixier eut la joie d'aboutir. On accordait aux assiégés la même capitulation que Condé avait accordée aux Suisses. Le clocher et les tours furent donc évacués, les gens du roi étaient de nouveau maîtres de l'abbaye. Fidèles à leur politique, les moines s'empressaient au devant d'eux et n'épargnaient rien pour les satisfaire, « ni vin pour leur table, avoine pour leurs chevaux et pain et vin pour leurs soldats, étant nécessaire de fermer les yeux à quantité de dépenses qu'il fallait faire de bonne grâce ». En retour les officiers veillaient à la discipline et, adjurés par le sous-prieur, réprimaient les velléités de pillage. On respira : « Nous fûmes plus maîtres de notre maison que nous n'avions pas été. » Le soir, le P. Tixier, escorté d'une patrouille, avait fouillé toute l'église, enlevé les morts, les souillures, le corps d'un cheval tué au milieu de la nef. Il touchait à la limite de ses forces. « Entre les dix et onze heures du même soir, le Père sous-prieur se trouvant proche du réfectoire fut saisi d'une faiblesse et grand mal de cœur qui lui firent souvenir qu'il n'avait pas encore déjeuné. »

La journée du lendemain fut employée à nettoyer l'église. Le prieur et le P. Tixier allèrent voir MM. de Saint-Mégrin et de Miossens. « Ces messieurs les reçurent avec grand témoignage d'affection et une partie de cette visite se passa dans de grandes civilités et excuses de part et d'autre. » Mais les généraux, se rappelant qu'ils avaient brûlé les portes de l'église et menacé les Pères d'arrestation, voulurent se prémunir contre des plaintes ultérieures de leur part, et leur demandèrent une attestation qui certifiât les égards qu'ils avaient eus pour eux. Pour les mêmes causes, les religieux auraient bien préféré ne pas la donner. « Mais puisque nous

ne pouvions pas faire autrement, n'étant pas du tout à propos de désobliger lesdits généraux qui s'en allaient à Saint-Germain-en-Laye, où ils nous pouvaient beaucoup nuire ou servir, il fallut les obliger de bonne grâce. » En retour, on obtint d'eux une attestation de fidélité à la bonne cause.

Il était prudent toutefois de dissiper sur-le-champ les bruits calomnieux qui avaient été répandus. Aussi, dès le lendemain, le prieur, le P. Tixier et un autre religieux partirent pour Saint-Germain-en-Laye où était la Cour. Ils y virent le président Molé, M. de Nogent, le P. Paulin, jésuite, confesseur du roi, M. de Saint-Mégrin et la reine régente qui leur dit : « Hé bien, mes bons pères, vous avez eu bien de la peine. » « Elle nous remarqua qu'elle n'avait jamais voulu croire ce qu'on lui avait dit de nous. » Et M. de Saint-Mégrin, qui était présent, la confirma dans cette bonne opinion. Sur l'invitation de sa mère, le roi remercia « d'assez bonne grâce » les religieux de leur dévouement; et le P. Tixier saisit adroitement l'occasion de montrer qu'il avait souffert pour la bonne cause en rappelant « le mauvais traitement qu'il avait reçu des gens de M. le Prince; comme il avait été frappé et ses habits déchirés », ce qui souleva la sympathie générale. A l'issue de la messe, les moines étant venus saluer M. le cardinal, la reine lui dit : « Monsieur, monsieur le cardinal, ce sont les bons Pères de Saint-Denis; ce sont les bons. » A quoi le cardinal répondit : « Oui, madame, ceux-ci sont les bons. » Et comme la presse était fort grande dans la galerie au sortir de la chapelle, « le père sous-prieur se rencontra proche de M. le cardinal, lequel le prit par la main : — Je vous remercie de vos soins et affection. Continuez toujours, s'il vous plaît, à servir le roi, et à prier Dieu pour Leurs Majestés : où je vous pourrai servir, ce sera de bon cœur — et plusieurs autres compliments. »

Le P. Tixier dut avoir cette rencontre pour agréable. Il nous a consigné dans ses *Mémoires* son opinion sur le ministre : « Je n'ai jamais approché du cardinal Mazarin que je ne fusse persuadé que j'allais parler au plus grand fourbe du monde et jamais je ne suis sorti d'auprès de lui sans que je n'en fusse charmé. »

De retour à Saint-Denis, les délégués reçurent le meilleur

accueil de leurs frères et particulièrement des anciens. L'aventure du trésorier avait mis ceux-ci en mauvaise odeur à la Cour; on avait agité la question de les chasser : les Pères députés venaient d'obtenir leur maintien. La crise se terminait donc à la satisfaction de tous. Et le P. Tixier s'en émerveille pieusement. « C'est un succès qu'il ne faut point du tout attribuer à une prudence humaine, mais à une très singulière providence de notre bon Dieu, que dans une si chatouilleuse et dangereuse affaire, où nous avions eu tant de démêlés avec le roi, les princes et Messieurs nos anciens, néanmoins, par la grâce de notre Seigneur, toutes les choses se soient tellement passées que le roi et toute la Cour aient approuvé et loué notre procédé, comme de très bons et fidèles serviteurs de Leurs Majestés; que M. le Prince ait cru nous être obligé de ce qu'avions fait pour lui tout ce que des gens d'honneur peuvent faire; et qu'enfin Messieurs nos anciens aient toujours demeuré très étroitement unis d'amitié avec nous, leur ayant rendu tous les services à nous possible : de quoi ils se sont montrés forts reconnaissants aux occasions. »

***

Mais tout n'était pas fini. A la suite de ces incidents, le prieur et le sous-prieur allèrent voir à Paris « les supérieurs majeurs » qui désiraient « se conjouir » avec eux de l'heureuse issue de ces périlleux événements.

Le séjour du P. Tixier à Paris, qui était toujours au pouvoir des rebelles, lui fournit l'occasion de revoir l'officier condéen Deslandes, « lequel lui fit grande caresse et lui dit qu'il ne devait pas retourner à Saint-Denis sans voir M. le prince de Condé, duquel assurément il serait bien reçu ». Mais le P. Tixier se contenta de restituer à Deslandes quarante-six pistoles que celui-ci lui avait confiées et n'obéit point. En effet, ses supérieurs l'avaient dissuadé de voir le prince de Condé, « tant à cause que l'on le pourrait rapporter à la Cour et dire que les religieux de Saint-Denis allaient faire la cour aux princes aussi bien qu'au roi, comme

aussi dans la crainte que l'on avait que M. le Prince ne voulût obliger ledit sous-prieur à lui rendre quelques services qui ne seraient pas de son état ni condition ».

Le P. Tixier se conforma scrupuleusement au vœu de ses chefs, ce qui fut l'occasion d'un incident comique. Il était allé rendre visite à quelques personnes de sa connaissance en l'hôtel de Condé. Tout à coup le Prince, descendant les degrés de son escalier, l'aperçut dans la cour et aussitôt « s'avança pour fendre la presse et pour le joindre. Ce que voyant, le Père sous-prieur lui tourna le dos et se retira le plus vite qu'il put et se jeta dans le jardin, bien que le religieux qui accompagnait le Père le tirât plusieurs fois par son habit, lui disant que M. le Prince venait à lui, ce religieux ne sachant pas pourquoi il fuyait son abord ».

De retour à l'abbaye, les moines espéraient en avoir fini avec les troubles, mais de nouveau le théâtre des hostilités se rapprocha d'eux. Turenne se préparait, en effet, à enfermer Condé dans Paris. Par une brûlante journée de juin, toute l'armée royale, escortant le roi, la reine, le cardinal et leur suite, vint à grand fracas s'établir à Saint-Denis. Il fallut répartir tous ces hauts personnages dans les différents corps de logis de l'abbaye. « Notre communauté se vit accablée d'un tracas continuel, tant de jour que de nuit, bien contraire à notre repos, silence, et quiétude ordinaire. On ne savait à qui entendre. » Les lieux placés au-dessous du dortoir servirent d'écuries aux chevaux du cardinal, qui empêchèrent tout le monde de dormir.

Et de nouveau le P. Tixier dut suppléer à la faible santé du prieur. Il souhaita la bienvenue au roi, au cardinal, à M. de Saint-Mégrin, soutint devant la reine les prérogatives de Saint-Denis contestées par les aumôniers du roi, édifia les profanes par ses prêches, se multiplia de tous côtés.

Il eut la charge, en une absence du prieur, de recevoir à la tête de la communauté la visite solennelle de Mazarin ; il a consigné dans son récit les rites de la cérémonie, l'analyse de son compliment et celle de « la répartie de M. le cardinal... bien plus prolixe que la harangue de celui qui lui parlait » ; même il nota, sans commentaire mais non sans intention, la générosité du richissime cardinal qui en s'en allant laissa

dix livres pour les pauvres ; une autre fois il alla jusqu'à une pistole.

Cependant, une action décisive semblait devoir s'engager sous les murs de Paris, entre Condé à qui la ville refusait maintenant d'ouvrir ses portes et Turenne qui menaçait de l'écraser contre les murailles. Ce fut le combat du faubourg Saint-Antoine. Dans ses mémoires, le P. Tixier a décrit l'émoi, l'angoisse de la Cour, sa joie aux fausses nouvelles qui lui annoncent la victoire, la désolation de la reine mère abaissant son voile et se mettant à pleurer quand Mademoiselle fait tirer sur l'armée du roi le canon de la Bastille. Dans sa relation officielle, écrite peu après les événements, le P. Tixier nous laisse admirer son sens stratégique et deviner sa visible sympathie pour Condé. « Heureux prince, si sa valeur eût été employée à combattre et à détruire les ennemis de Dieu, de la religion et de l'État, mais malheureux d'avoir trempé son bras dans le sang de ses frères et d'avoir allumé un feu qui désole misérablement la patrie. » Cette bataille donna à tous les religieux une satisfaction mal dissimulée. « M. de Saint-Mégrin fut tué sur-le-champ de cinq coups mortels, la justice de Dieu ne voulant pas attendre davantage à punir celui qui avait fait mettre le feu aux portes de notre église. » Mais les Pères expièrent sur-le-champ ces sentiments peu chrétiens. Le roi ordonna d'ensevelir le mort en grande pompe dans l'église même. Il n'y avait qu'à s'incliner. « Nous sommes obligés d'obéir, à l'aveugle, en semblable rencontre, au souverain. » Le P. Tixier se consola et tenta de consoler ses frères en montrant dans cet ordre un raffinement de la justice divine, « une grande providence de notre bon Dieu qui a voulu que celui qui menaçait de mettre toute l'église en cendre, soit lui même mis en cendre dans l'église, Dieu ayant permis que son corps fût enterré ici comme pour faire amende honorable continuelle et une réparation d'honneur au saint lieu qu'il avait violé. Et ainsi en lui pensant procurer de la gloire, le faisant enterrer en ce lieu, au contraire on lui a procuré du déshonneur et de l'infamie, puisqu'on ne peut pas montrer son tombeau ni nommer son nom que l'on ne se souvienne de l'attentat qu'il a commis et qu'on ne blâme sa mémoire, ayant terni toute sa gloire par une action

autant indigne d'un chrétien que d'un Français. » Ainsi soulagé, le bon père veut bien conclure en définitive : « Je prie Dieu néanmoins qu'il lui rende le bien pour le mal et qu'il lui veuille pardonner ses fautes. »

Ce qui affectait le plus la communauté, c'était la perte des récoltes qui s'annonçaient magnifiques. La présence des soldats maintenait la terreur dans les campagnes. Il fallut se résigner. « Dieu qui par sa bonté avait donné une si abondante moisson, par le secret de sa justice adorable nous voulut priver de la récolte. Qu'à jamais son saint nom soit béni. » On fit contre mauvaise fortune bon visage, en profitant de l'incommode présence de la Cour « pour gagner l'amitié de plusieurs personnes de condition en les obligeant de bonne grâce aux rencontres ».

Cependant, le 17 juillet, la Cour quitta Saint-Denis. Mais une suprême émotion était réservée aux religieux. Sitôt après le départ des troupes royales, on signala les princes de Condé et de Beaufort. Il y eut une panique générale, vite dissipée. Ils venaient seulement reconnaître leurs blessés, et voir les députés qui devaient traiter avec la Cour. En passant à travers Saint-Denis, M. le Prince avisa le P. Tixier, « lequel il prit par la main et le saluant lui dit : — Mon père, je vous suis obligé. J'ai cherché l'occasion de vous en remercier. » Le père, cette fois, ne chercha pas à s'enfuir, mais profita de cette occasion de consolider une amitié illustre qui plus tard lui fut profitable.

Les malheurs de la Fronde n'étaient pas finis. La disette régnait à Saint-Denis. Infatigable, le P. Tixier courut à Paris pour chercher des vivres. Mais il avait passé la limite de ses forces. « Le 20 de juillet, le Père sous-prieur revint malade de Paris d'une fièvre tierce qui se changea en double tierce et enfin retourna en tierce avec une petite fièvre lente qui lui dura plus de deux mois. »

Une épidémie ravagea l'abbaye et le bourg. Six religieux réformés et un ancien moururent dans l'année. La population fut décimée.

Le P. Tixier a consigné les motifs de cette nouvelle affliction. Elle constituait l'évidente punition de l'état de péché où vivaient les bourgeois, particulièrement adonnés à « l'impu-

reté et à la médisance ». Physiquement elle était provoquée par l'encombrement malsain amené par le séjour de la Cour et de l'armée. Enfin elle avait été annoncée par « une éclipse de soleil des plus extraordinaires qui se soient jamais vues ». Cependant tout finit par rentrer dans l'ordre et le P. Tixier conclut son récit : « Nous n'avons rien écrit et avancé que nous n'ayons vu nous-même, pensant dire avec vérité : — *Quæque ipse miserrima vidi, et quorum pars magna fui.* » Nous l'en croyons sur parole. Peu de relations portent davantage l'empreinte de la vie et de la sincérité.

Les moines reprirent leur vie conventuelle et le P. Tixier rentra dans l'ombre jusqu'au jour où un événement d'un autre ordre vint lui donner une occasion de signaler à nouveau ses qualités rares de prudence et de décision.

## II

### LE SACRE DE LOUIS XIV

Le quinzième jour de mai 1654, sur les deux heures après midi, M. de Sainctot, maître des cérémonies de France, porta aux religieux un ordre royal dont le P. Tixier donna lecture. Il annonçait le sacre prochain du roi et invitait les Pères à mettre en état la couronne et les « autres honneurs royaux », et à les envoyer avec une députation pour figurer à l'auguste cérémonie qui se donnerait à Reims.

Considérable pour toute la France, le sacre du roi l'était davantage pour les religieux de Saint-Denis. Dépositaires des ornements traditionnels qui ne sortaient que ce jour-là de l'abbaye, il leur appartenait de les escorter, de prendre part au couronnement, et de les rapporter au trésor du monastère, en même temps que les effets revêtus par le roi en ce jour solennel et qui revenaient de droit à l'abbaye. De tels privilèges étaient fort enviés. Beaucoup de congrégations menaçaient les droits de Saint-Denis. Que ces droits fussent solennellement maintenus en un tel jour importait à la gloire

même de la basilique. De là la minutie des deux relations où furent consignés les détails d'un tel événement[1]; de là l'importance du choix des « messieurs du sacre », chargés de représenter l'abbaye.

Après délibération, furent nommés : « M. de Bragelonne et M. Bonnot parmi les anciens, et, de la part de la communauté elle-même, le P. Tixier, sous-prieur, et dom Laumer Legrand, procureur ».

Le sieur de Saint-Amour, maître d'hôtel du roi et exempt de ses gardes, fut chargé, avec deux gardes, de leur faire conduite jusqu'au lieu du sacre. Selon l'usage, une allocation de quatre cent cinquante livres tournois fut prélevée sur le trésor royal afin d'indemniser les religieux de leurs frais.

Le sacre ayant été différé du 31 mai au 7 juin, l'exempt et les gardes se rendirent le 31 mai, à huit heures, à Saint-Denis. On tira, en leur présence, du trésor les « honneurs royaux ». C'était, suivant la description minutieuse que nous en a laissée frère Jacques Doublet, le premier historien de l'abbaye, la « très riche couronne d'or, close à l'impériale, enrichie de pierres précieuses », et puis « le sceptre d'or de l'empereur et roi de France saint Charlemagne », surmonté « de la propre image d'or dudit saint Charlemagne assis dans une chaise d'or » et muni d'une couronne d'or « bien industrieusement élaborée » ; le sceptre, tout enrichi de pierres précieuses, ne mesurant pas moins de six pieds de haut. Il y avait aussi la main de justice « qui est de licorne assise sur une hante d'or garnie au doigt proche du petit doigt d'un anneau d'or enrichi d'un beau saphir » ; « la riche agrafe servant à tenir le manteau royal... qui est un losange d'or garni en dedans d'une fleur de lys d'or, enrichie au milieu d'un très beau palais entouré de pointes de diamants et de trente-neuf grosses perles » ; plus les deux éperons d'or garnis de grenats, et enfin « Joyeuse », l'illustre épée de Charlemagne, « engainée dedans son fourreau... de velours violet et enrichi de perles ; la banderole, le haut avec le pommeau, la poignée et

1. De ces deux relations, l'une, plus brève, reproduit les documents officiels se rapportant au voyage. Elle est probablement due au P. Tixier, qui est, sans doute possible, le rédacteur de la deuxième, écrite d'ailleurs de sa main ; de même que dans le récit de la Fronde, le sous-prieur y est désigné à la troisième personne.

les branches, le tout est d'or massif et enrichi de pierres précieuses. »

Ces insignes traditionnels de la royauté une fois extraits du trésor, « le tout fut proprement déposé dans un coffre couvert de velours violet orné de fleurs de lys qui sied en pareille cérémonie, lequel fut enfermé d'une toile cirée et laissé dans la salle du trésor pour y être conservé jusqu'au lendemain matin ». Il en fut tiré en ce jour et ficelé sur le derrière du carosse à quatre chevaux où montèrent les religieux et leur escorte : celle-ci d'une dizaine d'hommes bien armés, moins par la crainte des ennemis que par défiance des soldats du roi que l'on risquait de rencontrer.

On partit à quatre heures du matin par un chemin « couvert et à la traverse ». On dîna à l'abbaye de Saint-Faron de Meaux, faute d'avoir pu trouver ailleurs un gîte à cause de l'affluence qu'amenait le passage de la Cour. On coucha au prieuré de Reuil.

Le lendemain on traversa Saint-Girons et Château-Thierry pour passer la nuit à Dormans. Le 3 juin, à midi, les religieux arrivèrent à Reims où un logement les attendait à l'abbaye de Saint-Remi. Ils y furent fort bien reçus par leurs confrères qui avaient eu soin de réserver « une chambre commode et assurée » où le P. Tixier coucha avec le coffre.

« Comme il n'y a rien de tel que de prévoir sérieusement ce qu'on a à faire afin d'éviter les confusions, on conféra par ensemble ce qu'il y avait à faire », et la conclusion fut qu'avant tout il s'agissait, en présence de difficultés possibles, de s'assurer l'appui du cardinal Mazarin, en faveur duquel le prince de Conti venait de résigner sa charge d'abbé de Saint-Denis. L'exempt se présenta chez lui, et obtint une audience pour les moines. Ils y furent le jeudi matin dès huit heures. M. l'abbé de Palluau les introduisit. « M. le sous-prieur lui fit le compliment, lui dit qu'ils étaient venus recevoir ses ordres et apprendre ses volontés, et, après quelques autres paroles, il le pria de vouloir commander à notre exempt d'avoir soin particulièrement de nous, de l'avertir en cas de besoin de ce qui se passerait. La réponse de M. le cardinal fut qu'il nous protégerait, et conserverait nos droits, qu'il y était obligé et qu'il le ferait volontiers et, se retournant vers

notre exempt : — Vous aurez soin de tout ce qui concerne les religieux et, s'il se trouve quelque difficulté, vous vous adresserez à moi. »

Mais deux protections valent mieux qu'une. « Après le dîner, Messieurs nos anciens et nous, fûmes voir la reine laquelle nous reçut avec beaucoup d'accueil. M. le sous-prieur lui porta la parole et lui dit qu'il la priait de nous prendre sous sa protection et vouloir maintenir nos droits. La reine demanda si l'on nous disputait quelque chose. Le Père sous-prieur dit que non jusqu'à présent, que nous avions bien su néanmoins que les Pères Feuillants de la rue Saint-Honoré avaient demandé à Sa Majesté le manteau royal et avaient soutenu qu'il ne nous appartenait pas de droit, mais que Sa Majesté avait eu la bonté de défendre notre cause. La reine répondit jusqu'à deux fois : — Vraiment, mon Père, je me suis bien moquée de leur demande. » Et elle promit aux religieux de leur réserver la totalité des dépouilles royales.

Ces précautions prises, les bons Pères étaient prêts à affronter M. de Rhodes, le grand maître des cérémonies de France, et à discuter avec lui les graves matières sur lesquelles ils pressentaient des conflits : combien d'anciens et de moines de Saint-Denis seraient admis à la cérémonie? y figureraient-ils en aube ou en froc?

Et effectivement M. de Rhodes commença par déclarer « qu'il ne devait y avoir séance que pour un religieux de Saint-Denis non plus que pour un religieux de Saint-Remi, que celui de Saint-Denis doit être au coin de l'autel du côté de l'Évangile et celui de Saint-Remi vis-à-vis du côté de l'Épitre ». Mais « ces messieurs du sacre » jetèrent les hauts cris. Ils devaient avoir séance au nombre de trois, ou même tous les quatre, et venir en aube portant les « marques royales ». L'exempt fit valoir la protection de M. le cardinal. Le maître des cérémonies parut convaincu. Mais le lendemain il s'était ravisé et recevait fort mal le Père Bonnot. Alors l'exempt intervint encore. On se plaignit à l'abbé de Palluau, au cardinal, à la reine mère. A la fin, M. de Rhodes dut céder, mais de mauvaise grâce. Aussi, de crainte d'un revirement à l'instant suprême, les délégués tinrent conseil. « Afin de prévoir avec plus de précaution à toutes nos assu-

rances et à ce que nous aurions à faire, il fut délibéré si l'on ferait porter le coffre des cérémonies au coin de l'autel ou bien si l'on porterait les pièces du sacre dans les mains; sur quoi il fut conclu que l'on laisserait le coffre à Saint-Remi et que l'on irait le dimanche matin à l'heure qui nous serait donnée jusque proche Notre-Dame en carrosse, chacun portant quelques pièces à la main; afin que le tout se fît ainsi avec plus de cérémonie, l'on se détermina de se revêtir de l'aube». La pensée secrète des religieux était qu'en cet appareil il serait fort difficile de leur refuser l'entrée.

Ces importants préparatifs et quelques visites remplirent les journées du vendredi et du samedi. Le dernier jour le Père Tixier donna une preuve nouvelle de sa prudence. Les tailleurs royaux qui avaient fait tous les habits du monarque vinrent lui demander l'agrafe qui devait attacher le manteau. Le sous-prieur n'eut pas la légèreté de remettre un tel joyau en des mains peu sûres. Il porta lui-même l'agrafe en leur logis, la fit attacher en sa présence, reçut le manteau des mains des tailleurs et le remit en personne au premier valet de la garde-robe qui lui en donna quittance. Ainsi doivent se traiter les grandes affaires.

Cependant le jour solennel était arrivé. Pour ne pas risquer « de tomber en confusion », on résolut de partir de bonne heure. La messe fut dite à deux heures et demie. A quatre heures, « après avoir pris un doigt de vin », les moines montaient en carrosse « revêtus en aube, portant les marques royales » et accompagnés de leur exempt.

Ils arrivent ainsi devant la grande porte de la cathédrale. Tout le régiment des gardes est sur la place, rangé en bataille. Une foule de trois à quatre mille personnes se presse alentour. Impossible de passer. Malgré leur prudence les Pères ne sont pas encore arrivés assez tôt. Ils mettent pied à terre et au petit bonheur cherchent à approcher, « leur exempt portant l'épée et baudrier de Charlemagne, ledit sieur de Bragelonne la couronne, M. Bonnot le sceptre, le R. P. Victor Tixier, notre sous-prieur, la main de justice, et le dit Père dom Laumer le Grand, les éperons. »

« Il n'est pas croyable, déclare le P. Tixier, la peine que nous eûmes de fendre la foule et de nous faire faire place. »

Enfin après mille efforts ils atteignent les grandes portes. Elles sont fermées : impossible de pénétrer. L'inquiétude commence à saisir les pauvres Pères. Heureusement on leur apprend l'existence d'une petite porte détournée par où ils pourront gagner le cloître.

« Nous fîmes un grand chemin de pied avec assez d'incommodité pour trouver cette porte que nous trouvâmes encore assiégée par 3 ou 400 personnes. Tous les évêques qui n'avaient pu entrer se joignirent à nous pour entrer avec nous. » Les voici dans la nef. Il y a encore deux portes à passer pour atteindre le chœur. « Il n'est pas croyable la peine et la fatigue que nous endurâmes, la couronne qui était portée par monsieur notre sous-prieur ayant pensé être brisée plusieurs fois. Notre exempt des gardes nous rendit de très bons offices en cette affaire. » Enfin le chœur est atteint, mais voici bien une autre affaire. Le grand maître des cérémonies, apercevant les quatre religieux vêtus en aube, refuse de les laisser entrer. « Il nous dit résolument qu'il ne nous souffrirait pas revêtus tous quatre, que pour un seulement qu'il le souffrirait, mais que pour les autres qu'il se fallait dévêtir, autrement qu'ils n'auraient point de séance. » Il n'y avait qu'à obéir. « On fit d'autant moins de difficulté de quitter ses aubes qu'en effet il y a apparence que le maître des cérémonies avait raison : outre qu'il semble qu'il est très honorable de paraître dans notre habit de religieux bénédictin, lequel ne se peut nullement distinguer, étant revêtus en aube. »

Des trois religieux qui durent se dépouiller, deux avaient négligé de prendre leur froc et offrirent sans doute un aspect assez comique. Toujours prévoyant, « le Père sous-prieur, qui s'était bien douté de ce qui arriverait, avait porté son froc sur son bras, ce qui lui vint fort à propos ».

Et ces péripéties inspirent au P. Tixier un cours de tactique à l'usage des représentants de Saint-Denis dans les sacres futurs. « Je remarquerai en passant deux ou trois choses assez importantes : la première est que nous étions partis de Saint-Remi trop tard et nous nous mîmes en danger de tomber en grande confusion. Il est bien plus à propos en semblables occasions de partir une heure trop tôt que un demi-quart trop tard. Secondement que bien qu'il arrivât de

la confusion de ce que l'on avait porté des aubes que l'on fit quitter et qu'ainsi qu'il y en a qui demeurèrent sans aube ni froc, néanmoins l'on tira cet avantage de cette disgrâce que si nous n'eussions pas été habillés en aube et que nous n'eussions pas porté en mains les honneurs du roi, jamais nous ne fussions entrés tous quatre étant venus trop tard. Troisièmement qu'il est absolument nécessaire à mon avis qu'en entrant on soit tous revêtus en aube ou bien tous revêtus en froc, car si un religieux revêtu en aube se présentait accompagné de deux ou trois revêtus en froc, l'on dirait qu'il n'y aurait que celui qui serait revêtu en aube qui serait de la cérémonie et que les autres ne l'accompagneraient que par curiosité et non par droit et de nécessité. »

Par conséquent dans l'avenir tous les religieux devront arriver en froc et portant les marques royales. Seul, celui qui représente l'abbé aura sous le bras une aube qu'il revêtira à l'entrée. « Et ceux qui n'auront pas ce privilège se consoleront en pensant que c'est encore un grand honneur à tout l'ordre de Saint-Benoît de voir des moines de Saint-Denis revêtus de leur froc servir à cette cérémonie, à laquelle s'ils assistaient tous en aube, on ne les prendrait ainsi pour des bénédictins. »

Ces conseils et bien d'autres étant consignés pour l'enseignement de ses successeurs, le Père Tixier reprend son récit. M. de Bragelonne dépose la couronne sur un coussin tout préparé ; les autres font de même de leurs précieux fardeaux, et s'asseyent sur un petit banc derrière le siège recouvert d'un tapis préparé pour le représentant de l'abbé.

La cérémonie commença à sept heures. Le P. Tixier y défendit les prérogatives de son ordre. « C'était le Père sous-prieur qui disposait les choses sur l'autel et qui les donnait à M. le sous-prieur des anciens, lequel les donnait en main propre à l'officiant qui sacrait le roi, ce qu'il faut bien remarquer ; et M. l'évêque qui servait de sous-diacre ayant voulu prendre de la main de M. le sous-prieur les pièces qu'il présentait, il les refusa fort à propos et lui dit que ce n'était point à lui qu'il les devait donner mais que c'était à l'officiant en mains, et en effet il le fit toujours ainsi. »

Pareillement le P. Tixier tint tête à messieurs les aumôniers du roi. Ils portaient « très impatiemment de nous voir

au-dessus d'eux et tout contre l'autel particulièrement pendant qu'on mettait le saint chrême et que l'on finissait les onctions au roi, et, bien qu'il me priassent plusieurs fois de leur céder ma place pour un peu de temps, je ne leur fis point d'autre réponse sinon que chacun avait sa séance assignée et qu'il la fallait garder. »

Sitôt la cérémonie du sacre terminée, on rendit aux religieux le fourreau et les éperons, « puis le roi monta dans un trône revêtu de tous ses habits royaux, sa couronne de Charlemagne en tête, son sceptre en sa main droite et la main de la justice en la gauche. Et en cette posture entendit la grande messe et laquelle finie il communia. » On lui enleva la couronne de Charlemagne à cause de son poids et elle fut changée « contre une d'argent dorée revêtue de la plus grande partie des plus belles et exquises pierreries de la couronne ».

La cérémonie terminée, le roi passa dans le palais archiépiscopal où un magnifique dîner allait lui être offert par la ville de Reims. C'est ici que le Père Tixier montra un admirable esprit de décision. Qu'on perdît de vue le roi, que nul représentant de Saint-Denis n'assistât à son « déshabillement », et des convoitises illégitimes se manifesteraient librement, l'abbaye serait privée du précieux butin qui lui revenait. Donc, d'un pas délibéré, au mépris de toute étiquette, « le Père sous-prieur suivit le roi et, comme il portait devant sa poitrine le fourreau de l'épée de Charlemagne, l'on crut peut-être que c'était quelque cérémonie particulière, ce qui fut apparemment cause qu'on le laissa entrer dans la chambre du roi dans laquelle il ne se trouva que la reine avec quelques dames ». Se voyant ainsi entré heureusement dans la chambre, il se mit à un coin proche la porte et vit déshabiller et dépouiller le roi, la reine prenant elle-même la peine de l'essuyer et lui ôter la chemise qui avait servi au sacre, et dit qu'elle la voulait garder. Le roi fut dévêtu en la ruelle de son lit de parade, et, ayant changé de chemise, il fut rhabillé comme auparavant, à la réserve qu'on lui ôta la camisole de satin rouge qui avait servi à son sacre et la tunique. »

Et ici se plaça une de ces tentatives d'usurpation prévues par le P. Tixier. Le premier aumônier se glissa dans la

chambre, saisit la précieuse camisole et l'emporta; « ce que voyant le Père sous-prieur, il sortit du lieu ou il était et se présenta devant la reine qui lui dit : « Approchez-vous, mon Père, voilà la couronne d'or et la tunique que le roi vous donne; quand il aura dîné, il vous donnera le reste. » Le Père sous-prieur remercia et dit : « Madame, M. le premier aumônier vient d'emporter la camisole qui nous appartient. » Aussitôt la reine envoya un officier à la poursuite du larron qui dut restituer la camisole. « Elle fut aussitôt donnée audit Père sous-prieur qui fit un paquet de la couronne d'or, tunique et camisole en attendant le reste. »

Le P. Tixier surveilla le dîner du roi d'une petite tribune où il se posta. Le repas fini, le nouveau monarque se leva et dit : « Il faut donner cela aux Pères de Saint-Denis. » C'était le moment attendu. « Aussitôt le Père sous-prieur se présenta et on lui donna le manteau royal, la dalmatique, les bottines et toutes les autres pièces qui avaient servi au sacre que l'on avait apportées de Saint-Denis. Comme tous ces habits étaient fort pesants et les pièces assez empêchantes, le Père sous-prieur qui se trouvait tout seul se vit assez en peine comme il ferait, et ce d'autant plus que, sitôt que le roi fut rhabillé, il descendit par un petit escalier dérobé et fut trouver la reine. »

A peine le roi sorti, les portes étant libres, les curieux entrèrent. Dans la bousculade le P. Tixier craignait de perdre quelque pièce de sa razzia sacrée. « Étant dans cette inquiétude, il aperçut à un coin de la chambre une vieille toile de paillasse qu'il prit, et ayant mis tout ce qu'il avait contre terre il le couvrit de cette méchante toile et s'assit sur un petit coffre qui était tout auprès en attendant qu'il verrait quelqu'un de sa connaissance. » Parmi tous les badauds, « personne ne s'avisa de regarder sous cette méchante toile ». Au bout d'une heure, l'exempt des bons Pères vint à passer. Le P. Tixier l'appela à son secours. L'exempt alla querir le carrosse de messieurs du Sacre. Tous y montèrent avec leur butin. A trois heures et demie on était de retour à Saint-Remi. Le reste de l'après-midi se passa à exhiber triomphalement les dépouilles royales à l'admiration de personnes de considération.

Le P. Tixier avait soustrait la camisole à l'avidité de l'aumônier et le manteau à celle du premier gentilhomme de

la chambre. Il avait le droit de tirer de son expérience une leçon pour l'avenir et n'a pas manqué de la formuler. « Il faut remarquer qu'en semblables affaires, il n'y a rien de tel que d'user de diligence, et ce qui a fait que les religieux de Saint-Denis ont eu quelquefois tant de peine à avoir le manteau et autres habits royaux, c'est que, ne se trouvant pas au déshabillé du roi pour les demander, ces habits étant mis entre les mains d'un valet de garde-robe, ce valet de garde-robe aime mieux obliger un premier gentilhomme qui y a quelque prétention que des religieux auxquels ils appartiennent, si bien qu'une des choses les plus importantes, c'est de trouver le moyen de suivre le roi et d'entrer dans sa chambre. ce que sans doute le Père sous-prieur n'aurait pas fait, n'eût été que portant le fourreau de l'épée de Charlemagne, tous les gardes et autres officiers crurent qu'il y avait ordre de le laisser entrer ou que c'était quelque cérémonie particulière. »

Lorsque les curiosités furent satisfaites, on enveloppa soigneusement les marques royales et les vêtements, et le tout fut placé dans le fameux coffre.

Le lundi, les moines allèrent prendre congé de la reine et la remercier « des bontés qu'elle avait eues de leur faire donner le manteau royal, couronne et autres choses susdites ». Ils remercièrent le cardinal Mazarin qui témoigna sa joie « de ce qu'ils avaient été maintenus dans la continuation de leurs droits ». Ils dirent adieu aux confrères et aux amis et firent leurs comptes. Et le mardi 9, à cinq heures du matin, le précieux coffre étant rattaché sur le carrosse, Messieurs du sacre quittèrent Reims et reprirent le chemin de Saint-Denis. Selon une promesse faite huit jours plus tôt, ils s'arrêtèrent quelques heures à La Ferté où les ornements royaux furent présentés à l'admiration des indigènes. Puis, sans incident, on se remit en route. Un grand nombre des religieux du monastère se portèrent à la rencontre de leurs frères et témoignèrent une grande joie « que la piété de leur prince n'avait pas été moindre que celle de ses ancêtres en leur mettant ce sacré dépôt entre les mains, qu'ils remirent avec grand respect dans les armoires du trésor ».

Et tous les Pères, se réjouissant de l'heureuse issue d'une si

périlleuse aventure, conclurent comme le sous-prieur : « A Dieu en soit la gloire ! »

*
* *

Le P. Tixier s'était révélé prudent dans le conseil et intrépide dans l'action, d'un mérite égal dans les travaux de la guerre et dans ceux de la paix. Parmi des péripéties diverses et considérables, on l'avait vu défenseur vigilant et heureux des intérêts de son ordre, autant que fidèle sujet du roi et habile connaisseur des hommes et des choses. Il était désirable que son activité rayonnât sur un théâtre plus vaste. Il n'allait pas tarder à lui être offert.

JEAN LEMOINE — ANDRÉ LICHTENBERGER

*(La fin prochainement.)*

# HISTOIRE DE DEUX AMES[1]

## IV

Dans l'église de la Madonna dell'Aiuto, le jour de l'Annonciation, à la fin de la dernière messe, un prêtre avait solennellement béni devant l'autel, sur un immense plateau porté par deux clercs, la robe noire brochée d'or et le manteau noir broché d'or qui, ce jour-là, devaient revêtir la colossale statue de la Vierge des Douleurs. Par-dessus la robe et le manteau pliés, tout scintillants de broderies aux réseaux si denses que le noir de l'étoffe disparaissait presque et que l'or seul triomphait, on avait posé encore pour être bénits aussi par les paroles rituelles et par l'eau, la couronne d'argent qui devait ceindre le front de la *Dolorosa* et fixer sur le sommet de la tête l'ample manteau, les sept petits glaives d'argent, aux poignées ouvragées, qui devaient être plantés en cercle dans la poitrine, pareils aux rayons d'un ostensoir, et la guimpe de batiste blanche qui devait envelopper le cou, et le petit mouchoir de batiste blanche, ourlé à jour, garni de dentelles, qui devait être mis dans la main étendue et crispée, tandis que l'autre main presserait la poitrine transpercée par les glaives. Une pieuse tradition exige que toutes les choses destinées à l'habillement des saintes images, avant de parer

1. Voir la *Revue* des 15 septembre, 1er et 15 octobre.

les statues et les bustes, reçoivent de Dieu la bénédiction appelée sur elles; et c'est l'occasion d'une cérémonie humble et touchante à la fois, bien connue des dévots qui fréquentent les églises situées dans le voisinage de ces boutiques.

A genoux, le cœur tendrement satisfait, tous ceux qui avaient collaboré à la statue et aux vêtements de la Madone, étaient venus entendre la dernière messe et courber la tête sous les mystiques paroles de la bénédiction. Il y avait là Domenico, le faiseur de saints; il y avait Gaetano Ursomando, le stucateur et doreur; il y avait Donna Raffaelina Galante, la brodeuse, avec ses deux nièces, Concetta et Fortunatina, qui, pendant plusieurs mois, s'étaient appliquées aussi à cet ouvrage; il y avait enfin Nicolino, l'estropié. Chacun d'eux, soit par son art, soit simplement par son travail manuel, avait contribué, peu ou prou, à façonner, à vêtir, à embellir l'image de la colossale Vierge; et chacun d'eux remerciait le Seigneur d'avoir participé, qui grandement, qui modestement, à l'exécution de cette œuvre merveilleuse.

En effet, l'automne précédent, ce gentilhomme étrange et mystérieux, qui avait déjà fait entreprendre, à deux reprises, par tous les ouvriers, stucateurs, peintres, couturières, brodeuses, la longue et difficile besogne, et qui ensuite était redevenu invisible et n'avait plus donné de ses nouvelles, ce gentilhomme avait reparu, pour la troisième fois. Plus las, plus vieux, plus ravagé, quoique son visage restât beau et noble, il avait reparu avec un ardent désir d'avoir sa Madone, pour s'acquitter enfin d'un vœu dont l'accomplissement avait tardé outre mesure. Et, cette fois, ses visites à la boutique de saints avaient été fréquentes, toujours le soir, à l'heure où il savait qu'il ne rencontrerait aucun étranger, où, probablement, Domenico Maresca serait seul, où, dans tous les cas, il n'y aurait avec lui que Gaetano, personnage muet, si obstinément courbé sur sa tâche qu'il semblait s'absorber en elle, pour faire oublier sa présence.

Cédant à la fébrile ardeur du gentilhomme et à la prodigalité des sommes versées, le faiseur de saints avait abandonné d'autres ouvrages moins urgents pour consacrer tous ses soins à la Vierge des Douleurs. Sur les pressantes instances du gentilhomme, il avait dû aller vingt fois chez la brodeuse, à ce

cinquième étage de la rue Mezzocannone où, dans une pièce vaste et nue, autour du large métier sur lequel s'étalait la robe noire, donna Raffaelina et ses deux nièces, à trois places différentes, brodaient durant des heures et des heures, le front courbé, sans lever les yeux, sans dire une parole, bougeant à peine pour renouveler l'aiguillée de fil d'or, pour tirer l'aiguille, pour prendre les ciseaux, tandis que la lumière frappait sur la tête pâle et affinée de la tante, sur les têtes déjà un peu fatiguées des deux nièces. De novembre jusqu'à mars, ils n'avaient rien fait, tous et toutes, que travailler à cette Madone des Douleurs, la statue la plus grande et la plus riche qui, au dire de Domenico, fût jamais sortie de la boutique de saints, et, au dire de Donna Raffaelina, la brodeuse, qui avait cinquante ans et qui brodait depuis quarante, la plus splendidement habillée. Dans les cinq derniers mois, le gentilhomme avait dépensé environ six mille lires pour l'étoffe, pour l'or de la broderie, pour l'argent de la couronne et des glaives, pour le travail des brodeuses et pour tout ce qui était nécessaire à l'achèvement de cette imposante image ; en outre, il avait compté d'avance à Domenico cinq cents lires, et, à la vêture définitive de la statue, le 25 mars, il devait lui remettre mille lires, pour le payer de ses fatigues ; bien plus, il avait promis à Gaetano Ursomando une gratification pécuniaire, et un petit cadeau à Nicolino. Ils avaient donc employé tous avec constance et avec patience, avec zèle et avec sollicitude, les heures, les journées, les semaines, à cette besogne si bien récompensée, à cette tâche qui, pour le plus obscur d'entre eux, était un réconfort spirituel ; et voilà comment ils avaient pu s'agenouiller devant l'autel à la date préfixe et voir sanctifié leur propre labeur.

Aussitôt la cérémonie terminée dans l'église, Gaetano et Nicolino avaient enlevé plateau et vêtements, et s'étaient dirigés vers le portail, suivis du patron et des trois brodeuses. Plusieurs dévots et plusieurs dévotes leur avaient alors emboîté le pas, comme en procession, marmottant des patenôtres ou chuchotant des éloges. La boutique était en face, à quelques mètres de l'église. Domenico prit les devants, ouvrit la porte avec la grosse clef. Les porteurs du plateau entrèrent, puis les trois brodeuses. Quant aux gens qui venaient

derrière, ils auraient bien voulu entrer aussi : car ils savaient que, dans cette boutique, on allait accomplir quelque chose de majestueux en l'honneur de la religion et à la gloire de Marie. Mais, d'une manière courtoise, par des signes discrets et aimables, presque sans paroles, le faiseur de saints éloigna tout ce monde, entra le dernier, referma la porte. D'abord, quelques obstinés restèrent là, essayant de voir à travers les vitres ce qui se passait à l'intérieur; mais la poussière de plâtre, la poussière de stuc, la céruse couvraient les vitres d'un voile si épais que ces ombres têtues, ne pouvant rien distinguer, finirent par s'éloigner à leur tour. Et alors commença, dans un profond silence, la vêture de la Madone, par les seules mains des travailleurs qui avaient coopéré à l'exécution de la statue et des vêtements.

La statue colossale était au milieu de la boutique, posée sur un premier piédestal de bois brut qui en supportait un second; et le second, très riche, avec des bandes circulaires en or mat, rehaussées par une triple rangée d'olives en or luisant, était celui qui devait partir avec elle, prendre place avec elle sur l'autel du temple inconnu. Près de la statue se trouvait la plate-forme à trois marches sur laquelle Domenico avait si longuement besogné. La Madone montrait son beau visage ovale, aux traits délicats, torturé par une indicible angoisse. L'œuvre artistique du peintre s'arrêtait au cou ; à partir de là, une espèce de tunique rigide, en toile blanche, descendait jusqu'aux pieds ; et les deux mains sortaient de la tunique, finement colorées, l'une ouverte sur la poitrine, avec les doigts écartés qui exprimaient la désolation, l'autre étendue et fermée, dans un geste de souffrance qui faisait mal à voir ; et les deux pieds apparaissaient, dans des sandales de forme ancienne ainsi que celles des Carmélites, nus et immobiles, comme cloués par la douleur. Autour de cette figure éplorée, close dans sa blanche tunique sans plis, toutes les autres statues semblaient petites, mesquines, insignifiantes. Il y avait un Saint Sébastien, en demi-buste, dont la poitrine sanglante, le cou nu, les bras nus, étaient percés par de brillantes flèches d'argent; il y avait un saint Jean, dont la juvénile tête bouclée reproduisait celle du saint Jean de Donatello, vêtu d'une chlamyde blanche et armé d'un haut bâton

d'argent, ciselé avec art ; il y avait une sainte Philomène d'un style très baroque, la face animée par une étrange exaltation, ravie en extase et tenant entre ses mains une longue flèche empennée, aussi d'argent, — la flèche de l'amour divin ; — il y avait un saint Thomas d'Aquin dont la grande barbe pleuvait sur la poitrine et dont les doigts, ornés d'un gros anneau d'or où flamboyait une topaze, serraient un livre sacré. Mais, en dépit de leurs couleurs vives, de leurs vêtements précieux, de l'argent fin qui les enrichissait, la *Dolorosa*, dans sa longue tunique blanche, avec cette expression d'abattement et de chagrin profond, éclipsait toutes les autres images.

Domenico monta sur la plate-forme et fit le signe de la croix.

— Allons ! — dit Donna Raffaelina, en se signant à son tour. — Que Dieu nous assiste !

Et elle gravit le premier degré de la plate-forme pour tendre à Domenico une grosse cotte de toile noire, une sorte de jupon très large et très empesé, qui formait beaucoup de plis autour des hanches. Celui-ci, avec des gestes prudents et respectueux, éleva cette cotte au-dessus de la statue, fit d'abord passer la tête dans l'ouverture, fit descendre tout doucement jusqu'à la taille le tissu rigide, puis le serra et l'attacha par derrière au moyen de gros cordons et de fortes épingles. Ensuite la brodeuse, avec une délicatesse légère, comme si elle portait un nouveau-né ou, mieux encore, comme si elle portait la plus précieuse des reliques, prit la robe de lourde soie noire, toute chargée de broderies d'or qui formaient par devant un archaïque entrelacs de fleurs et de feuillages, et elle la tendit à Domenico ; et, de nouveau, celui-ci éleva le splendide vêtement au-dessus de la statue, fit passer la tête par l'ouverture et laissa retomber l'étoffe autour du corps. Soudain la robe s'élargit, se déploya, s'étala sur la cotte de toile disposée tout exprès pour lui donner cette ampleur circulaire ; et le corsage long, chaste, austère, s'ajusta sur le buste avec une perfection qui prouvait le soin mis à prendre les mesures et à faire les essayages. Alors, saisie d'enthousiasme pour son œuvre, Donna Raffaelina monta encore les deux autres marches, demeura par miracle en équilibre près

de Domenico ; et de ses mains pâles, agiles et fines, de ses mains de femme qui a passé toute sa vie à broder avec la soie et l'or les ornements d'église et les atours des saintes images, elle arrangea au cou de la statue la guimpe blanche, lui en ceignit la nuque, lui en recouvrit presque le menton, ainsi que le veut la tradition ancienne. Et puis, tous les deux ensemble, se soutenant à grand'peine, risquant de se jeter bas, tour à tour s'avançant, se reculant, se penchant, mais toujours pleins de révérence pour la sainte image qu'ils habillaient, ils accomplirent l'opération la plus difficile, celle de disposer le fastueux manteau sur la personne de la Vierge et de l'en draper depuis la tête jusqu'aux pieds. Ils commencèrent par le fixer solidement aux crochets de la couronne, mise un peu en arrière sur le chef levé ; ils y ménagèrent des plis flottants à la partie antérieure, de telle façon que la broderie fût visible tout entière, et ils en arrondirent le bas sur le contour de la robe. Alors, du haut de la plate-forme, parlant pour la première fois, Domenico dit à Gaetano Ursomando, d'une voix basse et tremblante :

— Donne-moi les glaives.

Le stucateur lui présenta aussitôt les sept petits glaives, qui devaient être plantés dans la poitrine par sept ouvertures faites au corsage de la robe. Mais, avant qu'il en eût planté un seul, la brodeuse l'arrêta et lui dit :

— Récitons les « mystères douloureux ».

Et Domenico, Gaetano Raffaelina, les deux jeunes filles et l'estropié, à chaque glaive planté dans la poitrine, récitaient un des sept « mystères » ; et, au moment où finit la récitation du septième mystère, le septième glaive, complétant le cercle de rayons, transperçait le cœur de la *Dolorosa*. Enfin, Domenico, d'un geste rapide, plaça dans la main étendue le mouchoir de batiste bouffant. De nouveau toutes les personnes présentes se signèrent. La vêture était achevée.

Avec l'étrangeté de ses vêtements, moitié monacaux et moitié royaux, avec cette hiératique et bizarre splendeur de soies et d'ors, qui avait quelque chose de byzantin et d'oriental, avec tout ce luxe radieux et funèbre, la Vierge des Douleurs emplissait de sa majesté le modeste lieu. Il était midi, et le soleil entrait dans la boutique, et l'or de l'épaisse

broderie aux minutieux dessins compliqués luisait, étincelait, en contraste avec les tons d'or plus sombres et plus paisibles. Sur les deux lés qui formaient le devant de la jupe, sur le corsage, sur les bords du manteau, sur le col et sur les manches, les fleurs, les feuillages, les arabesques s'entre-croisaient de telle manière qu'on n'en distinguait plus ni le commencement ni la fin; c'était un flot montant de lumière qui recouvrait le noir de l'étoffe, c'était une écume d'or qui répandait partout sa richesse envahissante. Le regard s'arrêtait, ébloui, halluciné, charmé par tout cet or; et lorsqu'il s'était, non sans peine, arraché au charme, il se reposait avec un apaisement attendri sur l'argent de la couronne, sur l'argent des glaives, sur la douce blancheur de la guimpe. Enfin, l'œil se fixait sur la face angoissée de la *Dolorosa*, et il en recevait une impression d'autant plus profonde que le sentiment tragique exprimé avec tant de force par le peintre s'accompagnait de cette robe, de ce manteau et de ces ornements : car les habits de deuil, le faste lugubre de l'or, la couronne, les épées, le mouchoir trempé de larmes, complétaient par leur signification symbolique l'œuvre de l'art et de la piété.

— Comme elle est belle! — murmura l'une des nièces, avec une ingénuité attendrie.

— Comme elle est belle! — répéta l'autre nièce.

— O Madone, protège-nous! — dit pieusement Donna Raffaelina.

— Nous t'implorons! — dit à voix basse Gaetano Ursomando.

— Ne nous oublie pas, sainte Marie! — dit l'estropié.

Domenico, la tête courbée, avec un accent de désolation, fut le dernier à dire, comme s'il se parlait à lui-même :

— O Vierge des Douleurs, je me remets entre tes mains!

Tandis qu'ils se recommandaient ainsi à la *Dolorosa*, dans l'effusion de leur âme simple et religieuse, quelqu'un frappa à la porte. D'abord, aucun d'eux n'entendit : à cet instant suprême où venait de prendre fin leur travail matériel et où leur esprit candide pouvait épancher des émotions longtemps contenues, ils étaient trop distraits. Mais, une minute plus tard, on frappa de nouveau, à coups rapides et forts.

— Qui est là ? — demanda Domenico, de l'intérieur, avec un accent de défiance.

— Ouvrez donc ! — répondit une voix impérieuse.

Le faiseur de saints reconnut la voix du gentilhomme, et, avec beaucoup de précaution, il entre-bâilla un battant de la porte, qu'il referma aussitôt.

— Et ma Madone? — interrogea le duc, sans lever les yeux.

— La voilà.

Lorsqu'il l'aperçut devant lui, cette Madone, telle qu'il l'avait conçue dans ses rêves de pécheur contrit, telle qu'il l'avait imaginée dans ses jours de mortel abattement, telle qu'il l'avait désirée dans ses heures de désespoir et de vaine pénitence ; lorsqu'il l'aperçut au milieu de cette splendeur lugubre, telle qu'il l'avait invoquée aux instants où son cœur vaincu s'humiliait, parmi cette richesse qui était celle des draps mortuaires ; lorsqu'il vit ces yeux éplorés, ce cœur transpercé, sous cette pesante couronne qui accablait ce chef un peu rejeté en arrière, sous ce manteau splendide qui était un manteau de deuil, — le gentilhomme tressaillit, son visage se décomposa, ses jambes vacillèrent comme s'il s'évanouissait. On lui apporta un siège, où il se laissa choir ; et, ne sentant plus rien, ne voyant plus rien, n'entendant plus rien, comme un être misérable entouré d'autres misérables, il se cacha la face dans les paumes, éclata en sanglots.

Pas une des personnes présentes n'osa s'approcher de lui, n'osa lui adresser une parole. Les pauvres gens attendirent, muets, dans une attitude respectueuse, que cette crise fût passée. Et bientôt les larmes se séchèrent dans les yeux dominateurs du gentilhomme; par un effort de dissimulation, son visage se recomposa, reprit cet aspect de froideur et d'orgueil que la pâleur croissante et le ravage des traits n'avaient pu abolir. Il se mit debout, et, ferme sur ses jambes, s'avança vers la statue colossale pour en distinguer les détails : il en fit le tour avec lenteur, examina soigneusement toutes choses, mit à cet examen l'attention glaciale d'un marchand. Et enfin, revenu en face de la riche et noble figure, il dit à Domenico, sur un ton bref et sec :

— Vous avez accompli une belle œuvre. Je suis satisfait.

Domenico ne répondit que par une inclination de tête. Et l'autre, toujours avec sécheresse :

— On peut l'emporter? Elle est prête?

— Absolument prête.

— Bon. Mes hommes viendront la prendre après-demain matin, dès la pointe du jour. Vous voudrez bien avoir l'obligeance d'être ici à l'aube, pour leur en faire vous-même la livraison.

— J'y serai.

— Je choisis cette heure matinale pour éviter la curiosité des voisins. Les hommes que j'enverrai s'y connaissent, et ils feront vite l'emballage. Autant de célérité que possible, autant de discrétion que possible... Est-ce entendu?

— Oui, monsieur, c'est entendu.

— Encore autre chose, et une chose essentielle. Il faut qu'aujourd'hui et demain votre boutique demeure close : ma volonté est qu'il n'y entre aucun curieux, aucun indiscret... Aujourd'hui, c'est fête. Mais demain, si cela vous gêne de tenir close votre boutique, je vous indemniserai de votre dérangement.

— C'est inutile. Demain, nous nous reposerons de notre long travail.

— Qui conserve la clef de cette boutique?

— Moi.

— Vous-même?

— Moi-même.

— Eh bien, promettez-moi que vous emporterez cette clef chez vous, que vous ne la confierez à personne, et qu'après-demain vous serez seul quand vous viendrez faire la livraison.

— Je vous le promets.

— Si je n'envoie pas dès demain prendre la Madone, j'ai pour cela mes raisons particulières; et je vous assure que j'en suis très fâché. Mais il y a des circonstances où ni la volonté ni l'argent ne suffisent pour écarter un obstacle. D'ailleurs, Maresca, j'ai confiance en vous : la Madone est à moi, et mon désir est que personne ne la voie, que personne ne sache l'église à laquelle je la destine. Vous agirez donc en conséquence... Qu'est-ce que vous allez faire, quand je serai parti?

— Nous fermerons, si vous le souhaitez.

— C'est cela. Fermez tout de suite.

Réunis, à l'écart, dans une patiente expectative, les autres n'avaient rien entendu de ce dialogue à voix basse. Une dernière fois, le gentilhomme dirigea ses regards sur le visage de la Madone et les y arrêta, fixes, ardents, trahissant une douleur violente et secrète. Puis il secoua la tête, et, après avoir mis la main dans sa poche :

— Pour vous, Maresca, — dit-il, en offrant au faiseur de saints un billet bleu de mille lires.

L'artiste remercia simplement et serra dans un vieux portefeuille en cuir décousu le prix de ses longues fatigues et de son excellent travail. Ensuite, le gentilhomme donna cinquante lires à la brodeuse, cinquante lires à Ursomando, vingt lires à chacune des deux nièces, dix lires au petit estropié; et, comme chacun d'eux voulait, selon la coutume des méridionaux, éclater en remerciements diffus, comme chacun d'eux, touché de cette générosité, voulait lui baiser la main, il eut deux ou trois gestes de dureté hautaine, qui coupèrent court au verbiage et aux démonstrations.

— Adieu, Maresca, — dit-il sur le seuil de la porte.

Et il sortit. Son étrange contenance avait saisi de surprise tous ces braves gens; et la brodeuse, avec un significatif haussement d'épaules, traduisit la pensée commune par cette parole définitive :

— Le pauvre !... Qui sait ?

Les compagnons se séparèrent lentement. Chacun de ceux qui avaient travaillé des mois à cette grande statue et qui désormais ne devaient plus la revoir, prit congé d'elle par une courte oraison, par un signe de croix, par un salut de la tête; les deux jeunes filles, en passant devant elle s'agenouillèrent, baisèrent le bas de cette robe où leurs mains habiles avaient broché l'or avec une assiduité silencieuse, et qui, bénie maintenant par le Seigneur, mise à la statue consacrée, devenue partie de l'Image sainte, était devenue sainte comme l'Image elle-même.

— Vous ne reviendrez qu'après-demain, vers midi, — commanda le faiseur de saints à Gaetano Ursomando et à

l'estropié, parce qu'il voulait se conformer rigoureusement aux ordres du gentilhomme.

— C'est cela, nous reviendrons après-demain ! — répondirent-ils en se retirant, habitués à une obéissance aveugle, et contents du don, contents du repos, contents de tout.

Domenico ferma derrière eux la porte de la boutique et ne demeura qu'une minute devant la Vierge des Douleurs, seul. Car, dans son honnêteté scrupuleuse, il voulait observer à la lettre la parole donnée, et il se proposait de s'en aller lui-même au bout de quelques instants. Il avait promis de ne plus la revoir, cette statue précieuse, jusqu'à l'aube du surlendemain, heure à laquelle la Vierge quitterait pour toujours la boutique où elle était restée près de trois ans : donc, il ne la reverrait plus, puisqu'il avait promis de ne plus la revoir. Et, sans rien dire, il pencha le front, inclina le visage vers les pieds de la *Dolorosa*, vers ces pieds nus dans les sandales et immobiles sur le socle comme si l'angoisse les y avait pétrifiés; et, sans rien dire, il effleura des lèvres ces pieds qui, modelés par ses mains d'artiste, mais bénits et consacrés maintenant, faisaient partie intégrante d'une figure divine, d'un pieux symbole de douleur. Dans cet acte de révérence, d'humilité, d'abandon, le malheureux homme concentra toute son âme simple, recueillit tout son esprit simple; et, en adorant la *Dolorosa* à laquelle il adressait son dernier adieu, il lui confia son salut, dans ce monde et dans l'autre.



Malgré le sommeil profond où il était plongé, Domenico eut tout à coup la sensation qu'il était dans les ténèbres. Mais il ne parvenait pas à relever ses paupières, luttait en vain contre l'engourdissement. Quelques minutes plus tard, la mauvaise odeur d'un lumignon éteint dans l'huile, une odeur âcre et répugnante, parvint à le réveiller. Il ouvrit les yeux, se trouva en effet dans les ténèbres. La petite lampe placée devant une image de saint Dominique Guzman, petite lampe à la lueur de laquelle il avait l'habitude de dormir depuis son enfance, ne brûlait plus. Or, cette habitude était devenue pour lui un besoin impérieux. Si, parfois, lorsque la servante avait

oublié de remettre de l'huile ou de changer la veilleuse consumée, la lampe s'éteignait, ce petit incident avait toujours le pouvoir de réveiller Domenico, quelque profond que fût alors son sommeil.

« Il faut que je rallume la lampe », se dit-il, mal réveillé encore.

De la main, en tâchant de ne faire aucun bruit, il chercha sur la table de nuit la boîte d'allumettes. Il ne l'y trouva pas, eut un mouvement de déception et de lassitude, laissa retomber sa tête sur l'oreiller. Il craignait de réveiller Anna, qui dormait également bien, soit avec la lampe allumée, soit avec la lampe éteinte, et qui ne manquait jamais de se mettre en colère lorsque Domenico faisait du bruit pour la rallumer, se moquant de son mari avec aigreur, comme d'un enfant peureux qui ne sait pas dormir sans lumière.

Domenico se tint quelques instants immobile, réveillé enfin, les yeux ouverts dans l'ombre, prêtant l'oreille pour entendre la respiration d'Anna.

« Elle a le sommeil si tranquille qu'on ne l'entend pas respirer », se dit-il à lui-même.

Et il pensa qu'il pourrait se lever doucement et rallumer la lampe sans réveiller sa femme. Cette obscurité complète l'oppressait, et, en même temps, elle lui inspirait une sorte d'inquiétude étrange ; il pressentait que, s'il ne revoyait pas devant saint Dominique la faible clarté de la veilleuse dans le verre rouge, il ne réussirait plus à se rendormir ! Alors, en se mouvant avec beaucoup de précaution, en s'arrêtant à chaque seconde pour ne pas faire craquer le sommier, il sortit les jambes de dessous la couverture, attrapa ses pantoufles, se mit debout. Et, de nouveau, il tâta longuement la table de nuit, où il se rappelait fort bien que la veille au soir, comme toujours, il avait posé une boîte d'allumettes. Mais non : la boîte n'y était pas.

Que faire ? Une inquiétude incompréhensible l'agitait de plus en plus. Il fit quelques pas, allongea la main, rencontra ses vêtements sur une chaise, au pied du lit, passa son pantalon. Comme il n'y avait pas de porte-allumettes dans la chambre, comme il n'y avait pas non plus d'allumettes dans la poche de son veston, car il n'était pas fumeur, il voulait

aller à la cuisine, où il était sûr d'en avoir. Marchant avec une prudence extraordinaire, étouffant le bruit de ses pas. tâtonnant, s'arrêtant, chancelant. mais continuant tout de même son chemin, il sortit de la chambre à coucher.

« C'est un bonheur que je n'aie pas réveillé Anna! » pensa-t-il, avec un soupir de soulagement.

Grâce à l'expérience qu'il avait de son logis depuis tant d'années, il put se diriger à travers les ténèbres, sans trop de heurts et de bronchades, jusqu'à la cuisine. Depuis que sa femme, l'année précédente, avait congédié la vieille Mariangela, depuis que la pauvre vieille avait dû prendre à jour fixe, impitoyablement, la route du village où elle était née et où elle n'était pas retournée durant sa vie entière, les Maresca avaient changé trois ou quatre fois de domestique, presque toujours par un caprice d'Anna. ou parce que les domestiques étaient paresseuses, insolentes et gourmandes. La dernière, encore jeune, avait déjà passé deux ou trois mois à leur service, comme par miracle, et Anna semblait la protéger beaucoup; mais cette fille, comme toutes celles qui l'avaient précédée, quittait la maison le soir, après le repas, aussitôt qu'elle avait lavé la vaisselle. Anna l'avait ainsi voulu, disant qu'il lui répugnait de garder chez elle pour la nuit ces femmes malpropres, qui salissaient la literie et qui encombraient l'appartement. Et d'ailleurs, c'était aussi une économie : car les servantes qui s'en vont le soir sont payées moins cher que celles qui restent la nuit. Domenico, après avoir lâchement consenti au renvoi de Mariangela, n'avait essayé de faire aucune observation sur ces changements. Le cabinet obscur où dormait jadis la fidèle vieille, était donc inoccupé; et, tandis que Domenico, à travers ces ténèbres, dans ce silence, gagnait à tâtons la cuisine, il songeait qu'en d'autres temps, chaque fois qu'il s'était levé à pareille heure, Mariangela, avec cette finesse d'ouïe qu'ont les chiens de garde. s'était réveillée aussitôt, et lui avait demandé s'il avait besoin de quelque chose. Mais aujourd'hui, rien : l'ancienne fidélité avait déserté la maison; et Mariangela vivait pieusement et solitairement ses derniers jours dans son petit village de la montagne, attendant la mort. Cette pensée lui arracha un soupir. Finalement, après avoir tâtonné çà et là, il réussit à

mettre la main sur un paquet de ces allumettes en bois dont l'extrémité est enduite de phosphore et de soufre, et que l'on n'emploie qu'à la cuisine.

Avec le paquet serré nerveusement dans sa main, il retraversa l'appartement, qui lui inspira une sorte d'horreur mélancolique à cause de ce grand silence, de cette obscurité où il errait comme un fantôme, — silence qui lui semblait trop profond, obscurité qui lui semblait trop épaisse.

— Pauvre Mariangela ! — murmura-t-il.

Il rentra dans la chambre à coucher. toujours étouffant ses pas, retenant son haleine, pour ne pas troubler le sommeil de sa femme. La lampe éteinte était sur une commode, à gauche du lit conjugal, du côté où se couchait Domenico. Appuyé à la commode, il frotta deux allumettes avant d'obtenir la flamme mal odorante, toussa par l'effet du phosphore, avança la main pour rallumer la veilleuse. Il tournait le dos au lit, et, par précaution, il s'efforçait de cacher ce qu'il faisait. Il vit avec surprise que l'huile ne manquait pas, que la veilleuse était neuve et qu'elle s'était éteinte, non pas d'elle-même, mais parce qu'on l'avait noyée dans l'eau.

Une clarté pâle se répandit dans la chambre. Domenico se retourna vers le lit : le lit était vide; Anna ne s'y trouvait pas... Il s'approcha davantage, pour mieux voir : le lit était vide; Anna ne s'y trouvait pas... Il s'approcha davantage encore, palpa les couvertures, un peu rejetées à l'endroit où n'était plus cette femme, palpa l'oreiller dans le creux arrondi qu'avait laissé la tête de cette femme, palpa la couche d'un bout à l'autre, deux fois, avec ses mains : le lit était vide; Anna ne s'y trouvait pas !

Et, tel un coup de foudre, une certitude lui déchira brusquement toutes les fibres et l'âme entière : Anna l'avait abandonné, Anna s'était enfuie! Pas une seconde il ne crut à la possibilité d'un cas fortuit, d'un accident étrange, d'un hasard qui atténuerait ou contredirait l'horrible vérité, cette horrible vérité qui brusquement lui devint évidente, sans être voilée par aucune illusion. Comme tous ceux qui apprennent soudain un malheur suprême dont le choc les terrasse et les anéantit, comme tous ceux qui sont frappés soudain par une mortelle douleur, un vertige croissant le saisit, l'abattit sur

une chaise, au pied de cette couche vaste et déserte qu'Anna venait de quitter; et, dans un immense tournoiement de toutes choses où il perdait la conscience de lui-même, dans le tournoiement du lit, de la chambre, de la maison, de la ville, de l'univers, il pensa :

« Je vais mourir. C'est bien. »

Il ne mourut pas. Quelques minutes après ou beaucoup de minutes après, — car il était incapable de mesurer le temps, — il revint à lui avec la sensation confuse qu'il avait traversé un siècle de douleur interminable ou une seconde de douleur intolérable, et il se retrouva seul, tombé sur une chaise où il y avait des hardes, seul dans cette chambre, seul devant cette couche, seul dans cette maison et dans cette nuit. Et la terreur de cette solitude, de ce silence, de cette ombre, une terreur glacée l'envahit. Il se redressa comme un fou, alluma les deux bougies sur la toilette garnie de dentelles ; il se précipita au salon et y alluma la grande lampe à pétrole, sur la table du milieu ; il courut dans la salle à manger et y alluma la suspension ; et la lumière se répandit partout dans les quelques pièces du petit appartement ; et tout y fut clair, et claire aussi la solitude, et clair le vide de cette demeure : — une solitude définitive, irrévocable ; un vide où la voix même d'une servante ne viendrait pas en aide au désespoir de cet homme abandonné, qui semblait n'avoir fait là tant de lumière que pour se donner la sensation plus nette et plus complète de son abandon.

Dans le petit salon, dans la salle à manger, tout était à sa place, tout était en ordre; mais tout y présentait l'aspect funeste des demeures où vécurent autrefois des êtres palpitants et vibrants, et d'où la vie s'est retirée pour toujours. En proie à une indicible épouvante, il revint dans la chambre à coucher. Là, au pied du lit, il aperçut, du côté qui était celui de sa femme, les pantoufles d'Anna ; il vit sur un siège son peignoir de laine bleue, dont les manches écartées pendaient.

— Oh ! Anna, Anna ! — s'écria vainement l'abandonné.

Ce cri même, dans cette chambre muette, éveilla au cœur éperdu et saignant du pauvre homme un tumulte de rage,

de jalousie, de curiosité amère et sarcastique, tous sentiments nouveaux pour cette nature affectueuse et molle; un transport de colère tel qu'il n'en avait jamais ressenti : — toute la colère réprimée durant des années d'infortune et de contrainte, une fureur d'âme faible, une fureur qui a mûri durant des années, — et, se jetant sur le peignoir bleu, il le mit en lambeaux avec ses mains, avec ses dents, piétina sur les lambeaux en maudissant le nom d'Anna.

— Assassine! assassine! Fléau de ma vie! — hurlait-il dans la chambre déserte.

Et, pour accomplir encore quelque autre vengeance matérielle contre les vêtements, contre le linge d'Anna, pour satisfaire son désir atroce et fugitif d'arracher, de déchirer, de briser, de fouler aux pieds, il s'élança contre le chiffonnier placé à droite du lit, ouvrit le premier tiroir, qui avait la clef dans la serrure, ouvrit le second, le troisième, le quatrième, ouvrit tous les tiroirs, les attirant avec violence, les repoussant avec violence : ils étaient vides, vides, absolument vides.

— Elle a emporté ses affaires, toutes ses affaires! — s'écria-t-il avec terreur.

Et il s'arrêta, vaincu par un tremblement nerveux si incoercible que ses mains ne purent pas refermer le dernier tiroir.

Ensuite, il alla vers une large armoire à glace, où Anna mettait ses robes et ses manteaux. L'armoire était entr'ouverte; il l'ouvrit toute grande : elle était vide, absolument vide, avec les crochets à leur place, mais sans une seule robe, sans une seule jaquette.

Il traversa de nouveau l'appartement, entra dans la petite pièce où jadis avait couché Mariangela et où étaient deux autres armoires, pour le linge et pour les habits. Tous les vêtements d'Anna manquaient. Ce trousseau si riche et si élégant, qui avait coûté si cher à Domenico et dont elle n'avait encore usé qu'une partie, les costumes qu'il lui avait donnés lors du mariage, tout, y compris une robe du matin que la couturière avait apportée l'avant-veille et dont il avait déjà payé la facture, toutes ces choses achetées avec l'argent du mari avaient disparu, toutes, toutes, sans que l'on oubliât

ni un mouchoir, ni un ruban, ni un chiffon. Donc, cette femme n'avait pas seulement prémédité la fuite, n'avait pas seulement combiné avec sang-froid les moyens de l'accomplir; mais elle avait dû en poursuivre l'exécution depuis longtemps, jour par jour, heure par heure! Oui, elle venait de partir cette nuit-là, dès qu'elle avait vu son mari plongé dans un profond sommeil; mais ce n'est pas en une nuit que l'on emporte tant de choses!

— Les effets d'abord, — pensa-t-il avec amertume, — et, cette nuit, la femme après les effets!

Les mains tremblantes, le corps tremblant, comme s'il avait les frissons de la fièvre tierce, il revint dans la chambre à coucher, jeta un regard sur le réveille-matin. Le réveille-matin marquait quatre heures.

« Elle n'était pas seule cette nuit, pour faire le coup : elle était avec Mariano Dentale! » pensa-t-il en se mordant les lèvres, dans un accès impuissant de fureur jalouse, avec l'inutile désespoir de l'homme trahi et planté là.

Et, en même temps que s'offrait à sa pensée le nom du beau jeune homme gouailleur et séduisant dans son insolence, nom qui, durant trois années, avait été le cauchemar secret de son âme prévoyante, un souvenir le frappa, le fit sursauter d'une épouvante nouvelle. N'avait-il pas ouï dire que Mariano devait aller en Amérique pour y chercher fortune? N'avait-il pas ouï dire cela vaguement, à deux ou trois reprises, durant les dernières semaines, tandis qu'Anna, comme toujours, se montrait absorbée, muette, indifférente — Anna qui, sans aucun doute, avait pris la fuite avec lui! Où donc Mariano Dentale s'était-il procuré l'argent nécessaire? Car Mariano était un gueux. Où donc ce gueux avait-il trouvé de l'argent?

Les bijoux d'Anna, c'est-à-dire les bijoux que Domenico lui avait donnés à l'époque du mariage et, depuis trois ans, aux anniversaires de sa fête, quelques autres encore que lui avaient donnés le « compère » et des parents, étaient enfermés dans le tiroir supérieur de la commode, et, pour plus de sûreté, ils étaient réunis dans un coffret de fer dont la clef restait entre les mains du mari. Lorsque Anna voulait se parer, elle lui demandait la clef du coffret, et presque tou-

jours, elle la lui rendait tout de suite, avec une moue ironique motivée par cette méfiance. Près du coffret aux bijoux, il y en avait un autre un peu plus grand, dont il ne livrait jamais la clef à sa femme. C'était là que, depuis des années, il conservait les titres de rente au porteur qui lui venaient de son père, environ trente mille lires amassées par toute une vie de travail. Il est vrai que, lors du mariage, par les frais dont le mariage avait été l'occasion, Domenico s'était vu obligé d'en vendre pour une douzaine de mille lires; et il ne restait qu'environ dix-huit mille lires, auxquelles il n'avait plus touché : car ses gains professionnels suffisaient à l'entretien du ménage. Anna savait que le grand coffret contenait toute la petite fortune de Domenico ; mais elle avait toujours feint de ne pas le savoir, de ne pas s'intéresser à ce contenu ; et elle affectait même de quitter la chambre en haussant les épaules, quand il ouvrait le tiroir de la commode et y plongeait son visage pour une mystérieuse exploration, après quoi, il refermait le tout, et la grosse clef de la commode allait rejoindre les petites clefs des deux coffres dans la poche de son gilet.

Il empoigna ses vêtements, chercha les clefs dans toutes ses poches : aucune des trois clefs n'y était! Il se tourna vers la commode et s'aperçut que le tiroir supérieur, comme ceux du chiffonnier, comme les portes des armoires, était entr'ouvert. Il le fit glisser tout entier hors de la coulisse et, avec des yeux de frénétique, il y chercha les deux coffres de fer : ces coffres n'y étaient plus ! Il allongea les mains, palpa le fond du tiroir comme il avait palpé le lit désert : mais non, les deux coffres n'y étaient plus! Elle les avait emportés, elle avait volé les bijoux, elle avait volé l'argent.

— Assassine et voleuse! — cria le pauvre fou dans la nuit.

Et l'idée lui vint de sortir, de donner la chasse dans les rues aux deux infâmes qui lui avaient ravi son honneur, son bonheur et sa fortune, de les rattraper là où ils seraient, ces deux voleurs qui le spoliaient de tout son bien, mais elle plus voleuse encore que lui, puisqu'elle lui dérobait sa propre personne, puisqu'elle le dépouillait de tout, de tout, de tout, cyniquement, la scélérate! Ah! oui, il réussirait à les rejoindre : car ils ne pouvaient pas encore être loin, ils ne pouvaient pas

s'être embarqués cette nuit même pour l'Amérique; oui, il irait à la questure, il télégraphierait, il les ferait appréhender au corps. Dix-huit mille lires, tout ce qu'il possédait, tout enlevé par cette femme et par son amant!

Il commença de s'habiller à la hâte, mit ses chaussures, sa chemise de jour, son pantalon, son veston; et, tout en s'habillant, il fouillait instinctivement dans ses poches, où il trouva quelques lires de menue monnaie, trois ou quatre peut-être; et ses doigts rencontrèrent le portefeuille où il avait glissé les mille lires données par le gentilhomme pour la Madone des Douleurs. Mais quoi! ce billet n'y était plus! Dans la soirée, il avait montré le billet à sa femme, avec un sourire de satisfaction; et elle, comme une fière grande dame, avait daigné à peine y jeter les yeux. Ah! la scélérate! Avant de fuir, elle avait volé aussi ce billet, ne laissant rien à son mari que le peu qui traînait dans ses poches!

— Voleuse! voleuse! — cria-t-il encore, parmi les sanglots qui montaient de sa poitrine.

En fouillant, une seconde fois, dans ses poches, il n'y retrouva pas non plus la clef de la boutique. Alors, bousculant les chaises, cognant les meubles, sans cravate, avec son chapeau qu'il avait machinalement saisi dans l'antichambre, il s'élança hors du logis, se rua dans l'escalier obscur, arriva jusqu'à la porte de la rue, écarta les battants qui n'étaient clos que par un loquet. La rue était toute noire. Il prit sa course vers la place de l'Ecce-Homo, en rasant les murailles; et, malgré le délire qui le bouleversait, la force de l'habitude fit qu'il ne se trompa point. Toujours courant, il franchit la place de la Madonna-dell'Aiuto, atteignit la porte de sa boutique. Cette porte, comme les tiroirs du chiffonnier et de la commode, comme les portes des armoires, était entr'ouverte. Domenico, en s'y précipitant, trébucha contre la clef tombée à terre et laissée là par les voleurs.

Jamais il ne se rappela comment il avait allumé la grande lampe à pétrole munie d'un puissant réflecteur métallique. Mais le certain, c'est qu'à ses yeux, déjà frappés par une succession de spectacles terribles, un dernier spectacle, plus terrible encore, se présenta. La boutique de saints était pillée, dévastée. La poitrine et les épaules du saint Sébastien avaient

été dépouillées de leurs flèches d'argent, et le stuc, brisé par places, laissait voir le dessous d'argile et l'armature de bois. La main du saint Jean avait été dépouillée de sa houlette d'argent, avec tant de violence que le bras s'était rompu. La main de sainte Philomène avait été dépouillée de sa flèche d'argent. Le saint Joseph, le saint Cataldo, le saint Grégoire n'avaient plus les auréoles d'argent, grandes ou petites, qui couronnaient leurs têtes ; et tous ces saints, jetés à bas de leurs piédestaux pour faciliter le vol du précieux métal, gisaient par terre.

Au milieu de la boutique, la Vierge des Douleurs apparaissait, dénudée, volée de tout. On avait arraché de sa tête la couronne d'argent massif, on avait arraché les sept glaives d'argent massif plantés dans sa poitrine, on avait arraché le manteau chargé d'or, la robe chargée d'or : elle ne conservait que le jupon noir en toile forte, à moitié défait par la précipitation furieuse des dévaliseurs, et la tunique en mousseline blanche, pareille à une chemise, tandis que, sur le front dépouillé, à la place où étaient indiqués les cheveux, il y avait un trou béant, produit par la fureur d'arracher la couronne et le manteau ; la guimpe, lacérée, pendait sur la poitrine ; le mouchoir même avait été pris à la main étendue. Et le vol sacrilège, ce vol qui offensait ignoblement l'image de la Madone ! ce vol qui avait mutilé, brisé les images des saints, qui avait indignement soustrait à ces images bénites et consacrées les ornements bénits et consacrés, ce vol était complet, parfait : tout ce qui avait quelque valeur vénale, depuis les atours de la *Dolorosa*, où l'on avait employé pour six mille lires d'or, jusqu'aux petites auréoles d'argent qui coiffaient les saints et qui avaient coûté dix lires, tout avait disparu, tout ! Et la Madone était là, dépouillée, la tête fracassée ; et les saints étaient là, dépouillés, les bras rompus, le flanc crevé, gisants sur le sol ; et le crime était consommé dans la forme la plus outrageante, la plus odieuse, la plus irréparable.

Domenico poussa un hurlement, s'affaissa comme un moribond aux pieds de la Vierge des Douleurs, resta étendu sur le plancher, comme un mort.

***

Toute la soirée du lendemain, une pluie battante accompagnée de fortes rafales, un subit et furieux orage d'équinoxe avait fouetté les rues et les maisons de Naples. Sur les collines déjà vertes et parfumées, quelques grondements de tonnerre éclataient, tandis qu'en ville, dans les rues désertes où de vastes flaques d'eau noirâtre inondaient le pavé inégal, les becs de gaz répandaient de fantastiques et vacillantes lueurs jaunes. Par instants, les averses devenaient moins torrentielles ou cessaient tout à fait, mais pour recommencer au bout de quelques minutes, avec une violence croissante. Tantôt le vent faisait tourbillonner la pluie comme une trombe, tantôt il la lançait au visage des gens comme un soufflet. Mais là-bas, aux environs de Santa-Maria-la-Nova, aux environs de Santa-Maria-dell'-Aiuto, il n'y avait pas un passant, pas une ombre; rien que le fracas de l'orage, plus intense dans ces rues étroites, avec les tourmentes de pluie qui s'y engouffraient, avec les bourrasques de vent qui s'y emprisonnaient.

Malgré l'heure déjà tardive, la boutique de saints était ouverte encore; à travers les vitres sales et opaques de sa devanture, filtrait une sourde lumière. Il régnait à l'intérieur un silence morne qui faisait contraste avec l'effroyable vacarme de la tempête hurlante, un silence qui avait quelque chose de sinistre. Et tout y était resté comme Domenico l'avait trouvé à l'aube : la spoliation, le vol, le saccage. le sacrilège y apparaissaient dans toute leur évidence et dans toute leur brutalité. Cependant, comme une journée entière, une éternelle journée de stupeur, de désolation et de désespoir, s'était écoulée depuis, les objets n'y avaient plus la même expression singulière, imprévue et violente; à cette heure, il semblait que l'horrible attentat était ancien, qu'on le connaissait de longue date; et les échos du cri d'horreur provoqué par ce spectacle avaient eu le temps de s'assoupir.

Une petite lampe à pétrole, apportée de la rue Donnalbina, brûlait sur la table, parmi les outils, les monceaux de céruse, les pots à l'or et à l'argent, les pinceaux et les

ébauchoirs. Contre le mur du fond s'allongeait, immense et confuse, l'ombre de la colossale Madone que les mains cyniques avaient dépouillée de ses vêtements somptueux et de ses joyaux. Et la statue elle-même était demeurée dans l'affreux état où l'avaient mise les mains des larrons ; et toutes les autres statues, cassées, dépouillées de leurs ornements, projetaient sur les murailles des silhouettes fantastiques et lugubres. Cette demi-obscurité leur convenait bien : l'outrage était moins visible ainsi, et, pour des yeux non prévenus, le sacrilège s'enveloppait d'incertitude.

Domenico veillait dans la pénombre, au fond de la boutique, affalé sur une chaise, les coudes appuyés sur une petite table. Il était seul. Ses humbles compagnons de travail, Gaetano et Nicolino, qu'un voisin était allé chercher le matin pour assister ce malheureux, avaient passé la journée avec lui, avaient pleuré avec lui, éprouvant une douleur simple et candide, s'abstenant de le consoler, ne se risquant à nommer ni la fugitive qui lui avait tout ravi, honneur, bonheur, argent, ni le complice qui avait poussé cette femme à la trahison, au vol, au sacrilège. L'unique service qu'ils lui avaient rendu avait été de ne pas le laisser seul, de lui tenir compagnie tristement; et quel autre service auraient-ils pu lui rendre ? Ils étaient donc restés là, au milieu des statues dépouillées et mutilées, n'osant pas y porter les mains, n'osant pas même toucher le saint Cataldo, chu la face contre terre, n'osant pas même se tourner vers la Vierge des Douleurs, si cruellement blessée à la tête par les barbares qui lui avaient arraché sa couronne ; ils étaient restés avec le faiseur de saints, transis de frayeur et d'étonnement, ne sachant quoi lui dire, comprenant par instinct qu'ils ne devaient rien lui dire et que l'autre ne pouvait rien entendre. Ils avaient veillé avec lui, comme on veille avec un malheureux qui vient de perdre une personne chère, enlevée à son amour par un sort funeste ; et les heures s'étaient écoulées sans qu'ils prononçassent une parole. Puis, vers le soir, mourant de faim, ils étaient sortis, non pas tous les deux à la fois, mais l'un après l'autre, afin de manger un morceau ; et, comme le patron n'avait pas même répondu à leur offre de lui rapporter quelque chose, comme il semblait n'avoir pas même entendu leurs discrètes

sollicitations, ils s'étaient convaincus que le mieux était de le laisser tranquille, abîmé dans sa muette et atroce douleur. Et un peu plus tard, lorsqu'il les avait congédiés, à l'heure où commençait la tempête, ils n'avaient pas insisté pour rester davantage; ils lui avaient obéi, parce qu'ils étaient habitués à lui obéir toujours. Voilà pourquoi, tandis que la pluie faisait rage contre les vitres de la devanture et que le vent secouait les gonds de la porte, Domenico Maresca était seul, les coudes appuyés sur la petite table et le visage caché dans ses mains; seul, anéanti, perdu dans l'immensité de sa désespérance.

Il ne s'aperçut pas que, vers dix heures et demie du soir, la porte s'ouvrait, et qu'une soudaine irruption de vent et de pluie pénétrait dans la boutique, éteignait presque la petite lampe à pétrole; il ne vit pas qu'une femme entrait, refermait la porte à clef, déposait dans un coin son parapluie ruisselant d'eau, essuyait avec son mouchoir sa face humide, ses vêtements trempés. Tout en s'essuyant, la femme fixait les yeux sur cette masse abattue et inerte qu'était le corps de Domenico; mais la masse ne bougeait pas : le malheureux était absorbé dans l'inconscience du désespoir. Alors, elle s'approcha de lui, doucement. C'était « Fraisette. »

Du temps avait passé encore sur la tête de cette gracieuse et infortunée créature; malgré sa jeunesse, les signes de la décadence et de la corruption étaient de plus en plus évidents sur son visage et sur toute sa personne. Ses formes étaient plus grêles, comme si un mal intime eût commencé à les détruire, à l'âge où les êtres humains sont dans la fleur de leur beauté, dans la force de leur santé. Sa démarche était plus languissante, plus traînante, et ses vêtements tombaient en plis lâches, semblaient vouloir l'abandonner. Elle portait un costume de laine violet pâle, ridiculement garni de rubans roses, avec une chemisette en soie rose, d'un rose très vif, chargée de galons d'or, de ganses blanches, de petits boutons; elle avait sur les épaules un de ces petits châles qu'elle aimait, bleu cette fois; et tout cela faisait un ensemble voyant, de mauvais goût, dont le caractère, hélas! n'était que trop significatif. Elle n'avait pas de chapeau, et sa belle chevelure

épaisse était pompeusement arrangée en nœuds, en boucles, en touffes, en anneaux, selon la mode adoptée comme un insigne professionnel par ces pauvres filles errantes dont la haute coiffure, pareille à un casque, se profile pendant la nuit au coin des rues. Son visage émacié, aux pommettes saillantes, était crépi de fard; ses yeux étaient peints, et ses jolies paupières, autrefois roses et transparentes, disparaissaient maintenant sous une couche de bistre bleuâtre; la petite fraise près de son menton, dessinée avec du rouge, ne ressemblait, plus à un signe naturel, à une « envie », n'était plus qu'une ignoble enseigne; et ses yeux troubles, continuellement troubles, attristés, résignés, avaient on ne sait quoi de servile, étaient traversés à certains moments par des ondes de colère servile, par des ondes de larmes serviles.

Elle se pencha vers l'homme accablé, l'appela tout bas :

— Domenico! Domenico!

Mais, sans doute, il n'entendit point, ou bien la douleur le paralysait.

— C'est moi, Domenico! C'est moi, Fraisette! — murmura-t-elle.

Et, comme elle crut s'apercevoir que cette masse inerte tressaillait, elle lui prit délicatement les mains, les lui écarta du visage, le força doucement à la regarder, à la reconnaître. Et, quand Domenico l'eut regardée, l'eut reconnue, le cœur de l'infortuné se brisa, les pleurs jaillirent de ses yeux; et, sanglotant, se tordant les mains :

— Tu vois, Gelsomina, — balbutia-t-il, — tu vois ce qui m'est arrivé... Tu vois ce qu'ils m'ont fait... Ah! les assassins!

— Pauvre ami! Pauvre ami! Pauvre ami! — répétait-elle tout bas, debout en face du faiseur de saints, le laissant pleurer.

— Gelsomina!... Gelsomina!... Pourquoi ne m'a-t-elle pas donné dans le cœur un coup de couteau?... Cela aurait mieux valu... cela aurait mieux valu...

— Oui, — murmura-t-elle, de sa petite voix, si rauque, maintenant, que toute l'harmonie en était détruite. — Oui, car il vaut mieux mourir que de supporter certaines choses...

— Mon Dieu! Mon Dieu! — s'écria-t-il en se frappant la

tête avec les poings, dans un nouvel accès de désespoir, les yeux redevenus arides.

— Oh! ne te frappe pas ainsi, Domenico! — supplia-t-elle, en essayant de lui saisir les mains, de les retenir. — Ne te frappe pas ainsi! Calme-toi! calme-toi!

— Mais sais-tu qu'elle s'est enfuie en Amérique? Sais-tu que je ne la reverrai plus, qu'elle est morte pour moi, que je suis veuf d'elle, et qu'elle vit pourtant, qu'elle vit avec un autre, qu'elle vit pour un autre? Dis, le sais-tu?

— Je le sais, — répondit-elle en hochant la tête.

— Et sais-tu qu'elle a emporté de chez moi dix-huit mille lires, tout ce que je possédais, tout ce qui me restait de l'héritage paternel, et aussi les mille lires que j'avais dans mon portefeuille, ces mille lires que je lui avais montrées? Dis, Gelsomina, le sais-tu?

— Je le sais, — répondit-elle, le front courbé.

— Et sais-tu, sais-tu l'infamie qu'elle a commise ici même, dans cette boutique où jamais elle n'avait mis les pieds, où elle n'est venue que pour un vol sacrilège?... Il ne leur suffisait pas, à lui et à elle, de m'avoir dérobé les laborieuses économies de mon pauvre père et les miennes; elle est venue pour voler la Madone, pour voler les saints; elle a dépouillé la Vierge des Douleurs; elle a tout emporté, afin de vendre l'or, afin de vendre l'argent en Amérique. Cela, tu ne le savais pas!

— Je le savais, et je le vois, — répondit-elle en promenant de tous côtés ses yeux tristes, aux paupières lourdes.

— Aurais-tu jamais pu croire, Gelsomina, que cette femme m'assassinerait ainsi?

— Je l'ai toujours cru, — répondit-elle simplement.

— Dès la première heure?

— Dès la première heure!

— Et tu ne m'as rien dit!... Personne ne m'a rien dit!...

— Mon devoir était de me taire.

— Mais pourquoi?

— Parce que tu l'aimais, parce que tu étais fou, Domenico. Il n'aurait servi à rien de te dire quelque chose.

— Et tu m'as laissé courir à ma perte, toi qui m'aimais! Car, en ce temps-là, tu prétendais m'aimer.

— Oui, je t'aimais; je t'aimais beaucoup! — affirma-t-elle, avec un tremblement de la voix. — Je t'aimais comme je n'ai jamais aimé personne!

— Et tu as gardé le silence! Et tu ne m'as pas averti! Et tu m'as laissé courir à ma perte, ô Gelsomina!

— Moi aussi, je me suis perdue! — déclara la malheureuse, avec l'accent de la vérité.

Et, soudain, la vérité grandit entre ces deux pauvres créatures, les domina, les subjugua, lumineuse, révélée trop tard, inutile et fatale. Tout ce qui avait été, mais qui n'était plus, tout ce qui aurait pu être, mais qui ne serait jamais, l'Irréparable se dressait entre eux comme un fantôme et emplissait de sa présence tragique l'atelier dévasté, parmi les statues brisées, défigurées, parmi les saintes images violées, à cette heure avancée de la nuit, tandis qu'au dehors l'ouragan faisait rage; et ils se regardèrent, frappés par la même fatalité, entraînés l'un et l'autre dans le malheur, dans le déshonneur et dans la fange, parce qu'ils n'avaient pas su reconnaître à temps où étaient la Vie et la Vérité.

Et l'homme oublia sa propre détresse, et son âme se soulagea par les pleurs qu'il versait, et il reconnut l'affinité d'une autre infortune beaucoup plus profonde encore que la sienne, car elle était plus obscure, plus ignominieuse, plus incurable; et il comprit la misère immense d'un autre être, la misère du corps et de l'âme chez un être qui l'avait aimé, mais dont il n'avait pas su apercevoir l'amour, chez un être que lui-même avait aimé aussi, mais qu'il n'avait pas su aimer comme il le fallait.

— Ah! ma pauvre, ma pauvre Gelsomina! — s'écria-t-il.

Et, voyant le visage de la jeune femme se décomposer, devenir livide sous le fard, voyant ce corps maigre secoué par un tremblement, pour la première fois il saisit la pauvrette dans ses bras, et, avec la chasteté d'une compassion infinie, fraternellement, paternellement, il la pressa contre sa poitrine, retint la tête mignonne sur son épaule et posa légèrement un baiser dans les cheveux, tandis qu'elle était secouée toute par des sanglots déchirants, par de mornes sanglots où il y avait une lamentation, la lamentation d'une créature blessée à mort, sans espérance et sans remède.

Gelsomina se dégagea doucement des bras de Domenico, remit en ordre ses cheveux et s'assit près de lui. Une soudaine sécheresse avait tari leurs larmes, apaisé leurs sanglots : la sécheresse de la pitié inutile, de la pitié qui ne peut se transformer en force, en énergie, en courage; de la pitié qui n'a que des larmes froides, des baisers fraternels, des embrassements paternels; de la pitié qui est une émotion sans vertu efficace, de la pitié stérile qui ne peut rien vivifier, de la pitié sans flamme qui ne peut rien anéantir.

— J'aurais été heureux si je t'avais épousée, Gelsomina ! — soupira-t-il avec une tristesse morne, le front courbé.

— Oui, tu aurais été heureux, très heureux! — répondit-elle d'une voix ferme, où vibrait la conviction. — Car je t'aurais honoré comme un bienfaiteur, je t'aurais aimé comme un amant, Domenico!

— Hélas! j'étais aveugle en ce temps-là! Un bandeau couvrait mes yeux.

— Et pourtant, j'ai maintes fois essayé de te faire comprendre. Ne te rappelles-tu pas que, chaque soir, je venais ici te chercher, te parler?

— Oui, je me rappelle.

— Mais tu ne t'apercevais de rien. Tu regardais les fenêtres du palais Angiulli : tu aimais Anna.

— Tu connaissais donc mon amour?

— Certainement; et j'ai fait ce que j'ai pu pour te détacher d'elle. Ne te rappelles-tu pas?

— Oui, je m'en souviens.

— Et je n'ai pas réussi.

— Non, tu n'as pas réussi.

— C'était impossible.

— C'était impossible.

L'entretien se poursuivait, monotone, avec une sorte de froideur, comme s'ils faisaient l'histoire d'un passé très lointain qui n'aurait pas été leur passé, l'histoire de deux personnes qui n'auraient pas été elle et lui.

— Dieu m'a châtié de ma folle passion et de mon orgueilleux désir! — dit-il après une pause, retombant dans l'égoïsme de son malheur.

— Si tu te recommandes à Dieu, il te donnera de la force! murmura-t-elle en hochant la tête.

— Oh! moi, je suis perdu! — gémit-il, d'un air sombre.

— Il faut être courageux : les hommes doivent montrer de l'énergie.

— J'avais une femme; je ne l'ai plus...

— Oublie-la, cette femme : elle a voulu ta perte.

— J'avais une petite fortune; je n'ai plus un sou...

— Tu peux travailler encore. Le Seigneur t'enverra du travail.

— Demain, on me jettera en prison comme un voleur.

— Toi?

— Oui, moi!

— Mais comment?

— Parce qu'elle a volé les habits de la Madone, qui avaient coûté six mille lires, et les ornements d'argent, et tout. Or, je dois livrer demain cette Madone à celui qui me l'a commandée et payée jusqu'à la dernière lire.

— Dis qu'elle n'est pas finie encore.

— C'est impossible : il l'a vue terminée. A l'aube, il enverra ses gens pour la prendre.

— Va chez lui, raconte-lui tout.

— Je ne sais pas où il est.

— O mon Dieu!

— Je te dis que je suis perdu, Gelsomina. Ma seule ressource est de ne pas me souvenir que je suis chrétien, et de me tuer aux pieds de cette Madone.

— Non! non! — protesta-t-elle avec force.

— Il faut bien pourtant que je le fasse : car je ne consentirai jamais à m'entendre appeler voleur.

— Tu veux donc aller en enfer?

— L'enfer! Anna m'y a mis, pour cette vie et pour l'autre!

Elle le regarda, éperdue.

— Ainsi, tu veux te tuer? — lui cria-t-elle sur le visage, en lui serrant les mains, en le brûlant de ses regards où luisait la fièvre de la désespérance. — Tu veux te tuer? Mais, à ce compte, qu'est-ce que j'aurais dû faire, moi? J'étais une fille honnête, et je t'aimais; et tu m'as repoussée, tu n'as pas voulu

de mon amour; et alors je me suis livrée au premier venu, par faiblesse, par tristesse, parce que je ne savais plus quoi faire de ma personne. Est-ce que je n'aurais pas dû me tuer, le lendemain de ma chute? Don Franceschino Grimaldi m'a plantée là; et ensuite, délaissée, perdue désormais, j'ai roulé de plus en plus bas, parce que j'étais seule, parce que j'étais lâche, parce que personne ne venait à mon secours, pas même toi; et, d'ailleurs, peut-être n'eût-il plus été possible de me secourir. Ah! que de fois la mort m'a paru belle! Et cependant je ne me suis pas tuée. Je ne peux pas te dire mon histoire tout entière, Domenico; mais, si je te la racontais, elle te donnerait le frisson... Non, non, je ne veux pas te la raconter; tu ne dois pas la connaître. Que ne puis-je l'oublier moi-même!... Eh bien, cette envie de mourir, je l'ai eue chaque matin, chaque soir; et je ne me suis pas tuée!... Autrefois, il y a deux ou trois ans, ma vie de honte me procurait de quoi vivre; j'avais des robes, des chapeaux. Mais ensuite, il est venu des infâmes, comme Gaetanino Calabritto, qui m'ont tyrannisée, qui m'ont maltraitée, qui m'ont dépouillée... Et puis, j'ai été malade... à l'hôpital. Mais j'en suis sortie; et, à ma sortie... à ma sortie... tu comprends... ce fut pis encore...

Il l'écoutait avec égarement, épouvanté par ce récit effroyable.

— Demande à Gaetano, le stucateur, la façon dont je vis à présent! — continua-t-elle d'un air sinistre. — Il habite en face de la maison... Il m'a rencontrée ce soir, à dix heures... J'étais sur le trottoir. Car il faut que j'aille sur le trottoir... C'est lui qui m'a tout raconté. Et je suis accourue, Domenico; je suis accourue pour te dire que, si quelqu'un avait dû se tuer, si quelqu'un devait encore se tuer, c'est moi, moi seule... moi qui étais une bonne fille... et qui suis une malheureuse...

— Mais tu ne t'es pas tuée!... Tu ne voudrais pas te tuer?

— Non! — dit-elle en se levant. — J'attends que Dieu m'enlève à mes tribulations.

— Tu attends!...

— Oui, j'attends... J'espère... Ce jour viendra... J'espère qu'il viendra bientôt... Adieu.

— Tu pars?... Tu pars si vite?...

— Il est tard, il faut que je m'en aille, — dit-elle avec résignation.

— Tu me laisses seul?

— Je ne puis passer la nuit chez toi, — reprit-elle avec un sourire amer.

— Mais tu reviendras?... Tu reviendras demain?

— Non. Est-ce que je pourrais venir ici en plein jour? Oublies-tu qui je suis?... Dans ta maison... une femme comme moi... sous les yeux de tout le monde... Non, non, je ne viendrai pas!

— Où donc pourrai-je te voir? — insista Domenico, par besoin égoïste d'être assisté dans son désastre.

— Pas chez moi! pas chez moi! — s'écria-t-elle en faisant un geste d'horreur.

— Tu as raison, — approuva-t-il, d'une voix lente.

Et ils se regardèrent au visage. Le sort les avait rapprochés autrefois, et ils tenaient alors entre leurs mains le repos et la douceur de leur propre vie, et ils les avaient laissé fuir, par ignorance, par aveuglement, par timidité, par faiblesse. Au-dessus d'eux, au-dessus de leurs âmes débiles, au-dessus de leurs caractères mous, un être fort et cruel avait surgi; une femme impérieuse et méchante les avait attaqués au nom de ses instincts de domination, de cupidité, de puissance, les avait attaqués, vaincus, détruits. Et, emportés par le tourbillon, ils ne s'étaient plus rencontrés que pour se plaindre mutuellement, pour pleurer ensemble, pour se lamenter sur leur misère, mais trop faibles pour se sauver l'un l'autre, incapables d'agir, incapables de lutter, incapables de vivre; finalement réduits à attendre que Dieu les délivrât de leurs tribulations, à espérer l'heure de la délivrance, la mort qui donne la paix... Ils se regardèrent, plus malheureux que ne le furent jamais créatures humaines; et ils eurent le sentiment qu'ils n'avaient plus rien à se dire, que leurs mains ne devaient plus se toucher, que leurs vies devaient se séparer pour toujours. Car leur salut n'était plus en eux-mêmes; il était hors d'eux, au dessus d'eux, dans des mains mystérieuses et closes, dans les mains souveraines du Très-Haut.

Resté seul au fond de sa boutique, Domenico croisa ses bras sur la table, y cacha son visage et versa des larmes froides et rares. Dans la rue, sous la pluie, la frêle ombre nocturne de Gelsomina s'éloignait, avec une démarche lasse; et sur les joues de l'infortunée coulaient des larmes froides et rares.

MATHILDE SERAO

(Traduction de G. HÉRELLE.)

PORTS DE FRANCE

# LE HAVRE

La fonction des grands ports est ordinairement multiple. Il est rare que ces puissants organismes ne jouent qu'un seul rôle dans la vie économique d'un pays. Dernièrement, je mettais sous les yeux des lecteurs de la *Revue* un de ces exemples exceptionnels de port à fonction unique [1] : Dunkerque est à peu près exclusivement un port régional, dont toute l'activité dépend des forces productrices et du pouvoir de consommation de la région du nord de la France qu'il dessert. Avec Le Havre, nous abordons, au contraire, l'étude d'un port à fonctions variées, à la fois régional, industriel et commercial. Toutefois ces divers rôles y sont d'importance très inégale, en sorte que les deux premiers se subordonnent, pour ainsi dire, au troisième. Le Havre est, par-dessus tout, une grande place de commerce maritime. C'est là son caractère principal et dominant, celui qui lui donne sa physionomie particulière, auquel il est redevable de son développement dans le passé, celui qu'il faut avoir en vue pour favoriser efficacement son essor dans l'avenir. C'est donc celui qu'il convient d'examiner tout d'abord.

1. Voirla *Revue* du 1er janvier 1 903.

# I

## LE MARCHÉ DU HAVRE

Une visite à la compagnie des Docks et Entrepôts donne une impression saisissante de l'importance de la place du Havre. D'énormes piles de sacs de café s'élèvent jusqu'au toit, s'allongent dans tous les sens, serrant au plus près possible les voies ferrées intérieures qui assurent la circulation des wagons. Et les magasins succèdent aux magasins, offrant toujours ce même spectacle d'encombrement ordonné. Les moindres espaces ont été savamment utilisés ; cependant la compagnie à laquelle est assuré le monopole de l'entrepôt réel a dû louer d'autres magasins pour loger les stocks énormes de café qu'elle détient[1]. Trois millions de sacs, représentant près de deux cent mille tonnes de café, se trouvent ainsi entreposés au Havre.

On m'explique, il est vrai, que les dernières récoltes du Brésil ont été extraordinairement abondantes, que la production du café dans le monde tend à excéder la consommation, que l'amoncellement énorme de sacs que j'ai sous les yeux traduit cette abondance et cet excès. C'est le stock invendu et grossissant qui attend les besoins de la consommation. Une statistique publiée sous les auspices de la Chambre de commerce de Hambourg m'apprend que le stock mondial de café était de 447 810 tonnes au 1er janvier 1901, de 689 010 tonnes au 1er janvier 1902, et qu'il atteignait 774 330 tonnes au 31 décembre de la même année[2].

Mais pourquoi une partie si importante de ce stock est-elle

1. Le monopole de l'entrepôt réel est entre les mains de la Compagnie des Docks et Entrepôts. Trois autres sociétés d'entrepôts existent au Havre, la Compagnie Havraise des Magasins Généraux, les Docks du Pont-Rouge et les Docks de Tancarville; mais le café, frappé de droits d'entrée considérables (136 francs les cent kilos au tarif minimum), ne peut pas venir en entrepôt libre et se trouve uniquement dans les magasins des Docks et Entrepôts.

2. *Hamburg's Handel im Jahre 1903. Berichte, herausgegeben auf Veranlassung der Handelskammer*, p. 99.

venue précisément au Havre? Pourquoi n'est-elle pas demeurée dans les pays de production? Pourquoi n'a-t-elle pas pris le chemin de Hambourg ou de tel autre grand port?

Hambourg avait en magasin au 31 décembre 1902 moins de cent mille tonnes de café, exactement 91 000[1], environ le huitième du stock mondial. Avec ses deux cent mille tonnes, le Havre détenait à lui seul plus du quart de ce stock. La proportion est d'autant plus surprenante que les quantités de café entrées et sorties par Hambourg sont plus considérables que les quantités entrées et sorties par le Havre. Le mouvement de Hambourg a été en 1901 de 204 000 tonnes à l'importation, de 204 000 tonnes aussi à l'exportation. Celui du Havre se chiffre seulement par 150 682 tonnes à l'importation et 27 054 à l'exportation.

Ainsi, le grand port allemand reçoit et expédie plus de cafés que le Havre, mais il en garde moins. Quels avantages trouve donc le commerce à laisser dans les magasins du Havre ces trois millions de sacs de café?

Il y en a un premier, facile à saisir et qui tient à la situation financière générale de la France. Les cafés qui s'empilent aux magasins de l'entrepôt réel représentent des sommes considérables. Même aux cours très bas pratiqués vers la fin de 1902, ces trois millions de sacs valent plus de cent millions de francs. Il faut donc trouver quelque part cette somme importante et la trouver aux meilleures conditions possibles. Or, en France, grâce aux habitudes générales d'épargne, grâce à la timidité des capitaux qui hésitent devant les placements industriels, grâce au système du « bas de laine », l'argent n'est pas cher. La Banque de France avance 80 p. 100 des warrants délivrés par les Docks et Entrepôts au taux ordinaire de son escompte, soit environ 3 p. 100. En Allemagne, au même moment, le taux d'escompte est de 5 p. 100; il a été de 7 p. 100 il y a trois ans. Ainsi, cent millions de café au Havre dépensent trois millions, pendant que cent millions de café à Hambourg en dépensent cinq. Voilà une première raison de les diriger sur le Havre.

Mais ce motif de préférence n'est pas spécial au Havre, et

1 *Hamburg's Handel in Jahre 1903, Berichte...*, p. 101.

la revanche du bas de laine français s'opérerait tout aussi bien à Marseille, à Bordeaux, dans tout autre port français. Quel attrait particulier détermine donc les cafés à venir au Havre ?

Le principal est sans contredit la bonne organisation du marché à terme complété par une *Caisse de liquidation*, institution locale, imaginée et constituée par des Havrais, et qui a servi d'ailleurs de modèle à plusieurs créations analogues en France et à l'étranger.

Sans le marché à terme, les trois millions de sacs de café qui sont aux entrepôts n'y seraient pas venus et n'y demeureraient pas. Nous avons dit tout à l'heure l'avantage général qu'ils trouvaient à y séjourner plutôt qu'à Hambourg. Mais ils n'y séjournent pas au compte des mêmes personnes ; ils ne restent pas dans les mêmes mains. L'espérance d'un profit à réaliser pousse les spéculateurs à acheter, vendre et racheter sans cesse ces mêmes sacs de café qui changent bien des fois de propriétaires sans changer de place. Ils demeurent là pour gager les opérations dont ils sont l'objet, et leur présence ne s'explique que par ces opérations. Entre tous les ports de France sur l'Océan, le Havre n'est devenu le grand entrepôt des cafés qu'en raison de l'activité et de l'organisation supérieure de son marché à terme [1].

C'est pourquoi une visite aux Docks et Entrepôts du Havre doit se compléter par la connaissance exacte du fonctionnement du marché à terme et de la Caisse de Liquidation. L'amoncellement de marchandises qu'on a observé dans les

1. Voici le tableau du mouvement des cafés au Havre depuis 1891 :

| Années. | Importation. | Exportation. | Stock visible au 31 décembre. |
|---|---|---|---|
| — | — | — | — |
| 1891. . . . | 84 838 tonnes. | 36 016 tonnes. | 12 397 tonnes. |
| 1892. . . . | 116 957 — | 46 390 — | 22 705 — |
| 1893. . . . | 114 901 — | 60 599 — | 18 488 — |
| 1894. . . . | 100 442 — | 50 432 — | 24 367 — |
| 1895. . . . | 122 174 — | 50 589 — | 26 408 — |
| 1896. . . . | 100 806 — | 42 259 — | 21 793 — |
| 1897. . . . | 150 243 — | 49 835 — | 61 708 — |
| 1898. . . . | 124 288 — | 40 356 — | 80 760 — |
| 1899. . . . | 129 304 — | 36 618 — | 103 258 — |
| 1900. . . . | 103 170 — | 45 708 — | 89 571 — |
| 1901. . . . | 150 628 — | 27 054 — | 140 868 — |

Docks a sa cause là. Il faut la dégager d'une façon précise pour comprendre la raison de ce qu'on a sous les yeux.

Le marché à terme offre un danger grave. Des spéculateurs imprudents peuvent s'engager bien au delà de leurs ressources, se laisser surprendre par un mouvement subit et accentué de hausse ou de baisse, et se voir dans l'impossibilité de faire face à leurs obligations. Si leur manque de clairvoyance, de coup d'œil ou de sagesse n'entraînait que leur propre chute, il n'y aurait là, en somme, au point de vue général, qu'une leçon efficace. Malheureusement, tous ceux vis-à-vis desquels ils étaient engagés sont atteints par leur chute. Tous leurs calculs se trouvent déjoués, toutes leurs prévisions contrariées, et souvent d'autres chutes, conséquence de la première, ébranlant à leur tour la situation de la place, produisent le phénomène du château de cartes qui s'écroule et déterminent un véritable krach. La faute d'un spéculateur important amène ainsi des désastres d'une portée générale par suite de la solidarité que crée le crédit entre tous ceux qui y ont recours.

C'est alors qu'interviennent d'ordinaire, sous la pernicieuse influence d'une panique générale et d'une émotion vive, ces réglementations du marché à terme qui, sous prétexte de sécurité plus grande, embarrassent de mille entraves les opérations commerciales les plus légitimes et les plus nécessaires. Rien n'est dangereux, en toute matière, comme les lois faites sous l'impression aiguë d'un événement tragique ; cela est particulièrement vrai quand il s'agit de questions aussi complexes par leur nature que celles du marché à terme. On sait comment l'Allemagne a nui à certaines de ses grandes places de commerce avec sa législation récente. En France, nous avons heureusement échappé à une menace du même genre[1] après la crise récente de Roubaix : mais toute catastrophe financière se produisant sur un point quelconque du territoire provoque une agitation de l'opinion et pose la question à nouveau. Il n'existe qu'une seule manière de sauver le marché à terme des interventions maladroites du législateur, c'est de

1. Voir la *Proposition de loi sur les affaires à terme en marchandises*, de M. Honoré Leygues et la protestation de la Chambre de commerce du Havre, dans sa séance du 17 janvier 1902.

faire soi-même, entre intéressés, l'opération nécessaire d'assainissement et d'organisation dont il a besoin pour rendre sans danger les services qu'on attend de lui.

Les commerçants du Havre ont résolu ce problème difficile en créant, en 1882, la « Caisse de Liquidation des Affaires en Marchandises ». Ils ont donné à leur marché à terme la stabilité qui lui faisait défaut, sans rien enlever à sa souplesse, tout au contraire.

C'est, en effet, la même cause qui compromet à la fois la stabilité des affaires à terme et leur activité. La solidarité créée entre les divers négociants qui les traitent produit ce double résultat que la faillite d'un seul d'entre eux peut amener un désastre général, ce qui constitue un danger permanent, et que, dans la crainte de ce danger, chacun mesurant ses risques à la solidité toujours un peu incertaine du crédit de la seule personne avec laquelle il traite, perd confiance, s'engage avec timidité, ce qui amène un ralentissement des affaires et tend à paralyser le marché.

Il fallait donc organiser le marché à terme de telle sorte que cette solidarité, nuisible à la sûreté comme à l'activité des transactions, n'existât plus ; que la dépendance mutuelle des négociants de la place disparût ; que chacun courût seulement les risques propres de son opération, mais se trouvât autant que possible à l'abri des risques résultant de la faute, de l'imprudence, ou de la simple mauvaise chance de sa contre-partie.

La Caisse de Liquidation est arrivée à ce résultat de la façon suivante : elle a supprimé les risques provenant de la contre-partie en devenant elle-même la contre-partie de toutes les opérations à terme pour lesquelles on a recours à ses bons offices. Un négociant achète à terme cinq cents sacs de café ; son courtier se préoccupe de trouver une contre-partie pour vente de cinq cents sacs, puis il présente à la Caisse de Liquidation la déclaration d'achat et la déclaration de vente. Deux marchés sont alors conclus, l'un entre le négociant acheteur et la Caisse de Liquidation vendeur, l'autre entre la Caisse de Liquidation acheteur et le négociant vendeur. Désormais les deux négociants s'ignorent l'un l'autre, sont absolument indépendants l'un de l'autre. Que le premier fasse

faillite, peu importe au second. Le second, comme le premier, n'a en face de lui que la Caisse de Liquidation.

Il suit de là que la Caisse assume tous les risques sur sa tête. Elle courrait donc à sa propre perte en rendant service aux négociants si elle ne prenait pas des précautions spéciales. La principale consiste dans « l'appel des marges » qui a lieu d'ordinaire une fois par jour, mais que la Caisse se réserve le droit de faire deux fois par jour, à chaque Bourse.

L'appel des marges a pour but de diviser les risques. Si je suis acheteur de café sur un terme éloigné, si le café monte beaucoup et si je ne me trouve pas en mesure de payer à l'échéance du terme au vendeur qui me livre, ou de régler la différence, ma contre-partie est exposée à perdre des sommes importantes. Au contraire, si à chaque Bourse, ou tout au moins une fois par jour, ma contre-partie me fait verser la différence entre le cours du jour où j'ai acheté et le cours actuel, les risques que je lui fais courir sont très divisés ; ils sont chaque jour égaux à la hausse de ce seul jour multipliée par le nombre de sacs sur lesquels j'opère, et ils ne peuvent jamais être supérieurs, parce que mon impossibilité de verser les marges appelées provoque la clôture immédiate de l'opération[1].

Seconde précaution : la Caisse de Liquidation, qui appelle quotidiennement les marges dues par les acheteurs en cas de hausse, par les vendeurs en cas de baisse, ne leur verse pas le montant des marges correspondantes dans le cas contraire. « Les marges encaissées, puis redevenues libres par suite de la fluctuation des cours, sont reportées au crédit du compte

1. Voici le texte de l'article 20 du *Règlement* de la Caisse de Liquidation :

« A défaut de versement d'une marge, ou en cas de suspension de paiement ou d'arrêt dans les affaires d'une maison, même pour cause de force majeure, et en raison de l'indivisibilité de tous les engagements, la Caisse de Liquidation, sans mise en demeure et sans avis ni formalités préalables, *clôt et liquide d'office* tous les contrats existant pour le compte du contractant, et la compensation s'opère de plein droit entre les soldes débiteurs et créditeurs des différentes liquidations, le montant des déposits, marges, primes, nantissements, récépissés-warrants, titres et cautions réalisés, etc., et tout solde quelconque figurant ou revenant au crédit du défaillant. Tout reliquat actif du compte courant est mis à la disposition de qui de droit, tout reliquat passif dudit compte est immédiatement exigible et le recouvrement en est poursuivi par les voies de droit. »

courant (de chaque contractant) », dit l'article 17, § 3 du *Règlement*.

Enfin, troisième précaution : la Caisse exige de tout contractant, et pour toute affaire nouvelle, un « Original Déposit », sorte de cautionnement garantissant l'exécution des conditions du marché et la bonne liquidation finale. Ce déposit n'est pas énorme, il est vrai : « neuf francs par balle de coton, deux francs cinquante centimes par sac de café, huit francs par tierçon de saindoux, vingt-cinq francs par balle de laine, cent francs par tonne de cuivre, cinquante francs par caisse d'indigo, quatre francs par sac de poivre et cinq francs par sac de cacao[1] ». Mais ce n'est là qu'un minimum, et le Conseil d'administration de la Caisse se réserve le droit d'exiger un versement supérieur, soit par mesure générale, soit par mesure individuelle[2]. Grâce à cet euphémisme, la Caisse peut non seulement élever le déposit pour une sorte de marchandises sur laquelle elle prévoit des oscillations brusques, mais aussi prendre des sûretés spéciales vis-à-vis d'un négociant dont la situation lui inspire des craintes.

On le voit, la Caisse de Liquidation ne fonctionne pas d'une façon purement automatique. Elle ne se borne pas aux précautions générales, elle reste maîtresse de juger la valeur du crédit de ses clients. Elle n'est pas forcée non plus d'ouvrir ses portes à tout venant; elle choisit ses clients : « Le contractant, dit l'article 3, doit être domicilié et patenté au Havre; il doit être agréé par le Conseil d'administration qui peut toujours revenir sur l'admission et en suspendre ou annuler les effets. » Ces dispositions ont donné les plus heureux résultats; elles assainissent le marché à terme. « Nous ne voulons pas être une maison de jeu, me dit le directeur de la Caisse, M. Laude; nous n'admettrions pas, par exemple, un ferblantier sous prétexte qu'il est « domicilié et patenté au Havre »; nous savons bien, en effet, qu'il n'a rien à faire ici. Nous admettons, au contraire, un industriel, un négociant, un armateur, parce que nous pouvons lui rendre service pour ses affaires, parce qu'il a réellement besoin de nous. »

1. Article 7 du *Règlement*.
2. Article 9.

Et le directeur m'explique que la plupart des contrats ont pour origine des arbitrages, opérations conseillées par la prudence, sortes d'assurances spéciales souscrites par l'individu intéressé à une marchandise contre les fluctuations possibles de sa valeur. Un industriel de la région rouennaise achète un chargement de coton à la Nouvelle-Orléans ou à Savannah à un prix déterminé. Avant qu'il puisse l'employer effectivement dans sa filature, il se passera du temps, le coton pourra baisser, et cette matière première se trouvera peut-être représenter un prix exagéré au moment où il la recevra. Pour se couvrir contre ce risque, il vend à terme, au Havre, pareille quantité et qualité de marchandise sur l'époque probable de l'arrivée de son coton. Dès lors, il est tranquille; l'approvisionnement de matière première qu'il s'est assuré, peut-être plusieurs mois à l'avance, ne sera pas acheté par lui au-dessus du cours du moment où il l'emploiera, car s'il perd sur le coton acheté à la Nouvelle-Orléans, il gagne sur le coton vendu au Havre, et inversement. Les deux opérations se compensent: elles ne peuvent être en aucun cas une source de profit, mais elles préviennent les pertes possibles. On ne saurait imaginer une combinaison ressemblant moins à une spéculation.

Ce n'est là, d'ailleurs, qu'une des sortes d'arbitrages pratiquées, l'arbitrage d'importation; il y a aussi les arbitrages entre deux qualités d'une même marchandise ou deux marchandises différentes, les arbitrages entre deux places, les arbitrages entre deux mois[1]. Je n'entrerai pas dans le détail infini des variétés d'arbitrages imaginées par les négociants ; j'ai voulu indiquer simplement que le marché à terme n'est pas nécessairement un jeu, qu'il peut servir les calculs de prudence d'un industriel, qu'il recouvre souvent un simple fait d'assurance.

Précisément à cause de son rôle utile sur une grande place de commerce, le marché à terme a besoin d'être protégé contre les excès de la spéculation. Il faut que les négociants sérieux aient confiance et que les autres soient détournés de la Bourse. La Caisse de Liquidation remplit ce double office.

1. Sur les différentes formes d'arbitrages, Voir *Liquidation des marchés à terme en marchandises*, par Olivier Senn (Paris, Léopold Cerf, 1888, chapitre IX).

Elle crée la confiance en établissant la stabilité, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut : on n'est plus inquiet du crédit de sa contre-partie quand on ne risque plus d'être ruiné par sa faillite. Mais le spéculateur marron, l'agioteur d'aventure, ne trouvent pas leur compte à la discipline sévère de la Caisse de liquidation. De là les attaques dont elle est l'objet.

Il est clair tout d'abord que les individualités contre lesquelles la Caisse croit devoir prendre des garanties supplémentaires, dont elle exige un déposit supérieur au minimum, ou dont elle se refuse à enregistrer les marchés, critiquent amèrement ses décisions. Tout condamné a tendance à maudire ses juges.

De même ceux dont la Caisse a fait déclarer la faillite, s'en prennent à l'organisation de l'appel des marges ; ils prouvent dans certains cas que cette catastrophe aurait pu leur être évitée s'ils avaient réglé seulement à l'échéance. Il est, en effet, très dur de se voir déchu parce que, à un moment quelconque de la période qui sépare la naissance d'un contrat de sa réalisation, on n'a pas été en mesure de régler une différence existant à son détriment, alors qu'en fin de compte on pouvait avoir droit à un profit.

Ce sont là cependant des sévérités nécessaires. Et ce qui le prouve, c'est que l'intermédiaire de la Caisse de Liquidation n'a rien d'obligatoire en droit, mais est général en fait. Aucune loi, aucun règlement local n'imposent à personne de faire enregistrer son marché à terme par la Caisse ; mais tous les hommes d'affaires sérieux du Havre ont recours à elle. Par ce suffrage journalier et tacite depuis plus de vingt ans, ils donnent la meilleure des adhésions aux statuts de la Caisse ; ils reconnaissent que sa discipline n'est pas inutilement dure, ils approuvent l'usage qu'elle en fait, et, parmi ceux qui seraient tentés de soulever des critiques, bien peu oseraient chercher à conclure un marché à terme directement avec une contre-partie. Ce serait en effet proclamer qu'ils ont des raisons personnelles de se soustraire à l'appel quotidien des marges : ce serait ruiner leur crédit.

Le trait le plus remarquable de la Caisse de Liquidation du Havre, c'est qu'elle constitue une création absolument originale et que, ne s'étant inspirée d'aucune imitation mala-

droite, elle correspond exactement aux besoins de la place. Par contre, son succès a provoqué la fondation d'institutions analogues soit en France soit à l'étranger. Toutes n'ont pas réussi, parce qu'elles n'ont pas rencontré partout les mêmes conditions qu'au Havre. Deux Caisses de Liquidation, établies à Paris et calquées sur celle du Havre, ont promptement disparu. Celle de Marseille a duré cinq ans seulement. On m'en donne la raison suivante : sur ces places les clients du marché à terme en marchandises sont ou bien de très grosses maisons qui traitent directement entre elles, présentent une surface considérable et n'ont pas besoin, par suite, de l'aide de la Caisse, ou bien, au contraire, de petits spéculateurs que la nécessité d'avancer les marges et le déposit met en fuite. Une Caisse de Liquidation semblable à celle du Havre n'est pas à la mesure de ces marchés. Elle n'y trouverait pas une clientèle nombreuse de négociants trop modestes pour imposer leurs conditions, mais beaucoup trop sérieux pour être entravés par la surveillance constante et les appels quotidiens de la Caisse.

Londres et Hambourg possèdent des Caisses de Liquidation à peu près semblables à celle du Havre, mais à Hambourg, comme on le sait, la législation spéciale de l'Empire allemand tend à restreindre l'activité des transactions. Pendant l'année 1902, la *Waarenliquidationskasse* de Hambourg a traité 6 107 000 sacs de café [1]. Le chiffre des affaires de café traitées à la Caisse du Havre, au cours de cette même année, est « sensiblement plus fort », d'après le renseignement qu'a bien voulu me fournir son directeur, mais il est de règle que la Caisse ne relève ni ne publie les opérations qu'elle enregistre.

C'est en tout cas un résultat remarquable que, dans un pays où la consommation de café est à peu près la moitié de ce qu'elle est en Allemagne, et dans un port qui est bien loin d'avoir l'importance colossale de celui de Hambourg, le marché à terme sur les cafés soit plus actif qu'à Hambourg, capitale maritime de l'Allemagne. L'abondance de l'argent disponible en France est pour quelque chose dans ce résultat,

1. *Hamburg's Handel*, p. 109.

mais une grande part en revient aux négociants du Havre et à la Caisse de Liquidation qu'ils ont su si bien adapter aux besoins de leur commerce.

Il existe en effet au Havre un groupe remarquable d'hommes d'affaires venus de tous les coins de l'horizon, Anglais, Allemands, Américains, Hollandais, Suisses, Français d'Alsace, de Lyon, de Bordeaux. Peu de familles havraises ont une origine locale ancienne, et cela se comprend assez bien, car il faut des qualités particulières d'intelligence et d'activité pour se maintenir en cet endroit, ce qui élimine promptement les médiocres ou les oisifs. D'autre part, les négociants bien doués sont attirés par les avantages de la place, et Le Havre se recrute d'immigrants sélectionnés. Ainsi se perpétue depuis plus d'un siècle, bien que se modifiant et se renouvelant d'une manière constante, l'élite commerciale à laquelle Le Havre doit sa situation. C'est la grande force du Havre et c'est aussi sa faiblesse ; on sent bien, en effet, que cette élite aurait vite fait de se transporter ailleurs si elle y trouvait un profit.

Le café n'est pas la seule marchandise qui passe au Havre pour y jouir des facilités du marché à terme et de l'entrepôt. Le cacao, le poivre, l'indigo entrent eux aussi au Havre, non pas seulement pour être consommés en France, mais pour y séjourner en attendant le moment d'être consommés hors de France. Quelques chiffres permettront de préciser cette affirmation [1].

En 1901, il était entré au Havre 25 969 tonnes de cacao, il en était sorti 13 972 tonnes, plus de la moitié ; il en restait en entrepôt, au 31 décembre, 5 531 tonnes.

Pour les poivres, nous trouvons 3 762 tonnes à l'entrée, 1 589 à la sortie, 4 979 en entrepôt. A remarquer la proportion considérable du stock.

L'indigo donne 450 tonnes à l'entrée, 190 à la sortie, 311 en stock.

Ce ne sont donc pas les besoins de la consommation nationale qui ont fait entrer au Havre la plus grande partie de ces

1. Ces chiffres sont empruntés aux Rapports de la Chambre de commerce du Havre, de même que la plupart des renseignements statistiques cités au cours de cet article.

marchandises ; c'est le marché international qui s'y trouve. Toutes sont des marchandises chères. Même aux époques de grande dépression, le cours du café n'est pas descendu au-dessous de 33 fr. 25 c. les 50 kilogrammes, soit 665 francs la tonne, et cela pour la qualité commune *santos good average*. Le cacao oscille autour de 850 francs la tonne. Le poivre vaut environ 1 400 francs la tonne. Quant à l'indigo, il dépasse parfois 16 000 francs la tonne. Il importe assez peu que ces denrées subissent un transport supplémentaire, voire même un transbordement, car elles ne sont pas lourdes ; il importe beaucoup, au contraire, qu'elles puissent être conservées, warrantées, traitées avantageusement, car elles sont chères. C'est pourquoi elles viennent au Havre.

Mais si elles contribuent à alimenter le marché de cette place, elles sont une faible ressource pour l'armement havrais. Sauf le café, elles n'ont pas de poids ; elles sont un pauvre fret. Elles ne sont pas même un fret qui convienne au navire revenant au Havre. Elles font bien mieux l'affaire du navire anglais, allemand, hollandais, danois, norvégien, qui passe au Havre au retour d'Amérique ou des Indes, sans se détourner de sa route, qui y dépose quelques sacs de cacao ou de poivre et finit son voyage avec la cargaison lourde qu'il transporte dans son pays. Pour lui, c'est un *complément de fret ;* mais on ne peut pas charger un navire avec de pareilles marchandises, surtout nos grands *cargo-boats* ou nos énormes paquebots modernes. Nous touchons là une des grosses difficultés que rencontre la marine marchande française en général : elle est particulièrement accusée au Havre. Quelqu'un m'y disait au cours de mon enquête : « L'esprit de négoce est beaucoup plus développé ici que l'esprit d'armement. » Je le crois sans peine et j'en comprends la raison. Ce port est avant tout un marché international pour marchandises chères.

Cependant on traite aussi au Havre des cotons, des laines, et la Caisse de Liquidation facilite grandement aussi les transactions sur ces matières. Mais on ne peut pas dire que l'organisation heureuse du marché à terme les attire au Havre. Elles en profitent seulement. La cause de leur présence, de leur entrée en France, se trouve dans l'existence d'une indus-

trie régionale desservie par le Havre. Et nous voilà amenés à examiner un second aspect du port, son rôle régional.

## II

### LE RÔLE RÉGIONAL DU PORT

Nous avons déjà vu quels services rendait aux filateurs le marché à terme du Havre. Il leur permet de s'assurer longtemps à l'avance les approvisionnements de matières premières dont ils ont besoin, sans courir le risque des fluctuations que ces matières premières peuvent subir entre l'époque de leur achat et celle de leur utilisation. Suivant le terme consacré, ils « s'équilibrent avec du terme » ; ils se renferment ainsi le plus possible dans leur rôle d'industriels ; mais, pour atteindre ce but, ils ont besoin que des spéculateurs veuillent bien accepter les risques dont ils se débarrassent. De même, un paisible fermier est bien aise que des compagnies d'assurance assument — pour de l'argent — le risque de l'incendie qui peut détruire ses bâtiments, son cheptel et ses récoltes.

Le marché à terme du Havre trouve à son tour une base solide dans les affaires en cotons. Elles peuvent lui échapper moins facilement que les affaires en cafés, par exemple, parce que la consommation régionale amène nécessairement dans le port du Havre d'importants chargements de cotons. Sur les six millions de broches que comptent environ les filatures de coton françaises, près de un million sept cent mille se trouvent en Normandie. C'est le centre français le plus considérable après celui des Vosges (2 140 000 broches). Il est facile, d'ailleurs, de se rendre compte par les statistiques de la destination des cotons qui viennent au Havre. En 1901, il en a été importé 170 621 tonnes ; 4019 tonnes seulement, soit un peu plus de 2 p. cent, ont été réexportées ; la grande masse a été absorbée par l'industrie française.

C'est donc bien comme port régional de la Normandie cotonnière que le Havre reçoit les balles de coton américain qui encombrent ses quais dans les mois qui suivent la récolte.

Le port de Rouen ne lui fait sur ce point aucune concurrence, bien qu'il soit beaucoup plus rapproché des filatures. J'en demande la raison à des industriels de la région rouennaise ; ils m'expliquent que beaucoup des navires qui apportent le coton en France ne pourraient pas remonter jusqu'à Rouen ; qu'en tout cas, soit au Havre, soit à Rouen, il faut toujours mettre sur wagon pour arriver jusqu'à la fabrique ; mais la vraie raison, celle qui domine toutes les autres, c'est qu'ils achètent le plus souvent leurs cotons sur le marché du Havre. L'importance de la place commerciale rend ici service à la fonction régionale du port.

La région desservie par le Havre au point de vue de l'importation du coton s'étend d'ailleurs au delà de la Normandie. Elle s'étendrait plus encore si les moyens de communication terrestres qui relient le Havre à l'intérieur n'étaient pas si imparfaits. La bonne organisation d'un marché ne peut pas contrebalancer son isolement, et il est isolé d'un centre industriel donné quand il l'atteint moins facilement qu'un concurrent redoutable. C'est le danger qui menace le Havre dans ses relations avec Mulhouse. Entre le Havre et Mulhouse il existe une foule de liens. Beaucoup de commerçants distingués du Havre sont d'origine mulhousienne ; ils ont conservé des rapports fréquents de famille et d'affaires avec les industriels restés de l'autre côté de la frontière nouvelle, et les fabriques de Mulhouse s'approvisionnent volontiers de coton sur le marché du Havre. A côté des raisons de sentiment qui les y poussent, il y a d'autres motifs d'ordre pratique. Les maisons du Havre ont une allure plus sûre, plus prudente, que les maisons allemandes ; on les sent plus responsables ; elles inspirent plus de confiance. Mais un wagon de coton partant du Havre s'achemine successivement sur l'Ouest, sur la Grande Ceinture, sur l'Est et sur les Chemins de fer d'Alsace-Lorraine. Avec les délais que prend chaque compagnie, et le passage de la frontière, qui est aussi une cause de retard, il met trois semaines à franchir la distance du Havre à Mulhouse. Or, de Brême à Mulhouse des trains directs de cotons viennent, sans rompre charge, en quatre jours ! Conséquence : lorsque le marché paraît calme, qu'on n'hésite pas à se charger à l'avance de matière première et

qu'on n'a pas de besoins imprévus, on s'adresse au Havre. Dans les moments de hâte, Brême reste seul possible. Cependant on m'assure qu'un train direct de cotons Le Havre-Mulhouse pourrait être organisé environ deux fois par semaine étant donnée l'importance des transactions entre les deux villes. Et cette facilité nouvelle augmenterait vraisemblablement le mouvement d'affaires, et les chemins de fer s'attireraient du trafic. Mais il leur faudrait s'entendre. accepter des responsabilités nouvelles, toutes choses auxquelles nos compagnies ne sont pas promptes!

Le Havre expédie aussi des cotons dans la région d'Épinal qui file beaucoup de cotons américains, moins dans celle du Nord. Vers l'Est comme vers le Nord, la seule sortie du Havre est par l'unique ligne de l'Ouest, et cette circonstance nuit grandement, nous le constaterons plus d'une fois, au développement de son rôle de port régional.

Enfin, les maisons de coton du Havre, installées là en raison de la consommation régionale et du marché à terme local, servent assez souvent d'intermédiaires à des transactions absolument étrangères à la France. Elles commandent du coton indien ou américain pour des fabriques d'Autriche, d'Indo-Chine, de Russie, etc. Toutefois ce genre d'affaires se rattache par un certain côté à l'industrie régionale, première et principale raison d'être des maisons de commerce. Il est plus développé pour les cotons que pour les laines, à cause de la nature moins variable, moins délicate, de la marchandise. « On a beaucoup plus de chance d'être servi comme on veut quand on achète du coton sans le voir, que lorsqu'on achète de la laine dans les mêmes conditions, me dit un négociant du Havre. Les industriels de Roubaix envoient souvent des gens à eux acheter leurs laines à La Plata; le coton ne justifierait pas ces déplacements; l'intérêt de le choisir est moins grand; les types courants sont plus uniformes. »

Peut-être est-ce en partie pour cette raison que le marché des laines est plutôt modeste au Havre. De plus, la grande région de l'industrie lainière est trop éloignée; c'est surtout par Dunkerque que les laines de l'Amérique du Sud entrent en France; c'est à Roubaix qu'elles se traitent; quant au

marché des laines australiennes, il se trouve à Londres. Il n'est entré au Havre, en 1901, que 12 747 tonnes de laines; il en est sorti 3 226, environ un quart. La consommation régionale est donc faible et le marché de la laine n'est pas actif au Havre. Il est très probable que des communications plus directes avec la région du Nord permettraient à ses industriels de mettre à profit la bonne organisation de la Caisse de Liquidation du Havre. Mais la difficulté des transports est un obstacle.

Les bois du Nord pour la construction alimentent d'une façon assez sérieuse le port du Havre. En 1901, il en est venu 87 324 tonnes; toutefois il faut remarquer que ce chiffre reste inférieur à celui de Dunkerque, et qu'il s'accroîtrait sensiblement si la région desservie par le Havre était plus étendue. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'arrêter là les bois qui remontent par le fleuve jusqu'à Rouen ou jusqu'à Paris; mais il faudrait pouvoir concentrer au Havre beaucoup d'arrivages de bois du Nord qui se dispersent dans de petits ports sans avenir, uniquement parce que le Havre est un mauvais lieu de distribution régionale. Cette concentration est nécessaire aujourd'hui pour justifier les dépenses que comporte un grand port moderne, pour permettre l'emploi des navires d'un fort tirant d'eau sans approfondir toutes les criques de nos côtes, pour développer les quelques ports susceptibles de jouer un rôle régional important.

Les rhums et tafias, les cuirs, bois d'ébénisterie, saindoux, salaisons, viennent surtout au Havre pour la consommation de la région desservie par le port. Il en est de même des charbons dont il entre près de 800 000 tonnes par le Havre (780 792 en 1901) et des céréales qui atteignent 160 000 tonnes à l'importation. Toutefois, ces deux derniers éléments ne relèvent pas uniquement du rôle régional du port. Une quantité importante de charbon est attirée par le service de l'industrie locale du Havre, et la minoterie havraise, appartenant à la Société des Grands Moulins de Corbeil, reçoit par mer des grains qu'elle transforme en farines et dont une partie reprend la mer ensuite. Le mouvement qui en résulte doit être porté au compte du rôle industriel du port. Nous en reparlerons plus loin.

Ce qu'il importe de noter au sujet de la fonction régionale du Havre, c'est que le peu de développement de cette fonction fait courir un réel danger à la fonction commerciale. Le marché international actif, isolé à la pointe extrême de la France sur la Manche, mal relié avec la France, ne tient en réalité que par la valeur commerciale, l'esprit d'entreprise hardi et avisé de ses négociants. C'est beaucoup, sans doute; mais peut-on être assuré de retenir sur ce point ces hommes dont beaucoup n'y sont venus qu'en raison de certaines circonstances favorables, que la nature même de leurs occupations prédispose aux déplacements? Évidemment non. Le seul moyen de conserver à la place du Havre son pouvoir d'attraction, c'est d'y créer un courant stable d'affaires *qui ne puissent pas se traiter ailleurs*. Celles qui se rattachent au rôle régional d'un port ont précisément ce caractère : on n'imagine pas que le sucre de Magdebourg soit embarqué autrement que par la voie de l'Elbe et le port de Hambourg, parce que nulle route plus avantageuse ne relie les terres fertiles de cette région à une mer plus proche. On ne voit pas le nord de la France recevant ses nitrates autrement que par Dunkerque, etc. Un rôle régional sérieux est pour un port une puissante assise et comme une première condition de développement. Sans cela ses autres avantages se trouvent à la merci de mille hasards.

Voilà pourquoi le Havre se préoccupe avec raison de fortifier son rôle régional. Jusqu'ici il a été entravé par deux causes principales.

La première est l'absence de communications suffisantes avec l'intérieur. Nous avons signalé la difficulté des relations du Havre avec la région du Nord, avec les centres cotonniers de l'Est. Avec la Basse-Normandie c'est bien pis encore. Les rapports de la Chambre de commerce sont remplis depuis de longues années de plaintes justifiées à ce sujet[1]. Les projets ont succédé aux projets; mais la ligne du Sud-Ouest est un des champs de bataille où se manifeste le plus vivement et

1. Je saisis volontiers cette occasion de remercier M. Joannès Couvert, président de la Chambre de commerce du Havre, et M. de Vigand, secrétaire de cette Compagnie, de la gracieuseté avec laquelle ils ont mis à ma disposition tous les moyens possibles d'information.

le plus tristement la rivalité de Rouen et du Havre. Quand le Havre demandait un tunnel sous la Seine pour se relier à la rive gauche, Rouen déclarait que c'était impraticable ou dangereux. Le Havre, battu sur ce point, a soutenu une autre combinaison : il s'agissait d'un pont de 300 mètres d'ouverture entre piles et de 57 mètres de hauteur au-dessus des hautes eaux. Les Rouennais, après avoir compulsé les statistiques avec le zèle que l'on pense, ont découvert l'existence d'un navire de commerce étranger dont le grand mât s'élève à 58 mètres au-dessus de la ligne de flottaison. Et ils en ont conclu que le Havre voulait leur barrer la Seine, empêcher la navigation de remonter jusqu'à Rouen, etc.; bref, ils ont réussi à faire échouer ce nouveau projet. En réalité, Rouen redoute toujours que le Havre ne le supplante comme port régional, sans se rendre compte que c'est en amont du fleuve et non en aval que se trouve la région normalement desservie par lui; que la pénétration vers l'intérieur doit être son objectif; que des efforts positifs dans ce sens serviront mieux son développement que des efforts négatifs tendant à entraver l'essor du Havre. Rouen a mille fois raison de s'opposer à tout travail qui pourrait gêner la navigation de la Basse-Seine, mais ce souci raisonnable peut s'accorder avec la nécessité de relier le Havre à la Basse-Normandie. Pendant mon séjour au Havre, j'y ai vu débarquer du cuivre en barres venant de Baltimore et destiné à l'usine de Dives-sur-Mer (Calvados). On le chargeait sur wagons; il devait remonter jusqu'à Rouen pour franchir la Seine, puis refaire sur la rive gauche le chemin qu'il avait fait sur la rive droite, afin d'atteindre Dives, presque en face du Havre. Ce circuit était sans doute facilité par un tarif réduit, mais on reconnaîtra qu'il ne favorise pas la prompte livraison des marchandises.

Le canal de Tancarville, inauguré en 1887, a été créé dans le but de mettre le port du Havre en communication facile et directe avec la Seine. C'était un effort pour développer son rôle régional. Malheureusement, cet effort n'a pas abouti. Le canal de Tancarville fait à peine 13 p. 100 en poids du trafic total du port; il représente cependant toute la navigation fluviale et, dans un port régional bien desservi, Hambourg ou Dunkerque, par exemple, c'est elle qui transporte

les marchandises les plus lourdes de l'intérieur ou vers l'intérieur. Le canal de Tancarville ne joue donc au Havre qu'un rôle effacé[1]. On pense que s'il aboutissait à Villequier ou à Caudebec, plus en amont du fleuve, la navigation n'y serait pas si souvent impossible ; mais cela nécessiterait de grands travaux, et l'insuccès du canal actuel n'encourage pas à de nouvelles dépenses.

La seconde cause qui nuit à l'essor du Havre comme port régional, c'est le manque d'équilibre entre les importations et les exportations. Le mal n'est pas spécial au Havre, comme on sait ; il règne partout en France, parce que nous n'envoyons pas de marchandises lourdes à l'étranger.

En 1881, les importations du Havre s'élevaient à 1 634 868 tonnes contre 477 998 tonnes d'exportations. Les navires venant de l'étranger avec pleine charge ne trouvaient donc comme fret de retour qu'un peu plus du quart en poids de leurs cargaisons. La proportion est un peu meilleure aujourd'hui ; elle dépasse le tiers :

| Années. | Importations. | Exportations. |
|---|---|---|
| — | — | — |
| 1891. . . . . | 2 230 739 tonnes, | 688 707 tonnes. |
| 1901. . . . . | 2 029 851 — | 751 947 — |

Mais l'écart est encore considérable, très défavorable au développement du port, fatal à l'armement havrais. Il faudrait une modification profonde de notre situation économique pour y porter un remède absolu, pour que la région desservie par le Havre lui fournît des exportations lourdes. Un remède partiel s'offre cependant dans l'essor de l'industrie locale. Les usines établies près d'un port pour recevoir leurs matières premières par mer et expédier leurs produits par mer tendent à y créer un mouvement d'importations et

1. Le mouvement total en marchandises du port du Havre représentait :

| | | |
|---|---|---|
| En 1881, un poids de. . . . . . . . | 2 524 563 | tonnes. |
| En 1891, — . . : . . . . . | 3 543 223 | — |
| En 1900, — . . . . . . . . | 3 459 503 | — |

Quant au mouvement des marchandises par le canal de Tancarville, il était :

| | | |
|---|---|---|
| En 1891, de. . . . . . . . . . . . . | 444 330 | tonnes, |
| En 1901, de. . . . . . . . . . . . . | 447 462 | — |

sans augmentation sensible au cours de ces dix dernières années.

un mouvement d'exportations qui s'équilibrent. Il nous reste précisément à examiner le rôle du Havre comme port industriel, à étudier en quoi les diverses fabrications établies dans ses environs immédiats contribuent à son activité, en quoi aussi l'existence du port a pu provoquer leur naissance ou favoriser leur essor.

## III

### LE RÔLE INDUSTRIEL DU PORT

La plus grande partie des céréales qui entrent au Havre sont attirées par les besoins de la consommation régionale. Sur les 161 111 tonnes que relèvent les statistiques de 1901, il y a près de 28 000 tonnes d'avoine, plus de 70 000 tonnes de maïs et 61 824 tonnes de froment. A l'exportation, nous trouvons pour la même année 3 279 tonnes de blé en grains et 31 633 tonnes de farines. La moitié des blés entrés au Havre en est donc ressortie en farines grâce aux minoteries locales, grâce notamment à l'usine des Grands Moulins de Corbeil, de telle sorte qu'un mouvement double d'entrées et de sorties portant au total sur plus de 60 000 tonnes a pour cause cette industrie.

Une rizerie établie à proximité des Docks de Tancarville amène également dans le port un certain tonnage d'importations et d'exportations. En 1901, il est entré 5 500 tonnes environ de riz en paille et brisures de riz ; il est sorti 2 310 tonnes de riz propre à la consommation.

La fabrication du caoutchouc n'est pas non plus complètement absorbée par les besoins régionaux : 5 222 tonnes de caoutchouc sont entrées au Havre en 1901, soit à peu près les quatre cinquièmes de l'importation totale française ; 2 460 tonnes figurent à l'exportation.

L'introduction des graines oléagineuses, qui dépasse 70 000 tonnes, est surtout causée par la consommation régionale. On exporte cependant plus de 3 000 tonnes d'huiles végétales diverses. Quant aux pétroles et huiles lourdes minérales qui

sont traités au Havre, leur importation atteint un total de près de 50 000 tonnes, mais ils ne donnent lieu à aucune exportation. Les raffineries de pétrole ont leurs débouchés uniquement à l'intérieur.

Le traitement du minerai de nickel, par une usine voisine du Havre, attire dans le port les voiliers venant de Nouvelle-Calédonie : 30 000 tonnes de minerais représentent l'importation moyenne des quatre dernières années[1] ; plus de 4 000 tonnes de métal nickel ont été exportées en 1901.

La tréfilerie de cuivre du Havre, les constructions de machines marines, telles que Caillard et C^ie^, Normand, etc., amènent au Havre la plus grande partie des 28 000 tonnes de cuivre pur ou allié qui entrent dans son port. Il ressort plus de 6 500 tonnes de cuivre ouvré ou demi-ouvré.

En somme, on ne peut pas compter sur le rôle industriel du port pour diminuer sérieusement l'écart entre les importations et les exportations. Mais les fabriques établies dans le voisinage contribuent du moins, en général, à l'activité du mouvement maritime à l'entrée.

Il en est une variété cependant, et des plus importantes, que sa nature oblige à s'installer dans le port même, mais qui fournit peu d'éléments à la navigation, c'est la construction navale.

Elle est représentée principalement au Havre par la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée, qui emploie 4 000 ouvriers environ. Les chantiers de Graville en occupent 2 400; le reste travaille dans les ateliers. La Société des Forges et Chantiers est venue là en 1872, en rachetant un établissement de constructions navales havrais tombé en liquidation après une dizaine d'années d'existence. Le directeur actuel est depuis douze ans à la tête du service ; il y a fait toute sa carrière ; son témoignage ne peut donc pas être révoqué en doute. Je lui demande si la réception des matières premières employées à la construction navale contribue au mouvement du port : — « Très peu, me répond-il sans hésitation, car nous recevons presque toute notre métallurgie

1. Les arrivages par voiliers étant irréguliers, les chiffres varient beaucoup d'une année à l'autre, de 18 000 à 42 000, sans qu'on puisse conclure de là à une augmentation ou à une diminution *réelle*.

par voie ferrée. Il y a à cela plusieurs raisons. D'abord, nous nous approvisionnons surtout dans les usines du Nord, à Denain et Anzin, par exemple, et le transport par chemin de fer nous revient à 11 francs la tonne. Nous paierions autant ou plus pour le transport par eau à partir d'une usine métallurgique située sur le bord de la mer, telle que Trignac près de Nantes, ou le Boucau, à l'embouchure de l'Adour. De plus, la plupart de nos matières premières venant de la région du Nord, nous y avons des agents qui veillent à la bonne fabrication et à l'ordre des livraisons. Ce dernier point est de la plus haute importance pour nous. Les pièces que nous employons sont lourdes et encombrantes, difficiles à remuer et à placer. Si nous les recevions par trop grosses quantités et trop longtemps à l'avance, nous serions obligés à des manutentions coûteuses et à la construction de magasins supplémentaires. Le chemin de fer nous évite tout cela en s'accommodant de délais de livraison relativement courts et de chargements relativement légers. Les 10 000 kilogrammes d'un wagon complet sont peu de chose pour un cargo-boat. C'est à nous, alors, de nous arranger avec nos vendeurs pour recevoir nos pièces métallurgiques dans l'ordre exact et au moment précis où nous voulons les mettre en place ou, tout au plus, les achever. Voilà le grand avantage du chemin de fer pour nous. Ajoutez que, grâce à notre voie de raccordement, nous recevons nos fers sans transbordement ni camionnage, dans nos ateliers ou sur nos chantiers. Les wagons arrivent jusque sous les grues, qui enlèvent et déchargent leur contenu pour le déposer au point où nous en avons besoin ». La grande infériorité de la navigation pour les conditions particulières de la construction navale tient donc surtout à l'impossibilité de diviser la cargaison en multipliant les voyages. Son triomphe est, au contraire, dans le transport en masse des matières sans personnalité, de celles dont on peut faire d'amples provisions. C'est pourquoi les charbons employés par la Société des Forges et Chantiers sont toujours des charbons anglais. Les 10 000 tonnes qu'elle en fait venir annuellement et les bois qui entrent dans la menuiserie intérieure de ses navires sont le principal élément de fret qu'elle fournisse au port. Mais la gare du Havre reçoit annuellement

plus de 50 000 tonnes de fers, tandis qu'il en entre moins de 7 000 tonnes par le port.

Quelques services qu'ils puissent donc rendre à la navigation, les chantiers de constructions navales et de réparations contribuent moins que la plupart des autres industries locales au développement du mouvement des marchandises par mer. Ce n'est pas l'essor industriel local qui peut suppléer au Havre à la faiblesse de la fonction régionale et fournir au marché si actif de la place la base solide dont il a besoin. L'industrie se développera d'autant plus facilement autour du Havre que derrière le port une région plus étendue sera mieux desservie par lui. Cette union intime des ports modernes avec un *hinterland* actif est une condition nécessaire de leur prospérité. Les routes de terre et les routes fluviales doivent se combiner harmonieusement avec les routes de mer, sous peine de souffrir, les unes comme les autres, de l'isolement.

Actuellement, le Havre a surtout besoin de faire cesser son isolement. Il ne lui sert de rien de s'avancer au milieu des flots comme pour aller au-devant des navires qui passent. Il ne faut à ceux-ci que quelques heures et quelques tonnes de charbon pour traverser la Manche, s'enfoncer dans les profonds estuaires qui les conduisent à l'intérieur et gagner des ports d'où leurs cargaisons atteignent aisément les destinations les plus éloignées de la mer. Le Havre offre aux marchandises ses nombreux services réguliers de navigation, l'excellent outillage de son port, ses vastes entrepôts, ses hangars commodes, l'organisation supérieure de sa Bourse ; il retient celles qui, ayant une valeur marchande élevée, sont plus sensibles aux avantages commerciaux et financiers de la place ; mais la moindre défaillance dans l'activité avisée de ses négociants, une perturbation financière se produisant en France, des conditions plus avantageuses venant à naître sur une place rivale, pourraient lui être fatales, aussi longtemps qu'il ne sera pas soutenu par un rôle régional important.

Le passé du Havre ne doit pas faire illusion sur ce danger. Autrefois, aux époques de navigation lente et incertaine, on cherchait à prendre terre le plus tôt possible, et les ports situés comme le Havre à l'extrémité d'une pointe, près d'un

passage fréquenté, avaient de grands avantages sur leurs rivaux. Ces avantages compensaient pour le Havre les inconvénients de sa situation isolée ; il faut remarquer aussi que son isolement était moindre lorsque les transports par terre n'avaient lieu que sur routes, ou bien au début des chemins de fer : quand beaucoup de lignes n'étaient pas encore construites, un port relié à Paris par voie ferrée se considérait comme bien partagé. Il faut tenir compte enfin des progrès de la navigation sur la Basse-Seine et de ce que Rouen a pu enlever par là au Havre. Le Havre avait autrefois, par conséquent, un rôle régional relativement plus considérable qu'aujourd'hui ; c'est en partie en raison de ce rôle qu'il a pu recruter son élite de commerçants, puis la retenir. Aujourd'hui cette élite ne demeure guère que pour jouir d'avantages qu'elle a créés elle-même. Elle pourrait en se déplaçant les transporter presque tous avec elle.

C'est donc à développer le rôle régional du port que doivent tendre tous les efforts des Havrais. Sans doute la création de nouveaux bassins, l'amélioration de l'entrée du port, l'allongement des quais, sont des mesures souhaitables. Quelques-unes mêmes sont réclamées par des nécessités urgentes. Mais elles n'auront leur plein effet que le jour où le Havre sera étroitement relié à la région qui s'étend derrière lui.

PAUL DE ROUSIERS

# KITSOUNÉ

— SUPERSTITION JAPONAISE —

Sur les bords ombreux de toutes les routes et dans les faubourgs de tous les villages, dans les vieux bois et les bosquets et sur la cime de toutes les collines, vous découvrirez, si vous voyagez à travers la province de Hondo, certain petit sanctuaire du culte de Shintô[1], sur le devant ou les côtés duquel des renards de pierre se tiennent assis. Généralement assemblés par paires, ils se font face l'un à l'autre : très souvent aussi, c'est par dizaines, vingtaines et centaines qu'on les trouve réunis, mais alors de bien moindres dimensions.

Quelquefois, dans les villes les plus importantes, dans la cour de quelque grand *miya*[2], vous voyez, accroupis et rangés par milliers autour du temple, une multitude innombrable de ces renards de toutes tailles, depuis le jouet d'enfant haut de quelques pouces jusqu'au colosse dont le piédestal s'élance au-dessus de votre tête.

Ces temples, comme chacun sait, et ces chapelles sont dédiés à Inari, le dieu du Riz. Lorsque vous aurez longuement parcouru le Japon, vous vous apercevrez qu'aucun des lieux par vous visités ne saura plus s'offrir à votre imagination sans que surgisse aussitôt de tous les coins et recoins de

1. Religion primitive du Japon.

2. Sanctuaire du culte de Shintô.

votre mémoire l'image d'un de ces couples de pierre dont presque tous ont le nez cassé. C'est du moins ainsi que je les vois toujours, infailliblement mêlés en une note pittoresque à l'évocation de mes propres souvenirs.

Aux alentours de la capitale, à Tôkyô même, quelquefois dans les cimetières, on en peut voir d'admirables exemplaires, idéalisés, élégants, fins comme des lévriers, avec de longs yeux gris ou verts en cristal de quartz ou de quelque autre substance diaphane, dont la conception mythologique est profondément impressionnante.

L'intérêt n'est pas moins vif à considérer ceux qu'on découvre dans l'intérieur du Japon, bien que beaucoup moins artistiques et d'un travail assez grossier, sinon tout à fait primitif, comme à Idzoumo, par exemple. Mais c'est surtout dans la province des Dieux qu'on en remarquera le nombre et l'infinie variété.

Le sculpteur du Tokkaido[1] a su donner à son œuvre une note d'art conventionnel de grâce légère et de mystère; les rustiques d'Idzoumo n'ont point ces airs subtils, ces allures élégantes; leur attitude est lourde et leur port maladroit. Ils n'en trahissent pas moins de façon singulière la fantaisie personnelle de leur auteur. Il en est de tous styles, monstrueux ou grotesques; ainsi que de toutes formes, nonchalants ou folâtres, enjoués ou rêveurs, à l'œil inquisiteur, jovial ou taciturne, au regard louche, clignotant, sarcastique. On en voit d'embusqués avec un mystérieux sourire; d'autres prenant le vent, l'oreille droite et furtive, la bouche tantôt fermée, tantôt ouverte. C'est chez tous une amusante individualité avec un air d'ironie consciente... en dépit des nez rompus.

Et tandis que, du haut de leurs piédestaux, ils écoutent, accroupis, le flux et le reflux des siècles, narguant l'humanité de leur regard étrange, le temps les a dotés de beautés naturelles que ne possèdent point leurs modernes parents de Tôkyô. Leurs corps se sont marbrés de riches et douces nuances; les vieilles mousses leur ont fait un manteau du plus fin velours vert; des cryptogames d'une infinie délicatesse, posés çà et

1. L'une des grandes routes du Japon.

là sur leurs pattes, sur l'extrémité de leur queue, les ont ombrées de taches d'or, d'argent anciens... Et les lieux qu'ils habitent sont les plus beaux du monde, hauts ombrages pleins de mystère où l'ouguisou, dans un vert crépuscule, chante au faîte de quelque temple solitaire dont les lampes et les lions de pierre, en leur gaine de mousse, semblent choses nées du sol comme les champignons dans les bois.

Et je cherche vainement à comprendre l'étrange loi qui condamne neuf cents sur mille de ces animaux singuliers à la perte de leur organe nasal, dont les débris contribueraient aisément à paver de bout en bout la rue principale de la ville de Matsoué!... Un simple mot, mais suggestif, me donne la clef de l'énigme. A l'étonnement qu'exprime sans doute mon visage :

— *Kodomo*! « les enfants! » — répond l'ami qui m'accompagne.



Inari, nom sous lequel le Dieu-Renard est généralement désigné, signifie « Mesure-de-Riz ». Mais l'antique appellation de cette divinité est l' « Auguste-Esprit-de-la-Nourriture ». C'est le Ouka-no-mi-tama-no-Mikoto du Kodjiki[1]. Ce n'est qu'à une époque beaucoup plus récente que lui fut appliqué le nom qui indique sa connexion avec le culte du renard : Miketsou-no-Kami ou le Triple-Dieu-Renard.

En effet, la conception du renard comme être surnaturel semble n'avoir été introduite au Japon que vers le xe ou le xie siècle; et quoiqu'on puisse voir un autel de ce dieu avec des statues de renards dans la plupart des grands temples shintoïstes, il est curieux de remarquer que dans les vastes domaines du plus ancien sanctuaire de ce culte au Japon — Kitzouki — on ne rencontre pas une seule image du renard.

1. Toyo-ouké-bimé-no-kami, ou Ouka-no-mi-tama, — sans compter huit autres dénominations, — est, selon le Kodjiki et ses commentateurs, une divinité femelle. Le plus grand de tous les savants shintoïstes, Hirato, cité par Satow, déclare toutefois que le dieu Inari-san, dont le nom même est une erreur, n'existe pas en réalité. Mais l'imagination du peuple a créé le dieu Inari : donc il existe, ne serait-ce que pour les folkloristes; et, si j'en parle comme d'une divinité mâle, c'est pour l'avoir vu ainsi représenté dans les peintures et sculptures. Quant à son existence mythologique, le grand et riche temple de Kyôto en est le puissant témoignage.

Ce n'est que dans l'art moderne des Toyokouni et autres artistes, qu'on voit Inari représenté sous les traits d'un homme barbu montant un renard blanc [1].

Inari n'est pas seulement honoré comme le Dieu-du-Riz : il existe un grand nombre d'Inari, de même que, dans la Grèce antique, nombre de divinités portaient les noms d'Hermès, Zeus, Athêna, Poseidon, seule et même personne pour le savant, mais essentiellement différente aux yeux du peuple. Inari s'est multiplié en raison de ses divers attributs. On voit à Matsoué, notamment, un Kamiya-san-no-Inari-san qui est le dieu des Rhumes et des Refroidissements, maladies extrêmement communes et graves au pays d'Idzoumo. Il possède un temple dans le Kamachi où il est adoré sous le nom de Kazé-no-Kami ou, plus respectueusement, de Kamiya-san-no-Inari. Et tous ceux qui pour l'avoir imploré ont obtenu la guérison ne manquent pas de déposer en son temple des offrandes de *tofou* [2].

A Oba, encore, se trouve un Inari spécial de grande réputation. Sur la muraille de son temple une vaste boîte est fixée, toute remplie de petits renards d'argile. Les pèlerins qui vont y solliciter une faveur emportent, dans leur manche, un de ces petits renards, qu'ils conservent dans leur maison pour lui rendre le culte qui lui est dû, jusqu'au jour où ils voient leurs vœux exaucés. A partir de cet instant, ils sont tenus de rapporter dans le temple la statuette, de la replacer dans sa boîte et, s'il se peut, d'offrir quelque léger présent.

Inari est un dieu qu'on vénère parce qu'il rend la santé aux malades; mais plus fréquemment parce qu'on lui attribue le pouvoir de dispenser la fortune — peut-être parce que

1 Le renard blanc est le sujet d'étude favori des artistes japonais. Quelques très beaux *kakémono*, représentant des renards blancs, ont figuré à l'Exposition de Tôkyô en 1890. Des renards phophorescents apparaissent souvent aussi dans les vieilles estampes, aujourd'hui si rares et si précieuses, œuvres d'artistes dont le renom s'est étendu dans le monde entier. Quelquefois, les renards sont représentés errant dans la nuit avec, au-dessus de la tête, de pâles flammes de feux follets *(kitsouné-bi)*. Dans les dessins, comme dans les sculptures, l'extrémité de leur queue est ordinairement décorée du joyau symbolique *(tama)* de l'ancien art bouddhiste. J'ai en ma possession un kakémono représentant un de ces renards blancs, au bijou lumineux, que j'ai acheté au temple d'Inari, à Matsoué, — « O-Shiroyama-no-Inari-Sama ». — Le travail en est vulgaire mais de conception curieuse et intéressante.

2. Tofou : espèce de caillé de fèves qui a l'apparence d'une crème appétissante.

toute la richesse du Japon se calculait par mesures de riz. Voilà pourquoi ses renards sont représentés, parfois, avec des clés dans la bouche. En vertu de cette puissance, Inari est naturellement devenu, en quelques localités, l'objet de la vénération de la classe des djorô[1]. Un de ses temples, digne de remarque, plus vaste que ne le sont, d'ordinaire, les autels qui lui sont dédiés, est situé dans le voisinage du *Yoshiwara*[2] de Yokohama, dans la cour même du temple de Benten[3].

On y parvient à travers une succession de *torii*[4], placés les uns derrière les autres, dont la hauteur diminue, ainsi que la distance qui les sépare, à mesure qu'ils se rapprochent du sanctuaire. A droite et à gauche de chaque portique veille un renard fantastique, les premiers grands comme des lévriers, les suivants de plus en plus petits selon que s'abaissent les proportions des torii; au pied de l'escalier de bois qui conduit au temple, une paire de renards en pierre, d'un gris sombre et d'un gracieux modèle, le cou enveloppé d'une bande d'étoffe rouge; et sur les marches mêmes, aux deux extrémités, d'autres renards encore, en bois blanc — chacun des couples de moindre dimension que le précédent. Les derniers, minuscules, sur le seuil de la porte, assis sur leurs socles bleu de ciel et le bout de la queue doré, n'atteignent plus que quelques pouces de hauteur.

Si maintenant vous jetez un coup d'œil à l'intérieur, vous apercevez, à gauche, sur une longue table basse, des milliers de petits renards, plus menus encore que ceux de la porte d'entrée, et dont la queue, seule, est absolument blanche. Quant à l'image d'Inari, je ne la vois ni, en réalité, ne l'ai vue en aucun de ses temples. Sur l'autel apparaissent les emblèmes usuels de Shintô, tandis que, devant, à l'opposé de la porte, se voit une sorte de lanterne entourée de glaces

1. Courtisanes.

2. Quartier des djorô : la profession des courtisanes habitantes du Yoshiwara n'implique aucune idée déshonorante.

3. Déesse de la mer.

4. Monument symbolique du culte de Shintô : sorte d'immense portique fait de deux piliers colossaux et de poutres transversales d'une pureté de lignes et d'un dessin grandiose, majestueux et solennel, plein d'une énigmatique beauté.

dont le fond en bois, garni de pointes, sert à fixer des cierges votifs.

C'est là que plus d'une jolie créature aux lèvres peintes, éclatante, en ces antiques et somptueux atours que ne portent ni les jeunes filles ni les épouses, vient parfois au pied des marches jeter près de la porte une pièce de monnaie dans la boîte avec ces mots dits à haute voix : « *O-rôsokou !* » — « Un honorable cierge ! » Vous voyez aussitôt sortir de quelque chambre intérieure et pénétrer dans le sanctuaire un vieillard : il tient en main un cierge allumé qu'il applique sur une des pointes de la lanterne, puis il disparaît. Ces offrandes sont toujours accompagnées de secrètes prières implorant la fortune de cet Inari spécial qui ne trouve pas dans les seules djorô ses plus fervents adorateurs.

Les morceaux d'étoffes de couleur qui entourent le cou des renards sont encore des offrandes votives.

Ces idoles semblent être, à Idzoumo, beaucoup plus nombreuses que dans les autres provinces et symboliser, du moins pour les masses paysannes, quelque chose de plus que l'unique dieu du riz. En effet, la vieille conception du Dieu des Rizières a été obscurcie, sinon effacée dans les classes inférieures, par un culte bizarre totalement étranger au pur Shintoïsme : le culte du Renard.

Originairement consacrée à Inari comme l'est encore la Tortue au dieu Kompira, le Daim à la Grande Divinité de Kasouga, le Rat à Daikokou, le Tai[1] à Ebisou, le Centipède à Bishamon, Dieu des batailles, le Renard, au cours des siècles, a usurpé la divinité : le serviteur a pris la place du Maître.

Les images de pierre qui le représentent ne sont pas la seule manifestation extérieure de ce culte. Derrière presque tous les temples d'Inari, creusée dans le mur à un ou deux pieds au-dessus du sol, vous remarquez une ouverture circulaire, souvent disposée de façon à pouvoir se fermer et s'ouvrir à volonté au moyen d'une planchette qui glisse sur elle-même : c'est le Trou du Renard. Regardez à l'intérieur et

1. *Tai :* sorte de brème dorée, considérée par les Japonais comme le plus délicat des poissons.

vous découvrirez quelque offrande de tofou ou autre aliment dont on le dit friand : mais plutôt, encore, des grains de riz disséminés sur une partie de boiserie en saillie, au bord même ou non loin de l'orifice, devant lequel le paysan viendra frapper des mains, murmurer une courte prière et recueillir un ou deux grains de riz qu'il avalera dans la certitude d'être, par eux, guéri ou préservé de la maladie. Il faut savoir que l'objet de cette dévotion est un invisible renard, un fantôme de renard, celui que, respectueusement, les paysans adorent sous le nom de *O-Kitsouné-San*. S'il arrive que, parfois, il consente à se laisser voir, il apparaît, dit-on, toujours blanc comme la neige.

On compte, selon les uns, diverses variétés de renards surnaturels ; deux sortes, seulement, suivant les autres : le renard d'Inari *(O-Kitsouné-San)* et le renard sauvage *(Kitsouné.)* D'autres les divisent en renards supérieurs et en renards inférieurs. Les quatre supérieurs — Biakko, Kokko, Jenko et Reiko — sont tous doués d'un pouvoir puissant. D'autres encore n'admettent que trois espèces : le Renard des Champs, l'Homme-Renard et le Renard d'Inari. Mais ils sont souvent confondus : tel assimilant l'Homme-Renard au Renard des Champs ou Renard sauvage, et tel l'identifiant à celui d'Inari. Il est à peu près impossible, surtout parmi les paysans, de débrouiller l'écheveau confus de ces croyances qui varient, en outre, de district à district. Après une résidence de quatorze mois à Idzoumo, où la superstition est particulièrement enracinée et marquée de traits uniques, c'est à peine si j'en puis donner un très vague aperçu.

Tous les renards, il y en a de bons et de mauvais, sont doués d'une puissance surnaturelle. Les mauvais ont la frayeur de celui d'Inari, qui est un bon renard. Mais le pire d'entre eux est le « Ninko » (ou Hito-Kitsouné) l'Homme-Renard, qui est le Renard spécial de la possession démoniaque. De la taille d'une belette et de forme à peu près identique, à l'exception de la queue qui est celle des renards ordinaires, on l'aperçoit rarement ; car il se garde invisible à tous, sauf à ceux auxquels il s'est attaché. Il aime à vivre dans la demeure des hommes et, nourri par eux, porte bonheur à la maison qui l'abrite. L'eau, par ses soins, ne

manquera pas aux rizières ni le riz au pot-au-feu. Mais, malheur à la famille qui l'aurait offensé..., c'est la perte des récoltes !

Le Renard sauvage *(Nogitsouné)* n'est pas meilleur. Lui aussi parfois prend possession des hommes, mais c'est plutôt un enchanteur qui préfère user de sorcellerie. Comme l'autre, invisible, il peut revêtir telle forme qui lui plaît ; les chiens seuls ont le don de le découvrir; aussi les redoute-t-il particulièrement. Toutefois, même en ses métamorphoses, si son « Ombre » vient à passer sur les eaux, celles-ci ne réfléchiront que sa forme de renard. Le paysan le tue : mais qui tue un renard court le risque d'être ensorcelé par ceux de son espèce, ou peut-être par le *ki*, son fantôme. Par contre, celui qui a mangé la chair d'un renard est à jamais préservé de l'enchantement.

Le Nogitsouné, de même que le Ninko, élit domicile dans la maison. Les familles qui les entretiennent n'abritent le plus souvent sous leur toit que la plus petite espèce, mais elles y peuvent, toutes deux, cohabiter occasionnellement. Certains affirment que le renard parvenu à l'âge de cent ans devient complètement blanc et prend, alors, rang parmi les Renards d'Inari.

Ces croyances impliquent de nombreuses contradictions. Il s'en glissera plus d'une au cours de cette étude, la superstition du renard étant, à la vérité, d'une définition difficile tant à cause de la confusion d'idées des adeptes mêmes qu'en raison de la variété des éléments qui l'ont formée. D'origine chinoise, elle s'est bizarrement confondue avec le culte d'une divinité shintoïste, puis modifiée et développée par les concepts bouddhiques de thaumaturgie et de magie.

Quant aux gens du peuple, leur dévotion aux renards semble surtout s'expliquer par la peur : le paysan honore toujours ce qu'il craint.

Il est peu probable que les notions populaires, en ce qui concerne les diverses classes de renards et la différence qui sépare le Renard-Démon du Renard d'Inari, aient jamais été, sauf dans les ouvrages des anciens lettrés, plus clairement établies qu'elles ne le sont présentement. C'est ainsi

qu'on retrouve encore à Nara, conservée dans le temple Taidodji, la pétition suivante adressée au Dieu-Renard par Hideyoski, semblant ainsi démontrer qu'au temps du grand Taikô[1] le Renard d'Inari et le Renard-Démon étaient déjà considérés comme identiques.

A Sa Seigneurie Inari

Kyôto, le 17e jour du 3e mois.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de vous informer que l'un des renards placés sous votre juridiction vient d'ensorceler une de mes servantes, lui causant, ainsi qu'à tous ceux qui l'entourent, une détresse profonde. Je viens vous demander de vouloir bien faire, à cet effet, une enquête minutieuse ainsi que tous vos efforts pour découvrir les motifs qui ont poussé votre sujet à en agir de la sorte, puis de me faire connaître le résultat de vos recherches.

S'il est bien avéré que le renard n'a point de raisons suffisantes à expliquer sa conduite, vous devez, à la fois, l'arrêter et le punir. Dans le cas où vous hésiteriez à prendre cette juste détermination, je serais obligé de donner des ordres afin de faire procéder à la destruction de tous les renards du pays.

Les détails complets sur la manière dont les choses se sont passées pourront vous être donnés par le grand-prêtre Yoshida.

En vous priant d'excuser l'imperfection de cette lettre, j'ai l'honneur d'être

Votre obéissant serviteur,

HIDEYOSHI TAIKÔ.

Cependant certaines distinctions s'étaient introduites en quelques localités au sujet du culte d'Inari pratiqué par la caste militaire[2]. Le Dieu du Riz, pour de fort bonnes raisons, était éminemment populaire chez les samouraï d'Idzoumo, et l'on retrouve encore dans tous les jardins des *shizokou*[3] de Matsoué le petit autel qui lui était dédié avec ses renards de pierre, assis de chaque côté.

Toute famille de samouraï — telle était du moins la

1. Le Taikô Hideyoshi : grand conquérant du XVIe siècle. Le mot *taikô*, qui signifie « Grand Conseiller », était le titre conféré aux régents qui avaient cessé de gouverner, mais il leur était rarement appliqué, Hideyoshi excepté; son titre avait fini par faire, pour ainsi dire, partie de son nom.

2. Samouraï.

3. Nom moderne des anciens samouraï. C'est d'ailleurs l'expression chinoise n'équivalant plus guère aujourd'hui qu'au mot anglais *gentleman*.

croyance populaire — était fatalement hantée des renards; mais ceux-ci n'inspiraient point la crainte, parce qu'ils étaient tous de « bons renards ». La superstition du Ninko (Hito–kitsouné) semble n'avoir péniblement affecté aucune de ces familles durant l'époque féodale. Ce n'est que depuis l'abolition de la caste militaire, réduite, sous le nom de « shizokou » en un simple corps de haute bourgeoisie, que quelques-unes d'entre elles en devinrent victimes par suite de mariages mixtes avec les *Chônin*[1] où la superstition a toujours été particulièrement dominante.

C'étaient les Daimyô[2] de la famille des Matsoudaira d'Idzoumo qui, chez les paysans, passaient pour les plus grands possesseurs de renards, et l'on citait tel d'entre eux qui les employait à porter ses messages à Tôkyô. Il est bon de savoir — c'est toujours la crédulité publique qui l'affirme — que ces êtres mystérieux ont la faculté de franchir en quelques heures la distance qui mène de Yokohama à Londres[3]. Le grand temple d'Inari, élevé sur les terres du château, — O Shiromaya-no-Inari-Sama, — avec ses milliers et ses milliers de renards de pierre, est, pour le villageois, une preuve saisissante de la dévotion des Matsoudaira, non pas à Inari, mais aux renards mêmes.

Cependant, il n'est plus possible aujourd'hui d'établir des distinctions de genres dans cette zoologie fantastique où les espèces croissent et multiplient, enchevêtrées les unes dans les autres. Il n'est même plus de moyens de dégager le *ki*[4] et l'Auguste-Esprit-de-la-Nourriture de la confusion désespérée où, sous le nom d'Inari, les a jetés la vague conception de ses adorateurs campagnards.

En réalité, la vieille mythologie shintoïste est tout à fait explicite à l'égard de l'Auguste-Esprit-de-la-Nourriture et parfaitement silencieux à l'endroit des renards. Mais le paysan d'Idzoumo, comme le paysan catholique, crée pour lui-même sa mythologie : si vous lui demandez ce qu'est pour lui le dieu

1. Classe des marchands.

2. Seigneurs féodaux dont la caste fut abolie par la révolution de 1868.

3. Le renard messager voyage invisible; mais, s'il est blessé ou pris au piège, son pouvoir magique l'abandonne : il peut être aperçu de tous.

4. L'âme du renard.

Inari, — divinité amie ou malfaisante, — il vous répondra qu'Inari est bienveillant et ses renards favorables. Il sera question de renards blancs et de renards noirs; de renards dignes de respect et de renards bons à tuer; de l'honnête renard qui crie « kon-kon » et du malicieux qui crie « kouai-kouai », mais il vous dira que le paysan possédé du renard s'écrie toujours : « Je suis Inari. »

*
* *

Les Renards-Démons sont particulièrement redoutés à Idzoumo en raison des pratiques perverses qu'on leur prête et qui sont au nombre de trois. C'est d'abord, soit vengeance, soit pur désir de mal faire, d'user de maléfices pour duper ou décevoir les gens. Puis de s'ériger en protecteurs d'une famille qui, par là même, devient la terreur du voisinage. On leur reproche enfin — et c'est leur pire manière — de pénétrer par possession dans le corps des hommes et de les conduire jusqu'à la folie par les tourments qu'ils leur infligent. Ce mal est désigné sous le nom de « Kitsouné-tsouki ».

S'agit-il de tromper le sexe masculin? le Renard-Démon empruntera de préférence les traits d'une jolie femme, beaucoup moins fréquemment ceux d'un jeune homme pour égarer la femme. Innombrables sont les contes et les récits qui parlent des Femmes-Renards et de leurs ruses; de là le terme de mortelle insulte : « Kitsouné ! » vulgairement appliqué aux femmes de cette classe dangereuse, dont l'art consiste à séduire et dépouiller les hommes.

D'aucuns prétendent que le renard n'affecte pas, en réalité, la forme humaine, mais qu'il induit les gens à le croire par la force de son pouvoir magique ou en les enveloppant d'effluves magnétiques.

Ce n'est pas toujours dans de mauvais desseins que le renard prend ainsi le masque de la femme : plus d'une histoire, dont une fort jolie comédie, nous parle de l'un d'eux qui, en souvenir de quelque service rendu, se métamorphosa en une charmante jeune fille pour épouser un homme auquel elle donna des enfants; le bonheur de la famille était complet, à peine troublé par quelques propensions carnivores de la pro-

géniture. Mais pour en arriver à ses fins diaboliques, cette sorte de transformation n'est pas infailliblement la meilleure : il est des hommes parfaitement insensibles à la séduction féminine... A cela près; le renard n'est jamais en peine. Nouveau Protée, il assume au moins autant de formes que lui...; bien plus, il peut contraindre vos yeux à voir, vos oreilles à entendre, votre imagination à créer tout ce qu'il lui plaît que vous voyiez, entendiez ou imaginiez, dans le Temps et l'Espace, dans le Passé et l'Avenir. L'introduction même des idées occidentales n'a pu détruire son pouvoir; car ne s'avisa-t-il pas, il y a quelques années, de susciter des trains-fantômes qui couraient le long du railway du Tokkaido, laissant les ingénieurs de la Compagnie terrifiés et confondus? Cependant, suivant le mode habituel aux fantômes, il choisira toujours de préférence, les lieux solitaires. Il se complaît, la nuit, à allumer de fantastiques lueurs[1] qui, semblables à des lanternes, glissent rapides et fugitives au-dessus des lieux dangereux. Pour vous défendre des effets de cette supercherie, apprenez qu'il vous faut joindre les mains de façon à ne laisser qu'une ouverture en forme de diamant entre vos doigts croisés, au travers de laquelle, murmurant certaine formule bouddhique, vous soufflez dans la direction de la flamme mystérieuse; celle-ci s'éteindra, quelle qu'en soit la distance.

Si le renard manifeste ainsi, nuitamment, ses forces malfaisantes, il se peut, néanmoins, qu'en plein jour, même, lui vienne le mauvais désir de vous nuire ; soit en vous suggérant la pensée de vous rendre en tels lieux où vous trouverez la mort, soit en jetant l'épouvante sur votre route par quelque effrayante apparition, quelque imaginaire tremblement de terre. Voilà pourquoi le paysan, encore imbu des vieilles idées, est si lent à en croire le témoignage de ses propres yeux lorsqu'il se trouve en présence d'un spectacle inattendu.

Le plus intéressant et le plus précieux témoin de la prodigieuse éruption du Bandai-San qui, en 1888, fit éclater en pièces le volcan colossal, dévastant une superficie de vingt-sept mille carrés, nivelant les forêts, détournant les rivières,

1. Feux-follets : *Kitsouné-bi* ou Feux du renard.

incendiant les villages avec tous leurs habitants, fut un vieux paysan qui, depuis le commencement jusqu'à la fin, assista, du haut d'une cime voisine, au déchaînement du cataclysme, avec l'indifférence tranquille qu'il eût apportée à la représentation d'un drame. Il avait vu la sombre colonne de cendres et de fumée s'élever à une hauteur de vingt mille pieds, s'élargir à son sommet en un immense parasol qui dérobait aux regards le soleil; il avait senti fondre sur lui une étrange pluie plus chaude que l'eau d'un bain [1]..., puis la nuit s'était faite... La montagne s'ébranla jusqu'en ses bases profondes avec des craquements de tonnerres pareils à l'écroulement d'un monde...; le paysan, jusqu'au bout, garda son impassible sérénité, estimant que tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait entendu n'était qu'illusion et magie, œuvre scélérate d'un renard.

C'est une étrange folie que celle qui s'empare des possédés du renard. On en voit qui se précipitent, nus, dans les rues, en poussant de grands cris; d'autres qui se couchent par terre, l'écume à la bouche, en glapissant comme font les renards. Puis, en un point quelconque de leur corps, apparaît une sorte de grosseur mobile qui semble animée d'une vie propre. Piquez-la avec une aiguille, vous la verrez glisser et changer de place instantanément. Enserrez-la dans votre main, rien ne l'empêchera de couler entre vos doigts, quelle que soit la force de l'étreinte. Le possédé, dit-on, parlera, écrira en des langues qui lui étaient, auparavant, totalement inconnues. Il ne prendra d'autre nourriture que celle des renards, *tofou*, *abouragé* [2], *azoukimeshi* [3], etc., qu'il dévorera en abondance, alléguant, non son propre appétit, mais la voracité du renard.

Il n'est pas rare de voir les malheureuses victimes de la possession subir de douloureux traitements de la part de leurs parents qui les frappent avec violence ou les brûlent cruellement, dans l'espoir de chasser le renard. C'est alors qu'on

1. Le bain japonais se prend à 43°29 centigrades.

2. *Abouragé* : friture de fèves ou de tofou caillés.

3. *Azoukimeshi* : préparation de haricots rouges bouillis avec du riz.

envoie chercher le Hoin ou Yamaboushi[1]. Il parlemente avec le renard qui s'exprime par la bouche du patient. Quand le renard est réduit au silence par des arguments religieux qui lui démontrent l'infamie de sa conduite, il consent généralement à s'éloigner ; à condition d'être abondamment pourvu de tofou ou autres aliments qui doivent être immédiatement portés en un certain temple d'Inari dont le renard se déclare le serviteur : car il est toujours, à l'entendre, le serviteur d'un Inari quelconque, si, encore, il ne se donne pour le dieu lui-même !

Dès que le possédé est délivré de son tourment, il s'abat, privé de sentiment, en une longue prostration ; à jamais incapable de se nourrir de tofou, d'abouragé, d'azoukimeshi ni d'aucun aliment particulier aux renards.



L'Homme-Renard est invisible ; mais comme il est possible, lorsqu'il passe au bord d'une eau tranquille, d'y voir son « Ombre » réfléchie, les familles hantées évitent, dit-on, le voisinage des étangs et des rivières.

Ce renard, qu'on ne voit pas, se fait le gardien volontaire des personnes. Comme le serviteur japonais, il fait partie de la maison. Mais si une fille de cette maison la quitte pour contracter mariage, le renard, non seulement la suit dans sa nouvelle famille, mais encore *colonise* son espèce dans toutes les familles alliées ou parentes du mari. Quand on saura que sa progéniture se compose de soixante-quinze sujets — pas un de plus, pas un de moins — et que tous ont droit à la nourriture, on concevra que la charge en soit fort onéreuse ; lors même que, n'étant que fantômes, ces renards consomment très peu individuellement. Les *kitsouné-mochi*[2] les ser-

1. *Le Hoin* ou *Yamaboushi* était l'exorciseur bouddhiste, généralement un prêtre. A proprement parler, le hoin était un yamaboushi d'un rang plus élevé. Le yamaboushi pratiquait la divination aussi bien que l'exorcisme. Cette profession a, depuis, été interdite par le gouvernement, de telle sorte que les petits temples autrefois occupés par eux ont disparu ou sont tombés en ruines. Mais les exorciseurs sont toujours en honneur parmi les paysans, en certains cas de possession, et portent encore le nom de yamaboushi.

2. Possesseurs de renards.

vent donc à des heures régulières et toujours les premiers. Aussitôt que le riz de la famille a fini de cuire dans la *kama*[1], le maître frappe avec force l'un des côtés de l'ustensile et le découvre. La troupe, aussitôt, accourt à travers le plancher et, quoique le mouvement de leurs mâchoires reste inaccessible à l'humaine oreille et ne soit pas visible aux yeux de l'homme, le riz, lentement, diminue ; d'où il ressort que la clientèle de ces renards est, pour un homme pauvre, une véritable calamité.

Mais ce n'est là, pourtant, que le moindre mal attaché à leur présence. Les renards n'ont aucun code fixe de morale et ont prouvé qu'ils étaient peu dignes de confiance. Ils pourront susciter, et longtemps maintenir, la prospérité d'une maison ; mais qu'une grave infortune vienne à fondre sur elle en dépit de ses soixante-quinze protecteurs, ceux-ci s'enfuiront subitement, emportant avec eux tous les biens de la famille — sans compter que tous les beaux présents qu'ils avaïent apportés à leurs maîtres n'étaient que choses dérobées à d'autres ! Il est donc tout à fait immoral, et dangereux pour la paix publique, d'entretenir des renards; d'autant qu'un renard, n'étant qu'un malin esprit dénué des délicatesses humaines, ne prendra pas certaines précautions. Il n'aura aucun scrupule, après avoir dérobé pendant la nuit la bourse du voisin, à l'aller déposer sur le seuil de son propre maître; de telle sorte que si le voisin vient à sortir le premier et l'y découvre, il soit impossible d'éviter une querelle.

Autre perfidie dont il est coutumier : c'est de rendre public ce qu'il entend confidentiellement, sans souci du scandale qui en peut résulter. Exemple : un renard attaché à la famille de Kobayashi-San entend son maître se plaindre de son voisin, Nakayama-San, qu'il méprise en secret. Aussitôt, le zélé serviteur de courir dans la maison de Nakayama-San, de s'emparer de son corps et de le tourmenter misérablement : « Je suis le serviteur de Kobayashi-San, lui dit-il, auquel vous avez fait tel et tel tort ; et aussi longtemps qu'il me le commandera, je continuerai à vous faire souffrir. »

Enfin, dernier danger, pire que tous les autres, c'est d'en-

1. Grand pot-au-feu en fer.

courir la colère de cet être artificieux. Comme il n'est pas une personne humaine, que ses mobiles, ses sentiments ne sont pas d'un homme, mais d'un démon, s'il se peut qu'il lui plaise, en ami dévoué, d'enrichir la famille où il a élu domicile, nul ne saurait se flatter d'éviter à coup sûr son mécontentement ; car il peut prendre offense contre toute prévision et sans cause apparente. La légende ne dit rien des suites possibles d'une telle éventualité ! Car le renard possède *l'Infinie-Vision-Instinctive* et *l'Oreille-Qui-Entend-Tout* [1] ; *la Connaissance des Plus Secrètes Pensées des Autres* [2] et *la Connaissance du Passé* [3] ; *la Connaissance de l'Universel Présent* [4] et enfin *les Pouvoirs de Transformation et de Transmutation ;* de sorte que, sans parler même de sa puissance d'enchantement, on peut affirmer qu'il est, par nature, presque omnipotent pour le mal.

*
* *

Pour tous ces motifs, et bien d'autres sans doute encore. toute famille suspecte d'abriter des renards est mise à l'index, évitée avec soin. A plus forte raison ne saurait-il être question de s'allier à elles par le mariage. C'est ainsi qu'à Idzoumo, plus d'une belle et charmante fille doit renoncer, sous ce prétexte, à trouver un époux.

Les jeunes filles d'Idzoumo n'aiment guère à se marier hors de leur province, mais les filles de kitsouné-mochi n'ont chance de s'établir que dans la famille d'un autre kitsouné-mochi, ou loin de la Province des Dieux, leur pays. La difficulté, pour celles qui sont assez fortunées, n'est pas encore insurmontable dans ces conditions ; mais pour les pauvres, si gracieuses, si accomplies soient-elles, bien que souvent aimées et recherchées par de jeunes hommes qui, ayant passé par les écoles publiques, ont rejeté toute foi au surnaturel, la superstition les condamne au célibat. C'est qu'il n'est pas

1. Ten-Ni-Tsoun.
2. Ta-Shin-Tsoun.
3. Shiyoukou-Mei-Tsoun.
4. Zhin-Kiyan-Tsoun.

sans danger, dans les campagnes, — du moins pour les humbles — de braver la crédulité populaire ! Le mari, et tous ses parents, puis tous les parents de ses parents ne tarderaient pas à en subir les conséquences. Je laisse à juger du désastre.

Parmi ces prétendus possesseurs de renards, quelques-uns ont su exploiter la superstition pour la faire servir à leurs intérêts. Comme, par peur de ses invisibles serviteurs, le paysan est fort craintif d'offenser un kitsouné-mochi, certains de ces derniers ont réussi à acquérir sur leur milieu une influence prépondérante. Je citerai dans la ville d'Yonago, par exemple, un chônin florissant dont la volonté fait loi, dont les opinions ne sont jamais discutées ; il règne en réalité sur la place, en voie d'amasser une fortune considérable, et cela, uniquement, à cause de sa situation présumée de kitsouné-mochi.

Les hommes très robustes étant, paraît-il, à l'abri de telles fantasmagories, les renards en ont une peur extrême ; aussi la classe des Lutteurs jouit-elle avec orgueil de son immunité à cet égard et se rit des kitsouné-mochi aussi bien que de leurs spectres familiers. L'un de ces derniers, parlant par la bouche d'un possédé, disait : « Je voulais m'emparer de votre frère, mais il était trop fort pour moi, c'est pourquoi je me suis introduit dans votre corps, résolu à me venger sur n'importe quel membre de votre famille ! »

La superstition du renard n'affecte pas les personnes seulement ; elle porte encore atteinte à la propriété, qu'elle déprécie à Idzoumo, dans la proportion de plusieurs millions.

Une famille dont le domaine passe pour être hanté est dans l'impossibilité de le vendre à son prix, tout étant à craindre des renards qui, peut-être, ruineront le nouveau propriétaire. L'obstacle est plus grand encore dans les pays de montagnes, si les terrains sont aménagés en rizières. Le premier besoin de ce genre de culture consiste en irrigations qu'on obtient par cent expédients ingénieux et divers, et toujours au prix de maintes difficultés. Il advient, parfois, qu'en certaines saisons l'eau se fait si rare que les paysans en arrivent à se battre pour se la disputer. C'est alors qu'est à redouter l'intervention des renards qui d'un champ peuvent

détourner sur l'autre le cours des eaux, ou, par malignité, percer des trous dans les digues et détruire les récoltes.

Il ne manque pas d'habiles gens pour mettre à profit cette croyance singulière. Un agronome distingué de l'école moderne bénéficia ainsi de la terreur du renard en se rendant acquéreur, il y a quelques années, de vastes terrains à l'est d'Idzoumo qui n'avaient point trouvé d'acheteurs. Ce domaine, répondant généreusement à un système de culture bien appliqué, a sextuplé de valeur et ferait réaliser à son propriétaire, s'il était vendu actuellement, une très grosse fortune.

Ce succès, joint à sa qualité de fonctionnaire du gouvernement, a rompu le charme : ses terres cessèrent d'être hantées. Mais le succès tout seul n'eût point suffi à purger le sol de la superstition maudite. C'est à son caractère officiel, surtout, qu'était dû le pouvoir du maître sur ses invisibles persécuteurs. Le mot « Gouvernement », pour le villageois, est un talisman. Et pourtant, parmi les fermiers d'Idzoumo, celui dont la situation et la fortune sont le plus prospères, — riche de plus de cent mille yen, — Ouakuri-San de Chinomaya, en Kandégori, est presque universellement regardé par les paysans comme un kitsouné-mochi. Il n'est contes ni légendes qui ne se débitent à son propos. Tel raconte l'origine de ses richesses par la protection d'un renardeau blanc qu'il avait autrefois rencontré dans les bois, aux temps de sa misère première. Il l'avait emporté avec lui, nourri, soigné, choyé, et de ce jour data sa prospérité. Tel autre assure qu'en sa maison se trouve une *zashiki* [1], spéciale aux renards, dans laquelle, une fois par mois, il offre un grand banquet à des centaines de Hito-kitsouné. Mais Chinomya-no-Ouakouri, comme ils l'appellent, peut se permettre de sourire de toutes ces folies. C'est un esprit raffiné qui jouit de la plus haute estime dans les cercles cultivés où ne pénètre pas la superstition.



Quand un Ninko vient frapper la nuit à votre porte, c'est d'une certaine manière qui vous fait vite saisir la nature de

1. Salle de réception.

votre visiteur, pour peu que vous ayez une oreille expérimentée ; car le renard ne frappe jamais qu'avec sa queue et le son en est faible, amorti. Ouvrez, et vous apercevrez un homme, une belle jeune fille, quelquefois, qui n'entamera la conversation que par fragments de mots, mais de façon qu'il vous soit, néanmoins, fort aisé de le comprendre. Un renard ne prononce jamais les mots tout entiers, mais une partie seulement ; exemple : « *Nish... sa* » pour « *Nishida-San ;* » « *dégoz...* » pour « *dégozarimasou* ; » « *Ouch dé...?* » pour « *Ouchi désouka*? Si vous êtes dans ses bonnes grâces, il vous offrira quelque léger présent, puis disparaîtra dans l'ombre. Seulement, comme les cadeaux du renard n'ont jamais qu'une demi-réalité, ceux-ci, malgré leur apparence, seront toujours, au lendemain matin, d'importance moindre que dans la nuit.

Un shizokou de Matsoué, rentrant un soir chez lui par la rue Horomachi, aperçut un renard qui s'enfuyait, poursuivi par des chiens menaçants. Il leur donna la chasse pour permettre au renard de s'échapper. La nuit suivante, entendant frapper, il ouvre le *to*[1] et voit une fort jolie femme qui lui dit : « Sans votre auguste bonté, la nuit dernière, j'étais morte ; ce faible présent ne peut que bien misérablement vous exprimer ma reconnaissance. » Puis elle s'enfuit, laissant tomber à ses pieds un léger paquet... qui contenait deux canards magnifiques, et deux de ces longues et lourdes pièces de monnaie d'argent, en forme de feuilles, pesant au moins dix à douze dollars, telles que les recherchent si ardemment, aujourd'hui, les collectionneurs d'antiquités... Peu d'instants après, et sous ses yeux, l'une des pièces se transformait en une motte de gazon ; l'autre restait intacte.

Sougitean-San, médecin à Matsoué, fut un soir appelé pour un accouchement dans une maison située sur la colline Shiragayama, à quelque distance de la cité. Il partit, accompagné d'un domestique qui portait une lanterne de papier, peinte d'un écusson aristocratique[2]. C'était une splendide demeure où il fut reçu avec la courtoisie superbe des samouraï. La mère mit au monde un beau garçon, et le docteur, traité par

1. Volet servant de porte.

2. Toutes les lanternes portatives dont on se sert pour s'éclairer pendant la nuit sont décorées d'un *mon*, ou chiffre, armoiries du propriétaire.

la famille avec des égards pleins de distinction fut, après un repas des plus fins, reconduit chez lui comblé de présents et d'argent.

Le jour suivant, selon l'étiquette japonaise, il voulut aller rendre visite à ses hôtes... La place était vide, l'habitation disparue ; rien, sinon la forêt, ne subsistait à Shirogayama. De retour en sa maison, il s'en fut donner un dernier coup d'œil à l'or qui lui avait été payé : toutes les pièces étaient bonnes, une seule exceptée, qui n'était plus qu'un peu d'herbe.

La superstition ne laisse pas d'entraîner, pour quelques-uns, certains avantages assez piquants.

Le propriétaire d'une *tofouya*[1] qui, il y a quelques années, jouissait à Matsoué d'une clientèle exceptionnelle, en fit l'étrange expérience. Un homme misérablement vêtu avait pris l'habitude de venir, chaque soir, acheter chez lui un *chô* de tofou qu'il dévorait avec l'avidité d'un malheureux ayant longtemps souffert de la faim. Depuis des semaines il revenait, sans jamais proférer une parole ; lorsqu'un soir, le marchand s'aperçut que l'extrémité d'une queue blanche et touffue passait sous les guenilles de l'étranger. Cette découverte fit naître en lui de singuliers soupçons en même temps que d'étranges espoirs. A partir de cet instant, il ne cessa plus de témoigner, auprès de son visiteur mystérieux, d'une complaisance et d'un dévouement tout empressés. Un mois, encore, s'écoula sans que l'inconnu se résolût à parler... jusqu'à ce que ces mots s'échappassent enfin de ses lèvres : « Bien que j'aie l'apparence d'un homme, je ne suis pas un homme ; je n'en ai pris les traits que pour me rapprocher de vous. J'arrive de Taka-machi où se trouve mon temple que vous fréquentez souvent. Je viens récompenser votre piété et votre bon cœur en vous sauvant, cette nuit, d'un grand danger. Sachez donc, mon pouvoir magique me l'a révélé, que demain cette rue brûlera tout entière. Ses maisons seront détruites, à l'exception de la vôtre que je préserverai par un charme. Mais il faut,

1. *Tofouya :* boutique où se vend le tofou. Le tofou, ainsi que le *soba*, qui est une préparation de sarrasin, sont les deux aliments préférés du renard.

pour cela, m'ouvrir votre koura[1] et n'en permettre l'entrée à qui que ce soit ; car si l'œil d'un seul vivant pouvait m'apercevoir, le charme n'opérerait pas. »

Le boutiquier, rempli de joie, en ouvrit bien grandes les portes pour y introduire, non sans d'ardentes paroles de respect et de gratitude, celui qui lui semblait Inari en personne. Puis il donna ses ordres stricts afin qu'aucun des siens ou de ses serviteurs n'eût la curiosité de venir guetter son hôte... tant et si bien que, sans encombre, toutes les marchandises et les objets de prix de la famille déménagèrent pendant la nuit. Le lendemain, au jour, la koura était vide... et d'incendie, point du tout !

Une autre histoire, bien authentique, est celle de ce riche marchand, victime d'un nouvel Inari qui, cette fois, l'avait assuré qu'en retour d'une longue vie de piété, quelle que fût la somme qu'il décidât de porter pendant la nuit en un certain miya, il la trouverait doublée, dès le lendemain. Et le brave homme de déposer religieusement, à plusieurs reprises, de menues pièces de monnaie, toujours doublées douze heures après. Il s'enhardit alors à risquer quelques plus fortes sommes qui se multiplièrent comme les premières. Puis il alla jusqu'aux dollars — cent, deux cents, trois cents — avec le même succès. Plein d'émotion, notre homme court à la Banque, en retire toute sa fortune, et s'en va la placer sur l'autel du Dieu... qui jamais ne la lui rendit.



Sur le chapitre des renards-fantômes la littérature japonaise est inépuisable.

Les romans anciens, les nouvelles modernes à bon marché, les traditions historiques comme les contes de fées populaires sont tout remplis des faits merveilleux du renard. Telles légendes — il en est qui remontent jusqu'au XIe siècle, lamentables, grandioses ou terrifiantes — feront l'objet de sérieuses discussions, de la part même de grands savants ; telles autres seront familières à tous les enfants du Japon,

1. Magasin.

comme celle de Tamamonomaé, la belle favorite de l'empereur Toba, Tamamonomaé, dont le nom est devenu proverbial, et qu'on découvrit, à la fin, n'être qu'un renard-démon à neuf queues et fourrure d'or! Mais la partie la plus intéressante de cette littérature spéciale appartient plutôt au théâtre où les croyances populaires se reflètent souvent d'une manière plus humoristique; témoin, l'extrait suivant, tiré d'une comédie de Djippensha Ikkou, intitulée Hiza-Kouroudjé :

Kidahachi et Yyagi voyagent de Yédo à Osaka. A une courte distance d'Akasaka, Kidahachi se décide à presser le pas afin de s'assurer d'un logement dans la meilleure auberge. Yyagi poursuit son chemin à loisir, puis s'arrête un instant, pour s'y rafraîchir, dans une petite maison tenue par une vieille femme sur le bord de la route.

LA VIEILLE FEMME. — Prendrez-vous du thé, monsieur?

YYAGI. — Merci! Combien y a-t-il d'ici à la ville prochaine? Est-ce Akasaka?

LA VIEILLE FEMME. — Un ri environ. Mais, si vous êtes seul, vous feriez mieux de passer la nuit ici. Il y a sur la route un mauvais renard qui jette un sort sur les voyageurs.

YYAGI. — Ah! je crains beaucoup cette sorte de choses; cependant je ne puis arrêter plus longtemps; mon compagnon a pris les devants et pourrait m'attendre.

Après avoir payé sa consommation, Yyagi reprend sa course. La nuit est sombre; ses nerfs sont surexcités par les propos de la vieille. Après avoir longtemps marché, il entend soudain glapir le renard : « kon-kon ». Épouvanté, il crie de toutes ses forces :

YYAGI. — Ne m'approche pas, ou tu es mort!

Pendant ce temps-là, Kidahachi, non moins effrayé des histoires de la vieille femme, a pris le parti d'attendre Yyagi, se disant en lui-même : « Si nous ne nous joignons pas, nous serons certainement joués! » Tout à coup, reconnaissant la voix d'Yyagi, il s'écrie :

KIDAHACHI. — O Yyagi-San!

YYAGI. — Qu'est-ce que vous faites ici?

KIDAHACHI. — J'avais l'intention d'aller en avant, mais la peur m'a pris et j'ai préféré m'arrêter pour vous attendre ici.

YYAGI, *qui s'imagine que le renard a pris la forme de Kidahachi pour le tromper.* — N'allez pas croire que je suis votre dupe!

KIDAHACHI. — Voilà une étrange façon de parler! J'ai là quelques excellents mochi [1] que je viens d'acheter pour vous.

1. Gâteaux de fleur de riz souvent adoucis avec du sucre.

YYAGI. — Le crottin de cheval ne se mange pas[1] !

KIDAHACHI. — Ne soyez donc pas si soupçonneux ! Je vous dis que je suis Kidahachi.

YYAGI, *se jetant sur lui avec fureur.* — Oui ! vous prenez précisément les traits de Kidahachi pour me tromper.

KIDAHACHI. — Que voulez-vous dire ? Que prétendez-vous faire de moi ?

YYAGI, *le précipitant à terre.* — Mais je vais vous tuer !

KIDAHACHI. — Oh ! vous m'avez fait grand mal ! Je vous en prie, laissez-moi et allez-vous-en !

YYAGI. — Si vous êtes réellement blessé, montrez-vous sous votre véritable forme. *(Ils luttent l'un contre l'autre.)*

KIDAHACHI. — Que signifie ? Que fait là votre main ?

YYAGI. — Je cherche votre queue ! Si vous ne me faites tout de suite voir votre queue, je vous y forcerai bien !

Il prend sa serviette et lui attache les mains derrière le dos, puis l'oblige à marcher devant lui.

KIDAHACHI. — Je vous en supplie, déliez-moi ! déliez-moi d'abord !

Pendant ce temps-là, il a à peu près atteint Akasaka. Yyagi, apercevant un chien, veut entraîner devant lui Kidakachi (les chiens, seuls, étant aptes à démasquer le renard sous n'importe quel déguisement). Mais le chien ne prête aucune attention à Kidahachi. Yyagi, alors, se résout à le délivrer, et les deux amis, riant de leurs craintes, poursuivent leur voyage.

*
* *

Le Dieu-Renard, cependant, se montre à nous parfois sous une forme plus aimable.

Dans une de ces obscures petites rues de Matsoué, où l'étranger ne saurait s'aventurer sans s'y perdre, on remarque un temple qu'on appelle Djigyôba-no-Inari[2] ou, encore, Kodomo-no-Inari[3]. C'est un temple de toute petite dimension, mais des plus renommés. Récemment encore, deux nouveaux renards de pierre viennent de lui être offerts, énormes avec

1. Le renard prend parfois un malin plaisir à pousser les gens à manger du crottin de cheval, les incitant à les prendre pour des mochi ; ou à les faire entrer dans une fosse d'aisance, s'imaginant qu'ils prennent un bain !

2. Ce qui signifie rue du terrassement ; elle est située sur un terrain de marais desséchés.

3. Qui veut dire : l'Inari des enfants.

des dents dorées et une physionomie malicieuse très particulièrement expressive. Placés de chaque côté de la porte, le Mâle grimace, la gueule ouverte ; la Femelle garde la sienne close, modestement[1]. Dans la cour, vous apercevez une foule d'antiques petits renards avec la tête, le nez ou la queue brisés ; puis deux grands « Karashishi » devant lesquels pendent, en ex-voto, des *ouaragi* ou sandales de paille consacrées par quelques malheureux, venus pour prier le Karashishi-Sama de guérir leurs pieds malades ; enfin, un autel du dieu Kôdjin, tout couvert de poupées d'enfants[2].

Les portes grillées du temple de Djigyôba-no-Inari, de même que celle du temple de Yaegoki, disparaissent, toutes blanches, sous la multitude de menus papiers qui y sont attachés. Ces papiers sont des prières : d'étranges et spéciales prières ! Audessus, comme à droite et à gauche des portes, de bizarres petites peintures votives sont appliquées aux murs. Elles représentent, pour la plupart, des enfants au bain, ou la tête sous le rasoir pour être tondus ; quelques-uns occupés à jouer. Voici l'explication de ces symboles et de ces mystères :

Vous n'ignorez pas, certainement, l'habitude japonaise du bain chaud quotidien pour les enfants et les adultes. Celle qui consiste à raser la tête des très petits garçons et petites filles ne vous est pas moins connue. Cependant, en dépit de l'héréditaire patience et de la puissante tendance ancestrale à suivre la coutume antique, les bébés persistent à trouver le

1. Il semble que cette attitude spéciale à tous les gardiens symboliques des lieux sacrés soit une loi d'art immémorial : tels les *Karashischi* et les Dragons Ascendant et Descendant, sculptés sur les panneaux et les piliers. Dans le temple de Koumano, les *Suidjin* même, ou guerriers-gardes, qui, de chaque côté de la grande porte d'entrée, froncent le sourcil derrière le grillage de leur loge, sont ainsi représentés, l'un la bouche ouverte, l'autre les lèvres closes.

Un jeune savant bouddhiste que j'interrogeais dans le but de connaître la cause de cette distinction, me répondit que le mâle est censé prononcer la lettre « A » et la femelle la lettre nasale « N », qui correspondent à l'alpha et l'oméga de l'alphabet grec, emblèmes du « Commencement et de la Fin ». — Dans le Lotus de la Bonne Loi, Bouddha se révèle lui-même comme l'Alpha et l'Oméga cosmiques et le Père du Monde : ainsi Krishna, dans le *Baghavad-Gita*.

2. La coutume de dédier ainsi à Kôdjin les poupées ou débris de poupées des petits enfants morts, est une exception à la règle générale. Ces images du Dieu de la Calligraphie et du Savoir, Tendjin, qu'on donne toujours en présent aux garçons à l'époque de la Grande Fête des Garçons, sont offertes, quand elles sont brisées, à Tendjin lui-même et non à Kôdjin. C'est, du moins, l'usage à Matsoué.

rasoir, de même que le bain chaud, bien difficiles à endurer pour leur petite chair délicate. Si l'on considère que le bain japonais, en règle générale, n'atteint pas moins de 43°,29 centigrades), on ne s'étonnera pas que l'étranger, même adulte, n'apprenne que lentement à le supporter et à en apprécier la valeur hygiénique. D'autre part, le rasoir japonais, beaucoup moins perfectionné que le nôtre et s'employant sans cuir, peut blesser quelque peu s'il n'est manié par des mains de la plus extrême habileté. Comme les parents japonais sont peu tyranniques à l'égard de leurs enfants, et n'usent guère, envers eux, que de caresses et de cajoleries, rarement de contrainte ou de menaces, c'est un véritable dilemme qui se pose pour eux quand le bébé se révolte contre le bain ou se mutine contre le rasoir.

C'est alors que les parents, à bout de ressources, recourent à Djigyôba-no-Inari et le prient ardemment d'envoyer un de ses serviteurs pour amuser l'enfant et le réconcilier avec le nouvel ordre de choses, en le rendant, à la fois, docile et satisfait. Le concours d'Inari n'est pas moins efficace en cas d'indiscipline ou de maladie. Quand la supplique est exaucée, on porte au temple un menu présent, le plus souvent une simple peinture semblable à celles des portes, illustrant l'heureux résultat de la pétition. Si j'en juge par la prospérité du temple et le nombre de ses images, le Kodomo-No-Inari semble mériter sa popularité. Durant les quelques minutes à peine que je mis à traverser la cour, je pus distinguer trois jeunes mères, portant leurs enfants attachés sur le dos, se dirigeant vers l'autel pour prier et faire leurs offrandes; l'un d'eux, même, je le remarquai, délicieusement joli, n'avait jamais été rasé... c'était évidemment un cas très obstiné!

Comme, ma visite faite, je m'en retournais à la maison, mon domestique indigène, qui m'avait servi de guide, me racontait l'aventure étonnante du fils de son voisin. C'était un petit garçon de sept ans qui, jouant un matin un peu loin du logis, avait soudainement disparu pendant deux jours. Le père et la mère ne s'étaient point inquiétés tout d'abord, supposant que l'enfant s'en était allé chez des parents où il avait l'habitude de passer quelques jours de temps à autre. Mais le soir du second jour, quand il fut avéré que l'enfant ne s'y

était pas rendu, des recherches commencèrent; on établit une enquête : ce fut en vain.

La nuit venue, l'heure était avancée, un léger frappement se fit entendre à la porte. La mère accourt et aperçoit son petit vagabond profondément endormi sur le seuil... Impossible de découvrir qui pouvait bien avoir frappé! Le lendemain, l'enfant s'éveille tout rieur et raconte qu'il a rencontré, le matin de sa disparition, un petit garçon de son âge qui avait des yeux charmants. Il l'avait entraîné par sa gentillesse à jouer avec lui dans les bois. Cela avait ainsi duré toute la journée, la nuit, puis le lendemain; et l'on s'était diverti follement et de mille façons... Mais, à la longue, on avait fini par avoir bien sommeil. Alors le camarade l'avait ramené à la maison. « Il n'avait pas faim du tout. » Et l'ami avait promis de revenir le lendemain.

Mais on ne revit plus le mystérieux ami, et l'on ne connaissait, dans le voisinage, aucun petit garçon répondant au signalement donné... d'où l'on avait conclu que le camarade ne pouvait être qu'un renard qui avait éprouvé le besoin d'un peu de distraction.

L'objet de cette aimable plaisanterie languit longtemps dans l'attente de son joyeux compagnon.

A Matsoué vivait, il y a quelque trente ans, un ancien lutteur du nom de Tobikaoua. Ennemi intransigeant des renards, il les pourchassait et les tuait impitoyablement. Aussi les vieux paysans avaient-ils prédit qu'il ne mourrait pas de mort naturelle. La prophétie s'accomplit, car Tobikaoua périt d'étrange manière. C'était un plaisant mystificateur, à qui prit un jour fantaisie d'emprunter l'aspect d'un Tengou [1], puis, ainsi travesti, de se rendre dans le bois sacré de Rakousan et de se nicher au haut d'un arbre immense. Il ne s'écoula pas longtemps avant que les paysans n'accourussent en foule et ne lui rendissent hommage en le comblant d'offrandes. Pendant qu'il riait à leurs dépens et s'essayait à bien jouer son rôle

1. Esprits, divinités grotesques, avec des ailes, des griffes et un nez démesuré : plutôt encore des demi-dieux présidant à l'art de l'escrime et patrons de toutes les armes en général.

en s'élançant d'une branche à l'autre avec prestesse, il perdit pied... et, dans sa chute, se cassa le cou.



Ces étranges croyances, cependant, vont se perdant rapidement. D'année en année s'écroule quelque temple d'Inari qui ne se relèvera plus. D'année en année décroît le nombre de ces renards de pierre où s'exerçait la statuaire. D'année en année baisse aussi celui des « possédés », soignés d'ailleurs dans les hôpitaux, selon les meilleures méthodes scientifiques, par des médecins japonais qui parlent allemand. Ce n'est pas dans la décadence de la foi originelle qu'il en faut chercher la cause : la superstition survit à la religion. Encore moins la découvrira-t-on dans le prosélytisme des missionnaires européens, souvent asservis eux-mêmes au culte du démon. Elle tient uniquement à l'éducation. L'ennemi tout-puissant de la superstition, c'est l'école publique, où l'enseignement de la science moderne est dégagé des préjugés et du sectarianisme; où l'enfant du plus misérable est à même de comprendre le rationalisme occidental; où il n'est ni garçon ni fille de quatorze ans qui ignore les noms fameux des Tyndall, des Darwin, des Huxley, des Herbert Spencer.

Les petites mains espiègles qui se plaisent à rompre le nez au dieu Renard sont aussi celles qui savent écrire des essais sur l'évolution des plantes ou la géologie d'Idzoumo. Il n'est plus de place pour les fantômes dans la splendide nature révélée par les études nouvelles à la génération nouvelle; l'exorciseur omnipotent et le réformateur, c'est l'enfant.

LAFCADIO HEARN

(Traduction de MADAME LÉON RAYNAL.

# LE PASSAGE DU « DJINN »

## EN ANGLETERRE

Le 1^er^ décembre 1783, Charlès et Robert faisaient la première expérience qui ait été tentée, d'une ascension dans un ballon gonflé d'hydrogène. Partis des Tuileries, ils atterrissaient, après un voyage de deux heures, à Nesles. Puis Charles voulut repartir seul : n'ayant pas le temps de reprendre du lest pour remplacer le poids de l'aéronaute qu'il laissait à terre, il s'éleva rapidement et monta d'un seul bond à 3 000 mètres d'altitude. Il en fut surpris sans doute : au bout de quelques minutes, il tira la corde de soupape et descendit ; — il ne remonta plus jamais en ballon.

Cette élévation considérable, à laquelle Charles ne s'attendait pas, était cependant toute naturelle. Dans le cours de son premier voyage, l'aérostat avait perdu du gaz : en revenant à terre, il se trouvait partiellement dégonflé. Repartant allégé du poids d'un voyageur, il devait conserver toute sa force ascensionnelle *jusqu'à ce qu'il fût complètement rempli :* car si pendant le mouvement la densité de l'air environnant diminuait avec la pression atmosphérique, en revanche, la dilatation progressive du gaz augmentait le volume du ballon, et, ces deux effets se compensant exactement, le poids de l'air déplacé restait le même. Ce ne fut qu'à partir du moment où

le gaz remplit entièrement son enveloppe et commença à s'échapper par l'appendice, que l'aérostat, n'augmentant plus de volume, perdit sa force ascensionnelle, et trouva enfin une position d'équilibre à 3000 mètres.

Ce qui est arrivé à Charles, arrive encore aujourd'hui à nos aéronautes. Ils ne sont pas maîtres de naviguer à l'altitude qui leur plaît : l'aérostat ne rencontre un équilibre quelque peu stable que là où il est plein, et, comme il perd fréquemment du gaz par l'appendice inférieur toujours ouvert, sa zone de navigation s'élève progressivement au cours du voyage.

Nombreux sont les inconvénients qui résultent de cette loi. D'abord, s'il existe dans l'atmosphère plusieurs courants superposés, l'aéronaute ne peut choisir celui qui lui paraîtrait le plus favorable. S'il est obligé de traverser une couche de nuages, il perd la terre de vue, et dès lors ne sait plus ni dans quelle direction, ni avec quelle vitesse l'entraîne la masse d'air dans laquelle il est plongé, situation particulièrement délicate lorsqu'il n'est pas très éloigné d'une mer ou d'une région où il ne veut pas pénétrer. Enfin, si le séjour dans l'atmosphère se prolonge, la zone de navigation, s'élevant de plus en plus, finit par atteindre des altitudes dont s'accommode difficilement l'organisme humain. C'est ainsi qu'en 1900, M. de La Vaulx, ayant fait une ascension de près de trente-six heures [1], parvint à une hauteur voisine de 6000 mètres. Or, à de pareilles altitudes, la respiration devient gênée, il faut avoir à sa disposition de l'oxygène pur; il fait froid; le moindre effort épuise les forces de l'aéronaute; bref, le séjour dans ces régions élevées est toujours pénible, sinon dangereux.

Tous ces inconvénients sont connus depuis fort longtemps, et il est étonnant qu'on ait si peu cherché à y remédier jusqu'ici, alors que le remède avait été indiqué, il y a cent vingt ans, par le général Meusnier.

1. Ascension du 9 au 11 octobre 1900, de Paris à Korostychew (gouvernement de Kiew, Russie) : soit une distance de 1 925 kilomètres, parcourue en 35 h. 45 m.

Le 3 décembre 1783, surlendemain de son ascension, Charles était allé rendre compte de son voyage à l'Académie des sciences. Le même jour, Meusnier, alors lieutenant du génie, présentait à cette assemblée un mémoire[1] où se trouvaient exposés, avec une clarté et une précision admirables, non seulement les lois de l'équilibre de l'aérostat et les conséquences qui s'ensuivent, mais encore le moyen de faire varier à volonté la zone de navigation, en ménageant dans le ballon « une capacité particulière destinée à renfermer de l'air atmosphérique », — ce qu'on appelle aujourd'hui un *ballonnet à air*.

Le rôle du ballonnet est fort simple. Si Charles en avait adapté un à son ballon, il aurait pu, après son premier atterrissage, remplacer le gaz perdu par de l'air, de façon à remplir entièrement l'enveloppe. Dès que l'aérostat serait remonté, il aurait tout de suite évacué du gaz par l'appendice et, perdant sa force ascensionnelle, il aurait trouvé son équilibre à une altitude très inférieure à 3 000 mètres. L'emploi du ballonnet permet donc de diminuer à volonté la capacité disponible pour le gaz, de remplir artificiellement le ballon à l'altitude choisie par l'aéronaute, qui peut ainsi modifier à son gré la zone de navigation.

Meusnier tenta de faire appliquer son système à un ballon construit pour le duc de Chartres par les frères Robert. Ce ballon, muni d'un ballonnet intérieur sphérique, fut essayé le 15 juillet 1784; malheureusement, un accident, dû sans doute à un défaut de construction, mit en péril la vie des aéronautes et compromit l'ascension. Lorsque l'aérostat fut monté à une certaine hauteur, le ballonnet dégonflé tomba sur l'orifice de sortie du gaz et l'obstrua. Par suite du mouvement ascensionnel, l'étoffe du ballon se tendait de plus en plus et aurait fini par éclater, si le duc de Chartres n'avait eu la présence d'esprit de prendre un des drapeaux qui ornaient la nacelle et de percer avec la hampe la partie inférieure du ballon, assurant ainsi la libre évacuation du gaz. Les aéronautes étaient sauvés, mais la manœuvre du ballonnet ne fut pas expérimentée.

1. Mémoire sur l'équilibre des machines aérostatiques, publié dans le *Journal de physique* de l'abbé Rozier (juillet 1784).

*
* *

Chose curieuse ! En dépit des travaux de Meusnier, en dépit d'une nouvelle étude du capitaine Ch. Renard en 1881 [1], alors que le ballonnet à air est appliqué depuis longtemps aux ballons captifs et aux ballons dirigeables en vue de leur conserver une forme invariable, on ne retrouve aucun essai d'emploi du ballonnet dans les aérostats libres avant l'année 1903 [2]. Il a fallu le brillant essor enfin donné à l'aérostation par de jeunes et puissantes sociétés, la multiplicité de voyages aériens qui, par leur durée et par leur étendue, prenaient chaque jour une importance plus grande, pour qu'on songeât à apporter au ballon de Charles, non plus seulement des perfectionnements de détail, mais des transformations capables d'améliorer les conditions de son équilibre et de son séjour dans l'atmosphère. Cette année donc, deux ballons libres à ballonnet ont été expérimentés presque en même temps, l'un par M. Jacques Balsan, l'autre par M. Henry de La Vaulx.

M. Balsan, dans son aérostat *le Saint-Louis*, muni d'un ballonnet, partait de Saint-Cloud le 28 janvier 1903, à 11 h. 30 du matin et atterrissait le lendemain à 2 h. 39 du soir à Madocsa (Hongrie) : c'était un voyage de 27 h. 9 m., pendant lequel la distance parcourue avait été de 1 295 kilomètres. L'altitude maxima fut de 3 200 mètres.

De son côté, M. de La Vaulx entreprenait une série d'essais méthodiques avec le ballon à ballonnet *le Djinn*. Dans une première ascension, les 14-15 mars 1903, il put séjourner dans l'atmosphère pendant 27 h. 45 m. sans dépasser l'altitude de 1 600 mètres [3]; l'atterrissage fut provoqué, non par l'épuisement du lest, mais par le voisinage de la mer. Un second voyage, qui eut lieu le 8 août, donna des résultats

1. Étude sur les aérostats à volume maximum variable (*l'Aéronaute*, 1881).

2. Le ballon *le Méditerranéen*, avec lequel MM. de La Vaulx et Hervé ont exécuté leurs intéressantes expériences sur la Méditerranée en 1901 et 1902, était muni d'un ballonnet; mais cet aérostat était maintenu en équilibre sur un stabilisateur, à faible hauteur au-dessus de la surface de la mer.

3. Départ de Saint-Cloud le 14 mars à 11 h. 45 du matin; atterrissage près de Bruges le 15, à 3 h. 30 du soir

analogues[1] : malgré une pluie intense qui, pendant la nuit, avait forcé les aéronautes à jeter beaucoup de lest, malgré de gros nuages discontinus qui, le jour, tantôt arrêtaient, tantôt laissaient passer les rayons solaires et rendaient l'aérostat très instable, l'altitude maxima fut de 1 700 mètres seulement. Dans ces deux ascensions, on constata le bon fonctionnement du ballonnet et la grande facilité avec laquelle on le remplissait d'air au moyen d'un ventilateur à bras installé dans la nacelle.

Jusque-là, *le Djinn* possédait, comme tous les ballons, une manche d'appendice librement ouverte pour la sortie du gaz. M. de La Vaulx lui substitua, pour ses expériences ultérieures, un clapet à ressort s'ouvrant automatiquement sous une pression déterminée. Cette disposition avait, elle aussi, été indiquée par Meusnier, afin de permettre à l'aéronaute de chasser, au besoin, l'air du ballonnet sans perdre de gaz, et de relever ainsi, lorsqu'il le juge utile, sa zone de navigation. C'est dans ce ballon, modifié de la sorte, que M. de La Vaulx partit pour la troisième fois, le 26 septembre, emmenant avec lui deux passagers, le comte Hadelin d'Oultremont et le capitaine Voyer.



La nuit était venue, lorsque nous quittâmes, à sept heures du soir, le parc de l'Aéro-Club. L'aérostat s'éleva lentement à 150 mètres d'altitude et prit d'abord la direction de l'Ouest. Un pâle croissant de lune, apparaissant de temps à autre à travers les nuages, éclairait faiblement notre route. Bientôt l'altitude du ballon augmente, et la direction se modifie : nous traversons la Seine en amont de Mantes, dont les quais bien éclairés, joints à la grande rue de Limay, dessinent un immense T lumineux au milieu de la campagne obscure ; puis nous laissons sur notre gauche la boucle de Moissan, devenue célèbre par les expériences du ballon dirigeable Lebaudy.

Il devient évident que nous marchons dans la direction de Dieppe, et que nous sommes portés vers la mer par le chemin

1. Départ de Saint-Cloud le 8 août, à 8 h. 45 du soir; atterrissage le 9, à 11 h. 37 du matin près de Coblentz.

le plus court. Déjà l'éclat intermittent d'un phare apparaît dans le lointain. Allons-nous donc être obligés d'atterrir au bout de quelques heures, alors qu'une bonne provision de lest nous promettait un voyage de longue durée, et cela sans avoir eu même l'occasion d'expérimenter la manœuvre du ballonnet, ce qui est l'objet principal de l'ascension? Nous n'acceptons pas cette déconvenue : nous sommes dans la meilleure direction pour tenter la traversée de la Manche et poursuivre notre route au-dessus de l'Angleterre; aussitôt pensé, aussitôt résolu.

A partir de onze heures, les phares de la côte brillent de plus en plus nombreux : nous en saluons avec joie les éclats variés. Mais en voici maintenant sur notre gauche, presque à l'arrière de notre direction : qu'est-ce à dire? Celle-ci aurait-elle encore une fois changé? La boussole, l'étoile polaire, tout, hélas! nous l'indique : nous nous avançons maintenant vers le Nord; nous allons suivre les côtes dans la direction de Calais. L'aérostat a atteint l'altitude de 1 200 mètres, où il a trouvé ce courant néfaste.

Vers minuit, un mouvement de descente se produit, et bientôt le ballon est ramené à une faible hauteur. Nous séjournons depuis peu de temps dans la couche d'air inférieure, lorsqu'une côte se profile devant nous : en même temps, le bruit encore faible des vagues arrive à nos oreilles. Plus de doute cette fois : nous nous dirigeons vers la mer. En route donc pour l'Angleterre!

Nous traversons un large estuaire sablonneux, que nous reconnaissons être l'embouchure de la Somme; enfin, à une heure du matin, nous sommes au-dessus de la mer. Nous venons de quitter, par la nuit noire, une terre obscure à peine éclairée de loin en loin par la lueur incertaine d'une petite ville; quel n'est pas notre étonnement de voir la surface de l'eau constellée de feux innombrables! Chacun de ces feux révèle la présence d'un bateau de pêche. Nous en croisons quelques-uns, et, comme nous sommes toujours à faible hauteur, nous hélons joyeusement les marins. Devant nous, un grand paquebot, toutes cabines allumées, promène sur les flots sa longue tache lumineuse. Ainsi, pendant que la terre dort, la mer vit et travaille. Les phares français, loin déjà

derrière nous, nous enveloppent par moments de leurs puissants rayons.

Comme nous avions mis six heures pour nous transporter de Saint-Cloud à l'embouchure de la Somme, nous comptions que la traversée de la Manche nous demanderait au moins trois heures. Aussi notre étonnement fut grand lorsque, moins de deux heures après avoir quitté la terre française, à 2 h. 45 m., nous abordâmes une côte basse et marécageuse. M. d'Oultremont, qui avait voyagé fréquemment en Angleterre, ne reconnaissait pas le littoral de ce pays, généralement bordé par des falaises tombant à pic. Cependant, il fallut bien se rendre à l'évidence : aucune autre île n'existe dans ces parages, et il eût été par trop invraisemblable que nous fussions revenus en France. Comme nous le reconnûmes bientôt, nous avions pénétré au-dessus du territoire anglais par la pointe de Denge Ness. Il ne nous restait plus, tout en surveillant notre route, qu'à attendre patiemment le jour.

Il faisait nuit encore lorsque, vers 4 h. 30 m., nous arrivâmes au-dessus d'une vaste nappe d'eau, l'estuaire marécageux de la Medway; à notre gauche, une ville bien éclairée, Chatham, le berceau de l'aérostation militaire anglaise. Bientôt après, nous traversons la large embouchure de la Tamise; il est 5 heures du matin : le jour enfin commence à poindre.

Le ballon, descendu à 150 mètres d'altitude, accuse par les plis de l'étoffe un dégonflement partiel. Tout à l'heure, le soleil le chauffera, le fera monter jusqu'à ce qu'il se remplisse, et, comme il a déjà atteint pendant la nuit 1 200 mètres, nous devons nous attendre à le voir s'élever plus haut. Nous serons portés dans une couche de nuages qui nous masquera le sol, alors qu'il est de la plus haute importance que nous ne perdions pas de vue notre route : car le vent est assez fort, ainsi que nous l'a prouvé notre rapide traversée de la Manche; notre vitesse peut être évaluée à 40 kilomètres à l'heure, et la mer n'est pas loin. D'ailleurs n'allons-nous pas retrouver, en haut, ce courant qui déjà en France nous entraînait vers la mer du Nord? Notre situation ne tardera donc pas à devenir critique, — à moins que nous n'employions, pour empêcher le ballon de monter, le moyen que nous avons heureusement à notre disposition dans cet aérostat, le remplissage du

ballonnet. C'est bien le cas, ou jamais, d'en expérimenter la manœuvre : nous nous mettons en devoir d'actionner le ventilateur. Les plis de l'étoffe disparaissent, et bientôt le ballon est rempli comme s'il sortait de son hangar. Le résultat ne se fait pas attendre : l'aérostat s'équilibre d'abord vers 300 mètres d'altitude ; il montera ensuite lentement et progressivement.

Nous voyons maintenant se dérouler, au-dessous de notre nacelle, la campagne anglaise, si jolie avec ses vertes prairies et ses élégants cottages aux murs tapissés de lierre. Outre que cela est plus sûr, combien il est plus agréable de naviguer ainsi à faible hauteur au-dessus du sol ! Aucun détail ne nous échappe ; de temps à autre, M. d'Oultremont engage la conversation avec les habitants du pays qui le renseignent sur les lieux que nous traversons. Nous avons, d'autre part, comme guide une carte générale de l'Europe, qui, bien qu'à petite échelle, nous fournit les grands points de repère. Enfin la direction de notre marche nous est donnée par la boussole. Elle est actuellement nord-nord-ouest, et la carte nous indique que nous n'avons plus à craindre la rencontre de la mer avant que nous arrivions à hauteur du golfe profond du Wash. Là, il y aura lieu d'examiner de près la situation ; car si nous nous engagions au-dessus de ce golfe, nous ne serions pas sûrs ensuite de rejoindre la côte, qui se refuse fortement vers l'ouest.

Effectivement, vers neuf heures, le Wash est en vue : à ce moment le ballon atteint l'altitude de 1 000 mètres, et la direction est devenue franchement nord. Nous marchons vers le golfe : est-il prudent de nous y engager ? Pendant que nous hésitons, une feuille de papier, lancée de la nacelle, tombe lentement vers la terre et, emportée au gré du vent, s'éloigne vivement sur notre gauche. Ce mouvement est pour nous l'indice certain d'un courant inférieur différent de celui où nous sommes plongés et obliquant vers l'ouest. Si nous descendions dans ce courant, nous éviterions le golfe et pourrions continuer notre voyage en toute sécurité. Or cette manœuvre, si délicate avec un ballon ordinaire, nous est facile, grâce au ballonnet. Un mouvement de descente s'étant produit, nous le laissons s'effectuer jusque vers 350 mètres,

tout en insufflant de l'air par le ventilateur; un peu de lest jeté arrête ensuite la descente, et l'aérostat, au lieu de remonter dans la zone qu'il vient de quitter, se fixe aussitôt dans la couche d'air favorable qui nous entraîne dans la direction du nord-nord-ouest.

Le golfe du Wash évité, nous poursuivons notre route en surveillant le terrain à droite. Nous attendons maintenant la traversée du fleuve Humber, au delà duquel la côte s'infléchit vers le nord-ouest, direction dangereuse pour nous. Vers 11 h. 15 m., le fleuve nous apparaît, comme précédemment la Tamise, sous la forme d'un large estuaire; sur la rive gauche est une ville importante. Nous reconnaissons, grâce à la carte, le grand port de Hull, au-dessus duquel nous allons passer, en laissant à notre gauche la majeure partie de l'agglomération urbaine. Cette fois l'hésitation n'est plus permise : notre trajectoire se rapproche de plus en plus de la mer du Nord et ne tarderait pas à rencontrer le littoral; la descente est décidée.

Aussitôt la ville traversée, un coup de soupape nous amène à faible distance du sol, et l'aérostat s'équilibre sur son guiderope[1]. Quelques instants après, l'ancre est jetée dans un fossé. Mais le vent est violent et le ballon ne s'arrête pas immédiatement. On tire la corde de déchirure : la nacelle, arrivée au contact du sol, se cale derrière une haie; le ballon se dégonfle rapidement. Les habitants du pays accourent de tous côtés et nous aident fort obligeamment à replier notre matériel.

L'atterrissage a eu lieu à 11 h. 40 m. du matin, près de la ferme de Carlam-Hill, à 10 kilomètres au nord de Hull. Le voyage a duré 16 h. 40 m.; la distance franchie a été d'environ 600 kilomètres.



Telles sont, succinctement résumées, les diverses phases d'une ascension dans laquelle la traversée de la Manche n'a été qu'un épisode pittoresque et dont l'intérêt véritable est d'avoir si bien mis en évidence l'utilité du ballonnet. Grâce

1. Longue corde attachée au cercle de suspension et pendant librement; la partie de cette corde qui se dépose à terre déleste de son poids l'aérostat.

à lui. l'aérostat a été équilibré, de jour. à des altitudes constamment inférieures à celle qu'il avait atteinte pendant la nuit. Naviguant à faible hauteur, les aéronautes pouvaient descendre en quelques minutes, au cas où ils se seraient trouvés inopinément en face de la mer. Ils ont évité et la traversée des nuages, qui les auraient empêchés de surveiller leur route, et la rencontre des courants supérieurs qui, dirigés vers le Nord-Est. les eussent rejetés rapidement sur le littoral de la mer du Nord. Sans ballonnet, il aurait fallu arrêter le voyage peu de temps après la traversée de la Tamise.

Voilà donc enfin un progrès notable dans l'art de l'aérostation : en munissant le ballon d'un ballonnet à air, l'aéronaute se rend maître de sa zone de navigation. Il l'abaisse en introduisant de l'air dans le ballonnet, ou l'élève en évacuant une portion de cet air; il peut donc choisir à tout moment le courant qui lui convient le mieux. Dans les ascensions de longue durée. il évitera les altitudes trop élevées. et le séjour dans l'atmosphère sera moins fatigant et plus agréable. Il n'est pas douteux que cette méthode, consacrée par l'expérience, ne se généralise bientôt et ne procure aux voyages aériens plus de sécurité. plus de charme encore, et par conséquent plus de faveur auprès du public éclairé.

UN AÉRONAUTE.

*L'Administrateur-Gerant :* H. CASSARD.

# LE SATYRE D'AQUILÉE

## I

Oui, certes, il nous reste, en notre époque prétendue prosaïque, maints éléments de poésie et de rêve. Il suffit que l'on regarde autour de soi, naïvement, d'un œil observateur : aussitôt le mystère nous entoure... Quelles affinités, par exemple, entre les âmes et les choses! Comme si les choses mêmes avaient une âme cachée dont nous subirions l'influence...

Il y a quelques mois, j'avais l'intention de chercher un petit coin de terre, tranquille et pittoresque, pas connu surtout, pour y travailler en paix, et revenir étonner les camarades par des études saisissantes et des esquisses merveilleuses. Il n'est pas facile aujourd'hui de trouver quelque chose de nouveau; mais avec de la bonne volonté... J'avais trouvé, moi! Un pays charmant, bizarre, et fort inconnu... Qui diable est jamais allé en Istrie?

Au commencement de juin, j'arrivais à Trieste : une petite ville, toute blanche, toute gaie, pimpante, aux bords de l'Adriatique; et l'Adriatique, ce jour-là, était bleue comme notre Méditerranée. Mais, arrivé à Trieste, je n'étais pas au bout de mon voyage, non! Mon but principal était Aquilée, la grande ville romaine, dont j'imagine que peu de peintres, et même d'amateurs, ont jamais entendu parler. Et pourtant

Aquilée — *Aquileja* — était une des plus grandes villes militaires et commerciales de l'Empire. C'était une cité magnifique, avec des jardins délicieux, des aqueducs superbes, des fontaines jaillissantes. Elle avait un Capitole, un Amphithéâtre, un Cirque, et des Thermes publics, dans le style majestueux de l'ancienne Rome. Les murailles étaient formidables, flanquées de tours, et capables de résister victorieusement aux assauts des barbares. On assure que le chiffre de la population s'élevait à un demi-million d'âmes. Aquilée possédait un sénat célèbre, un préteur romain ; les Césars, eux-mêmes, séjournaient souvent dans sa vaste enceinte...

J'étais curieux de voir les ruines de cette cité puissante, absolument oubliée. Comme elle devait se rencontrer quelque part aux environs de Trieste, j'avais résolu d'abord d'établir mon quartier général à Trieste même : de là, je pourrais faire des excursions et parcourir toute la côte.

Donc, un beau matin, par un joyeux soleil, je descendais à une petite station déserte, et, prenant une voiture à un cheval, — un maigre cheval frioulan qui trottait de tout cœur, je me mettais en route pour Aquilée.

Oh ! le joli pays, mes enfants ! Le joli pays tout enguirlandé de vignes : une immense plaine verte, avec un large fleuve d'azur qui la traverse, de petites églises qui se dressent dans la campagne, et les taches minces et noires des divins cyprès qui se profilent sur le fond clair des vignobles et des acacias et sur l'étendue dorée des champs de maïs... Les jolies routes blanches, encaissées entre deux parois très hautes de broussailles et de buissons tout fleuris d'aubépine et de clématite sauvage !... Cela me rappelait, avec je ne sais quoi de plus méridional, les *lanes* de l'Angleterre... Des maisonnettes pittoresques, enguirlandées, elles aussi, de roses et de plantes grimpantes, avec les toits plats italiens et, dans l'ombre des portes entr'ouvertes, l'éclat vermeil des seaux de cuivre et des ustensiles de cuisine suspendus aux murs enfumés... Et puis les jolies filles !

Oui, les jolies filles ! En vingt minutes à peine, j'en avais aperçu trois : une blonde et deux brunes ; — la dernière, une vraie beauté, adossée au mur de l'une des petites chaumières, avec un mouchoir rouge à dessins jaunes sur ses

cheveux noirs... Elle avait des traits réguliers et de grands yeux clairs, et me regardait passer d'un air un peu insolent, qui me donnait envie de descendre de ma carriole et de l'embrasser tout de suite. Mais la vue d'un grand gaillard qui sortait d'une maison voisine changea le cours de mes idées : je continuai ma route, augurant bien de la contrée en général et d'Aquilée en particulier, adressant *in petto* des louanges enthousiastes aux Romains, qui devaient avoir légué la beauté légendaire de leur race aux paysannes de l'Istrie.

Absorbé par ces considérations ethnographiques, je ne fis pas attention aux restes anciens qui commençaient à se montrer des deux côtés de la route, et que, plus tard, j'appris à connaître exactement. On voyait parfois une colonne solitaire surgir entre les blés mûrs et les vignes en fleur dont le parfum embaumait toute la plaine; de-ci, de-là, dans les jardinets, quelques morceaux de bas-reliefs et d'inscriptions. A ma gauche, au milieu des champs, un très haut clocher dominait une église considérable. Une centaine de pas plus loin, ma carriole s'arrêta devant une grille qui donnait sur un enclos verdoyant, tout rempli de débris de marbre et de pierre. Entre les palmiers, les cyprès et les lauriers-roses, on distinguait vaguement la blancheur des statues, plus ou moins endommagées; dans les plates-bandes se nichaient des inscriptions innombrables, des fragments de sculptures et des urnes funéraires. Et, parmi tout cela, une simple maisonnette à volets verts.

— Voilà le Musée, — dit mon automédon. — Voulez-vous descendre, ou est-ce qu'il faut vous mener à l'auberge ?

— Le Musée ? — répétai-je, étonné. — Je veux bien descendre, mais où est Aquilée ?

— C'est ici Aquilée, mon bon monsieur, — répondit le cocher.

— Ici ?... Mais il n'y a que des champs !

— Oui, et ces quelques maisons là-bas (et il indiquait avec son fouet le fond de la route, où s'alignaient quelques constructions absolument modernes et fort modestes). De l'autre côté, vous voyez la cathédrale, toute seule dans la campagne. C'est tout.

— Mais les ruines ? — demandai-je, désappointé.

— Les ruines ? Il n'y en a plus... Ce qui reste est ici dans le jardin... Et, tenez, voilà le professeur. Il vous expliquera la chose mieux que moi.

En effet, de la maisonnette à volets verts, une petite boule jaillissait, — une petite boule humaine qui galopait vers moi, dare-dare... C'était là vraiment un professeur fort singulier, tout rond, tout petit, avec une tête ronde, un visage rond, une bouche et un nez ronds, des yeux en boules de loto, à l'iris très noir qui, dans le blanc, roulait d'une façon effrayante, des cheveux crépus de nègre et une voix chantante, extraordinaire...

— Soyez le bienvenu, soyez le bienvenu, monsieur ! — criait-il de loin, accourant aussi vite qu'il pouvait, les mains tendues.

J'appelai à mon secours mon meilleur italien, et je tâchai de témoigner convenablement ma reconnaissance pour cet accueil aimable et empressé.

— Soyez le bienvenu, — continuait à clamer le petit professeur ; — vous venez voir notre Musée, vous venez voir nos collections, vous venez voir Aquilée... *Aquileja*, la grande ville romaine... qui détenait jadis le commerce de tout le Nord de l'Italie... qui était le plus grand port de mer de l'Adriatique... Aquilée, où les légions campaient... où les empereurs habitaient... Venez, monsieur, venez ! Regardez autour de vous, voyez ces statues, ces monuments, ces sculptures, ces inscriptions : c'est mon œuvre, monsieur, c'est moi qui dirige les fouilles, qui ai fait bâtir le Musée... Ah ! le Musée ! Vous verrez, vous verrez ! la collection des monnaies est unique ; la collection des verreries, incomparable !...

» Hélas ! que de trésors anéantis par ces Huns maudits, quand ils ont brûlé la ville !... Et quel désastre, quel affreux malheur ce fut pour la civilisation, pour cette admirable civilisation romaine, dont la nôtre n'approche pas, croyez-le bien !

» Et il s'en est fallu de si peu que la ville ne fût sauvée !... La faute, à ce que disent les vieilles chroniques, en a été à une cigogne... Comme je lui aurais tordu le cou avec plaisir, à cet animal !... Oui, Attila avait renoncé au siège... Il faut dire que la défense fut héroïque : les femmes donnaient leurs cheveux pour en faire des cordes d'arc... Les

Huns en avaient donc assez et se préparaient à partir, quand ce mauvais drôle d'Attila découvrit une misérable cigogne qui s'envolait à tire-d'aile de la ville assiégée, emportant ses petits, assure la légende... Et il pensa que l'on devait être réduit aux dernières extrémités dans Aquilée. Alors il essaya un dernier assaut, et ce fut la fin!... L'incendie, le massacre... Aquilée tomba, comme Rome devait tomber, mais plus bas, plus irrémédiablement, hélas!

Le professeur s'arrêta pour reprendre haleine. Il me plut tout de suite : j'aimais son ardeur ; — j'ai toujours aimé les emballés...

Nous faisions le tour du jardin et suivions la galerie couverte qui en forme un des côtés. On y a réuni ce qu'on possédait de plus complet en fait de bas-reliefs, de sarcophages, d'inscriptions, statues et statuettes, débris d'autels, tronçons de colonnes, etc. Le professeur me donnait des explications prolixes, mais attachantes :

— Voyez, monsieur, voyez cette tête colossale de Méduse : nous en avons trois... trois pareilles... qui appartenaient évidemment au même édifice et décoraient les métopes de la frise... Figurez-vous d'après cet échantillon les dimensions des temples d'Aquilée!... Et ce lion, regardez ce lion... intact, celui-là... époque de la décadence : il ressemble déjà beaucoup aux lions byzantins de Venise, mais il est encore romain... Vous imaginez-vous cette silhouette féroce se découpant sur l'azur?... car il devait être placé au sommet d'une nécropole immense... Et ce cadran solaire! un tourne-sol... est-ce assez joli, assez ingénieux!... Cette inscription-ci, je viens de la découvrir, il y a quinze jours. Regardez comme elle est bien conservée :

LUCIUS RUTIUS
LUCII FILIUS SERGIA
ITALICA
SABINUS EX
HISPANIA
MILES LEGIONIS DECIMAE GEMINAE
CENTURIA SERANI
ANNORUM L
AERUM XXVI
HIC SITUS EST
HERES EX TESTAMENTO

Le professeur, ayant lu à haute voix, se tut un instant... Quels étaient les tableaux merveilleux qui se déroulaient devant ses yeux de visionnaire? Ces quelques lignes de la langue sonore et précise avaient-elles évoqué les innombrables légions, la pompe des Césars, la divinité des Olympiens?...

Involontairement, je me rappelai cet épisode des *Confessions d'un mangeur d'opium*, qui m'a toujours tant frappé : Thomas de Quincey, dans la fantasmagorie de ses rêves, entend ces mots prononcés à voix haute : *Consul romanus*... et soudain toute la gloire de Rome se déploie devant ses yeux éblouis...

Nous étions entrés enfin dans le Musée, où j'admirai beaucoup la collection des monnaies, et non moins celle des gemmes, — il y en a de splendides, — puis les fameuses verreries, dont les nuances et les formes sont vraiment exquises. Avec d'assez bons morceaux de sculpture, — mais ce qu'il y avait de mieux a été jadis transporté au Musée impérial de Vienne, — je remarquai un buste adorable de l'impératrice Livie, femme d'Auguste, un torse excellent et une tête d'athlète, travail grec de la meilleure époque, mais fort abîmé... L'argent, par malheur, manque tout à fait ; — et le professeur déplorait avec amertume la modicité de ses ressources. Je pus lui certifier, en toute sincérité, qu'il avait accompli des miracles, pour la misérable somme dont il pouvait disposer.

Cependant midi approchait : très content de ma matinée, je quittai mon bienveillant cicerone et me fis conduire à l'auberge de l'endroit. Je fus agréablement surpris en constatant qu'elle était propre, assez confortable, et qu'avec un brin de philosophie on pouvait s'accommoder très bien de la grande chambre claire qui fut mise à ma disposition. Quant à la cuisine de l'hôtesse, — « *Siora*[1] Cattina », comme on l'appelait dans la maison, — je découvris bientôt qu'elle était des plus savoureuses. Enfin, ô joie! pas l'ombre d'un touriste ; pas de bicyclette à l'horizon, pas d'automobile !... Pourrais-je me séparer jamais d'une contrée aussi privilégiée?... Le Musée et les fouilles m'intéressaient au dernier point, le professeur me ravissait, et j'avoue que je n'oubliais

1. Pour *Signora*.

pas les frais minois entrevus au passage : bien vite je déballai tout mon attirail de peintre et m'arrangeai pour passer quelque temps à l'auberge.

Puis, comme il faisait très chaud et que j'étais fatigué, j'escaladai avec agilité le grand lit italien, le meuble principal de mon « appartement », et je m'endormis du sommeil du juste.

Fut-ce la lassitude ou les impressions diverses qui s'étaient succédé trop rapidement ? Des rêves étranges troublèrent mon repos. Il me semblait qu'un centurion romain, brandissant une large épée, me poursuivait avec fureur; et le professeur, roulant les yeux, les cheveux hérissés, arrivait comme un tourbillon, monté sur le lion quasi-byzantin, une simple chemise de nuit en guise de toge et de chlamyde. Je fuyais, haletant, éperdu, à travers une campagne désolée, morne, sinistre, par un crépuscule lugubre, et je me dirigeais vers une grande colonne de marbre noir, au sommet de laquelle une cigogne ouvrant les ailes criait à tue-tête : *Consul romanus !...*

Je me réveillai en sursaut :

— Monsieur Claude, monsieur Claude ! — chantait sous ma fenêtre une voix généreuse.

Je dégringolai de mon lit : le professeur, en costume décent et moderne, était en bas, dans la rue, et gesticulait de toute la force de ses petits bras trop courts.

— Allons donc, monsieur Claude ! Il est cinq heures de l'après-midi : ne voulez-vous pas voir la basilique ? Je vous y mènerai... Il ne faut pas attendre trop longtemps, car, après le coucher du soleil, on pourrait attraper la fièvre : ce pays si vert est dangereux, avec tous ses marécages... Ah ! du temps des Romains, c'était autre chose : ils avaient desséché les marais, construit des canaux...

Je me dépêchai de faire un bout de toilette et de descendre.

— Vous ne prenez pas un foulard pour rentrer, à cause des fièvres ? — insista le professeur. — Vous avez tort. Je les ai eues, moi, et même j'ai failli en mourir, il y a deux ans... Bonsoir, Siora Cattina ! Vous avez l'air d'une rose ; vous ressemblez à l'impératrice Livie... Comment va la petite ? — ajouta-t-il d'un ton plus sérieux et avec un regard anxieux vers une fenêtre du second étage, où l'on voyait dans une

caisse de bois vert une touffe de ces merveilleux œillets doubles, rouges comme le sang, qui fleurissent par tout ce pays.

— Comme ci, comme ça, *Sior*[1] Paolo, — répondit la bonne femme, apparue sur le seuil de sa porte. — Elle dit qu'elle va bien... mais!... je ne sais pas, moi!... Elle est allée à la Madone de Barbana, pour voir la procession, et elle compte revenir avec ma sœur Anzoletta.

— Bien, bien! — dit le professeur, — il lui faut de la distraction, il n'y a pas de doute... Au revoir, Siora Cattina! à bientôt!

Nous nous mîmes en route, et Siora Cattina nous regardait partir. C'était une grande femme très forte, et qui frisait la cinquantaine. Elle avait dû être belle, avec des traits simples et réguliers, des yeux noirs fendus en amande, et des dents très blanches que le ton brun de la peau faisait paraître encore plus éclatantes. Ses cheveux, noirs aussi, à peine grisonnants, très épais, se partageaient au sommet de la tête et coulaient en torsades le long des joues pleines, pour se relever et se nouer enfin sur la nuque robuste et blanche. Aux oreilles, de longues boucles en filigrane d'or; une chaîne d'or au cou, sur un petit fichu garni de dentelles. On voyait que Siora Cattina était une personne de conséquence et fort à son aise.

— Ah! quelle brave femme que la Cattina! — disait le professeur en cheminant par la route poussiéreuse, au bout de laquelle se dressait, imposante, la tour d'Aquilée. — Quelle maîtresse femme!... Veuve depuis quinze ans, monsieur, et gouvernant son auberge, administrant sa petite fortune comme un homme, quoi!... mieux qu'un homme, car on dit que son mari était un songe-creux, qui aurait fini par manger tout leur avoir... Une matrone, je vous dis, une matrone digne de la Rome antique...

— Elle a une enfant malade? — interrompis-je, voyant que le bon professeur allait de nouveau se perdre dans ses souvenirs classiques.

— Oui... Non..., — répondit le professeur d'un air perplexe. — Qui a dit qu'elle était malade?... Non, non... un petit soupçon de fièvre, tout au plus... Ces marais sont très dange-

1. Pour *Signor*.

reux, dans les *Basse* [1], comme on dit ici, et il y a bien souvent des inondations terribles... Mais nous voici arrivés. Regardez : vous voyez ces deux colonnes au milieu du cimetière?... on prétend que c'est là tout ce qui reste du palais des Patriarches...

» Moi, je ne m'occupe pas du moyen âge : aussi je ne suis pas le *cicerone* qu'il faudrait pour l'église... c'est-à-dire la basilique... car il n'y a pas de doute que ce n'ait été une basilique, j'entends une basilique ancienne... Parbleu ! la porte est fermée, comme d'habitude. C'est pourtant drôle que l'on enferme le bon Dieu, l'après-midi !...

» Allons, gamin, cours chez Don Trifonio ; demande-lui les clefs... Dis-lui que c'est pour le professeur et un seigneur peintre qui veut voir la basilique... Dépêche-toi, cours vite... Vous allez voir que Don Trifonio viendra lui-même ! Un digne prêtre : il en faudrait davantage de ce calibre... Seulement, il n'entend rien à la grandeur romaine, et, au fond, il est persuadé que je suis un païen de pure race... Et qui sait s'il a tort, Don Trifonio?...

» Le voilà !... Qu'est-ce que je disais? Il vient lui-même... Il est rouge comme un coq... Je parie qu'il faisait encore sa sieste !... Salut, Don Trifonio ! Salut, *Pontifex maximus !*... Ouvrez-nous la porte du paradis, à ce seigneur peintre et à moi !...

Don Trifonio s'avançait à grands pas. Il était de haute taille, gros, très rouge, avec un nez charnu et coloré, de petits yeux gris, gais et naïfs comme des yeux d'enfant. Il agitait un trousseau de clefs énormes, et sa soutane, pas des plus propres, voltigeait autour de sa bedaine.

Il secoua joyeusement la main tendue du professeur :

— Bonjour, Sior Paolo ! bonjour monsieur ! Soyez les bienvenus. — Vous venez voir mon église ; vous avez raison : c'est ce qu'il y a de plus beau dans Aquilée...

— Comment, comment ! — se rebiffa le savant ; — doucement, Don Trifonio ! La basilique aura été très belle, je n'en doute pas ; inférieure tout de même, au temple de Belenus, le dieu principal de la ville...

Mais Don Trifonio avait ouvert la lourde porte et s'age-

1. Les terrains bas.

nouillait près du grand bénitier de pierre, sans écouter davantage les élucubrations du professeur. Moi-même, je m'étais arrêté, frappé de respect, devant la beauté de l'ample nef, que divisent deux rangées de colonnes en granit, aux chapiteaux de style roman merveilleusement sculptés. Les murs sont tout simplement blanchis à la chaux, mais l'isolement de la basilique et sa pauvreté l'ont protégée contre les ornements de mauvais goût, contre les innovations fâcheuses qui défigurent tant de monuments, en Italie et ailleurs. Toute l'abside est peinte à fresque, et ces fresques, mises à nu récemment, sont demeurées presque intactes sous la couche épaisse de chaux qui les avait recouvertes, — comme elle recouvre encore le reste des murailles, décorées certainement de la même façon. — Il n'est pas douteux que la cathédrale d'Aquilée, le siège de ces redoutables Patriarches, — les princes les plus puissants du pays durant une longue série de siècles, — ne doive compter parmi les plus vénérables temples de la chrétienté.

Don Trifonio m'en faisait les honneurs avec une expression d'orgueil contenu, et d'enthousiasme candide :

— Voyez, monsieur, voyez ce pavé, — disait-il. — C'est le pavé moderne... c'est-à-dire qu'il date du XIIIe siècle environ... Ici (et il souleva une planche qui posait sur une ouverture carrée, au milieu de la nef), ici, la mosaïque du VIIe siècle... (Et, en effet, à une profondeur d'un mètre environ, apparaissait un second pavé, d'une ancienneté incontestable.) Et, encore plus bas, il y en a un troisième, le plus vieux de tous...

— Oui, — interrompit le professeur — le pavé de la basilique romaine, bâtie par l'empereur Maximin le Thrace... Il a beaucoup fait pour Aquilée, l'empereur Maximin...

— A présent, — continua le curé, — vous voyez ces deux belles colonnes de vert antique...

— Qui étaient dans le temple de Mithra, — dit le professeur.

Le curé lui jeta un regard oblique.

— Dieu soit loué, qu'après avoir servi aux idoles païennes, elles se trouvent aujourd'hui dans la maison du bon Dieu! — répliqua-t-il d'un ton pointu.

Mais le professeur ne l'écoutait guère. Nous précédant de quelques pas, il avait monté les marches qui menaient à l'abside, dont le maître autel était une belle œuvre de la Renaissance; il s'était planté, comme en extase, devant un siège de marbre blanc adossé au fond du demi-cercle, un siège antique, de forme sévère et superbe, auquel on accédait par quelques marches, également de marbre.

— Voici le trône des Patriarches, — commença le curé.

— C'était le siège d'un juge romain, — interrompit de nouveau le professeur.

» *Tu regere imperio populos, Romane, memento!*

» Regardez! toute la grandeur, toute la majesté de Rome se reconnaissent dans cette simplicité solennelle.

— Vous, — dit Don Trifonio, — vous finirez dans une maison de fous, Sior Paolo! Vous vous imaginerez, un beau jour, que vous êtes vous-même un empereur romain, ou un consul, ou que sais-je, moi!... Vous racontez un tas de choses que personne n'a jamais seulement rêvées dans le pays... Le siège d'un juge, Madone sainte! Je vous dis, moi, que c'était le trône des Patriarches, et cela suffit!

— Et votre église n'est pas une basilique, peut-être? — répartit fougueusement le petit professeur, — et cette mosaïque n'est pas une mosaïque romaine?... Et ces colonnes n'ont pas été prises au temple de Mithra? et celles-ci, au temple de la Bonne Déesse?...

— La Bonne Déesse, la Bonne Déesse! — bougonna Don Trifonio. — Vous feriez bien mieux d'étudier davantage votre catéchisme, Sior Paolo, au lieu de vous casser la tête sur un tas de vieilles pierres qui ne signifient rien du tout!

Le professeur, suffoqué, levait les bras au ciel, mais Don Trifonio poussait déjà une pesante grille ouvragée, qui fermait une petite chapelle latérale, aussi blanchie à la chaux, où s'abritaient quatre importants sarcophages, deux à droite et deux à gauche.

— Regardez, monsieur, voici la chapelle des Torriani... les tombes où reposent les Patriarches de la famille de la Tour: le Patriarche Raymond... un grand prince, celui-là, avec qui

l'Empereur et Venise devaient compter... les Patriarches Payen et Ludovic, et l'abbé Antoine de la Tour... Et remarquez cette pierre tombale, entre les deux sarcophages de droite, avec une effigie de femme sculptée, la mère de l'abbé, qui voulut être ensevelie auprès de son fils... Voyez l'inscription : *Amorosa de Raudis*...

— Vous savez qu'Amorosa est allée à Barbana, Don Trifonio ? — interrogea le professeur, qui s'était calmé peu à peu.

— Je sais, — répondit le prêtre. — Je lui ai conseillé moi-même ce petit pèlerinage: il faut espérer que la Madone miraculeuse de Barbana la remettra tout à fait... Eh ! eh ! il y a plus d'ex-voto dans le Dôme de Barbana qu'il n'y a de monnaies dans votre musée, Sior Paolo... et ils font plus de plaisir à voir, n'en doutez pas !

— Pas à moi, Don Trifonio, pas à moi, je vous le jure... Mais pourvu qu'ils en fassent à Amorosa !...

— Quel joli nom ! — dis-je ; — est-ce une descendante de la bonne dame enterrée ici, la personne dont vous parlez ?...

— Mais non ! — fit Don Trifonio ; — la personne dont nous parlons est tout bonnement la fille de Siora Cattina, chez qui je suppose que vous êtes descendu... Ce fut une fantaisie de son père, le pauvre Nando Torris, — que Dieu ait son âme ! — de donner à sa fille ce nom qu'il voyait tous les dimanches quand il venait à la messe... Et je n'ai rien dit, puisqu'il a été porté par la mère de l'un de nos prélats... Mais pourtant ce n'est pas un nom chrétien ; il n'y a pas de sainte de ce nom dans le calendrier. Aussi moi, qui ai baptisé la petite, j'y ai ajouté celui de Maria. De cette manière tout était pour le mieux : Nando était satisfait ; et, pareillement, Siora Cattina... car je dois dire qu'elle ne goûtait pas trop, d'abord, cette idée de son mari...

Nous étions sortis de l'église et j'admirais un coucher de soleil prodigieux : c'était, à l'horizon, une bande verte, d'un vert clair, limpide comme le cristal, sur laquelle se détachaient quelques flocons d'or pâle ; au-dessus, une étendue rose, montant très haut, nuancée d'orange et de pourpre, jusque là où des nuages de nacre vermeille à reflets mauves

se déployaient, immenses, voilant pour la plus grande part un firmament d'azur argenté.

Le professeur avait gardé son chapeau à la main, le visage tourné vers le ciel embrasé. Ses yeux ravis roulaient plus que jamais dans leurs orbites, et il murmurait à demi-voix :

— *Quid magis his rebus poterat mirabile dici?...*

La cloche de l'Angelus tinta, et Don Trifonio, se signant, dévotement baissa la tête.

## II

Le lendemain, de très bonne heure, je partais, suivi d'un gamin que m'avait déniché Siora Cattina et qui m'aidait à transporter tout ce qui m'était nécessaire pour une bonne matinée de travail.

J'avais une vague idée de retrouver ma belle insolente aux yeux clairs; mais une exquise maisonnette, à demi cachée sous un fouillis de clématites et de roses trémières, voisine d'un tout petit ruisseau où se miraient des saules, où barbotaient des amours de canards, — cette maisonnette m'arrêta en route... Nous étions à une demi-heure d'Aquilée environ. Je m'installai, je dis à mon gamin de revenir me chercher vers les deux heures, et je me mis à travailler sérieusement, car je me sentais en train, — et bientôt j'avais devant moi une esquisse fort convenable et dont j'étais déjà fier.

Au retour du garçonnet, je pensai qu'il valait mieux pousser davantage mes explorations, et, le chargeant de mon bagage, je le renvoyai à l'auberge. Dans un gros bourg tout proche, je fis un frugal repas, arrosé de l'épais vin noir du pays, et puis je me remis en route allègrement, flânant de-ci, de-là, faisant halte parfois pour admirer des effets de lumière, ou de beaux enfants aux yeux sombres, qui jouaient sur le seuil des portes.

Pour ne pas perdre mon chemin, il me suffisait de grimper sur un talus, ou sur le premier arbre venu : je voyais toujours le clocher de la basilique se dresser gigantesque dans

la plaine. Après avoir décrit de la sorte un large demi-cercle, je vis que la contrée changeait un peu de caractère. Elle devenait plus pierreuse, la verdure moins vivace, les champs moins touffus, et le terrain montait légèrement. Je constatai aussi que je m'éloignais de mon point de repère; mais, comme je n'éprouvais aucune fatigue, et que d'ailleurs il n'était pas tard, je continuai ma promenade. Un groupe de cyprès, autour d'un petit temple rond, évidemment moderne, attira bientôt mon attention... J'ai su depuis que c'était la sépulture d'un mahométan mort dans le pays... J'ouvris mon album et j'en fis un croquis sommaire.

Cependant la chaleur augmentait. Il y avait dans l'air une bonne odeur de foin coupé; les cigales chantaient : — je m'étendis sur le gazon, à l'ombre du petit temple, et je m'endormis.

Quand je me réveillai, le soleil rasait déjà l'horizon, à ma droite. J'avais sommeillé deux bonnes heures et il fallait songer au retour. Mais, pour m'orienter exactement, je devais revoir le fameux clocher : à mon grand désappointement, impossible de le découvrir nulle part... Cependant je croyais savoir à peu près la direction à suivre : je quittai donc la route et je pris à travers champs pour rentrer plus vite.

Ayant marché une demi-heure au moins, longeant toujours des pièces d'avoine et de maïs, j'aperçus tout à coup un mur assez dégradé, que dépassait une frange épaisse d'arbres sombres.

On aurait dit un parc seigneurial, et, maintenant que j'étais parvenu au pied du mur, je le voyais s'étendre à une grande distance vers la droite, tandis qu'à gauche, après une cinquantaine de pas, il semblait tourner brusquement... Je m'arrêtai, perplexe... Le soleil se couchait, justement, et de gros nuages noirs se levaient à l'est.

D'après mes calculs, le parc me barrait le chemin et j'aurais dû le traverser en biais, vers la droite, pour arriver directement à Aquilée. Mais je ne distinguais de porte nulle part; — peut-être y en avait-il une sur la gauche. J'allai donc jusqu'au tournant; mais je ne trouvai rien, là non plus; au reste, une végétation folle m'enveloppait et m'empêchait de voir au loin... Que faire? Je n'avais aucune envie d'errer

encore, des heures, dans cette région déserte (car depuis très longtemps je n'avais rencontré âme qui vive), surtout alors que la nuit venait, et peut-être un orage; avec cela, mon estomac me tiraillait ferme et je commençais à avoir un peu froid. Je pensai aux fièvres qui préoccupaient tant le bon professeur et je me décidai à grimper par dessus le mur, ce qui n'était pas difficile, vu son état pitoyable.

En un clin d'œil, j'étais sur la crête et je découvrais une mer mouvante de verdure sombre, de grands arbres serrés les uns contre les autres, très compactes, pas très hauts, mais assez pour masquer l'horizon, et me cacher toute vue de la tour qui devait être là-bas en face de moi, un peu sur la droite. Je me laissai glisser au pied du mur, et me trouvai sous un dôme de chênes verts, d'ilex, arbres bizarres et tristes, — aux troncs noirs, aux feuilles dures, pointues, d'un vert profond, presque noirâtre. — Le vent léger du soir remuait leurs couronnes opaques; et un long gémissement passait au-dessus de ma tête.

L'odeur de la terre humide montait à mes narines; tout était morne et silencieux. Déjà le crépuscule était obscur sous les arbres.

Le moyen de s'orienter dans ce fouillis?... Pourtant il fallait aller de l'avant, puisque j'avais fait les premiers pas : toute ma vie, j'ai détesté l'humiliation de retourner en arrière.

Je me mis donc à marcher bravement, écartant à grand' peine les branches qui me frappaient au visage, évitant les racines qui se tordaient comme des serpents sous mes pieds. Je trébuchais sur les pierres cachées dans les hautes herbes, et, de temps en temps, je m'arrêtais, essoufflé. Bientôt je constatai que je n'avais plus aucune idée de la direction; mais je me dis que, si je ne voulais pas coucher cette nuit sous les ilex, il fallait absolument continuer : je finirais bien par trouver un sentier, que diable!

Un long soupir passa de nouveau dans les branches...

Quel absurde phénomène, cette forêt dense et comme sauvage, au milieu de ce pays riant et cultivé!...

Si, du moins, l'obscurité n'allait pas croissant!... Sous cette voûte, impossible d'apercevoir les étoiles pour m'orienter un peu...

Une légère lueur vers la droite... Enfin les arbres s'éclaircissent... Voici une route qui traverse le bois : Dieu soit loué ! Elle doit mener quelque part.

Mais de quel côté me tourner ? Si je ne me suis pas trompé de direction jusqu'à présent, je devrais la traverser seulement, cette route, et, au delà, me replonger sous les chênes. Ah ! non, merci ! j'en ai assez : mes habits sont déchirés, mes pieds meurtris par les pierres et les ronces : je suivrai la route à tout hasard et nous verrons où elle me mènera...

Les nuages agrandis couvraient le firmament, et la nuit était venue tout à fait ; mais le vent semblait s'être calmé. Il n'y avait plus un souffle, plus aucun bruit dans les ilex. Je marchais lentement, fatigué par ces derniers efforts, et, du reste, à peine si je distinguais mon chemin, — un sillon blanchâtre entre deux parois massives. — Je n'entendais que le frôlement amorti de mes pas ; quand je m'arrêtais, le silence était si lourd que j'en étais comme suffoqué... Je me remettais vite en marche, travaillé d'un malaise indéfinissable, l'oreille tendue, le cœur battant.

Soudain je débouchai dans ce qui me sembla un vaste carrefour noyé d'ombre. Une brume légère et humide revêtait les grands arbres d'un suaire ; ils se dressaient tout autour de la clairière, vaguement perceptibles : — une rangée de fantômes immobiles.

Je m'arrêtai de nouveau, frissonnant malgré moi...

En ce moment, la lune se dégagea, versa un flot de lumière livide : devant moi, à une hauteur de trois mètres environ, — je ne pouvais pas juger exactement de la distance, — une face blanche apparut, qui ricanait... et qui aussitôt rentra dans l'ombre...

J'avoue que je frissonnai violemment, et que d'abord je pus à peine respirer... Puis je me frottai les yeux : ces maudits nuages avaient de nouveau caché la lune ; comme il faisait noir autour de moi !...

Et maintenant, était-ce encore la brise qui gémissait doucement dans les ilex ?...

A force d'écarquiller les yeux tour à tour et de les cligner, je discernai une masse sombre au centre du carrefour : on aurait dit un monument ou une statue.... Franchement,

j'étais trop bête ! Sans me donner le temps d'hésiter davantage, j'avançai rapidement.

Je ne m'étais pas trompé : un piédestal en ruine sur deux marches disjointes... et, sur le piédestal, une statue de pierre ou de marbre que je ne pouvais pas voir, étant juste sous elle. Voilà tout !... Je ne pus m'empêcher de rire en songeant à mon émoi de tout à l'heure, et je m'assis un instant sur les marches pour me reposer.

Quelle singulière aventure, et que je me sentais isolé aux pieds de cette statue invisible !... N'y avait-il donc pas d'oiseaux dans cette forêt, ni d'êtres vivants d'aucune sorte ?... Et comme les feuillages bruissaient de nouveau, plaintivement !... Pourtant aucun souffle de vent ne m'effleurait le visage ni les mains.

Une odeur étrange de moisissure me prit à la gorge ; le brouillard semblait s'épaissir et me pénétrer jusqu'aux moelles. Je me relevai pour partir, et, comme je promenais mes regards indécis devant moi, une subite éclaircie permit à la lune de me montrer ce que je cherchais : vis-à-vis de moi, une route s'enfonçait sous les arbres. Je n'hésitai pas, et vite, tant que la lumière durait, je courus vers cette route : elle débouchait auprès de celle par où j'étais venu, mais s'allongeait dans une autre direction, plus à droite. Avant de m'y engager, je me retournai tout à coup, avec l'idée confuse que quelqu'un ou quelque chose m'avait appelé du fond de la clairière, et je m'arrêtai, saisi...

La lune éclairait en plein la statue gigantesque d'un Satyre qui s'élevait sur son piédestal solitaire au milieu du carrefour ; ses deux bras étaient cassés, mais il semblait danser sur ses pieds de bouc...

Fasciné par la vitalité extraordinaire de ce corps élancé, souple et vibrant, je fis quelques pas vers lui pour mieux distinguer son visage. La tête un peu renversée en arrière, le Satyre riait, — et la lune mettait des étincelles blanches entre ses lèvres ouvertes, tandis que les orbites profondes des yeux morts restaient noires comme la nuit. — Ah ! l'horrible rire sans regard dans cette face diabolique, et comme elle vivait d'une vie occulte et mauvaise qui s'éveillait au sein des ténèbres !... Oui, j'aurais juré que ce corps,

demi-bête, demi-dieu, se remuait en cadence... Était-ce le jeu de la lumière et des ombres qui lui donnait cette apparence de mouvement bizarre?... Oh! mais... est-ce qu'il n'avait pas baissé la tête?... Est-ce qu'il ne m'avait pas regardé avec ses orbites vides, dans lesquelles une lueur sinistre s'était allumée?...

Un long gémissement douloureux passa dans les ilex, et soudain tout était rentré dans la nuit profonde et le profond silence.

Je me détournai brusquement, les nerfs tendus à crier, et je me mis à marcher vite, plus vite que je n'aime à l'avouer, laissant bien loin derrière moi le monstre, le spectre, qui dansait dans les rayons de lune...

Tout s'apaisait maintenant; les nuages se dissipant, je pouvais me rendre compte du chemin que je parcourais d'un pas égal: aussi, à mon grand soulagement, arrivai-je bientôt au fond du parc abandonné. Un portail, dans lequel était pratiquée une seconde porte, plus petite, s'érigeait devant moi, couronné par des armoiries en pierre un peu effritées. Vite, je tirai la petite porte, simplement appuyée à son cadre, et je me trouvai dans la rase campagne.

Un sentier étroit me conduisit à la grande route bordée d'aubépines que je connaissais déjà. Au bout de quelques instants, une carriole me recueillit, et enfin j'arrivai à l'auberge du *Buon Pastore*, où Siora Cattina m'accueillit avec force gestes et force éclats de voix: elle avait été inquiète de mon retard, et même elle avait envoyé quelqu'un à ma rencontre. Elle m'informa que Don Trifonio et le professeur m'avaient demandé: ils étaient repartis fort désappointés de ne pas me rencontrer à la maison. Mais j'étais harassé; je me fis servir mon souper dans ma chambre, et peu après j'étais dans mon lit bien chaud, oubliant les émotions de la soirée, voguant au pays des rêves.

J'avoue que je fus paresseux, le matin suivant: j'avais dormi très tard, et, comme un petit mot du professeur m'avertissait qu'il viendrait avec Don Trifonio, sur le coup de midi, déjeuner au *Buon Pastore*, je n'avais plus guère le temps de travailler. Je flânai dans la petite bourgade, puis au bord du canal qui mène par des marécages déserts jusqu'à

l'Adriatique et à la petite ville de Grado, — un îlot où l'on a établi des bains de mer assez fréquentés.

Je ne songeais plus à mon aventure... Quand je revins à l'auberge, ayant levé les yeux vers mon logis, je fus frappé par une apparition si gracieuse que je m'arrêtai au milieu de la placette, en plein soleil aveuglant de midi : à l'une des fenêtres du premier étage, entre les beaux œillets rouges que j'avais remarqués la veille, se détachait une tête de toute jeune fille, surmontée d'un véritable casque de cheveux roux. Elle ne me regardait pas. Ses grands yeux brillants, d'un bleu vert d'aigue-marine, étaient fixés attentivement du côté de la terre ferme. Elle me sembla extrêmement fine et jolie, mais fort pâle. Un corsage rose, très soigné, faisait ressortir la blancheur du petit visage pensif.

Tout à coup, on dut l'appeler de l'intérieur de la chambre : elle tressaillit et se retourna, disparut aussitôt.

Fort agréablement surpris, et ne doutant pas que ce ne fût là mademoiselle Amorosa (ah! le joli nom et qu'il était bien porté!) je rentrai tout de suite. Dans la salle basse, le professeur et Don Trifonio m'attendaient déjà. Grande joie de nous revoir! Ces braves gens, qui devaient se trouver un peu abandonnés dans ce pays perdu, étaient heureux d'avoir quelqu'un avec qui l'on pût causer. Nous nous assîmes gaiement autour de la grande table recouverte d'une nappe très propre, et sur laquelle fumait déjà un appétissant *risotto*.

Je dois dire que, pendant les premières vingt minutes, nous fûmes entièrement à l'importante besogne de la nourriture prise en commun. Au *risotto* succédèrent des sardines fraîches, fort délicates, puis une fricassée de poulet, fort succulente, avec laquelle on nous servit des tranches de *polenta* frite.

— En vérité, Siora Cattina est une cuisinière incomparable! — s'écria Don Trifonio, en s'essuyant la bouche, — et ce petit vin blanc n'est-il pas merveilleux, hé? monsieur Claude?

— Oui, par Bacchus! — fit le professeur, — c'est un vin généreux, ce vin du pays, et peut-être le même que buvait toujours l'impératrice Livie, à quoi elle attribuait sa longévité extraordinaire.

— Et ce poulet, — continua Don Trifonio, — est-il assez tendre et cuit à point?... Ah! Siora Cattina, Siora Cattina! combien de péchés de gourmandise vous me faites commettre, hélas!

— Pour moi, — répondit Siora Cattina, qui, rouge et affairée, apportait un plat de belles asperges, — pour moi, puisque le Bon Dieu a créé toutes ces bonnes choses, c'est qu'il voulait bien qu'on en profite. Il n'y a pas de mal à cela, *Reverendo*, j'en suis bien sûre.

— Vous avez raison, Siora Cattina, vous avez raison! — clama le professeur, en brandissant sa fourchette; — les anciens se l'étaient bien dit, eux aussi, avec leur simple bon sens... Et leurs divinités, douces et joyeuses, présidaient avec bienveillance à tous les plaisirs de la vie.

— Hum! hum! — fit Don Trifonio, — vous allez trop loin, Sior Paolo!... Laissez, pour une fois, vos anciens et leurs idoles en repos, je vous en supplie!... Il n'est pas dit que nous ne devions pas profiter des bonnes choses que le Seigneur a crées, mais modérément, Sior Paolo, modérément : c'est là ce qu'il ne faut jamais oublier.

Le professeur considérait avec une moue comique le bon curé qui s'offrait pour la troisième fois des asperges, et Siora Cattina, riant à la dérobée, murmura le dicton populaire :

— Que Dieu lui conserve la vue, car l'appétit ne lui manque pas!...

Le repas terminé, j'avais allumé une cigarette et mes deux convives de longs cigares, des « virginias », — exécrables pour mon goût, mais qu'ils savouraient avec béatitude; — le professeur, les yeux en l'air, un de ses petits bras courts replié sous sa tête, qu'il appuyait à la muraille derrière lui, — le curé, les deux mains croisées sur son ample ceinture.

— A propos, — demanda tout à coup Sior Paolo, — où étiez-vous donc hier, toute la journée, monsieur Claude?... Avez-vous bien travaillé en plein air?... Et qu'avez-vous vu d'intéressant?

— C'est vrai, — répondis-je, — j'avais oublié de vous en parler. J'ai passé la matinée à peindre un petit motif ravissant, dont je veux faire un tableau plus tard... Mais ensuite

je me suis promené dans la campagne, j'ai marché toute l'après-midi, et figurez-vous que j'ai perdu mon chemin!

— Cela ne m'étonne pas, — dit le curé. — Toutes les routes se ressemblent dans les *Basse* : il m'arrive à moi-même de me tromper de direction, quand je lis mon bréviaire et que je suis distrait.

— Oui! mais j'ai trouvé un drôle de site, et je voulais vous demander des renseignements : une vraie forêt, une forêt noire, absolument; des ilex très vieux, très beaux, dans une enceinte à moitié ruinée... Comme j'avais pris à travers champs, j'ai grimpé par-dessus le mur... et ce qu'il faisait sombre sous ces arbres!... J'ai erré là dedans, une éternité... A qui donc cette forêt appartient-elle? Et comment laisse-t-on ce mur se dégrader ainsi? Tous les vagabonds peuvent entrer...

Le curé, pendant que je parlais, avait posé son virginia sur la table; il avait tiré de sa poche une tabatière de corne, et se bourrait le nez de tabac. Au lieu de répondre, il se mouchait dans un large mouchoir à carreaux bleus et rouges.

Le professeur se taisait, les yeux fixés au plafond.

— Eh bien! — dis-je encore, — ce bois d'ilex, à qui est-il donc?

— Le bois d'ilex? — répéta le professeur, comme réveillé en sursaut.

Il s'arrêta un instant, puis continua, moins haut que d'habitude :

— Mais il appartient aux comtes de Robbiano, une vieille famille frioulane... Ils ont une jolie propriété à quelques milles d'ici, au delà de l'Isonzo, mais ils n'y viennent jamais, excepté le fils... parfois... Le fils, — ajouta-t-il encore plus bas, — qui est le plus beau garçon et le plus mauvais sujet de l'Istrie!...

Le curé inclina la tête, à plusieurs reprises, avec un gros soupir :

— Et il paraît qu'on l'attend, ces jours-ci, à la villa! conclut-il à mi-voix.

Le professeur frémit et garda le silence, un bon moment.

— Je leur en veux beaucoup, — dit-il enfin, d'un ton plus

naturel, — car ils ont laissé gâter tout à fait une mosaïque admirable, qui représentait l'enlèvement d'Europe... Heureusement que nous en avons gardé un dessin exact; l'original est irrémédiablement perdu.

— Il paraît qu'elle n'a pas la bosse de la conservation, votre vieille famille frioulane! — dis-je en allumant une seconde cigarette. — Pourtant ce bois d'ilex doit être une des curiosités du pays... J'ai rarement vu de plus beaux arbres... Seulement, ils sont horriblement tristes; ne trouvez-vous pas? Et puis quelle extraordinaire statue que ce Satyre, au carrefour!...

— Vous... vous avez vu le Satyre? — murmura le curé.

Il était singulièrement oppressé; ses petits yeux gris se fixaient avec inquiétude sur mon visage; et il restait immobile, le grand mouchoir rouge et bleu à demi déplié dans ses mains noueuses.

Le professeur se redressa et toussa bruyamment.

— Oui, — dit-il (mais lui aussi continuait à parler d'une voix qui ne ressemblait guère à son organe claironnant, et ses gros yeux roulaient, un peu anxieux, vers la porte entre-bâillée de la cuisine). — Oui, le Satyre... Oh! je le connais bien! C'est un antique, un très bel ouvrage que je croirais grec... dans tous les cas, pour le moins une reproduction d'une œuvre grecque... Oui, c'est bien dommage que je ne l'aie pas dans mon Musée...

Le curé repliait soigneusement son mouchoir.

— Il ne manquerait plus que cela! — marmonnait-il entre ses dents.

— Voyez-vous, — continua le professeur, — nous n'avons pas de lois pour la conservation des objets d'art, en Autriche. Tout propriétaire peut agir comme bon lui semble avec ce qu'il découvre dans son domaine. Ah! quand je pense à tout ce qu'on a gâché, pillé, emporté!...

— Mais alors ce Satyre?...

— Il doit avoir été trouvé sur la propriété des Robbiano... Mais il y a très longtemps de cela, car les plus vieilles gens se souviennent de l'avoir toujours vu à son poste, au centre des ilex... Vraiment, — ajouta-t-il comme s'il voulait rompre les chiens, — on ne sait pas apprécier les services que rend

notre Musée, en haut lieu. Si j'avais un peu plus d'argent, j'aurais acheté la ferme du vieil Antonio Forni, sur l'emplacement même que devait occuper jadis le palais des Césars : on a trouvé des monnaies d'or splendides dans son champ... Mais il en demande un prix fou... Siora Cattina, Siora Cattina, avez-vous vu Antonio Forni, ces derniers jours, et m'apportera-t-il la médaille de l'impératrice Faustine dont il vous a parlé?

Siora Cattina parut sur la porte de la cuisine; entre elle et Sior Paolo s'engagea une longue conversation d'intérêt local, peu captivante pour moi. Je m'esquivai donc et m'en fus au Musée, sous la galerie, copier quelques bas-reliefs très fins, que j'avais notés à ma première visite. Le professeur devait se rendre à Grado : je fus libre ainsi de travailler en parfaite solitude. Ayant achevé mon ouvrage, je sortis du jardin et je rencontrai Don Trifonio, qui s'acheminait vers la cathédrale. Je lui demandai la permission de l'accompagner, car je désirais revoir l'édifice et je me réjouissais de me reposer dans sa fraîcheur.

— Venez, venez, seigneur Claude, — répondit Don Trifonio, — venez dans notre église!... Cela ne vous fera pas de mal, après tant d'heures passées là-bas!

Il indiquait de la tête le Musée des Antiques, tout blanc parmi la verdure de son petit enclos.

— Voyez-vous, — reprit-il, — voyez-vous, seigneur Claude, le professeur est un brave homme, oh! cela, il n'y a pas à en douter, un brave homme; et il est très savant. Mais il finira par perdre la tête, avec toutes ces statues et toutes ces inscriptions... Et ce Musée... moi, je dis que c'est la maison du diable!... Non, croyez-moi, ce n'est pas salutaire pour un bon chrétien de vivre ainsi, entouré de ces choses païennes, de ces idoles... que l'on aurait dû détruire une fois pour toutes... Cela me fait de la peine pour Sior Paolo... Il est toujours là, ne pensant, ne rêvant qu'à ces pierres maudites... Oh! je sais bien, il se moque de moi!... je suis un ignorant, un vieil âne, je ne comprends rien... Pourtant je sais ce que je sais...

Il s'arrêta, secouant la tête :

— Car, enfin, ces idoles, c'était Satan que l'on adorait

sous leur forme!... Il y a au Musée... on me l'a dit, du moins... car, moi, je n'y vais jamais, excepté dans le bureau de Sior Paolo... je n'entre pas dans les salles, bien entendu... Il y a au Musée une statue sans tête et sans bras, qui est une chose honteuse... Une Vénus, dit le professseur; une diablesse, selon moi, faite pour la perdition des âmes... On aurait dû la jeter à la mer... Et croiriez-vous qu'il vient du monde tout exprès pour la voir?

— Que voulez-vous, Don Trifonio! — répondis-je en souriant un peu, — il serait pourtant dommage de détruire ces œuvres d'art... Et vous savez qu'il y en a de semblables au Vatican même, dans le palais des papes?

— On le dit, seigneur Claude, on le dit... Moi, je n'ai jamais été à Rome. Et il ne me convient pas, à moi, pauvre prêtre, de juger Notre Saint Père le pape... vous comprenez bien... Mais j'ai le devoir de veiller sur mes ouailles, voyez-vous, et l'on ne m'ôtera pas de la tête que ces statues païennes soient dangereuses... Nous en avons trop dans le pays... Elles ensorcellent nos garçons et nos filles... Quant à Sior Paolo, elles le rendront fou, tout à fait. Et ce sera grand dommage!... Mais entrez, seigneur Claude, passez... je suis ici chez moi.

O l'atmosphère de paix suprême, dans la spacieuse église romane, où, avec la fraîcheur subite, on respirait encore un vague parfum de fleurs et d'encens! Sur les blanches murailles se détachait l'alignement sévère et solennel des colonnes de granit, et, vues d'en bas, les fresques de l'abside prenaient des teintes d'une délicatesse infinie. C'étaient des tons de roses pâlies, de lilas mourants, de vert d'eau fluide, qui se mariaient merveilleusement avec les gris et les blancs. Et lorsqu'on approchait, les hautes figures hiératiques se dessinaient peu à peu dans leurs poses tranquilles, sous les plis raides de leurs vêtements somptueux, les bras étendus pour bénir, les mains jointes pour prier, les grands yeux fixes perdus en un rêve paisible, éternel...

Don Trifonio se taisait : il sentait mon admiration pour sa chère cathédrale, il en jouissait naïvement, comme d'une revanche qui lui était due, et sa joie redoubla quand je sollicitai la faveur de faire, au premier jour, une petite esquisse de cet imposant et clair intérieur.

Cependant je m'étais approché de la chapelle dite « des Torriani », et le curé en avait machinalement ouvert la lourde grille. Je regardais le sarcophage en marbre rouge, très beau dans sa simplicité hautaine, qui renferme la dépouille mortelle du Patriarche Raymond.

— Comme les temps ont changé ! — soupira Don Trifonio, après m'avoir fait remarquer la tour et les lys, les armoiries de ce prince de l'Église. — Quand on lit chez les vieux chroniqueurs l'entrée du Patriarche Raymond dans Aquilée, quelle splendeur !.. Il venait de Milan, où régnait son frère, Napoléon de la Tour, qui était alors à l'apogée de sa puissance ; il arrivait ici avec un faste inimaginable. Soixante pages et quatre-vingts chevaliers milanais le suivaient... Du reste, sa vie se passa toute à guerroyer, et, sous son règne, nos frontières s'étendirent plus loin que jamais avant et plus loin que jamais depuis... Ils étaient tous guerriers, nos anciens Patriarches, — continua le bon curé avec un certain orgueil ; — figurez-vous que l'un d'eux, Bertrand, ayant vaincu les troupes du comte de Goritz et ne voulant pas tarder à donner l'assaut à la ville, célébra la messe de minuit dans son camp, armé de pied en cap, le casque sur la tête, l'épée au flanc. C'était la Noël de l'année 1340... Aussi l'usage se conserva fort longtemps à Udine, où, plus tard, hélas ! fut transporté le siège patriarcal, qu'à la messe de minuit le prêtre donnât au peuple la bénédiction avec la croix de l'épée... Mais, pardon, je vois quelqu'un là qui me cherche, sans doute... Vous permettez, seigneur Claude ?...

En effet, un jeune paysan, de taille moyenne et trapu, au visage assez ordinaire, mais dont la physionomie était douce et un peu mélancolique, s'approchait de la chapelle à son tour : Don Trifonio en sortit, faisant quelques pas à sa rencontre.

Moi, je contemplais la pierre tombale de la pieuse matrone qui avait porté le doux nom d'Amorosa ; mais toutes mes pensées retournaient à la jolie apparition du *Buon Pastore*... Et ce m'était une impression pénible de voir ce nom-là, sur une tombe...

— Voyons, — disait le curé (il avait commencé à parler bas ; mais, oubliant peut-être ma présence, il élevait peu à

peu la voix), — tu dois te faire une raison, mon pauvre Zuane[1]. Si elle ne veut pas, elle ne veut pas... On ne peut pas la forcer.

— Mais pourquoi est-ce qu'elle ne veut pas, *Reverendo*? — insistait le jeune homme, pleurant presque; — elle m'aimait bien pourtant, quand nous étions petits!... Et Siora Cattina, vous savez qu'elle désirait cela depuis notre enfance...

— Personne ne le sait mieux que moi, — répondait le curé; — mais est-ce qu'on peut raisonner avec les filles?

— Est-ce que vous lui avez parlé, *Reverendo*?

— Mais oui, *seccatore*[2] *!* Je lui ai parlé, je lui ai dit tout ce que je t'avais promis de lui dire... Siora Cattina lui a parlé, elle aussi; elle a même pleuré... L'autre jour, j'ai conseillé à la petite d'aller à Barbana et de prier la Madone qu'elle l'éclaire... Elle est allée à Barbana, elle en est revenue... et nous en sommes au même point!... Siora Cattina est inquiète... Elle est toujours si pâle, si taciturne! si différente de l'Amorosetta de jadis!...

— Ah! oui, Seigneur Dieu! — répliqua le pauvre garçon d'une voix que l'émotion faisait trembler. — Ce serait à ne pas la reconnaître, si ce n'était cet amour de petit visage!...

Il cessa brusquement, se passa la main sur les yeux, puis, se détournant, il partit à grands pas, oubliant de saluer Don Trifonio qui demeurait là, planté à la même place, l'air extrêmement soucieux.

Sans le vouloir, j'avais surpris une conversation qui, évidemment, concernait la jolie Amorosa. Du reste, à part moi, je l'approuvais fort de repousser ce rustre, bonasse peut-être, mais trop au dessous d'elle... Cependant, il se faisait tard; le curé, devenu subitement silencieux, m'accompagna jusqu'à la porte de l'église, et, de là, je retournai lentement à l'auberge, espérant voir les grands yeux d'aigue-marine, entre les œillets épanouis du second étage.

Mon attente fut déçue. Mais on me remit un paquet de lettres arriérées, qui avaient couru depuis deux semaines après

1. Pour Giovanni, Jean.

2. « Ennuyeux personnage! »

moi : la soirée passa vite, à lire et à écrire, jusque fort avant dans la nuit.

Le lendemain, de bonne heure, je descendis dans la salle basse et, précisément, j'y trouvai la belle aux cheveux d'or. Quand elle me vit, elle eut tout d'abord l'air un peu contrarié; puis elle me salua gentiment, quoique avec une grâce un peu hautaine. Ma tasse de café noir était déjà préparée : je m'assis donc pour l'avaler, pendant que la jeune fille allait et venait dans la pièce. Je la suivais du coin de l'œil, observant la finesse de ses traits, la souplesse de ses mouvements et sa taille élégante. Sa robe claire, simple, mais bien coupée, lui seyait à ravir, et quant aux merveilleux cheveux roux crespelés, ils étaient disposés d'une manière compliquée et charmante : — j'appris depuis que les belles coiffures sont le grand luxe de ce pays, où les jeunes filles ont pour la plupart des chevelures magnifiques et ne portent presque jamais de chapeaux. — Mais l'enfant était pâle, et, sous les grands yeux rêveurs et distraits, il y avait une inquiétante ombre d'azur.

Dans tous les cas, elle avait joliment raison de refuser le gros dadais entrevu la veille. Pauvre garçon ! il semblait bien malheureux; mais, franchement, c'eût été le mariage d'une rose et d'un chou... A quoi pensait donc Siora Cattina ?...

Cette bonne dame entrait, justement ; après quelques phrases polies et banales, j'étais sur le point de m'éloigner, quand je me rappelai mes projets pour la journée, et que je voulais demander le chemin le plus court d'ici à la forêt. Je comptais, ce jour-là, commencer une esquisse du Satyre. Cette vieille statue bizarre, se détachant sur le fond obscur des grands arbres, me semblait un motif excellent, digne de Böcklin, — que j'admire tout particulièrement. — Je me retournai donc sur le seuil :

— Siora Cattina, dites-moi, je vous prie... Quelle route faut-il prendre pour arriver le plus vite possible au bois des ilex ?... vous savez bien ? celui qui appartient aux comtes de Robbiano... où il y a une statue antique au milieu d'un carrefour...

Siora Cattina s'était arrêtée, ma tasse vide à la main. Il

me parut que son visage brun nuancé de rose avait pâli un peu. Après un moment d'hésitation, elle répondit, la voix changée :

— Je ne sais pas ce que voulez dire, monsieur Claude... Je ne connais pas cette forêt-là.

— Comment ! — insistai-je, étonné, — ce n'est pas loin d'ici, pourtant !... Je l'ai traversée avant-hier...

La bonne femme secouait la tête :

— Je ne sais pas ; je ne connais pas cet endroit, — répéta-t-elle, avec une mine obstinée, mécontente.

Et elle sortit aussitôt de la pièce. Amorosa, pendant ce temps, accoudée à la fenêtre, ne me laissait voir que sa petite nuque blanche, où luisaient des frisons d'or.

Je sortis moi-même. Évidemment, Siora Cattina n'avait pas voulu me répondre ; et il y avait là dedans un mystère qui se rapportait à ce polisson de Satyre...

En effet, je me rappelais le visage de Don Trifonio, quand je lui en avais parlé : oui, même le professeur avait paru embarrassé. Raison de plus pour me rendre au plus vite dans cette forêt enchantée et découvrir ce que prétendaient me cacher ces réticences !... Je me mis en route sans plus tarder, mais, comme il faisait chaud et que j'étais pressé, je hélai un char à foin qui allait dans la même direction que moi, et, montrant à l'homme une pièce blanche, je lui demandai de me conduire un bout de chemin. Il accepta volontiers et je m'étendis sur les gerbes odorantes.

La forêt des ilex était encore plus près que je ne l'avais imaginé : bientôt je vis surgir à ma gauche sa verdure noirâtre. Et je priai l'homme de prendre le sentier de traverse que je croyais reconnaître.

Le bonhomme me regarda d'un air effrayé.

— Comment, monsieur ! — dit-il à demi-voix, dans son patois que j'avais peine à comprendre, — vous voulez aller là-bas, dans la forêt ?

— Mais oui, mon ami ! — répliquai-je en dressant l'oreille. Pourquoi n'irais-je pas ? C'est une forêt superbe.

Le paysan secoua la tête, à son tour :

— Si vous m'en croyez, monsieur, vous n'irez pas dans la forêt. Personne n'y va jamais..., personne !

— Pourquoi donc? — m'écriai-je, espérant obtenir enfin le mot de l'énigme.

Le paysan se tut, un instant, puis il me jeta un coup d'œil méfiant et reprit :

— Mais... voyez-vous... il y en a qui disent qu'il vaut mieux ne pas y aller.

— Mais quelle raison est-ce que l'on donne pour cela? Voyons, il faut bien qu'il y ait une raison!

Le bonhomme ne parlait plus.

— Tout le monde paraît avoir peur de cette forêt, — continuai-je, impatienté de son silence. — Et la statue?... est-ce que vous en avez peur aussi, de la statue qui est au milieu des arbres?

Cette fois, le paysan se signa rapidement, avec un furtif regard du côté des ilex.

— Voulez-vous descendre, monsieur? — dit-il ensuite; — car, pour moi, il faut que je continue mon chemin.

Je vis bien que je n'en tirerais plus rien et je dégringolai de la charrette, pour enfiler le sentier qui me mena, en effet, tout droit au portail. Cette fois, je déchiffrais plus clairement le blason de pierre : il représentait une main gantée de fer et tenant une rose.

La petite porte était de nouveau entr'ouverte : j'entrai sans autre forme de procès. Par-dessus la route étroite, envahie d'herbe et de mousse, les grands arbres se rejoignaient et formaient une voûte, fort agréable par cette chaleur de juin. Les feuilles avaient en dessous un éclat presque métallique; les branches bizarrement tordues se détachaient toutes noires sur le réseau grisâtre à travers lequel brillait un azur sans nuages.

Du malaise qui m'avait gêné durant ma visite nocturne je n'éprouvais plus rien. Certes le silence était profond, mais quoi de plus naturel? Et bientôt je vis paraître, en sombre silhouette sur le ciel bleu, la statue mutilée du Satyre.

Il s'élevait au milieu d'un vaste carrefour, où de nombreuses routes convergeaient. Celle que je venais de suivre en devait être la principale : les autres étaient si encombrées de broussailles et de fougères qu'on les distinguait à peine, rayonnant de tous côtés... Du reste, mon attention s'était concentrée sur le Satyre. A cette heure matinale, sous la lumière joyeuse,

il n'était plus si terrible ni tellement énigmatique. Le professeur disait bien : c'était un bel ouvrage, assurément une reproduction d'un original grec. Seulement, la pluie, le vent, le soleil l'avaient ravagé. Même, les deux bras manquaient : ils avaient dû se lever en l'air, au-dessus de la tête qui se renversait, le cou gonflé, la bouche ouverte par un rire qui, dans le jour, n'avait rien de trop satanique... Et il dansait, sur ses pieds fins de chèvre, avec un tel élan de vie et de joie que j'en fus émerveillé.

Le visage... oui, le visage était désagréable à voir : les orbites si ténébreuses, et le petit nez camus à demi rongé par la mousse et la moisissure... et cette grande bouche qui se tordait dans un rictus moqueur !...

Comme je le contemplais attentivement, une tache de couleur éclatante, aux pieds du Satyre, attira soudain mes yeux. Je m'approchai : un magnifique œillet rouge gisait sur les marches de pierre. Je le relevai, tout pensif. Involontairement, je me rappelais les œillets rouges qui fleurissaient la fenêtre d'Amorosa.

## III

J'ai passé alors quelques jours des plus doux et des plus paisibles, dans ce petit pays perdu. Je travaillais du matin au soir, et, quand je voulais causer, je trouvais toujours le curé ou le professeur.

Ah ! les braves gens, auxquels je ne peux penser sans émotion, si naïfs, si fervents, si pleins de bienveillance tous les deux ! Ils se chamaillaient sans cesse et ne pouvaient plus vivre l'un sans l'autre. Et, d'ailleurs, tout le monde les aimait : — Don Trifonio, pour son zèle sincère et pour son inépuisable charité ; le petit professeur, pour son cœur d'or et sa gaieté continuelle. Sior Paolo était en outre un vrai savant, dont je constatai maintes fois la solide érudition.

Et puis, il y avait Amorosa...

Peu à peu elle s'était apprivoisée ; elle venait me voir travailler, faire un bout de causette. De caractère facile, mais

fort timide, craintive presque, elle parlait peu, et semblait, en général, — on me l'affirma et je le crus sans peine, — éviter toute nouvelle connaissance : j'étais donc doublement flatté de l'intérêt qu'elle me témoignait. Je ne me faisais pourtant aucune illusion à ce propos : dans sa manière d'être avec moi, il n'y avait absolument rien qu'une franche sympathie. Et cela, j'en rageais, parfois ! Mais je n'osais montrer le moindre dépit : cette fillette, l'enfant d'une simple aubergiste de village, m'imposait comme une princesse de contes de fées. Où donc avait-elle pris sa beauté délicate, sa grâce un peu fière et ses façons exquises ? On m'avait bien raconté qu'elle avait passé deux ou trois années dans un bon pensionnat de Trieste, car Siora Cattina n'avait rien épargné pour son éducation ; mais je croyais volontiers que cette distinction lui était naturelle et qu'elle lui venait de son père, dont le goût, singulièrement raffiné pour sa condition, avait choisi ce nom bizarre et joli d'Amorosa, — au grand scandale de sa raisonnable épouse et du bon curé, — ce nom qui lui allait, à cette charmante fille, comme s'il avait été inventé pour elle !

Remarqua-t-elle jamais combien je la trouvais délicieuse ? Je n'en sais rien : le fait est que le cœur me battait un peu plus vite quand je voyais de loin les étincelles dont le soleil pailletait ses admirables cheveux d'or... Une chose me tourmentait : pourquoi était-elle toujours si pâle et souvent si triste ? Car, enfin, tout le monde la comblait de soins et de tendresse, — à commencer par Siora Cattina, qui ne pensait qu'à elle et ne vivait que pour elle. Quant à Don Trifonio et à Sior Paolo, c'était une adoration : ils ne savaient qu'imaginer pour la gâter à qui mieux mieux. Amorosa les aimait beaucoup aussi ; elle semblait avoir une petite préférence pour le professeur, qui en était fier ; elle allait lui faire de courtes visites au Musée, ce que du reste le curé n'approuvait pas : — car toutes ces statues, toutes ces « idoles », comme il s'entêtait à les nommer, ce n'était pas une société convenable pour une jeune fille. Aussi la grondait-il parfois, moitié riant, moitié fâché ; alors le professeur entrait dans une fureur comique, s'embarquait dans des discussions interminables, et finissait par apostropher le curé, lui reprochait d'être un vieux jaloux, qui ne pouvait supporter qu'Amorosa préférât sa

compagnie, à lui, Sior Paolo, et la compagnie de ses belles statues, à celle de Don Trifonio et de tous les Patriarches d'Aquilée!.. Amorosa, là-dessus, avec un sourire, passait un brin de réséda dans la boutonnière du savant; puis, afin de consoler Don Trifonio, elle lui promettait ses plus gros œillets, ses plus fraîches roses pour l'autel de la Madone.

Un soir, comme elle entrait dans la salle basse, je rassemblai tout mon courage :

— Vous avez été bien gentille pour le professeur et pour le curé, Amorosa, — lui dis-je; — il n'y a que moi qui n'ai rien eu...

— Oh! vous, monsieur Claude, — répondit l'enfant avec son petit air de reine, — vous n'avez besoin de rien. Vous partirez bientôt et vous nous oublierez tous.

Un peu d'émotion fit trembler ma voix :

— Vous vous trompez, Amorosa, vous vous trompez... Vous n'êtes pas de celles qu'on oublie...

Elle leva ses grands yeux vers moi, avec une expression ardente et singulière.

— Je sais que vous êtes un ami, monsieur Claude, un vrai, un bon ami! — dit-elle lentement.

Et puis, par un geste charmant de confiance, elle me tendit ses deux petites mains blanches : je les pris, et les baisai avec le plus tendre respect; elle les retira doucement et sortit de la salle.

Ce fut la seule fois que mes lèvres effleurèrent les doigts fins d'Amorosa...

Cependant mon tableau du Satyre avançait. — Je n'en avais parlé à personne, car c'était un sujet scabreux, qui avait le don de mettre tout le monde de mauvaise humeur. — Et je n'avais plus trouvé d'œillet rouge sur les marches disjointes.

Un beau soir, en rangeant ma boîte et mes pinceaux, je m'aperçus que plusieurs couleurs indispensables me manquaient. Comme j'étais allé, le matin même, travailler dans la forêt, je ne doutai pas de les avoir laissées dans l'herbe. J'en avais absolument besoin pour un autre ouvrage que je voulais entreprendre le lendemain, de très bonne heure : aussi je résolus d'aller les chercher tout de suite.

A peine arrivé sous les ilex, je sentis avec étonnement

qu'un malaise pareil m'envahissait encore. C'était la première fois que je retournais le soir dans ce maudit bois : comme il était obscur et solitaire !

Je me secouai, me disant que cela devenait vraiment trop ridicule ; que je devais avoir l'esprit frappé par les insinuations de tous ces villageois superstitieux... Mais pourquoi ces arbres noirs bruissaient-ils si étrangement ? Car enfin, de jour, je n'avais jamais remarqué cette plainte sourde, continue, qui passait dans les branches... Halte ! est-ce que je n'entendais pas un bruit de pas traînant sur les feuilles mortes ?... Non... je m'étais trompé... tout était rentré dans le silence... Je continuai ma route, ne voulant pas céder à cette faiblesse inexplicable ; mais, tout à coup, je bondis et je m'arrêtai court...

Un éclat de rire, un éclat de rire sinistre, qui semblait finir en un long sanglot, tintait encore à mes oreilles : il venait de la clairière devant moi...

J'avoue que je fus sur le point de faire volte-face : une terreur irraisonnée m'avait saisi. Je me maîtrisai par un violent effort. Tout était redevenu silencieux, et je touchais presque au but. Sans lever la tête, — je l'avoue à ma honte, l'idée de voir la face ricanante du Satyre m'était insupportable, — je courus à la place où je devais avoir laissé mes couleurs : elles y étaient, en effet ; vite je les ramassai, et, jetant un coup d'œil hâtif autour de moi, je m'assurai que la clairière était parfaitement déserte.

Pourtant je ne m'étais pas trompé tout à l'heure... De nouveau ce bruit de pas sur la gauche... et puis d'autres, à peine perceptibles ceux-là, qui s'en allaient vers le fond... Oui, j'en étais bien sûr maintenant, de deux côtés différents, des pas légers s'éloignaient rapidement de la clairière.

Je m'élançai vers le seul chemin praticable, et je regardai autour de moi et sous les taillis, sans rien découvrir de suspect ; d'ailleurs, il faisait déjà sombre, et les doubles pas furtifs se perdaient dans le lointain...

Avant de me renfoncer moi-même sous les arbres, une sorte d'instinct irrésistible me fit tourner la tête en arrière : le Satyre riait, d'un rire tellement hideux à la clarté des étoiles que je n'hésitai pas une seconde de plus... Je ne

repris haleine qu'en me retrouvant sain et sauf sur la route d'Aquilée...

Le jour suivant, j'eus honte, et je me jurai de dompter mes nerfs, qui décidément devaient être dans un état pitoyable. Aussi bien ce que j'avais entendu m'intriguait fort et je voulais en avoir le cœur net.

Donc, le crépuscule venu, je repartis, — sans faire part de mon projet à personne, — et la nuit tombait quand je m'engageai sous les ilex.

Cette fois, je me sentais plus calme, et je cheminai sans encombre jusqu'au fameux carrefour. Mais là, nouveau saisissement : qu'y avait-il donc qui se blottissait aux pieds du monument solitaire? Dans l'obscurité croissante, je distinguais vaguement une forme blanche, immobile... Oui, c'était une femme, assise sur les marches de pierre, adossée au piédestal. Très étonné, très agité, je m'avançai rapidement. La mousse amortissait le bruit de mes pas, et, quand je fus tout près, je retins une exclamation effrayée, — car il n'y avait plus de doute : c'était bien les cheveux d'or d'Amorosa que je voyais briller dans l'ombre. Son petit visage était caché dans ses mains fines; elle pleurait tant qu'elle ne m'avait pas entendu venir...

— Amorosa ! — m'écriai-je, douloureusement surpris, — Amorosa !

D'un bond, elle fut debout, les yeux dilatés, la bouche ouverte, tous les traits éclairés soudain par une indescriptible expression d'attente et de joie... Mais cela ne dura qu'une seconde et, dans le regard éteint subitement, passa une angoisse navrante.

— Ah ! c'est vous, monsieur Claude, — dit-elle enfin d'une voix qui tremblait ; — Dieu ! quelle peur vous m'avez faite !

— Amorosa, — répétai-je, — vous, ici!... dans cette obscurité... Vous savez comme mère craint les fièvres pour vous... Et puis, je croyais...

Involontairement, avec une répugnance inexplicable, je regardai le Satyre.

— Est-ce que vous croyez, vous aussi, que cette pauvre statue est un portrait du diable? — répliqua la jeune fille,

essayant de sourire. — Oui, je sais... tout le monde le dit dans le pays, et Don Trifonio en est persuadé... Mais moi, non! Je n'en ai jamais eu peur... Je viens quelquefois ici... Je l'aime... et il le sait bien... et, quand je suis triste, il me console...

Et l'enfant appuya sa joue pâle, encore toute baignée de larmes, sur les pieds de bouc de l'affreux Satyre... Ah! je ne l'avais jamais trouvé si affreux, et je ne pouvais supporter de voir cet adorable visage en contact avec ce sabot de brute obscène.

— Venez, venez, Amorosa! — dis-je un peu brusquement; — il ne fait pas bon pour vous ici; il fait trop froid sous les ilex... vous tomberez malade... Venez, rentrons!

— Je veux bien, — murmura docilement la jeune fille.

Elle hésita cependant : sa main se posa, comme pour une caresse lente, sur les genoux du Satyre; elle leva ses grands yeux clairs vers la face bestiale aux yeux d'ombre... Enfin, courbant la tête, elle descendit les marches, et ensemble nous reprîmes le chemin d'Aquilée.

Le vent du soir gémissait de nouveau dans les branches; mais, préoccupé, très inquiet, je n'y faisais pas attention. Nous nous taisions tous deux. Amorosa, les yeux à terre, frissonnait parfois. Quand nous arrivâmes au portail et sortîmes du parc, elle se retourna soudainement, et, pour un instant, son regard se fixa sur le blason de pierre. Puis elle se remit en route, sans mot dire. Nous approchions d'Aquilée quand elle parla pour la première fois :

— Monsieur Claude, — dit-elle d'une voix timide, — maman se figure que je suis allée chez tante Anzoletta...

— C'est bien, Amorosa, soyez tranquille, — répondis-je brièvement, froissé un peu.

Elle me regarda tristement, comme si elle avait voulu ajouter quelque chose; puis elle soupira... Nous rentrâmes en silence au *Buon Pastore*...

Cette nuit-là, j'eus un rêve horrible : je voyais le Satyre qui emportait Amorosa... Seulement, il pleurait, lui aussi; de grosses larmes scintillantes roulaient sur ses joues et dans sa barbe pointue...

Le lendemain, Siora Cattina, très pâle, me dit qu'Amo-

rosa était souffrante et devait garder le lit. Le médecin fut appelé, resta longtemps chez l'enfant, et repartit, hochant la tête. Il revint le soir : je l'attendais dans la rue, et lui demandai anxieusement des nouvelles.

— Que voulez-vous? — fit-il en haussant les épaules; — la petite est délicate; elle était souffrante, ces derniers temps. Elle doit avoir pris froid, et nos fièvres sont bien dangereuses, surtout à cet âge-là... Enfin, il ne faut jamais désespérer!

Je ne fermai pas l'œil de la nuit. Deux jours s'écoulèrent ; je ne touchais plus mes pinceaux. Je ne voyais plus Siora Cattina, enfermée là-haut. Le professeur et Don Trifonio arrivaient de grand matin; ils passaient presque toute la journée dans la salle basse : leurs bonnes figures désolées faisaient peine à voir.

Le troisième jour, me réveillant d'un sommeil plein de cauchemars, j'entendis des cris qui me glacèrent le sang dans les veines : je m'élançai hors de ma chambre... Siora Cattina descendait en courant l'escalier étroit; elle semblait hors d'elle-même. Accablée de fatigue, elle s'était endormie au chevet de la malade : quand elle se réveilla, le petit lit était vide...

Mon Dieu! où pouvait-elle être allée? Dans la maison, on ne la trouvait nulle part... Sortir de nuit avec cette fièvre effroyable, avec le délire probablement, c'était se tuer... Où la chercher, mon Dieu! où la chercher?...

J'eus comme une illumination :

— Je le sais moi, où elle est allée! — m'écriai-je; — à la forêt des ilex, au carrefour du Satyre!...

— Pour l'amour de la Madone, — fit Siora Cattina, les deux mains aux tempes, par un geste de désespoir indicible, — pour l'amour de la Madone, est-ce qu'elle est donc retournée là-bas?...

Il n'y avait plus à hésiter : je lui dis rapidement notre rencontre au pied de la statue en ruine. Sans répondre une parole, Siora Cattina se précipita hors de la maison. Nos deux amis arrivaient à l'instant : quelques mots brefs, balbutiés à voix basse par la pauvre femme, et Don Trifonio leva les yeux au ciel, tandis que le professeur gémissait tout haut.

Tous ensemble nous courions aussi vite que possible à la

forêt maudite; si vite qu'en moins d'une demi-heure nous étions au carrefour.

Hélas! elle était bien là, couchée sur les marches, ses petits bras d'enfant repliés sous sa tête blonde; ses longs cheveux d'or dénoués la noyaient tout entière... Un regard du professeur me suffit... Nos pleurs tombaient sur l'adorable visage, sur la petite bouche entr'ouverte, sur les grands cils sombres, qui voilaient à tout jamais les doux yeux d'aigue-marine...

Nous l'enveloppâmes dans le châle de Siora Cattina, — que le désespoir semblait avoir changée en pierre; — puis je la pris dans mes bras...

Comme nous rentrions sous les ilex, Don Trifonio se retourna; ses yeux gris lançaient des éclairs, son poing fermé se tendit, menaçant, vers la statue, vers l'horrible Satyre aux yeux d'ombre: les miens, remplis de larmes, ne virent plus si la bouche cruelle riait encore.

Le professeur baissa la tête...

Je quittais Aquilée quelques jours plus tard. Dans le petit cimetière voisin de la basilique, on voit une tombe couverte de fleurs, — la seconde qui porte le nom d'Amorosa.

PRINCESSE ALEXANDRE DE LA TOUR ET TAXIS

# LES ANGLAIS AU TONKIN[1]

— 1672-1697 —

Le 25 juin 1672, un bâtiment anglais arrivait à l'embouchure du Song-ca, ou de la rivière du Tonkin, comme on disait alors, et bientôt après remontait le fleuve, non sans courir le risque de se perdre sur la barre, très difficile à franchir en toutes circonstances et tout à fait périlleuse pour un navire qui n'avait pas de pilote. Ce bâtiment, la frégate *Zant*, venait de Bantam, qui était alors l'agence principale de la Compagnie des Indes dans l'Extrême Orient. Il était commandé par le capitaine Parrick, et avait à bord une dizaine d'em-

1. Il y a quelques années, en feuilletant un rapport très intéressant de Sir George Birdwood sur les archives du Ministère des Indes, je découvris que la Compagnie des Indes avait eu une factorerie au Tonkin au XVII^e^ esiècle. L'autorisation de compulser les registres des agents de la Compagnie me fut très gracieusement accordée par le ministre des Indes et, pendant quelques semaines, il me parut que je vivais de leur vie, en prenant de copieuses notes dont une partie seulement se trouve résumée dans cet article. Selon la règle établie par la célèbre Compagnie, ses agents inscrivaient au jour le jour, en dehors de leurs opérations commerciales, tout ce qui se passait autour d'eux, tout ce qu'ils voyaient, tout ce qu'ils entendaient et tout ce qu'ils croyaient être de nature à intéresser leurs « Honorables Maîtres ». Pour l'article qu'on va lire, j'ai extrait de mes notes tout ce qui a trait à l'histoire, aux mœurs, aux coutumes du Tonkin et de ses habitants, de façon à donner une idée de ce qu'était, au XVII^e^ siècle, ce pays, aujourd'hui français.

Je tiens à exprimer ici mes sincères remerciements au ministre des Indes et à dire quelle bienveillante et éclairée courtoisie j'ai trouvé chez les fonctionnaires de la section des Archives, qui se sont mis à ma disposition avec un empressement dont je conserve le plus reconnaissant souvenir.

Londres, juin 1903. P. V.

ployés de la Compagnie qui, sous la direction de M. William Gyfford, un des agents les plus distingués de cette célèbre association, lequel mourut plus tard gouverneur de Madras, venaient, à l'exemple des Hollandais, des Portugais et des Français, établir une factorerie au Tonkin.

Dès leur arrivée dans ce pays, où jusqu'alors aucun Anglais n'avait mis le pied, ils éprouvèrent des difficultés sans nombre et rencontrèrent des obstacles auxquels ils ne s'attendaient guère, malgré leur connaissance des peuples orientaux. Voici comment, dans le journal–registre tenu par eux avec une exactitude scrupuleuse, ils racontent leurs premières aventures au Tonkin.

*Mardi, 25 juin.* — Aujourd'hui, vers midi, nous avons jeté l'ancre dans la rivière du Tonkin, près des villes ou villages nommés Gamg Daybang, sur la rive méridionale qui est le territoire gouverné par le mandarin Ung–ja–Sien, ou cette partie du pays que l'on appelle Sunam, et Bonsaw, de l'autre côté, sous le commandement du mandarin Ung–ja–Deducluck qui est le gouverneur de la région désignée sous le nom de Sudung. Nous avons franchi la barre en grand hasard et danger, mais (Dieu soit béni!) sains et saufs, ayant seulement perdu un bateau et une ancre. Dans l'après-midi sont venus à bord le pilote hollandais et aussi le pilote des Portugais, des Français et des Chinois, nommé Senhor Domingo, qui (nous ayant vus nous aventurer sur la barre, mais ne pouvant venir à nous) nous ont dit qu'ils avaient presque désespéré de notre salut; cependant ils se sont fait payer leurs droits de pilotage (ayant un brevet à cet effet du roi du Tonkin), bien qu'ils ne nous aient rendu aucun service. C'est pourquoi, plutôt que de les fâcher, nous leur avons donné à chacun cinq dollars, un miroir et un couteau; seulement le vieux a eu, en plus, une paire de lunettes.

Ce début est typique. A cette époque les Européens qui mettaient le pied au Tonkin étaient rançonnés par toute la hiérarchie tonkinoise, depuis le roi jusqu'au plus mince fonctionnaire. On payait tout le monde ; on payait pour tout, et plutôt deux fois qu'une; et, quand on avait payé, on n'était pas toujours sûr, non pas d'en avoir pour son argent, ce qui eût été exiger trop vraiment, mais même d'obtenir quelque chose.

Malheureusement M. Gyfford et ses collègues arrivaient dans un mauvais moment, car le roi du Tonkin partait juste-

ment pour guerroyer contre les Cochinchinois avec lesquels les Tonkinois étaient presque continuellement en querelle.

Cette première journée, très mouvementée, était peu faite pour encourager les agents de la Compagnie des Indes ; celles qui suivirent ne furent guère plus favorables. Le lendemain, quand les pilotes qui avaient passé la nuit à bord de la frégate anglaise prirent congé de M. Gyfford, celui-ci confia à l'un d'eux une lettre destinée aux mandarins. Cette missive avait pour but de les informer de l'intention des Anglais d'établir une factorerie au Tonkin et de les prier d'en parler au roi. Elle était en portugais, adressée aux « très nobles et généreux seigneurs Ung-ja-Thay, Ung-ja-Twein, Ung-ja-Deow et Ung-ja-Thoung », et sollicitait la permission de faire le commerce. Comme les mandarins ne devaient revenir à Domee qu'une dizaine de jours plus tard, les Anglais eurent tout le temps de remonter le fleuve jusqu'à cet endroit où ils avaient reçu de Bantam l'ordre de mouiller et d'attendre.

Le 1^er juillet ils reçoivent de l'interprète du roi une lettre signée Ventura Phuc Nzhia, leur annonçant l'arrivée des mandarins dans quatre ou cinq jours ; mais un peu plus tard, soit à dessein, soit par accident, le mandarin Ung-ja-Thay arrivait à Domee « en cinq galères », comme ils le consignent naïvement dans leur journal, et leur donnait l'ordre de se mettre en route le lendemain matin vers Hien (Hong-Hien), qui leur était assigné pour résidence, car le séjour de la capitale, Ketcho, c'est-à-dire le marché, était interdit, par ordre du roi, à tous les étrangers, sauf aux Hollandais qui, depuis longtemps, y avaient un établissement.

Le voyage fut peu agréable. Le mandarin se montra exigeant, brutal et rapace ; voici comment M. Gyfford le raconte :

*Mercredi 3 juillet.* — En remontant la rivière, le bâtiment toucha plusieurs fois le fond, et le mandarin, qui se trouvait à bord aujourd'hui, garrotta le capitaine et menaça de faire couper la tête au contremaître, parce qu'ils ne voulaient pas faire marcher le bateau contre un fort courant, ce qu'ils furent finalement obligés d'essayer. Mais aussitôt que l'ancre fut levée, le flot ou le courant fit redescendre le navire, malgré tous nos efforts, et cela l'apaisa un peu. Cette attitude du mandarin, nous ne savons encore ce qu'elle peut présager, ni comment elle peut se concilier avec de bonnes relations dans l'avenir.

Nous estimons que la patience est notre plus sûr remède ; cependant, n'était notre égard pour les affaires de la Compagnie et que nous ne voulons pas être soupçonnés d'entraver ses projets par quelque témérité de notre part, nous aurions résisté et n'aurions pas souffert un pareil affront, bien que nous vissions peu de chances de nous échapper, ayant remonté si haut, et le bâtiment étant plein de soldats. Le mandarin dit à M. Gyfford que nous nous trouvions dans un grand pays, un pays de grande justice et de bon gouvernement, et que, si nous faisions tout ce qu'il nous commandait, nous nous en trouverions bien ; et il écrivit ces mots sur un papier en caractères chinois, en lui recommandant de ne pas les oublier.

M. Gyfford lui dit que nous étions prêts, étant étrangers, à observer leurs coutumes et leurs lois ; mais que des exigences aussi déraisonnables que de vouloir faire marcher un bâtiment contre vent et marée, et des actes aussi déshonorants que de garrotter le capitaine nous paraissaient très étranges, et que, conséquemment, nous ne demandions de lui d'autre faveur que la permission de nous en retourner, car nous croyions que nos « Honorables Maîtres » ne consentiraient pas à faire le commerce dans de pareilles conditions. A cela le mandarin répondit que pendant que nous étions dehors nous aurions pu rester dehors (le roi était roi du Tonkin avant notre arrivée et le serait après notre départ et le pays n'avait pas besoin de choses étrangères) ; mais que, comme nous étions en son pouvoir, nous devions nous soumettre. Et il compara notre situation à celle d'une femme mariée qui ne saurait s'en prendre qu'à elle-même de se trouver liée. Nous voyons donc, quant à présent, qu'ils n'ont que peu de goût pour le commerce. Mais quand nous lui parlâmes de notre intention d'établir une factorerie dans ce pays, il ne répondit que peu de chose et se contenta de nous exhiber le *tchop* (brevet) du roi le chargeant de nous recevoir, et d'ajouter qu'il avait pleins pouvoirs sur le bâtiment, les marchandises et le reste. Il paraît donc qu'il est absolu et prendra, ainsi qu'il le dit, tout ce qui lui conviendra. Et nous ne sommes pas en situation de nous tirer d'affaire par nous-mêmes, car rien au monde ne saurait faire franchir de nouveau la barre à notre bateau à cause du peu de profondeur de l'eau et des vents contraires. Nous sommes donc forcés de lui céder en tout et pour tout, et ses secrétaires et soldats, qui sont toujours à bord, nous coûtent très cher, car il se fait servir du vin suivant son bon plaisir, le leur distribue et les force, ainsi que nos marins, à en boire des coupes pleines, uniquement pour le plaisir de le boire.

Quelques jours après, un incident assez comique vint troubler le repos dominical que les Anglais observent si religieusement, qu'ils se trouvent sur les bords de la Tamise

ou sur les rives du Song-ca. Un matin, le mandarin se rendit à bord de la frégate et demanda qu'on lui apportât le corail qui se trouvait dans la cargaison. Les Anglais refusèrent de le lui livrer, en prétextant que ce jour était un dimanche, jour de repos. Mais Ung-ja-Thay, qui n'entendait pas de cette oreille-là, répondit que peu lui importait, que les affaires du roi passaient avant tout et qu'il fallait qu'on fît vite. Et il fit ouvrir les caisses par ses hommes, qui, après avoir choisi le plus beau corail, se mirent en devoir de le peser, mais en trichant sur le poids de telle façon qu'ils voulurent faire croire aux Anglais que 17 *cattees* n'en pesaient que deux. Devant cette nouvelle gredinerie, M. Gylford et ses agents n'y tinrent plus et, malgré le dimanche, ils se décidèrent à peser eux-mêmes le corail que les Tonkinois emportèrent aussitôt.

Les Anglais étaient depuis trois semaines dans le pays lorsqu'ils reçurent l'ordre de se rendre à la capitale pour y recevoir les ordres du roi.

La cité du Tonkin ou Ketcho (c'est ainsi que l'on désignait à cette époque la capitale du Tonkin, que nous appelons Hanoï) était la résidence royale en même temps que le grand marché du pays, et c'est surtout comme centre commercial qu'elle avait de l'importance, si l'on en juge par son nom. Il faut dire que les deux expressions de résidence royale et de centre commercial étaient à peu près synonymes, car le roi était le plus grand, presque l'unique négociant du royaume, exception faite des trafiquants étrangers, Hollandais, Français, Portugais et Anglais, qui avaient obtenu l'autorisation d'y faire le commerce.

Ils n'ont pas décrit la ville dans leur journal, mais ils ont cependant consigné une impression qui peut en donner une idée. Ne pensant qu'à l'établissement de leur factorerie, ils ont, en errant par les rues, cherché où ils pourraient bien s'installer. Le résultat de leur promenade est que, s'ils obtiennent la permission de séjourner dans la ville, il leur faudra construire une maison, car tout est bâti en bambous, sauf les habitations du roi, des Hollandais et de quelques marchands chinois.

Le roi refusa à M. Gylford l'autorisation de s'établir à Ketcho et donna aux Anglais l'ordre de se fixer à Hien,

où ils étaient, d'ailleurs, fort mal installés. Ce qu'était leur habitation, on le voit par les détails qu'ils donnent incidemment. C'était une maison basse, en bambou, comme toutes celles de l'endroit, bâtie sur un terrassement et entourée d'un fossé. Outre le magasin, ils n'avaient qu'une chambre pour écrire, tenir leurs comptes et recevoir tous leurs visiteurs indistinctement. C'est également là qu'ils se réunissaient pour discuter leurs affaires et tenir conseil.

En effet, les agents de la Compagnie des Indes chargés de la direction d'une factorerie formaient une espèce de conseil où tous avaient voix consultative et délibérative. Quand il s'agissait de prendre une décision importante, de régler les fonctions et les attributions de chacun en ce qui concernait l'administration intérieure de la factorerie, on réunissait les employés, et alors avait lieu ce qu'on appelait « une consultation ». Les procès-verbaux de ces consultations étaient copiés dans le journal-registre et signés par tous les agents, quelque fût leur grade. En les relisant, on pénètre dans la vie intime de ces agents, on voit leur manière d'être, de se comporter vis-à-vis les uns des autres; on constate aussi leurs jalousies, leurs querelles, et leur caractère apparaît dans toute sa sincérité. Rien de curieux comme de feuilleter ces registres et de se trouver transporté à deux cents ans en arrière, au milieu de gens qui, sans la moindre arrière-pensée, sans se douter que deux siècles plus tard on parcourrait ces lignes écrites au jour le jour, ont inconsciemment laissé des documents d'un intérêt très grand, et nous ont permis de vivre en quelque sorte de leur vie.

Le 26 août 1672, a lieu une consultation très importante, car c'est la première depuis que la factorerie est installée tant bien que mal à Hien, dans la maison de bambou d'un Chinois. Elle règle l'administration intérieure de l'établissement, et l'on y voit que M. James est chargé des comptes des cadeaux faits aux indigènes, des gages des domestiques, ainsi que du matériel et des provisions; M. Waite, du magasin, avec M. Keeling comme adjoint; M. Tapping, de la nourriture et de la cuisine (il remplace comme économe M. John Elliott, mort pendant le voyage de Bantam au Tonkin).

Le personnel domestique se compose de Thomas Moore,

« sommelier et barbier » aux appointements de trois taëls argent par mois, et de Henry, le nègre de M. Gyfford, qui reçoit un taël par mois ; on leur adjoindra, dit le procès-verbal, d'autres coolies et domestiques dont les noms seront enregistrés, « quand nous en aurons trouvé en qui nous puissions avoir confiance ».

Le troisième point discuté à la consultation du 26 août a trait à la question de l'approvisionnement et à la réception des visiteurs ; il vaut la peine d'être reproduit :

3° Attendu qu'il a plu à l'Honorable Compagnie de nous envoyer une pipe de vin pour notre consommation, par le bâtiment *Returns*, et que ledit vin a coulé à bord dudit vaisseau, de plus d'un tiers, avant d'être embarqué sur le *Zant*, à Bantam, à destination du Tonkin ; qu'à notre arrivée dans ce pays presque tout le reste a été bu en l'honneur des mandarins et de leurs suites qui n'étaient pas satisfaits à moins, l'exigeaient comme s'il leur appartenait et, non contents de le boire eux-mêmes, en donnaient aux simples soldats ; en conséquence, nous jugeons nécessaire de fournir cette factorerie de plus de vin, bière, olives, et autres provisions, non seulement pour nous, mais pour régaler les grands personnages qui viennent dans notre maison. On attend cela de nous et c'est tout ce que nous avons à leur offrir, surtout à notre début ; et, pour le moment (afin de conquérir leur affection), nous estimons qu'il est à propos de leur donner satisfaction sur ce point ; mais nous serons aussi bons ménagers de nos provisions qu'il sera possible de l'être. Toutefois les Hollandais ne donnent pas moins d'un gallon de vin à chaque visiteur à la fois.

Le quatrième point nous initie aux affaires de ménage proprement dites :

4° Attendu que nous sommes venus dans un pays où, jusqu'à présent, aucun Anglais n'a encore résidé et où, par conséquent, il ne se trouve aucun ustensile de ménage, et que nous n'avons pu engager M. Stephens à nous céder aucun de ceux que la Compagnie avait mis à bord de l'*Experiment* pour le Japon ; nous décidons que, comme il est absolument nécessaire de nous procurer ce que nous trouvons commode pour notre usage, il est ordonné à tout membre de cette factorerie qui possède quelques articles d'usage domestique de les livrer pour le bien général, et il recevra de l'argent en échange.

Si, avant 1672, il n'y avait jamais eu d'Anglais au Tonkin, il y avait en revanche des Hollandais, des Portugais et des Français. Au point de vue du commerce, les Hollandais l'emportaient sur tous leurs concurrents : cela ressort. à chaque

instant, des observations consignées dans le journal-registre de la factorerie anglaise. Les Portugais, eux, avaient surtout une grande influence morale et religieuse et, chose très remarquable, c'est leur langue qui servait de moyen de communication entre les étrangers de toute nationalité et les indigènes. Tous les Tonkinois baptisés, employés comme interprètes, portaient des noms portugais. Ce sont les Pères portugais qui, les premiers, mirent les Anglais au courant des usages et des coutumes du pays, et les Anglais aimaient probablement mieux s'adresser à eux, dont ils ne redoutaient pas la concurrence, qu'à leurs rivaux les Hollandais. Aussi, à diverses reprises, voit-on que M. Gyfford fait des cadeaux aux *Padres* portugais : un jour, c'est un chapeau blanc, un canif et une paire de ciseaux; une autre fois, le vieux *Padre* reçoit six bouteilles de vin d'Espagne et de la farine pour avoir donné aux agents de la Compagnie « des renseignements sur les coutumes du pays et sur la façon de traiter les gens ».

Les Français paraissent avoir joué au Tonkin, à cette époque, un rôle assez effacé. Leur influence commerciale semble avoir été insignifiante et leur autorité morale n'était certainement pas aussi grande que celle des Portugais, qui avaient su imposer leur langue aux indigènes, et même aux Européens comme les Hollandais, qui avaient, en quelque sorte, le monopole du commerce.

Les Européens qui résidaient au Tonkin, il y a deux siècles, étaient assez disposés à s'entr'aider; cependant les Anglais paraissent avoir affecté de se tenir à l'écart et de n'accepter les offres de service des Hollandais qu'avec une certaine méfiance. Ainsi, un jour qu'ils envoyaient une lettre à l'agence principale de Bantam par le bateau hollandais, ils ont consigné le fait dans leur journal avec cette réflexion : « Nous n'avons pas osé y faire un récit détaillé des affaires de la Compagnie ni y mettre rien d'important de crainte qu'on ne l'ouvrît. »

Au bout de quatre mois, tout ce que les Anglais avaient encore pu obtenir, c'était le droit de s'établir provisoirement à Hien et d'y faire le commerce; mais ils avaient toujours l'espoir d'obtenir du roi, à son retour de la guerre, l'autorisation d'installer une factorerie à Ketcho. Quant au commerce

qu'ils faisaient, il n'était pas fort avantageux, car pour certaines marchandises, comme les canons, par exemple, on leur donnait moins qu'à leurs rivaux les Hollandais ; et quant aux autres marchandises, ils ne savaient encore comment, ni quand, ni à quel taux elles leur seraient payées.

Sur ces entrefaites, M. Gyfford et M. Waite reçurent du prince régent l'ordre de se rendre à la capitale. Le prince les accueillit, accepta le cadeau qu'ils lui avaient apporté, et leur ordonna d'aller dîner chez un de ses mandarins qui les traita bien et se montra même aimable envers eux en leur offrant un spectacle assez curieux, celui de l'exécution d'un prétendant. C'est la première fois, mais non la dernière, il s'en faut, que les agents de la Compagnie des Indes font allusion à des prétendants au trône. Au point de vue de la politique intérieure, le Tonkin d'il y a deux cents ans était troublé périodiquement par des émeutes et des révoltes que suscitaient des aspirants au pouvoir suprême. Mais arrivons à l'exécution du prétendant tonkinois :

Quand nous eûmes mangé, le mandarin nous dit qu'à trois heures, tout près de chez lui, on allait décapiter un *gentleman* et couper les poignets à plusieurs de ses serviteurs, pour la raison que, pendant l'absence du roi, il avait saisi l'occasion de faire valoir son prétendu titre au royaume et avait provoqué le soulèvement d'un nombre considérable de gens. A ce mandarin, pour reconnaître sa civilité, nous avons offert une paire de pinces à épiler ordinaires.

Les Anglais se gardent bien de refuser l'offre gracieuse du mandarin, et ils vont à l'endroit où devait avoir lieu l'exécution, que M. Gyfford raconte de la façon suivante :

Nous y allâmes donc et fûmes témoins de son supplice qu'il subit sans la moindre apparence de frayeur de la mort, s'étant assis sur un tertre vert, sans rien devant les yeux pour lui cacher le coup fatal. Le lendemain, plusieurs autres devaient avoir le même sort.

En novembre, cinq mois après son arrivée, M. Gyfford écrit une lettre à la Compagnie des Indes. Le Tonkin, y dit-il, « nous pouvons l'affirmer en toute confiance, diffère de toutes les autres parties du monde que nous avons parcourues ou dont nous avons entendu parler ».

Dans cette lettre très longue, M. Gyfford récapitule les événements qui se sont produits depuis son arrivée, en entrant dans les détails les plus minutieux, et donne, en même temps, les impressions que lui et ses compagnons ont du pays et de ses habitants. En quelques touches très rapides, mais nettes, il donne du caractère, des mœurs et des coutumes des Tonkinois un aperçu très piquant et peu flatteur, quoique très certainement sincère. C'est un tableau très vivant qu'il trace en homme pratique qui ne néglige rien de ce qui peut éclairer ses « Honorables Maîtres » sur le nouveau débouché que ceux-ci veulent ouvrir à leur commerce. On pourrait y désirer un peu plus de détails sur certains côtés de la vie sociale ; mais néanmoins la narration brève de M. Gyfford ne manque pas de pittoresque dans sa simplicité.

Après quelques préliminaires contenant la phrase citée plus haut sur le caractère unique du pays, M. Gyfford continue :

Notre premier effort sera donc de tenter une description de la nature et des étranges coutumes de ces gens, ce qui nous excusera suffisamment de n'avoir pu nous conformer aux instructions de Vos Honneurs et des Agents de Bantam aussi exactement que nous l'aurions désiré. A quoi si nous manquons, notre journal-registre les montrera tels qu'ils vous paraîtront : un peuple déraisonnable, sans pitié, fier, fourbe, tyrannique et voleur, et aussi fort incrédule, bien que nous ne lui disions que la vérité ; un peuple qui a des étrangers une opinion très mince et qui, par conséquent, leur est hostile et leur fait subir toutes sortes d'affronts. Ils sont extrêmement cupides et désireux de s'avantager et, dans ce but, recherchent les occasions de nous tendre des pièges en donnant crédit à tout ce qu'on leur raconte, et le gouverneur ajoute foi à tous les rapports mensongers qu'on lui fait. Plutôt que de croire à la vérité, et par ignorance, ils accueilleront une accusation contre nous. Il nous faut subir des maux sans y faire attention, car si nous avons l'air de nous émouvoir, cela les encourage à nous faire affront. Nous devons, en quelque sorte, leur sourire bien qu'ils nous fassent le plus grand tort. Leurs principes sont tyranniques ; ils ne regardent pas l'avenir et, en conséquence, n'ont d'intérêt que pour ce qui peut leur donner un bénéfice immédiat, qui leur permette de jouir le plus possible de ce qu'ils peuvent obtenir des pauvres par tous les moyens, quels qu'ils soient. Les gens de cour sont si fiers qu'ils méprisent presque d'avoir des relations avec les marchands : aussi les Hollandais donnent à leur général le titre de prince de Batavia et n'osent pas avouer qu'ils ont un prince en Hollande. Souvent ils

renient leurs dettes si l'on n'en a pas pris note; s'ils affirment sous serment, à leur façon, devant le mandarin, qu'ils n'ont rien reçu, le mandarin bien des fois les acquitte, et le roi lui-même fait peu de cas de sa propre parole. Il ne le peut, d'ailleurs, car il a peur des mandarins à ce point que, bien qu'il commande, rien ne se fait qui soit contraire à leur intérêt. Et ces mandarins sont, pour la plupart, des soldats de basse extraction élevés au pouvoir. Ils ne peuvent souffrir de rivaux, c'est pourquoi ils ne veulent permettre aux étrangers aucun pavillon d'honneur comme celui que les serviteurs de Vos Honneurs arborent dans tous les autres pays. Ils sont si jaloux des étrangers qu'ils ne les laissent presque jamais seuls sans quelques-uns de leurs secrétaires pour surveiller toutes leurs actions. Et ces secrétaires représentent si complètement leurs maîtres absents, qu'il faut leur témoigner le même respect qu'à leurs maîtres eux-mêmes. Nous ne pouvons donc les éviter, et ces hommes sont la cause d'une grande partie de nos tracas, à moins que nous ne soyons très bons pour eux.

Nous n'osons même pas leur refuser les marchandises qu'ils envoient prendre, ni en fixer le prix, ni demander notre argent avant que le roi ait fixé le prix des siennes et les ait payées, de sorte qu'ils emportent nos marchandises sans prix, poids ni mesure, les payant quand il leur plaît, peut-être même jamais. Il leur paraît le plus raisonnable du monde que, étant d'importants personnages, ils aient les choses à meilleur marché que les pauvres ou ceux qui ne sont pas au service du roi. S'ils ont vent de quelque chose que possède un matelot ou un agent, ils nous forcent à le lui acheter et à le céder aux mandarins à un prix fixé par eux-mêmes, bien que ce prix soit inférieur au prix d'achat. Si nous refusions, les affaires de Vos Honneurs seraient entravées de toutes les façons et nous ne saurions jamais d'où le coup part. Quant au prince, il est très difficile d'avoir de l'argent de lui; toutefois il ne faut rien lui refuser de ce qu'il envoie prendre. Le roi paye bien, mais son fils croit qu'il est suffisant qu'il ait l'intention de payer comme paye son père, quand il arrivera au trône. En attendant il est dangereux de le presser ou de se plaindre de lui au roi, de peur que, après la mort de son père, il ne nous chasse d'ici pour se venger. Quand il devait aux Français, il a barré toutes les routes de sorte que personne ne pouvait arriver à lui pour réclamer. En ce moment, il doit aux Hollandais, nous dit-on, 5 000 taëls qu'ils ne peuvent se faire payer. Pour ce qui est des mandarins, leur façon d'opérer est de prendre des marchandises au nom du roi, à payer en même temps et de la même façon que lui, bien que, ensuite, ils les répartissent entre eux pour leur propre bénéfice, et alors, ayant un intérêt dans la même espèce de marchandise que le roi, ils l'empêchent de se montrer aussi conciliant envers nous qu'il y serait porté naturellement. Cette année, il

a ordonné aux mandarins de nous payer en argent; mais les mandarins refusent et ne veulent nous payer qu'en mauvaise soie, à un taux plus élevé. Les Hollandais, en présence d'un semblable abus et ne pouvant obtenir que leur pétition de réclamation fût présentée au roi, amenèrent leur trompette aux grilles du palais, sur quoi ils obtinrent immédiatement audience et satisfaction, de sorte que si Vos Honneurs veulent maintenir leur établissement ici, c'est aux conditions précaires que nous venons d'exposer, et vous ne sauriez blâmer vos serviteurs qui, en réalité, ne sont guère que des esclaves.

Voilà qui peut suffire quant aux dispositions des Tonkinois, ce qui nous amène à informer également Vos Honneurs de certaine raison d'État qu'ils ont pour entraver le commerce et qui est qu'ils ne veulent pas que le peuple puisse s'enrichir et se révolter, ce dont le roi a peur, étant donné le nombre des habitants de son royaume. Il perçoit les quatre cinquièmes du bénéfice produit par tout ou presque tout le sol du royaume, ne laissant aux pauvres que le dernier cinquième pour vivre, et il a acquis par ce moyen de grands trésors d'or et d'argent. Mais pour les autres, s'ils ont quelque chose, ils l'enfouissent sous la terre, et ils ont peur de construire des maisons d'apparence convenable ou de porter des vêtements différents de ceux de tout le monde, dans la crainte d'être soupçonnés d'avoir de l'argent. On ne peut donc pas amener ces gens à porter autre chose que ce à quoi ils sont accoutumés. Le roi ne le souffrirait pas. Tous sont vêtus de même quand ils ne sont pas d'un rang différent, car ils sont très pointilleux sur les distinctions et la qualité des personnes, et, à ce point de vue, il est très remarquable qu'il faut employer non seulement un titre différent, mais même un langage différent, suivant la qualité de la personne à laquelle on s'adresse. Or, ayant affaire à des gens d'un caractère aussi insolite, Vos Honneurs, nous l'espérons, nous accorderont qu'il ne sera pas chose facile de gérer les affaires de façon à réaliser un bénéfice immédiat, car nous ne pouvons parler au roi et lui demander d'enlever ces lourdes charges et de les remplacer par des droits sur nos marchandises ou nos bateaux. Les mandarins n'y consentiraient pas, car ils n'en retireraient pas un aussi grand profit; toutefois nous ne négligerons aucun effort de notre part pour y arriver. Mais avant d'entrer dans plus de détails concernant l'administration future des affaires de Vos Honneurs dans ce fâcheux pays, nous espérons que vous ne jugerez pas impertinent ou sans profit que nous fassions à Vos Honneurs le récit des opérations passées des Hollandais et des rapports du roi avec eux au début de leur commerce ici, autant que nous avons pu l'apprendre depuis notre arrivée dans ce pays, ainsi que vous le verrez dans le paragraphe suivant.

Les Hollandais sont ici depuis quarante ans. Tout d'abord, et

pendant les quatre premières années, ils éprouvèrent de grands tracas et eurent à subir beaucoup d'affronts de la part des gens du pays. Cependant ils supportèrent tout cela et en toutes choses s'efforcèrent d'obliger le roi selon ses désirs, ce qu'ils continuent de faire, eu égard au grand bénéfice qu'ils réalisent sur la soie qu'ils envoient au Japon. Ils introduisent ici très peu de marchandises en dehors de ce qu'ils donnent en cadeaux, si ce n'est quelques grossières marchandises auxquelles le roi ne veut pas toucher, et encore fort peu de chaque sorte. Leur principal bénéfice se fait sur ce qu'ils achètent; toutes les curiosités de valeur, les instruments et les étoffes pour vêtements ne vont qu'au roi comme, en un mot, tout ce qui lui plaît, et il achète le tout à son prix à lui. Les Hollandais ont bien soin de l'approvisionner, mais seulement des objets sur lesquels ils gagnent; pour ce qui est des autres choses qu'il désire, si, par expérience, ils s'aperçoivent que le roi les fait perdre au change, ils inventent des prétextes pour ne pas le servir, bien qu'ils n'osent pas ouvertement lui refuser.

M. Gyfford, après ce rapide croquis des Hollandais et de leur façon de se comporter envers le roi du Tonkin, explique d'après quels principes le monarque gère ses affaires commerciales et par quels moyens, aussi simples qu'ingénieux, il a résolu cet intéressant problème : gagner toujours et à coup sûr. Sa façon d'opérer était la suivante : au lieu de frapper les marchandises de droits d'entrée, il préférait les prendre et les revendre. Il en usait ainsi avec les Hollandais. Quand des Européens lui donnaient de l'argent en paiement, il l'acceptait, mais à un taux inférieur à celui auquel il le comptait quand il était débiteur. C'est-à-dire qu'il supposait le titre inférieur à ce qu'il était réellement et payait en soie, sur quoi il réalisait un bénéfice : il gagnait environ un taël soie par taël argent. C'est ainsi que, quand les Hollandais achetaient de la soie à raison de 14 taëls poids par taël argent, lui la leur livrait à raison de 13 taëls poids par taël argent.

Il n'y avait pas de droits d'entrée au Tonkin, c'est vrai; mais le roi exigeait une déclaration fort exacte des marchandises importées, et si, par hasard, les Européens en introduisaient plus qu'ils n'en avaient déclaré, on leur confisquait l'excédent. Un jour que les Hollandais avaient débarqué plus de bois de santal qu'ils n'en avaient annoncé, les mandarins le saisirent et le firent brûler. Le chef de la factorerie hollandaise jura de se venger et s'y prit ainsi. Il fit bonne mine

aux mandarins et leur donna en cadeau de l'or et de l'argent; après quoi, il alla se plaindre d'eux au roi et les accusa de s'être laissé corrompre. Furieux en apprenant cela, le roi dégrada et renvoya les mandarins après leur avoir fait rendre gorge et donna leurs places à d'autres; mais *il garda l'argent*, de sorte que si les Hollandais eurent la satisfaction de se débarrasser de leurs ennemis, ils en furent pour leur bois de santal et pour leur argent. C'était une vengeance coûteuse.

Dans leur factorerie, les Hollandais menaient un certain train; ils avaient des esclaves et des soldats en nombre suffisant pour tous les besoins de leur exploitation commerciale, pour porter, peser et transporter les marchandises, et n'étaient pas obligés d'avoir recours à des Tonkinois, ce qui était dangereux. Quand on employait des indigènes, c'étaient autant d'espions qui allaient rapporter au gouverneur de la ville tout ce qu'ils avaient vu ou entendu, et causaient des ennuis continuels. Les six soldats des Hollandais gardaient et protégeaient l'établissement, et le roi avait autorisé le chef des Hollandais à se faire accompagner, quand il sortait, de deux soldats armés de mousquets, mais pas de lances.

Après les Hollandais, les Français. M. Gyfford en parle un peu dédaigneusement : « Les Français, dit-il, ont une maison ici; mais, autant que je puis comprendre, c'est plutôt pour la religion que pour le commerce. »

La lettre continue, et, quand il faut récapituler les opérations faites par les Anglais depuis leur arrivée, force est à M. Gyfford de reconnaître qu'en fait d'affaires ils n'ont à enregistrer que les ventes faites au roi, au prince et aux mandarins, qui ont pris une certaine quantité de marchandises dont le prix n'est pas encore fixé. En six mois, c'est peu; mais la stagnation des affaires a une cause et, comme cette cause jette une lumière intéressante sur les relations de la Chine et du Tonkin au XVII^e^ siècle, ce passage de la lettre de M. Gyfford mérite d'être cité textuellement :

La raison pour laquelle on vend si peu de marchandises cette année est que le roi est absent et fait la guerre aux Cochinchinois, ce qui gêne le commerce ici, et, en outre, son absence a fait retarder le payement du tribut au roi *(sic)* de Chine, ce qui aussi entrave le commerce, car on emportait beaucoup de marchandises d'ici, et enfin,

en l'absence du roi, on nous regarde d'un œil encore plus jaloux. On fait le guet à notre porte afin qu'aucun marchand n'ose venir chez nous, car on croit que nous cachons des choses que nous n'avons pas déclarées, quoique, par la suite, on verra que c'est une erreur.

Cependant les Anglais espèrent une reprise des affaires, car un ambassadeur vient d'être désigné pour aller porter le tribut en Chine.

Comme tout le commerce de l'agence du Tonkin repose sur les relations que la Compagnie peut se créer au Japon, M. Gyfford prévient ses « Honorables Maîtres » de ne pas laisser savoir au roi du Tonkin que la Compagnie a écrit au souverain du Japon : car, « s'il savait, dit-il, que Vos Honneurs ont écrit au Japon, et non à lui, il ne nous permettrait pas de nous établir ici, car il regarde le Japon comme un petit pays comparé au sien et ne veut pas croire le contraire ». M. Gyfford ajoute que le roi est en ce moment avec 300 000 (?) hommes en Cochinchine, où il fait la guerre; mais qu'il va bientôt revenir, et il demande des cadeaux pour lui. La liste des objets susceptibles de plaire à un souverain tonkinois du XVII[e] siècle est curieuse. M. Gyfford demande, entre autres choses, « un jeune lion, si l'on peut s'en procurer un; sinon, une ou deux peaux de lion » puis « un aigle et quelques dindons et des figures de cire sous verre ».

Cette lettre, d'une longueur démesurée pour une époque comme la nôtre où la rapidité des communications nous a habitués à nous contenter de quatre maigres pages, est toute naturelle au XVII[e] siècle, où l'on s'écrivait une ou deux fois par an et où les lettres prenaient les proportions d'un volume. Dans les correspondances d'une Compagnie puissante comme la Compagnie des Indes, on trouve de tout : politique, mœurs, géographie, histoire, finance, commerce; rien de ce qui peut éclairer les directeurs sur les ressources de toute nature du pays qu'habitent les agents n'est oublié. On voit par ces journaux-registres, dont un double était expédié à Londres à chaque courrier, comme par les lettres des agents, quelle mine de renseignements précieux, de documents intéressants, contenaient les archives de la Compagnie des Indes. Malheureusement, quand le Ministère des Indes a hérité de la Compagnie, une grande quantité de pièces de

toute nature, lettres, registres, livres de compte, etc., ont été détruites, laissant ainsi des lacunes regrettables. Sir George Birdwood, dans son rapport si intéressant et si complet sur les archives du Ministère des Indes, dit que *300 tonnes* de ces documents ont été vendues comme vieux papier à un fabricant; cela peut donner une idée de la perte irréparable que les historiens ont faite alors.

La lettre dont on vient de lire les extraits clôt pour ainsi dire le premier journal-registre de la factorerie anglaise du Tonkin; on n'y relève plus que quelques notes insignifiantes dont la dernière est du 7 décembre 1672.



Le deuxième journal-registre de la factorerie du Tonkin commence à la date du 13 décembre 1672, et finit le 28 juin 1676. Pendant toute cette période, l'agence est restée sous la direction de M. Gyfford, qui en était le chef, comme on le désignait officiellement.

Il débute par de mauvaises nouvelles. A la date du 14 décembre, on y lit que le gouverneur (de Hien) a averti les Anglais de se mettre en posture de défense, armés et prêts à tout événement, car on craint une insurrection du côté de l'Est, où les pauvres se sont révoltés par suite de la famine, et l'on s'attend à ce qu'ils viennent piller la ville.

On a des craintes sérieuses pour cette ville à cause des étrangers qui y résident, ce qui peut les encourager (les révoltés), parce qu'il s'y trouve une plus grande quantité de butin que dans les autres endroits. Le bruit court qu'ils sont au nombre de cinq mille en troupe. Quelles sont leurs intentions, on ne sait; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que nous ne sommes jamais sans crainte de malheurs de quelque sorte.

Fort heureusement, les Anglais en furent quittes pour la peur. L'insurrection ne gagna pas Hien.

Cette année 1673 fut mauvaise pour l'agence du Tonkin. Un des employés, M. Tapping, meurt en mai, et, au mois de juin, les agents hollandais informent les Anglais que la guerre a éclaté entre l'Angleterre et la Hollande, que les

Anglais sont les alliés des Français et que les vaisseaux de guerre hollandais croisent dans les mers de Chine.

En février 1674, dans une lettre adressée à la Compagnie des Indes, M. Gyfford exprime une fois de plus l'opinion que le Tonkin est un pays détestable »; mais que, cependant, on peut en retirer quelques avantages si la Compagnie suit ses conseils et lui fournit chaque année assez d'argent pour acheter de la soie pour le Japon, de la soie et du musc pour l'Angleterre, et de l'or.

Le bâtiment que la Compagnie devait envoyer au Tonkin n'était pas encore arrivé au moment où M. Gyfford écrivait, et il ajoutait : « Cela donne à croire aux Tonkinois que nous allons faire comme les Français, que l'on tolère ici quoique prêtres, sous le prétexte de faire du commerce, et qui annoncent tous les ans un bateau pour apporter au roi des canons, etc., comme le font les Hollandais; mais, jusqu'à présent, aucun bâtiment français n'est venu. »

C'est aussi en 1674 que les Anglais apprirent, par un Chinois qui revenait du Japon, que la Compagnie des Indes n'avait pu réussir à installer une agence dans ce pays. Quand les Japonais surent que le roi d'Angleterre avait épousé une infante de Portugal, ils rompirent toutes relations avec eux. Cette nouvelle était donc la ruine des espérances des Anglais, qui comptaient sur le Japon comme marché pour les produits qu'ils auraient achetés au Tonkin.

Là-dessus, M. Gyfford écrit à ses « Honorables Maîtres » et leur propose de faire le commerce avec Manille, qu'il croit aussi avantageux que le Tonkin, et il développe longuement son idée. Dans sa lettre il donne de curieux détails sur les mœurs et les coutumes des Tonkinois :

C'est en vain que nous nous sommes efforcés de développer le commerce dans un pays où les gens sont hostiles au commerce, ou, tout au moins, trouvent prudent de ne rien entreprendre, de crainte d'être soupçonnés d'être riches, ce qui peut ici leur causer des désagréments. Et ils sont tellement attachés à leurs propres façons qu'il est difficile de trouver chez eux un débouché aux produits européens. Ils ont trop de l'orgueil des Chinois, et préfèrent en toutes choses ce qui est de leur pays, de sorte que le plus grand profit que nous aurions pu tirer d'ici eût été d'exporter de la soie à

destination du Japon; et cela nous échappe. On ne peut, d'ailleurs, faire la moindre affaire ici sans de grosses dépenses. Ils ne sont jamais satisfaits et tâchent toujours de savoir quelle est l'importance des cadeaux que nous avons l'intention de leur offrir, et alors ils retardent nos affaires jusqu'à ce qu'ils aient obtenu le plus possible. Jamais on ne pourra leur reprocher de négliger de tirer de nous le plus qu'ils peuvent avant de nous aider en quoi que ce soit...

Il n'y a pas de lois écrites au Tonkin, ce qui est très fâcheux pour les étrangers, car les gouverneurs sont prévenus contre eux, et il n'y aura rien de mieux à attendre aussi longtemps que ce roi vivra : les mandarins sont ses maîtres et font leur proie des étrangers... Les marchands craignent de laisser savoir qu'ils font de gros achats, à cause de divers inconvénients. D'abord ils ont coutume, tous tant qu'ils sont, de se faire les clients de quelque mandarin, et ils ont grand'peur qu'on les suppose riches, car alors le mandarin protecteur leur emprunte de l'argent ou leur soutire quelque chose. Leur ville ou paroisse exige aussi beaucoup d'eux et, en outre, ils sont exposés aux voleurs et aux envieux. Il en résulte qu'ils préfèrent se contenter de peu afin d'être tranquilles chez eux plutôt que d'être soumis à de tels abus. Le roi, de son côté, les empêche autant qu'il le peut d'envoyer des marchandises en Chine et, en outre, ils sont tellement rusés qu'ils n'achètent que quand ils sont assurés de vendre, de sorte qu'il n'y a pas ici (comme partout) de marchands qui achètent en grandes quantités à leurs risques.

M. Gyfford raconte ensuite un curieux incident qu'il a déjà noté dans son journal-registre à la date du 9 juin, mais sur lequel il donne plus de détails dans sa lettre du 24 juillet, adressée à la Compagnie. Cet incident n'est ni plus ni moins qu'une révolution militaire causée par l'avarice et la cupidité du roi qui laissait mourir de faim ses soldats, tout en exigeant d'eux un labeur incessant. L'abjecte terreur du roi qui assassine son frère, la fureur bientôt calmée de la foule, la lâcheté des mandarins, tout cela est indiqué d'une façon très heureuse et très complète dans le style commercial, pratique bien qu'un peu long, en usage à cette époque. Voici cet intéressant morceau.

Il nous reste maintenant à faire connaître à Vos Honneurs que nous avons dernièrement échappé à un grand danger, quand s'est élevée tout à coup, parmi tous les soldats du royaume, une tempête de mécontentement étrange et imprévue qui menaçait d'avoir de fâcheux résultats et même de provoquer, avec le renversement total du gouvernement, la ruine des établissements de Vos Honneurs dans ce pays. Mais, par merveille, un seul des conseillers du roi a senti le torrent

impétueux de leur furie déchaînée, et cela très terriblement, en pleine rue de la ville. Tous ceux qui ont pu l'approcher se sont faits ses bourreaux, sans autres armes que les manches de leurs éventails avec lesquels ils lui ont fait sortir les yeux des orbites, et les dents de la bouche et mis la chair en lambeaux. Le roi, d'autre part, craignant qu'ils n'eussent l'intention de proclamer roi son frère, qu'il tenait en prison depuis vingt ans, sans autre motif que d'empêcher ce qu'il redoutait maintenant, le fit aussitôt secrètement assassiner d'une façon ou d'une autre. Il circule diverses versions sur le lieu où le crime a eu lieu et sur la façon dont il a été commis. Les uns disent que le roi l'a tué de ses propres mains. La cause de tout ce tumulte était que le roi, sur l'avis de son Conseil, a réduit la paye de ses soldats de ce qu'elle était du temps de son père, à tel point qu'elle ne suffisait pas à leur donner du pain à manger. Néanmoins on exigeait d'eux et on leur imposait toutes sortes de travaux, car c'est la coutume, dans ce pays, que outre, l'accomplissement des devoirs militaires, ils servent le roi et les mandarins dans toutes les affaires. Il en est résulté que, plutôt que de mourir de faim par suite du manque de nourriture *(sic)*, et afin d'éviter un intolérable esclavage, un grand nombre d'entre eux se sont pendus dans leurs maisons, coutume tragique qui était devenue si fréquente dernièrement qu'ils n'y purent plus tenir. C'est alors que près de cent mille voix rugirent leurs réclamations et leurs plaintes dans le calme et le silence de la nuit, afin que le bruit parût plus hideux et semblable au tonnerre, aux abords mêmes du palais du roi. Et le roi, surpris, redoutant de terribles conséquences, leur accorda promptement ce qu'ils désiraient, de sorte que leurs appétits insatiables furent satisfaits au moyen d'une somme de 400 000 livres sterling qui leur fut distribuée pour boire et d'une augmentation de leur solde qui leur fut octroyée. Quelques conseillers du roi et plusieurs autres grands mandarins achetèrent aussi leur tranquillité de la même façon, tandis que d'autres abandonnèrent volontairement leur emploi à la cour, trop heureux d'échapper à une pareille tourmente. La multitude se dispersa vite, et en un jour chacun retourna à son occupation première, à ce point qu'ils pendirent un individu pour avoir simplement proposé que les révoltés se réunissent de nouveau, de sorte que les nuages noirs de nos craintes se sont dissipés, comme on dit, en un clin d'œil, et cela est d'autant plus merveilleux qu'ils n'avaient pas de chef et s'appelaient eux-mêmes du nom de multitude.

En 1675, des Hollandais, arrivèrent dans la rivière du Tonkin et apportèrent aux Anglais une bonne nouvelle et une amère humiliation. La bonne nouvelle, c'était celle de la conclusion de la paix; l'humiliation c'était, leur venue « par ostentation », dit M. Gyfford, qui n'a peut-être pas tort, sur un bâtiment

anglais, l'*Experiment*, pris par les Hollandais pendant la guerre. « Cela, lit-on dans le journal-registre, nous fait une mauvaise renommée parmi les gens du pays. »

Un changement se produisit dans la direction de la factorerie anglaise du Tonkin en 1676. M. William Gyfford fut remplacé par M. Benjamin Sanger. La Compagnie espérait peut-être que celui-ci serait plus habile ou plus heureux que son prédécesseur, qui avait été destitué parce qu'on l'accusait de trafiquer pour son compte personnel au détriment des intérêts de la Compagnie, qui persistait à croire qu'il y avait des affaires à faire au Tonkin.

Cependant, tout en maintenant la factorerie de Hien, la Compagnie ordonnait à ses agents de se préparer à partir au premier signal, l'année suivante, si cela devenait nécessaire.

Au commencement de 1677, au bout de cinq ans de séjour au Tonkin, les Anglais n'ont toujours pas d'établissement à Ketcho. L'agence de Bantam leur recommande de presser la construction d'une factorerie dans la capitale et de tâcher d'obtenir l'autorisation d'envoyer du drap en Chine.

A la même époque, M. Gyfford est embarqué à Bantam pour rentrer en Angleterre (le 20 février 1677); mais la Compagnie des Indes, qui paraît avoir reçu des informations sur ce qui s'est passé au Tonkin, est revenue sur sa première décision, et M. Gyfford est rentré en grâce, comme l'indique cet extrait d'une lettre de l'agence de Bantam. « La compagnie, par sa lettre générale sur le mouvement de navigation de l'année *(the year's shipping)*, a ordonné qu'il demeure et, au cas où il serait revenu, de le renvoyer (au Tonkin), d'où vous pouvez voir que, quoique la Compagnie soit irritée contre ses serviteurs, cette irritation est souvent fondée sur des informations erronées. Quand elle vient à savoir la vérité, elle est tout aussi disposée à révoquer ses premières décisions et à donner de l'encouragement à ceux qui ont souffert. »

En décembre 1677, les Anglais font une nouvelle tentative pour s'établir à Ketcho.

Les agents vont à la ville et s'adressent à la reine pour qu'elle intervienne auprès du roi, afin d'obtenir une concession de terrain. La reine demande, pour sa peine, quatre barres d'or, que les Anglais consentent à lui donner. Mais

elle avoue alors qu'elle a peur de parler au roi, et s'engage à leur louer elle-même le terrain dont ils ont besoin, moyennant deux barres d'or, à la condition que quelqu'un d'autre sollicitera l'autorisation du roi. C'est une défaite.

Dans sa forme laconique, la mention suivante, le 26 décembre, est significative. « Aujourd'hui est mort Ung-ja-Twein, *despatchador* du roi : bon débarras. »

Un nouveau journal commence le 2 juillet 1678 et, à cette époque, le chef de la factorerie est M. Thomas James.

La première mention que l'on y relève montre que les relations du Tonkin avec la Cochinchine étaient de nouveau mauvaises. En effet, un bateau venu de Canton est arrêté à la barre comme étant cochinchinois; mais la fausseté de cette accusation ayant été reconnue, les mandarins l'autorisent à continuer sa route.

Cette année encore les Anglais firent, auprès du roi, de nouvelles démarches pour obtenir la permission de s'établir dans la capitale, et, un moment, ils crurent avoir réussi.

C'était une illusion : car, au mois de mai suivant, tout ce que les Anglais avaient obtenu, c'était l'autorisation de résider à Ketcho, mais non d'y construire. De guerre lasse, en présence des mandarins qui exigeaient 2000 taëls pour leur procurer le terrain dont ils avaient besoin, ils y renonçaient dans une « consultation » régulière, et louaient une maison appartenant à une Portugaise nommée Monica Dabada.

Les années se passent et la factorerie fait peu d'affaires; mais les agents anglais se querellent entre eux et le désordre règne dans l'établissement de la Compagnie. Pendant deux ou trois ans il est plus question, dans les journaux-registres, de rivalités et de récriminations, de plaintes et d'accusations réciproques, que d'opérations commerciales. En outre, la situation du pays était mauvaise.

En 1681, les affaires n'allaient pas au Tonkin, pour la raison que les Chinois à cheveux courts, ou Tartares, et les Chinois à cheveux longs (ceux du Sud) étaient en guerre. La domination des Tartares n'était pas encore suffisamment affermie et les gens des provinces méridionales se révoltaient souvent. Et quant à cette distinction entre les Chinois à cheveux courts et les Chinois à cheveux longs, il faut se rappe-

ler que ce sont les Tartares qui ont introduit en Chine l'usage de se raser la tête. De nos jours encore, comme lors de la rébellion des Taïpings, la première chose que font les révoltés, c'est de laisser pousser leurs cheveux. Mais en même temps que le commerce était arrêté par la guerre civile en Chine, la situation intérieure du Tonkin était lamentable. La famine régnait dans toute la contrée, le riz était hors de prix et des milliers de pauvres diables mouraient de faim. Il fallait que la situation fût grave pour que le roi du Tonkin publiât une ordonnance affranchissant de toute obligation de faire des cadeaux et de toute charge les bâtiments qui apportaient du riz. Voici le tableau que tracent les agents anglais de la situation du Tonkin :

Les vivres coûtent très cher dans les provinces de Shuback et de Shutay. Le prix en est tellement excessif que plusieurs villages sont dépeuplés, et dans tous les coins de la ville on trouve de pauvres gens morts, laissés sans sépulture. La nouvelle en étant parvenue aux oreilles du roi, il a donné en un jour aux pauvres 300 000 *cash* et il a continué deux ou trois jours de suite, croyant, de cette façon, satisfaire leurs estomacs affamés ; mais, voyant que sa largesse d'un jour ne fournissait qu'un repas par individu, il y renonça, en disant à ses mandarins qu'il se ruinerait, sans pouvoir arrêter le mal, s'il persistait, et que, de plus, si la disette durait, tout le monde tâterait de la misère.

Au point de vue des intérêts de la Compagnie, cette famine était désastreuse, car, disent encore les agents de la factorerie :

La plupart des villages où se font les étoffes du pays sont dans ces deux provinces de Shuback et de Shutay... Plus de deux tiers de ces pauvres tisserands sont morts, avec beaucoup des pauvres gens qui dévidaient les cocons.

La famine et la misère de son peuple n'étaient pas les seules préoccupations du roi du Tonkin ; il redoutait contre sa souveraineté des dangers intérieurs et extérieurs. A l'extérieur, il craignait que les Chinois ne le fissent détrôner, lui qui « n'était après tout qu'un tributaire des Tartares, comme autrefois des Chinois ». Un jour que deux cents jonques chinoises s'étaient arrêtées à l'embouchure de la rivière du Tonkin pour prendre de l'eau, il eut une véritable terreur et se crut

déjà détrôné par un prétendant avec la connivence des Chinois. Ses craintes étaient justifiées, sinon en ce qui concernait ceux-ci, au moins en ce qui concernait son rival. Quelques jours plus tard, ce dernier était arrêté. Les Anglais le virent à Ketcho. Le 18 mars 1682, ils écrivent :

Nous avons vu, le « nouvel empereur », comme il s'appelle lui-même, accroupi dans une cage faite pour lui, tout près du palais du roi, dans la maison du guet. Le 1er mars de l'année dernière, il a été pris et amené à la cour avec quatorze autres individus, dont deux étaient de grands lettrés qui furent étranglés au bout d'un mois, et les douze autres furent relâchés un mois plus tard, ce qui était une grande faveur ; mais les deux personnages les plus importants du complot après lui ont été assez avisés pour ne pas se laisser prendre encore.

D'après ses propres aveux, voilà sept ou huit ans qu'il ourdissait ce complot et, s'il n'avait pas été pris, six jours encore et il le mettait à exécution. Il avait sur lui, quand on le prit, une liste de 40 000 hommes ou plus, résolus à se soulever avec lui ; tous bien armés, et chacun d'eux, s'il avait réussi, avait d'avance sa place et son titre. Son dessein était d'abord de mettre le feu à la ville, puis de s'emparer du palais et du roi qui n'avait auprès de lui que 2 000 hommes, ce que les conspirateurs savaient bien. On ne peut dire ce qui nous serait arrivé en pareil cas, mais si nous en étions sortis vivants, nous aurions pu nous estimer heureux.

Le « nouvel empereur » fut décapité au mois d'avril 1682, ainsi que le troisième plus grand personnage du royaume qui, paraît-il, devait administrer l'État avec lui. La tête du prétendant fut fixée au bout d'un bambou et, pendant trois jours, son corps fut exposé aux regards curieux de la foule. Le roi du Tonkin ne devait pas jouir longtemps de sa victoire sur les prétendants ; il mourut au mois de septembre de la même année. Les funérailles eurent lieu au mois d'octobre suivant, en présence du nouveau roi, de la vieille reine et des femmes du feu roi. Le cortège se rendit au fleuve et là s'embarqua sur vingt-huit galères pour conduire le corps au cimetière. Ni les habitants ni les étrangers ne furent autorisés à voir ce spectacle. On fit sortir de chez eux tous ceux qui demeuraient sur le parcours du cortège funèbre. C'est ainsi que l'on enterrait les rois du Tonkin au XVIIe siècle.

Avant de mourir, le roi avait reçu un ambassadeur français. Les Anglais notent le fait de la façon suivante :

Les Français ont eu un bateau venu du Siam, non pour faire du commerce, mais pour amener une ambassade chargée d'une lettre et d'un cadeau de la part du roi de France pour le roi du Tonkin. Nous vous envoyons une copie de cette lettre aussi bien traduite qu'il nous a été possible [1]. Le cadeau vaut au moins 1 200 livres sterling — la rumeur publique dit davantage — et a été remis au feu roi peu de temps avant sa mort et reçu froidement. Les Français n'ont pu obtenir une lettre du roi actuel sans beaucoup de peine et de frais, n'ayant pas été admis une seule fois en sa présence. Le roi n'a envoyé au roi de France qu'une courte lettre accompagnée d'un cadeau consistant en soie grège et en étoffes du Tonkin, d'une valeur de 150 taëls.

A la fin de mai 1683, après être restés neuf ans au Tonkin, les Anglais obtinrent enfin du nouveau roi l'autorisation de construire une maison à Ketcho.

Il est impossible de savoir ce qui se passa au Tonkin de 1683 à 1693, car il y a une lacune de dix ans dans les papiers, journaux-registres et autres documents relatifs à la factorerie anglaise conservés dans les archives du Ministère des Indes. Ces pièces ont dû faire partie des 300 tonnes de papiers dont Sir George Birdwood regrette la disparition. Il y a tout lieu de croire, cependant, que la factorerie végéta et que les Hollandais se montrèrent pour les Anglais des rivaux trop puissants. Dans les papiers datés de 1693 à 1697, époque de la suppression de la factorerie du Tonkin et du départ définitif des Anglais, on ne constate aucun indice d'un mouvement d'affaires important. En revanche, à part quelques incidents notés au jour le jour, quelques renseignements sur les relations des étrangers avec les autorités tonkinoises, ils sont pleins de détails, fatigants à la fin, mais bien comiques parfois, sur les querelles des agents de la Compagnie des Indes entre eux.

Dans le registre de l'année 1696, on trouve sur les relations du Tonkin et du Laos cette mention intéressante :

*22 avril.* — Dernièrement est arrivé un ambassadeur du Laos, royaume voisin, avec un présent ou plutôt un tribut de vingt éléphants. Aujourd'hui l'ambassadeur a salué le roi.

1. Malheureusement, cette copie ne se trouve pas dans les papiers du Tonkin conservés au Ministère des Indes.

Pendant cette même année, les Tonkinois paraissent avoir été pris d'une antipathie profonde pour les chrétiens et, au mois de juillet, à deux jours de distance, on expulse de Ket-cho l'évêque français et les prêtres portugais. Quelques jours après, le gouverneur de Hien, où ils se sont réfugiés, reçoit l'ordre de les chasser du pays. En même temps, on moleste les étrangers. Un jour, on défend aux Anglais d'arborer leur drapeau, où figure une croix; les mandarins le saisissent et le brûlent. Une autre fois, on extorque 2 000 taëls aux Hollandais, dont la factorerie est saisie, parce qu'ils n'ont pas fait au roi un cadeau suffisant; une autre fois encore, on défend aux étrangers de se promener à cheval ou en palanquin par les rues. Cette interdiction est motivée par le fait que les femmes des Hollandais ont osé sortir dans un palanquin de laque rouge, « ce qui est défendu à tous ceux qui ne sont pas de sang royal ou mandarins de haut rang ».

Au mois de janvier 1697, les agents de la Compagnie des Indes reçoivent l'ordre de quitter le Tonkin et de revenir à Madras le plus tôt possible. Mais on ne liquide pas en un jour les affaires d'une agence et, de plus, on ne pouvait prendre la mer qu'à certaines époques. Le moment heureux de quitter le sol maudit du Tonkin arriva enfin, et, le 30 novembre 1697, le bâtiment *Mary Bowyer* emmenait tout le personnel de la factorerie du Tonkin, installée vingt-cinq ans auparavant sur les ordres de la Compagnie des Indes, et faisait voile pour Madras.

Telle est, en résumé, l'histoire de cette entreprise malheureuse des Anglais au Tonkin, où les Hollandais, les Portugais et les Français les avaient devancés. Il est permis de croire que les Hollandais, établis au Tonkin quarante ans avant les Anglais, y étaient trop puissants pour que la Compagnie des Indes y pût réussir, et que c'est à leur opposition que les Anglais durent leur échec. Quoi qu'il en soit, au bout de vingt-cinq ans, ils s'avouèrent vaincus et laissèrent le champ libre aux Hollandais, car les Portugais et les Français n'étaient pas, au Tonkin, des rivaux bien redoutables.

PAUL VILLARS

# LE DÉBOISEMENT

DANS

# LES PYRÉNÉES FRANÇAISES

Les Français, qui ont découvert l'Amérique du Nord, les Indes et l'Afrique, sont en train de découvrir la France. Ils se sont aperçus récemment qu'ils ont dans leur pays de beaux fleuves dont ils ne se servent pas, et des eaux courantes qu'ils laissent gaspiller sans profit pour personne. Ces constatations les ont amenés à entreprendre dans leurs plaines et dans leurs montagnes de beaux voyages d'exploration, qu'ils ont ensuite racontés dans des mémoires et des congrès. L'une de ces enquêtes, savantes et minutieuses, vient de porter sur les Pyrénées. Elle a révélé, entre autres choses intéressantes, que cette région a perdu au cours des siècles la plus grande partie de ses forêts, et que les résultats de la dévastation ont été des plus fâcheux.

On se propose de dire ce qu'est, dans les Pyrénées, cette importante question du déboisement. Comme la lutte pour l'eau est la raison d'être de toute la question forestière; qu'elle est, dans ce pays montagneux, tour à tour un souple et merveilleux auxiliaire, et un adversaire redoutable, nos lecteurs ne s'étonneront pas qu'on leur parle d'elle tout d'abord. On exposera ensuite ses méfaits et les moyens de les prévenir.

***

Le régime des pluies, sur le versant français des Pyrénées, s'explique par la situation géographique de la chaîne. Dressée au-dessus des plaines basses et peu accidentées du bassin d'Aquitaine, elle forme, en face de l'Océan, un « écran » à pente raide sur lequel les courants atmosphériques viennent se heurter. Le long des parois de la montagne, ces courants, animés d'une vitesse plus ou moins grande, s'élèvent rapidement, comme une vague qui *déferle* sur la pierre d'une jetée. De ce mouvement d'ascension résulte une condensation brusque, qui résout en pluie les vapeurs d'eau venues du large. La pluie sera d'autant plus abondante que le courant est plus humide et animé d'une vitesse plus grande. C'est le cas des courants venus du nord-ouest. Les précipitations se produisent surtout pendant la partie froide de l'année. Pendant la saison chaude, des orages viennent modifier la succession de ces phénomènes météorologiques, mais c'est encore le régime des vents du nord-ouest qui prédomine et règle la succession du beau et du mauvais temps.

Ainsi s'explique la grande abondance des pluies sur le versant pyrénéen. La hauteur de la tranche d'eau annuelle, en même temps que le nombre des jours pluvieux, augmente avec l'altitude [1].

| | mètres | jours |
|---|---|---|
| | — | — |
| Agen (54 mètres) | 0,64 | 116 |
| Pau (200 mètres) | 0,94 | 150 |
| Montréjeau (460 mètres) | 1,11 | |
| Lannemezan (590 mètres) | 1,24 | |
| Bagnères-de-Bigorre (550 mètres) | 1,25 | 178 |
| Pic du Midi (Sencours) (2 360 mètres) | 2,30 | |
| Pic du Midi (Sommet) (2 860 mètres) | 1,49 | 185 |

Ces précipitations sont loin d'être régulièrement réparties sur l'ensemble des jours pluvieux. S'il y a de petites pluies, même dans les Pyrénées, il y a, surtout par les vents du

1. Marchand et Fabre, *Les Érosions torrentielles et subaériennes sur les plateaux des Hautes-Pyrénées*, Paris, 1900.

nord-ouest, de longues et terribles averses. Les pluies horaires de 1 cm. se poursuivant pendant plusieurs heures, sont d'observation courante, même dans la zone des plateaux. Celle du 3 juillet 1897, produite par un courant du nord-ouest, a donné en huit ou neuf heures $0^m,12$ à Bagnères-de-Bigorre, $0^m,13$ à Barèges, $0^m,09$ à Lannemezan, $0^m,13$ à Castelnau-Magnoac (au bas du plateau de Lannemezan).

Tous les Pyrénéens connaissent ces longues pluies torrentielles, abondantes, obstinées. Des nuées grises accrochées au flanc des montagnes, l'eau ruisselle sans trêve sur les feuillages clairs des hêtres, sur les ardoises lavées des maisons, bruissant et cascadant sur toutes les pentes. Qui n'a traîné alors l'ennui d'une journée d'attente, à travers les rues inondées d'une ville d'eau, derrière les vitres ternies de quelque chambre d'hôtel?

Ces terribles averses peuvent être des phénomènes locaux. Elles peuvent aussi affecter une grande partie de la chaîne. Il suffit que le courant du nord-ouest qui les détermine ait une largeur (du S. O. au N. E.) suffisante. Elles peuvent alors s'étendre à toute la zone océaniques des Pyrénées, y précipiter en quelques heures des millions de mètres cubes d'eau. C'est à elles, bien plus qu'à des fontes subites de neige, qu'il faut attribuer les inondations.



Ces masses d'eau que les nuées de l'ouest déversent sur nos montagnes, que deviennent-elles? Regardons une carte géologique. Le versant nord des Pyrénées occidentales est essentiellement formé de schistes, de roches cristallines, de calcaires de l'âge primaire, plus ou moins métamorphisés : toutes roches parfaitement imperméables. Quant aux calcaires jurassiques et crétacés, c'est-à-dire la zone qui, ailleurs, fournit les causses, les avens, les roches avides d'eau ou simplement perméables, ils n'ont ici que cinq à six kilomètres de largeur. Encore perdent-ils, du fait de leur inclinaison, presque toutes leurs facultés d'absorption. Au delà, dans la plaine, l'immense nappe détritique, avec son soubassement d'argiles, peut être considérée comme une région à peu près imperméable.

Sur les pentes fortement inclinées des montagnes, à la surface des plateaux, cônes de déjection arrondissant leurs dômes écrasés, l'eau ruisselle sans trêve. Rien n'arrête sa course. Les gouttes se réunissent, deviennent filets, ruisseaux, puis torrents. En peu d'instants, le thalweg du ravin, celui de la vallée, sont envahis par les eaux. Partout, bondissant, écumeux, le gave, tout à l'heure ruisseau limpide sourdant sous les pierres, à travers les graviers et les sables pailletés, maintenant torrent furieux, poursuit sa course folle vers la plaine.

Ce n'est pas l'eau seule qui obéit à la pente. A peine né, le mince filet liquide rencontre des lambeaux morainiques, des éboulis semés sur les flancs de la montagne : il entraîne ces matériaux épars. Il les soulève, les lance en mitraille sur ses berges, entame les encaissements rocheux les plus durs, les réduit en galets, sables et vases. Dans la plupart des domaines fluviaux, l'érosion torrentielle se limite à la zone montagneuse. Il n'en est pas ainsi pour les cours d'eau descendus des Pyrénées. En avant de la chaîne, s'étend toute une zone de plateaux, Lannemezan, Ger, Orignac, cônes de déjection d'origine fluvio-glaciaire, recouverts à leur surface d'un épais manteau détritique, sables, graviers, cailloux roulés, blocs erratiques. Ces masses de débris, sans grande consistance, d'ailleurs modifiés chimiquement en plus d'un endroit par l'action des agents atmosphériques, sont éminemment propres à l'entraînement torrentiel. Arrachés et transportés par les eaux, ils vont plus bas se répandre dans les prairies, sur les cultures de la vallée ou de la plaine.

Le ruissellement produit le *torrent*. Et le torrent est une force déchaînée, un agent de destruction formidable. En juillet 1897, le Bastan, subitement grossi, a enlevé une partie des maisons de Barèges, emporté 5 kilomètres de route, menacé Luz, qui ne fut préservé qu'au prix d'efforts acharnés. Le désastre s'étendit à l'Adour, aux Nestes, à la Pique. Il suffit de quelques heures pour tout saccager : routes, ponts, métairies, cultures, voies ferrées. Les traces en sont partout visibles encore.

La plaine, que sillonnent les cours d'eau issus des monts, n'est pas moins exposée que la région montagneuse. La grande

crue de 1856 a coûté plus de 80 millions; celle de 1875 plus de 100 millions, de 6 à 700 vies humaines, une partie des faubourgs de Toulouse. En 1897, toute la haute Gascogne fut dévastée; des localités situées à la surface des plateaux, comme l'Isle-en-Dodon, ravagées par l'inondation.

Ce sont là des crises, se succédant à intervalles plus ou moins rapprochés. Elles coûtent fort cher aux particuliers, aux administrations locales, à l'État, obligé d'intervenir par des secours et des indemnités. Mais le mal continu, permanent, habituel, est bien plus grave encore et bien plus coûteux. Il se manifeste sous des formes multiples.

D'abord les cours d'eau s'appauvrissent. Si les débits de crue s'exagèrent, les débits moyens et d'étiage s'abaissent. Chaque été, les usines de Bagnères chômeraient si, en fin de saison, on ne recourait aux réserves du lac Bleu. Il y a quarante ans, le débit moyen de la Neste était de 30 mètres cubes. Il n'est plus aujourd'hui que de 15 mètres cubes. Elle draine cependant les eaux d'un des plus riches bassins des Pyrénées; elle recueille le tribut de glaciers importants, de lacs nombreux. « Si l'on songe que c'est une dérivation de cette grande rivière torrentielle, en voie manifeste d'appauvrissement, qui verse parcimonieusement les verres d'eau aux Mançanarès de la haute Gascogne, on peut avoir les plus justes appréhensions pour l'avenir agricole et industriel de la plaine d'Armagnac, tour à tour aux prises avec l'inondation et la soif[1] ».

En même temps que les débits liquides diminuent, les débits solides s'exagèrent. Les fleuves gascons, entre tous, souffrent de cette maladie que l'on a appelée « l'obstruction ». Les débris les plus gros s'arrêtent dans le cours supérieur. Ils encombrent et exhaussent le thalweg, rejettent le torrent à droite ou à gauche, envahissent bientôt le fond de la vallée, gagnée peu à peu. Les débris plus menus poursuivent leur course : galets, graviers, sables, vases résultant de la transformation mécanique et chimique des roches les plus diverses. A mesure que le courant se ralentit, ces alluvions se déposent, élevant le lit, formant des bancs et des îles. Enfin le contact

1. Fabre, *Forêts et navigabilité en Gascogne*. Bordeaux, 1902.

des eaux amères fait le reste. Les limons sont « précipités » dans l'estuaire ou sur les rivages.

Les progrès de l'envasement, dans les rivières issues des Pyrénées, sont désastreux. On a calculé[1] que la Gironde expulse annuellement en mer vingt-cinq millions de mètres cubes de vases légères seules. Le volume des sables lourds (roulés sur le fond, surtout en temps de crue) est encore inconnu. M. Bouquet de la Grye établit[2] qu'en Gironde les dépôts alluviaux annuels venus de l'amont, qui n'étaient que de 700 000 mètres cubes en 1825, s'élèvent depuis 1892 à 1 184 000 mètres cubes. Il y a vingt ans, les dragages coûtaient déjà trois millions par an en Gironde. Aujourd'hui ils coûtent beaucoup plus cher. Et malgré ces énormes dépenses, les passes se comblent, le port de Bordeaux se vide. Pauillac lui-même est menacé.

Le reste des matériaux, jeté à la mer, va depuis des siècles se déposer le long des rivages. On a longtemps hésité sur l'origine des dunes de Gascogne. On est fixé aujourd'hui. Elles sont le produit de l'érosion du Massif Central, des Pyrénées surtout. Lentement, invinciblement, elles ont aligné le rivage, encombré les passes, boucaus et pertuis, et anéanti maints ports autrefois florissants.

La navigation fluviale a périclité à mesure que l'obstruction s'est aggravée.

Jadis, les cours d'eau de la montagne étaient flottables, ceux de la plaine étaient navigables. Des faits historiques précis, des arrêts du Parlement de Toulouse, des documents extraits des archives notariales de cette ville, marchés conclus avec des bateliers et radeliers, pour transports et travaux divers, ne laissent aucun doute[3]. Entre la guerre de Cent Ans et les guerres de Religion, le commerce du pastel avait développé en Languedoc une prospérité inouïe. Le transport de ce produit et de toutes les autres marchandises se faisait par eau. C'était le beau temps pour la navigation de la Garonne

1. Fabre, *La Lutte pour et contre l'eau dans la Gascogne pyrénéenne.* Compte rendu des travaux du premier Congrès du Sud-Ouest navigable (1902), p. 109.

2. Bouquet de la Grye, *Notes sur l'estuaire de la Gironde.* Compte rendu cité, p. 180.

3. Fabre, Compte rendu cité, p. 106.

et les ports de Toulouse[1]. A la fin du XVII^e siècle, c'est par eau qu'on acheminait vers Bordeaux les marbres de Sarrancolin et de Campan, que les architectes du Grand Roi prodiguaient au Louvre et à Trianon. Jusqu'au XVIII^e siècle, Adour, Neste, haute Garonne, Salat, Ariège, étaient fréquentés par des radeaux souvent lourdement chargés de marbres, de bois de mâture. Bien en amont de Toulouse, la batellerie évacuait sur Bordeaux les richesses naturelles de la chaîne. Encore au temps de Dralet, l'Adour flottait les bois de la montagne.

Ce ne sont plus guère que de lointains souvenirs. Sans doute, les routes et les chemins de fer ont transformé les modes de transport. Il reste certain que le régime des rivières pyrénéennes a subi pendant les deux ou trois derniers siècles des perturbations physiques considérables. C'en sera bientôt fait des « chemins qui marchent ».

***

Quelle est la cause de cette décadence? La nature intime du sol n'a pas changé ; le climat est resté le même. Comment se fait-il que le régime torrentiel se soit à ce point aggravé que, à l'heure présente, les ressources hydrauliques des Pyrénées, si nécessaires au travail agricole et industriel, diminuent rapidement, et que la navigation soit presque anéantie? La cause du mal est partout visible : les Pyrénées étaient autrefois très boisées ; elles le sont beaucoup moins aujourd'hui et, dans certaines régions, elles ne le sont plus du tout.

Pendant longtemps les Pyrénées ont été couvertes d'une admirable végétation forestière. Le climat à la fois humide et chaud, y est éminemment favorable à la croissance des arbres. Jusqu'au XVI^e siècle, les témoignages historiques ne laissent aucun doute : les forêts couvraient la plus grande partie du sol montagneux. Les plateaux eux-mêmes, de vastes étendues de plaines, étaient boisés. Les noms d'un très grand nombre de localités auxquels sont jointes les dénominations forestières de « Bosc, Haget, Faget, Seube, Barthe », etc., indiquent qu'elles étaient autrefois entourées de bois. Gaston Phœbus

1. Voir la communication de M. Guénot au Congrès du Sud-Ouest navigable de 1903.

courait le chevreuil et forçait l'ours dans les « forêts », aujourd'hui « landes » du Pont-Long. Le Béarn n'était qu'une vaste forêt. Dans le pays Basque on donne encore le nom de Bois de Hasparren[1] à tout un *canton* étendu de la Nive à la Joyeuse : quelques bouquets d'arbres occupent le fond des vallons ; mais les *touyas*[2] ont envahi tout le reste.

C'est au XVII[e] siècle que commença la dévastation des forêts. Les forges catalanes pour fondre le fer abattirent impitoyablement des arbres plusieurs fois centenaires. La marine les exploitait sans plus de modération et, par ses « chemins de la mâture », dirigeait sapins et chênes vers le fond des vallées, vers les ports de l'Océan et de la Méditerranée : la grande lutte navale contre la Hollande et l'Angleterre sous Louis XIV coûta cher aux forêts pyrénéennes ! Mais leur plus grand ennemi, ce fut le pâtre : partout le berger mena la lutte, brûlant les bois pour avoir du gazon, livrant les pelouses à la dent tranchante, aux pieds menus du mouton et de la chèvre. Ce fut une œuvre patiente, têtue et sauvage que rien n'arrêta.

De très nombreux témoignages permettent de reconstituer l'histoire de ces dévastations. Le plus précieux de tous est celui que nous a laissé Louis de Froidour, qui fut Grand-Maître réformateur des Eaux et Forêts à l'époque de Colbert. Pendant sept ans, cet illustre protecteur des arbres, parcourt et étudie le Couzerans, la Comminges, le Nébouzan, la Bigorre. En même temps qu'il organise et surveille les maîtrises des eaux et forêts de Quillan, Pamiers, Saint-Gaudens et Tarbes, il écrit à ses amis des récits de ses voyages, récits pleins d'observation, de mouvement et de pittoresque. Avec lui, on assiste à la destruction des forêts.

Les habitants de Melles « qui est un village du Languedoc du diocèse de Commenge » ont vendu leur forêt à « un particulier d'entre eux » nommé Donnies, avec la « faculté d'y couper tout ce que bon luy sembleroit pendant sept années consécutives pour demeurer quittes envers luy de la somme de cent cinquante livres qu'il leur avoit avancées… C'est une

1. Carte de l'État-major (Bayonne S.-E.).

2. Champs de fougères et d'ajoncs épineux en Béarn.

chose qu'un officier des forests et qui en ayme la conservation ne peut voir qu'avec un chagrin extresme que les ruynes et les desolations des bois qu'il y a et le grand degast qu'on en fait. Donnies pour cinquante escus alloit abattre tous les sapins de cette forest... » Il avait compté sans le roi.

« Incontinent après l'establissement de la Compagnie des Indes Orientales, qui commença en 1664, la guerre d'entre les Anglois et les Hollandois estant survenue, et ces deux puissances ayant fait paroistre des flottes très nombreuses et si terribles que jusques alors la mer n'avoit rien vu de semblable, le roy en prit une extrême jalousie. De sorte qu'autant que par le passé la marine en France avoit esté négligée, autant on s'applique à la relever... On mit de toutte part du monde en campagne dans le royaume pour les secours que Sa Majesté pouvoit en tirer. Seuil visitta toutte la coste de l'Océan depuis Brest jusques à l'embouchure de Garonne. Il remonta ensuitte le long de la Garonne jusqu'à Saint-Béat et à droitte et à gauche visitta tout ce qu'il y avoit de forests... M. Tubeuf fut en poste visiter la forest d'Aiguebonne aux Basses-Pirénées, près Quillan... »

Cet inventaire achevé, on se mit à l'œuvre sans plus tarder. Partout la hache éclaircit ou supprima les forêts les plus vénérables. Pour le bois de Melles, le roi traite avec un certain Boisgion. Il « est chargé, dans deux ans, de rendre à son depart la riviere de Ger navigable depuis sa source jusqu'à la riviere de Garonne, dans laquelle elle se jette, et de faire rendre, sur le port de Havre et de Bourdeaux, pendant ces deux années, la quantité de cinq cents matz de vaisseau, dont le moindre doit avoir quatre-vingts piedz de longueur, tous bien choisis avec le moins de nœuds que faire se pourra, bien garnis au petit bout et couppez en bonne saison et bonne lune, et ces matz doivent luy estre payez... deux cent mil livres... Et pour la fourniture de tous ces matz, il lui est permis de prendre et faire coupper en saison propre pendant dix années tout le bois que bon luy semblera. »

« Le traitté... n'a point plustot esté divulgué que Donnies, voyant qu'il avoit à faire à un homme du Roy et que dans la lutte il seroit privé de l'effet du contrat de ferme ou vente que luy avoient fait les habitants de Melles, a fait abattre et

enlever avec toutte la diligence possible tout ce qu'il a pu. » Bien plus, « des paysans, voyant que par la couppe que l'on faisoit de ces sapins pour estre employés à faire des matz, ils alloient estre frustrés de leur commerce ordinaire, en ont gasté plus de cent pour les rendre inutiles et ont presque généralement couppé tous les jeunes arbres. » Enfin on installe deux forges pour l'entretien des outils ; et « pour la fourniture du charbon necessaire à ces forges, il y a quatre bucherons qui ne font pas autre chose que de coupper du bois... »

Ailleurs Froidour nous montre les ravages des pâtres. « Les hauteurs des montagnes sont occupées par les bois qui appartiennent au roy, dont les communautés jouissent sous prétexte d'usage, et en ont abusé et abusent avec tel excès qu'il n'y a plus que de la brossaille[1]. »

Froidour ne cessa de dénoncer ces pratiques et les combattit de toutes ses forces : il se heurta à des résistances obstinées. Les paysans voulûrent l'assassiner. Les seigneurs, gênés dans l'exercice de leurs droits féodaux par la réglementation royale, soutinrent les populations. Et le Parlement de Toulouse, pour affirmer sa prérogative, cassa les décisions du Grand-Maître. Il fallut plusieurs arrêts du Conseil et toute l'énergie du ministre pour mettre fin à ce conflit de juridiction.

L'œuvre de dévastation, ralentie un moment grâce à la clairvoyance de Colbert et de Froidour, se poursuivit librement après eux. Cent ans plus tard, Dralet, successeur immédiat des officiers de maîtrise, dénonce de nouveau le péril. Mais en vain ! Pendant l'époque contemporaine, le mal s'aggrave encore. Lors de la confection du cadastre, de 1825 à 1830, les terrains boisés occupaient les 18/100e du sommet du plateau de Lannemezan. Aujourd'hui ils en couvrent à peine les 13/100e[2].

Actuellement dans les six départements pyrénéens, sur une superficie de 1 276 000 hectares de terrains montagneux, la surface globale boisée occupe 411 000 hectares, l'aire *effecti-*

1. Lettre de M. de Froidour à M. de Héricourt (1667). *Revue de Gascogne*, 1898, t. XXXIX, p. 89.

2. Fabre, *Les landes de Lannemezan*. Tarbes. Lescamela, 1898.

*vement boisée* est de 310 000 hectares, soit 24 p. 100. La forêt couvre donc à peine le quart de la masse pyrénéenne[1].

Au moins est-on assuré de conserver ce qui reste? Tout, au contraire, prouve que le mal va en grandissant. Ce ne sont pas des causes accidentelles, contingentes, que dénoncent Froidour et après lui Dralet. Elles sont permanentes; elles tiennent à des habitudes invétérées, à l'état social tout entier des populations pyrénéennes.

De tout temps, le montagnard pyrénéen s'est considéré comme le seul maître de sa montagne. Protégé par ses rochers et ses gorges contre les gens de la plaine, il a réussi à maintenir pendant des siècles son indépendance, qu'il a défendue avec une énergie farouche et superbe. Au moyen âge, la féodalité n'eut pas de prise sur les populations des régions hautes. Organisées dans chaque vallée en communautés démocratiques, elles se gouvernaient comme de véritables républiques. En Béarn, les trois vallées d'Ossau, d'Aspe et de Barétous avaient chacune son *for*, c'est-à-dire sa charte de libertés, rédigée au XIIIe siècle, mais fixée deux cents ans plus tôt[2]. Ces actes, entre autres droits, leur reconnaissaient la libre disposition de leurs pâturages. Elles les administraient à leur guise, concluaient même, sans le concours du vicomte, des traités avec les communautés voisines de l'Aragon ou de la Navarre. Plus tard, soumises à l'uniformité monarchique, elles gardèrent des privilèges importants. Aujourd'hui enfin les communes de la vallée d'Ossau sont groupées en syndicat, sorte de conseil cantonal qui perçoit les droits de pacage, administre les pâturages particuliers des communes et les biens indivis de la vallée.

Ainsi se sont enracinées dans les âmes des habitudes séculaires. Le montagnard veut disposer sans contrainte de son pâturage. C'est son bien et sa chose qu'il a toujours défendus, au besoin les armes à la main. En 1848, la Jacquerie des « Demoiselles » souleva les populations du Couserans, de la Comminges et du pays de Foix. Des bergers, vêtus de chemises blanches, parcouraient la nuit les forêts, mettant le feu

1. Fabre, Compte rendu cité (1902), p. 116.

2. L. Cadier, *Les États de Béarn*, pp. IV et 307. Paris, Imp. nation. 1888.

aux arbres, résistant aux soldats envoyés contre eux. Réveil du vieil antagonisme entre la montagne et le plat pays !

Pour saisir tout ce qui demeure en lui de farouche indépendance et d'irréductible obstination, il faut le voir à l'œuvre, le *pastou* de nos Pyrénées. Vêtu de bure, chaussé de gros sabots, coiffé du béret national, il surveille ses bêtes. Autour de lui, ses moutons, race antique au front busqué que nul croisement n'a modifiée, broutent l'herbe fine et courte. Tout le jour, il a sous les yeux son vallon, sa « montagne » qui est tout son monde, et il en dispose à sa fantaisie. Libre, errant, il va sans contrainte, poussant devant lui, d'un sifflement aigu, son troupeau docile. Quant un pâturage est épuisé, il va plus loin, étend son parcours, envahit la forêt. C'est un nomade, en qui survit la passion des grands espaces et des longues courses. L'hiver il s'en va, avec ses bêtes, vers la plaine : un petit âne porte ses hardes et son attirail de berger. Un chien roux aux yeux vifs trotte sur les flancs du troupeau. Il ira ainsi jusqu'à Bordeaux, vendre son fromage et son *caillé*.

Comme tous les nomades, il vit au jour le jour, sans nul souci du lendemain. Il dégrade sa montagne et la ruine, sans profit. Vienne la pauvreté, il s'en ira à la ville. Plus loin encore, il émigrera « aux Amériques », où sa souplesse et sa ténacité le serviront. Combien, dans les pampas argentines, ont retrouvé la même existence de pasteurs nomades !



Avec la forêt, s'en est allé un des charmes de la montagne. A parcourir les futaies restées debout, on se prend à regretter ce que la hache ou le feu ont anéanti. Dans la vallée d'Ossau, autour de Gabas ; dans le domaine de la Neste, près des abîmes limpides et des eaux murmurantes du lac d'Orédon, la forêt s'étend, profonde et vivante. Sombres ramures des conifères, frondaisons légères des hêtres, les cimes des grands arbres se pressent sur les pentes, frissonnent doucement dans l'air léger. Sous bois, dans l'ombre fraîche, des rais de soleil filtrent. Des insectes bourdonnent, des senteurs pénétrantes flottent. Rien n'égale la majesté sereine, le charme silencieux

de ces grands bois. On songe au temps où, de toutes parts, chênes, hêtres, sapins couvraient les coteaux, les plateaux et les pentes des grands pics.

Mais la forêt n'était pas seulement une parure pour la montagne ; elle était aussi une protection nécessaire. Elle était le seul obstacle au ruissellement. Les feuilles des arbres, les brindilles, les branches, les troncs eux-mêmes reçoivent les eaux de pluie, ralentissent leur chute. Leurs racines forment un réseau épais qui retient la terre végétale. Des feuilles mortes, des mousses, des herbes couvrent la surface. C'est un tissu spongieux dont l'épaisseur varie, mais dont la faculté d'absorption est toujours considérable. Il est difficile de se faire une idée des masses d'eau énormes qui se trouvent ainsi retenues à la surface d'un sol boisé. « Il n'arrive jamais que dans un orage, quelle qu'en soit l'intensité, le couvert d'une forêt et la couche d'humus s'imbibent d'eau au point d'en être saturés et qu'il se forme des courants sur un sol bien boisé. » L'eau s'écoule lentement le long des roches imperméables sous-jacentes, en manière de sources, pour aller, au fond de la vallée, alimenter régulièrement le cours d'eau. Il y a longtemps que Surrell, dans son livre célèbre sur *les torrents des Hautes-Alpes*, a établi cette loi : « La présence d'une forêt sur un sol montagneux empêche la formation des torrents. »

Partout, dans les Pyrénées, cette assertion se trouve vérifiée par les faits : la Pique, dont le bassin supérieur compte 50 p. 100 de forêts, a des crues horaires de 10 à 30 centimètres ; l'Onne, dans une vallée identique, mais avec 5 p. 100 de forêts seulement, a des crues de 60 centimètres à $1^{m},20$. Le même contraste s'observe entre la Tet et la Tech, en parties boisées, et l'Agly qui n'a plus d'arbres[1].

Telle est la cause du mal. La forêt assure l'écoulement progressif et régulier des eaux atmosphériques. Est-elle éclaircie ou disparue, l'érosion s'exerce sans obstacle. Déboisement, aggravation du régime torrentiel, on peut suivre pas à pas dans les Pyrénées, la relation de ces deux phénomènes.

1. Guénot, *Le Déboisement des montagnes et les inondations*. Compte rendu cité, p. 131.

Aujourd'hui nous sommes fixés sur la nature des causes et sur la gravité des effets. « Les Pyrénées ne survivront pas à un nouveau siècle de dévastations. »



Le mal est donc immense. Mais les montagnes françaises ne sont pas les seules à en souffrir. C'est dans le monde entier qu'il a fallu restaurer des terrains, corriger les écarts des fleuves, défendre les richesses hydrauliques. Et partout où la lutte s'est engagée, on a dû recourir au même auxiliaire : la forêt.

Aux États-Unis, où le gaspillage avait été effroyable, on a frappé d'*interdit forestier* de vastes régions montagneuses, centres de dispersion des fleuves : 187 000 *kilomètres carrés* de territoires boisés sont mis en réserve dans onze États désertés par la culture. Les surfaces forestières qui échappent ainsi à la dévastation varient de 13 à 76 p. 100 de la superficie totale des États. On veut faire plus encore. Au lendemain de son élection, le président Roosevelt, dans son message au Congrès, exposait que, les États du Sud étant incapables de diriger seuls l'entreprise du reboisement dans les Alleghanys, très menacés, une action commune de tous les États était nécessaire en vue d'une œuvre qui intéresse tout le monde. D'ailleurs, l'opinion publique facilite la tâche de l'administration : dans quarante-deux États, on a institué l'*arbor day*, jour de liesse annuelle pour les écoliers que l'on initie à la plantation d'arbres forestiers.

Aux Indes, où tombent les pluies les plus abondantes du globe[1], l'*Indian Forest Act* a créé en 1878, 30 millions d'hectares de réserves forestières.

En Russie, l'effort est encore plus significatif. Dans les grandes plaines au sol peu consistant, parcourues par des vents qui, des semaines entières, soufflent dans le même sens, le déboisement avait eu des effets désastreux : appauvrisse-

1. A Cherrapundji, dans l'Assam, au pied de l'Himalaya, la chute annuelle des pluies s'élève en moyenne à 12$^{m}$,53 ; elle dépasse 18 mètres en certaines années. Encore tombent-elles surtout lors du renversement des moussons, c'est-à-dire dans un laps de temps relativement court.

ment des sources, exhaussement du lit des fleuves, manque d'eau, crues soudaines et violentes, apparitions de ravins et de cônes de déjection innombrables. Sur la route d'Ardatov à Alatyr (gouvernement de Simbirsk, 52 kilomètres), il y avait deux ponts en 1860, 46 en 1892. Les nouveaux ponts étaient construits sur des ravins de fraîche date. L'agriculture était compromise dans un pays qui vit surtout des produits du sol; les cours d'eau menacés dans des régions où ils sont presque la seule voie de transport et d'échange. Il y avait là une question d'intérêt national. Une grande commission, placée sous la présidence d'un éminent spécialiste, le général de Tillo, membre de l'Académie des sciences, fut constituée en 1894, sous le nom d'*Expédition pour l'étude des sources des principaux fleuves de la Russie européenne*. Elle se mit à l'œuvre immédiatement. Partout elle a dénoncé le déboisement comme la véritable cause du mal. Dans le domaine supérieur de l'Oka, le plus menacé, elle a constaté un immense ravinement. En 1895, il n'y avait plus dans cette région que 3,6 p. 100 de forêts, tandis qu'en 1860 il y en avait 6,7 p. 100, et 16 p. 100 à la fin du XVIII^e^ siècle. Partout la commission a recueilli des informations, constaté des faits analogues. Dès lors on se mit résolument à restaurer les terrains dévastés: les Russes ont déjà reboisé des milliers d'hectares[1].

Dans le Karst, les Autrichiens ont, depuis peu, boisé 6 000 hectares de leurs « causses », reconstitué 25.000 hectares de forêts détruites. Ils espèrent étendre à 28 p. 100 le boisement du sol illyrien. En Suisse, en Allemagne, en Belgique, en Danemark, en Italie, en Espagne, on dépense des sommes considérables pour protéger ou reconstituer le domaine forestier. Il ne nous semble pas inutile de donner quelques détails sur les efforts accomplis récemment dans ces deux derniers États, nos voisins immédiats.

Depuis cinq ou six ans, l'Italie a ses « fêtes annuelles de l'Arbre », ses sociétés forestières. L'association *Pro Montibus*, à Milan, à Turin, à Bologne, réunit tous ceux qui s'intéressent à la question : personnalités politiques, membres

1. Woeikof, *De l'influence de l'homme sur la terre*. Ann. Géogr., 15 mars et 15 mai 1901.

2. *Notizie storiche della Pro Montibus*, Milano, 1900.

influents de la noblesse lombarde et piémontaise, entreprises financières, sociétés d'excursionnistes et Club alpin, ingénieurs, professeurs et journalistes. En 1898, le ministre de l'Instruction publique, M. Baccelli, introduisit la fête de l'Arbre dans les écoles du Royaume, et assura l'enseignement des questions forestières dans les campagnes. C'est en Italie, un des plus chauds propagateurs de l'idée du reboisement.[1]

L'Espagne nous intéresse à plus d'un titre : elle confine aux Pyrénées ; elle est peut-être de tous les pays de l'Europe celui qui a le plus souffert du déboisement. Des siècles de dévastation, d'incurie et d'abus ont anéanti des richesses forestières autrefois importantes. La puissante corporation de la *Mesta* a promené dans tout le royaume ses innombrables troupeaux, plaie vivante qui ne laissait rien après elle. L'agriculture restée rudimentaire, essentiellement extensive, monte à l'assaut des pentes, installe ses champs misérables dans la pierraille et sur les rochers. Partout les traces de la dévastation sont visibles : jadis le *fuero* municipal de Salamanque accordait le droit de cueillir les châtaignes sur tout le territoire de la commune. Les châtaigniers ont depuis longtemps disparu. Plus près de nous, les forêts épaisses de la « Montagne Noire » assuraient aux *vegas* de Saragosse des eaux courantes et de riches moissons. On les a détruites et avec elles, la richesse agricole de la région. En Aragon, il nous souvient d'avoir parcouru récemment la gorge d'Arrazas, une des merveilles des Pyrénées espagnoles, *cañon* étroit aux parois symétriques, assises calcaires aux vives couleurs, forêts de pins et de hêtres accrochés aux minces corniches. Partout la hache du bûcheron faisait son œuvre. Des troncs épars, fraîchement abattus, jonchaient le sol, attendant d'être entraînés au loin. Parfois, on n'avait pas pris la peine de couper les arbres ; on les avait brûlés. Et c'était un spectacle étrange que ces troncs noircis, fracassés à hauteur d'homme, se dressant sur le sol dépouillé. Dans la solitude absolue de ce lieu, dans l'ombre qui tombait lentement des sommets, on eût dit autant de fantômes immobiles et muets. Il en émanait une étrange impression de dévastation et de ruine.

1. *Notizie storiche della Pro Montibus*, Milano, 1900.

Les conséquences ont été les mêmes que partout ailleurs : le climat semble modifié, passant sans transition de la sécheresse aux pluies torrentielles. Les cours d'eau se sont appauvris. Les crues sont soudaines et fréquentes. Trois fois en vingt ans, depuis que l'on a coupé les bois de chênes de sa vallée, le Jalon a emporté au même endroit la ligne de Madrid à Saragosse. Les inondations de Murcie, ravagée par les eaux de la Ségura (1881), ont défrayé toute la presse européenne.

Cette situation commence à émouvoir l'indolence traditionnelle de nos voisins. Le même mouvement d'opinion qui partout pousse les États à défendre leurs richesses forestières se produit dans la Péninsule, du nord au sud. Sur tout le front des Pyrénées, à Saragosse, à Puycerda, à Barcelone, on fonde des « Sociétés forestières », des « fêtes de l'Arbre ». L'une de ces associations, la *Sociedad Amigos del Arbol*, a publié récemment une sorte de programme et d'exposé de vœux qu'il n'est peut-être pas inutile de faire connaître de ce côté-ci des Pyrénées[1].

Après avoir retracé l'histoire de la dévastation des forêts espagnoles et montré ses conséquences, l'auteur de cette brochure réclame des remèdes énergiques et fait appel à toutes les forces de la nation. A l'État, il demande d'assurer, par des réformes dans la législation et par l'organisation d'un corps de gardiens, la conservation des forêts existantes. Aux *Ingénieurs des montagnes* dont il dispose, de construire des digues, des barrages, d'aménager des pépinières ; en un mot, d'effectuer tous les travaux techniques. Il doit aller vite, éviter les longueurs administratives, étudier les questions sur le terrain, non dans les bureaux des ministères.

Aux communes revient un rôle très efficace. Elles doivent, oubliant leurs vieilles querelles, s'associer pour la conservation de leurs montagnes et la prospérité de la région. Qu'elles entretiennent des pépinières, qu'elles organisent des fêtes de l'Arbre, dont elles choisiront avec soin l'époque et le lieu, de préférence le versant des *barrancos* profonds et dénudés. Les

1. *Cuestionario que la Comisión gestora central de Aragon de la Sociedad Amigos del Arbol somete á la deliberación de la Asamblea General que ha de tener lugar en Zaragoza durante los dias 15 y 16 de octubre de 1900. — Zaragoza, 1900.*

habitants trop pauvres pour acquitter des taxes en argent fourniront des prestations personnelles. Les prêtres, dans les entretiens avec leurs paroissiens, les maîtres d'école dans leurs leçons, montreront l'utilité des forêts, enseigneront le respect des arbres. La Fête sera une solennité dont il faut que chacun apprécie l'importance. Par le moyen de ces « pratiques patriarcales », les communes finiront par créer une tradition, par « régénérer les coutumes, base nécessaire de la conservation des forêts ».

C'est qu'en effet les efforts les plus suivis et les plus résolus seront inutiles s'ils se heurtent à l'indifférence du public. Quels sont les vrais intéressés? « Ce sont ces pauvres laboureurs qui, ayant pour tout patrimoine une modeste chaumière et quatre arpents de terre à l'issue d'un *barranco* dénudé, le voient en quelques heures disparaître, entraîné tout entier par l'impétueux courant des eaux. » Il faut persuader les laboureurs que, sans leur concours résolu, la restauration des montagnes est impossible. « Si nous voulons reconstituer notre richesse forestière, il est indispensable que chaque habitant dans sa localité se convertisse en *gardien de sa montagne.* » Dans la *huerta*, personne ne se refuse à dénoncer les malfaiteurs, incendiaires des moissons et des récoltes[1]. Il faut ainsi que chacun veille pour tous à la conservation de son domaine forestier.

Nous avons tenu à donner de cet utile petit livre une analyse exacte : il nous a paru qu'il contient plus d'un bon conseil. Et puis il montre bien sous quelle forme se présente en Espagne la question du reboisement. Bien plus que la navigation ou l'industrie, elle intéresse directement l'agriculture. Dans ce pays de contrastes, où des plaines basses s'étendent au pied des montagnes abruptes, la bonne distribution des eaux est pour elle une question de vie ou de mort. C'est la rivière qui donne à la *huerta* fertile, à la verdoyante *vega,* la fécondité et la vie. Du *rio,* descendu des sommets voisins, dépend la prospérité ou la ruine du paysan. Les Espagnols l'ont compris : ils ont depuis peu entrepris, par

1. M. Blasco Ibañez, dans son beau roman *La Barraca* (traduction française par G. Hérelle : *Terres Maudites),* a montré avec une force et un réalisme tout espagnols la terrible solidarité qui unit tous les habitants de la *huerta.*

des travaux de repeuplement, de défendre les plaines menacées. Dans le seul bassin de la Ségura, et en trois ans, ils ont reboisé plus de 3 000 hectares; plus de 20 000 sont en voie de reboisement.

***

Sur tous les points du globe, la « lutte pour l'eau », s'organise. En France, tout est à faire, ou peu s'en faut. Sauf dans le Jura, où se sont fondées depuis 1899 des sociétés scolaires pastorales et forestières, le public ignore généralement qu'il y a une question des forêts. Quant à l'État, il n'a guère entrepris que sur deux ou trois points des Alpes de véritables travaux de reboisement. Dans les Pyrénées, le bilan est vite établi : rien, ou presque rien.

Quand l'eau a manqué, on a été à la source sans se préoccuper de savoir si on n'allait pas la tarir. Pour arroser les plaines assoiffées, pour assurer la marche des usines, on a domestiqué l'eau, partout. Pour l'Adour, on a capté le lac Bleu; pour la Neste, Aumar et Orédon, et bientôt Cap de Long. Depuis quelques années, les besoins de l'industrie s'accroissant, on a multiplié les barrages, les canalisations, les captages de lacs, les acquisitions de chutes. Gaves, Nestes, Adour, Ariège sont accaparés dès leur origine, ou le seront demain. Il n'y aura bientôt plus rien à demander aux réservoirs pyrénéens.

On s'aperçoit maintenant que l'on a méconnu la véritable cause du mal. Et, après de longues et coûteuses expériences, on en vient en France, comme partout ailleurs, à se dire que, pour le combattre, un seul moyen est efficace : conserver ou reconstituer la couverture forestière des montagnes. Mais pour mener à bien cette œuvre de restauration, il n'est pas besoin d'emprunter à l'étranger des méthodes et des préceptes. Il suffit de revenir à la tradition des grands forestiers français : Froidour, Dralet, Demontzey. Les ingénieurs de tous les pays leur ont depuis longtemps rendu justice. Les enseignements de l'École de Nancy, les méthodes préconisées par Demontzey sont appliqués par les praticiens de tous les pays. « Ce sont vos compatriotes que nous étudions, me

disait, il y a quelques jours un forestier suisse. Ce sont vos travaux qui servent de modèles aux nôtres. » Comme il est arrivé si souvent, notre pays a fourni l'idée, que d'autres, plus avisés ou plus laborieux, ont mise en valeur. Il s'agit pour nous d'en faire aujourd'hui notre profit.

La solution implique trois tâches distinctes : 1° défendre les forêts existantes; 2° reconstituer celles qui ont disparu; 3° restaurer les terrains. Examinons successivement les trois parties de ce programme.

Il est de toute évidence qu'une première tâche s'impose : préserver de la destruction les forêts existantes. Tous les hommes du métier sont d'accord pour juger que notre Code forestier est actuellement impuissant à préserver du défrichement les bois communaux et particuliers. L'acte du défrichement lui-même est trop étroitement défini : on peut couper au pied tous les arbres d'un bois sans qu'il y ait défrichement. Il suffit de ne pas arracher les souches et de respecter les semis. Tant que les souches subsistent, la forêt demeure en droit, et l'administration n'a rien à dire. En fait, la coupe *à blanc étoc* équivaut au défrichement complet. Le bétail broute tous les rejets des racines et tous les brins de semence. En quelques années, c'est la dénudation définitive. Il est ainsi très facile aux défricheurs de respecter la loi, tout en ravageant à leur aise les bois dont ils sont les maîtres. Il y a dans les Pyrénées des syndicats forestiers, qui sont de véritables « associations de déboiseurs ». L'un d'eux insère dans l'acte de vente du bois de Sost la disposition suivante : « Pour ne pas encourir de la part de l'administration le reproche d'exploitation abusive, la Société décide que les acquéreurs devront laisser au moins cinquante baliveaux à l'hectare et tous les bois d'essence sapin. » Le vent, les orages, les neiges, le passage du bétail auront bientôt raison de cinquante mauvaises perches! Dans une dizaine d'années, ce bois qui, en 1897, préserva le village de l'inondation et de la ruine, sera devenu une lande, ou pis encore[1]!

Aussi réclame-t-on l'extension du régime forestier, actuel-

1. P. Buffault, *Insuffisance de notre législation en matière de conservation et de restauration des forêts*. Compte rendu cité, p. 150.

lement en vigueur dans les *seules* forêts de l'État, à toutes les forêts communales et particulières *situées en montagne.* Ce régime interdit toute espèce de défrichement, sauf autorisation spéciale, et assure aux bois la protection des agents des Eaux et Forêts. Il ne s'agit nullement de porter atteinte aux droits des communes. Il n'y a là qu'une simple question de *tutelle* à exercer. C'est le seul moyen de préserver de la dévastation les forêts communales. Les populations commencent à s'en rendre compte. Le Conseil municipal d'Accous dans la vallée d'Aspe, si délabrée au point de vue forestier, a réclamé en 1900 et 1901 la protection de l'Administration. « Les bois distraits du régime forestier, dit-il, s'épuisent et disparaissent. » Trop rare exemple de clairvoyance et de sagesse dans nos communautés pyrénéennes!

Les forestiers font encore valoir qu'il ne suffit pas d'accorder la protection de la loi aux bois de haute futaie : de simples broussailles occupent parfois de vastes surfaces montagneuses qu'elles protègent efficacement contre l'action des eaux. En Algérie elles sont assimilées aux forêts et la loi interdit de les défricher. Il faudrait que ces dispositions fussent étendues à la métropole.



Tout en préservant les forêts existantes, il faut travailler à reconstituer celles qui ont disparu. Il serait injuste de ne pas reconnaître qu'on a entrepris déjà et mené à bien de remarquables travaux. Des forestiers, presque tous d'origine pyrénéenne, ont montré une hardiesse et une ténacité admirables, dans la tâche qu'on leur a confiée. Les spécialistes de tous les pays viennent étudier et imiter leur œuvre.

Dans la vallée de Barèges, le Génie s'est attaqué au ravin du Theil dont les avalanches, tous les hivers, menaçaient l'hôpital militaire. Des banquettes, des travaux de maçonnerie ont conjuré le danger. Le service des Eaux et Forêts a travaillé au Rieulet, au Theil, au Midaou : il a construit des banquettes pour arrêter les avalanches, de grands barrages en pierre pour rompre la violence des eaux et fixer les terrains. Sur les pentes ainsi aménagées, il installe des plantations d'aunes,

de frênes et de sorbiers. Les amas de sables, de pierres et de blocs, la bouillie de terre végétale détrempée, qui roulaient avec fracas ou glissaient lentement dans le lit du Rieulet, ont aujourd'hui disparu. Le gazon les recouvre, la végétation victorieuse se propage d'elle-même sur le sol raffermi, et le torrent définitivement assagi roule entre deux rives parfaitement stables son mince filet d'eau claire. Ailleurs on plante le chêne, le hêtre, le pin noir d'Autriche, le sapin, que l'on distribue suivant l'altitude, la nature des roches ou l'exposition du terrain, en véritables massifs. Partout où la forêt a été installée, elle s'est attachée fortement au sol. Sur des pentes abruptes, hier encore décharnées, la forêt nouvelle monte à l'assaut, enveloppant la montagne d'un épais manteau de verdure [1].

Près de Luchon, on a régularisé le Laou d'Esbas. Au-dessus de Cauterets, des travaux analogues ont sauvé la source de la Raillère des mitraillades du trop fameux Péguère. On a étayé la montagne par d'incroyables travaux de soutènement. A Juzet, à Lège, à Cazaux de Layrisse, ailleurs encore, on a fait œuvre utile.

Mais le caractère commun de ces travaux, c'est qu'ils sont tous limités à un objectif de détail. On a soutenu une montagne qui s'écroulait, dompté un ravin, aménagé un couloir d'avalanches, préservé des stations thermales. Jamais il n'y a eu de travaux d'ensemble. « La loi qui régit les reboisements en France est celle du 4 avril 1882. Elle subordonne absolument toute mesure conservatrice, défensive, à l'état de *dégradation* de la terre, au danger *né* et *actuel* de l'érosion. Elle ne s'attaque qu'aux « berges vives » des torrents... Rien n'est prévu pour parer aux dangers du ruissellement superficiel, source de toute érosion, de tout charriage... Au point de vue de la navigabilité et même des inondations, la loi est pour ainsi dire vaine... » [2]. On a dépensé, pour les Pyrénées, 5 311 000 francs depuis 1882. Pour le reboisement de la

1. Voir pour le détail de ces travaux : A. Campagne, *La vallée de Barèges et le reboisement*. Pau, Garet, 1902. — Voir aussi : *Restauration et Conservation des terrains en montagne*. Compte rendu sommaire des travaux de 1860 à 1900. Paris, Imprimerie nationale, 1900.

2. Fabre, *Forêts et Navigabilité en Gascogne*. Bordeaux, 1902.

France entière, on dépense 3 300 000 francs par an[1]. C'est à peu près ce que coûtent les seuls dragages de la Gironde.

Tous les spécialistes sont d'accord pour représenter que la loi est insuffisante, et que la méthode repose sur une conception fausse de la question : les berges vives, disent-ils, ne sont pas une *cause*, mais un *effet*; il faut employer des moyens *préventifs*. Après Demontzey qui, le premier a proposé un plan d'ensemble[2] de reboisement des montagnes, ce sont tous les forestiers, M. de Gorsse, M. Fabre, pour ne citer que des Pyrénéens, et bien d'autres, qui réclament l'emploi du reboisement en grand, comme le seul remède au ruissellement et à l'érosion. M. Fabre, surtout, qui fut pendant trois années, de 1896 à 1898, inspecteur des eaux et forêts à Bagnères-de-Bigorre, s'est fait le défenseur de cette idée. Il l'a exposée avec autant d'ardeur que de talent aux deux Congrès du Sud-Ouest navigable, en 1902 et en 1903. Il en a fait l'objet d'une véritable propagande par le livre[3] et par la parole. En 1900, le Congrès international de sylviculture a pris la délibération suivante : « Il serait désirable d'étendre les travaux de reboisement dans les terrains ou landes où la régularisation des cours d'eau est devenue nécessaire au point de vue général. »

Nous sommes loin désormais des « berges vives ». Il faut boiser les pentes des montagnes. Il faut aller beaucoup plus loin encore, et, sortant de la zone montagneuse, appliquer le remède aux régions moyennes des Pyrénées. Les cônes de déjection qui, tout le long de la chaîne, s'étalent vers la plaine, sont tout aussi redoutables que les pentes dominant les vallées. Le plateau de Lannemezan est particulièrement visé. Zone de grandes précipitations, centre de dispersion des eaux de premier ordre, il menace toute la Gascogne. On y a installé depuis peu des rideaux d'arbres, à l'abri desquels on espère que la végétation se maintiendra et se développera. On demande plus encore. On veut que la forêt fasse masse et

1. Budget de 1902 : 3 500 000 francs.

2. *L'Extinction des torrents en France par le reboisement.* Paris, Imprimerie Nationale, 1894, 2 vol. in-4°.

3. Voir en particulier l'étude parue dans les *Annales de Géographie* du 15 janvier 1902 : *L'Érosion pyrénéenne et les Alluvions de la Garonne.* — Cf. *Forêts et Navigabilité en Gascogne*, Bordeaux, 1902.

s'implante résolument dans la lande. Ces vœux ont été portés, l'année dernière, à la tribune du Sénat par un représentant des Hautes-Pyrénées [1]. M. Fabre prévoit déjà pour le chêne robuste, arbre pyrénéen par excellence. « le rôle de puissante sauvegarde que le génie de Brémontier sut, ailleurs, donner au pin [2] ».

Reboiser les landes, c'est le complément nécessaire de l'œuvre de repeuplement des montagnes. C'est le seul moyen de mettre en valeur de vastes étendues aujourd'hui incultes, d'y ramener les populations dispersées, de préserver la plaine des inondations et les fleuves de l'ensablement.

On se heurtera à des résistances obstinées. Les communes de la montagne et des plateaux croient le pâturage menacé et entravent par tous les moyens l'œuvre de restauration des forêts. La loi de 1882 a essayé de les y associer en les autorisant à entreprendre elles-mêmes des travaux, d'ailleurs facultatifs. Cette disposition, sur laquelle on avait beaucoup compté, n'a donné aucun résultat. L'État est donc obligé d'acquérir les terrains à défendre. En 1897, le jury d'expropriation des Pyrénées-Orientales demanda, pour des vacants à reboiser, 4 000 francs de l'hectare. Ils auraient été bien payés au prix de 100 francs! A l'heure actuelle, quelques poignées de pâtres, en s'opposant à l'acquisition de leurs terrains par l'État, retardent les travaux qui sauveront la vallée de Barèges. La commune de Gavarnie, elle, trop pauvre pour restaurer elle-même ses montagnes, s'est décidée à les abandonner gratuitement à l'État. C'est un exemple trop peu suivi !



Autant que les forêts, les pâturages ont besoin d'être réglementés et protégés. Le berger pyrénéen ne songe pas à les défendre contre l'usure, à laisser la terre se reposer et le gazon se refaire. Le cultivateur de la plaine sait qu'il faut, après chaque récolte, restituer au sol les éléments qu'il a

1. Discours prononcé au Sénat par M. Pédebidou, sénateur, le 26 mars 1902.

2. Fabre, *Les Landes de Lannemezan*, Tarbes, Lescamela, 1898.

fournis. Le pasteur ignore ce principe élémentaire. Encore moins songe-t-il à améliorer son bien. Quelques mauvais chemins, quelques abreuvoirs, creusés dans le roc ou faits d'un tronc d'arbre, rarement un abri, voilà tous les aménagements du pâturage. Quant à des travaux de fumure, ou simplement d'irrigation, à quoi bon? Il est bien plus simple de chercher de nouvelles terres, des pacages toujours plus étendus. C'est un régime essentiellement extensif

« Traversant un jour, dit un agent des Forêts, d'anciennes prairies fauchables, récemment converties en pâturage communal, réduites pour le moment à l'état de paillasson par une longue sécheresse, je rencontrai un nombreux troupeau de vaches beuglant la faim, tandis qu'une eau abondante se perdait dans le chemin... D'anciennes rigoles d'irrigation le sillonnent encore. Il aurait suffi de quelques coups de bêche et d'une interdiction momentanée pour ressusciter l'herbe desséchée. Personne n'y songea; mais la commune ne tarda pas à demander une extension de parcours dans la forêt voisine! » Toute la psychologie du pasteur pyrénéen paraît en raccourci dans ce petit tableau.

La loi de 1882 prévoit cependant deux moyens de conservation : la mise en défense pour dix ans des pâturages de montagne en voie de dégradation; — la réglementation. Mais l'une et l'autre de ces mesures sont soumises à toutes sortes de formalités administratives qui en retardent l'application et le plus souvent l'ajournent indéfiniment. De plus, elles ne sont prescrites que sur l'avis d'une Commission spéciale, présidée il est vrai par le préfet, mais où l'élément local a une influence prédominante. D'ailleurs, il faut éviter de mécontenter le corps électoral qui, dans certains arrondissements est presque exclusivement composé de bergers. Les montagnards de nos vallées savent faire respecter ce qu'ils considèrent comme leurs droits par les administrations actuelles comme jadis par le vicomte et plus tard par l'intendant. Le résultat, c'est que les dispositions de la loi restent le plus souvent lettre morte. On réclame aujourd'hui l'institution d'un véritable *régime pastoral*, qui assure la restauration des terrains, la réglementation des pâturages, l'exécution de travaux propres à les rendre prospères et rémunérateurs.

Forêt et pâturage sont ainsi les deux termes d'une même question : la mise en valeur des régions montagneuses. La forêt fournit l'eau ; sans elle, les champs se dessèchent et dépérissent. Le pâturage est la base de presque toute la vie économique dans les Pyrénées, et comme tel il doit être maintenu et amélioré. Il suffit d'ailleurs, dans les terrains à pente douce, à assurer l'écoulement progressif des eaux de pluie. Il n'y a donc pas d'antagonisme entre l'arbre et le gazon. Forêt et pâturage sont nécessaires l'un à l'autre.

Conservation des forêts existantes, reboisement, restauration des terrains en montagnes, voilà ce que l'on demande aujourd'hui à l'État. Mais les dispositions législatives les plus minutieuses et l'administration la plus prévoyante ne peuvent pas grand'chose contre la routine et l'ignorance. Tant que l'on n'aura pas ramené l'ennemi et changé les idées, la tâche sera incomplète. Il faut convaincre le pâtre que son œuvre est mauvaise, qu'il est le premier intéressé à l'existence de la forêt, au bon état du pâturage. Il faut faire de cet adversaire un auxiliaire. On y arrivera peu à peu en appropriant aux besoins locaux l'enseignement de l'école, en instituant des encouragements, des récompenses, des fêtes de l'Arbre. Il faut éveiller l'esprit d'initiative et l'esprit d'association, favoriser la formation de ces groupements locaux qui, dans nos Alpes françaises, transforment aujourd'hui les industries laitières. Déjà, ici ou là, quelques tentatives ont été faites dans ce sens : les résultats qu'elles ont partout donnés permettent de compter sur leur efficacité. Il y faudra de la persévérance et de la méthode, mais le succès est assuré.

Le deuxième Congrès du Sud-Ouest navigable, dernière en date des manifestations forestières, a tenu à formuler une fois de plus les vœux de tous ceux qui s'intéressent à cette grande question. Et voici le programme de revendications qu'il vient d'adopter :

1° Soumission au régime forestier de tous les terrains communaux plus ou moins boisés intéressant le régime des eaux, que ce soit en montagne, en plateau ou en coteau;

2° Soumission à un *régime pastoral* des pelouses, vacants et pâturages à jouissance collective, intéressant également le régime des eaux;

3° Extension des dispositions de l'article 5 de la loi du 4 avril 1882, pour permettre d'allouer des subventions en nature, des primes en argent ou en travaux, aux travaux de reboisement exécutés dans les régions de coteaux où l'influence de ces mêmes travaux sur la régularisation du régime des eaux est manifeste;

4° Abandon de l'interprétation étroite donnée jusqu'ici à la loi du 4 avril 1882, ou modification de cette loi en vue de la création de *périmètres de régularisation* du régime des eaux au même titre que les *périmètres de correction des torrents*, assimilant les faits de *dénudation* à ceux *d'érosion*;

5° Complément du titre XV du Code forestier, de manière à empêcher tout défrichement illicite, même indirect.

Le Congrès émet enfin le vœu que, dans toutes les écoles normales de France, des cours soient faits sur la protection due aux arbres et sur l'importance nationale du reboisement.

* * *

La question du reboisement des Pyrénées est d'ordre général. Elle est ainsi du ressort de l'État. Mais, absorbé par d'autres charges et d'autres responsabilités, l'État ne prendra pas l'initiative des travaux. Il faut que l'opinion publique s'en mêle; que les corps élus, les pouvoirs locaux fassent les sacrifices nécessaires. Il faut que l'on s'entende et que l'on s'associe.

Il semble heureusement qu'il se produise dans le sud-ouest, comme un peu partout en France, un réveil de l'initiative privée. La décadence de la batellerie fluviale a donné l'éveil : on s'associe pour en étudier les causes et pour en arrêter les conséquences. Dans les deux Congrès du Sud-Ouest navigable tenus, le premier à Bordeaux l'année dernière, le second à Toulouse, il y a quelques semaines, on a dénoncé le déboisement comme la véritable cause de tout le mal, et l'on s'est promis de tout tenter pour le conjurer.

Après le commerce, c'est l'industrie, menacée à son tour, qui doit se défendre : elle est partout en quête de « houille blanche ». Partout elle l'acquiert à grands frais. Il est impossible qu'elle ne soit pas amenée à se joindre aux efforts de

ceux qui veulent conserver aux Pyrénées cette source inestimable de richesses.

Enfin les Sociétés pyrénéennes, les syndicats d'initiative, force toute nouvelle dans la région, ne voudront-ils pas contribuer à rendre à ces montagnes un peu de ce que la « civilisation » leur a enlevé? N'est-il pas dans leur mission de protéger les *sites menacés*?

Ainsi le reboisement des Pyrénées intéresse le sud-ouest tout entier, la plaine plus encore que la montagne. Entreprise coûteuse, œuvre de longue haleine, il n'aboutira qu'au prix de beaucoup d'efforts et de beaucoup de sacrifices. Une chose surtout est nécessaire : le sentiment qu'il existe entre les parties en apparence les plus dissemblables d'une même région une sorte de solidarité qui les unit et leur impose des obligations communes. Là sera la condition du succès. Le jour où tous les intérêts se seront mis d'accord, où toutes les bonnes volontés se seront associées, ce jour-là la question sera bien près d'être résolue.

HENRI CAVAILLÈS

# L'APPRENTIE

## III

### TRAGÉDIES ET COMÉDIES DE FAUBOURG

Au printemps de 1873, les Pommier changèrent de maison et aussi de quartier, quittèrent Ménilmontant pour Belleville. Le trajet ne fut pas long : la traversée de la Chaussée-Ménilmontant et le parcours de la rue Julien-Lacroix. Là, presque à l'angle de la rue de Belleville, ils habitèrent, au plus haut d'une haute maison, un petit logis qui dominait la montée du faubourg et la grande étendue claire ou brumeuse de Paris.

Ils connurent à Belleville le passage de la vie puissante, le flux et le reflux du monde du travail et aussi les drames de colère, d'ivresse, de vice, qui se jouent au bas de la rue, au boulevard extérieur, au sommet du faubourg du Temple. A certaines heures du soir et tard dans la nuit, le va-et-vient des filles et des souteneurs s'empare du pavé. L'inconscience s'étale, et le guet-apens s'organise. Le samedi, les faibles ouvriers qui se sont laissés aller à boire sont en contact avec les drôles et les fainéants qu'ils méprisent, au comptoir du bar, sur le seuil du liquoriste. A chaque instant, ce sont des disputes, des rixes, des mauvais coups reçus par les naïfs.

Il arriva une fois au père Pommier de rentrer chez lui meurtri à la suite de l'une de ces bagarres. On ne put jamais

1. Voir la *Revue* du 1er novembre.

savoir, à travers les explications confuses qu'il donna, s'il s'était battu pour son propre compte ou s'il avait voulu intervenir dans une discussion. Sa femme, les samedis suivants, vint l'attendre, à la porte du patron, pour le ramener à la maison. Puis, s'apercevant que le vieil ouvrier était un peu honteux, devant les camarades, de cette surveillance, la mère envoya Céline et Cécile, toutes deux se tenant par la main, bien gentiment. Le père comprit l'attention, en sut gré à sa femme.

— C'est pour promener les petites, — dit-il aux autres.

Et il s'en allait, assez content, en effet, de se montrer avec les deux gosselines, toujours plaisantes, proprement attifées. La mère, d'ailleurs, sut inventer un programme pour le samedi. Elle n'avait pas beaucoup le cœur à la joie, mais la pauvre femme devinait qu'il faut aux travaux et aux peines la diversion du plaisir. On habitait à quelques pas du Théâtre de Belleville : elle proposa de s'y rendre tous, presque toutes les semaines, ce jour dangereux du samedi. Pour cela, il fallait se réunir et dîner de bonne heure, s'habiller un peu, et, si c'était de l'argent dépensé, elle affirmait qu'on y gagnait encore.

Au moins, c'était la tranquillité pour elle, car cette rue de Belleville, où l'on passait ainsi la soirée, est paisible comme une grand'rue de province. Le théâtre, loin de la ligne étincelante du boulevard, est au plus abrupt de la montée. La salle est caractéristique, et la population qui l'occupe est bien chez elle, cantonnée dans ses habitudes : au premier aspect, elle avoue son état d'esprit, un de ses goûts les plus vifs, ou plutôt son instinctive manière d'être, son désir quand même de la joie et du rire. C'est ainsi n'importe quel soir, que l'on joue *Monte-Cristo* ou *les Trois Épiciers*, *le Sonneur de Saint-Paul* ou *le Roman d'un Jeune Homme pauvre*, le drame, le vaudeville ou la comédie.

Le père Pommier assistait à ces spectacles avec autant de bonheur et de naïveté que ses filles. Il oubliait vraiment sa vie pour épouser la vie des personnages, s'intéressant à l'innocence persécutée, espérant voir le crime puni, admirant le héros, détestant le traître. Il ne redevenait lui-même que

pendant les entr'actes, sa gouaillerie revenant volontiers sur sa crédulité et son émotion. Pour la mère, les plus sombres drames n'égalaient pas ceux qu'elle avait vécus, mais parfois une ressemblance trop directe entre les péripéties de la scène et les événements qu'elle avait subis lui faisait mal, et elle aurait voulu être ailleurs. Elle n'en montrait rien pourtant, car elle était une femme discrète : elle ne révélait jamais trop vivement les sentiments qui agitaient si fort son être intérieur, ni sa douleur, ni sa joie. De même qu'elle savait presque toujours contenir ses larmes, de même elle s'abandonnait rarement au rire. Sa gaieté, ou plutôt l'espèce de gaieté qu'elle pouvait éprouver, ne se traduisait guère que par un sourire de ses yeux et de sa bouche. C'était une nerveuse, mais une nerveuse concentrée, qui pouvait enfermer au dedans d'elle-même, jusqu'à en souffrir physiquement, jusqu'à en mourir, les fulgurantes sensations que sa volonté empêchait de se trahir au dehors. Elle rentra plusieurs fois malade du théâtre, mais sans en rien laisser paraître, ne voulant pas changer l'agrément des autres en inquiétude. Au fond, elle était comme la plupart des femmes, elle préférait le vaudeville au mélodrame, quoiqu'elle fût aussi éloignée de la farce que de la violence.

Quant à Céline, tout l'amusait de la scène et tout l'amusait de la salle. Ce qui plaisait à sa nature, toujours sous l'influence de la minute présente, c'était de se voir au théâtre, dans le bruit, la clarté, d'être coudoyée par les gens, serrée par la foule, de respirer l'odeur d'humanité, la lourde chaleur parfumée d'oranges, d'entendre la rumeur des conversations, de croiser son regard avec tant d'autres, et ce n'était pas elle qui aurait baissé les yeux, même devant les inspections les plus effrontées. Elle était, parmi cette multitude, dans son élément, et ne rapportait rien des leçons qu'elle aurait pu prendre au théâtre, ne pensant jamais qu'à elle, ou plutôt ne pensant même pas à elle, car elle aurait pu profiter de quelque parcelle de vérité, se bornant seulement à être ce qu'elle était, sans raisonnement, sans perplexité, sans scrupule.

Cécile, au contraire, apprenait sans le vouloir. Tout la touchait, tout l'avertissait, l'amenait aux réflexions que son âge rendait possibles. Elle regardait de tous ses yeux, écoutait de

toutes ses oreilles, vivait, comme son père, les existences variées qui se déroulaient au cours de la soirée ; mais elle ne s'abandonnait pas autant que lui à l'entraînement de l'action, elle gardait par devers elle une sorte de petit jugement des choses qui défilaient sur les planches. Chaque fois, elle faisait un voyage dans un pays inconnu, y récoltait du nouveau. Elle ne choisissait pas, comme sa mère, entre les genres qui se succédaient devant elle. Si elle avait dû dire sa préférence, peut-être est-ce la fine comédie qui aurait eu son approbation. Elle avait en elle quelque chose de réservé, de mesuré, qui s'accordait fort bien avec les nuances, et qui fuyait la trivialité et le tapage. Mais elle ne pouvait encore discerner le son juste de la vérité sous l'exagération des sentiments et l'enflure des paroles. Le drame la passionnait donc autant que le reste et lui donnait des transes jusqu'à lui pâlir les joues et lui couper la respiration. Elle cherchait alors la main de sa mère pour se rassurer et subir l'effroi des catastrophes qui assombrissaient la scène.

Pour le reste, elle n'avait pas non plus les mêmes dispositions que Céline. Elle ne se trouvait pas à l'aise quand elle était bousculée dans les couloirs ou quand le public était houleux. A peine si elle se risquait à jeter un coup d'œil vers la galerie supérieure, d'où elle craignait toujours la chute de quelque chose ou de quelqu'un, tant les querelles y menaient de bruit, dégénérant souvent en batailles effrayantes. Auprès de ces sauvageries, les fureurs du mélodrame ne lui paraissaient pas si invraisemblables, les traîtres les plus traîtres embusqués derrière les décors ne se révélaient pas à elle aussi féroces et dangereux que certains individus dont le frôlement lui faisait peur, qui exhalaient une odeur de vin et d'absinthe, la colère de l'alcool et du meurtre. Elle ne se sentait rassurée que lorsqu'elle était bien assise entre sa mère et Céline, son père tout proche, et que le rideau se levait dans le silence attentif de la salle où résonnait seulement le trémolo prometteur d'émotions, aiguisé et tremblé par les violons de l'orchestre.

Le théâtre, sûrement, eut une influence profonde sur l'esprit de la petite Cécile. Il lui apprit infiniment d'actes, de passions, de luttes d'intérêts, qu'elle ne connaissait pas,

qu'elle ne pouvait pas connaître encore, il la força à des comparaisons entre le spectacle éclairé par la rampe et les spectacles habituels de la vie, il fit croître en elle une intelligence malicieuse, qui s'exprimait souvent par la remarque paisible et le mot juste. Elle jugea souvent ce qui se passait autour d'elle de façon à causer la surprise.

— Elle observe, elle devine le monde ! — disait la mère.

— Elle est rigolote ! — disait le père.

Ce fut à cette nature particulière, rassise, prudente, et qui eut son aliment au théâtre, que Cécile dut de ne pas souffrir de l'exaltation religieuse et de la crise mystique qui trouble parfois les petites filles de douze ans. Elle fit sa première communion avec tranquillité.

Ce matin-là, dans le logis des Pommier, tout le monde fut sur pied de bonne heure. La toilette défraîchie de la première communion de Céline, soigneusement conservée, avait été remise à point pour Cécile. Seuls, les petits souliers blancs étaient neufs. Personne n'avait beaucoup dormi cette nuit-là, à la maison. La mère songeait à ce qui lui restait à faire, voulait que tout allât bien. Céline était joyeuse de la robe qu'elle allait étrenner en public. Et Cécile était dans l'attente de la belle journée qui s'apprêtait pour elle.

Lorsqu'elle revêtit le long voile blanc, il lui sembla tout de même, pendant un instant, que ce nuage lacté séparait le ciel de la terre, et elle se crut, toute timide, toute changée, une élue du Paradis, une sorte de petit ange qui n'appartenait plus au monde, isolée qu'elle était des choses par ce voile qui enveloppait son corps.

Après avoir inspecté mutuellement leurs toilettes, toutes trois partirent. Le père s'abstint de la cérémonie. A l'église, Cécile quitta sa mère et sa sœur, alla se placer au milieu de la nef, parmi ses compagnes, blanches comme des colombes.

Des frappements de canne annoncèrent les prêtres et les diacres. Le déploiement luxueux des vêtements sacerdotaux, la richesse de l'autel paré et fleuri, les flammes multipliées des cierges, l'orgue emplissant la nef de ses voix d'allégresse, toute cette poésie religieuse faisait frissonner l'assistance. Les pensées des jeunes vierges prirent leur essor vers l'autel. Le

mystère de leur union avec Dieu, elles brûlaient du désir de le pénétrer. Depuis un an, on les préparait à devenir les « dignes épouses » de Jésus ; leurs voix avaient glorifié le bien-aimé, on leur avait enseigné, pendant la retraite des jours précédents, que tout est périssable et trompeur ici-bas, hors l'amour du doux maître ; lui seul satisfaisait à profusion les convoitises de l'âme, les aspirations de l'esprit.

Le moment attendu arriva. Les petites fiancées, une à une, se dirigèrent vers le festin nuptial. Elles marchaient doucement, les yeux mi-clos, pareilles à de jeunes mortes allant plutôt vers la paix du tombeau que vers la fête de la vie. Elles s'alignèrent à genoux, côte à côte. Quelques-unes manquèrent défaillir. Puis, toutes retournèrent à leur place aussi lentement qu'elles étaient venues à la sainte table. Elles ne bougeaient pas, retenaient leur haleine, possédées tout entières par l'Eucharistie. Les deux cents élues de la divinité ne relevèrent la tête qu'à l'*Ite, missa est*. Maintenant, dans la vie, d'autres amours prendraient leurs cœurs, mais elles venaient de confesser le premier devant une foule endimanchée, accourue là en témoignage.

Cécile, le voile rejeté sur les cheveux, respirant à l'air libre sur le seuil de l'église, hors de l'atmosphère de musique et d'encens, eut une sensation de délivrance. Elle avait éprouvé l'entraînement sans la persuasion profonde. Et le premier spectacle qui s'offrit à elle, sous le porche et sur les marches, ce fut celui des pauvresses haillonneuses tendant la main au cortège de la noce mystique. « Ce sont là pourtant aussi les épouses du Christ ! » — pensa la petite tête de douze ans.

A chaque pas, à chaque instant, les contrastes et les leçons de la vie allaient maintenant s'offrir ainsi à la vision de la petite fille. Après sa première communion, Cécile fut placée auprès de sa sœur, chez la couturière de la rue Julien-Lacroix, madame Bausse. Elle connut de nouvelles figures. Le monde s'agrandit pour elle. Elle n'avait pas à chercher bien loin pour savoir l'existence. Tout venait à elle, au devant d'elle, en conversations, en récits, en actions. Mieux encore que le théâtre, le faubourg lui donna chaque jour, pendant les années qui suivirent, ses tragédies et ses comédies.

Le rideau se lève. Elle n'a qu'à regarder, qu'à écouter, qu'à comprendre.

*DÉFILÉ DE CRIMES*

Le soir, le père lit le journal pendant que sa femme travaille, que Céline a le visage aux carreaux, sans cesse attirée par la rue obscure. Cécile est couchée. On croit qu'elle dort. Elle a les yeux fermés. Elle entend. Elle voit.

La lecture de son père fait défiler sous ses paupières closes, dans sa jeune cervelle songeuse, les abominables faits divers tachés de sang où pleurent des agonies bruyantes. Il y a des jours où tous sont de la même série. Rue Julien-Lacroix, un jeune homme de vingt-quatre ans a reçu plusieurs coups de poinçon dans le cœur : rivalité d'amour. Rue des Martyrs, une demoiselle a vitriolé son amant. Rue Tiphaine, à Grenelle, un homme de soixante ans a tué à coups de revolver la femme qui se refusait à vivre plus longtemps avec lui. Rue Payenne, une femme a tué une autre femme dont elle était jalouse. L'amour sévit dans tous les quartiers de la ville, marque son passage avec une férocité de maniaque.

Il y a d'autres drames où c'est la misère qui se débat en une bataille inégale contre l'indifférence et la férocité sociales.

Cécile apprend que les pauvres gens ne sont pas toujours protégés, secourus, que les vieilles femmes solitaires peuvent être assassinées par de jeunes bandits. Au-dessous du monde des pauvres, elle voit peu à peu s'entr'ouvrir un autre monde plus terrible encore, la région rouge du crime, l'enfer abject et criminel de la prostitution. Elle est bien forcée d'apercevoir les silhouettes cruelles et félines des souteneurs rôdant autour des filles à jupons blancs du boulevard extérieur, et elle frémit aux récits de leurs farouches exploits.

Justement, un soir d'août, à l'une de ces veillées d'été qui se prolongent en pleine rue, pendant les longs crépuscules, on parle d'une femme tatouée, qui a été étranglée dans une chambre de l'hôtel de la Courtille. Les gens, rue de Belleville, sont assis aux seuils des portes ou sur le bord des trottoirs, les Pommier comme les autres.

— Heureusement, l'assassin est arrêté.

— C'est un Italien, il s'appelle Garello.

— Salauds d'Italiens!

— Il lui a taillé le bras avec un stylet pour enlever l'image. Se figure-t-on une chose pareille!

— Ils ont toujours leur stylet sur eux.

— Les femmes aussi, à leur jarretière.

— Mais non! pas les Italiennes. Les Espagnoles, oui!

— Eh bien! vrai, alors, y a de quoi être ébaubi quand on veut leur tâter le mollet! — plaisante un blond frisé.

— Vous savez, il n'a pas tué pour voler.

— Pourquoi? — disent plusieurs voix.

— Il était jaloux du tatouage.

— Pas possible!

— Vrai comme je vous le dis. Il l'a raconté au juge. Il voulait effacer la marque de l'autre... Lui aussi, il avait un tatouage, sur le bras gauche, une tête de femme et une fleur.

Quelques-uns des causeurs écartent leur chemise sur leur poitrail, retroussent leur manche sur leur bras. Ils sont tatoués, anciens soldats, anciens marins, anciens amoureux, d'attributs guerriers, de sabres, de canons, de forteresses, de noms de batailles, de navires, de noms de femmes, de cœurs percés de flèches.

Céline aussi retrousse sa manche. Il n'y a rien sur son bras potelé, aux poignets un peu grassouillets, il n'y a que la blancheur et le rose de la jeunesse, et le lacis joli des veines bleues. Tout le monde rit.

— Si tu veux, — dit le blond frisé, — je te mènerai chez l'artiste.

Elle se rebiffe :

— J'irai bien toute seule, ou avec qui je voudrai!... Où demeure-t-il?

Tout le monde rit encore, dans le groupe devant la porte. On blague Céline, aimablement et gaillardement. Elle se trémousse, surexcitée. Ses parents, fâchés, obtiennent enfin qu'elle garde le silence. Cécile est auprès de sa maman, bien serrée contre elle. Elle ne rit pas, mais elle sourit, elle ouvre tout grands ses yeux dans la nuit claire, pour tâcher de

mieux voir et de mieux comprendre, de deviner pourquoi les hommes et les femmes veulent s'appartenir et croient aux mots à jamais tracés dans la chair vivante, et pourquoi ils s'entretuent pour effacer ce qui est écrit.

Sa mère la sent inquiète et curieuse et lui caresse doucement les cheveux et la joue, la flatte et la rassure, et Cécile baise cette bonne main câline, oublie la femme tatouée, va s'assoupir, quand on raconte d'autres aventures qui la réveillent.

— Oui, les Italiens sont des salauds! — affirme la même voix péremptoire. — Vous n'avez pas vu; dans le journal, ce Farnieri, un sale souteneur?...

Et il narre que ce Farnieri, amant de la Finette, découvrit qu'un client avait payé la fille d'une pièce de vingt sous fausse. Il court après l'homme, le rattrape au tournant de la rue, et, en quelques instants, il lui fait son affaire.

— Y a pas que les Italiens... tous les souteneurs sont des salauds! — dit une voix sage. — Vous rappelez-vous, place Maubert, un nommé Marcelin?

Et Cécile frémit d'un nouveau crime.

Mais le drame qui fit sur elle l'impression vraiment angoissante, à troubler de cauchemars son sommeil de petite fille, à la rendre prudente pour toute sa vie, ce fut l'histoire du jeune Joseph Leroy coupant la gorge d'une femme endormie, madame Pierre, qui l'avait recueilli, qui avait été sa bienfaitrice, remplaçant sa vraie mère qui était morte, et son père entré à l'hôpital... Il l'a tuée pour la tuer, parce qu'il aime à torturer la chair, à la meurtrir, à la saigner, parce qu'il aime à faire du mal.

S'il y a des dévorants de ce genre, il y a aussi des êtres tout en compatissance et en dévouement. Dans le peuple, les actes comme celui de madame Pierre ne sont pas rares. Une infortune est plus facilement secourue dans la promiscuité bon enfant d'une maison de faubourg que dans la bâtisse capitonnée où les locataires ne vont jamais voir ce qui se passe au sixième étage. La sauvagerie de Joseph Leroy n'empêchera pas la vertu des braves gens.

Le tableau de mœurs est varié; et les motifs ne manquent

pas pour éveiller la malice de Cécile et faire naître son sourire. Entre deux drames se joue une comédie.

*LA MARCHANDE DE VOLAILLES*

Dès cinq heures du matin, pendant la belle et chaude saison, et aussi pendant la mauvaise et la glaciale, la marchande de volailles part pour les Halles avec sa voiture attelée d'une vieille rosse. Elle en revient vers huit heures, nullement lasse. Depuis vingt ans elle fait la même corvée, suit la même route, et elle rentre, presque toujours l'air heureux et satisfait. Le marché a été bon pour elle : elle pressent qu'elle fera, d'ici à la fin de la journée, un beau bénéfice. D'autres fois, elle reparaît l'air un peu hargneux, remarquent ses commis. Mais baste ! ce n'est que pour un moment. Les prix ont été tenus plus fermes que la veille, la volaille a renchéri. Tout de même il faut se rassurer : la marchandise est belle, et déjà la marchande voit dans sa pensée les bons clients qui l'aideront à supporter le soir la hausse du matin.

Il y a vingt ans qu'elle est établie marchande de volailles à Belleville, en une spacieuse boutique où s'approvisionnnt tous les friands du quartier. Elle vend aux gens pressés les morceaux de volaille toute rôtie, et à la petite cuisinière bourgeoise ses chapons fins et ses poulardes grasses.

Elle n'a nullement l'aspect de la boutiquière avenante et souriante. C'est un homme. Grande, osseuse, elle a les moustaches et la bouche d'un vieux sergent fumant la pipe ou mâchant la chique, des mains comme des épaules de mouton, des yeux petits et futés, — des yeux de rat aux aguets, des yeux de marchand rusé et trompeur, — les oreilles rabattues en avant comme celles du sanglier que tout rôtisseur tient à honneur d'accrocher à sa porte. Elle est habillée d'un fourreau de cachemire noir, et sa poitrine est aussi plate que son dos.

Elle a été veuve, mais elle ne l'est plus. Un beau jour, à quarante ans, elle épousa son quatrième commis, un gars de vingt-quatre ans, rougeaud, de petite taille, avec une physionomie de canard, l'œil rond toujours virant, la bouche avancée en spatule comme un bec. D'employé, il devint donc patron.

Il avait été paresseux, il le resta. Ses journées se perdaient chez le marchand de vins voisin avec des compères de hasard. Il rentrait régulièrement assez gris pour embêter les clients, sa femme et ses commis, jusqu'à ce que la patronne le prît par le bras bien doucement :

— Allons, mon chéri, va faire un somme, tu es fatigué !

S'il n'était pas fatigué, on le surprenait dans tous les coins lutinant les bonnes, et sa femme s'en amusait elle-même en l'appelant « grand gosse ».

Quand par hasard sa femme était occupée et qu'il voulait se mêler de « réussir » aussi une vente, il faisait de l'esprit avec les acheteuses : le poulet, entre ses mains, n'était plus un poulet ; cela devenait, dans son langage, les ailes, les cuisses, etc., de la dame acheteuse. Il risquait des comparaisons galantes en se tordant de rire si fort qu'il s'en congestionnait.

A table, c'était sa femme qui servait. Le meilleur morceau était pour « gros bêta ». Il avait son vin particulier, son petit pain anglais à lui. Sa cuiller, sa fourchette et son rond de serviette étaient en argent : des cadeaux qu'il avait reçus d'elle aux jours de sa fête. Il dégustait les truffes de « son » magasin. Le perdreau ou le faisan le mieux à point était pour lui, s'il le convoitait.

Un jour, il fut tellement ivre qu'il mit le feu à la maison en renversant une lampe. On commença par le sauver. Lui, d'abord ; les volailles et gibiers, après. Il pleurait dans la rue, à fendre l'âme.

— Ne pleure pas, gros bêta ! — lui disait sa femme. — Ça n'en vaut pas la peine, pour une pauvre petite bêtise de rien. J'en verrai bien d'autres !

Enfin, les pompiers aidant, il n'y eut pas grand mal, tout fut bientôt remis en état, et la compagnie d'assurances paya les pertes.

« Gros bêta » fit venir son père, sa mère, deux frères, trois sœurs, et les deux enfants d'un frère mort. Toute cette famille logea là. Le père se saoulait comme son fils, la mère gueulait après sa vieille belle-fille, les sœurs blaguaient avec les commis, les frères avec les bonnes, et ces frères n'avaient d'ailleurs que cela à faire, car ils étaient sans métiers et,

partant, sans places. Les deux mioches étaient toujours à se traîner parmi les détritus d'intestins, les plumes et les peaux de lapins. On marchait dessus à journée entière.

La patronne, au milieu de ce remue-ménage, se glorifiait d'être une femme très aimée de son mari. Tous les ans, elle faisait un marmot. Elle en rigolait dans ses moustaches. Elle, à quarante ans passés, elle était encore meilleure poule que bien des jeunesses!

Heureusement qu'elle travaillait dur, faisant l'ouvrage de dix, et même plus. Elle était avare pour elle et ferme avec le client. La seule distraction qu'elle se permettait, c'était d'avoir ses gosses; ses seules vacances, les réglementaires huit jours de couches, et encore! Quand on lui objectait que toute cette famille sur ses bras devait quelquefois l'embarrasser, elle se rappelait qu'elle était chrétienne et répondait la bouche en cœur :

— Dieu bénit les nombreuses familles!

Un jour, une de ses servantes vint lui dire qu'elle était grosse de monsieur, et que, comme celui-ci lui refusait l'argent qu'il lui avait promis pour accoucher, elle s'adressait à elle.

— Vous avez du toupet, ma fille, — lui répliqua la marchande de volailles, — et vous n'êtes qu'une malapprise. Tant qu'à monsieur, il est chez lui, et il est libre de faire ce qu'il lui plaît.

C'est assez dire qu'elle aime son mari comme un grand enfant qui lui en fait tous les ans de plus petits.

— Pourquoi est-elle comme ça? — dit Cécile.

— Tiens, parbleu! — répond Céline, — parce qu'elle l'a dans le sang.

### *L'EMPRUNT*

Il y avait bien d'autres singuliers types au faubourg, près des Pommier, dans leur rue, dans leur maison. Des joueurs aux courses, des maniaques de loteries, des habituées de la caisse d'épargne, des souscripteurs aux emprunts, des économes, des avares.

Céline ne dit-elle pas, un soir, que le père Chaudron, à

qui l'on donnait parfois de vieux souliers ou un morceau de pain, était parti faire queue à la mairie pour souscrire à l'emprunt de la Ville de Paris? Stupéfait, le père Pommier alla voir, emmenant Cécile avec lui pour la distraire. C'était vrai. Il aperçut le père Chaudron parmi les gens qui étaient debout, pour toute la nuit, attendant l'instant où le guichet doit se lever, comme un rideau de théâtre, sur le monde enchanté de l'espoir. Il en était qui gardaient des places, qui représentaient plus capitalistes qu'eux. Mais beaucoup étaient présents pour leur propre compte, et le père Chaudron était de ceux-là. Et pourtant, lui et d'autres faisaient venir à l'esprit les idées de misère, de besoin, de charité, plus que les idées d'épargne, d'argent, de capital, d'intérêt, à croire qu'ils étaient plutôt réunis pour la distribution de la soupe, à la porte d'une caserne ou d'un restaurant.

Au-dessus des visages épuisés, des physionomies inquiètes, se lit l'inscription du poste de police établi à la mairie : « *Secours aux blessés* », enseigne ironique pour cette foule d'éclopés de la vie, incertains du lendemain. Il s'agit bien, malgré tout, de rentiers et de désireux de rentes. L'ardeur à faire des économies et à les placer s'empare d'une quantité de pauvres hommes et de pauvres femmes. Ils rognent sur l'essentiel, jouissent de tant de trouvailles subtiles, de privations ingénieuses, arrivent enfin à l'une de ces dates bienheureuses où ils pourront, après avoir passé debout une partie de la nuit et de la journée, échanger leur précieux argent contre une feuille de papier féconde en intérêts et en gros lots.

Le lendemain, le père Chaudron vint chez les Pommier.

— Eh bien, vieux père Chaudron, — dit le père Pommier, — je t'ai vu à la mairie. Tu fais donc le rentier maintenant?... Combien que t'as pris d'obligations?

— Oh! le quart d'une seulement!... Et je n'ai plus le sou.

— Tiens, parbleu! Tu pouvais nous payer à dîner à tous, ce soir, et tu f... ton argent à la mairie!... Il t'en reste, hein, avoue-le? Allons, paye à dîner!

— Je te jure que je n'ai plus le sou, et que je n'ai pas de quoi manger ce soir.

— Laisse-le tranquille. — dit la mère, — chacun fait ce qu'il veut, ou plutôt ce qu'il peut. C'est vrai que vous n'avez rien à manger, père Chaudron? Asseyez-vous près du poêle : je vais vous tremper un bol de soupe.

— C'est ça, Marie, donne-lui de la soupe : il refera d'autres économies pour ravoir un autre quart d'obligation! — dit Pommier, bon garçon et taquin. — Et donnes-y aussi un verre de vin, à ce sacré rentier. Je trinquerai avec lui.

*LA LOTERIE*

La concierge, madame Bénard, demandait aussi l'excitant au hasard, le réconfort à la chimère. Personne n'était au courant des loteries comme elle. Toujours à fureter dans les journaux, de ses yeux chaussés de lunettes; toujours, aux instants qu'elle avait libres, à courir vers les bureaux de tabac enguirlandés de billets blancs et bleus, à inspecter les affiches offrant brutalement sur tous les murs l'appât de nombres où figurent quatre ou cinq zéros, feux d'artifice d'or et d'argent où resplendissent les gros lots de cinquante mille francs, de cent mille francs. Il n'y a de comparable à l'énormité des espérances que la modicité des risques. Qui veut un demi-million pour vingt sous? Qui veut opérer dans son existence un changement à vue comme on n'en voit que dans les féeries? Qui veut passer de la médiocrité, de la misère, à la vie fastueuse où les désirs se transforment en réalités?

Madame Bénard voulait bien. Elle croyait au talisman et elle l'achetait, ce chiffon de papier imprimé, timbré et parafé. C'était pour elle que l'on faisait miroiter les millions, que l'on créait des bonnes œuvres, que l'on instituait des entreprises nationales. Le prospectus où vingt sous valent cent mille francs est imprimé pour l'ouvrier qui trime du matin au soir dans l'atelier bruyant des coups de sifflet de la vapeur et du grincement des machines, sur l'échafaudage où le froid mord la nuque, où le soleil cuit le crâne, pour l'employé qui rêve de repos dans le mécanisme abêtissant de sa besogne ennuyeuse et sans fin, pour la jeune fille qui voudrait se marier, pour la femme qui ne parvient pas à nourrir ses enfants. Et il est imprimé aussi pour la vieille concierge qui

habite une loge grande comme un placard et surveille son fricot avec un chat rouge sur ses genoux.

*LES COURSES*

Le plus drôle, c'est que Paterneau, un locataire de la maison qui avait fréquenté Pommier pendant le Siège, — tous deux gardes nationaux dans la même compagnie, — Paterneau, qui n'avait pas assez de railleries pour les billets de loterie de la concierge, était un fanatique des courses. Clairvoyant pour autrui, aveugle pour lui-même, il avait conservé de la fin de l'Empire, du Siège et de la Commune, des opinions qu'il exprimait avec véhémence lorsqu'il s'agissait de qualifier la conduite du voisin, et qu'il ignorait aux moments où il aurait dû se faire la leçon à lui-même.

— Oui, — déclamait-il, — c'est du pur égoïsme de s'en remettre à la chance du billet de loterie... C'est plus facile que de marcher avec les autres pour changer la société! Chacun pour soi! Après moi le déluge!... Sans compter que c'est un métier de gogo, et que c'est la bande des hommes d'affaires qui profite de vos vingt sous, et s'en fait des millions contre vous. Crois-moi, mon père Pommier, n'entre dans les bureaux de tabac que pour y allumer ta pipe. Si tu voulais organiser une loterie avec les camarades pour fonder une usine, on ne l'autoriserait pas. Garde donc tes vingt sous, fais-en n'importe quoi, achète une poupée à ta môme, ou viens boire une bouteille avec moi : tu y gagneras encore!

Après qu'il avait si bien discouru, Paterneau s'en allait parier aux courses.

— Ce n'est pas la même chose, mon père Pommier, — expliquait le rhéteur ouvrier. — Le pari, c'est du travail. Ça existe, un cheval. C'est comme une industrie, un commerce. En jouant mon argent sur le cheval, c'est comme si je fabriquais ou si j'achetais quelque chose pour le revendre. Comprends-tu, mon père Pommier?...

« Mon père Pommier » ne comprenait pas très bien, quoique Paterneau eût raison sur un point : les courses, pour lui, sont sûrement un travail. Il fait partie du personnel qui enlève d'assaut les voitures, fiacres, chars-à-bancs, tapissières,

wagons, il est parmi les milliers et les milliers d'individus graves, soucieux, moroses, ou riant fébrilement, tous, la face contractée, en proie à l'idée fixe, qui s'en vont au pas accéléré vers le champ de courses comme vers un champ de bataille.

Paterneau s'habitue ainsi à tabler sur les aubaines du sport, parcourt les étapes forcées, est ébloui par quelques gains alléchants, quelques périodes de bons rendements. Il a la conviction d'avoir découvert le meilleur emploi de son temps et la plus juste rémunération de ses peines. Il en vient à considérer sa présence sur le turf comme le seul labeur désormais digne de sa personne. Il est devenu, exactement comme la concierge, le joueur à la passion inquiète, qui ne peut plus vivre que par la fièvre du jeu, et c'est à tort, lorsqu'il revient d'Auteuil ou de Longchamp qu'il jette un coup d'œil de supériorité méprisante vers madame Bénard, occupée au classement de ses billets, au pointage de ses numéros. Il est bien pareil à elle.

*LA NOCE*

Une des meilleures comédies qui se jouèrent ainsi devant Cécile fut la noce de Julia, la fille d'une blanchisseuse de l'impasse Ronce, rue des Amandiers. Julia avait été à l'école avec Céline, était restée l'amie des deux sœurs, et elle ne manqua pas de les inviter à la cérémonie et au déjeuner de son mariage. La mère, après quelque hésitation, consentit à cette journée de plaisir tant désirée par les petites.

Céline et Cécile, depuis une longue heure, ce samedi-là, guettaient l'arrivée de la voiture, fouillant de leurs yeux impatients la rue bruyante du réveil matinal. Enfin, une grande tapissière, avec trois forts chevaux conduits par un cocher accoutré en postillon, s'arrêta devant la maison. Les deux fillettes descendirent vivement l'escalier, répondant à peine aux dernières recommandations de leur mère.

Déjà, devant la porte, il y avait un rassemblement; l'entrée de l'étroit couloir était remplie de commères du voisinage, avides de contempler les demoiselles partant pour la noce et d'admirer leurs toilettes. Les deux sœurs étaient habillées de

même, — un foulard léger, gros bleu, à pois blancs, un chapeau de paille blanche avec des roses. — Quoiqu'elles fussent uniformément vêtues toutes deux, Céline paraissait être plus à la mode, mieux ornée, avec les bouts de dentelle qu'elle avait cousus çà et là. Elle avait bien l'air d'aller à la noce. Cécile, elle, avait l'air d'une petite fille qui va à une distribution de prix.

Elles passèrent vite devant les curieux, montèrent dans la voiture, au milieu des bonjours et des exclamations. En escaladant le marche-pied, Céline voulut prouver au quartier que sa toilette était parfaite dessous comme dessus, et, en petite femme vaniteuse et coquette, elle releva fièrement, plutôt trop que pas assez, le flot de ses jupons. La cheville était fine, la jambe ronde, les bas bien tirés.

— Beau brin de fille, — dit une des commères. — Et du toupet !

De sa fenêtre, la mère assistait au départ . Son regard se croisa avec celui de Cécile. Céline triomphait, ne voyait qu'elle-même, emportée par la tapissière comme par un char de triomphe. Le postillon faisait claquer son fouet. Les chevaux trottaient. Les deux sœurs étaient seules dans la voiture. Il avait été convenu, la veille, chez la mariée d'aujourd'hui, qu'elles seraient cueillies les premières, dans leur rue de Belleville.

— Où allons-nous ? — interrogea Céline.

— Chez mame Friquet, Chaussée-Ménilmontant.

La voiture s'arrêta bientôt devant une maison bourgeoise. On attendit assez longtemps ; enfin sortit une dame empanachée de plumes grises et mauves, enfermée comme dans une armure par une robe de soie gris perle recouverte de perles en acier. Une grande chaîne d'or dite « chenille » lui contournait le col, la poitrine et le ventre. Elle avait exhibé pour la circonstance toute sa parure de grenats sertis d'or, bagues, bracelets, boucles d'oreilles et broche. Elle salua d'un bon gros sourire les deux sœurs, et, en personne bien élevée, leur souhaita ainsi le bonjour :

— Nous sommes destinées, mesdemoiselles, à passer ensemble la journée d'aujourd'hui... Je vous salue bien, mesdemoiselles !

— Bonjour, madame, — dirent les deux fillettes, d'une seule voix.

— Avez-vous vu, hier, la mariée? Quelle charmante fille! Je fréquente sa mère depuis vingt ans, et son père aussi. Ce sont de bien honnêtes gens, qui méritent le bonheur qui leur arrive... Que dites-vous de mon chapeau? Très joli, n'est-ce pas? C'est une de mes locataires qui est venue le choisir avec moi. Je le trouvais un peu jeune. Elle m'a dit : « Voyons, madame Friquet, vous n'allez pas, à cinquante-neuf ans, vous vieillir déjà! »

— C'est la propriétaire, — souffla Céline, impressionnée, à Cécile.

— Ou la concierge, — murmura Cécile, plus méfiante.

On ne pouvait pas savoir, en effet. La mode règne au faubourg comme ailleurs; toutes les femmes arborent les mêmes falbalas : comment s'y reconnaître? La voiture roulait de nouveau, atteignit, par la rue Delaitre, la rue des Panoyaux, stationna devant une boutique de marchands de vins charbonniers. Une petite femme toute rose, toute ronde, toute poupine, avec le nez en accent circonflexe, osant à peine remuer dans sa robe de soie brochée, la poitrine tremblotante comme de la gélatine, se hissa dans la voiture. Un chapeau de velours à la Rembrandt l'ombrageait d'une longue plume noire. Les mains étaient gantées d'un blanc immaculé. Le cocher allait repartir.

— Attendez! — dit-elle avec un fort accent auvergnat, — mon mari ferme la boutique, il va venir... Eh! Chantagnac, les dames t'attendent.

Chantagnac, après un dernier tour de clef à la serrure et un dernier coup d'œil aux volets, monta à côté de sa femme. Redingoté, chapeauté d'un haut de forme, la moustache rasée, avec un collier de barbe noire autour de la figure, des anneaux d'or dans les oreilles, c'était un homme réservé qui ne disait pas un mot, et qui semblait gêné dans ses vêtements du dimanche. Sa femme, elle, se penchait sans cesse vers lui pour lui dire bien haut :

— Je chuis bien contente, Chantagnac, qu'il fache beau temps, pour une fois que nous chortons ensemble!...

Enfin la voiture parvint, rue des Amandiers, à l'entrée de

l'impasse Ronce. C'est là qu'habitait la mariée. Des marchands des quatre saisons bouchaient le passage. Que faire? Mais gens du peuple s'entr'aident quand c'est pour la rigolade, et les petites voitures s'en allèrent stationner ailleurs. Tous les voisins étaient aux fenêtres. D'abord, parce que c'était une noce; ensuite, parce que la mariée était sympathique. Elle était née dans l'impasse, on l'avait vue petite et on l'avait vue grandir : elle appartenait au quartier presque autant qu'à sa maman. C'était une fille de bonne conduite, travailleuse, et qui valait même mieux que sa mère, puisqu'elle n'était pas gueularde et cancanière comme la rude blanchisseuse, taillée en lutteur de foire, le verbe haut, la répartie vive et la main leste.

Si celle-ci n'était pas aimée, elle était au moins respectée, parce qu'elle était crainte. On lui fit place dès qu'elle surgit devant sa boutique, avec l'allure d'une ancienne reine de Mi-Carême qui a gardé son autorité.

— Et votre fille?

— Zut! Elle n'en finit pas, c't'empotée-là!

Personne n'osa « piper », risquer une parole : elle l'aurait peut-être prise de travers. Elle monta dans la voiture, reçut le bonjour de Céline et Cécile invitées par sa fille, inspecta madame Friquet et les Chantagnac : elle ne les connaissait pas. Ceux-là avaient été convoqués par le marié, n'étaient pas de sa rue. A côté d'elle, vint se placer son mari, vieux et robuste garçon de café.

— Père, mets-toi là, — lui dit-elle, — et prends ta place. Tu sais, tu y as droit comme les autres.

Les autres, c'étaient le « côté » du marié, et elle roulait vers eux des yeux à les faire trembler. Ses invités, à elle, arrivaient aussi, ouvriers, ouvrières, employés, commerçants. Ce furent des bécotements, des : « Mon petit!... Ma petite!... Grosse chérie!... Gros lapin!... »

Une femme ayant le profil d'une assiette parut la dernière. Celle-là fut saluée du nom de « petit loup! » Elle paraissait être la choyée de la bande.

— Et Jasmin?... Où est-il, ton Jasmin?...

Toutes les femmes réclamaient son Jasmin.

Madame Friquet, quoique n'étant pas de la même « société »,

insinua avec courtoisie qu'il y en aurait sur la route, chez la première bouquetière. Le « côté mariée » la toisa avec dédain. Elle comprit qu'elle n'était pas dans le mouvement.

— Le voilà! le voilà!...

Au même instant voltigeait sur le marche-pied un gros monsieur blond, trop bien vêtu, une fleur à la boutonnière.

— Jasmin, mon gros Jasmin! mon adoré, mon béguin! dirent plusieurs voix de femmes. — Ici! ici! à côté de moi!

On se l'arrachait. Jasmin se plaça de lui-même auprès de madame Chantagnac, la nouvelle, qu'il trouvait sans doute de son goût.

— Ah! Jasmin nous fait des traits! — pleurnichèrent les femmes.

Jasmin, lui, rigolait dans son triple menton.

— Tu n'es pas jalouse que ton mari fasse de la poussée à une femme que tu n'as jamais vue?

Le profil d'assiette fit son aimable :

— Tiens!... un jour de noces!... Et moi je m'en f..., je le retrouverai ce soir.

Grâce à Jasmin, la glace se fondit, on ne distingua plus le « côté » du marié de celui de la mariée. Ils furent bientôt tous copains.

— La mariée! la mariée! — scanda-t-on sur l'air des lampions.

— N... de D...! elle ne se décidera donc pas, — dit la mère, suant à grosses gouttes. — Elle n'en finit pas de bavarder avec son futur et ses demoiselles d'honneur!... Père, va donc voir.

La mariée se montra enfin. Elle était jolie : une fille saine du peuple, des yeux bruns limpides, des yeux naïfs, mais résolus. Vingt ans qui en valaient vingt-cinq. Elle entrait dans la vie, comme elle descendait dans la rue, la connaissant déjà. Elle avait travaillé et peiné. D'aspect, elle était femme, toute prête à l'épreuve de la maternité. Malgré la douceur du visage, la bouche était douloureuse, réfléchie, prête à la riposte sceptique, l'arc et les flèches, les armes de la femme.

— Vive la mariée!

Elle monta, prit la place d'honneur, qu'on lui offrait, le

marié près d'elle. Il était quelconque : l'agréable et banal jeune ouvrier que le labeur a déjà stigmatisé.

Les voix honorèrent encore la mariée au départ de la tapissière :

— Vive la mariée !

Au trot vers la mairie. Mais, deux cents mètres plus loin, toute la voiture commença d'avoir soif. C'est la mère de la mariée qui ressentit les premières atteintes du fléau.

— J'ai la pépie ! — dit-elle.

Le mal se gagna vite. On fit halte devant un mastroquet. Les invités ne bougèrent pas. On apporta des litres et des verres dans la voiture. Du vin rouge. La mariée seule refusa : elle ne buvait jamais que de l'eau.

— Poule mouillée ! — dit sa mère, — ou plutôt sacré canard !... C'est pas étonnant si t'as les lèvres si blanches.

Le marié, lui, but sa part. A la mairie, toute neuve, place des Pyrénées, la foule était compacte. Les premiers rangs seulement entendirent les phrases du maire et les « oui » des époux. On défila, et l'on se précipita au comptoir d'en face, reboire à la santé des nouveaux époux. Les libations auraient pu durer longtemps ; les plus émus commençaient déjà à déclamer et à chanter, et il fallut en ramener quelques-uns de force, auprès des dames revenues dans la voiture et qui regardaient avec pitié ces invités incapables de se tenir en société.

Après la mairie, descente sur l'église. Après le maire en écharpe tricolore, le curé en surplis et en étole. Il ne vint pas tout de suite. On riait, on jasait.

— Le v'là... Chut ! chut !

Le curé traversa prestement l'église, pénétra dans une petite chapelle du côté droit, dédiée à saint Sébastien, où le martyr, en plâtre colorié, s'étirait, hérissé de dards. La bénédiction fut vite donnée : le curé avait à multiplier cette bénédiction, de chapelle en chapelle, où de modestes couples attendaient que l'Église consentît à leur union. Un peu de latin, la quête sur un plat d'argent, quelques coups de canne du bedeau sur les dalles : une cérémonie pas cher. C'était fini. En route pour le restaurant ! Midi sonnait.

Cette fois, chacun, dans la voiture, s'installa à sa guise : on

avait eu le temps de faire connaissance. Néanmoins, toutes les dames voulaient être auprès de Jasmin. Ses petits yeux gris, son gros ventre, sa forte corpulence, son assurance à dire, en clignant de l'œil, « qu'il s'y entendait », avaient conquis tous les cœurs. Il fallut l'intervention de la mariée pour rétablir l'ordre. Celles qui durent battre en retraite poussèrent des soupirs de regret, de petits cris pleurards, des bêlements d'agneaux séparés de leur mère. Elles se consolèrent en cajolant la femme de Jasmin qui, elle, possédait Jasmin.

On arriva chez le restaurateur, un marchand de vins dont l'enseigne portait : *Aux Cent mille Couverts.* Dans la salle du festin, devant l'immense table, ce fut une embrassade générale. Les exclamations sur la toilette, sur la beauté de la mariée, sur la bonne mine et l'honnêteté du marié, ne tarissaient pas. Les dames demandèrent au garçon « à se laver les mains ». Dans un étroit et puant capharnaüm, elles se faisaient mousser les cheveux, se plâtraient le visage de poudre de riz grasse et musquée, remontaient leurs jarretières, tout en se complimentant sur le goût de leur toilette.

Céline était sûrement la plus gentille, mais elle ne se trouva pas parfaite, car elle fit flamber une allumette, souffla dessus, épointa le bout dans ses doigts, s'approcha de la glace, allongea ses yeux, noircit ses cils et ses sourcils. Le crayon rouge eut son tour : délicatement, elle le passa sur sa bouche, aviva de deux touches la lèvre supérieure, et remit l'étui dans sa poche. Puis, la houppe adoucit le maquillage.

— Cette mâtine ! — dirent les dames.

D'un air de contentement, Céline se tapa sur la croupe, cambra sa taille, pour faire savoir qu'elle était accomplie en tout point. Mame Friquet, qui n'était pas souvent de noce, et qui ne savait contenir son exubérance, s'extasiait devant la fillette, et trouva cette conclusion :

— Ah ! ma belle, ce qui vous manque à vous, ce sont des rentes.

La longue table n'avait pas la moindre ornementation, n'était égayée de la parure d'aucune fleur naturelle. Rien que les fleurs d'oranger de la mariée dans un vase en porcelaine

bleue, tenu en réserve par la maison pour tous les bouquets de mariées. Les assiettes épaisses et les gros verres s'alignaient pour ces naïfs, qui faisaient de meilleurs repas chez eux, mais l'idée d'être à la noce leur était un luxe suffisant. Les sardines. les ronds de saucisson, les radis, que c'était joli, tout cela ! Et le poisson distribué en portions, avec une sauce grisâtre ! Quelques-uns se hasardèrent à en redemander, mais il n'y en avait plus. La mère de la mariée se plaignit alors que le vin était distribué trop mesquinement, fit appeler le patron : celui-ci s'abstint prudemment de paraître.

La mariée, de temps à autre, levait les yeux sur son mari placé en face d'elle. Ses yeux bruns si doux disaient la joie d'une vie nouvelle : plus de gifles envoyées brutalement par la main de sa mère, ou trop câline, ou trop en furie. Les reproches, les cris de la femme jalouse de son bel homme, dégénéraient parfois en brutalités hystériques. Le père de Julia était bon pour elle, mais faible devant les fureurs de sa mégère. Julia échapperait à tout cela, ne pleurerait plus de tristesse des journées entières. Ce serait la difficulté des commencements de ménage, c'est vrai, mais tant d'autres en passaient par là ! Du travail, de la santé, des petits à élever, un brave homme, et elle, une sage et économe ouvrière, c'était son rêve : si on ne devient pas riche ainsi, on peut du moins joindre les deux bouts.

Lui, la guignait parfois en souriant, mais nulle idée d'avenir n'était dans son esprit : seule s'y éveillait la convoitise du jeune marié attendant le soir. Toutes ses réflexions sur cette femme utile pour sa vie d'ouvrier, il les avait faites avant de la demander en mariage; le lendemain apporterait assez tôt ses tribulations : inutile d'y songer dès à présent.

Cécile regardait. Elle ne s'était pas mêlée aux bavardages et aux joies. On lui avait appris que toutes et tous étaient ses sœurs et ses frères, mais elle devinait bien qu'ils n'étaient pas tous fraternels entre eux, et que de différences elle s'avisait de découvrir ! Elle voyait la mariée courant à l'essai du bonheur, mais son mari peu fait pour la suivre, et dans sa jeune tête venait la pensée que la destinée se charge de classer tous les êtres, et que la plupart obéissent au sort sans rien discuter ni rien vouloir.

On apporta les gigots de mouton: ils étaient superbes, dorés, croustillants. Leur apparition fut acclamée d'un ban, puis ils s'en retournèrent à l'office pour être découpés : ils revinrent en morceaux de chair pâle et violacée. C'était tiède et sans saveur. Heureusement, il y eut l'accompagnement de la salade, relevée de « chapons ». Puis le fromage et la tarte à la frangipane, le café, les flacons d'eau-de-vie. Le bruit augmenta. Chacune et chacun eurent leur tour pour chanter: complainte, romance, grivoiserie, couplets d'opérette. Madame Friquet pleurait au souvenir de sa jeunesse et marquait la mesure avec sa tête. D'autres étaient attendries par les mélodies langoureuses, d'autres débridées par les allusions lubriques. Cécile chanta une petite ronde de bergerettes apprise autrefois à l'école. Céline susurra prétentieusement, balançant le col et les hanches, les paroles d'une valse lente qui faisait fureur alors dans le faubourg. Presque toutes, après leur chanson, envahissaient Jasmin. Puis les femmes inventèrent de se prêter leurs hommes, pour des jeux innocents qui finissaient par des baisers, des « bécots » prolongés. Les yeux semblaient rire pour cacher leur émoi. Si la limite était excédée, les voix sages rappelaient à l'ordre, on prenait à témoin la femme du mari trop choyé. Cécile s'était assise dans un coin. Céline, intéressée et avide, aurait bien voulu être de la partie.

L'heure du départ sonna, la tapissière fut annoncée. Les hommes donnèrent des poignées de main aux garçons qui les avaient servis, le patron vint faire la conduite. Il dut enfin subir la réprimande de la mère de la mariée, qui se plaignit du manque de vin dans un repas à trois francs par tête. Pourtant la noce était suffisamment éméchée.

Les chevaux n'allaient pas assez vite. Les voix n'en faisaient plus qu'une, formidable. Tout au long des boulevards extérieurs, ce furent des plaisanteries continuelles, les femmes jetant des baisers au beau brun rencontré, les hommes criant une invite à la blonde qui traversait la rue. Enfin, on fut à la porte du Bois. C'était le délire, c'était bien la « noce ».

Des camelots montèrent sur les marchepieds de la tapissière, offrirent pour deux sous la cocarde blanche et or avec le petit bouton de fleur d'oranger piqué au centre : chacun

voulut avoir ce signe de ralliement. Aux Acacias, fut croisée une autre voiture de noce toute pareille. On s'arrêta, d'un commun accord; en une enjambée on alla d'une voiture à l'autre, se féliciter, fraterniser, échanger les cocardes. Des voitures de maîtres défilèrent ensuite, avec une lenteur d'enterrement. Un coupé passa, attelé de deux magnifiques chevaux fringants, mené par un cocher à double menton, qui tenait un fouet garni d'un petit bouquet et d'un flot de rubans blancs.

— V'là une autre mariée! une chic!

Et ceux de la tapissière lancèrent les cocardes par la glace ouverte du coupé. Les deux mariées croisèrent un regard rapide, se comparèrent, la faubourienne et la bourgeoise, animées du même sentiment d'orgueil féminin.

— Oh! ce qu'elle est jolie! — reprit le chœur. — Et l'équipage!... Bravo pour la mariée!

Mais la mariée chic avait détourné le visage d'un air embarrassé, pendant que son mari relevait brusquement la glace.

— Oh! la la! quel fourneau! eh va donc! panné! — clama une voix.

— Tiens, en v'là encore une autre... Ben! mince! I' n'en manque pas! Vive la mariée!

Mais cette mariée-là, on ne la voyait pas, enfoncée qu'elle était dans le fond de sa voiture, entortillée dans son voile. Seul, le marié trouva la rencontre drôle, et voulut bien, en jeune viveur aimable, se prêter à la circonstance. Il envoya, de sa main gantée de blanc, des petits gestes protecteurs à ces braves gens, qui se figurèrent avoir été salués au Bois de Boulogne par un monsieur de la haute.

La tapissière franchit le pont de Saint-Cloud. Il fallut reboire. Les grands cafés de la place ne furent pas abordés; on alla à la découverte d'un mastroquet. Les uns burent sur le comptoir, les autres aux petites tables. Ceux qui avaient de l'entrain firent mine de se servir eux-mêmes, sans l'aide du patron.

— Non, messieurs: avec ce genre-là, je fermerais boutique dans huit jours!

On entra dans le parc. Sous la tente d'un café installé en plein air, l'absorption de l'apéritif se célébrait par de la mu-

sique. La noce courut vers les violons. En une seconde, les danseuses choisirent leurs cavaliers. Devant la foule attablée, au beau milieu de la route poussiéreuse et sans ombre, les couples valsèrent. Ils n'avaient jamais eu telle aubaine : un orchestre ! et juste !... La danse fut suivie d'une promenade dans le parc. On fit des bouquets. La moindre fleur avait une valeur pour ces habitués du pavé de Paris. On prit d'assaut un manège de chevaux de bois. L'enthousiasme fut à son comble. La noce tourna éperdument, croyant s'être emparée de pur sang pour une galopade en forêt.

Tout a une fin : on dut repartir au coucher du soleil. On se sépara au bas de la Chaussée-Ménilmontant, en se jurant de se revoir, de ne jamais s'oublier : on était amis pour la vie. Céline et Cécile, comme tous les invités, furent reconduites chez elles par la voiture, pendant que les mariés, bras dessus, bras dessous, se dirigeaient vers le logis où allait commencer pour eux le drame humble et profond de la vie.

*APRÈS LA NOCE*

Cécile ne revit Julia que deux ans après, un jour qu'elle voulut, comme ses compagnes, offrir à madame Bausse, sa patronne, un pot de fleurs pour sa fête. La sainte du jour se révélait aux passants par des petites voitures, des kiosques garnis de fleurs, des ardoises où le nom de Louise était tracé à la craie. A chaque pas, des rosiers, fuchsias, géraniums, arbustes verts et fleuris, amoncelés autour d'une vendeuse en quête d' « une bonne journée ». — Beaucoup, nullement du métier, mais ouvrières sans travail, avaient acheté leur marchandise de quelques sous économisés ou empruntés.

Cécile chercha les fleurs les plus fraîches, avisa un pot de verveine. Ses yeux interrogeaient la marchande.

— Tiens, Julia ! Que faites-vous ici ?

— Vous voyez, Cécile !

— Vous n'êtes donc plus blanchisseuse ?

— Oh ! que si, mais ça ne marche pas toujours bien. Il y a tant de concurrence, et les clients déménagent si souvent ! Et d'autres qui liardent, qui paient mal, ou pas du tout... J'ai

acheté un petit fonds de blanchisseuse : c'est dur pour le payer, surtout que mon mari est souvent sans ouvrage.

— Pauvre Julia ! voilà deux ans que je ne vous ai vue, et vous m'excuserez de ne pas vous avoir rendu visite après votre noce. Mais, moi aussi, je suis bien prise aujourd'hui. Je quitte l'atelier tard. Quand je peux, je fais une ou deux heures en plus, qui me sont payées. Le dimanche, c'est le grand nettoyage à la maison, et j'ai à peine le temps de coudre un peu pour moi.

— Ah ! tout ne va pas comme on veut, n'est-ce pas, Cécile? Aux fêtes, mon mari se lève de bonne heure, il va aux Halles m'acheter des fleurs. Les journées sont bonnes quand il ne pleut pas. Je gagne le double qu'à rester chez moi, et Auguste, dans une journée, rattrape sa semaine, qui n'est jamais fameuse.

— Il ne vend pas avec vous?

— Non, il vend tout près d'ici, sur le boulevard extérieur. C'est lui qui se charge des plantes vertes : c'est plus lourd à manier. Le bénéfice est plus fort.

— Vous êtes heureuse en ménage, Julia? — dit affectueusement la fillette.

— Oui, Auguste est un bon garçon qui m'aime bien. Il est travailleur, mais on a beau être travailleur, faut de l'ouvrage. Il vient tant d'ouvriers de partout, à Paris, maintenant ! Je lui ai appris mon métier de blanchisseuse. Que voulez-vous? Quand il n'a rien à faire, il m'aide. Il me prépare le gros ouvrage, et nous repassons ensemble.

— Vous avez des enfants?

— Un seul. Il est mignon comme tout. C'est ma belle-mère qui le garde pour le moment.

— Et votre mère?...

— Nous sommes fâchées. Elle venait dans mon ménage me faire des scènes pour rien. Un jour, elle m'a fichu des claques, comme si j'étais encore à elle, et Auguste l'a prise par les épaules et l'a flanquée à la porte.

— Elle a toujours été dure?

— Pas dure, nerveuse, mais ça ne vaut guère mieux.

— Votre santé est bonne : vous avez enforci, Julia.

— Ce n'est pas ma faute, allez, car j'ai passé par bien des

soucis!... Nous avons eu un enfant avant celui-là : un garçon aussi. Il est mort en venant au monde : la sage-femme s'y était mal prise... Ça nous a fait bien de la peine. Nous étions si contents! J'avais préparé sa layette. Et madame Friquet, vous vous rappelez? m'avait donné bien des choses qu'elle avait d'une locataire. C'était pas neuf, mais il y avait des dentelles. Et maman, qui devait être marraine, m'avait fait cadeau de la robe, une belle robe de cachemire blanc toute soutachée... Pauvre petit!... Quand j'ai demandé à le voir, on ne voulait pas, parce qu'il était mort, mais je l'ai eu près de moi, dans mon lit, jusqu'au moment où on l'a emporté au cimetière. Quand la petite boîte est arrivée, on l'a couché sur mon bel oreiller, on lui a mis la belle robe qu'il devait porter à son baptême, et il est parti tout seul, sans personne derrière lui : mon mari était obligé de faire mon ouvrage pendant mes couches.

— Pauvre Julia! enfin, vous en avez un autre.

— Oui! et tout le portrait du premier : on dirait que c'est le même!

— Peut-être, Julia.

Et Cécile s'en va avec son pot de verveine.

## IV

### L'ATELIER ET LA RUE

La patronne chez qui Céline et Cécile faisaient maintenant toutes les deux leur apprentissage était une couturière « à façon » de la rue Julien-Lacroix. La mère, en présentant ses filles, avait demandé pour elles la bienveillance et un sérieux enseignement du métier. Madame Bausse occupait un logement modeste. La cuisine, l'atelier avaient leurs fenêtres sur la cour, une cour vaste où s'ouvraient de semblables logements. Seule, la chambre de madame Bausse et de sa mère était sur la rue. Elle servait en même temps de salon d'essayage. L'armoire à glace obligatoire s'élevait, reluisante et majestueuse, auprès du lit d'acajou.

Céline s'était vite liée avec deux des ouvrières, madame Poulain et mademoiselle Mélanie, mais non avec mademoiselle Rose, la « première », désignée ainsi parce que, entrée apprentie dans la maison, elle était, après huit ans d'assiduité, devenue « première main » : aussi mademoiselle Rose, âgée de vingt-deux ans, ne riait jamais avec ses apprêteuses. Sa figure plate et peu avenante, ses yeux sans regard ni couleurs n'incitaient guère à la familiarité. Céline lui préférait madame Poulain.

Madame Poulain, pendant le fort de la saison seulement, venait donner le « coup de collier ». Elle vivotait, le reste du temps, d'une rente modique et viagère qu'un vieil ami, disait-elle, lui avait léguée en mourant. Cette femme, qui portait soixante-cinq ans et désirait en paraître modestement quarante-cinq, s'appliquait à conserver une allure jeune. Ses cheveux rares et jaunes, son teint citron, ses rides jetées comme un filet sur son visage émacié et macabre, ses dents longues, ses yeux bleu pâle, fatigués et décolorés, surprenaient les jeunes filles qui écoutaient les histoires sentimentales de son existence. Elle avait été « si ravissante, tellement merveilleuse », que tous les hommes étaient fous d'elle. Elle ne pouvait faire un pas dans la rue sans qu'ils fussent à ses trousses. L'un d'eux, même, avait « voulu » se tuer de désespoir, pour l'indifférence qu'elle lui montrait. D'autres avaient sacrifié leur avenir, compromis leur situation, avec le seul espoir d'obtenir un mot d'elle. Elle en avait aimé un, riche, mais malheureusement poitrinaire. Un autre ensuite, mais marié. Celui-là avait tout abandonné pour elle, mais sa famille veillait : il disparut à jamais, — enfermé, empoisonné, poignardé peut-être !

Les ouvrières la regardaient comme un phénomène voué aux aventures, et la plaignaient de sa banale et triste fin de vie : — une si belle femme, arrivée à la décrépitude et n'ayant plus que le souvenir et le regret de ses amours passées ! Parfois, sceptiques et ironiques, elles plaisantaient ce vétéran, toujours à radoter ses victoires anciennes.

Mademoiselle Mélanie était la fille d'un accordeur de pianos qui gagnait suffisamement sa vie. On l'avait confiée à madame Bausse avec toutes les recommandations possibles.

Elle habitait à trois maisons de là. Mais, à six heures, même les jours de presse, Mélanie serrait son dé, ses ciseaux, mettait son chapeau et rentrait chez elle. Sa mère préférait son salaire plus restreint pour la voir rentrer plus tôt. Donc, à six heures sonnantes, Mélanie se levait, disait bonsoir à madame Bausse, et, pendant qu'elle descendait l'escalier, la patronne, par la fenêtre de sa chambre, surveillait l'ingénue bien gardée jusqu'à la porte de sa maison. Cette Mélanie, à seize ans, avait l'air réservé et sournois qui convient à la fille d'un père ponctuel, intransigeant sur l'éducation des jeunes personnes, et d'une mère d'esprit bourgeois, étriqué et mesquin, ayant le moyen, grâce au salaire de son mari, de vivre chez elle en faisant son ménage. Mais le vice ou plutôt l'instinct, l'envie de devenir femme, était lisible dans les yeux trop hardis, dans l'expression de la petite figure banalement régulière. La mère n'était pas une mère prudente et avertie, attentive à corriger les penchants de sa fille; elle n'était que la mère infatuée, férue des bonnes apparences, soucieuse qu'il y eût un écart entre sa « demoiselle » et l'« ouvrière ».

L'été, et même aux beaux jours d'hiver, la fenêtre de l'atelier restait ouverte sur la cour. Les gens de la maison vivaient ainsi pêle-mêle, en un perpétuel vacarme de paroles. C'était gênant parfois. Mais madame Bausse ne pouvait se fâcher avec les voisins, et, de temps en temps, la conversation s'engageait. Le bruit des bavardages n'était rien, toutefois, auprès du charivari de gammes, études et morceaux, mené pendant des heures entières par les voisins du troisième. C'était une famille tzigane, composée du père, de la mère et de huit enfants.

Le père jouait dans un bal avec ses deux fils aînés. Chaque jour, vers six heures, ils s'en allaient tous les trois vers Paris. De leur logement, tombaient des paroles, des cris, des rires, mêlés aux grondements du tympanon et aux miaulements du violon, en même temps que s'entassaient sur la barre d'appui les petites têtes couleur de pain d'épices, aux yeux noirs comme des pruneaux. La mère ne cessait pas de morigéner ces débraillés, molestant l'un, fouettant l'autre, talochant un troisième. Le père allait aux provisions, qui étaient simples : ils ne mangeaient que de la charcuterie

froide, et le couvert était vite enlevé, les papiers gras disparaissaient par la fenêtre, avec tous les détritus. Aux observations de la concierge, qui monta poliment plusieurs fois pour leur demander un peu plus de tenue, la tzigane répondait invariablement par des injures effrayantes et un charabia de mots plus gras encore que les papiers de sa charcuterie. Ils avaient donc reçu leur congé, ils en profitaient et ne se gênaient plus. Ces gens n'étaient pas faits pour habiter un logis sans air, au troisième étage d'une maison de faubourg. Ils n'auraient été vraiment chez eux que dehors, au bord d'une route, la marmite cuisant sur un feu de branches, les enfants se vautrant dans la poussière, les hommes roulant des yeux en faisant grincer et pleurer leurs violons.

En face de l'atelier demeurait un ménage tranquille et posé, qui ne se liait avec personne. Le monsieur, employé à la mairie; la femme, auxiliaire dans les écoles de la Ville. C'étaient, quoique déjà âgés et fort laids tous les deux, de jeunes mariés, et ils vivaient avec zèle tous les quartiers de leur lune de miel. Ils se trouvaient souvent réunis pour le déjeuner et la sieste, après quoi ils aspiraient l'air de la cour. Leurs visages étaient en effet congestionnés, et la femme, tout enamourée, serrait de près son compagnon de table et de lit.

Céline les reluquait, aurait accepté jusqu'à leur laideur pour être à leur place.

Madame Bausse, elle-même, convoitait ce bonheur piteux et peu enviable. Veuve à vingt-six ans, son mari l'avait laissée au bon moment de sa pleine ardeur. Après la tristesse de la séparation et le temps réglementaire du deuil, madame Bausse sentit combien il était cruel d'être veuve, si jeune! Son besoin d'épanchement lui fit rappeler sa mère à ses côtés, et elle attendit alors l'occasion d'un renouvellement de joie conjugale. Mais ses jours s'usèrent dans l'attente. Très grande déjà, elle parut plus grande encore par la maigreur. Selon l'expression de sa mère, elle « fondait ». Sa robe semblait accrochée à une perche. Ses yeux couleur loutre, qui se cernèrent, prirent la douceur des yeux des gazelles; sa voix roucoula pour dire la chose la plus futile, un besoin de tendresse

et de soumission se prouva dans ses moindres paroles, ses moindres gestes. Elle languissait, mal réconfortée par les constantes infusions de tisane que sa mère lui offrait à toute heure. Aussi était-elle patiente et pacifique avec ses ouvrières. Dans le feu du surmenage, quelquefois, elle s'oubliait à commander sèchement, mais elle se souvenait de la « douleur de sa vie », et sa bonté naturelle et son esprit passif réapparaissaient aussitôt sur son visage.

Un jour, ses yeux loutre devinrent plus sombres. Le matin, lorsque les ouvrières se mirent à l'ouvrage, elle leur annonça la nouvelle : le soir, elle dînait dehors et allait au théâtre! Elle était invitée par un locataire de la maison, un monsieur veuf «très bien et sans enfants». La robe de grenadine noire, toilette du lendemain de ses noces, fut retirée de la malle, imprégnée de l'odeur pharmaceutique du camphre. On y ajouta des petits lisérés de velours émeraude, et, la veuve s'envola, les traits illuminés, revêtue de la belle robe, coiffée du chapeau à plumes et portant le réticule en filigrane doré. Toutes les demoiselles suivirent la patronne des yeux, lui envoyant des adieux de leurs mains. La mère de madame Bausse prenait un air narquois et entendu. Toutes se retirèrent de la croisée après avoir vu le « voisin » héler une voiture et y faire monter madame Bausse.

— Comme elle va s'amuser, la patronne... Tant mieux!... Elle qui ne sort jamais! — dit mademoiselle Rose.

— Et puis, autant que j'ai pu voir, il est très bien, le monsieur ! Cela fera un excellent mari pour madame, — appuya madame Poulain avec conviction.

— Il n'est pas mal, — avoua Mélanie, — mais il a les mains trop rouges.

Céline lui expliqua que c'étaient des gants, et des gants à la mode, encore!

Les demoiselles partirent. Quelle surprise! Madame Bausse, tout essoufflée, son chapeau de travers, remontait les marches deux par deux.

— Tiens, madame! — dirent-elles toutes ensemble.

— Ah! le grossier! le malappris!... Remontez, je vous en prie, mesdemoiselles.

Dans l'atelier, madame Bausse se jeta sur une chaise et pleura à chaudes larmes.

— Qu'est-ce que c'est? — disait l'une. — Qu'est-ce qu'il y a? — disait l'autre.

Enfin, parmi ses sanglots, madame Bausse eut le courage de s'expliquer.

— Ah! il m'a prise pour quelque chose de propre!... Vous me connaissez, n'est-ce pas? mesdemoiselles, je suis une honnête femme. Eh bien, à peine en voiture, il m'a dit : « Si, au lieu d'aller au théâtre, nous allions tout de suite à l'hôtel?... » Vous devinez que j'ai forcé le cocher à s'arrêter, et me voilà... Malotru! insolent! — hoquetait l'infortunée.

Madame Poulain eut alors une idée bienfaisante :

— Eh bien, on va y aller quand même, au théâtre! A Belleville, on joue le *Bâtard rouge*. C'est Laclaindière qui joue le rôle. Il y est fabuleux. Ces demoiselles iront prévenir leurs mères, on mangera un morceau ensemble, et on louera une avant-scène.

Toutes, y compris madame mère, redescendirent l'escalier, et, cette fois, en groupe, elles goûtèrent sans encombre les délices des émotions amoureuses, criminelles et sanglantes.

Ce fut un soir, leur journée finie chez la couturière, que Cécile s'aperçut pour la première fois de quelque chose d'insolite chez Céline. Il arrivait à l'aînée de croiser de jeunes garçons sur le chemin du retour, d'échanger avec eux quelque regard, de s'attarder même parfois pour répondre à un mot; Cécile, timide, faisait quelques pas, attendait sa sœur qui la rejoignait.

— Qui est-ce?... Qu'est-ce qu'il te disait?...

— Il me disait bonjour : c'est le frère d'une de mes amies.

— Quelle amie?

— Tu ne la connais pas : une amie d'école, d'avant la guerre.

La petite sentait bien que sa sœur ne voulait pas en dire plus, et elle se taisait jusqu'à leur porte, et se taisait encore chez elle.

Au logis, Céline ne tenait plus guère en place, cherchait tous les prétextes pour sortir, se chargeait de toutes les com-

missions, avait toujours oublié d'acheter du fil ou des aiguilles, et n'en finissait plus de rentrer. Alors qu'il lui aurait fallu cinq ou dix minutes, elle prenait une heure, parfois davantage, était reçue par la gronderie affectueuse de sa mère, les bourrades de son père.

Très bonhomme, malgré ces brusqueries d'ailleurs peu fréquentes, le père Pommier savait choyer et distraire les fillettes, par une sortie, par un cadeau, par une prévenance où se révélait son cœur de vieil homme sensible. Un des plaisirs qu'il leur fit, surtout à Cécile qui avait mieux que sa sœur le goût de la maison, fut de leur faire présent d'une petite chatte blanche qu'il avait trouvée miaulant au coin d'une rue déserte. Ce fut Blanchette, et ce fut l'enfant gâté de la famille. Toute décharnée et lamentable, elle ne tarda pas à devenir souple et gracieuse, et le père, avec ses filles, se réjouit de ses mille tours. Blanchette s'amusait comme une folle avec les bobines, les bouchons, se précipitait d'un bout de la chambre à l'autre en deux ou trois sauts, attrapait des mouches, et même, plusieurs fois, des oiseaux imprudemment posés au rebord de la fenêtre, trop près de ses menues griffes. Elle jouait à cache-cache, se tenait immobile et silencieuse sous un lit, dans un placard, dans une boîte, et tout à coup surprenait par un bond prodigieux. De malicieuse elle se faisait câline au moment du repas, levant son petit nez rose, quémandant sa part, s'installant sur le bras ou sur l'épaule du père Pommier, lequel était ravi de la familiarité de la mignonne bête. Blanchette égaya donc l'intérieur des Pommier par sa gracieuse et fine vie animale, ses mouvements, ses expressions, ses « manières » où l'on découvrait des pensées, des projets, des ruses, des farces. Elle plaisait par son pelage immaculé, ses yeux bleus comme les yeux purs d'un enfant qui commence à se réjouir de la lumière.

L'existence se déroulait ainsi, et il y eut chez les Pommier une période paisible, à peine troublée par les sautes d'humeur et les allures inquiétantes de Céline.

Celle-ci obtint de son père qu'il entrât quelquefois avec elle et Cécile dans un café-concert au bas de la rue de Belleville. Ce n'était pas qu'elle raffolât beaucoup de ce qu'on y chantait.

Cela lui était à peu près égal. Elle écoutait avec la même physionomie absente la forte chanteuse qui déclamait les couplets patriotiques nés de la défaite et le ténor qui soupirait les amours printanières.

C'était la romance lorraine des *Noces de Madeleine* :

Un éclair sillonna la plaine :
Marcel debout tomba sans peur
Et le sang rosé de son cœur
S'en alla rougir une fleur
Du bouquet blanc de Madeleine.

Puis, le *Maître d'école alsacien* :

La patrouille allemande passe :
Baissez la voix, mes chers petits...
Un jour la langue du pays
Nous la parlerons dans l'Alsace.

Et tant d'autres du même genre : *la Taverne prussienne*, — *le Fils de l'Allemand*, — *l'Appel après le combat*, — *la Sentinelle perdue*, — *Une Tombe dans les blés*, — *Chapeau bas devant la Marseillaise !*

Le père Pommier, qui avait fait la guerre, et qui en avait des souvenirs différents de ces rengaines, n'aimait pas beaucoup, au fond, ces déclamations, et il croyait, non sans raison, assister à un office patriotique mal célébré. Il préférait encore les chansons d'amour, malgré leur sirop trop sucré. Il savourait les strophes doucereuses de *l'Amour n'a pas de saison* :

Mais que les bran - ches
Soient toutes blan - ches
Ou qu'au printemps verdisse le ga - zon,
Rose, je t'aime
Toujours de même,
Car en amour il n'est pas de sai - son !

Il applaudissait au défilé de *Brise des nuits*, — *Sous les roses*, — *la Folle par amour*, — tout le répertoire des ivresses amoureuses, qui alternait avec le répertoire des fureurs patriotiques.

Céline écoutait vaguement, accompagnait de la voix au refrain; mais sa pensée semblait être toujours ailleurs. Elle était comme la plupart des spectateurs, elle goûtait le café-concert pour lui-même, pour son atmosphère chaude, pour son odeur de tabac et d'alcool, de même qu'elle lisait les romans-feuilletons affreux : — tous les jours pour un sou de viol, d'assassinat, de mystère et de violence.

Cécile, par nature, avait horreur de cette littérature-là. Elle tenta de lire le feuilleton que lisait sa sœur, elle n'y parvint pas : cela sans grand mérite, car ces sottises rebutaient son esprit net, amoureux de vérité sans le savoir. Ce fut à ce moment qu'elle commença vraiment de lire. Elle prit les livres de ses frères, laissa de côté les brochures politiques, les œuvres dépareillées de Proudhon, les rangea soigneusement, respectant ce qui avait été la vie et la mort des deux jeunes hommes. Mais elle eut une émotion violente avec *les Misérables*, avec *Eugénie Grandet*, s'intéressa aux imaginations du *Juif Errant* et des *Mystères de Paris*. Désormais, chaque soir, il lui fallut sa séance de lecture, jusqu'à l'heure où se fermaient ses yeux fatigués d'ouvrière.

Le père Pommier, plusieurs fois, le dimanche, entra avec ses filles à quelque bal-guinguette. Ils montèrent jusqu'au lac Saint-Fargeau, où de beaux peupliers ombragent l'eau paisible d'une mare.

Ils flânèrent aussi aux bals de leur ancien quartier : — les Barreaux-Verts de la Chaussée, l'Élysée-Ménilmontant, rue Julien-Lacroix. Ici l'endroit était assez particulier : un jardin de beaux marronniers, un asile quasi familial. Les traditions des bonnes apparences s'y étaient en partie maintenues, le public et les mœurs n'y étaient pas les mêmes que dans les bals des boulevards extérieurs. Des fillettes descendues dans Paris avaient la nostalgie de cette verdure, de cette musique, de ce décor des premiers aveux et des premières révélations, et, certains jours, on y voyait revenir les demoiselles huppées des magasins de la rue de la Paix et du quartier de la Madeleine.

Céline ne s'amusait pas beaucoup là, malgré tous ces agréments : le père Pommier, en effet, se rappelant les recom-

mandations faites au départ, ne quittait pas ses filles une seconde. Mais si, par hasard, il s'oubliait à quelque table avec des amis rencontrés, bien vite, Céline filait à l'autre bout de la salle, dansait comme une enragée. Elle revenait, essoufflée, en nage.

— Que je te voie, mâtine! — disait le père Pommier. — Et surtout, qu'il ne t'arrive pas d'aller danser ailleurs!... Si jamais tu te permettais d'entrer à la salle Favier, où il n'y a que des gouapes, tu aurais affaire à moi.

Céline ne répondait pas, souriait, ou faisait la moue.

La singulière fille ne paraissait plus animée du désir du luxe. Elle avait sa coquetterie à elle, de bagues et de rubans, de broches en acier et de colliers en bois imitant le corail, mais elle regardait sans envie les princesses de la couture égarées dans ces parages. Son goût était tout autre, sans doute : il y avait en elle une folie qui aurait préféré s'ébattre dans quelque salle sordide, aux murs couleur de sang et lie de vin.

Son temps d'apprentissage fini, elle annonça qu'on lui avait indiqué une nouvelle patronne qui demeurait au bas du faubourg du Temple. Sa mère alla se renseigner, fut satisfaite, et désormais Céline, délivrée de la compagnie de Cécile, put musarder à son aise, rentrer tard, veiller. Désormais aussi, elle dit avoir des camarades, se promena avec de jeunes ouvrières comme elle, obtint de sortir quelquefois le soir ou les jours de congé. Elle était souvent taciturne, dure, renfrognée, faisait tête aux observations.

Son visage changeait. C'était encore une fillette fraîche à la bouche rose, mais il y avait en elle quelque chose de fatigué, un léger creusement des joues, un assombrissement des yeux bleus, une fébrilité impatiente du geste. Son corps était présent, mais c'était tout. Ses lèvres remuaient comme si elle parlait ou comme si elle chantait. Elle ne s'intéressait plus à personne des siens, ni à rien de ce qui se disait et se faisait chez elle. Elle était d'une gaieté bruyante qui remuait tout, cassait tout, ou d'une tristesse impossible à dissiper. Sa sœur sentait qu'une séparation, qu'elle ne comprenait pas très bien, se faisait entre elles.

Par la faute de Céline, les soirées de théâtre devinrent plus

rares ; le samedi, elle fut souvent retardataire. Et le père fit comme elle, s'attarda de son côté. Les deux sœurs n'eurent plus guère de distractions communes.

La grande, émancipée, avide de vivre, coureuse des soirs et des dimanches, adolescente qui devenait femme, souvent éreintée et parfois désabusée, avait des heures de lassitude ou d'ennui, ou de désespoir, qu'elle passait chez elle quand elle ne pouvait faire autrement, — répondant aux réprimandes par des bouderies, subissant les reproches avec des yeux mauvais et des sourcils froncés.

La petite, ponctuelle, peureuse d'aventures, toute blanche et un peu rose, hermine de faubourg craintive du ruisseau de boue, regardait partir sa sœur, brusque, furtive et joyeuse, et la voyait revenir haletante et fanée, des lueurs dans les prunelles. Elle gardait le silence pendant les racontars, les récits embrouillés; la gêne l'envahissait aux paroles confuses et aux mouvements gauches du mensonge.

La fillette ne retrouvait son aînée que parfois, aux longues heures des crépuscules d'été, pendant certaines après-midi de dimanches occupées à retoucher des costumes, à enrubanner des chapeaux. Elles écoutaient ensemble la musique du joueur d'orgue, les airs langoureux et énervants, et il advint que Cécile se laissa une fois emmener par Céline, dans la rue, vers des jeunes gens qui attendaient. Mais elle eut un effroi devant les figures brutales, se sauva, et Céline dut la rejoindre pour la calmer, l'empêcher de la trahir en se trahissant.

Ni son père, ni même sa mère, ne soupçonnèrent quel usage elle pouvait faire de ses instants de liberté. Elle avait toujours quelque motif plausible à alléguer. Toute son intelligence était appliquée au mensonge, toute son énergie employée à courir vite où son destin l'appelait. Elle fut celle qui se promène enlacée par un bras d'amoureux sous les arbres d'un boulevard ou d'un square, celle qui tournoie, emportée par la valse, aux mains d'un jeune mâle à face de bête féroce. Elle était pareille à ces phalènes qui s'en vont le soir se jeter contre les vitres éclairées jusqu'à ce qu'elles s'y brisent et retombent calcinées.

## V

### L'ALCOOL

Le père Pommier se brûlait à d'autres flammes. Insensiblement, depuis les jours du Siège, il avait pris goût à la boisson : — à toutes les boissons, le verre de vin avalé au hasard, l'apéritif de n'importe quelle couleur. — La mort de ses fils avait fait mourir aussi quelque chose en lui, la faible volonté qui vacillait au gré de la rencontre. Autrefois il cédait, ramené par Justin, par Jean, comme un enfant. En ce temps-là, le verre bu aux minutes de repos n'était jamais suivi d'un autre.

— Viens donc, vieux père, le vin est meilleur à la maison...

Maintenant il succombait chaque fois.

L'invite et le piège étaient fréquents. Les décors et les scènes du drame de l'alcool se multipliaient, et le vieil ouvrier, peu à peu, y eut son rôle de figurant et d'acteur, à son grand dommage. Le père Pommier rentra encore une fois chez lui avec une meurtrissure au visage : un coup qu'il avait reçu, dit-il, en voulant séparer deux combattants. Un autre jour, il était manifestement ivre, parlait trop, la langue embarrassée, répétait dix fois les mêmes histoires. Sa femme voulut le sauver : elle lui fit honte devant ses filles, et le brave homme promit de ne plus s'arrêter au maudit comptoir. Il manqua à sa promesse, mais il était surveillé : il vit devant lui le visage résolu, les yeux impératifs de sa femme, et il se soumit sans mot dire. Il devint alors hypocrite, sut tromper la surveillance. L'heure verte sonne partout à la fois : le père Pommier but loin de chez lui, à l'un des angles du faubourg du Temple et du canal. Il fut la victime de ce guet-apens de l'absinthe installé à l'entrée du faubourg. Il y tomba le premier jour où il passa devant la vitre claire et le comptoir éclatant. Un calcul lui fit prendre sa décision brusque d'entrer et de boire : il se dit que, là, il ne pouvait subir la venue et le reproche muet de sa femme, la gêne de la douce

autorité qui l'aurait détaché de l'endroit dangereux et ramené comme en laisse. Caché dans la foule des buveurs qu'il ne connaissait pas, il était tranquille, isolé de tout, égaré, perdu dans un pays délicieux, dans la forêt verte de l'absinthe aux senteurs capiteuses.

Comme les autres, il boit et il apprend à boire. Il savoure maintenant le breuvage subtil : il sort, la tête chaude et active, il se croit rajeuni. Quand il rentre, il se tient droit, il est aimable, il ne morigène personne. Il n'en est encore qu'à la période de légère surexcitation, très légère, et, si le parfum d'absinthe ne le dénonçait pas, on pourrait le croire simplement jovial et enjoué. Mais l'abattement succède à cette agréable faconde. Il mange sans faim, en se forçant. Le vin du ménage lui semble fade, et à peine le repas est-il fini qu'il est en proie à une invincible envie de dormir. Il se couche, tombe aussitôt au lourd sommeil.

Un jour, buvant devant le comptoir, il fait un mouvement machinal comme s'il était attiré par quelque aimant, et il découvre au carreau les frimousses de ses deux filles. Il a l'air interdit d'un enfant pris en faute, sa main tremblote en posant le verre, et, pour dissimuler son embêtement, il les fait entrer, malgré le refus de Cécile, les accable de plaisanteries et de gentillesses, ne sait plus ce qu'il dit ni ce qu'il fait, les oblige à boire une absinthe à elles deux. Elles reviennent avec lui, grises comme des oiseaux qui sortent d'une vigne. Devant la mère au visage bouleversé, le père essaie de plaisanter, Céline rit, Cécile pleure.

— Ben quoi ! nous avons pris la « verte » tous les trois.

La mère fait coucher ses filles, les endort, — Céline sournoise, Cécile désolée, — et elle retourne vers le père, lui parle net, comme elle sait parler. Mais elle s'aperçoit vite qu'il entend à peine : elle le laisse se coucher et dormir.

Le lendemain, qui est un dimanche, ils ont la conversation ajournée la veille. Le père Pommier est très doux, très conciliant, il écoute ; il répond par l'éternelle raison des buveurs de toutes professions :

— C'est le métier qui veut ça !

Tout de même il semble comprendre, et, elle, voulant profiter de ses avantages, lui dit qu'il a l'air fatigué, qu'il a

changé, vieilli, qu'il ferait bien de boire, au moins pendant quelque temps, de l'eau rougie à ses repas, ou du lait, s'il veut. Le père Pommier rigole et se cabre :

— Mais, ma pauvre femme, de l'eau, du lait, ce n'est pas ça qui me donnera des forces !

— Des forces, tu vois bien que tu n'en trouves pas dans le vin et l'absinthe.

— Tu crois, toi ! Il n'y a que ça, pourtant, pour vous remonter un homme.

Elle ne se décourage pas, insiste tant et si bien qu'il finit par consentir à l'eau rougie, qu'il s'engage à ne rien prendre en dehors de ses repas.

De fait, pendant les jours qui suivent, le père Pommier est un exemple de sobriété, revient sur l'impériale de l'omnibus pour ne pas être retardé en route par les copains, rentre plus tôt, apporte des semaines qui n'ont été écornées chez le liquoriste.

Il y eut malheureusement des arrêts dans son travail, des mortes saisons, des jours de maladie. Il fallut toucher plusieurs fois aux mille francs de la tante d'Andilly pour payer le terme, pour acheter des vêtements, du linge, pour solder des notes chez le boucher et le boulanger. Peu à peu la somme s'épuisa ainsi. Grâce à ces mille francs, les Pommier ne connurent pas la misère ; — grâce aussi à l'économie, à la vigilance de la mère.

Le père Pommier maugréait et s'ennuyait lorsqu'il n'avait rien à faire. Lorsqu'il avait gagné sa journée, il était heureux de se retrouver chez lui, d'être reçu par le regard accueillant de sa femme, par la câlineie de Céline, par l'air sérieux et content de Cécile, où sa mémoire reconnaissait toujours un peu de Justin et de Jean. Blanchette aussi lui faisait fête, avec toutes sortes de démonstrations. Il était ravi d'apprendre que la petite chatte blanche le sentait venir de loin, et il l'entendait miauler derrière la porte avant qu'il eût tourné la clef. Sitôt qu'il était entré, elle se jetait sur lui, se frottait à ses jambes en ronronnant, lui grimpait aux épaules, câline et contournée, lui devenant un col de fourrure vivant. Il la prenait, la faisait sauter comme il faisait autrefois de ses petites

filles, l'appelait près de lui pendant le dîner, la laissant happer de bons morceaux dans son assiette. Il était alors satisfait. Mais, s'il buvait peu, il ne mangeait guère non plus. La nourriture lui répugnait chaque jour davantage, et il lui fallait un effort visible pour achever ce qui lui était servi, n'y arrivant pas toujours. Après le repas, il était triste, et sa femme remarqua qu'il changeait réellement, qu'il maigrissait. Plusieurs fois aussi, elle s'aperçut qu'il était congestionné, qu'il avait les yeux tout drôles.

Un soir, il dit brusquement :

— Tu ne vois pas que Blanchette est malade ?...

Il la prend, l'observe.

— Mais oui ! — dit-il, — elle est enragée !

— A quoi penses-tu ? — dit la femme, surprise, regardant Blanchette et son mari.

La chatte ronronnait dans les mains du bonhomme, fermant à demi ses yeux bleus.

— Oui, oui, — dit-il, — elle est enragée : il faut la tuer.

Elle lui retira l'animal des mains. Il n'y fit pas attention, se mit au lit.

Au matin, la mère revint sur cette lubie extraordinaire :

— Pourquoi donc voulais-tu, hier soir, que la chatte fût malade, et pourquoi voulais-tu la tuer ?

Il ne se souvenait de rien, alla comme d'habitude à son travail, puis les fillettes partirent pour l'atelier, la mère resta seule. Elle fut étonnée, vers dix heures, de voir son mari rentrer.

— Oui, — dit-il, — j'ai mal à la tête. Je vais me reposer... Tu me réveilleras à trois heures : j'ai promis de retourner chez le patron, malgré qu'il m'ait bien recommandé de me soigner et de ne pas me tracasser pour ma besogne. Ça ne fait rien. j'irai tout de même.

Il dort, en effet, jusqu'à trois heures, puis il se lève avec une physionomie bizarre. C'était en décembre, il faisait très froid : la petite chatte était roulée en boule auprès du poêle. son fin museau entre ses pattes.

Pommier la regarde :

— Mais tu ne vois donc pas, Marie, que la chatte est enragée !...

Avant que sa femme ait pu seulement faire un pas pour l'en empêcher, il se baisse, saisit la chatte par le cou, l'assomme d'un coup de poing, la rejette inerte, sans que la petite bête ait eu le temps de se réveiller. Puis il s'en va, ne veut rien écouter... A son retour, on n'ose rien lui dire, et lui non plus ne fait aucune allusion à ce qui s'est passé.

Plusieurs jours encore, sans rien d'insolite dans les allures du père Pommier. Un soir, il rentre très gai, dit qu'il a fait une bonne journée, embrasse tout le monde, dîne, se couche, s'endort. Vers minuit, il se réveille, pleurant à chaudes larmes, prend les mains de sa femme, lui demande pardon de lui avoir fait parfois du mal, et pendant plus d'une heure il parle. Toute sa vie repasse dans ses paroles : leur mariage, la naissance de leurs fils, de leurs filles, leurs années de travail, de chagrin, de joie... Il revoit les jours du Siège et de la Commune, la mort de Justin à Buzenval, de Jean au Père-Lachaise ; il dit qu'il faudra faire bien attention à Céline, et que Cécile est une bonne petite fille...

Sa femme est navrée et inquiète, veut le tranquiliser :

— Mais oui, mon pauvre homme, nous avons tout supporté, et nous sommes encore là... Et nous pouvons encore être heureux avec nos filles... Mais pourquoi me dis-tu tout cela ?

— J'aurais bien voulu être heureux avec vous. J'aurais voulu nous retirer tous à la campagne, dans une maison avec un jardin. On aurait eu des lapins, des poules. On aurait respiré un autre air qu'à Paris.

— Mais oui, nous nous retirerons à la campagne, — dit sa femme. — Allons, ne pense plus à tout cela, dors tranquille.

Mais il continue, lui dit qu'il l'aime bien, qu'il a toujours fait son possible pour qu'elle eût la vie la plus douce et la meilleure.

— Si je t'ai fait de la peine, pardonne-moi, — répète-il sans cesse, car c'était sans le vouloir. — J'ai été entraîné, je ne pouvais pas résister. Je me promettais toujours de ne plus recommencer, et toujours je retournais à ce sacré comptoir. Je ne sais pas ce qui me menait : c'était comme une force qui me poussait. Bien des fois, à la porte, je voulais me sau-

ver, mais ma main prenait la poignée, et j'entrais sans savoir ce que je faisais.

Et il recommençait :

— Je t'aime bien, pardonne-moi...

Et il l'embrassait comme du bon pain. Elle ne put s'empêcher de pleurer avec lui.

Il se tait, elle le croit calmé, quand tout à coup il se lève, tout frémissant, tout dégoûté, s'écriant que le lit est plein de punaises. Sa femme allume la lampe, lui fait voir qu'il se trompe. Il a passé un pantalon, il va, vient, se démène.

— Mais regarde ! — s'écrie-t-il. — Les draps en sont couverts... Elles sortent du plafond, descendent le long du mur Tout en est noir...

Il veut les tuer, se précipite. Ses filles, réveillées, viennent. Il ouvre la porte du logement, se sauve en criant qu'il va à son travail. Sa femme descend derrière lui, ne peut suivre sa course dégringolante, entend la porte de la rue s'ouvrir et se refermer. Les deux sœurs, qui se sont mises à la fenêtre, ne voient qu'une silhouette gesticulante qui s'enfuit, et qui bientôt se perd dans la nuit glaciale.

Elles rejoignent leur mère, courent avec elle, ne savent quelle direction suivre, rentrent, espérant que lui aussi est revenu. Rien !... Elles recommencent leurs recherches, vont chez le patron, battent le quartier, le chemin qui était son chemin chaque jour. Au matin seulement, elles sont épouvantées par une lettre administrative qui leur fait savoir que le père Pommier est à l'hôpital Sainte-Anne.

Il lui est arrivé ceci que, très loin, au quai de l'Hôtel-de-Ville, les gardiens de la paix l'ont arrêté, fiévreux et hagard, n'ont pu tirer aucune réponse de lui. Ils l'ont conduit au poste, où il a été pris d'un délire furieux, a voulu tout saccager. On a dû lui mettre les menottes, l'attacher, le garder à vue. Du Dépôt, le médecin l'a envoyé à Sainte-Anne, où il n'a pu être maîtrisé que par la camisole de force. A travers ses cris entrecoupés, il a pleuré son nom et son adresse. Les trois femmes apprennent cela à l'hôpital.

— Et maintenant, où est-il ?

— Il est là. On va vous mener vers lui. Il est décédé dans un accès de delirium.

On guide les trois malheureuses, pâles et muettes, par des couloirs, on ouvre des portes, et subitement, sur une dalle d'amphithéâtre, elles voient le pauvre père Pommier, tout blême, la barbe presque blanche, les yeux clos. Son visage est d'une tristesse indicible.

Elles l'embrassent et sanglotent. Il est dur et froid comme un marbre.

Le lendemain, elles viennent l'enterrer, suivent toutes trois le cercueil, sur lequel elles ont déposé un bouquet de violettes, et elles rentrent...

Elles restèrent toute la fin de la journée sans trouver rien à se dire, hébétées par la catastrophe, ayant la sensation qu'une main violente et irrésistible s'était abattue sur la maison, avait raflé le père Pommier en un instant. Tout à l'heure il était là, et maintenant il n'y est plus. Machinalement, on le cherchait, et on ne le trouvait pas. Il s'était évanoui, il avait disparu, et il ne reviendrait jamais. La mère songeait à ce vieux compagnon d'existence qu'elle avait aimé aux jours de sa jeunesse, et qui était devenu peu à peu comme un enfant parmi ses enfants. Le sentiment qu'elle avait eu pour lui était un sentiment maternel, et il avait accepté cette tutelle, s'habituant facilement à s'en remettre à elle de tous les détails de sa vie, craignant ses observations et ses reproches. De même il avait été pour Céline et Cécile un bon camarade plutôt qu'un père, un camarade qui criait parfois et se fâchait, exerçant sur elles, oh! faiblement, l'autorité dont il ne se servait pas envers sa femme, mais bien plaisant malgré tout, sachant distraire et faire rire les fillettes. Aussi toutes trois éprouvent-elles la même douleur.

Céline, si légère, si insensible, pleure à gros sanglots, et sa mère et Cécile doivent la caresser et la calmer. Et toutes trois, aussitôt, doivent reprendre les travaux habituels de la maison...

Tout de suite, la mère a le sens exact de leur situation. Elle se voit soudain, avec ses quarante-huit ans, comme une vieille femme presque finie. La glace lui montre son visage creusé en masque funèbre, une poussière d'argent aux cheveux, les yeux brillants et scrutateurs où toute la vie est

réfugiée. En face d'elle, Céline et ses vingt ans. jolie, les yeux veloutés, la bouche rose entr'ouverte, avec quelque chose de flétri, d'incompréhensible, une subite fatigue de sa jeunesse, — et Cécile avec ses quinze ans, Cécile qui n'est pas jolie et affriolante comme sa sœur, mais qui rayonne d'un doux mystère : il y a en elle la beauté, la pensée en formation, une lumière semble émaner de son front bien fait, de ses yeux gris, attentifs et spirituels.

Tous les hommes de la famile partis, le problème de la vie va maintenant se poser de façon plus catégorique devant les trois femmes réunies, ce soir-là. en cette veillée silencieuse.

GUSTAVE GEFFROY

*(La fin au prochain numéro.)*

# MES CHATS[1]

## L'EGYPTIENNE COQUELUCHE[2]

Coqueluche porte une fourrure splendide : sur un manteau noir d'ébène et lustré, se détachent des coups de feu d'une chaleur de ton toute vénitienne; la robe est blanche, d'une pureté admirable, ainsi que les quatre pattes, — sauf une tache d'or roux qui chausse un des pieds. — La bouche rose est encadrée de blanc avec de grandes moustaches. Cette bouche lui donne un air jeune, innocent. Mais, au-dessus, deux taches, l'une noire et l'autre feu, encadrent les yeux et leur donnent une expression singulière et comme deux physionomies, l'une ardente et toute en lumière, l'autre sombre et sauvage.

Coqueluche est de la grande espèce; elle rappelle précisément le chat égyptien, haut sur jambes, l'oreille grande et bien dressée. Elle est peu mouvante, peu caressante; elle ne semble pas participer à la vie des maîtres, et pourtant elle reste. Elle aime à ne pas bouger, et cependant elle a des fugues subites, des emportements; mais d'elle à elle, isolément. Elle a des peurs sans raison, se fâche contre un ennemi qu'on ne voit pas. Elle a des visions, et l'esprit comme plein de ressouvenirs sombres.

1. Voir la *Revue* des 15 octobre et 1er novembre.

2. Coqueluche appartenait à la propriétaire de la maison, où monsieur et madame Michelet avaient élu domicile pendant l'hiver de 1865-1866, — un ancien couvent d'Augustins, place des Palmiers, à Hyères. — Elle n'avait pas tardé à s'attacher à madame Michelet plus qu'à sa vraie maîtresse.

Le soir, elle cherche au fond du salon les coussins des canapés, et, dans la lumière éteinte que lui fait l'abat-jour de la lampe, elle semble se rassurer. On croirait qu'elle dort; point du tout! Je rencontre dans l'ombre ses grands yeux fauves tout ouverts sur moi. — Cette rencontre du regard décide parfois une chose imprévue. Elle part brusquement du coussin, s'élance sur mes genoux, s'enroule, mais d'une façon presque sauvage, sans ces grâces abandonnées que prend le chat dans la sensation du bien-être.

Pourtant sa confiance me touche : je me gêne pour elle, je ralentis mes mouvements, afin que rien de moi ne la trouble. Elle va s'endormir, dirait-on? J'ai compté sans ses songes. Tout d'un coup, elle se dresse, regarde autour d'elle, ramène sur moi la fixité de son œil froidement lumineux. Je lui déplais; elle me *fûte*, et retourne à ses coussins.

On ne sait si ces bizarreries tiennent à son caractère ou à sa position : elle va bientôt nous donner des petits.



Les jours qui précèdent la délivrance, elle est toute agitée: elle cherche à se faire son nid près de nous. Mais, comme on l'emporte le soir, ses petits naissent au grenier, et n'ont pour berceau que le fond d'un panier et pour couche une sèche feuille de papier.

Le matin, elle accourt tremblante au bord de l'escalier et, par ses miaulements, nous avertit, nous appelle. Les bonnes veulent toucher à ses petits : elle se jette sur leurs mains.

Je monte la voir. Elle voudrait que je reste, me poursuit.

A huit heures, on lui prend un petit, ce qu'elle voit très bien; elle court dans les escaliers, puis remonte près de ceux qui restent. Jusqu'à deux heures de l'après-midi, elle n'a pas sa tête à elle.

Je fais descendre le panier. Les bonnes le gardent d'abord dans leur chambre. La mère reprend ses petits, les emporte au grenier. A mon tour, je les prends chez moi. Coqueluche plonge au fond du panier, y reste, semble se calmer; mais, par moments, les spasmes de la peur, du saisissement la repren-

nent. Elle regarde toujours aux mains des bonnes, les frappe, si elles font mine de toucher encore à ses petits.

Beaucoup plus confiante envers moi, elle ne vit pas moins en aparté, et reprend ce que j'appelle son dialogue sombre d'elle à elle. On dirait les grondements de la lionne qui sent venir l'ennemi : toute la gamme des intonations.

Le cri d'un chat mâle, d'un chien, des coups frappés sur un meuble, la mettent en émoi, réveillent une sourde colère.

Elle s'isole et pourtant veut ma société, me prie par son miaulement de mettre le panier près de moi.

Le matin, elle voudrait monter avec ses petits sur mon lit : elle n'ose, elle craint de leur faire du mal. Afin que je voie son désir, elle monte et se dispose pour allaiter. Je lui mets ses petits : elle ouvre et ferme les yeux de béatitude.

Mais les enfants, tout aveugles qu'ils sont, sentent qu'on les a déplacés et pleurent, bien qu'ils soient sur la fourrure. Coqueluche, qui veut rester, prend toutes les poses imaginables pour les mettre à l'aise, les contenter. Elle donne à sa voix une douceur tendre et comme priante. Mais ces petits entêtés continuent leurs plaintes. Il faut les descendre et Coqueluche suit, avec un air qui dit tout son ennui. Lorsqu'elle les a endormis, elle remonte passer un moment dans mes bras, regarde par instants si tout va bien, et se replonge.

Les petits chats, quoique aveugles jusqu'au huitième jour de leur naissance, dès le sixième jour font les plus jolies mines. Ils se prennent la tête, joignent leurs petites pattes, font en se traînant le tour de leur mère. Coqueluche aime qu'on les voie faire. Elle-même les excite, les mord doucement, les fait un peu sauter. Mais ce jeu est encore trop vif pour eux, ils se plaignent.

***

Mon mari achève en ce moment son Louis XV; et moi, je lis l'histoire de la révolution de Saint-Domingue. Il en résulte que, tout naturellement, nos deux nourrissons reçoivent des noms historiques. La petite chatte s'appellera *Pompadour* et son frère *Toussaint-Louverture*.

Ils sont tous deux en grand contraste. Pompadour est toute rose, sous sa robe blanche et or. Elle est jolie, mignonne, gracieuse, nerveuse, se plaint de tout. Toussaint-Louverture est tout noir, avec des lueurs fauves. Ce fauve mêlé d'un peu de fumée lui donne un petit air diabolique. Il a la tête forte et ronde; il miaule peu, il est calme : on dirait qu'il réfléchit. Le nom du sombre héros lui convient.

Le huitième jour, les yeux s'ouvrent, mais ne voient rien. Mais, dès le onzième jour, le regard s'arrête sur vous et cherche à vous reconnaître. Avec l'aide du regard, l'intelligence se développe. Pompadour joue déjà avec la patte de sa mère. Elle est ravissante de grâces innocentes, et pourtant, malgré moi, je préfère Toussaint, tout enveloppé en lui, sans cris, ni presque de mouvements.

Coqueluche les aime avec passion, mais n'est vraiment heureuse que sous notre regard. Les enfants et elle voyagent. au fond de leur panier, du salon à la chambre à coucher, où je les porte, selon les heures.

Nos amis, en général, ne les troublent pas. Seulement, elle ramène fortement ses petits sous elle, s'ils approchent. Si c'est moi, elle se détend, me les livre pour ainsi dire, me met de moitié dans ses tendresses.

Un matin, nous recevons à déjeuner deux jeunes gens de Toulon, l'un demi-blond avec des yeux bleus, l'autre brun, avec de grands yeux noirs. On cause : Coqueluche, qui est là, et qui regarde, à travers les jours de son panier, s'agite, se dresse, se replonge, se parle, fait des *mon-ons* significatifs. Je la flatte de la main, je cherche à la calmer, mais elle ne semble plus me reconnaître. — Elle en veut, visiblement, au jeune homme brun. Elle n'y tient plus, saute du panier et vient le voir de plus près. Peu à peu, toujours continuant ses *mon-ons*, elle se hérisse, elle s'embusque, elle va s'élancer. En grande hâte, j'emporte ses petits. Ce mouvement fait diversion. Coqueluche me suit. Mais elle n'est plus à ses enfants; elle flaire sous la porte que j'ai refermée, miaule, gronde, veut revenir : la curiosité est plus forte que la prudence. J'ouvre : elle rentre, sombre, irritée, tourne autour de celui qui est son ennemi. Nous restons immobiles et cette immobilité même l'inquiète plus que le mouvement. Une seconde fois,

elle se rase pour prendre son élan. Je dois m'interposer et, définitivement, je l'éloigne.

*
* *

Le vingtième jour, Pompadour et Toussaint sortent et rentrent au panier. Le matin, à l'heure du café, ils grimpent par les couvertures et viennent prendre leurs ébats sur mon lit, pour eux un vaste champ. De temps à autre, ils ramènent sur moi leurs yeux encore bleus, indécis, qui semblent ne voir qu'à travers un brouillard. Coqueluche me regarde aussi, l'œil à demi fermé, avec des *monrrons* attendris. Qu'il y a loin, aujourd'hui, d'eux à l'être impersonnel des premiers jours! Pompadour a déjà toutes les grâces malignes de son espèce; Toussaint, toutes les gravités d'un homme d'État.

Il m'en coûte de me lever, de les laisser tous trois sans moi jouer leur petite comédie. Quel temps je perds à ma toilette, revenant sans cesse à eux, les prenant, les agaçant! Pompadour secoue sa gentille tête avec des petits airs de menace rieuse. Toussaint lève gravement la patte, se souffle, grossit sa tête : je crois voir lord Brougham.

*
* *

Le temps a marché. Coqueluche fait maintenant de fréquentes absences : elle va prendre l'air, le soleil, et surtout veiller aux chiens qui montent et pourraient surprendre ses petits errants. Il y a parfois dans l'escalier des assauts, dont l'effet se double sous la voûte de notre église, car nous habitons au cœur même de l'ancien couvent des Augustins. Coqueluche est magnifique à voir dans ses colères maternelles : elle se fait grosse autant qu'elle peut; les taches de feu de sa robe ont comme des étincelles. Les chiens de détaler; mais, avant qu'ils soient en bas, quels beaux coups de griffe appliqués sur les reins! La peur autant que la douleur tire de ces malheureux des cris lamentables. Quand ils ont passé le seuil, Coqueluche remonte, digne, apaisant son courroux dont on voit encore longtemps après les dernières

agitations dans les battements spasmodiques d'une queue fièrement hérissée.

Souvent elle vient se rassurer sur mes genoux, et, du regard, d'un certain roulis intérieur qui gronde encore, elle semble dialoguer avec moi, me dire : « Tu as vu comme je les ai relancés!...» Je ne sais si, en avançant, je ne lui deviens plus nécessaire que ses petits, car elle n'a plus l'air de se souvenir de son ancienne maîtresse ni de l'ancien domicile. Elle n'est vraiment chez elle que chez nous. Mais voilà le jour du départ qui approche : je m'en veux maintenant de m'être tant attachée à cette petite famille.

Je passe des heures demi-couchée sur le tapis du salon, à les regarder faire. Ils me connaissent bien, et leur mère les attire toujours de mon côté. Nous jouons ensemble à la poste, à cache-cache. Quelquefois je les ai tous trois grimpés sur mes épaules. Toussaint se penche, me donne sur la bouche des coups de patte sans griffes, mais avec la lourdeur d'un vrai petit ours. J'en raffole.

Au dernier moment, je tâche d'y songer moins : car, à chaque minute, me prend l'envie de les emporter tous avec moi. Coqueluche, qui me voit faire les malles, s'en inquiète. Elle voudrait être à la fois au salon, où est son petit monde, et ne pas quitter ma chambre. Elle miaule, prend ma robe avec ses griffes : je cède, et rien ne s'achève.

Le matin du départ, la pauvre bête a oublié complètement ses petits. L'heure est arrivée ; elle s'attache à tous mes pas. Je cherche Toussaint et Pompadour, le cœur bien gros, pour les embrasser une dernière fois. Ils ne sont pas là. Et l'heure presse. Il faut pourtant que je les embrasse! Enfin, je découvre Pompadour plongée sous les couvertures, et toute détendue dans la douce chaleur. Je les prends tous trois, je les serre, et je pars. — Mais Coqueluche ne l'entend pas ainsi. Toute effarée, elle descend derrière moi, me suit, traverse la place des Palmiers, vient à la diligence. Il faut que sa maîtresse la prenne et l'emporte, la fourrant de vive force dans son tablier. Je ne l'ai plus revue.

Sa vraie maîtresse, près de laquelle il lui fallut bien revenir, ayant changé de domicile et l'ayant laissée aux nouveaux locataires qui succédaient, la pauvre Coqueluche, ballottée,

dépaysée par ces changements répétés, sembla bientôt n'être à personne et de plus en plus s'isola. Lorsque l'année suivante, je demandai à la voir, on me répondit : « Elle est morte. »

## TIGRINE

### I

#### LA PREMIÈRE RENCONTRE

15 août 1872.

Il y a juste trois mois que nous avons *Tigrine*. Elle avait un mois à peine quand je l'ai achetée[1].

A six heures du soir, nous entendons miauler dans l'escalier : C'est un jeune chat, poursuivi par le concierge, qui s'affole et cherche un refuge.

« Entre, lui disons-nous, la pâtée est toute prête, et voici une demoiselle pour te recevoir. » Mais, à ce premier moment, la pâtée est le meilleur du gîte. Il y a peut-être longtemps qu'elle manque : qui sait d'où l'on vient, et combien d'heures on a jeûné?...

Tigrine, avertie, se présente[2]. En pareil cas, deux chiens iraient follement l'un à l'autre. Les choses ne se passent pas ainsi dans la gent féline. Le premier mouvement semble plutôt une rencontre ennemie. On sent, dans la race, qu'elle

1. C'est le 13 mai 1872 que madame Michelet avait trouvé, à Paris, chez un marchand d'oiseaux, la mère de Tigrine, avec trois petits. Cette chatte, qui avait presque la taille d'un chat sauvage, venait d'un pays boisé, et avait été découverte, avec sa portée dans une hutte de bûcheron. Tigrine séduisit madame Michelet par sa belle fourrure d'habitante des bois, et par son air sérieux, son air « *grand-duc*, quand elle rejetait les oreilles en arrière et que son œil se fixait sur vous, ennuyé, avec des lueurs fauves qui ne disaient rien de bon. » Elle s'accoutuma vite à sa maîtresse, s'attacha tendrement à elle, mais garda toujours quelque chose de ses origines sylvestres, et un je ne sais quoi de mystérieux qui imposait à madame Michelet, bien habituée cependant à pénétrer l'âme de ses animaux domestiques.

2. Michelet a noté, dans son *Journal*, à la date du 15 août, cette rencontre des deux chats. Il passait à Paris, avec sa femme, cet été de 1872, travaillant à son *Histoire du XIX^e siècle;* au commencement d'octobre, il tomba gravement malade : une fluxion de poitrine, accompagnée d'une demi-paralysie de la main droite.

soit domestiquée ou restée sauvage, qu'il y a élection de domicile ou cantonnage : le survenant est un usurpateur.

Donc, aucune avance, aucun signe de bienvenue. L'interpellation de Tigrine est fort nette : « Que viens-tu faire ici? Tout, avant toi m'appartenait ; j'étais seule maîtresse... » Estomac affamé n'a pas d'oreilles : inutilement l'orage gronde, passe des rumeurs sourdes et lointaines à la note aiguë, sifflante. Note agressive, qui dit très clairement : « Si tu m'approches!... » Mais il n'y songe pas, ma Tigrine. Voyons, soyons calme, soyons digne.

Il faut bien le dire, le nouveau venu est vulgaire, mal bâti, haut sur pattes, d'un gris douteux. L'air bonasse, d'ailleurs. Tigrine, à côté, est une perle de finesse; son visage, encore un peu chiffonné, a des éveils d'intelligence, que l'éducation a développés sans doute, mais qui sont aussi de race. Les femelles ont plus que les mâles le jeu de la physionomie. Je n'ai guère vu d'exception.

Tigrine, sage, innocente, qui n'a jamais vu que dans la glace visage de son espèce, est vraiment saisie. S'il y a la désagréable surprise de l'intrus qui vient partager le foyer, il y a aussi le sentiment du *maître* ; cela est très visible : c'est bien celui que bientôt elle fuira, désirera peut-être. Sous l'innocence perce la sagacité. Lui, peu fait, semble-t-il, aux belles manières, n'y met pas de cérémonies : une fois l'appétit satisfait, il s'humaniserait volontiers; mais Tigrine se garde, et par l'attitude et par la voix. Elle reste à l'orage.

*Grison* a souffert ; il est fatigué ; un bon tapis s'offre à lui ; plus loin, des coussins : il aimerait d'abord à se refaire un peu par le sommeil. Mais il se sent observé; il s'entend faire des reproches assez aigres, et il croit prudent de se tenir éveillé et même de répondre un peu aux paroles trop hautes de la demoiselle. Il tâche de grossir aussi la voix; mais ce n'est pas sérieux : il se fâche par précaution.

Comme une mère que trouble la première émotion de sa fille, je reprends Tigrine sur mes genoux; je veux l'envelopper, la calmer, lui dire qu'elle est bien chez elle, et la seule aimée, que le nouveau venu s'en ira : elle semble ne presque plus m'entendre. La voilà toute distraite. Ses regards ne sont plus pour moi; ils sont ailleurs : que s'y passe-t-il?

Pourtant la soirée s'achève sans qu'on fasse la paix. Grison, bien rassuré sur les maîtres du lieu, devient philosophe. Il attendra que mademoiselle Tigrine se calme; bien couché entre deux coussins, il s'endort profondément.

Tigrine en est surprise : elle va, vient, rôde, glisse autour, de ce pas silencieux que l'on sait; elle murmure toujours, mais déjà plus sourdement. Ce n'est plus de l'agression : on le voit bien, elle est à d'autres pensées.

Je l'attire de nouveau pour la rapprocher peu à peu de celui qui lui apparaît si terrible. Mais la voilà devenue agacée, nerveuse. On dirait que tout son corps souffre au contact de mes doigts, d'une souffrance irritante. Malgré le passé si bon, les gâteries, les faiblesses qui l'ont faite, jusqu'ici, par moi, si heureuse, elle ne m'aime plus, je lui déplais: elle pleure aigrement.

Cependant elle reste. Est-ce parce qu'il est là? Je la glisse et la pose doucement tout près de Grison, qui devrait s'éveiller, s'aviser qu'elle est là. Il dort toujours.

« Tu vois, Tigrine, comme il est doux, comme il est bon; il ne veut pas te rendre tes fâcheries: c'est lui qui sera le meilleur. »

Si Tigrine, qui continue son *monrron*, pouvait parler ma langue, elle me dirait que ce n'est pas là ce qui l'occupe: elle est en ce moment désobligée, voilà tout. Elle se rejette brusquement en arrière, quand je veux me retirer, la laisser seule, avec lui. Elle me *fùte* au visage. Tigrine! Tigrine! en peu d'instants, comme vous voilà changée!

Il est dix heures : je donne la petite chambre aux fleurs à monsieur Grison; j'emmène ma fille avec moi, pour passer à mes pieds sa nuit paisible. Mais ce n'est plus le charmant tête-à-tête des dernières veillées, ni le joli ronron dans mes bras, qui peu à peu baisse, s'assourdit, s'éteint, dans l'abandon du sommeil. Elle va, vient, monte, descend, cherche ce qu'elle ne voit plus, sans s'occuper de mes appels. Nous ne nous endormons que bien tard.

Au matin, il semble pourtant que la nuit bienfaisante a tout calmé. Tigrine, en s'éveillant, vient comme d'habitude toucher mes yeux fermés d'une douce patte de velours, petite main de fée, qui vous effleure, qu'on sent à peine. Elle veut

que je m'éveille aussi, que je lui donne le bonjour, et la garde un peu plus près, comme le soir, dans la tiède chaleur.

Quand nous entrons dans l'appartement de Grison, et qu'elle le voit établi mollement sur l'édredon où elle vient faire ses siestes de l'après-midi, on voit qu'elle avait oublié : elle sursaute, se gonfle, reprend le langage agressif. Maître Grison, plongé dans le bien-être, étend les bras vers elle. Il semble lui dire : « Viens, mais viens donc ! On est bien, ici... » Tigrine, souple, onduleuse comme une panthère, se glisse sous le lit, puis remonte lentement, à pas comptés. Il ne s'est encore douté de rien ; il s'oublie dans la paresse : elle l'observe de ses deux yeux allumés, d'un fauve ardent.

Il la voit : surprise aimable ! Il veut la saisir, n'a nulle peur de cet œil irrité. Elle, indignée, s'enfuit. Lui s'étonne et ne comprend plus rien. Tout au plus, peut-être, elle lui paraît un peu bizarre.

J'ai mes affaires ailleurs. Je les laisse ensemble, et m'en fie à la bonne nature pour les réconcilier. Au bout d'une heure, je les retrouve jouant à cache-cache. Ainsi donc, la paix serait faite ? Et si tôt ? Eh bien ! non. Tout n'est pas fini. Ce badinage d'enfants, qui plus tard allumerait un jeu plus cruel, n'est pas sans retour d'hostilités. Grison, par nature, origine ou manque d'éducation, a dans les manières un sans façon qui ne plaît pas à Tigrine. Elle voudrait plus d'égards, certains ménagements. La délicatesse féminine apparaît dans toutes ses nuances. Si Grison en vient à trop oublier ce qu'il lui doit, il est vertement rappelé à l'ordre. Après le soufflet bien appliqué, Tigrine, lente et grave comme une personne offensée, s'en va se mettre à l'autre bout de la chambre. Grison, soit repentir, soit qu'il ait reçu le trait d'une griffe acérée, reste immobile, replie ses pattes, baisse le nez, ferme à demi les yeux, prend un air de méditation. « Énigme ! énigme ! » se dit peut-être cet adolescent qui n'a encore aucune expérience de la vie, des contradictions d'un cœur félin.

Tigrine, elle, a ses grands yeux ouverts sur lui : elle l'observe de ce regard clair, plein de mystère, qui n'est qu'à son espèce. En quelques minutes, je vois ses yeux passer du vert froid au jaune pâle, puis aux tons plus chauds de l'ambre, puis s'éclairer de reflets luisants. Pour qui connaît les chats,

il n'y a pas à s'y tromper : un combat se livre à l'intérieur ; le trouble et la tentation... Celle-ci va l'emporter sur la réserve d'une demoiselle bien née : je ne le vois que trop, à ces lueurs fauves qui passent et repassent sur sa prunelle assombrie.

Elle se détache, ainsi qu'un esprit, et, comme au matin, se glissant sous les meubles, invisible et silencieuse, elle approche, elle est à ses côtés. Il faut que cet aveu m'échappe : s'il y a moins de distinction chez Grison, c'est à lui qu'appartient la bonté. Comme il la reçoit ! Quel accent moelleux, attendri, dans ce *monrron* répété dont il la salue ! On croirait lui entendre dire : « Oublie, je ferai mieux à l'avenir... »

Ce joli tête-à-tête calme lui va. Il met un peu d'indolence à reprendre le mouvement. Tigrine, plus vivante et plus ardente, voudrait le voir s'animer. Elle fait des petits frais, elle l'agace, mais gentiment, cette fois. Sa patte, gracieuse et légère, doit lui sembler une inexprimable caresse. Il trouve la chose si douce qu'il en perd toute envie de bouger. Il continue seulement ses *monrrons*, et la regarde. « Ce n'est pas assez, — dit bientôt la patte, devenue plus éloquente, — je veux jouer. » Il résiste encore. Tigrine en vient à y mettre la dent. Pas bien fort ! Mais enfin il en a senti l'aiguillon. Le jeu recommence, prend de l'entrain. Grison bientôt y perd de nouveau la tête. C'est un agresseur plus franchement déclaré. Sa pantomime fait sentir à Tigrine qu'elle l'a cherché, l'a voulu. Seconde correction ; mais il est plus lent à la comprendre : il faut qu'elle se répète et s'aiguise singulièrement pour qu'il y redevienne sensible.

Mais voici qui semble vraiment une brouille. Grison retourne à ses coussins, s'arrondit, s'approfondit dans le duvet. Entre deux soupirs (volupté ou tristesse), il s'endort de ces sommeils d'après-midi, qui doivent durer plusieurs heures. Tigrine, vous pouvez revenir et faire vos gentillesses, vos agaceries : il n'y aura plus personne.

Je profite de cet entr'acte pour la reprendre, lui parler, la raisonner, ainsi qu'une sage maman doit faire. Mais je l'ennuie : elle ne trouve plus de charme à ma société, à mes paroles qui, hier matin encore, lui faisaient prendre toutes sortes de mines d'enfant mutin, qui se révolte, ne peut se

passer de vous, toujours vous revient. Aujourd'hui, elle me fait l'effet de ces jeunes filles qui ont déjà leur rêve et que leurs mères paisibles croiraient encore volontiers au berceau. Elles subissent ces riens qu'on leur dit, qu'on croit les amuser, les occuper, mais au fond quelle révolte ou quelle lassitude! Comme il leur tarde d'être seules! Quelle impatience, quels appels à la solitude, au silence pour écouter le léger bruit, imperceptible, d'un premier frémissement!...

Vers le soir seulement, Grison s'éveille, revient tout à fait à lui. Bien reposé et déjà plus à son avantage que la veille, il a fait une longue et minutieuse toilette. Le blanc et le gris ardoisé de sa fourrure se font réciproquement valoir. Sa figure est nette, son nez bien rose. Tigrine est une brune accentuée. Le hasard semble y mettre un peu d'ironie: c'est lui qui a l'air innocent.

Soit que l'heure pèse, soit qu'il ait vraiment pâti avant de nous venir, cette fois encore il est lent à reprendre l'entrain. S'il y a nouvelle fâcherie, il consent volontiers à remettre le jeu: on verra plus tard. Rien ne blesse plus que l'indifférence: la froideur peut n'être qu'apparente et cacher le trouble; mais avoir l'air de ne plus se soucier! Tigrine ne peut en prendre son parti; il lui vient à l'esprit toutes sortes de petits manèges. De la langueur immobile et paresseuse qui s'abandonne, elle passe à la séduction du mouvement.

Couchée sur le flanc, nonchalante, elle se glisse sur le tapis moelleux par d'insensibles vibrations. Sa jolie tête se caresse et se mutine; ses yeux, qu'elle tient à demi fermés, sont pleins d'agaceries. Ce n'est pas encore assez: Grison, qui n'est qu'à son premier printemps, a peut-être vu ailleurs de pareilles gentillesses; Tigrine change d'attitude. Elle prend des poses de lionne irritée. Sa belle fourrure brune, du brun chaud de l'écaille, se gonfle, s'amplifie, se redresse en crinière. C'est un petit lion! Tout cela est gracieux, charmant, avec je ne sais quel éclair de passion sauvage...

Ce serait trop tôt. Dans la journée, je me suis assurée d'un gîte pour ce Roméo qui, demain peut-être, aurait trop de choses à dire à sa Juliette.

## II

### LES ORIGINES

Lorsque je vois Tigrine ne m'écouter ni me regarder quand je lui parle et me crois naturellement supérieure, il me vient comme un peu de honte de moi-même, à son air de n'en tenir compte. Ce n'est pas dédain, c'est bien plus : je passe inaperçue. En vérité, je me sens tout à coup petite fille en présence de cette grave et méditante personne. J'ai un peu honte de m'être oubliée. Tigrine, rien qu'en traversant ma table, m'a remise à ma vraie place.

Tigrine aime les apartés. Non pas la solitude absolue; mais, vous sachant tout près, elle s'isole, dans la partie la moins éclairée, non pas toujours pour dormir. La plupart du temps, elle a les yeux très grands ouverts, mais sombres. On ne sait quel dieu ennemi peut la hanter.

Tigrine sait sans les avoir appris tous les jeux de la vie des bois : le rôder lent ou furtif, l'embuscade silencieuse dans le fourré, la détente, le bond qui sait tomber tout d'un coup en masse pesante.

Tigrine est passionnée pour les plantes des bois, sapins, bruyères. La première fois qu'elle est à la campagne, elle passe une journée dans les branches desséchées du sapin, elle marche dans les herbes de prairie avec délices, sans regarder à la rosée dont elles sont baignées.

Aucune répulsion pour l'eau. Dès que je fais jouer la pompe, elle se glisse en dessous des feuillages pour recevoir la pluie tamisée. Elle vient regarder dans l'eau : y voyant son image, elle met sa patte à l'eau pour toucher cet être idéal. Tout du jardinage l'intéresse. Quand je fais des boutures, ou renouvelle la terre de mes fleurs, elle est à tout à la terre, aux plantes; elle me fait un peu l'effet de la mouche du coche; elle se multiplie à chacun de mes mouvements[1].

1. Ceci se passait à Paris, dans l'appartement de la rue d'Assas, nº 76. Madame Michelet emmenait parfois Tigrine se promener à la campagne, mais elle habita constamment Paris de mai 1872 à mai 1873.

Tigrine se dévoile par ses appétits de gibier, de viande noire, fait peu de cas du poisson, que ses ascendants n'ont pas connu dans leur forêt.

On pourrait croire que Tigrine, sevrée de la vie demi-sauvage que donnent surtout les libertés nocturnes, n'ayant jamais devant les yeux aucune image de proie, bien nourrie d'ailleurs, a quelque peu oublié ses instincts de chasse, et remplacé ses idées félines par nos idées humaines; qu'elle vit, à quelque degré, de nos pensées, de notre existence toute d'intérieur. On s'y tromperait au premier regard. Pour qui voit mieux, elle est la même. Son instinct ne fait que couver.

Voici le soir venu. Elle est devant un bon feu, mollement étendue, un peu retirée sous l'ombre protectrice que lui fait un autre songeur. Son abandon est complet. Tout à coup elle s'élance, et, d'un bond, passe au-dessus de ma tête. Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il pour l'émouvoir ainsi?... Une toute petite ombre tremblante semble poursuivre au plafond quelque aventureux voyage : ombre de phalène venue aux derniers beaux jours d'automne, et qui a dormi chez nous son hiver; la douce tiédeur de notre foyer lui fait l'illusion d'un printemps, l'éveille, l'engage à s'essayer à reprendre le vol. Elle ne se doute guère qu'un œil, fait comme le sien pour l'heure indécise des demi-ténèbres, déjà l'a vue et déjà la réclame. Fatiguée de quelques tours incertains, notre voyageuse se repose contre le mur, mais très haut, hors de toute atteinte; du moins, il lui semble. Tigrine, qui l'a suivie et qui sait où elle est, va, vient, miaule du miauler nerveux qui révèle la passion ou le désir; sa bouche s'entr'ouvre à peine, elle s'agite d'un léger frisson convulsif, puis se referme en faisant claquer un peu les dents. Ce miauler tremblant n'indique encore que la convoitise et le regret. Il s'adresse aussi à moi : « Je voudrais bien l'avoir!... »

Elle se décide à tenter seule, escalade mon bureau, se fait longue, longue, étire ses bras, atteint le but, touche à sa victime, — qui échappe, repart...

Ce mécompte a tout décidé. Voilà Tigrine rendue à sa vraie nature. C'est bien là le réveil impatient du chasseur. Elle a revu sa forêt, et tout en elle vibre. Ses yeux, subitement

agrandis, ont allumé leur prunelle. Impuissante à la poursuite dans le vide, immobile même, mais frémissante, on la dirait toute à l'action. Ses flancs halètent. Visiblement, elle s'étonne et s'irrite du retard; altière et sauvage, elle somme sa proie.

« Renoncez, Tigrine; ce n'est qu'un pauvre petit papillon : deux ailes!... du mouvement et un peu de poussière... » La passion est sourde : Tigrine n'entend pas. Deux yeux ardents chassent là-bas, dans l'ombre, longtemps encore après que le fugitif, trop averti, s'est dérobé.

Après, succédera un sommeil profond.



Mais cette fougue va bientôt se calmer. A six mois, c'est pour le chat l'adolescence. Tigrine n'a pas un an et déjà elle rêve et prend des attitudes contemplatives. Si c'était un mâle, il aurait des gravités de derviche, de sultan, que sais-je?... Un Achille au repos. La femelle se rapproche de sa maîtresse, commence à s'intéresser à sa vie et veut en retour attirer son attention. La recherche des caresses trahit en elle un affinement maladif.

A ceux qui disent : « Le chat est un animal égoïste, qui ne donne rien », je suis toujours tentée de répondre : « Y avez-vous jamais regardé? » Nous parlons toujours avec nos préjugés, nos systèmes tout faits. Pour être la nation la plus spirituelle, nous ne sommes pas moins gens de routine. Ce qu'ont dit nos pères, nous le redisons par habitude, paresse d'esprit. Cela me fâche en mille choses.

Sans doute, la caresse doit être douce à un être si finement organisé, si puissamment électrique. Mais qui fera la séparation du plaisir qu'il donne et de celui qu'il veut recevoir? Tout n'est-il pas mêlé en ce monde?

Quand une mère tient son enfant dans ses bras et qu'elle le serre et l'étreint, le mange de baisers, à qui la jouissance exquise, infinie, pénétrante? est-ce à lui, ou à elle? Sa grâce frissonnante, ce demi-sourire nerveux arrêté au coin de sa bouche, vous éclaircit le mystère.

Le chat est maître en pantomime. Je l'ai toujours vu parler

un langage très clair. Si c'est une véritable caresse qu'il désire, il cherche votre main, votre visage, se laisse aller dans vos bras comme un enfant. Mais examinez ce chat de ferme, qui fait le gros dos aux jambes de son maître, tandis que celui-ci, l'écuelle à la main, regarde, du seuil de sa porte, où en est son champ retourné de la veille. Pensez-vous que celui-ci se caresse? C'est l'automne, les nuits sont déjà froides, les matinées brumeuses, il a dormi peut-être à la belle étoile ou dans la grange ouverte à tous les vents : les fumées de la soupe chaude parlent à son estomac vide, il voudrait qu'on s'aperçût qu'il est là, qu'il n'a pas fait d'excès dans sa chasse nocturne. Il passe et repasse encore, appuie un peu plus fort, espère enfin obtenir.

Le chat parle, mais il faut comprendre son langage et savoir se faire comprendre de lui.

Toutes les fois que mes chats, pris en faute, ont reçu de moi leur punition, ils n'ont jamais témoigné autre chose qu'une véritable tristesse après le châtiment. Leurs yeux n'ont jamais eu d'effroi, mais bien souvent une véritable douleur. Hier encore, Tigrine, s'étant oubliée, — avec un peu de malice peut-être, — j'ai eu la main prompte et vive, — trop, qui sait?... Eh bien! au lieu de fuir, comme lorsque la femme de chambre la corrige, elle n'a pas bougé, m'a regardée d'un regard affligé, qui demandait grâce. Au dîner, elle ne s'est pas rappelée à moi par ses petites importunités d'enfant gâtée, elle n'a fait qu'avancer timidement la patte, et la retirer, quand je me tournais de son côté avec un visage que je feignais de garder irrité.

Le soir, dans mon lit, pendant que je lisais, elle est venue, ce qui lui arrive rarement, se coucher dans mes bras, avec un air de vouloir enfin se réconcilier tout à fait. Ses yeux faisaient plaisir à voir : c'étaient ceux d'une amie qu'on a boudée, qui vous revient de tout son cœur. Je la tenais, et je lisais, mais non très attentivement. Elle, tout occupée de ce retour, chaque fois que je tournais la page, se soulevait et, amoureusement, avec une grâce indicible d'enfant encore émue de ses larmes, elle appuyait sa tête sur ma joue et l'y tenait pressée.

## III

### CE QU'IL EN COUTE POUR ÊTRE MÈRE

La nature ne se fie qu'aux mères pour la conservation des petits, — même dans les unions les plus tendres et les mieux assorties, où les époux, d'abord frère et sœur, se sont connus dès le berceau. — Je pense ici au ménage du chevreuil. La chevrette ne quitte pas moins celui qu'elle aime, et s'isole au plus profond des bois. Ce n'est pas qu'elle se garde de lui : elle sait que le père de ses enfants n'aura jamais contre eux de ces réveils jaloux, farouches, communs chez beaucoup d'espèces. Mais que pourrait-il pour elle ? Rien que la trahir à ses ennemis par son voisinage. Elle s'en va seule. Dès lors qui l'aidera, la soutiendra dans ses souffrances et sa faiblesse ? Elle-même, ce rêve qu'elle porte, et qui sera tout à l'heure une vivante réalité. Elle s'oublie, ne voit déjà que ceux pour lesquels il lui faudra craindre et prévoir. Oubli touchant, admirable : cet abandon d'elle-même ne la livrera-t-il pas, elle et ses petits, au moment où sa tête s'égare à trop souffrir ? Quelqu'un ne l'a-t-il pas suivie au fond de ce fourré ? La bête fauve, derrière ce buisson, de ses deux yeux luisants, peut-être l'épie, la convoite.

Être protégées, à cette heure de défaillance, serait doux à toutes les femelles. A défaut d'assistance, la solitude, du moins elles le croient, sera la mère et l'amie. Elle assourdira la plainte, les premiers vagissements. Nos espèces domestiques, adoptées, choyées dès que s'éveille le pressentiment de la crise prochaine, s'approchent au plus près de nous, et savent très bien nous faire entendre ce qu'elles veulent.

Voilà Tigrine arrivée pour la première fois à son terme : sa pantomime est vraiment éloquente. Depuis plusieurs jours déjà, elle est en proie à une agitation sourde, ne se trouve bien nulle part. Ses enfants, qui tiennent maintenant trop de place, l'empêchent de se coucher sur le flanc. Leurs bonds imprévus, par moments, la suffoquent : elle halète.

Hier soir (12 mars), je l'ai bien maternellement couchée, dans la corbeille qui sera le berceau. Je l'ai placée au chevet de mon lit, car elle aime, dans l'ombre, à sentir que je suis là. Mais, vers minuit, elle s'est sentie encore trop loin : elle est montée, a tourné, a si bien fait qu'il m'a fallu la prendre dans mes bras. Point de douleurs aiguës, mais l'émotion étrangement inquiétante que fait éprouver le travail obscur des premières heures à qui ne l'a jamais connu. Elle s'abandonnait déjà à moi, y cherchait son refuge. Ma voix, qui dans la nuit l'interrogeait doucement, faisait pleurer la sienne. Petite plainte nerveuse et traînante d'enfant gâtée, et quelque peu aussi de femme souffrante, qui, pour un moment, aimerait bien à redevenir enfant.

De la nuit, je n'ai pu l'éloigner. Cette personne indépendante, qui m'a rarement témoigné quelque préférence, semble retrouver tout à coup le sentiment de ce que j'ai toujours été pour elle : — tendresse et protection.

Je vais la garder, la sauvegarder, lui adoucir l'épreuve : bien certainement, c'est là sa pensée.

Même déjà prise des grandes douleurs, elle me poursuit, veut que je retourne au berceau et ne la quitte plus.

Mais la voilà mère[1] !... Son regard, fixe, ne voit plus. Elle s'est renversée, se raidit et se tord, jette un grand cri rauque... Il est né... Comme un éclair, jaillit la passion qui va l'envahir tout entière : pour la première fois, elle est mère ; frémissante, brisée, elle plonge, va à lui, l'appelle, le reçoit. Lui aussi a fait effort pour arriver à elle. Et l'air froid, au sortir du doux nid maternel, le saisit ; il n'est pas sûr qu'il vive : dans quel trouble ému, elle le lèche et le réchauffe ! On dirait qu'elle sait qu'un instant à peine la sépare de nouvelles tortures... qu'il faut se hâter...

Enfin, c'est fini... Après une matinée de douleurs, quatre beaux enfants sont là, cherchant déjà la mamelle.

Que fait en pareil cas la femme ? Après avoir entrevu l'être adoré, cause de tant de douleurs, elle ferme les yeux, se détend, tâche d'oublier. Les choses ne se passent pas ainsi dans la forêt : avec l'amour naît la crainte : bien loin que la

1. Michelet inscrit dans son *Journal* : « Jeudi 13. Accouchement de notre chatte. »

nature fasse rien pour la calmer, elle l'excite, et veut que la mère ait peur. Chose trop facile! Affaiblie et vacillante du vide qui s'est fait tout à coup en elle, le moindre bruit, dans sa pauvre tête effarée, résonne comme une menace. A chaque instant, elle tressaille. Demain, elle se retrouvera forte pour la lutte, mais aujourd'hui? Celui qui la guette sait bien que c'est la bonne heure : il ne cesse de rôder autour d'elle. Malheur à tes petits; malheur à toi-même, pauvre mère, si, dans cette nuit, vaincue de lassitude, tu te laisses aller, si seulement tes yeux se ferment!...

On peut le constater tout près de soi : les terreurs sont plus grandes chez les animaux qui vivent de proie, et savent qu'ils ont dans leur propre espèce leurs plus dangereux ennemis. La chatte, dont le mari n'a pas élu domicile sous le même toit, le redoute, miaule d'un miauler caverneux et se hérisse en le voyant apparaître. Ce n'est pas qu'elle le haïsse : on a pu voir par des exemples répétés qu'elle va ou irait volontiers à lui pour lui faire part de la bonne nouvelle, et même elle s'y attarde; mais lui ne doit pas s'approcher du nid. Le divorce est au seuil. Il n'est plus ni père ni mari : il est le chasseur, sans souvenir, qui, dans ses propres enfants, flaire une proie.

J'ai vu Coqueluche, couchée dans ma chambre, le pressentir, ou l'entendre même, quand il se hasardait dans l'escalier d'un pas furtif, silencieux. Elle m'avertissait par une sorte de rumeur sourde et m'associait à sa vigilance.

Dans la longue domesticité, elle n'a pas de l'homme la même idée que de son mâle; mais elle le sent aussi un ravisseur et se trouble dès que la main s'avance, ou lui retient un de ses petits. Les premiers jours, si aimée qu'elle se sache, elle appréhende pour eux. Si on lui en retire même un seul, sur une nichée nombreuse, elle pleure celui qu'on lui a pris, le cherche partout d'un air égaré, vous interroge, sait très bien, quoiqu'il ait été soustrait en son absence, que c'est par vous. Elle regarde à vos mains, à vos yeux, veut vous conduire au lieu où elle est devenue mère, pour que vous voyiez avec elle que le compte n'y est plus. Si vous l'accompagnez, elle espère; mais si, inhumainement, vous l'abandonnez à ses regrets, elle remplit la maison de ses cris de détresse. Regrets

passagers, dira-t-on. Sans doute! il faut bien qu'elle revienne à ceux qui la réclament et que, près d'eux, elle fasse silence. Mais, dès qu'ils ont tout ce qu'il leur faut, elle retourne à ses recherches. Ses appels désolés continuent tant que son cœur n'a pas trouvé près de ses autres enfants une sorte d'oubli.

Rien de plus naturel que la crainte chez les mères qui ont la longue et dure expérience de ces enlèvements répétés. Mais Tigrine, ignorante encore de ces épreuves, n'en est pas moins saisie, en alerte. Elle regarde sans cesse nos mains, retire à elle et couve tout son petit monde.

D'abord, je me suis amusée à prendre un de ses enfants, à la faire un peu geindre. Son trouble profond m'a bientôt arrêtée. Peu importe que ce ne soit qu'une chatte!

Tigrine, malgré ses inquiétudes, ne veut pas rester seule : il lui faut notre société. Mère déjà grave avec ses petits, avec nous elle demande à faire encore l'enfant. On dirait aussi qu'elle jouisse mieux sous notre regard de son bonheur. Dès qu'elle reste seule, elle s'inquiète. Si l'absence dure trop, elle prend un de ses chats, presque toujours le même, son premier-né, et vient le mettre à nos pieds. Si nous ne sommes pas sur sa route, elle monte avec lui sur mon lit. Cela lui fait sans doute quelque illusion : elle croit être ainsi un peu avec sa maîtresse.

Ce besoin de n'être pas isolée, au moment où la maternité l'absorbe, pourrait répondre à ceux qui disent que la chatte ne s'attache qu'à la maison.

Ce fils, auquel Tigrine semble donner ses préférences, est tout nankin. Il ne ressemble ni à elle, ni à son mari. Tigrine, vrai fille des bois, dans sa brune fourrure tigrée, ne le rappelle en rien. Le père est noir et blanc. Les trois autres enfants sont bien à lui. Mais ce petit nankin, d'où vient-il? Les grands-parents ne sont plus là pour témoigner.

*
* *

Tigrine est devenue anémique et le jeu de la vie s'est ralenti. Ce sont lueurs, ce n'est plus l'étincelle. L'égalité d'humeur est beaucoup moins constante : c'est qu'elle subit bien plus

l'impression des choses extérieures, le vent, le froid, les passages des courants électriques. Ce matin, je l'ai prise dans mes bras, où elle s'est abandonnée sans regarder ses enfants : signe de fatigue. Appuyée à ma poitrine, j'ai bientôt senti les mouvements irréguliers de son cœur, qui chaque cinq, dix, vingt coups, frappe un coup lourd et fort comme un coup de marteau : la palpitation détermine aux oreilles un léger tressaillement. Elle s'est affaissée et alourdie. Deux de ses enfants viennent à elle sans qu'elle bouge, elle veut reposer.

Ceci prouve que, bien qu'il y ait six mamelles, tous les enfants, à l'état sauvage, ne sont pas élevés : la mère n'en aurait pas la force. — Tigrine est des mieux nourries, à moins que ce qui est aussi nourriture indispensable, l'air extérieur, ne lui vienne pas assez.

Si les enfants s'éloignent dans la salle, elle s'élance, les rappelle, les pousse. S'ils vont trop loin, elle les rapporte, leur parle, mais avec tendre reproche, encore sans fâcheries. Si, de la porte de la salle, elle les voit s'aventurer vers la porte de mon cabinet, elle accourt et, à cinq ou six pas de distance, se précipite pour effrayer l'imprudent, lui faire rebrousser chemin, puis l'enchevêtre dans ses jambes et le fait avancer. Elle a des chocs, si elle entend un bruit qui semble une chute : elle s'effare, signe d'épuisement, où les nerfs sont tout et trop vibrants. Elle est efflanquée, la queue sèche; elle a un air de crainte, est menacée de crise nerveuse. Pauvre Tigrine, où sont vos beaux pantalons bouffants, soyeux, qui faisaient dire que vous prospériez trop?

Je lui retire deux de ses enfants, les plus forts, pour les sevrer. Elle a été si épuisée, cette nuit! Son sommeil, agité de rêves, de tressaillements, comme celui d'une personne faible et trop nerveuse, m'avertit que ce n'est pas trop tôt.

Elle s'aperçoit très bien de l'absence de ses deux enfants, ne les cherche que là où ils sont, dans le cabinet de mon mari : elle flaire au bas de la porte, veut entrer. Quand ils ont bien mangé leur panade au lait, je la laisse les voir. Son cœur se dilate, mais eux, repus, n'y font pas attention. Une fois tous dans ma chambre, elle les compte, pour voir si tous les quatre y sont. Alors, tranquille, elle se couche, apaisée, les regarde avec béatitude.

## IV

### JOURNAL DES ENFANTS DE TIGRINE

Les enfants de Tigrine sont, au premier âge, innocents, et non fades comme les petits chiens. Ils laissent soupçonner une pointe de malice future, adorable dans une si grande innocence.

Le premier né des quatre, un fils blond, délicat, semble une création solitaire, le fruit d'un souvenir. Il reste délicat, n'est point de cette terre, fils surtout d'imagination, *l'amour avant l'amour*. Nous l'avons nommé *Jésule*, et aussi *Trott*.

Les autres sont fils de la réalité, tout le portrait de leur père.

Petits acteurs, excellents baladins, aspirants acrobates ; très curieux de s'instruire, ils veulent pénétrer partout, tout connaître.

L'un d'eux est un petit ours, hercule et arlequin. Il est bouffon autant qu'athlète. Sa mère lui sait gré d'être fort, d'avoir de grosses pattes : il est l'objet de ses préférences. Il joue volontiers, on croirait qu'il rit et il aime à faire rire. Sa noire fourrure le fit appeler *le Curé*, et, en souvenir du fils de Minette, *Pluton*.

Le troisième, *l'Écossais Robin-Hood*, varié, barré en plusieurs sens, avec des traverses noires, est le plus inquisitif. Nous l'avons nommé le *Journaliste*, *Sans-Quartier* ou *Paul Meurice*. Il cherche partout les objets nouveaux, les nouvelles, veut se rendre compte de tout, sonde les buffets sans gourmandise, pour en voir les mystères cachés.

Enfin, *mademoiselle Zizi*, la fleur des pois, la beauté de la bande, et celle où la malice de l'espèce est le moins dissimulée, où elle triomphe, comme grâce, avec un reste d'innocence. Adorable à rendre fous les hommes et les chats.



*HUIT JOURS (20 mars 1873).*

Belles poses de Tigrine quand, au bout de huit jours, elle se sépare un peu de ses enfants, c'est-à-dire descend du berceau, et, dans une attitude de sphinx, se place tout près, et regarde à travers le treillis de la corbeille : que font-ils sans elle?... Quand elle les tient tous à son sein, elle ne peut rien savoir d'eux. Couvés, endormis dans la douce chaleur, rien n'apparaît encore de la personnalité. Maintenant, elle les considère, curieuse, et, sans doute, voudrait les voir se détacher quelque peu. Non sans combat avec elle-même et sans crainte : elle sait leur faiblesse. Du magnétisme de ses yeux, elle fait appel au mouvement, et, au moindre essai vacillant, elle se soulève à demi, et son regard change : il s'inquiète. « S'il allait tomber, se faire mal !... » voilà ce que dit ce regard. Elle regrette ce qu'elle avait si grand désir d'évoquer, l'éveil confus de la personnalité.



*QUINZE JOURS (27 mars).*

Les chattes sont beaucoup plus vite développées que leurs frères, — lourds, indécis, pas bien éveillés, en retard pour le système nerveux. — Dès le premier jour du biberon, — le huitième de la naissance, — Zizi prend tout de suite, très bien, tandis que ses frères, maladroits, récalcitrants, se mouillent ; Trott, moins que les autres.

Celui-ci a le sentiment de son droit d'aînesse. Il s'établit au sein le plus gonflé comme lui revenant. Pluton qui, plus que lui, a concentré sa force, est né râblé, ne souffre pas ces empiètements continuels. Il réclame, donne des taloches, écarte vivement du bras : « Va-t'en, va-t'en ! » Mais il glisse, essaie de la lutte, se fait bélier ou petit taureau, front contre front. Trott, bien ancré à la mamelle, tant que la patte a été inoffensive, n'a guère pris garde ; aujourd'hui que la griffe se recourbe

et agrippe l'oreille ou les paupières (car les yeux sont fermés dans la béatitude de la succion), il y a plainte, reproche, évitement : « Mais, tu me fais mal!... » Quand tout est inutile, il se laisse tomber. Pluton, victorieux, a des appétits doubles. Zizi s'assoit comme une personne.

On voit, pour tous, le travail du développement de la vie nerveuse qui précède tout, évoque les autres développements. A chaque instant, dans le sommeil, on voit leurs petits membres tressaillir, et des décharges le long du corps. Renversés sur le dos, ils ne tardent pas à avoir tous les signes d'un mauvais rêve dont ils ne peuvent se tirer ; et quand on les réveille, surpris, effrayés, ils *fùtent* et sursautent. Les phénomènes électriques semblent plus actifs dans cette position, et tournent en spasmes convulsifs.

A quinze jours, leurs gestes s'accentuent, prennent une grâce d'enfant malin, mutin. Parfois ils ont l'air d'auditeurs, posés en demi-cercle sur la mère, les quatre petites têtes dressées, attentives. Je dois faire la police pour que chacun ait sa part.

Je les ai gardés tous les quatre, pour voir s'ils présenteraient tous la même physionomie, ou bien s'il y aurait la révélation de caractères différents. C'est ce qui est arrivé. Trott est celui qui vit au plus près de sa mère et laisse voir, avec de la force, le plus de qualités affectives. Sans-Quartier est le plus faible ; il est mignon, un peu comme les enfants nerveux ; quand on le caresse, il fait le ronron avec un abandon qui semble souvent une plainte. Zizi, bien équilibrée, sera un peu personnelle. Pluton est la forte tête de la famille : c'est son père, avec l'air un peu matamore.

Ils sont gracieux ; ils ne sont pas vifs. Est-ce race, est-ce climat? Il me semble que, dans le Midi, le tour espiègle naît plus tôt.

*
* *

*TROIS SEMAINES (3 avril).*

Un progrès immense en huit jours. Tout le monde mange la panade au lait à pleine bouche, va à ses petites affaires. Ce sont des petits personnages tout élevés. Zizi va se coucher en aparté pour être plus tranquille.

* * *

*QUATRE SEMAINES (10 avril).*

La vie active, la fermeté des jambes leur est venue. Ils jouent un quart d'heure, puis s'endorment, et parfois subitement. Les yeux vous regardent; la tête tombe tout d'un coup : il n'y a plus personne.

L'intelligence se développe. Ils sont déjà propres, pleurent un peu de n'être pas assistés de leur maman, mais vont d'eux-mêmes au vase.

Ils recherchent ce qui est bon. Zizi a déjà apprécié les bienfaits de la chaufferette : elle en jouit dans une placidité calme, comme un petit sphinx. Sa petite personne est déjà toute équilibrée. Elle est la première au vase. Les deux plus caressants sont les moins râblés, Trott-Jésule et l'Écossais Robin-Hood (Paul Meurice). Ils aiment à caresser et recherchent notre société. M. le Curé (Pluton), un peu trop engagé dans la matière, est aimé pour cela. Il pourrait faire l'orgueil de sa nourrice.

Les yeux à un mois : chez les chats noirs, l'iris est vert, lavé de noir, après avoir été bleu cobalt; chez Trott, bleu cendré. — Le blond, ici comme dans notre espèce, a les yeux plus clairs.

Les cabrioles de lapin sont la première manifestation de jeu. Tout le petit être se concentre, râble et raccourcit son épine, ramasse ses forces.



*CINQ SEMAINES (17 avril). — LES JEUX*

Parfois ce sont des courses saccadées, des fugues imprévues, d'eux à eux, comme une idée subite ou plutôt une montée d'ivresse qui fait faire le mouvement pour le mouvement seul.

La curiosité s'éveille, avec la possibilité de voir, ici et là, en montant déjà aux meubles bas. Mon coffre, haut de trente centimètres, a été le premier but d'exploration. Il a fallu deux

ou trois jours pour devenir habile à la chose. D'abord on glissait, les reins encore faibles ; on ne pouvait mettre d'accord le jeu de préhension des quatre pattes en même temps ; — et aussi faiblesse des muscles. — Puis espiègleries de celui qui tire par en bas pour faire écrouler son frère, ou bien qui d'en haut fait des niches, entrave pour lasser l'effort, faire lâcher prise. Ce sont vrais jeux d'enfants.

Il y a déjà de petites colères. On pare, on se défend, on présente la même arme d'une façon différente, suivant la passe où l'on se trouve.

Trott, sur mon lit, où il dort le jour et la nuit, vient le matin, si je remue, tout doucement me flairer le nez. De profil, il a le rire, ouvre sa bouche comme un petit enfant.

Ils jouent au cheval fondu, sautent de haut avec sûreté. Ils soufflent leur queue et ont pris des allures d'hippogriffes, d'hippocampes, de dromadaires, des courses obliques de défi. Ils provoquent même la mère.

Le Curé, le moins endurant, n'a pas l'air de se douter de la douceur des caresses, ne veut pas qu'on le touche.

Zizi tient de ce même caractère, mais avec la différence féminine.

Paul Meurice, aimant, cherche à caresser.

Trott, aimant aussi, veut être caressé.

Les regards de Tigrine, curieux, inquiets, sont toute une révélation.

Voici leurs mouvements. Avant d'être chats, — les êtres les plus parfaits, — ils jouent tous les autres animaux :

1° Les sauts de lapin, de lièvre, avec frétillement de la queue;

2° Les ondulations serpentines de la queue, accompagnées de celles de l'arrière-train pour les sauts de côté : tout à fait des mouvements de singe, comme pour huiler l'épine, frictionner les anneaux et les faire jouer, pour la dégourdir, mieux la distendre;

3° Les flagellements de la queue, quand on n'est pas content, que les choses vont se gâter, qu'on va devenir agressif.

En somme, rien encore, à cinq semaines, ne donne l'idée de la bête féroce dont les félins sont considérés comme le type. Rien de plus charmant que ces bouches roses, ces petits

pieds roses, ces mains innocentes malgré les griffes qui jouent, s'appliquent à votre visage pour le caresser.

Et les poses!... Trott, le blond, renversé sur le dos, me regardant de bas en haut quand je me penche, a l'air si câlin, si heureux d'être regardé, d'entendre lui parler, il a de si jolies familiarités, qu'on croirait qu'il va rire. Si les griffes blessent un peu, ce n'est pas qu'il le veuille : il est à cent lieues de sa mère, qui a besoin de les faire agir en chasseur. Le seul geste qui parle de l'avenir est celui qui les fait se mettre à l'affût pour se surprendre à l'improviste. Tout le reste est jeu de bête innocente, inoffensive, et qui restera telle.

Mais pour l'indépendance, elle y est déjà.



*SIX SEMAINES (24 avril).*

Avant six semaines, Tigrine se détache : elle aime ses enfants, mais son lait tarit. Quatre bouches à nourrir ont fait une dépense excessive; elle n'a plus de vie à donner sur la sienne.

Le sevrage consiste à s'éloigner, à ne plus vivre avec eux dans le berceau. La nuit sur mon lit, le jour elle quitte la chambre, fait d'assez longues absences, les retrouve avec plaisir, mais ne s'étend plus chargée et désirant être allégée.

Un peu de jalousie d'être moins le centre de tous se révèle : elle commence à corriger, devient sévère.

A six semaines, la pensée solitaire et de la femelle la ressaisit. C'est une obsession de cinq ou six jours, par un temps froid.

Après, vif retour à la maternité. Elle veut de nouveau ne pas être séparée de ses enfants. Elle joue avec, mais la mère, déjà agitée de pensées nouvelles, et que ce vent aigre hérisse (on voit la crête que fait sur son dos son poil sec et rude), la mère a des envies de mordre quelqu'un, de faire écouler par les dents ou la griffe le fluide inquiétant qui la trouble. Petits chats, prenez garde!

A chaque enfant qui passe, elle se retient; mais que ses yeux luisent étrangement! Le moindre choc ferait éclater

l'orage, jaillir l'étincelle mal contenue. Orage, mais orage rapide. Ce n'est qu'une décharge.

Épuisée de sang, elle vibre et aime par les nerfs. Et, dès lors, rien de médiocre dans les sensations.



*SIX SEMAINES ET DEMIE (23 avril). — LES JEUX*

C'est maintenant l'ivresse de la vie; elle ne sait comment se traduire. Ils sont les maîtres du logis. Tout leur appartient, tout doit s'animer, répondre à leur provocation.

Le théâtre qui fournit le plus, c'est la portière lourde et flexible qui sépare les acteurs, résiste, mais donne quelque peu le sens de ce qui se passe de l'autre côté. Elle remue assez pour dire qu'*il* est là, mais, pesante, elle ne s'agite pas follement, ne trahit pas tout à fait le secret de la pantomime. De là, curiosité, avances discrètes, pour se garder. S'il était là, au bord, prêt à fondre?... Ils se rencontrent : fuites, mais en haut, grimpades qui sont le bonheur, la joie suprême, la fugue enivrante, qui vous suspend, vous balance dans le vide, vous apprend cent tours d'adresse pour redescendre, et éviter à la fois et la chute de trop haut et l'ennemi; — la folie de la folie!

D'abord le petit lapin, le kanguroo; puis le singe. Maintenant, plutôt le cheval, mais de cirque. Tout ce que le dressage donne à celui-ci, le petit chat le trouve tout seul et sans chercher. Cela lui vient, dans l'action, à l'imprévu. On ne s'y attend pas, et c'est ce qui ravit! C'est la vie même qui trouve et fait jaillir ces mouvements, ce tour heureux qui est la personne, et marque le trait.



*SEPT SEMAINES (1er mai). — LES YEUX*

Jésule les garde bleu cendré; Zizi, du même vert douteux; Pluton aussi, mais un peu plus clair; Meurice, plus clair, tirant pour l'avenir au vert de mer.

Aucun de ces yeux ne fait encore penser à ce qu'ils seront

plus tard. Ils sont ronds plutôt que longs comme chez le chien, ce qui leur fait tenir déjà plus de place, et les rendra plus étranges.

Mais d'où vient que la couleur de l'iris se modifie? Est-ce avec l'âge, en approchant de la puberté? Est-ce l'exercice du regard pour la chasse au crépuscule?

En commençant, le petit chat a tout l'air d'un diurne; il semble devenir un crépusculaire avec la modification qu'apporte le travail de la lumière sur son organe visuel.

Aujourd'hui, l'œil de Trott et de Meurice est doux chez l'un, candide chez l'autre. Les deux, qui auront des yeux d'or, les ont en ce moment d'un vert qui ne se définit pas, et commence à en faire de petites énigmes. Mais on peut dire que la couleur des yeux, chez les chats, varie selon le pelage. Meurice, qui a beaucoup de blanc sur le noir, — ce qui équivaut à un châtain, — aura les yeux vert clair; Trott les aura peut-être bleutés; Zizi et Pluton les auront jaunes.

Ces yeux, actuellement, brillent peu. Je n'ai encore vu des reflets que chez Pluton et Zizi; — reflets bleus d'une plaque d'acier bruni ou d'une aile de scarabée, reflets opaques, si l'on peut dire et sans lumière. Sans doute, le *tapis* n'est pas encore à l'état de miroir réflecteur : c'est un bienfait, tant qu'ils sont encore dans la période lactée, n'ont pas à se pourvoir, à user de tous leurs moyens. Probablement, les dents, le sexe, les yeux atteignent ensemble leur développement. Coqueluche avait les yeux luisants et jaune citron; Tigrine les a or ducat et même feu par certaines incidences; — ce qui est la plus haute manifestation du pouvoir des yeux nocturnes de réfléchir les moindres rayons.

La voix reste aussi à sept semaines celle d'un tout petit chat, basse, timide, plaintive. Il n'y a qu'en cas de blessure, de souffrance, qu'elle montre le ressort qui est déjà en elle, sa force réelle, qu'ils ne prodiguent pas, à l'inverse des enfants.

***

### CARACTÈRES

On ne peut les confondre.

*Jésule* (Trott), qui est né le premier, est en même temps

celui dont la vigueur semble en retard. Il est doux, inoffensif. L'affinement de ses nerfs, dans une sorte de faiblesse, le rend adorable de mouvements, de câlinerie, de souplesse. On ne peut l'approcher sans qu'il fasse son ronron, et témoigne qu'il est heureux qu'on s'occupe de lui.

Ses goûts : il reste plus longtemps dans la période lactée, n'aime pas encore la viande crue, mange peu de la cuite, préfère la panade au lait, le pain, les échaudés, le fromage. Point d'avidité gloutonne. C'est le tempérament des blonds. Il a le charme, et non le trait.

*Paul Meurice* (l'Écossais, le Journaliste, Sans-Quartier) équivaut à un châtain : il a presque autant de blanc que de noir, et dans un heureux mélange, comme fondus. C'est celui qui est le plus gai et le plus agissant. Je le crois le deuxième né. C'est celui qui mène la bande, fait les tours qui demandent le plus d'agilité. C'est l'acrobate, le gymnaste, le saltimbanque, le baladin, l'équilibriste, le danseur de corde. Il émerveille les autres, et semble leur crier : « A ma suite!... » Il a déjà inspecté les plus hautes corniches des bibliothèques. Les portières sont ses échelles. Il est gai, il est moins caressant que Jésule. Vous êtes son objet pour le jeu : il vous aime pour vous y prêter, lui en fournir de nouveaux éléments. Il comprend à merveille vos provocations, y répond vertement. Il voit clair en tout. C'est un esprit lumineux.

Ses goûts : il est dans la moyenne des appétits, comme Jésule. Il aime beaucoup les panades au lait, mais aussi la viande cuite, un peu la crue. Point de corps gras, ni de fromage. Aucun d'eux, ni la mère, n'aime les asperges. Que dirait Toussenel ?

*Pluton* (Monsieur le Curé) est né fort, équilibré, non pas équilibriste. Il aime à jouer, mais il y va de tout son corps, qui est taillé d'une pièce, bien râblé, sans l'évidement des flancs qui donne les ondulations, les grâces serpentines. Il est fait plutôt comme le chien, qui a les reins forts également dans toute leur longueur; — on en a les mains pleines; — forts et non pas élastiques, comme les autres petits, qu'on pourrait retourner en tous sens par la flexibilité de l'épine et le flasque des muscles.

Aussi Pluton n'est pas du tout acrobate. Il n'en a pas les

tentations. Il laisse les voltiges à Paul Meurice. S'il fait un saut, c'est tout près du sol. Là, il a sa puissance de lutteur, d'athlète. Du reste, malgré sa force, ses pattes énormes, il n'est ni querelleur ni batailleur. On sait déjà que ce sera un ouvrier qui fera sa besogne en conscience, mais sans trop d'imagination. C'est déjà un mâle à demi hors des limbes de l'enfance. Il aimerait mieux jouer avec sa mère qu'avec ses frères et sa sœur. Et sa mère, qui d'abord a préféré Jésule, maintenant aime mieux ce gros nourrisson, image de la force. Elle a pour lui des faiblesses sans raison ; elle le laisse téter, et même se renverse, quand il donne de la tête contre ses flancs à la façon d'un bélier.

Et moi aussi, j'aime ce noir Pluton, semi-tragique, avec son masque tout noir, sur lequel une tache blanche semble s'être malicieusement égarée, juste au coin gauche de la bouche. Si elle était plus grande, cela lui ferait deux visages, l'un pour les jours de bonne humeur, l'autre pour les jours sombres. Mais ses yeux, tout dans le noir, en ont fait un vrai fils de la nuit. Non pas de la nuit infernale : dans leur vert noir bouteille, ses yeux n'ont rien de satanique. Même dans cette nuit noire, il y a quelque chose pour l'âge de la grâce.

Ses goûts : il aime franchement la viande crue, la préfère à tout. Tous les matins, au déjeuner, il vient se placer sur mon cou, avance sa bonne forte tête, pour voir ce que j'ai sur l'assiette. Il me câline *grosso modo*, pour que je lui donne, mais sans exigence irritante ; il ne miaule jamais.

*Zizi la Japonaise*. On dirait qu'elle s'est détachée d'un store japonais, non sans avoir pris quelque ressemblance avec les belles dames qu'elle a vues à leur toilette et dont son œil curieux a suivi tous les mouvements.

Zizi est toute vêtue de satin noir, avec des souliers et des gants de satin blanc. Ses deux bandeaux, d'un noir de jais, sont séparés, bien au milieu, par une raie blanche, fine comme un trait au sommet de la tête, et qui vient s'élargir sur le front, pour se continuer au visage et faire la lèvre supérieure, descendre enfin sur le cou en forme de guimpe. Plus bas, à la poitrine, une plaque noire, comme la bavette d'un tablier de religieuse, ou le corsage appliqué d'une Bernoise, vient barrer le blanc, faire corselet. « C'est donc une

nonne de Robert le Diable! » dira-t-on. Non, ce n'est pas cela : Zizi est une Orientale. A ce blanc qui simule les chairs pour le front, le nez, la bouche supérieure, s'ajoutent les narines roses, les lèvres roses, avec la fraîcheur d'une vraie rose à peine entr'ouverte, et plus délicate.

La voilà, semble-t-il, toute innocente, avec ce minois, ce cou, cette gorge de neige... La malice, ici encore, a fait de ses tours. Juste au beau milieu de la lèvre inférieure, une tache noire est venue rompre la monotonie. C'est la toute petite part du diable dans ce minois rosé, si petite que ce n'est pas à lui que l'on pense. C'est autre chose, que vous ne saisissez pas, qui vous intrigue, d'autant que Zizi est déjà une petite personne. Elle a ses heures où elle aime à s'isoler du tourbillon des jeux, et pas pour dormir. Au déjeuner, où elle ne demande jamais, après avoir pris sa petite part, elle va s'asseoir sur une chaise, tout près de la cage où sont les serins. Elle se met en contemplation, non pas intéressée, à la façon d'un jeune tigre qui convoite (elle s'éloigne encore de la chair crue), mais avec un intérêt d'amateur. Elle ne perd pas un seul de leurs mouvements. Lorsqu'ils sont remontés aux plus hauts bâtons, elle relève sa petite tête de façon à montrer la tache noire qu'elle a à la pointe du menton, en dessous, et qu'on pourrait appeler son grain de beauté. L'expression de son regard, de son attitude, ne révèle qu'une chose : l'étude. Cette vie ailée, qui pose à peine, si supérieure à la sienne, pourtant si près de se détacher aussi, semble la mettre dans un autre monde. On la voit passer de longs quarts d'heure dans cette sorte d'extase.

Au jeu, moins de tours que de jolies malices, de mises à profit espiègles sur son frère Pluton, avec lequel elle joue le plus souvent pour le culbuter dans des poses comiques.

La petite fille perce. Moins de force et plus d'esprit de malice.

***

*SEPT SEMAINES ET DEMIE (5 mai). — DISPERSION*

Les voilà presque tous partis.

Doux et confiants dans la chambre, dans l'appartement

qu'ils connaissent, se laissant prendre par nos amis, — leur effroi commence dans l'escalier.

Zizi, qui s'est abandonnée dans les bras de la douce madame Manet, tout à coup, se voyant dans le vide des trois étages, est terrifiée. Elle s'affole dans la voiture, que sa nouvelle maîtresse tient prudemment fermée. Elle monte sur ses épaules, sur sa tête, ne sachant où aller et disparaître. Enfin, elle avise l'ample manche du dolman, y glisse frémissante, remonte le long du bras, et se tient blottie au plus haut, sans bouger, pendant toute la longue course.

Évidemment, elle a confiance dans l'étrangère qui l'a ravie; ce qui l'effraie, c'est le monde, cet inconnu qu'elle n'a pas encore soupçonné. La puissance des sensations nerveuses, terrible, était toute prête à se révéler dans cette petite nature qu'on croyait posée, calme. Il a fallu plusieurs heures pour la faire revenir. Maintenant elle est chez elle, et ravissante.

Paul Meurice a manifesté les mêmes terreurs dans l'omnibus. Il s'est échappé de son panier, a fait des voltiges sur la tête des voyageurs. On a eu grand'peine à le rattraper, l'empêcher de s'élancer par les vasistas ouverts.

Quant à M. le Curé, il a témoigné de son calme, en allant à la campagne prendre sa nouvelle profession: lui sera blanchisseur.

ATHÉNAÏS MICHELET

*(La fin prochainement.)*

# LE PÈRE TIXIER[1]

## III

### A SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

La congrégation de Saint-Maur avait eu pour objet primitif la réforme morale des abbayes bénédictines. De bonne heure, elle se tourna également du côté de l'érudition. En 1654, cette deuxième vocation se dessinait déjà, mais la réforme était loin d'être achevée. Dans beaucoup de monastères persistaient les vices qu'elle s'était attachée à combattre. Les abbés commendataires ne résidaient pas. Les mœurs des frères lais et des convers continuaient à être des occasions de scandales ; recrutés souvent parmi les vieux compagnons de Turenne ou de Gustave-Adolphe, ils apportaient dans les cloîtres les habitudes que l'on peut se figurer. Le Père Tixier nous a abondamment édifiés sur tous ces abus. Un « ancien » lui vantait sans vergogne la joie d'être grand-père. Des fêtes se donnaient dans les couvents pour le mariage des enfants de ces singuliers religieux. A Saint-Étienne-de-Caen, un moine passait pour faux-monnayeur ; avec quelque vraisemblance, car, n'ayant pour tout bien qu'une pension annuelle de mille livres, il laissa après sa mort « vingt chevaux à l'écurie, seize domestiques, deux carrosses », et le reste à l'avenant. A Saint-Ouen-de-Rouen, toujours au témoignage

1. Voir la *Revue* du 1er novembre.

du Père Tixier, ils alliaient dans leur conduite des rigueurs ridicules et les abus les plus coupables. D'une part, en effet, ils « étaient d'une régularité admirable à dire l'office et à se trouver à matines à quatre heures et, si un novice ou un religieux jeune manquait, on allait le fouetter derrière l'autel sur-le-champ; ils chantaient par cœur et fustigeaient leurs novices à merveille » ; et par ailleurs, ils pratiquaient sans scrupule la simonie la plus éhontée et se préparaient à tirer parti de la réforme elle-même pour augmenter le prix des diverses charges de l'abbaye qu'ils prétendaient vendre à des prix considérables aux postulants.

Il y avait donc encore fort à faire, soit pour parachever la réforme dans les couvents où elle venait de s'installer, soit pour l'aider à pénétrer dans ceux qui demeuraient réfractaires. Afin de mener à bien cette double tâche, la congrégation avait besoin d'hommes doués à la fois d'énergie et de souplesse, de vertu irréprochable en même temps que de connaissance déliée des hommes. A tous ces titres, le Père Tixier s'imposait à l'attention de ses supérieurs. Il ne faillit pas à leur confiance.

Pendant quinze ans, de 1654 à 1669, il porta son activité de monastère en monastère, de Saint-Cormeille-de-Compiègne à Saint-Père-de-Chartres, de Saint-Ouen-de-Rouen à Saint-Étienne-de-Caen. Et partout, qu'il s'agît simplement d'aplanir les différends qui subsistaient entre anciens et nouveaux religieux ou de gagner un couvent à la réforme, il rencontra le même succès. Avec un zèle infatigable et une prudence égale, utilisant la bonne volonté des abbés et la faveur des pouvoirs publics, nous le voyons peu à peu prendre pied dans les différentes abbayes, s'y faire accueillir par les anciens, conclure avec eux des conventions particulières, les amener moyennant certains avantages à se dessaisir de leurs privilèges, à demeurer peu à peu comme simples pensionnaires dans les monastères dont la direction passait aux réformés.

Il ne saurait être question ici de donner le détail de tant de négociations ardues, d'ailleurs souvent pittoresques, où s'exerça la sagesse du Père Tixier. Contentons-nous de remarquer que, pour absorbé qu'il fût par ses devoirs, le bon

Père, amené par ses fonctions mêmes à côtoyer une foule de grands personnages, ne laissa pas de noter d'un œil attentif quelques traits de leur physionomie. C'est ainsi qu'il nous a donné un curieux récit de la visite de la reine Christine de Suède à Compiègne.

Les Jésuites faisaient représenter devant elle une pastorale. Le Père Tixier avait grande envie d'y assister. Mais il savait que les religieux zélés l'en blâmeraient. Il eut l'adresse, « par une finesse de moine » (le mot est joli dans sa bouche), de se faire inviter par la souveraine, et profita de l'occasion pour l'étudier à loisir.

« Elle était grande, maigre, laide, mais des yeux perçants et qui marquaient tout l'esprit qu'elle avait. Nous la trouvâmes qui mangeait beaucoup. Elle avait un docteur italien à qui elle parlait italien, un médecin à qui elle parlait latin, deux filles d'honneur à qui elle parlait suédois, et elle parlait français aux Français qui étaient là, fort purement toutes ces langues, du moins le latin et le français que j'entendais et un peu l'italien. Elle demanda à son médecin ce qu'on disait d'elle : « Que vous vous en allez à Rome, madame, pour vous faire religieuse. — Moi, dit-elle, j'aimerais mieux cent fois être morte que mariée, mais mille fois mieux être mariée que religieuse. »

Elle montra peu de curiosité d'une chasse où le roi devait lui faire voir sa meute de cent chiens courants forçant un lièvre : « Bon, dit-elle, si c'était un lièvre qui prît cent chiens. » La tragédie des Jésuites — le bon Père le note non sans quelque satisfaction — la charma peu, et elle ne se gêna pas pour le témoigner assez clairement, quoiqu'elle eût « une troupe de jésuites » à son côté. Le lendemain, à la messe, elle jeta dans une confusion sensible l'abbé Le Camus qui lisait attentivement un petit livre. Elle mit tout d'un coup la main dessus et vit que c'était la *Consolation* de Boèce. « Ce livre est bon, monsieur, lui dit-elle en lui rendant, mais non pas à la messe. » En manière de conclusion, le Père Tixier juge devoir noter en toute simplicité un trait inattendu. « J'ai ouï assurer à bien des gens qu'elle était hermaphrodite. »

Notre héros n'a pas noté moins soigneusement l'impression qu'il reçut du prince royal d'Angleterre, le futur

Charles II. « Je vis aussi un peu auparavant dîner à Compiègne le roi Charles d'Angleterre. Il était à une grande table le premier, le roi à son côté, la reine mère à côté du roi, trois grandes places vides, puis Monsieur, une grande place vide, puis mademoiselle de Montpensier. On lui servit des membres de mouton. Et la reine lui dit que si ce n'était pas la viande de France la plus rare ni la plus exquise, c'était la meilleure à manger; de quoi il convint, ôtant son chapeau avant que de répondre à la Reine, ce qu'il faisait toutes les fois qu'elle lui parlait. Et à la fin du dîner son chapeau était gras à faire peur. »

Enfin il convient de souligner aussi les relations fort suivies que le séjour du Père Tixier en Normandie lui permit de nouer avec madame de Longueville. Elle le seconda avec énergie dans la réforme des abbayes qui dépendaient d'elle ou de sa famille et sut apprécier à la fois son tact et sa fermeté. Le prince de Condé gardait un reconnaissant souvenir au sous-prieur de Saint-Denis. En attendant qu'ils l'appelassent à des fonctions plus intimes, ce fut à n'en pas douter la recommandation du frère et de la sœur qui, autant que la bienveillance de ses supérieurs, fit en 1669 nommer le Père Tixier à la charge considérable de prieur de Saint-Germain-des-Prés, l'une des abbayes les plus importantes qui dépendissent de la congrégation de Saint-Maur.



En cette qualité, le Père Tixier eut à se partager entre plusieurs tâches. Ses rapports avec son abbé, les démêlés du monastère avec le Châtelet de Paris, la juridiction spirituelle à exercer sur les abbayes de femmes, les relations de tout genre à entretenir et à utiliser avec nombre de hauts personnages : autant d'affaires épineuses dont le moine sut se tirer avec son succès ordinaire.

Son abbé n'était pas un personnage ordinaire, puisque c'était Jean Casimir, roi de Pologne, qui, ayant abdiqué après la mort de sa femme Marie de Gonzague, était venu s'établir en France où Louis XIV lui attribua trois abbayes dont Saint-Germain était la principale.

« Le roi Casimir, disait le prince de Condé, est un bon homme, mais un sot roi. » Il avait de plus l'humeur changeante, lunatique et difficile. Le Père Tixier sut l'apprivoiser. Au bout de peu de temps, il avait toute sa confiance, dînait chez lui deux fois la semaine et apprenait de lui à aimer le chocolat : c'est à ce goût que le bon Père attribua plus tard sa longévité.

Mais ce bienfait était compensé par beaucoup de corvées. Il fallait suivre les affaires de l'ex-monarque, écouter ses rêveries, s'acquitter de ses messages, et surtout remédier au désordre de ses finances. Ce dernier point était le plus malaisé. Le roi Casimir donnait à tort et à travers à tout le monde, et à chaque occasion.

« Un vieux gentilhomme bas-normand, conte le Père Tixier, le vint voir ; ils avaient servi sous Gustave ensemble ; il lui promit mille écus pour faire sa fille religieuse et ordonna à du Brey, qu'on appelait chez lui M. le général, de les lui apporter. Du Brey me vint trouver pour lui remontrer qu'il avait à peine mille écus chez lui. J'entrai et le lui dis : « Ah ! morbleu, — dit-il en haussant son haut de chausse, geste ordinaire, — je ne puis pas donner mille écus, je ne suis plus roi. Eh bien, qu'on m'apporte donc ces cent pistoles dont on veut que je me contente. » On les lui apporta dans une bourse qu'il donna au gentilhomme. »

Le pauvre roi était aussi mal argenté que prodigue. Ses revenus de Pologne rentraient mal. Ceux de ses abbayes étaient affermés à un certain Berryer, mauvais payeur. Le Père Tixier se constitua le champion infatigable de son abbé. Il l'aida à trouver des prêteurs, se mit lui-même dans l'embarras pour le secourir. Il écrasa Berryer de furieux réquisitoires. Il ne tint pas à lui que le roi Casimir ne vécût à son aise. Au moins l'ancien roi ne fut-il pas réduit, comme Condé en exprimait la crainte, « à vendre ses meubles pour ne pas mourir de faim ».

***

Le Père Tixier ne fut pas moins appliqué à défendre les intérêts de l'abbaye que ceux de l'abbé. Du vivant du roi

Casimir comme après sa mort survenue le 16 décembre 1672, il les soutint avec ardeur et circonspection.

Toutefois, durant son priorat, il eut la mortification de voir diminuer d'une manière assez sensible les prérogatives du monastère. Dans un esprit de simplification très louable, les justices particulières de divers établissements religieux situés sur la rive gauche de la Seine furent supprimées et allèrent se confondre sous celle du Châtelet. M. Pellisson, économe de l'abbaye, stimulé par le Père Tixier, remontra le préjudice que cette mesure causait à l'abbaye de Saint-Germain et obtint quelques concessions.

Le prieur de Saint-Germain gardait d'ailleurs bien d'autres privilèges ; l'un des moindres n'était pas la juridiction spirituelle sur les abbayes de femmes dans le ressort de l'abbaye. Sous le contrôle de l'archevêque de Paris, le prieur, en qualité de vicaire général, avait à examiner et à approuver leurs règlements, à vérifier la manière dont ils étaient appliqués, à confirmer la nomination des supérieures. Le Père Tixier s'acquitta de cette tâche avec son zèle accoutumé. Il nous a laissé l'amusant récit d'une de ses visites officielles.

« M. l'archevêque de Paris Péréfixe me prit pour aller au couvent des Filles de la Miséricorde, dont les religieuses étaient en différend contre leurs supérieures. Nous entrâmes dans le couvent, l'archevêque assis dans un fauteuil, moi sur un tabouret un peu derrière, les religieuses, toutes filles de qualité, en rond sur leur derrière, et la prieure aux pieds de l'archevêque. Et lui lava la tête bel et bien, regardant les belles religieuses, et me répétait toujours : « Pardi, prieur, voilà de belles personnes ! — Monseigneur, lui disais-je, je ne m'y connais pas. » Enfin je fus obligé de lui dire : « Je le crois puisque vous le dites et que messeigneurs les évêques s'y connaissent bien. »

L'une des maisons religieuses dont le nom revient le plus souvent dans les annales de Saint-Germain-des-Prés, sous le priorat du Père Tixier, est celle des Filles de Saint-Joseph, établie en 1641, rue Saint-Dominique, et dont les bâtiments occupaient une partie de l'emplacement actuel du ministère de la Guerre. La juridiction sur les Filles de Saint-Joseph

fut le point de départ des relations du bon Père avec madame de Montespan. Celle-ci, en effet, n'attendit pas, comme on l'a dit, l'heure de sa disgrâce pour se jeter dans les bonnes œuvres. « Au milieu de ses plus grands dérèglements nous apprend le Père Tixier, elle donnait aux filles Saint-Joseph douze à quinze mille livres par an ». Ses libéralités en leur faveur dépassèrent cent mille francs au total. C'est dans une grande maison qui dépendait des Filles de Saint-Joseph, que madame Scarron, sa confidente, « nourrissait en secret les enfants du roi dont on ne connaissait ni l'âge ni le nombre ». Le Père Tixier put les approcher et noter plusieurs faits curieux. « Le fils aîné du roi et de madame de Montespan mourut à huit ans. Madame Sc[arron] m'envoya quérir et M. de Louvois vint de l'autre côté. Il avait été rendu fort savant par son précepteur Dandin, qui fut ensuite fait par M. de Montausier aumônier des Suisses et abbé de mille écus de rente, qui lui avait appris force histoires grecques et romaines. Ce petit prince avait une tête excessivement grosse qu'à peine pouvait-il porter; on l'ouvrit et on lui trouva le crâne épais d'un gros pouce et la tête sans suture. » Le comte de Vexin avait un défaut de conformation analogue. Il était sujet à des maux de tête affreux. « Sa tête ne transpirait guère. » L'infirmité du duc du Maine n'avait pas davantage de secret pour le prieur. « J'ai vu le duc du Maine tout nu. Ce qui fait qu'il boite, c'est qu'il a le talon détaché du pied. »

Au cours de ces relations intimes avec l'entourage de madame de Montespan, le Père Tixier ne pouvait manquer de se rencontrer avec la première et la plus dévouée des suivantes de la favorite, mademoiselle Desœillets.

Le bon Père nous a laissé d'une des visites qu'il eut à rendre à la favorite un récit qui ferait un joli sujet de tableau de genre. Après la mort du roi Casimir, le prince de Condé avait convoité l'abbaye pour son fils. Le roi laissa voir qu'il avait d'autres intentions. Elles n'échappèrent pas au Père Tixier qui alla trouver madame de Montespan, sous prétexte d'obtenir son intervention auprès du roi en une affaire qui concernait le bailli de Saint-Germain. « J'allai, dit-il, à son appartement qui était la galerie blanche, et rencontrai la Desœillets à qui je demandai quand je pourrais parler à

madame. — Je vais voir, me dit-elle, car elle est à sa toilette. » De quoi je fus surpris. Il n'était que neuf heures. La Desœillets me vint reprendre. Je trouvai madame de Montespan la gorge nue et les cheveux épars, belle à ravir. » Le Père Tixier était meilleur connaisseur qu'il ne le disait à son archevêque. « Je lui dis, continue-t-il, que quand elle serait habillée, je lui parlerais au sujet de ma venue. Elle se fit mettre un peignoir sur le cou et passa dans sa ruelle où je la priai de m'obtenir une audience du roi. « Si nous avions un abbé, madame, il nous protégerait, car, comme notre abbaye ne saurait convenir qu'à un très grand prince, il aurait du crédit. — Oui, me dit-elle, vous aurez dans peu un prince qui vous défendra. » J'avais voulu plusieurs fois lui insinuer de penser pour le comte de Vexin, son fils. Je lui dis : « Ah ! madame, monseigneur votre fils nous honorerait infiniment. — Je ne vous dis pas cela, Père Tixier. Vous êtes plus fin que moi. Vous me faites parler. » Elle parla au roi, et, au retour de la messe, j'eus audience du roi dans son cabinet. »

Et effectivement, quelques années plus tard, le comte de Vexin, âgé de dix ans, fut nommé abbé de Saint-Germain-des-Prés. Ferons-nous au Père Tixier un crime de son adresse? Son devoir n'était pas de réformer les abus de son temps, mais en toute occasion de protéger les intérêts de sa maison; il fallait à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés un abbé de haute naissance : le Père travailla à l'obtenir.



Mais de tous les hauts personnages que le Père Tixier eut à fréquenter dans cette période de sa vie, c'est le prince de Condé qui tient la plus grande place dans ses Mémoires.

Le bon Père connut les familiers de la maison, que souvent la fortune traita mieux que lui. Il s'exprime sur leur compte avec sa franchise habituelle.

Lenet, le secrétaire de Condé pendant la Fronde, compatriote et parent éloigné du moine, était homme de beaucoup d'esprit, mais d'une délicatesse peu scrupuleuse et qui, au surplus, sut donner plus tard au Père Tixier la preuve palpable de son amitié.

L'abbé Roquette, évêque d'Autun, représentait les intérêts de la maison de Condé en Bourgogne, dont le prince était gouverneur. Ses relations avec le bon Père dataient de loin. L'abbé Roquette était au service de Condé pendant la Fronde. Proscrit au moment où les princes étaient prisonniers et « chargé de billets de M. le prince pour cent mille écus », il avait été secouru par le sous-prieur de Saint-Denis. Mais depuis, passé à Mazarin, il était devenu son espion. Depuis, il avait été nommé évêque d'Autun. Le Père Tixier a pris plaisir à noter — sans acrimonie comme toujours — comment l'archevêque de Reims rabattit une fois son humilité fastueuse. Ce prélat était fort riche, mais « il faisait gloire et profession de dire qu'il n'avait pas d'autres héritiers que les pauvres, ce qui donna lieu à l'archevêque de Reims, Le Tellier, dînant chez lui dans le temps de son sacre, de lui dire un bon mot. Il y avait un buffet magnifique que l'archevêque loua fort, à quoi l'évêque d'Autun répondit : Monseigneur, cette argenterie est pour les pauvres. — Monseigneur, lui répliqua l'archevêque de Reims, vous pourriez en épargner la façon. »

Gourville, esprit merveilleusement fertile en ressources, arriva à faire payer à Condé une partie des sommes qui lui étaient dues par l'Espagne et rétablit l'ordre dans ses finances. L'origine de sa fortune était peu recommandable. Le Père Tixier ne pouvait que le blâmer, mais pas jusqu'au point de refuser de rendre service à Gourville au temps même où le scandale de ses rapines le forçait de passer en Angleterre. Or le fugitif avait donné à un certain La Faye, son parent, un billet de près de cent mille francs sur madame de Beauvais, première femme de chambre de la reine Anne d'Autriche. Elle ne payait point. Le Père Tixier accepta de lui rafraîchir la mémoire. « Mon père, lui répondit madame de Beauvais, M. de Gourville était un petit garçon qui a tâché de faire sa fortune et qui l'a faite. J'étais une petite fille et je travaille à faire la mienne. Je n'ai pas de quoi ni ne suis d'humeur à le payer. Mais je sais des choses que je puis dire, et s'il me presse je parlerai. Nous nous entreconnaissons assez. » Le Père Tixier rapporta cette réponse à Gourville, et conclut discrètement : « Je n'entendis plus parler de rien. »

Gourville fut le grand homme d'affaires de Condé pendant la dernière partie de sa vie. Le Père Tixier partagea avec lui certaines missions de confiance. Il est une affaire notamment où son témoignage est curieux et de grande importance.

Pour beaucoup de contemporains et même pour les historiens, une tache obscurcit la mémoire du grand Condé, sa conduite à l'égard de sa femme, qu'à la suite d'incidents assez mal connus il relégua à Châteauroux, dans une prison étroite et rigoureuse. Le Père Tixier fut le témoin presque immédiat de l'événement qui détermina cette décision.

« Je causais un jour avec Lenet dans nos cloîtres de l'abbaye Saint-Germain. Un valet de pied tout essoufflé vint lui dire qu'on venait d'assassiner madame la princesse, un autre vint lui dire qu'elle était blessée d'un coup de poignard ; il y alla et la trouva blessée d'un coup d'épée. Il fit d'abord informer par notre bailli du faubourg, puis par le commissaire du quartier et ensuite cela alla au Châtelet. La cause de tout cela était qu'un page de l'hôtel de Condé nommé Bussy, parent du comte de Bussy, était aimé de la princesse qui lui donnait de l'argent. Un soir étant entré dans sa chambre, il lui en demanda fort haut. Un valet de chambre qui était dans l'antichambre entra et vit Bussy dans une posture fort libre. Bussy, fâché d'être surpris et voulant le chasser, mit l'épée à la main et l'autre aussi, et madame la princesse, voulant les séparer pour garantir Bussy qu'elle aimait, fut blessée d'une estocade. On mena le valet de chambre au Châtelet, où le lieutenant criminel l'interrogea ; il parla net, et le lieutenant criminel, ayant parlé à M. le Prince, le relâcha. Bussy s'enfuit en Allemagne où par les armes il s'est élevé fort haut, et c'est lui dont nos gazettes parlent tant aujourd'hui sous le nom du général Bussy-Rabutin. »

Le récit du Père Tixier précise en les confirmant les témoignages de mademoiselle de Montpensier, de Bussy-Rabutin et de ses correspondantes. Il ne permet pas de douter des raisons fort plausibles qu'avait le grand Condé pour être mal satisfait de son épouse. Et même le bon Père nous démontre qu'à ces motifs de reléguer la pauvre femme s'en joignait un autre qui, à lui seul, eût justifié la réclusion : elle avait le cerveau dérangé. Le Père put le vérifier lui-même. Quelque temps

après qu'elle eut été enfermée à Châteauroux, la duchesse de Longueville, émue des bruits qui couraient sur le sort fait à sa belle-sœur, pria le Père Tixier d'aller s'assurer de l'état où elle vivait. Condé y consentit. « Avant que de partir, M. le prince me dit : Vous irez à Châteauroux, puisque madame ma sœur le veut ; vous verrez s'il manque quelque chose à madame la princesse, car enfin c'est ma femme, telle qu'elle est, et je ne veux pas que rien lui manque, mais ne lui parlez point du tout de moi, vous m'entendez. — Oui, monseigneur. » Et le bon Père reprend : « On m'introduisit à son dîner. Elle me dit : Mon Père, vous êtes à M. le Prince qui vous envoie me voir ? — Non, madame, je suis religieux et les religieux ne sont qu'à Dieu. — Oh ! me dit-elle, je vous entends, M. le Prince vous envoie pour me confesser, car ne l'étant pas (il y avait quatre ans qu'elle ne l'avait été), il a la discrétion de ne vouloir pas encore se défaire de moi... Je lui dis que la confession n'était pas mon métier. Et l'officier de M. le prince, qui avait soin d'elle et qui était derrière sa chaise, et que je vis bien qui la rudoyait fort, lui dit : Morbleu, madame, voilà de vos contes ordinaires. Ne serez-vous jamais sage ? — Elle mangeait d'un plat de morue de très bon appétit. On le desservit ; un moment après elle le redemanda, on le rapporta, puis elle dit qu'elle n'en voulait plus toucher, qu'il avait été à la cuisine et qu'on y avait pu mettre la sauce. — Encore, dit l'officier, tout ce qu'on vous sert, madame, ne vient-il pas de la cuisine ?... Elle me dit qu'elle remerciait bien fort madame de Longueville de son honnêteté. Et je m'en retournai, convaincu qu'elle n'était guère sage. Elle me disait : M. le Prince m'a bien méprisée, mais ma foi je l'ai bien méprisé aussi. »

Dans tout ce récit se reflète le souci minutieux d'exactitude du Père Tixier ; avec calme et précision il note tous les détails qui l'ont frappé. Son dévouement à Condé ne l'empêche point de remarquer que la princesse est rudoyée ; mais qu'elle ne soit « guère sage », la pauvre femme, qui s'imagine que son mari lui envoie un confesseur avant de la faire mourir, et que le plat renvoyé à la cuisine en est revenu empoisonné, — cela est de toute évidence ; et ainsi apparaît la nécessité de la réclusion.

***

Une autre occasion fut donnée au bon Père de rendre à la maison de Condé un service signalé et qui fut de grande conséquence pour son propre avenir.

Madame de Longueville avait deux fils : le comte de Saint-Pol était le cadet; l'aîné, connu sous le nom de comte de Dunois, était un pauvre idiot que l'on cachait. En 1672, avant de partir pour la Flandre, Condé jugea prudent de faire interdire Dunois au profit de son frère. M. Tubeuf, intendant du Bourbonnais, fut commis pour s'assurer de son infirmité et dresser procès-verbal de son état. Mais l'affaire était délicate. M. de Moncaut, « qui voulait s'emparer de la personne et du bien du prince pour le promener à son gré, avait fait croire à Tubeuf qu'il n'était pas si fou ». Il fallait donc détromper l'intendant. Mais, d'autre part, lorsque Dunois divaguait, ses injures allaient principalement à sa mère et à Condé, disant de l'une « qu'elle était une p... et mille ordures, et de l'autre qu'il avait tenu chez lui des assemblées pour se faire roi ». Or le prince « aurait mieux aimé mourir » que de voir pareilles imputations, vinssent-elles d'un fou, consignées dans les procès-verbaux d'une enquête officielle destinée à être mise sous les yeux du roi. Il fallait bien que Dunois divaguât, mais non d'une manière compromettante. Le Père Tixier avait la confiance de Condé ; il fut chargé de préparer et de surveiller l'entretien avec l'intendant.

Avant de faire entrer celui-ci, le moine pénétra donc chez le fou. « Je le vis, il me caressa fort. Je lui dis que l'intendant était là. — L'intendant ? dit-il. — Oui, pour dresser un procès-verbal ; si vous êtes sage, pour vous mener à Paris avec magnificence ; si vous êtes fou, non. Et quelle plus grande folie que de mal parler de M. le Prince et de madame votre mère comme vous faites quelquefois ! Quelle sagesse que d'en bien parler ! — Oh ! oui, madame ma mère a apporté de l'honneur dans notre maison, princesse du sang ; M. le Prince, premier prince du sang, de la protection ! »

Ces paroles donnaient bon espoir. L'intendant fut introduit avec un secrétaire. Il voulut faire retirer le Père Tixier afin

d'interroger Dunois plus librement. Mais celui-ci refusa de parler en l'absence du moine. « Le Père Tixier est mon ami. » Le Père resta donc. « Nous étions tous trois debout et découverts, Dunois tantôt debout, tantôt assis, couvert et découvert, badinant de ses doigts sur la table. » Et, aux questions de l'intendant, il se mit à parler à tort et à travers : « Votre Altesse ne veut-elle pas reprendre le rang de prince de Longueville ? — Moi, point d'Altesse. Au diable Longueville et princesse. Je veux être vicaire, point curé, à cause de la charge d'âme. » Et il continua dans le même style. Sur la demande de l'intendant, le Père Tixier demanda au fou d'écrire ses « fariboles ». Il y consentit ; mais les recommandations du moine restaient gravées dans sa pauvre cervelle : le nom de sa mère et celui de son oncle ne figurèrent point dans le document qui fut envoyé au roi. Le Père Tixier nous dit la satisfaction de Condé. « M. le prince m'embrassa, me disant que je l'avais sauvé du plus mauvais pas où il eût jamais été. Le roi, lisant seul et bas le papier par discrétion, dit à M. le Prince : « Vous avez là un neveu bien fou et moi un cousin guère sage. — Vous voyez, Sire ». Dunois fut interdit dans les formes. » L'honneur de la maison de Condé était sauf, grâce au Père Tixier. Les circonstances allaient permettre au grand Condé de lui prouver sa reconnaissance.

## IV

### LA RETRAITE — LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES EN NORMANDIE

Le Père Tixier quitta Saint-Germain dans des circonstances assez obscures. Certains biographes l'accusent d'avoir contribué à la disgrâce de deux de ses confrères, et l'un de ceux-ci flétrit cette mauvaise action en huit vers latins où le nom latinisé du Père Tixier se trouve stigmatisé dans une série de calembours érudits et désobligeants. Mais le Père Tixier jusque sur son lit de mort repoussa cette imputation. Selon toute vraisemblance, c'était l'archevêque de Paris qui avait

fait envoyer les deux moines en exil. Notre héros paraît avoir éprouvé l'instabilité des grandeurs humaines. En 1675, au terme de son second triennal, il fut contraint de quitter Paris et envoyé à l'abbaye de Saint-Melaine de Rennes. Il n'y resta guère. Au témoignage d'un chroniqueur qui lui est peu favorable, « son esprit fertile en ressources lui en ménagea une dans la protection que lui avait accordée le grand prince de Condé à qui il avait sauvé la vie pendant les guerres de Saint-Denis. Par son crédit, il fut nommé gouverneur de M. l'abbé de Longueville (c'est-à-dire du pauvre Dunois), qui fit d'abord sa résidence dans l'abbaye de Bourgueil et peu de temps après dans celle de Saint-Georges, près de Rouen ».

Le Père Tixier entra en fonctions au commencement de 1678. La tâche qui lui était dévolue supposait une grande confiance de la part du prince de Condé et de sa sœur; ce n'était pas seulement, en effet, les soins matériels les plus vigilants qu'exigeait le pauvre dément passant de périodes d'abattement à des accès d'exaltation, tantôt impossible à rassasier et puis brusquement refusant de manger; tour à tour docile et furieux, presque raisonnable ou complètement inconscient. Par la mort de son frère, le comte de Saint-Pol, tué en 1672, au passage du Rhin, l'abbé se trouvait être le dernier des Longueville : avec lui, dans des circonstances lamentables, s'éteignait une maison illustre. Il fallait éviter que les excentricités du malheureux pussent jeter un ridicule sur son nom ou sur celui de Condé. Et pourtant il était indispensable qu'il ne parût pas systématiquement isolé, afin que nul ne pût avec la moindre vraisemblance jeter un soupçon odieux sur les siens.

Or l'une des personnes à qui l'on ne pouvait sans scandale dénier le droit de visiter le malade, la duchesse de Nemours, née d'un premier mariage du duc de Longueville, était elle-même d'une excentricité confinant à la folie. Elle traitait « de petit garçon, de coquin et de maraud » l'évêque de Lisieux, et « chantait pouille » de la manière la plus offensante aux gentilshommes de la meilleure noblesse. Elle avait une aversion particulière pour le Père Tixier, placé auprès de son frère par la confiance de Condé, et sollicitait du roi de « faire approcher M. son frère de Paris ». Le roi refusait, mais ne

pouvait pas lui interdire de le visiter, exigeant seulement pour empêcher de sa part toute initiative indiscrète, « que ce serait en présence de ses gouverneurs, gentilshommes et domestiques. » On conçoit ce qu'avaient de scabreux des entrevues de cette sorte et de quelles précautions il était nécessaire de les entourer. Le Père Tixier, comme toujours, se montra à la hauteur des circonstances. Les envoyés de madame de Nemours ne furent admis auprès du fou qu'avec les précautions nécessaires.

D'autres visites que dictait la seule curiosité furent impitoyablement évincées ainsi que l'exigeait l'honneur de la maison de Condé. Le cas échéant, pour accomplir sa consigne, le vieux moine n'hésita pas à braver des inimitiés redoutables. Un jour, « madame de Louvois en grand cortège avec madame de Bernières » prétendit voir le pauvre abbé. Madame de Bernières était la fille de M. de Ris, premier président du Parlement de Rouen, une des personnes les plus considérables de la contrée. Le Père Tixier refusa net. La marquise de Louvois insista : « Son gentilhomme, conte le bon Père dans ses Mémoires, me parla avec trop de hauteur à moi, malade au lit d'une maladie qui me tint six mois aux bouillons. Je le fis sortir. Elle dit beaucoup de sottises de son carrosse dans la cour. Je fis mettre tous les gens de M. de Longueville autour de leur maître, fis sortir les carrosses et menaçai d'écrire à la Cour. M. et madame de Bernières lui ayant remontré son tort, elle m'envoya son gentilhomme, le même, me demander pardon. Ensuite madame de Bernières me pria de n'écrire point et me promit du quinquina dont elle m'envoya depuis deux bouteilles, mais je n'en voulus point. »

Indifférent à la menace et incorruptible devant les présents, le Père Tixier était d'ailleurs soutenu par la confiance sans réserve de ses commettants, le prince de Condé et aussi l'évêque de Lisieux, dont dépendait l'abbaye de Saint-Georges et que le roi avait rendu responsable de la personne du fou. Le père de Lenet, le « gros abbé de la Victoire », s'entremit utilement pour l'affermir dans les bonnes grâces du premier et lui conquérir celles de l'autre. L'évêque ne tarda pas à avoir « toute la considération possible pour le bon Père » et

lui permit de faire venir auprès de lui son propre frère comme aumônier et son cousin comme gentilhomme de la maison de l'abbé. Quant à Condé, il accordait au religieux son patronage en toute occasion, tenait compte de ses désirs et de ses recommandations, et le prenait pour intermédiaire de ses libéralités.

Et même une correspondance s'engagea entre le grand seigneur et le vieux moine autorisé à donner directement à Condé des nouvelles de son pensionnaire. Tantôt le pauvre abbé allait mieux, était « dans une situation pacifique... sans aucun emportement ». Il avait « des intervalles de sagesse jusqu'à douze et quinze jours de temps », était capable de feuilleter des volumes illustrés, voire d'écrire quelques mots à sa sœur. Et puis il retombait de nouveau « dans ses premières faiblesses », avait des crises de violence ou refusait de se nourrir.

Ainsi s'écoulaient les années.

Pour se distraire de ses pénibles fonctions, le Père Tixier avait la lecture et le jardinage. A la mort du fou il demanda à Condé, et sans doute obtint, le don au couvent de tout ou partie de sa bibliothèque. Il avait en commun avec son protecteur le goût des plantes; le vieux guerrier et le vieux moine échangeaient des fleurs. Le Père Tixier envoyait des anémones et des jonquilles; il recevait en échange de merveilleux œillets de Chantilly et remerciait avec effusion.

Quelquefois, quand le malade avait de bons moments, le Père Tixier se rendait à Rouen; il y était universellement estimé et considéré. De temps à autre, il poussait jusqu'à Chantilly. Enfin il lui arrivait d'aller à Paris. Il y notait philosophiquement les changements survenus et revoyait ses anciens amis. « A l'enterrement de M. Colbert, il n'y avait que cinq évêques. A celui d'une de ses petites-filles, quelque temps auparavant, on en compta plus de soixante. »

La chute de madame de Montespan n'avait pas altéré ses sentiments pour elle. Il ne cessait pas d'aller faire sa cour à l'ancienne favorite, qui l'aimait fort. « Je l'ai toujours vue depuis sa disgrâce. Elle me demandait toujours tout bas si je ne voyais point madame de Maintenon. « Non », répondais-je. Et elle me marquait en souriant qu'elle en était bien aise. Elle m'a dit que, depuis la perte de sa faveur, le roi n'avait

pourtant jamais manqué à lui faire payer mille louis d'or tous les mois. Je lui avais donné un petit garçon qui écrivait fort bien et qui peu à peu était devenu son valet de chambre favori. Il avait de l'ouverture pour moi. Lui ayant demandé un jour comme sa maîtresse et madame de Maintenon vivaient, il me répondit qu'elles se témoignaient au dehors autant d'amitié que jamais et envoyaient savoir tous les jours mutuellement de leurs santés, mais je crois que le dedans était bien plein de haine et d'aigreur. »

Au retour de ses courtes absences, le Père Tixier regagnait son couvent, y retrouvait ses œillets, ses livres et son fou, et mandait paisiblement à Condé que le pauvre abbé était tantôt « fort sage », tantôt « un peu turbulent ».



Mais, en une occasion, la correspondance que le religieux entretenait avec le Prince prit un intérêt tout particulier.

En 1685, l'édit de Nantes fut révoqué. La Normandie fut troublée comme tout le reste du royaume. Catholiques et protestants y vivaient en bons termes et sans fanatisme depuis longtemps. Dépourvus de temples, les réformés exerçaient leur culte sans bruit. L'édit royal vint les arracher à leur quiétude. Quelques familles s'embarquèrent. Les autres apprirent avec angoisse que l'intendance de la généralité de Rouen était confiée au célèbre Marillac, connu pour avoir saccagé le Poitou. Son arrivée fut accompagnée de celle d'un corps de « missionnaires bottés », commandé par M. de Beaupré. Louvois avertissait l'intendant de s'entendre avec ce dernier. Le désir du roi, disait-il, est « que vous ajoutiez foi à ce qu'il dira de sa part et que vous appuyiez autant ce qui pourra dépendre de vous l'exécution de ce qu'il vous marquera être les intentions de Sa Majesté ; à quoi j'ajouterai qu'elle désire que, pendant que la cavalerie sera logée chez les religionnaires, ils paient vingt sols par place d'ustensile et la nourriture aux cavaliers ».

Des conseils particuliers étaient joints à ces instructions générales. Il fallait éviter de contrarier les étrangers et ménager les gros manufacturiers. Mieux valait, sur vingt mille protestants, conserver dans la généralité quatre ou cinq cents

non convertis que « si, pour achever de les convertir tous, il fallait faire des violences très considérables ».

Moins féroce que dans le Poitou, Marillac débuta donc avec une modération relative. Le Père Tixier, habitant aux portes de Rouen, en rapport avec ce que la ville avait de plus considérable, fut chargé par Condé de le tenir au courant des événements. Il le fit avec cette simplicité extrême et cette véracité scrupuleuse qui donnent tant de prix à ses écrits.

Le Père Tixier n'avait pas l'âme d'un inquisiteur. Sa religion sincère, candide, discrète, répugnait à certaines manifestations. Il n'aimait point la dévotion quasi païenne des Espagnols aux images ; les évêques mondains et bruyants lui inspiraient quelque ironie; il respectait les Jésuites avec défiance. Il était exempt de fanatisme, et, pourvu qu'on eût la foi en Dieu, les manifestations extérieures du culte ne le préoccupaient pas à l'extrême.

Au début, les conversions furent nombreuses. Tous ceux des religionnaires qui tenaient médiocrement à leur religion se firent catholiques. « Cela va fort vite », écrivait le Père Tixier à Condé ; et il ne croyait pas avoir longtemps à l'entretenir de cette matière.

Mais, après les indifférents, il y avait les convaincus. Ceux-ci résistèrent. Louvois s'irrite et prescrit des mesures plus sévères : « Il faut mettre les cavaliers dans leurs maisons, afin que le bruit et le désordre qu'ils y feront les touchent plus que l'argent qu'ils donnent au cabaret pour leur subsistance. »

Le Père Tixier, bon catholique, s'était réjoui de la promptitude des premières conversions. Du moment que les religionnaires ne tenaient pas à leur hérésie, il y avait pour eux tout profit à y renoncer. Mais l'attitude des fervents fit sur lui une impression considérable; et sa pensée secrète se laisse deviner dans les relations qu'il envoya à Condé.

Il lui écrivait, le 25 novembre : « Il y a bien encore quarante-cinq familles d'huguenots qui ne veulent pas se rendre et qui voient, sans témoigner de l'impatience, manger leur bien aux cavaliers qui sont chez eux. Je fus prié hier, par un de ces messieurs nos présidents[1], de voir un marchand qui a

1. Présidents du Parlement de Rouen.

quatre cuirassiers pour tâcher de le gagner. Mais jamais il ne voulut entrer en confidence avec moi; et comme je le priais de dire les choses dont il doutait dans notre religion, il me dit qu'il doutait de tout, et que Dieu lui faisait la grâce de ne rien douter de sa religion. »

Tous les nouveaux convertis évitent d'aller aux vêpres et à la messe, alléguant que les autres catholiques n'y sont pas contraints. Ils prétendent n'entendre rien aux prières romaines et trouver « très peu d'instruction » dans les sermons. Quant à la confession, « il y en a peu qui s'y peuvent résoudre ». Les mourants refusent de recevoir les sacrements et déclarent n'avoir abjuré que par la force.

Les jours passent sans amener de grands changements. Les irréductibles s'obstinent : il leur en coûte deux écus par jour pour chaque cavalier; il y a des maisons où il y en a jusqu'à douze. Le plus obstiné est un M. de la Bajosne, « qui paraît s'en mettre peu en peine ». Ses créanciers sont plus incommodés que lui. Comme l'un d'eux, un ami, lui marquait l'inquiétude qu'il ne devînt insolvable, « il lui dit tranquillement qu'il ne savait point d'autre remède que de le mettre en prison au pain du roi, et que l'on se saisît de tout son bien pour payer ses dettes et nourrir les cavaliers que le roi lui envoyait ». L'embarras était plus grand encore avec les riches marchands qui cessent de payer leurs lettres de change, et répondent « qu'ils n'ont d'argent que pour payer les cavaliers ».

Aussi l'on se décide à user à leur égard d'arguments plus pressants. « Comme l'on a remarqué que c'étaient les femmes. chez les marchands, qui étaient les plus obstinées et qui apparemment empêchaient leurs maris de se convertir, l'on en a enlevé quelques-unes que l'on a mises aux *Nouvelles Converties* et dans d'autres lieux. » Ces rigueurs amènent quelques résultats. Le 4 décembre, le Père Tixier évaluait encore à plus de quarante les familles récalcitrantes. Le 18, il n'y en avait plus que vingt-cinq. Mais celles-ci sont irréductibles et des scènes fâcheuses se produisent. Les maris, privés de leurs femmes, s'entêtent, et on les voit vaquer à leurs affaires escortés d'un cuirassier qui les suit partout et les garde à vue. Quant aux femmes enlevées, elles « ont été les premiers jours assez

paisibles dans les monastères; mais elles sont présentement, pour la plupart, comme des furies, et désolent les communautés où elles sont, et l'on sera obligé à les enfermer ou à les renvoyer dans leurs maisons ». M. de Bajosne adressait à M. de Beuvron une requête « par laquelle il lui exposait que n'ayant plus d'argent pour payer la garnison qui était chez lui, il le priait de faire procéder à la vente de ses meubles, ce qui le désolait ». L'intendant pria le Père Tixier d'aller voir le récalcitrant, ce qu'il fit en présence d'un officier. « Il me reçut fort honnêtement et me dit qu'il me connaissait par réputation, et me dit bien des choses obligeantes. Il me laissa dire ce que je voulus pour lui persuader qu'il devait au moins douter de sa religion, et sa réponse fut qu'il avait lu tous les livres qui avaient été faits sur les matières de religion, pour et contre, et que Dieu lui avait fait la grâce de ne jamais douter de sa religion, et qu'étant à l'âge de soixante-quinze ans, il n'était pas à propos de lui parler de quitter une religion qu'il croyait bonne. » Le Père Tixier n'ajoute aucun commentaire; peut-être que l'insuccès de son éloquence le surprit peu et ne le scandalisa point du tout. Deux curés lui assuraient « qu'ils trouvaient leurs nouveaux convertis plus huguenots après leur conversion qu'ils n'étaient auparavant ». Ils profitaient de leur état de catholiques pour parler plus librement contre certaines tolérances de la religion romaine et ne témoignaient aucune dévotion.

Une vieille femme récemment convertie agonisait. Tous les jours le curé venait la presser de recevoir les sacrements. Elle différait : « Se voyant enfin pressée par la maladie et par le curé, elle dit qu'elle voulait faire faire encore une consulte de médecins, ce qui fut fait, et comme ils lui dirent qu'elle avait très peu de temps à vivre, elle dit devant toute la compagnie, puisque cela était, qu'elle était bien aise qu'on sût qu'elle mourait dans sa première religion. » Aussitôt après, le Père Tixier ajoute, toujours sans commentaire : « On emprisonne des huguenots... On pousse les choses avec bien de la rigueur. »

A la fin de l'année, il demeure encore huit ou dix chefs de famille récalcitrants : « après avoir vu tous leurs biens consommés », on les met en prison. Visiblement leur obstination

déconcerte le religieux. A coup sûr, au fond du cœur, il blâme leurs persécuteurs. Mais son bon sens lui démontre la vanité de leur résistance. Dès lors, ne feraient-ils pas mieux de céder? D'autant que souvent ils s'entêtent « sur des choses de rien et qu'ils n'entendent pas ». « Un sieur Plastrier a laissé manger aux cuirassiers plus de deux mille écus de son bien avant de se convertir, parce qu'il estimait que l'Église romaine profanait le sacrement du mariage en interdisant aux prêtres de se marier. »

Déjà plus de cent mille écus de biens avaient ainsi été gaspillés à Rouen; plus de cinquante mille à Dieppe. C'est là que Louvois avait fait tenir ses instructions les plus rigoureuses. Il prescrivait de multiplier les envois de cavalerie chez les religionnaires, de « la faire vivre chez eux fort licencieusement... Vous ne devez garder à leur égard aucune des mesures qui vous ont été prescrites et vous ne sauriez rendre trop rude et trop onéreuse la subsistance des troupes chez eux... Au lieu de vingt sols par place et de la nourriture, vous pouvez en laisser tirer dix fois autant et permettre aux cavaliers le désordre nécessaire pour tirer ces gens-là de l'état où ils sont et en faire un exemple dans la province. » (17 nov. 1685.)

Marillac lui-même avait des tendances à adoucir l'exécution de ces violences et se faisait rappeler à l'ordre. L'excellent archevêque de Rouen, bouleversé de tant d'horreurs, s'efforçait d'y mettre un terme en pressant les conversions à sa manière, multipliant aux religionnaires les concessions pour leur arracher une déclaration de catholicisme. « Sur les difficultés qu'ils lui faisaient à croire nos mystères, il leur disait bonnement : « Croyez-en ce que vous pourrez. » A l'égard du purgatoire, il permettait qu'en sa compagnie on parlât « du purgatoire de manière qui favorisait un peu le sentiment des huguenots ». Aussi dit-on par la ville qu'il « avait démoli en leur faveur le purgatoire ». Il leur permit à Dieppe « de chanter les psaumes de David en français ». Cela lui valut « une lettre du Père La Chaise un peu rude, et on lui défendit de continuer ». Le Père Tixier était fait pour s'entendre avec cet archevêque.

En définitive, l'énergie humaine ayant des limites, il fallait bien que la résistance s'éteignît. Les intransigeants prennent

la fuite (quelques années plus tard, la population de Rouen était réduite d'un quart), les autres cèdent. Mais le Père Tixier n'était pas dupe de cette résignation apparente et en signalait les inconvénients. « La consternation m'a paru extrême dans messieurs les curés et même dans les magistrats de voir le peu de disposition qu'il y a à une véritable conversion. » Les nouveaux catholiques témoignent de leur mépris pour le catholicisme jusqu'au pied des autels. « Un fort sage curé me disait qu'il y a un extrême péril pour la plupart des personnes et même des prélats de converser avec eux, parce que l'on remarque qu'étant parfaitement instruits de leur religion, ils trouvent peu de personnes capables de les réfuter. » Seuls les prêtres de l'Oratoire ont quelque crédit auprès d'eux, parce qu'ils déclarent « qu'ils n'y trouvent point d'images, point de confesse et, au contraire, ils y trouvent des prédicateurs qui leur enseignent une morale fort chrétienne et qu'ils ne trouvent point aux autres ». Les Jésuites, jaloux, « déplorent le sort de ces malheureux convertis, qui passent insensiblement de l'erreur de Calvin à celle du jansénisme ». Ce n'est point l'avis du Père Tixier. Pour lui, le prédicateur de l'Oratoire mérite autant d'estime « par sa manière de prêcher qui est fort chrétienne, que les autres sont méprisables en publiant continuellement dans leurs sermons les avantages qu'ils ont remportés sur l'hérésie et en prêchant fort pauvrement ».

Pour qui connaît le caractère du Père Tixier et la prudence de sa plume, ces appréciations sont plus éloquentes que les plus fougueuses diatribes. Le duc d'Aumale les a bien jugées. Les lettres du Père Tixier, « frappantes dans leur simplicité sévère... pleines de faits, exemptes de déclamation, forment dans leur ensemble un réquisitoire écrasant contre la révocation de l'édit de Nantes[1] ». Réquisitoire complètement inconscient? à peu de choses près, peut-être. Moine respectueux de sa religion et sujet fidèle de son roi, le Père Tixier ne pouvait s'ériger en juge des violences qui s'accomplissaient au nom de cette double autorité. Dans les formes discrètes qui s'appropriaient à son humeur pacifique et débonnaire, il

1. *Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale, vol. VII, p. 718.

a laissé voir combien elles étaient antipathiques à son idée de patrie et de religion, et combien aussi elles étaient fâcheuses au point de vue des véritables intérêts de la religion et du royaume.

*
* *

La conversion des protestants est le dernier grand événement auquel fut mêlé le Père Tixier. La mort du prince de Condé mit fin, en 1686, à la correspondance qu'il entretenait avec lui. L'âge commençait à se faire sentir. Continuant à vivre à l'abbaye de Saint-Georges, il résigna en d'autres mains les fonctions de prieur. Le dernier acte où figure son nom est du 23 novembre 1693, le Père Nicolas de Moutiers étant prieur. Le pauvre abbé d'Orléans mourut l'année suivante, à l'âge de quarante-sept ans. Le Père Tixier avait terminé sa tâche. Il quitta le monastère de Saint-Georges et se retira à l'abbaye de Saint-Ouen-de-Rouen, où jadis il avait établi la réforme et qu'il affectionnait. La première délibération où figure son nom date du 5 juillet 1696, le frère Aubourg étant prieur. Il vécut paisiblement, charmant ses loisirs par la rédaction de ses Mémoires. On ne saurait trop regretter qu'ils ne nous aient pas été conservés en entier. La mort vint le prendre en 1701. Il était âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Tels furent les traits les plus notables de la vie du Père Tixier. Nous avons essayé de la conter telle qu'il la vécut, très simplement, sans nous embarrasser des grandes questions où il fut mêlé, sans prendre parti dans les conflits et les passions qui s'agitèrent autour de lui, sans grossir notre héros et sans le rabaisser, en suivant tout uniment le cours des événements, petits ou grands, où il fut témoin et acteur, et vit de très près quelques-uns des plus hauts personnages de son temps.

Que dirons-nous de lui en définitive ? « C'était, dit un chroniqueur qui ne l'aimait point, un religieux de premier mérite qui aurait pu posséder avec honneur des emplois bien supérieurs aux premières dignités de la congrégation. » Tout ce que nous avons vu de sa présence d'esprit, de son

jugement délié, de sa finesse diplomatique et aussi, à l'occasion, de son sang-froid, de sa fermeté et de son courage, justifie sans doute cette opinion. Le Père Tixier avait tout ce qu'il fallait pour faire une carrière brillante. Or il vécut dans la médiocrité et mourut dans l'oubli. C'est que, moine à l'âge de huit ans, il fit siennes, dès l'enfance et pour la vie, les deux vertus essentielles de sa profession, l'humilité et le détachement, et mit au service de son ordre toujours, et souvent de ses amis, les qualités rares qu'un autre aurait employées à sa propre fortune.

La réforme de Saint-Maur avait orienté les bénédictins du côté de l'érudition et de la vie intérieure. Mais il fallait à la congrégation des hommes actifs, déliés et énergiques, capables de maintenir ses privilèges et de défendre ses intérêts. Le Père Tixier fut de ces hommes. Parfois, à suivre ses allées et venues auprès de tels grands personnages, on le comparerait volontiers à ces gens de peu, hommes d'adresse et d'intrigue, souples et peu scrupuleux, que la Fronde mit en valeur et qui surent se rendre indispensables aux puissants : un Gourville, un Lenet, un Langlée. Comme eux, le Père Tixier reçut d'importantes confidences, donna au moment voulu de bons conseils, sauva plus d'une situation délicate. Il leur est moralement supérieur. Alors que des intrigues plus ou moins avouables valaient à Gabriel de Cosnac l'évêché de Valence, à l'abbé Roquette celui d'Autun, à Gourville et à Langlée de notables revenus, le Père Tixier ne tira nul profit de ses bons offices. Les récompenses qu'il reçut furent insignifiantes. Aucune amertume ne laisse soupçonner chez lui qu'il en ait espéré d'autres.

Sans doute quelques-unes de ses démarches étonnent. A le voir évoluer entre Mazarins et Frondeurs, servir d'intermédiaire à Gourville et à madame de Beauvais, promener son froc à la toilette de madame de Montespan, un critique sévère est tenté de froncer le sourcil. Sachons juger en équité. L'esprit modéré, positif, concret du Père Tixier ne s'embarrasse point aux hautes spéculations de doctrine. Il ne s'attribue pas, nous l'avons dit, la tâche surhumaine de réformer les abus du siècle ; il défend les intérêts, toujours respectables à ses yeux, dont il a la charge. A égale dis-

tance des maximes relâchées d'un Escobar ou du dogmatisme inflexible d'un Arnauld, il s'est fait tout naturellement sa morale à lui, où les principes de la justice éternelle, les intérêts de sa congrégation et le respect dû aux puissants trouvent également leur compte. Entre eux l'accord n'a pas toujours été facile. Quelquefois, pour l'établir, une « malice de moine » a été nécessaire. Le Père Tixier ne s'est pas fait faute d'y recourir. Il mérite que nous l'absolvions à cause de la simplicité avec laquelle il nous a laissé discerner les principes de sa conduite, à cause de son désintéressement qui va jusqu'au mépris de sa propre vie quand lui seul est en cause. Et enfin des lettres sur la conversion des protestants, où se révèlent ses sentiments de tolérance, de charité, d'humanité, sont là pour faire pencher la balance en faveur de notre héros si un scrupule demeurait à nos lecteurs ; mais sans doute ils ont déjà ratifié notre jugement, et parmi les « confidents » des hauts seigneurs qui remplirent la scène du XVII[e] siècle, parmi les hommes de second plan qui font plus vivantes, plus proches de nous les choses de l'histoire, ils réserveront une petite place de faveur à la physionomie paisible, souriante et maligne du père Tixier.

JEAN LEMOINE — ANDRÉ LICHTENBERGER

QUESTIONS EXTÉRIEURES

# L'AMIRAL POTTIER

La diplomatie européenne reprend aujourd'hui en Macédoine les errements qu'elle a suivis jadis en Crète. Aux doléances et réclamations des Macédoniens, elle pense avoir fait une réponse suffisante, quand elle a prononcé les mots « action austro-russe » ; c'est tout pareillement qu'elle répondit de si longues années aux Crétois par le « concert européen ». Quand ces malheureuses populations de Macédoine, lasses d'insurrections et de massacres, de répressions et de pillages, harassées de tyrans et de sauveurs, de Turcs et de Bulgares, de Grecs et d'Albanais, répliquent avec juste raison que cette prétendue action austro-russe n'est qu'impuissance et que, depuis six ans, le Russe et l'Autrichien n'ont été en Macédoine que les dupes ou les complices d'Abd-ul-Hamid, l'Europe allègue son autre « tarte à la crème » : la question macédonienne est insoluble, dit-elle, à cause des intérêts incompatibles qui, dans cette province, mettent aux prises sept ou huit héritiers du Turc, le Bulgare, le Grec, le Valaque, le Serbe, l'Albanais, etc., sans parler des puissances européennes. C'est tout pareillement aussi que, jadis, elle nous montrait en Crète cinq ou six partis irréconciliables — grec, turc, autonomiste, unioniste, chrétien, musulman — qui se devaient déchirer et détruire le jour où la « petite main » d'Abd-ul-Hamid ne régirait plus cette terre de discordes.

Il faudrait pourtant que l'expérience crétoise servît à quelque chose. De 1821 à 1897, durant soixante-seize ans, la diplomatie européenne a déclaré que ce problème crétois était insoluble; durant trois quarts de siècle, la Crète n'a été que révoltes et batailles. Or, de février 1897 à décembre 1898, il a suffi de moins de deux ans pour que la droiture et l'énergie d'un seul homme résolussent ce problème éternel et fissent, de la Crète misérable, l'île heureuse et tranquille que nous connaissons aujourd'hui.

En deux ans, malgré la mauvaise volonté d'une moitié des puissances et malgré l'indifférence de l'autre moitié, le contre-amiral français E. Pottier accomplit cette œuvre de justice, sans violence, sans cris, par le seul exercice d'une volonté inlassable et d'une intransigeante équité. Je le connaissais depuis longtemps. En 1888, membre de l'École française d'Athènes, j'avais été reçu par lui sur le *Vauban* qu'il commandait. Il m'avait prouvé son affection. Comme tous ceux qui l'approchaient, j'avais été conquis par le prestige de son énergique bonté. En 1897, quand la *Revue* m'envoya en Crète, je le retrouvai en rade de la Sude. Il me facilita de tout son pouvoir ce voyage assez peu commode. Il m'obtint du Conseil des Amiraux l'autorisation de tout voir à mon aise. Il me donna des compagnons de route pour pénétrer à l'intérieur. Sur les vaisseaux européens, dans les postes des puissances, chez les Turcs et chez les insurgés, sa signature me fit accueillir.

A mon départ de Crète, comme je le remerciais une dernière fois, il me remit une liasse de rapports : « Vous n'avez qu'une façon, ajouta-t-il, de me témoigner votre reconnaissance. Quand je serai à la retraite ou quand je ne serai plus, il faudra que vous racontiez ce que mes hommes ont fait ici. Voici des rapports qui n'ont rien de confidentiel : les amiraux les ont communiqués à Djevad-Pacha, aux gens d'Athènes et aux insurgés. Il faudra les publier un jour. » — Je les publie. Je suis sûr que le lecteur en pourra tirer quelques conclusions applicables à la Macédoine. Par des rapports officiels, il verra comment en pays turc la politique hamidienne fomente le massacre. Par des récits impartiaux, il verra des deux côtés, musulman et chrétien, même explosion de haine tant qu'Abd-

ul-Hamid est là pour souffler la discorde, même capacité et mêmes retours de pitoyable tendresse quand le spectacle de la souffrance et de la misère, la vue de vieillards en sang ou de femmes en pleurs réveille chez les plus fanatiques quelques sentiments humains. Mais le lecteur français en tirera aussi de précises informations sur le rôle de notre marine en Crète : nous ignorons trop souvent les œuvres nationales dont nous devrions être fiers ; en Crète, la France eut l'initiative et l'honneur de la pacification par la bonté ; ce qu'il y a de meilleur en notre race fut alors personnifié par l'amiral Pottier et par ses équipages.

***

Le contre-amiral E. Pottier arriva dans les eaux crétoises le 11 février 1897. Il les quitta le 28 décembre 1898. Pendant ces vingt-deux mois, il ne fut pas toujours le chef nominal des forces européennes : il en fut toujours le directeur réel. A son arrivée, l'ancienneté de son grade lui donna d'abord le commandement. Mais quatre jours plus tard (15 février 1897), survint le vice-amiral italien, Canevaro, qui, supérieur en grade, reçut la présidence du Conseil des Amiraux : il la garda jusqu'en juin 1898. Le contre-amiral E. Pottier la reprit alors et la garda jusqu'au bout. Si donc il n'exerça pas, durant toute l'occupation européenne, le commandement effectif, ce fut lui néanmoins qui, au début et à la fin, prit les mesures décisives : il imposa à ces affaires crétoises la direction que de bout en bout elles suivirent. Dans l'intervalle, d'ailleurs, de ses deux commandements, il trouva chez le vice-amiral Canevaro moins un chef qu'un ami plein de déférence et de respect : en toute discussion, l'amiral italien adopta et fit prévaloir les idées de l'amiral français ; l'entente cordiale et constante de ces deux hommes triompha du mauvais vouloir autrichien et allemand, de l'indolence russe, de l'indifférence anglaise, de la perfidie turque, de la duplicité grecque, et obligea l'Europe en fin de compte à régler une bonne fois la situation de la Crète, suivant les nécessités de la politique, sans doute, suivant aussi les principes de l'équité.

Depuis 1770, la Crète avait eu, tous les vingt ans, quelque grande révolte et, chaque année, quelque petit massacre : révolte de 1770; troubles de 1802; révolte de 1821; troubles de 1840; révoltes de 1858, de 1866, de 1878 enfin. Après un siècle de tueries, l'Europe s'était décidée à une intervention effective: en 1878, elle avait forcé le Sultan à conclure avec les Crétois le Pacte de Khalépa. Ce Pacte assurait en Crète la réforme du régime turc par l'installation d'une assemblée élective. Mais, en maintenant un gouverneur ottoman, ce Pacte livrait encore les Crétois au régime hamidien et, du jour où les meurtres et massacres reprendraient, il est trop clair que la réforme ne devait satisfaire personne. Le premier « vali » (gouverneur) nommé pour cinq ans, Photiadès-Pacha, eut l'énergie d'être honnête : malgré les intrigues d'Abd-ul-Hamid, il gouverna suivant la légalité; de 1880 à 1886, tout en Crète fonctionna régulièrement. Mais les successeurs de Photiadès furent victimes ou complices de la politique hamidienne.

Le Pacte de Khalépa, s'il était conforme aux intérêts des Crétois, était conforme aussi à l'intérêt de la Turquie. La Crète, depuis un siècle, avait été un gouffre pour l'armée et les finances turques. Un budget crétois bien équilibré et les garnisons diminuées ou même rappelées pouvaient soulager notablement les dépenses de la Porte. Mais Abd-ul-Hamid poursuivait sa politique khalifale : les intérêts de la Turquie le préoccupaient beaucoup moins que les intérêts de l'Islam et, en particulier, des musulmans crétois.

Pour sauver l'Islam en Crète, il travailla à ruiner le Pacte de Khalépa. Le gouvernement de Photiadès-Pacha, ayant duré six ans, était d'un mauvais exemple: les Crétois et l'Europe s'en prévalaient pour vanter le nouveau régime. De 1886 à 1889, Abd-ul-Hamid usa quatre gouverneurs. En 1889, profitant de l'indifférence de l'Europe et des bons offices de la Grèce dupée, il envoya de nouvelles troupes dans l'île et la fit occuper tout entière. Puis, de sa propre autorité, il cassa le Pacte de Khalépa, ce contrat bilatéral conclu entre les Crétois et lui, sous la médiation et avec la garantie des puissances. Le pouvoir absolu du gouverneur turc fut restauré. On rendit aux musulmans les offices, les élections et les tribunaux. Les

notables musulmans, les « beys » reprirent leur exploitation légale : de 1890 à 1895, ils eurent cinq bonnes années. Les Crétois protestaient contre le nouvel état de choses. Mais ils sentaient l'indifférence de toute l'Europe et surtout de la Russie, qui, depuis 1890, se faisait la protectrice du Sultan. Ils protestaient donc, mais ne s'insurgeaient pas.

Pendant cinq ans, la Crète fut le jouet de gouverneurs, de « valis » éphémères. A ce régime, elle tomba dans une anarchie complète : dès 1894, le vali avouait l'impossibilité de pousser l'expérience plus avant. Les impôts ne rentraient plus. Les nouvelles d'Arménie relevaient les espoirs des Crétois. Au début de 1895, l'agitation commença pour revendiquer le retour d'un état légal. L'Europe, qui ne voulait pas d'affaires en Orient, intervint alors et força le Sultan à nommer un gouverneur chrétien, Karathéodori-Pacha. Aussitôt les beys entrèrent en campagne contre cet envoyé de l'Europe et dressèrent les musulmans au massacre :

18 août 1895.

Les musulmans paraissent désireux de montrer qu'ils ne peuvent s'accommoder d'un gouverneur chrétien : en quelques jours, quatre chrétiens étaient tués dans la province de Sélino ; un autre chrétien était assassiné aux portes mêmes de la Canée. Ces assassinats ont été ordonnés par le *Comité musulman de la Canée*, et, détail singulier, l'ordre aurait été porté par un sergent musulman de la gendarmerie et exécuté aussitôt par ses deux fils [1].

4 septembre 1895.

On signale de nouveaux meurtres de chrétiens par des musulmans. La population chrétienne croit à un complot organisé pour obtenir le rappel de Karathéodori-Pacha et son remplacement par un vali musulman.

18 septembre 1895.

Encouragés par l'impunité complète, les musulmans se livrent à toutes sortes d'agressions contre les chrétiens, et, sans l'arrivée inespérée d'un croiseur russe, nous n'eussions pas échappé au triste spectacle de désordres sérieux à la Canée et à Rhétimno. A la Canée, dans la journée de vendredi, des musulmans armés de couteaux poursuivaient

1. *Livre Jaune, Affaires de Crète*, pp. 20, 23.

en plein midi, et presque sous les fenêtres du consulat d'Autriche, un chrétien qui ne dut son salut qu'à la rapidité de sa fuite. Une heure après, ils poignardaient un autre chrétien sur la route de la Sude.

Cette lutte des musulmans contre l'Europe dura toute l'année 1896. Les beys recevaient les encouragements et les subsides de Constantinople. « Leur attitude, écrira le consul de France le 14 janvier 1897, me confirme de plus en plus dans l'idée qu'ils obéissent à un mot d'ordre envoyé de Constantinople. » Les chrétiens, dociles jusqu'au bout, se prêtèrent à toutes les expériences. Vali chrétien, vali musulman, Assemblée convoquée, retardée, rappelée, réunie, commissions européennes, séances de consuls : ils acceptèrent toutes les combinaisons. Tout se liguait pour les pousser à bout : « On ne peut se dissimuler que la Porte a fait tout ce qui dépendait d'elle pour augmenter le mécontentement et favoriser la propagande révolutionnaire... Tous les meurtres commis par les musulmans, toutes les violences, tous les actes arbitraires reprochés à la gendarmerie et aux fonctionnaires turcs sont la conséquence d'un plan arrêté, qui a pour but d'exaspérer les chrétiens et de les pousser au désordre [1]... » Vers le mois de février 1896, les beys annonçaient tout haut le massacre général [2]. Le jour du Baïram, le 24 mai 1896, ils le tentèrent et, après avoir assassiné les deux cawas des consuls russe et grec, ils marchèrent sur le quartier chrétien de la Canée [3]. L'arrivée de vaisseaux européens arrêta pour quelque temps leur ardeur. Ils continuèrent du moins de brûler les villages chrétiens. En juin, les consuls prévoyaient de nouveaux désordres « avec l'entente des soldats et des musulmans indigènes [4] ».

Quand l'Europe eut bien déclaré son intention de passer outre et de rétablir un gouvernement régulier, le jour où les Crétois allaient enfin recueillir le prix de leur sagesse, « des placards appelèrent les musulmans à la guerre sainte et les invitèrent à massacrer les chrétiens »; des proclamations

1. *Livre Jaune*, p. 31.

2. *Livre Jaune*, p. 21.

3. *Livre Jaune*, p. 50.

4. *Livre Jaune*, pp. 70, 73.

furent affichées aux portes des mosquées disant que « puisque les droits des musulmans sont méprisés par les puissances et que le Sultan lui-même abandonne ses enfants, il ne reste plus aux musulmans qu'à s'ensevelir sous les ruines de leur patrie[1] ». Le 4 janvier 1897, tentative de massacre à la Canée. Le 15 janvier, un mot d'ordre arrive de Constantinople pour que chacun soit prêt à la besogne[2]. « Ce mouvement, écrit le consul de France, a été provoqué, à la suite d'incitations de certains personnages musulmans de Constantinople, par les beys crétois qui veulent recommencer à Candie la tentative avortée à la Canée[3]. » Le 5 février, le quartier chrétien de la Canée s'allume et les chrétiens, à Sitia, à Candie, à Hiérapétra, à Rhétimno, à la Canée, dans toutes les grandes villes, sont massacrés.

Ces massacres avaient été prévus, annoncés. Le consul de France écrivait trois jours auparavant : « J'ai la preuve que ce mouvement simultané des musulmans à Candie, Rhétimno, la Canée, etc., est la conséquence d'instructions envoyées de Constantinople. » Il ajoutait le 9 février : « L'opinion unanime ici est que le Sultan, en ordonnant le soulèvement de la populace musulmane, a voulu démontrer que le monde musulman ne saurait se soumettre à l'application de réformes imposées par l'Europe[4]. » Ces massacres avaient été systématiquement préparés. Pour les accomplir, les beys avaient appelé dans les villes côtières leurs coreligionnaires de la campagne. Sur un ordre, les villageois musulmans avaient en masse émigré de l'intérieur vers les ports, où l'élément chrétien était en majorité, mais où la présence de l'armée et de l'autorité turques assurait aux massacreurs une parfaite sécurité[5]. Les soldats turcs donnèrent le signal. Ils

1. *Livre Jaune*, pp. 276, 290.

2. *Livre Jaune*, p. 321.

3. *Livre Jaune*, p. 331.

4. *Livre Jaune*, p. 333 ; II, p. 20.

5. *Livre Jaune*, II, p. 2 : Cette émigration en masse des musulmans est certainement la conséquence d'un mot d'ordre. Il n'y a pas pour moi le moindre doute à cet égard. Mais ce mot d'ordre, qui a bien pu le donner ? Il est évident que, seuls, les beys musulmans ont assez d'influence sur leurs coreligionnaires pour les ébranler en masse. J'ai donc la conviction que ce sont eux qui ont envoyé des instructions formelles et péremptoires auxquelles la population musulmane a obéi

se mirent à la tête des bandes[1]. Cinq ou six mille chrétiens furent exécutés. Le reste parvint à s'échapper des villes sur les bateaux qui se trouvaient en rade et qui les transportèrent dans les îles et ports grecs[2].

Les villes côtières sont désormais au pouvoir de la populace musulmane et de l'armée turque. Mais l'intérieur de l'île est aux mains des chrétiens révoltés : ils se jettent sur les villages musulmans, massacrent vieillards, femmes, enfants, tout ce que les beys n'avaient pas attiré dans les villes, puis marchent contre celles-ci et les assiègent. En Grèce, l'afflux des fuyards et blessés soulève l'opinion : une escadre sous le prince Georges et une petite armée sous le colonel Vassos sont expédiées en Crète. C'est alors que le contre-amiral E. Pottier est envoyé de France : parti de Toulon le 7 février, il arrive le 11 devant la Canée.



Ayant à plusieurs reprises commandé au Levant, il avait l'expérience des choses turques. Il avait reçu les instructions de son gouvernement : M. G. Hanotaux, qui ne demandait que « le maintien de l'ordre », conseillait seulement « d'empêcher autant que possible l'effusion du sang et de soulager les misères[3] ». Les consuls à la Canée, tout en dénonçant les crimes d'Abd-ul-Hamid, pensaient encore à « maintenir

aveuglément. Mais qui a pu inciter les beys à jouer une partie aussi dangereuse ? D'aucuns sont persuadés que les beys y ont été encouragés par des conseils de l'étranger. D'autres croient qu'ils ont reçu de Constantinople l'ordre de provoquer des troubles pour empêcher les réformes et rendre nécessaire une répression par les troupes impériales.

1. *Livre Jaune*, II, pp. 6 et 7 : La confusion et la panique sont effroyables ; les bateaux étrangers recueillent tous les réfugiés chrétiens, mais les moyens commencent à manquer. Après avoir fait feu toute la journée sur les chrétiens dans la ville et avoir marché avec les indigènes musulmans contre les chrétiens dans les environs, les soldats turcs nous prêtent aujourd'hui leur concours en présence de l'imminence du péril. Mon avis est que toutes ces scènes effroyables ont été la conséquence d'un accord préparé entre le Gouvernement ottoman et les musulmans crétois pour empêcher la mise en application des réformes imposées par les puissances européennes.

2. *Livre Jaune*, II, p. 9 : Toute la population chrétienne a été embarquée sur les navires de guerre qui la transportent soit à Milo, soit à Syra. La populace musulmane continue à piller.

3. *Livre Jaune*, II, p. 35.

la domination du Sultan en Crète [1] ». Il semble que, dès l'abord, l'amiral E. Pottier se soit fait une idée tout autre des véritables devoirs de l'Europe. Les diplomates, jusque-là, parlaient seulement d'intérêts. La Crète et la vie des Crétois n'étaient pour eux qu'une marchandise d'échange, une sorte de titre au porteur, de valeur négociable, que chacun s'efforçait de garantir à ses amis ou d'arracher à ses adversaires. L'Allemagne, courtière et pourvoyeuse d'Abd-ul-Hamid, déclarait avec menaces que la Crète devait rester turque : « Le baron de Marschall, écrivait notre ambassadeur à Berlin, regarderait l'annexion de la Crète à la Grèce comme l'ouverture du partage de l'Empire ottoman et, très probablement aussi, comme *le prélude d'une guerre européenne.* » L'Angleterre, par contre, laissait entendre que ce partage de l'Empire ottoman n'avait rien qui lui pût déplaire : d'avance, elle tenait en Égypte la part qu'elle s'était choisie. Entre ces deux solutions radicales, les autres puissances oscillaient, Autriche dans le sillage allemand, Italie dans le sillage anglais, Russie dans l'incertitude et l'ignorance ordinaires, France enfin dans les dispositions où nous l'avons vue et qui persisteront tant que M. Hanotaux sera ministre, c'est-à-dire jusqu'en mai 1898.

Dès son arrivée, l'amiral E. Pottier envisagea et fit envisager tout autrement cette question crétoise. Que l'Europe eût en Crète et en Turquie des intérêts à défendre, il le savait mieux que personne : ses campagnes précédentes au Levant l'en avaient instruit. Que la France en particulier n'eût pas le droit de risquer la moindre perte d'hommes ni la moindre complication diplomatique pour régler les affaires de ces Crétois qui ne voulaient pas ou ne pouvaient pas les régler eux-mêmes, personne encore ne le disait mieux que lui, et la presse d'Athènes répéta avec horreur ce dicton qui lui était familier : « Toute la peau d'un de ces moricauds ne vaut pas l'oreille d'un de mes hommes. » Mais, chargé de cette affaire crétoise, il conçut très nettement et fit prévaloir cette idée que, si les intérêts européens en étaient un facteur important, les intérêts crétois en étaient le facteur principal : les intérêts européens, disait-il, n'arriveront à être sauvegardés que si les intérêts crétois

1. *Livre Jaune*, II, p. 34.

sont d'abord satisfaits, ou du moins respectés; à ses yeux, la solution rationnelle. définitive, de ce problème crétois était en Crète, non pas ailleurs.

Ramener en Crète la paix civile; empêcher désormais les Crétois de se massacrer les uns les autres, en les délivrant tout à la fois des perfidies hamidiennes et des intrigues helléniques; puis rétablir chacun dans ses biens et propriétés, chrétiens dans les villes, musulmans dans les villages; assurer enfin à tous un régime de sécurité, de droits égaux et de tolérance, non seulement par la réforme du régime turc, mais aussi par la suppression du régime hamidien; bref, organiser une Crète où chacun pût vivre: dès les premiers jours, l'amiral Pottier exposa ce programme et jusqu'au bout il ne cessa pas de l'exposer, tout en l'exécutant.

Car cet homme d'action exposait volontiers d'avance tout ce qu'il comptait faire. Il avait grande confiance dans les procédés d'ouverte franchise et de décisions publiquement annoncées. Durant deux années, il ne passera jamais à l'acte sans avoir prévenu les intéressés longtemps à l'avance, sans leur avoir fixé l'heure, le lieu et le mode de son intervention. Il appellera tour à tour fonctionnaires turcs et officiers grecs, notables musulmans et chefs insurgés. Il ne croira pas déroger en expliquant à tous les raisons de sa conduite et la teneur de ses ordres. Il enverra ses embarcations ou ses piquets de marins distribuer des proclamations sur le pourtour et à l'intérieur de l'île. Il décidera les amiraux, ses collègues, à se rendre en personne dans les lignes insurgées.

Dès le début de mars 1897, alors que les flottes européennes sont encore réduites à user du canon contre les chrétiens, il entraîne l'amiral Canevaro à visiter ces lignes mêmes d'Akrotiri, qui dominent la rade de la Sude et que les obus européens ont bouleversées l'avant-veille. Les amiraux sont mal reçus d'abord à parler d'autonomie, et non pas d'annexion à la Grèce. Mais ils offrent des médecins et des médicaments, ils distribuent des secours et, bientôt, les insurgés sont persuadés que l'Europe n'est pas venue seulement pour défendre le Turc, que le Conseil des Amiraux tiendra la balance égale entre musulmans et chrétiens et que ses promesses ne seront pas changeantes et doubles comme celles des diplomates.

Tout en usant de la parole, l'amiral E. Pottier n'en fut jamais prodigue. Quand une fois il avait parlé, l'acte suivait toujours. En moins d'une semaine, les Crétois des deux camps apprenaient ce que valait l'une de ses promesses, paraphée de la brève interjection qui lui était familière. Quand il avait ordonné à un préfet turc de vider les lieux, on savait que, de gré ou de force, par la fenêtre ou la porte, le fonctionnaire de Sa Hautesse quitterait la place. Quand, aux insurgés massacreurs de musulmans, il avait annoncé que trois obus à la mélinite leur montreraient la rectitude de son tir, on savait que le lendemain, à l'heure dite, au lieu fixé, les trois obus tomberaient à cinq minutes d'intervalle, sans causer mort d'homme ni grand dommage pour la première fois, mais en prouvant à tous les yeux l'excellence de son artillerie et de ses pointeurs. Avant de recourir à l'obus, il épuisait tous les autres moyens. Il disait dans ses premières instructions aux commandants des navires français : « Vous devez concourir avec les bâtiments étrangers à empêcher les insurgés de s'avancer davantage... Vous n'ouvrirez le feu qu'à la dernière extrémité, quand vous aurez bien constaté *par vous-mêmes* qu'un mouvement bien accentué en avant a été fait. Vous ne tirerez qu'après les autres bâtiments et enfin, si vous êtes réduit à cette extrémité qui, je l'espère, ne se présentera pas, vous réglerez le tir de manière à ne pas atteindre le but. Je considère en effet que cette action, si nous y sommes contraints, est surtout un procédé d'intimidation. »

A l'intimidation, il joignait toujours le grand correctif de la générosité. Que le résultat fût atteint sans que, pour lui-même, en rejaillît aucun bénéfice de vanité ou de réputation : peu lui importait. Il se préoccupait d'abord de ménager l'amour-propre et l'honneur de ceux qu'il réduisait à l'obéissance. Il arrangea toutes choses pour que les insurgés pussent se vanter de chacune de leurs reculades. Il épargna aux officiers turcs l'humiliation du désarmement. Sa bonté fit le reste : il sut compatir et prouver à tous qu'il compatissait à toutes les souffrances. Les beys musulmans et les chefs insurgés lui écrivirent tour à tour : « Tu as pleuré avec nous et nous savons que tu nous aimes. »

***

Il fallait avant tout arrêter le massacre. Assiégée dans les villes de la côte et massacrée dans les villages de l'intérieur, la population musulmane était menacée d'une entière destruction. Les villageois chrétiens ne faisaient que venger leurs coreligionnaires des villes. Il est certain que, par leurs attentats de la Canée, de Cnadie et de Rhétimno, les musulmans avaient mérité toutes les représailles. Mais ces malheureux, fanatisés par leurs beys, n'avaient été que les instruments d'Abd-ul-Hamid.

Le Conseil des Amiraux décida tout aussitôt qu'il prenait sous sa protection les villes crétoises et qu'il défendait aux insurgés de poursuivre leurs attaques. On planta les drapeaux européens sur les villes. On débarqua quelques troupes. On installa entre insurgés et musulmans des cordons militaires, au moyen de postes très espacés, très peu nombreux, mais que couvraient aussi les drapeaux de l'Europe. Les insurgés firent mine de rompre ce cordon : on les canonna, en réglant d'abord le tir comme l'amiral Pottier l'avait demandé. Ils revinrent à l'attaque : on les canonna en visant mieux. Puis les visites et proclamations des amiraux les ramenèrent à des prétentions plus raisonnables. Mais alors ce fut le tour des musulmans. Excitée par les autorités turques, pressée d'ailleurs par la faim, la populace musulmane partit la nuit en maraude et, se glissant à travers les postes européens, s'en alla dans la campagne récolter du bois, des herbes, des fruits encore verts ou, dans les lignes mêmes des insurgés, couper des oreilles et des nez qu'elle rapportait en triomphe. Il fallut canonner encore cette racaille ; mais ici on prévint les Turcs qu'à la première sortie des musulmans, c'étaient les gouverneurs et préfets turcs que l'on expulserait.

Lentement, après bien des alertes, des coups de main et quelques canonnades, un état de trêve mélangée d'hostilités, traversée d'assassinats, de viols, de mutilations et d'atrocités réciproques, finit par s'établir. Jusqu'au bout, les insurgés tiendront les villes assiégées : ils les dominent et les fusillent parfois, du haut des montagnes voisines. Jusqu'au bout, les

musulmans essayeront aussi de renouveler leurs nocturnes exploits. Mais si les meurtres individuels continuent, le massacre général est évité et même, en certaines villes, de pacifiques relations reprennent, à travers les lignes européennes, entre insurgés et musulmans. La première de ces villes fut Sitia, que l'amiral Pottier avait sous son administration directe. Car les amiraux, ayant fixé leur siège et comme leur capitale à la Canée, s'étaient partagé le reste de l'île : Français à l'est, à Sitia et Spinalonga ; Italiens au sud, à Hiérapétra ; Anglais et Russes au centre, à Candie et Rhétimno; Autrichiens à l'ouest, à Kissamo et Sélino.

La différence de ces commandements, bien qu'un peu corrigée par les délibérations communes du Conseil des Amiraux, ne tarda pas à se traduire dans l'état des différentes provinces. Retranchés derrière les remparts de leurs villes, les Autrichiens, les Anglais et les Russes ne regardèrent jamais au delà de leurs avant-postes, et les Italiens furent d'abord chassés d'Hiérapétra par l'insalubrité des marais. Toute la Crète de l'ouest et du centre fut ainsi livrée aux représailles des insurgés. Ne pouvant plus attaquer les villes, les chrétiens passèrent leur bravoure sur les villages musulmans de l'intérieur, sur ce qui restait encore des propriétés et personnes musulmanes. Dans toute l'île, on coupa les oliviers, on brûla les maisons, on éventra les femmes, on martyrisa les enfants et les vieillards musulmans, on souilla les cimetières et les mosquées. Dans la seule province de Sitia, les ordres et l'intervention directe de l'amiral Pottier coupèrent court à ces exploits dès le 20 février 1897.

Il faut rendre cette justice aux deux commandants français du *Suchet*, le capitaine de vaisseau Hennique et le capitaine de frégate Pivet, qu'ils réclamèrent ces ordres de leur amiral. Le *Suchet* se trouvait sur rade de Sitia avec un bateau anglais, *Nymph*, et un bateau italien, *Etna*. Le commandant Hennique apprit que les massacres transformaient en abattoir cette province, la plus mêlée de l'île, la plus enchevêtrée de villages musulmans et chrétiens. Il demanda la permission d'envoyer son second, le commandant Pivet, rechercher et ramener à la côte ce qui pouvait rester de musulmans à l'intérieur. Au Conseil des Amiraux, tous prétendaient que se risquer

loin de la côte, hors de portée des canons, parmi les insurgés furieux, c'était chercher une collision, une bataille, et, l'honneur du drapeau une fois engagé, où faudrait-il aller? Certains amiraux avaient à ce sujet des ordres formels : « Le comte Goluchowski estime que les troupes ne devront jamais être employées à une expédition à l'intérieur[1]. » L'amiral français tint bon : journellement on apportait à l'hôpital de Sitia des femmes éventrées, des enfants mutilés ; il déclara que pareil spectacle lui était intolérable, qu'il avait d'ailleurs négocié un arrangement avec les chrétiens, qu'il n'avait pas beaucoup de confiance dans la parole de ces bavards, mais que, prenant sur lui toute la responsabilité, il mettrait en route ses seuls Français, — huit hommes et deux officiers, — sans demander le concours des Anglais et Italiens présents à Sitia. Voici le récit de cette première expédition :

Commandant, sur la prière instante que les musulmans, bloqués à Paraspori et à Roukaka, vous avaient adressée le 19 février, vous aviez obtenu des chefs chrétiens de la province qu'en reconnaissance du service que vous veniez de rendre à leur parti, en faisant relâcher leurs 380 coreligionnaires bloqués à Hiérapétra, ils feraient rendre la liberté aux musulmans de Paraspori et de Roukaka, si ces derniers consentaient à déposer leurs armes. Mais ceux-ci, connaissant la cruauté de leur ennemis, avaient déclaré qu'ils aimaient mieux mourir les armes à la main que de courir le risque d'être égorgés, dès qu'ils les auraient rendues. Toutefois ils ajoutaient que, pleins de confiance dans la protection du pavillon français, ils se remettraient, eux et tous les leurs, à l'officier que vous enverriez et lui livreraient leurs armes.

C'est dans ces conditions que je suis parti le 22 février au matin de Sitia, emmenant avec moi le capitaine d'armes et huit marins armés du *Suchet*, Ibrahim Effendi, adjoint au kaïmacan de Sitia et deux notables de la ville. M. Saounazzo, notre agent consulaire à Rhétimno, avait bien voulu m'accompagner et m'a rendu, comme interprète, les plus grands services.

A neuf heures un quart, nous arrivons à Piskoképhalo où nous sommes reçus par tous les habitants armés de fusils Gras, de l'adulte au vieillard. En raison de sa proximité de Sitia, qui est le centre musulman de la contrée, le village de Piskoképhalo est le poste avancé du parti chrétien ; c'est là que se sont réfugiés les commerçants cré-

1. *Livre Jaune*, II, p. 160.

tois de Sitia et que se tiennent les assises du comité insurrectionnel de la province. Ainsi qu'il a été convenu hier avec les chefs chrétiens, M. Stéphanidis, démarque, et M. Démitzakis, notable à Piskoképhalo, se joignent à nous. Un de leurs hommes portant un pavillon blanc marche en tête, à côté du pavillon français.

Vers dix heures, en approchant du village chrétien d'Akladia, nous voyons surgir autour de nous des hommes armés qui semblent placés en avant-postes et qui, tout en se défilant par habitude, arrivent jusqu'à nous. Au moment où nous atteignons les premières maisons, les habitants en armes sortent de tous côtés. Ils ont été prévenus de notre passage et ne font rien pour nous arrêter ; mais il est facile de voir à leur mine que notre mission n'a nullement leur sympathie. Autant ils avaient mis de nonchalance à nous recevoir, autant ils mettent d'empressement à nous suivre, lorsque nous sortons du village. Ce cortège menaçant ne pouvant qu'effrayer les femmes et les enfants que nous allons chercher, je tâche de m'en débarrasser en les remerciant d'abord de leur conduite, puis en les invitant fermement à rester chez eux.

A onze heures, nous arrivons à l'entrée de Paraspori et je fais rallier auprès de moi mon petit détachement, tandis que sur ma demande le démarque et M. Démitzakis s'efforcent de retenir derrière nous les montagnards d'Akladia, de Skopi et de Paraspori dont l'aspect est franchement mauvais. Je traverse avec les notables turcs tout le village que les habitants musulmans ont abandonné pour se réfugier ensemble, à l'autre extrémité, dans un groupe de deux ou trois maisons isolées où la défense leur était sans doute plus facile. J'avais tenu, pour leur inspirer confiance, à me présenter aux musulmans dans les conditions qu'ils nous avaient eux-mêmes indiquées, c'est-à-dire avec notre pavillon entouré de quelques marins armés et accompagné seulement d'autorités turques, qui devaient les décider à se fier à nous et leur dire que le gouverneur leur ordonnait de suivre vos instructions. Fort heureusement, nous pûmes arriver jusqu'à la porte derrière laquelle ils se tenaient, les armes à la main, avant que les chrétiens, qui gagnaient peu à peu du terrain, se fussent sensiblement rapprochés, car il était à craindre que ces ennemis, aussi fanatiques les uns que les autres, se trouvant pour ainsi dire face à face, les fusils partissent tout seuls, et non seulement nous aurions été pris entre deux feux, mais encore notre mission eût été complètement manquée et la situation des prisonniers rendue plus périlleuse encore.

Quelques musulmans sortent des maisons, sans armes. Couverts par les pavillons blanc et tricolore, ils prennent courage, m'expriment toute leur reconnaissance et se disent prêts à m'apporter leurs armes. Pendant ce colloque, les chrétiens se sont avancés et j'ai beau

leur dire que leur vue empêche les femmes de sortir, les prier de s'éloigner, les menacer même : tout est inutile ; ils veulent voir les armes, les compter et s'assurer que les musulmans n'emportent sur eux ni couteau ni pistolet. Ils sont furieux que les chefs chrétiens de Piskoképhalo aient consenti à ce que les armes soient remises à mon entière disposition. Ils voudraient que, suivant l'usage, elles leur fussent données, moins peut-être pour ce qu'elles valent, que parce qu'elles attesteraient leur victoire. Cependant le va-et-vient commence. Tandis qu'on dépose auprès de moi un tas de vieux fusils à pierre ou à piston, qu'on remplit un sac de pistolets, sabres et poignards, et que l'attention des chrétiens est tout entière absorbée par cette opération, les femmes musulmanes, voyant que personne ne fait attention à elles, se disposent à partir. Elles emportent tout ce qu'elles ont sauvé de chez elles, quand elles se sont réfugiées dans cette maison, vêtements, matelas, couvertures, etc... Elles vont se grouper dans un endroit écarté où nos marins chargent avec elles des sacs et couvertures sur les cinq ânes que j'ai amenés de Sitia ; on installe par-dessus des vieillards et des enfants.

Les musulmans placent sur leurs épaules les objets les plus lourds et vont rejoindre le convoi. Je fais décharger et amarrer sur un âne les vingt-quatre fusils qu'on m'a remis, mais le sac contenant les petites armes a disparu et les chrétiens se gardent bien de le réclamer ! En revanche, ils prétendent que leurs ennemis possédaient sept fusils Martini et trois revolvers qu'ils n'ont pas vu passer. Maintenant que la maison est évacuée, je les autorise à chercher. Mais ils n'ont pas attendu cette permission pour se jeter à la curée : ils fouillent partout et emportent tout ce que les musulmans ont pu oublier.

A midi quinze, notre colonne se met en route par un chemin plus direct. En tête, marche avec nos pavillons le démarque de Piskoképhalo, qui servira de guide et assurera notre passage dans les villages chrétiens. Je me tiens avec le capitaine d'armes et quatre marins à l'arrière-garde pour protéger les deux cent dix-sept malheureux contre un retour offensif toujours possible et pour veiller à ce qu'aucun d'eux ne reste à la traîne. Alors, commence notre retour, exode biblique à travers la montagne, par des sentiers scabreux où les vieillards, les femmes et les enfants avancent péniblement, s'arrêtent souvent au bord du chemin, pour déposer le fardeau qui écrase leurs épaules et se reposer un instant. Mais ils sont si heureux d'avoir échappé au danger qui les menaçait nuit et jour, qu'aucune fatigue ne leur coûte ; ils s'excitent les uns les autres ; les mères abandonnent leurs enfants à nos marins ; les vieillards s'appuient sur le bras de nos hommes ; au moindre signe de ma part, chacun se remet en marche. Ils ont en nous une telle confiance qu'ils n'hésitent pas à suivre notre pavillon dans le village chrétien de Skopi, dont ils savent pourtant combien

les habitants leur sont hostiles. Ils pénètrent, serrés les uns contre les autres, dans les ruelles étroites, au milieu de tous ces gens en armes qui n'auraient qu'à étendre le bras pour les frapper et assouvir sur eux leur haine ou leur vengeance.

Lorsque toute la colonne est sortie du village, je m'arrête au milieu de la population chrétienne qui remplit le chemin et couvre les terrasses des maisons, et je la remercie, par l'intermédiaire de M. Saounazzo, de nous avoir laissés librement passer. Je lui rappelle que grâce à vous, commandant, quatre cents de ses coreligionnaires, bloqués par les musulmans à Hiérapétra, ont été relâchés. J'exprime le ferme espoir que ceux qui s'honorent du nom de chrétien ne se montreront pas moins humains que les fanatiques disciples de Mahomet ; je les exhorte à déposer les armes et, s'ils trouvent quelque musulman égaré ou caché dans la montagne, à nous l'amener loyalement à Sitia. Nos paroles ont été comprises et nos sentiments bien interprétés : car la population manifeste l'intention de suivre nos conseils ; en témoignage de confiance et d'amitié, des chrétiennes nous apportent du vin, de l'eau-de-vie et remplissent nos poches de citrons et d'oranges.

A quatre heures et quart, nous arrivions à Sitia et nous remettions à la population musulmane, accourue au-devant de nous, les deux cent dix-sept prisonniers de Paraspori. En terminant, commandant, je dois vous dire combien j'ai été satisfait de la conduite de mes huit marins et du zèle apporté par le capitaine d'armes à me seconder. Tous ont rivalisé de dévouement, aidant les vieillards à marcher, portant les enfants, prenant sur leurs épaules une partie du bagage des femmes et gagnant par leur cordialité et leur entrain la confiance de tous. Je tiens à exprimer aussi ma reconnaissance pour l'obligeance extrême de M. Saounazzo qui, par sa parfaite connaissance des Crétois et son empressement à traduire mes pensées, a largement contribué au succès de ma mission.

PIVET

***

Cette première expédition ayant réussi, les commandants Hennique et Pivet en organisèrent une plus importante, qui devait rayonner beaucoup plus loin. Car les massacres reprenaient à l'intérieur. Chaque jour, arrivaient à la côte de plus lamentables convois. Les ambulances du *Suchet* étaient encombrées de blessés qui, tous, portaient les traces d'abominables férocités : une femme avait la figure hachée et brûlée d'un coup de fusil à bout portant ; une autre avait les deux seins coupés ; une fillette avait les oreilles arrachées... Mais

le *Suchet*, sur ces entrefaites, dut regagner la Sude pour se ravitailler. Le *Chanzy* le remplaça et ce furent les commandants du *Chanzy*, le capitaine de vaisseau Antoine et le capitaine de frégate Adam, qui prirent en main la seconde expédition. Il s'agissait d'atteindre le village de Roukaka en pleine montagne, à vingt-cinq kilomètres de la mer. Les Italiens présents sur rade de Sitia demandèrent l'honneur de se joindre aux Français. Voici, résumé, le rapport du commandant Adam :

Commandant, j'ai l'honneur de vous rendre compte de la mission que vous m'avez confiée le 23 février dernier. Il s'agissait de se porter le plus rapidement possible à Roukaka, à six heures de marche, pour sauver environ 600 musulmans. Je me suis mis en route le 23 à midi, accompagné de M. Giran, lieutenant de vaisseau, du *Chanzy*, de M. da Pozzo, aspirant du cuirassé italien le *Doria*, et d'un détachement armé de 26 marins.

Nous traversons le village de Piskoképhalo. Vers quatre heures j'arrive avec l'avant-garde au village musulman de Daphnais, entièrement détruit par le feu. Dans les maisons, on trouve des cadavres, les uns carbonisés, d'autres saignant encore. Je fais halte pour masser la colonne, qu'allongent les mauvais chemins et les ânes récalcitrants qui doivent rapporter les malades, les blessés, les femmes, les enfants, etc... Vers six heures, le guide me signale l'évêque grec à cheval avec son escorte armée. L'évêque se joint à nous et nous arrivons à Roukaka vers six heures un quart. L'évêque a reçu votre lettre et est monté de suite à cheval ; il me déclare que sa mission n'est pas facile ; les chrétiens, dit-il, sont aussi brigands que les musulmans et ne reconnaissent pas son autorité. Il est très pessimiste.

Nous sommes reçus à l'entrée de Roukaka par un peloton d'une quarantaine de chrétiens en armes. L'évêque reste avec eux ; j'entre dans le village accompagné d'un quartier-maître portant le pavillon français, de l'interprète et de deux hommes. Je trouve la rue pleine de chrétiens armés, embusqués derrière les portes, aux fenêtres. Ils me saluent, mais conservent leur attitude offensive à l'égard d'un ennemi que je ne vois pas et qui se trouve établi dans des maisons plus loin. Je leur demande de se retirer et de faire trêve pendant que je vais parler aux musulmans.

Un premier coup de feu part alors du côté musulman. Je fais aussitôt masquer les trois hommes qui m'accompagnent. Deux autres balles sifflent. Je montre le pavillon français et je m'avance. Deux musulmans sortent d'une maison barricadée de pierres. Une quinzaine d'autres, étendus sur la terrasse, le fusil à la main, surveillent les

chrétiens. J'essaie de parler avec deux chefs ; mais je suis aussitôt prévenu qu'ils ne répondent pas de moi ; les chrétiens ont avancé, espérant que ma marche en avant détournerait l'attention de l'ennemi : « Nous allons tirer, me dit un des musulmans; les chrétiens vont riposter; vous allez vous trouver entre deux feux. » J'envoie dire aux chrétiens de se retirer; mais ils continuent de se faufiler en avant. La nuit vient. Je me retire en déclarant aux musulmans que je les verrai le lendemain matin.

Le soir, l'évêque fait appeler les chefs chrétiens. Après l'avoir écouté, ils hésitent à laisser sortir les musulmans qu'ils sont sûrs de prendre et de massacrer. Je leur répète alors comment les Français ont sauvé 400 chrétiens, que les musulmans ont laissé partir d'Hiérapétra ; je leur dis qu'il ne serait ni humain, ni généreux de massacrer des vieillards, des femmes, des enfants, etc. Ils consentent enfin à laisser les musulmans se retirer sous notre protection ; mais leurs armes devront être remises aux Français. Le lendemain matin, vers six heures, en présence de l'évêque, j'envoie chercher les chefs musulmans. Ils se rendent à mon appel. Je leur demande s'ils veulent se mettre sous ma protection et venir avec moi à Sitia. Ils acceptent sans difficulté de me rendre leurs armes et me demandent, une fois désarmés, si je réponds d'eux et de leurs familles. Sur mon affirmation, ils se déclarent prêts. Nous nous rendons aussitôt devant leurs maisons. Les hostilités cessent. Un cordon de marins empêche les chrétiens d'approcher. Les musulmans déposent leurs armes : — « C'est le moment le plus dangereux, car le moindre coup de feu mettra le feu aux poudres », me dit l'évêque.

Enfin, malgré quelques cris et quelques vociférations, tout se passe très bien ; les familles sortent ; quelques vieillards, femmes et enfants sont installés sur les ânes; vers 8 h. 45 m., la caravane se met en marche, en tête M. le lieutenant de vaisseau Giran, en arrière-garde M. l'aspirant italien da Pozzo.

Cette colonne, composée de près de 600 personnes, presque toutes chargées de colis, a été très difficile à conduire. Elle se traînait sur plus d'une lieue, dès que la fatigue a commencé. Les marins de l'arrière-garde ont montré beaucoup de cœur, prenant les bagages des femmes ou des vieillards retardataires, portant pendant une vingtaine de kilomètres une vieille femme estropiée qui ne pouvait supporter le cheval. Le spectacle de cette caravane était navrant. Une pauvre fillette de six ans a longtemps porté sur son dos sa petite sœur. Il y avait ainsi 25 à 30 kilomètres à faire. Un peu avant d'arriver à Piskoképhalo, j'ai fait rassembler la colonne. Il a fallu plus d'une heure pour attendre les traînards. J'ai envoyé l'interprète informer le maire de Piskoképhalo que nous allions traverser le village et que j'espérais que ses administrés se montreraient bons

et compatissants envers des malheureux sans armes, des femmes et des enfants. Le maire me fit répondre que je pouvais passer, que ma caravane serait respectée. Je me mis à l'avant-garde. A notre arrivée, tous les gens de Piskoképhalo étaient réunis en armes sur notre passage. Je m'arrêtai alors avec deux marins et je fis défiler toute la caravane, me tenant au milieu des chefs chrétiens, prêt à tout événement. Une heure plus tard, nous arrivions à Sitia, de nouveau débandés, mais tout mon monde au complet.

ADAM

*
* *

Les musulmans implorèrent une troisième expédition. Le *Suchet* ayant repris la station de Sitia, ce furent les commandants Hennique et Pivet qui de nouveau organisèrent la mission. Mais cette fois les Anglais et les Italiens, présents sur rade de Sitia, demandèrent à y prendre part. Voici le second rapport du commandant Pivet :

Ma mission avait pour but de rechercher les musulmans cachés dans différents villages de la province, de les amener à Sitia et de compléter ainsi l'œuvre commencée à Paraspori et Roukaka. Le 1er mars, je me suis mis en route avec un détachement armé, composé de : 1 sous-officier et 4 marins anglais, commandés par M. Penny, *pay-master* de la *Nymph;* 4 officiers-mariniers et 6 marins italiens, commandés par M. Megera, *guardiamarina* de l'*Etna;* 2 officiers-mariniers, 23 marins et 1 clairon français. En tête, marchaient quatre hommes, portant les pavillons anglais, français, italien et le drapeau blanc parlementaire. J'étais accompagné de M. Saounazzo, agent consulaire de France à Rhétimno, dont le concours m'avait déjà été si précieux dans notre voyage à Paraspori.

Tout le personnel était à terre depuis plus d'une heure ; mais c'est avec beaucoup de peine et seulement en m'en rendant responsable que j'obtins des habitants de Sitia 3 chevaux et 8 ânes, qui devaient porter à l'aller les officiers, les couvertures et les vivres des hommes, et au retour les femmes et les enfants musulmans. J'aurais désiré emmener deux ou trois notables musulmans, comme je l'avais fait à Paraspori, pour être nos intermédiaires avec leurs coreligionnaires et pour les convaincre, s'il le fallait, qu'ils pouvaient se fier à nous. Mais les chrétiens m'en avaient empêché, disant qu'ils vengeraient sur les premiers musulmans qui paraîtraient dans leur village leur ami Papadaki, disparu depuis deux jours et qu'ils affirmaient avoir été assassiné à Sitia.

A 8 h. 45 m., nous sommes reçus à Piskoképhalo par toute la

population du village et, jusqu'à 9 h. 30 m., il nous faut entendre les plaintes des uns et des autres relativement à la surveillance des magasins de Sitia, au meurtre de Papadaki, à la recherche des chrétiens restés dans l'île de Dragonera, etc... Suivant vos ordres, commandant, je leur dis les mesures militaires prises pour la sécurité de leurs propriétés, l'enquête faite au sujet de Papadaki, dont la mort n'est nullement prouvée, l'envoi de la *Nymph* à Dragonera et la mise d'un navire de guerre à leur disposition pour transporter à Syra les familles chrétiennes.

Nous allons visiter un officier insurgé qui a reçu, il y a une quinzaine de jours, une balle dans le genou, et nous lui proposons de le faire transporter à Sitia, où il recevra dans l'ambulance européenne les soins de nos médecins; mais il craint que, même dans cette ambulance, des musulmans ne viennent lui faire un mauvais parti. Nous allions nous remettre en route, lorsqu'un courrier arrive de Kandra et jette un véritable effroi dans la population massée autour de nous. Un vapeur mouillé, dit-il, sur la côte sud, dans le canal de Koupho, a débarqué à Atherinolako de nombreux bachi-bouzoucks turcs. J'ai beau leur dire que le fait est impossible, une dépêche des amiraux reçue la veille affirmant qu'aucun bachi-bouzouck ne serait débarqué. Ce mot de bachi-bouzouck circule dans toutes les bouches et je ne puis les rassurer qu'en leur promettant d'aller voir moi-même ce qu'il en est et de vous informer immédiatement si le fait est exact.

De Piskoképhalo, nous emmenons le démarque, M. Stéphanidis, qui jouit d'une grande influence dans toute la province, et, comme guide, le nommé Héraclis, notre fournisseur du bord. Nous descendons jusqu'au fond de la vallée et nous suivons pendant une heure le lit d'un torrent actuellement à sec, mais qui, durant l'hiver et à l'époque de la fonte des neiges, se remplit abondamment et roule jusqu'à la baie de Sitia les eaux des montagnes environnantes. A 10 h. 40 m., nous nous arrêtons sur le bord de la rivière au joli village de Marounia, résidence de monseigneur Ambroise, évêque orthodoxe de Sitia et Hiérapétra. Là encore, toute la population vient au-devant de nous; mais le courrier de Kandra a traversé le village et, bien qu'assez éloignés de la côte sud, tous redoutent l'arrivée prochaine des bachi-bouzoucks.

A 11 h. 15 m., nous prenons congé de l'évêque, que l'affolement des habitants empêche de nous accompagner. Deux notables, MM. Vatsakis et Démitzakis, se joignent à nous, jusqu'au village de Tourtouli, où nous passons à midi. Nous franchissons par un sentier très difficile plusieurs collines abruptes et absolument stériles. Puis, la route gagnant la plaine s'embellit; à midi 40 m., nous arrivons à Sikia, où nous nous arrêtons pour déjeuner et prendre un peu de repos. Contrairement à ce qu'on m'avait dit, ce village ne comprend

que quelques misérables maisons, que nous visitons rapidement pour nous assurer qu'elles ne renferment plus aucun musulman. Dans le même but, je fais sonner par le clairon dans toutes les directions : personne ne répondant à notre appel, nous nous mettons en route à 2 h. 20 m.

Nous longeons les villages de Bori et de Lithinais, où je fais entendre le clairon, sans nous y arrêter, tous les chrétiens qui nous accompagnent affirmant qu'il n'y a plus depuis longtemps aucun musulman. A 3 heures, nous passons à Papaïnadais, grand village uniquement chrétien, dont la population nous barre aimablement la route pour nous offrir du vin, de l'eau et du fromage. A 3 h. 20 m., nous arrivons à Etia qui, avant les troubles d'il y a trois semaines, possédait d'assez nombreux musulmans. Il n'y reste plus aujourd'hui que des chrétiens qui nous arrêtent devant les grandes voûtes vénitiennes du sérail et nous renouvellent le gracieux accueil du village voisin. Ils ont mis leurs armes de côté et, n'ayant plus de musulmans auprès d'eux, ils semblent avoir oublié leurs fusillades du mois dernier.

A 3 h. 45 m., passant à deux kilomètres du couvent d'Agia-Sophia, j'envoie demander si les deux musulmanes, dont on nous a parlé à Sitia, s'y trouvent encore. Il y a effectivement deux femmes ; mais ce sont deux Grecques, servantes des moines du couvent. C'est dans ce couvent que s'étaient réfugiées les femmes des musulmans d'Etia; mais elles l'ont quitté pour aller dans des familles amies d'Armenos, et c'est là que nous allons les reconnaître. L'une d'elles est une jeune et très jolie femme, Hanoun Salis Scarvelaki. Sa mère était chrétienne ; sa tante, Despina Condoyorkaki, qui l'a recueillie ici, l'est également. Elle ignore où est son mari ; peut-être est-il mort. Dans tous les cas, elle refuse de nous suivre et veut rester avec ceux qui l'ont sauvée. L'autre, Fatmé Hamed Smarlakis, est ici, comme sa compagne, depuis vingt-deux jours. Elle vivait à Etia chez son père; mais elle ne sait ce qu'il est devenu, pas plus que sa sœur mariée dans un village voisin. Nicolas Kasanarakis, qui lui a donné l'hospitalité, me dit vouloir la garder dans sa famille. Malgré l'insistance avec laquelle je l'engage à venir à Sitia, où elle retrouvera probablement tous les siens, elle déclare avoir toute confiance dans son protecteur et ne plus vouloir le quitter. Il en est de même d'une fillette de onze à douze ans, Fatmé Nosiphi Psimocrisaraki, qui s'attache à un vieillard nommé Yanni Remondakis et crie, à la grande joie des chrétiens qui nous entourent, qu'elle les aime et ne partira pas. Je ne puis que les féliciter des bons soins qu'ils ont eus pour ces malheureuses, dont la reconnaissance éclate d'une façon si vive et si sincère.

Enfin, devant toute la population remplissant la rue et couvrant les terrasses des maisons, on nous amène deux enfants, l'une âgée de six

à sept ans, l'autre de trois ans environ. Ces deux enfants ont entendu dire que leurs parents, qui habitaient Etia, sont partis pour Sitia ; mais elles se cramponnent à leurs pères adoptifs et ne veulent pas s'en séparer. Ceux-ci d'ailleurs s'engagent publiquement à rendre les enfants, si un parent quelconque, dûment autorisé, vient les réclamer. En arrivant à Sitia, nous avons eu la preuve que la confiance de ces cinq musulmanes était bien placée.

A 5 heures et demie, nous arrivons à Kandra, où nous devions passer la nuit. La population de ce grand village (8 à 900 habitants), un des plus importants et des plus riches de l'île, était prévenue de notre arrivée et nous fit le plus cordial accueil. Les chevaux et mulets étaient à peine débarrassés des bagages, que les habitants se disputaient à qui les logerait chez soi ; comme nos marins avaient l'ordre de ne pas s'en séparer, ce furent des rires dans la foule quand on sut que, les montagnards de Roukaka nous ayant fait payer leur hospitalité du vol d'une partie de nos montures, nous n'accordions plus aisément notre confiance à nos hôtes. Des maisons avaient été préparées pour nous. L'une reçut les détachements anglais et italien, une autre le français, et leurs façades portèrent immédiatement nos pavillons; une troisième, les sous-officiers, et une quatrième, les officiers.

Suivant l'usage, nous nous rendîmes au café, où, grâce à l'obligeance extrême de M. Saounazzo, nous pûmes entretenir les habitants de la situation du pays, leur remettre la proclamation des amiraux, — ce que j'avais fait, du reste, dans tous les villages que nous avions traversés, — et les féliciter d'avoir indiqué à leurs compatriotes la véritable voie à suivre : celle de déposer les armes et de s'en rapporter aux grandes puissances du soin de donner à la question crétoise une solution conforme à leurs vœux. Tous affirmèrent qu'ils n'auraient pas songé à s'armer si, vers le mois de septembre dernier, ils n'avaient constaté que les musulmans avaient avec Sitia des rapports plus fréquents, qu'ils envoyaient à la côte tous leurs produits et laissaient entendre, avec des airs menaçants, que jamais les Crétois n'obtiendraient les réformes promises, mais qu'on verrait en février de quelle façon les Turcs traiteraient ceux qui oseraient les réclamer. C'est alors que les chrétiens avaient fait venir des fusils Gras et tous ceux qui disposaient de cinquante francs s'étaient armés. Ils ajoutèrent qu'il manquait encore 1 500 fusils pour compléter l'armement de la province, mais qu'ils ne tarderaient pas à les avoir. D'ailleurs, bien qu'ayant déposé les armes, ils étaient toujours prêts à les reprendre : témoin ce qui s'était passé le matin même. A la nouvelle qu'un bâtiment turc avait débarqué des bachi-bouzouks à Atherinolako, la cloche de l'église avait sonné le rappel, et, de Kandra et des environs, 500 hommes armés avaient couru à la côte. Cette nouvelle qui

avait tant effrayé les villages du nord était absolument inexacte. Il ne s'agissait que du petit bateau à vapeur grec *Knossos,* venu pour prendre un chargement, et nullement d'un vapeur turc.

Le lendemain à 7 heures du matin, les habitants nous amenaient toutes nos montures en parfait état. Les marins chargeaient les bagages et à 7 heures et demie nous adressions à la population, qui nous avait accompagnés jusqu'en dehors du village, nos vifs remerciements pour la cordialité avec laquelle elle nous avait reçus et pour l'empressement loyal et généreux qu'elle mettait à favoriser l'accomplissement de notre mission. A 8 h. 30 m., nous arrivons à Ziro, dans une vallée riche et bien cultivée, la première que nous voyions depuis que nous parcourons la province de Sitia. A l'entrée du village, nous passons entre les rangs des habitants qui présentent les armes à nos trois pavillons. Au clocher de l'église, flotte la bannière bleue à croix blanche de l'Église orthodoxe et, près de la porte, est planté le drapeau grec que gardent quelques hommes qui présentent les armes à notre approche. Bientôt arrivent 6 femmes et 11 enfants musulmans. Toutes tremblent de frayeur en traversant dans les ruelles étroites cette foule d'hommes armés qui, il y a trois semaines, combattaient contre les Turcs et qui n'auraient qu'à étendre le bras pour venger sur elles la mort d'un des leurs.

M. Antoine Catheklakis me conduit chez lui où il a recueilli deux femmes et quatre enfants. Il sait que le mari de l'une d'elles a succombé dans la mosquée, mais après avoir tué un chrétien, et il n'ose faire sortir ses protégées avant que tout notre cortège soit formé et prêt à partir. Devant nous, ces deux femmes expriment en pleurant leur reconnaissance envers leur bienfaiteur, qui, non content de les avoir sauvées, va louer un âne pour porter jusqu'à Sitia les quatre petits enfants.

A 10 heures, pendant que nos marins vont déjeuner, je monte à Lamnoui avec les deux officiers anglais et italien, les hommes qui portent nos pavillons, le clairon et quelques Crétois de Ziro. Après une ascension difficile, nous arrivons au village que les habitants, tous musulmans, avaient abandonné le 6 ou 7 février, pour rejoindre leurs coreligionnaires dans la mosquée de Ziro. Bâti sur un pic escarpé, il domine une riante vallée qu'entourent de très hautes montagnes. C'est ici, dit-on, que les musulmans échappés à l'incendie de la mosquée ont cherché un refuge, mais nul ne peut dire où ils sont. Nous plantons nos pavillons sur l'endroit le plus apparent du village et le clairon sonne en faisant le tour de l'horizon. Bientôt des enfants qui nous ont accompagnés distinguent au loin quelque chose qui bouge. Le clairon sonne de nouveau dans la direction indiquée, et nous apercevons effectivement deux femmes qui, par instinct ou par curiosité, cherchent d'où vient cet appel, puis, saisies

de frayeur, rentrent dans leur cachette. Notre guide et un Crétois de Ziro courent vers elles et nous les amènent.

L'une est une jeune fille d'une quinzaine d'années, l'autre, une femme jeune encore, mais épuisée de fatigue, qui porte dans ses bras un bébé de quelques mois et que suit une enfant de quatre à cinq ans. En arrivant à nous, cette malheureuse, toute tremblante d'émotion, pose son enfant à terre et se précipite en rampant pour baiser nos pieds. Lorsqu'elles peuvent parler, elles nous racontent que depuis vingt jours elles vivent dans la montagne, ne se nourrissant que d'herbes, craignant, le jour, d'être massacrées, la nuit, de mourir de froid ou d'être mordues des bêtes. Il y a trois jours, le mari est parti pour chercher du pain, mais il n'est pas revenu et, sans doute, dit la mère, il a été tué par quelque chrétien. Nous leur donnons du pain qu'elles trempent dans de l'eau ; mais leur gorge est tellement resserrée qu'elles ne peuvent plus avaler. Elles nous disent que plusieurs familles ont fui comme elles dans la montagne, mais elles ne savent de quel côté. Ceux qui étaient avec elles les ont abandonnées. La mère montre un coup qu'elle a reçu, sur la figure, d'une femme musulmane parce que les cris de son enfant allaient révéler leur cachette et les faire tuer par des chrétiens.

A 11 h. 40 m., après avoir fait inutilement de nouveaux appels au clairon, nous mettons la mère et ses deux enfants sur un mulet et nous regagnons Ziro, où nous trouvons notre déjeuner gracieusement préparé par la famille de M. Skouloudi. Celui-ci nous raconte qu'à la fin de janvier, beaucoup de musulmans du pays étaient partis pour Sitia et que, le 5 février, les fanatiques de Ziro et de Lamnoui s'étaient enfermés dans la mosquée, d'où ils avaient commencé à tirer sur les chrétiens. Comme on les menaçait de les détruire tous, s'ils ne voulaient pas se rendre, ils demandèrent le démarque ; au moment où celui-ci entrait dans la cour, quatre coups de fusil partaient à la fois, mais heureusement sans l'atteindre. Cette sauvagerie exaspéra les chrétiens qui, après les avoir encore une fois sommés de se rendre, lancèrent contre eux une cartouche de dynamite qui abattit un pan de la mosquée et fit une quarantaine de victimes. C'est alors que beaucoup de musulmans se sauvèrent affolés, les uns par les rues du village, où quelques-uns furent recueillis, les autres vers la montagne. Les fanatiques montèrent sur le minaret, où ils furent bientôt tués, mais après avoir tué eux-mêmes deux chrétiens et blessé grièvement un troisième.

Au moment où nous nous préparions à partir, on nous amène encore deux hommes, un enfant et deux femmes qui étaient cachés en dehors du village et qui arrivent à nous, tremblant et pleurant de peur et de joie. Ceux-là, comme tous les autres, n'ont pour se couvrir que des lambeaux de vêtements : ils sont affamés et dévorent

le pain que nous leur offrons. A une heure, nous formons notre convoi devant toute la population qui remplit les rues et couvre les toits des maisons. Les marins placent les enfants sur les ânes ; mais il nous faut prendre par la main les malheureuses femmes qui, tremblantes de frayeur, se blottissent les unes contre les autres et n'osent avancer. Et pourtant, nous le constatons avec bonheur, dans cette foule émue, pas une parole de haine, pas un murmure, pas un geste menaçant. Il semble que dans tous ces cœurs il n'y a plus de place que pour la pitié. Nous voyons des chrétiennes embrasser en pleurant des enfants qu'elles cherchent même à garder auprès d'elles, pleines de compassion pour ces petits êtres voués si jeunes à la misère. D'autres apportent des couvertures et des vêtements. J'exprime en partant tous mes remerciements à M. Skouloudi pour les nobles sentiments que manifeste la population de Ziro. Je le remercie lui-même et toute sa famille de leur aimable accueil, et je lui promets de vous signaler le zèle avec lequel il s'efforce de rétablir l'ordre. — Je ne fais que mon devoir, dit-il simplement ; j'ai accepté la présidence du Comité de la Paix du district de Ziro, et j'espère qu'avant peu tous nos mauvais souvenirs seront oubliés.

A 1 h. 25 m., nous sortons du village, M. Penny en tête, avec nos pavillons et le guide, pour régler l'allure de notre colonne, M. Megera vers le milieu, et moi fermant la marche pour m'assurer qu'aucun des malheureux dont nous avons charge ne reste à la traîne.

A 2 h. 20 m., nous atteignons Kandra ; là, nous sommes arrêtés par un accident que je prévoyais, mais que je n'avais pu éviter. Tous les habitants sont venus sur notre passage, remplissant les ruelles étroites que nous sommes forcés de suivre. Le défilé se fait dans un bruit assourdissant : tout le monde cause, on s'appelle, les enfants crient, les femmes pleurent et deux de nos musulmanes, prises de peur, s'évanouissent. Je les fais jeter sur des mulets et j'arrive non sans peine à sortir du village. Quand on songe qu'il y a trois semaines à peine des atrocités étaient commises des deux côtés, que tous ces gens habitant les mêmes villages se connaissent et que rien n'est plus facile que de frapper au passage la femme ou l'enfant de celui qui a égorgé l'un des vôtres, on comprend le danger que présente ce contact et avec quelle rapidité recommenceraient les massacres. Aussi je donne l'ordre au guide d'éviter dorénavant les villages. Il en résulte malheureusement un grave inconvénient : celui de quitter les chemins ordinaires qui laissent déjà beaucoup à désirer, pour ne plus suivre que des sentiers de chèvre, presque impraticables aux piétons, à plus forte raison aux mulets. Mais le calme est revenu ; les femmes qui n'avaient pas osé confier leurs enfants aux marins les leur abandonnent ; une de celles qui s'étaient trouvées mal à Kandra s'appuie sur deux marins, qu'elle ne veut plus

quitter. On voit des groupes de Babel : une musulmane donne le bras à un marin italien; des marins français et anglais portent des bébés dans leurs bras, et tout ce monde rit et cause joyeusement.

A 2 h. 45 m., nous longeons le village de Voïla, où les riches musulmans venaient jadis passer l'été et qui est maintenant complètement abandonné. De là, nous nous dirigeons en ligne droite sur les ruines de Præsos, l'ancienne capitale de la province, aujourd'hui colline déserte. C'est vers cet endroit que s'est passé un acte de sauvagerie qui, sans l'énergie du second-maître italien Latanza Giacomo, aurait sans doute coûté la vie à un de nos enfants. Un chrétien qui, depuis quelques minutes, avait pris rang dans la colonne, lui demanda l'enfant qu'il tenait dans ses bras, et le marin le lui donna, pensant qu'il ne voulait que le défatiguer un instant. Mais à peine le chrétien le tenait-il, qu'il sortait un couteau de sa gaine et allait évidemment le frapper, si le second-maître, qui fort heureusement suivait ses mouvements, n'avait immédiatement braqué sur lui son revolver. L'autre jeta l'enfant à terre et se sauva dans la brousse. Ce fanatique n'était sans doute pas seul, car vers 5 heures et demie, alors que nous remontions de Marounia vers Piskoképhalo, deux coups de fusil, tirés sur la queue de la colonne, partirent derrière nous et j'entendis des balles passer dans les arbres de la route.

De Præsos, nous avions gagné le fond de la vallée et suivi le lit du torrent. A 4 h. 45 m., nous arrivions à Marounia où monseigneur Ambroise avait eu la généreuse idée de faire préparer un souper pour les voyageurs. Pendant un arrêt d'un quart d'heure, les habitants donnèrent à boire et à manger aux marins et aux musulmans. A six heures, notre colonne traversait sans la moindre difficulté le village de Piskoképhalo. A sept heures, nous avions la joie de remettre entre les bras des musulmans de Sitia, accourus au devant de nous, leurs femmes et leurs enfants. Deux de ceux-ci, une fillette, à laquelle un coup de fusil avait enlevé deux doigts de la main gauche, et un bébé qui avait reçu un coup de couteau à la tête, furent portés à l'ambulance où ils reçurent immédiatement les soins de nos médecins.

En terminant, je tiens à vous dire, commandant, combien j'ai été heureux d'avoir auprès de moi M. Penny, de la *Nymph,* et M. Megera, de l'*Etna,* qui se sont multipliés et, veillant avec un soin minutieux à tous les détails de notre expédition, m'ont été du plus grand secours dans l'accomplissement de ma mission. Quant aux marins, ils ont été comme toujours au-dessus de tout éloge, se pliant avec douceur et intelligence à toutes les situations, aidant les femmes à marcher, portant les enfants, conduisant les mules et gagnant, par leur attitude simple et cordiale, la confiance de tous les habitants.

PIVET

***

Après cette triple expérience, les amiraux furent convaincus de l'excellence des méthodes françaises. A l'autre bout de l'île, une armée d'insurgés, appuyée de soldats grecs et commandée par des officiers grecs, assiégeait six cents soldats turcs dans la ville côtière de Sélino et bloquait deux mille cinq cents musulmans dans le bourg intérieur de Kandamos. Les Autrichiens, chargés de cette province, n'avaient osé ou voulu débarquer ni un canon, ni un homme : le comte Goluchowski persistait à interdire toute action militaire à l'intérieur de l'île[1]. Au début de mars 1897, les assiégés et les bloqués commençaient à mourir de faim. Depuis longtemps, l'amiral Pottier demandait qu'on allât chercher aussi ces misérables. Le double succès de Sitia fit prévaloir enfin son avis. Il fut décidé au Conseil des Amiraux qu'une petite colonne internationale débarquerait à Sélino et monterait jusqu'à Kandamos. Chaque puissance fournit son contingent. Un officier anglais reçut la direction. Mais on mit les Français à l'avant-garde pour aller, à l'arrière-garde pour revenir, aux postes de confiance et de danger, et le commandant en second du *Chanzy*, le capitaine de frégate Adam, fut chargé de la première reconnaissance.

Malgré le mauvais vouloir des Grecs, les insurgés laissent passer la colonne. Kandamos est à deux jours de la côte, au fond d'une gorge difficile d'accès, et l'on rencontre à chaque pas quelque résistance ou quelque prétention inadmissible. On arrive pourtant :

Prévenus de notre arrivée par le consul d'Angleterre, les musulmans de Kandamos ont déjà fait leurs préparatifs de départ. Les uns portent leurs ballots sur leurs épaules. Les autres en ont chargé des chevaux, des mulets, des bœufs. Les femmes portent les enfants que l'on n'a pas pu mettre en croupe. Le détachement français se déploie en tirailleurs pour protéger la formation de la colonne qu'entoure un nombre considérable de chrétiens très surexcités. Les autres détachements font la haie le long du chemin et font défiler la population musulmane. Pendant que le consul d'Angleterre parlemente

1. *Livre Jaune*, II, p. 163.

avec les chefs grecs, je hâte l'évacuation des femmes, des vieillards et des enfants.

Alors dans la vallée se passe un spectacle épouvantable. La lie de la population chrétienne s'est jetée sur les troupeaux, a envahi les maisons encore debout. C'est une mêlée indescriptible. Les troupeaux beuglent et bêlent dans une course folle; les pillards hurlent et se disputent la proie; les coups de fusils éclatent de toutes parts. Ce spectacle de la curée est horrible et nos matelots français manifestent hautement leur dégoût. Ils font défiler la population musulmane qu'on dépouille ainsi, les femmes et les enfants en larmes, les vieillards qu'on sépare peut-être pour toujours de leurs biens, de leurs champs, de leurs cimetières, du pays qui les a vus naître et vieillir.

Enfin la colonne est formée et se met en marche, les Français à l'arrière-garde, chargés d'assurer la retraite. Je ferme la marche avec mon ambulance. On marche d'abord assez rapidement. Chacun se rend compte de l'excitation des insurgés et désire s'éloigner au plus vite du gros de l'armée grecque... Mais, après une halte de quelques minutes à Kakodiki, la marche se ralentit; les femmes et les enfants se fatiguent, courbés sous les fardeaux, dont ils jettent peu à peu les moins précieux. Les vieillards ne peuvent suivre. Les brancardiers en chargent trois. Mes hommes en prennent d'autres sous les bras. Cependant, les pillards filent le long de la colonne et, comme des chacals affamés, se ruent sur les moins valides, leur enlevant leurs armes, leurs animaux chargés, leurs ballots, leurs dernières ressources... On arrive enfin à Spaniakos. L'exode des musulmans continue vers Sélino cahin-caha. Nous restons pour assurer l'évacuation du village. Puis nous nous remettons en marche, toujours suivis d'une nuée de pillards, qui espèrent se ruer de suite à la curée. Il faut que le commandant Adam ordonne volte-face aux troupes, pour assurer l'embarquement du convoi [1].

On embarque lentement cette foule et ces bêtes. Les Français continuent de tenir les insurgés en respect. La nuit vient. Les insurgés ouvrent le feu et pensent rompre le cordon. Une brève mais vive riposte les fait reculer. Au matin, les Français se rapprochent de la mer. Les bandes se précipitent, occupent et razzient la plaine, et veulent envahir Sélino. Quelques coups de canon les repoussent aux montagnes. Alors un officier turc vient informer le commandant français qu'un poste turc de trente hommes est bloqué sur une de

1. Rapport de M. le docteur Séguy, médecin du *Chanzy*.

ces montagnes : ils vont être massacrés si on les abandonne. Le commandant français masse toute l'arrière-garde des Européens. On met baïonnette au canon. On balaie la plaine. Les insurgés se replient à toutes jambes. Pendant que les autres Européens cernent la montagne, le commandant Adam fait monter les Anglais par un sentier qui regarde la mer et que les canons des vaisseaux peuvent couvrir. On délivre la petite garnison. Puis Sélino est évacuée et trois mille turcs ou musulmans sont ramenés à la Canée.

Le gouverneur turc Ismaïl-bey remercia tous les amiraux par une lettre collective. Mais, en outre, il adressa une lettre spéciale au seul amiral Pottier :

Monsieur l'Amiral,

Nous nous empressons de vous exprimer, au nom du gouvernement ottoman, notre profonde gratitude. Nos infortunés concitoyens de Kandamos, tourmentés par les horreurs de la famine et menacés d'un massacre imminent, viennent enfin d'être délivrés. C'est à vous, monsieur l'Amiral, à vos sentiments généreux, à vos efforts dans une tâche si difficile et à votre zèle que ces malheureux doivent leur vie et celle de toutes leurs familles.

Certes nous savons que la satisfaction du devoir accompli et l'heureux résultat d'un dévouement désintéressé sont l'unique récompense qu'envie votre courageuse et noble nation. Vous permettrez cependant à la population musulmane de vous offrir l'infinie reconnaissance qu'elle doit à son sauveur. Nous vous prions d'agréer l'admiration que nous inspire votre humanité et l'éternelle reconnaissance attachée à votre nom et à votre nation.

H. ISMAÏL,
gouverneur général par intérim.

Par le Conseil des Amiraux. l'amiral Pottier fit répondre à Ismaïl-bey que, désormais, si les bachi-bouzouks continuaient d'inquiéter les insurgés d'Akrotiri, on fusillerait sans pitié tout musulman pris les armes à la main.

VICTOR BÉRARD

*(La fin prochainement.)*

---

*L'Administrateur-Gérant :* H. CASSARD.

# JEP

## I

### JEP REVIENT

Quand il arriva, après deux heures de montée, au col de la Roque-Jalère, qui est le passage le plus direct entre Sournia et Prades, Jep ralentit le pas, se donna le temps de souffler Il était inutile de se presser maintenant : le voyage touchait à sa fin. Plus qu'un bout de chemin à faire, la pente opposée à descendre, et il serait chez lui, au village de Catllar.

Malgré la neige fondue qui détrempait la route, l'étape était légère à des jarrets de dix-huit ans. Et pourtant, si brève fût-elle et si allègrement expédiée, cette étape marquait un événement pour Jep ; en quelques lieues, en quelques heures, il allait changer d'existence, changer de pays. La « serre » que le voyageur allait franchir, a marqué longtemps la frontière entre la terre française et le Roussillon ; elle fixe toujours la limite où s'arrête le dialecte languedocien, où commence le parler catalan. Il y a encore des restes d'inimitié entre les deux races : on ne se bat plus, mais on se regarde de travers, on se querelle à l'occasion. « *Gavatx !* » Les bergers catalans de Comes envoient l'injure traditionnelle aux pâtres languedociens de Campoussy, pendant que les troupeaux des deux

nations paissent fraternellement l'herbe maigre de la montagne. Et ils aggravent quelquefois l'injure : « *Gavatx porc !* » A quoi les Languedociens ripostent : « *Catala burro !* (Ane de Catalan !) » Ce qui ne les empêche pas, la dispute finie, de boire bouteille ensemble au cabaret, et de danser coude à coude, le jour de la « dévote » — de la fête votive —, au pèlerinage de Saint-Jaume ou à l'ermitage de Llugol.

Ces préjugés et bien d'autres, Jep — autrement dit Joseph — Bernadach les avait semés en route ; ils s'étaient atténués tout au moins, au cours des deux années qu'il venait de passer loin de son village, au pays des Gavatx. Exil volontaire : à seize ans, par un coup de tête, à la suite de quelques paroles qu'il avait eues avec son grand frère, — et le père avait pris le parti de l'aîné, — ce fils de paysans, qui n'était jusque-là sorti de son trou que pour aller, le samedi, au marché de Prades, ou bien, une fois l'an, aux foires de Villefranche-de-Conflent et de Vinça, avait lâché la bêche et la charrue, pour faire son tour de France, comme apprenti forgeron. Il devait en arriver là tôt ou tard. A mesure qu'il prenait de l'âge, il avait plus de peine à supporter la primauté par trop impérieuse de son frère ; puis la terre des Bernadach ne réclamait pas tant de main-d'œuvre ! Les deux hommes qui restaient à la maison pouvaient suffire à la culture, et Jep, pendant ce temps, irait gagner sa vie chez les étrangers.

De l'argent, il n'en avait guère amassé en route. Il s'était contenté de vivre au jour le jour, changeant, quand il lui plaisait, de gîte et de patron, s'initiant tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, à la pratique de son triple métier de forgeron, de taillandier et de maréchal-ferrant. Une ou deux fois, on avait essayé de le retenir, car il était laborieux et adroit de ses mains, et, comme il avait de l'amour-propre, il en avait su vite assez pour se rendre utile. Au lieu de perdre son temps aux besognes habituelles des apprentis, à tirer la chaîne du soufflet, à tenir le pied des chevaux, à les émoucher pendant le ferrage, il était arrivé au bout de quelques mois à manier les tricoises et le boutoir, à garnir le fer, à lui donner la tournure et l'ajusture. Mais il était curieux d'apprendre, plus curieux encore de voir du pays. Sitôt posé sur la branche, l'oiseau ne pensait qu'à s'envoler. D'étape en

étape, il s'était promené, le petit Jep. D'Estagel, où il avait débuté chez un nommé Sarda qu'il connaissait un peu, pour l'avoir rencontré chez des amis communs, à la fête de Catllar; il était allé s'embaucher à Rivesaltes, puis à Sijean et à Narbonne.

Là, par exemple, il valait la peine de s'arrêter. Quelle ville, ce Narbonne! Quelle foule dans les rues, quelle animation sur le marché! Des allants et des venants, il y en avait autant et plus, tout le long de l'année, qu'à Prades le jour de la grande foire, qui tombe le premier mardi de septembre.

Et, sur le nombre, il ne manquait pas de gens riches, de bons clients qui commandaient du travail fin, de quoi exercer le savoir-faire de l'ouvrier. Jep avait beaucoup appris à Narbonne: il y avait complété son éducation professionnelle, il y avait fait aussi son apprentissage de citoyen. On était alors aux premiers mois de 1848; la Révolution avait mis toutes les têtes à l'envers. A Catllar même, avant son départ, Jep avait vu planter l'Arbre de la Liberté; mais, faute de civisme, il n'avait pris aucun intérêt à ce symbole. A Estagel, on était un peu plus patriotes: c'était le pays d'Arago, un des grands hommes du jour; on ne jurait que par lui, — Jep comme tout le monde, mais sans conviction, du bout des lèvres.

A Narbonne seulement, au club de la Révolution, où des camarades d'atelier l'avaient entraîné le soir même de son embauchage, le petit forgeron avait reçu le baptême républicain. Ce club, un des plus avancés de la sous-préfecture, tenait ses séances dans une salle de bal populaire, que le buste de Barbès encadré de drapeaux consacrait en chapelle démocratique. Et, sauf que les harangues débitées par les orateurs du cru ne ressemblaient guère aux sermons qu'il avait entendus dans l'église de Catllar, c'était bien une espèce de religion qui se pratiquait là, entre frères et amis. On chantait des hymnes, on faisait la quête, on communiait dans l'amour du peuple, dans la haine des capitalistes et des bourgeois.

Le nouveau converti imitait les gestes des camarades, et ces gestes suggéraient sa conviction; en les répétant, il arri-

vait à les penser. Des paroles le frappaient : « le droit au travail... la terre aux paysans... » Dans le tonnerre des applaudissements, elles s'imposaient en oracles. Les idoles anciennes croulaient devant ces formules magiques, et Jep s'enorgueillissait de ne plus y croire. Sa fierté native s'exaltait; une forte sève d'humanité montait en lui, réveillait l'humeur batailleuse qu'il avait héritée de sa race. Sans doute, quelque enfantillage se mêlait à ces exercices ; mais c'était un enfantillage héroïque, pareil à celui des jeunes volontaires qui se faisaient tuer en jouant au soldat, sur les champs de bataille de la première République. Comme il était le moins âgé de la bande, Jep mettait son point d'honneur à être le plus crâne ; il s'associait aux motions violentes, en attendant de combattre au premier rang, sur la barricade.

Cette fièvre avait duré quelques mois. Puis, le vent avait tourné : les clubs s'étaient tus, fermés par la réaction triomphante ; les derniers échos des journées de Juin étaient tombés dans le silence. Les camarades de Jep s'étaient dispersés; Jep, à son tour, avait dit adieu à Narbonne. Mais, comme si sa volonté d'émigrant faiblissait, au lieu de pousser sa pointe plus à l'est, vers les villes étrangères, le petit apprenti avait obliqué vers Carcassonne. Un aimant déjà le tirait en arrière : il avait visité Marcorignan, Villedaigne : puis, remontant l'Orbieu, il s'était arrêté au pays du miel et des amandes, à Fabrezan, à Lanet. Il avait ferré les mulets des rouliers qui transportent vers le haut Languedoc leurs chargements de muids et de barriques; il avait travaillé le sabot des petits ânes qui charrient aux villages de la vallée la récolte des vergers plantés au flanc des collines pierreuses. Il avait séjourné à Quillan, à Caudiès. Et là, ne trouvant pas d'ouvrage, il s'était rabattu sur Saint-Paul-de-Fenouillet, qu'il avait quitté le matin même, pour rentrer à Catllar, où il venait d'être embauché par son vieil ami, le forgeron Malhibern.

Un songe, ces deux années d'apprentissage ! Poussière d'images, miettes de souvenirs, ces choses revenaient à Jep, dans le recueillement de la dernière halte. Et il pouvait les situer en même temps, étape par étape, sur l'horizon immense qui se déroulait devant lui.

Assis au pied d'une des pyramides naturelles de blocs granitiques qui semblent des monuments commémoratifs de gloires ou de désastres sombrés dans l'oubli, il cherchait à préciser ses itinéraires à travers le tumulte des montagnes. En bas, blotti dans un dédale de mamelons rocheux, c'était le cours de la Désig, pauvre couloir de cultures qu'emprisonnaient, au nord, des falaises en ruine. Le front chauve des Corbières montait au-dessus : une muraille nue découpée d'un trait dur sur la clarté froide de décembre. Entre les deux se cachait la vallée de l'Agli, la Tour-de-France, Estagel. Au delà, vers la droite, dans la brouillée confuse des lointains, des silhouettes pâles désignaient les derniers promontoires penchés sur les étangs, sur la mer. Sijean, Narbonne étaient par là, invisibles, tandis qu'à gauche le pic de Burgarach, noire citadelle posée au seuil des défilés de l'Aude, signalait le voisinage de Quillan, de Saint-Paul, l'entrée du Pays Bas.

Jep ressentait quelque fierté d'avoir parcouru ces contrées, d'avoir visité ces villes et ces villages. Et, en même temps, une douceur lui venait de sa rentrée au pays. Il y revenait autre qu'à son départ, riche d'idées, de volontés nouvelles, aussi nouvelles que les trois poils de moustache dont il s'amusait, d'un geste de vanité naïve, à effiler les pointes. Il y avait de la différence entre le petit garçon qui s'évadait deux ans avant de son village et le jeune homme d'à présent, l'ouvrier solide et bien découplé, pourvu d'un gagne-pain et casé chez un patron. Jep était content de lui, content de son sort.

Pour la vingtième fois depuis qu'il l'avait reçue, il relisait la lettre du vieux Malhibern qui l'avait décidé à presser son retour :

« Mon cher Jep, lui mandait le bonhomme, on a dû te faire assavoir le malheur qui est arrivé chez nous, le décès de mon pauvre fils Ferréol, qui a été emporté par la typhoïde. Alors il a fallu que je me remette au travail. Mais pour tant que je fasse, à mon âge, avec ma mauvaise jambe, je ne peux pas m'en tirer tout seul. Et, depuis six mois, j'ai déjà changé deux fois de garçon, ce qui n'arrange pas mes affaires. Et puis, tu comprends, à cause de ma petite-fille Bepa, qui

tient mon ménage, je ne peux pas accepter le premier venu. L'Anton de Colomines, qui t'a vu le jour de la foire, à Saint-Paul, où il était allé vendre une mule, et même il ne l'a pas vendue, m'a dit que tu étais devenu un bon ouvrier, suffisamment entendu au travail. Alors, j'ai pensé à toi pour m'aider à tenir la forge. Mon intention serait de te donner quarante sous par jour, logé et nourri. Si ça te va, fais-nous un mot de réponse le plus tôt possible ; sinon, je me mettrai en cherche d'un autre ; mais je préférerais que ce soit toi. Je n'ai rien à te faire connaître d'ici, seulement que la Castellane a débordé après le grand orage qu'il fit la veille de la Saint-Galdéric, et elle vous a emporté quatre pêchers ; mais, sans doute, tu le sais déjà. Tout le monde de chez toi va bien, et je souhaite que la présente te trouve de même... »

Malhibern, qu'on appelait aussi « le Dragon » parce qu'il avait servi dans cette arme au temps des guerres de la République. Malhibern ne savait pas écrire. C'était Bepa qui avait tenu la plume ; même elle avait ajouté en son nom, au bas de la page : « Si tu viens, ça nous rendra service et tu me feras plaisir. » Et ce mot avait décidé Jep. Bepa ne lui était pas indifférente. Ils étaient proches voisins et quasiment du même âge. Seulement, à quatorze ans, Bepa était presque une grande fille, tandis que lui n'était encore qu'un petit jeunet sans importance. Le dimanche, il n'osait pas entrer au bal ; il s'essayait à danser dehors avec ses camarades, tandis que Bepa, déjà émancipée, tournait au bras de ses galants. Elle en avait deux ou trois de rechange, Galdéric entre autres, le frère aîné de Jep ; et le cadet, qui ne pouvait s'en fâcher ouvertement, en avait pris de l'humeur contre son grand. Peut-être même cette jalousie secrète avait été pour quelque chose dans leur mésintelligence et dans la brouille finale qui l'avait déterminé à quitter le pays.

Il avait pensé bien des fois à Bepa depuis son départ ; il s'était inquiété de ce qui avait pu se passer entre Galdéric et sa bonne amie; et comme personne ne lui avait donné de leurs nouvelles, il tâchait de s'habituer à cette idée qu'il trouverait sa petite voisine fiancée avec son frère, quand il retour-

nerait à Catllar. Mais la lettre du Dragon ne laissait prévoir rien de pareil. Sans doute, Bepa était encore libre, à cette heure, et elle avait gardé de l'amitié pour lui, puisqu'elle souhaitait de le revoir. L'amitié, c'était déjà quelque chose; le reste viendrait ensuite.

Jep avait replié la lettre, enfilé son paquet de hardes au bout de son bâton; il se remettait en marche. Bientôt le col franchi, la route s'abaissait devant lui, et, par delà les pentes qui se précipitaient vers la vallée de la Têt, surgissait la figure amie du Canigou, absente depuis des années de son horizon d'émigrant : solitaire, exilé dans l'azur, il planait, vêtu de la splendeur morne des névés, au-dessus du troupeau obscur des collines. La neige couvrait sa cime, descendait jusqu'à la forêt de Balatg et aux assises du Roc-Mosquit, si épaisse qu'on pouvait la supposer éternelle.

Mais sous cet aspect d'hiver, Jep, devançant les saisons, imaginait la montagne printanière parée d'herbe et de fleurs, telle qu'elle s'était fixée dans ses yeux d'enfant, telle que l'évoque la célèbre chanson qui est devenue le chant national de toute une race :

*Montanyas regaladas*
*Son las del Canigou*
*Que tout l'estiu florixen,*
*Primavera y tardor*[1].

Jep lançait le couplet à pleine voix, et, comme si une vertu émanait de cette musique de soleil, chaude d'avoir passé sur les lèvres des amoureux d'hier et de jadis, voilà que l'air tiédissait autour du chanteur; le vent de Rosas, le vent d'Espagne, soufflait lentement, en caresse, fondant la légère couche de neige tombée le matin, qui poudrait les crêtes de la Roque-Jalère. L'eau suintait, s'en allait en ruisseaux, en cascatelles qui égayaient de leur babil éphémère la tristesse des ravins. Chaque ruisseau avait une voix à lui, légère ou grave selon sa force, qui exprimait sa joie de courir, d'obéir à l'attrait de la pente. C'étaient des musiques de cristal, des

1. « Les montagnes plaisantes — sont celles du Canigou — qui tout l'été fleurissent — au printemps et à l'automne. »

balbutiements enfantins, dominés par la clameur puissante du *correch* — du torrent — qui grondait, enflé d'un tumulte de foule.

A un tournant du chemin, brusquement, la perspective s'élargit; la vallée de la Têt découvrit l'étendue heureuse de ses cultures. La verdure tendre des jeunes blés s'étalait, rayée, çà et là, par la blancheur des routes, par le luisant des canaux d'arrosage. Des clochers pointaient parmi les toits rouges des bourgades : à gauche, Vinça, Marquixannes; à droite, Prades, Codalet, dont les fumées montaient vers les premiers contre-forts du Canigou. Puis, au tournant d'un ravin, la vision disparut, et ce furent de nouveau, pendant des heures, les circuits de la descente. Les blocs de granit éboulés des sommets jonchaient les pentes de leurs débris. Les *cortals*, qui servent d'étable pour les troupeaux et d'habitation pour les bergers, dressaient de loin en loin leurs murailles de pierres sèches. Des chèvres paissaient à côté, gardées par les pâtres, dont la silhouette immobile se détachait à peine de la grisaille des rochers.

Cependant, après l'ermitage de Saint-Jaume, — une chapelle pauvre au fond d'une combe solitaire, — les premiers arbres apparurent, érables ou chênes-verts; puis, la vigne. Des terrasses la portaient, protégeaient le terrain contre le ravinement des orages. Les souches, dépouillées de leurs pampres, alternaient avec les oliviers, dont les ramures grêles étaient noires d'olives au plein de leur maturité. On était au temps de la cueillette, et, par cette belle vesprée, les gens de Catllar besognaient autour des arbres. Les *tendes*, qui sont de grands draps de toile bise, s'étalaient à terre, prêtes à recevoir la récolte, gaulée par les hommes, ensachée par les enfants et par les femmes. Les travailleurs s'interpellaient, criaient des plaisanteries d'une olivette à l'autre, et leurs voix s'élevaient dans le calme du soir, mêlées aux rires en fusée des petits et aux bavardages des cueilleuses, qui venaient dégourdir leurs doigts à la chaleur des « escalfettes », des braseros rustiques, posés au pied des murailles de pierre, à l'abri du vent.

## II

### L'ACCUEIL

Le sentier que Jep avait pris tombait à pic sur l'olivette des Bernadach. Ils étaient là, tous les trois, le père, la mère et Galdéric, occupés à la cueillette, — si occupés qu'ils n'avaient pas vu venir le voyageur. Et lui les observait à distance, comme s'il hésitait à les aborder. Ah! s'il n'avait eu devant lui que l'Aulari, sa douce maman, il n'aurait pas été long à se jeter dans ses bras. Mais les autres, quel accueil allaient-ils lui faire après deux ans d'absence? Deux ans! Tels que les connaissait Jep, il n'était pas sûr que, dans l'intervalle, ils eussent changé de sentiment sur son compte. Leurs figures, en tout cas, étaient les mêmes, toujours aussi obscures, aussi revêches. Sauf les différences voulues par l'âge, le père et le fils aîné se ressemblaient trait pour trait, le front bas tous les deux, l'œil dur, la lèvre mince, avec quelque chose de plus autoritaire dans la mine du vieux, de plus sournois chez Galdéric. Leurs idées, sans doute, n'avaient pas plus varié que leurs visages, et ces idées ne s'accordaient guère avec celles que le petit forgeron rapportait de son tour de France. C'était, ajoutées à leurs querelles anciennes, de nouvelles occasions de conflit. Heureusement, Jep était son maître: il n'avait besoin de personne. Délibérément, la tête haute, il pouvait se présenter devant eux.

D'un peu loin, comme c'est la mode dans les campagnes, il leur envoya son salut.

— Bonjour, vous autres! — dit-il.

Tranquillement, sans interrompre leur besogne, Bernadach et Galdéric tournèrent la tête de son côté.

— Bonjour, toi! — répondit le vieux d'un air aussi détaché que si Jep les avait quittés la veille.

— Bonjour! — articula, plus négligemment encore, le frère aîné.

Mais déjà la maman courait à la rencontre de son fils. Courte de taille, un peu tassée et épaissie par l'âge, ainsi

qu'il advient souvent aux femmes de son pays, elle se haussait vers le garçon, se suspendait à son cou.

— Jep ! mon Jépou ! — s'étonnait-elle.

Puis, se reculant pour le mieux dévisager :

— Tu as crû de deux bons doigts ; je ne t'arrive plus qu'à l'épaule... Et cette moustache neuve !... Ça pique, quand on t'embrasse... Allons ! te voilà un homme, présentement...

Et, avec un tremblement dans la voix et un air de reproche dans les yeux, qui se mouillaient de larmes :

— Mauvais ! Je commençais à croire que tu ne voulais plus revenir. Et maintenant, tu reviens, et on ne te verra pas davantage. Il te plaît de servir chez des étrangers, quand tu pouvais travailler chez nous, à ton compte. Et chez qui vas-tu ? Si tu nous avais consultés, seulement !... Des bons patrons, on t'en aurait indiqué dans le pays, des gens chez qui tu n'aurais manqué de rien. Au lieu que ces Malhibern, c'est pauvre comme des rats. Tu ne trouveras pas beaucoup de lard dans leur soupe.

— Tant pis ! Ce sont de braves gens, les Malhibern. Ça me plaît de leur rendre service.

— Je vois que tu n'as pas changé en voyage, mon petit : toujours mauvaise tête et bon cœur. Faut bien t'aimer comme tu es ! — soupira l'Aulari.

En même temps, elle poussait Jep vers son père.

— Mais regarde donc comme il est fier, notre cadet, regarde ! — disait-elle à Bernadach.

Les hommes se donnèrent des poignées de main.

— Paraît que tu n'as pas flâné en route ! — faisait observer Bernadach. — On ne t'attendait pas avant demain. Pourtant, tu as dû trouver de la neige, par là-haut : le col de l'Orri était tout blanc, ce matin !

— La neige fond : si le vent d'Espagne continue à souffler, demain il n'y en aura plus trace.

— Tant mieux ! on aura les doigts moins raides pour la cueillette. Tu vois, la récolte n'est pas fameuse.

— Là-bas, dans la montagne de Saint-Paul, ils ont des olives à ne pas savoir où les mettre ; les moulins à huile travaillent nuit et jour. Les Gavatx seront riches, cette année !

— Ici, on se serrera le ventre.

— Vous, mais pas lui, — dit Galdéric. — Tant qu'il y aura des charrues à redresser, des ânes et des mulets à ferrer, Jep ne pâtira pas... A moins que le Dragon ne soit obligé de fermer boutique... Les affaires ne vont pas, à la forge ! — insinua-t-il avec un mauvais sourire.

— Les affaires ne vont nulle part ! — grogna Bernadach. — Ils nous ruineront tous, avec leur sacrée invention de République ! Tant qu'on n'aura pas fusillé ces rouges, ces bandits qui prêchent le partage...

— Comme vous y allez, père ! — protesta Jep. — Ceux que vous appelez des bandits sont de braves gens, des amis du peuple. Ils demandent le droit au travail. Est-ce que ce n'est pas juste ?

« Le droit au travail... » Ces mots sonnaient mal aux oreilles des Bernadach. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Rien de bon, sans doute : une de ces paroles nouvelles, comme l'écho des villes en envoyait, dans ce temps-là, vers les campagnes, où elles passaient sans se fixer, semences étrangères, rejetées par le sol ancestral.

— Des foutaises, tout ça ! — prononça Bernadach en haussant les épaules. — Le droit au travail, il n'y a que les fainéants qui le réclament. Si tu as ces idées, tu feras bien de les garder pour toi, entends-tu ?

Du silence traîna, de l'espace se fit entre ces hommes. Puis Bernadach, averti par les glaciers du Canigou, qui se teignaient de pourpre aux derniers reflets du couchant :

— Nous parlons, — dit-il, — et nous n'avons pas une minute à perdre, si nous voulons charger nos olives avant la nuit. Allons, à l'ouvrage !

Jep les regarda besogner un moment. Personne ne s'occupait de lui. Il n'était plus qu'un passant, au bord de la route. Il reprit son bâton, se remit en marche.

Et l'Aulari :

— Tu n'as pas oublié le chemin de la maison, — dit-elle, ni l'heure des soupes. Il y a du bon, ce soir : des boutifarres[1], qui nous restent de la *matanse*[2]. Je t'invite.

1. Boudins.

2. La mort du cochon.

Jep attendait un mot d'encouragement du père. Rien ne vint.

— On m'espère chez les Malhibern, — dit-il. — Je viendrai chez vous une autre fois.

Il s'en allait d'une allure délibérée, faisant sonner le fer de son bâton aux pierres du sentier. Mais ses pensées n'étaient pas d'accord avec sa démarche. Il avait le pas léger et le cœur lourd. L'accueil de ses parents l'attristait. Quoi! pas un mot de pardon, pas un geste d'amitié! Ah! c'était fini: il le sentait bien, il ne pouvait plus rien y avoir de commun désormais entre lui et ces gens-là. N'eût été la crainte de chagriner l'Aulari, jamais, au grand jamais, il n'aurait remis le pied chez eux, — il ne savait déjà plus dire : chez lui.

Sa rancœur s'atténua pourtant au moment où les maisons de Catllar, masquées jusque-là par les talus rocheux où s'encaissait la descente, apparurent, serrées en grappe autour du vieux clocher, à l'entrée de la gorge de la Castellane. Les choses, tout de suite, lui semblèrent plus avenantes que les hommes. Le village lui parlait; les toits moussus, les seuils séculaires souriaient à son retour; les arbres fruitiers dans les jardins, les platanes au bord des routes lui racontaient les beaux jours de son enfance. Même les cyprès, dans l'enclos paisible du cimetière, prenaient ce soir-là une signification amicale. L'aspect de leurs colonnes rigides dans la douceur du crépuscule amplifiait son émotion, la faisait plus forte, plus profonde.

Le domaine des Bernadach était un peu à l'écart du village, de l'autre côté du *correch* de Router, qui va se jeter, quelques pas plus loin, dans la Castellane.

L'endroit se nommait Jeantine et c'était comme un petit faubourg de quatre ou cinq maisons espacées sur la route d'Eus, le long de la vallée. Les champs s'étalaient en contrebas du logis, dans un angle formé par la jonction des deux rivières. C'était le meilleur fonds du pays, une alluvion riche de dépôts anciens, qu'on avait à peine besoin d'égratigner pour en tirer deux récoltes par an. Jep se complaisait à l'admirer autrefois, à le comparer aux terres voisines. Et il se dépitait alors contre l'injustice de son père qui ne se gênait pas pour annoncer qu'il laisserait la meil-

leure part à l'aîné. Mais sa jalousie était bien tombée maintenant : pas la peine de se chagriner pour un peu plus ou un peu moins d'héritage à recueillir, quand le temps était proche du partage universel !

D'ailleurs, les goûts du jeune homme avaient changé. La lenteur des travaux rustiques, réglés sur la marche des bœufs, soumis aux volontés du sol, aux caprices des saisons, ne s'accommodait plus à son allure. Il lui fallait le train de la forge, la besogne violente, manches retroussées, poitrine au vent. C'était ça qu'il allait chercher, qu'il allait trouver à Catllar. Déjà, comme il touchait au bas de la descente, la musique de la forge lui arrivait par-dessus la paix sommeillante du village, et il se hâtait, il accordait son pas à la cadence du marteau.

Après la rue étroite où l'accrochait, de porte en porte, la cordialité des bienvenues, il débouchait sur la petite esplanade qui conduit au pont du Router. La vieille église avec son clocher carré, le presbytère, la mairie et l'école, autant dire tous les monuments de Catllar, s'alignaient là en bordure ; la forge des Malhibern faisait face au presbytère, et la fontaine publique, alimentée par une source, coulait en contrebas de la terrasse, sur la pente du ravin. Tout le mouvement, toute la vie communale se trouvaient ainsi groupés dans ce court espace. Au centre, sur un terre-plein qui servait d'estrade aux musiciens le jour de la fête patronale, un ormeau se dressait, énorme, crevassé par l'usure des siècles, vivace quand même, prêt à donner son ombre aux ébats de la jeunesse, aux bavardages des vieux, des invalides qui s'y réunissaient chaque jour, ruines humaines abritées par cette ruine d'arbre.

Quand Jep la traversa, la place était animée de ce remue-ménage qui annonce l'approche de la nuit. Les enfants sortaient de l'école, avec ces cris de la gorge, stridents comme le cri des hirondelles en pâmoison dans la tiédeur des ciels d'été ; des ouvriers revenaient des champs avec leur bêche à l'épaule, luisante des derniers reflets du soir ; sur la terrasse du presbytère, le long de la treille, l'abbé Colomer menait à pas comptés la récitation de son bréviaire. Et tout ce monde avait l'air content de vivre. La sérénité des tâches accomplies, l'es-

poir des soupes, dont l'odeur se répandait hors des logis, égayaient les figures, tandis que sur la morosité des demeures anciennes, sur la rigidité des branches de l'ormeau dépouillées par l'hiver, la lumière expirante s'allongeait en une suprême caresse.

Seule, la forge semblait bouder la joie éparse de cette fin de journée. Le feu maigre, les outils fatigués, et, dans un coin, le menu tas de charbon acheté à crédit, disaient l'industrie en détresse. Et le forgeron n'avait pas la mine plus prospère que la forge. Le souffle court, contrarié par l'asthme, une jambe en retard, tordue par la sciatique, le pauvre homme, pressé par l'heure, travaillait à ferrer un mulet, attaché à un anneau devant la boutique. Tête nue, bras nus, des bras desséchés, où les veines se nouaient en paquets, il se démenait de l'établi au foyer la dont , flamme, jaillissant par à-coups, illuminait sa figure de grognard : le menton ras, les favoris rejoignant la moustache, et l'éternelle pipe au bec, comme une autre forge toujours en action. Le maître du mulet faisait l'office d'apprenti, attisait les braises, tirait la chaîne du soufflet.

Jep arrivait à propos.

— Te voilà, petit? — l'interpella le Dragon. — Une bonne idée que tu as eue de doubler l'étape ! L'ouvrage n'abonde pas ici, mais il y en a encore trop pour moi, qui ne suis plus que la moitié d'un homme. Fini, le Dragon ! Plus qu'une quille sur deux. Et les bras, que veux-tu que j'en fasse? Je n'ai pas plus de force qu'un enfant.

— Des bras et des jambes, on vous en apporte de rechange. Allons, passez-moi votre boutoir, vieux père. Vous verrez si on m'a bien enseigné.

— Vas-y, mon garçon ! Méfie-toi, seulement : la bête a de la malice ; elle mordrait si on la laissait faire.

— On y veillera, patron !

Jep avait ôté sa veste.

— Le fer est là, tout prêt, les clous sont affilés — le renseignait Malhibern. — Toi, Ramon, — dit-il au paysan, — prends garde au mulet ; je tiendrai le pied.

Déjà Jep avait présenté le fer au sabot : il hochait la tête.

— Que diriez-vous, l'ancien, si je rognais un peu la couverture? Le pied ne serait pas si joli, mais le mulet marcherait mieux. Pas vrai, toi? — interrogeait-il, en administrant une claque à la bête, qui soulevait la croupe. — Attends un peu, mauvais sujet, on va te servir!

Le fer, une fois paré à nouveau. refroidi, débouché, Jep enfonçait les clous dans les étampures, les rognait au ras de la corne, d'un coup sec des tricoises; un léger frottis de râpe, et tout était dit.

— C'est-il ça, Dragon?

Malhibern se penchait, examinait le travail.

— C'est lestement et proprement fait. Tu en sais présentement autant qu'un maître.

Le forgeron n'était pas seul de cet avis. Tout à sa besogne, Jep ne s'était pas aperçu du cercle de curieux qui s'était formé derrière lui. Des passants s'étaient arrêtés, l'abbé Colomer avait suspendu la récitation de son bréviaire.

La rentrée du cadet des Bernadach faisait événement à Catllar. Des mains se tendaient vers lui, se posaient amicalement sur son épaule.

— Tu es donc revenu? Tant mieux! —, lui disait le camarade Jean Cadène. — On languissait de toi par ici. Tu nous aideras à tenir la fête. On va s'amuser.

— C'est ça!... Vous me monterez une belle messe en musique! intervenait l'abbé Colomer, du haut de sa terrasse. Je compte sur toi, Jep!

— Nous chanterons la messe, et nous danserons après; même, nous boirons un coup ou deux à la santé de la République.

Le mot de République mit en fuite l'abbé Colomer, mais il tinta joyeusement aux oreilles de l'instituteur, de cet excellent M. Sabardeilh, qui, grave et cordial, venait saluer son ancien élève.

— La République est malade, mon pauvre Jep, — dit-il à demi-voix au petit forgeron; — mais nous sommes quelques-uns à Catllar, qui ne la laisserons pas égorger sans rien dire.

— Sabardeilh! Sabardeilh! La soupe est trempée, viens!

Du seuil de l'école, madame Sabardeilh, les poings sur les hanches, interpellait le régent qui se hâtait d'obéir.

— Nous causerons de ça tantôt, entre quatre yeux, — conclut-il en serrant la main de Jep.

L'appel des soupes dispersait les amis et les curieux. Le forgeron et l'apprenti restaient seuls.

— Bepa, où est-elle? — interrogeait le garçon.

— Pas loin : elle ne peut pas tarder, notre ménagère. Tiens... là voilà! Je vous laisse : je n'ai plus de tabac; je vais en querir un paquet...

Mince et souple, avec la démarche rythmée des filles de sa race, Bepa surgissait au haut de la montée qui vient du faubourg. Elle portait dans son tablier une provision de raves, toutes fraîches pour la cuisine du lendemain.

— Je ne croyais pas les arracher pour toi, — dit-elle à Jep, en jetant sa charge sur l'établi. — On ne t'espérait pas si tôt. Et pourtant, je savais bien que tu viendrais.

— Comment le savais-tu?

— Une idée comme ça!...

Les yeux plantés dans les yeux de Jep, des yeux très noirs, qui cillaient, brusquement alanguis, elle souriait, sûre d'elle, de son pouvoir sur les hommes. Le malheur d'être pauvre ne l'avait pas matée. Sa jeunesse en fleur faisait la nique à la misère. Qu'elle eût de quoi s'attifer le dimanche, elle n'en demandait pas davantage, et même sous ses hardes quotidiennes, telle qu'elle était ce soir-là, n'avait-elle pas la richesse mignonne de son corps, les rondeurs sveltes de sa poitrine, de ses hanches? Ainsi faite, elle trouverait toujours à se caser.

— On va donc passer du bon temps, ensemble! — soupirait Jep.

— Ce ne sera pas trop tôt. La *marane*[1] est sur cette maison depuis ton départ. Deuil sur deuil: le père après la mère. C'est triste. Moi, je voulais m'en aller gagner ma vie en condition. Le parrain n'a pas voulu. Il fait marcher la forge, Dieu sait comment! Les clients se plaignent; quelques-uns nous ont quittés...

— Sois tranquille, on va travailler dur. Ça n'est pas pour me vanter, mais, tant que je serai là, la forge ne sera pas en perte. Et toi, sans te presser, tu chercheras un épouseur.

1. La mauvaise chance.

— Je n'y pense guère pour le quart d'heure.

— Vous n'êtes donc plus d'accord, avec Galdéric?

— Pas plus avec lui qu'avec les autres : je suis libre.

Là-dessus, elle claqua des doigts vivement, esquissant une pirouette.

— Mais en voilà assez, — ajouta-t-elle; — il est l'heure de souper : je vais mettre la table...

Le Dragon rentrait. Ce fut alors, dans la cuisine embaumée par la flambée aromatique des cistes, la reprise des nourritures catalanes, l'accueil de l' « ouillade », étoffée d'un quartier de porc, la joie de l'ailloli, pure essence du terroir, la cordialité du vin rouge de la montagne, un ami avec lequel Jep était content de refaire connaissance.

Le patron s'excusait de n'avoir rien de mieux à lui offrir, et il le regrettait pour lui-même autant que pour son hôte. Il était porté sur sa bouche, le vieux forgeron. C'était un vice de famille. Tant qu'il y avait eu de l'argent, on avait vécu largement chez les Malhibern; on ne s'était pas refusé les bons morceaux. Les profits s'en allaient en « bougnettes », qui sont des beignets frits à l'huile, ou en « estouffats », qui sont des gigots accommodés en daube, farcis d'ail et parfumés de muscade. « *Carn fa carn y vi fa sang*! — (La viande fait de la chair et le vin fait du sang!) » — dit un proverbe roussillonnais. Les Malhibern mettaient le proverbe en pratique. Ils mastiquaient dur et biberonnaient à gueule que veux-tu. Ils avaient toujours un *poro*, une bouteille, sous la main, pour boire à la régalade quand le feu de la forge leur desséchait la luette, et un barriquaut de vin blanc en perce à la cuisine, pour trinquer avec les clients, en croquant un « tourteil » à l'anis.

Ce train avait duré jusqu'à la mort du fils, jusqu'à la décadence de la forge. Et maintenant, le Dragon ne se résignait guère à son nouveau régime, à la nécessité de ménager la bouteille, de rationner le tabac. Ces privations l'incitaient à mal penser des riches, de ceux qui peuvent s'empiffrer à leur faim et se gargariser à leur soif. Sa mauvaise humeur exaspérait au rouge vif la couleur de ses idées politiques. Républicain, il l'était de la veille et même de l'avant-veille. Tout jeune, presque enfant, il s'était enrôlé avec les patriotes du Conflent,

il avait bataillé contre « le tyran de Castille » et, aujourd'hui encore, il se déclarait prêt à marcher, s'il le fallait, contre les bourgeois et les nobles. Au risque de fâcher sa clientèle, il ne se gênait pas pour dire à qui voulait l'entendre — et c'était Jep qui l'entendait, ce soir-là, — ce qu'il pensait de ces « réacs », de ces ennemis du peuple, qui travaillaient à démolir la République au profit du neveu de « l'Autre », ou du Roi des Culs-blancs.

— Et toi, — demandait-il à Jep, — pour qui tiens-tu? Pour Bonaparte ou pour Marianne? Je ne voudrais pas te vexer, mais les Bernadach, jusqu'ici, c'est tout ce qu'il y a de plus mauvais, de plus enragé contre nous. Ton père nous pendrait tous, s'il le pouvait, à condition de ne pas acheter la corde. Et ton frère ne vaut pas mieux que lui.

— C'est leur affaire; moi, je suis pour la Sociale.

— A la bonne heure! — approuvait le Dragon. — C'est que, vois-tu, nous sommes quelques-uns qui nous retrouvons ici le soir, histoire de causer, de nous tenir au courant de ce qui se passe...

— Un club, alors, le club de Catllar!... Ça va bien, je demande à être affilié.

## III

### LA VEILLÉE

On frappait à la porte de la forge : trois coups discrets, à intervalles convenus, comme une batterie maçonnique.

Introduits par Bepa, M. Sabardeilh, l'instituteur, et le sacristain Bocamy, dit « Jojotte », faisaient leur entrée.

— Salut, citoyens! — les accueillit le Dragon.

— Salut et fraternité! — répondit gravement M. Sabardeilh. — Nous ne vous dérangeons pas?

— Belle question!... Bepa, rince-nous des verres et va tirer une bouteille. Du vieux, s'il te plaît, du meilleur! Nous trinquerons à la santé de Jep.

— Décroche la poêle, pendant que tu y es ! — recommanda Jojotte ; — voici de quoi la remplir.

Il envoyait rouler sur la table une panerée de châtaignes qu'il portait dans le capuchon de son « capot ».

— Reluquez-moi ça, mes amis ! C'est de la bonne espèce : des châtaignes de la montagne ; un cadeau que m'a fait le curé ; un cadeau qui ne lui coûte rien... Il les reçut hier, et beaucoup d'autres avec, un plein sac, de son pays de naissance, de Puy-Valador, en Capcir.

— Je connais l'endroit, — dit le Dragon ; — il n'y pousse que des ours, des curés et des châtaignes ! Les curés sont mauvais, mais les châtaignes sont fameuses. On va se régaler. Qu'en dites-vous, Sabardeilh ?

L'instituteur avait désentortillé le cache-nez de lainage où sa figure disparaissait jusqu'aux yeux, il s'était désaffublé de l'ample manteau de « bourate » dont il se munissait contre le froid et surtout contre la curiosité des voisins, car ces sorties du soir, ces conciliabules auraient pu le compromettre. Méthodiquement, il avait plié le manteau, l'avait posé sur une chaise. Ce conspirateur était un homme d'ordre. D'un air de mystère, il tira ensuite un papier imprimé de sa poche, l'ouvrit avec précaution et respect.

— J'ai quelque chose à vous offrir, — dit-il, — un numéro de la *Réforme*. Mon collègue Costasèque, de Prades, qui a pris un sous-abonnement, me le fit passer hier soir par notre ami Chucasse, le cantonnier. Il y a un article de Lamennais... C'est tapé !

— Et quelles nouvelles ?

— Pas mauvaises. Changarnier et le Président sont à couteaux tirés.

— Allez-y, mes gaillards ! Étranglez-vous, étripez-vous ; nous n'y perdrons rien : vous ne valez pas plus cher l'un que l'autre !

— Et là-bas, au pays des Gavatx, que font les républicains ? — s'informait Jojotte. — Raconte-nous ça, mon petit Jep. Tu as la parole.

— Les clubs étaient fermés, quand j'ai quitté Narbonne ; mais on se préparait quand même à la résistance.

— Narbonne, grande ville ! — expliquait l'instituteur ; —

ville commerçante, cathédrale ancienne, jonction du canal de la Roubine et du canal du Midi... J'ai oublié le nombre des habitants. Ma mémoire s'en va... Et tu dis qu'ils sont décidés à marcher, les Narbonnais?

— Les gens du Pays Bas sont têtus : les mariniers du canal se lèveront comme un seul homme. A Marcorignan, à Caudiès, à Saint-Paul, c'est pareil.

— A Estagel aussi. Il n'y a que le Conflent qui boude, — fit observer le Dragon. — Ces paysans sont si bêtes! Heureusement, Catllar n'est pas la France.

— C'est l'armée qui m'inquiète, — articula M. Sabardeilh. Entre Changarnier, qui lui sert des proclamations, et le Président, qui lui verse du champagne, comment voulez-vous qu'elle hésite? Quant aux républicains, ils ne lui ont encore offert que des coups de fusil. L'armée n'est pas républicaine.

— Pourtant, — objecta Jep, — nous avions des militaires au club, à Narbonne : deux sergents, un caporal de la ligne. et c'étaient les plus avancés.

— Les soldats, il y en a de bons, il y en a de mauvais; c'est comme les châtaignes, — opina Jojotte, qui aidait Bepa à les trier et à les inciser à la pointe du couteau, avant de les jeter dans la poêle.

Les châtaignes étaient parées; il n'y avait plus qu'à les griller : c'est ce qu'on appelle en Roussillon une « torrégnade ».

Le Dragon et Jojotte surveillaient l'opération de près, attentifs à saisir le point juste de la cuisson.

Jep s'intéressait plutôt aux mouvements de Bepa penchée vers l'âtre, aux jeux de la flamme sur les contours de sa joue, sur les frisons noirs de sa nuque.

Mais l'instituteur, indifférent à ces préparatifs, suivait sa pensée, agitait le problème de l'organisation militaire.

— Ce qu'il nous faudrait, — confiait-il à Jep, — ce serait des milices nationales, des baïonnettes intelligentes. L'obéissance passive, avec sept ans de caserne, c'est absurde : on n'est plus un citoyen, on n'est plus un homme, quand on sort de là. C'est à l'école qu'on devrait former les conscrits... Tiens, à Catllar, je suppose, voilà ton patron Malhibern, un vieux brave, un vétéran des armées révolutionnaires; il est

un peu rouillé, sans doute. mais il en sait encore assez, et de reste, pour apprendre l'exercice à nos gamins. Une heure, pendant la récréation, ça suffirait. Moi, je surveillerais, je maintiendrais la discipline, et, les jours de fête civique, nous passerions nos vélites en revue. Ce serait beau!

Un éclair d'enthousiasme illuminait la figure solennelle et naïve de l'instituteur. Des visions d'humanité meilleure, de félicité publique se composaient devant lui. Il était le législateur, le sage inspirant les foules, conduisant un peuple affranchi sur la route du progrès.

— La Constituante a manqué son coup, — formulait-il après un silence. — Elle n'a pas eu confiance dans le peuple. Ah! si j'avais été le gouvernement!...

Le gouvernement, il l'était du matin au soir avec sa petite troupe d'écoliers, et il avait de la peine à la mettre au pas. En revanche, il était gouverné par sa femme, une paysanne avaricieuse et despotique, qui régentait le régent, le faisait marcher au doigt et à l'œil. Si elle lui permettait de sortir après dîner, c'était uniquement pour épargner le feu et la chandelle. Pendant que son mari s'éclairait et se chauffait chez les autres, la dame se tenait à l'obscur dans son lit, le drap tiré jusqu'au nez, et la pensée de cette économie lui donnait la patience de l'attendre.

Cependant la bonne odeur des châtaignes grillées se répandait dans la cuisine. La « torrégnade » était à point. Elle faisait tort à la politique. Chacun s'occupait à piquer au plat, à dépouiller les châtaignes qui jaillissaient, rousses comme l'or, de leur pelure noire. M. Sabardeilh, soumis par l'avarice de sa ménagère à un régime qui le laissait sur son appétit à la fin de ses repas, ne négligeait pas ce supplément inattendu. Il opérait en conscience, et le jeu de ses mâchoires paralysait son éloquence.

— Un coup de vin, l'ami? — proposait le Dragon; — ça vous nettoiera la langue.

Bepa versait une tournée, puis une autre, et le vin les mettait en goût de chanter. M. Sabardeilh, qui cumulait avec l'emploi d'instituteur, la direction du lutrin paroissial, — c'était l'usage alors, et madame Sabardeilh n'aurait pas renoncé sans peine à ce surcroît d'émoluments, — M. Sabar-

deilh, prié par ses camarades, attaqua l'air des *Girondins*, avec sa voix de chantre rocailleuse et profonde, qui prêtait à l'hymne révolutionnaire un accent de majesté religieuse et dominicale :

Frères, pour une cause sainte,
Quand chacun de nous est martyr...
. . . . . . . . . . . . .

Après *les Girondins*, on demanda du nouveau.

— Toi, qui as voyagé, tu dois en savoir ! — disait-on à Jep.

Jep en savait. Sans parler de *la Parisienne* et du *Chant du Départ*, qui inauguraient les séances du club à Narbonne, il avait entendu et retenu, tant bien que mal, nombre de chansons politiques en vogue dans les cabarets et les cafés, devenus, depuis la fermeture des clubs, des foyers de propagande démocratique. La chanson de *la Casquette*, qui faisait alors son tour de France, passionna le petit auditoire, qui reprenait en chœur au refrain :

A genoux devant la casquette.
A genoux devant l'ouvrier !

— Encore, Jep, encore ! — insistait-on.

Puis, quand Jep fut au bout de son rouleau :

— A ton tour, Jojotte ! — commanda le Dragon.

Le sacristain triomphait dans le comique. Sa face de pitre. molle et blême, se plissait de malice aux passages égrillards.

Le Dragon se tordait, M. Sabardeilh lui-même oubliait, par moments, sa dignité professionnelle. Son caractère, toutefois, répugnait aux indécences.

— Assez, Jojotte ! Respect à la jeunesse !

— Bepa n'est pas pour se faire religieuse ! — s'excusait Jojotte. — Laissez-la rire un brin.

— Je sais bien ce qui plairait à Bepa, — suggérait le Dragon. — Une chanson pour danser, une *corrende*, et vous la danseriez ensemble, — ajoutait-il en s'adressant à Jep. — Écoutez, enfants, on va vous servir.

De sa voix cassée, nasillante, le forgeron entonna un de ces airs populaires trouvés par les aèdes du vieux temps :

*Dos aucells sos d'un espiga*
*No se poden pas tenir;*
*Dos galans per una nina*
*No se poden mantenir*[1].

M. Sabardeilh et Jojotte marquaient la cadence, l'instituteur claquait des doigts en manière de castagnettes, tandis que le sacristain raclait la table du pouce ou la frappait du coude pour imiter la musique du *pandero*, qui est le tambourin national. Adieu la politique! Adieu les idées nouvelles! La tradition les avait repris, jeunes et vieux, la folie d'amusement et de plaisir qui bout, toujours prête à déborder dans le sang de la race. Jep et Bepa tournaient au rythme de plus en plus vif de la chanson. Au galop final, quand Jep, enlevant sa danseuse, l'offrit à bras tendus, posée sur sa main droite, il y eut un frémissement d'enthousiasme.

M. Sabardeilh fut le premier à reprendre son sang-froid.

— Il est tard, citoyens, — dit-il, — et l'ordre du jour n'est pas épuisé. Nous n'avons pas lu *la Réforme*. Ce n'est pas tout de se divertir, il faut s'instruire.

— Instruis-nous, Sabardeilh; c'est ton métier, — acquiesça le Dragon.

On s'assit en cercle autour de la table. Le régent déplia le journal, chaussa ses besicles. Sa figure, en même temps, prenait — selon l'expression usitée dans les procès-verbaux des clubs révolutionnaires — « un air analogue à la circonstance ». Et la lecture commença, lente, méthodique, M. Sabardeilh observait les pauses voulues par la ponctuation : tant pour les virgules, tant pour les points et virgules... Au point, il s'arrêtait, reprenait le souffle, et, si c'était un point d'exclamation, il prolongeait l'intervalle, afin de laisser aux marques d'assentiment le temps de se produire. Puis, ayant toussé légèrement, il repartait. Une question de Jojotte ou du Dragon l'interrompait quelquefois, et alors il commentait le texte, développait ou éclaircissait la pensée de l'écrivain.

Ce n'était pas sans besoin, cette fois. La prose de M. de Lamennais, avec son allure apocalyptique, était un peu déconcertante pour ces cerveaux rudimentaires. Mais si l'idée pas-

1. « Deux oiseaux sur un épi — ne se peuvent pas tenir; — deux galants pour une fille — ne se peuvent maintenir. »

sait souvent par-dessus leurs têtes, ils n'en étaient pas moins sensibles à la musique des phrases. Ils ne comprenaient pas bien, mais ils étaient édifiés quand même ; leurs convictions s'affermissaient au son de cette éloquence. Bientôt, cependant, leur admiration se figea dans du silence. Le Dragon d'abord, Jojotte ensuite, puis Bepa, ils s'endormaient comme au sermon. Jep résistait un moment, puis succombait comme les autres. Les phrases ronflaient, les auditeurs aussi.

M. Sabardeilh les réveilla en cessant de lire.

— *Amen!* — balbutia Jojotte, qui rêvait qu'il servait la messe.

— Vive la Rouge ! — cria Jep, qui se croyait au club de la Révolution, à Narbonne.

## IV

### EN FORGEANT

La place de Catllar s'éveillait à la première clarté de l'aube, quand Jep chaque matin ouvrait les volets, poussait la porte de la forge. Les coqs chantaient au loin, devinaient le jour ; en bas, dans le mystère du ravin, le *correch* du Router menait son bruit d'eau courante, violentée par l'obstacle du granit ; tout près, dans l'obscurité du clocher voisin, l'ami Jojotte, pendu aux cordes du carillon, inaugurait à lentes secousses la sonnerie de l'*Angelus*. Les trois cloches superposées dans leur cage de fer, au sommet de la vieille tour, envoyaient vers le village en sommeil, vers les campagnes engourdies dans la rosée nocturne, leur appel liturgique. C'étaient d'abord des coups timides, qui s'arrêtaient court, hésitaient, semblait-il, devant le grand silence, l'immobilité des choses. Puis les voix, enhardies, fusaient en tercets rapides dans la limpidité de l'air. Et ce babil s'alentissait ; le carillon finissait en recueillement sur une note grave, très ample, indéfiniment prolongée.

Jojotte s'en allait alors, libéré de sa besogne, dont le sens mystique ne l'inquiétait guère : corvée pour lui, et, pour les

autres, pour les paroissiens de Catllar, invitation à se lever, à reprendre le labeur quotidien. Déjà les volets battaient contre les murs; des têtes embroussaillées de ménagères apparaissaient aux fenêtres. La vie recommençait. Telle une fourmilière qui s'éveille, le village envoyait ses travailleurs aux cultures; des charrettes grinçaient, cahotées sur le pavé des rues; à pas menus, trottinants, des ânes, conduits par les émondeurs de bois mort, s'en allaient vers les olivettes de la montagne.

La lumière montait : en plein ciel, au-dessus du feston des toits, les champs de neige du Canigou s'illuminaient, touchés par les premiers feux du soleil. La vallée s'éclairait à son tour; dans la trouée confuse, les canaux, les rivières s'allumaient, charriaient de l'or, tandis que les prairies, les emblavures, brillaient argentées par l'aiguail.

Et c'était le plein jour. Les métiers se ranimaient : Jep et Malhibern battaient l'enclume; Ferréol, le tisserand, poussait la navette; une odeur de pain chaud sortait de chez le boulanger. Enveloppé dans sa douillette, l'abbé Colomer se rendait à l'église, où l'attendaient le petit clerc et les dévotes matinales. Jupe retroussée, tignasse au vent, madame Sabardeilh balayait la classe, tandis que son mari, debout devant le tableau noir, traçait à la craie un modèle d'écriture. Et ce n'était pas une phrase quelconque telle que : « Dieu est bon », ou « Cet enfant est capricieux », ou bien encore : « La pomme que mange la petite fille n'est pas mûre », — mais une pensée de Lamennais ou d'Armand Carrel, qu'il offrait à ses élèves, car tout était sérieux pour lui et le moindre exercice scolaire avait la portée d'un acte de propagande.

La besogne ne manquait plus à la forge. Dès le lendemain de son arrivée, Jep s'était enquis d'adjudications à soumissionner, de commandes à prendre. Sur ses instances, Malhibern s'était chargé de la fabrication d'une grille que le maire, M. Caffe, un bourgeois de Prades, se proposait d'établir en bordure de son jardin, sur la route de Motlig. C'était un ouvrage un peu délicat pour des forgerons de campagne, et Jep y mettait tout son talent. Ce n'était pas une petite affaire d'aplatir, de dresser les barres de fer brut, de les aiguiser au bout en fer de lance. Mais un cultivateur qui

survenait avec son âne ou son cheval à ferrer l'obligeait à changer d'outils, à quitter son travail d'art pour une occupation plus modeste. Il se rattrapait alors sur la politique.

Pendant que le fer chauffait, que le soufflet ronflait, les langues allaient leur train. Prudemment ou à cœur ouvert, selon les gens à qui ils s'adressaient, les forgerons expliquaient les nouvelles du moment. Depuis que le Président l'avait destitué, ils prônaient le général Changarnier, commémoraient ses campagnes. C'était un brave celui-là, et qui ne se laisserait pas faire le poil ! D'ailleurs les représentants commençaient à ouvrir l'œil. Jep les approuvait d'avoir refusé la subvention de dix-huit cent mille francs, qu'avait eu le toupet de leur demander ce farceur de Bonaparte. Dix-huit cent mille francs, rien que ça ! cinq mille francs à dépenser par jour ! Le gaillard n'y allait pas de main morte ! Jep s'indignait, mais son indignation restait souvent sans écho. Les trois quarts de ces paysans ne savaient pas le premier mot des affaires publiques ; ils ignoraient Changarnier, ils ne comprenaient rien aux démêlés de l'Assemblée et de la Présidence. C'était trop loin, tout ça, trop au-dessus d'eux. Pour un qui mordait à l'hameçon ou qui avait l'air d'y mordre, encouragé par une tournée de vin blanc, beaucoup se contentaient de hocher la tête, de lâcher un : « Il se pourrait bien ! » qui ne risquait pas de les compromettre. « Tas de brutes ! » s'exaspérait le Dragon, qui regrettait, une fois les gens partis, son vin et sa salive.

La matinée passait ainsi. Les heures s'en allaient, consumées au travail, coupées par la halte d'une cigarette ou d'une pipe. Après, c'était la détente du dîner, du bavardage, les coudes appuyés à la table, ou de la sieste dehors, aux journées soleilleuses, dans quelque « cagnard », quelque creux de rocher abrité du vent, exposé au midi. Et déjà la journée finissait. Le soleil penchait vers la montagne de Ria, qui fermait de sa masse embroussaillée de cistes, l'horizon occidental. L'ombre de l'église s'allongeait, couvrait toute la place. Et, brusquement, tout était ombre. Le vent soufflait plus âpre. les routes durcies par le froid du crépuscule résonnaient sous les sabots des travailleurs qui revenaient des champs, sous le trottinement des petits ânes qui descendaient avec les émon-

deurs des olivettes de Saint-Jaume. Des passants s'arrêtaient, laissaient une bêche, une charrue à réparer au seuil de la forge qui rougeoyait dans la ténèbre commençante. Et c'était la nuit, la cordialité du souper, l'intimité de la veillée amusée par les propos de Jojotte, bercée par la lecture de la *Réforme*, la couchée enfin, le sommeil entre les draps rudes, le bon sommeil sans rêves, jusqu'à l'aube.

Cette vie était bonne. Elle aurait été meilleure, si le petit forgeron avait été plus sûr de Bepa. Mais comment se fier à l'amitié d'une coquette? Des œillades, des sourires, elle lui en donnait sans compter, mais elle n'en était pas plus économe avec les autres, et Jep s'accommodait mal du partage. D'autant que les autres étaient en nombre.

Il y avait ce freluquet de Jean Cadène, un dégourdi qui entrait à tout moment à la forge, et il parlait fort, il plaisantait pour attirer l'attention de Bepa, occupée à la cuisine. Elle arrivait bientôt, émoustillée, et c'était alors, en manière de farce, des pincées dans le gras, des chatouilles, un tas de privautés que se permettait le galant. Jean Cadène riait, Bepa aussi et même Jep; mais Jep riait jaune: il aurait voulu voir le camarade à tous les diables.

Il y avait encore Felip, des Ortes, un vieux garçon qui passait pour mettre à mal les jeunes tendrons qu'il embauchait et qu'il débauchait à son service. Celui-là, heureusement, Bepa ne pouvait pas le sentir : elle quittait la boutique du plus loin qu'elle apercevait son vilain museau de faune avec sa grosse lippe et les bouquets de poils qui lui sortaient des oreilles. Mais lui ne se décourageait pas; il restait là, des heures, à fumer des cigarettes, humant la chair fraîche à travers la porte que Bepa avait fermée derrière elle.

Giresse, un autre amateur de cotillons, s'arrêtait quelquefois, en passant, à ses retours de chasse. Il racontait ses coups de fusil, étalait ses prises sur l'établi : un lapin, un perdreau, un chapelet de tourdes. La gourmandise du Dragon s'excitait à manier ce gibier. Il soupesait le lapin, soufflait sur la plume du perdreau pour constater si la chair était au point, suffisamment tendue et bouffie de graisse. Complaisamment, alors, le chasseur offrait une part de sa chasse au forgeron, qui ne pouvait faire moins que de l'inviter à la manger

avec lui; et Giresse acceptait aussitôt, moins affriandé par la cuisine que par la cuisinière.

Elle était si jolie, cette Bepa! Les désirs des hommes allaient tous vers elle. A la danse, à l'église, dès qu'elle paraissait, tous les yeux se tournaient de son côté; elle donnait des distractions aux dévots, des frénésies aux danseurs. A seule fin de l'admirer, les gens passaient et repassaient devant la forge. Jusqu'au maire, M. Calle, un homme d'âge qui, soi-disant pour examiner le travail de la grille, ne manquait pas de se rendre chaque jour à l'atelier, et, quand Bepa était là, il prolongeait sa visite. Très important et très digne, cravaté de blanc comme un notaire, le monsieur serrait de près la fille du forgeron, lui adressait, avec des paroles bénisseuses et paternelles, des regards chargés de concupiscence. Jep aurait volontiers appliqué un trèfle à cinq feuilles sur sa figure; mais, quand on est pauvre, il faut ménager la clientèle: il se contentait de contrarier le tête-à-tête, en faisant voltiger sous le nez du bourgeois les barres de fer rougies à blanc, qu'il pétrissait sur l'enclume, jusqu'à ce que le bonhomme épouvanté se décidât à quitter la place.

Au fond, les mauvaises intentions de ces galantins ne l'inquiétaient pas beaucoup : Bepa était la première à se moquer d'eux dès qu'ils avaient tourné le dos. Mais il avait en la personne de son frère, de Galdéric, un rival plus sérieux; il le craignait, du moins. Depuis le retour de son cadet, le goût que l'aîné avait eu pour Bepa semblait s'être réveillé. Il s'arrangeait pour se trouver à tout propos sur son chemin. Et, comme les terres des Bernadach touchaient au petit clos que le forgeron avait sauvé du désastre, les occasions étaient fréquentes de la rencontrer, de faire un bout de causette avec elle, lui d'un côté, elle de l'autre, de la haie qui séparait leurs héritages. D'un taciturne comme Galdéric, ces avances étaient significatives. Jep avait surpris leurs colloques, et, depuis, il était sur le qui-vive.

Quand la petite rentrait des champs, il l'interrogeait, il voulait savoir si elle avait vu Galdéric, et ce qu'il avait pu lui dire.

— Il m'a dit bonjour.

— Et après?

— Tu es bien curieux! Crois-tu que j'aie retenu par cœur ce qu'il lui a plu de me raconter?

— Méfie-toi : il te mènera loin, si tu l'écoutes!

— Je ne peux pourtant pas lui défendre de me parler.

— Avoue que tu as du plaisir à l'entendre!

— Ni peine ni plaisir. Ça entre par une oreille et ça sort par l'autre.

Jep fronçait le sourcil, mal rassuré par ces explications.

Et Bepa s'impatientait :

— En voilà, des histoires! Je suis bien bonne de te répondre. Ça ne te regarde pas, mon petit. Mon parrain ne t'a pas loué pour m'espionner, pas vrai? Je n'ai pas de comptes à te rendre.

— Si je suis de trop chez toi, tu n'as qu'à le dire : je ne suis pas embarrassé pour m'embaucher ailleurs.

— Soit! J'aurai la paix ici, quand tu n'y seras plus... A-t-on jamais vu! Un blanc-bec de dix-huit ans qui s'avise de me faire la leçon!...

Bepa s'en allait, dépitée : Jep boudait; c'était une grande brouille d'un quart d'heure. Au fond, ils ne pouvaient déjà plus se passer l'un de l'autre. Et Jep le laissait voir, trop amoureux pour dissimuler; mais Bepa n'était pas pressée de se rendre. Sa fierté tenait bon, sa coquetterie trouvait son compte à ce mal de jalousie qui tourmentait son galant. Souffrant pour elle, il ne l'en aimerait que davantage.

## V

### LE « TOURN »

Depuis quelque temps déjà, la récolte des olives était finie à Catllar. Les fruits, enfermés dans les *grounnels*, sortes de resserres établies dans les dépendances du moulin à huile, attendaient l'heure de la pressée. C'était une époque d'activité joyeuse pour le village. Du matin au soir, la petite usine ne désemplissait pas. La nuit venue, elle envoyait encore vers l'obscurité des campagnes le bruit des voix, la clarté du

foyer alimenté par le marc des olives. La journée terminée, les curieux arrivaient; des tout petits, leur tartine de pain bis à la main, attendaient pour se régaler l'aumône de quelques gouttes de l'huile vierge, qui sort de la première foulée; des jeunes gens, soi-disant pour prêter main forte aux gens du moulin, caquetaient, galantisaient avec les filles occupées à remplir les jarres.

Ce soir-là. c'était aux Malhibern de presser leur récolte. Elle n'était pas copieuse. Une partie de leur olivette avait été vendue; ils n'avaient gardé que la quantité d'arbres nécessaire pour leur provision de ménage. Une couple d'heures devait suffire à l'opération, que le contremaître — le *sote-abbat* — avait réservée pour la nuit. Cependant la chambrée était nombreuse : outre le Dragon. sa petite-fille et Jep, il y avait là M. Sabardeilh et Jojotte, sur qui l'on comptait pour égayer la veillée. Galdéric était entré après les autres, comme par hasard, en flânant, et avec lui Jean Cadène et Félip des Ortes; et tous avaient les yeux fixés sur le *sote-abbat* qui, en tenue de travail, le tablier en peau de bouc noué à la ceinture, commandait ses aides, gouvernait la manœuvre.

La première pressée finissait de descendre; l'huile nouvelle, d'un bel or vert, ruisselait des cabas, s'égouttait en cascades dans le bassin. L'un après l'autre, le Dragon et Bepa avaient saucé le doigt dans le liquide, l'avaient dégusté gravement : la saveur était forte, sans amertume. Le *sote-abbat* dégustait à son tour. approuvait. Les olives de Malhibern, recuites aux soleils d'été parmi la pierraille ardente de la montagne, étaient d'une qualité supérieure.

— Dommage qu'il n'y en ait pas davantage! — soupira le vieil homme.

— Elles n'ont pas tout rendu, — prononçait le contremaître.

Il ouvrait un cabas, examinait la pâte, en pétrissait une pincée.

— Additionné d'eau bouillante, ce marc vous donnera bien encore une jarre.

Pendant que l'eau chauffait, prête à bouillir, M. Sabardeilh s'entretenait avec le contremaître. Il connaissait les procédés de fabrication les plus nouveaux et les expliquait en termes scientifiques, qui étonnaient cet homme simple. Dans les

grandes brûleries de Provence, on retravaillait le marc réduit en tourteaux, pour en tirer de l'huile de récense, presque aussi abondante que la première. Ah! il y avait bien des progrès à faire : on était en retard, dans le Roussillon; les cultivateurs n'étaient pas suffisamment instruits, affranchis des vieilles routines. Là-dessus, l'instituteur partait, développait son utopie d'un prochain âge d'or, réalisé par la Science et par la République. . . .

Mais il était temps de procéder à la manœuvre du treuil, — du *tourn*, comme on dit là-bas, — pour la seconde pressée. Au commandement du *sote-abbat*, le chapeau du pressoir s'abaissa lentement sur la pile des cabas, écrasée déjà sous le poids de madriers énormes. Les deux aides, deux gaillards musclés et râblés, avaient empoigné le pal qui, emmanché dans la vis, actionnait la machine. Les bras raidis, les jarrets tendus, le corps en avant, soulevé sur les orteils, ils poussaient de toutes leurs forces. Mais rien ne bougea : la masse résistait, la vis refusait de tourner. Une fois, deux fois, dans un ahan désespéré, les hommes se ruèrent sur le pal. Impossible.

— Un homme de renfort! — demanda le contremaître.

Ensemble, d'un même élan, Jep et Galdéric s'offrirent. L'un à la forge, l'autre au travail des champs, ils ne s'étaient pas rencontrés depuis quelques jours; ils se fuyaient, d'ailleurs. Une pudeur les retenait de laisser voir en public la jalousie qui les animait, frère contre frère. Mais là, en présence de Bepa, ils se piétaient comme de jeunes coqs, prêts à se jeter l'un sur l'autre.

Galdéric avait déjà saisi le pal.

— Pas besoin de toi! — dit-il en écartant son cadet.

— Y êtes-vous, monde?... Allez-y! — ordonna le *sote-abbat*.

Ce fut si vite fait que Jep n'eut pas le temps de protester : les trois hommes, arc-boutés, se jetèrent en avant. Mais pas une goutte ne jaillit du pressoir, la vis ne descendit pas d'une ligne. Galdéric écumait.

— Encore, *ira de Deu!* [1] encore, — ordonna-t-il.

1. « Colère de Dieu! »

Les dents serrées, il se raidit de nouveau, poussa avec les camarades. Mais cette seconde tentative ne fut pas plus heureuse que la première.

— Elle est ensorcelée, ta mécanique! — dit l'aîné des Bernadach au contremaître.

— Inutile de s'entêter, — répondit l'autre. — Un homme de plus, ça marchera!

— Celui-ci en a assez, — dit Jep en toisant son frère; — laissez-le souffler. A nous trois, on s'en charge.

Galdéric se rebiffait; il se ravisa : ce qu'il n'avait pas pu faire, Jep sûrement n'en viendrait pas à bout. Il déchanterait tout à l'heure.

— Soit! — dit-il en cédant la place à son cadet; — mais je t'en avertis, c'est plus dur que d'enfoncer des clous dans la corne d'un âne!

— Nous allons voir! — répondit Jep en ôtant sa veste, qu'il jeta à Bepa.

— Tiens-toi droit, conscrit, on te regarde! — recommanda le forgeron.

— Prends ta respiration avant, — conseilla l'instituteur; — tu auras tes poumons plus libres.

Félip des Ortes et Jean Cadène se rapprochaient, vivement intéressés par cet assaut de force, que rendait plus émouvant la rivalité déjà connue entre les deux frères. Les bras croisés, insolent et ricaneur, Galdéric attendait la défaite de son cadet. Il eut bientôt fini de rire.

Au premier choc, la vis avait cédé, la charge des cabas s'affaissait; une fois en train, le mouvement ne s'arrêta plus.

— C'est joliment travaillé, petit! — applaudissait le Dragon, pendant que les trois hommes reprenaient haleine.

Jep triomphait ingénument. L'effort avait à peine fait monter un peu de rouge au hâle de son front. Il souriait à Bepa.

— On te donnera une belle tartine d'ailoli, tantôt, — dit-elle; — tu l'as bien gagnée.

Félip des Ortes demandait à tâter les bras du jeune homme, et il n'en revenait pas, de son examen.

— Pas une once de graisse, rien que des muscles! — concluait-il. — On dirait une fille, et c'est fort comme un lutteur.

— Tu feras bien de ne pas joûter avec lui, — recommandait à Bepa ce farceur de Jojotte; — il te mettrait dessous!

Jean Cadène pouffait.

— Essaie un peu, toi qui fais le malin, — le défia Bepa, — tu verras si je sais me défendre!

Elle montrait ses ongles.

— Et si ça ne suffit pas, tiens, regarde!

Dans un sourire provocant et sauvage, elle découvrait ses dents bien alignées, prêtes à mordre.

— Mords-moi, je le veux bien, si tu consens à m'embrasser après! — répliqua le galant. — A quoi ça te sert de faire la méchante? Un peu plus tôt, un peu plus tard, faudra bien y passer, ma petite... Pas vrai, Galdéric?

Il s'adressait au camarade, qu'il croyait toujours là, près de lui. Mais Galdéric avait filé sans rien dire, tête basse, ruminant son échec.

Au lieu de Galdéric, ce fut M. Sabardeilh qui répondit à Jean Cadène. La liberté de ces propos entre garçons et filles l'offusquait. Il rappela le jeune homme à l'ordre.

— Bepa sait bien que c'est pour rire, — s'excusa le garçon. — Riez aussi, que diable!

— Il a raison, — approuva le Dragon. — Vous n'entendez rien à ces histoires, mon pauvre Sabardeilh! Faut bien que la jeunesse s'amuse! Vous ignorez donc que le carnaval est commencé depuis hier? Demain dimanche, ce sera le premier *ball* de la saison.

— Si tu veux, — proposa Félip des Ortes à Bepa, — nous danserons le *contrapas* ensemble.

— Trop tard! — réclama Jep; — Bepa m'a déjà promis.

Il mentait, et Bepa n'accepterait peut-être pas la complicité du mensonge? Elle eut l'air d'hésiter — rien que l'air.

— C'est promis; je n'ai qu'une parole, — affirma-t-elle.

Et comme Félip faisait la grimace:

— Ce sera toi après, — ajouta-t-elle; — et toi ensuite, mon petit Cadène. Des danseurs, une fois lancée, j'en fatiguerais une douzaine.

— Un bon épouseur vaudrait mieux qu'une douzaine de danseurs! — grogna M. Sabardeilh. — Qu'en pense ton grand-père?

— Je pense que danser et se marier, ça fait deux, — répondit le Dragon, — mais l'un n'empêche pas l'autre. Vive le carnaval, sang-dieu! et en avant les « flabiols »!

Cependant le travail avait pris fin; l'huile avait été logée dans les jarres. Il n'y avait plus qu'à les porter à la forge. Ce fut une rentrée joyeuse. La nuit était calme, presque douce — une nuit d'automne attardée au cœur de l'hiver. — La lune éclairait; les branches nues des arbres fruitiers luisaient le long de la route à travers le mystère des vergers éclaboussés de blancheurs. Un grand pli d'ombre tombait à gauche, de la montagne, tandis qu'à droite, au-dessus des toits roses du village, les vignes, les olivettes se révélaient, à peine déformées, plus légères seulement qu'en plein jour, vêtues de couleurs si délicates qu'elles semblaient irréelles. Catllar ne dormait pas encore: la tiédeur de l'air avait engagé les habitants à voisiner de porte en porte. Une modiste, une repasseuse, prolongeaient la veillée du samedi, dépêchaient l'ouvrage en retard, qu'il fallait rendre aux pratiques le lendemain, à la première heure. Des joueurs de manille tripotaient le carton, attablés au Café du Commerce et, devant la boutique de maître Delduc, le perruquier, les clients bavardaient en attendant leur tour de barbe.

Tout ce monde sortait pour voir défiler la pressée. Sur la place, devant l'ormeau, un de la bande entonna la séguédille fameuse:

*A ont es la Bepa?*
*Que ne trigui tant*[1] *!*

Et le cortège, aussitôt, de marcher en cadence. Au risque de répandre l'huile, les porteurs de jarres eux-mêmes firent leur entrée à la forge en marquant le pas. Longtemps après que la troupe fut dispersée, une rumeur de fête vaguait encore dans le voisinage. Les gens ne se décidaient pas à se coucher. La joie de la pressée, comme une ivresse de vendanges hiémales, courait par les rues, s'en allait avec les chansons lancées à tue-tête par les jeunes gens qui revenaient vers les hameaux. Il y avait un reste d'animation, des allants et des

1. « Où est la Bepa? — Qu'il me tarde tant d'elle! »

venants sur la place. Et ces bruits, ces chansons accompagnaient la veillée solitaire de l'abbé Colomer, occupé à préparer son prône du lendemain, c'est-à-dire à colliger, pour l'édification de ses paroissiens, les extraits de quelques vieux sermonnaires.

La clarté studieuse de la lampe cessa enfin de filtrer à travers les contrevents du curé; l'éclairage de la forge s'éteignit. La lune régna seule sur la place déserte. Puis deux ombres parurent devant la maison des Malhibern : Jep et Bepa.

Il était heureux, ce soir-là, le petit Jep, heureux d'aimer, heureux de vivre.

— La belle nuit! — dit-il. — S'il fait ce temps-là demain, nous pourrons ouvrir le bal en plein air. C'est promis, n'est-ce pas?

Il l'attirait à lui; elle se recula. Cette maîtrise immédiate l'offusquait. Son instinct lui disait de rabattre le caquet de ce glorieux.

— La nuit porte conseil, — répondit-elle, avec une moue équivoque. — D'ici à demain, j'aurai peut-être changé d'idée.

Jep tombait de son haut, déconcerté.

— Tu me ferais cet affront? — dit-il. — Méchante!... Moi qui étais si content!... C'est vrai, dis, tu ne veux plus?... tu me lâches?...

— Pour te lâcher, il aurait fallu que je commence par te prendre!... Il n'y a rien de décidé encore, laisse-moi le temps de réfléchir.

— Ah! tu me feras mourir avec tes oui et tes non. Quelle affaire pour une contredanse! Dis-moi oui, bien vite, ou je me fâche.

Bepa n'avait pas l'intention de pousser à bout son amoureux.

— Ce sera oui, puisque tu y tiens tant! — dit-elle. — Nous danserons ensemble, et même tu pourras m'embrasser après, puisque c'est l'habitude.

— Devant tout le monde, ça ne compte pas. Ce serait meilleur maintenant.

Il essayait de la saisir. Elle glissa de ses mains.

— Bonne nuit, Jep! — dit-elle en se sauvant, — et tâche de ne pas faire de mauvais rêves!

## VI

### LES MASQUES

Le carnaval fut un enchantement pour Jep et pour Bepa. Une ou deux fois par semaine, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, ils étaient conviés à fêter la *matanse*, événement annuel qui met en liesse les plus pauvres comme les plus riches ménages du pays. Il faisait bon vivre alors ; c'était comme de la joie qui flottait, qu'on respirait avec l'odeur des cuisines, l'arome délectable des « boutifarres » et des « bougnettes » qui s'en allait des logis. Pendant que les invités, le dos au feu, s'emplissaient de cochonnaille, dehors, hommes ou bêtes, mendiants ou chiens de borde, tous les faméliques accouraient, rôdaient autour de la maison, frappaient ou grattaient à la porte, et quelquefois apparaissait sur le seuil, le *septsamaïré*, le récitant des sept psaumes de la pénitence, dont l'imploration tenace attendait la distribution des reliefs du festin.

Le forgeron et sa petite amie menèrent pendant quelques jours cette vie de bombance. Sans s'être donné leur parole, ils avaient déjà entre eux des comportements de fiancés. Le Dragon, cloué au coin du feu par la sciatique, les laissait partir, revenir en tête à tête. Et ils faisaient durer le plaisir. Ils s'attardaient au retour dans les chemins déserts, appuyés l'un à l'autre, le bras de Jep passé autour de la taille de Bepa. Si la soirée était douce, ils s'asseyaient à l'abri d'un roc, au pied d'un olivier. Le mystère de la nuit faisait leur intimité plus étroite. L'aboi d'un chien, le hôlement d'une chouette montaient vers eux de l'obscurité des campagnes ; et quand ces bruits se taisaient, le silence était si profond, qu'ils baissaient la voix comme si quelqu'un pouvait les entendre.

Quand ils se retiraient par la route de Motlig, ils s'arrêtaient quelquefois devant l'oratoire de Saint-Pierre, une chapelle rustique établie à l'entrée de Catllar. Le pauvre saint de bois dédoré, vermoulu, qui ne recevait d'habitude, en guise d'offrandes, que la poussière du chemin et les jurons

des charretiers, présidait à leurs derniers bavardages et il s'en réjouissait, sans doute. Ces paroles d'amoureux étaient comme des fleurs fraîches pour remplacer les bleuets flétris, les roses défuntes, qu'une dévote du voisinage lui portait une fois l'an, le jour de sa fête.

Un heureux garçon, ce Jep! La politique ne le tourmentait guère pour le quart d'heure. Jeunes ou vieux, « démocs-socs » ou « réacs », le carnaval entraînait tout le pays dans sa farandole. Vive l'amour et les boutifarres! Là-bas, à Paris, le Président avait beau se chamailler avec l'Assemblée, la Montagne trépigner de fureur et Romieu agiter le spectre rouge, les gens de Catllar n'en perdaient pas un coup de dents ni un entrechat. Seuls, l'abbé Colomer et M. Sabardeilh résistaient à la contagion... Encore l'abbé Colomer admettait-il quelques tempéraments à son rigorisme, comme d'accepter, en prélèvement sur la gourmandise de ses paroissiens, le présent d'un quartier de lard, d'un ou deux empans de boutifarres que lui offrait quelque pénitente. Ces petits cadeaux le rendaient indulgent aux folies de la *matanse* : « Je connais mes Catalans, — disait-il ; — quand ils seront fatigués de servir le diable, ils reviendront au bon Dieu! Je les rattraperai en carême! »

Le régent se laissait plus malaisément apprivoiser. Il en voulait au carnaval de la dissipation de ses élèves. La cadence des tambourins, les hurlements désespérés d'un cochon qu'on écorchait dans le voisinage troublaient à tout moment le silence de la classe. Excités par le bruit, les enfants criaient, tambourinaient à l'unisson. Les pensums pleuvaient sans apaiser le tapage, et, poussé à bout, le maître en venait à regretter l'usage des châtiments corporels, l'emploi de la férule, qu'il avait aboli dès son entrée en fonction, par haine de la force brutale.

Madame Sabardeilh, dont l'avarice trouvait son compte à renverser la marmite, décidait quelquefois l'instituteur à se rendre avec elle à l'invitation d'un voisin. Le couple endimanché participait aux bombances. Les rasades de vin blanc doux excitaient M. Sabardeilh : il se déridait au dessert, lançait un mot pour rire, entonnait une chanson patriotique. Après la fête, au retour, il était presque tendre avec madame

Sabardeilh. Le ménage n'avait pas besoin de bassinoire, ce soir-là, pour réchauffer le lit conjugal.

Les dimanches, maintenant, étaient voués à la danse. Dès le matin, la *cobla*, l'orchestre de « flabiols » et de « bourrasses » — de flageolets et de cornemuses — faisait « le tour de ville », ameutant la troupe des tout petits qui gambillaient à la suite. Des marchandes de Prades étalaient sur de légers éventaires les gâteaux du pays : les « ascloupets », sortes de massepains piqués de grains de sucre multicolores, les « rousquilles », les « brènes », qu'on fabrique avec de la farine de seigle pétrie dans des jaunes d'œuf. Les vêpres dites, au dernier coup de la cloche qui annonçait la fin de l'office, le bal s'ouvrait en plein air, autour de l'ormeau. Toute la jeunesse était là, qui se trémoussait au soleil. La folie de la danse les empêchait de sentir le vent et la poussière : la tramontane soufflait, secouait les jupes des danseuses, soulevait les tendelets des petits éventaires, dont les gâteaux se poudraient d'une illusion de sucre ; et les couples tournaient toujours.

Jep et Bepa ne se quittaient plus d'une semelle. Faute de mieux, c'est-à-dire de Bepa, engagée tout le temps par son ami, les camarades avaient dû se pourvoir d'autres danseuses. Jean Cadène s'était apparié avec une petite Pétronille, une donzelle qui n'avait pas froid aux yeux ; Félip des Ortes avait pris une Francisquette dodue et montée en couleurs, qui portait très bas, sur le chignon, comme tout prêt à s'envoler, son bonnet de dentelle...

Galdéric, refusé par Bepa comme les autres, avait invité par dépit l'Yzabel, une noiraude riche d'atours, indigente de beauté, qui languissait dans son coin, n'ayant pas trouvé de danseur. Lui, épais et courte jambe, elle, longue et sèche à la façon d'un échalas, ils s'enlaidissaient par le contraste. Et, comme ils s'évertuaient à se donner des grâces, l'Yzabel pour plaire à son galant d'occasion, Galdéric pour faire enrager Bepa, on éclatait de rire dans leur dos.

— Regarde-la un peu, — disait Bepa à son ami ; — elle a sorti ce qu'elle avait de plus beau pour aguicher les hommes. C'est comme on dit de la Mère de Dieu de Rodès : « Plus on la pare, plus laide elle est ! »

— Bien du plaisir je leur souhaite! — ricanait Jep, en garant sa danseuse d'un coup de coude, que Galdéric, sournoisement, lui envoyait dans les côtes.

Le bonheur de son frère, les regards que les amoureux échangeaient, appuyés, enlacés l'un à l'autre, exaspéraient l'aîné des Bernadach. C'était plus qu'il n'en pouvait supporter.

Brusquement, il plantait là son Yzabel, s'en allait noyer son dépit au cabaret.

Cependant les jours gras — *los darres dies* — approchaient. C'est le grand amusement de ce temps-là de se déguiser et d'intriguer les passants, qui essaient de mettre un nom sur les faux visages. Devine qui peut! Un masque vous apostrophe, c'est son droit: défense de se fâcher, permission de tout dire. Et on en dit! Riche ou pauvre, artisan ou bourgeois, chacun reçoit son paquet: c'est, pour deux ou trois jours, le règne de l'égalité, la revanche de la sincérité sur l'hypocrisie quotidienne. Impossible d'échapper à cette revision des consciences, déshabillées, fustigées, à la grande satisfaction du public. Ceux qui voudraient se dérober en restant chez eux, on va les chercher, on force leur porte. Une bande joyeuse envahit la maison, promène sa farandole de chambre en chambre. Le seul moyen de se débarrasser des importuns est de leur verser à boire; une tournée de *rancio* ou de *rosoli* désarme quelquefois les mal embouchés, ferme le bec aux bavards; la troupe, largement arrosée, va promener ses mystifications chez le voisin.

Jep et Jean Cadène avaient concerté une mascarade de ce genre pour le soir du mardi-gras. Jojotte en était; il s'était chargé de louer les déguisements à Prades chez le maître perruquier de la grand'rue: tout un lot de « carètes », — de figures de carton peint, — avec des nez de polichinelle, des faces de Jocrisse, des mines ahuries, des trognes à crever de rire. Les costumes étaient laissés à l'invention d'un chacun. Le plus simple, le plus usité, parce qu'il est à la portée de toutes les bourses, consiste à mettre ses habits à l'envers. Mais on avait résolu de faire mieux. Jep emprunterait une robe et un corsage à Bepa, qui se travestirait, elle aussi, avec une « barrétine », un — bonnet de laine rouge — par-dessus la carète, et sur

les épaules, une *pallisse* en peau de mouton, à la mode des bergers. Jean Cadène endosserait la défroque militaire du Dragon, retrouvée au galetas dans un coffre, et Jojotte, enfermé de pied en cap dans une robe de pénitent noir, domino ecclésiastique orné de grelots, avec une *coucaroutxe* — un grand bonnet pointu — sur la tête, éclairerait le cortège en brandissant la *hatxe* — la torche de résine, — que les confrères ont coutume de porter dans les processions.

Ainsi accoutrée, la bande, après souper, s'était évadée de la forge. Il faisait très noir dans la rue, et il y avait beaucoup de monde. Des ombres circulaient : ombres paisibles de badauds, ombres bruyantes de masques qui couraient en se tenant par la main, vivaient en rondes folles autour des curieux en jetant le cri traditionnel de ce soir-là : « *Gourou ! Gourou !...* » Des géants, c'est-à-dire des poupées emmanchées au bout d'un bâton et portées très haut par des gens entortillés dans un drap de lit, déambulaient à grands pas en poussant des cris terribles ; un curé pour rire, vêtu d'ornements sacerdotaux en papier peint, caricaturait les gestes de l'abbé Colomer, et des enfants se poursuivaient à travers la foule, sans autre déguisement qu'une feuille de chou appliquée sur la figure. « *Gourou ! Gourou !...* » Tout ce monde dansait, chantait, s'interpellait, dans une mêlée furieuse.

Bousculés, engueulés, Jep et ses amis fendaient la cohue, entraient en tourbillon dans la maison d'école. M. Sabardeilh lisait la *Réforme* au coin du feu, madame Sabardeilh ravaudait les bas de son époux. Avec de belles révérences, les masques défilèrent devant eux.

— *Ma counexes*[1] ? — interrogeaient-ils l'un après l'autre en contrefaisant leur voix.

L'instituteur avait posé le journal, relevé les lunettes sur son front. Grave et condescendant, il assistait au spectacle : tel un sénateur romain surpris par l'invasion des barbares. Mais quand il se trouva nez à nez avec Jep, qui poitrinait sous ses habits de fille, il ne put se retenir de protester :

— Entraîner une femme dans ces saturnales, vous n'y pensez pas, mes amis !..,

1. « Me reconnais-tu ? »

— Une femme, ça! Eh! tu n'y vois que du feu, mon pauvre homme! — dit madame Sabardeilh. — Demande-lui donc, à ce farceur, combien de livres d'étoupes il a fourrées dans son corsage!

On riait, et Jep, persistant dans son rôle, envoyait des baisers au régent.

— Gentil moineau, — lui disait-il, — rossignol du bois joli, viens te divertir avec nous.

— Ça va! — insistait le faux berger; — tu prendras le mari; moi, j'emmène la femme. Elle me plaît, cette brune.

Il lutinait la dame, qui se défendait comme un beau diable.

— Alors, c'est tout ce qu'il y a à boire ici? — demandait Jean Cadène. — Bonsoir, tas de grigous!

Toujours chantant, toujours dansant, les masques avaient regagné la rue. De maison en maison, ils firent le tour du village. On les fêta au Café du Commerce, on leur offrit un punch à l'auberge des Trois-Rois. Il était déjà tard, quand, débraillés, enroués, ils arrivèrent au pont du Router, à deux pas de chez les Bernadach.

— Si l'on allait intriguer tes vieux? — proposa Jean Cadène à Jep. — L'Aulari, sûrement, déboucherait du *rancio*, et l'on servirait quelque bonne farce à cette male bête de Galdéric.

Jep hésitait. Son ancien n'était pas de bonne humeur tous les jours : qui sait comment ça se passerait, s'il venait à le reconnaître? Ça ne marchait déjà pas trop bien entre eux. Depuis son retour à Catllar, Jep ne fréquentait guère à Jeantine. L'accueil qu'il y recevait de son père et de son frère n'était pas encourageant. Entre ces deux hommes toujours d'accord sur tout et qui s'entendaient à demi-mot, il était comme un passant, comme un intrus. A peine s'ils lui adressaient la parole, et chaque fois pour le contredire. Galdéric ne manquait pas une occasion de monter la tête à son père. Les deux ou trois dimanches que Jep avait mangé à la table de famille, les propos avaient tourné à l'aigre; pour une chose ou pour l'autre, les deux frères avaient failli s'attraper. Sans l'Aulari, qui réussissait à grand'peine à les raccommoder, il aurait renoncé depuis longtemps à revenir chez ses parents. Et le moment était peut-être mal choisi pour s'y présenter.

Mais, sans plus lanterner, la bande avait déjà franchi le pont, elle entrait chez les Bernadach.

— *Gourou ! Gourou !*

Les vieilles gens, assoupis sur les tisons, s'effaraient; Galdéric, déjà couché dans l'étable, sautait du lit, aussitôt entrepris par les masques. Et il riait, il se fâchait à moitié.

— *Ma counexes ?* — l'apostrophait Jean Cadène.

Galdéric se débattait pour rompre la farandole qui tournait autour de lui.

— Prends garde, — se fâchait-il, — que je ne mette mon poing au lieu de ton nom sur ta figure!

— Le poing n'est pas de jeu : devine!

— Ton nom est « ivrogne! » Et moi, je suis celui qui aimerait mieux dormir.

— Veux-tu dormir avec moi ? — le provoquait Jep, en se dandinant sur ses hanches.

Il était si bien déguisé, la poitrine si riche, que le fils du même père s'y trompait, cherchait à palper le fallacieux corsage.

— A bas les pattes! — commandait le Pénitent noir. — Cette belle fille-là n'est pas pour ton nez. Sache qu'elle est fiancée avec le berger que voici. Et, comme ils sont pressés de dormir ensemble, nous venons requérir monsieur le conseiller municipal, ici présent, de les unir sans délai.

Et, s'adressant au vieux Bernadach :

— Allons, y es-tu ?

— Je suis prêt! Qu'ils montrent seulement leurs papiers, et qu'ils enlèvent leurs masques : je n'ai pas l'habitude de conjoindre des mariés de carton.

— C'est ça; qu'ils ôtent leurs masques, — approuva Galdéric, qui flairait la supercherie et se méfiait de quelque mauvais tour de son cadet.

— Ils ôteront leurs carètes demain, pour recevoir les cendres, — répliqua Jojotte; — jusque-là, défense d'y toucher!

— Défense ? Attends un peu ! — dit Galdéric, en se jetant sur Jep.

Et il essayait de lui arracher sa figure de carnaval.

Jep esquivait l'attaque, ripostait d'un maître coup de poing. Il y eut une risée.

— Hé ! hé ! paraît qu'elle a de la réponse, la demoiselle ! gouaillait Jean Cadène.

Le sexe du coup de poing n'était pas douteux. Galdéric, furieux, fonçait sur l'adversaire. C'était la bataille, cette fois. Les coups pleuvaient si dru que personne ne se risquait à séparer les combattants.

— Je la verrai, ta peau, et je l'aurai ! — hurlait Galdéric.

— Gare à la tienne ! — répliquait Jep, qui ne se donnait plus la peine de déguiser sa voix.

La précaution, d'ailleurs, devenait inutile : une gifle de l'aîné avait décoiffé le cadet, abattu la carète. Les frères ennemis luttaient maintenant à découvert.

Galdéric avait empoigné Jep à bras le corps ; mais Jep le ceinturait à son tour. Lentement, d'une pesée inflexible, il le pliait, le renversait sur la pierre du foyer. Malheureusement, la tête avait touché avant les épaules : le sang coulait, arrosait les dalles.

Il y eut un moment de stupeur. L'Aulari s'était portée au secours du blessé, qui défaillait de la honte plus encore que du mal de sa chute. Jep lui tendait la main pour l'aider à se relever.

Bernadach l'écarta rudement.

— On n'a pas besoin de toi, — dit-il.

Sa rancune contre Jep éclatait. Ce n'était pas assez de les avoir quittés, d'avoir renié, avec la vie paysanne, toutes les idées, toutes les traditions de sa famille ; il fallait qu'il vînt, amenant sa troupe d'ivrognes, le braver chez lui, chercher querelle à son frère !... D'où sortait-il, ce Jep ? Il n'était pas de son sang, il n'était pas de sa race ; c'était l'étranger, c'était l'ennemi.

— On n'a pas besoin de toi ! — répétait-il.

D'un geste, il montrait la porte à son fils.

— Tu m'as entendu ; allons, décampe !

L'Aulari intervenait, suffoquée de larmes.

— Il a bon cœur, notre cadet, — implorait-elle ; — je le connais : il est fâché de ce qui vient d'arriver. Ce n'est pas lui qui a commencé ; il n'a fait que se défendre. Galdéric lui pardonnera, et toi aussi, quand tu seras de sang-froid.

Bernadach ne sourcillait pas, et l'Aulari, rebutée, se tournait vers l'aîné.

— Pas vrai, — disait-elle. — que tu n'en veux pas à ton frère?

— Entre lui et moi, que le père décide : il est le maître! répondit Galdéric. Un de nous deux est de trop ici.

— Tu m'as compris, — disait Bernadach à Jep. — Pas la peine d'insister. Allons, fichez-moi le camp, tous!

— Pour une fois, nous serons d'accord, père, — répliqua Jep. — Vous êtes pressé de ne plus me voir; et moi, il me tarde de partir. N'ayez crainte que je revienne. Le pain que je mangerai ici ne me pèsera pas sur l'estomac!

Il en aurait dit davantage, si l'Aulari ne lui avait pas fermé la bouche.

— Ah! ces hommes! — gémissait-elle; on n'a jamais la paix avec eux. — Tais-toi, Jep! Va-t'en chercher ton lit : c'est ce que tu as de mieux à faire. Et ne te tracasse pas de ce que t'a dit ton père. Tout ça, c'est des histoires de carnaval. On n'y pensera plus demain. Sois tranquille, tant que l'Aulari y sera, cette maison restera tienne!

Tout en cajolant son cadet, elle le poussait vers la porte. Les masques le suivaient, l'oreille basse. Seul, le dragon, Jean Cadène, faisait bonne contenance. Raide dans son uniforme, il adressait aux Bernadach, en manière de salut, un : « Vive la République! » aussitôt étouffé dans le claquement de la porte, que le maître du logis rabattait sur ses talons.

Dehors, la nuit les reprenait, la nuit d'hiver plus froide, plus obscure à cette heure dans le vide des rues désertées par la foule, balayées par le *carcanet*, — l'âpre vent du nord. — Plus une boutique éclairée, plus un lumignon aux fenêtres. Le calme du village faisait honte à ces traînards du carnaval défunt. A peine s'ils osaient continuer la chanson entonnée par Jojotte, la chanson mélancolieuse et goguenarde qui se chante ce soir-là dans les bourgades roussillonnaises :

*Adiou, père, pobre père,*
*Adiou, père Carnàbal!*

Les voix éraillées, pâteuses, défaillaient au refrain, expiraient en tristesse. Finie la fête, finie la gloire des déguisements, l'applaudissement des cafés, la flambée des punchs dans les auberges, Jean Cadène n'était plus le dragon patriote

et flambard qui lutinait les filles et magnifiait la République ; il redevenait le petit garçon inquiet de l'heure tardive et de l'accueil qui l'attendait à la maison. Les grelots de folie ne carillonnaient plus aux manches pendantes de Jojotte, écrasé maintenant, comme un vrai pénitent de procession, sous le poids de sa *coucaroutxe*, et la torche qu'il oubliait d'agiter s'éteignait en fumeron.

On se quitta au seuil de la forge. Chacun reprit ses hardes quotidiennes et tira de son côté.

Jep et Bepa étaient seuls. Ils se turent, un moment. La colère de Bernadach, la haine de Galdéric pesaient sur eux. Le bras autour du cou de Jep, en un geste de protection tendre qui continuait l'illusion de son costume d'homme, Bepa s'accusait d'être la cause de son malheur.

— Galdéric est jaloux, — disait-elle. — Il t'en veut d'être bien avec moi !

— L'avarice le tient autant que l'amour. Que mon père me déshérite, c'est tout ce qu'il souhaite.

— Laisse-le faire, va ! si c'est notre idée, on ne nous empêchera pas de nous marier.

— Tout m'est égal, pourvu que tu m'aimes, ma jolie ! Est-ce bien sûr ?

— Très sûr.

— Si nous faisons pacte ensemble, je demande des arrhes... Un baiser...

— Rien qu'un !...

Longuement ils s'embrassèrent.

— Pour être en règle, — réfléchit Jep, — faudrait bien avoir le consentement de ton grand-père... Si nous allions le trouver ?...

Le Dragon avait fêté le mardi gras au coin du feu, en tête à tête avec une bouteille de vin doux. Il somnolait, les pieds sur les chenets, devant la fiole aux trois quarts vide. Ses idées n'étaient pas très nettes, au réveil : il crut d'abord à quelque farce de carnaval, quand les enfants lui portèrent leur requête. Ils insistèrent.

— Alors, c'est pour de bon ?... Eh bien, soit ! mais vous êtes bien jeunets tous les deux. Elles seront longues, vos fiançailles !

Pas plus que les vôtres, parrain ! — riposta Bepa. — Vous nous l'avez raconté bien souvent : vous n'aviez pas dix-sept ans, et vous étiez déjà fiancé, quand vous êtes parti au service de la République.

— Cinq ans de régiment, six campagnes, trois blessures... C'est vrai ; et mon Yzabel m'attendit.

— Je patienterai comme elle, — affirma Bepa.

— Il te plaît donc bien, ce Jep ?... Et lui, pas besoin de lui demander s'il en tient pour toi. Ça se voit de reste ; il en sèche, le malheureux !... Mais les autres, que diront-ils, tous tes galants, Jean Cadène, Galdéric ?... Enfin, ça te regarde. Si c'est votre volonté, je n'irai pas contre. C'est votre temps d'être amoureux : profitez-en !

Il souleva la fiole posée devant lui, la vida d'un trait.

— A votre santé, mes enfants ! — conclut-il. — Et tâchez d'être sages !

ÉMILE POUVILLON

(*A suivre.*)

# MADAME DE STAËL

ET

# LE DUC DE ROVIGO

Durant le grand armistice continental de 1810, une seule puissance — les Espagnols et leurs auxiliaires anglais mis à part — restait en guerre ouverte avec Napoléon, et cette puissance était une femme, celle qui signait Necker, baronne de Staël-Holstein. A ce moment, l'opposition publique au régime impérial semblait s'éteindre à l'intérieur comme à l'extérieur. Les ci-devant républicains croyaient la Révolution triomphante, puisqu'elle avait échappé dans leur personne au naufrage de la République ; ils servaient la nouvelle dynastie par crainte d'un retour peu probable, mais toujours possible, de l'ancienne. Les royalistes cédaient à la nostalgie de la cour, aux sollicitations de l'intérêt personnel ou aux appels impérieux du maître ; ils redevenaient officiers, chambellans, fonctionnaires de tout ordre ; néanmoins, tacitement fidèles aux Bourbons, n'ayant juré obéissance qu'au mari d'une archiduchesse et à sa fortune. Derrière ces deux groupes, les libéraux de 1789, mêlés aux amis secrets de l'Angleterre, demeuraient seuls debout, seuls irréconciliables. Madame de Staël, invariablement dévote à la liberté selon les formules de la Constituante et aux « lumières » tombant de la coupole de l'Institut, leur servait d'oracle et d'exemple.

Les circonstances qui, de 1810 à 1812, mirent en face l'un de l'autre la fille de Necker et Napoléon constituent l'épisode

capital d'une longue lutte, fort intéressante à suivre, puisqu'elle relève de l'histoire, de la littérature et de la psychologie. Cette lutte a été récemment mise en lumière dans une thèse soutenue en Sorbonne par M. Paul Gautier, thèse qui est de plus un livre agréable, nourri de documents empruntés aux dépôts publics, aux archives des châteaux de Coppet et de Broglie. D'autres pièces, appartenant à des collections particulières, qu'on trouvera mises à profit et citées ici, montreront encore de plus près, au moment décisif du combat, les deux adversaires.

***

Dès 1790, madame de Staël aspirait à la succession politique de son père, en ce sens qu'elle eût voulu faire de son salon, à Paris, un centre de discussion et de direction au profit de la cause constitutionnelle. Les événements de 1792 rompirent et ajournèrent pour longtemps ses projets. Royaliste hospitalière aux émigrés à Coppet pendant la Terreur, elle devint en France, sous le Directoire, une *ralliée* suspecte aux parvenus de la Révolution. Le gouvernement la contraignit d'abord à demeurer en Suisse, l'y fit surveiller par ses espions, bref, la traita comme devaient le faire plus tard Napoléon et ses ministres. En l'an V, elle revint à Paris, pour aider son ami Benjamin Constant à soutenir le pouvoir exécutif contre les anti-jacobins des Cinq-Cents. Rejetée quand même à l'écart après le 18 Fructidor, elle se mit comme tant d'autres à traiter le jeune vainqueur de l'Italie en protecteur naturel, en sauveur inévitable de la République. Elle allait le poursuivre d'une admiration intempérante qui, dédaignée, finit par se tourner en haine.

C'était à la fin de 1797. Bonaparte rentrait à Paris, deux fois glorieux, entre Rivoli et Campo-Formio. Déjà, sans le connaître, madame de Staël lui avait plusieurs fois offert par écrit ses conseils; mise en sa présence grâce à Talleyrand, elle ne sut pas d'emblée faire servir son éloquence naturelle et sa coquetterie féminine au service de ses prétentions politiques; elle demeura troublée, interdite jusqu'à manquer de respiration. « Son génie étonné tremble devant le mien »,

disait plus tard le Premier Consul. Dès les premiers moments, il observa à son égard une réserve calculée, l'évitant de son mieux et, quand elle l'abordait, l'écoutant avec impatience, un peu comme un voyageur en Afrique en proie aux palabres des indigènes, ou encore pratiquant avec succès ce qu'elle a appelé « l'art d'embarrasser, en disant des choses désagréables ».

Pour lui, cette Parisienne de naissance, petite-fille d'un avocat poméranien, fille d'une Vaudoise, femme d'un Suédois, demeurait deux fois étrangère, comme Genevoise d'origine, comme « Européenne » à la mode de l'âge précédent. Genevoise, elle l'était bien, par Calvin, par J.-J. Rousseau, par Necker. Évoquant en plein Directoire la vieille république huguenote, elle avait prétendu armer le gouvernement français de la puissance spirituelle, représentée par le calvinisme devenu religion d'État[1]. De Rousseau, elle reproduisait le style éloquent, la sensibilité exaltée, la mélancolie intermittente et à l'occasion le dédain des convenances. Tant soit peu polythéïste en amour, en politique elle n'adorait qu'un dieu, son père, l'idole des hommes de 1789. Son état d'âme ressemblait à celui du Suisse qui a écrit : « La Révolution française est fille de trois sortes de révolutions... la révolution anglaise, la révolution américaine et *les révolutions de Genève*[2] ! » Cosmopolite, elle l'était devenue de bonne heure dans ses idées, ses habitudes, ses relations. Après s'être éprise de la constitution anglaise, elle devait, à la fin de sa vie, exalter l'esprit et la culture germaniques. Tous les systèmes flottants dans l'air l'attiraient, surtout s'ils traversaient les nuages. Elle continuait, malgré l'impuissance constatée de l'idéologie régnante, à affirmer la perfectibilité indéfinie de l'homme, la toute-puissance de la raison à la recherche du bonheur général et individuel.

1. Telle est la thèse soutenue par madame de Staël dans un écrit encore inédit : *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution*, etc., que M. Paul Gautier a découvert à la Bibliothèque nationale et analysé dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1899.

2. Daguet, *Histoire de la Confédération suisse*, t. II. p. 264. Tous les critiques de la Suisse romande, Vinet, Cart, Amiel, Philippe Godet, Virgile Rossel, lui reconnaissent à l'envi le tour d'esprit et les habitudes intellectuelles propres à leurs compatriotes.

Pendant un quart de siècle, partout où elle promena sa vie, madame de Staël mit au service de ses conceptions littéraires et politiques sa facilité de plume et encore plus son incomparable virtuosité de parole, car, dans ses livres, comme on l'a remarqué, elle se traduisait et conversait encore. Volontairement étrangère au « préjugé de la campagne », indifférente à la nature alpestre comme à l'art italien, elle ne concevait guère qu'une occupation publique digne d'elle, celle qui consistait à remuer des idées, des sentiments, des passions devant autrui. Elle se montrait intrépide à tout discuter, sans beaucoup écouter les autres. Ses interlocuteurs devaient s'incliner, étourdis devant cette puissance intellectuelle et oratoire sans cesse en exercice, accablés par cette supériorité qui ne se sentait jamais lasse d'elle-même. Ici encore elle se révélait genevoise, c'est-à-dire prédicante, « toujours perchée sur quelque chose ». ainsi qu'a dit Victor Cherbuliez de ses compatriotes.

On le voit donc : entre elle et Bonaparte, rien de commun. Le vainqueur de Brumaire dédaignait les théories abstraites et les idées générales; il interrogeait l'expérience à toutes les heures de l'histoire, notamment à celles qu'il avait lui-même traversées. Du sentiment de l'honneur national, substitué au fanatisme de la liberté, il faisait le fondement de l'esprit national, et cet esprit, il le subordonna de plus en plus aux intérêts de son gouvernement et aux conceptions de son ambition personnelle. Il ne perdit jamais de vue deux buts : enchaîner la Révolution en l'apprivoisant, mettre à sa merci l'Angleterre. L'opinion publique, celle du moins que manifestent les livres, les journaux, la conversation, lui importait peu : à plus forte raison lorsqu'elle empruntait une voix dénuée pour lui de toute autorité, puisqu'il ne comprenait la femme qu'aimable en société comme Joséphine, ou, comme « madame Sans-Gêne », féconde pour la patrie. Il devait donc poursuivre, dans la fille impénitente de Necker, l'esprit de 1789 et l'anglomanie, prêchée par elle, en français, à l'Europe continentale.

Cette guerre dura autant que son règne. De 1800 à 1803, elle eut pour théâtre Paris, les combattants cherchant plus à s'éprouver qu'à se joindre. Madame de Staël sollicitait du gouvernement consulaire la restitution de deux millions

jadis prêtés par son père au trésor royal ; jamais, au cours de ses démêlés avec Napoléon, elle n'abandonna cette affaire, sans jamais consentir non plus, dans son intérêt personnel, à aucune complaisance. Persuadée que les Consuls allaient jouer le même air que les Directeurs, mais mieux si elle battait la mesure, elle s'en vint tourner « comme une toupie » (le mot est d'une femme, madame Reinhart) autour des nouveaux gouvernants. Deux auxiliaires la suivaient, qu'elle chérissait à divers titres, Benjamin Constant et Necker. Le premier, après deux discours prononcés au Tribunat à un an de distance, qui retentirent aux Tuileries comme des actes d'opposition systématique, fut exclu légalement de cette Assemblée. Le second s'imaginait seul digne de tenir la bourse dans un régime où Bonaparte se fût contenté de porter l'épée ; on l'avertit à deux reprises, après son entrevue avec le Premier Consul à Genève et après la publication de ses *Dernières vues de politique et de finances*, que son rôle était fini.

Maintenue impérieusement dans la foule passive, madame de Staël n'en visa pas moins à faire de son entourage comme un cinquième grand corps de l'État, présidé par elle, où elle convoquait pêle-mêle les émigrés rentrés, les jacobins assagis, les généraux mécontents, sans parler des diplomates et des étrangers de marque. Là, malgré la présence de quelques membres du gouvernement et de la famille consulaires, on l'entend exhaler ses critiques et formuler ses vœux pour l'avenir. On l'accuse d'avoir regretté la victoire de Marengo qui a inauguré le pouvoir d'un seul, la paix d'Amiens qui a humilié l'Angleterre, le Concordat qui a restauré le catholicisme. Ses deux livres de la *Littérature* (1800) et de *Delphine* (1802) soulignent en maint endroit, par des digressions ou des allusions inattendues, les propos hostiles sortis de sa bouche. A tout cela, pendant deux ans, nulle réplique sérieuse, sauf des menaces de Bonaparte à huis clos et de vives attaques des journalistes officieux, sous prétexte de critique littéraire.

Il en fut tout autrement après la suppression du ministère de la Police (septembre 1802). Jusque-là, le ministre Fouché, médiateur égoïste entre la volonté du maître et l'indépendance des sujets, avait prévenu tout choc violent entre madame de Staël et le pouvoir. Lui disparu, le fossé creusé entre l'hôtel

de la rue de Grenelle et les Tuileries s'agrandit; des officieux de plus en plus rares, de plus en plus timides, se hasardent de l'un à l'autre bord. Madame de Staël va être bon gré mal gré « déracinée [1]». Contre elle seule, selon le mot d'un fructidorien marquant (Bailleul), Bonaparte fait un 18 Fructidor, puisqu'il la condamne sans jugement au silence et à l'exil.

Une espérance qu'il s'était toujours appliqué à lui enlever et qu'elle ne devait jamais perdre, c'était celle de converser avec lui en tête à tête, de l'étourdir et de le subjuguer par quelques phrases «fières et piquantes», par ces flatteries intéressées auxquelles devait se prendre, douze ans plus tard, la vanité gasconne du prince de Suède. Elle se plaça sur son passage le jour où il vint prendre possession des Tuileries, et il monta l'escalier royal sans paraître la voir. Depuis, elle chercha plusieurs fois inutilement à l'aborder en maison tierce. Un jour, à un dîner chez Berthier, elle crut tenir l'occasion et passa deux jours et deux nuits à préparer par écrit ses réponses sur tous les sujets qu'il plairait au Premier Consul de mettre sur le tapis. Suivi de son frère Lucien, alors ministre de l'Intérieur, qui avait ménagé l'entrevue, Bonaparte s'arrêta devant elle. Avisant ses épaules largement décolletées, il trouva séant de commencer ainsi l'entretien : « Vous avez sans doute nourri vous-même vos enfants? » Atterrée, pétrifiée par cette question insolite, — elle l'avouait plus tard à un ami — madame de Staël cherchait une réponse convenable; Bonaparte poursuivit son chemin en disant à voix haute à son frère : « Vous le voyez, elle ne veut même pas dire ni oui ni non. » Ils ne se revirent plus [2].

Au printemps et à l'automne de 1803, lorsque madame de Staël voulut, suivant son habitude, quitter sa villégiature pour rentrer à Paris, elle se heurta aux policiers du Grand Juge et

1. Cette expression, si moderne qu'elle paraisse, est de madame de Staël (*De l'Allemagne*, I, 13).

2. Madame de Staël a raconté cette anecdote, en en dissimulant quelques parties, dans *Dix ans d'exil* (1re partie, ch. VI). En 1806, elle en faisait complètement confidence au Russe Golofkine, qui l'a consignée dans ses *Souvenirs* inédits, mais l'a rapportée inexactement à l'année précédente, lors du passage simultané de Napoléon et de madame de Staël à Milan. En septembre 1810, celle-ci écrivait à celui-là : « Il y a dix ans que je n'ai vu Votre Majesté. ». Dans un volume publié en 1859 (*Napoléon Ier, Madame de Staël et les émigrés de Coppet*... par C. M.***), on lit un

aux gendarmes de Moncey. Le Premier Consul dévoilait nettement ses intentions ; il cessait de l'admettre dans la capitale et dans un rayon de quarante lieues aux environs. Un peu plus tard, il se crut indulgent en l'autorisant (septembre 1805) à conserver un logement à Genève, puis à invoquer, lors de ses voyages à l'étranger, la protection des agents diplomatiques français.

Durant les premières années de l'Empire, madame de Staël résida donc bien contre son gré, tantôt à Coppet, tantôt dans le chef-lieu du département du Léman ; elle y vit défiler devant elle un cortège incessant d' « intellectuels » de toute origine, les uns hôtes d'un jour ou d'une semaine, les autres familiers intimes ou favoris secrets. De même que les Anglais, bloqués dans leur île, entretenaient sur le continent la permanence clandestine de la coalition européenne, madame de Staël, à demi captive auprès du tombeau paternel, y présidait, loin de l'Institut domestiqué, comme un congrès libre de la science et de la littérature européennes. Les Allemands tenaient là une place prépondérante. A leur tête, figuraient le prince Auguste de Prusse, le philologue-diplomate Guillaume de Humboldt, le poète Werner et Guillaume de Schlegel, alors précepteur des enfants de la maison, en tout temps hostile à la culture classique française. Ce groupe se recrutait dans une « grande Allemagne », bien qu'étroitement limitée du côté du Rhin, puisqu'elle se prolongeait au sud jusqu'à Berne, au nord jusque vers Copenhague et Riga. Derrière lui se montraient quelques Russes de la colonie occidentale, Golofkine, Kotchoubey, Tuffiakine, Balk ; dans son orbite se mouvaient les pasteurs ou professeurs genevois, Guillaume Favre, Moulinié, Gonthier, Sismondi. Le groupe français était peut-être plus hétérogène encore ; on y voyait surtout de ci-devant émigrés ou des fils de réfugiés, Matthieu de Montmorency, Elzéar de Sabran, Benjamin Constant ; parmi les femmes, madame Récamier et madame Vigée-Lebrun. Le préfet du Léman,

long récit que madame de Staël aurait fait, en 1807, de sa dernière entrevue avec Napoléon. Ce récit, pour plusieurs raisons trop longues à développer ici, me semble être une fiction ingénieuse plutôt qu'un témoignage exactement transcrit par la tradition. La conversation qui y est rapportée ressemble aux soi-disant monologues de l'Empereur dont il sera question à la fin de cette étude et qu'un autre Genevois, également anonyme, fera un moment accepter comme authentiques, en 1817.

Barante, et son jeune fils le futur historien, le lieutenant de Labédoyère, récemment sorti des gendarmes d'ordonnance, représentaient l'administration et l'armée impériales. D'autres, indépendants par situation, Chateaubriand, Cuvier, Guizot, promenèrent là en passant leur gloire naissante.

Dans cette réunion sans cesse renouvelée, les jeux d'esprit et surtout les récréations du théâtre de société alternaient avec les conversations de haut vol. Entre deux tragédies de Racine ou de Voltaire, on représentait les productions de circonstance dues à la maîtresse du logis et à ses hôtes. Dans tous les coins, écrit un de ceux-ci, il y a quelqu'un qui compose quelque ouvrage. Madame de Staël paraissait volontiers sur la scène. Quand elle jouait Phèdre ou Hermione, plus d'un spectateur croyait retrouver sur sa bouche l'expression de sentiments qui s'exhalaient ailleurs, dans le tête-à-tête ; car cette vie agitée avait ses épisodes intimes, ceux que Sainte-Beuve, avec un geste de faune lettré et effarouché, nous montre à demi et furtivement dans ce qu'il appelle « le secret et l'entrecroisement des pensées... le long des belles eaux voilées de verdure..., les troubles, les déchirements des âmes, en ces Édens de la gloire...[1] »

Qui dit flatteur dit souvent ingrat. La châtelaine de Coppet, enivrée d'hommages quotidiens, donnait néanmoins prise à la malignité mondaine. Personnage de tragédie, diront les uns, saltimbanque, diront les autres. L'auteur de cette dernière qualification recueillait en secret à ce foyer hospitalier, selon les procédés de Saint-Simon à Versailles, les traits d'une vivante et cruelle esquisse : « Il n'est guère possible d'avoir plus d'esprit en argent comptant, c'est-à-dire à banque toujours ouverte, toujours prête à payer, ni pour une femme d'avoir l'esprit plus orné, plus soutenu de connaissances réelles... Toutefois, comme personne n'a plus fait de bruit dans son temps et n'a plus cherché à en faire, il faut convenir que c'était une caricature bien complète au moral comme au physique. Voulant jouer un rôle dans toutes les affaires du temps et compromettant les choses et les personnes jusqu'à faire trembler son propre père ; toujours élevée dans ses principes, toujours

1. *Portraits de femmes*, pp. 133-134.

romanesque dans ses sentiments, et du dernier vulgaire, quelquefois de l'immoralité la plus choisie dans ses actions ; laide à repousser, vêtue comme une comédienne allemande ; sans aucune grâce dans les manières et voulant, bien que d'un tempérament froid, voir s'enflammer et fondre tout ce qui l'approchait, elle tombait sans cesse du sublime dans la boue et, avec une effronterie sans égale, remontait de là aux sphères les plus élevées de la pensée et du sentiment[1]... »

Ainsi réduite au rang de souveraine déchue, honorée pour ses talents, respectée dans ses faiblesses, madame de Staël régnait encore sur les esprits, du pied des monts Jura, comme jadis Voltaire ; mais, comme à Voltaire, Paris lui manquait. A trois reprises, pour l'oublier, elle s'éloigna et passa de longs mois en Allemagne ou en Italie, à la recherche de nouvelles distractions mondaines, de nouvelles acquisitions intellectuelles. Au retour, reprise du « mal de la capitale », elle se sentait tentée de côtoyer au moins la région interdite.

En 1806, sachant Fouché rentré au ministère de la Police, elle vint tourner pendant tout l'hiver autour de Paris. Par lui, elle obtint de se glisser furtivement dans son paradis perdu et de contempler au clair de lune le fameux ruisseau de la rue du Bac. Cependant, de loin, en Pologne, Napoléon surveillait à la fois son ministre et son ennemie; il ne cessait de réprimander l'un, de qualifier l'autre de son ton le plus âpre : « Folle... véritable peste... méchante intrigante... vrai corbeau », qui épie la défaite de l'Empereur, la chute de l'Empire, qu'il faut refouler « dans son Coppet, avec ses Genevois et sa maison Necker... » On croirait lire les fameux bulletins contre Louise de Prusse et Marie-Caroline de Naples. Madame de Staël eût pu se consoler de ces injures si elle les eût connues, se voyant traitée en reine.

Vers ce temps-là, l'Empereur, dit-on, se fit lire une nuit, par Talleyrand, *Corinne* qui venait de paraître ; mais, au bout d'une demi-heure : « Fatras de phrases... tête à l'envers... Chaque fois que l'auteur se personnifie dans son œuvre, l'ouvrage ne vaut rien[2]... » Ce qui le choquait au fond, c'était le

1. Comte Fédor (Golofkine), *Souvenirs* inédits.

2. Comtesse Potocka, *Mémoires*, pp. 149-150.

silence absolu gardé sur sa personne et sur la partie la plus sérieuse de son œuvre, je veux dire la conquête et la transformation de l'Italie; c'était aussi et surtout l'apologie des Anglais exaltés dans le héros du livre, la critique indirecte des Français représentés par un émigré aussi futile qu'aimable. L'année suivante, de Bayonne, l'Empereur voit madame de Staël à Vienne, fréquentant les hommes et les salons hostiles à la France, applaudissant aux déclamations de Schlegel contre la littérature classique du XVII^e siècle. Il lui retire alors la seule marque d'intérêt qu'il lui eût conservée et change en surveillance à son égard la protection des agents français à l'étranger. De part et d'autre, on se préparait à la rencontre dont le livre de l'*Allemagne* a été le prétexte et où toute l'Europe, arrivant à la rescousse, a donné à madame de Staël la victoire.



L'air de la servitude est trop pesant pour moi,

écrivait en ce temps-là Marie-Joseph Chénier dans sa célèbre *Promenade* de Saint-Cloud. Cet air, madame de Staël voulait à tout prix le respirer de nouveau, le purifier en quelque sorte au feu de son esprit et de son éloquence. A la fin de 1807, son fils aîné Auguste, admis devant Napoléon passant à Chambéry, n'a recueilli que de dures paroles : « Qu'elle aille partout où elle voudra, sauf à Paris. » Néanmoins, l'année suivante, escomptant la complaisance d'un ancien ami, le préfet du Doubs, elle se procure un passeport à destination de Besançon, mais n'ose en user; la seule annonce de son approche a fait porter la zone inabordable de quarante à cinquante lieues. En 1809, elle se hasarda sur une autre route, poussa jusqu'à Lyon sous prétexte d'assister aux représentations de Talma. Enfin en 1810, son livre de *l'Allemagne* à la main, elle entreprit une campagne décisive.

Depuis plusieurs années, elle poursuivait un travail dont Villers, un Lorrain engoué de l'esprit germanique, lui avait donné l'idée. Elle y voulait présenter aux Français, tracé à grands traits, le tableau des mœurs, de la philosophie et de la littérature allemandes. Elle espérait ainsi abaisser la « grande

muraille de la Chine », plus redoutable que le Rhin, qui séparait la « patrie de la pensée » du champ, devenu stérile, où la culture classique se mourait. Elle composait son œuvre lentement, suivant sa méthode ordinaire de travail, jetant d'abord sur le papier une première rédaction, qu'elle revisait ensuite à l'aide de copies successivement dressées, de façon à opérer sur trois textes ses additions ou ses variantes[1]. En même temps, elle la faisait connaître autour d'elle par des lectures à voix haute devant ses commensaux ou par des indications jetées çà et là dans sa correspondance.

Lorsque son travail eut acquis à peu près sa forme définitive, il comprenait quatre parties, à imprimer en trois volumes. La première renfermait bon nombre d'observations personnelles, de souvenirs de voyage ; l'auteur, emporté par l'habitude, se mettait, comme un narrateur de salon, fréquemment en scène. La seconde et la troisième offraient les résultats de nombreuses lectures. Les idées générales reparaissaient à la fin, dans des développements sur la religion et l'enthousiasme, considérés dans leurs rapports avec la vie des nations et des individus. Par un mot ou une note adroitement jetés, madame de Staël payait à ses amis, sans en oublier aucun, les jouissances que leur esprit ou leur compagnie lui avaient procurées. En revanche, elle se taisait, comme si elle eût été « à cinquante ans du temps présent », sur les récentes révolutions de l'Allemagne et sur l'homme qui représentait dans ce pays, avec le souvenir d'Auerstædt et de Wagram, la suzeraineté française. On lui avait prescrit le silence sur la liberté ; elle se vengeait en se gardant de le rompre au profit de l'Empereur. Éveillait-elle l'attention sur des personnages ou des événements politiques contemporains ? La femme qui venait d'offrir l'hospitalité à un adversaire irréductible de Napoléon, Gustave IV de Suède, ne trouvait à nommer que le prince Louis de Prusse, la première victime de la guerre de 1806. Dans une autre phrase elle saluait d'un hommage discret, mais transparent, les intraitables défenseurs de Saragosse. Elle affectait de ne voir à Iéna, le théâtre récent de la gloire française, qu'un foyer de sciences et de lumières, et à

1. Duc Victor de Broglie, *Souvenirs*, II, 15.

Vienne, d'où venait la nouvelle impératrice, qu'un monde dégénéré, endormi, sans âme. Elle fermait bien sa dernière page par une apostrophe à la France, « terre de gloire et d'amour »; mais ce n'était là qu'un prétexte pour introduire une dernière et pathétique protestation, au nom de l'enthousiasme expirant dans les cœurs, contre le raisonnement et le calcul de plus en plus maîtres des événements. Elle risquait ainsi d'entendre qualifier ses théories littéraires comme plus tard les hommes d'État de l'ancienne école ont défini les conceptions politiques de Napoléon III : toujours italiennes, toujours allemandes, jamais françaises.

Au commencement de 1810, madame de Staël fit porter son manuscrit à Paris par son intendant Uginet et le vendit au libraire Nicolle pour la somme de treize mille francs. L'impression et la publication de cet ouvrage devaient lui servir de prétexte pour reprendre pied en France. Depuis quelque temps, elle parlait de conduire ses enfants aux États-Unis et d'y achever leur éducation. Elle avait même obtenu à cet effet des passeports lui permettant de gagner, par une route en dehors de Paris, un port de l'Atlantique. Néanmoins, le Nouveau Monde l'effrayait plus qu'il ne la tentait ; car, en s'y réfugiant, elle rompait sans terme prévu avec des habitudes et des relations devenues nécessaires à sa vie ; elle se trouvait perdue, entre Hyde de Neuville et Moreau, au milieu des Yankees. Un seul espoir lui restait dans cette extrémité, celui d'un libre accès, pendant son voyage, vers sa patrie d'élection, l'Angleterre. En attendant, elle en caressait un autre, plus rapproché à ses yeux et pourtant plus chimérique, celui d'une permission de séjour en France à longue échéance, peut-être indéfinie. On lui parlait d'une amnistie générale devant coïncider avec le prochain mariage de l'Empereur. Elle comptait sans son nouveau livre dont elle se faisait un passeport et qui allait consommer sa disgrâce.

Peu de temps avant son départ de Suisse, un événement se produisit, qui aggravait, sous prétexte de l'assurer, la condition des écrivains en France. L'Empereur, par décret du 5 février, institua au ministère de l'Intérieur, en face du bureau de l'esprit public installé à la police générale, la direc-

tion générale de l'imprimerie et de la librairie. Ce décret prétendait garantir les livres publiés contre l'éventualité de poursuites judiciaires en les admettant à subir avant l'impression un examen des censeurs ; mais il annulait aussitôt cette garantie en attribuant au ministre de la Police le droit de saisie et de suppression, même après le visa de la censure. L'Empire arrivait à cette période des gouvernements autoritaires où la légalité, organisation de l'arbitraire, tend à remplacer la loi, expression normale de la justice. Quand Napoléon écrit à Fouché : « J'ai toujours le même reproche à vous faire; vous ne mettez pas assez de légalité dans votre conduite... », il lui reproche tout simplement de faire plier la rigueur de la loi, non devant des considérations d'équité naturelle, mais devant des convenances liées à ses intérêts personnels. Ces convenances, l'Empereur s'en réserve l'usage et les bénéfices, en faisant prévaloir sa volonté souveraine, sans appel possible ; et ici, par l'application de la censure aux censeurs eux-mêmes, il inflige au monde intellectuel l'état de siège permanent, avec toutes ses conséquences. Le 12 février, il nomme Joseph-Marie Portalis directeur de l'imprimerie et, le 13 avril, installe à côté de lui neuf juges littéraires en premier ressort, dont trois (Lacretelle, Lemontey, Esménard) continueront à figurer au même titre dans les cadres de la police générale. Ainsi, deux fois armé contre les écrivains et particulièrement hostile à ceux-ci lorsqu'ils plaident la cause des partis ou des peuples vaincus, Napoleon va traiter madame de Staël en Européenne, c'est-à-dire en vassale indocile, irréconciliable.

Sans prendre garde aux menaces du nouveau décret, l'auteur de l'*Allemagne* repassa l'ancienne frontière en avril 1810, toute prête à payer son droit de séjour par sa soumission spontanée à la censure. Un de ses amis, nommé Le Ray, propriétaire du château de Chaumont-sur-Loire, près de Blois, lui en offrait la jouissance jusqu'à son retour prochain d'Amérique. Elle vint s'y établir, protégée discrètement, de loin, par Fouché, qui semblait prendre un malin plaisir à laisser cette ombre importune se rapprocher de la capitale, de près, par le préfet de Loir-et-Cher, Corbigny, homme lettré, aimable, poussant la courtoisie jusqu'à l'extrême limite de ses devoirs.

Là, pendant près de cinq mois, elle fit métier d'écrivain, faisant passer sa prose à l'imprimeur parisien Mame, la recevant en placards et en feuilles et, fidèle à ses habitudes, modifiant encore certains chapitres sur son texte imprimé.

A ces corrections s'en joignaient d'autres, opérées d'autorité, au dernier moment, par la censure ; car, de fait, par une tolérance de Portalis, les censeurs n'avaient point lu d'avance et d'affilée le manuscrit. Ils se bornaient à une correction spéciale, à leur point de vue, des épreuves, et collaboraient de haut, assidument, avec l'auteur et l'imprimeur. Pellenc et Gigault de la Salle avaient été désignés. Pellenc, ex-secrétaire de Mirabeau, avait vécu en Allemagne sous la Révolution, à moitié publiciste, à moitié espion à la solde du cabinet autrichien. De la Salle, ci-devant maître des comptes, était également un de ces individus toujours errants sur les frontières indécises entre le fonctionnaire et l'homme de lettres. S'ils devaient par état deviner les pensées du maître, on ne pouvait supposer ni à l'un ni à l'autre de parti pris contre la fille de Necker. Ils se bornèrent en effet, au cours de leur revision, à signaler un petit nombre de suppressions ou de modifications de phrases qu'ils jugeaient indispensables. L'auteur les débattait par correspondance et, après avoir sans doute cédé le plus souvent aux observations faites, donnait le bon à tirer de chaque feuille. De cette façon, l'examen, l'impression, le tirage du livre se poursuivaient pour ainsi dire simultanément. Par son visa final, Portalis, sorte de commissaire responsable, devait autoriser la mise en vente.

Dès le milieu de mai, le premier volume était achevé. Si madame de Staël, se renfermant dans son cercle de famille, eût poursuivi sa tâche à l'écart, peut-être eût-elle fait parvenir sans conditions trop dures son livre au public ; mais encouragée par la tolérance dont elle jouissait, par l'absence de rapports faits à Paris qu'elle devinait, elle s'imagina qu'on allait lui permettre de se rapprocher de la capitale jusqu'à dix lieues et, en attendant, elle ralluma sur la Loire ce foyer de médisance politique qui, même à Coppet, eût inquiété la police ; elle reprit imprudemment, hors de son cabinet de travail, l'attitude qui avait déchaîné contre elle sous le Consulat les rigueurs du gouvernement. Sa cour mondaine et cosmo-

polite se reforma dans les salons de Chaumont. Madame Récamier accourut, et avec elle Elzéar de Sabran et Matthieu de Montmorency, puis, à côté de ces émigrés de l'intérieur, les Français germanisants Benjamin Constant et Chamisso, le Russe Balk. Auprès d'eux Schlegel représentait l'Allemagne, une dame de compagnie, mademoiselle Randall, l'Angleterre, le musicien Pertosa, l'Italie. Madame de Staël se croyait à l'abri de toute suspicion en voyant se mêler à ses hôtes le préfet de Loir-et-Cher, les deux Barante venus de leurs préfectures du Léman et de la Vendée, et même un censeur impérial, Lemontey. Tout au moins, en revoyant son chapitre sur la *Marie Stuart* de Schiller, elle pouvait s'appliquer le mot mis par le poète dans la bouche de cette reine et transcrit par elle, se dire « bien haïe, mais aussi bien aimée ».

Auprès de ses visiteurs, elle commençait par des lectures, au fur et à mesure de l'impression, la publicité de son livre. Parmi ses auditrices figurait une de ses voisines de campagne, madame Des Cars, revenue depuis peu des îles Sainte-Marguerite et de Nice, où elle avait vécu trois ans en surveillance. « Je fus, a-t-elle écrit à la fin de ses *Souvenirs* inédits, passer quelques jours chez madame de Staël, et là, elle nous lut quelques fragments d'un ouvrage en trois volumes qu'elle venait de composer sur l'Allemagne. Toute la chaleur de son âme était empreinte dans de très beaux morceaux qu'elle nous fit lire. Nous attendions avec impatience que l'ouvrage livré à l'impression nous permît de le lire dans son entier. Déjà il avait passé à la censure ; on peut juger de ce qu'est la censure d'un tel temps en disant qu'elle avait eu ordre de supprimer un passage pris de l'*Esprit des lois*. Soumise à tout, l'ouvrage s'imprimait. Elle attendait avec une impatience naturelle que ses plus nobles pensées fussent jetées dans un monde littéraire où elle a déjà paru avec avantage... »

Cependant, au milieu de ses occupations, madame de Staël travaillait à faire tomber les interdictions qui pesaient sur elle, à prémunir au moins sa personne contre de nouvelles vexations. Aussitôt après son arrivée, elle envoyait son fils aîné à Saint-Cloud réitérer la requête repoussée à Chambéry. Ce voyage n'ayant pas abouti, elle essaya, par de nombreuses lettres au secrétaire de cabinet Meneval, de transmettre ses

doléances à l'Empereur. Elle fit intervenir, toujours inutilement, l'ambassadeur auquel on ne savait rien refuser alors, Metternich. S'éloignait-elle de sa résidence, elle estimait superflu l'incognito. Le jour où elle vint à Blois, entourée d'un cortège d'amis, entendre l'opéra nouveau de *Cendrillon*, elle s'y vit accueillie avec la curiosité qui suit les têtes couronnées.

Sur ces entrefaites, le propriétaire de Chaumont revint à l'improviste d'Amérique. Madame de Staël déclina l'hospitalité que madame Des Cars lui offrait à son château de La Ferrière en Touraine pour se rapprocher de la capitale. Le 19 août, on la trouve installée au delà du cercle fatal, sur la rive droite de la Loire. Un de ses amis royalistes, Salaberry, lui a ouvert son château de Fossé. Vers le 20 septembre, non seulement le deuxième volume de l'*Allemagne*, retardé par des remaniements ou des accidents que nous ignorons, est achevé, mais la composition et le tirage du troisième touchent à leur terme. Forte de sa docilité envers la direction de l'imprimerie, madame de Staël oubliait la police redevenue inquiète et menaçante ; surtout elle semblait ne pas se douter que, depuis le 3 juin, elle avait en haut lieu un allié de moins, un ennemi de plus.

Ce jour-là, Fouché avait été brusquement remplacé dans ses fonctions par le colonel de la gendarmerie d'élite, le général Savary, duc de Rovigo. Le nouveau ministre, habitué aux consignes militaires, ignorait les tempéraments habiles et parfois perfides de son prédécesseur ; eût-il été tenté de les employer, il se voyait arrêté dès le début par un mot d'ordre invariable : « Il n'appartient pas à la police, lui écrivait Napoléon le 30 juillet, de rien changer aux ordres que j'ai pris. » Qu'eût pensé madame de Staël si elle eût su que Savary, ayant présenté par ordre un rapport sur les exilés des années précédentes, venait d'être autorisé à les rappeler, sauf cinq, parmi lesquelles elle-même était comprise?

Sur son rôle dans l'affaire de l'*Allemagne*, le duc de Rovigo s'est montré singulièrement discret dans ses Mémoires. Il nomme le livre, sans raconter la guerre qu'il lui a faite, ni le traitement qu'il lui a infligé. Tout au plus fait-il observer brièvement, comme pour rejeter la responsabilité sur qui de

droit, que Napoléon a peut-être attaché trop d'importance à cet ouvrage. Deux faits seulement lui semblent dignes du lecteur. Madame de Staël a voulu le tromper en lui annonçant qu'elle voulait gagner le Nouveau Monde, alors que son intention était de s'établir de nouveau à Paris, s'il était possible. L'Empereur, las de lire des lettres qu'elle écrivait à lui ou à des personnes de son entourage, a dû la prier de se retirer à la campagne. Après ces semblants de révélations, Savary tourne court, comme si rien de plus ne s'était passé, et sans transition s'occupe de madame Récamier. Puisqu'il n'a rien voulu dire, il faut parler pour lui et le faire voir à l'œuvre.

Du 24 septembre au 3 octobre, le duc de Rovigo frappa, sur ce champ où l'auteur de l'*Allemagne* et l'Empereur des Français se mesuraient à distance, les coups décisifs. Pourquoi et comment intervint-il ? Presque toutes les lettres qu'il écrivit ou reçut, durant cette semaine, sur cette affaire semblent nous être parvenues ; celles qui manquent se laissent deviner dans celles qui restent. En y relevant les faits qu'elles contiennent ou qu'elles supposent, on peut reconstituer la série des événements.

Au ministère de la Police, on suivait avec inquiétude le travail poursuivi en commun entre l'auteur, l'imprimeur et les censeurs de l'*Allemagne*. Le ministre, tenu par ses affidés au courant des assemblées de Chaumont, se demanda si le manifeste littéraire en préparation ne masquait pas une intrigue politique. Son devoir strict lui ordonnant, d'après le décret du 5 février, d'empêcher toute « atteinte aux devoirs des sujets envers le souverain et à la sûreté de l'État », il se décida à frapper à la fois en madame de Staël celle qu'il jugeait *in petto* un bas-bleu incorrigible et celle que Rostopchine a qualifiée une « pie conspiratrice ». Or, au moment où il eût voulu faire surseoir à l'impression du livre, il s'apercevait que, grâce à une interprétation indulgente de Portalis, cette impression était achevée ou à peu près. L'occasion s'offrant à lui de rappeler au directeur de l'imprimerie qu'il dépendait de la Police autant que de l'Intérieur, il résolut d'empêcher au moins la mise en vente de l'ouvrage. Le 25 septembre, ses agents firent une descente à l'imprimerie Mame, apposè-

rent les scellés sur les planches et les feuilles tirées, enlevèrent les exemplaires déjà prêts. En même temps, deux lettres partaient pour Blois, à l'adresse du préfet. L'une lui disait en substance : « Faites-vous remettre par madame de Staël les épreuves demeurant entre ses mains et le manuscrit même de l'*Allemagne*. Invitez-la à partir dans quarante-huit heures, soit pour Coppet, soit pour un port de l'Ouest d'où elle gagnera les États-Unis. » La seconde lui posait cette question : « Quelles personnes reçoit madame de Staël à Fossé ? » Le surlendemain, tant pour presser la réponse que pour reprocher à Corbigny son manque de zèle antérieur, une troisième lettre insistait en ces termes : « Je vous invite à vous mieux pénétrer des devoirs que votre place vous impose envers mon ministère. »

La lutte s'engageait ainsi, au sujet de leurs attributions respectives, entre le ministre de la Police et le directeur de l'imprimerie. Celui-ci, averti de la saisie par les doléances du libraire Nicolle et de Mame, réclama vivement : « Vous avez violé le décret récent, car vous auriez dû, avant de confisquer l'ouvrage, attendre le rapport des censeurs. » On lui répliqua aussitôt : « Vous-même auriez dû attendre ce rapport avant de laisser commencer l'impression, et ne pas enlever ainsi à la police générale, investie du droit de contrôler vos décisions, les moyens de l'exercer à temps. » Puis, comme raison décisive, le duc de Rovigo invoquait, sans plus préciser, des « circonstances particulières ».

Portalis, mis au pied du mur, s'empressa de dégager sa responsabilité. Pellenc et de la Salle revirent en hâte les dernières feuilles composées du livre et, le 29 septembre, lui apportèrent leur rapport. Pellenc avait principalement examiné la première partie ; il dénonce comme inséparables, dans la pensée de l'auteur, les éloges décernés au sérieux, à la fécondité intellectuelle des Allemands, et les critiques adressées à la légèreté, à l'amour-propre des Français, à l'appauvrissement actuel de leur langue et de leur littérature ; puis, pour prouver ses dires, il signale neuf phrases qui passeraient pour des allusions perfides aux hommes ou aux choses du jour, et en propose la suppression. De la Salle, qui s'est chargé du reste de l'ouvrage, s'en tient à des observations d'ordre géné-

ral; il note pourtant deux passages malencontreux, notamment la page finale, à laquelle il réclame au moins des changements. Tous deux concluent ainsi : Il vaut mieux que l'ouvrage paraisse ainsi corrigé en France, que dans son intégrité à l'étranger, « sa véritable patrie »[1].

Une assemblée générale des censeurs, où figurait le trio attaché à la police, eut lieu immédiatement (30 septembre?) et approuva les conclusions de Pellenc et de la Salle. Portalis crut néanmoins prudent d'ajourner son visa. L'Empereur était saisi de la question, ayant reçu à Fontainebleau, où il résidait alors, un des exemplaires saisis. Il mit moins de temps que les censeurs à préparer sa décision; au bout de quarante-huit heures, il la notifia à son ministre (lettre du 28 septembre). A ce moment, où il était particulièrement irrité contre les irréconciliables du faubourg Saint-Germain, il venait de lire *l'Allemagne*, comme il avait lu *Corinne* en Pologne, feuilletant les volumes à la hâte, avec impatience, découvrant toutefois et notant dans sa pensée les phrases, les mots, les noms qui accusaient l'hostilité à sa personne ou à son système. Rien qu'à la vue du titre, il s'offusqua. De quel droit l'auteur signait-elle *baronne* de Staël, n'étant pas inscrite dans les cadres de sa noblesse? Cette seule observation montre avec quels sentiments de colère et de méfiance il ouvrait ce livre. Il trouva ensuite çà et là des allusions flatteuses à l'Angleterre et aux Anglais, sur une page le nom, qu'il voulait faire oublier, du duc de Brunswick. Immédiatement, en quelques lignes, il formula ses critiques impératives, prescrivit de nouvelles suppressions, qui ne pouvaient plus être opérées sans dépenses considérables; mais en somme il n'ordonna pas ce qui sembla devoir suivre la confiscation, c'est-à-dire la suppression. Il suffisait dès lors, toujours selon la teneur du décret, de nommer pour la forme un nouveau censeur chargé d'homologuer la sentence souveraine : et *l'Allemagne*, mutilée derechef, arrivait quand même aux mains du public.

Pendant ces débats, madame de Staël, heureuse de la

1. Ce rapport a été publié, avec toutes les parties du dossier de madame de Staël conservées aux Archives Nationales, par M. Henri Welschinger, dans les appendices de son livre : *la Censure sous le Premier Empire.*

modération des censeurs et de leur verdict final, dressait la liste des personnes qu'elle voulait gratifier d'un exemplaire; elle donnait rendez-vous à Blois à Féletz, un critique écouté dont elle espérait un article favorable dans le *Journal de l'Empire* (les *Débats*). Paris lui semblait prochainement accessible, à la suite d'une paix honorable pour son nom. Le jour même où Savary entrait en scène, elle quitta Fossé pour aller voir Matthieu de Montmorency installé au château voisin de la Godinière. De là, dès le lendemain 26, elle partait avec lui en excursion du côté de Vendôme, ville où, comme pis-aller, elle se fût résignée à passer l'hiver, avec la permission du gouvernement. Le 27 au matin, elle jouissait de l'hospitalité du château de Conan, lorsqu'un billet de son fils lui arrive, lui annonçant en termes généraux de nouvelles difficultés suscitées à Paris. Il lui faut repartir en toute hâte, pour apprendre, en rentrant après quelques heures à Fossé, la saisie opérée par Savary et peut-être la visite imminente du préfet de Loir-et-Cher. Évidemment cela lui fait pressentir l'éloignement pour elle, l'interdiction — elle n'ose croire encore la suppression — pour son livre. Heureusement on a déjà trouvé le moyen de mettre en sûreté ce qui semble le plus menacé, le manuscrit authentique de l'*Allemagne*.

Le soir même, Corbigny se présenta. Madame de Staël, après une première crise de larmes, avait promptement recouvré son sang-froid; elle allait opposer toutes les ressources de l'habileté féminine à la double sentence qu'elle prévoyait. On voit d'ici le tête-à-tête avec le préfet. Devinant un ennemi malgré lui, presque un complice timide dans le délégué provisoire à l'instruction, elle lui déclare se soumettre aux mesures prises, mais sollicite un sursis, tant pour rassembler ses manuscrits et épreuves que pour préparer son départ. Elle gagnera ainsi du temps, qu'elle emploiera à composer avec le gouvernement; elle sauvera peut-être ainsi, sinon sa personne de l'exil, au moins son livre de mutilations nouvelles et d'une séquestration sans terme. Corbigny, qui continue à exécuter en subordonné de Fouché les ordres de Savary, se retire en prenant acte de ses promesses. Au bout de deux jours, elle lui fait tenir quelques paquets d'épreuves et, après deux autres jours, par Schlegel, ce qu'elle appelle bien haut

le manuscrit, tout bas une mauvaise copie, c'est-à-dire son premier ou son second texte, désormais sans valeur pour elle. Schlegel a été en outre chargé d'excuser le silence gardé sur l'Empereur, par le prétexte ordinaire qu'un éloge eût paru solliciter comme une grâce un acte de justice attendu depuis plusieurs années.

En même temps madame de Staël agissait, à Fontainebleau et à Paris, auprès des juges sans appel. Sa lettre à Napoléon, dont on ne connaît qu'une copie non datée, doit être du 28 septembre. Elle avait toujours espéré, on le sait, fléchir par une démarche directe, sous forme épistolaire, son grand ennemi. Elle refit donc, avec des développements appropriés aux circonstances, la supplique adressée au Premier Consul en 1803 et l'épître envoyée en 1806 en Pologne et traitée de « baragouin » par le destinataire. Elle y présentait d'abord à Napoléon un exemplaire de son livre, façon détournée de le placer, sans le lui dédier, sous sa sauvegarde. Elle se disait ensuite prête à gagner l'Amérique ; simple précaution oratoire pour solliciter ensuite une audience, dont le but avoué était d'obtenir, dans l'intérêt de ses enfants, une permission de séjour à Paris ou aux environs. Certains traits, çà et là, visaient à flatter l'orgueil impérial : « La disgrâce de Votre Majesté jette sur les personnes qui en sont l'objet une telle défaveur que je ne puis faire un pas sans en rencontrer les effets... Ce qui vous a donné le monde, c'est un souverain génie et, en fait d'observation du cœur humain, Votre Majesté comprend les plus vastes ressorts jusqu'aux plus délicats... Quand j'aimerais les chefs-d'œuvre des arts que la France doit aux conquêtes de Votre Majesté, quand j'aimerais ces belles tragédies, images de l'héroïsme, serait-ce à vous, Sire, de m'en blâmer? » Elle terminait en parlant de la « soumission » qu'elle devait au « monarque de la France ». Son second fils Albert se chargea de porter cette lettre à Fontainebleau. Matthieu de Montmorency en adressa une copie à madame Récamier, qui devait faire appuyer par la reine Hortense, son amie, la demande d'audience.

Auguste de Staël partit en même temps pour Paris, avec une autre lettre à l'adresse du duc de Rovigo. Cette lettre est doublement intéressante, par les détails qu'elle renferme et

par la réponse qu'elle provoqua. Elle est inédite; nous la citons intégralement d'après l'original :

« Monsieur le duc,

» J'ai remis à M. de Corbigny le premier et le deuxième volume de mon ouvrage à double. Le troisième n'étant pas encore imprimé a été saisi chez le libraire. Quant au manuscrit, je viens d'écrire pour qu'il me soit envoyé, à fin que je puisse le remettre à M. de Corbigny : il devient donc nécessaire que j'attende pour partir jusqu'à jeudi matin (4 octobre), jour de l'arrivée du courrier de Paris, pour délivrer mon manuscrit; j'ai l'honneur d'ajouter à cet acte d'obéissance quelques observations qui me paraissent dignes de l'attention de Votre Excellence.

» D'abord j'ai soumis mon livre à la censure volontairement, puisque dans l'étranger on me proposait de toutes parts de l'imprimer; je ne voulais donc pas y laisser une ligne qui pût déplaire au gouvernement. M. de Portalis m'a demandé des changements dans le 1[er] volume et *je les ai faits*. M. de Portalis a permis l'impression du 1[er] et du 2[e] volume : le libraire n'a tiré que d'après cette permission; faut-il que cet homme soit ruiné, et *il le sera*, parce qu'il s'est fié à la permission que lui a donné le directeur de la librairie? Et moi, quel tort puis-je avoir quand je viens en France pour être censurée par les ministres de l'Empereur et que je suis à la lettre ce qu'ordonne le décret sur l'imprimerie? Je sais que ce décret autorise les ministres à faire saisir les ouvrages même qui ont été censurés; mais un auteur qui se conforme à la marche prescrite peut-il être puni? Et que faire si le décret de l'Empereur ne peut servir de règle de conduite?

» Je ne vous dirai point, monsieur le duc, que six années de travaux, d'études et de recherches que je croyais utiles sont perdues en une minute : je suis accoutumée à souffrir; mais je vous demanderai s'il est possible qu'un livre sur la littérature allemande ne puisse pas être publié? S'il y a des changements à faire, qu'on me les dise. Si je puis sans altérer mon livre, je les ferai; mais ce travail est-il possible sur le grand chemin? Et voilà l'asile qui me reste, si Votre Ex-

cellence ne révoque pas l'ordre de me faire partir à l'instant. J'ai écrit à l'Empereur pour le supplier de m'accorder un moment d'audience à Fontainebleau : mon fils porte la lettre et je ne puis renoncer à l'espoir d'être entendue. Je suis restée cinq mois ici pour y suivre l'impression de mon livre, et ce n'est que depuis quatre jours que j'ai commencé mes préparatifs pour m'embarquer. Je ne connais guère que les conscrits qui puissent rejoindre l'armée en quarante-huit heures[1]; mais une mère de famille a besoin d'un peu plus de temps pour se préparer à un triste et long voyage. Votre Excellence ignore peut-être que les quarante lieues de Paris m'ont été accordées officiellement par les ministres et les préfets autorisés par les ministres : mes passeports en font foi. Je ne devais donc pas m'attendre à n'y être pas laissée en paix. Enfin je ne demande que le temps nécessaire pour s'embarquer, et s'il était possible, pour corriger à la hâte les changements qu'on voudrait me demander dans mon livre.

» Je supplie Votre Excellence de réfléchir un instant sur ma situation et d'y appliquer sa justice.

» Je suis avec respect, etc. »

Admis auprès du duc de Rovigo, Auguste de Staël reçut de lui une réponse verbale. Sans préciser ses griefs contre l'*Allemagne*, sans en citer une seule phrase, sans faire pressentir la suite qu'il entendait donner à la saisie opérée, le ministre insista sur l'omission irrespectueuse du nom de l'Empereur : « Ce n'est pas pour ce qu'elle a fait, mais pour ce qu'elle n'a pas fait qu'elle est punie. Comment! il y a trois ans que nous occupons l'Allemagne, et elle n'a pas dit un mot de nos victoires, pas un mot du héros qui nous gouverne! Pourquoi s'est-elle tue? L'État a besoin de ses talents; il faut aujourd'hui se prononcer pour ou contre... » Puis, après une digression inattendue contre les Prussiens, en qui il ne voulait voir que les vaincus d'Iéna, il ajouta que madame de Staël pourrait rester encore sept ou huit jours en France, mais que, passé ce délai, elle devrait s'acheminer soit vers la Suisse, soit vers les États-Unis.

1. Madame de Staël cite à peu près textuellement cette phrase dans un passage de la préface de *l'Allemagne*, où elle mentionne la lettre reproduite ici.

Sous le coup de cet accueil décourageant, Auguste de Staël gagna Fontainebleau, où il pensait seconder son frère, connaître au moins les effets de la lettre maternelle. Par cet appel direct à la justice impériale, madame de Staël avait cru assurer son succès, et elle s'était au contraire frappée elle-même. Napoléon, en voyant sa signature, s'exaspéra de nouveau contre cette correspondante déjà dix fois importune, qui lui écrivait comme lui-même eût écrit à un autre souverain, pour décider de la paix ou de la guerre. Il jeta au feu avec colère (ainsi avait-il déjà fait pour la *Valérie* de madame de Krudener) les volumes dont sa police lui avait une première fois infligé la lecture, et sans doute avec eux l'autographe de l'auteur. Apprenant la présence des jeunes de Staël à Fontainebleau, il leur fit savoir que non seulement ils n'obtiendraient pas d'audience, mais qu'ils seraient arrêtés s'ils demeuraient dans la ville. Enfin, d'une façon ou d'une autre (la preuve écrite ici nous manque), il notifia à Savary ses intentions définitives. Cette fois, il n'ajournait plus, comme trois jours auparavant, la publication de l'*Allemagne* avec la restriction de l'Index romain, moyennant corrections *(donec corrigatur)*, mais il condamnait le livre en bloc, sans phrases, sans appel, suivant une formule de même origine, en haine de l'auteur *(in odium auctoris)*. Il l'assimilait à ces élucubrations d'émigrés, sorties des presses de Londres ou de Leipzig qui, depuis vingt ans, plus ou moins ouvertement, dénigraient la patrie française : il estimait les exilés incapables, par passion ou simplement par situation, de comparer exactement ce qui les entoure avec ce qu'ils ont perdu. De même que le Directoire avait détruit exemplaire par exemplaire la *Théorie du pouvoir* de de Bonald, il déclarait l'*Allemagne* mort-née, pensant ainsi étouffer, avec des théories littéraires suspectes, des aspirations politiques inconciliables avec son système tel qu'il semblait se consolider en 1810.

Le 3 octobre, lorsqu'il écrivit sa célèbre lettre, le duc de Rovigo connaissait certainement le revirement survenu dans la pensée de l'Empereur. Il y paraît, en effet, répondre et à la lettre adressée à Fontainebleau et à celle qui lui a été remise. Après un bref accusé de réception, il signifie, sans le motiver, un ordre de départ à date déterminée

vers l'Atlantique ou le Léman. Un rapport de Corbigny lui est arrivé le matin même, où il est question d'excuses présentées par Schlegel à ce fonctionnaire sur le silence gardé dans *l'Allemagne* envers l'Empereur ; il s'empresse d'affirmer que son maître n'est nullement affecté de ce silence. Il a dit récemment tout le contraire à Auguste de Staël, peu importe ; s'il se rétracte ainsi, c'est sans doute par obéissance. Une inspiration étrangère, supérieure, se trahit encore dans les phrases suivantes : « Il m'a paru que l'air de ce pays-ci ne vous convenait point, et nous n'en sommes point encore réduits à chercher des modèles chez les peuples que vous admirez... Votre dernier ouvrage n'est pas français... » Il ajoute aussitôt, en bon subordonné qui couvre son chef : « C'est moi qui en ai arrêté l'impression », mais il continue à se taire sur le sort définitif du livre ; il ne laisse pas deviner si, après l'avoir mis au secret, il le livrera à la destruction. Madame de Staël a si bien vu que ces dernières phrases partent de haut, qu'elle a spécialement dirigé contre elle sa réfutation, à la suite de la lettre intégralement insérée dans la préface ultérieure de son livre.

La double sentence ainsi libellée contre l'auteur de *l'Allemagne* et l'exilée en rupture de ban, le duc de Rovigo fit connaître à Corbigny combien l'Empereur blâmait son défaut de zèle et l'insuffisance de ses services. Enfin, il prescrivit au directeur général des postes d'arrêter au passage et de lui communiquer toutes les lettres adressées à madame de Staël, afin que lui-même pût remplir « entièrement... les intentions de Sa Majesté ».

LÉONCE PINGAUD

*(La fin prochainement.)*

# LA RÉORGANISATION

DE

# L'ÉCOLE NORMALE

Le public connaît l'École Normale, « la maison de la rue d'Ulm ». Il a lu les lettres de Taine et de Sarcey, peut-être aussi certains articles de Becque et certains romans d'Abel Hermant. Il s'intéresse à cette pépinière de professeurs parce qu'elle a toujours fourni autre chose que des professeurs, parce qu'elle a envoyé dans la littérature, la science, le journalisme, la politique et l'Église toute sorte d'hommes distingués : Jules Lemaître, Jaurès et monseigneur Perraud sont des Normaliens ; et nos morts sont, avec Taine et Sarcey que je viens de nommer, About, Challemel-Lacour, Burdeau, Pasteur, et combien d'autres !

C'en était assez pour que le décret du 11 novembre qui réorganisait l'École Normale fît du bruit ailleurs que dans le monde des professeurs : les journaux de droite et de gauche s'en sont occupés comme d'une actualité intéressante pour tous leurs lecteurs, entre la grève d'Armentières et les dossiers de l'affaire Humbert. Mais — excepté un article de M. Lavisse et quelques lettres et interviews — ce que les journaux ont

publié ne contient guère que les doléances sentimentales d'anciens normaliens ayant la nostalgie de nos vingt ans. Je suis moi-même un Normalien ; j'ai vécu dans l'École ma lointaine jeunesse, je lui dois le meilleur de ce qui est en moi. Cependant je crois inutile d'inscrire ici mes sentiments et mes souvenirs. Le public se demande ce que veut dire le décret ; il n'a qu'une idée vague du régime intérieur de l'École que la réforme touche, et des conditions générales de l'enseignement public qui l'ont nécessitée. C'est là-dessus que je voudrais apporter quelques éclaircissements. Je le ferai avec l'impartialité d'un homme qui a le grand honneur d'appartenir à la fois à la Sorbonne et à l'École Normale, et qui, dans son attachement à l'une et l'autre institution, ne saurait pourtant oublier qu'elles ne sont après tout que les serviteurs d'un grand intérêt public, l'éducation nationale.

Le décret du 11 novembre décide en substance que l'École Normale sera réunie à l'Université de Paris : non point pour y être absorbée et disparaître, mais pour y faire fonction d'organe principal. Les Normaliens seront, avec les boursiers, étudiants de l'Université de Paris, dans la poursuite d'une culture scientifique ; et les boursiers seront, avec les pensionnaires de la rue d'Ulm, membres de l'École Normale, pour la préparation d'une capacité pédagogique. Deux questions qui s'étaient posées de façon urgente en ces dernières années reçoivent ainsi leur règlement : 1° celle des rapports entre l'Ecole Normale et l'Université de Paris ; 2° celle de la préparation professionnelle des maîtres de l'enseignement secondaire.

***

L'École Normale, créée par la Convention, ne fut organisée que sous l'Empire, par le décret du 17 mars 1808. On y lisait ceci :

ART. 110. — Il sera établi un pensionnat normal, destiné à recevoir jusqu'à trois cents jeunes gens qui y seront formés à l'art d'enseigner les lettres et les sciences.

Art. 113. — Ces aspirants (les élèves du pensionnat normal) suivront les leçons du *Collège de France*, de l'*École polytechnique* et du *Muséum d'histoire naturelle,* suivant qu'ils se destineront à enseigner les lettres ou les divers genres de sciences.

Art. 114. — Les aspirants, outre ces leçons, auront dans leur pensionnat des répétiteurs choisis parmi les plus anciens et les plus habiles de leurs condisciples, soit pour revoir les objets qui leur seront enseignés dans les écoles spéciales ci-dessus désignées, soit pour s'exercer aux expériences de physique et de chimie, et pour se former à l'art d'enseigner.

Le règlement du 10 mars 1810, selon lequel fonctionna d'abord l'École Normale, tenait compte de l'organisation récente des Facultés, et c'était là qu'il envoyait les normaliens étudier :

Art. 50. — Les élèves prennent leurs inscriptions sous trois professeurs de la Faculté des lettres ou des sciences, suivant leur destination.

L'enseignement du dehors se complétait d'ailleurs toujours par un enseignement du dedans.

Art. 57. — Outre les leçons des professeurs des Facultés, il y a des conférences dont le conseiller-chef de l'École Normale détermine le nombre, la durée, l'objet et le mode.

On voit que, dès l'origine, l'École Normale était annexée aux établissements d'enseignement supérieur, plus précisément en 1810 aux Facultés. Ce lien au cours du XIXe siècle se rompit ; et il est aisé de comprendre comment cela se fit.

On sait de quelle misérable vie ont vécu nos Facultés jusque vers 1880. Des cours sans auditeurs, des professeurs fatigués et indolents, çà et là un homme de talent, spirituel ou éloquent, qui remplissait la salle des cours une fois la semaine de dames et de gens du monde venus là comme au théâtre ou au sermon, ou, si l'on veut, pour écouter la leçon comme on feuillette l'article de la *Revue des Deux Mondes ;* parfois encore un professeur ambitieux ou passionné

qui traitait, sous le titre de leçons de littérature, d'histoire et de philosophie, ou touchait par des allusions adroites certaines questions brûlantes de l'actualité politique, sociale ou religieuse, et qui attirait la foule autour de sa chaire jusqu'à ce que l'autorité fermât le cours : voilà en quelques mots l'histoire des Universités sous les gouvernements monarchiques au XIX^e^ siècle. Les Facultés servaient quelquefois les idées libérales ; quelquefois elles amusaient délicatement la bonne compagnie : mais la haute culture spéciale, la science, qui étaient leur objet propre et leur raison d'être, en général elles ne s'en occupaient pas.

On s'en occupait à l'École Normale. Le huis clos, dans les bâtiments vermoulus du vieux collège du Plessis, puis derrière les murs de la toute neuve maison de la rue d'Ulm, la petite vie claustrale, l'activité silencieuse et discrète, tournèrent au profit de la liberté intellectuelle et du développement scientifique. Malgré les directeurs et les surveillants qu'envoyait ou la Restauration ou le second Empire, quelquefois sous leur regard complaisant, à travers toutes les alertes et toutes les réactions, l'esprit de libre critique eut un asile à l'École Normale, et ce fut avec le Muséum, avec le Collège de France, un foyer actif de pensée philosophique ou scientifique. On pouvait tout dire, tout essayer dans l'intimité des salles de conférences et des salles d'études. L'insuffisance des leçons publiques des Facultés obligea les *répétiteurs* ou *maîtres de conférences* de l'École à fournir une science plus substantielle. Leurs auditeurs, l'élite de la jeunesse instruite, curieux de tout, surexcités par la vie en commun et le choc continuel des esprits, se sentant sous l'abri de leur clôture une liberté illimitée de chercher et d'étudier, exigeaient de leurs maîtres un enseignement de plus en plus élevé. L'École devint ainsi, selon le mot de M. Lavisse, une petite, mais une véritable Université. Elle fit vraiment sa fonction d'Université en essaimant hors du professorat, en jetant dans tous les sentiers de la vie intellectuelle ou civique une foule d'intelligences nourries chez elle de haute science et de fortes spécialités.

Mais voici que, vers 1880, les Universités renaissent. La troisième République rend l'être à ces fantômes : la démocratie ne se défie pas de la science, elle en a besoin. Dans les

amphithéâtres publics, dans les salles et laboratoires accessibles à tous les étudiants, on va travailler à la formation de l'esprit scientifique, au développement de la science. Le temps de la stricte clôture est passée : la libre recherche va se poursuivre au grand jour. Que va faire l'École Normale ? Que va-t-elle devenir ?

Il semble que son rôle était de revendiquer sa place dans l'Université de Paris renaissante, que ceux qui l'aimaient auraient dû réclamer pour elle un lien qui n'était pas une chaîne.

Elle était forte et prospère : rien n'existait, tout était à créer, ou presque, dans l'Université. Elle pouvait devenir le noyau, le centre de l'organisation nouvelle. On préféra pour elle une indépendance, qui, sous l'honneur apparent de ne relever que du ministre, la laissait, en réalité, soumise à l'arbitraire ministériel et ne la faisait pas participer aux libertés universitaires.

Il arriva que la jeune Université, ne pouvant se développer autour de l'École Normale, se développa contre elle ; et la belle indépendance dont se glorifiait notre École lui créa de jour en jour une certaine difficulté de vivre. Voici pourquoi.

Tant que l'École Normale n'eut à côté d'elle que l'Université morne et solitaire des régimes monarchiques, seule ou presque seule elle fournit des agrégés et des docteurs, c'est-à-dire que l'élite du corps universitaire se recruta par elle. Les rares agrégés qu'elle n'avait pas faits étaient des professeurs âgés déjà, qui, après avoir longtemps enseigné, avec plus de capacité pratique que de culture scientifique, décrochaient ce titre, et retournaient dans leurs provinces bénéficier des avantages que procurait l'agrégation. C'était comme les officiers sortis des rangs dans l'armée, avant qu'on eût créé l'école de Saint-Maixent.

Mais l'Université se mit à faire des agrégés et des docteurs. Elle en fit si bien que l'unité de recrutement du corps universitaire fut menacée dangereusement. Le tableau qui suit le fera mieux comprendre que n'importe quel discours. Il présente les résultats des agrégations pendant les quatre dernières années ; on y verra comment les places mises au

| | 1900 | | | 1901 | | | 1902 | | | 1903 | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | Nombre de places mises au concours | Normaliens et anciens Normaliens reçus | Élèves de la Sorbonne reçus | Nombre de places mises au concours | Normaliens et anciens Normaliens reçus | Élèves de la Sorbonne reçus | Nombre de places mises au concours | Normaliens et anciens Normaliens reçus | Élèves de la Sorbonne reçus | Nombre de places mises au concours | Normaliens et anciens Normaliens reçus | Élèves de la Sorbonne reçus |
| Lettres. . . . . . | 16 | 7 | 9 | 16 | 7 | 8 | 16 | 5 | 11 | 12 | 6 | 16 |
| Grammaire. . . . | 15 | 5 | 4 | 14 | 1 | 5 | 13 | 5 | 2 | 12 | 3 | 7 |
| Histoire . . . . . | 10 | 7 | 1 | 10 | 1 | 7 | 10 | 5 | 5 | 13 | 6 | 7 |
| Philosophie. . . . | 8 | 2 | 5 | 7 | 3 | 3 | 6 | 5 | 1 | 7 | 3 | 3 |
| Allemand. . . . . | 7 | 3 | 2 | 6 | 0[1] | 6 | 6 | 1 | 3 | 7 | 1 | 3 |
| Anglais . . . . . | 6 | 2 | 5[2] | 6 | 1 | 2 | 5 | 0[1] | 4 | 6 | 0[1] | 5 |
| Mathématiques . . | 8 | 4 | 0 | 10 | 6 | 3 | 12 | 9 | 3 | 12 | 8 | 1 |
| Sciences physiques. | 8 | 3 | 3 | 8 | 2 | 3 | 8 | 6 | 2 | 10 | 3 | 1 |
| Sciences naturelles. | 3 | 2 | 1 | 3 | 1 | 2 | 3 | 2 | 1 | 3 | 1 | 2 |
| Nombre total d'agrégés. . . | 81 | 35 | 30 | 80 | 22 | 39 | 79 | 38 | 32 | 82 | 31 | 35 |

1. L'École ne présentait pas de candidats.

2. Il est paradoxal que 2 Normaliens + 5 Sorbonnards fassent *6* agrégés et non 7. Probablement un des candidats reçus a été revendiqué par les deux maisons, ayant étudié dans l'une et dans l'autre. Cela a pu se rencontrer aussi d'autres fois. En général pourtant, les chiffres représentent des individus distincts.

concours se sont réparties entre la Sorbonne et l'École Normale [1].

Il faudrait ajouter au tableau que l'Université de Paris a fait recevoir un candidat à l'agrégation d'espagnol en 1901, un autre à l'agrégation d'italien en 1902, pour deux places offertes dans chaque concours. L'École ne connaît pas les langues du midi de l'Europe. Les langues allemande et anglaise n'y sont officiellement connues que comme instruments scientifiques : la section des langues vivantes, en vue de l'agrégation et du professorat, n'existe que par la bonne volonté du directeur et de l'administration supérieure.

Pour avoir le droit de tirer de ce tableau des conclusions favorables ou défavorables soit à l'École Normale soit à l'Université, il faudrait considérer le rapport du nombre des candidats reçus au nombre des candidats présentés. Je n'ai ici qu'à enregistrer les résultats. Autrefois les Normaliens se présentaient seuls avec un lien et un esprit de corps. Maintenant, voici deux maisons voisines et rivales, qui envoient deux corps au concours, à la bataille. Et justement le nombre des candidats sérieux a augmenté, le nombre des places est resté le même et parfois a diminué : la concurrence est devenue plus âpre. Ce qu'une concurrence exaspérée peut avoir de fâcheux, il ne faut pas être grand psychologue pour le deviner. Est-il bon qu'elle se soit compliquée, et qu'à la concurrence individuelle, suite nécessaire de l'institution du concours, se soit ajoutée une concurrence collective, véritable lutte de classe? Pour répondre à cette question, il suffit de lire les journaux au mois de juillet, quand les épreuves écrites de l'agrégation viennent d'avoir lieu.

— Mais, après le concours, tout s'oublie. Il ne reste pas de traces de la rivalité. — On nous l'assure, je le souhaite. Mais qui garantit qu'il en sera toujours ainsi? Ne peut-on pas prévoir qu'il n'en sera pas toujours ainsi? Qui paierait les frais de cette division du personnel en coteries rivales? l'en-

1. Je dois les chiffres concernant l'École Normale à l'obligeance du surveillant général, mon ami Paul Dupuy. Je prends les chiffres relatifs à la Sorbonne dans les rapports des doyens des Facultés; ceux de 1903 m'ont été communiqués par les secrétaires des Facultés, que je prie d'en recevoir mes remerciements.

seignement public, les lycées, les élèves. Quand le mal aura éclaté, il sera trop tard pour y remédier.

Il était donc très sage de rassembler en un seul corps d'étudiants les Normaliens et les boursiers d'agrégation de l'Université de Paris. Si l'Université s'enrichit ainsi d'une petite élite d'étudiants, le nombre des Normaliens sera doublé, peut-être plus que doublé. A la centaine d'internes qui vivent dans la maison de la rue d'Ulm, des externes s'ajouteront. La communauté d'habitudes, la camaraderie adouciront l'âpreté des rivalités. Il n'y aura plus des Sorbonnards et des Normaliens : les Normaliens étant Sorbonnards, et les Sorbonnards Normaliens, il n'y aura plus entre eux, comme autrefois, que l'inoffensive concurrence individuelle qui ne laisse pas de traces ; et ce ne sont pas les petits pelotons des candidats des Universités de province, ni les candidats indépendants, qui menaceront l'unité reconstituée du recrutement des professeurs agrégés.

***

Si l'opération du décret s'était bornée là, il aurait été utile : voici ce qui le fait nécessaire. L'annexion de l'École Normale à la Sorbonne a fourni le moyen d'assurer la préparation professionnelle des maîtres de l'enseignement secondaire, du moins de ceux qui étudient à Paris pour l'agrégation.

Quelques personnes sourient encore à ce mot de préparation professionnelle : de la *pédagogie* ! mot barbare, phrases vides, fantaisie administrative, manie des nouveautés, influence en haut lieu des *pédagogues*. Mais qu'on regarde hors de France : dans tous les pays qui constituent aujourd'hui le monde civilisé, une crise de l'enseignement secondaire s'est déclarée, et, dans tous ces pays aussi, un des remèdes qu'on a vus a été de donner aux maîtres une meilleure préparation professionnelle. Partout on s'est demandé ce qu'elle devait être ; et, à travers toutes les différences d'idées et d'organisations que nous révèlent les livres de M. Langlois, de M. Chabot, et de mademoiselle Dugard, il me paraît bien

qu'on est tombé d'accord que le pire système était d'envoyer de malheureux jeunes gens, suffisamment savants, et totalement ignorants de l'art d'enseigner, faire leurs expériences aux dépens des enfants qu'on leur confie.

C'est pourtant ce que chez nous demandent ceux qui vont répétant qu'*en forgeant on devient forgeron*. Mais à mal façonner une masse de fer, il n'y a pas grand dommage. Quand on forge des esprits, il faut en gâter le moins possible : l'opération manquée ne se recommence pas. Et puis, ce vieux proverbe, c'est la sagesse d'un monde disparu. La caractéristique de notre temps, c'est le mouvement qui partout met la méthode à la place de l'empirisme : l'agriculture, l'industrie, tous les métiers demandent à la science des moyens plus sûrs et plus économiques d'aller à leur but ; pour les ouvriers manuels, l'apprentissage imitatif d'autrefois cède la place de plus en plus à des écoles où la théorie inspire une pratique rationnelle qui la contrôle. Ceux qui nous font le conte du *bon forgeron* sont des gens qui se sont endormis aux environs de 1840.

— Mais l'École Normale n'a-t-elle donc pas toujours fourni des professeurs excellents ? Si les meilleurs maîtres sont venus de chez elle, n'est-ce pas qu'elle les formait bien ? — Il est très vrai que le règlement de 1810, le règlement de 1830 lui faisaient une loi de tourner ses élèves dans les derniers temps de leur séjour vers l'art d'enseigner. Selon le règlement de 1810, ils devaient aller dans les lycées « remplir les fonctions de professeurs, successivement et en commençant par les classes inférieures ». En 1830, on leur dit de se faire la classe entre eux, de jouer à la classe. En 1838, on enjoint aux élèves de troisième année d'aller, pendant six ou huit semaines, « assister et participer dans les collèges royaux de Paris, sous la direction des professeurs, aux classes correspondantes... à l'agrégation à laquelle ils se destinaient[1] ».

Je ne sais si jamais ces règlements eurent une application sérieuse. Il me paraît certain que dès le milieu du XIX[e] siècle, les Normaliens étaient plus préoccupés de leur culture personnelle, des hautes questions esthétiques, philosophiques et

1. P. Dupuy, *L'École Normale de l'An III*, 1895 p. 237.

sociales que de l'idée d'une classe à faire. Les lettres de Taine et de Sarcey nous renseignent là-dessus. Nombreux furent les brillants agrégés qui acceptèrent l'ennui des quinze ou vingt petits Bretons, Champenois ou Auvergnats à dégrossir, comme la charge correspondante au traitement alimentaire dont ils avaient besoin pour réaliser en paix leurs projets littéraires ou scientifiques. D'ailleurs — par l'effet d'une loi que M. Langlois a dégagée curieusement — à mesure que les Normaliens s'adonnèrent davantage au travail scientifique, leur souci professionnel diminua d'autant ; et tous les règlements n'y firent rien. L'apprentissage de six ou huit semaines dans un lycée de Paris se réduisit à quinze jours : quinze jours de détente et de repos pour les élèves, auxquels, selon les temps, le Normalien apporta Stendhal, Victor Hugo, Labiche ou Tolstoï.

Cependant, jusque vers 1870 ou 1880, le type de lettré ou de savant que fabriquait l'École Normale était assez adapté, sinon aux besoins, du moins aux usages de l'enseignement secondaire. Qu'un professeur sût être spirituel et vivant dans les lettres, clair et aisé à suivre dans les sciences, qu'il sût tenir sa classe, si avec cela il obtenait chaque année des succès au concours général ou aux grandes Écoles, sa réputation de bon, de grand professeur était faite. Son détachement même, lorsque ses travaux scientifiques lui faisaient voir de loin sa classe, était pour l'élite un exemple, un stimulant ; il marquait aux jeunes les sentiers à suivre, les sentiers du talent et de la gloire. On ne se demandait pas ce qu'il faisait de la masse de la classe, des médiocres, des cancres, et s'ils n'étaient pas plus médiocres et plus cancres, en sortant des mains de l'homme éminent.

L'enseignement secondaire s'est éveillé et a senti le besoin de se réformer. Il s'est reconnu un devoir envers tous les enfants qu'on lui remet, une obligation d'élever la masse, au lieu de continuer à faire la sélection des capacités. Pour cette tâche, le type du brillant professeur d'autrefois, celui même de savant solide qu'on a ensuite fabriqué, se sont trouvés insuffisants : tout le talent de l'un, toute l'érudition du second ne leur font pas deviner l'art qu'un instituteur sait mettre en œuvre, parce qu'il l'a appris. Car, d'autre part, la pédagogie

pratique avait fait de grands progrès, au XIXe siècle, hors de France, et, en France même, dans l'enseignement primaire. L'enseignement secondaire pourrait-il s'obstiner à méconnaître ces progrès, à n'en pas profiter?

L'École Normale n'est pas en cause particulièrement : ce qu'elle n'a pas fait, les Universités ne l'ont pas fait davantage. Ce n'est que d'hier qu'elles se sont préoccupées de cette question ; et alors l'École Normale s'y est intéressée aussi.

Mais le développement même des Universités l'avait engagée plus avant encore dans la recherche de la science. Pendant les vingt dernières années du XIXe siècle, il y eut, pour les jeunes Universités, une grande demande de professeurs d'enseignement supérieur. On renouvela le personnel ; on l'augmenta. A côté des titulaires et des chargés de cours, des maîtres de conférences s'installèrent. La possibilité d'entrer dans une Faculté, après un court passage, ou sans passage du tout à travers l'enseignement secondaire, donna naturellement aux Normaliens une forte tentation de s'y destiner dès l'École. Ils s'y sentaient d'ailleurs mieux préparés qu'à faire une classe. Puis, à l'attraction ancienne de l'École d'Athènes, des fondations successives ajoutèrent, celles de l'École de Rome, des bourses d'études à l'étranger ou à Paris, de l'Institut Thiers, des bourses de voyage autour du monde. Tout cela finit par distraire une forte proportion du nombre des Normaliens, et détourna leurs esprits de plus en plus des tâches modestes et lourdes du lycée. Rien à l'École ne les rappelait, que ce stage de quinze jours, une comédie.

L'École, en fait, donnait pourtant toujours beaucoup de professeurs à l'enseignement secondaire. Son directeur et ses maîtres de conférences ne sont pas restés ignorants ni indifférents, devant la nécessité chaque jour plus visible d'enseigner à leurs élèves le métier qu'ils auraient à faire. Le décret rend possible ce qu'avec leurs seuls moyens ils ne pouvaient exécuter. D'autre part, il décharge l'Université d'une besogne qui n'était pas la sienne, et qu'elle ne pouvait entreprendre sans dévier de sa vraie destination. Les circonstances l'avaient conduite à faire des professeurs : mais son rôle est de faire, sinon des savants, du moins des ouvriers de la science. En recevant en elle l'École Normale, en lui confiant la prépara-

tion professionnelle de ceux de ses étudiants qui se destinent à l'enseignement, l'Université se rend toute à sa fonction propre. L'Université, atelier scientifique ; l'École Normale, séminaire pédagogique : les étudiants s'initiant chez l'une aux méthodes de la science, dans l'autre à l'art d'enseigner : voilà les choses rétablies en leur juste rapport, l'harmonie au lieu de l'incohérence.

Trois choses sont nécessaires à un professeur, comme le dit l'exposé des motifs, « l'initiation scientifique, la culture générale dans un ordre déterminé de connaissances, enfin l'apprentissage du métier ». L'initiation scientifique, c'est l'affaire des deux premières années d'études ; les Normaliens la recevront de l'Université, et un diplôme, sans concours, l'attestera. Mais un professeur n'est pas un homme de laboratoire : il faut qu'il puisse se séparer de sa bibliothèque, de ses répertoires, de ses fiches ; qu'il ait un *fonds de réserve* suffisant pour parer à tout l'imprévu d'une classe vivante, rectifier immédiatement une réponse d'élève, satisfaire tout de suite à une question. Pour se tenir ainsi constamment au-dessus de son travail, il lui faut, dans la matière qu'il enseigne et dans les matières limitrophes, un savoir général qui s'acquerra au cours des deux années de travail scientifique, et se perfectionnera dans la troisième année. Ce savoir général, cet *acquis* sera constaté par le concours, l'agrégation actuelle, mais simplifiée, allégée de toute sa partie scientifique.

Il restera du temps dans cette troisième année pour les études et exercices professionnels. Des cours théoriques ne suffisent pas : on peut *savoir* la pédagogie et être un mauvais pédagogue. Cependant il y a une certaine quantité de savoir théorique qu'il faut posséder. Qu'est-ce que l'enseignement public ? Quel est son but, sa direction, au moment où moi, débutant, je lui apporte ma coopération ? Qu'est-ce qu'un lycée, dont je vais être un rouage ? Quelles sont, pour mon enseignement, les méthodes éprouvées ? leur sphère d'efficacité ? les précautions à prendre dans leur maniement ? Qu'est-ce qu'un enfant, un adolescent ? non pas ce radotage de la psychologie de l'enfance qui ne sert à rien, non pas l'esprit de l'enfant que je connaîtrai vite, si j'observe ; mais

son corps que je ne connais pas, que si longtemps l'Université n'a pas soupçonné, et à qui elle n'a demandé en ses classes que de s'anéantir momentanément dans l'immobilité. Quel est le développement de l'enfant de douze à dix-huit ans? ses phases, ses crises, les signes physiques et, surtout intellectuels et moraux, des états physiologiques et pathologiques? Ainsi, histoire de l'enseignement en France au XIXe siècle — organisation d'un lycée — méthodes spéciales des divers enseignements — notions sommaires de physiologie et de pathologie de l'enfance et de l'adolescence : sur chaque matière, quelques leçons substantielles, concrètes, chargées de faits et d'observations. Il s'agit moins de construire dans les esprits un dogmatisme pédagogique, que de les avertir, de leur donner le sentiment juste des difficultés, et de la sorte d'expérience qu'il leur importe d'acquérir.

Mais le principal est de commencer cette expérience, pour qu'ils n'aient plus, abandonnés à eux-mêmes, qu'à la développer dans la même direction. Rien ne vaut l'apprentissage réel. Ouvrir une école annexe à côté de l'École Normale, ce n'était pas possible. Imposer aux agrégés un stage professionnel après l'agrégation, une année encore après les années d'Université et d'École, c'était cruel. Restait donc de placer le stage avant l'agrégation, dans la troisième année. Mais non plus ce stage ridicule qui consistait à dire aux jeunes gens : « Vous ne savez rien du métier ; on va vous mettre sur le dos le fardeau le plus lourd, une grande classe de Paris. Vous ne savez pas diriger des élèves : en voici quarante ou cinquante que vous n'avez jamais vus. L'art est long : on vous donne quinze jours. » Désormais les Normaliens seront attachés par groupes de trois ou quatre aux meilleurs professeurs. Pendant le semestre d'hiver, ils viendront une fois ou deux dans la semaine assister aux classes ; ils observeront les méthodes ; ils connaîtront les élèves. Puis on leur confiera la direction d'un exercice ; ils pourront suivre le mouvement de la classe, conférer avec le maître qui les initiera. Celui-ci leur demandera leurs observations et leur fera les siennes : ce n'est pas une routine qu'il s'agit de surprendre, c'est une expérience réfléchie qu'il faut former. Tout à la fin du semestre, le novice aura la direction totale d'une classe.

Nos agrégés, après cet apprentissage où toutes leurs leçons théoriques s'illustreront, ne sauront assurément pas tout le métier : ils en sauront assez pour l'apprendre vite, et sans trop froisser les cerveaux et les consciences de nos enfants. On ne peut rien désirer de plus.

***

En présence de tant d'avantages, qu'objectera-t-on au décret? — L'École ancienne a produit tant de gens distingués ! — Oui, et, parmi les plus distingués, ceux-là mêmes qui la réforment. Et elle en produira encore, je l'espère, qui vaudront leurs aînés.

— Mais cette petite vie cloîtrée et studieuse était si douce ! La paix de la cour centrale, le glissement mélancolique des poissons rouges dans le bassin silencieux, l'intimité des chambres d'étude, les bonnes causeries amicales, les flâneries actives, les discussions enfiévrées et cordiales qui tendaient tous les esprits, ce frottement continuel de tant d'âmes jeunes que l'internat obligeait à écouler toute leur vigueur dans l'activité idéaliste : tout cela, c'était l'École d'autrefois. — Je le sais ; j'en ai joui. Mais pourquoi ne serait-ce pas l'École de l'avenir? Elle aura deux cents élèves, ou plus, au lieu de cent. Et après? Croit-on que ces « cent » formassent un seul groupe amical? Ces cent, c'étaient quinze ou vingt petites chapelles, d'étroites sociétés d'amis qui avaient chacune leur foyer, tel coin de cour, telle chambre sous les toits. Il y aura trente ou quarante petites sociétés, voilà tout, et chaque individu aura la même vie, emportera les mêmes souvenirs que nous idéalisons aujourd'hui.

— Mais on porte atteinte à ce qui a fait la grandeur de l'École : elle était avant tout un laboratoire de haute culture spéciale, un séminaire scientifique. — Voilà la forte et grave objection. Elle n'est pas juste. De tous ceux qui veulent fonder l'éducation nationale sur la science, il n'en est pas un qui ne comprenne que l'esprit de l'enseignement secondaire doit s'alimenter aux sources qu'ouvre l'enseignement supé-

rieur. Détourner les futurs agrégés du travail scientifique, c'est pécher contre la science, mais plus encore contre la démocratie. Car tout ce que les méthodes rationnelles et le goût de la libre recherche perdront de terrain, l'autorité, le dogme, les routines aveugles et machinales le regagneront.

Mais on ne touche pas à l'École Normale de ce côté; ou l'on n'y touche que pour l'améliorer. Si en effet, par le travail des élèves et des maîtres, elle était devenue un admirable séminaire scientifique, son organisation ne répondait pas tout à fait à cette destination, et gardait l'empreinte très nette du caractère professionnel. La distribution des élèves à l'intérieur se faisait, non selon l'intérêt du travail scientifique, mais selon le plan que dessinait l'enseignement secondaire. Parce que, dans les lycées, les classes de lettres étaient faites par un professeur qui enseignait les trois langues, grecque, latine et française, il y avait à l'École une section de lettres où hellénistes, latinistes et étudiants en français étaient mêlés. Jamais ces trois disciplines ne séparaient leurs auditeurs. D'où il arrivait, certaines années, que telle de ces disciplines, parmi ces auditeurs, ne comptait pas un seul véritable étudiant. En revanche, la littérature française, liée aux littératures latine et grecque, était séparée de la grammaire française, qui était unie aux grammaires latine et grecque : le futur historien de la littérature française était dispensé d'étudier spécialement la grammaire et la langue françaises. Cela, parce que, dans les lycées et à l'agrégation, la grammaire et les lettres sont deux compartiments séparés. Pour un « séminaire scientifique », ce plan est paradoxal.

De plus, l'École, ayant grandi pendant la léthargie de l'enseignement supérieur, s'était habituée à vivre de ses seules ressources, à tout faire par ses propres moyens. Elle enseignait à ses élèves tout ce qu'ils avaient à savoir : ce qui se faisait au dehors ne l'intéressait pas. Sans doute, depuis longtemps, le libéralisme de la direction, la curiosité des élèves corrigeaient le vice du règlement. Gaston Paris a eu des élèves normaliens. Un Normalien, dès l'École, s'est préparé à enseigner le chinois. Mais l'idée subsistait toujours que l'École Normale devait tout fournir aux Normaliens. Quand on a senti le

besoin de la paléographie ou de l'histoire de l'art, au lieu d'envoyer les jeunes gens aux laboratoires où ces sciences se cultivaient, on a fait venir des professeurs du dehors, et l'on a installé dans la maison de minces conférences, pour ne pas rompre la clôture.

Le décret du 11 novembre répare ces inconvénients. Plus nombreux, les Normaliens fourniront des ouvriers à toutes les disciplines. Puis, l'état de fait qui s'était établi deviendra un état légal. L'École, partie de l'Université, usera par devoir de tous les moyens de l'Université. Elle ne tolérera plus, elle commandera que ses élèves fréquentent, chacun selon sa vocation, tous les laboratoires, tous les ateliers scientifiques de Paris. Sous l'œil, avec le conseil de la direction et des maîtres, chacun d'eux déterminera son type de culture; et, pour le réaliser, on l'enverra partout où il trouvera un enseignement approprié, non à l'Université seulement, mais au Collège de France, à l'École des hautes études, au Muséum, à l'École du Louvre, à l'École des chartes, aux cours de la Bibliothèque nationale, et même — pourquoi pas, s'il est besoin? — à l'École des Langues orientales. La tolérance d'autrefois sera la règle de demain. Dans les deux années qui seront réservées pour le travail scientifique, le temps ne manquera pas.

— Mais c'est à l'Université, non plus à l'École, que cette culture scientifique se prendra. — Sans doute, mais qu'importe le local, et de quelle chaire descend la science? Une seule chose importe, avec la compétence du maître, c'est l'activité, l'appétit scientifique des étudiants. Là est et sera la force de l'École.

La vie intérieure y sera-t-elle moins intense, l'échange intellectuel moins actif, parce que la culture sera plus diversifiée, parce qu'il se sera formé une variété plus grande de types intellectuels? Il est donc juste de dire que, loin d'avoir affaibli les études scientifiques des Normaliens, en les faisant dériver de leur source naturelle, l'Université, le décret récent les facilite, les renforce, les complète, en élargit le champ. De quoi pourrait-on se plaindre? De ce qu'il y aura un plus grand nombre d'appelés? Est-ce là un sujet de plainte?

*
* *

Donc, concentration du travail scientifique à l'Université, concentration des études professionnelles à l'École Normale, et, par là, suppression d'un dualisme qui pouvait devenir un antagonisme, organisation d'une efficace préparation pédagogique, facilités données au travail scientifique : voilà les plus clairs résultats, ou, si l'on veut, puisque l'application reste à régler, les plus claires intentions de la réforme qu'on vient d'opérer. Elle était nécessaire. Elle sera bonne, si toutes les bonnes volontés s'unissent pour en réaliser les conséquences, comme elles se sont trouvées d'accord pour en adopter les formules.

GUSTAVE LANSON

# L'APPRENTIE[1]

## VI

### CÉLINE S'EN VA

Désormais, les trois femmes sont seules. La triste prévision de la mère aux jours du siège de Paris s'est réalisée point par point. Le chef de famille ne lui a été d'aucun secours, est tombé, lui aussi, comme ses fils, sous les coups d'on ne sait quelle secrète fatalité, avec cette différence qu'il a, on peut le dire, cherché son sort. Justin et Jean, au contraire, ont obéi à une puissance plus forte que leur volonté, à tout un ensemble de circonstances qu'ils n'avaient pas créées, qui disposaient d'eux, malgré eux, malgré tout. Ils avaient gardé l'idée qu'ils remplissaient leur devoir en obéissant au destin. Mais le pauvre père Pommier, s'était-il laissé assez opprimer et vaincre! Un verre après un autre verre, c'était toute son histoire. La vapeur corrosive qui montait tous les jours à son cerveau avait fini par faire le trou d'où s'étaient enfuies sa raison et sa vie.

Était-ce possible! S'abandonner de la sorte, ne pas se défendre davantage, ne pas même essayer de résister! C'était à croire qu'il l'avait fait exprès, qu'il avait décidé de se détruire, de s'en aller, d'abandonner là sa femme et ses deux filles! Et pourtant, non! on voyait bien qu'il n'avait pas voulu

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 novembre.

son sort, qu'il subissait un mauvais instinct, et qu'il enrageait de se faire ainsi du mal, mais qu'il était impuissant à se corriger. Ne l'avait-il pas dit à sa femme, pendant cette nuit où il se mit tout à coup à parler avec une si extraordinaire lucidité? Elle se rappelait la peine visible du malheureux homme. Il était comme un nageur qui perd pied, qui se sent entraîné par le courant, et qui ne peut plus aucun effort pour se sauver. Son désarroi était certain, et il se jugeait avec clairvoyance, pleurant sa faiblesse, se sachant incapable de guérir, et comme averti du dénouement prochain que plus rien maintenant ne pouvait empêcher.

La femme courageuse ne comprenait pas la raison d'un si lâche abandon de soi-même et d'une si épouvantable destinée. C'était probablement une maladie qui s'emparait des pauvres gens et qui avait raison d'eux quand même. Combien étaient atteints, se débattaient plus ou moins, mais finissaient par succomber! Et ceux qui étaient près d'eux, leurs femmes, leurs enfants, étaient atteints par contre-coup. La voilà seule aujourd'hui, et avec deux filles!... Ah! si Jean, seulement, avait voulu l'entendre, si le dernier jour il ne s'était pas enfui loin d'elle, emporté par la fureur du combat vers ce Père-Lachaise où il devait trouver la mort parmi les morts!... Il serait là, avec elles trois, il remplacerait le père disparu. Elle lui avait dit et prédit ce qui arriverait, mais il était resté sourd à tous les arguments et à toutes les prières... Et elle ressassait toujours les mêmes souvenirs et les mêmes regrets.

« Allons! — se disait-elle, — laissons cela, regardons devant nous, et non en arrière, et, de mes deux filles, tâchons de faire deux femmes... Deux femmes!... mais quel sera leur avenir? Ma vie, sans doute. Des enfants qui mourront, un mari qui boira... Et ce sera toujours ainsi pour tous, et tout le temps que le monde durera. Il faudrait que les gens deviennent raisonnables, sachent se contenter de peu, et se plaire chez eux, et puis qu'il n'y ait plus de bouleversements, plus de guerres, plus de misère, plus de comptoirs où l'on boit du poison... »

Elle faisait ces réflexions, et parfois elle les communiquait à ses filles, mais elle ne pouvait, pauvre et ignorante comme elle était, découvrir le remède à tant de maux. Elle

ne pouvait que demander aux deux fillettes d'être comme elle, et, après tout, peut-être n'y avait-il d'autre remède à tous les malheurs que de se bien conduire soi-même.

Elle voyait, avec une joie qui la consolait un peu, qu'elle était comprise par Cécile, et les paroles que celle-ci lui répondait brièvement lui prouvaient sa bonne volonté et sa droite nature. Oh ! celle-là ne faisait pas de phrases. Elle ne disait que quelques mots :

— Sois tranquille, maman !... Allons, maman, ne te tourmente pas...

Mais ces quelques mots étaient dits d'une telle voix, certifiés de tels regards, qu'ils inspiraient la sécurité. Oui, celle-là, on pouvait le croire, serait sage et prudente.

Mais Céline ! La mère n'avait jamais su, savait moins que jamais, quelle conduite tenir avec cette folle. Tous les efforts de persuasion échouaient, se heurtaient à ce front obstiné, derrière lequel divaguait la cervelle la plus légère. Elle ne semblait même pas entendre. On avait beau lui parler, la presser, on n'en tirait rien : ses jolis yeux semblaient vides, sa charmante tête sans pensée. En elle, la mère retrouvait la gentillesse et l'inconscience du père, son esprit à l'évent, son manque de résolution. Et il ne s'agissait plus d'un homme, mais d'une faible fille, de chair tendre, sans volonté... Comment avait-elle pu avoir une enfant ainsi faite ? Les trois autres, les deux morts et la vivante, étaient si sérieux ! Sûrement, Justin et Jean ne se seraient pas mis à boire. Sûrement, Cécile ne tournerait pas mal.

La mère ne cessait pas d'agiter ces craintes en elle-même, ou bien elle les exprimait lorsqu'elle était seule avec Cécile, sa fille de quinze ans, qui avait plus de raison et de prévoyance que sa fille de vingt ans. Et toujours la conclusion était la même :

— Nous avons eu tout ce qu'il est possible d'avoir !... Que peut-il nous arriver encore ?...

A une heure du matin, Cécile et sa mère entendirent la clef tourner doucement dans la serrure : Céline rentrait. Elle crut, sans doute, ne pas troubler le sommeil de sa mère et de sa sœur. Il y avait déjà plusieurs semaines que cela durait ainsi.

A la façon dont elle avait reçu les observations, la mère avait bien vu que tous les raisonnements, les tendres ou dures paroles étaient inutiles. Elle aimait encore mieux la voir revenir tard que pas du tout, livrée à elle-même, perdue dans l'immensité de Paris. Les premières fois, la mère, confiante, croyait aux « heures supplémentaires » de l'atelier, au bout de conduite fait à une compagne, au service rendu à une amie malade, à l'accident d'omnibus, aux encombrements de voitures. Un jour, le voile tomba, la vérité apparut : tout n'était que prétextes et mensonges ; la mère surprit sa fille aînée en conversation avec un mauvais drôle qui s'éloigna en ricanant. Il y eut à la maison des remontrances, des pleurs, des drames. Céline fut surveillée. Mais on ne put obtenir d'elle que des réponses vagues à toutes les questions. La mère alla, chaque fois qu'elle le put, attendre la sortie de l'atelier. Céline, fréquemment, trompa sa vigilance. Et cela ne servit qu'à la rendre maussade, hargneuse, insolente, fougueuse. Puis elle jouait l'indifférence, muette ou chantonnant entre ses dents.

La mère n'était pas une timide, mais il lui fallut pourtant subir cet entêtement et cette force d'inertie. Elle supporta ces avanies, anxieuse et farouche, un peu rassurée par le retour de Céline chaque soir. Cécile, aussi, avait essayé de convaincre sa sœur. Elle n'avait obtenu, comme sa mère, en échange de ses bonnes intentions que bourrades ou haussements d'épaules, avec des railleries en plus.

— Pourvu qu'il ne nous arrive pas pis ! — disait toujours la mère, sans formuler autrement ses appréhensions.

Cécile n'osait pas l'interroger, devinait ses réticences, craignait tout de Céline.

Ce soir-là, comme d'habitude, le silence régna pendant que Céline se dévêtait dans l'obscurité, espérant n'attirer l'attention de personne. Le sommeil, bientôt, en effet, gagna les trois femmes.

Brusquement, la mère fut réveillée en sursaut. Elle avait perçu un bruit singulier. Elle écouta... rien... Elle resta inquiète et attentive. Elle entendit encore, au bout d'un instant, le même bruit, semblable à un miaulement étouffé de petit chat.

— Cécile! — cria-t-elle fébrilement, — entends-tu?

Cécile, de même, écoutait.

— C'est un chat qui a dû se faufiler derrière Céline... Céline! Céline! es-tu éveillée?

Céline dormait, puisqu'elle ne répondit pas.

Les cris recommencèrent. Sans cesse, les mêmes petits miaulements étouffés.

La mère sauta hors de son lit, alluma une chandelle, et, pieds nus, courut directement à l'endroit d'où partait le bruit: — au lit de Céline.

Elle paraissait dormir, toute pâle. Instinctivement, la mère fut avertie de la vérité. Elle arracha la couverture de sa fille.

La douleur et l'effroi lui firent jeter un appel. Cécile se leva, vint près de sa mère. Céline était immobile, étendue sur le dos. Contre elle, un petit être remuait.

— Tu accouches! — se lamentait la mère, affolée.

Céline tourna la tête vers le mur, sans un mot. Cécile sanglotait. La mère reprit un peu de sang-froid, mania doucement le petit être.

— J'ai cru que tu l'avais tué! — dit-elle.

Et à Cécile qu'elle voyait toute tremblante, presque défaillante :

— Tu ne peux sortir, aller chez la sage-femme... Comment faire?... Allons, je vais y aller. C'est tout près. Reste près de Céline, et n'aie pas peur!...

Elle s'en fut, vêtue à la hâte, tâtonnant dans l'escalier.

Cécile, alors, retint ses larmes, s'obligea, comme sa mère, à dominer sa douleur, se tint près de Céline, serra sa main brûlante, baisa son front moite.

— Tu souffres, ma pauvre Céline? — lui dit-elle.

Elle insista, épeurée du silence de sa sœur :

— Tu as une petite fille, — dit-elle avec attendrissement. Aie confiance en moi : je l'aimerai bien.

Céline alors retourna la tête, remua le bras, ses yeux s'abaissèrent sur l'enfant, qui continuait à bouger et à vagir, puis elle regarda sa sœur et lui dit :

— J'ai chaud.

La sueur, en effet, coulait en grosses gouttes sur le visage, sur les bras de l'accouchée.

Cécile alla entr'ouvrir la fenêtre, prit un linge, essuya le front, la bouche, la gorge, les épaules de l'accouchée. La fillette était silencieuse et attentive. Elle avait un peu de frayeur de cette chose qui tressaillait là sur le drap, mais elle voulut se forcer à la tranquillité énergique de sa mère. Céline se plaignit encore de la chaleur.

— J'ai soif, — dit-elle.

Cécile lui donna à boire.

Céline ne se plaignit plus, ne s'agita plus. L'enfant aussi resta tranquille. Cécile osa l'examiner mieux. Son cœur était ému. C'était du nouveau dans sa vie, cet enfant qui, naissant chez sa mère et chez elle, leur appartiendrait sans nul doute, comme à Céline. Elle associa son avenir à celui de cette nouvelle venue, se vit lui confectionnant de petites robes, la menant promener le dimanche; elle s'entendit appeler « ma tante », — « tante », — « tantine », — comme la bonne femme d'Andilly.

Revenue au sentiment de la réalité immédiate, elle comprit aussi que c'était un nouveau malheur qui entrait dans la maison: — l'honneur perdu, la fille-mère abandonnée, comme tant d'autres, le désespoir pour sa mère déjà si éprouvée, la honte sur elles trois, les quolibets et les médisances de tout le quartier.

« Pauvre Céline!... Nous lui donnerons du courage... Mais voudra-t-elle nous écouter? »

Des pas. La mère revient, guidant une jeune femme. L'étrangère ôte son chapeau, son manteau, réclame du linge, de l'eau tiède, vient près du lit de Céline.

— Allons, madame, du courage! — dit-elle à l'accouchée.

Quelques instants après, le lit était remis en ordre, le bébé emmailloté avec des serviettes, couché auprès de sa mère. La sage-femme dit qu'elle reviendrait dans la matinée; que, si on avait besoin d'elle avant, ce qu'elle ne croyait pas, on la trouverait; que, pour le moment, il n'y avait qu'à laisser dormir Céline. Elle dit aussi les soins nécessaires à l'enfant, et partit.

Céline dormit peut-être, mais les deux autres ne dormirent guère, attendirent le jour. La mère, alors, vint au chevet de Céline.

— Qui est-ce, le père? — demanda-t-elle brièvement à l'accouchée, qu'elle vit un peu reposée, respirant régulièrement, regardant avec des yeux calmes. — Allons, dis! Ce n'est pas long, un nom!

Céline avait clos de nouveau les yeux, qui viraient sous les paupières, mais celles-ci ne se descellèrent pas.

— Voyons, allons!...

— Tu ne le connais pas, — dit enfin Céline, sèchement.

— Mais tu le connais, toi!... Nomme-le...Je vais aller le chercher. Il ne reniera pas sa fille, je pense! C'est un honnête homme, un brave garçon, — affirmait-elle pour se rassurer. — Vous vous aimez!... Tu n'es pas la seule qui ait eu un enfant sans être mariée.. Je te promets de ne jamais te faire de reproches... Tu sais bien que tu es toujours ma petite Céline, ma petite fille, comme Cécile... Ta mère veut bien souffrir pour toi, être humiliée, et, si cela s'arrange maintenant, si tu veux faire ton devoir, tout s'oubliera.

Céline ne répondit pas, n'ouvrit pas les yeux, ne vit pas le visage de sa mère, aussi éloquent que le son de sa voix. Le front de l'entêtée se crispa, tous ses traits eurent l'aspect de l'agacement, de l'irritation.

— Il est marié, alors!... Voyons, dis-moi la vérité, j'ai besoin de la savoir, je préfère ça... Une peine de plus ou de moins après celle-là! — dit-elle en montrant l'enfant.

Céline, la face dure, ne sortit pas de son mutisme.

— Laisse-la, mère, encore pour ce matin : elle est lasse, et cela lui fait mal, tu vois, — dit Cécile, secourable, à sa sœur.

— Soit! Mais tout de même, Céline, tu savais bien que tu étais enceinte : dis-moi, au moins, toi qui caches si bien les choses, si tu as préparé une layette.

— Non, — dit laconiquement Céline.

Cécile et sa mère quittèrent cette insensible, s'installèrent dans l'autre chambre, retrouvant des petits vêtements anciens, taillant, cousant, passant ainsi la journée, venant à chaque instant voir Céline, apportant du lait à l'enfant, parlant à voix basse de ce drame inattendu.

— Dire que je ne m'en suis pas même aperçue! — s'écriait la mère. — Je l'ai trouvée bien fatiguée quelquefois, mais

elle esquivait toujours mes questions... Elle a été rouée, comme d'habitude. Sa taille était mince, elle avait ses couleurs sur les joues; hier encore, elle descendait si vite l'escalier!... Il ne nous manquait plus que cela!... Une de plus à nourrir, car il ne faut pas compter sur Céline... à moins que cela ne la transforme, mais j'en doute!... Quel affront pour elle, pour moi, et même pour toi, dans la maison! On clabaude quand il n'y a rien : qu'est-ce que cela sera, alors? Nous ne pourrons plus faire un pas sans avoir tous les yeux sur nous.

— Que veux-tu, mère! le mal est fait, — dit la sérieuse fille de quinze ans; — il faut tâcher d'en faire du bien. Aimons l'enfant : s'il n'a pas de père, il est toujours de Céline, et Céline est ta fille.

L'enfant fut déclaré de père inconnu, reçut le prénom de Victorine : — Céline ne parla que pour manifester son désir de l'appeler ainsi.

La convalescence de Céline fut courte. Plusieurs fois elle fut interrogée sur le père. Elle ne répondit qu'une fois :

— Ce n'est pas ton affaire.

Huit jours après la naissance, un matin, la mère et Cécile ne trouvèrent plus Céline : il n'y avait dans le lit que l'enfant. Sur la table, à côté du biberon, un morceau de papier où la fuyarde avait écrit deux lignes au crayon :

« Ne me cherchez pas. Je suis bien maintenant. Je vous ennuie : je m'en vais. Maman soignera mieux Victorine que moi. »

— Malheureuse! — dit Cécile.

Elle souleva l'enfant, le serra dans ses jeunes bras, comme si elle prenait à témoin l'avenir, et dit en baisant le doux front de la nouveau-née :

— Je serai ta maman.

Mais bientôt l'enfant languit et mourut, comme si son inconsciente mère avait emporté sa vie. Ce fut un grand chagrin pour Cécile. Les deux femmes suivirent le léger cercueil, s'en revinrent, serrées l'une contre l'autre, dans leur triste logis qui leur parut un désert.

Elles explorèrent les alentours avec la crainte secrète d'une affreuse rencontre. Elles attendirent en vain. Puis, elles se

résolurent à quitter la maison. Malgré tant de malheurs qui leur étaient arrivés là, l'accès de folie alcoolique du père, l'accouchement et la fuite de Céline, la mort de Victorine, elles seraient restées. Leur histoire était banale, après tout, et les pauvres gens sont habitués à ces catastrophes. Il ne sont pas toujours pour cela bienveillants et humains, et bien souvent, sans raison, les voisins font une terrible guerre aux vaincus de l'existence. Toutefois il n'en fut pas ainsi. Les deux femmes avaient affaire à des gens qui ne s'occupèrent pas d'elles ou à d'autres qui les estimaient, qui respectaient leur deuil et leur attitude si réservée, si convenable. La concierge, occupée de ses billets de loterie, n'était pas une mauvaise langue, et les locataires étaient des personnes tranquilles, ouvriers, employés, partant le matin et rentrant le soir, sortant le dimanche, et n'ayant pas le temps de s'attendrir ou de débiner. D'ailleurs, on déménageait et on emménageait fréquemment dans la maison : le père Chaudron n'était plus venu depuis la mort du père Pommier; Paterneau, le joueur aux courses, avait changé de quartier, et les nouveaux habitants ne s'étaient pas enquis de ces deux femmes qu'on n'apercevait guère.

Ce fut la nécessité qui força la mère et la fille à déguerpir, elles aussi. Elles voulurent un loyer moins cher, un logement plus petit, où elles pussent s'établir sans abandonner Belleville ou trop s'en éloigner. Il y avait encore un autre motif à leur changement : Cécile se séparait de madame Bausse, chez laquelle elle ne gagnait pas sa vie. Elle avait découvert, au hasard des affiches manuscrites collées sur les murs, un magasin de la rue Lafayette qui « demandait des ouvrières », et elle suggéra à sa mère l'idée de se rapprocher des Buttes-Chaumont. Si elles habitaient près du parc, elles auraient bon air et belle lumière, une promenade toute proche, et elles pourraient essayer de revivre. Elles se fixèrent d'abord dans la rue Secrétan, qui montait tout droit aux Buttes-Chaumont.

Malgré ce voisinage, Cécile et sa mère ne voulurent pas rester dans la rue tumultueuse. Elles n'avaient que trop vu ces décors violemment animés par le drame de la vie. Toutes deux avaient besoin de repos, mais il leur fallait ce repos

complet. A peine installées, elles donnèrent congé, cherchèrent encore, ne virent rien à leur goût dans la partie haute et bourgeoise de la rue Secrétan. Elles passèrent alors de l'autre côté du parc, se retrouvèrent à Belleville, explorèrent la rue de la Villette, se décidèrent pour une petite rue, la rue Louvain, entre la rue de la Villette et la rue Lassus qui longe l'église de Belleville.

Elles louèrent là une chambre et une cuisine, avec des fenêtres ouvrant sur la rue, en face du grand jardin inculte d'un ancien pensionnat. Les arbres, les arbrisseaux, les fleurs, les herbes croissaient en liberté. Il y avait un jeu de boules dans une large allée, à l'ombre d'un vieux mur soutenu par des contreforts. En somme, elles habitaient, là aussi, à dix minutes des Buttes-Chaumont, que Cécile traversait presque tous les jours pour aller prendre et rapporter son ouvrage, et la mère et la fille pouvaient, à leurs instants de répit, se promener et s'asseoir dans le beau jardin, le parc enchanteur, oasis de la ville de travail et de misère.

Elles en connurent le charme délicieux, l'imitation adroite et jolie de la nature lointaine, et les vastes échappées sur l'océan houleux de Paris. Puis, l'hiver, par la neige et le froid, ce fut comme un bois où il aurait pu y avoir des loups, et pis encore. Des silhouettes étaient inquiétantes, semblaient guetter, embusquées dans le brouillard.

Cécile eut une aventure qui l'épouvanta. Comme toutes les fillettes, les jeunes filles, les femmes qui sont obligées de se lancer seules parmi les dangers de la rue, elle fut souvent abordée, elle entendit souvent murmurer à son oreille des invites, des plaisanteries, des paroles ordurières. Elle faisait comme beaucoup d'autres, elle prenait l'autre côté de la rue, entrait dans quelque boutique, décourageant d'une manière quelconque l'obstination du poursuivant. Elle n'eut d'effroi que d'un seul, qui paraissait plus un malfaiteur qu'un amoureux. Un voyou lui emboîta le pas, et ne cessa, pendant le parcours des Buttes, de lui tenir des propos cyniques. Il fallut le silence de la petite pour le faire renoncer à son entreprise. Deux jours après, il reparut, et une troisième fois encore. L'intervention d'un passant, certain soir, et, un autre

soir, la présence d'un gardien durent libérer Cécile de l'odieuse voix et de l'affreux contact. L'être était vraiment abominable : un visage bas, une bouche mauvaise qui montrait les dents, des yeux pervers et féroces qui espéraient une proie.

« C'est sans doute un pareil à celui-là qui a perdu Céline ! » songeait Cécile.

Cette pensée lui rendit sa vaillance. Elle se vit plus forte que le bandit, le devina rampant et peureux, malgré sa grossière parole.

A chaque rencontre, il vient à elle, blême et sournois, ricaneur et lâche, et redit son refrain :

— Tu as beau faire, tu y passeras !

Elle s'arrête, le regarde, sans baisser les yeux :

— Justement, je n'y passerai pas.

Il finit par se lasser, reconnut qu'elle n'était pas née pour l'emploi qu'il lui destinait. Il y avait en elle quelque chose de paisible et de décidé, quoique le cœur lui battît bien vite. Elle continuait de suivre son chemin. Il restait en place, l'invectivant. Elle avait beau modifier son parcours, elle le retrouvait sans cesse, mais il perdait de son acharnement. Un jour, elle ne le revit plus, et respira.

Désormais, elle évite avec plus de soin que jamais les silhouettes de ce genre, pressent à de longues distances les figures suspectes, va plus vite, marche à l'abri de quelque sérieux compagnon de route, sans que celui-ci se doute même de l'honnête calcul, est pleinement en sécurité dès qu'elle atteint l'étroite rue de la Villette, ses humbles boutiques. Elle a le même contentement chaque fois qu'elle a tourné le coin de la rue Louvain, qu'elle a gagné la petite porte de la petite maison, embrassé sa mère, et revu par la fenêtre le vieux mur d'en face, le jardin abandonné, de verdure si tendre au printemps, maintenant tout rempli de neige. Des vols de pigeons et de corneilles s'en vont sous le ciel bas. Les heures tombent des hauts clochers de l'église de Belleville. La nuit vient. De temps en temps, un pas, une voix, quelque roulement de voiture. C'est presque le silence, et c'est le repos.

Les beaux jours revenus, l'année des seize ans de Cécile,

elle vécut, avec sa mère, dans l'accueillant décor des Buttes-Chaumont, leurs moments de liberté. Sa mère n'était pas malade, ou du moins ne l'était pas d'une façon précise, n'aurait pu dire de quoi elle souffrait, mais elle changeait, s'affaiblissait. Les cheveux de cette femme de cinquante ans étaient presque blancs, de la blancheur grise du vieil argent, son teint était d'une pâleur extrême où vivaient seuls les regards acérés et la ligne sinueuse de la bouche. L'accouchement et le départ de Céline avaient enfin épuisé ce cœur énergique, et, sans doute, elle renonçait à combattre, puisque tout était détruit autour d'elle et qu'elle se sentait en sécurité avec Cécile.

Celle-ci, assise sur quelque banc, à l'ombre d'un bel arbre, auprès de sa mère qu'elle espérait voir recouvrer la santé et la force, croyait deviner que cette pauvre mère avait été toute sa vie une créature ingénue. Ce qu'elle avait fait pour élever ses fils, ses filles, pour sauvegarder son homme, elle l'avait fait tout naturellement, par l'instinct de vivre qui était en elle. Elle avait subi les événements sans trop y rien comprendre que son devoir immédiat, absolument comme la mère oiselle qui défend son nid et protège ses petits, épie leur sort fragile avec une inquiétude si vive. Elle aurait eu probablement une vieillesse sereine, heureuse, si elle avait accompli sa tâche, si elle avait vu tout ce petit monde qu'elle avait couvé prendre gentiment et fortement sa volée et s'en aller faire des nids ailleurs. Elle se serait à peine aperçue que la vie existait, si elle n'avait pas connu le malheur. La peine et la misère n'auraient pas compté. Elle aurait eu alors l'apparence tranquille, satisfaite, indifférente, des heureuses. Mais il n'en avait pas été ainsi, et elle devait être jusqu'à la fin une mère angoisseuse et douloureuse. Son visage était devenu tragique et admirable.

— Je n'ai pas eu de chance, — disait-elle à Cécile, un soir de doux soleil couchant. — Nous avions tout pour vivre contents, et peut-être sans le Siège tout se serait-il arrangé autrement. C'est une fatalité ! Je pense toujours que, si tes deux frères avaient vécu, ton père n'aurait pas bu... Mais Céline ! Céline se serait-elle bien conduite ? Cela, je ne crois pas. Il y avait quelque chose d'incompréhensible dans cette

malheureuse... Et puis, je n'ai peut-être pas su la remettre dans le droit chemin. Elle s'est perdue sans que je m'en sois doutée. Pour votre père, j'ai lutté plus que pour elle, mais chez lui on voyait le mal, chez Céline on ne voyait rien, ou bien j'étais aveugle... Et je n'ai pas su, d'ailleurs, empêcher l'un plus que l'autre... Alors, c'est encore une fatalité, c'est la vie!... Enfin, je ne dois pas encore me plaindre, puisque toi tu es une brave fille et que tu resteras ce que tu es.

Elle n'avait pas le moindre doute en parlant ainsi à Cécile, elle ne lui demanda même pas une affirmation.

— Vois-tu, — continua-t-elle, — c'est toi qui nous représentes tous. Je ne sais pas ce que tu feras, et je ne sais plus ce qu'il faut faire pour être heureux. Malgré tout, je pense tout de même que tu dois te marier; mais comment être sûre qu'on se marie bien?... J'étais mariée, moi, et tu as vu comment votre père a fini, et quelle fille il a eue! C'était un honnête homme pourtant, et un bon ouvrier! Alors comment deviner?

— Nous avons le temps, maman, et puis tu es là. Je me marierai peut-être, mais je te garderai toujours auprès de moi.

— Tiens, — dit la mère sans répondre, — il y a des pierres et de la bruyère comme cela en Bretagne. Il m'a semblé que j'y étais. Je me rappelle des chemins et des villages, que j'ai vus autrefois, entre Morlaix et Saint-Pol-de-Léon. Que c'était joli!... Et Roscoff!... Il y a la mer à Roscoff. Que c'est beau, la mer!... J'aurais voulu voir la mer avec toi, mais c'est trop loin et nous ne sommes pas assez riches... Peut-être aurions-nous dû partir là-bas après la guerre! Mais il y a de la misère partout, aux champs et au bord de la mer, comme dans les rues de Paris... Tous mes souvenirs me reviennent aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi... J'étais bien jeune quand j'ai quitté le pays. Mes parents étaient morts, et la tante d'Andilly m'avait fait venir... C'était tout petit, Andilly, dans ce temps-là, quelques maisons seulement; et la forêt était bien belle... C'est là que j'ai rencontré ton père, qui travaillait dans un château du pays... Qu'il y a longtemps!... Tout le monde est mort maintenant, tes frères, ton père, et la tante d'Andilly aussi. Il n'y a plus que nous qui sommes-là... Et Céline, où est-elle? Est-ce que je ne la reverrai jamais?... Mais il vaut mieux, peut-être, que je ne la revoie plus.

— Allons, maman, le soleil est couché. Ne prends pas froid.

Elles se levèrent, se promenèrent par les allées, parmi les groupes d'enfants. Le soleil, en effet, s'éteignait. Mais sa chaleur s'attardait au sol, autour des massifs d'arbres, au-dessus des parterres fleuris. Les belles-de-nuit s'ouvraient, les papillons nocturnes commençaient leurs vols étourdis. C'était délicieux. Mais Cécile était mélancolique, sentant chez sa mère une gravité inconnue.

L'impression de la jeune fille s'effaça, pour reparaître. Presque tous les jours de cet été, et de l'automne, toutes deux revinrent aux tournants des pelouses, au long du ruisseau, vers la rive du lac où nagent les cygnes. Le dimanche, elles écoutèrent la musique : des phrases sonores et mélodieuses qui s'envolaient dans l'air du soir. Mais la mère ne voulait pas s'approcher, voir les soldats. Toujours les scènes du Père-Lachaise se ravivaient en elle, avec l'odeur de la poudre, les mains noires sur les fusils, le petit sous-lieutenant féroce qui avait donné l'ordre de la jeter au mur, le vieux et triste capitaine qui l'avait menée si doucement vers la porte. Elle raconta cela, qu'elle n'avait jamais dit, et Cécile l'entendit en frémissant; elle emmena sa mère, comme si ces soldats allaient interrompre le concert paisible, se précipiter sur elles, les entraîner vers quelque muraille sinistre. La nervosité du Siège et de la Commune était restée en elles, elles avaient hérité de leurs morts.

Par fragments, la vie de la mère se reconstitua sous les yeux de la fille. C'étaient comme des leçons calmes et amères qui s'identifiaient aux événements, sans démonstration, sans moralité, sans conclusion. « C'est la fatalité... c'est la vie », répétait toujours la femme vieillie avant l'âge. « Fais bien attention ! » ajoutait-elle tout de même, songeant aux seize ans de sa fille. Cécile mûrit vite sous l'action de ces simples récits.

Tout en écoutant, elle regardait autour d'elle. Elle voyait les gens, les scrutait, devinait chez tous des drames pareils, plus ou moins ressentis, classait les physionomies, insouciantes, débonnaires, chagrines, dures, désespérées. Elle

devinait bien l'instinct de toutes les mères, le lien qui les unissait à leurs gosses qui se roulaient dans le sable. Parfois, quand l'homme venait rejoindre la femme et les petits, elle se réjouissait ou s'alarmait, selon qu'il avait mine réfléchie ou frivole, l'air sérieux ou soiffard. L'air sérieux, conscient, volontaire, était rare. Certains pouvaient tromper au premier aspect, mais l'observation aiguë de la jeune fille découvrait quelque tare, quelque signe équivoque. Brutal ou sournois, et souvent les deux ensemble, voilà les étiquettes qu'elle distribuait presque toujours. Pour les couples amoureux, ils lui faisaient souvent peur. A chaque instant, chez l'amoureuse, elle croyait revoir Céline, sa sottise étourdie, son abandon stupide, son corps contourné de valseuse ; chez l'amoureux, un menteur et un rapace.

Elle eut un éloignement, une horreur des petits jeunes gens plus coquets et poseurs que les filles ; elle était révoltée de leur air fat et imbécile. La sentimentalité de romance qui avait un moment troublé son esprit était bien disparue. Ses yeux gris voyaient clair, et la pensée veillait dans sa tête bien faite et solide. Elle avait beau en voir défiler, des amoureux, elle était bien sûre que le sien n'était pas là. Où était-il ? Peut-être ne le rencontrerait-elle jamais.

Sa gentillesse et sa pitié ne lui revenaient que devant les tristes hères, bien minables, qui essayaient encore de trouver un attrait à l'existence. Elle observait avec complaisance un type à face d'homme-chien, bon et barbu, un peu hagard, comme s'il était traqué, qui tournait le dos au chemin, et qui buvait avec ravissement, à même le litre, un mélange d'eau et de vin. Un autre s'était assis sur un banc, qui mangeait un gros morceau de pain et des débris de charcuterie, et avec quelle ardeur de sa face maigre il les dévorait ! avec quelle rage il tentait de reprendre encore un peu de misérable vie ! Et cet autre encore, un vieux, un tout vieux, se tenant tout juste debout, tout réduit, tout ratatiné, couvert d'un mauvais paletot verdâtre, coiffé d'un chapeau melon aux bords presque détachés, et, là-dessous, une pauvre figure à peine vivante, et qui tire de toutes ses dernières forces sur un cigare d'un sou, un « petit bordeaux » infumable, qu'il tient dans sa bouche de ses deux mains, — ses deux mains

blêmes et tremblantes, des mains de mort! Et il aspire, et il s'applique, et il s'acharne à vouloir goûter un plaisir infini.

A une porte des Buttes, rue Bolivar, une marchande de chansons se dressa un jour, saisissante, singulière, dramatique. De noir vêtue, le front serré d'une étoffe noire aussi, une besace en bandoulière, faisant songer à une religieuse et à une mendiante, — quelque béguine arrachée à sa retraite. — Elle chantait comme si elle était seule, la face impassible, les yeux perdus, la voix rauque. Elle acceptait l'argent sans rien dire, et s'en allait d'un pas d'homme, la besace au flanc, un bâton à la main, poursuivant un pèlerinage sans fin. Cécile accompagna longtemps du regard cette pauvresse pathétique, elle aurait voulu savoir le secret de son existence, le pourquoi de sa marche errante, poussée droit devant elle, et qui était peut-être sans raison et sans but.

## VII

### CÉCILE RESTE SEULE

L'hiver, c'en fût fini des promenades. Le soir tombait de bonne heure. Les dimanches n'avaient pas toujours de soleil. Et, précisément, cet hiver fut terrible, rappela l'hiver du Siège, par la tombée de la neige, son amoncellement en talus au bord des trottoirs, par la durée de la glace.

Autre malheur, l'ouvrage manqua : la misère sévit, la vraie misère. Les deux femmes, cachant leur pénurie, eurent faim et froid. Elles subirent des journées sans feu et sans pain dans leur logis carrelé de briques. Cécile alla au mont-de-piété, mais les objets à engager étaient peu nombreux. Elle obtint quelque travail de couture dans le quartier, acheta un peu de lait, de bouillon, de viande. Elle sut mieux alors le drame du dénûment, dont elle avait deviné des phases sur tant de visages torturés.

Enfin le travail avait repris. Mais la mère avait souffert, dut s'aliter. Cécile faisait ses courses hâtivement. Elle demanda le médecin de la mairie. Un déplaisant bonhomme parut,

médecin des pauvres qui avait l'air d'un pauvre, qui sentait la boisson, qui n'ôta pas son chapeau, examina tout juste la malade, l'interpella en bougonnant, en l'injuriant, la traitant de fainéante, lui disant que sa fille était plus malade qu'elle.

Cécile, du premier mouvement de violence qu'elle eût eu de sa vie, alla ouvrir la porte. Elle se vit responsable, chargée par la nécessité de prendre les décisions, en elle ressuscitèrent l'esprit et le verbe ouvrier de ses frères :

— F...ez-moi le camp ! — dit-elle au mauvais homme qui disparut en grommelant sans avoir rédigé d'ordonnance.

Elle referma la porte, apaisa sa mère étonnée, ramena bientôt un autre médecin, bienveillant et attentif celui-là.

— Il n'y a que de la faiblesse, de l'anémie, — dit-il.

Il prescrivit du repos, un peu de bonne nourriture, si possible, quelques remèdes reconstituants, réchauffants ; après quoi, il refusa ou plutôt ajourna discrètement le prix de sa consultation, se retira en prononçant des paroles rassurantes. De fait, la mère se remit sur pieds, put aider de nouveau sa fille. Il leur fallait faire effort, calculer strictement les dépenses, pour ne pas souffrir à nouveau de la gêne, Puis un peu de chance vint à Cécile. Elle était habile ouvrière, gagna de meilleures journées, trouva dans le quartier des robes, des costumes à faire, sur lesquels elle peinait le dimanche. A force d'économie, elle parvint à mettre de côté quelques pièces d'argent, d'or. Elle se tranquillisa un peu.

En décembre, le froid s'aggrava, on vit le ciel couleur de fer, les arbres blancs comme aux jours printaniers. Ces apparences fleuries rappelaient tristement la douceur et le parfum de la jolie saison. C'est délicieux pour l'œil, à distance, comme aussi la vitre peinte de fins cristaux, brodée de dentelles dures. La mère et la fille ignoraient les joies du monde, ou les considéraient comme si lointaines qu'elles en devenaient irréalisables, chimériques. Elles s'estimaient suffisamment heureuses d'avoir leur chez soi bien clos, avec de la soupe sur la table, un feu de coke dans le poêle, sur lequel mitonnait un peu de viande et de légumes pendant que des pommes cuisaient au four. Le vieux fauteuil aussi était excellent. Cécile s'y asseyait pour coudre, pour lire, ou pour se

délasser de sa journée, pendant que sa mère, d'un pas visiblement fatigué maintenant, allait, venait, surveillait le poêle, disposait le couvert sur la nappe blanche.

Au dehors, le grésil tinte, puis la neige tombe en tourbillons, le vent soufflette les passants. Les deux femmes, dans la tiédeur de leur humble logis, tout à coup frissonnent.

Céline? où est Céline? Que fait-elle, à cette heure? Elles songent, n'osent pas parler. Les larmes montent à leurs yeux, elles n'osent pas pleurer. Elles se cachent l'une de l'autre. Ah! certes, autrefois, quand ils étaient tous réunis, ils pensaient bien à tous ceux qui étaient dehors par des froids pareils, comme on pense, pendant les bourrasques, aux gens qui sont en mer. Combien doivent sortir, trimer pour disputer leur vie! Des vieux qui ont la barbe hérissée de glaçons, des grelottants de tout âge, sous des blouses trouées, d'autres, couverts de redingotes dont le drap noir est mince comme une feuille de papier! Quelles lamentables femmes on rencontre par le faubourg! quelles figures de misère aux nez rouges et aux joues vertes!

Mais aujourd'hui, c'est Céline, Céline seule qui est dehors, c'est Céline seule qui a froid... Elles ne se disent pas leurs réflexions, mais se regardent, et l'entente de leurs esprits est telle qu'elles se comprennent, et sanglotent dans les bras l'une de l'autre. Puis, tout de suite, elles se raidissent, rappellent leur énergie, la femme affaiblie comme la jeune fille courageuse.

Le lendemain, le surlendemain, c'est le même froid au dehors, la même scène muette au dedans. Le ciel et le sol ont un pareil aspect implacable, les ruisseaux sont rigides comme les trottoirs. Les deux femmes disent un mot, puis se taisent, écoutent les pas de la rue, les pas de l'escalier, les passants qui passent, les voisins qui rentrent.

Un de ces pas s'arrête à la porte, une main froisse et frappe le bois.

Cécile ouvre : c'est Céline.

C'est plutôt l'ombre de Céline, sur le seuil, dans le noir, une face pâle aux pommettes brique, des yeux de bête traquée. Elle s'avance d'un mouvement hésitant.

— C'est moi... J'en ai eu du mal, à vous retrouver! On ne savait pas bien votre nouvelle adresse, chez nous...

Sa voix est méconnaissable, éraillée. Céline n'a plus l'air d'enfant léger d'autrefois. Sa mère est restée assise, immobile. Cécile est debout auprès de Céline. Sans doute les deux sœurs vont-elles s'embrasser, mais Cécile voit Céline pâlir et fléchir. Elle la soutient. La mère se lève. Toutes deux aident la revenante vers le fauteuil. Elles l'aperçoivent alors, pitoyable, sous la clarté de la lampe. Elle est nu-tête. Ses cheveux blonds sont poudrés de neige. Sa robe est une loque. Elle a autour du cou une sorte de fourrure râpée, miteuse. Ses bottines informes, ses vêtements sordides sont trempés d'eau et tachés de boue.

Elle s'est évanouie, puis reprend peu à peu ses sens, mais elle est toujours inerte, l'œil atone.

— Elle n'en peut plus!

— D'où vient-elle?

— Il faut la changer, la coucher.

— Elle a faim, peut-être.

Cécile pousse la table près de sa sœur, met un bol de bouillon devant elle, du pain, du vin, un restant de ragoût encore chaud, et la malheureuse fille se jette sur la pitance, avale vite et sans cesse, semble insatiable. Cécile se souvient des pauvres bougres qu'elle a vus, aux Buttes-Chaumont, boire à même les litres, et mordre à même les miches. Elle descend vite, rapporte des œufs, un pot de confitures, du fromage. L'autre mange encore, sans savoir ce qu'elle mange, sans rien goûter. Repue, elle s'affaisse un peu, se dilate à la bonne chaleur du poêle. On voit qu'elle ne peut prononcer un mot. Elle regarde d'un œil vague sa mère vieillie, sa sœur grandie.

— Tu ne me demandes pas où est ta petite fille, — dit la mère.

— Eh bien! ma petite fille? — dit la voix rauque.

— Elle est morte quinze jours après ton départ.

— Ah!

Céline est bouche béante, sans un pleur, puis elle a un frisson.

— Attends! — dit Cécile.

Elle s'agenouille, lui ôte ses bottines, collées à ses pieds

par l'eau de neige, ses bas effilochés, sa robe. Céline n'a rien dessous qu'un mauvais jupon de laine et une chemise de grosse toile. Sa chemise ouverte dévoile un corps maigri, meurtri, délabré. Elle chancelle un peu. Cécile la conduit à son lit, la couche, glisse sous ses pieds glacés une bouteille d'eau bouillante enveloppée d'un chiffon de laine, l'embrasse. La mère vient l'embrasser aussi, et, du même geste machinal qu'autrefois, la borde, étale la couverture sur ses épaules, l'édredon sur ses jambes. Déjà Céline dort, on entend son souffle d'animal exténué, rentré au gîte, tombé à l'abîme du sommeil.

Les deux femmes n'échangent que quelques paroles, à voix basse, pour se communiquer leur navrement.

— Je ne la reconnais plus, — dit la mère. — Je t'ai bien dit, un jour, que ce n'était pas ma fille! C'est une créature des rues. D'où sort-elle?

— Tâchons de la garder tout de même, — dit Cécile. — Et ne lui demandons rien.

— Elle ne dirait rien, d'ailleurs. Elle a changé, mais elle a toujours le même air têtu. Tu peux être sûre qu'il n'y a rien à en tirer. D'ailleurs, j'aime mieux ne rien savoir.

Toutes deux se couchent dans le lit de la mère. Mais elles dormirent peu cette nuit-là, écoutèrent jusqu'à l'aube la respiration épuisée de Céline.

Le lendemain, au jour, on la vit mieux. Elle était restée jolie, mais elle était devenue effrayante. Non pas seulement par la teinte maladive de sa chair. le bleuissement de ses paupières, la marque d'un coup qu'elle avait à la tempe, mais aussi par l'expression de cynisme, de jeunesse finie, qui se lisait aux yeux égarés, à la bouche défaite. On lui servit du café au lait, du pain et du beurre. Elle mangea, eut un soupir de satisfaction, s'allongea de nouveau dans le lit chaud. Cécile, comme d'habitude, partit pour son magasin. La mère fit le ménage, prit sa place près de la croisée, mais ne dit pas un mot à sa fille, attendit d'elle quelque chose qui ne vint pas.

Au retour de Cécile, Céline était encore couchée. La jeune sœur donna à l'aînée des bas, de bons souliers, un jupon, une camisole. Il était midi. Céline alla se laver, se coiffer dans un coin, et toutes trois s'attablèrent autour du pot-au-feu

qui embaumait la chambre. Puis Céline se traîna à la fenêtre, regarda dehors, la neige, le grand jardin.

— C'est triste, ici, — dit-elle.

— Mais non, — répliqua vite Cécile, pour empêcher sa mère de répondre. — Ce jardin, c'est comme un bois. Il y a plein d'oiseaux, des pierrots en hiver, et, au printemps, toutes sortes d'autres, et qui chantent : des rossignols, des merles. Je t'assure, quand il y a du soleil, c'est bien beau.

— Était-ce mieux où tu étais ? — interrogea la mère.

Céline n'eut qu'une espèce de rire nerveux.

— Comment te trouves-tu ? Veux-tu travailler avec moi ? — intervint encore Cécile.

— Je vais mieux... Vrai, j'étais vannée, à patauger dans la neige. J'en ai eu, du mal, à venir ici !... Oui, je veux bien travailler.

— Alors, installons-nous ici, près de la fenêtre.

Les deux sœurs se placent comme jadis, en face l'une de l'autre, et la mère a l'illusion de revoir ses enfants d'autrefois. Mais les doigts de Céline sont désormais inhabiles. Ils ne sont plus piqués par l'aiguille, sont jaunis par la cigarette. Et puis, si elle coud lentement, si elle regarde à toute minute par la vitre, dans la rue, dans le jardin, où il n'y a rien à voir pour elle, c'est qu'elle s'ennuie. Elle bâille, elle étire son corps aveuli, elle a les reins cassés, et ses pieds ont des tressaillements convulsifs.

Au soir, Cécile lui propose de venir avec elle dans le quartier. La jeune voudrait amadouer cette aînée sauvage et rebelle. Elle l'emmène à la rôtisserie, commande un poulet rôti, pour qu'elle ait un bon dîner. Elle a pris un peu d'or dans sa bourse, et elle l'emmène aussi au bazar, en face de l'église, au magasin de confections, près la rue des Pyrénées, lui achète un petit manteau ouaté, une toque.

Céline se laisse choyer, connaît un instant de plaisir à fouiller parmi les rubans, les étoffes. La neige tourbillonne toujours : elles reviennent sous le même parapluie, bras dessus, bras dessous. Cécile a quelque espoir de persuader cette grande sœur qu'elle sent si lasse, si brisée, auprès d'elle qui marche d'un pas vif, d'une allure décidée.

— Combien gagnes-tu donc ? — dit Céline.

— Ça dépend. Trois, quatre francs par jour. Cinq, six francs avec maman, quand il y a assez de travail pour nous deux.

— Ah!... Et tu t'amuses?

— Je ne m'ennuie pas. J'ai toujours à faire. Et j'ai maman.

Il y eut un silence.

— Et toi? — reprit Cécile. — Tu n'avais pas l'air de quelqu'un qui s'amuse, hier, quand tu es venue. Qu'est-ce que tu as fait? Qu'est-ce que tu fais? — dit-elle doucement.

— Tout, — répondit farouchement Céline.

— Pauvre Céline!... Est-ce que tu ne veux pas recommencer à vivre avec nous, maintenant?

— Ah! ne m'embête pas, — dit l'autre, lâchant le bras de sa sœur, — ou je fiche le camp tout de suite.

Elles étaient arrivées à l'église, n'avaient plus qu'à tourner la rue Lassus pour regagner la rue Louvain.

— Non, je ne t'embêterai pas. Allons, viens, ne fais pas la mauvaise tête. Tu ne voudrais pas que j'aie commandé un poulet pour rien!...

Céline suivit alors Cécile. Et elle mangea, aussi voracement que la veille, la soupe, le poulet, le dessert. Et, comme la veille, elle se coucha, mais avec une figure meilleure, et pour dormir d'un sommeil plus paisible.

Le lendemain matin, elle voulut accompagner Cécile au magasin de la rue Lafayette.

— Au revoir, m'man, — dit-elle en partant, comme lorsqu'elle était petite fille.

Sa mère lui rendit son baiser. Cécile vit le visage de sa sœur contre le visage vieilli de sa mère. Allaient-elles, toutes deux, retrouver les gestes et les sentiments de la maternité oubliée et de l'enfance perdue?

Les deux sœurs traversèrent les Buttes-Chaumont. Un rayon de soleil éclairait furtivement les sapins verts, les branches dénudées, les collines neigeuses. Cécile dit ses promenades avec sa mère, et tout ce qui les a intéressées, les arbres, les fleurs, les oiseaux, les gens... Céline l'écoute, l'interrompt par quelque remarque futile. Bientôt elles ont atteint la rue Secrétan, le canal, elles sont rue Lafayette. C'est là tout près.

— Tu viens avec moi? — dit la jeune.

— J'aime mieux t'attendre, — dit l'aînée.

Et avec une hésitation :

— As-tu encore un peu d'argent? Je te le rendrai, sois tranquille. Mais j'ai quelque chose à m'acheter.

Cécile comprend que sa sœur ne veut pas repartir sans argent, revenir les mains vides où elle est attendue. L'honnête fille a un mouvement d'indignation, de révolte :

— Mais j'ai besoin de mon argent!... Maman n'est pas bien portante. Je dois la soigner... Fais comme moi, travaille, reste avec nous.

— Enfin! tu ne veux pas?

— Tu es une sans-cœur, Céline.

Mais l'autre, toujours à son idée fixe :

— Alors, c'est non?

Cécile, tristement, donne un peu d'argent à sa sœur.

— Tu vas t'en aller, n'est-ce pas?

— Mais non! A tout à l'heure.

— Adieu! — dit l'autre.

Elle a deviné juste. Quand elle redescend, Céline n'est pas là. Elle patiente quelques minutes en vain. Elle revient seule. Sa mère l'interroge des yeux, elle répond non d'un signe de tête.

L'hiver finit. Céline ne revint pas. La mère s'affaiblit davantage, parut plus souvent soucieuse, regardant Cécile à la dérobée, longuement, détournant les regards lorsque sa fille s'apercevait de son examen et venait l'embrasser. Elle faisait effort pour ne pas s'attendrir, causait, s'occupait, parfois devait interrompre son travail comme sous le coup d'une douleur subite.

— Qu'as-tu, maman?

— Rien, cela va passer.

Ce fut enfin le printemps. La mère sembla renaître, sortit de nouveau avec sa Cécile, puis, un jour d'été, en juillet, se sentit plus mal.

Cécile va chercher le médecin. Le bon docteur hoche la tête, donne ses instructions, dit qu'il reviendra. Cécile le suit sur le palier.

— Votre mère est bien fatiguée, mon enfant, bien usée.

— Elle a eu tant de chagrin, monsieur! autant qu'on peut en avoir!... Mais elle se remettra, n'est-ce pas?

— Il faudra beaucoup de soins, — élude le médecin. — A demain. Comptez sur moi.

— Qu'est-ce que t'a dit le médecin?

— Que cela irait mieux demain, maman.

— Peut-être. Mais, vois-tu, Cécile, il ne faut pas se faire d'illusion. Je m'en vais, je le sens. Allons, ne t'effraye pas, — dit-elle, en voyant le visage bouleversé de sa fille. — Je ne dis pas que c'est pour tout de suite. Je peux aller longtemps encore. Mais, vois-tu, tout de même, il faut que je te dise ce que j'ai à te dire, une bonne fois. Après, on n'en parlera plus jamais. Non, jamais! — dit-elle, après un silence.

Elle s'exprimait d'une voix un peu basse, entrecoupée. Cécile s'appuya au lit.

— Écoute-moi donc. J'ai eu bien de la peine dans ma vie, et je ne regretterais pas de m'en aller, si je ne t'avais pas. Mais ma plus grande peine, c'est de te laisser toute seule. Tu as dix-sept ans. Comment vas-tu faire?... Je veux dire : comment ferais-tu, si je m'en allais maintenant?... J'aime mieux que Céline nous ait encore quittées. Elle aurait pu te perdre.

— Oh! maman!...

— C'est vrai, ma Cécile, j'ai tort. Pardonne-moi. Tu me fais du bien, — dit la pauvre femme, — mais comme tu vas être... comme tu seras embarrassée!... Et le pire, c'est que je ne sais quoi te dire, quoi te conseiller. C'est mon tourment... Te laisser comme ça, et ne pas pouvoir te renseigner, te dire : « Va là, ou va ici... » Promets-moi de bien faire attention : tu n'as personne que toi, tu ne sais rien... Mais promets-moi d'être toujours ma chère petite fille courageuse et honnête.

Quelques grosses larmes coulèrent de ses yeux durcis au feu de la vie, s'arrêtèrent sur ses joues livides.

Cécile l'embrassa, but ces larmes de la terrible agonie cachée qui torturait ce cœur de mère. Pleurante aussi, mais raffermissant sa voix, elle parla avec une énergie singulière :

— Ne crains rien, maman. Tu vivras. Mais, le jour où tu

ne seras plus, tu seras tout de même avec ta fille. Jamais tu ne la quitteras. Tu dis que je ne sais rien : je sais tout. Tu dis que je n'ai personne que moi : cela me suffit. Je saurai me garder. Reprends ton courage et tes forces et n'aie pas peur pour moi. Moi, je n'ai peur de rien que de te voir t'en aller... Allons, maman, aie confiance en ta fille.

L'héroïque enfant sourit, et les yeux de sa mère retrouvèrent leur lueur vivante, le visage émacié fut tout réchauffé et éclairé par la lumière de la joie. Sa force, en effet, lui revint pour serrer la tête de Cécile dans ses bras. Alors elle laissa aller sa tête grise, à elle, sur l'épaule jeune et ferme, et ne bougea plus.

Un instant elles furent ainsi, puis Cécile s'étonna de n'entendre plus de parole, ni de respiration. Elle défit de son col les bras de sa mère : ils fléchirent, inertes. Elle regarda le visage : les yeux étaient ouverts, mais fixes, la chair était d'une blancheur de cire. Elle voulut redresser sa mère : le corps s'écroula tout d'une pièce.

— Maman ! maman !

Et ce furent des sanglots et des larmes sur la figure et les mains insensibles, mais rien ne répondit à l'appel désespéré.

Vite chez la voisine, et vite le médecin... De l'eau, du vinaigre ! Tout est inutile, et le médecin, accouru, dit à la fillette de fermer les beaux yeux gris qui regardent sans voir.

— Maman ! ma pauvre maman !

La voisine offre ses soins. Cécile les accepte, elles font toutes deux la toilette de la morte, puis, tout réglé, une bougie allumée, les courses faites, la jeune fille dit simplement qu'elle n'a plus besoin de personne, qu'elle veillera seule. Elle s'asseoit dans le grand fauteuil, prend la main froide, et là, pendant les heures de la nuit, elle pense, elle pense, elle cause muettement avec celle qui ne l'entend plus. Puis, bien tard, exténuée, sa tête retombe sur la main qu'elle tient toujours, et elle s'endort contre sa mère, une fois encore, la dernière fois, comme un tout petit enfant.

Elle se réveille dans la chambre glaciale, se souvient de tout devant la flamme mourante de la bougie, revoit la morte blanche dans le lit blanc.

La lendemain, Cécile prépare hâtivement ses vêtements de deuil. La compatissante voisine passe la nuit avec elle, bavarde, tente d'occuper l'esprit de la jeune fille, de la distraire de sa douleur. Elle lui dit que c'est le 14 Juillet le lendemain, — le premier 14 Juillet de la République. — Cécile l'avait oublié. Le soir, et assez avant dans la nuit, elles entendent des détonations de pétards, des ritournelles de bals. Un peu après minuit, Cécile s'allonge sur son lit, dort ou fait semblant de dormir. De temps en temps, elle se lève, va vers sa mère, touche ses mains, son front, lisse ses cheveux blancs. La voisine dort dans le fauteuil.

Au matin, Cécile suit le cercueil vers l'église, puis vers la colline funèbre où sont déjà tant des siens, et tant d'autres aussi. Tout le quartier est pavoisé de drapeaux, toute la population est en liesse, mange et boit sur les tables qui couvrent les trottoirs. Il se fait un arrêt du bruit au passage du corbillard suivi de la jeune fille et des gens de sa maison.

C'est vite fini. Cécile rentre, remet la chambre en ordre. pleure encore en rangeant les vêtements, le linge, met son couvert et dîne, avec l'idée qu'elle obéit à la disparue. Le soir, elle sort machinalement, se perd dans la foule.

Les banderoles flottent au haut des mâts, rue de Belleville, rue des Pyrénées, autour de la mairie. La fête foraine bat ses grosses caisses rue Sorbier. Le spectacle est charmant, dans cette large rue bordée de jardins montants, au sommet desquels se dessinent sur le ciel des maisons bariolées de lanternes vénitiennes. Les concerts en plein vent mêlent les airs de danse aux chants patriotiques. Devant les estrades garnies de feuillages, sur lesquelles résonnent les cuivres et soupirent les violons, la foule chante avec les instruments. Les airs de danses mettent en mouvement les couples décorés de fleurs tricolores. Les rythmes s'envolent comme des bandes d'oiseaux joyeux. Les gens stationnent, écoutent un morceau, puis s'en vont, font place à de nouveaux venus, se répandent par les rues, passent sous les arcs de triomphe drapés, fleuris, enguirlandés, ornés d'inscriptions et d'affirmations républicaines, admirent les ingénieuses décorations des fenêtres, les merveilles en papier doré de l'art parisien, les tableaux symboliques, les devises formées par des fleurs entrelacées, les ver-

roteries, les transparents de couleurs. Cela flamboie aux feux du gaz, des lanternes vénitiennes, s'éclaire de lueurs multicolores.

Aux autels des carrefours se dressent de fières Républiques, chargées de lauriers et d'épis, opulentes comme des Cérès. On chante, autour de ces déesses pacifiques, des chansons guerrières.

Tout chante, tout semble chanter, les pavés, les cabarets, les bouts de rues, les ruelles, les passages étroits, les impasses, les cités ouvrières, les cours sordides, misérables, les bâtisses les plus sordides de ce Paris lointain. Chez les habitants des taudis, il y a fête nationale. Sur les pierres humides et grises, aux croisées sans rideaux, éclatent les trois couleurs. Sous les portes, dans les couloirs, des berceaux de verdure abritent un buste de République. Les humbles maisons piquent à leur front ridé et soucieux l'étoile d'une illumination.

Les rues pavoisées, les lanternes, les musiques et les danses ne s'arrêtent qu'au mur du Père-Lachaise. De sa ligne rigide il barre la route à la joie.

Cécile parvint là, toute enveloppée des rumeurs de la fête. Elle songea à tout ce qui s'était passé dans sa vie, comme dans la vie de tant de gens, avant ce jour de danse et de chant, de festin et de folie. Elle revit le temps de l'hiver guerrier de 1870, où elle errait au long des avenues blanches de neige de ce Père-Lachaise, conduite par la main de sa sœur Céline. Elle crut réentendre, avec les pétards et les fusées de la fête, les sourdes détonations des canons qui grondaient sur Paris. Elle eut un sanglot pour son frère Justin, si grave et sérieux, tué à Buzenval, et que leur mère douloureuse était venue là reconnaître parmi les cadavres encore rangés comme des soldats, pour son frère Jean, si bon, si tendre, qu'elle imaginait abattu contre le mur du fond, comme un chien enragé. Les spectres passaient en fresque animée sur la muraille obscure, défilaient devant elle : son père, son pauvre brave homme de père, qui s'était sauvé loin de sa femme et de ses deux filles, sans les reconnaître, et qui était mort enfermé dans une camisole de fou ; sa mère, qui venait de s'en aller au grand repos, après sa vie énergique, silencieuse et résignée de combattante et de martyre ; sa sœur,

son aînée Céline, tombée on ne savait où, à la fois vivante et morte.

A regarder ainsi dans le passé, Cécile se trouva subitement grandie et changée. Pour elle s'évoqua encore une mêlée de foule où elle apercevait des figures distinctes. Elle vit qu'elle n'était plus une petite fille, la petite apprentie de l'existence, qu'elle allait être une femme et qu'il lui faudrait prendre sa part de bonheur et de douleur.

Elle quitta la sombre muraille, dit adieu aux ombres sans regards et sans voix qui passaient devant elle, essuya les larmes qui avaient coulé en ruissellement de pluie sur ses joues. La lumière, le bruit, la foule des pauvres, disaient à son triste cœur que les jours de joie et de misère continuaient. Cécile Pommier, pensive et résolue, reprit la route de la vie.

GUSTAVE GEFFROY

# GEORGE SAND

ET

# LES MŒURS

« Mon idée, — écrivait en décembre 1872 George Sand à Flaubert qui, du haut de son impassibilité dédaigneuse, devait sourire de préoccupations si peu artistiques, si vulgaires, si « bourgeoises » ! — mon idée a été d'agir sur mes contemporains, ne fût-ce que sur quelques-uns, et de leur faire partager mon idéal de douceur et de poésie. J'ai atteint ce but jusqu'à un certain point, j'ai fait du moins pour cela tout mon possible. »

George Sand avait raison, et plus encore qu'elle ne pensait. Il se peut qu'elle n'ait pas fait aimer à ses divers contemporains le même idéal immuable de poésie et de douceur, et l'inspiration de *la Petite Fadette*, par exemple, ne rappelle que de fort loin celle de *Jacques* ou de *Valentine*. Mais ce qui est certain, c'est que personne, et dès le premier jour, n'a plus profondément agi sur les âmes, ne s'est mieux imposé, nous ne disons pas seulement aux pensées de l'élite, mais au cœur de la foule. Elle avait droit de s'en rendre témoignage à elle-même, et avec plus de décision encore et de force. Sa place est aussi nettement marquée dans l'histoire des mœurs que dans celle de la littérature ; et c'est ce que nous voudrions essayer de faire voir.

On peut conjecturer tout de suite, et sans qu'il soit nécessaire d'y avoir regardé de bien près, que cette action a dû

être très variée et fort inégale. Il est trop évident que des œuvres comme *la Comtesse de Rudolstadt*, *le Compagnon du tour de France*, *le Péché de M. Antoine* ou encore *le Meunier d'Angibault*, ne s'adressant pas tout à fait à la même catégorie de lecteurs que *Jacques* ou *Indiana*, ne peuvent donc avoir produit les mêmes effets ; et il est au moins superflu de démontrer que les charmantes idylles de *la Petite Fadette*, de *la Mare au Diable* et de *François le Champi*, dans la question particulière qui nous occupe, ne sont que des contes bien inoffensifs par comparaison avec leurs terribles aînés. Il y a donc lieu de distinguer dans cette influence générale autant d'espèces que de moments. Nous bornons notre enquête aux romans de « la première manière » ; et la raison n'en est pas simplement que nos « documents » se rapportent pour la plupart aux œuvres de cette époque mais ce sont bien les livres dont la portée devait être la plus considérable par la nature même des problèmes qui y étaient discutés ou résolus, — et aussi par les exemples dont des âmes passionnées et des volontés faibles pouvaient s'autoriser pour excuser les pires désordres et l'oubli des plus élémentaires devoirs.

Non que tout soit pernicieux dans cette influence et qu'il faille tout y condamner, comme certains moralistes chagrins d'autrefois, défenseurs mal avisés de la morale publique et maladroits champions de l'institution sociale. Si quelques-unes de nos lois, sans y gagner plus de « poésie » peut-être, ont assurément plus de souplesse et de « douceur », et si certaines choses trouvent nos âmes plus indulgentes, la bonne Lélia n'est pas étrangère à ces améliorations : rien n'est plus aisé que de l'établir. Si, d'autre part et malheureusement, — car il semble bien que tout progrès de notre pauvre humanité ait une certaine quantité de mal pour inévitable rançon, — si des âmes mal défendues contre la tentation ou prédisposées aux défaillances se laissèrent béatement leurrer aux séduisantes perspectives d'*Indiana* et de *Valentine* et, sans avoir les mêmes raisons, imitèrent la conduite de la pauvre créole et de la malheureuse amie de Bénédict, nous ne le tairons point. Mais il nous répugnerait singulièrement de répéter d'anciens réquisitoires. La fièvre héroïque des anciennes batailles est tombée, et il y aurait un peu plus que du ridicule

à se faire aujourd'hui, contre l'auteur d'*Indiana*, le « pourvoyeur du ministère public », — comme elle a dit elle-même. — La déclamation et la violence ne sauraient ici trouver leur emploi. Il nous suffira de laisser parler les faits et de les rattacher avec le plus de netteté possible à quelques-unes de leurs causes probables. Le lecteur en tirera telles conclusions qu'il pourra lui plaire.

Que si, d'aventure, notre exposé l'amenait à réfléchir et par exemple à se demander quels sont, quels doivent être les rapports de l'art et de la morale, nous n'en serions pas autrement mécontent ; mais nous déclinons encore toute compétence à traiter une question si délicate et si complexe. Qu'il nous soit simplement permis de faire une remarque. Ce devrait être un devoir élémentaire de prudence pour tous les écrivains, surtout pour les plus grands, — et sans qu'un pareil souci leur fît jamais rien relâcher de leur culte pour la beauté, — de considérer scrupuleusement ce qu'on pourrait appeler la qualité ou la valeur sociale de leurs œuvres.

Ce fut bien la moindre préoccupation des romantiques, et cela au moment même où des conditions et des circonstances toutes nouvelles, en donnant à la littérature une puissance de pénétration inconnue jusqu'alors, auraient dû justement les rendre plus avisés et plus circonspects. On peut discuter si les doctrines littéraires de 1830 ont eu pour l'art d'heureuses ou de funestes conséquences : nous osons croire que la morale n'y a rien gagné, et peut-être en essaierons-nous un jour un commencement de démonstration. Quelque éphémère qu'ait été son existence, le romantisme n'a fait que trop de victimes et il n'a, dans les mœurs, abouti qu'à une désastreuse et lamentable banqueroute. On a évidemment le droit — c'est au surplus un devoir de probité — d'invoquer en sa faveur les circonstances atténuantes : même ainsi réduite, sa part de responsabilité nous semble rester encore assez grande. Que l'éclat de ses noms illustres en soit diminué, nous n'oserions le prétendre ; mais si, par hasard, des raisons de pure esthétique faisaient penser que, dès 1843, le règne de la nouvelle école avait assez duré, nous ne serions pas fâché de montrer que d'autres raisons permettaient aussi de souhaiter sa ruine.

Pour ce qui est de George Sand, en particulier, le lecteur aura tout loisir de se demander si elle a bien fait de changer sa manière. Nous nous contenterons de placer sous ses yeux les diverses pièces du procès et d'éclairer autant que possible son jugement. On verra le bien qu'elle a fait, et aussi le mal dont il serait souverainement injuste de la rendre exclusivement responsable, mais dont enfin elle a été la cause occasionnelle. Ses générosités et ses imprudences, nous essaierons de tout éclairer d'une égale lumière. Il conviendra seulement, puisque nous possédons aujourd'hui quelques-unes des libertés qu'elle a réclamées avec une obstination si passionnée, de ne point oublier que c'est à sa courageuses initiative que nous en sommes en partie redevables, et, quand nous parlerons de ses victimes, — car il en est malheureusement, et plus qu'on ne voudrait pour sa gloire, — une indignation d'ailleurs trop facile ne devra jamais nous emporter jusqu'à reprocher à l'auteur de tant d'œuvres exquises d'avoir invariablement joué le rôle d'empoisonneur public.

## I

Il est évident tout d'abord que, si elles doivent toujours rester insuffisantes pour le justifier tout à fait, il est cependant impossible de ne pas tenir compte à un écrivain de ses intentions. Or celles de George Sand ne furent jamais bien noires. Imprudente et maladroite, c'est possible; mais immorale de propos délibéré et coutumière du péché de malice, comme on essaya de le lui faire croire, c'est une autre affaire. La preuve en est que les premières critiques qu'elle s'est attirées — et on sait de reste quelle en fut la vivacité, l'aigreur et même l'amertume — ont fait plus que la surprendre : elle en a été toute décontenancée. A dire vrai, elle ne les a jamais comprises. Quoi! dangereuses, les douces effusions d'Indiana et de Valentine! coupables et subversifs, les stoïques desseins de Jacques! immorales et criminelles, les candides amours de Fernande et d'Octave, ou de Raymon et de la frêle créole languissante et délaissée! En

vérité, il fallait toute la jalousie mesquine, toute l'ingénieuse perfidie d'une certaine critique pour faire distiller à des œuvres tellement inoffensives le moindre venin! Il y avait donc des « idées » dans ses livres? Elle était cependant si intimement convaincue de n'y avoir laissé parler que ses sentiments!

« Pour se prendre aux questions de l'ordre social, il faut se sentir une grande force d'âme ou s'attribuer un grand talent » : deux qualités, on en conviendra, que le ciel accorde rarement aux femmes. Il faudrait surtout avoir un système; et rien ne lui est plus étranger. « Pas plus dans sa tête que dans ses livres, il n'y a l'ombre d'une idée. » C'est elle qui l'« avoue en secret » à Éverard, dans les *Lettres d'un voyageur*. Elle insiste là-dessus, la chose étant évidemment pour elle d'une importance capitale. « Le devoir de ton amitié est d'apprendre aux gens qui, par hasard, auraient lu les livres susdits, ce qu'ils prouvent et ce qu'ils ne prouvent pas. Il ne serait peut-être pas inutile non plus de me l'apprendre à moi-même. » D'ailleurs quiconque écrit au nom d'un système arrive toujours à conclure; et c'est justement ce qui manque le plus à ses ouvrages : une conclusion. « Je ne demande pas mieux que de leur en donner une, si je la trouve, mais ce n'est pas encore fait. » C'était encore à faire en 1837, puisque, même à cette époque, il lui arrive de « conclure d'inspiration, sans trop savoir d'où cela lui vient, sans savoir le moins du monde si elle se trompe ou non. » Elle le déclare à Lamennais : elle ne se sent pas plus « appelée à rénover le monde » qu'à « refaire la Charte constitutionnelle ». On l'a considérée comme une révolutionnaire : elle l'est au contraire si peu qu'elle ne pense pas « avoir jamais songé à soulever une question pour ou contre la société dans *Indiana* ou dans *Valentine* ». Permis à qui voudra de lui pardonner ou de lui lancer l'anathème : « La société est la moindre des choses qu'elle méprise et l'homme livré à son instinct ne lui paraît moins laid, ridicule et sale que l'homme dressé à marcher sur les pieds de derrière. »

Habileté prudente et dénégations hypocrites, — ne manquera-t-on pas d'objecter, — apologies et excuses de préfaces! Mais si c'est le même langage dans toute sa correspondance, faudra-t-il enfin suspecter toujours sa sincérité? Est-il donc

au surplus si difficile d'admettre que, par une de ces étranges infirmités inhérentes à l'esprit féminin, surtout à l'esprit des femmes sentimentales, elle se soit obstinément refusée à croire dangereux des livres où elle n'avait fait qu'exprimer tous ses regrets, toutes ses douleurs, tous ses rêves de femme malheureuse et victime de « la plus odieuse des institutions humaines »? Après tout, ce qu'elle avait conté, dans toute la candeur et l'ingénuité de son âme, c'était la longue, l'interminable série de misères, de souffrances et quelquefois de hontes qu'est pour beaucoup de créatures humaines le mariage ; ce qui l'avait inspirée, c'était moins un ressentiment personnel que le désir d'apporter une consolation à ses innombrables sœurs d'infortune; le but enfin qu'elle avait rêvé, — si tant est qu'elle eût jamais pu avoir l'impertinence d'assigner un but à ses modestes écrits, — c'était la fin de l'esclavage social pour la femme. Que voyait-on là d'immoral et de criminel ou même dont il y eût lieu de s'offusquer et de s'alarmer? Un rédacteur du *Journal de l'Indre* osa révoquer trop formellement en doute l'innocente pureté de ses intentions : la riposte ne se fit pas attendre ; jamais plus fière amazone ne fit siffler coups de cravache plus cinglants; cela est admirable de dignité froissée et de hauteur méprisante. Ce jour-là, croyons-nous, il n'aurait pas fallu trop pousser George Sand pour la faire convenir que son œuvre était toute d'humanité, de philanthropie, et pour la décider à solliciter de l'Académie française un prix Montyon.

Rien n'est plus naturel aux réformateurs que de s'applaudir du triomphe de leurs doctrines, et, quand ils ont réussi à s'attirer des prosélytes, il n'est pas d'attentions, de ménagements, de prévenances, de soins paternels qu'ils ne prodiguent à ces premiers enfants de leur esprit. S'admirer dans ses œuvres et se complaire dans leurs résultats est un travers assez ordinaire à l'esprit humain. George Sand n'en fut jamais atteinte. Peu s'en faut même que, devant les plus authentiques de ses filles intellectuelles, elle ne pousse un cri d'horreur et de dégoût.

Le flot qui l'apporta recule épouvanté !...

Tant de naïveté et d'imprudence n'arrivent à lui inspirer

qu'un malaise violent et une irritation sourde. « Votre amie a le vice du siècle, — écrit-elle à Mazzini, le 30 septembre 1848, — et ce vice ne me trouve plus tolérante comme autrefois, depuis que je l'ai vu, comme un vilain ver, ronger les plus beaux fruits et jeter son poison sur tout ce qui pouvait sauver le monde. Je crains que la lecture de mes romans ne lui ait été mauvaise et n'ait contribué, en partie, à l'exalter dans un sens qui n'est pas du tout le mien... Je crois sa conduite chaste, mais son esprit ne l'est pas, et c'est peut-être pire... Enfin, après avoir causé avec elle, j'étais comme quelqu'un qui a mangé un mauvais aliment et qui souffre de l'estomac. » Preuve irréfutable qu'elle est la première à juger ses livres beaucoup moins inoffensifs qu'elle voulait bien le dire tout à l'heure. Sans doute! Mais preuve non moins irréfutable qu'elle est tout au plus coupable d'imprudence et de témérité.

Car ces rigueurs contre des disciples trop ingénues ne sont pas accidentelles dans sa correspondance. Elle blâme l'amie de Mazzini — et condamne en bloc toutes celles qui lui ressemblent : « Je ne les estime pas, — déclare-t-elle nettement à une inconnue. — Elles ont perdu leur cause en se jetant dans le désordre au nom de l'amour et de l'enthousiasme, et leur conduite à toutes, quelle qu'elle soit, est toujours remplie de folie et d'imprudence... De tous leurs écarts, nous ne voyons jamais, jusqu'ici, résulter quelque chose de bon, de durable et de noble. » Faiblesse incorrigible des prétendues révoltées ou hostilité trop forte des circonstances, la raison n'importe guère : il n'y a pas encore en France, et il ne peut pas y avoir d'« union de ce genre, » — on entend ce que cela veut dire, — « qui soit calme, estimable et enviable. » Ce qui signifie : admirez Valentine, Fernande, *e tutte quante,* tant qu'il vous plaira ; mais ne commettez jamais l'insigne folie de régler votre conduite sur la conduite de ces héroïnes, pour admirables qu'elles vous paraissent. — Mieux valait alors commencer par n'en point tracer le trop attirant modèle! — Peut-être. C'est cependant quelque chose que d'en déconseiller si énergiquement l'imitation.

Et quelles hésitations, quelles timidités, quelles incertitudes dans ses réponses aux créatures inquiètes qui, trop délicates

pour jamais passer outre et faire le saut, viennent naïvement lui exposer leurs doutes, leurs angoisses, la faire confidente de terreurs visiblement inspirées par la pratique quotidienne de ses œuvres ! La difficulté était grande, en effet, pour l'écrivain. Comment oser passer de la théorie à l'application ? et quelle contenance affecter quand, par la faute de trop confiantes admiratrices, elle se trouvait aux prises avec la réalité vivante, et comme mise au pied du mur ? Cependant, consultations et confidences, c'est par milliers qu'elle a dû les donner et les recevoir ; et ce serait un chapitre de l'histoire des mœurs bien curieux que celui de George Sand directeur de conscience.

Là-dessus encore sa correspondance, en dépit même de sa brièveté, ne laisse pas d'être fort explicite. C'est plaisir de voir comme elle se récuse, se dérobe, s'embarrasse, se contredit, et finalement se déclare impuissante à conclure : on n'a qu'à parcourir ses lettres à mademoiselle Leroyer de Chantepie. D'abord et avant tout, il faut bien se garder de vouloir transporter dans la vie ordinaire les chimériques fantaisies de ses livres : « Que la femme, pour échapper à la souffrance et à l'humiliation, se préserve de l'amour et de la maternité, c'est une conclusion romanesque que j'ai essayée dans le roman de *Lélia,* non pas comme un exemple à suivre, mais comme la peinture d'un martyre qui peut donner à penser aux juges et aux bourreaux, aux hommes qui font la loi et à ceux qui l'appliquent. Cela n'était qu'un poème, et puisque vous avez pris la peine de le lire, vous n'y aurez pas vu, je l'espère, une doctrine. » Et elle ajoute avec une intrépide candeur : « Voilà ma synthèse à moi ; mais je n'ai pas le génie de l'application, et je ne saurais vraiment pas vous dire dans quelles conditions vous devez accepter l'amour, subir le mariage et vous sanctifier par la maternité. » Ce sont là pourtant « les actes les plus nécessaires, les plus importants et les plus sacrés de la vie de la femme. Mais, dans l'absence d'une morale publique et d'une loi civile qui rendent ces devoirs possibles et fructueux », comment indiquer à chacun « les cas particuliers » où l'on doit « céder ou résister à la coutume générale, à la nécessité civile ou à l'opinion publique ?... En y réfléchissant, mademoiselle, vous recon-

naîtrez que je ne le puis pas, et que vous seule êtes assez éclairée sur votre propre force et sur votre propre conscience pour trouver un sentier à travers ces abîmes, et une route vers l'idéal que vous concevez. »

Un inventeur de panacée qui, de son orviétan, n'ignore que les applications, le spectacle au moins n'est pas banal! Mais si le malade insiste auprès de son médecin et réclame à tout prix un remède ?... On sera quitte alors pour lui déclarer sans plus de détour qu'il n'en existe pas, dût la réputation du praticien souffrir de cette franchise. « Vous me demandez si vous serez heureuse par l'amour et le mariage. Vous ne le serez ni par l'un ni par l'autre, j'en suis bien convaincue. J'ai passé dix ans à réfléchir, et, après m'être demandé pourquoi tous les amours de ce monde, légitimés ou non légitimés par la société, étaient tous plus ou moins malheureux, quelles que fussent les qualités et les vertus des âmes ainsi associées, je me suis convaincue de l'impossibilité radicale de ce parfait bonheur, idéal de l'amour, dans des conditions d'inégalité, d'infériorité et de dépendance d'un sexe vis-à-vis de l'autre. »

Une transformation complète de la société pourra donc seule préparer l'avènement de l'âge d'or. Sans doute, c'est reculer, et beaucoup, l'échéance du bonheur ; mais ce n'est pas la supprimer, car « nous reviendrons à la vie humaine dans des conditions meilleures, au sein d'une société plus avancée où nos intentions » — celles des femmes — « seront mieux comprises et notre dignité mieux établie. » La consolation est lointaine, et voilà les malheureuses obligées d'embrasser la doctrine de Pythagore! Si l'auteur de *Valentine* n'a jamais offert à ses fidèles de plus solides espérances, elle a dû leur causer de bien cruelles déceptions, et Lélia aura quelquefois surpris un sourire d'incrédulité sur les lèvres de ses plus enthousiastes admiratrices.

Elle a cependant poussé plus loin encore l'audace — ou la faiblesse, — et elle est allée, dans la pratique, jusqu'à renier ses dieux. Qui le croirait? La morale ordinaire des braves gens, la simple morale « bourgeoise », cette affreuse morale d'où vient tout le mal, n'a pas eu de prédicateur plus attendri, plus convaincu. — Mariez-vous, insinue-t-elle prudem-

ment à ses pénitentes ordinaires, mariez-vous, c'est encore le plus simple et le plus sûr. — Et elle leur adresse les meilleurs conseils du monde sur les rôles qu'elles ont à remplir « comme femmes, comme mères, comme chrétiennes ». Leur premier devoir sera de « faire le plus de bien possible » à leurs maris en leur fournissant les moyens « d'ennoblir leur âme et de pratiquer la justice, la charité, la loyauté »...

Quoi ! ce langage de chrétien, presque de confesseur, sur les lèvres de la « sibylle » qui autrefois goûtait une si amère volupté aux plus terribles blasphèmes ? Tant de colères furieuses, de révoltes impies, d'imprécations sacrilèges, pour en arriver à la plus complète apostasie dans l'application ? Elle n'était donc pas révolutionnaire pour une obole, et c'était lui faire trop d'honneur que de lui supposer un système mûrement réfléchi, vigoureusement lié, et surtout l'ardeur de prosélytisme qu'on attribue généreusement aux prêcheurs d'idées nouvelles. La critique attachait trop d'importance à des œuvres sans prétentions d'aucune espèce ! Rêveries pures que tout cela ! Effusions innocentes d'une âme qui n'avait que le tort d'être foncièrement éprise d'idéal et de poésie ! Et George Sand était assurément sincère ; mais Lélia oubliait trop que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire dans toutes les circonstances, et qu'il y aura toujours des rêves dangereux à faire miroiter devant certaines imaginations.

Voilà bien des circonstances atténuantes. Et que d'excuses encore on pourrait alléguer en sa faveur ! Nous ne voulons point parler de son infatigable charité. La douleur, quelle qu'elle fût et d'où qu'elle vînt, a inspiré à « la bonne dame de Nohant », à la « délicieuse consolatrice des affligés », — selon la jolie expression de M. Faguet, — une pitié trop continue, trop profonde, pour qu'on puisse l'accuser d'avoir jamais été la cause volontaire d'une souffrance. Nous négligerons aussi de faire valoir la netteté judicieuse, la sagesse remarquable de ses conseils, toutes les fois que ses théories n'étaient pas en cause ; cette fougueuse apologiste de la passion a des pages vraiment belles sur la liberté, sur la responsabilité absolues de nos actes. Mais quand on lui reproche de s'être trop souvenue dans ses écrits qu'elle avait été malheureuse, quand on lui fait un crime, ou presque, de nous

avoir donné dans ses romans sa propre confession, — et il n'est pas besoin de rappeler avec quelle vivacité elle s'en est toujours défendue, — n'oublie-t-on pas un peu trop qu'elle s'est contentée d'obéir à une mode littéraire du temps? Au moment où parurent *Indiana*, *Valentine*, *Jacques*, *André*, le romantisme n'était-il pas vainqueur et n'avait-il pas fait triompher son principe le plus intime, le plus essentiel? Ce que la poésie lyrique chantait exclusivement, ce que pour la première fois l'histoire et le théâtre eux-mêmes acceptaient, n'était-ce pas le *moi*, encore le *moi* et toujours le *moi*?

Si donc George Sand a laissé son *moi* s'étaler dans son œuvre, si elle s'est complu à développer ses rêves et ses utopies, ce sont les circonstances qu'il faudrait peut-être en accuser tout d'abord. Elle a eu le génie trop malléable, trop essentiellement féminin, pour ne pas subir plus profondément qu'un autre la pression des choses extérieures. Et c'est ainsi que lui reprocher, dans un temps d'individualisme à outrance, d'avoir parlé d'elle-même, l'accuser, dans une des périodes les plus confuses de notre histoire et les plus fécondes en chimères, d'avoir eu, elle aussi, sa chimère et son projet de révolution, — de rénovation, si l'on préfère, — c'est exactement la rendre responsable d'être venue à son époque. Pour d'autres écrivains, la sévérité resterait toujours excessive; avec George Sand, elle confine à l'injustice.

Après cela, nous ne faisons aucune difficulté d'avouer que la lecture de ses livres peut offrir des dangers. Le genre qu'elle a cultivé en est une première cause. Un roman est un compagnon de toutes les heures, qu'on peut quitter et reprendre, qui s'insinue à la longue et si bien qu'il fait place nette à son profit et devient maître absolu. A qui donc s'adresse-t-il de préférence et quelle est son ordinaire clientèle? On ne lui interdit pas, au surplus, d'être un peu romanesque: c'est, au contraire, la première chose qu'on attend de lui, qu'on exige même; et le romanesque de George Sand, si invraisemblable soit-il, est presque toujours exquis. Tout ce qu'elle dit enfin s'enveloppe de la poésie la plus gracieuse; on ne résiste pas au charme: avant même que l'esprit ait songé à se mettre en garde, le cœur est conquis. La douceur,

l'abondance molle du style achèvent l'œuvre magique et vous livrent à la merci de l'enchanteresse.

Mais comme tous ces dangers, qui sont encore loin d'être insignifiants aujourd'hui, devaient être alors plus redoutables ! Et l'admirable terrain qu'allaient rencontrer tous ces germes d'idées aventureuses ! Une conscience publique rendue toute hésitante et troublée par des commotions récentes ; le principe d'autorité chaque jour plus affaibli, et reculant toujours un peu plus devant l'individualisme de plus en plus impérieux ; un malaise général, l'impatience chagrine du présent, des espérances aussi ardentes que confuses : tout conspirait merveilleusement pour assurer à l'auteur de *Valentine* et d'*Indiana* le maximum de succès et le maximum d'influence. Elle a dit mieux que tout autre les paroles que tous attendaient ; et — peut-être parce qu'elle était femme — elle a proposé plus intrépidement que personne les exemples qui illustraient les paroles. Paroles et exemples, il est donc nécessaire de les bien connaître, pour démêler d'abord ce qu'ils ont d'excellent, et pour les mieux reconnaître ensuite aux applications que devaient en faire les imitateurs.

## II

Ces idées de George Sand, il est à peine besoin de le dire, sont éparses, flottantes, et leur exposition rigoureuse n'a rien de systématique : un romancier, un poète n'est pas un logicien. Voici cependant, à travers les images qui les colorent, celles qu'on peut aisément discerner.

Il n'y a dans la vie qu'une affaire sérieuse et vraiment importante : l'amour. C'est à lui que tout se ramène, c'est de lui que tout procède. Il est le dispensateur de toutes les forces, la source féconde de toutes les énergies, et la raison de l'existence ; plus encore, il est l'existence elle-même. « Avant d'avoir aimé, on ne vivait pas ; quand on n'aime plus ou qu'on n'est plus aimé, à peine a-t-on le droit de vivre encore » : on ne saurait mieux dire, et c'est la formule de Bénédict, d'Octave, de Jacques — et de tous les héros de la

« première manière » — que M. Caro a trouvée là. Ne cherchez en eux ni le fils, ni le frère, ni enfin l'homme social : amoureux ils sont dès l'origine, amoureux ils restent jusqu'au bout et exclusivement. « Leur fonction sociale est d'aimer » : ils s'acquittent de leur fonction avec une rectitude, une conscience inflexibles. Occupations, devoirs, morale, pour eux tout se réduit à l'amour.

Il faut aimer encore après avoir aimé !

Ce pourrait être leur devise. Comme ils n'existent que par l'amour, ils ne sont plus rien sans lui. Quand il est bien sûr de n'être plus aimé de Fernande, Jacques doit mourir et meurt en effet ; et tous, ou à peu près, se conduisent comme Jacques.

Puisque l'amour est le tout de l'homme, — et, suivant une réflexion célèbre, par l'homme il faut surtout ici entendre la femme, — on ne saurait le cultiver avec trop de soin. Ce sera donc une charité que d'en hâter l'éclosion chez les autres ou d'en faciliter l'épanouissement : et voilà l'explication de la conduite — qui peut paraître bien équivoque — de Louise envers Valentine et Bénédict, de Fernande envers Sylvia et Octave. A plus forte raison lui témoignerez-vous les égards les plus attentifs, l'entourerez-vous des plus jalouses prévenances, quand c'est en vous qu'il aura élu domicile. Au lieu de le modérer, ou même de le détruire quelquefois, comme le prescrit la morale, on le laissera toujours s'exalter et dans toutes les circonstances. Octave l'explique nettement à Herbert : « La vraie force est-elle d'étouffer ses passions ou de les satisfaire ? Dieu nous les a-t-il données pour les abjurer ? Et celui qui les éprouve assez vivement pour braver tous les devoirs, tous les malheurs, tous les remords, tous les dangers, n'est-il pas plus hardi et plus fort que celui dont la prudence et la raison gouvernent et arrêtent tous les élans ? »

Les belles raisons, du reste, pour appuyer le sophisme ! « Qu'est-ce donc que cette fièvre que je sens dans mon cerveau ? Qu'est-ce donc que ce feu qui me dévore la poitrine, ce bouillonnement de mon sang qui me pousse, qui m'entraîne vers Fernande ? Est-ce là les sensations d'un

être faible? » Et le souverain, le transcendantal mépris pour quiconque n'adopte point ces étonnants et faciles principes! « Ils se croient forts parce qu'ils sont froids!... » De Jacques à Sylvia, mêmes pensées et même langage : « Pourquoi serait-ce une faiblesse que de s'abandonner à son propre cœur? C'est quand on ne peut plus aimer qu'il faut pleurer sur soi-même et rougir d'avoir laissé éteindre le feu sacré. » Quelles délices, au contraire, de sentir la passion gronder dans votre âme comme un torrent ou la submerger sous le débordement de ses ondes! Alors on respire « avec volupté les premières brises du printemps », on regarde avec extase « s'entr'ouvrir les premières fleurs », on est frissonnant d'allégresse, délirant d'enthousiasme, éperdu de reconnaissance; on a envie « de se prosterner sur les herbes naissantes et de remercier Dieu dans l'effusion de son cœur ».

Car — et c'est ici la plus extraordinaire audace de George Sand — c'est en Dieu lui-même qu'est l'origine de l'amour, c'est de Dieu qu'il vient, c'est Dieu qui le fait descendre dans la poitrine des hommes. « Ce qui fait l'immense supériorité de ce sentiment sur tous les autres, ce qui prouve son essence divine, c'est qu'il ne naît point de l'homme même; c'est que le cœur humain le reçoit d'en haut, sans doute pour le reporter sur la créature choisie entre toutes dans les desseins du Ciel. » L'amour n'est donc pas seulement irrésistible, fatal, absolu. Il doit encore participer de toutes les qualités de sa céleste origine : il sera noble, généreux, sublime; il sera pur, il sera sacré; on ne craindra pas de nous en étaler sous les yeux les effusions mystiques. — Voilà des déclarations bien graves. Ce qui en augmente encore la gravité, c'est que l'auteur ne les a pas mises dans la bouche d'un de ses personnages, mais il les donne pour siennes, et elles le sont bien réellement. C'est nous avertir suffisamment qu'il n'en est pas qui lui aient tant tenu au cœur. Sur ce point, d'ailleurs, la *Correspondance* est formelle : c'est partout la même préoccupation et partout la même affirmation ingénue.

Les conséquences aussi sont visibles. C'est par permission spéciale de la divinité et donc sous sa bienveillante protection, que se forment les liaisons les plus illégitimes; et il ne répugne pas à l'auteur de *Valentine* d'investir la Providence

d'une fonction qu'il serait indécent de vouloir seulement qualifier. C'est elle qui « préside au rapprochement » des élus de la passion : ne veille-t-elle pas à tout « en dépit des hommes »? et, puisqu'elle est toute bonté et toute justice, ne se doit-elle pas de procurer à tous les amants, quels qu'ils soient, le parfait bonheur? Bénédict était nécessaire à Valentine « pour lui faire connaître ces émotions sans lesquelles la vie est incomplète », Valentine à Bénédict « pour apporter le repos et la consolation dans une vie orageuse et tourmentée » : ils seront heureux l'un par l'autre, — par décret nominatif de l'Éternel, comme disait Renan. — Encore Valentine a-t-elle l'excuse d'avoir un mari à peu près abominable. Mais Fernande? Peut-elle raisonnablement alléguer le même motif? La conduite de Jacques envers elle n'est-elle point parfaite? Avec une candeur délicieuse, cependant, elle offre à une autre affection l'hospitalité de son cœur : tout ne vient-il pas de Dieu seul? « J'aime mon mari, — écrit Fernande, — ma sœur Sylvia et mes enfants plus que jamais; et pour toi, Octave, je ressens une affection à laquelle je ne chercherai point de nom, mais que Dieu m'inspire et que Dieu bénit. » C'est mêler la Providence à de singulières affaires!

On ira plus loin encore, et c'est toujours de la volonté divine que ne craindront pas de se réclamer l'inconstance et l'abandon. « Quand j'ai senti l'amour s'éteindre, je l'ai dit sans honte et sans remords » : — quelle place, en effet, peut-il y avoir ici pour le remords et la honte? — « et j'ai obéi à la Providence qui m'attirait ailleurs. » Jacques n'est point trop malavisé, vraiment, force est bien de lui rendre ce témoignage; et quand, pour ses pires caprices ou même ses lâchetés, il a besoin de justifications et d'excuses, c'est assez haut qu'il sait les découvrir!

Les droits de l'amour ainsi établis, il est évident que rien ne saurait prévaloir contre eux. S'il existe des obstacles au libre cours de la passion, ils devront s'anéantir devant elle. Or, la société n'a-t-elle pas la prétention insupportable, au nom d'on ne sait quels intérêts mesquins, de réduire les droits imprescriptibles, les droits sacrés de l'amour? et le plus indépendant des sentiments, le plus divin, ne commet-elle pas tous les jours la folie insigne de le vouloir parquer,

asservir dans le mariage? Guerre donc à la société! C'est elle, l'ennemie, et c'est elle, « l'infâme »! Elle seule a tout gâté, tout perverti, tout corrompu. L'égalité naturelle, l'égalité primitive de l'homme et de la femme, c'est sa détestable. sa maudite intrusion qui l'a ruinée, en faisant de l'un un tyran, de l'autre une esclave ; ce qui était d'abord la source de tous les bonheurs et de toutes les vertus, est devenu par elle l'origine de toutes les douleurs et de toutes les hontes ; en face de l'amour créé par Dieu, elle a osé dresser le mariage, qui est la dérision de l'amour et sa négation. Contre elle donc la révolte n'est pas seulement légitime, c'est encore le plus impérieux des devoirs. Ce que lui doit tout esprit généreux, c'est une haine inextinguible, inexpiable, une guerre sans pitié, sans relâche, sans merci. Et, de fait, depuis J.-J. Rousseau, jamais l'individualisme n'avait dirigé contre l'institution sociale assauts plus furieux. « Société, institutions, haine à vous! haine à mort! » Ces explosions sont déjà dans *Indiana* et dans *Valentine*; et, au fond de tous les romans de la première manière, il n'y a guère autre chose. « Je ne suis pas réconcilié avec la société, — écrit Jacques à Sylvia, — et le mariage est toujours, selon moi, une des plus barbares institutions qu'elle ait ébauchées. Je ne doute pas qu'il ne soit aboli si l'espèce humaine fait quelque progrès vers la justice et la raison. » Voilà le thème, toujours implicitement contenu, quelquefois développé à satiété, dans toutes ces œuvres.

C'est comme un parti pris chez notre romancier : invariablement sont admirables et sympathiques tous les révoltés, tous les *outlaws* ; antipathiques et méprisables, tous ceux qui se déclarent satisfaits d'une situation régulière, légale, officielle. L'amant — « ce roi de tous ses livres », comme disait fort bien Nisard — est invariablement beau, paré de toutes les séductions et de toutes les grâces, il est idéal; pour le mari, il est toujours grotesque, à moins qu'il ne soit odieux. Jacques lui-même, le prodige d'intelligence et le colosse de volonté, Jacques subit la loi fatale : quoi qu'il en ait, le mariage lui ôte tout prestige, et le suicide final ne le rétablit pas dans sa première grandeur.

Au reste, nos héros se décident-ils à affronter l'union con-

jugale, c'est avec des dispositions assurément peu familières au commun des mortels. Voici la lettre que Fernande reçoit de son futur époux : « Vous allez jurer de m'être fidèle et de m'être soumise, c'est-à-dire de n'aimer jamais que moi et de m'obéir en tout. L'un de ces serments est une absurdité, l'autre une bassesse. Vous ne pouvez pas répondre de votre cœur, même quand je serais le plus grand et le plus parfait des hommes; vous ne devez pas me promettre de m'obéir, parce que ce serait nous avilir l'un et l'autre. » La recommandation est aussi délicate qu'opportune. Décidément, ce Jacques est extraordinaire en tout, et, quand il se mêle d'être naïf, ridicule et absurde, on peut juger qu'il ne l'est pas à demi. Cependant Lélia n'a jamais eu de meilleur interprète, et nul n'a mieux traduit ses plus constantes, ses plus chères pensées.

Que cette conception particulière de l'amour ait amené l'auteur de *Valentine* et d'*André* à proclamer que la passion supprime les distances sociales et que, par exemple, l'aristocratique Valentine de Raimbault peut s'unir sans mésalliance au paysan Bénédict, comme André de Morand à la fleuriste Geneviève, la suite est trop évidente et il n'y a pas lieu d'insister. Mais la haine du mariage a eu chez elle une autre conséquence singulièrement plus redoutable et dangereuse; et ce n'est rien moins qu'une théorie de l'adultère, fort nouvelle — et rigoureusement déduite. — C'est Jacques qui nous l'expose. Nous le savons déjà : « Nulle créature humaine ne peut commander à l'amour, et nul n'est coupable pour le ressentir et pour le perdre. » Il en résulte nécessairement que « ce qui avilit la femme, c'est le mensonge; ce qui constitue l'adultère, ce n'est pas l'heure qu'elle accorde à son amant, c'est la nuit qu'elle va passer ensuite dans les bras de son mari ».

Le raisonnement est en bonne forme et la conclusion d'une irréprochable justesse, — une fois les prémisses admises. — Mais le mari, quelle conduite lui faire tenir à l'égard de l'épouse coupable? « Il y a des hommes qui égorgent sans façon leur femme infidèle, à la manière des Orientaux, parce qu'ils la considèrent comme une propriété légale. D'autres se battent avec leur rival, le tuent ou l'éloignent, et vont solliciter les

baisers de la femme qu'ils prétendent aimer, et qui se retire d'eux avec horreur ou se résigne avec désespoir. Ce sont là, en cas d'amour conjugal, les plus communes manières d'agir, et je dis que l'amour des pourceaux est moins vil et moins grossier que celui de ces hommes-là. » Ce morceau de bravoure, nous le retrouverons textuellement reproduit dans des lettres lues en plein tribunal au cours d'un procès qui intéressa un moment l'opinion publique. — L'homme intelligent et supérieur, l'homme affranchi de préjugés se contentera de « regretter » l'événement, jusqu'au jour où il laissera, par sa disparition, liberté complète aux nouveaux amants qui, dans leur gratitude, tous les soirs prieront Dieu pour l'ancien mari, d'humeur si accommodante et si débonnaire !

Il est vrai que tous les personnages n'ont pas la générosité niaise de Jacques. La passion a beau être, à leurs yeux, d'essence divine, irrésistible et fatale, ils croient pouvoir la gouverner en maîtres, et la provoquer ou la retenir au gré de leur fantaisie. Là où il n'y a pas de liberté, il est trop évident qu'on ne saurait non plus exercer de contrainte : pourtant ils n'hésitent pas à s'établir tyrans et despotes de par les seuls droits de leur passion ; en d'autres termes, le plus parfait égoïsme règle leur logique. « Ne me dis pas — écrit Jacques à Sylvia — que j'expose le bonheur d'un autre avec le mien. D'abord cet être ne serait qu'infortuné en d'autres mains que les miennes ; et puis, ce qu'il est destiné à souffrir avec moi est peu de chose au prix de ce que je suis résigné à souffrir avec lui. » Que n'ajoute-t-il immédiatement, l'intéressant héros de tous les sacrifices, l'homme de toutes les immolations, le Saint Vincent de Paul de la charité conjugale, que n'ajoute-t-il que Fernande ne lui témoignera jamais assez de reconnaissance pour tant de dévouement et d'abnégation ?

Au surplus existerait-il honneur plus enivrant que de partager les douleurs de qui se targue d'être « une exception en fait de souffrance » ? « Fernande souffrira donc avec lui. » En vérité, c'était bien la peine de crier anathème à la société et avec de si violents éclats, pour en arriver aux mêmes abus de pouvoir, pratiqués seulement de façon un peu plus scandaleuse ! Le Ruy Blas berrichon, Bénédict, aura l'égoïsme encore plus forcené. Il a semblé à Valentine, épouvantée,

qu'une ombre avait passé devant la fenêtre du pavillon et que cette ombre pourrait bien être celle de M. de Lansac; son amant la rassure en ces termes : « Ne vaut-il pas mieux cent fois vous voir tuer dans mes bras que de vous savoir vivante aux bras d'un autre?... » A la bonne heure, et voilà qui s'appelle parler! Mais que devient alors l'inaliénable liberté de la passion? Et l'étrange respect qu'on témoigne à cet « Amour » dont on proclamait si haut et si superbement l'origine divine et le caractère sacré !

## III

Il faut bien l'avouer, voilà des idées dangereuses et qui renferment des germes terribles de destruction : nous en apporterons des preuves d'une assez éloquente tristesse. Il serait injuste cependant de les rejeter sans appel, pour ne pas dire sans examen, à l'exemple des critiques de 1835; et il était bon, il était salutaire pour la société elle-même que quelques-unes au moins fussent hardiment exprimées et lancées dans la circulation. Nous n'en pouvons malheureusement donner qu'un trop rapide aperçu.

On peut en convenir sans doute *a priori* : il y a dans la société des institutions intangibles et il ne faut jamais les entourer que de silence et de respect. C'est l'inébranlable conviction de ceux qui n'ont jamais eu à en souffrir; et on n'a qu'à les féliciter de leur caractère ou de leur fortune. Ceux-là sont en général rebelles à toutes les nouveautés, quelque justifiées d'ailleurs qu'elles puissent être, et les plus innocentes réformes, n'ayant pas d'adversaires plus prévenus, n'en sauraient avoir de plus intransigeants et de plus opiniâtres. Mais on peut admettre aussi, — et sans se faire accuser pour cela de vouloir « lever contre la société l'étendard de la révolte », — que toutes nos institutions, même les plus indispensables, sont toujours imparfaites par quelque endroit et donc susceptibles d'améliorations. Réaliser le plus grand nombre possible de ces perfectionnements, voilà la plus noble tâche que puissent s'imposer tous ceux qui savent penser, tous ceux qui

savent écrire, moralistes dans leurs maximes, auteurs dramatiques dans leurs pièces et romanciers dans leurs romans? Pensera-t-on que l'art doit rester étranger et supérieur à toutes ces questions? On l'a pensé, en effet, mais on a eu tort. De quoi veut-on que vivent les œuvres, sinon d'observation et de réalité, c'est-à-dire d'humanité? L'artiste devra donc, sous peine de n'être qu'un baladin et un pauvre amuseur de mandarins oisifs, avoir des idées, le plus d'idées possible, toutes les idées de son temps, et il en fera comme la substance et la moelle de ses ouvrages. Bien loin de se garder scrupuleusement des *thèses*, il devra les rechercher, les provoquer au besoin, — sans jamais oublier de les traiter en obéissant aux règles spéciales de son art. Molière n'a pas fait autre chose, et Beaumarchais dans ses meilleurs jours, et Alexandre Dumas fils; et nos jeunes auteurs dramatiques ont bien raison de suivre leurs exemples. C'est cette qualité qui donne aux romans de M. Bourget et aux comédies de M. Brieux une puissance singulière, et c'est d'elle enfin qu'*Indiana*, *Valentine* et *Jacques* tirent encore pour nous le meilleur de leur intérêt.

Que plusieurs de ces « thèses » soient délicates, d'un maniement difficile, et qu'on ne puisse apporter à les soutenir trop de précautions, il faut bien en demeurer d'accord; que certaines idées, excellentes par elles-mêmes et dont les applications ne sauraient être que salutaires pour la masse, troublent profondément quelques âmes mal préparées à les recevoir et soient pour elles une occasion prochaine de chute, c'est encore une incontestable vérité. Mais la raison est-elle suffisante pour en interdire à tout jamais la critique? Quel progrès l'humanité a-t-elle réalisé qui ne fût toujours accompagné de quelque mal? Et, dans l'ordre social en particulier, comment toucher aux vieilles bâtisses sans amener fatalement des ruines? Ce sont là misères inévitables, auxquelles il faut se résigner. Tout ce qu'on peut raisonnablement exiger de l'écrivain qui entreprend une réforme de ce genre, c'est de ne jamais oublier qu'il travaille sur de la matière humaine et sensible; c'est qu'il ne cause point d'inutiles souffrances par des opérations inconsidérées; et enfin, et surtout, c'est qu'il ne fasse point briller aux yeux des patients, de trop éblouissants mirages: car les déceptions trop vives sont aussi trop douloureuses, et c'est infailliblement

s'exposer à se faire maudire que de promettre dès l'abord, de garantir un rétablissement complet, une santé parfaite, et de ne maintenir tout au plus le malade que dans une longue et pénible convalescence.

Ce sera encore une imprudence grave que d'aviver une plaie, sans être sûr de pouvoir y appliquer aussitôt le baume qui soulage, à défaut du remède qui guérit ; et il y aura par exemple un peu plus que de la « naïveté » à commencer par faire aux maris la guerre la plus implacable et à répondre ensuite, quand on vous demandera ce que vous mettrez à leur place : « Mais... c'est le mariage ! » Car alors la « naïveté » pourrait bien s'appeler du nom plus juste de moquerie...

Puisque c'est un droit pour l'écrivain de critiquer, sous certaines réserves, les institutions sociales et d'en montrer ce qu'elles peuvent avoir d'insuffisant ou au contraire d'excessif, il s'ensuit que l'œuvre de George Sand, loin d'être exclusivement mauvaise, doit avoir exercé sur les mœurs une influence bienfaisante. C'est au mariage qu'elle en a voulu, au mariage tel qu'on le pratiquait assez souvent autour d'elle ; c'est contre lui qu'elle a dirigé ses plus vives et ses plus furieuses attaques, et il faut avouer qu'elle n'a guère ménagé ses coups. Mais, la part faite aux colères, aux ivresses de la lutte et à l'animosité personnelle trop ardente, les cris de détresse, les imprécations, les désespoirs de toutes ces infortunées créatures, qui se débattent contre une tyrannie et un despotisme inexorables, ne sont-ils dignes d'aucune pitié, d'aucune consolation ? Qui de nous voudrait ressembler au colonel Delmare ou qui souhaiterait à sa fille un mari comme M. de Lansac ? Si cependant de malheureuses femmes sont liées à des maris indignes par des liens qu'on affirme éternels, faudra-t-il ne leur témoigner jamais qu'une compassion stérile et sera-t-il humainement bien juste de ne leur prêcher que la résignation ? Les appellera-t-on des révoltées ou des impudiques parce qu'elles réclament leur part de bonheur ? Ou, à supposer que l'individualisme ne s'emporte pas chez elles à cet excès d'audace, leur désir n'est-il pas légitime et leur droit absolu de desserrer, s'il leur répugne peut-être de les rompre, les chaînes qui les meurtrissent ?

Car enfin, il y a eu, et il y a encore aujourd'hui, de par le monde, des Indianas et des Valentines. Leur malheur vient-il de circonstances que nulle volonté ne saurait prévoir, cela est très fâcheux, et on ne peut s'en prendre qu'à leur misérable destin ; — victimes innocentes d'un monstrueux hasard, c'est pourtant un droit pour elles que de réclamer contre une injustice imméritée. — Mais si c'est l'orgueil, la vanité, l'ambition, la légèreté, ou peut-être les vils et sordides calculs d'une famille qui les ont ainsi jetées à l'abîme, comment ne protesteraient-elles pas, de toute l'énergie de leur misère, contre un odieux supplice de tous les instants? Et qui donc pourrait s'indigner de leurs efforts désespérés pour s'y soustraire? N'est-ce pas bien plutôt un devoir strict pour chacun de leur tendre une main secourable, et, pour peu que le ciel vous ait accordé de génie, l'obligation ne s'impose-t-elle pas rigoureusement d'essayer « la peinture d'un martyre qui peut donner à penser aux juges et aux bourreaux, aux hommes qui font la loi et à ceux qui l'appliquent?... » Et voici que le divorce apparaît comme l'unique remède à une situation sans issue. — Mais le divorce lui-même est un mal ! — C'est possible ; en tout cas, c'est un mal nécessaire, et dont les conséquences seront toujours moins graves que celles de l'autre mal qui lui a donné naissance. — Mais c'est la porte ouverte à tous les abus, et comme une prime à l'indépendance et à tous les fâcheux instincts d'égoïsme et d'insubordination ! — Cela est affaire aux législateurs et aux juges. Observateur et romancier, victime moi-même de votre loi d'airain, je constate l'excès, j'enregistre la souffrance, et je demande qu'on adoucisse l'une en diminuant l'autre. George Sand l'a demandé avec éclat. Elle faisait œuvre de charité sociale : il faut l'en féliciter et s'en montrer reconnaissant.

Voilà bien, il ne faut pas avoir peur de le dire, la partie excellente de son œuvre. Avec plus d'intrépidité que tout autre, avec plus d'éloquence surtout et d'émotion, — la démonstration par exemples étant toujours autrement efficace et vivante que les plus beaux raisonnements du monde et les plus solides dissertations, — elle a engagé le combat contre les empiètements indiscrets de la société sur les droits de l'individu, et mis en garde contre des abus de pouvoir qui deviennent ra-

pidement intolérables. A l'une et à l'autre, elle a rappelé que leurs droits se bornaient mutuellement, et que, s'il y avait des crimes de l'individu contre la société que la société avait raison de punir sans faiblesse, il y avait aussi des crimes de la société contre l'individu dont l'individu pouvait, devait même exiger la répression énergique.

Équilibre de pouvoirs malaisé, délimitation de frontières extraordinairement délicate entre des voisins si jaloux de leurs privilèges respectifs : il n'en est pas moins vrai que la paix individuelle et la tranquillité sociale sont au prix de cette bonne entente et de cette harmonie. Nous devons obéir aux lois, puisque nous nous les sommes données, mais elles doivent à leur tour respecter notre personnalité, puisque c'est pour nous protéger individuellement que nous les avons faites. Ni tyrannie, ni esclavage d'aucune part. Or, comme il est bien difficile à l'individu de faire courir des risques à la société, et que c'est au contraire à la société que peut venir la tentation d'usurper sur les libertés de l'individu, c'est contre la société que l'individu doit être prémuni, et c'est à ses invasions qu'il doit résister avec acharnement.

Obéissance et résignation, autant de formes de lâcheté. La lutte est inégale, prodigieusement inégale : raison de plus pour nous y porter de toutes nos forces. Qui sait d'ailleurs si notre exemple ne sera pas contagieux, si notre héroïsme n'engendrera pas d'autres héroïsmes, et si, dans cet engagement terrible, c'est toujours nous qui serons invariablement écrasés? Assez de cris de détresse ont répondu aux nôtres pour que nous puissions espérer de rapides renforts. Dussions-nous, au surplus, succomber dans la bataille, notre courage ne sera pas infécond; nos défaites d'aujourd'hui assurent les victoires de demain, car c'est la cause de la liberté dont nous sommes les défenseurs, et c'est à la liberté que, tôt ou tard, doit rester le dernier mot.

Jusqu'ici, toutes ces revendications de l'individualisme n'ont rien que de très acceptable, et il est même bon que, par intervalles, du moins, elles se fassent entendre. Mais l'auteur d'*Indiana* et de *Valentine* devait aller plus loin encore et pouser une pointe plus audacieusse sur le terrain ennemi.

Il est fort difficile et probablement impossible à la société

de tenir compte de la passion, — autrement que pour se garantir de ses éclats. — Or la passion existe, et il n'est pas de prohibition qui ait la force de l'anéantir. Sans doute, les grandes passions sont rares, plus rares peut-être que les grands génies. C'est fort heureux, en vérité; et il est sûr, d'autre part, que les créatures exceptionnelles se font toujours à elles-mêmes leurs lois, et que nos misérables petits codes ne sont pas à la taille des Rodrigue et des Chimène, des Roméo et des Juliette, des Yseult et des Tristan... Mais la passion ne saurait-elle habiter que dans le cœur des héros de la légende? Ne fait-elle pas explosion tout autour de nous, presque chaque jour? Et serait-il indispensable d'avoir été aux assises pour être bien convaincu qu'il y a des crimes passionnels? Même dans la vie ordinaire, la passion se rencontre, et ses droits, toujours comme les droits de l'individu, méritent d'être sauvegardés. C'est l'intérêt de la société qu'ils le soient. Elle évitera ainsi bien des catastrophes en épargnant aux individus bien des souffrances.

Car vouloir arrêter des forces naturelles est pure folie; on ne les contient pas avec plus de facilité qu'on ne contient des torrents impétueux, et les eaux bouillonnantes ont vite fait de briser l'obstacle toujours trop fragile. Mieux vaut en régulariser le cours, établir des digues, des écluses, des barrages, en un mot diriger l'œuvre de la nature au lieu de la contrarier brutalement.

Les romans de la première manière ne donnent pas d'autres avis. Encore une fois, le plaidoyer n'est pas toujours inutile, et, de temps à autre, il est opportun de rappeler aux législateurs que ce ne sont ni des automates, ni des machines que régissent les lois, que le cœur peut avoir ses raisons que le Code ne connaît point, et qu'il y a tout au moins témérité, par des prohibitions trop positives et des fins de non-recevoir absolues, à multiplier les chances de conflits entre d'irréconciliables adversaires.

## IV

C'est, malheureusement, une vérité d'expérience : les individus pâtissent assez souvent des réformes qui doivent profiter à la généralité ; et il arrive aux idées, même les plus raisonnables, de provoquer des troubles graves dans des intelligences incapables de les bien comprendre ou intéressées à les mal interpréter. Faut-il en faire remonter la responsabilité à qui les a pour la première fois émises ? Redoutable question.

Il serait, sans doute, parfaitement injuste de mettre sur le compte de George Sand les irrégularités et les fautes qui se sont autorisées de son nom. Mais, osera-t-on affirmer qu'elle ne soit pour rien dans la conduite criminelle de tels ou tels de ses lecteurs ? N'a-t-elle jeté dans la circulation que des idées saines ? Et si parmi toutes ses théories il s'en rencontre de dangereuses, — et il s'en rencontre, — ne peut-on pas les accuser avec quelque vraisemblance d'avoir été des agents de destruction morale ? En dehors du mal dont nous savons que s'accompagne fatalement toute réforme, même généreuse, ses romans n'ont-ils pas été pour un trop grand nombre d'âmes, des conseillers pervers, et n'ont-ils pas achevé de les corrompre ? — Mais ces âmes y étaient prédisposées ! — D'accord. Qui jurerait cependant qu'une mauvaise lecture, mauvaise au moins pour elles, n'a pas été l'occasion prochaine et l'excuse déterminante de la chute ? Ou plutôt qui serait assez ennemi de l'évidence pour ne pas en convenir ?

Car les œuvres agissent, et plus profondément qu'on ne voudrait le croire. C'est par milliers que se comptaient, dès cette époque, les « victimes du livre », — comme dit l'auteur des *Réfractaires* : « Toutes les femmes qui ont un peu empoisonné leur mari, jeté au feu leur enfant : des victimes du livre ! — Tout assassin en redingote, tout suicidé en blouse : victime du livre ! » Il exagère à peine. De cette espèce particulière de victimes, notre génération en a connu aussi.

*Indiana*, *Valentine*, *Lélia*, *Jacques* ne pouvaient pas ne pas en faire naître. Il serait vain de le nier.

Mais pouvons-nous déterminer avec précision la part de responsabilité qui revient à George Sand dans les fautes de ses « victimes »? Il n'y faut même pas songer. Nous savons seulement que cette part existe. « Bien des gens n'auraient jamais été amoureux, s'ils n'avaient jamais entendu parler d'amour! » Bien des femmes, dirons-nous à notre tour, seraient restées probablement honnêtes, si *Indiana*, si *Valentine*, si *Jacques* ne les avaient détournées de l'honnêteté. Car enfin, est-il sage de présenter toujours en caricature le mari et de le rendre invariablement odieux, tandis qu'avec une régularité non moins invariable l'amant nous est offert comme le parangon de toutes les délicatesses, de toutes les vertus, de tous les héroïsmes? Est-il prudent de toujours parler de « droits », sans jamais prononcer même le mot de « devoirs »? Est-il sans danger de prêcher la révolte contre toute espèce d'autorité, et d'irriter ainsi les passions de la foule naturellement avide d'indépendance? Or, c'est à cette foule qu'appartiennent, ô romancier, la plupart de vos lecteurs. Ne craignez-vous pas qu'il leur vienne à l'idée d'appliquer vos leçons? Et nous, ne serons-nous pas autorisés à vous déclarer responsable de telle détresse morale, tel suicide ou tel crime?... Racine voulait un jour brûler ses tragédies, parce qu'il les jugeait corruptrices, et ses scrupules étaient certainement exagérés: mais vous, quand votre nom et vos livres ont été mêlés à de tristes procès, avez-vous toujours gardé votre conscience tranquille et n'avez-vous jamais senti votre âme au moins effleurée d'un remords?...

La demande est d'autant moins indiscrète que les premiers romans de George Sand ont paru au juste moment où leur influence devait être à la fois la plus rapide et la plus profonde. A toute époque de notre histoire, le succès de *Valentine*, d'*Indiana*, de *Jacques* et d'*André* aurait été considérable: au milieu du désarroi moral de « ces années 1832 et 1833 où la Révolution remuait encore les pavés », il fut prodigieux, foudroyant. « La génération qui entrait dans la vie se souvient encore de l'espèce de vertige et d'ivresse qui s'empara de toutes les imaginations en présence de ces livres si hardis,

si imprévus, si éloquents, si poétiques. » Aujourd'hui nous avons peine à nous figurer le degré d'exaltation auquel on arriva tout de suite. « On s'enthousiasmait, on se passionnait pour madame Sand sans l'avoir vue; on lui écrivait sans la connaître; elle comptait, dans la jeunesse des écoles, des milliers d'amoureux, qui sont devenus, j'aime à le penser, de bons avocats, de parfaits notaires, de graves magistrats, de savants ingénieurs et d'excellents pères de famille. » C'est possible, quoique nous fassions quelque difficulté de partager l'optimiste confiance de Pontmartin. On se débarrasse aisément d'une mode littéraire et nous connaissons des « décadents » repentis, des « symbolistes » désabusés. Mais les premières impressions de la sensibilité sont ineffaçables.

Quoi qu'il en soit, et c'est au surplus la seule chose qui importe, il n'y eut pas alors d'écrivain plus admiré que George Sand; et, comme on est toujours enclin à imiter ce qu'on admire, il n'y eut pas de personnages littéraires plus imités que ses héros. A quoi donc l'auteur de *Valentine* a-t-elle dû son « irrésistible prestige » ? Au talent et au génie, sans doute. Mais est-ce bien de talent et de génie que se préoccupe surtout la foule des lecteurs ? Et fait-on injure, par exemple, à Maupassant ou à Zola quand on suppose que la nette et vigoureuse simplicité de l'un, comme l'imagination puissante, le grand souffle épique de l'autre, leur ont valu moins de succès que les descriptions scabreuses auxquelles ils ont donné place, à dessein, dans leur œuvre. Pareillement, c'est de ce qui flattait leurs instincts de liberté que se sont grisés les lecteurs de George Sand. Critiques et artistes ont admiré l'abondance, le lyrisme de *Valentine* et d'*Indiana* : le commun des mortels — ce qui veut dire presque tout le monde — a rêvé de « toutes ces poésies de la jeunesse et de l'amour », félicités mystérieuses que le romancier promettait aux serviteurs effrénés de la passion, et qu'il faisait miroiter devant des cœurs avides de les posséder enfin. Comme ils devaient être enivrants, ces appels au bonheur! Et que de femmes, fondées ou non à se croire incomprises, ont dû prêter une oreille éperdue aux incessantes suggestions de leurs personnages favoris!... Vous souffrez, et, tous les jours plus douloureusement, l'implacable réalité meurtrit vos âmes;

le remède est tout près de vous : osez étendre la main pour le saisir. La passion vous sollicite, mais la peur de l'opinion vous retient : qu'est-ce donc que l'opinion, sinon l'expression la plus superficielle de cette chose parfaitement méprisable qu'est la société? Des liens qui vous furent chers autrefois, vous les détestez aujourd'hui : c'est Dieu lui-même qui vous invite à un amour nouveau, suivez son inspiration. Le sentiment de devoir vous retient seul sur le penchant où vous entraîne votre cœur ; mais le premier des devoirs n'est-il pas d'assurer l'exercice de toutes vos énergies, et n'est-ce pas mutiler en vous l'ouvrage du Créateur que d'en retrancher les passions? Qui que vous soyez, vous avez toutes le droit, inaliénable et sacré, d'être heureuses, et, si le monde vous refuse ce droit, eh bien! résistez au monde. Entre vous et la société, c'est une guerre à mort; mais n'oubliez jamais que seules vous êtes les ouvrières de votre destinée... — Quels conseils pour de certaines âmes! Lecteurs et lectrices ne se firent guère faute d'écouter un moraliste si extraordinaire, aux prescriptions si alléchantes, et c'est par centaines qu'on put compter les frères et sœurs de Bénédict et de Jacques, de Valentine et d'Indiana.

Toutes les âmes qui furent tentées ne succombèrent pas. Mais que de luttes ont dû livrer les meilleures d'entre elles! et que d'indécises victoires, achetées au prix de quels efforts! La perversion du cœur, l'oubli du devoir ne se manifestent pas nécessairement et toujours par des actes : toutes les infidélités, toutes les fautes n'ont pas abouti à des procès en séparation ou à des demandes en divorce ; à plus forte raison, toutes les tragédies intimes ne se sont-elles pas dénouées devant une cour d'assises. Que de plaies morales cependant ont dû sonder les confesseurs, — lorsque confesseur il y a eu! Que de blessures à panser, d'ulcères à guérir! Et les intéressantes révélations que seraient pour nous, à coup sûr, les correspondances de l'époque, si nous les avions toutes conservées! Qu'on essaie, par exemple, de se figurer l'éloquence et le charme que, dans une petite ville de province, le désœuvrement, l'ennui, l'abus de la rêverie, quelquefois aussi, des motifs réels de souffrance ou même de désespoir, devaient prêter à ces terribles docteurs d'individualisme qui s'appellent

Indiana, Raymon ou Bénédict! Quelle redoutable compagnie pendant les longues heures de mélancolique solitude! Quel travail de lente, mais de sûre désorganisation!

Que le nombre des victimes ait été considérable, c'est ce que nous apprennent les écrivains de l'école réaliste. Où donc Flaubert a-t-il trouvé l'original d'Emma Bovary, et de quoi l'a-t-il montrée victime, sinon précisément du fameux idéal chanté par Lélia? La contagion a bien existé, puisqu'elle s'est s'imposée avec cette force à l'observation. Mais, sans qu'il soit besoin de recourir à la littérature, la réalité va nous fournir elle-même des documents directs, et c'est l'histoire de bien des âmes qu'on va lire à travers celle qu'un hasard nous a fait rencontrer.

LOUIS MAIGRON

*(A suivre.)*

# MES CHATS[1]

## QUELQUES PORTRAITS DE CHATS

### I

### LES CHATS DE MONTAUBAN

J'ai dit, dans les *Mémoires d'une Enfant,* mes amitiés avec les dix-sept chats de notre maison paternelle. Ils eurent grande part à notre éducation, et me faisaient beaucoup réfléchir.

Je songe toujours avec plaisir à ma compagne Zizi, à Finette, la chatte de ma sœur, qui mettait toute la maison en émoi pour ses couches, et qui, malgré sa maternité féconde, garda quand même des allures de vieille fille. Je reviens en pensée à *lo Tello* (le Tisserand), matou superbe, qui tournait la tête de son sérail, sans y avoir grande fidélité. Parfois la nuit, dans ces nuits sombres d'hiver où il fait si bon dormir, on était éveillé en sursaut par la voix puissante de ce nouvel enfant prodigue. Ce n'était plus de l'amour, c'était de la faim. Mère et filles se levaient, ouvraient, et le Tisserand, sans dire gare, courait au buffet, prenait la clef de ses deux pattes, la tournait, appelait. Ma mère disait : « Comme on voit qu'il a souffert ! » Je le croyais, et voulais à toute force le garder près de moi le reste de la nuit.

Zizi faisait, pour la vigueur, la paire avec le Tisserand.

1. Voir la *Revue* des 15 octobre, 1er et 15 novembre.

Une nuit, nous entendons qu'on cherche à ouvrir la porte de notre dortoir, où notre mère était seule avec nous. Mon père couchait à l'autre bout de la maison, pour qu'elle fût mieux gardée. Il y avait cinq pièces entre lui et nous, un monde à traverser. Ma mère, réveillée en sursaut, demande : « Qui est là? Est-ce vous, Marianne? » Pas de réponse, et le loquet s'agitait sous une main qui tâtonnait, qui n'en avait pas l'habitude. On peut juger de l'anxiété de notre mère. Sa voix et le bruit nous avaient tous éveillés. A un mouvement plus brusque, auquel la porte ne résista pas, ma mère ne fit qu'un saut et s'empara du briquet (les allumettes phosphoriques n'étaient pas inventées). Tandis qu'elle le battait, je tremblais fort, étant la première près de la porte et la plus exposée. Aussitôt, je jette un cri d'angoisse vers ma mère : mes jambes venaient d'être touchées, et mon visage avait senti sur lui comme une main velue. Tout le monde avait froid. Enfin la bougie s'allume, on regarde, on ne voit rien. Mais les lits sont hauts, on peut chercher dessous. On se fait hardis, on cherche, et le plus énorme rat que j'aie vu de ma vie s'échappe de mon lit... Il n'était pas plus rassuré que nous, le prouva en s'élançant à pic contre une armoire. Il gagna la corniche.

Il s'agissait de le déloger. Contre un tel ennemi, chacun se sentait brave : Dieu merci, le voleur était à notre taille. D'ailleurs Zizi nous aiderait. Vigilante et toujours aux aguets, d'une belle maigreur, ses nuits se passaient à la chasse autour de notre logis. Au premier appel, elle accourut caressante et nous fit fête. Mais, au bout de quelques secondes, elle éventa l'ennemi et devint sérieuse, attentive, Le rat, je crois, faisait de même et ne bougeait. Il fallut dresser l'échelle et demander à Zizi l'escalade. Elle n'hésita pas, la vaillante amazone, et les voilà tous deux aux prises dans les airs. Tant que la mêlée fut dans les hauteurs, on ne vit rien; mais, aux cris, aux soubresauts des combattants, on pouvait juger que la lutte était vive. Le rat fut d'abord le plus fort. Il se glissa entre l'armoire et le mur, reprit terre et courut à travers la chambre, cherchant une plus sûre retraite. Je crus le revoir sur mon lit : c'était mon soulier qu'on y avait lancé dans le premier égarement. Zizi, mordue et sai-

gnante, ne s'avoua pas vaincue. Elle poursuivit sa proie, l'atteignit par un bond que la colère et la douleur rendaient irrésistible. Le rat, pris cette fois à la tête, ne se défendit plus que faiblement, Zizi eut la victoire, mais en dédaigna le prix. Elle laissa là le mort, et vint à nous, un peu dolente de ses blessures, les oublier sous nos caresses.

*
* *

Ceux-là étaient parmi les vaillants. Mais ceux qu'on garde au cœur le plus volontiers, ce sont les faibles. Si les mères s'attachent aux enfants pour leur impuissance, les petites filles aussi aiment bien plus ce qui leur inspire de la pitié.

Je ne puis oublier l'émotion poignante que me donna la destinée tragique de l'un de ces pauvres infirmes.

C'était un fils de Finette. Dans sa manie de n'être bien nulle part, elle promenait partout ses enfants suspendus à sa bouche; elle les posait ici et là, souvent sur le carreau. Le petit être encore si délicat, saisi par la froidure, s'il ne mourait, restait atteint. Il en fut ainsi de Figaro, encore plus maltraité de la nature que le chétif Moquo, le fils mal venu de Blanquette. Lui, du moins, n'était pas sauvage; il errait parmi nous, demandait protection. C'était la bête noire de notre cuisinière Marianne, qui n'aimait point ma sœur. Si elle eût osé!... Mais l'œil de mon père la suivait : il fallait attendre. Un jour de grand gala que tous les parents et amis de la ville venaient avec leurs enfants, le sort de Figaro fut décidé : Marianne le remit à nos cousins, qui le jetèrent dans un égout, et le forcèrent à y rester. Que fit la bête? Elle nagea dans ce torrent boueux, remonta de sept à huit cents pas vers la maison, vers l'évier où allaient tomber, le soir, les eaux bouillantes de la vaisselle (j'en frémis encore). Il y resta pourtant, avançant, reculant, et réussit à ne point mourir.

Moquo, lui, était le plastron, le souffre-douleur, infirme et mal fourni de poil; de chair nulle part, mais beaucoup de nerfs, trop, hélas! et pour mieux souffrir. Tandis que les autres faisaient cercle autour du foyer de la salle, lui, perché

en haut de l'escalier du chai, exposé à tous les courants d'air d'un lieu mal fermé, toujours tenté de descendre de son observatoire, d'aller voir à ce paradis où les autres avaient si large part, il était sans cesse frissonnant, agité, l'estomac creux. Les mulots même auraient ri de sa chasse. Jamais ce bon sommeil, profond, prolongé, qui semble chez le chat de la léthargie. Ce n'étaient que somnolence, rêvasseries, mêlées de tressaillements nerveux.

Sans avoir toute la malice de mes frères, je n'avais pas fait d'abord grand accueil au pauvre hère. J'avais même ri quelquefois, comme les autres, de voir apparaître furtivement sa piètre figure, où les grands yeux verts un peu hagards tenaient trop de place.

De mon père me vint la pitié. Quand les enfants étaient loin, au jardin ou au bois, il arrivait au chai d'un pas léger, appelait : « Moquo! mon pauvre Moquo!... » Si j'étais là, je me dissimulais, j'assistais à la scène. Moquo ne tardait guère; mais comment s'abandonner même au meilleur? Celui qui n'a pas connu, dès sa naissance, la douceur des caresses, garde toujours, quoi qu'il veuille, une réserve craintive. Il faut lui pardonner. — A pas lents, Moquo descendait. Il ne miaulait jamais : le malheur l'avait rendu muet; mais quelle éloquente prière dans le mouvement! Rien qu'à la façon dont il lustrait sa pauvre robe aux barreaux de la rampe, on sentait venir en lui une âme. Mon père, dans les premiers temps, déposait la nourriture, puis se retirait; mais, à la longue, il avait voulu davantage. Je voyais bien que, malgré son âge, il ressemblait à sa petite fille, cachée là tout près. Il avait une grande envie de caresser Moquo. Et lui n'était point sauvage à la façon de sa mère Blanquette, qui d'un bond, franchissait les vingt degrés. Il eût voulu se donner, laisser cette main, qu'il aimait, se poser sur lui; il y eût trouvé sa première joie peut-être; il n'osait pas : il était si nerveux! Mais, du jour où il fut assez fort pour vaincre sa peur maladive, mon père l'eût vraiment tout entier, et je suis encore émue au souvenir de la joie qu'il en fit paraître.

## II

### LA BELLE BLONDE D'AIX[1]

Dans certains chats se réveille quelque chose de la sauvagerie, de l'âpreté même des grands félins. La Belle Blonde

1. Monsieur et madame Michelet firent à Aix-les-Bains un long séjour en 1865, — du 7 septembre au 5 décembre, — séjour pendant lequel Michelet écrivit l'histoire des années 1738-1755 du règne de Louis XV, et madame Michelet les premiers chapitres des *Mémoires d'une Enfant*. Nous apprenons par le journal de Michelet qu'à l'Hôtel d'Italie, où ils s'installèrent, ils prirent avec eux une chatte blanche à laquelle ils donnèrent le nom de mademoiselle Trott ou de mademoiselle Copperfield, d'après Dickens. Le 26 novembre, ils s'amusèrent à faire sur elle des bouts-rimés. Michelet a conservé ceux que sa femme lui dicta :

Il était une blonde
Avec des yeux parlants,
Qui griffait tout le monde,
Même ses chers parents.

« Il faut que je vous dise,
Qu'au fond d'une remise,
Sous les pieds des chevaux
Je naquis sans berceaux.

» Quand je fus grandelette,
Je quittai ma cachette ;
Je vécus en gamin
A travers le chemin.

» Je suis encore sauvage :
Ça s'excuse, à mon âge ;
Mais quand je sens la faim,
Voyez mon air câlin.

» Je suis une tempête
Quand vient la côtelette ;
Si je vois le poisson,
Je n'ai plus ma raison.

» Je n'aime pas la soupe,
Le lait dans la soucoupe ;
J'aime bien mieux la viande :
Je suis un peu gourmande.

» Vous demandez ma race ?
Croyez bien qu'à la chasse
Nul chien ne me surpasse
Que le plus fier des rats
Me fuit, et n'attend pas... »

Il était une blonde,
Avec des yeux parlants,
Qui ne savait du monde
Que son premier printemps.

d'Aix avait quelque chose des grâces et des jeux effrénés de la panthère, de ses mollesses suspectes, avec certaines malices et provocations du chat domestique. Ses agaceries, ses caresses joyeuses avaient l'air d'un petit duel. Il ne lui manquait que la taille pour ressembler à la belle panthère que nous vîmes trôner au haut d'un escalier de son pavillon du Jardin des Plantes, gracieuse et majestueuse comme une sultane d'Orient.

Cette sauvagerie continuée sans adoucissement par un être très faible, qui eût pu nous craindre, nous plaisait. Le soir, à la lampe, nous aimions à la provoquer un peu, à lui faire décrire autour de la table la marche oblique et traînante qu'on eût dite à la fois volupté et amour, surprise et provocation. D'autres fois, ces jeux exprimaient les désirs téméraires de la liberté, semblaient dire : « Ici, je suis *maîtresse*. Vous êtes forts, mais pour me servir. »

Aucun de ses penchants n'était occulte ; tous étaient naïfs en dehors, et développés sans mesure ; la gourmandise surtout, une sorte d'avidité féroce d'une jeune nature, qui, pour la première fois, voyait tout à sa discrétion, n'avait qu'à prendre, de sorte que, loin d'entrer en servitude par cette vie à moitié domestique, sa cohabitation avec nous avait été plutôt un affranchissement. A côté, la Noire et le Cosaque, qui me vola un pigeon tout entier. Dans ces mois de solitude, nous pouvions bien observer. Tous les hôtels s'étant fermés, tous les chats venaient à nous.

## III

### MADEMOISELLE BIBICHE[1], LA CHATTE DE GENÈVE

Mademoiselle Bibiche a suivi la fortune de ses maîtres ; elle a été transplantée de Paris à Genève, sans en paraître affectée. Peu lui importe d'être ici ou là. Ne retrouve-t-elle

1. Mademoiselle Bibiche n'a point appartenu à madame Michelet : c'était une chatte qu'elle connut chez des amis, pendant un séjour à Genève, avec son mari, du 22 au 29 septembre 1868.

pas, dans les maisons de la nouvelle Genève, les mêmes aménagements et, partant, la même réclusion que dans celles du nouveau Paris? Les chats s'attachent aux lieux qu'ils fréquentent par l'impression reçue des sentiments et des affections qu'ils y éprouvent, et Bibiche n'a jamais connu le charme des promenades nocturnes, ni des assembiées félines dans les carrefours et dans les jardins solitaires. Elle ne connaît de la vie que les soins qu'elle reçoit de ses maîtres et le domicile qu'ils habitent. Elle les caresse, elle joue gracieusement avec eux. Cependant il n'est pas sûr qu'elle les aime. Les natures indépendantes ne conçoivent l'amitié que dans la liberté et dans l'égalité, et, quand elles se montrent reconnaissantes envers leurs dominateurs, c'est par un effort de raisonnement. Or, Bibiche ne fait pas de raisonnement abstrait. Elle préférerait, sans doute, aux voluptés du confort dont elle sait si bien jouir, la liberté d'avoir avec ceux de son espèce de ces longues contemplations, de ces échanges de rayons magnétiques, qui précèdent leurs querelles, leurs amitiés et leurs amours. Savons-nous ses pensées? Nous ne pouvons lire dans ses yeux verts : ils nous fascinent. Elle lit dans les nôtres et n'en est point fascinée, de sorte qu'elle est esclave-maîtresse et que nous sommes ses très humbles serviteurs. Il n'y a pas échange de sentiments entre elle et nous. C'est un joujou captif, et rien de plus.

Il y a, en face de sa fenêtre de prédilection, un toit séparé d'elle par un abîme, qu'elle a souvent et longuement mesuré des yeux. Là, des chattes libres viennent par tous les temps. Elles ont une clientèle dont elles connaissent les fenêtres, les habitudes et les heures de repas. Bibiche leur adresse parfois de petits miaulements particuliers, puis tout à coup détourne la tête avec un air qu'on pourrait croire de mépris pour ces besogneuses, si les chats éprouvaient ce sot sentiment. Un jour, une de ces chattes apporta son petit et se mit à jouer avec lui. L'amour et la fierté maternelle brillaient dans ses yeux, mais ceux de Bibiche étaient lettre close ; seulement, son attitude décelait un profond chagrin. Elle éprouvait évidemment le mal de la maternité inassouvie.

Mademoiselle Bibiche a six ans. Elle est à peu près à la moitié de son existence. Ses passions se sont calmées après

les premières années d'effervescence et sont devenues moins vives et plus tendres. Il se produit régulièrement, à la suite de leurs manifestations, une phase d'instinct maternel. A ce moment seulement, elle va chercher une vieille balle négligée dans quelque recoin. Elle l'apporte à ses maîtres aux heures des repas, avec des miaulements expressifs, passionnés, impératifs même, comme pour forcer l'attention sur cet objet figuratif de son enfant. Dans d'autres instants, elle la pose délicatement dans des endroits moelleux, où elle la tient douillettement entre ses pattes. Mais quelle différence entre sa physionomie et celle, presque humaine, de la chatte qui allaite ses petits ! Il lui manque l'empreinte d'amour maternel, qui met le sceau à la beauté et à la puissance féminines.

Bibiche mourra-t-elle sans s'être révélée en payant le tribut à sa race ? Cela est possible, si elle ne change pas de logis. Ses maîtres craignent de la perdre et l'aiment en égoïstes. Un de ses frères aînés est mort empoisonné pour avoir usé de sa liberté. Elle végétera doucement sans en avoir eu ni les joies ni les périls.

## TOTO

Les chats du canton de Vaud (rive du Léman) suivent les enfants à la montagne, aux prairies, au bois. Non comme des chiens folâtres, qui vont devant, reviennent, font cent fois la route; mais prudemment, d'un pas discret, qui pose à peine, le matin surtout, afin de prendre le moins de rosée. — Le chat suit, et reste libre, semble ne pas suivre. Il garde quelque chose de doux, on dirait presque d'un peu plaintif. Calme, du reste, et le plus souvent silencieux, comme les petits Vaudois, qui vont doucement, sans bruit.

Quelquefois il s'agrippe à l'épaule de son maître, qui l'a pris dans ses bras pour aller plus vite : on dirait une petite marmotte. Ainsi suspendu, sans fatigue il remonte les pentes. Sa sécurité visible est bien celle des animaux qui n'ont pas la dure expérience des mauvais traitements. Vous le rencon-

trez à l'improviste, sans que son regard se trouble et marque l'effroi. L'humanité lui est amie.

Ce sont souvent des enfants trouvés. Le sage Vaudois, économe, mais qui a pitié, ne se décide pas toujours à noyer les petits de sa chatte; pourtant il y a trop de bouches à nourrir : il mène les jeunes chats au bois pour les perdre, comme le père du Petit Poucet. Il se dit que, déjà forts, ils monteront aux arbres, trouveront là-haut, dans la forêt de hêtres et de sapins, bien mieux que dans la maigre écuelle. — Il se dit cela; et moi, je crois qu'il se dit encore autre chose. Il n'est pas méchant : comment le serait-on si près de Dieu? — Les petits chats sont dans la hotte. Il monte, silencieux, tourne dans le sentier qui fait d'innombrables lacets pour adoucir l'abrupte pente; ainsi que son pas, son esprit revient sur lui-même, sur la même pensée. Il n'est pas sans émotion. On le voit bien, lorsqu'une fois entré dans le taillis sans horizon. loin, bien loin du chalet, il fait glisser la courroie de l'épaule, pose la hotte à terre et prend un à un les petits. D'abord il les embrasse, un peu rudement, il est vrai, comme un montagnard qui a dans les formes ces aspérités du roc où il vit. N'importe, ce rude baiser est bon; il appuie, et le cœur aussi.

Il ne cherche pas ensuite à effrayer, à battre des mains, à jeter la voix. Ce ne sont pas là les allures du montagnard. Il s'assoit plutôt, regarde ce qu'ils vont faire. S'il a emporté quelques petites choses, il partage, comme pour se quitter dans l'amitié. Le petit chat n'est point du tout le docte grippeminaud que font les années; au premier âge, il n'a que le jeu en tête et s'y livre de tout son être. Le maître est là, c'est pour lui comme la maison : donc il n'a rien à craindre. Alors commencent la danse folle, les grimpades aux troncs écailleux des sapins qui font bonne prise. L'homme regarde, attend le moment propice pour glisser à travers la futaie, disparaître.

Maintenant il descend d'un pas rapide, ne se retourne pas : il n'est pas assez sûr de lui-même. S'ils couraient à sa suite, si leur petite voix chagrine le poursuivait, pourrait-il résister? Non ! il vaut mieux ne pas regarder en arrière, se défendre...

Pourtant lorsqu'il a descendu, et que la forêt est restée loin, là-haut, derrière lui, il n'y tient pas : d'un œil de lynx

il perce la distance jusqu'à la lisière du bois. Il ne voit ni le point blanc ni le point noir qu'il redoute. Il rentre chez lui, le front moins soucieux.

Mais savez-vous ce qu'il s'est dit pour avoir le courage de les abandonner? C'est qu'il n'est pas seul à passer en forêt, que d'autres y vont comme lui, les femmes de bûcherons, les veuves, — surtout la vieille femme qui aime à ramasser le bois mort, la pomme de sapin légère à descendre, résineuse, qui donnera l'hiver le feu gai, pétillant, avec les belles clartés qui tiennent compagnie et font tout voir sans lumière.

Celle-là pourtant n'a guère à donner; mais son cœur est si riche!... Elle est seule, bien sérieuse, habituée au silence... Son petit fagot fait, elle le lie d'une main peu sûre, ne sait si elle pourra sans secours le charger. Elle a droit de croire que la Providence est bien dure, de se replier, de n'avoir de pitié que pour elle-même. Mais le pauvre se veut toujours riche pour plus pauvre que lui. C'est dans son cœur que des trésors sont cachés!... Elle sent un frôlement, se retourne. C'est le chat abandonné, mais adulte maintenant, et qui ne semble pas avoir pâti. Seulement, il est si joyeux, il fait si bien le panache de sa queue redressée, et, de son dos qui fait l'arc, il passe et repasse avec tant de bonheur contre sa jambe amaigrie! Il lui fait fête comme à une amie qu'on retrouve. Pauvre vieille, non seulement elle n'y tient pas, l'adopte, mais son cœur en est tout ému. Être aimé semble si bon! Elle ne démêle pas s'il y a un peu d'égoïsme. Et quand il y en aurait!... Les âmes riches sont heureuses du bien qu'elles donnent sans grand retour. Il est sûr que Minet, à qui rien ne manque au bois, vient de ressaisir l'idée qu'il serait encore mieux sous un chalet. Le chat craint la rosée, les nuits froides. « Oui, oui, viens! » dit la bonne vieille, et, devenue toute jeune, elle charge lentement sa ramée, descend d'un pas rapide. Minet a peine à la suivre.

Ceci d'un cœur de femme; mais les enfants aussi sont bons dans ce pays de bonté. Beaucoup sont les pourvoyeurs des petits abandonnés, les descendent de la montagne, et prient, avec des larmes dans la voix, si les parents résistent. Les chats sont bien contents d'être au gîte, d'aller dormir de longues heures sur le foin parfumé, mais ils ne perdent plus le

souvenir de leur forêt, ont besoin d'y retourner. Aussi les rencontre-t-on fréquemment dans les courses alpestres, mais jamais seuls, dans cette sauvagerie solitaire de nos chats français. Quand on en voit un, loin de toute demeure, on peut être sûr que l'enfant ou la femme est là, bien proche : s'il aime les grands arbres de sa jeunesse, il aime plus encore celle qui l'y conduit.

***

Ma dernière amitié est toute récente : elle date de l'été dernier (1873), que nous avons passé en partie à Bex, village du canton de Vaud. Toto[1], quand je l'ai connue, pouvait avoir de quinze jours à trois semaines. Au-dessous de notre hôtel, il y avait une boutique, d'où je voyais sortir une toute petite chatte blanche et grise, comme on en voit assez souvent; — de ce gris de lin doux et argenté, que, sur les étoffes, on craint d'exposer à la trop grande lumière, et qui, répandu sur une fourrure, donne aux animaux qui la portent je ne sais quoi de fin, de délicat, un peu fragile.

Toto venait de la campagne, où l'on garde souvent les portées non pas tant par pitié que par indifférence : « Tu es né. Eh bien, tire-toi d'affaire... » Toto semblait appelée à un meilleur sort.

Elle avait été demandée avant sa naissance pour la garde d'une de ces boutiques de village, — que tout le monde connaît, — où tout se mêle, et qui sont pour les souris un lieu de tentation. Pour donner au chat l'éducation convenable, il faut le prendre jeune, encore novice et disciplinable; mais ici, c'était trop tôt. Elle avait quitté avant l'heure la douce chaleur maternelle, le bon lait, toujours chaud à point. En échange, elle trouvait l'écuelle de lait froid, mêlé au gros pain bis, l'écuelle laissée dès le matin dans un coin, exposée au balayage, à la poussière soulevée partout. La nuit, pour

1. Nous voyons par le *Journal* de Michelet l'intérêt qu'il prit au sort de Toto. Parmi des notes sur son *Histoire du XIX[e] siècle* et sur ses projets d'avenir, il marque ceci que, le 10 mai, devant quitter Paris pour la Suisse, on envoie les chats à la campagne : — chagrin pour madame Michelet. — A Bex, ils s'installent à l'Hôtel des Bains, le 3 juin. *Dimanche 19 juin* : « Rêvé d'écrire les vingt-neuf dernières années. Le petit chat qu'elle sauve. » *11 juillet* ; « Le chat Toto chez la fayencière. Écrit Espagne. »

berceau, quelque feuille d'un gros papier rude, — et l'isolement.

Toto pourtant, d'abord, se résigna : elle n'était pas encore à l'âge où la séparation pouvait l'attrister et l'effrayer. D'ailleurs elle était la bienvenue. L'enfant vaudois n'est pas méchant pour les bêtes. Il y en avait dans la boutique tout un essaim, et de tous les âges; depuis la grande sœur de dix-neuf ans, qui servait de mère (celle-ci était morte), jusqu'au bambin qui venait d'étrenner ses premières culottes.

Le petit chat ne devait pas être un souffre-douleur, mais un joujou permanent, — ce qui peut, à la longue, revenir au même dans des mains inconscientes : — Toto, dont les nerfs étaient développés avant la force des muscles, répondait, comme dans les races fines, à ces appels continuels, se surexcitait dans des jeux de toutes sortes, faisait rire, étonnait par ses tours. Dès lors, aucun repos. Pour qu'une telle dépense ne fît pas tort à son développement, il eût fallu la nourriture abondante d'une riche mamelle. Le maigre régime auquel elle était soumise, ce lait froid, bientôt ne rencontra plus qu'un estomac trop faible. L'œil bleu, un peu foncé et vif, commença à pâlir; les mouvements devinrent plus lents; le désir de l'ombre et de la solitude se trahit.

Toto avait bien distingué que c'était de la grande demoiselle qu'il tenait, chaque matin, son déjeuner. En ouvrant la boutique, elle le lui apportait. Toto se précipitait au devant, miaulait, montait à sa robe, témoignait ainsi naïvement les exigences de la faim. A cette heure matinale, il y avait en elle un mouvement impétueux, aveugle. L'écuelle posée, elle oubliait les tentatives pénibles de la veille, elle prenait vite et sans regarder. Le sommeil de la nuit avait réparé les forces et redonné du ressort. Mais, à mesure que le jour avançait, l'étiolement reparaissait, et chaque jour plus tôt, et chaque jour plus marqué. Quand la faim revenait, elle se dirigeait d'un pas lent vers l'écuelle, essayait, se souvenait, éprouvait une répugnance instinctive, s'éloignait, regardait autour, rencontrait des yeux sa maîtresse, s'approchait avec un petit miaulement bas, chagrin, moitié plainte, moitié prière. Puis lassée d'une vaine attente, elle cherchait à tromper le besoin par le sommeil.

*
* *

C'est un préjugé établi, à Bex, chez beaucoup de gens, qu'il ne faut pas donner de viande aux chats, ni rien qui en approche. Toujours du lait, rien que du lait. On attribue à la nourriture animale les maladies épidémiques, qui sont fréquentes dans la localité, et déciment parfois en une saison la moitié de l'espèce.

D'après mes observations, ce serait l'inverse qu'il faudrait faire. Le milieu ne me semble pas bien approprié au développement de la race féline. Ce beau bassin de Bex, qui fut autrefois un des lacs nombreux de la vallée du Rhône, se ceint de hautes montagnes qui, dans les saisons intermédiaires, restreignent singulièrement la durée du jour. Du mois d'octobre à la fin d'avril, le soleil vient tard, se couche tôt. Les brouillards pèsent, traînent sur ces gazons qui furent jadis leur berceau, leur royaume, ne quittent qu'à regret, et pour bien peu d'heures, la vallée.

« C'est une grande mélancolie pour nous, — me disait la femme distinguée du pasteur de Bex, — quand l'automne, cette saison aimée de tous, commence à nous envahir. » Il faut ne pas être du pays du soleil pour s'habituer, aimer même à s'envelopper de cette opacité de l'air, où s'éteint, dès trois heures de l'après-midi, une lumière incertaine. Le froid sec n'est pas du tout nuisible aux chats : on les voit partir avec bonheur pour leurs expéditions sur la neige glacée et porter très loin leurs courses nocturnes. Le poil, dans la sécheresse de l'air, devient électrique, fait circuler, de l'extérieur à l'intérieur, un courant rapide, un riche foyer de vie. Mais les brouillards qui détrempent, qui morfondent, qui ferment les pores, ou les laissent inertes, ne peuvent être combattus que par une forte énergie intérieure, que donne seule la richesse du sang. Les chats de Bex, carnassiers comme tous leurs pareils, ce qu'on semble toujours oublier, à leur régime lacté ne gagnent guère la forte organisation qui résiste aux éléments extérieurs et les combat. On en peut juger à leur fourrure. Rien qu'à les voir, en entrant dans le village, j'avais jugé qu'il y avait contre eux quelque condition fâcheuse, climatérique ou autre. Ce

poil vous fait l'effet d'un habit mal tenu; non pas déchiré, mais râpé par places, et qui voudrait montrer le dessous. Ou, mieux encore, on dirait que toutes ces fourrures ont été roussies ici et là, se sont un peu réparées au printemps; mais sans pouvoir reprendre ce qui fait la beauté du pelage, lui donne son air de santé, ces poils plus longs qui dépassent le dessous, le feutrage, et donnent à la fourrure son redressement, sa profondeur, ce que les fourreurs appellent « la pointe », qui, si l'on peut dire, neigent la robe et sont les aimants.

Les femelles surtout offrent cet air d'indigence : elles ont les fatigues de la maternité. L'habitude qu'ont beaucoup de mères de mettre bas dans des lieux retirés, au plus profond des granges, laisse subsister les portées tout entières. Ce n'est guère qu'à trois semaines que l'on voit tout à coup surgir aux lucarnes trois ou quatre petits visages qui viennent, curieux et craintifs, jeter leur premier regard sur le monde. Qu'on songe à l'épuisement de la pauvre mère. En supposant que la grange l'ait quelque peu alimentée de ses souris, ce n'est pas suffisant, car la souris nourrit très peu : on en a fait maintes fois l'expérience.

Les chattes des hôtels protestent contre le régime auquel on entend les soumettre, elles se glissent aux cuisines, cherchent à se saisir de quelque reste oublié, non pour elles, mais pour leurs petits. Le lait est devenu insuffisant, ou même il se tarit : on sait que beaucoup de chattes n'ont de lait que juste le temps où les petits seraient trop faibles pour prendre des aliments solides. Une telle dépense de vie, sans réparation suffisante, semble d'abord tout expliquer: car il est certain que les matous ont un aspect tout autre; non seulement ils sont plus cossus dans leur habit, mais les proportions sont chez eux mieux ménagées. Ces messieurs ne se dérangent pas, ne vont pas au café, comme cela se voit trop souvent dans les ménages pauvres; mais ils gardent pour eux tous les bons morceaux qu'ils attrapent. La paternité ne leur coûte guère. Ce sont de vrais chanoines, qui prennent tôt l'embonpoint de leur état. Ainsi gardés d'un bon fourreau de graisse, ainsi vêtus d'un bon imperméable, ils peuvent aller aux aventures dans le monde ténébreux des brumes, sans trop de risques; tandis que leurs épouses, appauvries de sang,

aiguisées des nerfs, frileuses et craintives, se contentent l'hiver du moindre morceau plutôt que d'aller braver les humidités morfondantes. Tout près du poêle, souvent même sur la plaque rougissante, jamais assez près, elles cherchent à tirer du dehors la chaleur qui les abandonne chaque jour davantage.



Mais revenons. Toto, qui était une petite chatte, toute fluette, eût demandé pour son enfance beaucoup de soins. Les caresses ne lui manquaient pas, mais cela ne fait pas tout. Nous logions au-dessus. Sous prétexte d'acheter ceci ou cela, je me ménageais chaque jour l'occasion d'aller voir, de conseiller un peu, et, ce qui valait encore mieux, d'apporter quelque chose. En un clin d'œil, tout avait disparu : la petite affamée en eût pris plus gros qu'elle. Je sentais le péril : ces alternatives de jeûne et d'abondance nuisaient. Les tracasseries des enfants, qui ne se résignaient pas à voir Toto somnolente. sans goût pour le jeu, le froid et l'humidité du magasin, avaient aussi leur effet. Toto ne reprenait pas. La vie aime la vie : toute cette jeune famille, qui la portait en elle dans sa plénitude, ne pouvait comprendre une telle défaillance. Elle avait fait d'abord des appels d'amitié; mais, voyant qu'ils devenaient inutiles, elle s'était comme détachée d'un être qui ne répondait plus à rien. C'était justement ce qui m'attirait. La pauvre Toto était déjà si faible qu'on n'entendait plus sa voix. Sa pantomime n'en était que plus expressive, quand elle demandait, implorait, en regardant de ses yeux agrandis par la maigreur, la petite soupière où était le morceau attendu, désiré.



Le lendemain d'un gros orage, où le tonnerre toute la nuit avait grondé, je retrouvai la pauvre malade au plus bas : aucune nourriture ne passait plus. Elle se laissait mettre où l'on voulait, sommeillait, rêvassait sur une chaise, avec de brusques tressaillements nerveux. Sans doute que la forte décharge d'électricité qui s'était faite toute la nuit avait désorganisé la vie, comme il arrive, lorsque, dans une grande

faiblesse, les nerfs conservent ou exaltent même leur puissance vibrante. Quelle tentation d'emporter Toto avec moi, de la tenir bien au chaud et tranquillement dans une chambre! J'avais déjà essayé plusieurs fois d'en parler, mais cela était pris d'un air de mortification par la grande sœur, qui voyait un blâme tacite dans ma demande.

Le dirai-je? j'avais aussi une crainte, celle de la voir mourir lentement près de moi. Les chats ont à ces derniers moments des luttes et des résistances qui semblent avoir quelque chose d'humain; une sorte d'effroi, on dirait, de vision. Cela doit être, chez un animal où les nerfs ont un jeu si puissant.

Le soir de ce même jour, nous la vîmes, en sortant de la porte de la boutique, blottie tout près, dans un creux de gouttière, toute ramassée sur elle-même, comme quelqu'un qui voudrait retenir une chose qui s'échappe, — la chaleur ou la vie. — Le soleil donnait obliquement sur cette gouttière : Toto s'était traînée là pour le sentir. Sans doute, un vague instinct lui disait qu'à défaut de nourriture, elle pouvait, en se réchauffant, durer encore. Mais elle n'était plus assez forte pour recevoir sur ses yeux, même fermés, l'impression de la lumière; elle lui tournait le dos, signe de grand abandon, d'oubli de toute prudence : ainsi tournée, elle ne pouvait voir si de quelque côté lui venait le danger.

Or il arriva que deux grands chiens de chasse passaient par là dans cette course folle, désordonnée, qu'ils ont tous, lorsqu'ils s'échappent du chenil. A ce départ, étourdis, tout leur est proie, jusqu'à la feuille que le vent fait rouler.

Toto ne bougeait guère, mais sa robe claire la désignait. Nous étions debout devant elle, la regardant, l'appelant, sentant bien, à son attitude, que c'était la fin. Nous n'aurions osé la toucher : si elle allait tressaillir, s'effrayer!... Mais voilà nos deux chiens qui, en deux bonds, sont sur elle. La scène fut tragique. Toto, se retournant, comme un être déjà d'un autre monde, laissa voir au soleil deux yeux pâles, de ce pâle singulier, étrange, qu'ont les eaux neigeuses qu'emportent les torrents.

La petitesse de la taille avait disparu : nous crûmes voir un spectre se dresser; non pas d'un geste agressif, qui va attaquer en même temps que se défendre, mais de ce mouve-

ment rigide que prennent subitement des membres déjà glacés, roidis. C'était la mort même qui se dressait, semblait faire reproche, et dire : « Que me voulez-vous? »

Nous écartions les chiens, tandis qu'une femme, charmante d'émotion maternelle, tendit sur elle son vêtement pour la couvrir, l'envelopper.

Je n'hésitai plus. je l'emportai. Si elle devait mourir, au moins que sa dernière heure ne fût pas mêlée d'épouvante.

*
* *

A peine elle eut senti la douceur du canapé, qu'elle s'y abandonna de tout son corps, comme pour oublier son poids, pourtant si léger!

La nuit vint, les heures passèrent : elle restait inerte. Sa fourrure ténue, sous ma main, ne rendait plus aucune chaleur. Il fallait avant tout la ranimer. Je roulai une bonne couverture bien moelleuse et dessous je glissai ma chaufferette d'eau chaude. C'était mieux qu'un lit, c'était un tout petit nid qui allait, pour la plus grande partie de la nuit, lui rayonner la chaleur et la lui concentrer.

Moins inquiète, je me couchai. Mais, vers le matin, je me levai pour aller voir. Toto dormait. Tout doucement, je l'appelai. Quelle charmante surprise! A mon appel, elle renversa sa tête, et, voyant mon visage penché sur elle, elle me tendit ses petits bras blancs, comme pour me prendre à elle, m'attirer. Ainsi, déjà, sans nourriture, par la chaleur ménagée, la vie se réveillait, et, avec elle, le sentiment d'une situation tout autre. Elle semblait touchée, reconnaissante.

Les choses du cœur ne sont jamais petites. L'émotion est d'autant plus vive qu'on ne s'y attendait pas. Saisir un geste imprévu, presque humain, et d'exquise sensibilité, chez les animaux, cela ravit, trouble. C'est toute une révélation. — Un souvenir me revint : l'image du petit Joas!

*
* *

Je me rendormis heureuse, croyant l'avoir sauvée. Elle eut faim, me demanda, prit avec goût son lait chaud; mais je pus bientôt voir, à son air triste, qu'il ne passerait pas. J'essayai

d'un peu de viande, sans mieux réussir. Dans son pauvre estomac délabré, tous les sucs semblaient taris. La seule chance, c'est qu'elle désirait encore. Alors, patiemment, de demi-heure en demi-heure, je lui fis prendre rien qu'une petite cuillerée de lait, coupé d'un peu de jus de viande, et, m'établissant avec ma malade au jardin, je lui donnai l'air et le soleil doucement ménagés. A la fin du jour, il y avait un progrès sensible. Toto marchait en vacillant, mais le regard se réveillait. Elle interrogeait, cherchait à se rendre compte de son nouveau domicile, reportait les yeux sur moi, miaulait avec une petite mignardise adorable. Elle était contente. Il faut les avoir éprouvés, pour les comprendre, les bonheurs que donnent ces victoires remportées sur la maladie. Quels encouragements en tirer pour préserver, disputer son bien à cette nature impartiale qui s'accommode de la mort autant que de la vie! Croire avoir puissance, la donne. Je l'ai senti dans mes grandes épreuves, et, grâce à Dieu, toujours jusqu'ici j'ai vaincu.

Donc la vie revenait, mais lentement, avec des rechutes, quand la garde-malade faiblissait devant son nourrisson qui maintenant devenait plus avide. Ces alternatives, qui ne m'étonnaient plus, avaient leur prix : elles m'attachaient davantage, en me révélant mieux la vie et l'intelligence de mon élève, et mille grâces touchantes, que n'ont pas du tout les petits chats bien venus. Ceux-ci ont du jeu les ivresses folâtres, bien rarement les câlineries. Ces grâces ne viennent qu'avec une certaine langueur physique, qui cherche à s'appuyer, demande les caresses, mais veut aussi les rendre. Toto sauvée, ayant tout à fait repris le dessus, n'en gardait pas moins la trace de ses premières souffrances. Sa maigreur était grande. Sous sa robe qui se refaisait, on saisissait la faiblesse des muscles. Les os mêmes n'avaient pu se durcir; ils fléchissaient sous un mouvement trop brusque. Cette maigreur n'était pas gracieuse; elle rappelait trop celle de certains quadrumanes que cette maigreur rend souples, agiles, légers, mais qu'elle est loin d'embellir. Quand Toto s'en allait, un peu haute sur pattes, désarticulant sa longue épine et relevant les reins, l'illusion était complète. On souhaitait voir arrondir ses formes. Mais ce qui nuisait dans le mouvement, au repos était une grâce; — celle qui touche le plus, la grâce qui vient du dedans, jamais la même,

pleine de surprises charmantes ou touchantes qui vous trouvent sans défense, vous ravissent.

Lorsqu'un chat dodu vous caresse, sans partager cependant l'opinion de ceux qui disent qu'il « se caresse », je crois pourtant qu'il en tire une sorte de jouissance physique, et que certaine volupté se mêle à ses tendresses. On y répond, on en jouit aussi soi-même. Le contact du poil souple, électrique, est pour nous une jouissance; les mains en gardent comme l'impression d'un fluide qui s'est répandu, qu'on retient. Ici, c'était tout autre chose. C'était le chat qui, pour vivre, n'en est pas moins dépendant; de quoi? De ces incertitudes, de ces craintes, de ce vague malaise qu'il y a à se sentir seul quand les forces manquent, que la vie nerveuse s'est d'autant plus affinée, développée, sans la pondération que fait le sang riche, abondant. C'était l'excès de la *sensitivité*. Toto n'était que cela. Elle n'aimait pas la solitude, cette tentation du chat; elle n'aimait pas le jeu solitaire. Il fallait, pour la voir contente, que notre vie se mêlât à la sienne. Je ne rentrais jamais dans la chambre sans qu'elle vînt à moi d'un bond pour me faire fête. Même quand mon mari était là, et s'égayait à l'amuser, elle s'apercevait de mon absence et témoignait sa joie à me revoir. Mais les meilleurs moments étaient ceux où nous faisions ensemble une sorte de dialogue muet. Mon édredon était devenu sa propriété. Elle y disparaissait. Quand j'en approchais, elle se soulevait, s'asseyait pour ainsi dire, me regardait, tendait ses bras vers moi, comme au soir de son arrivée, lissait mes joues de ses douces petites mains. Parfois il y avait bien quelque tentation de mordre un peu, mais si peu qu'on eût dit que c'était seulement un désir de plus de me témoigner plus vivement son affection. Rien de plus gracieux que ces cajoleries enfantines. C'était comme un enfant qui a pâti, qui n'est pas encore bien fort et qui s'émeut trop facilement. Qu'on me pardonne, mais un enfant n'eût peut-être pas aussi bien révélé tout l'exquis de la grâce souffrante.

*
* *

En même temps qu'elle était tendre, Toto devenait un peu maligne. Comme elle ne pouvait rien faire sans nous y mêler,

c'était souvent avec notre personne même qu'elle faisait son jeu. Les beaux cheveux blancs de mon mari, soyeux, brillants, électriques, l'avaient frappée, la tentaient. Elle eût voulu les peigner à sa manière. Dès qu'elle voyait mon mari assis sur le canapé, la tête bien appuyée au dossier, elle quittait tout doucement sa place, escaladait le meuble, faisant le moindre bruit possible; reprenant ses allures de singe, elle serpentait furtivement, se mettait à portée de la tête et prestement, de sa patte retournée, de sa griffe recourbée, elle donnait deux ou trois coups de peigne, comme pour soulever, faire valoir mieux les avantages d'une épaisse chevelure.

Ce sans-façon n'était pas trop du goût de mon mari, qui bientôt, d'un ton ferme, arrêtait l'artiste : « Voyons, voyons, Toto; c'est assez. » Toto comprenait à merveille, et c'est alors que s'éveillait sa petite malice. Elle partait, pas pour longtemps. Si une chaise était près, elle s'y tenait, s'étirait de temps à autre, pour voir, sans trop se montrer elle-même, si le maître, les yeux sur son livre, de nouveau était absorbé. C'était le moment propice. Le pas, toujours silencieux, était plus rapide. Il ne fallait pas perdre l'occasion, et, cette fois, seulement traverser. On ne pouvait s'y méprendre! Le geste, comique et rieur, disait : « Rien qu'un coup de peigne!... » Ce jeu faisait mon bonheur.

Malgré les privautés, on voyait bien que mon mari, par sa gravité, lui imposait : elle n'osait s'émanciper, si elle voyait à ce moment les yeux de son maître sur elle. Mais, avec sa maîtresse, il n'y avait pas tant à se gêner. En ceci, Toto se montrait aussi clairvoyante que l'enfant, chez lequel la délicatesse des sens affine trop tôt le jugement : dans mes soins attendris elle avait surpris le désir de lui voir manifester, n'importe comment, le retour à la vie. C'était moins aux lourds meubles, inertes, qu'elle s'en prenait, qu'aux objets que ma main pour ainsi dire animait. On eût dit d'abord qu'elle voulait m'imiter, faire aussi un peu de ménage ; mais il y avait encore autre chose : c'était, à certains moments, une intention bien visible de me faire prendre garde, de me forcer à remuer sur ma chaise et même à me lever quand les choses menaçaient de trop se gâter.

Ce n'est pas que ma voix fût sans effet. Lorsque, imitant le

ton du maître, je m'efforçais de la rendre grave, ne disant que ce seul mot d'avertissement : « Toto!... » Toto s'arrêtait court, ses yeux plongeaient dans les miens. Je levais le doigt, le brandissais d'un air de menace : le regard la contenait, mais ce geste avait un tout autre effet. La petite part du diable, nichée on ne sait où, dans l'espèce, s'éveillait, aiguisée de toutes les précocités féminines. Les prunelles perdaient leur fixité, se mettaient à rouler lentement, étrangement. Toto méditait quelque acte d'indépendance, mêlé d'un peu de défi. Ce défi n'était pas bien terrible, il était plutôt comique. Au jeu de *menuet* qu'on appelle *la poste aux ânes*, et qui est la façon des chats d'exprimer leur « je m'en moque », Toto ajoutait des improvisations chorégraphiques : ramenant toutes ses pattes ensemble, elle s'enlevait du parquet, où sa légèreté ne la tenait guère.



Comme nous ne pouvions emporter Toto dans la montagne, dans un hôtel peuplé de gros chiens, il fallait songer de loin à lui ménager une nouvelle adoption.

D'autant plus devais-je soigner son éducation, pour qu'on vît bien, dès le premier jour, que ce n'était pas du tout un chat comme un autre, mais, en tout, parfaitement distingué, une sorte de jeune *miss* dans l'espèce. Je devais donc, à mesure que les forces revenaient, me montrer plus sévère, mettre Toto en pénitence, lorsque, à travers les vives échappées de l'enfance avide de mouvement, je saisissais des marques trop nombreuses de désobéissance.

Les bêtes sentent très bien leurs fautes, ne gardent pas rancune d'une punition méritée. L'éducation développe la durée du souvenir. Le chat qui a mal fait suit avec inquiétude chacun de vos mouvements, surtout votre regard. Il s'attend à être puni. Soyez sévère sans être cruel, et bientôt vous le verrez revenir à vous, aussi aimant, avec la même confiance.

J'en ai fait l'épreuve avec ma sauvage Tigrine, passionnée, mais peu caressante. Elle avait récidivé deux fois, trois fois, dans une mauvaise habitude. Je répugnais à la frapper. Je fis mieux : j'imaginai de l'attacher à la place de son méfait. Assise près d'elle en gardienne, pour prévenir les accidents,

je la maintenais du geste, lui faisais comprendre par le ton de ma voix, que je tenais bas, triste, contenu, combien elle était coupable, qu'il fallait rester là, subir sa peine. Ce nouveau genre de châtiment la remplissait de crainte. Chaque mouvement m'en révélait le danger. Les yeux tout grands d'anxiété, elle miaulait sourdement. Je résistais, quoiqu'il m'en coûtât beaucoup. Elle faisait l'effet d'un enfant terrifié qui implore. L'illusion fut plus forte encore lorsque, jetant un cri rauque, plein de sombre douleur, elle s'arracha tout à coup de sa place, et, au risque de s'étrangler, prit refuge sur mes genoux. Depuis cette aventure, il me suffisait de la porter dans le petit coin, pour la voir se rejeter en arrière en pleurant.

Toto était si faible encore qu'avec elle j'aurais craint les effets de la peur. J'usais seulement des privations. Ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était d'être mêlée à ma vie : je lui retranchais cette jouissance, en l'enfermant entre les persiennes et la croisée. Je tirais les rideaux, pour qu'elle vît bien tout ce qui se passait dans la chambre. Je me mettais alors à ranger avec un entrain inaccoutumé. Toto n'y tenait plus : elle allait, venait, agitée, comme un petit lion dans sa cage, rayait les vitres de ses griffes contractées, miaulait impatiemment après sa délivrance. Je faisais la sourde oreille, la personne qui ne voit pas, tant que durait cet esprit de révolte. Mais quand la petite figure amaigrie devenait toute chagrine et que la voix pleurait, alors je finissais par entendre, je rouvrais la fenêtre. Toto, reçue dans mes bras, me caressait vivement des siens et, comme un petit chien, me léchait.

Tous ces détails sembleront à plusieurs bien puérils... A tort. Ce n'est certainement pas pour avoir de continuels sujets de mauvaise humeur, d'ennui, de plainte, que nous admettons les bêtes près de nous ; nous voulons nous en faire des compagnons de foyer, des amis : dès lors, rien, en éducation, n'est indifférent. En les élevant, nous préparons leur bonheur, l'allègement de leur servitude. L'animal que rien ne gêne dans ses actes peut se croire libre. D'autant plus il s'attache, ne recevant de notre part que le bienfait de l'amitié.

***

Soyons justes. Toto n'était pas une grande coupable. Elle

n'était ni voleuse ni perfide, jamais oublieuse de ses premiers devoirs. Mais c'était, à ses heures, une petite tête folle. Un flot subit semblait y monter, l'envahir de je ne sais quelle ivresse étrange qui l'empêchait de rien écouter, rien entendre. Ces emportements bizarres contrastaient fort avec sa douceur habituelle, et, ce qui nous touchait surtout en elle, certaine grâce souffrante d'un être faible où la vie ne revient que lente et pauvre encore.

Malgré sa pâle fourrure qui ajoutait à son air d'innocence, Toto, au moyen âge, se fût trouvée en péril, à cause de ses allures, au tribunal de plus d'un juge. Heureusement pour elle, son tribunal était un cœur de femme, qui voit ou devine bien des choses que les hommes ne devineront jamais. Toto avait tellement pâti dans ses premiers jours que la santé ne pouvait lui revenir dans un progrès continu. Il y avait lutte encore, et manque d'équilibre.

Qui de nous, dans nos convalescences, ne s'est senti impuissant à dominer le travail mystérieux de deux natures dont le combat, tantôt nous absorbe, nous paralyse, tantôt nous surexcite, nous donne précisément ces ivresses passagères, bizarres? Le sang, au lieu de couler, régulier et calme, comme un fleuve entre ses rives, se porte en masse au cerveau, se concentre sur les organes de l'action, s'y arrête. On se sent comme galvanisé, et plus fort que les forts; mais, dans cet envahissement d'un sang chargé encore d'éléments morbides, l'esprit se trouble, la lucidité est absente comme guide du mouvement.

***

S'il y avait à punir, il y avait à soigner. Il fallait l'air, le soleil, autant que les préceptes. Toto était une malade encore, à certains moments. Je la prenais dans mes bras, où elle s'abandonnait confiante, je la portais dans les prairies. Au grand air, on voyait combien elle était faible. Sa timidité était extrême; au moindre bruit, elle tressaillait. Tout ce qui est instinct de chasse dormait encore. Les insectes pouvaient bourdonner, courir autour de nous sans péril, les oiseaux voltiger bas et vaquer à leurs affaires. Toto, éblouie, incertaine, regardait devant elle, d'un pâle regard. Le grand soleil

l'étourdissait. Lentement, à travers les forêts de foins non coupés, elle venait chercher l'ombre où j'étais assise. Dans la douceur de ce clair-obscur, elle se rassurait, semblait plus vivante. Mais la nature était encore pour elle le monde inconnu. Sa curiosité s'éveillait peu. Sa maîtresse, avec qui elle passait en tête à tête de si longues heures, l'occupait plus que les objets extérieurs. Au lieu de fureter les buissons, — ce bonheur des chats, — elle préférait se poser sur le bord de ma robe. De temps à autre, elle sortait de son immobilité contemplative, se retournait vivement et me regardait comme quelqu'un qui dit : « Bien, vous êtes toujours là. » Il m'arrivait parfois, pour l'éprouver, de m'éloigner un peu, ou de me glisser derrière un arbre, d'où je l'appelais. Toto, surprise de ne plus me voir, écoutait, inquiète, d'où venait ma voix. Si elle restait incertaine, elle poussait le miaulement plaintif du petit chat égaré. Je me montrais un peu, l'appelais de nouveau. Elle m'avait vu : le trait qui part n'est pas plus rapide. Elle allait par bonds, au-dessus des hautes herbes; toutes ses forces et tout son cœur passaient dans cet élan. Elle m'arrivait toute haletante, dans l'émotion de la peur et de la joie.

Rien ne nous semblait plus touchant, ne nous attachait plus que de la sentir si dépendante, mais si sûre aussi de son refuge. D'autant plus allait-il nous en coûter de la laisser. Plus forte, elle me suivait, gravissait derrière moi la montagne, où j'allais cueillir mes fleurs. On était si habitué à ce charmant phénomène de voir le petit chat de madame Michelet la suivre comme un chien, que, dans l'hôtel et autour, chacun s'intéressait, s'inquiétait, si Toto n'était pas de ma promenade solitaire.

Le soir, pourtant, nous ne pouvions l'emmener, lui faire traverser tout le village. Nous aimions mieux la mettre à l'air sur ma fenêtre, au-dessous de laquelle un petit toit à l'italienne la préservait de tout danger. Tristement, elle nous regardait partir. Et, non moins triste, moi aussi, à la dérobée, je me retournais un peu jusqu'au détour de la rue. Elle s'était, à la fin, résignée à cette absence, qui n'était jamais de longue durée. Elle savait très bien en mesurer le temps. Elle nous donnait une heure; mais, l'heure passée,

elle interrogeait alternativement la rue qu'elle nous avait vus prendre et la chambre où nous pouvions être revenus. Elle ne distinguait pas de très loin. Ma voix, le plus souvent, mieux que ses yeux, l'avertissait : « Mon Toto !... » Toto se redressait vivement, pointait ses oreilles. Maintenant, elle nous voyait. Son premier mouvement était de s'élancer de la hauteur du second. Mon mari tremblait toujours que cela n'arrivât : il me priait instamment de me taire. Mais c'était si bon de sentir toute la place que je tenais dans ce petit cœur ! Je m'en voulais, sans pouvoir assez me contenir.

Pour lui faire fête, à l'arrivée, je lui donnais du bon lait tout frais, car Toto était singulièrement délicate : impossible de la tromper, de lui faire croire que le lait du matin valait celui du soir. Elle aimait mieux attendre, si la fille était lente à venir, ou même se priver tout à fait. — Cela n'arrivait guère. — La voilà servie. On dirait qu'elle fait un acte de dévotion, tant elle se recueille et se fond dans sa douce jouissance. Mais sans gloutonnerie. Elle ne boira pas tout. Les nuits, en juin, sont courtes : Toto, à l'aube, discrètement, de sa réserve fera son premier déjeuner.

Elle n'a pas tout bu ; pourtant elle est un peu lourde. Vous croyez qu'elle va s'endormir ? Point du tout. Le canapé est long ; il y a place pour trois : celle du milieu lui revient. Elle s'assoit plus qu'elle ne se couche ; elle appuie un peu vers sa maîtresse ; celle-ci sent, par intervalles, une petite main de velours qui avance vers la sienne. Cela veut dire : « Je suis là. Une petite caresse !... »

Le maître bientôt se retire. Nous voilà seules. Je travaille ou je prends un livre. « Toto, c'est l'heure, pour les enfants, de dormir : allons, fermez les yeux. » Mais Toto veut rester éveillée, tant que veillera sa maîtresse.

Ce soir, je n'allumerai pas. La lune, si belle en Suisse dans les nuits d'été, va bientôt dépasser la Dent de Morcles : je ne veux pas manquer le moment. Assise bien bas sur mon pliant, je la guette. Rien ne me captive plus que le dialogue mystérieux entre les longs rayons pâles et les grandes ombres noires. D'où je suis, je n'entrevois que le vague éthéré du ciel et la majesté des sommets. La voilà ! Elle glisse insensiblement sur les crêtes avant de monter. Elle semble quitter

la terre à regret. Je m'oublie à la suivre... Mais il doit être tard. Déjà, elle penche vers le lac; dans un moment, elle ne me regardera plus. Le sentiment de ma solitude me revient, dans sa mélancolie. Mais je ne suis pas seule. Une petite forme blanche s'est détachée du canapé et, sans bruit, s'est glissée vers moi. Toto est sur mes genoux. Elle se fait toute grande pour atteindre mon visage. Tout doucement, elle le palpe de ses mains: on la dirait inquiète de sa pâleur.

***

Nous sommes au cœur de l'été. Juillet nous chasse vers la montagne. Faudra-t-il donc laisser derrière nous ce cher petit compagnon si aimé, si choyé, qui tient déjà entre nous une si grande place? Pénible combat! Il en coûte de prendre parti contre soi-même. Et qui, d'ailleurs, l'aimera comme sa maîtresse, et saura protéger sa faible enfance? Le jour, il semble qu'il y ait mille raisons pour que nous l'emmenions avec nous. Mais la nuit, terrible parfois de lucidité, me fait voir les gueules rouges des trois molosses, et Toto affolée de terreur, n'entendant, ne reconnaissant plus ma voix, perdue pour toujours dans ce rouge enfer. Il vaut mieux qu'elle reste.

Un souvenir alors me revient. Un matin, il y avait quelque semaines, j'avais rencontré sur la place du marché une dame, jeune encore et belle, qui, comme moi, venait y acheter des fleurs. Sa bonne grâce, sa physionomie ouverte, la façon toute maternelle dont elle parlait de ses plantes, qui trop souvent lui mouraient, m'avaient attirée vers elle. Une femme vraiment femme, c'est si rare! J'avais aidé son choix de quelques conseils. J'appris que c'était une dame veuve, et mère excellente de quatre enfants. La femme qui aime ses enfants et les fleurs doit aussi aimer les animaux. J'étais tentée. En outre, cette dame avait, à elle seule, une jolie maison au coin de la place. Des contrevents verts lui donnaient un air confortable; au rez-de-chaussée, un joli magasin de cristaux, avec des dépendances, un long corridor, au fond duquel en entrevoyait la verdure fraîche d'un petit jardin. En passant et repassant, la tentation augmentait. Nous nous disions : « Toto, ici, serait bien. »

En voyage, on a toujours trop. Voilà que, tout à coup,

nous nous trouvons pauvres, dénués; il nous manque ceci, cela : « J'irai l'acheter chez madame C... » Un matin (nous ne nous en étions jamais aperçus), un sucrier nous devient tout à fait indispensable. Je prendrai le plus beau. Ma bonne volonté reste stérile: le magasin, justement, en est dépourvu. Une emplette de trente sous me laisserait confondue avec la foule des chalands ordinaires.

On n'a pas d'esprit quand on est trop émue. — « Eh quoi! dira-t-on, pour si peu de chose, pour un petit chat!... » Oui, sans doute; mais c'était Toto! Si on allait méconnaître ses mérites, et, froidement, me refuser!...

Par un jour gris, triste, je serais repartie comme j'étais venue; mais la matinée était si belle! Il y avait dans l'air des moiteurs si douces! Si je rencontrais quelque résistance, ne devaient-elles pas m'aider à les fondre? J'osai parler. Plus que mes paroles peut-être, mon regard gagna ma cause auprès de madame C..., et son bon cœur aussi.

« Puisque Toto est une petite fille, je la prendrai. Elle nous retiendra peut-être à la maison son futur époux, ce coureur de Miki!... »



Il y a toujours quelque joie à réussir: il me semblait, en m'en retournant annoncer à mon mari la bonne nouvelle, qu'il ne m'en coûterait plus de me séparer de Toto. Hélas! j'avais compté sans son accueil, adorable de gentillesse et de câlinerie, qui semble me dire : « Mais qu'avez vous fait? Comme vous avez été longtemps absente! » Voilà mon grand courage qui s'ébranle. — C'est le soir même que j'ai décidé de porter Toto à sa nouvelle maîtresse. Nous sommes à deux jours de notre départ : je veux savoir, au moins, si elle prendra bien son parti de ne plus me voir.

Chose singulière, cette dernière journée me semble lourde, infinie de longueur. Mon faible cœur, agité, hésitant, cent fois voulut et cent fois ne voulut pas.

A sept heures, je la pris dans mes bras. Elle s'abandonna, confiante comme elle l'avait toujours été. Nous allâmes ainsi à l'autre bout du village. Madame C..., assise sur un banc, près de ses fleurs, semblait nous attendre.

Je mis Toto sur ses genoux sans parler; je voulus sourire; madame C... détourna les yeux, disant : « Toto! Toto! » et feignant de ne rien voir. J'aurais voulu m'enfuir... et je devais parler aux enfants qui nous regardaient, étonnés, muets. J'avais à leur demander d'être humains et doux pour un petit chat qui avait beaucoup souffert et resterait longtemps faible.

Les enfants suisses ont vraiment bon cœur. Ceux-ci s'empressèrent d'aller chercher Miki et de le rapporter en triomphe au milieu de la boutique. Toto lui fut présentée. Rien de plus touchant que cette première rencontre. Ce fut une révélation. Je ne sais si Toto, privée de sa mère presque à sa naissance, crut la retrouver, mais, se renversant et tendant ses bras vers Miki, Toto cherchait par ce geste éloquent à l'attirer, voulait l'embrasser, le lécher, et visiblement recevoir aussi ses caresses. Chérie et gâtée par sa mère adoptive, on voyait qu'elle n'avait pas moins pâti, la pauvre petite, d'un précoce sevrage.

Miki, un peu taciturne, comme tous les mâles de son espèce, parut d'abord ne pas comprendre grand'chose à ces cajoleries enfantines, tout à la fois tendres et familières. Mais Toto ne l'entendait pas ainsi : elle voulait qu'il prît garde et répondît à ses avances. Vive, preste, et même, bientôt, un peu impatiente de tant de calme, elle semblait dire : « Mais anime-toi donc! » Son noir fiancé, en chat bien appris, et qui peut-être déjà voyait loin dans l'avenir, faisait patte de velours. Son geste disait : « Il faut que je l'épargne. Elle est si petite! »

*
* *

Et madame Michelet?... Elle était ajournée. C'est la loi de nature qui veut que les enfants soient quelque peu ingrats. Et les mères n'en aiment pas moins : elles sont toujours ingénieuses à prendre parti contre elles-mêmes.

Le lendemain, au réveil, ma chambre me sembla bien grande, bien vide. Ni caresses à faire, ni réprimandes. Plus rien à préparer. Le verre de lait de la veille, apporté par habitude, restait là tout entier, comme pour témoigner d'une absence.

Machinalement, je m'en allai du côté de la place... Je n'entrerai pas, il est de trop bonne heure; mais, si Toto est sur la porte, je l'appellerai. Me reconnaîtra-t-elle?...

Toto n'y était pas. Le pharmacien demeurait vis-à-vis. Je lui achetai du tilleul dont je n'avais pas besoin. Mais j'avais été vue et devinée. Mademoiselle C... vint à moi et me dit : « Je ne sais ce qui est arrivé cette nuit à la pauvre Toto, si elle a reçu un coup ; elle a un œil tout fermé. »

Nous allâmes dans l'arrière-boutique, où elle était couchée. En m'apercevant, elle se leva, vint à moi, d'un pas incertain, comme quelqu'un qui y voit mal. Je retrouvai dans cette allure triste ma Toto des premiers jours, et mon cœur se serra. Il me vint une tentation irrésistible de l'emporter. Mais il y avait dans les paroles de la jeune fille un tel accent de sincérité, elle paraissait si désireuse de me prouver tout son bon vouloir, que reprendre Toto eût été un procédé malhonnête. Je la lui recommandai encore, et, pardonnez-moi cet aveu, je m'en allai au bord de l'Avençon, pleurer comme une enfant.

Mon mari vit toute la scène à mes yeux fatigués, à mon silence. Après le déjeuner, il s'en alla sans rien me dire, bien décidé à me rapporter Toto, s'il lui trouvait un air trop malheureux. Mais, à cette heure chaude du milieu du jour, elle avait repris toute sa vivacité, et, pour y peu voir encore, elle n'en était pas moins attentive aux faits et gestes de monsieur Miki. Et ces dames furent si charmantes ! On ne pouvait qu'être heureux de les avoir rencontrées. Mon mari me dit, au retour, comment toutes ses résolutions étaient tombées, et je compris que je ferais mieux, dans son intérêt et dans le mien, de ne plus la revoir.

Ainsi nous nous séparâmes. Un ami, qui restait après nous à Bex, me promit d'être le correspondant très attentif de ma chère Toto. Mais lui-même devait bientôt quitter le pays.

Au moment où j'écris ces lignes, une lettre de madame C... me donne ainsi les dernières nouvelles :

« Toto est toujours la même ; on voit qu'elle n'a rien oublié, ni de faire des amitiés, ni d'être sur les genoux. C'est aujourd'hui une belle personne. Son noir mari va bien ; ils sont inséparables. Je ne pense pas qu'ils aient de la famille avant le mois de mars. »

ATHÉNAÏS MICHELET

# PIERRE LEROUX EN EXIL

— 1851-1860 —

En élevant une statue à Pierre Leroux, la petite ville de Boussac vient de rendre justice à l'un de nos penseurs les plus oubliés. En effet, combien, parmi nous, savent encore que Pierre Leroux a laissé plus de vingt volumes, dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre, où se trouvent formulés et discutés tous les problèmes qui nous passionnent aujourd'hui? Quant à ceux qui les ont lus et les ont mis largement à profit, comme en témoignent leurs écrits, ils ne les citent presque jamais. — Sa vie n'est guère moins ignorée que son œuvre. Et cependant, il n'est pas une lutte philosophique, religieuse, politique ou littéraire, à laquelle Pierre Leroux n'ait pris part, apportant, dans toutes, la même sûreté d'informations, le même souci de la justice et de la vérité, la même inaptitude à pactiser avec sa conscience, à douter de la bonne foi des autres, à courtiser le succès. De là, précisément, son originalité propre au milieu des hommes de 1830 et de 1848; de là, également, toutes les déceptions et toutes les misères dont il eut à souffrir en France et, plus encore, en

Angleterre, pendant les longues années d'exil que sa correspondance inédite vient enfin de nous faire connaître.

***

Au coup d'État, Pierre Leroux se trouva naturellement au nombre des suspects. Or, pendant que l'on perquisitionne à son domicile, il trouve heureusement un refuge chez la comtesse d'Agoût, où il reste douze jours, très indécis sur la résolution à prendre et très inquiet sur l'avenir des siens. Obligé de quitter le France, il hésite dans le choix à faire entre l'Allemagne, la Suisse, la Belgique et l'Angleterre, comme lieu d'exil. C'est alors qu'il se rappelle une lettre récemment reçue où Stuart Mill lui adressait « l'hommage de sa reconnaissance et le témoignage de sa sympathie intellectuelle et morale », se disant « démocrate anglais, associé de cœur et d'esprit à la lutte des socialistes français pour la régénération des institutions humaines ». Il se rappelle surtout les lignes par lesquelles cette lettre se terminait : « S'il vous arrivait, monsieur, de passer en Angleterre et que vous voulussiez bien nous faire, à moi et à ma femme, l'honneur d'une visite fraternelle, nous serions charmés de vous renouveler personnellement l'expression de notre sympathie[1]. » Il aurait donc sûrement en Stuart Mill un ami qui l'aiderait à trouver les moyens de vivre. Il en aurait sûrement un autre en Mazzini. Mazzini, en effet, ne pouvait avoir oublié les longues et bonnes soirées qu'ils avaient passées ensemble, quinze ans auparavant, dans l'intimité de George Sand que Pierre Leroux lui avait fait connaître. Or, Mazzini avait en Angleterre des relations nombreuses; il saurait donc lui procurer des élèves et l'accréditer auprès de quelques journaux. Sa résolution, dès lors, est prise. Muni du sauf-conduit que lui avait obtenu son ancien compagnon de saint-simonisme, Émile Pereire, et des subsides que lui fournit la comtesse d'Agoût, « sans qu'il eût eu besoin de lui rien demander »,

1. Cette lettre est du 28 novembre 1851. Elle fut écrite par Stuart Mill à la suite du projet de loi qu'avait soumis Pierre Leroux à l'Assemblée nationale sur les droits politiques de la femme.

il partit pour Londres, emmenant sa femme et trois enfants, « avec, pour toute fortune, les cent écus dont l'amitié l'avait fait riche ».

Le voyage fut des plus pénibles, et l'arrivée à Londres,

Ville de bruit, de boue et de fumée,

plus pénible encore, car Pierre Leroux souffrait d'un érysipèle qui s'était déclaré pendant la traversée. Après une nuit passée dans un petit hôtel, ils trouvèrent et arrêtèrent un appartement pour le modeste prix de quinze shellings par semaine.

Quinze shellings! s'écrie Pierre Leroux, que l'on songe à l'énormité de cette somme pour qui possède si peu de shellings? Et dans quelle demeure étions-nous? Une petite chambre obscure donnant par une seule fenêtre sur une cour grande comme la main, avec un cabinet de trois pieds de large, tout à fait sombre. Quels lits! Quels meubles! J'y pense avec dégoût. La chambre si pleine de fumée qu'au cours de l'hiver il nous fallait tenir la fenêtre ouverte. Que vont devenir mes enfants? Les voilà en captivité, car je ne pourrai de longtemps me lever et sortir pour leur trouver un autre gîte[1].

Aux inquiétudes causées par la maladie et la modicité des ressources, s'ajoutait le chagrin produit par l'isolement. De tous ses anciens amis, Louis Blanc était, en effet, le seul qui vînt le voir fréquemment. Aussi attendait-il avec impatience le jour où il pourrait marcher, afin d'aller rendre visite à Stuart Mill et à Mazzini sur l'appui desquels il avait tant compté. Sa première visite est naturellement pour Mazzini, puisqu'il le connaît et l'aime de vieille date; mais Mazzini est invisible, il se dérobe; impossible de le rencontrer et de lui parler. Pierre Leroux ne se décourage pas; ne pouvant parvenir jusqu'à Mazzini, il se rend chez Stuart Mill, à l'hôtel de la Compagnie des Indes. L'accueil qu'il en reçoit méritait d'être raconté. Notre visiteur donne son nom; quelques instants après, Stuart Mill paraît.

De ma vie, nous dit Pierre Leroux, je n'ai vu d'homme plus mystérieux, plus silencieux, plus froid. Il ne me reçut pas dans son cabinet. Il me conduisit, à travers un long corridor, jusqu'à l'extrémité de l'immense bâtiment. Arrivé là, il se fait ouvrir une salle. Il

1. Cf. *La Grève de Samarez*, p. 306.

s'y enferme avec moi, il ne me fait pas même asseoir. Son œil m'interroge, il me prête l'oreille, il me donne l'exemple de parler bas absolument comme si nous conspirions. Il me questionne sur ce qui vient de se passer en France, et sur les suites probables. Il m'écoute quelque temps, hoche plusieurs fois la tête, ne me répond rien ou peu de chose. Puis, il me reconduit, et, me laissant dans le corridor : « Vous prendrez à gauche, me dit-il, et vous trouverez l'escalier. » Bonhomme que je suis! J'attribuai dans le moment cette étrange réception à son profond désespoir. Je me promis de lui faire une autre visite.

En attendant, Pierre Leroux cherche à sortir du taudis sans ciel, sans air et sans lumière où la santé de ses enfants déclinait à vue d'œil. Une occasion inespérée lui permet d'acheter, aux conditions les plus avantageuses, quelques meubles à un Français qui est sur le point de quitter Londres. Il ne lui manquera que des couvertures, mais il y a tant de gens à Londres qui n'en ont pas! Peu après, il découvre un *cottage* à louer, assez vaste pour les contenir tous et d'un prix assez modique pour ne pas trop grever son budget. Toutefois, le propriétaire refuse de le lui céder, s'il ne fournit pas une *référence* anglaise. Mais cette référence est vite trouvée : Pierre Leroux donne le nom et l'adresse de Stuart Mill. Le propriétaire sourit en voyant ce nom imposant : « Quoi, dit-il, le secrétaire de l'honorable Compagnie des Indes? Ah! c'est parfait! » Pierre Leroux considère naturellement l'affaire comme terminée; il n'a plus qu'à attendre. Trois jours se passent; enfin, le propriétaire arrive et, d'un air évidemment peiné, il annonce qu'il ne peut pas louer sa maison, car M. Stuart Mill lui a déclaré « qu'il croyait peu probable que M. Leroux pût rester un an à Londres! »

Pierre Leroux commença à comprendre qu'aux yeux de Stuart Mill il pourrait bien n'être qu'un personnage importun, voire même compromettant. Avant le coup d'État, on pouvait, sans danger, se dire démocrate et, de loin, applaudir aux efforts des socialistes, mais, aujourd'hui, tout était changé. Lord Palmerston qui, probablement, n'avait pas été indifférent au coup d'État, tenait à conserver avec l'Empereur les bonnes relations qui avaient existé avec Louis-Philippe; en outre, sous l'inspiration de Mazzini, de Kossuth et de Ledru-

Rollin, on criait sus aux socialistes de tous côtés. Comment Stuart Mill n'eût-il pas hésité? Il était « Anglais, avant d'être humanitaire ».

Enfin, avec l'aide de Louis Blanc, Pierre Leroux parvint à découvrir un nouveau gîte. De plus, Mazzini s'était décidé, quoique de fort mauvaise grâce, à le recevoir, et lui avait procuré deux élèves. C'était juste assez pour ne pas mourir de faim, mais le lendemain n'était pas assuré. Comme à son premier voyage en Angleterre, Pierre Leroux se sent au milieu d'une population hostile qui veut bien offrir un refuge aux exilés, mais dédaigne de leur tendre la main. Cette impression était celle, d'ailleurs, de tous les étrangers qui vivaient à cette époque à Londres. « La protection qu'on accordait aux exilés, écrit mademoiselle Malwida de Meysenbug, ressemblait plutôt à une aumône qu'à l'accueil hospitalier d'un peuple libre[1] ! » Et le *Times* ne craignait pas d'en faire cyniquement l'aveu. Voici, en effet, ce qu'il écrivait à propos de la mort de Worcell : « Eh ! nos dignes alliés, nos aimables voisins, pourquoi vous fâchez-vous? Voyez ce que deviennent avec nous les démocrates, les révolutionnaires, les utopistes, tous les esprits dangereux. Nous ne les mettons pas en prison, *nous les laissons mourir de leur belle mort*. Nous leur fermons nos demeures, nous ne les admettons pas dans notre *home*, nous ne les regardons pas, nous ne nous en occupons pas : ils s'éteignent bientôt dans le vide que nous faisons autour d'eux. Nous trouvons fort bon que vous vous serviez de Cayenne; mais laissez-nous user de la machine pneumatique et fiez-vous à nous... Que l'Europe nous envoie tous ses brouillons. Il en sera d'eux comme de Worcell, *il n'y a pas d'air ici pour eux*. » Aussi rien n'était-il lamentable comme le quartier des Français à Londres. Après le 2 Décembre, on put voir, pendant des mois entiers, des hommes, des femmes, des enfants, logés dans une espèce d'étable et couchés pêle-mêle sur la paille[2]. Un homme de cœur, touché de tant de misère, résolut, de concert avec Louis Blanc, de provoquer une souscription : trois jours durant il parcourut Londres,

1. Malwida de Meysenbug, *Mémoires d'une idéaliste*, t. II, p. 172.

2. Pierre Leroux, *La grève de Samarez*, p. 305 et *passim*.

frappa à toutes les portes; il ne put trouver ni un journal, ni une revue pour patronner son œuvre.



Pierre Leroux, plus que tous les autres, peut-être, eut à souffrir de cette inhumanité. En effet, il avait d'abord contre lui son extrême pauvreté. On savait qu'il devait faire vivre femme et enfants, toujours en quête de ressources qui jamais n'arrivaient; c'est pourquoi, — et cela est bien humain, — pour n'avoir point à s'attendrir, le plus possible on l'évitait. Il n'était pas jusqu'à sa mise plutôt inélégante qui ne lui fermât bien des maisons où ses compatriotes étaient reçus.

Il avait, en outre, contre lui, ses propres opinions et sa trop grande sincérité qui le faisaient combattre par ceux-là même qui, les premiers, auraient dû le défendre. Pour bien comprendre la guerre sourde qui lui est faite, il suffit de connaître les rapports qui existaient alors entre les proscrits de Londres. Tandis que, chez les ouvriers et chez les comparses, l'exil et l'abandon produisaient fréquemment le désespoir, parfois même la cruauté, — car on se disputait âprement le moindre ouvrage, — ils produisaient chez les chefs des ambitions insensées et des rivalités féroces. De là, une foule de sectes qui s'étaient fondées, une foule de petites églises d'où l'on s'anathématisait sans pitié, chacune escomptant d'avance le triomphe de ses idées. L'imagination aidant, plus d'un proscrit se voyait déjà à la tête du pouvoir dans sa République idéale, et Pierre Leroux nous assure que préfectures et sous-préfectures de France se trouvaient ainsi, avant l'heure, savamment distribuées.

Parmi ces sectes politiques, deux surtout étaient dominantes : l'une, qui avait pour principaux chefs Mazzini, Kossuth, Ledru-Rollin; l'autre, Rougée, Félix Pyat et Jourdain. Or, l'une et l'autre s'en prennent avec une égale violence à Pierre Leroux.

C'est dans *l'Appel* et dans *les Devoirs de la Démocratie* de Mazzini qu'il est d'abord attaqué, non point nommément, il est vrai, mais d'une manière assez transparente pour que chacun pût le reconnaître. Ce qu'on lui reproche, c'est d'être

un simple idéologue, à une époque où l'on a besoin d'hommes d'action ; c'est en outre de défendre le socialisme qui n'est propre qu'à amener la ruine des nations.

Il faut, lisait-on dans *l'Appel*, à tout grand mouvement la concentration d'où parte une initiative, une main qui lève le drapeau de la marche, une voix qui crie : c'est l'heure ! Il faut au parti un centre d'action reconnu, une caisse, un mot d'ordre commun. Le centre d'action, c'est nous. Nous sommes une armée chargée de déblayer le chemin à la démocratie. *Honte à celui d'entre nous* qui, en se séparant de l'œuvre commune, *déserte l'armée* que le cri de ses frères mourants pousse vers la bataille, pour s'isoler dans l'orgueil stérile d'un programme exclusif! Celui-là peut être un sectaire, mais ce n'est pas l'homme de la grande église.

Le rêve de Mazzini était de fonder, en regard du parti ultramontain, qui devait toute sa force à son organisation et à son union, un parti ayant une organisation analogue, presque militaire et prête à toute éventualité. Et c'est précisément parce qu'il poursuivait un tel but qu'il n'accueillait les Français qu'avec défiance dans son parti.

En général, écrit-il à mademoiselle de Meysenbug, permettez-moi de vous le dire, ayez le moins de rapports possible avec les Français et le plus de rapports possible avec les Allemands. Je connais presque tous les Français de l'émigration et je sais ce qu'il faut en attendre. Je sais qu'on ne peut pas faire fond sur eux en masse, et qu'il n'y a pas d'avantages positifs à y gagner pour notre cause. Il faut les enrôler personnellement un à un dans une de mes organisations.

Dans une autre lettre, il est encore plus explicite. Il répond à son amie qui lui avait recommandé Tallandier :

En donnant mon adresse à Tallandier, vous l'avez donné à la police. Le parti auquel il appartient et auquel il communique fourmille d'espions. Taxez-moi d'exclusif, d'intolérant tant que vous voudrez, mais ne vous donnez pas trop de peine avec les Français.

Quant au parti socialiste français, voici comment, dans un discours prononcé le 11 février devant la *Société des amis de l'Italie*, Mazzini le caractérisait : « C'est un amas impur de conceptions réactionnaires, étroites, impuissantes, d'absurdes conceptions qui ont brisé en France tout lien moral d'unité,

supprimé tout pouvoir de dévouement et conduit, à travers l'anarchie intellectuelle et une égoïste terreur, au coup d'État. » Son mot d'ordre était : « Haine au coup d'État, mais pas de pitié pour les socialistes ! » Et ce mot d'ordre circulait dans la Cité, et les journaux qui l'avaient accueilli le répétaient et le commentaient, c'est pourquoi il n'y eut pas un mouvement généreux, pas une souscription dans toute l'Angleterre pour les milliers de victimes qui lui avaient demandé un asile.

A côté de cette église, *la grande Église*, celle de Rougée, Félix Pyat et Jourdain excommunie Pierre Leroux, non plus pour son socialisme, mais pour sa modération. Dans un manifeste qui parut dans le journal *l'Homme*, publié à Jersey par Ribeyrolles, on préconise « l'emploi de la force comme unique instrument de la Révolution », et l'on prêche la guerre à outrance contre tous ceux qui repoussent ce programme. Au socialisme des rêveurs pacifiques, les membres de la « commune révolutionnaire » opposent ce qu'ils appellent *le socialisme organique et viril* et mettent les peuples en garde contre « les enthousiastes, les illuminés, les discoureurs, les poètes et autres cerveaux creux qui ne sont plus de leur temps ».

Si le sentiment, ajoutaient ces nouveaux apôtres, ne suffit plus à la virilité de notre âge, nous en concluons aussi que la protestation pacifique n'est plus, comme aux temps chrétiens, une puissance révolutionnaire. Résignation aujourd'hui est synonyme de *lâcheté*. Le martyre lui-même, érigé en principe, est l'arme des faibles, et si l'abnégation et le sacrifice personnel sont œuvre nécessaire, ce doit être par exception et comme nécessité de lutte, jamais comme but.

De tous côtés, Pierre Leroux se trouve donc repoussé comme un faux frère.

Une seule voix, en exil, s'éleva en sa faveur, ce fut celle de Louis Blanc, son vieil et toujours fidèle ami, et une autre en France, ce fut celle de George Sand.

Dans ses *Observations sur une récente brochure de Kossuth, Ledru-Rollin, Mazzini*, Louis Blanc réfute avec une grande élévation de pensée les accusations contenues dans cette brochure.

Quant à moi, écrit-il, je ne saurais dire anathème au culte, même solitaire, de la vérité. Quand l'isolement d'un philosophe ami du peuple vient de la candeur effarouchée d'une conscience rigide qui dédaigne la popularité, répugne aux concessions, et ne se fie, pour la délivrance des opprimés, qu'à la force latente des choses servie par l'étude, on peut bien taxer ce philosophe d'erreur et le blâmer de trop d'orgueil; mais, s'il est désintéressé dans ses croyances, s'il souffre pour ce qu'il croit être la vérité absolue, son erreur, certes, n'a rien de criminel, et son orgueil rien de *honteux*. J'ajoute que dans le *Etiamsi omnes, ego non,* il y a presque toujours quelque chose d'héroïque. Lorsque Galilée soutenait, seul contre tous les catholiques réunis, que la terre tourne autour du soleil, il n'était pas de *la grande Église*... des papes. Ce fut sa gloire et non sa honte.

La lettre de protestation qu'écrivit George Sand à Mazzini, le 23 mai 1852, est plus éloquente et plus précise encore. George Sand accuse son ancien ami d'être irritable et ombrageux et de multiplier les divisions en froissant, dans leur orgueil et dans leur patriotisme saignant, des hommes qu'une défaite épouvantable, l'abandon du pays, a frappés dans ce qui faisait tout leur être, toute leur vie; elle l'accuse de juger et de condamner la France sans la connaître; de juger et de condamner Pierre Leroux sans le comprendre; d'obéir plus à l'orgueil et à l'esprit de parti qu'au véritable amour de la justice.

Prétendriez-vous, écrit-elle, qu'il y eut moins d'injustice, d'ambition personnelle, de haine, d'envie, d'appétits matérialistes, de vices humains, en un mot, dans le parti qui s'appelle Ledru-Rollin, que *dans tout autre parti rallié autour d'un autre nom*? Ce n'est pas à moi qu'il faudrait dire cela sérieusement. Si vous dites que le parti Ledru-Rollin s'est montré plus prudent, plus sage, moins vantard, je vous répondrai, *en connaissance de cause,* que ce parti éminemment braillard, intrigant, paresseux, vaniteux, haineux, intolérant, comédien dans la plupart de ses représentants secondaires en province, a fait positivement tout le mal. Si une République austère faisait une loi pour éloigner du sol les *inutiles*, les exploiteurs de popularité, vous seriez effrayé de voir où on les recruterait forcément. Partout, aujourd'hui comme toujours, les braillards sont des lâches. *Non, mon ami, vous ne connaissez pas la France!* Voyez, vous-même, où vous en êtes. Vous voulez les unir, et, en criant : « Unissez-vous! » vous les indignez, vous les blessez, vous faites des catégories, vous repoussez les adhésions, vous semez le vent, et vous recueillez des tempêtes.

Nous ignorons quelle impression produisit sur Mazzini cette protestation si digne et si fière ; ce que nous savons, toutefois, c'est que les attaques portées contre Pierre Leroux ne tardèrent pas à porter leurs fruits. Les deux gentlemen, ses élèves, riches négociants anglais qui n'avaient accepté ses leçons que pour être agréables à Mazzini et à Kossuth dont l'influence pouvait favoriser leur commerce avec l'Italie et la Hongrie, le remercièrent brusquement le jour où ils apprirent qu'il n'était plus soutenu par les mazziniens. C'était la ruine. Heureusement que Jean Reynaud et quelques amis de France songèrent à lui venir en aide ; mais Pierre Leroux comprit que le séjour de Londres lui devenait désormais impossible, et, après une année de lutte, d'inquiétudes et de désillusions de toutes sortes, il se retira à Jersey.



S'étant fixé à Samarez, près de Saint-Hélier, il eut la joie de voir se grouper autour de lui tous les membres de sa famille : ses deux frères, Jules et Charles; ses gendres, Desages, Desmoulins, Freizières et leurs enfants; de sorte que la colonie, qui rappelait un peu celle de Boussac, se composa bientôt de trente et une personnes ; — trente et une personnes aux besoins desquelles il fallait subvenir dans un milieu moins hostile, il est vrai, que celui de Londres, mais où les exilés restaient toujours suspects. Tous se mettent donc courageusement à l'œuvre : les uns, Jules et Charles, trouvent à s'employer comme ouvriers typographes ; les autres donnent des leçons ou écrivent dans les journaux ; quant à Pierre Leroux, il ouvrit des cours payants de philosophie et de phrénologie, espérant ainsi, tout en se créant quelques ressources, vulgariser sa doctrine et se faire de nouveaux disciples.

Suivant Luc Desages, les premières leçons de ce cours de philosophie auraient été publiées à Jersey en un volume de deux cents pages, mais toutes nos recherches pour les retrouver, en France et en Angleterre, sont restées jusqu'ici sans résultat; nous le regrettons d'autant plus que la première, qui leur sert d'introduction, et dont Luc Desages nous donne,

dans *l'Espérance*, une analyse et de longs extraits, est du plus haut intérêt. L'idée maîtresse qu'y développe Pierre Leroux, l'histoire en main, et comme s'il avait perdu le souvenir de ses récentes épreuves, c'est que, malgré les apparences contraires, le bien finit toujours par l'emporter, et le progrès humain par se faire jour dans les institutions et dans les mœurs. Et cette thèse, il l'établit, d'une part, en montrant *la nécessité, la légitimité* et *les résultats de la Réforme*; d'autre part, en mettant en relief le rôle de la France pendant les trois derniers siècles. Or, ce que nous voyons, dans l'histoire de la Réforme, c'est l'esprit de liberté se substituant peu à peu à l'esprit d'autorité du moyen âge; c'est Loyola, complétant, sur ce point, l'œuvre de Luther et de Calvin. Ces deux derniers réformateurs, en effet, poursuivent bien une œuvre d'affranchissement, mais ils ne comprennent pas le véritable esprit de l'Évangile, puisqu'ils opposent les bûchers protestants aux bûchers catholiques, et que le meurtre de Servet est antérieur de vingt ans aux massacres de la Saint-Barthélemy; c'est pourquoi, en opposant le molinisme au protestantisme, les jésuites contribuent — peut-être sans s'en rendre bien compte — à rendre les hommes plus tolérants, et les amènent à mieux entendre la grande maxime qui nous commande « d'aimer notre prochain comme nous-mêmes ». Ce sont ces grandes idées de liberté et de tolérance, inspiratrices de la réforme, que pendant les XVII^e^, XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, soit par ses philosophes, soit par ses littérateurs, s'efforce de propager la France, les commentant, les expliquant, les rendant de plus en plus nettes, jusqu'à Rousseau, jusqu'à la Révolution où, enfin, elles s'imposent et se traduisent en magnifiques formules.

Les Français, écrit Pierre Leroux, ont été les metteurs en œuvre et les vulgarisateurs des découvertes que la liberté faisait en Europe.. En France, la théologie suivit, malgré elle, le mouvement de la Réformation : les Saint-Cyran, les Arnauld, les Nicole travaillèrent à la même thèse que Luther. Le gallicanisme de Bossuet, œuvre plus politique que théologique, est, à plusieurs égards, une imitation du calvinisme. Télémaque, c'est l'esprit de l'Évangile. — Au XVII^e^ siècle, la poésie se reporte vers l'antiquité, mais deux œuvres surnagent : *le Misanthrope* et *Athalie*. Or, Alceste est un misanthrope en qui l'on retrouve l'esprit de Luther, et Philinte un moliniste. Dans *Tartufe*,

Philinte deviendra jésuite et en développera ouvertement la doctrine : qu'il est avec le ciel des accommodements. Il est visible également que l'auteur d'*Athalie* s'inspire de la doctrine empruntée au protestantisme par les hommes de Port-Royal, de telle sorte que dans ces deux chefs-d'œuvre on retrouve Luther et Ignace, ce qui nous prouve bien que la Réforme est partout agissante.

Et la même constatation peut se faire chez les écrivains du XVIIIe siècle.

Ces cours de Pierre Leroux attirèrent, au début, un assez grand nombre d'auditeurs ; mais, la première curiosité satisfaite, ils se dépeuplèrent peu à peu et, bientôt, notre orateur n'eut plus devant lui que des chaises vides. Il fallut donc songer à autre chose. Pierre Leroux se fit alors agriculteur, et le voilà cultivant la terre, « gardant les vaches », élevant du bétail et faisant de nouveau l'épreuve de sa théorie du *circulus*. Si cette théorie est vraie, — et il n'en doute pas, — s'il est vrai que « l'homme est producteur de sa propre subsistance », il doit réussir sans trop de peine à nourrir toute sa famille. Les expériences ne furent pas sans succès ; elles obtinrent même une certaine célébrité, et plusieurs de ses voisins, imitant son exemple, les mirent utilement à profit. Elles n'amenèrent pas cependant la richesse dans notre colonie et, sans les secours venus de Paris, elle eût souvent manqué du nécessaire.

Malgré ces ressources, fort modiques d'ailleurs, Pierre Leroux, qui avait dû contracter des dettes pour faire vivre sa famille, était fort découragé, quand un ami généreux, grand admirateur de ses œuvres, vint mettre à sa disposition tout l'argent nécessaire pour fonder un journal. Il se crut aussitôt sauvé. En peu de temps, tout est prêt pour cette publication nouvelle et, dans sa joie, il lui donne ce titre symbolique : *l'Espérance*. La première livraison — il devait paraître une livraison tous les deux mois, — fut publiée en mai 1858, avec ces sous titres :

*Revue philosophique, politique et littéraire.*
*Publiée à Jersey par Pierre Leroux.*
SOLIDARITÉ — TRIADE — CIRCULUS

Ce fut, pendant quelques mois, l'ardeur la plus enthou-

siaste et lorsque, le soir venu, les parents et les amis de Pierre Leroux, devenus ses collaborateurs, se réunissaient au foyer de Samarez, tous semblaient oublier qu'ils étaient en exil. Comme autrefois en France, on se remet à discuter ensemble, avant d'en aborder les développements dans la revue, tous les problèmes philosophiques, religieux, sociaux et littéraires dont la solution importe plus que jamais; on s'associe par la pensée aux écrivains qui, plus heureux, ont pu rester dans leur pays; on se prépare, en un mot, à reprendre le bon combat pour la liberté et pour la justice. De là toutes les études publiées par *l'Espérance* et que nos philosophes et nos littérateurs pourraient encore feuilleter avec profit. Celles de Pierre Leroux sont de beaucoup les plus nombreuses. Elles comprennent d'abord les articles, si riches en documents sur la vie de notre philosophe et sur celle des hommes de son temps, qui ont formé plus tard *la Grève de Samarez*; un résumé philosophique et critique des grandes hypothèses modernes sur la création; plusieurs études sur le régime constitutionnel en France, pendant la Restauration et le règne de Louis-Philippe; sur les moyens de délivrer la France de la tyrannie de la Constitution; sur la politique suivie depuis 1852 par le parti républicain, et, enfin, une défense de George Sand dont les œuvres, paraît-il, cessaient de plaire à la bourgeoisie de cette époque qui lui reprochait « ses paysans » et condamnait en bloc *la Mare au Diable*, *la Petite Fadette*, *François le Champi* et *les Maitres sonneurs*.

Chère bourgeoisie, écrit Pierre Leroux, comme on pourrait l'écrire encore aujourd'hui, il te faut des distractions de ton monde, étalant bien des turpitudes et bien des crimes. Voilà qui te chatouille agréablement! Quand une société est en décomposition, quand tous les liens de la conscience sont relâchés; quand, d'une part, le despotisme des institutions ne sert qu'à protéger le mensonge, le parjure et l'hypocrisie; quand, d'autre part, les gens uniquement préoccupés de posséder l'or et de jouir par l'or se ruent dans la vie ignoble et tortueuse qui conduit à cette possession, à cette jouissance, le poète qui ne se sent point la force des Dante et des Milton se retire dans la nature. Nous louons George Sand de l'avoir fait. De plus, quand nous voyons le néologisme bizarre, le style échevelé, entortillé et tout boursouflé d'énormes antithèses, dont l'usage est commun aux plus fameux des romantiques, nous aimons à nous reposer de cette fantas-

magorie avec la langue si pure, si simple, si poétique en même temps et si franchement gauloise de George Sand.

Malgré la réelle valeur de ses articles, *l'Espérance* eut le sort des autres créations de Pierre Leroux ; à sa septième feuille elle mourait[1]. En effet, les abonnés, au lieu de se hâter, semblaient fuir, et chaque nouvelle livraison soulevait les plus fâcheuses polémiques. Aussi Pierre Leroux crut-il sage de renoncer à son œuvre : il refusa la subvention que l'on voulait bien, cependant, continuer à lui fournir.

Tous ceux qui ont approché Pierre Leroux à cette époque en ont gardé un souvenir ineffaçable. Jourdain lui-même qui, certes, n'était pas, comme nous l'avons vu, de ses amis politiques, qui, à Londres, l'avait violemment combattu, ne pouvait en parler, de longues années plus tard, quand nous l'avons connu, sans une profonde admiration. Pierre Leroux était resté pour lui, là-bas, sur la terre d'exil, « le doux patriarche » qui, tout en se livrant par nécessité aux occupations les plus vulgaires, continuait à vivre son rêve, entouré de l'affection la plus respectueuse de ses fils et de ses filles, de la tendresse la plus touchante de ses petits-enfants. « Souvent le soir, enveloppé de sa large houppelande, nous dit Jourdain, alors que sa famille et, parfois, quelques amis étaient groupés autour de lui, il se plaisait à raconter ses pensées de la journée et, en l'entendant parler, de sa voix persuasive et grave, de Dieu, de l'humanité, ces éternels sujets de ses méditations, on se serait cru dans un temple. » C'est pourquoi il regrettait beaucoup que, dans son entourage, nul n'ait songé à recueillir ces longues causeries. Et, en parlant ainsi, Jourdain avait quelque mérite, car Pierre Leroux ne l'avait point gagné à ses idées et il avait gardé un souvenir plutôt pénible de certain reproche que notre philosophe lui avait adressé : celui d'avoir servi à son insu la réaction. Pour bien montrer toute l'injustice de ce reproche, Jourdain aimait à rappeler, non sans ironie, ce qu'il appelait les sophismes politiques ou les billevesées de Pierre Leroux. Celui qui les résumait tous, suivant Jourdain, et qu'il développait avec une persévérance inlassable

1. L'édition de la Bibliothèque nationale ne contient que les cinq premières livraisons : nous ignorons si les sept dont parle Pierre Leroux ont réellement paru.

et dans ses discours et dans ses écrits, c'est que « les seuls vrais révolutionnaires sont les révolutionnaires pacifiques »; comme si les pacifiques avaient jamais accompli quelque révolution!

Sans les violents, répétait Pierre Leroux, les réformes attendues se réaliseraient beaucoup plus vite, et ceux-là seuls le contestent qui méconnaissent la nature de l'esprit humain, la force de la tradition, la puissance de la raison. Tandis que les idées exposées avec calme pénètrent peu à peu dans les intelligences qu'elles éclairent, s'y implantent, et changent insensiblement, mais sûrement, la mentalité des foules, l'impatience des faux révolutionnaires, la brusquerie de leurs attaques, leur intolérance irritante provoquent la crainte, effarouchent les timides, choquent l'instinct de justice qui est au cœur de tous et les rejettent vers la réaction. Quatre-vingt-treize a retardé de cent ans les heureux effets de quatre-vingt-neuf. Les attaques à main armée, les déclamations furieuses et les bombes des exaltés ont prolongé l'existence de la monarchie et de l'Empire, comme les persécutions antilibérales contre certaines sectes les ont fortifiées. Combien hésitent à s'engager dans un parti dont ils approuvent les opinions, à cause des fous qui veulent les y précipiter! Heureusement que les penseurs pacifiques, les songe-creux, comme on les appelle, poursuivent leur œuvre et que la force des idées est invincible. On peut retarder leur germination et leur développement; on ne peut les empêcher de se produire et, finalement, de triompher. Donc, les vrais révolutionnaires ce sont « les révolutionnaires par la pensée »; ce sont ceux qui veulent, d'abord, convaincre les esprits, amener les réformes en les rendant nécessaires, en les faisant désirer de tous. Les autres ne sont que des réactionnaires déguisés, peut-être sans le savoir, et c'est là leur excuse.

De tous ces arguments, Jourdain souriait, mais la fidélité avec laquelle il les reproduisait, quarante ans après les avoir entendus, et la vivacité qu'il mettait à les combattre, prouvaient suffisamment quelle impression profonde ils avaient faite sur son esprit.



Si nous regrettons de n'avoir de ces entretiens au foyer qu'un écho très affaibli, combien nous regrettons davantage de n'en avoir qu'un plus affaibli encore de ses longues cau-

series avec Victor Hugo. De nombreux liens, en effet, unissaient les deux proscrits. Pierre Leroux aimait à rappeler qu'il avait, étant prote, imprimé les premiers vers du poète dont il devint aussitôt l'un des premiers admirateurs. Victor Hugo, de son côté, ne pouvait avoir oublié les fréquentes visites d'autrefois à l'ancien directeur du *Globe* qui, non seulement lui ouvrit toutes grandes les colonnes de son journal, mais, avec Sainte-Beuve, l'encouragea et le défendit. Il ne pouvait avoir oublié, non plus, le magistral article que Pierre Leroux, en 1831, lui avait consacré dans la *Revue Encyclopédique*, article où la critique se faisait si bienveillante qu'elle valait le plus délicat éloge, et où les prévisions étaient si pénétrantes que presque toutes s'étaient réalisées. Puis, l'Assemblée constituante les avait rapprochés sur un terrain nouveau où plus d'une fois leurs votes s'étaient confondus ; et, maintenant, ils se retrouvaient ensemble en exil avec, au cœur, les mêmes regrets pour le passé et les mêmes rêves pour l'avenir. Comment alors n'auraient-ils pas été heureux de se revoir et d'échanger leurs pensées ? Et, cependant, on ne saurait dire qu'entre eux existât une réelle intimité : trop de raisons s'y opposaient. L'assurance superbe de Victor Hugo, son verbe autoritaire et haut, sa susceptibilité ombrageuse s'accommodaient mal de la bonhomie très simple, très familière, mais très fine et parfois légèrement railleuse de Pierre Leroux. En outre, la vie plus que modeste et la tenue plus que négligée de notre philosophe, dont la pauvreté était connue de tous, formaient un trop saisissant contraste avec la vie facile et large du poète qui pouvait, avec ses fils, se procurer encore le plaisir « de caracoler sur le rivage, sous l'habile direction de leur fidèle Boni ». Aussi Pierre Leroux caractérise-t-il fort justement leurs relations lorsqu'il écrit : « Je n'ai jamais été de sa *camaraderie* ; mais j'ai toujours été, si l'on peut s'exprimer ainsi, de son amitié. »

Dès lors, comme ils ne pouvaient guère se réunir, ni dans la maison de l'un, ni dans la « cabane » de l'autre, ils avaient pris l'habitude de se rencontrer chez des amis communs, leurs compagnons d'exil, et, surtout, sur la Grève, près du rocher des proscrits où Victor Hugo aimait tant à rêver qu'il dit un jour à Pierre Leroux : « Si je meurs à Jersey, c'est

ici que je veux être enterré; j'ai choisi ce rocher pour ma tombe. » Ce qu'étaient leurs entretiens, Pierre Leroux nous le laisse entrevoir dans quelques chapitres étranges et merveilleux de sa *Grève de Samarez*, où il nous raconte la longue discussion qu'il eut un jour, comme en songe, pendant qu'il était assis au sommet de leur rocher et que « la mer sombre déferlait à ses pieds ». Victor Hugo, Vacquerie, Seigneuret sont à ses côtés, puis une foule de fantômes invisibles et, bientôt, la conversation s'engage. Ce sont, d'abord, de courtes allusions aux événements passés, un souvenir ému adressé aux proscrits qu'a tués la misère, quelques réflexions amères sur les amis de la première heure qui, imitant Lamartine, ne les ont pas suivis jusqu'au bout; mais, comme dans les dialogues de Platon, nous n'avons là qu'un prélude, et l'on aborde enfin le vrai sujet du débat, c'est-à-dire l'étude de l'art, de sa nature, des sources où il doit puiser, de sa véritable mission.

Il faut relire ces pages qui, par l'étendue du savoir, la finesse de l'ironie, l'originalité des aperçus et la souplesse de la dialectique font songer aux belles joutes que livrait autrefois Socrate dans Athènes. Chaque interlocuteur y a son rôle et s'y trouve dépeint d'un trait rapide et léger dont la ressemblance ne saurait être douteuse.

Après quelques remarques sur l'évolution et sur les progrès de l'art, — son thème favori, — Pierre Leroux cherche la raison de sa transformation actuelle dans le développement de l'individualité. Il soutient que, grâce au sentiment de l'égalité, devenu plus profond parmi nous, les caractères se sont diversifiés à l'infini. « S'ils étaient plus rares chez les anciens, ils étaient aussi beaucoup plus grands, par cela même que chaque individu incarnait, pour ainsi dire, une multitude d'hommes. Aujourd'hui, le plus humble prétend, comme Garo, pénétrer la pensée de Jupiter... » Mais Victor Hugo, tout à ses songes, ne l'entend pas, et c'est par des vers qu'il lui répond.

La nuit était fort noire, et la forêt fort sombre.
*Hermann* à mes côtés me paraissait une ombre...

Pierre Leroux n'a garde de l'interrompre, mais, comme il croit se reconnaître dans Hermann, il en profite pour faire

discrètement le procès des artistes et des poètes auxquels il reproche de s'éprendre trop aisément d'eux-mêmes et de leurs œuvres, oublieux volontiers de ceux qui les ont inspirés. « Vous autres poètes, dit-il à son ami, vous venez souvent après. Je ne dis pas que vous ne veniez quelquefois avant. Mais vous ne mettez jamais de notes, et vous voulez que toute récompense soit pour vous, que toute personnalité disparaisse devant la vôtre... Nous, nous ne sommes que *l'ombre* qui doit faire ressortir votre splendeur; vous êtes les novateurs, nous sommes les arriérés... L'artiste, le poète est roi, il est soleil, il est seul immortel, et, s'il daigne s'incliner devant Dieu, comme il se redresse devant l'Humanité! — Pauvre, pauvre Narcisse! soupire alors, dans l'ombre du Rocher, la voix qui fait écho à celle du philosophe. Ce qu'il faut à l'artiste, c'est du bruit autour de son nom, c'est de la gloire, toutes les gloires, voire même de l'argent et si, autour de ses chants, le bruit et l'action ne sont pas suffisants, il s'en console en écrivant ces vers :

Je t'aime, Exil! Douleur, je t'aime,
Tristesse, soit mon diadème!
Je t'aime, altière Pauvreté!
J'aime ma porte aux vents battue :
J'aime le Deuil, grave statue
Qui vient s'asseoir à mon côté.

» Écoute, dit Pierre Leroux, en regardant Victor Hugo, si moi et les miens, et ceux qui pensent comme nous, étions réellement ce Deuil, grave statue, qui vient s'asseoir à tes côtés! » Mais Victor Hugo garde le silence.

Ce dont le poète a besoin, au contraire, c'est d'un but, et d'un but qu'il place hors de lui. Or, ce but, quel est-il? Seigneuret croit pouvoir nous l'apprendre quand, d'une voix brève et tranchante, il soutient qu'étant donnés les progrès de la science, « tout doit devenir aujourd'hui rationnel, scientifique, positif, l'art comme le reste ». Ici, c'est la voix qui sort du tombeau de Louise qui se charge de répondre, en réclamant au nom de tous les instincts du cœur humain et au nom de tous les opprimés qui ont besoin d'un idéal.

Vacquerie, qui pense à Victor Hugo, défend une thèse toute différente, et prétend que « l'art est souverain et que nul n'a le droit de faire son procès » ; mais il ne s'aperçoit pas, comme le remarque Pierre Leroux, que l'art sans but et sans règle n'est qu'un amusement frivole, un vain jeu d'antithèses, et qu'une « poésie toute de fantaisie individuelle peut et doit nécessairement engendrer des monstres ». Et s'adressant à Victor Hugo : « O grand poète, lui dit-il, il en est temps encore, ta vie n'est pas passée... Si l'art est dans un abîme, ne saurais-tu l'en tirer? » Mais pour cela que faut-il? Il faut avoir un idéal; il faut avoir la foi; il faut, tout en s'inspirant de la science, aller au peuple et le moraliser; il faut ne négliger aucun des grands penseurs et des grands poètes qui nous ont précédés; « il faut aussi retourner à Dieu par la nature et, pour comprendre la nature, revenir à l'art grec, bien certain que cet art n'a pu être beau que parce qu'il dérivait originairement d'une science vraie ». Alors, malgré les signes d'impatience de Victor Hugo qui aime peu que l'on parle des autres quand il est présent, Pierre Leroux montre quelles richesses de poésie et de sentiment sont contenues dans les écrits de Shelley et dans ceux de Byron auxquels Victor Hugo n'a consacré qu'une page; quelles richesses surtout sont encore cachées et dans Homère et dans l'Évangile, qu'il interprète et commente avec une merveilleuse éloquence.

Quelle influence eurent ces entretiens et, à un point de vue plus général, l'œuvre du philosophe sur celle du poète? Il est difficile de le dire, car, si Victor Hugo fut l'écho sonore de tout le monde, il ne fut assurément le disciple de personne. Et cependant, dans cet écho, comment ne pas reconnaître souvent la voix même de Pierre Leroux? Cette voix est reconnaissable aisément dans maintes préfaces de Victor Hugo, dans maintes pages de la *Légende des Siècles*, maintes poésies sur le progrès, sur la migration des âmes, sur la pitié. Qu'il nous suffise de citer ici ces quelques lignes de *William Shakespeare* : après avoir condamné la théorie « de l'art pour l'art », Victor Hugo déclare que l'art doit avoir désormais « une mission nationale, une mission sociale, une mission humaine ; qu'il ne doit plus chercher seulement le beau,

mais le bien ». Ils manquent donc à leur devoir, « ces chanteurs inutiles » qui ne chantent que pour chanter. « Ah ! esprits ! soyez utiles ! servez à quelque chose, ne faites pas les dégoûtés quand il s'agit d'être efficaces et bons. *Le génie n'est pas fait pour le génie,* il est fait pour l'homme. Qui ne suit pas cette loi peut être un génie, mais n'est qu'un génie de luxe. En ne maniant point les choses de la terre, il croit s'épurer, il s'annule. Non, non, non, la vérité, l'enseignement aux foules, la liberté humaine, la conscience ne sont pas des objets de dédain. Être le grand serviteur, cela n'ôte rien au poète. » Et le meilleur moyen pour les écrivains et, plus particulièrement, pour les poètes de devenir « de grands serviteurs », c'est d'aller franchement au peuple, que beaucoup méconnaissent, d'en étudier les aspirations et les besoins... Il faut que « littérature et humanité » deviennent de plus en plus inséparables. — Les mêmes idées avaient été défendues déjà, et presque dans les mêmes termes, dans *l'Adresse aux artistes*, dans *l'Adresse aux politiques* et dans plusieurs autres pages de Pierre Leroux. On ne saurait soutenir avec vraisemblance que ces rencontres sont purement fortuites.



Les jours de discussion sur la plage étaient, pour Pierre Leroux, les meilleurs. Malheureusement, ils étaient assez rares. En outre, tandis que les Français de passage à Jersey se pressaient dans la demeure de Victor Hugo, ils semblaient s'écarter de la sienne et, malgré tout, il en souffrait. Puis, Victor Hugo quitte l'île, et la solitude se fait plus grande. Enfin, la mort vient durement frapper à ses côtés en lui enlevant, à de courts intervalles, trois de ses petits-enfants. Les pages qu'il leur consacre resteront parmi les plus belles, même après celles de Victor Hugo sur la mort de sa fille.

Tous ces chagrins, d'ailleurs, toutes ces angoisses de l'exil, il les a racontés lui-même, quelque temps avant son retour en France, dans les lettres suivantes qu'il écrivit à M. Émile Ollivier. Ces lettres, que nous sommes heureux de pouvoir publier nous aideront à mieux connaître l'homme et peut-être aussi à détruire plus d'une fausse légende.

Jersey, 10 juillet 1859.

... Je ne te ferai pas notre histoire depuis sept ans. Cette histoire est assez douloureuse. Néanmoins, ni moi, ni mes frères, ni mes gendres n'avons à en rougir ; nous n'avons, au contraire, qu'à nous en glorifier. Mes frères travaillent, mes enfants travaillent. Les uns cultivent la terre, d'autres donnent des leçons. Nous sommes tous très pauvres, au point de ne pas pouvoir nous soutenir les uns les autres. Quant à moi, j'ai donné des leçons à Londres, j'ai fait des cours, j'ai essayé de vivre en fabriquant du cirage, j'ai entrepris aussi de fabriquer du guano humain, j'ai gardé les vaches et, autant que j'ai pu, j'ai pensé.

J'ai continué à chercher la solution du *problème* posé par Saint-Simon et j'ai la certitude d'avoir, avec la grâce de Dieu, fait des découvertes utiles à l'humanité. On le verra bien un jour. En attendant, j'ai peut-être plus souffert qu'aucun homme de mon temps. Du reste, en y réfléchissant, tu conviendras avec moi que notre capacité de souffrir, de même que notre force pour résister à la souffrance, sont en raison de nos lumières et de notre moralité.

Une des causes et des formes de cette souffrance, c'est la nécessité où je suis de voir continuellement la misère et la faim assaillir mes enfants, pendant que je m'efforce d'être utile à ma manière à l'espèce humaine. Cela me fait penser quelquefois à une grande discussion que j'eus avec Reynaud il y a vingt-cinq ans : il prétendait me condamner à n'avoir pas d'enfants ou à cultiver ce qu'on appelle la fortune. « Choisis, me disait-il, entre le célibat et la vie philosophique, ou la famille avec la propriété et l'aisance ; tu n'as pas le droit de donner naissance à de pauvres êtres qui n'auront pas la certitude d'être convenablement enroutés dans la vie. » Je lui objectais la condition du plus grand nombre. J'ai suivi l'exemple des prolétaires. J'ai cru que j'avais le droit d'avoir des enfants sans me faire riche, ce à quoi je n'étais nullement propre. J'en vois aujourd'hui les conséquences, mais je persiste dans ma foi.

Après tout, je suis prêt à prouver que je suis riche, que je suis même le plus riche des hommes. Je me suis déjà amusé à soutenir ce paradoxe au sujet de ma théorie du *Circulus*, et je pourrrais le soutenir également sur d'autres points. La postérité fera le compte : elle pèsera mon *doit* et mon *avoir*, et l'on verra de quel côté penche la balance.

Jersey, 11 juillet 1859.

... Je n'avais jamais pensé qu'à vivre de mon travail, lorsqu'il y a quatre ans, environ, Gustave Sandré, après un séjour ici, crut devoir

exposer à Reynaud ma situation. *En cela, il ne prit conseil que de son amitié* : l'idée de provoquer une subvention de mes amis ne m'était jamais venue. Loin de là, il est de fait que je n'ai pas profité des fonds envoyés de Paris aux exilés. Il y avait tant de camarades plus dépourvus encore que moi, que je leur ai toujours abandonné ma part dans cette aumône. Le résultat de la communication faite par Sandré à Reynaud fut que plusieurs de nos anciens amis s'entendaient pour m'assurer une somme de cent francs par mois. J'acceptai ce don de l'amitié et j'en profitai pour me remettre au travail intellectuel. C'est de ce fond de cent francs par mois que nous vivons, moi, ma femme et quatre enfants, depuis quatre ans. Je dis que nous en vivons, mais tu conviendras qu'au prix où sont les objets d'absolue nécessité, il est difficile que six personnes, dont quatre grandissent et se forment, se suffisent avec cette somme. Sur les quarante-huit louis de la souscription, j'ai vingt louis de loyer à payer, restent donc vingt-huit louis pour la nourriture et l'entretien de six personnes pendant un an. C'est quatre louis et une fraction pour chacun, par an, ou quatre sous et une fraction par jour. Voilà comme nous vivons depuis quatre ans, ou sommes censés vivre. En réalité, je n'ai pu subsister ainsi sans laisser s'accumuler petit à petit sur ma tête une dette qui ne s'élève pourtant pas à cent louis. Tu dois maintenant comprendre combien le travail intellectuel a dû m'être douloureux au milieu d'une telle misère. Et vraiment ne faut-il pas que ma femme et mes enfants soient des anges pour m'avoir permis, lorsqu'ils étaient réduits à une si maigre pitance, de travailler à des idées générales, sans aucun fruit en apparence pour eux !

Encore si je n'avais eu que la misère ! Mais la maladie vint avec la vieillesse... Puisses-tu, mon fils, ne jamais connaître le mal dont je vais te dire le nom : l'Insomnie ! L'Insomnie, vois-tu, c'est le désespoir, et j'en ai souffert pendant près de deux ans. Mais pourquoi rappeler ces tristes moments, quand avec la grâce de Dieu, — j'aime à mettre Dieu en cette affaire, car il y fut, quoiqu'en puissent dire tous ceux, si nombreux aujourd'hui, qui ne croient pas en lui, — quand, avec la grâce de Dieu, je suis sorti de cet abîme, un peu plus *savant* que je n'étais. Il me reste à te dire ce que j'ai fait depuis un an ; c'est ce que je ferai dans ma prochaine lettre.

21 juillet 1859.

Je te dirai, en deux mots, qu'il y a un peu plus d'un an, un Russe qui avait lu mon livre *de l'Humanité*, se trouvant gravement malade, choisit le séjour de Jersey de préférence, et voulut me voir avant de mourir. Après sa mort, sa veuve m'offrit généreusement de me fournir les fonds nécessaires pour publier ici une Revue. J'acceptai

en limitant sa dépense à la somme nécessaire pour imprimer *six* livraisons, et j'intitulai cette revue d'un beau nom : *l'Espérance*. Il n'y a pas de chagrin que cette publication ne m'ait donné. Mais qu'importe; je suis content de l'avoir faite. *Vitam impendere vero!* A ce propos, je te dirai que j'ai souvent regretté que pas un seul des nombreux amis intellectuels que j'ai eus en France[1] n'ait eu l'idée de venir me voir. Mon voisin Victor Hugo, ce n'est point par jalousie que je le dis, a eu tant de visites! J'avais conçu un plan digne de leur être soumis, un plan qui me paraissait éminemment utile; mais tout va un peu sens dessus dessous dans le monde, et c'est pourquoi j'ai toujours aimé et me suis souvent répété à moi-même ce vers que Ronsard se fait adresser par « la nymphe qui l'affole » :

> Tu bâtiras sur l'incertain du sable,
> Et vainement tu peindras dans les cieux.

Je vis donc, il y a quatre ou cinq mois, que j'avais bâti sur l'incertain du sable avec mon *Espérance*; et, quand la guerre vint, je le vis mieux encore. Impuissance du bien, impuissance de l'idée : affreuse tentation!

C'est vers cette époque que Gustave Sandré, qui m'a conservé une amitié à toute épreuve, reçut une lettre de moi où je l'interrogeai sur la possibilité de réimprimer quelques-uns de mes écrits et où, à ce propos, je lui parlai de ma détresse; mais il n'entra jamais dans ma pensée que ce que j'écrivais fût connu. Sandré, croyant remplir un devoir d'amitié, s'ouvrit de ma situation dans le salon de ta belle-mère[2], et Reynaud en fut informé. Il écrivit donc alors à Sandré pour savoir ce que j'avais écrit, puis, le sachant, après réflexion, — une réflexion de vingt jours, — il lui adressa, apparemment pour qu'elles me fussent fidèlement transmises, les paroles que je me vois à mon tour obligé de transcrire ici, car, si je ne le faisais pas, tu ne saurais ni ma situation, ni le service que j'attends de toi.

« Mon cher monsieur Sandré, je suis bien peiné de la triste situation de M. L... (Le cruel, il m'appelle monsieur!), et d'autant plus, que je ne vois pas moyen, pour ma part, de l'améliorer. J'ai même, d'année en année, plus de difficulté à réunir la somme que je lui envoie. Avec le temps, la séparation et le silence, les sympathies se refroidissent. (Cela a dû être triste à écrire, et c'est triste à copier). Si M. L... était seul, la simplicité de ses goûts lui permettrait de s'entretenir avec le peu que je lui adresse: mais dès que plusieurs personnes y prennent

1. Pierre Leroux assurément exagère; il reçut au moins les visites de Jourdain et de Nadaud, et Nadaud, sinon Jourdain, était bien l'un de ses amis intellectuels.

2. La comtesse d'Agoût.

part, l'insuffisance des secours est évidente. (Veut-il donc recommencer notre discussion d'il y a trente ans sur le droit que j'ai d'avoir des enfants [1]?) Vous comprenez, malheureusement, sans que je vous le dise, qu'il n'y a pas là un argument à faire valoir pour déterminer une augmentation. (Il me semble, au contraire, qu'il y a là un puissant argument. Cet homme a une femme et quatre enfants, dont trois encore en bas âge : raison évidente pour ne pas le traiter comme s'il était seul. En bornant *systématiquement* l'aide que vous lui donnez à ce qui lui serait nécessaire avec la simplicité des goûts que vous lui reconnaissez, vous l'exposez chaque jour à mourir de faim, puisqu'il est évident que la nature lui fait un devoir de partager avec ses enfants.) Mais n'y aurait-il pas moyen de s'adresser, pour une subvention supplémentaire, aux personnes qui partagent les idées de M. L...? Dans le cercle de personnes qui veulent bien m'aider de leur concours, il n'y en a pas une que je sache à qui ces idées, loin de sourire, ne soient, au contraire, antipathiques. (Si je disais qu'il n'y en a pas une qui ne vive spirituellement, dans une certaine mesure, de ces idées, je serais plus dans le vrai.) Il y aurait donc, ce me semble, quelques ressources fort légitimes à tirer de cet autre cercle avec lequel je n'ai aucune relation. C'est un projet qui peut avoir sa valeur, et que je soumets à vos réflexions. Je le fais avec d'autant plus d'instance que je ne saurais me dissimuler la nature précaire des secours que j'adresse à M. L... Qui sait si, à la suite de l'expédition d'Italie, beaucoup d'entre nous ne prendront pas le parti de quitter Paris et de se disperser? Dans de telles circonstances, il ne faut pas se dissimuler que la collecte péricliterait singulièrement. Il faut donc aviser, dès à présent, à une éventualité possible. Mais, d'autre part, pourquoi M. L... ne travaille-t-il pas? Il est certain que s'il pouvait *condescendre* à écrire pour la *Revue des Deux Mondes* quelques articles dans lesquels sa personnalité ne serait pas trop empreinte, des comptes rendus d'ouvrages français et étrangers, par exemple, ces travaux seraient accueillis et fort bien payés. Ce serait un supplément qui n'aurait rien que d'honorable. (Veut-il dire que je suis déshonoré pour avoir reçu ses dons? Vraiment, je ne puis le croire, moi qui, si j'eusse été à sa place et lui à la mienne, aurais agi comme il a fait et mieux encore), et qui comblerait bien des déficits. Sous le voile de l'anonyme, rien ne l'empêcherait non plus de concourir à la rédaction du *Magasin pittoresque* dont il connaît si bien l'esprit et le rédacteur en chef [2]. Puisque vous

1. Il est douteux que J. Reynaud songe ici aux enfants de P. Leroux. Il fait plutôt allusion aux autres personnes de son entourage que l'on considérait généralement à Paris comme des parasites, bien que P. Leroux assure, à maintes reprises, qu'il ne leur vient point en aide, que tous travaillent et se suffisent.

2. Édouard Charton.

avez l'avantage d'être en correspondance avec lui, tirez-lui l'oreille et réveillez-le de son apathie. A quoi passe-t-il son temps? (S'il venait me voir, il le saurait[1]). Il est incontestable qu'il doit avoir assez de loisir pour penser et écrire; et, puisqu'il souffre de la gêne pour lui et les siens, il trouverait là du soulagement. Écrivez-lui dans ce sens, et je crois que vous ferez bien. Agréez, etc. — 59, rue du Chemin-de-Versailles, aux Champs-Élysées. »

Encore une fois, j'ai dû te communiquer cette lettre, puisque tu as promis de t'occuper de moi. J'avais d'abord décidé de me passer de ces secours qui s'achètent si cher et, pendant un mois, j'ai essayé si la mer ne me donnerait pas la subsistance que les hommes qui ont injustement propriétarisé la terre me refusent. Mais j'ai soixante-trois ans, et mes enfants ne sont pas encore assez âgés pour les exposer aux hasards du métier de pêcheur, très périlleux ici. L'aîné travaille la terre; le second a reçu de la nature du génie et, de la manière dont il a été sustenté, très peu de force physique. Les deux autres sont de petits enfants. Et puis, te le dirais-je, comme pour me rappeler à mon métier de pêcheur d'hommes, il a plu à la divine intelligence de faire luire dans mon esprit quelques pensées nouvelles de plus grande valeur que tous les trésors, que Reynaud, apparemment, regarde comme si honorables.

Je suis donc revenu à d'autres idées, et j'ai indiqué à Reynaud un moyen de m'être utile. Ce serait de me faire donner, ce qui m'est bien dû, un prix Montyon pour mes travaux depuis 1834 sur l'engrais humain. Je lui ai envoyé quelques preuves à l'appui de ma prétention, et je puis lui en fournir d'autres.

J'approuve, d'ailleurs, son idée de travailler même à la *Revue des Deux Mondes*; et, pour réaliser ce projet, j'ai déjà pensé à écrire un traité moral sur *l'amitié*.

Va donc le voir, je te prie, de ma part... J'ai un gendre qui sera riche un jour; trouvez-moi 2 000 francs sur sa caution pour m'arracher au tourment de cette dette qui m'empêche à la fois de travailler et de reposer. Tous ceux qui connaissent ce pays savent que les étrangers n'ont pas un moment de répit, ni une grâce à espérer, quand ils doivent.

Je me résume en ceci : que Reynaud, Carnot, Charton, Henri Martin, le docteur Guespin et tous ceux qui contribuent à la collecte, continuent leur acte de générosité et, pour que je puisse me livrer à un travail intellectuel lucratif, qu'ils en élèvent le chiffre à 150 francs par mois pendant *cette année finale*. Je me mettrai en mesure de ne pas avoir besoin plus longtemps de leur fortune.

1. Nous avons prouvé que Pierre Leroux ne vivait pas en oisif. Outre les travaux dont nous avons parlé, il a préparé à Jersey son poème sur *Job*.

Et toi, de ton côté, vois si tu ne peux pas, avec l'aide de tes amis, venir à mon secours pour la dette qui m'obsède. J'ai dit.

Ton vieil ami,

PIERRE LEROUX.

Sa requête fut si bien accueillie qu'un mois plus tard, ses dettes payées, il pouvait faire les frais d'un long voyage à Genève et, à son retour, se fixer définitivement en France, où, d'ailleurs, de nouvelles épreuves l'attendaient.

P. FÉLIX THOMAS

# L'AMIRAL POTTIER[1]

Grâce aux expéditions françaises, puis internationales, tous les musulmans crétois ont été ramenés à la côte, concentrés dans les ports : les massacres prennent fin. Mais on a dès lors deux Crètes en présence : la Crète musulmane derrière les remparts des villes côtières ; la Crète insurgée dans le reste de l'île. Entre les deux, les Européens ont interposé leurs lignes d'avant-postes, qu'ils peuvent appuyer du canon de leurs vaisseaux. Mais, entre les deux, ils sont impuissants à empêcher les meurtres individuels, les razzias et déprédations réciproques : la guerre civile subsiste ; tant que les Amiraux ne l'auront pas supprimée, il est trop évident que le problème crétois restera insoluble.

Il ne semble pas d'abord que les autres Amiraux aient le moindre souci de ce devoir primordial. Dans la seule région de Sitia, les Français à peine installés s'efforcent de rétablir quelques relations pacifiques entre les deux Crètes ennemies. Durant les six ou huit premiers mois (février-août 1897), la seule ville de Sitia verra les insurgés se mêler peu à peu aux musulmans, le marché et le port de Sitia servir aux échanges, et les maisons chrétiennes de Sitia se repeupler de jour en jour. Pour cette deuxième étape de la pacification,

1. Voir la *Revue* du 15 novembre.

ce sont encore les Français qui donneront l'exemple. Lentement, timidement, de très loin, les autres Européens suivront. Au bout de quinze ou dix-huit mois seulement, l'expérience française finira par imposer aux autres commandements la vraie méthode d'intervention et d'arbitrage.

***

Arrivé sur rade de Sitia le 17 février 1897, le commandant du *Suchet*, Hennique, entra tout de suite en relations avec les insurgés et reconnut leur *Épitropie* (Comité insurrectionnel). Nous avons vu comment il arracha quatre cents chrétiens aux musulmans de Hiérapétra et huit ou neuf cents musulmans aux chrétiens de Paraspori, Roukaka, Sikia, etc. Puis, exécutant les ordres de son amiral, il ne se contenta pas, comme les Anglais à Candie ou les Autrichiens à Kissamo, de débarquer des canons et des troupes. Tout en étalant ses forces et en préparant la défense de la ville, il travailla à rétablir la concorde. Le préfet turc de Sitia s'était enfui. La plupart des chrétiens, jetés à la mer, s'étaient réfugiés dans les îles grecques. Les villageois musulmans avaient envahi les maisons chrétiennes. La ville était en pleine anarchie. Le premier soin du commandant Hennique fut d'installer une commission municipale de dix membres, cinq chrétiens et cinq musulmans, et l'un de ses lieutenants de vaisseau, « chargé des affaires indigènes », prit en main la police et l'administration.

En même temps, le commandant appelait à son bord les chefs insurgés de la province et, dès le 21 février, il obtenait d'eux une déclaration écrite par laquelle ils acceptaient l'occupation européenne des ports et s'en remettaient de leur propre sort aux décisions des Puissances ; pour attendre la solution définitive, ils organisaient dans la campagne un gouvernement provisoire qui se portait garant de l'ordre, et qui transmettrait aux chrétiens les désirs des Amiraux. En six jours, la province de Sitia est ainsi pacifiée. Un Comité de la Paix fonctionne dans chaque village. Mais une telle solution ne saurait convenir aux agents et officiers grecs qui parcourent la Crète pour imposer leur mot d'ordre : « L'annexion ou la

mort ! » Les Amiraux ne promettent pas cette annexion grecque, dont l'Allemagne ne veut à aucun prix [1] : ils promettent seulement une complète et réelle autonomie. Les chrétiens de la province de Sitia acceptent le programme des Amiraux et s'en tiennent satisfaits. En apprenant ce qu'ils appellent une trahison, les agents et officiers grecs accourent. Le brave capitaine Korakas et sa bande de héros, qui traînent à leur suite un ou deux canons de montagne, bombardent à bout portant Hiérapétra et Spinalonga que les Européens n'ont pas encore occupées, mais où ils ont empêché tout massacre. Quelques volées des grosses pièces européennes calment aussitôt ces bouillants Achilles. Mais, à l'instigation des Grecs, les meurtres et attentats à la dynamite reprennent dans la province. Les insurgés rompent toutes relations avec le commandant Hennique. Ils cessent de venir vendre au marché de Sitia. Ils recommencent leurs exploits contre les musulmans de la ville et même contre les Français.

Il faut leur donner une leçon. Le commandant Hennique appelle les chefs chrétiens à son bord. Leur montrant leur église de Piskoképhalo, qui pointe dans les olivettes à six kilomètres de la côte, il les prévient que, si les meurtres de musulmans ou les coups de fusil contre les Français continuent, le lendemain, à midi, les trois vaisseaux mouillés sur rade, le français, *Suchet*, l'anglais, *Fearless*, et l'italien, *Etna*, enverront trois obus à droite, à gauche et au devant du clocher. Les chrétiens ne connaissent pas encore la vraie portée des canons européens. Ils se moquent de l'avis. Le soir même, le lieutenant de vaisseau français, administrateur de Sitia, essuie des coups de feu. Le lendemain, à midi moins cinq l'*Etna*, à midi le *Fearless*, à midi cinq le *Suchet* exécutent la promesse, en épargnant de parti pris le village et ses cultures, mais en démolissant quelques roches voisines (19 mars 1897).

Les meurtres et coups de fusil cessent. Les agents grecs persistent seulement à interdire aux villageois la fréquentation du marché de Sitia. Un bataillon d'infanterie de marine occupant désormais la ville et la mettant à l'abri de toute sur-

1. *Livre Jaune, Affaires d'Orient*, pp. 25, 33, 44, etc.

prise, les Grecs désespèrent l'enlever de vive force; ils comptent du moins la gêner, la réduire peut-être par la famine et pousser les chrétiens ou les Français à quelque coup de force, qui brouillera pour toujours les Crétois avec les Puissances. Mais l'amiral Pottier vient en personne; il convoque à son bord l'Épitropie; la bonne entente se renouvelle. Les insurgés expulsent les agents grecs. Ils reviennent au marché de Sitia. Le 6 avril pourtant, fête nationale des Grecs, ils font encore une manifestation contre l'autonomie, en faveur de l'annexion: 14 ou 1 500 guerriers descendent à la plage, porteurs de drapeaux grecs, et remettent au commandant Hennique une protestation contre « la barbarie de l'Europe » qui arrache à la mère-patrie ses chers enfants crétois.

Ce fut leur dernier mouvement d'humeur. Six jours après, ils invitaient déjà les troupes françaises à venir visiter leurs villages. Marins et soldats français circuleront désormais dans la campagne : à cette heure, sur tout le pourtour de l'île, les Européens échangent encore des coups de fusil avec les insurgés, qui partout assiègent les ports; les Amiraux et les diplomates croient encore que dix ou douze mille hommes seraient à peine suffisants pour pénétrer à l'intérieur de cette Crète insurgée, qu'ils jugent indomptablement rebelle. Les seuls Français circulent dans leur secteur. Leurs médecins vont dans les villages vacciner les enfants et soigner les blessés. A la fin du mois d'avril, des envoyés du colonel Vassos essaient une dernière fois de débaucher les chrétiens de Sitia : malgré les efforts du « parti militaire », les insurgés restent fidèles au pacte conclu avec l'amiral Pottier. En retour, les Français évacuent de Sitia la garnison turque et toute la portion fanatique de la population musulmane. Ils maintiennent le drapeau turc et un fantôme d'administration ottomane dans la personne d'un *kaïmacan* (sous-préfet) et de quelques gendarmes turcs. Mais ces gendarmes sont toujours accompagnés, surveillés par des soldats français, et le kaïmacan, après quelque résistance, ne fait plus que contresigner les ordres et décisions du lieutenant de vaisseau « chargé des affaires indigènes ».

A Sitia, règne le lieutenant de vaisseau Chevalier. Chargé des affaires indigènes, quotidiennement aux prises avec les Turcs, les musulmans et les insurgés, cet homme sait imposer

à tous son autorité conciliante. Assis sur son divan crevé, au bout du quai, il rend la justice en plein air, tranche d'un mot ou d'un sourire les différends, brise les coalitions et les résistances, et gouverne son peuple à la façon des bons khalifes de la légende, par ce mélange de tyrannie paternelle et de fantaisiste équité, que les Levantins ont toujours préféré à la stricte justice de nos codes. Les musulmans et les insurgés, qui ont bientôt appris quelques mots de français, ne l'appellent entre eux que « notre père Cheval ». Le commandant Hennique écrit :

17 mai 1897.

Nos troupes continuent à sortir chaque matin de la ville : pendant qu'une compagnie fait les exercices en dedans des premières collines, les autres vont faire des promenades militaires dans la région, s'éloignant de plus en plus vers l'intérieur. Nos hommes sont très bien accueillis par les chrétiens, qui leur vendent toutes sortes de provisions. Les officiers ont constaté que beaucoup de paysans sont retournés à leurs champs et ne demanderaient pas mieux que de vivre dans le calme et la paix.

De jour en jour, la scission se fait plus complète entre les chrétiens : d'un côté, le parti militaire, les exaltés et les fainéants, qui, trouvant commode de vivre aux frais de le communauté, ont pour toute occupation de fumer des cigarettes et de se promener, le fusil à la main ; de l'autre, les gens paisibles, qui retournent à leurs villages et à leurs travaux. Le parti militaire voudrait empêcher les paysans de vendre des provisions à nos hommes, au cours de leurs promenades, et de venir nous en apporter à la ville ; d'où rixes entre eux. Ce parti militaire est seul à entretenir l'agitation ; pendant les promenades, on rencontre ses postes : on se tient sur la défensive sans les inquiéter. Les médecins des troupes et des navires sont constamment appelés dans les villages de la région. Malheureusement, nos médicaments ne peuvent suffire ; j'en ai déjà demandé en supplément, et je le ferai encore, car j'estime que les services rendus par nos médecins sont un grand moyen d'influence.

Notre situation n'est pas moins bonne dans la ville de Sitia vis-à-vis des autorités turques et de la population musulmane. Le kaïmacan, qui d'abord avait paru vouloir faire de l'opposition, a pris le parti très sage de reconnaître notre autorité. Tous les matins, il vient au rapport et ne fait rien d'important sans en demander la permission ; en ce qui concerne la police et la propreté de la ville, il exécute les ordres de l'officier chargé des affaires indigènes. En résumé, l'administration est passée petit à petit entre nos mains. La propreté de la

ville a beaucoup gagné. On a fait brûler des quantités de loques et de débris accumulés dans les maisons abandonnées, vider les fosses et les puits qui étaient d'une malpropreté révoltante. MM. du Couëdic et Chevalier, lieutenants de vaisseau, chargés successivement des affaires indigènes, se sont donné beaucoup de mal pour diriger ces travaux d'assainissement; ils y ont employé des corvées de musulmans pauvres, qu'ils ont rétribués; nous travaillons ainsi à l'assainissement de la ville, tout en soulageant des malheureux dénués de toute ressource.

A la fin de juin 1897, l'amiral autrichien vient étudier cette œuvre des Français et n'en peut croire ses yeux : dans le secteur autrichien de Kissamo, on tire journellement le canon et, chaque nuit, les insurgés tentent quelque rapine ; dans le secteur français de Sitia, depuis deux mois on n'a pas eu un coup de fusil. Au mois d'août, c'est le tour de l'amiral anglais : à Candie, que défendent les Anglais, on ne peut circuler qu'à l'intérieur des avant-postes et le revolver à la ceinture ; les musulmans de la ville n'obéissent qu'aux autorités turques ; les chrétiens de la campagne razzient jusque dans le faubourg et coupent les conduites d'eau qui alimentent la ville ; jusqu'en septembre 1898, après vingt mois d'occupation anglaise, le secteur de Candie restera un champ de bataille. A Sitia, l'amiral anglais ne met donc ses marins à terre que chargés de sabres et de revolvers ; les Français les en débarrassent aussitôt pour une promenade à l'intérieur. L'amiral Harris rentre émerveillé.

Quand vient l'automne, la ville et la campagne ont repris leurs occupations :

7 novembre 1897.

Calme profond. Chaque jour, les chrétiens descendent en ville et s'y livrent à leurs affaires, trafiquant avec les musulmans des produits de la terre et leur achetant les objets manufacturés dont ils ont besoin, sans que la moindre contestation se soit élevée.

Les chrétiens ont très bien compris que, occupant les propriétés musulmanes à la campagne, ils ne peuvent pas exiger l'évacuation de leurs maisons en ville. Toutefois quand ils s'aperçoivent, en venant commercer à Sitia, que leurs maisons sont évacuées, ils se hâtent naturellement de demander l'autorisation de s'en servir, soit comme magasins, soit comme habitations. Une dizaine d'établissements chrétiens se sont ainsi, peu à peu, rouverts et vivent en par-

faite intelligence avec les musulmans. Mais il est nécessaire d'être très prudent dans l'octroi de ces autorisations : pour ne pas inquiéter inutilement les musulmans réfugiés en ville, M. Chevalier n'accorde les autorisations qu'après avoir pris, un peu pour la forme il est vrai, l'avis du kaïmacan turc. La présence de ce fonctionnaire rassure les musulmans et, d'autre part, empêche les chrétiens de formuler des exigences trop inconsidérées.

En fait, à l'heure actuelle, nous trouvons une aide sérieuse pour la pacification autant chez les membres du Comité chrétien de la province (Épitropie) que près des autorités ottomanes de la ville. Les musulmans et les chrétiens ont depuis longtemps l'habitude de soumettre à M. Chevalier tous leurs différends. Il n'agit que comme conseil, en prenant bien soin de n'engager en rien notre responsabilité; il laisse à tous pleine liberté d'action et ne donne, en apparence, que de simples avis auxquels ils se rangent presque toujours.

A mesure que le calme renaît et que les affaires reprennent, Sitia est pourvue par les Français d'un tribunal civil, d'un tribunal de commerce, d'une poste française. En théorie, tous ces tribunaux sont composés de deux chrétiens et de deux musulmans. En réalité, le « chargé des affaires indigènes » veille et préside à tout. Arbitre, maire, chef de la police, de la douane et de l'administration, personnification de tout le pouvoir exécutif et judiciaire, le lieutenant de vaisseau Chevalier gouverne avec une habileté qui durant deux années ne se fourvoie pas un instant. Quelques-uns de ses arbitrages lui valent bientôt la renommée d'un Salomon. A mesure que les chrétiens rentrent à Sitia, ils réclament leurs biens et meubles usurpés ou occupés par les musulmans; d'où procès et revendications difficiles :

Une chrétienne a planté un rosier avant les troubles. Elle a quitté Sitia lors des massacres et c'est une musulmane qui, depuis, soigne, arrose la plante. La chrétienne revient en novembre 1897, après dix mois d'absence. Elle réclame son rosier. La musulmane le prétend garder, alléguant que, sans l'arrosoir, la plante serait morte. Nous ordonnons que la dame-planteur reprendra son rosier, mais qu'elle donnera les roses à la dame-arrosoir.

Au bout d'un an de ce régime français, le souvenir des troubles a presque disparu. Le reste de l'île est toujours dans l'anarchie. Kissamo, la Canée, Rhétimno, Candie, etc., toutes

les villes sont encore assiégées par les chrétiens, et les campagnes restent en friche : les héros ne songent plus qu'à la bataille. La province de Sitia laboure ses vignes :

26 février 1898.

Rien de nouveau. Calme profond. Les chrétiens comprennent bien qu'il faut encore du temps pour tout régler. Confiants dans notre occupation, dont ils nous remercient sans cesse, ils attendent patiemment. Les musulmans de la ville sont très calmes également et ne demandent qu'à travailler pour gagner leur vie. Les relations sont meilleures que jamais. Le nombre des chrétiens venant en ville augmente toujours. Beaucoup s'y installent à demeure. Ce mouvement est excellent et continuera à donner du travail à tous les réfugiés de la ville; mais il convient de mettre beaucoup de prudence dans la restitution des magasins, pour ne pas effrayer les musulmans. En principe, nous ne dérangeons pas une famille musulmane, à moins de lui avoir assuré par ailleurs le logement.

J'ai constaté, au cours d'une promenade, un fait qui marque d'une manière frappante les heureux progrès de l'apaisement. A environ un kilomètre de la ville, j'ai trouvé une dizaine de musulmans en train de labourer des vignes. Ils répondirent à mes questions qu'ils sont employés à ce travail par un chrétien et payés à raison d'un franc par jour. Ces musulmans reviennent coucher en ville chaque soir. Je les ai félicités d'avoir accepté cette besogne et leur ai souhaité de reprendre bientôt tous leurs travaux des champs. « Plaise à Allah ! » m'ont-ils répondu. C'est, je crois, le plus heureux événement que nous ayons pu remarquer depuis un an.

Nous avons eu, cette semaine, un mariage chrétien célébré à l'église de Sitia. Cette cérémonie a marqué la reprise du culte orthodoxe, interrompu depuis près de deux ans. L'évêque présidait, entouré d'un nombreux clergé. Suivant l'usage, il a traversé processionnellement les rues de la ville. Les musulmans n'ont témoigné aucun sentiment hostile. Quelques-uns d'entre eux sont même venus lui baiser la main. L'évêque nous a remis les listes par village des chrétiens secourus avec nos envois. M. le kaïmacan m'a remis une liste analogue : il a secouru soixante-huit familles musulmanes, avec les fonds que l'amiral a bien voulu lui faire remettre.

Un vol a eu lieu en ville de musulman à musulman. Le kaïmacan nous a demandé d'écrouer le coupable à notre prison. La même demande nous a été faite par le Comité chrétien (l'Épitropie) qui a saisi un chrétien, voleur de troupeau. Ce voleur cherchait à vendre aux musulmans de la ville douze moutons volés à la campagne. Avant de permettre le marché, les autorités ottomanes, se confor-

mant à nos ordres, mirent le vendeur en demeure de prouver sa réelle propriété des moutons offerts. C'est ainsi que le vol fut manifeste. L'Épitropie s'est saisie du coupable et l'a conduit à notre prison. Si nos ordres continuent à être bien exécutés, nous finirons par enrayer les entreprises des voleurs.

CHEVALIER.

Toute la Crète orientale envie le bonheur de Sitia. Elle implore le même régime. Elle réclame une occupation française des ports et des villages. Les Français occupent successivement Spinalonga et Hiérapétra sur la côte, Tourloti, Ziro, Néapolis, etc., à l'intérieur. Partout ils appliquent leurs méthodes. Spinalonga et Hiérapétra deviennent deux autres villes françaises, d'où les marins et les soldats rayonnent chez les insurgés.

***

Spinalonga fut occupée la première. Spinalonga n'est à vrai dire qu'un îlot côtier, entièrement recouvert d'une vieille forteresse, où les musulmans n'ont jamais toléré de chrétiens. En mars 1897, le brave capitaine Korakas survient avec ses canons et bombarde cette ville sans défense : une quarantaine d'obus, tirés à deux cents mètres, ruinent le haut quartier et tuent quelques femmes ; les Français arrivent à temps pour empêcher le massacre. Ils prennent possession de la ville, évacuent la garnison turque et installent le lieutenant de vaisseau Dupourqué, qui durant deux ans va régner sur Spinalonga. Mais il fallait ici un autre régime qu'à Sitia. L'amiral Pottier écrit :

17 mai 1897.

Le détachement qui occupe l'îlot de Spinalonga a été porté de soixante-quinze hommes à cent. Ce chiffre est suffisant pour parer à toute éventualité, mais à condition d'exercer toujours une grande surveillance et de se tenir sur ses gardes. La population de l'îlot, entièrement composée de musulmans, est d'environ deux mille âmes. Elle jouit d'une réputation déplorable : de temps immémorial, les Spinaliotes ont été connus et redoutés comme pirates. Au début de notre occupation, on a pu croire que nous aurions sur ce point de graves difficultés ; mais, grâce à la fermeté de M. le lieutenant de vaisseau Dupourqué, aucune complication n'est plus à craindre. La

situation prise par cet officier est excellente : il a su s'imposer; il est aujourd'hui maître à Spinalonga. Je n'en puis donner de meilleure preuve que cette lettre de réclamation écrite par le maire turc de Spinalonga à son chef direct, le gouverneur turc de Candie :

« Le commandant français s'interpose dans toutes les affaires privées; il prononce des sentences, impose des amendes et empêche toutes les demandes du gouvernement local. Un certain créancier avait à recevoir quelque argent du batelier Hussein Fanardjaki et s'était adressé au commandant français; celui-ci a condamné le débiteur à une amende de vingt francs et au paiement de sa dette. Hussein étant parti pour aller auprès de Votre Excellence afin d'être exonéré, le commandant français a donné à ses soldats l'ordre de le tuer à son retour. Il exige que tous les habitants se lèvent quand il passe, et il a déclaré qu'en cas contraire il les punirait. Mais, comme il se promène toujours dans les rues, les habitants qui sont occupés ne peuvent à chaque instant laisser leurs occupations pour se lever sur son passage. »

Cette lettre a été transmise par le gouverneur à l'amiral Canevaro, qui a fait engager M. Dupourqué à continuer, et les choses vont de mieux en mieux. Les hommes du détachement à Spinalonga sont installés aussi bien que possible : les locaux ont été appropriés, ornés, et ne laissent rien à désirer. Les hommes sont parfaitement tenus et se trouvent bien. La ville est devenue d'une propreté à laquelle on n'est pas habitué en pays turc (impression de l'amiral Canevaro dans sa visite récente à Spinalonga). Les rapports avec les insurgés sont devenus très bons. Les chrétiens vendent à nos hommes des provisions de toute nature. Les chefs ont invité nos officiers à aller les voir à Néapolis, dans l'intérieur.

Après un mois d'occupation française, l'amiral Pottier amène l'amiral autrichien à Spinalonga pour lui donner une leçon de choses :

L'amiral austro-hongrois arrive avec le cuirassé *Maria-Theresa* et le croiseur-torpilleur *Satellit*; à ce moment le pavillon austro-hongrois est hissé sur la forteresse à côté des pavillons français et turc. Je descends à terre avec l'amiral Hinke pour visiter la ville et les cantonnements de nos marins. Presque tous les officiers autrichiens des deux navires nous accompagnent. Nous sommes reçus au débarcadère par le commandant Hennique, M. Dupourqué et les officiers du détachement. Une section est sous les armes. Les habitants notables sont rangés dans la principale et unique rue de la basse ville; en tête, le maire et son conseil municipal.

Nos hommes sont installés dans trois cantonnements, dont l'un

servait de caserne aux troupes turques, le second était une école et le troisième un magasin. A l'arrivée de nos troupes, ces locaux étaient d'une malpropreté inouïe ; pendant huit jours, ils ont été lavés au pétrole, briqués, passés à la chaux ; à force de travail et de bonne volonté, les marins sont parvenus à les rendre d'une propreté irréprochable. La tenue des hommes est remarquable, telle que jamais je n'en ai vu d'aussi régulièrement et uniformément belle. La santé est parfaite ; pas un malade ; mais les piqûres de moustiques sont nombreuses et douloureuses, aussi les hommes attendent-ils avec impatience les moustiquaires demandées.

Pendant la première quinzaine de l'occupation, le détachement a été exclusivement employé aux travaux d'assainissement et de propreté, et il n'a été fait aucun exercice ; mais, depuis, M. Dupourqué a adopté un tableau de service régulièrement suivi et qui, s'il n'est pas réglementaire, a du moins l'avantage d'être approprié parfaitement à l'existence spéciale de Spinalonga. En voici le résumé :

*Lever,* à quatre heures quarante-cinq. *Baignade,* de cinq minutes (en remplacement du lavage à l'eau douce qu'il faut économiser). *Déjeuner,* de cinq heures à six heures.

De six heures à huit heures, *Exercices :* une section aux signaux à bras (tous les hommes savent aujourd'hui les faire couramment) ; une autre au tir, à l'exercice ou à la théorie du fusil ; la troisième au gymnase ; la quatrième de garde.

A huit heures, *Propreté des cantonnements*. A dix heures, *Inspection*. Puis les hommes restent chez eux jusqu'à deux heures de l'après-midi.

De deux à trois heures, *Entretien des armes.* De trois à quatre heures, *Conférence* ou *Lecture,* au lieu et place de l'école élémentaire. Chaque officier, médecin compris, a bien voulu prêter son concours au commandant, et les hommes paraissent beaucoup goûter cette heure de causerie qui est profitable à tous et qui, rapprochant les hommes de leurs officiers, ne peut qu'augmenter l'estime, l'affection et la confiance réciproques. De quatre à six heures, *Exercices* très variés de gymnastique, luttes, baignade d'une demi-heure, obligatoire pour tous, y compris les sous-officiers. Il ne reste plus que deux hommes ne sachant pas nager. Après le souper, *Danses* et *Chansons* jusqu'au couvre-feu.

Tous les dimanches, M. Dupourqué part de grand matin, avec une soixantaine d'hommes, et visite tour à tour les villages chrétiens, Néapolis, San Nicolo, etc., dont quelques-uns sont éloignés de plus de douze kilomètres. Ces promenades se font sans armes : on déjeune dans les villages et on ne revient que très tard dans la soirée.

La population urbaine, uniquement composée de musulmans, a assisté avec étonnement à cette activité déployée par nos marins pour

nettoyer et assainir la ville basse que nous occupons; mais il ne lui est pas venu à l'idée de nous imiter. Après avoir vainement fait appel à leur bonne volonté, M. Dupourqué a pris un arrêté pour obliger les habitants à faire la propreté de la ville haute. Tous les jours, l'aspirant, chargé de la voirie, passe l'inspection de la ville basse et deux ou trois fois par semaine, celle de la ville haute ; pour cette dernière, il est accompagné par le maire et le capitaine de gendarmerie turque. La ville haute est habitée par les femmes ; les matelots n'y pénètrent jamais.

Une scission se produit parmi les musulmans : le parti du maire, qui nous fait de l'opposition, diminue chaque jour. Déjà bon nombre de notables ont consenti à envoyer leurs enfants à une école que M. Dupourqué a ouverte et où notre interprète apprend le français à une vingtaine d'enfants. Ces mêmes enfants, en sortant de l'école, passent entre les mains d'un quartier-maître de mousqueterie qui leur donne des leçons de gymnastique. Les habitants de Spinalonga ont de tout temps été réputés pour les actes de brigandage qu'ils vont commettre avec leurs barques. Aujourd'hui, elles sont toutes numérotées ; les noms des patrons et des propriétaires responsables sont connus ; aucune barque ne quitte le port ou n'y arrive sans être visitée à fond par le quartier-maître de service au port ; aucune ne sort avec des armes. M. Dupourqué espère, avec raison, arriver ainsi à rendre bien difficiles les actes de brigandage.

Spinalonga devient l'établissement-modèle où successivement tous les amiraux étrangers viennent étudier les méthodes françaises, — sans les appliquer encore au reste de l'île. L'amiral Pottier écrit en août 1897 :

L'amiral Harris rentre avec le *Revenge* de sa tournée des côtes. Aussitôt mouillé en rade de la Sude, il vient à bord me remercier de l'accueil qui lui a été fait dans le secteur français. Les marins de Spinalonga l'ont particulièrement frappé : à plusieurs reprises, il me parle de leur allure martiale, de leur air vigoureux et décidé. Quand, il y a un mois environ, 50 hommes ont été envoyés pour renforcer la garnison ; ce détachement comptait 30 fiévreux, exempts de service : il n'y en a plus que trois ou quatre aujourd'hui.

La tranquillité du pays augmente chaque jour. Aujourd'hui chrétiens et musulmans circulent sur la côte et font paître leurs troupeaux en toute sécurité. M. Dupourqué a eu l'excellente idée de marquer au coaltar tout le bétail musulman : les vols ont cessé.

Spinalonga devient un sanatorium, où les garnisons françaises envoient leurs malades se rétablir. Le détachement

n'étant plus occupé à la défense ni même à la garde du rempart et les chaleurs ayant cessé, le capitaine Dupourqué ne veut pas laisser ses hommes dans l'inaction. Au sud de Spinalonga, une longue presqu'île sablonneuse coupe le golfe de Mirabello et empêche les communications directes entre Spinalonga et la rade de Poro. Sur cette rade, le port de San Nicolo est le grand embarcadère, « l'échelle », du commerce chrétien. En bon Français, l'amiral Pottier entreprend de couper l'isthme, et il y réussit.

Novembre 1897.

Après la Sude, le mouillage de Poro est le meilleur de Crète. Celui de Spinalonga est intenable pendant l'hiver, tant à cause des rafales terribles qui descendent des montagnes que de la mauvaise tenue du fond. A Poro, on est en toute sécurité. Le seul inconvénient est que les vaisseaux mouillés à Poro sont éloignés du poste de Spinalonga et que, par mauvais temps, les communications seraient impossibles. Mais l'isthme est très étroit, 30 mètres environ : j'ai projeté de le percer par un canal qui admettrait les plus grandes embarcations, vedettes et canots à vapeur compris.

M. Dupourqué s'est mis avec beaucoup d'ardeur à l'étude de ce petit canal. Les hommes du détachement sont également pleins d'ardeur et attendent avec impatience l'ordre de commencer les travaux. Ce sera d'ailleurs un excellent moyen de les occuper en les intéressant à quelque chose d'utile; on pourra employer aussi les gens les plus nécessiteux des villages voisins et, de la sorte, leur venir en aide.

Janvier 1898.

Les travaux du canal sont en bonne voie : les jetées nord sont presque terminées, celles du sud déjà assez avancées pour rendre l'accostage facile. C'est à Poro maintenant que les navires viennent mouiller; le *Faucon* et le *Galilée*, qui y ont essuyé des vents violents, s'y sont trouvés en toute sécurité; c'est un mouillage excellent; celui de Spinalonga est intenable.

Mars 1898.

Les travaux sont poussés avec activité et beaucoup d'entrain. Ils ont été contrariés par les mauvais temps des jours derniers. M. Dupourqué travaille à un système de drague imaginé par M. Latapie, enseigne du *Galilée*, et construit à bord de ce croiseur.

Avril 1898.

La drague a parfaitement fonctionné. Les embarcations passent d'un bout à l'autre. Les caïques traversent journellement le canal.

Les commerçants de San Nicolo sont enchantés de ce résultat qui leur évite des pertes de temps et des frais assez considérables.

Le port chrétien de San Nicolo demande alors une garnison française qui s'installe et peu à peu monte à la ville intérieure de Néapolis, puis dans les villages voisins. Étape par étape, la province entière est occupée par ces postes de quelques hommes que les Comités insurrectionnels accueillent et hébergent à l'envi. Cent ou deux cents Français dispersés finissent par couvrir toute cette Crète orientale et par rejoindre l'une à l'autre nos garnisons de Sitia, de Spinalonga, sur la côte nord, et de Hiérapétra sur la côte sud. Hiérapétra avait été confiée d'abord aux Italiens. Quand une nouvelle répartition mit cette ville entre nos mains, les Italiens avaient déjà commencé la pacification sur le modèle français. Ils ne maintenaient cependant qu'une paix relative entre musulmans et chrétiens. Ce fut le lieutenant-colonel Destelle, de l'infanterie de marine, qui fit à Hiérapétra la même besogne que les lieutenants de vaisseau Chevalier et Dupourqué à Sitia et Spinalonga.

Le gouverneur turc, voyant ses troupes évincées et ses préfets annihilés dès que les Français occupent un point nouveau, essaie de soulever quelques incidents. L'amiral Pottier coupe court à ces tentatives :

Mai 1898.

Hiérapétra se compose de deux parties bien distinctes : la ville haute, entourée de murailles, avec l'ancienne forteresse vénitienne ; et le faubourg qui s'étend au bord de la mer. La ville, avant les événements de février 1897, contenait environ 3 000 habitants, chrétiens et musulmans par parties égales. Elle est aujourd'hui presque exclusivement habitée par des musulmans : cependant soixante chrétiens environ ne l'ont jamais quittée. Le faubourg ne renferme que des chrétiens. Ici, les haines entre chrétiens et musulmans sont moins vives qu'ailleurs ; il n'y a pas eu de massacres comme dans la province de Sitia. Il semblerait donc qu'il ne doit pas être bien difficile de rapprocher les deux éléments de la population.

Pendant longtemps, les Italiens n'y ont pas mis de garnison ; ils se sont bornés à maintenir un navire au mouillage ; puis ils se sont établis au faubourg hors de la ville, où ils ne pénétraient qu'exceptionnellement, laissant complètement la garde de celle-ci à la petite garnison turque. Un chrétien, allant en ville pour une affaire, n'y

pénétrait qu'accompagné par un soldat italien et un soldat turc. Il en résulte que chrétiens et musulmans sont restés en défiance, et les autorités ottomanes ont fini par se figurer que personne ne pouvait pénétrer dans la ville, dont les portes étaient fermées tous les soirs au coucher du soleil. Telle était la situation à notre arrivée ; il n'était pas possible de la tolérer, car elle ne menait à rien. Les musulmans en ville, les chrétiens au faubourg, séparés par les troupes internationales, auraient pu rester ainsi indéfiniment, sans qu'il fût fait uu pas dans la voix du rapprochement.

J'avais donc donné pour instructions au lieutenant-colonel Destelle d'arriver, sans rien brusquer, à modifier cette situation en s'établissant en ville comme au faubourg. Une fois les soldats français casernés en partie dans la ville, les chrétiens ne tarderaient pas à revenir l'habiter. Peu de jours après notre arrivée, un incident est venu brusquer les choses. Le 4 mai, le colonel revenant d'une promenade a été arrêté par une sentinelle turque. Le colonel s'est naturellement plaint d'une pareille insolence. Comme toujours, les autorités turques se sont confondues en excuses. Mais le colonel a profité de l'incident pour établir nettement sa situation de seul commandant supérieur, et j'ai de suite écrit à Ismaïl-bey, la lettre ci-dessous :

La Canée, le 7 mai 1898.

« Monsieur le Gouverneur Général,

» Le lieutenant-colonel commandant à Hiérapétra me rend compte que le commandant des troupes turques, faisant fonctions de kaïmacan, refuse de laisser ouverte la porte nord de la ville pendant la nuit, sous prétexte qu'il est chargé de la garde exclusive de la ville. Je ne m'explique pas cette nouvelle attitude des autorités de Hiérapétra, et je ne peux croire qu'elles aient reçu des ordres pareils. En allant occuper ce point, nous avons assumé la responsabilité d'y maintenir l'ordre comme dans les autres villes du littoral ; à Hiérapétra, de même que dans ces villes, il ne peut y avoir qu'une autorité qui est celle du commandant militaire international.

» Je pars lundi avec l'*Amiral-Charner* pour me rendre à Spinalonga, Sitia et Hiérapétra, où je serai jeudi ; je veux espérer que vous voudrez bien donner des instructions dans le sens sus-indiqué au kaïmacan de Hiérapétra et qu'à mon arrivée je trouverai toutes les difficultés aplanies. Vous devez bien savoir, monsieur le Gouverneur Général, dans quel but nous sommes allés à Hiérapétra. Notre manière de faire à Sitia et les résultats obtenus vous ont assez montré que nous n'avons qu'un ardent désir, celui d'arriver le plus rapidement possible, non seulement à rétablir l'ordre matériel, mais aussi à provoquer le rapprochement des deux éléments de la population et arriver ainsi à une pacification réelle. Mais pour obtenir ce résultat que vous devez

avoir à cœur, au moins autant que moi, il est indispensable que les autorités de Hiérapétra ne nous suscitent pas de difficultés, mais encore qu'elles nous aident loyalement. »

Cette lettre donne le ton que l'amiral français avait adopté à l'égard des Turcs. Le gouverneur général se hâta de désavouer son kaïmacan, et l'amiral s'en alla constater sur place les effets de ce désaveu.

Mai 1898.

Venant à Hiérapétra pour la première fois, et peu de jours après notre prise de service, j'ai cru qu'il était opportun d'être reçu à terre officiellement; c'était du reste l'intention hautement manifestée par les chrétiens de la province. A huit heures et demie je descends à terre; je suis reçu par la garnison sous les armes. A l'entrée du faubourg, où les chrétiens ont dressé un arc de triomphe, je suis reçu par le maire et les notables. Il me souhaite la bienvenue en termes émus :

« Amiral,

» C'est avec un grand tressaillement de joie, que le faubourg de Hiérapétra, vous recevant aujourd'hui pour la première fois, vous adresse ses souhaits de bienvenue. Nous connaissons, tous, les sentiments paternels que vous nourrissez envers notre patrie cruellement éprouvée, si bien que nous considérons cette journée comme le point de départ d'une vie nouvelle. Nous voyons déjà que l'homme éminent, qui vous représente ici, saura la faire toute de bonheur et de prospérité. Aussi, c'est avec une émotion profonde que nous crions tous : vive la France! vive l'amiral Pottier! vive le colonel Destelle! vive la Crète! »

Presque toutes les maisons ont arboré le pavillon français, beaucoup sont ornées de feuillages et de fleurs. Je reçois d'abord la visite du kaïmacan, accompagné des officiers turcs, puis celle de l'évêque, et enfin celle de l'*Épitropie* de la province. On sent que les chrétiens sont vraiment heureux de nous voir à Hiérapétra. Je vais ensuite rendre visite au kaïmacan, dans la ville turque; je suis reçu à la porte de la ville par le commandant et la garnison sous les armes; tous les musulmans se lèvent et se rangent sur mon passage; les figures ne sont pas hostiles, bien au contraire. Je rends ensuite visite à l'évêque et à l'*Épitropie*, et enfin je passe l'inspection des casernements et de l'ambulance.

Un mois après cette prise de possession, Hiérapétra est transformée : les rues nettoyées, les maisons désinfectées, les églises et les écoles rouvertes font l'étonnement de l'amiral

russe qui vient comparer les résultats de cette politique française avec la misère et les alarmes où vit encore le secteur russe de Rhétimno. Une brigade de gendarmerie française achève de pacifier cette façade de la Crète. Les troupes peuvent, dès lors, se livrer, comme à Spinalonga, à des travaux d'utilité publique. Hiérapétra est malsaine l'été à cause des marais fiévreux qui l'entourent ; l'amiral Pottier entreprend de combler ces marais.

Août 1898.

La situation à Hiérapétra est excellente. Le kaïmacan, tout en protestant de son dévouement, essaie bien de nous créer toutes sortes de difficultés. On passe outre sans s'occuper de lui. A de rares exceptions près, les autorités turques agissent comme si elles avaient pour but unique d'empêcher le rapprochement des deux éléments de la population. Les gendarmes turcs, dont la solde est maintenant payée sur la caisse des douanes, ont été placés sous la direction du maréchal des logis français. Ils sont complètement à nos ordres et chargés exclusivement de la ville, qui est actuellement d'une propreté remarquable. Ces pauvres diables, qui depuis quatorze mois n'avaient pas reçu de solde et qui sont maintenant régulièrement payés, nous sont tout dévoués. Dans le faubourg, la police est faite par des gendarmes chrétiens, placés également sous l'autorité de nos gendarmes ; ils reçoivent une rétribution prélevée sur les recettes de l'octroi.

Le calme est complet dans la région. L'apaisement se fait de plus en plus. Tout le monde est las des troubles et veut en sortir à tout prix. Quand les autorités turques auront disparu, la pacification complète sera immédiate. L'état sanitaire est très bon, sauf les cas de fièvre paludéenne. On arrivera facilement à les faire disparaître en achevant de combler le marais qui est au nord de la ville. Cette opération pourra être faite à peu de frais. On emploiera les malheureux de la ville et du faubourg. Le desséchement sera profitable à nos troupes et aux indigènes. Nous devons avoir à cœur de laisser après nous des traces de notre passage.

Dans toute la Crète orientale, à l'intérieur comme dans les ports, chrétiens et musulmans n'obéissent plus qu'aux ordres de l'amiral français et de ses officiers. Les chrétiens surtout témoignent bruyamment de leur dévouement et de leur reconnaissance. A l'occasion du 14 juillet 1898, les trois évêques et tous les chefs des Comités dans les cinq provinces orientales de l'île envoient à l'amiral une longue adresse : « Nos

provinces, disent-ils, jouissent d'une tranquillité inconnue du reste de l'île. Nous avons la plus entière confiance dans les trois officiers qui nous gouvernent. MM. Chevalier, Dupourqué et Destelle ont parcouru toute la contrée. On les connaît dans tous les villages. » Un rapport du lieutenant de vaisseau Chevalier résume exactement cette œuvre française :

La tournée officielle que nous venons de faire dans la région de Kandra, nous a permis de compléter nos renseignements sur l'état politique du pays. Nous n'avions pas eu jusqu'à présent des rapports bien directs avec cette partie de la province qui, aux premiers jours de l'insurrection, a été le théâtre des troubles les plus violents. Les chrétiens ne descendaient guère à Sitia. Ils craignaient les injures des Turcs et portaient avec peine devant nous le poids des massacres de l'an passé. Mais ces massacres, si répréhensibles qu'ils soient, n'étaient après tout que le résultat d'un gouvernement déplorable; la région belle et fertile de Kandra a souffert plus qu'aucune autre d'un joug toujours pesant et trop souvent cruel. Je pris donc le parti, pendant toute ma visite, de ne jamais rappeler les mauvais jours de l'année dernière et de témoigner aux populations toute la sympathie qu'elles ont méritée depuis, par leur tranquillité, leur sagesse et la bonne organisation qu'elles se sont donnée elles-mêmes.

J'ai été reçu aux limites de la commune de Kandra par le président du Comité, les chefs de la police, les notables et un grand concours de population. Conduit au village, j'y fus l'objet d'une réception enthousiaste. On ne savait comment nous remercier de tout ce que la France a fait pour le bien du pays. Dans l'après-midi, je me rendis à l'important village de Ziro, accompagné par tous les notables. Nous formions une cavalcade d'une trentaine de personnes, précédée au pas de course par les gendarmes du Comité. A Ziro, l'accueil fut non moins chaleureux : les vieillards venaient m'embrasser, et je dus visiter en particulier toutes les familles un peu marquantes du village.

Le lendemain, je visitai le monastère d'Agia Sophia et les villages d'Armenos, de Lithinais et de Sikia. A Armenos, toute la population nous attendait à l'extrémité d'une longue avenue de grands arbres. Les petits garçons formaient la haie, tenant tous une branche verte à la main. Le chef du village, un grand et robuste vieillard, vint me souhaiter la bienvenue; puis il m'embrassa et, me prenant par la main, me conduisit jusqu'à sa maison. Les enfants des écoles et la population nous suivaient en chantant la Marche des Pallikares.

Même accueil à Lithinais et à Sikia. Ce village est le dernier de la commune. Nous y prîmes congé des chefs et des notables, en les

remerciant du fond du cœur. Pendant deux jours, nous avions été bien heureux d'entendre acclamer la France avec autant de chaleur et de sincérité. Pour de pareilles promenades, il faut un estomac cuirassé : les repas se prolongent comme au temps d'Homère, et il faut faire raison à toutes les santés. Ce que nous avons dû manger est incalculable et explique comment nous avons pu tant boire.

Naturellement la situation politique du pays a fait le fond de nos conversations. L'annonce de la prochaine organisation a été reçue, partout, avec la plus grande joie. Nos populations paraissent se rendre parfaitement compte de l'importance de cet acte. Elles y voient la consécration de leurs efforts et la fin des luttes séculaires. Nous trouverons, ici, le concours le plus empressé, aidés par une organisation locale déjà très bonne. Il conviendrait de bien marquer le pas fait et de ne plus conserver à la ville de Sitia même un aspect de gouvernement turc. Ce sera bien facile, car, depuis longtemps déjà, les autorités turques de Sitia ont eu le bon esprit de n'être que nos agents. C'est un fantôme que nous pourrons effacer peu à peu sans bruit. Le poste de kaïmacan n'aura plus raison d'être. Ce fonctionnaire, qui est un sous-préfet de province, se trouve, en effet, sans province à administrer. En ville, il conviendra de nommer un maire et un Conseil où les musulmans seront convenablement représentés. La ville et la campagne marcheront alors du même pas et sous la même autorité. Nous arriverons bien facilement à être la province-type.

Les musulmans ne disent pas grand'chose. Certains parmi les notables ne voient pas sans inquiétude les nouvelles choses. Ils sentent ce qu'ils y vont perdre. Nous avons autour du kaïmacan une nuée de secrétaires, comptables, employés sans fonctions, qui, tous, ne songent qu'à tirer quelque chose du budget turc. A l'époque des exportations, rien de la douane ne tombe dans la caisse publique, les partages se faisant immédiatement entre ces fonctionnaires. Tout ce monde-là est fort ennuyé et essaiera de faire des difficultés. Mais le paysan musulman se débarrassera de cette influence dès qu'il verra qu'il ne peut plus compter sur elle.

La célébration du 14 Juillet, à Sitia, jette un jour bien net sur l'état des esprits. Nous avions invité à notre fête les notables et toute la population du pays pour les remercier des bonnes relations que nous avons avec les Comités et avec tous les habitants. L'affluence en ville était considérable. Nos soldats, qui ne comptent que des amis dans les villages, les ont accueillis avec la plus grande chaleur. La journée est devenue une véritable manifestation crétoise autant que française et dépassant même un peu nos prévisions. Nous ne pouvions qu'accepter le fait et assurer l'ordre par notre présence, ce que nous avons fait. Tout s'est très bien passé sans aucun fâcheux incident. De neuf heures à onze heures, nous avons reçu au Cercle

des officiers les Comités, puis le clergé et les notables chrétiens de la province ; vinrent ensuite les notables musulmans et les commerçants de la ville, et enfin les autorités ottomanes. Nous avons offert à déjeuner aux présidents des Comités et aux chefs militaires de la province. A six heures du soir, pendant les jeux, le kaïmacan nous apporta une dépêche par laquelle le gouverneur général nous offrait ses vœux de fête et nous apprenait la grâce d'un chef chrétien, Papadakis, que les Turcs tenaient en prison. Cette dernière nouvelle mit le comble à l'enthousiasme.

La garnison et tous les commerçants de Sitia avaient décoré et illuminé les casernements, les maisons et les rues. L'illumination du fort vénitien était particulièrement remarquable. Il serait inutile aujourd'hui de chercher une bougie dans les magasins de la ville. La retraite aux flambeaux a tout absorbé. A neuf heures du soir, la foule vient nous chercher au Cercle pour nous escorter triomphalement jusqu'au théâtre. Après de nombreux discours et de frénétiques acclamations, nous nous rendons au théâtre, escortés de mille bougies. Ce spectacle avait son côté comique, mais touchant aussi. Quelque modeste qu'ait été en somme la fête d'une bourgade comme la nôtre, je ne crois pas qu'il y eût hier un coin du monde où l'on ait acclamé plus chaleureusement la bonne France, vieille protectrice des chrétiens d'Orient et mère-nourrice de la liberté du monde.

Notre petite troupe théâtrale, recrutée parmi nos soldats et marins, a été d'autant plus applaudie que les spectateurs, ne comprenant rien, applaudissaient tout le temps pour ne pas manquer les bons endroits. Même retour triomphal au Cercle. La retraite aux flambeaux s'est prolongée longtemps : les pétards et les fusées ont été ininterrompus jusqu'à trois heures du matin. Les Crétois conserveront longtemps le souvenir de cette journée. Depuis des siècles, ils n'avaient pu manifester à leur aise ; ils se sont largement rattrapés hier. Aucun fâcheux incident à noter ; pas une rixe, aucun désordre.

VICTOR BÉRARD.

*(La fin prochainement.)*

*L'Administrateur-Gérant :* H. CASSARD

# LA VIE AMOUREUSE

DE

# FRANÇOIS BARBAZANGES[1]

... et le bonheur au monde
Peut n'avoir qu'une nuit comme la gloire un jour.
ALFRED DE MUSSET (*Namouna*).

## I

Le 17 juillet 1673, madame Catherine La Poumélye, femme de M. Jacques Barbazanges, conseiller au présidial de Tulle, accoucha d'un garçon beau comme le jour. La matrone sage-femme, l'ayant lavé dans une eau tiède, le présenta tout nu sur ses langes à monsieur son père, qui s'émerveilla de le voir si bien fait. Il n'y eut pas de servante dans la maison qui ne criât au prodige, et le bruit se répandit, par tout le faubourg de l'Enclos, que le fils premier-né des Barbazanges était pareil, hormis les ailes, au petit Cupidon naissant.

Cependant que tout dormait dans la maison, monsieur le conseiller quitta l'habit et la perruque, et monta jusqu'en son cabinet de physique, pour s'y reposer l'esprit.

Ce lieu n'avait rien de majestueux ou d'agréable. C'était, sous les combles mêmes du logis, une manière de grenier, avec deux mansardes et une brèche dans le toit, où, par les nuits claires, M. Barbazanges dressait une longue lunette d'astronome. Point d'autres meubles qu'une table, un bahut,

1. *Entered according to act of Congress, in the year 1903, by C. de Pratz and S. Sibthorp, in the office of the Librarian of Congress, at Washington.* 

deux vieilles chaises, et quantité de machines, sphères, bocaux, astrolabes, brillants de cuivre et de cristal. Les toiles d'araignées ne manquaient point, ni la poussière, car les domestiques n'avaient pas licence d'entrer dans ce réduit pour le nettoyer. S'il y avait eu quelques lézards empaillés, pendant au plafond, et une chauve-souris clouée sur la porte, le cabinet de M. Barbazanges eût assez bien figuré le laboratoire de Faustus.

Notre conseiller, nullement magicien, mais curieux de toutes sciences, se plaisait fort en ce gîte. Il y pouvait disséquer des grenouilles sans que madame Catherine, son épouse, menaçât de s'évanouir; il y pouvait arranger des collections de minéraux et lire de vieux livres touchant la médecine et l'astrologie. Pline l'Ancien faisait ses délices ; il connaissait par cœur les *Astronomiques* de Manilius, et ces rêveries ne l'empêchaient point d'entendre les affaires et d'arrondir honnêtement son bien. Son cousin par alliance, le bon chanoine La Poumélye, admirait parfois comme en M. Barbazanges l'astronome et le magistrat se livraient de rudes combats : il y voyait un symbole de l'idéal et du réel, de la grâce et de la nature.

La chandelle pleurait un suif jaune sur l'étain du chandelier. Le vent de la fenêtre ouverte couchait la flamme oscillante, faisait trembler contre le mur l'ombre comique de la robe de chambre et du bonnet de nuit à coques jaunes... Dans cet appareil malséant à la dignité conseillère, M. Barbazanges humait la fraîcheur nocturne et considérait l'état du ciel.

La nuit, chaude encore du jour torride, était toute bleue, d'un bleu cendré, vaporeux et doux. Le clocher de la cathédrale semblait un noir nécromancien, en bonnet pointu, qui mesurait les angles diamantés, les courbes lumineuses des constellations surgissantes. Le Cygne planait au zénith ; le Serpent menaçait Hercule. Vénus, qui s'était levée, nue comme une perle, sur la grève pourpre du couchant, commençait de descendre, effrayée par le vieux Saturne dont la face maléfique apparaissait de l'autre côté du ciel, entre les quatre étoiles du Capricorne.

L'opposition de ces planètes inquiétait M. Barbazanges,

soucieux d'établir, selon les règles, le « thème de nativité » de son fils. Son âme, fascinée par l'étincelante géométrie stellaire, voyagea quelque temps parmi les douze « maisons du Soleil » ; mais le poids de ses pensées la ramena insensiblement vers la terre. Un à un, les hôtels de l'Enclos éteignaient leurs façades. Des portes, en retombant, ébranlaient le lourd silence des ruelles noires. On entendait les voix errantes de promeneurs invisibles, l'égouttement continu d'une fontaine, le choc des seaux sur le pavé.

L'antique maison des Barbazanges, qui avait à ses fenêtres des sirènes et des salamandres, des feuillages frisés et des porcs-épics, était bâtie au flanc escarpé du Puy-Saint-Clair, sur le côté nord de la place de la Bride. A vrai dire, cette place n'était guère qu'un carrefour borné par la tour ruinée de la Barussie, le mur latéral de l'église Saint-Pierre, les débris du Château et la rampe de pierre qui domine encore aujourd'hui les anciens fossés de la ville. A gauche, le quartier Redole-Peyre dégringole jusqu'à la Corrèze ; à droite, la rue des Morts descend à pic vers la Solane qui roule ses eaux empuanties entre des bâtisses fortifiées, des papeteries, des jardinets et des moulins. On aperçoit la rue du Fouret remontant sur le coteau de l'Espinas, tout couvert de maisonnettes clairsemées, de « pièces » de vignes, de petits arbres en boules. La place de la Bride, formant une sorte d'éperon, domine les vallées des deux rivières, et le vieil Enclos, cœur triangulaire de Tulle, que la Corrèze et la Solane enferment en leur confluent. Parmi l'enchevêtrement des toits, M. Barbazanges apercevait la petite tourelle octogonale du Château, la belle maison sculptée des Dufraysse de Vianne, la profonde coupure tortueuse de l'escalier des « Quatre-Vingts », qui descend vers la Grand'Place, et la flèche aiguë du clocher. Il devinait les zigzags des rues principales partageant les faubourgs en « îlots », les lignes de la première et de la seconde enceinte, les tours de défense, accroupies comme des chiens sur les remparts ruinés ; et plus loin encore, à l'extrême horizon, dans la transparence bleuâtre, où des feux épars rougissaient, le dessin des collines qui, de l'Alverge au Rocher des Malades et de l'Estabournie au Puy-Saint-Clair, couronnaient de verdure sa ville chérie...

Là, et dans l'Enclos même, était le berceau des Barbazanges, famille artisane enrichie au dernier siècle, haussée jusqu'à la bourgeoisie, et qui, depuis cent ans, donnait des consuls au municipe et des magistrats au présidial. Jacques Barbazanges était né place de la Bride. Les jésuites l'avaient instruit en leur collège. Il avait participé aux processions solennelles, aux représentations théâtrales organisées par les bons Pères, aux « Jeux de la Vierge », qui remplaçaient les « Jeux de l'Églantine »... Et même, dans sa seizième année, il avait mérité un prix, en composant une ode latine sur « les dignités, prérogatives et mérites de la Sainte Mère de Dieu »... Quel événement!... Le plus considérable de sa jeunesse studieuse, jusqu'aux grands jours de l'émancipation et du mariage... Maintenant, le conseiller, parvenu à l'âge de quarante ans, gloire et dilection de la ville, lumière du présidial, très versé en toutes sortes de sciences, voyait tardivement naître l'héritier tant désiré... Encore un peu d'années, pensait-il, et le nouveau petit Barbazanges connaîtrait la discipline des jésuites; il marcherait à son rang dans les processions, triompherait aux Jeux, et, sachant ce que doit savoir un honnête homme, il irait à Bordeaux, à Toulouse, à Paris même, apprendre ce que ne doit point ignorer un homme de loi. Plus tard, il siégerait au présidial, chérirait les sciences, sans négliger sa fortune, et le soir, au coin du feu, il entretiendrait son barbon de père de chimie et de médecine. Une fille de bonne maison lui apporterait en mariage des vertus, des grâces, quelque bien. Et la cité de Tulle, entre les collines, enfermerait doucement sa vie et ses désirs.

La petite place était déserte. Le clocher noir, dans les ténèbres bleuissantes, regardait les constellations tourner autour de sa flèche. M. Barbazanges éternua...

Il croisa sa robe de chambre, ferma la fenêtre et resta, le nez dans ses grimoires, jusqu'à minuit sonné. Le bonhomme n'était pas le seul bourgeois du pays qui se piquât d'astrologie. S'il y apportait plus d'ardeur et de curiosité que ses amis Peschadour, Melon et Baluze, il ne faisait pourtant que suivre la coutume de la province. Les gens du Bas-Limousin ont un goût étrange pour le surnaturel. Ils ont remplacé les druides gaulois par des *metjes* ou sorciers, et vénèrent extrêmement

les étoiles du ciel, les arbres des bois, les pierres et les fontaines.

Quand le « thème » fut achevé, M. Barbazanges alla querir dans le bahut le « livre de raison » que ses parents lui avaient transmis en héritage. C'était un livre très vieux, à feuillets de parchemin, à pesante reliure brune, bardée de fer comme un coffret. Chaque Barbazanges, à son tour, avait marqué, d'une ferme écriture de jeune homme, puis d'une écriture tremblée de vieillard, les mémorables incidents de son existence. Les variations de l'orthographe indiquaient les progrès de la langue, — de l'an 1540 à l'an 1670 — mais d'une page à une autre page, et d'une vie à une autre vie, les mêmes formules, les mêmes événements se reproduisaient, presque identiques : c'étaient des baptêmes, des morts, des mariages, des contrats de vente et d'achat, des notations précises sur l'aspect du ciel au moment des naissances, l'état de la lune, la position des planètes qui influencent le sort des nouveau-nés. Quelquefois, le récit bref des heureuses fortunes ou des calamités publiques : la guerre contre Henri de Turenne et le siège de 1585, le dévouement civique d'un Barbazanges, blessé sur les remparts de Tulle « près du bon capitaine Jehan »; des faveurs royales, des élections de maires et de consuls, l'étrange abondance de vin en 1615, les inondations de 1626, les chutes de grêlons, les famines, l'horrible peste de 1631, sans oublier les apparitions de météores, comme cette comète de 1618 qui avait « une grande queue en rayons de feu de la longueur de deux piques ». — Ainsi l'histoire de la famille Barbazanges côtoyait et reflétait l'histoire de la cité.

*Ce samedy, vingt-septiesme jour du mois de juillet, l'an mil six cent soixante-treize...*

La chandelle grésillait. La plume criait sur le parchemin. M. Barbazanges éternua encore, et renfonça son bonnet de nuit.

*... environ l'heure de neuf heures après midy, par la grâce de Dieu naquit François, mon premier enfant, et de Catherine La Poumélie, ma femme... La lune était vieille au dernier quartier. Et ledit François naquit lorsque régnoit au ciel la planète Vénus, et participe des influences d'icelle et du suyvant qui est Saturne...*

Le conseiller rêva un instant, et, ne sachant s'il devait sourire ou soupirer, il termina enfin l'horoscope :

*Si Dieu lui faict la grâce de vivre, ses qualités seront principalement qu'il sera très bien fait, civil dans ses manières et son langage, et, nonobstant sa complexion mélancholique, poly, aimable et point avaricieux. Mais l'opposition des planètes me porte à craindre qu'étant très beau de corps et de visage, il ne soit fort aimé d'un chacun, et surtout des femmes, par lesquelles luy pourroit arriver malheur... Aussy, je pry Dieu que le fasse homme de bien, régulier en Jésus-Christ et fort éloigné de tout libertinage.*

## II

Madame La Poumélye la mère, et M. Jean Baluze, frère du célèbre écrivain, tinrent François Barbazanges le jour de son baptême, qui fut le 30 de juillet. Après la cérémonie, les dames de Tulle vinrent complimenter l'accouchée. Malgré la chaleur extrême, les fenêtres de la grande chambre étaient closes et un feu de fagots faisait rougeoyer les boiseries grises et les quatre « pentes » ou panneaux en tapisserie d'Aubusson. Sur un cabinet de laque, on avait placé, bien en vue, les présents du parrain et de la marraine : une chaîne d'hyacinthes et cornalines et un fort beau tour de gorge en point de Tulle, avec les manches pareilles, qui venait de chez la bonne faiseuse, mademoiselle Contrastin.

Le matin même, l'évêque Mascaron — le plus aimable prélat de France, qui estimait madame Catherine et lui prêtait force romans — avait envoyé une boîte de dragées et de nonpareilles. Les visiteuses goûtaient à ces douceurs, et, parlant toutes ensemble, étalaient leurs jupes de moire et de ferrandine, leurs corps busqués, leurs belles coiffes, leurs petits éventails d'ivoire dorés et ciselés à jour. L'une citait quelque remède convenable aux femmes en couches ; l'autre donnait son avis sur la nourriture des enfants ; celle-ci déplorait l'humeur jalouse de son mari ; celle-là, l'opiniâtreté de sa servante. Et toutes s'accordaient à envier l'heureuse condition des hommes, qui n'ont de la paternité que les plaisirs. Cepen-

dant le petit François criait en son berceau, que la vieille Marceline — nourrice de madame Barbazanges — faisait branler doucement. Les dames, aussitôt penchées vers lui, louaient sa bonne constitution, sa beauté miraculeuse, s'étonnant qu'il ne fût ni ridé, ni gonflé, comme on voit les enfants de deux jours, plus semblables, certes, à des crapauds écarlates qu'à des êtres humains. Elles admiraient le duvet blond frisant sous le bonnet de guipure, les yeux bleu foncé, les joues pétries de roses. Telles des fées dans l'alcôve d'une reine, elles composaient à leur façon l'horoscope du joli François, et, lui promettant une vie toute amoureuse, elles plaignaient déjà les pauvres filles que ces yeux bleus feraient pleurer.

Le berceau craquait; le soleil oblique riait aux carreaux; la matrone, accroupie devant la rougeur du foyer, dépliait des linges, et, sous ses rideaux de ras vert, madame Catherine, attendrie, orgueilleuse et lasse, sentait le premier lait lui monter au sein.

## III

François Barbazanges ne fit mentir ni les astres ni les dames qui lui avaient promis une si galante destinée. Il commença de plaire dès qu'il commença de vivre, et, sans y penser même, le pauvre innocent, il exerça sur les yeux et les cœurs féminins la plus étrange tyrannie.

Il portait encore la robe longue et le bourrelet, que les commères, dans les rues, arrêtaient sa berceuse Marceline et le voulaient prendre dans leurs bras. « Ah! le beau poupon!... Qu'il est gras! qu'il est joli! *Diou lou fasso creyre*[1] *!...* » L'enfant répondait à ces mignardises par des cris lamentables, et, certain jour qu'une bohémienne noire et puante fit mine de le baiser, il manqua de tomber en convulsions. M. Barbazanges, averti, saboula rudement la berceuse, et lui défendit de laisser aucunes gens toucher au petit François, car il

1. « Dieu le fasse croître! »

n'était pas rare que des enfants de famille fussent volés par des maugrabins.

Quand il eut laissé les lisières et pris l'habit de garçon, François montra toute la douceur de son caractère. Ne sachant ce qu'était laideur ou beauté, ne tirant point vanité de sa figure, il était modeste, timide, et nonchalant par goût de rêver. Monsieur son père l'aimait à la folie et madame sa mère en était si éperdue que, par l'excès de leurs caresses, ces tendres parents risquaient fort de gâter son bon naturel. En vain, madame La PouméLye arguait de ses droits d'aïeule pour quereller les Barbazanges.

— Vertuchou ! — disait-elle, — vous saurez ce qu'il en coûte, ma fille et mon gendre, d'avoir fait un trop beau garçon. Bientôt mon coquin de petit-fils réclamera des habits galonnés et des rubans, et, l'âge d'amour venu, il vous ruinera en perruques blondes... Il fera comme ces freluquets, sortis d'honnêtes bourgeois, procureurs et juges, qui singent les gentilshommes et, malgré les lois somptuaires, portent l'épée et le velours... Ne dirait-on pas que la roture de leur papa leur pue au nez!... Votre François, ma fille, quittera le linge uni et la moire lisse. Il se croira trop bien fait pour étudier, et, plutôt que de se morfondre sur les Pandectes, il courra les filles... Mettez-moi ce polisson au collège! Qu'il aille apprendre le latin et recevoir le fouet ! C'est ainsi qu'on devient honnête homme...

Ces discours ébranlaient M. Barbazanges; mais madame Catherine faisait un soupir et versait un pleur, et le bon époux cédait aux désirs de sa moitié, lesquels s'accordaient secrètement avec les siens propres.

Jusqu'à dix ans, François ne quitta point la vieille maison de l'Enclos. Il grandit entre ses père et mère, sa grand'-maman, sa berceuse, et la compagnie ordinaire des Barbazanges.

Cette compagnie, où brillaient l'abbé de Lagarde, les Baluze, le médecin Peschadour, les Saint-Priest, les Melon, les Rabanide, était alors la plus savante et la plus policée du Bas-Limousin. La ville de Tulle, isolée dans les montagnes, était une véritable république, sous l'autorité paternelle de ses évêques ; et, contrainte de se suffire à elle-même, tirait de son

propre flanc clergé, fonctionnaires, magistrats. Instruits au même collège, nobles et bourgeois ne se distinguaient point les uns des autres, et gardaient un vif amour de l'éloquence et des belles-lettres. Il n'était pas de cérémonie sans discours en prose ou en vers. Assurément, on voyait à Tulle beaucoup trop de pédants et de précieuses, qui ne retardaient sur Paris que de cinquante ans, mais on y trouvait aussi des savants estimables et quantité de bons esprits.

La présence de M. Mascaron avait enflammé d'une ardeur nouvelle tous ces génies bas-limousins.

Le célèbre évêque avait appréhendé que la rudesse des habitants n'égalât l'âpreté des chemins qui entouraient sa ville épiscopale. Quand, pour la première fois, — le 18 de juin 1672, — son carrosse avait descendu l'effroyable pente de la rue du Fouret, il avait cru « se précipiter aux abysmes ». L'accueil respectueux et magnifique des citoyens, les harangues des magistrats, presque toutes spirituelles et sensées, lui firent bien voir qu'il n'était point chez des sauvages. Et, cinq jours après son arrivée, il put écrire à son amie la plus chère, Madeleine de Scudéry : « S'il ne fallait pas venir à Tulle, elle serait une fort jolie ville, et je ne suis point surpris que ceux qui ne font que passer en disent du mal, et que ceux qui y séjournent en disent du bien[1]. »

M. Barbazanges conquit l'affection du prélat par une singulière rencontre : il fit gagner un procès à une certaine marquise de Combareilh, qui était la propre cousine de mademoiselle de Scudéry. On sait en quelle estime M. Mascaron tenait la « nouvelle Sapho ». Il parlait d'elle avec une chaleur qui eût scandalisé le vulgaire, si toute la France n'eût connu la chasteté de l'illustre fille, — laquelle était déjà sur l'âge, noire, maigre et « suant l'encre par tous les pores », comme disait cette peste de madame Cornuel. Le bon évêque, cependant, faisait de la *Clélie* et de l'*Ibrahim* l'occupation de son automne. Ces ouvrages, qui commençaient à passer de mode, gardaient pour lui leur fleur de nouveauté. Il y trouvait « quantité de choses propres pour réformer le monde », et, dans les sermons qu'il préparait, il mettait, de son propre

1. *Deux lettres de Mascaron à mademoiselle de Scudéry*, publiées par René Fage (Tulle, 1885).

aveu, la Scudéry « à côté des Pères de l'Église ». Rien de ce qui touchait cette héroïne ne laissait M. de Tulle indifférent. Aussi pressa-t-il fortement M. Barbazanges de contenter sa chère Scudéry et de prendre en mains la juste cause de madame de Combareilh. Le procès gagné, la marquise, veuve et mère d'un jeune fils, vint à Tulle remercier le conseiller Barbazanges. Elle fit une visite à madame Catherine, qui était grosse et incommodée, et, l'année suivante, quand naquit François, elle envoya une lettre du tour le plus précieux et le plus galant du monde, avec un très beau présent.

L'amitié de madame de Combareilh devait procurer aux Barbazanges les bonnes grâces de l'évêque. Il apprit que l'épouse du conseiller était vertueuse et bien faite, et qu'elle avait de l'esprit, possédant par cœur les ouvrages de M. d'Urfé et de La Calprenède. D'autre part, les Baluze l'assurèrent que madame Catherine était bonne à la cuisine comme au salon et qu'elle préparait parfaitement le lièvre à la royale, qu'on appelle en Limousin « *la lebro en chobessar* ». Ce discours attendrit fort le pieux évêque et il fit incontinent porter chez madame Barbazanges les œuvres complètes de Madeleine de Scudéry, reliées en veau plein et timbrées aux armes épiscopales.

Après le départ de M. Mascaron, — en 1683, — madame la Conseillère et ses amis conservèrent ces mêmes traditions de la Chambre bleue, que la marquise de Combareilh perpétuait en son château des montagnes. Ils se réunissaient tous les samedis, pour lire les lettres de M. de Lagarde ou de M. Étienne Baluze, les satires de M. Peschadour, les madrigaux et les épigrammes de M. du Verdier. Quant à M. Barbazanges, il ne donnait point dans le tendre, il ne savait pas pousser sa pointe, et ne comprenait les énigmes qu'un grand quart d'heure après que tout le monde avait ri. Aussi lorsqu'il n'était pas retenu au présidial, il demeurait invisible en son cabinet de physique. Le bonhomme n'était point jaloux. Madame Catherine avait la tête un peu trop enflée de chimères, mais elle n'était pas de complexion amoureuse et se payait uniquement de grimaces et de soupirs. Jeune encore, les yeux bleu de roi bien fendus, les cheveux châtains crespelés, la bouche vermeille, la gorge belle, toujours décemment

vêtue d'étamine du Mans, elle était fort plaisante à voir parmi ces vieilles fées qu'étaient les sœurs Baluze et madame Peschadour. Elle tenait son cercle dans la salle du premier étage, où il y avait des rideaux de crépon vert, un miroir de Venise assez beau, des tapisseries de Bergame, et douze fauteuils au point de canevas, œuvre antique de madame La Pouméiye. Les demoiselles Baluze, en costumes de mères-grands, s'asseyaient aux places d'honneur, et, un peu en arrière, leur nièce, la jolie Perrine, fille du docteur Jean Baluze, considérait tendrement le jeune Melon du Verdier. Il y avait aussi le médecin Peschadour, longue figure jaune sur un long corps noir, et le trésorier Rabanide, et le chanoine la Pouméiye, dont l'aumusse doublée de blanc, le camail pointu, noir et rouge, ravissaient le petit François. L'enfant assistait aux séances, blotti sur les genoux et contre le frais corsage de mademoiselle Perrine. Il se caressait aux douces mains, aux joues plus douces, aux boucles soyeuses de la demoiselle, qui le baisait à tout propos en regardant Melon du Verdier.

Vers la fin de l'an 1683, on fiança ces deux aimables personnes, et Perrine vint plus rarement chez les Barbazanges. Alors madame Peschadour amena ses petites filles, qui étaient jaunes et laides comme leur papa. Les pécores se fourraient sous la table, qui avait un très grand tapis, et, dans cette manière de tente, elles attiraient le petit Barbazanges qu'elles nommaient leur « petit mari ». Subjugué par les voix impérieuses de ces Peschadour, François se laissait arranger la cravate, friser les cheveux, saccager l'habit ; il embrassait, au commandement, ses deux femmes, dont il avait une extrême peur. D'abord enchantées, puis aigrement jalouses, les Peschadour finissaient par s'arracher, bras de-ci, jambe delà, le malheureux petit mari... Les grandes personnes faisaient silence. On entendait la voix creuse du médecin, qui débitait une *Satire sur les embarras de Tulle*, *imitée de M. Boileau*... Soudain un cri lamentable résonnait au ras du parquet, presque entre les pieds du poète, et le tapis levé, on voyait François tout défait et pâle, égratigné jusqu'au sang, et les Peschadour se gourmant comme des furies. Madame leur mère les séparait en leur promettant les verges ; une servante emmenait le petit garçon à la cuisine pour lui laver le

nez, et le pauvre François, dans un âge si tendre, éprouvait ainsi l'heur et le malheur de plaire aux dames.

## IV

Débarrassé des Peschadour, qu'on mit chez les Ursulines, François vécut seul, sans camarades, ignorant les jeux ordinaires et les plaisirs des enfants. Sa bonne-maman La Poumélye lui apprit le *Pater* et l'*Ave* en latin, et sa berceuse Marceline plus de cent histoires de revenants et d'enchanteurs. A cette belle école, il devint plus extravagant qu'un poète.

Enivré de ses propres songes, il errait tout le jour dans la maison, changeant de place pour changer d'ennui, et jamais petit bourgeois limousin ne s'abandonna plus jeune à des imaginations plus saugrenues. Les récits de Marceline en fournissaient la matière. M. Barbazanges recevait-il François, par faveur, en son cabinet? L'enfant s'amusait à peine des curiosités naturelles et des machines, car il y voyait l'appareil du sabbat, l'antre d'un druide, la caverne d'un magicien... Les demoiselles Baluze venaient-elles voir sa maman? Leurs corps brodés, l'édifice branlant de leurs coiffes, leurs jupes en « tripe de velours » jaune, plus roides que les antiques vertugadins, rappelaient à François ces carabosses prodigues de méchants dons qui troublent les baptêmes des princesses. Descendait-il à la cuisine, lieu de délices, où cuisaient pour lui les châtaignes blanchies, les *flougnardes* et les *tourtous*?... La vieille Marceline, assise dans le *cantou* de la cheminée, figurait cette bonne femme qui prêta son fuseau à la Belle au Bois dormant. Le petit domestique Jeantou était peut-être un des trois cents marmitons qui préparèrent le repas nuptial de Riquet à la Houppe... Et quant à regarder sous le lit de la cuisinière, François ne l'eût osé pour rien au monde, car, dans les histoires de brigands, il y a beaucoup trop de ces lits à quenouilles, à rideaux de serge couleur de sang, sous lesquels passent les bottes épouvantables des voleurs de grand chemin.

Au crépuscule, la cuisine entière s'emplissait d'ombre et d'enchantements. L'escalier à vis, dans les demi-ténèbres, enroulait sa spirale et devenait un escargot géant. L'horloge-fée, détraquant ses poids, sonnait minuit à toute heure. Sur la table, les carottes devenaient des gnomes barbus de rouge et les choux de grosses dames en robe de brocart vert. Cette palombe au col changeant, tuée sur l'étang de Brach par M. Jean Baluze, c'était, hélas ! c'était l'Oiseau Bleu lui-même !... Le chat, fidèle serviteur de M. de Carabas, guettait une souris grise qui prenait tout à coup le fin minois et la robe discrète de Cendrillon... Ainsi environné de phantasmes, François ressentait quelque épouvante... Grimpant sur un escabeau, il atteignait une fenêtre, sorte de soupirail grillé, presque au ras du sol, et il regardait les enfants qui sortaient des Petites Écoles, sur la place de la Bride. Leur bande criarde escaladait la rampe des fossés, au risque de choir, voltigeait autour de la fontaine, puis s'éparpillait dans les ruelles de Redole-Peyre et de la Porte-Chanac. Des filles effrontées allaient chanter pouilles à mademoiselle Contrastin, la dentellière, qui se penchait sur la murette de sa boutique, menaçante et levant un balai de bouleau... D'autres, non moins hardies, agaçaient le petit Barbazanges et l'appelaient : « François, joli François !... » Une surtout...

Ah ! que François la détestait, cette Margot Chabrillat, dite « Margot la Chabrette », et plus chèvre que fille, assurément, par la maigreur, la couleur, le caprice et l'impudence. Toujours sautante et virevoltante, les pieds nus, les jupons troués, le mouchoir ouvert, la tignasse crépue sur les yeux, elle s'approchait de la fenêtre.

— Eh ! bonjour, — disait-elle avec force contorsions et cérémonies. — Eh ! bonjour, monsieur *de* Barbazanges !... Que vous êtes joli ! Que vous me semblez beau !... Si votre ramage était pareil à votre plumage, vous seriez le phénix du Bas-Limousin !... Mais votre nourrice ne vous a pas fait couper le fil de la langue, car vous ne savez point parler aux gens... Il vous faut aller en pèlerinage à Sainte-Claquette[1].

1. Sainte Claquette ou sainte Foi délie la langue des enfants qui tardent à parler.

Et, plus bas, les yeux luisants :

— Viens donc, lourdaud ! Ta mère ne le saura pas... Nous irons voir les serpents à la vitrine de l'apothicaire et battre du marteau à la porte du chirurgien... Il n'y a rien de plus divertissant... Nous descendrons à cloche-pied les « Quatre-Vingts » jusqu'à la tour de Maïsse... Je te donnerai des pruneaux d'Agen que j'ai volés chez Lacourbe, et tu m'embrasseras, dans les venelles, près du barricotier[1]...

Ce langage, qui lui rappelait les pires insolences des Peschadour, faisait horreur à François. Quittant le soupirail où grimaçait Margot, il se précipitait au giron de sa berceuse, qui posait son fuseau pour le caresser et lui chantait à mi-voix :

Janetoun, ma mie...

Cependant, l'extrême ignorance de François donna quelques remords aux Barbazanges. Madame La Poumélye criait plus haut que sa tête contre la folie de ses enfants :

— Jamais, — disait-elle, — jamais bourgeois de Tulle n'ont élevé ainsi leur fils unique... Monseigneur le Dauphin fut moins gâté ! Que ferez-vous de François, plus tard ?... Un avocat, un conseiller, un juge ?... Vous nous la baillez belle, en vérité !... Nourri de billevesées, votre fils deviendra un songe-creux, une pauvre cervelle éventée, et non point un simple et honnête magistrat, comme ses ancêtres. Et Dieu sait qu'avec sa jolie figure, il est, plus qu'un autre, en danger de se pervertir !

Le bon chanoine La Poumélye venait à la rescousse :

— Ma cousine dit fort bien. Il est mauvais qu'un garçon demeure, passé huit ans, aux mains des femmes. La solitude le rend mélancolique ; l'ennui le peut conduire à la consomption... Et quelle honte n'aura-t-il pas, au collège, en se voyant, à son âge, mis en la dernière classe, parmi les marmousets ?

Le conseiller se rendit à ces raisons et l'on décida qu'après les chaleurs François irait au collège. Touchée au vif par les propos du chanoine, madame Barbazanges voulut épargner

1. Fabricant de barriques.

une mortification trop rude à son fils chéri : elle résolut de lui apprendre à lire, et, pour ce faire, elle choisit, non pas un alphabet graisseux et rebutant, mais un beau livre, orné d'images. Ce livre, naguère les délices de madame Catherine, un peu délaissé depuis que M. Mascaron avait mis la Scudéry à la mode, c'était l'*Astrée*, la vénérable *Astrée*, si pesante que nul ouvrage ne pressait mieux les rabats. Le frontispice représentait la chaste bergère, décolletée et frisée à la mode de la vieille cour, et l'auteur, le sieur d'Urfé lui-même, avec la moustache et la royale, une couronne de lauriers sur le chef, la dépouille d'un lion sur les épaules et l'estomac découvert. Deux petits Amours assez vilains versaient sur eux des cœurs et des flammes... A force de voir les représentations de ces personnes, François souhaita connaître leurs aventures, et ce désir le piqua si bien qu'il apprit à lire avec une admirable facilité. On peut bien croire qu'il ne lut pas l'*Astrée* tout entière, mais madame Barbazanges, se souvenant que M. Mascaron faisait prêcher *Clélie*, suivit son inclination naturelle, et dit à son fils quelques petites choses d'Astrée et de Céladon, et même d'Artamène et de Mandane, d'Aglatidas et d'Amestris.

Ces illustres images s'imprimèrent dans l'esprit de François jusqu'à effacer les marques des précédentes. Les lutins et les ogres lui parurent bons à divertir le populaire, et il abandonna le pays féerique pour le royaume des tendres allégories et des galantes abstractions. Bientôt, même, la compagnie des héros et des infantes l'enchanta si fort qu'il conçut un dégoût étrange des filles et femmes du commun. Non qu'il méprisât ces personnes par orgueil ou dureté d'âme, — elles le trouvaient, au contraire, le plus poli du monde et toujours prêt à les obliger, — mais dans leurs manières et dans leurs propos il sentait la grossièreté naïve de leurs sentiments et la bassesse de leur origine. Aussi lui semblaient-elles propres à soigner les bestiaux, tenir les boutiques, cuisiner et ravauder...

Il résolut donc, à l'âge de dix ans, de n'épouser jamais qu'une dame parfaitement belle, et digne d'occuper le plus illustre trône de l'univers, si le mérite seul y donnait des droits et non pas la naissance. La bergère Astrée fut son premier amour. Ainsi se fortifia en lui la haine des coureuses et

des effrontées, et particulièrement de cette Margot Chabrillat qui ne manquait point de lui tirer la langue et de lui envoyer des baisers lorsqu'elle le rencontrait sur la place de la Bride.

## V

La boutique de mademoiselle Contrastin, qui regardait droit en face l'hôtel Barbazanges, occupait le rez-de-chaussée d'une vieille maison. Le mur de l'église Saint-Pierre dominait le petit toit de tuiles où d'énormes mansardes bâillaient. Une vaste baie à plein cintre reposait sur la murette basse que fleurissaient, l'été durant, des haricots d'Espagne, des capucines, et quelques pots de basilic. Nul rideau, ennemi des amours, ne dérobait aux passants la vue des demoiselles dentellières, toutes jeunes, jolies et fort agréables avec leurs cornettes ruchées et leurs tabliers de taffetas. Il y avait parmi elles autant de petites bourgeoises que d'artisanes, car les filles pauvres et délicates aiment ce travail de la dentelle qui ne gâte pas les mains. La maîtresse leur fournissait le « rezel » ou réseau nu, pour y broder des fleurs à l'aiguille, et leur payait cinquante sous l'aune l'ouvrage bien blanc et bien fini.

Un soir d'octobre 1690, un bruit de voix irritées retentit sur la place de la Bride. Mademoiselle Contrastin étant à l'assemblée des « Filles Dévotes », les demoiselles coururent au seuil de la boutique, l'aiguille piquée sur le corsage et des brins de fil plein le tablier. Il avait plu. Un vent frisquet, secouant les hardes sur les balcons, traînait à travers l'Enclos l'amère odeur de l'automne. Les toits humides réverbéraient un ciel écarlate qui annonçait du vent pour le lendemain. Un étrange équipage s'arrêta devant la tour de la Motte. C'était un jeune garçon en habit de droguet, monté sur une mule, avec son valet en croupe, lequel ne pouvait descendre parce que la bête ruait. Le valet avait une face de bois qui ne disait rien. Sur les joues du garçon éclatait une pourpre naturelle, comme ce jus de grappes écrasées dont se barbouille Bacchus dans l'orgie. La gaieté du faune allumait ses petits yeux. A le voir ainsi, chancelant et riant, tel un vendangeur

au retour des vignes, on s'étonnait que la mule portât une simple valise et non des paniers de raisins noirs. Otant son chapeau, il salua les dentellières et s'informa du logis de M. Barbazanges, conseiller au présidial. La plus jeune ouvrière, Margot Chabrillat, s'élança pour instruire de plus près ce cavalier, pendant que les demoiselles faisaient de grands éclats de rire.

Le valet en fut alarmé. Jurant après sa mule, il mit enfin pied à terre.

— Vous êtes donc tout neuf en ce pays? — demanda la Chabrette, qui pinçait son cotillon rayé et dansait autour du garçon, telle une maigre Bacchante.

A seize ans passés, elle avait encore ces façons impudiques qui, naguère, effrayaient François. Laide, disait-on, les mollets secs, la gorge plate, son petit corps souple n'était pas sans grâce, et dans sa figure camuse, ses yeux fauves n'étaient pas sans beauté.

— J'arrive de Saint-Hilaire, près Obazine, — répondit le jeune garçon. — Je me nomme Pierre Broussol, et je me viens rendre pensionnaire chez M. le conseiller Barbazanges.

— Eh bien! monseigneur, nous serons voisins, — dit la Chabrette, — car voici, à votre gauche, la boutique de mademoiselle Contrastin, où l'on vend le point de Tulle... Nous sommes huit ouvrières en son atelier, plus belles que le jour et plus farouches que des tigresses. Les blondins de la ville crèvent de passion pour nous toutes, et nous brodons le rezel au bruit des guitares, des hautbois et des tambourins... Et maintenant, à votre droite, voici la maison du conseiller. Il y a sur les fenêtres des femmes à queues de poisson, moins aimables que nous, et des porcs-épics, moins épineux que l'âme du joli François Barbazanges.

— Monsieur le chanoine La Poumélye, mon parrain, m'a parlé de cet Adonis, — fit Pierre Broussol, non sans dédain. — Il a dix-sept ans, comme moi, et un visage de fille... Je gage que vous n'estimez point ces jouvenceaux efféminés, mademoiselle la dentellière! Je ferai donc si bien que vous oublierez François Barbazanges, et que vous me trouverez plus aimable que lui...

— Non plus aimable, mais moins bête! — répliqua Margot. — Ah! ah! vous avez dix-sept ans! C'est encore l'enfance; mais, pour votre âge, vous me paraissez bien gaillard.

— Comment l'entendez-vous?... L'enfance!... Me faudra-t-il vous donner la preuve que je suis homme et non plus enfant?...

Penché, il caressa le menton de Margot, comme il avait vu les soldats faire aux servantes d'auberge.

Les yeux de la Chabrette parlèrent assez clairement. Pierre se pencha plus près encore et baisa la fille. Dans le soir enflammé qui rougissait leurs visages et prêtait une espèce de splendeur à leurs pauvres habits, ils se regardaient en riant, tous deux bruns, lestes, hardis et secrètement échauffés par leur jeunesse.

— Ça, ça! tirons! — crièrent les demoiselles ravies. — Voilà la Contrastin!

D'un bond, la Chabrette fut au seuil de la boutique, et, quand mademoiselle Contrastin et une dizaine de vieilles personnes en robe puce et coiffe de gaze noire, sortirent par la porte latérale de Saint-Pierre, il n'y avait plus sur la place qu'un rustre fort occupé de décharger sa mule, et un jeune homme qui frappait très fort chez les Barbazanges. Derrière les volets de la boutique, les chandelles de veillée s'allumaient.

Introduit dans la salle où la famille Barbazanges achevait de souper, le naturel de Saint-Hilaire salua du pied, tortilla son chapeau, tira une lettre de sa poche et parla en ces termes :

— Bonjour, monsieur le conseiller et madame la conseillère. Je suis le fils Broussol, de Saint-Hilaire près Obazine. Je viens chez vous pour être pensionnaire, avec votre agrément, et voici une lettre de monsieur le chanoine La Poumélye, qui est en visite chez mon papa.

— Soyez le bienvenu, mon ami, — dit M. Barbazanges. Nous vous attendions. Votre chambre est prête, et l'on va vous donner à souper.

Il lut la lettre du chanoine, qui lui recommandait le petit Broussol :

*C'est, comme vous savez, l'enfant unique de M. Antoine Broussol, ancien notaire des moines d'Obazine et fort honnête homme, chez qui je fais présentement une cure de raisins. Ne vous ébahissez pas de lui voir une figure assez rustique : il n'a guère fréquenté que des paysans ou des hobereaux fort sauvages. Pourtant M. le Curé de Saint-Hilaire, qui lui a enseigné les mathématiques et les éléments du latin, dit que c'est une tête bien faite... Nos jésuites de Tulle ne manqueront pas d'adoucir son humeur, en le façonnant aux belles manières ; mais je ne hais point quelque rudesse en un garçon de dix-sept ans. Ce petit Broussol est mon filleul ; il sera mon héritier, et je ne doute pas que vous ne trouviez en lui un second fils, et François un frère.*

*J'aime cette coutume de notre province de ne point enfermer les jeunes gens dans les écoles. Partagés entre leurs maîtres et leurs parents, ils ne laissent pas s'affaiblir en eux les affections de famille. La discipline paternelle leur paraît si douce qu'on ne voit guère, ici, de fils ingrats, et de pères fâcheux, comme dans les comédies. Et cet usage aussi me paraît beau qu'ont les bourgeois de campagne, de confier leurs rejetons à des citadins... Cela peut exciter les enfants aux rivalités heureuses de l'étude, et former entre eux les plus touchantes et les plus solides liaisons d'amitié. Ainsi la compagnie de Pierre Broussol sera d'un bon exemple à mon neveu, qui a grand besoin de s'endurcir l'âme, car il tient de madame sa mère, avec beaucoup d'esprit et de vertu, un goût bien fâcheux pour les rêveries romanesques et les poétiques sottises...*

*Je ne vous parle pas de la pension de trente écus par an. C'est une misère. Mais vous n'ignorez point qu'à l'âge même de mon filleul, je payais vingt écus seulement à feu M. Baluze, chez qui mon père m'avait placé...*

« Ma foi ! — songea M. Barbazanges — le cousin chanoine a raison. Nous fûmes bien sots, ma femme et moi, de ne pas suivre la coutume et de garder jusqu'à dix ans notre petit drôle au logis. François est parfaitement sage, bon élève au collège, fils docile et respectueux, mais plus froid que glace, mélancolique, indifférent et languissant... Que diable ! ce n'est pas tout que de haïr le désordre et de nourrir en soi une flamme pure pour quelque infante imaginaire ! Il faut vivre sur ce globe terraqué, et non dans la lune, demeure chérie de monsieur mon fils !... Puisse-t-il donc prendre un peu de cette brutalité rustique qui éclate en toute la personne de Pierre Broussol. Puisse-t-il, au lieu de raffiner sur les sentiments, voler mes pommes et mes confitures, user ses

souliers, gâter ses habits, et s'exercer les poings contre les garnements du voisinage! »

Ainsi rêvait M. Barbazanges, pendant que le petit Broussol, assis sur une chaise, tournant toujours son chapeau entre ses doigts, regardait madame Barbazanges et la trouvait bien conservée. François s'alla mettre près de son nouveau camarade et l'entretint avec beaucoup d'amitié.

« Par la mordieu! — pensait Broussol, — quelle figure!... Se peut-il que nous soyons du même sexe?... C'est une princesse habillée en page!... La dentellière a dit le vrai : il est trop beau pour n'être pas bête et je prévois qu'il me faudra l'éduquer... Voilà un enfant qui s'en ira à travers le monde, la main sur le cœur, les yeux au ciel... Il ne saura pas se défendre... Je le protégerai... Je suis fort... Morbleu! Ventrebleu!... Monsieur le chanoine La Poumélye sera content, lui qui m'ordonna d'être un frère pour ce Barbazanges... »

Ce qu'on dit de l'attraction des contraires se trouva pleinement justifié par la tendresse toute fraternelle qui unit bientôt Pierre et François.

Après que le domestique Lionassou s'en fut retourné à Saint-Hilaire, avec sa mule, le fils Broussol ne laissa pas de montrer quelque chagrin. La cité de Tulle lui paraissait une prison et le collège un cachot. Il regrettait son père quinteux, sa maison ruinée, sa vie sauvage, et le bon curé, son premier maître. La tristesse éteignait le vermillon de ses joues et le feu de ses petits yeux. Il maigrissait... François mit une extrême complaisance à lui adoucir l'exil.

Pierre était bavard. Il épanchait son âme en discours infinis, le soir, dans la chambre commune. Jusqu'à plus de onze heures, la chandelle brûlait, éclairant les deux garçons en bonnet de nuit, les vêtements épars sur les chaises, le bahut, l'armoire, un portrait crevé qui représentait M. Léonard Barbazanges, l'aïeul, avec sa robe consulaire, mi-partie bleu de roi et couleur de feu, et son chaperon à crépine d'or. Un grand christ, entre les deux lits, regardait face à face ce pauvre consul tout balafré d'une déchirure affreuse. Dehors, les cloches sonnaient, les chiens aboyaient... C'était l'heure où, dans le cabinet du haut, M. Barbazanges épiait les conjonctions des planètes.

Le fils Broussol parlait tout seul, contant des histoires merveilleuses de son pays et de son passé.

Il était né dans l'élection de Brive, en ce pays qui est déjà Gascogne par la clémence du ciel, la fécondité du sol, la richesse des vignes. C'est la terre chérie de saint Étienne, et la bénédiction du vieux moine limousin plane encore dans la lumineuse douceur de l'air, sur les vertes plaines de la cité gaillarde, sur le vallon de la Corrèze, tout bruissant d'eaux vives et de peupliers, sur les collines mauves et bleues qui ondulent, et se croisent, et s'éloignent si doucement à l'horizon d'Obazine. Là, le paysan est presque riche, il est robuste et gai; il s'apparente à peine aux gens des hauts plateaux, Celtes rabougris, taciturnes, souvent féroces, nourris de châtaignes et de blé noir.

Pierre Broussol avait poussé, tel un marmot de campagne, toujours nu-pieds, même en hiver, la culotte percée, la veste en loques. Sa mère était morte jeune. Son père, valétudinaire et maussade, ne le souffrait guère au logis; mais il n'était pas de paysan, dans le village, qui ne le regardât comme son enfant. Il gaulait les noyers avec les « droles », pêchait les truites dans la Corrèze et les écrevisses dans les rochers du Coiroux. Nul, mieux que lui, ne virait la bourrée aux *votes*[1]; nul n'avait plus de devinettes et de contes salés à dire aux *veilhades*[2]. Les soirs de décembre, quand sonne l'*Avenamen*[3] à tous les clochers et que le vieux Noël approche, portant l'hiver en son bissac, il faisait hardiment trois lieues, dans la neige et la nuit, suivant les garçons, ses aînés, qui, par bandes, allaient « voir maîtresse »... Et lui qui n'avait pas encore de maîtresse rustique à courtiser, lui qui ne donnait d'amour et de jalousie à personne, n'était pas le dernier pourtant à ramasser le fuseau de la fileuse maladroite qui doit racheter son bien par un baiser. Et, venue la sainte semaine, la « semaine noire », aucun des *Aguilaneufs*[4] qui vont

1. Votes ou assemblées ; fêtes de village.

2. Veillées, en patois limousin.

3. Les neuf soirs d'avant la Noël, à neuf heures, les jeunes gens des villages vont sonner les cloches. C'est ce qu'on appelle sonner l'*Avenamen*.

4. Les *Aguilaneufs* sont les quêteurs qui vont chanter la Passion et chercher des œufs, de porte en porte, le jeudi saint.

chanter la Passion aux portes des chrétiens, ne recevait de plus gros œufs et des pommes plus belles, des pommes rouges comme les joues de Janetoun...

— Qui est Janetoun? demandait François.

— C'est la *bargieire* de chez Gargalhou, donc!

Et, l'œil plissé, hochant la tête d'un air avantageux, Pierre Broussol laissait entendre que cette *bargieire* ne lui voulait point de mal. Souvent il avait « gardé » avec elle, le dimanche, vêpres dites, quand monsieur le curé de Saint-Hilaire ne le retenait plus... Janetoun! Une fille qui n'avait pas plus de quinze ans, comme les pastourelles des contes, une vraie Peau-d'Ane, que le fils du roi n'eût pas reconnue, tant elle était brune et brûlée du soleil, et malpropre, sentant l'ail et le mouton!... Mais elle avait la bouche amoureuse, le corsage dru, la jambe ronde. Pierre était son petit ami, et rien de plus pour l'heure... Ils n'avaient pas fait ensemble le grand péché...

— Pourtant, j'ai eu cent baisers d'elle...

— Des baisers de rustaude! — disait François un peu scandalisé et dégoûté.

Pierre n'insistait pas. Il trouvait son ami trop benêt pour comprendre ces choses. Il se reprochait même d'avoir parlé de Janetoun.

Avec les jours, la tristesse du petit Broussol s'en alla. Elle était d'ailleurs toute physique, et non pas un effet du sentiment et de l'imagination. Naturellement enclin à voir le beau côté et surtout l'utile côté des choses, Pierre s'aperçut qu'il avait fort à gagner aux leçons des Pères jésuites et à la compagnie de M. Barbazanges. L'intérêt seul ne gouvernait pas ses affections, mais il les fortifiait singulièrement, comme en toutes les âmes paysannes. Et, du paysan, Broussol avait le sens positif, la prévoyance et la prudence. Il avait aussi l'intelligence lucide de l'homme d'affaires, et, avec tout cela, beaucoup de bonté, de courage, de droiture et de probité. C'était exactement l'arrière-petit-fils de ces vilains dont la malice ironique égaie les fabliaux du moyen âge.

Les Pères jésuites, charmés de ce nouveau disciple, voulurent faire leur compliment à M. Barbazanges, l'approuvant fort d'avoir reçu chez lui un jeune homme qui serait l'hon-

neur du Limousin. Le bon Conseiller répondit que Pierre Broussol avait l'étoffe d'un avocat, d'un procureur, et même d'un président. Ces rares qualités d'un étranger le rendaient un peu mélancolique, lorsqu'il considérait son propre fils.

— Il est vrai — dit le recteur — que François est assez indifférent aux biens et honneurs de ce monde, et à ceux de la magistrature en particulier. Il n'a guère d'inclination que pour la musique et la poésie.

— Oui, certes : il joue du luth et de la viole, et il lit des ouvrages en vers. Il se nourrit de fadaises! — s'écria fort amèrement M. Barbazanges qui, ce jour-là, dans son rôle de père de famille, était moins astrologue que magistrat.

— N'est-ce point un peu votre faute, monsieur le conseiller?... Mais quoi! votre fils vous donne-t-il aucun sujet de mécontentement? N'est-il pas fort assidu aux classes, et fort exact à l'office, sans grande chaleur de dévotion?... Il aime la musique et la poésie... Est-ce un si grand mal?... Peut-être, s'il reconnaissait en lui la vocation religieuse, peut-être composerait-il des oratorios à ravir les anges, ou des tragédies sacrées bien supérieures aux pièces de ce pauvre M. Racine que le Port-Royal a gâté.

— J'aimerais mieux qu'il fût procureur, — dit M. Barbazanges. — Je me veux voir des petits-enfants.

— Nous sommes tous entre les mains de Dieu... Allons, monsieur le conseiller, remettez-vous... Songez que vous remportâtes un prix aux Jeux de la Vierge et que cela ne vous empêcha point d'être honnête homme.

## VI

L'hiver s'en fut, soufflant le *chalelh*[1] des *veilhades*, emportant sous sa limousine, les boudins noirs et les marrons dorés. L'aigre pipeau d'Avril éveilla ces petites nymphes montagnardes qui, de leurs urnes neigeuses, versent les flots clairs des torrents. La Corrèze enfla. L'eau remplit les caves du

1. Lampe romaine encore employée en Limousin.

collège. Au faubourg du Prat, la Solane débordée ruina quelques moulins. Les jours allongeaient. Les places revoyaient leurs promeneurs ordinaires, bourgeois en habit de moire lisse et perruque ronde, gentilshommes cérémonieux appuyés sur de hautes cannes, le nez barbouillé de tabac, militaires retraités, fiers de leurs balafres et portant la croix de Saint-Louis sur leur vieil uniforme bleu.

Vers le temps de Pâques, Pierre Broussol s'en alla chez son père, à Saint-Hilaire d'Obazine. Il ne tenait plus en place, le printemps neuf irritant les « esprits vitaux » dans son jeune sang… N'était-ce pas la saison qui ramène la bergère aux champs, avec ses ouailles, son chien, sa quenouille?… Déjà, les feux des charbonniers s'éteignent dans les clairières, laissant monter un long fil de fumée bleuâtre au-dessus des châtaigniers gris. A peine les sureaux verdissent, mais les vergers sont tout en fleur, et la tendre pointe des blés perce la dernière neige, cette « *nivejade* du coucou » qui commence de fondre quand l'oiseau fainéant commence à chanter.

Pierre, faisant son paquet, et rêvant à Janetoun, fredonnait :

Là-bas, là-bas dans un jardin,
Je fais l'amour et bois du vin.
D'une main je tiens mon verre
Et de l'autre ma bien-aimée…
J'ai passé la nuit à boire,
Ma maîtresse à mon côté…
O ma Cléri ! je fis un jour
Devant ta porte, mille tours…

Un seul regret gâtait son plaisir… Que ne pouvait-il emmener son cher François à Saint-Hilaire d'Obazine? Mais le notaire Broussol était plus infirme que jamais et, par discrétion, M. Barbazanges ne le voulut point embarrasser de François.

Les demoiselles dentellières virent reparaître Lionassou avec sa mule, et, le lendemain, elles assistèrent au départ du jeune M. Broussol. Toute la famille Barbazanges, père, mère, fils, servantes, vint à l'huis pour saluer le voyageur. Les voisins étaient aux portes. Marceline et Janou, la cuisinière, pleuraient de tendresse. Monsieur le conseiller et son épouse donnaient des marques d'émotion, et François lui-même embrassait son

camarade avec une chaleur d'amitié si grande que ces demoiselles en conçurent une espèce d'ennui jaloux...

Cette petite scène s'acheva par la retraite des Barbazanges. Le vieux Lionassou prit la mule par la bride pour la mieux guider dans la roide descente de la rue des Morts, et Pierre Broussol, le chapeau à la main, salua fort civilement les dentellières...

La croisée de la boutique était large ouverte. Les demoiselles travaillaient autour de la table. Margot Chabrillat, assise sur la murette, les jambes pendant au dehors et la jupe troussée, arrosait les pots de basilic autour d'elle, si négligemment que toute l'eau se répandait. Le temps était joli. Un soleil vaporeux dorait les ifs sombres du Puy-Saint-Clair. Des enfants, sur la rampe des fossés, perchaient comme des moineaux... Un porc vautré, noir et rose, grognait aux mouches... Au loin, le coteau de l'Espinas, brun de vignes et vert de prairies, avait des places argentées qui étaient des poiriers en fleur.

— Bon voyage! — cria Margot. — Si vous allez voir vos amours à Saint-Hilaire d'Obazine, prenez garde qu'il y a force loups dans les bois des environs, et que les plus grasses brebis sont les premières croquées.

— Voire! — dit Pierre. — Brebis grasse ou maigre chabrette, pour le loup affamé, c'est tout un... Et vous, mademoiselle l'insolente, prenez garde qu'il y a des loups ailleurs qu'aux bois d'Obazine... J'en ai vu un, l'autre matin, à Tulle même, près de la tour de Maïsse. Il était fort sauvage, encore qu'il marchât sur deux pattes et fût travesti en barricotier.

Il avait presque crié ces derniers mots en s'éloignant. La Chabrette ne fit qu'en rire.

Soudain, elle aperçut François Barbazanges qui rêvait derrière la fenêtre close, au premier étage de sa maison... Une rougeur de flamme courut de ses cheveux à son cou... Elle jeta rudement l'arrosoir et tira sa jupe sur ses chevilles.

— Eh! mesdemoiselles, — dit-elle, — il me semble que nous donnons la comédie au beau François... Il est d'humeur moins gaie que son ami et ne daignerait pas badiner avec des filles... Pourquoi regarde-t-il ainsi de notre côté?

Mademoiselle Julienne Sage, qui était la doyenne, déclara:

— C'est vrai qu'il nous regarde ! Voilà une étrange aventure... Tenons-nous coites et ne faisons semblant de rien... Ce serait un honneur pour l'atelier si l'une de nous faisait son galant du beau François et le menait doucement jusqu'au mariage... Il est riche, mais ses parents l'aiment à l'excès, et contenteraient toujours ses fantaisies. Et nous, pour médiocre que soit notre bien, nous ne faisons pas métier d'artisanes, et sortons d'aussi bonne bourgeoisie que ce fils de conseiller !

Elle parlait encore que l'on entendit s'ouvrir la fenêtre de la maison Barbazanges. François parut, appuyé au chambranle de pierre. Les grosses moulures et les quadruples colonnettes, soutenant un fronton en cintre surbaissé qui dessinait une accolade, l'entouraient d'un cadre de granit tout ciselé de fleurons, de feuillages et d'animaux. Derrière lui, on apercevait le volet intérieur à demi rabattu, le pan du rideau en crépon verdâtre. Il avait la tête inclinée et le corps penché à gauche. De très petites tresses de soie et d'or galonnaient son habit de drap noir, son ample gilet, les revers de ses manches. Le vent faible agitait mollement les plis de sa cravate de dentelle, — une cravate qu'on avait payée dix livres à mademoiselle Contrastin. — Il ne portait point la perruque, mais ses propres cheveux, longs, bouclés de mille boucles naturelles et qui, foncés dans l'ombre jusqu'au brun, prenaient au soleil l'ardente couleur et les reflets de la châtaigne mûre. Ces cheveux plus souples, plus brillants que la soie en écheveau, si doux au regard qu'on était tenté d'éprouver leur douceur par des caresses, dérobaient à demi un visage pâle et délicat. Le bistre léger des paupières avivait l'éclat des yeux, pareils, par leur bleu vif et profond, à la gentiane sauvage ; la bouche était pure et triste, le nez droit, le front sans pli. Mais ce qu'on remarquait peut-être de plus admirable en cette rare beauté, c'était un certain air de calme, de noblesse, d'ennui souverain, comme les peintres le voudraient donner à l'Amour mélancolique.

Du lieu où il se tenait, François pouvait apercevoir l'intérieur de la boutique : — l'horloge au fond, l'armoire, le christ avec son buis, les cartons pleins de manchettes, cornettes et fichus brodés, la grande table au milieu et les demoiselles dentellières.

Elles étaient huit, ce jour-là, huit filles de seize à vingt-trois ans, Margot étant la plus jeune et Julienne la plus âgée ; huit jolies créatures en simples robes de grisette unie et tablier de taffetas, bien serrées en leur « corps » de baleine, la taille droite et menue, la gorge haute, le col découvert. Des rubans relevaient leurs frisures blondes ou brunes, à la mode de Paris, car les vieilles personnes et les dames entêtées dans leur provinciale routine étaient presque seules, maintenant, à laisser pendre leurs cheveux en grappes sur les joues. Les cils des demoiselles étaient baissés ; leurs doigts tiraient l'aiguille avec des gestes menus et précis. Toutes semblaient fort attentives à l'ouvrage, et leur émoi ne se trahissait que par le soulèvement de leur fichu et l'incarnat plus vif de leurs joues.

Où donc, à qui donc allait-il cet hommage imprévu, ce regard de François Barbazanges ?... Aux cheveux cendrés de Mionnette Badefol ? Aux dents de perle de Madeleine Ravanis ? Aux mains d'Angélique Fraysse, mains royales pétries de roses et de lys ? Au cou de Françoise Cornil, blanc, gras et renflé comme un col de colombe ?... A la taille majestueuse de Louise Saint-Chamans ?... A la belle gorge de Julienne Sage, ronde, nacrée, riche, un peu trop riche même et que le fichu contenait mal ?... Chacune de ces demoiselles, persuadée que le Pâris limousin lui accordait la pomme et le prix de beauté, remerciait tout bas François Barbazanges.

Seule, la pauvre Margot, assise sur la murette parmi les basilics inondés, ressentait l'amère inquiétude d'être laide. Depuis les jours lointains où, petite fille, elle agaçait le petit garçon par le soupirail de la cuisine, elle n'avait jamais rencontré les yeux méprisants de François... Méprisants ?... C'est « ignorants » qu'il fallait dire, car les yeux de François, et son cœur, ignoraient Margot. Et qu'y avait-il de commun entre l'héritier des Barbazanges, si beau, si bien éduqué, et la misérable Chabrette ?

Elle n'était pas de race bourgeoise, comme la Ravanis et la Badefol. Pour plaire, elle n'avait pas le cou blanc de Françoise, les mains exquises d'Angélique, la chair fleurie de Julienne Sage... Sa réputation était médiocre, et médiocre sa vertu... Pierre Broussol ne mentait pas tout à l'heure... Oui, plus d'un loup, errant dans l'Enclos, avait goûté à cette chair

brune... Et, sans l'extrême difficulté de trouver une ouvrière plus habile, mademoiselle Contrastin n'eût pas souffert pareille gaupe en son atelier.

Mais pourquoi, pourquoi ce malaise singulier, ce poids sur elle, oui, le poids mystérieux d'un regard ?... Elle s'agite, se tourne, renverse la tête, cambre le torse pour s'en distraire... Et voilà que Julienne Sage, un peu dépitée, s'écrie :

— N'est-ce pas bien plaisant, mesdemoiselles? Le beau François regarde Margot !

## VII

— Non, non! ce n'est pas vrai!... Il ne me regardait pas. Il regardait la rue par où le fils Broussol doit revenir... Il regardait, bien loin, à travers les murs des maisons, son ami qui s'en va vers Saint-Hilaire-d'Obazine... Voyez, quand je me suis écriée à vos rires, et que j'ai sauté dans la boutique et fermé les carreaux, voyez s'il s'est ému le moins du monde! Il est demeuré un quart d'heure encore à rêver, puis il est rentré tranquillement dans sa chambre... Eh! mesdemoiselles, ignorez-vous que les livres, le luth et l'amitié de Pierre Broussol font toute la félicité de M. François Barbazanges? Le plus beau garçon du Limousin, à dix-sept ans, demeure plus insensible à l'amour qu'un rocher!... Sa froideur est une offense à tout notre sexe, et je souhaite, mesdemoiselles, oui, je souhaite qu'une diablesse sorte des enfers et nous venge toutes, en donnant de l'amour à cet insolent !

Ainsi parlait Margot, pourpre de colère, la voix étranglée, des pleurs dans les yeux.

— Quelle mouche te pique, Chabrette? — dit Julienne Sage avec hauteur. — Nous savons toutes que François Barbazanges n'est point digne de baiser ton museau, que tu ne veux rien de lui, que tu le hais et qu'un grand Galapian te plaît mieux que personne au monde.

Les demoiselles, qui méprisaient l'impudique Chabrette, fille du bas peuple, se pâmèrent de joie à ce discours. Margot prit les ciseaux qui pendaient à sa ceinture et considéra

mademoiselle Sage d'un fort mauvais air... Mais elle dut se maîtriser. Fronçant les sourcils, serrant les dents, elle se réfugia dans l'arrière-boutique qui était mi-obscure. Si elle pleura de dépit, personne n'en sut rien, car mademoiselle Constrastin, qui parut une heure plus tard, la trouva paisible, roulant des aunes de dentelles sur un carton bleu.

— Laissez cela, Margot, — dit la maîtresse dentellière, — j'ai tout à l'heure besoin de vous.

Elle ôta son écharpe et ses coiffes. Le célibat avait séché sa figure un peu jaune, mais elle conservait quelque agrément par un air d'innocence qui remplaçait la fraîcheur évanouie des jeunes ans. Prude sans hypocrisie, dévote sans orgueil, ayant l'âme bonne et l'humeur vive, mademoiselle Contrastin n'était pas de ces personnes qui ne peuvent pardonner leur vertu au reste de l'humanité.

La Chabrette se tenait debout, tête basse, comme un coupable devant un juge.

— Et d'abord, — murmura-t-elle, devançant la réprimande prévue, — et d'abord ce n'est point moi...

— Margot, — interrompit mademoiselle Contrastin sans écouter cette protestation, — me voici dans un embarras bien cruel. Il y va de la gloire de notre atelier, et vous seule la pouvez sauver, ma fille... Entendez-moi bien. Madame Melon du Verdier m'a fait prier tout à l'heure de me rendre en son logis. J'en reviens, de ce pas. Et savez-vous ce qu'elle veut de nous, madame du Verdier?... Elle veut trois fonds de cornette pour monsieur Étienne Baluze...

— Pour monsieur Étienne Baluze!...

— Non pour lui-même, mais pour une dame de Paris à laquelle il a des obligations... Vous riez?... Quoi?... Quelles sottes histoires vous reviennent en l'esprit?... « Ces fonds, écrit M. Baluze, doivent être fort exactement semblables à ceux que l'on fit, l'an dernier, pour madame Barbazanges. »

— Je les composai, en effet, exprès pour elle. Mais madame la conseillère, fort jalouse de ses parures, a bien recommandé qu'on en détruisît le dessin.

— Hélas! oui, fit la maîtresse dentellière avec un soupir. Pourtant monsieur Étienne Baluze a pour frère le propre parrain du beau François, et madame Barbazanges ne refusera

point d'obliger cet illustre savant, en nous prêtant ses cornettes. Nous ne les retiendrons pas longtemps...

— Alors, mademoiselle, que puis-je faire en tout ceci?

— Vous seule, Margot, vous seule pouvez copier cette dentelle, en travaillant jour et nuit. C'est aujourd'hui samedi... Le courrier part vendredi matin... Vous auriez presque une semaine...

— Il est vrai que je ne crains pas de broder à la chandelle, comme les autres filles, qui ont peur de gâter leurs yeux... Mais il n'est pas besoin d'emprunter ses cornettes à madame Barbazanges. Que je les voie un quart d'heure seulement, je me remettrai leur dessin dans la mémoire et le pourrai reproduire sans me tromper d'un seul point.

Mademoiselle Contrastin soupira d'aise.

— Voilà qui est parfait. Si les deux fonds de cornette sont achevés mercredi soir, je vous donnerai le fichu à fleurs que j'ai payé vingt-deux sous chez Levreaud; vous en ferez vos beaux dimanches... Ah! Margot, ma fille, si vous étiez plus sage, vous seriez bien vite en état de vous établir. Monsieur Baluze va mettre le point de Tulle à la mode; les dames de la Cour ne voudront porter que du réseau limousin, et ce sera une fortune pour le pays... Sans méconnaître les talents de vos compagnes, je dis qu'aucune ouvrière ne fait comme vous, Margot, le point de « picot », la « grossière » et la « respectueuse ».

La Chabrette reçut ces compliments sans sourire, plissant et déplissant son tablier.

— Si vous n'aviez pas ce mérite, vous ne seriez pas ici, Margot... car... il paraît... on dit... Enfin, vous êtes d'un mauvais exemple aux autres filles... Vos liaisons avec un certain Galapian font scandale dans tout l'Enclos... On en parle, du Trech à la Barussie!... Dieu vous pardonne vos péchés, pauvre créature! Monsieur le curé de Saint-Pierre, qui vous baptisa, me disait hier en parlant de vous : « C'est grand pitié de voir cette Marguerite, la fille à Jacquou Chabrillat. Elle ne manque pas d'esprit; elle parle avec bonne grâce, et ferait merveille derrière un comptoir de boutique, pour persuader les chalands. Si vraiment elle est habile ouvrière, il la faut retirer du désordre et sauver cette âme malheureuse qui

n'est pas corrompue tout à fait. Ce fils du barricotier qu'elle fréquente, ce Jérôme Chadebech qu'on a surnommé Galapian, la prendrait sans doute pour sa femme, et... »

— Monsieur le curé est trop bon! — dit la Chabrette, hargneuse et rembrunie tout à coup. — Si le grand Galapian me veut pour femme, je ne le veux point pour mari.

Mademoiselle Contrastin demeura toute coite d'étonnement. Les amours du Galapian et de la Chabrette avaient ému tout le quartier. Qu'un garçon abandonnât sa maîtresse, cela semblait tout simple à l'honnête dentellière... Mais qu'une fille refusât d'épouser son amant, c'était chose inexplicable et monstrueuse.

— Il faut que vous soyez folle, Chabrette! Si ce Galapian consentait à vous rendre l'honneur...

— Je n'en ai cure, — répliqua la fille, brutalement. — Un jaloux, un fainéant, un sac à vin, tout le portrait de mon papa!... Il me faudrait broder plus de trois cornettes en une semaine, et crever à l'ouvrage, pour emplir un tonneau percé... Foin du mariage!... Si monsieur le Curé de Saint-Pierre prise si fort ce sacrement, que ne s'est-il marié lui-même?... Je vous suis bien obligée, mademoiselle, mais mon sort me plaît, ma liberté me contente, et, si l'on me parle encore mariage, on ne me verra plus céans.

— Otez-vous de devant mes yeux, vilaine! — s'écria mademoiselle Contrastin, suffoquée par ce discours. — Je ne sais ce qui me retient de vous bailler un grand soufflet par la figure!... Allez! allez! le bon Dieu vous punira... Vous mourrez à l'hôpital des Repenties... Allez, pendarde! Allez, carogne!... Je vous veux mettre dehors à coups de balai.

— Ne vous échauffez pas, mademoiselle! Je m'en irai bien toute seule, — dit humblement Margot.

Elle regrettait de désobliger une patronne qui lui avait marqué de la bonté... Mademoiselle Contrastin fit quelques tours par la chambre en poussant des « oh! » et des « ah! ». Puis soudain :

— Courez chez vous; lavez-vous le visage et les mains; mettez un habit net, et présentez-vous de ma part, chez madame Barbazanges... Elle ne sort point, le samedi... Ayez bonne façon, surtout. Soyez civile... Et considérez

bien les petits rinceaux de la bordure... Si vous abîmez l'ouvrage, je vous chasse incontinent.

## VIII

Le faubourg de l'Enclos, circonscrit entre le Puy-Saint-Clair, la Corrèze et la Solane, composa longtemps, à lui seul, la véritable cité de Tulle. En 1346, quand les Anglais approchèrent, en 1585, quand parurent le vicomte de Turenne et ses protestants, le flot populaire abandonna les faubourgs extérieurs, le Trech, l'Alverge, la Barrière. Il reflua vers le cœur primitif de la ville, qui contint neuf mille habitants entre ses antiques murailles, ses « maisons fortes » et ses tours.

Depuis ces temps héroïques, l'Enclos a peu changé. Le héros anonyme du dernier siège, le mystérieux capitaine Jehan, reconnaîtrait encore aujourd'hui ces lieux où rien, pas même une inscription, ne perpétue sa mémoire... Mais il se consolerait de l'ingratitude des Tullistes, en revoyant, dans chaque rue, sur chaque pierre, le passé vivant et presque intact.

Mieux encore, le bon historien Baluze y retrouverait sa chère patrie du XVIIe siècle. On l'imagine aisément, avec son manteau, son rabat, sa perruque, montant les rues en escaliers de l'Enclos... Un soleil blanc frappe les murs peints à la chaux, les façades ocreuses ou grises, les toits superposés, bruns ou bleus, où rougissent çà et là des tuiles neuves, les grandes lucarnes béantes, qui découpent leur auvent circonflexe sur un ciel déjà méridional... Quelques maisons, très anciennes, montrent les poutres croisées de leur charpente, dans la maçonnerie des étages supérieurs ; d'autres, vers la Solane, se bombent, toutes ventrues, avançant des galeries murées et percées de meurtrières pour la défense... Les grosses portes de chêne, à moulures, ornées de têtes de clous et d'un marteau, s'ouvrent sous des porches en granit couronnés par un écusson. Les fines colonnettes de la Renaissance supportent des chapiteaux de grès, aux angles amortis,

aux sculptures informes. Les ruisseaux empestés suintent de marche en marche, s'étalent sur les paliers, parmi les cailloux de Corrèze... Une population bruyante, guenilleuse et vermineuse, vit dehors, sans pudeur... Les filles des bouges et les ménagères, les enfants et les bêtes, grouillent ensemble, cherchent ensemble la chaleur du rayon de midi ou la raie d'ombre que tracent, en été, les balcons festonnés de vignes... Des moutons crasseux, des ânes cendrés, au poil lisse, broutent l'herbe, entre les pavés... Des cloches innombrables sonnent... Partout, la verdure jaillit, libre et vivace. Les griffes des figuiers disjoignent les débris croulants des anciennes tours. Le lierre étend, sous ses feuilles en fer forgé, ses racines velues, ramifiées comme un faisceau veineux. Plus bas, foisonnent les ronciers noirs, et le peuple triste des orties.

La plus louche, la plus sinistre rue de l'Enclos est celle qui descend de la place de la Bride à la Grand'Place, de l'église Saint-Pierre à l'église Saint-Julien. Cet escalier tortueux et rompu, ce couloir verdâtre, humide et frais, d'une couleur tout espagnole, a reçu bien des noms au cours des siècles : Rue du Fort-Saint-Pierre, rue de la Tour-aux-Prêtres, rue de la Tour-de-Maïsse. Les gens de Tulle, aujourd'hui comme autrefois, le désignent simplement par le nombre de ses marches, et l'appellent encore les « Quatre-Vingts ».

Margot la Chabrette habitait, aux Quatre-Vingts, un logement composé de deux galetas, dans les combles d'un ancien hôtel noble, tout délabré par les siècles, et que se partageaient sept ou huit familles d'artisans. L'escalier à vis, tout obscur, était si roide que M. Chabrillat y montait avec peine les soirs de saoulerie et n'osait jamais redescendre avant que d'avoir cuvé tout son vin.

Margot, en sortant de la boutique, avait oublié déjà les menaces de mademoiselle Contrastin. « Carogne, pendarde, gourgandine... », ces mots et d'autres plus grossiers étaient les gentillesses ordinaires qu'elle recevait de ses compagnes, de ses voisins, de son père et de ses amants. A la longue, ces expressions désobligeantes avaient perdu leur pointe et presque tout leur sens. Elles n'étonnaient plus la sereine phi-

losophie de la Chabrette, — pourvu que M. Chabrillat n'y joignît pas des coups de bâton.

« Si je le trouve au gîte, par malheur, il ne croira point cette histoire de cornettes... Il me fera cent questions, et ne manquera pas d'envoyer au diable, une fois de plus, moi, ma pauvre défunte mère et le bienheureux saint Clair !... »

Elle s'ébahissait que M. Chabrillat poursuivît d'une étrange haine le patron et protecteur de Tulle... « Est-il bien possible, — pensait-elle, — qu'aucun saint du paradis se soit jamais soucié des Chabrillat ? Quel mal saint Clair nous a-t-il fait dont mon papa le croie punir par des blasphèmes ? »

Elle ignorait les raisons de cette sacrilège rancune et l'influence qu'avait eue la fête de saint Clair sur sa propre destinée. Ces raisons, cette influence, M. le curé de Saint-Pierre et M. Rabanide, trésorier du roi, étaient presque seuls à les connaître.

Car c'était par une nuit de la Saint-Clair, après la procession et la foire, c'était par un doux minuit du 1er juin, que Jacquou Chabrillat, naguère, avait mené hors des remparts certaine cuisinière de M. Rabanide. Cette Marioun, encore sage à vingt ans passés, avait le visage rond, les yeux plus vifs que des chandelles, une grande bouche qui riait toujours, et quelques écus dans un bas de laine. Son maître la voulait marier à un brave garçon. Mais Jacquou Chabrillat, fainéant, ivrogne, déjà sur l'âge, vraie figure de Maugrabin, possédait la plus flatteuse langue et la plus hardie. Ne sachant *a* ni *b*, il parlait de l'amour et de ses plaisirs comme M. Mascaron du paradis, d'une si forte et touchante façon qu'il enlevait l'âme. Le couple s'attarda dans un vignoble, sur les pentes du Riou-Bel. La lune était ronde et rouge entre les ceps ; la fleur du pampre enivrait l'ombre amoureuse... Jacquou parlait, Marioun soupira, — et de leur furtif baiser naquit Margot la Chabrette.

On peut dire que le malheur de cette fille précéda sa naissance même. La Marioun, honteuse de sa taille élargie et de son *devantau* [1] trop court, se mit aux mains d'une femme du Pré-Gautier qui lui fit boire force tisanes. Mais le Chabrillat,

1. Tablier.

qui craignait le travail honnête, était si bon ouvrier d'amour qu'aucunes boissons ou manœuvres ne purent détruire l'ouvrage qu'il avait fait. Marioun en pleurs déclara sa grossesse au greffe du tribunal. Alors intervint le sage curé de Saint-Pierre. Il avait dîné souventes fois chez M. Rabanide et goûté la merveilleuse cuisine de Marioun. Le souvenir de ces voluptés innocentes et le sentiment du devoir pastoral lui donnèrent un extrême désir de sauver la pauvre créature. Il fit querir Jacquou, et, d'accord avec les Rabanide, il lui promit quarante écus pour le jour du mariage s'il voulait rendre l'honneur à Marioun. Cette promesse attendrit le mécréant, ému déjà par le vin de Laguenne. On fit la noce, et les nouveaux époux s'établirent dans un galetas des Quatre-Vingts.

L'enfant naquit en ce beau séjour, sur un lit rompu, aux lueurs d'un *chalelh* de fer. Le ronflement de l'ivrogne, le sabbat des matous sur les *cornades* du toit, l'aigre musique des girouettes couvrirent son premier cri. Cette même sorcière du Pré-Gautier, qui ne l'avait pu détruire, la reçut dans son tablier sale. Jamais on ne vit si triste petit corps... Trois jours après, la fièvre mena Marioun en terre, Le veuf pleura des larmes de vin chez tous les cabaretiers, puis il se rappela le proverbe :

*L'home qu'a sa femme morta*
*A cent escus à la porta.*

La liberté reconquise valait bien cent écus. Jacquou mit sa petite fille chez Lionardote Chadebech, la barricotière, qui gardait une chèvre dans son hangar. Puis il reprit sa belle vie de gueux, faisant çà et là des corvées de manœuvre et buvant les sous de son salaire avec les cavaliers de la garnison.

Margot vécut, — la crasse et l'ordure n'ayant jamais tué personne en Limousin. — Elle grandit, dans la cour puante, entre les murs lépreux, au bruit des marteaux sur les futailles, tout imprégnée d'odeur caprine, sèche, ardente et vive comme un chevreau noir. Lionardote l'éleva parmi ses cinq garçons, les plus malfaisants du monde, toute la marmaille mangeant au même plat et couchant dans le même lit. En cette intime compagnie des petits barricotiers, Margot apprit bien vite tous les secrets de la nature. Elle fit le mal, pauvre fille,

avant de connaître l'existence du mal, et cessa d'être pure sans cesser d'être innocente.

Cependant, le curé de Saint-Pierre n'avait pas oublié la malheureuse Marioun. Il s'émut de voir l'enfant quasi abandonnée par Jacquou Chabrillat, errant dans les ruelles avec les « droles » du barricotier, mal lavée, mal mouchée, les pieds nus, le cotillon troué, le bonnet de travers sur l'effroyable broussaille de la chevelure. Par ses soins, la petite fille fut confiée aux Dames Ursulines, qui lui enseignèrent la lecture, la couture, un peu d'écriture, des cantiques, quelques fables et le catéchisme. Margot apprit tout ce qu'on voulut, hormis la pudeur dont elle n'eut jamais que l'apparence, car, avec une habileté merveilleuse à tous les ouvrages, un parler charmant, un esprit singulier, elle avait l'âme aussi peu chrétienne qu'une faunesse des bois.

La première communion faite, les Ursulines l'envoyèrent chez mademoiselle Contrastin pour y broder le point de Tulle. Mais les exemples de M. Chabrillat, la passion de Galapian le barricotier, la première effervescence de jeunesse, anéantirent bientôt les germes de vertu que la grâce sacramentelle avait pu laisser au cœur de l'enfant. Elle perdit toute retenue, — elle perdit même son nom : et Marguerite devint Margot, puis, tout crûment la « Chabrette », comme l'animal de caprice et de luxure dont elle avait sucé le lait.

## IX

Ce jour-là, par bonheur, le galetas était vide, Margot tira le verrou sur elle et quitta ses vieux vêtements. En jupon court, en chemisette, elle se lava et se parfuma avec un débris de savon à la rose, hommage de l'amoureux barricotier. Un petit miroir reflétait des fragments de sa personne : des cheveux bohémiens, crépus et doux, des yeux bruns striés d'or, sous des cils plus sombres… la ligne un peu camuse du nez, le sourire sensuel, l'épaule maigrelette, les seins dorés comme des citrons… Maintenant, la Chabrette était une fille très convenable, en robe de futaine grenat, fichu d'indienne

ramagé, et petite cornette bien propre. Elle semblait presque une demoiselle suivante de bonne maison.

Elle plaça le miroir à mi-hauteur du mur, s'éloigna et se plia en révérences, comme répétant le menuet. Avec un sourire de cérémonie, elle figurait son entrée dans le salon de madame Barbazanges et cherchait en son âme un compliment respectueux. Mais elle n'apercevait dans la glace que des parties de son tablier et de son jupon. Dépitée, elle sortit, donna un tour de clef à la porte, et descendit l'escalier en sautant. Sa joie légère la portait comme une aile...

— Holà !... que me voulez-vous ?...

Sur la dernière marche, quelqu'un se dressa, tel un diable hors d'une trappe, barrant le passage de sès bras étendus. La Chabrette tomba en plein sur l'estomac de ce personnage.

— Toi, imbécile ! — reprit-elle en reconnaissant le barricotier. — Que fais-tu là ? Il est de trop bonne heure pour être saoul... Au large !... Au large !... La Contrastin m'attend... Je suis pressée...

— La Contrastin !... C'est pour broder le réseau chez la Contrastin que tu as mis ta robe des dimanches et de l'odeur sur ta peau ?... Je t'ai vue descendre les Quatre-Vingts, tout à l'heure, comme si tu avais eu le feu à tes cotillons. Ça n'est point naturel... Ça ne me convient point. Remonte, et plus vite que ça !...

— Et s'il ne me plaît point, à moi, de remonter ! Va-t'en, vilaine face ! va-t'en, rousseau ! va-t'en, *bobaou*[1] !... Tu me veux maltraiter, maintenant !... Tu me casses les poignets !... Au secours, bonnes gens !... On me tue !... On me viole !... Accourez !... A l'aide !... A la garde ! Au feu !...

Les cris suraigus de la Chabrette intimidèrent le Galapian : il lâcha prise. Déjà Margot était dehors.

Les grands auvents de tuile creuse, découpant un morceau de ciel d'un bleu cru, laissaient filtrer un rayon oblique sur les façades armoriées, sur les fenêtres à croisillons, sur les balcons couverts où pendaient des linges éclatants et des loques multicolores. Quelques vieilles, attirées par le bruit, invectivèrent contre les amants.

1. Monstre.

Le garçon dit, tout honteux :

— Es-tu sotte, de brailler comme ça, Chabrette ! Je ne te faisais point de mal... Et puis... quand même... Si tu vas avec d'autres... des messieurs... j'ai-t-y point le droit d'être jaloux ?

— Jaloux !

Margot regarda le Galapian.

Roux comme un écureuil, le front bas, les sourcils gros, les yeux un peu égarés, il n'était pas joli, joli, mais il pouvait être terrible. M. Duhamel, le sculpteur, l'avait fait venir en son atelier, pour y représenter au vif saint Jean-Baptiste ; et dans les salons, devant les dames de Tulle, l'artiste ne se pouvait tenir de vanter les proportions admirables du gueux. Car Jérôme Chadebech, laid de visage, avait les jambes longues, les reins étroits, les épaules larges, la poitrine musculeuse, d'un blanc laiteux sous le hâle du cou.

Des femmes, artisanes et petites bourgeoises, avaient aimé ce brutal, disait-on. Il vivait d'elles et de leur folie, les méprisant toutes, n'aimant que lui-même et Margot. Naguère, ils avaient teté la même chèvre ; ils avaient couché sur la même paillasse et roulé par tous les coins de l'Enclos. Et, dans cette passion du barricotier pour la dentellière, il y avait comme une habitude d'enfance, une fraternité bizarre, un lien plus strict que le plaisir.

Il l'aimait, et son amour n'allait pas sans jalousie. La Chabrette demeurait indifférente aux triomphes du Galapian, et le Galapian souffrait parfois que la Chabrette eût des bontés pour tel ou tel gueux comme lui. Mais il ne pouvait se représenter Margot dans les bras d'un « monsieur ». La gent bourgeoise et gentillâtre, qui porte perruque, épée, dentelles, bas de soie et linge fin, excitait ses fureurs étranges, qu'il manifestait par des cris, des jurements, des coups de poing sur les meubles, et des menaces de tout massacrer

Quelle femme se ferait scrupule de mentir au jaloux qui la gêne ? Un instinct de prudence retint le nom de Barbazanges sur les lèvres de Margot. Prenant avec grâce le bras de Jérôme, elle déplora la sottise du barricotier... Elle n'allait pas chez un « monsieur », non certes, mais chez une dame... oui... chez madame du Verdier... pour y chercher des den-

telles à raccommoder et à blanchir... C'était l'affaire d'un instant, d'une petite heure... Et, puisqu'elle avait cette chance d'être libre plus tôt que de coutume, ne pourrait-elle rejoindre son cher Galapian au bord de la Corrèze, près de la Porte-de-Fer?

Ces paroles, un souris fort éloquent, un regard de côté, entre les paupières brunes, enflammèrent le Galapian de tous les feux de l'amour. Il rêva d'un petit cabaret de l'Alverge où quelquefois il avait fait la débauche avec ses amis et sa maîtresse. Il rêva poisson de Corrèze, vin d'Allassac, baisers gourmands, chansons gaillardes, et belle nuit blanche dans la soupente qu'il occupait au-dessus du hangar paternel. Alors, tout miel et tout sucre, il s'excusa de sa brutalité, baisa la bouche de Margot, et s'en fut, joyeux, vers la rivière, où, jusqu'à la nuit close, il devait se morfondre d'impatience et cracher dans l'eau pour faire des ronds.

## X

— Votre servante, madame Marceline... Je viens de la part de mademoiselle Contrastin, et je voudrais voir madame Barbazanges.

L'ancienne berceuse de François écarquilla les yeux.

— C'est toi, drôlesse!... Que te voilà propre aujourd'hui! Je ne te reconnaissais point... Entre!... Monte l'escalier, doucement... plus doucement... Madame a de la compagnie et toute la maison fait silence quand monsieur l'abbé de Lagarde et monsieur Peschadour sont au salon... Ils parlent si bien, ces messieurs! On dirait qu'ils prêchent. Là... là... boute-toi dans le couloir, sur l'escabeau. Je te conduirai chez madame quand le beau monde sera parti.

Margot resta seule sur le palier du premier étage, qui se prolongeait à droite et à gauche en un couloir mi-obscur. Un jour terne éclairait les marches de pierre émoussées, la grosse rampe de chêne luisant, la porte du salon peinte en gris pâle, Plus loin, dans la pénombre, des lignes de lumière, au ras du carreau, décelaient d'autres portes invisibles. Des voix s'éle-

vaient, des rires, l'accord indistinct d'un luth. Une horloge battait, avec des pulsations lentes, lourdes, rythmiques comme le cœur même de la vieille maison.

Ce jour crépusculaire, ces bruits vagues, le mystère des portes closes émurent l'irrespectueuse Chabrette, et, telle une dévote à l'église, elle demeura bien sage sur son escabeau. Elle songeait que M. François était au salon, séparé d'elle par la muraille ; qu'elle pourrait entendre sa voix et même l'apercevoir tout à l'heure, quand le beau monde s'en irait... Cette pensée lui donnait de la peur et du plaisir, une angoisse délicieuse qu'elle ne comprenait point, car, n'ayant jamais lu de roman, ni fréquenté les compagnies, la pauvre fille ne raffinait pas sur le tendre et croyait que tout l'amour tient entre deux draps.

L'amour!... Elle n'y voyait qu'un jeu simple et agréable, auquel on associe volontiers les Galapians, mais non point des créatures supérieures et quasi sacrées comme M. François Barbazanges... Approcher ce jeune homme, respirer l'air qu'il respirait, effleurer par mégarde son vêtement, Margot, dans ses vœux les plus insensés, ne souhaitait pas autre chose.

Cependant, derrière la porte grise, le murmure des conversations s'apaisait. Un homme parlait maintenant, seul, à voix ronflante et gémissante, qui parfois s'élançait en soupirs. Ce personnage tenait des discours singuliers, mêlés de prose et de vers, qu'il semblait lire en un livre et non point imaginer de son chef. Les noms de « Délie » et d' « Alcimède » revenaient sans cesse en ces discours, où il était beaucoup parlé de Vénus et de Diane, du flambeau de l'amour, des lys et des roses, de la lune et du soleil, de « chastes feux » allumés par des « yeux inhumains » et même de « tigresses d'Hyrcanie ».

La Chabrette tomba dans une rêverie profonde en écoutant ces propos.

« Quoi ! — pensa-t-elle, — ne me semble-t-il point reconnaître l'accent de monsieur l'abbé de Lagarde, dont le frère est drapier, rue de la Barrière ? Il est d'Église et il ose parler d'amour ! »

Elle quitta son coin et mit un œil au trou de la serrure. Alors elle vit le salon de madame Barbazanges, et les fenêtres en face d'elle, et les rideaux de crépon vert qu'elle avait si

souvent contemplés du dehors. La fleur de la bourgeoisie tulliste était là : le sombre M. Peschadour, les Saint-Priest, les Rabanide et les dames assises en cercle, à contre-jour, avec leurs jupes étalées, leurs pretintailles et leurs falbalas, leurs hautes coiffes de gaze à triple ruche, montées sur fil d'archal. L'une agitait un éventail mignon ; l'autre croquait des pastilles ; celle-ci caressait un petit chien ; celle-là buvait une citronnade, et le domestique Jeantou, travesti en laquais pour la circonstance, lui présentait le plateau. Il y avait là quantité de pecques et de pimbèches ; des coquettes plus ressemblantes à la comtesse d'Escarbagnas qu'à Célimène, et moins de Léandres que de Trissotins, — figures, discours et façons de province... Mais la Chabrette, éblouie, se crut transportée à Versailles, dans le cabinet du Roi. Elle chercha du regard le beau Barbazanges et fut bien marrie de ne le point découvrir. En revanche, elle aperçut M. de Lagarde, fort clairement, et ne perdit rien de ses gestes ni de ses paroles.

Ce fameux abbé, grand voyageur, bel esprit, aussi peu clerc que possible, faisait une lecture de ses lettres à madame de La Calprenède.

A vrai dire, ces lettres n'avaient pas le charme de la nouveauté. Tout le monde, à Tulle, connaissait l'histoire de cette « Délie », qui entretenait un commerce épistolaire avec le plus fameux pédant du Limousin. Leur flamme était toute pure, ne consumant guère que l'imagination. Madame de La Calprenède, en ses jeunes ans, avait brûlé de feux plus sensibles, accordant fort bien la galanterie avec la préciosité. Elle était née de Nonancourt. Folle de romans, tout occupée de vivre ceux qu'elle aurait voulu écrire, tenant, dans un monde assez médiocre, le personnage tragi-comique de la femme persécutée, elle s'était mariée trois fois — par amour ! — et ses trois maris l'avaient également déçue, avant que de la laisser veuve. C'est alors qu'elle avait souhaité connaître La Calprenède, le plus fécond romancier du siècle, auteur d'ouvrages en quatorze volumes et d'une *Cléopâtre* qui ne finissait pas de paraître depuis dix ans... Notre vieille beauté se dévoua pour l'honneur des lettres françaises... Elle épousa La Calprenède, sous l'expresse condition qu'il finirait la *Cléopâtre*, comme elle fit marquer dans le contrat. Leur hymen ne fut pas heu-

reux. Séparée, puis veuve, — à jamais veuve, — et plus romanesque que jamais, la dame se consola du rôti par la fumée, et de ses quatre maris par son chaste serviteur Lagarde, ayant compris cette parole profonde de M. Pascal que « parler d'amour, c'est faire l'amour ».

La passion de l'abbé pour sa « Délie » était donc chose avérée, honnête et convenable aux mœurs du temps. Une Chabrette seule, une misérable artisane pouvait s'en ébahir, comme elle ne manqua point de le faire.

*Je ne puis vous dire, aimable* Délie, *que vous m'avez laissé tout seul à Paris, puisque vous n'y avez laissé que la moitié d'*Alcimède. *Il est bien extraordinaire d'être ainsi séparé de soi-même et je suis fort étonné de me trouver par ici tout entier et d'avoir le cœur à deux ou trois journées du corps...*

*Sans mentir, je ne fus si surpris de ma vie.*
*Comme un triste captif, mon cœur vous a suivie*
*Et les esclaves enchaînés*
*Par de fiers conquérants en triomphe menés,*
*Étaient une fidèle image*
*Du cœur qui vous suivait durant votre voyage.*

*Mais divine* Délie, *que cette moitié d'*Alcimède *que vous avez laissée à Paris est en un déplorable état! Il est certain que si je pouvais, par quelque apparition, me montrer à vous aussi désolé que je suis, je vous toucherais de pitié. Mon chagrin est plus fort que ma raison. Il y a des instants où toutes mes pensées vont au désespoir, et quelquefois je me trouve si faible et si languissant que je me sens défaillir et que je ploye sous le mal que l'absence me fait.*

Parlant ainsi, l'abbé tirait des soupirs de ses talons, se tambourinait l'estomac, branlait la tête jusqu'à compromettre le bel arrangement de sa perruque, et, se haussant sur la pointe du pied, à chaque fin de vers, semblait prêt à s'élancer vers « Délie ». Margot crut fermement que le chagrin lui avait dérangé l'esprit. Elle s'attendrissait sur ce pauvre homme qui avouait ainsi son extravagance... Mais, un murmure flatteur s'étant élevé, le triste Alcimède, d'un visage riant et d'un port tranquille, fit la révérence aux dames, mit ses papiers en sa poche et s'assit dans un fauteuil. Le petit valet lui offrit une citronnade, et il parut à Margot qu'Alcimède avait oublié Délie... Cependant madame du Verdier, qui était

grosse pour la première fois et fort mélancolique, porta son mouchoir à ses yeux et déclara que ces lettres à madame de La Calprenède ne se pouvaient ouïr sans larmes.

— Vraiment, — dit-elle, — si monsieur mon mari m'écrivait en ce style, je ne résisterais point à ma tendresse, et je prendrais incontinent le coche de Paris.

— Vous rêvez, ma mie Perrine! — s'écria madame Barbazanges. — Après dix ans de mariage, cet excès de passion ne se peut concevoir... Allez! votre époux est fort bien près de monsieur Baluze, et il reviendra à l'automne pour votre accouchement.

— Certes, — dit M. Peschadour, — l'amour conjugal n'a point, en son langage, ces tours ingénieux, ces brûlantes pointes que nous remarquons dans les lettres des amants. Mais madame, vos beaux yeux sont les pierres d'aimant et les astres polaires vers qui se tournent, comme fait l'aiguille de la boussole, toutes les pensées de M. du Verdier.

Ce compliment ramena le sourire sur les lèvres de madame Perrine, et toute la compagnie se prit à discourir sur l'amour. La Chabrette, cependant, se remettait en mémoire les bruits qui couraient la ville à propos de M. du Verdier. L'aimable avocat n'était point un méchant époux; mais, sur le point d'obtenir un héritier, il se divertissait à Paris dans la maison de son oncle Baluze, où fréquentaient beaucoup de dames et demoiselles...

« Voilà d'honnêtes gens qui ont un grand souci de l'amour, — pensa la dentellière. — Nous autres, personnes du commun, le faisons sans en parler et de tels discours nous semblent folie, sinon indécence et gaillardise... Pourquoi tant de phrases, lorsqu'un mot suffit?... N'est-il point vilain réunir tant d'hommes graves et de dames vertueuses pour les entretenir de... Ah! fi donc!... Le Galapian et moi, qui ne nous piquons pas de délicatesse, allons au plus court, quand nous sommes ensemble... Mais peut-être les amants du beau monde ont-ils l'âme autrement construite que nous, puisqu'ils peuvent tant parler, tant gémir, tant souffrir, et faire tant d'embarras pour une chose si simple que de se mettre ou ne se pas mettre ensemble au lit?... Je serais pourtant bien curieuse de savoir ce qu'en pense monsieur François, et si le mépris

qu'il fait des femmes ne vient pas de la crainte d'être brûlé, percé, déchiré et presque assassiné par une carogne de Délie!... Mais quelle femme le voudrait persécuter et le réduire à cette extravagance de demander « un fer et du poison ».

M. de Lagarde, ayant bu deux verres de citronnade et croqué quelques « cheveux d'anges », se plaça derechef au milieu du salon. Cette fois, l'ennui vainquit la curiosité de la Chabrette. Renonçant à pénétrer l'étrange caractère d' « Alcimède », elle se remit sur son escabeau. Après un quart d'heure, les pieds lui fourmillèrent. Elle bâilla, tourna ses pouces et compta jusqu'à cent pour se divertir. Le jour déclinait. Le logis semblait vide... Le son du luth mourait dans l'épaisseur des murs. Margot fit quelques pas de ce côté, pour mieux l'entendre, puis quelques pas encore, et, suivant le couloir qui formait un coude, elle se trouva devant une porte mal jointe. Les échos du salon n'arrivaient pas jusqu'en ce lieu fort retiré, où s'ouvrait peut-être l'appartement particulier de madame Barbazanges. L'onde musicale s'élargissait dans le silence sonore, dans l'ombre émue qui frémissait... L'invisible musicien jouait pour lui-même, au gré de son caprice nonchalant; il jouait des airs au rythme lent, régulier, grave, d'allure naïve et majestueuse, et beaucoup plus anciens que la musique de M. Lulli; des airs à danser, chaconnes, pavanes et sarabandes, qui sans doute avaient charmé la vieille cour, au temps du premier cardinal, au temps de Buckingham et de la reine Anne... Et soudain une voix, mariée au luth, chanta, lointaine et pure, comme en songe, la chanson de Louis XIII :

Belle qui tiens ma vie...

La Chabrette ne bougeait plus. Collée à la muraille, les yeux fermés, le sang au cœur, plus pâle que sa chemisette, elle buvait, de ses lèvres ouvertes, ce philtre de l'harmonie qui semblait descendre en elle avec l'air qu'elle respirait. La maison étrangère, le couloir sombre, un rayon qui traversait la serrure, elle ne voyait plus rien... Rien n'existait plus qu'un nuage indistinct autour d'elle, et la voix, la voix triste et suave portée sur les frissons du luth.

Et longtemps, elle demeura dans cette extase, et le chan-

teur et l'instrument se taisaient depuis longtemps déjà, qu'elle croyait les entendre encore. A la fin, son trouble dissipé, elle s'étonna du silence. Le trou de la serrure brillait, dans le crépuscule, tel un œil d'or. Nouvelle Psyché, Margot voulut connaître le musicien mystérieux. Mais la porte céda sous sa main, s'ouvrit en dedans, sans le moindre bruit, comme une porte fée, et, tremblante sur le seuil, la Chabrette vit ce qu'elle désirait voir.

C'était une vaste chambre, en façon de bibliothèque, boisée de chêne et garnie d'armoires où, derrière un grillage léger, des livres à reliure fauve s'entassaient jusqu'au lambris. Sur un dressoir, il y avait une sphère, avec un axe et des méridiens de cuivre; et sur les tables, sur les fauteuils, sur le carreau, quantité d'instruments de musique, des plus beaux et des plus rares, violes d'Italie et guitares d'Espagne, théorbes et mandores, luths et hautbois. Deux rideaux de ras pourpre, bordés d'un galon éteint, tombaient droit sur la fenêtre et masquaient l'ardente lueur du ciel occidental, sauf un grand rayon aigu qui traversait la chambre obscure, comme une flèche échappée à l'arc d'Amour, et dardait son extrême pointe sur le corsage de Margot. Ce beau rayon, tout vibrant d'atomes dorés, vivant d'une vie magique, rencontrait au passage la tête appesantie de François Barbazanges. Le jeune homme dormait, le front sur son bras, et le bras sur son luth. Le flot de ses cheveux, croulant tout d'un côté, couvrait la tablette de cèdre et d'écaille. Ses cils battaient, chatouillés par le rayon. Sa bouche souriait, si jeune, si pure qu'elle semblait vierge du baiser. Une molle dentelle voilait à demi ses mains nerveuses et nobles, où bleuissait une veine comme un filet d'azur pâle dans un blanc pétale de fleur... Supposez, au rebours des contes, qu'une pauvre fille, bûcheronne ou bohémienne, rencontre le Prince Charmant endormi dans la forêt: non moins surprise, non moins émue, Margot regardait François, et si, de loin, elle l'avait trouvé admirable, il lui paraissait plus admirable encore à voir de près.

A la fin, le jeune homme s'agita dans son sommeil, balbutia un mot inintelligible, et la curieuse Chabrette recula dans le corridor. Qu'allait penser d'elle M. Barbazanges,

s'il s'éveillait tout à coup? Ne la prendrait-il point pour une voleuse?... Ainsi la prudence tirait Margot en arrière et la volupté de la contemplation la ramenait en avant.

Les portes du salon étant poussées à grand fracas, Margot regagna tout doucement son escabeau. La compagnie prit congé de madame Barbazanges. La vieille Marceline ne tarda point à la venir chercher, pour la mener vers madame la conseillère... Sa requête fut bien reçue, et elle put examiner les cornettes tout à loisir. Complimentée sur son adresse par madame Barbazanges, régalée à la cuisine d'un *tourtou* beurré et d'un verre de vin blanc, la dentellière s'en alla plus triste à la fois et plus heureuse qu'elle n'avait jamais été.

Mais, ce soir-là, le Galapian soupa tout seul dans le cabaret de l'Alverge. Au risque d'être battue, Margot ne le rejoignit point. Couchée sur son grabat, dès l'*Angelus*, elle pleura jusqu'à l'aube. Et pressentant les délicatesses inconnues et les mystères du véritable amour, elle ne trouva plus Alcimède si ridicule d'avoir le cœur à cent lieues du corps...

MARCELLE TINAYRE

(*A suivre.*)

# MADAME DE STAËL

ET

# LE DUC DE ROVIGO[1]

A la réception de la lettre de Savary, madame de Staël se vit rejetée brusquement en exil, sans résistance possible. Prendre le chemin de l'Amérique dans les vingt-quatre heures lui parut au-dessus de ses forces ; d'ailleurs, les moyens de passage étaient incertains. Elle se décida à regagner la Suisse. Pour son livre, elle voulait espérer encore ; en obéissant sans attendre, sans mot dire, peut-être allait-elle le sauver, et elle désirait se trouver à portée de le recueillir, s'il échappait à ses geôliers. Elle se disait que le ministre, satisfait d'avoir censuré les censeurs de Portalis, finirait par lever les scellés apposés sur les presses de Mame et soumettrait, aux termes mêmes du rigoureux décret, l'*Allemagne* à un nouvel examen. Toutefois, n'avait-elle pas dans ce cas à craindre des mutilations nouvelles ou, ce qui était pire, des interpolations ? Il lui fallait, à tout prix, avant de s'éloigner, se rendre favorables les trois critiques d'État au service de la police, Lemontey, Lacretelle, Esménard. Les deux premiers se trouvaient, de longue date, ses amis ou ses obligés. Le troisième, lettré vani-

1. Voir la *Revue* du 1er décembre.

teux et besogneux, passait pour un poète, à cause de sa composition didactique en quatre chants sur la *Navigation* et, grâce à son patron, allait entrer à l'Institut. Schlegel fut dépêché à Paris, avec mission de se faire présenter par madame Récamier à Lemontey, et d'amadouer, de concert avec celui-ci, ce redoutable personnage. Esménard se laissa aborder, fit de vagues promesses et apporta des renseignements non moins vagues sur les intentions du grand maître de l'esprit public. En fin de compte, il jugea que ses démarches en faveur de madame de Staël ne nuiraient qu'à lui-même; il se déroba prudemment au moment décisif. Il parut même complice de ce que les contemporains ont appelé une « œuvre de vandale[1] ».

Dès qu'on sut madame de Staël à distance, en fuite, cette œuvre s'accomplit. Toujours armé de ces « circonstances particulières » dont se masquait le bon plaisir impérial, le duc de Rovigo s'empara des fonctions d'exécuteur réservées légalement à Portalis et exerça tout entier son droit, non défini, de suppression. Le 11 octobre, l'inspecteur de police Pâques, escorté de quatre-vingts agents ou ouvriers, envahit l'imprimerie Mame, fit rompre devant lui les formes et détruire sous le pilon les bonnes feuilles de l'*Allemagne*. Cette opération dura quatre jours. Le carton obtenu par la mise en pâte du papier fut estimé vingt louis; on abandonna la somme, à titre d'indemnité, au libraire Nicolle, dont les avances, trente mille francs, dit-on, se trouvèrent entièrement perdues.

Une autre chasse commença ensuite, celle des exemplaires déposés à la direction de l'imprimerie ou distribués par l'auteur à la veille de la publication. Portalis fut obligé de restituer le sien. L'avocat Roux-Laborie dut livrer celui dont il s'était servi pour faire une lecture dans un salon mal pensant. Roux-Laborie, ami des frères Bertin, avait jadis conspiré avec eux; toujours suspects, ces hommes pouvaient conspirer encore. Aussi Napoléon, le 14 octobre, les suppose en correspondance avec l'Angleterre, les qualifie « ennemis de l'État et à la solde de l'Étranger ». Cette accusation précède de peu son jugement définitif sur l'*Allemagne* et son

1. Madame de Chastenay, *Mémoires*, II, 445.

auteur, qu'il condamne ensemble à l'oubli : « Il ne faut plus parler de cet ouvrage ni de cette misérable femme... » En février 1811, il allait mettre en interdit à Hambourg les chefs-d'œuvre dont madame de Staël avait voulu inculquer l'admiration aux Français. Enfin, sur l'avis d'Esménard, Savary devait placer dans la même ville un censeur chargé spécialement de réprimer, au nom du goût, les « folies germaniques ».

Les temps devenaient particulièrement durs pour la littérature et la presse. Le vandalisme révolutionnaire rentrait officiellement dans la législation. Une administration sans contrôle d'en bas, quasi occulte, émule des juridictions inquisitoriales ou parlementaires, frappait l'écrivain, l'imprimeur, le libraire. En ce mois de 1810 où périt la première édition de *l'Allemagne*, Napoléon fait jeter dans une prison d'État deux individus coupables d'avoir réimprimé le testament de « son oncle » Louis XVI, et annonce qu'il privera de son brevet tout imprimeur ou libraire connu pour son mauvais esprit.

Lorsque Chateaubriand, l'année suivante, publia son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, il se rappela combien il était imprudent à un auteur qui s'était aventuré pacifiquement sur les traces de César de l'oublier dans ses récits. A côté des noms de Jaffa, d'Alexandrie, des Pyramides, il glissa comme un talisman préservateur le titre fatidique, « l'Empereur[1] ». Il fit plus : à propos de l'Égypte, à côté de Plutarque et de Fénelon, il cita Esménard ! Sages précautions, qui, d'ailleurs, ne préservèrent ni son livre des chicanes de la censure, ni lui-même des rigueurs officielles. On le consigna avec son discours de réception à la porte de l'Institut ; on ne lui permit ni d'imprimer le *Dernier Abencerage*, ni de réimprimer l'*Essai sur les Révolutions*. Un moment relégué à Dieppe comme venait de l'être madame de Staël en Suisse, il y put méditer sur la condition des écrivains dans ce que son illustre amie avait appelé, déjà dix ans auparavant, la « France silencieuse ».

1. Il est à remarquer que, dans les éditions postérieures à 1815, Chateaubriand a effacé les mentions faites du séjour de Bonaparte en Égypte, tandis qu'il a conservé celles de son passage en Syrie.

***

D'octobre 1810 à mai 1812, madame de Staël, consignée sur le Léman, entre son château et Genève, se débattit dans le cercle toujours plus étroit où le duc de Rovigo l'enserrait, comme pour faire peser à la fois sur elle l'immobilité, la solitude et le silence. Elle y était revenue sans se détourner de son chemin, ainsi qu'il lui avait été expressément recommandé, mais en multipliant les étapes. Il lui semblait qu'une bonne nouvelle, celle de la libération de son œuvre, pourrait la rejoindre en deçà de la frontière. En attendant, à Dijon, à Auxonne, à Besançon, devant le fort de Joux, elle ne voulut voir que les prisonniers en chair ou en os, victimes de la guerre ou du bon plaisir, qui se montraient sur sa route. Dès le milieu du mois, elle était rentrée en Suisse.

Non loin d'elle passait alors, revenant d'un voyage entre les Alpes et le Jura, l'impératrice Joséphine, qui se consolait au loin, avec une belle insouciance, de son divorce. Madame de Staël avait jadis connu à Paris madame de Beauharnais; elle pensa pouvoir l'intéresser, comme elle venait d'intéresser la reine Hortense, à ses démêlés avec le mari de Marie-Louise, et lui fit demander une rencontre. Joséphine, rendue défiante par ses malheurs, craignit de figurer en personne *interviewée* dans le premier ouvrage de l'illustre proscrite et déclina sagement l'entrevue[1].

Presque aussitôt arrivée, madame de Staël apprit l'exécution perpétrée à l'imprimerie Mame et les suites que les exécuteurs entendaient lui donner. Le préfet de Genève, Barante, vint par ordre lui réclamer les cahiers manuscrits, feuilles d'épreuves ou exemplaires brochés qu'on supposait encore entre ses mains. Savary avait fini par s'apercevoir qu'elle s'était jouée de Corbigny et n'avait pas livré tout ce qu'elle possédait. Or il lui importait que, même chez elle, elle ne pût relire des pages vouées à l'anéantissement, qu'elle fût soustraite à la tentation de les imprimer de nouveau, qu'elle en perdît la mémoire, s'il était possible. Il ne paraît pas

1. Frédéric Masson, *Joséphine répudiée*, pp. 208-209.

que Barante ait rien obtenu, et son impuissance à cet égard a dû contribuer peu de temps après à sa disgrâce. Madame de Staël se borna à lui attester que non seulement elle ne pensait pas à réimprimer *l'Allemagne*, mais qu'elle s'opposerait, s'il y avait lieu, à une publication faite sur le continent, loin d'elle, sans elle. C'était avouer implicitement que le manuscrit authentique subsistait, là où la police française ne pouvait l'atteindre. Son intention était dès lors de le rendre à l'impression, mais hors de l'Europe napoléonienne, à Londres [1].

En attendant elle dut se résigner, non seulement à la destruction totale de la première édition, mais à la perte de ses droits d'auteur. Chateaubriand lui fit savoir que l'éditeur, subitement empêché de récupérer ses avances à l'aide de la vente, ne pouvait faire face à ses paiements. Elle s'empressa de lui rembourser les treize mille francs qu'elle avait reçus. Nicolle, sauvé d'une faillite immédiate, put conclure un arrangement avec ses créanciers et ce sera lui qui, après la chute de l'Empire, lancera la première édition française de *l'Allemagne*.

Déçue comme écrivain dans ses espérances de succès, madame de Staël ne pouvait même plus chercher à se distraire par la contemplation d'horizons nouveaux. Son nouvel exil ressemblait fort à une prison : prison d'aspect enchanteur pour le passant, mais promptement désespérante par son uniformité. On lui permit, comme par le passé, de venir à Genève et d'y conserver un logement; en revanche, on lui interdit de dépasser la banlieue de cette ville, de se montrer de l'autre côté du lac, en Savoie ou dans le Valais devenu depuis peu le département du Simplon, à plus forte raison de rentrer en France, ainsi que ses enfants, sans une autorisation expresse. Une surveillance assidue l'attendait dans ses deux domiciles obligatoires, ainsi que ses visiteurs et ses hôtes.

Vers la fin de novembre, elle vint s'établir à Genève pour l'hiver. Bien qu'elle ait dit quelque part avoir trouvé là comme ailleurs l'ennui, elle y rencontrait un entourage à son gré, des hommes étroitement fidèles à leurs convictions et à

1. Barante à Rovigo, 27 octobre 1810. — Madame de Staël à Camille Jordan, 1er novembre.

leurs institutions du XVIe siècle, Anglais par leurs idées et leurs aspirations secrètes, par contre, animés, plus que jamais contre les Français de cette « antipathie instinctive et furibonde » dont parle Stendhal. Elle se reprit un peu dans leur compagnie à son plaisir favori de la conversation, composa même à leur usage des comédies de salon où elle s'était réservé un rôle. Barante essayait alors de présenter sous le meilleur jour possible sa conduite. « A Coppet, écrivait-il le 25 novembre au duc de Rovigo, elle ne s'est occupée de rien qui puisse mériter un reproche ou même motiver des soupçons. Elle n'a auprès d'elle que ses enfants et les personnes qui depuis plusieurs années font partie de sa maison. Elle a reçu plusieurs visites de personnes domiciliées à Genève. La plupart sont ses parents ou d'anciens amis d'elle et de sa famille, et d'ailleurs en lui rendant, à l'occasion de son retour, cette espèce de devoir, ils n'y ont passé que quelques moments. »

Ce surveillant malgré lui ne se doutait pas qu'on le jugeait désormais, comme Corbigny, trop peu zélé pour le service bien entendu du souverain. Cinq jours après, il était brusquement remplacé et, faute d'une compensation suffisante, rentrait dans la vie privée. Son successeur s'appelait le baron Capelle.

Révolutionnaire par ses origines, entré dans l'administration seulement sous le Consulat, ce fonctionnaire venait d'un département toscan; là il avait plu à la grande-duchesse Elisa au point de déplaire à l'Empereur. On lui permettait de reconquérir la faveur en se distinguant à un poste difficile, au milieu de nouveaux Français, ennemis secrets et en somme irréconciliables. Capelle prêta serment aux Tuileries le 3 février 1811 et prit possession de son poste à la fin du même mois.

En lui donnant place dans ses *Mémoires*, madame de Staël a affecté de ne pas le nommer : elle l'a désigné seulement par son titre, sauf à le qualifier en passant de « fat en matière d'espionnage ». A-t-elle voulu, soit générosité, soit dédain, dérober ce subalterne à l'histoire? Capelle n'y est pas moins entré en 1830, comme membre du cabinet Polignac, pour avoir voulu traiter la Charte comme il avait traité, vingt ans auparavant, madame de Staël et les Genevois.

Homme d'esprit, mais sans scrupules, il se crut de taille à mâter, sans y paraître, ses indociles administrés. Il organisa une police secrète, dont son prédécesseur avait cru devoir se passer, et se mit d'autorité en relations avec les personnes marquantes ou influentes de Genève. Dès ses premiers pas dans les salons, il rencontra madame de Staël. Voici, rédigé par lui pour le duc de Rovigo, le procès-verbal, encore inédit, de leur première entrevue :

« Je ne l'avais jamais vue et cependant, malgré qu'elle se soit aperçue de l'attention que je mettais à l'éviter, elle s'est attachée à venir à moi avec obstination. Elle a si peu de mesure dans ses manières! Elle en a mis cependant dans les courtes conversations où je n'ai pu l'éviter. Elle m'a beaucoup parlé de son ouvrage sur l'Allemagne. Elle était surtout curieuse de savoir si l'Empereur l'avait lu lui-même. J'éludai de répondre; enfin, pour me forcer sans doute à m'expliquer :

» — Monsieur, s'il l'avait lu, il ne l'aurait pas défendu, car il n'y avait pas un seul mot contre lui.

» A cela, j'ai cru devoir répliquer :

» — Madame, l'Empereur, trop grand pour ne pas mépriser ce qui lui serait personnel, aura, sans doute, été blessé de ce que l'ouvrage contenait d'offensant pour le peuple français.

» Elle a cherché à se défendre de ce tort, sans cependant disconvenir qu'elle ne vantât les Allemands et ne rabaissât les Français, etc. J'ai saisi cette occasion pour lui faire sentir combien il serait fâcheux, même pour elle, que son ouvrage fût imprimé en tout ou en partie dans quelque pays que ce fût. Elle a protesté avoir, pour l'empêcher, pris toutes les précautions possibles. Je lui ai dit que, puisqu'elle m'en donnait l'assurance aussi positive, je m'empresserais de l'écrire. Ceci a paru l'inquiéter; elle tenait surtout à ce que je n'écrivisse rien avant d'avoir eu avec elle, chez elle ou chez moi, une longue conversation. C'était dans les premiers jours; elle a depuis employé tous les moyens, m'a parlé, m'a fait parler pour que je la reçusse, ou que je fusse la voir afin d'en venir à cette conversation. Il est possible que je consente à ce dernier moyen; il me paraît tout à fait nécessaire que

j'aie avec elle une conversation dans laquelle, n'étant gênée par la présence de personne, elle pourra se livrer à l'abandon qui lui est naturel et me montrer davantage ses secrètes pensées, etc.

» D'après ce qu'elle m'a dit, je dois conclure qu'il est resté à Vienne quelques portions de son ouvrage. J'ai lieu de croire aussi, mais sans pouvoir encore l'affirmer, qu'elle en a conservé un premier manuscrit... Elle devient bien plus prudente et elle sent la nécessité de le devenir encore davantage. En général elle ne jouit ici d'aucune considération réelle. On la reçoit et on va chez elle parce qu'elle amuse et que les Genevois aiment les bals et les fêtes ; mais on redoute ses inconséquences et on blâme son peu de retenue[1]. »

De cet entretien, Capelle n'a pas dû tout rapporter à son chef; car, à en croire son interlocutrice, il s'imagina aussitôt pouvoir la réconcilier avec le gouvernement et voulut lui faire promettre quelques lignes d'hommage public à l'Empereur, suffisantes, assurait-il, pour mettre fin à toutes ses épreuves. Il se présenta depuis plusieurs fois chez elle, renouvela sa proposition et insinua aux personnes qu'elle connaissait de l'appuyer. La réponse lui revint invariable : pourquoi paraître ainsi demander comme une grâce une restitution pécuniaire imposée par l'équité? Capelle, sans se décourager, sollicita d'elle instamment, lors de la naissance du roi de Rome, une manifestation littéraire de loyalisme. Elle se délivra de lui en résumant d'un mot ironique ses souhaits pour l'enfant impérial, une bonne nourrice. Si Capelle a tu ces petites négociations au ministre de la Police, c'est qu'il ne pouvait guère en parler que pour se prévaloir d'un succès obtenu. Elles lui firent comprendre qu'il se heurtait à un amour-propre blessé de longue date, servi par une volonté ferme.

A Paris, on ne songeait plus depuis longtemps à obtenir de l'exilée une marque publique de soumission. L'Empereur ne voulait que lui clore à jamais la bouche, faire le désert autour d'elle. Sur ce dernier point, il fut bien servi par le

1. Capelle à Rovigo, 7 mars 1811. Savary a écrit en marge : « Lui répondre qu'il doit voir madame de Staël et tâcher de savoir ses intentions sur son ouvrage et, s'il est possible, où est le manuscrit. »

préfet de Genève. « Je m'informais, a écrit madame de Staël, avec exactitude de toutes les relations d'une personne avant de l'inviter ; car si elle avait un cousin qui voulût une place ou qui la possédât, c'était demander un acte d'héroïsme romain que de lui demander seulement à dîner. » Son empire mondain s'écroulait, faute de sujets. Déjà elle avait vu de Gérando, un intime d'autrefois devenu fonctionnaire en Italie, s'abstenir prudemment de lui faire visite en traversant Genève. Parmi les familiers demeurés fidèles jusque-là, l'un (Balk) s'éloignait sous prétexte de santé, un autre (Vogt), affectant de croire qu'il compromettrait celle qui pouvait le compromettre, se dérobait sans prendre congé. Benjamin Constant reparut quelques jours, il revit son ancienne amie, mais on le savait marié, établi désormais en Allemagne ; sa présence n'apportait plus que des impressions ou des souvenirs pénibles.

Sous cette surveillance incessante, au milieu de ces défections, madame de Staël savoura alors, dans une passion d'arrière-saison, un bonheur intime, hors de l'atteinte de ses ennemis. Elle rencontra un adorateur de vingt ans moins âgé qu'elle, qui ne redoutait le ridicule ni pour lui-même, ni pour l'objet de son culte chevaleresque. John Rocca, Genevois de naissance, Italien par son nom et ses origines, Anglais par son prénom, n'en était pas moins un officier de l'armée impériale : il revenait d'Espagne, à peine remis de cinq blessures, dont l'une l'avait laissé boiteux. Intéressant par ses exploits, il charmait en outre par sa figure, son ton, ses manières. Ce hussard sentimental s'éprit de madame de Staël sans penser à son âge, comme sous le coup d'une dévotion attendrie pour son esprit, sa renommée, son malheur : « Je l'aimerai tant, répétait-il, qu'elle finira par m'épouser ! » Elle, tant de fois déçue dans ses liaisons antérieures, s'étonna d'abord, puis fut ravie de se sentir aimée pour elle-même. Quelque pitié pour le blessé se joignant à la satisfaction inattendue d'amour-propre, elle s'abandonna à cette tendresse désintéressée qui s'offrait à elle et consentit même à la perpétuer par un mariage. Toutefois, par orgueil du nom qu'elle avait rendu célèbre, elle ne consentit qu'à une union secrète, de conscience, contractée à Coppet au milieu de 1811. Pour

le public, notamment à Genève, il y eut scandale. Les méchants propos, les épigrammes coururent : bonne aubaine pour la police qui, dans ses rapports, pouvait, en regard des témoignages de l'hostilité genevoise contre le gouvernement, placer ceux de la malignité publique contre une ennemie personnelle de l'Empereur.

Au printemps de 1811, madame de Staël se retrouva à Coppet, entre Rocca, ses trois enfants et le fidèle Schlegel. Puisqu'on l'enfermait, selon son expression, dans son imagination comme dans la tour d'Ugolin, elle tenta d'échapper à elle-même en revenant aux lettres pures et projeta un poème en prose sur Richard Cœur-de-Lion. C'était le moment où le roman posthume de madame Cottin, *Mathilde*, trouvait de nombreux lecteurs. L'auteur de *Corinne* enviait-elle le succès d'une femme d'esprit, sa coreligionnaire, et pensait-elle, en se réfugiant dans l'âge des croisades, échapper aux inquisiteurs intellectuels de son temps?

D'autres consolations d'un ordre supérieur la visitaient, ainsi qu'en témoignent fréquemment ses lettres d'alors. Sa pensée, suivant une évolution persistante depuis plusieurs années, s'attachait à ce problème de la destinée humaine que son éducation protestante avait directement posé devant elle. Diverses influences, d'origine germanique, l'avaient successivement envahie. La Livonienne madame de Krudener, qu'elle avait connue mondaine à Paris, et revue à Genève, en 1809, en proie à un mysticisme exalté; Werner, le poète de Kœnigsberg, alors engagé sans s'en douter sur la longue route mal frayée qui séparait l'illuminisme allemand du catholicisme romain; Schlegel, qui entendait des « voix » devant l'autel de la Vierge, à Einsiedeln, tous ces guides, d'ailleurs irréconciliables comme elle avec Napoléon, contribuèrent à transformer chez elle le sentiment religieux. Elle se souvient alors d'avoir publié une apologie du suicide et ne craint pas de se contredire au point de se réfuter par écrit. Dans la mélancolie qui l'obsède, elle comprend de plus en plus l'illusion du bonheur, la beauté du sacrifice ; elle médite sur la mort, s'essaie à la résignation, même à l'humilité. Sans souscrire expressément à aucune confession dogmatique, elle prie son Père céleste, mais ne va pas plus loin que ce qu'on appelle

en langage catholique l'oraison jaculatoire ; on dirait qu'enchaînée par l'habitude elle veut converser d'en bas avec Dieu comme elle a conversé de haut avec les hommes. Enfin, pour fortifier en elle ce nouvel idéal, elle étudie des mystiques orthodoxes ou hétérodoxes, l'*Imitation de Jésus-Christ*, Fénelon, madame Guyon.

Cependant, au milieu de ses réflexions, de ses lectures, elle sentait toujours, de loin ou de près, Savary et Capelle sur son horizon. Jusqu'à présent, on avait fait, sourdement ou violemment, la guerre à ses écrits ; l'on venait de traiter le dernier selon les procédés de l'ancien régime, moins le feu et le bourreau. On allait maintenant s'en prendre à ses relations, rejeter en deçà d'une ligne d'investissement toujours plus étroite ses amis, ses voisins, ses commensaux. En mai 1811, il lui plut de mesurer la longueur de sa chaîne. Sortant un jour de Genève, où elle avait vu le préfet, elle se détourna brusquement sur la route de Savoie et fila sur Aix, où elle voulait faire prendre les bains à son fils cadet et retrouver quelques personnes de sa connaissance. Ce premier essai d'évasion réussit, car Capelle l'ignora pendant plusieurs jours. Il en reçut la nouvelle du duc de Rovigo, mieux informé que lui. Au bout de dix jours, la fugitive reçut l'injonction de réintégrer son domicile et, lorsqu'elle repassa à Genève, le préfet, non content de lui interdire l'accès des nouveaux départements de l'Empire, lui conseilla impérieusement de ne pas s'éloigner désormais à plus de deux lieues de sa maison.

A peine rentrée chez elle, autre déboire : elle apprit que Schlegel, bien que résidant sur le territoire helvétique, avait reçu l'ordre de s'éloigner. Ses cours de Vienne, son concours notoire à la composition de *l'Allemagne* le désignaient depuis longtemps aux rigueurs de la police. Capelle se crut spirituel en déclarant qu'on agissait ainsi par intérêt pour madame de Staël, puisqu'on la soustrayait à une influence antifrançaise. Il remplaça Schlegel par un espion introduit à demeure dans la domesticité du château. Puis un renfort lui arriva (28 juillet 1811) dans la personne du baron de Melun, auditeur au Conseil d'État, nommé commissaire spécial de police à Genève, pour stimuler et surveiller au besoin le préfet. La victime de ces

nouvelles vexations ne se trouvait pas consolée en voyant ses persécuteurs frappés comme elle et son collaborateur, de la même main : Portalis dépouillé de ses places et relégué à quarante lieues de Paris, Esménard déporté en Italie et mourant d'une mort tragique dans son exil.

Elle se reprit alors à préparer une sortie, en d'autres termes une fuite. Mais où fuir, puisqu'on la menaçait éventuellement d'une arrestation partout où s'étendait la main de l'Empereur? En Europe, elle ne voyait d'autre asile possible que l'Angleterre toujours en armes, la Russie qui se préparait à combattre, la Suède où se ménageait l'élection de son vieux compagnon de haine, le maréchal Bernadotte. Alexis de Noailles, encore un échappé des prisons d'État, la vint voir et l'encouragea ; lui-même commençait ses voyages à travers les cours du Nord dans l'intérêt des Bourbons. Elle demanda donc (27 juillet) à la grande-duchesse Louise de Saxe-Weimar de lui faire obtenir de l'empereur Alexandre un passeport pour Riga. De cette ville on pouvait gagner facilement, selon les circonstances, Saint-Pétersbourg, Stockholm ou Londres. Elle n'avait pas osé directement écrire, par crainte d'être dénoncée là-bas, à la suite de quelque indiscrétion, à l'ambassade française, et de passer du rang d'exilée à celui de prisonnière sur le sol français.

Informés de ce projet, ses amis de Paris, ceux du moins qui se sentaient assez courageux ou assez mal vus pour risquer la chose, voulurent la revoir avant son départ. Matthieu de Montmorency, le tuteur de ses enfants, accourut le premier. Comme si elle eût voulu le dérober aux regards des espions, madame de Staël vint à sa rencontre au pied du Jura, l'entraîna en excursion dans la Gruyère, chez les Trappistes de la Val-Sainte — encore un nid de suspects ; ils redescendirent ensuite au Léman par Vevey, puis remontèrent la vallée du Haut-Rhône jusqu'au delà de Saint-Maurice, c'est-à-dire en territoire français : double délit, selon la jurisprudence établie par Capelle. Quatre jours après leur rentrée à Coppet, Montmorency reçut une « lettre de cachet » qui le reléguait dans une ville du centre de la France.

Ce coup frappé sur les deux amis retentissait encore, lorsque madame Récamier annonça sa venue. Les prières de

son entourage n'avaient pu la retenir. Elle était partie le 23 août, avec un passeport pour Aix-les-Bains, mais bien décidée à s'arrêter sur le Léman. Au relais avant Genève, Auguste de Staël se présenta à elle ; il lui apportait la nouvelle de la peine infligée à Matthieu et venait, au nom de sa mère, la supplier de rebrousser chemin. Elle passa outre. Cependant, à Paris, il avait suffi de la minute de son passeport pour constituer contre elle un acte d'accusation ; de là, un ordre impérial d'une ligne, sans considérants : « Madame Récamier, née Juliette Bernard, se retirera à quarante lieues de Paris. » Cet ordre, annoncé à Coppet, y doubla l'amertume des larmes versées et des adieux échangés. Madame Récamier repartit au bout de trois jours, avec le vague espoir de faire, par son intervention personnelle, révoquer la sentence. On ne lui laissa que la liberté de choisir sa résidence. Elle se retira à Châlons-sur-Marne. Montmorency partit à son tour et put s'établir non loin d'elle. « Je vous supplie de ne pas me haïr... Que votre admirable générosité ne soit pas perdue — écrivait quelques jours après madame de Staël à son amie. — Quand vous reverrai-je ? Pas dans ce monde. »

Cependant un événement d'ordre intime ajournait en ce moment ses projets de voyage et d'exil lointain. Elle se sentit enceinte. Comment affronter dès lors les difficultés d'un interminable voyage, par terre, jusqu'à la Baltique ? Retombée dans ses indécisions, elle chercha au loin par la pensée d'autres asiles, comme si en heurtant çà et là son mur elle eût dû y faire brèche.

Écoutons ici Capelle, sortant le 30 septembre d'une nouvelle entrevue :

« ... Supporter plus longtemps sa position actuelle lui paraît au-dessus de ses forces ; sa santé en souffre, son génie s'en éteint ; elle craint d'ailleurs qu'elle n'empire et elle est, à ce sujet, tourmentée de mille terreurs qui la décident à partir. — Cependant, m'a-t-elle dit à plusieurs reprises, mon sort est-il donc si désespéré ? N'ai-je aucun moyen de le changer ? L'Empereur sait bien que je suis sans haine, sans ressentiment, que la moindre faveur, le moindre adoucissement

me ramènerait à lui et me ferait lui consacrer toutes mes facultés, etc. — Je rapporte ses propres paroles.

» Elle m'a ensuite pressé, conjuré, pour qu'en demandant ses passeports pour l'Amérique, je misse encore sous les yeux de Votre Excellence sa demande d'un passeport pour l'Italie. Elle ne tient, dit-elle, à l'obtenir que parce que ce serait une grâce, une faveur, qui lui rendrait le courage, l'espérance, et qui lui permettrait de témoigner sa reconnaissance...

» Son imagination ardente se croit en prison à Genève et à Coppet, pays qu'elle déteste pour leur monotonie et parce qu'elle est forcée d'y vivre. Ce qui pour une autre ne serait qu'un peu de gêne est, pour sa tête exaltée, un sujet de désespoir. Impossible qu'elle écrive dans une telle situation. D'autre part, parmi les Genevois et les Suisses qu'elle voit, il en est qui exercent sur elle de l'influence. Ce sont de vieux amis de son père, qui la repaissent sans cesse de l'idée de sa dignité, de son honneur, de l'espèce de lâcheté qu'il y aurait, après s'être montrée comme elle l'a fait, de tenir aujourd'hui un langage contraire et devenir l'adulatrice de la puissance qui la persécute. En Italie, ces considérations, cette sorte de respect humain ne la retiendraient pas. Là, on pense différemment, on ne la connaît point, ou on la connaît bien moins. Se voyant libre, on croirait sa disgrâce finie, et c'en serait assez.

» Suivrait-elle ces dispositions? Je dois le croire sans oser en répondre. Cependant j'observe que pour peu qu'on tînt à ce qu'elle consacrât sa plume à célébrer les merveilles de ce règne, il y aurait peu d'inconvénients à lui accorder ce qu'elle demande, attendu que, si une fois en Italie elle se conduisait mal ou manquait à sa promesse, on aurait tous les moyens de la remettre dans la position où elle est aujourd'hui ou de la réduire à s'embarquer... C'est à Milan, ou à Florence, ou à Rome qu'elle voudrait qu'on lui permît d'aller... »

Ni l'une ni l'autre de ces requêtes ne devait aboutir. En octobre, une frégate américaine ayant amené en rade de Cherbourg un envoyé des Etats-Unis, madame de Staël pensa un moment à gagner par cette voie le Nouveau Monde. Elle insista pour obtenir des passeports qu'on s'obstina à lui refuser.

La laisser gagner l'Atlantique par le territoire français, c'était s'exposer à la voir s'échapper du côté de l'Angleterre ou au moins d'attendre indéfiniment autour de Paris, et à être obligé de la ramener encore une fois au gîte ; la laisser s'établir à Rome, c'était en somme la ramener dans l'Empire et lui permettre d'y relever, dans quelque palais de la Renaissance, le principat littéraire de Corinne.

De guerre lasse, le 12 novembre, elle adressa au duc de Rovigo la lettre suivante :

« Monseigneur,

» J'ai adressé ma demande d'un passeport pour Cherbourg à M. le préfet du Léman, le 30 septembre. Il m'a dit que jusqu'à ce jour il n'avait point reçu de réponse à cet égard. Il est résulté de ce silence de six semaines la perte de toutes les occasions qui se sont présentées dans les différents ports de France et la saison impraticable sur la mer est arrivée. Le silence de Votre Excellence m'ayant fait manquer mon passage, il me semble que ce serait une raison de plus pour espérer, Monseigneur, que vous m'accorderez des passeports pour l'Italie. Mon âme et ma santé sont dans un état de souffrances qui ne me permettront peut-être pas de résister à un hiver dans la situation où je suis, et comme mère de famille je dois encore essayer de vivre. Accordez-moi le soleil du midi. C'est le dernier bien qui reste aux malheureux privés de tous les autres. Je voudrais répéter que si j'obtenais ce soulagement à mon malheur, je tâcherais de témoigner autant qu'il est en moi ma reconnaissance par ma conduite ; mais qui peut douter que dans l'état où je suis le moindre adoucissement à mon sort ne me parût un grand bienfait ?

» Je supplie Votre Excellence de mettre ma demande sous les yeux mêmes de l'Empereur. Sa Majesté a daigné dire à mon fils, à Chambéry, que toujours elle me permettrait le séjour de l'Italie. Je ne puis me persuader qu'Elle veuille réduire au désespoir une femme qui ne peut plus inspirer à personne que de la pitié.

» Je suis avec respect, etc. ».

Le mois de novembre se passa, l'année finit, rien ne vint.

Coppet se transformait en prison cellulaire; il était devenu dangereux d'y pénétrer, même en visite; le bruit se répandait de la prochaine installation d'un corps de garde au bout de l'avenue. Un des nouveaux familiers de la maison, l'ex-ministre Saint-Priest, alors provisoirement interné à Genève, était expulsé du territoire français, malgré sa santé, son âge et la rigueur de la saison. Le vieux duc de Noailles, établi à Rolle depuis de longues années, n'osait plus paraître chez sa voisine. Sismondi, le professeur genevois, devint un moment le seul hôte assidu. On se meurt dans ce néant, pouvait dire la captive de Coppet avec plus de raison qu'en 1790, alors qu'elle assistait de loin au naufrage de la société française. Énervée par l'isolement et aussi par l'opium dont elle avait pris l'habitude, elle eût peut-être posé les armes, si on n'eût pas voulu la contraindre à se rendre à merci. Abattue et frissonnante sous le ciel chargé de brouillards, ranimée moralement et physiquement par un clair soleil, elle accommodait sa pensée aux variations du temps et fatiguait les siens de ses imaginations chimériques. L'idée que Rocca, toujours officier en activité de service, pourrait être rappelé et prendre part à la prochaine campagne en Russie achevait de l'affoler. Dans leurs lettres, ses amis, par crainte du cabinet noir, n'osaient plus parler d'elle ni de son sort qu'en termes énigmatiques. Tout en louant l'élévation de son âme, ils lui souhaitaient plus de volonté et de courage.

L'annonce de la nouvelle guerre continentale la décida enfin à une résolution héroïque. De même que Marie-Caroline de Naples en 1810 avait, de Sicile, gagné l'Autriche par Constantinople et la mer Noire, elle devait, aussitôt sa délivrance accomplie, se diriger avec sa famille vers l'Angleterre, par Vienne, Moscou et Stockholm. L'entreprise était aussi difficile à préparer qu'à mener à bonne fin. Sortir de Coppet en constituait la partie la plus délicate. Une fois à Berne, en contact avec la représentation diplomatique autrichienne et russe, les formalités essentielles des voyages d'alors devenaient faciles; mais comment franchir sans encombre les barrières permanentes dressées autour de son domicile par la police genevoise? Le 11 janvier 1812, la femme de l'intendant Uginet vint réclamer à la préfecture, pendant que Capelle se trouvait en

congé à Paris, un passeport à destination de la Suède pour elle et sa fille âgée de dix-huit ans ; leur signalement et leur stature correspondaient à ceux de madame et mademoiselle de Staël. Plus tard le préfet, en transmettant à Paris cette particularité, ajoutait cette étrange assertion, surprise sans doute sur quelque mauvaise langue du pays : « Il est à remarquer, relativement à madame de Staël qui passe pour avoir les cheveux noirs parce qu'elle les a toujours fait teindre, qu'ils sont naturellement rouges ; ce pourrait avoir été pour elle un moyen facile de déguisement[1]. »

Le 17 avril, naquit l'enfant de Rocca. La nouvelle ébruitée fit beaucoup causer à Genève. Capelle et Melun récoltèrent à l'envi des chansons et des épigrammes sur cet événement et, dans leur souci d'amuser Son Excellence et Sa Majesté, se relâchèrent peut-être un peu de leur surveillance. Aussitôt qu'elle fut relevée, « madame Rocca » mit à profit ses facilités d'évasion. Sans oublier de se montrer à Genève, en vue de déconcerter les médisants, elle expédia son fils en nourrice dans un village de la montagne vaudoise et fixa le 15 mai pour son départ. Au dernier moment, la douleur de quitter des lieux si pleins de souvenirs, la crainte de l'inconnu renouvelèrent ses hésitations. Elle attendit encore une semaine, passée en stations mélancoliques dans le cabinet ou devant la tombe de son père. Enfin le 23 mai, dans l'après-midi, elle descendit en voiture l'avenue du château, comme pour une promenade, son éventail à la main, Rocca, son fils aîné et sa fille Albertine à ses côtés. Elle commençait un tour d'Europe qui devait durer deux ans. Dans la soirée, un de ses gens revint annoncer à Coppet qu'elle ne rentrerait que le lendemain ; et le lendemain on répandit le bruit qu'elle était partie pour les bains de Schinznach (Argovie). Pendant ce temps, elle gagnait, sans s'arrêter, Berne, puis une ferme au delà où Schlegel, averti, vint la rejoindre. L'intendant Uginet, qui six mois auparavant avait réussi à extorquer un passeport pour Stockholm, se réunit également à la petite caravane. Auguste de Staël retourna à Coppet, dont une vente simulée

1. Capelle à Rovigo, 4 juin 1812.

venait de le rendre légalement propriétaire. Les fugitifs, une fois les passeports pour Vienne obtenus, gagnèrent rapidement la frontière autrichienne, où ils devaient trouver une police presque aussi tracassière que la police française. La liberté ne commença vraiment pour eux qu'en Russie.

La nouvelle de ce départ parvint à Genève seulement au bout de quelques jours. Le préfet et le commissaire spécial, qui n'avaient su rien prévoir ni être avertis à temps, en furent réduits à discuter dans leur correspondance les moyens probablement employés par ceux qu'on avait laissés s'échapper. En tête d'une des lettres de Capelle, le duc de Rovigo écrivit tranquillement : « Bon voyage ! — En rendre compte par une note anecdotique à l'Empereur. — Cette femme va être signalée par les agents diplomatiques. »

Des rapports parvinrent, en effet, de Bâle et de Vienne, qui ne pouvaient plus rien empêcher et n'apprirent pas grand'chose. La campagne de Russie commençait. Tandis que Napoléon marchait vers le Niémen par Dresde, au milieu de son innombrable armée et à travers sa cour de rois, madame de Staël, emportant avec elle quelques cahiers manuscrits dérobés à la destruction, gagnait par une route parallèle les avant-postes russes. Désormais elle pouvait dire, en face de son grand ennemi, avec autant de raison mais en un autre sens que le tsar : « Nous ne pouvons plus régner ensemble ; lui ou moi, moi ou lui. »

Ses amis de France éprouvèrent jusqu'à la fin la malveillance du gouvernement. Matthieu de Montmorency obtint bien de rentrer à Paris, sauf à y être étroitement surveillé ; mais madame Récamier ne put que changer d'exil et passer en Italie. Elzéar de Sabran, pour avoir reçu une lettre de madame de Staël, se vit enfermé à Vincennes (13 avril 1813), puis exilé, sa vie durant, à cinquante lieues de Paris. Enfin, à Genève, Capelle continua à épier et à tracasser les habitants de Coppet. En février 1813, il cherchait à placer auprès d'Auguste de Staël, comme homme de confiance, un stipendié de la police que Savary lui avait expressément désigné. Il ne désespérait pas de l'introduire en surprenant pour lui une recommandation de madame Récamier, alors de passage à Lyon. Il dénonçait, faute de mieux, l'intendant Uginet revenu

de Stockholm : « Je ne sais pas s'il ne faudrait pas aller, à son égard, au delà de la surveillance pour empêcher son retour en Suède. Il dit y avoir renoncé, mais ce serait un motif pour croire le contraire... »

***

Cette fuite de madame de Staël n'impliquait pas, de la part de la fugitive, la renonciation à la lutte. Au contraire, l'évadée de Coppet venait associer sa cause particulière à celle de l'Europe, qui retrouvait au nord des défenseurs. Elle prit alors l'attitude et l'âme des émigrés se dérobant hors des frontières de France à la tyrannie révolutionnaire. En Russie, en Suède, elle prêcha, elle enguirlanda les chefs et les meneurs de la coalition ; elle brandit çà et là son arme de guerre, le manuscrit de *l'Allemagne*, dont elle lisait des chapitres à voix haute dans les salons ; puis, à Londres, dégagée de ses promesses, elle le livra à l'impression, si bien que cette publication retentit en Europe avec le bruit des victoires de Leipzig.

Est-ce à dire que par ce livre elle ait efficacement contribué à la chute de Napoléon? Non, car elle ne nomme pas plus l'Empereur en 1813, pour le blâmer, que pour le louer en 1810; elle proteste seulement, par la mise en relief des passages jadis supprimés, contre sa police et sa censure. Un tout autre enthousiasme que le sien, étroitement patriotique, enflammait les combattants de la Katzbach et de l'Elbe, nourris des *Discours* de Fichte et des chants de Kœrner. Avant d'être apprécié par les Allemands, le livre de madame de Staël eut cette mauvaise fortune d'être présenté aux Français en pleine défaite, en pleine révolution politique. Il parut dur aux vaincus d'alors de trouver là l'éloge de leurs vainqueurs, assaisonné de remarques déplaisantes sur leur caractère et leurs habitudes. J'ai sous les yeux un exemplaire de la troisième édition (1815), couvert de notes, de barres marginales ou interlinéaires par un lecteur anonyme. Combien plus indulgents que lui s'étaient montrés les censeurs de 1810! Presque à chaque page — car ce lecteur est un classique convaincu — il dénonce le pathos, le galimatias ; mais

aussi, d'une mention brève et uniforme, il accuse partout la partialité de l'auteur pour ses commensaux d'outre-Rhin au détriment de ses compatriotes. Somme toute, il se rencontre sans s'en douter avec un Allemand, un ami de madame de Staël qui, en 1809, après l'avoir entendue lire quelques chapitres, écrivait : « Je voudrais pouvoir l'engager à en retrancher tout ce qui a trait à la politique et toutes les métaphores qui peuvent nuire à la clarté, à la simplicité, à la correction. Je voudrais donner à cet ouvrage une espèce d'innocence qui désarmât la critique et désappointât la malveillance. Elle n'a pas besoin de faire preuve de républicanisme et d'imagination, mais de sagesse et de mesure[1]. »

A son retour en France, derrière les armées de la coalition, madame de Staël ne songeait certes pas à éliminer de son livre, comme désormais inutiles, ses allusions et ses attaques détournées contre le régime impérial; mais elle commençait à voir d'un autre œil la patrie qui lui était rendue. En abordant à Calais, elle se sentit le cœur serré en apercevant les uniformes prussiens; en regagnant Paris, sur sa route, au lieu des prisonniers qui avaient affligé ses yeux au départ, elle vit les paysans de la « plus vieille France » en proie à l'invasion et à ses misères. Elle essaya alors de concilier ses anciennes rancunes et son renouveau de patriotisme en regrettant que Napoléon n'eût pas vaincu les alliés et ne fût pas mort dans sa victoire. Il lui arriva de gourmander Benjamin Constant qui venait d'écrire contre le « tyran » du même style que les religionnaires proscrits par Louis XIV; elle dit à Villers : « N'avez-vous pas pitié de la France et verriez-vous sans douleur les Cosaques à Paris[2]? » Après Waterloo, entendant Canning s'écrier : « Nous vous avons vaincus », elle répliquera : « Oui, mais accordez-nous le tête-à-tête, et nous verrons! » Son état d'âme était alors celui de la femme de cœur qui, pendant l'invasion de 1870, rouvrait l'*Hermann et Dorothée* de Gœthe et, saisie par le contraste entre l'idylle d'autrefois et la tragédie présente à

1. Le baron de Vogt à madame Récamier, 18 octobre 1809 (dans *Madame Récamier et les amis de sa jeunesse*, p. 61. La lettre est datée par erreur de 1810).

2. Lettre citée dans l'étude de M. Seillière sur Villers (*Revue de Paris*, 1er octobre 1902).

ses yeux, traçait de ce poème en prose, sous le décalque ironique du titre, comme une parodie accusatrice et vengeresse.

Ainsi sa sensibilité naturelle la tournait par instants du côté des vaincus; puis, ses facultés raisonnantes reprenant le dessus, elle exaltait le génie de Wellington, elle supposait la France délivrée en même temps que conquise, grâce à la Charte et à la liberté de la presse. On la vit reprendre possession de son salon, comme les émigrés de la salle du Trône aux Tuileries. A la suite des Bourbons, elle se persuadait avoir recouvré son royaume.

Pourtant, lors des Cent-Jours, sous des influences particulières, elle parut sur le point de se réconcilier avec son ancien persécuteur. Le Napoléon de 1815 ne ressemblait guère à celui de 1810; converti par nécessité aux idées libérales, diminué et en somme rapetissé par l'Acte additionnel, on eût dit qu'il bornait son ambition à réussir là où Bernadotte avait échoué l'année précédente. Madame de Staël se donna la satisfaction de le protéger, mais de loin. Elle approuva expressément la Constitution libellée par Benjamin Constant et elle chercha, en s'adressant à ses amis d'Angleterre, à maintenir la paix entre Londres et Paris. Devant le public, cela passa pour une sorte de conversion, car, lorsqu'en 1817 parut le fameux *Manuscrit de Sainte-Hélène*, œuvre du Genevois Lullin de Châteauvieux, on l'attribua d'abord à madame de Staël. Or, cette fiction, d'un caractère systématique et en somme apologétique, supposait Napoléon en exil méditant sur sa propre histoire, en fixant le sens, se proclamant le continuateur et l'apôtre de la Révolution dans le monde. Madame de Staël était loin de penser ainsi, puisqu'elle parla de réfuter l'ouvrage qu'on lui attribuait. Elle n'en restait pas moins fidèle à l'idée révolutionnaire séparée de ses transformations césariennes comme de ses interprétations sanglantes. Ainsi que les ultras, mais dans un autre sens que les ultras, elle n'avait rien appris ni rien oublié, les yeux fixés sur cet idéal de gouvernement que les libéraux de son école ont timidement essayé de personnifier en l'an VII dans Louis-Ferdinand de Prusse, en 1814 dans Charles-Jean de Suède, en 1818 dans Guillaume d'Orange. « Protestantisme et illé-

gitimité, c'était l'opinion que madame de Staël dogmatisait en 1816 parlant à ma personne », a écrit Salaberry[1].

Quatre ans après sa mort, alors que Napoléon disparaissait à son tour, on publia, sous ce titre : *Dix ans d'exil*, deux fragments importants d'un livre ébauché, où elle se proposait d'exposer tout au long ses démêlés avec l'Empereur. Elle avait commencé ce récit en pleine bataille, dans l'attitude d'un accusé qui se redresse devant son juge et demande un verdict d'absolution à ses lecteurs. Après 1815, elle se dispensa de l'achever. En arrêtant ses confidences au moment de son arrivée en Suède, elle s'épargnait l'ennui de dire au public les déceptions que lui avait fait éprouver le Béarnais transplanté à Stockholm. Elle évitait de se montrer au premier plan dans un tableau où Napoléon eût paru nécessairement au second. Enfin elle ne se rabaissait pas au rôle de femme vindicative donnant une leçon à un tyran mal élevé. Elle laissa donc son plaidoyer incomplet ; mais, en auteur qui ne veut rien perdre, elle en transporta tout ce qu'elle put dans un ouvrage d'un caractère impersonnel qui devait lui servir de testament politique, les *Considérations sur la Révolution française*. Bien que dans ce livre Bonaparte ne figure guère qu'en buste, sur un socle mesquin, tandis que Necker est juché sur la colonne, madame de Staël se garde de méconnaître les services rendus par le Premier Consul à l'ordre public et le génie militaire du conquérant. Elle le rapetisse de son mieux au nom des « principes » ; se souvenant que le Corse lui a dit un jour : « Votre livre n'est pas français », elle prend plaisir à se proclamer « plus Française que lui » ; toutefois elle n'a garde d'oublier les qualités supérieures de l'homme qui a obtenu pendant quinze ans l'obéissance des Français. De cette manière, elle introduit habilement l'expression de ses propres sentiments dans une éloquente apologie de la liberté générale, et elle donne une autorité morale à son jugement définitif sur le potentat dont elle a eu tant à se plaindre,

« Ou tout est hasard, avait-elle écrit en 1810, ou il n'y en a pas un seul dans ce monde[2]. » Au moment de sa mort, son

1. *Souvenirs*, I, 258.

2. *De l'Allemagne*, 4e partie, chap. V.

choix était fait, car la Providence semblait l'avoir vengée au delà de ses désirs. Napoléon subissait par delà les mers une captivité bien autrement dure que celle de Coppet, et le duc de Rovigo errait à l'étranger, traqué par les polices coalisées de l'Europe. Elle, au contraire, redevenue pleinement libre d'agir et d'écrire, se sentait maîtresse du dernier coup et du dernier mot. Au temps même où elle voyait lacérer son livre et claquemurer sa personne dans un coin de la Suisse, elle eût savouré d'avance sa revanche si elle eût connu le mot du Premier Consul à madame de Rémusat : « Cette femme apprend à penser à ceux qui ne s'en aviseraient pas ou qui l'auraient oublié » ; et, mieux encore, l'aveu de l'Empereur à Fontanes : « A la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit ».

LÉONCE PINGAUD

# VILLÉGIATURE AU TONKIN

— MAI–JUIN 1903 —

Hanoï, 1er mai.

Je pars demain matin avec D... pour sa concession, à 220 kilomètres d'ici. Il m'a proposé de l'y accompagner, et j'ai accepté avec plaisir. Je ne serai pas fâché de la revoir sous son nouvel aspect. Il y a trois ans, tout au début de son installation, ce n'était qu'un immense désert de brousse, taillis impénétrables, hautes herbes où cheval et cavalier disparaissaient tout entiers, rizières abandonnées et marécages où plus d'une fois il a failli rester enlizé dans la vase avec sa monture. Il vivait alors dans une case annamite en bambous, vraie étuve où l'on haletait de chaleur pendant le jour, et toute bourdonnante de moustiques pendant la nuit.

Aujourd'hui nous avons préparé le départ, c'est-à-dire que nous avons couru tout Hanoï en pousse-pousse pour acheter des provisions, conserves et liquides, des médicaments, des munitions, des objets de toute sorte, sellerie, outils, vêtements, ustensiles de cuisine, linge, mobilier, vaisselle. D... ne revient en effet qu'une fois chaque hiver, et en profite pour acheter tout ce qui représente sa consommation de l'année et ce dont il a besoin pour compléter son installation. Se faire envoyer tout cela par des sampans annamites est long et hasardeux; on n'y a recours que le moins possible, en cas d'absolue nécessité.

C'est donc la moitié du contenu d'une maison qui s'amoncelle chez lui. Il faut emballer tout cela. P... et moi nous en chargeons. D... a un fort accès de fièvre et claque des dents sur son lit sous des couvertures de laine.

Ninh-Binh, 2 mai.

Nous sommes partis ce matin par chemin de fer; ce n'a pas été sans peine. Outre une vingtaine de caisses, nous étions quatre Européens ou Européennes, une bonne douzaine d'Annamites, et surtout nous emmenions cinq chiens, quinze chevaux du Tonkin, trois juments bretonnes, un taureau croisé breton-normand, deux vaches bretonnes, trois porcs et deux brebis de race française, le tout ramené dernièrement par P... Total, cinq wagons complets. Ces grandes bêtes de France épouvantent les Annamites; c'est nous qui devons les amener à la gare, les charger dans les fourgons, les convoyer en route. Il fait très chaud, les malheureux animaux sont haletants, il faut leur donner à boire à chaque station, verser une douche continue sur le dos des porcs. A Nam-Dinh nous prenons encore cinq chevaux du pays.

Le train s'arrête actuellement à Ninh-Binh. On fait descendre toutes les bêtes : c'est une vraie foire sur l'étroit quai de la gare. Les porcs et les moutons sont chargés avec les gros bagages sur deux petites jonques ; cela leur évitera la pénible route d'ici Thanh-Hoa, soixante kilomètres environ; deux boys malades les accompagnent. Un mouton tombé à l'eau pendant le chargement n'est repêché qu'à grand peine, à demi mort. Tout ce travail, c'est nous qui le faisons, de peur d'accidents. Heureusement il n'y en a pas, ni de chevaux échappés.

Les gros porcs craonnais font l'admiration des Annamites, habitués à leurs petits cochons noirs, éveillés et agiles. Ils s'assemblent en masse autour des trois monstres échoués et soufflant dans la glaise molle des bords du canal, et s'exclament sans fin sur les « cochons de l'Ouest ».

Nous partirons à deux heures du matin, pour éviter aux animaux qui vont par terre la forte chaleur du milieu du jour. Malheureusement, un orage menace.

Dolen, 3 mai.

Nous ne sommes partis ce matin qu'à quatre heures, après un violent orage qui a un peu rafraîchi l'air. En tête, dix-sept chevaux annamites, étalons pour la plupart, montés par les palefreniers ou tenus en main par des coolies; d'autres coolies portant les bagages légers; les vaches et le taureau conduits par deux bouviers: une charrette anglaise, avec madame P...; puis les trois juments bretonnes, montées par nos boys. D..., P... et moi, nous faisons l'escorte, à cheval, sur le flanc de la colonne qui mesure plus d'un kilomètre.

Dès le départ la lune se cache derrière les nuages, les chevaux réveillés par l'air frais pointent et dansent, mal contenus par leurs conducteurs épouvantés. Enfin celui de la voiture a peur de quelque chose, fait un écart; la route n'est qu'une digue étroite et sans parapets, haute de trois ou quatre mètres : tout dégringole dans la rizière, Madame P... est prise sous la voiture, pêle-mêle avec les valises, le cheval rue et se débat... Heureusement le boy qui suit, et qui seul a vu l'accident, se précipite, maintient la bête, et madame P... se dégage sans aucun mal. La voiture, qu'on rehisse péniblement sur la digue, est hors de service; D... galope à Ninh-Binh chercher des pousse-pousse pour la remplacer. En attendant, je ne suis d'aucun secours; je pousse en avant avec tous les chevaux.

Des heures de marche à travers les rizières, sur la digue défoncée par les travaux du chemin de fer qui la suit pendant des kilomètres, puis à travers des collines rocailleuses, et l'on atteint la chaîne d'énormes rochers calcaires boisés et presque inaccessibles qui sépare le Tonkin de l'Annam. L'ancienne route mandarine franchissait la frontière non par un col, mais juste sur le sommet d'un de ces rochers; il y a trois ans, avec une légère voiture américaine, j'en ai éprouvé les pentes invraisemblables. A la descente, il fallait trois hommes pour retenir non seulement la voiture, mais le cheval. La nouvelle route suit le tracé du futur chemin de fer, un défilé étroit et sinueux entre les hautes parois calcaires couvertes de broussailles.

Je fais halte, pour reposer les bêtes, au premier village ; un groupe de trois maisons sur un plateau de hautes herbes. Mal attachés, des chevaux s'échappent; c'est une chasse interminable pour les ramener. Enfin on les rabat et les enferme dans la cour d'une pagode, où ils jettent le désarroi parmi les poules et les cochons. Au village suivant, nouvel arrêt, cette fois pour déjeuner. Il fait une chaleur torride ; les vaches, le taureau surtout sont épuisés. On les baigne dans un marais; ils en sortent couverts de sangsues, tout saignants. Nous avons des difficultés énormes à obtenir des gens du village du *paddy*[1] et du bambou pour les chevaux.

On repart à quatre heures pour venir ici, où nous campons tant bien que mal dans une case annamite abandonnée; le jardin est une forêt vierge. Nos animaux, disséminés dans tout le village, s'échappent les uns après les autres. P... passe sa nuit à courir après avec les boys ; D... a la fièvre, comme hier. Madame P... est éreintée de ses quarante kilomètres de pousse-pousse sur des routes défoncées. Autrefois, avec les trois mêmes coolies, on faisait de Nam-Dinh à Thanh-Hoa 90 kilomètres en douze à seize heures. Le chemin de fer réduit déjà la distance à 60 kilomètres; bientôt les coureurs capables de ces exploits auront disparu.

Thanh-Hoa, 4 mai.

Nous sommes arrivés à midi seulement : retards sur retards. Au premier bac, à Dolen même, les barques sont en mauvais état ; la moitié des chevaux passent à la nage. De l'autre côté un étalon se cabre; le coolie épouvanté lâche la longe et s'enfuit. Débandade parmi les autres chevaux, plusieurs s'échappent, se battent, se mordent, ruent; enfin on les rattrape sans rien de démoli. Heureusement, les juments n'avaient pas encore traversé.

La route se déroule, monotone, entre les rizières, les champs de coton, de haricots, de patates. Puis vient un second bac, un second passage plus long que le premier,

1. Le paddy est le riz non décortiqué, c'est-à-dire encore enveloppé de sa balle, comme un grain d'avoine ordinaire.

dans de petites barques demi-pourries qui ne peuvent prendre que deux chevaux. D'un coup de sabot, le mien ouvre dans le fond un trou gros comme le poing : le sampan se remplit à vue d'œil. Une des juments bretonnes qui, trop lourdes, passent à la nage, manque de se noyer. Cris, désordre, jurements en annamite et en français.

Thanh-Hoa, 5 mai.

Nous reposons les animaux. Les vaches sont fatiguées; le taureau éreinté a les pieds tout usés; les juments aussi. Six semaines d'immobilité à bord du bateau les ont déshabitués de la marche. Les deux jonques arrivent; les cochons soulèvent la même surprise, les mêmes exclamations admiratives qu'à Ninh-Binh. On leur donne une douche prolongée et ils s'endorment, vautrés dans le sable frais, le nez dans leur panier de patates.

Les bêtes à cornes, elles, ne veulent rien manger. Herbe, maïs, canne à sucre, pommes de terre, son, elles refusent tout ou y goûtent à peine.

Concession, 8 mai.

Nous avons passé sans succès quatre jours à Thanh-Hoa; la chaleur torride, incessante, empêche le bétail de se rétablir. D... s'est décidé à tout envoyer ici où il fait plus frais, grâce au voisinage de la montagne. Les animaux de ferme sont partis le soir conduits par des coolies; les cochons ont été chargés sur des charrettes. Monsieur et madame P..., en voiture, suivent le lendemain matin, à l'aube, ainsi que moi, à cheval, avec une partie de la cavalerie. Cinquante kilomètres en six heures, c'est gentil pour ces petits chevaux annamites hauts comme des poneys (le mien, très grand, a $1^{m}, 29$).

La concession de D... a bien changé depuis trois ans. Entre les mamelons couverts de brousse s'étendent des rizières; quelques-uns, défrichés, sont couverts de manioc, plante rustique bonne pour les débuts; un grand plateau a été labouré et transformé en prairie; des villages, établis çà et là sur les sommets, ont planté du thé, des bananiers, du maïs,

constitué des jardins. Vers le centre, une colline a été débroussaillée; une maison de trois pièces en bois, bambous et torchis, avec vérandah, s'élève au sommet, au milieu d'une grande cour carrée que bordent les écuries et étables, les hangars, les magasins, les ateliers, la cuisine et la buanderie, le poulailler, enfin les cases du personnel; le tout entouré d'une palissade. On a creusé un puits. Tout cela est propre et animé. C'est le luxe, l'abondance, à côté de la misérable paillotte de jadis... On y a la fièvre tout de même. Ce soir, distribution de quinine à tout le monde, surtout aux Annamites qui montent du Delta.

10 mai.

Aujourd'hui D... est arrivé, ayant terminé ses affaires à Thanh-Hoa. Il est accueilli par de mauvaises nouvelles. Une des vaches va très mal; quoique rustique, en sa qualité de bretonne, elle ne peut s'habituer à l'herbe dure de ces plateaux. D... secoue la tête, elle est perdue. De plus, un des étalons a été trouvé hier matin malade et couché, et il est mort dans l'après-midi. On l'a ouvert et dépecé avec un coupe-coupe bien affilé, sans rien trouver. Il ne reste qu'à l'enterrer. L'an dernier, un autre étalon magnifique était déjà mort ici d'une occlusion intestinale.

Les paysans, chefs de villages en tête, viennent souhaiter la bienvenue à D... et la guérison complète de la maladie qui l'a retenu à Hanoï. Ils déposent respectueusement à ses pieds sur un plateau de cuivre une offrande de bananes, d'œufs, de pâtisseries caillouteuses ou, au contraire, molles et poisseuses, se prosternent trois fois, puis se relèvent et attendent... On cause un peu. Un tel est parti, retourné dans son village parce que sa mère était malade; un autre, parce que son frère avait été l'objet d'une vengeance imméritée de la part d'un des notables, etc., etc... Inutile d'écouter l'histoire : elle est incompréhensible, et d'ailleurs n'est qu'un tissu de mensonges. On fait comme si l'on prenait tout au sérieux, quitte à éclaircir la chose ensuite. En revanche, d'autres sont venus, tous excellents travailleurs, disent-ils, recueillir l'héritage des premiers. Un des paysans, qui l'an dernier était jeune et pied-bot,

est devenu subitement vieux et bien constitué. Naturellement, il jure que c'est bien lui, qu'il n'a pas changé, que le Seigneur grand mandarin est abusé. Il invoque le chef du village, qui entame des explications sans fin... Peu importe, du moment que le buffle et la paillotte du premier, du pied-bot, sont encore là, et si ses champs sont cultivés.

D... fait un tour dans les rizières. visite les villages, se fait amener les animaux. Il n'y a pas trop à dire; tout a été à peu près bien.

13 mai.

Tous les jours, nous nous levons vers cinq heures et sommes à cheval une demi-heure après. Première visite à la jumenterie et aux parcs à bœufs, où quelquefois il y a du nouveau. Par exemple, l'an dernier, comme les bœufs allaient le matin au pâturage près de la forêt, quatre tigres ensemble leur sautèrent dessus et en tuèrent cinq; le troupeau affolé partit en une débandade fantastique. P... battit le pays à cheval pendant trois jours pour le rassembler; on ramena des bêtes, reconnues à leur marque, de plus de quarante kilomètres. On saupoudre bien de strychnine les cadavres des bêtes; mais le tigre vient-il se faire empoisonner? On l'ignore toujours.

Ensuite les rizières. C'est là la grande affaire, on n'en a jamais fini. Qui est-ce qui cultive celle-ci? Quand sera-t-elle mûre? Combien donnera-t-elle environ? Le grain est-il bon? Cette autre est-elle arrosée? Pourquoi la digue n'est-elle pas terminée? Et ainsi de suite... Puis les villages. Où sont les bœufs, les buffles? Pourquoi le jardin d'un tel n'est-il pas planté encore? Où est-il? Dans son village? Pourquoi?... A tout cela répondent des mensonges et de mauvaises raisons: il faut tout percer à jour sans en avoir l'air, jusqu'au bon moment, celui où l'on pourra clouer le menteur d'un mot.

Tout dans l'est, on fait un chemin. Allons voir les coolies. Un long temps de trot sur une route nouvelle, où manquent encore les ponts, et nous y sommes. Sept hommes seulement? Le *cai*[1] interrogé se perd en explications qui n'en sont pas.

1. Contremaître indigène, chef d'éqnipe.

Et c'est tous les jours ainsi. Depuis trois mois le chemin n'est pas à moitié fait.

On rentre, on déjeune, on va voir les chevaux, les vaches, les porcs. La grosse truie craonnaise a mis bas avant terme, cette nuit, et dévoré ses petits; c'est une portée perdue. Un cheval est malade; il faut le soigner. Bien entendu, le palefrenier n'a rien dit, peut-être rien vu, jusqu'au moment où la bête tombe à terre. Un bélier a au pied une plaie où grouillent les vers ; il faut le panser.

Un tour au potager, à la buanderie, un peu de paperasserie, de correspondance, de lecture. Puis à cheval encore; allons voir des coupes de bois, allons au village acheter un radeau de bambous descendant de la montagne par le fleuve, allons donner un coup d'œil aux briquetiers qui cuisent les matériaux d'étables plus convenables que nos huttes de bambou actuelles, allons au village de Thach-Thay éclaircir ou tâcher d'éclaicir avec le maire l'affaire en litige avec les gens de notre hameau de Thon-Nam. Un coup d'œil encore au charpentier qui répare une charrette, aux coolies qui font une barrière de fil de fer, à un cai qui rattache une toiture soulevée par le vent. Plus que deux heures de travail pour remettre en état une pompe détraquée, les ordres à donner pour le lendemain, une leçon pratique à un boy qui a une selle à réparer, un nouveau coup d'œil aux bêtes malades, une pointe aux parcs pour voir si tous les animaux sont rentrés. Car une longue expérience vous a bien persuadé que personne, personne de tout cet énorme personnel de cais, de boys, d'ouvriers et de coolies n'est capable de rien faire par lui-même, de montrer si peu que ce soit d'initiative, d'exactitude et surtout de conscience.

Cela fait, vous avez droit à l'absinthe, si vous avez soif, au dîner, à moins que — comme D... le fait souvent — vous ne préfériez de la quinine, et à votre lit, où peut-être en cette saison vous vous tournerez et vous retournerez toute la nuit, inondé de sueur, sans pouvoir fermer l'œil.

Pour en arriver là, vous avez dépensé 50 000 francs ou plus, que vous n'avez pas la certitude absolue de jamais retrouver, si vous êtes mal parti. C'est ce qu'on ne dit pas assez, en France, aux aspirants colons. Il y a tant de choses qu'on ne leur dit pas assez! Que la vie de colon est loin

d'être la vie de château, qu'elle n'est pas faite pour tout le monde, et aussi que l'argent par centaines de mille francs n'est rien sans le temps, sans la patience et l'énergie, sans la connaissance, qu'on met des années à acquérir, des hommes, des choses et des mœurs, de la langue; et que par-dessus tout il faut avoir la chance.

14 mai.

La vache bretonne malade est morte ce matin. On l'enterre. Le taureau et l'autre paraissent se rétablir.

On attend la pluie avec impatience. Les rizières sèchent et se perdent. La chaleur est torride. Tous les soirs, un orage se forme et va crever à côté; pas une goutte d'eau chez nous. Les indigènes de tous les villages voisins multiplient les processions invocatrices d'ils ne savent eux-mêmes quel pouvoir surnaturel. Rien !

17 mai.

Aujourd'hui dimanche, on s'est par hasard donné congé après-midi. On part donc en chasse, tâchant d'avoir des perdreaux pour les échanger contre des navets avec un douanier qui, à quinze kilomètres d'ici, a un potager superbe. Car nous n'avons plus de navets, ni de choux.

Par cette chaleur, les chiens ne sentent rien. Les perdreaux eux-mêmes se taisent, accablés. Nous faisons en vain des kilomètres dans la brousse, le fusil au bras... Nous remontons enfin à cheval, rendant nos armes déchargées aux boys qui suivent. Un daim nous part entre les jambes... Nous gagnons un autre terrain, où il devrait y avoir du paon. La chaleur tombe un peu. Pas de paon; mais voici enfin quelque chose : nous ramassons cinq perdreaux. Mais la nuit tombe, on est dangereusement près de la forêt ; nous prenons le trot, et les boys, terrifiés à l'idée du tigre, nous suivent à toutes jambes. Nous avons la chance de ne tomber dans aucun trou, et nous rentrons, les hommes comme les chevaux, essoufflés, éreintés.

Il y a deux ans, D... partait ainsi, un matin, à la chasse. Son chien le suivait et, derrière le chien, un boy portait son

fusil. Tout à coup, sous le nez du boy, quelque chose traversa le sentier comme un éclair et, des deux côtés, les hautes herbes ondulèrent, se refermant sur elles-mêmes. C'était un tigre qui venait d'enlever le chien. D... dut rentrer chez lui; que faire sans chien?

18 mai.

Cinq perdreaux, c'est peu pour nous et pour un échange, et nous tenons à nos navets. Je vais essayer de me rattraper sur les canards du marais de Lang-Youn. Je patauge dans l'eau des rizières. Le premier vient tout seul. Le second tombe à mon coup de feu, mais le chien refuse d'aller le chercher. Je me risque, m'avançant avec précaution ; je l'attrape... Tout à coup je m'enfonce jusqu'aux hanches, me sens happé par une force invisible : je me jette à plat ventre, me débats, m'accroche aux herbes coupantes, m'appuie sur mon fusil, me traîne sur le ventre, haletant, sans pourtant lâcher mon canard. Enfin je m'en tire, couvert de boue, mon pantalon fendu par quelque épine, de la hanche au soulier, la jambe écorchée, mon fusil plein d'eau et de terre ; au total, enchanté, car je l'échappe belle et j'ai de la chance.

Nous mangeons le canard à déjeuner. Il est huileux et coriace comme doit l'être un vieux corbeau.

19 mai.

T... arrive ce matin de Thanh-Hoa, où il est resté plusieurs mois malade tandis que D... était à Hanoï, malade également, et P... en France. C'était de la malchance.

T..., venu ici comme soldat, est depuis quinze ans dans le pays, l'a parcouru en tous sens, et le connaît bien. C'est lui qui est le mieux au courant de la cuisine intérieure de la concession, des tenants et aboutissants de chaque Annamite ; il les connaît tous, sait qui ils sont, d'où ils viennent, ce qu'ils font, quelle est leur famille, quelles parcelles ils cultivent... autant qu'on peut le savoir de ces gens-là.

Ou plutôt il le savait, mais il a fort à faire pour se remettre au courant. Depuis quatre mois le personnel a changé en

partie; des rizières ont été remises en culture, d'autres abandonnées, beaucoup échangées, réunies ou divisées; on a défriché de nouveaux champs de manioc.

Un indigène, cai d'un boucher d'Hanoï, est monté avec lui. On amène les bêtes à l'engrais chez les Annamites : la cour en est à moitié pleine. L'homme circule, examine les animaux, fait son prix. Marché conclu, il chauffe un fer portant sa marque, court de l'un à l'autre, et le marque au petit bonheur à l'endroit qu'il peut toucher; la bête effarée tourne en beuglant, les cornes basses, autour de l'homme qui la retient par une corde nouée au travers du naseau. Il emmène tout le lot et on distribue à sa place de jeunes bêtes prises dans le troupeau.

20 mai.

Nous apprenons la mort de M. B..., un négociant établi à deux heures d'ici. Il est revenu, il y a huit jours à peine, d'une tournée dans la montagne, en bonne santé apparente; quatre jours après, il s'est couché, tout de suite très mal. Le médecin est venu de Thanh-Hoa, l'a fait immédiatement transporter en palanquin; il est mort une demi-heure avant d'arriver. C'était la fièvre pernicieuse. Nous ne pourrons aller à son enterrement, qui s'est fait tout de suite.

Thanh-Hoa, 22 mai.

Me voici redescendu à Thanh-Hoa; je ne m'y attendais guère.

Hier matin, nous partions avec D... pour aller acheter des bœufs à un marché des environs dont on nous a parlé et qu'il ne connaît pas encore. C'est trente kilomètres à cheval, au pas, sur de petites digues; pendant six heures, le sentier se tourne et se retourne sur lui-même à l'infini dans la plaine, entre des rizières et des champs de coton et de sésame. Nous n'avons pas de guide et marchons à la boussole; toutes les cartes du pays sont à peu près sans valeur, sauf dans leurs grandes lignes, et encore... On traverse des villages où nous mettons les chiens en révolution; tous ces villages se ressemblent tellement qu'on finit par croire que c'est toujours

le même, et chacun a au moins deux ou trois noms, dont aucun ne se retrouve sur la carte.

Au marché, on vend du riz, des fruits, des étoffes, de la viande, des poteries, des allumettes, du poisson sec, des coupe-coupe, des chapeaux, des barres d'or et d'argent (en papier) et mille autres choses, mais presque pas d'animaux, ou hors de prix. Nos renseignements, concordants et puisés aux meilleures sources, ne valaient absolument rien. C'est assez souvent comme cela.

Toutefois, la journée n'est pas tout à fait perdue ; en causant, nous apprenons des nouvelles qui font que je me décide impromptu à revenir pour un jour à Thanh-Hoa. Il n'y a pas d'autre moyen que le fleuve ; tandis que D... s'en retourne, je gagne le plus proche village de bateliers et m'embarque avec un boy, confiant les deux chevaux au maire de l'endroit, qui demain les fera reconduire par des coolies chez D..., à moins qu'ils ne se perdent en route ; mais il y a peu de chances.

La chaleur est très forte, orageuse. Un bain me tente. La sampanière ne s'effarouchera pas pour si peu. Je me déshabille et me coule à l'eau, qui d'ailleurs est chaude et probablement très malsaine ; je risque une bonne furonculose, mais quand il fait chaud on n'y regarde pas de si près. Entre temps, le boy, qui ne sait pas le premier principe de cuisine et n'a ni matériel ni provisions, fait arrêter dans un ou deux villages, et finit par me confectionner un dîner qui, pour être sans pain et sans vin, demi-annamite, servi dans des soucoupes et mangé avec des bâtonnets, n'en est pas moins très passable. Ces gens-là ont le génie de la cuisine.

Je dîne donc assis, sous la toiture basse du sampan, sur ce qui sert de lit à l'équipage, la tête renfoncée dans les épaules et tout recroquevillé. J'ai vue sur les jambes de la sampanière, qui pousse vigoureusement la rame d'arrière tout en donnant à teter à un nourrisson qui a bien trois ans. Quand il a fini, elle le pose à terre, appelle son aîné qui sort je ne sais d'où : les deux gamins qui n'ont pas huit ans à eux deux empoignent l'aviron et commencent à apprendre le métier, tandis que la mère s'accroupit pour faire cuire le riz du ménage. Le père rame toujours à l'avant.

Pendant ce temps-là, un orage se prépare. Il éclate bientôt, nous inondant d'une pluie torrentielle; les éclairs partent par douzaines de tous les points de l'horizon, les rafales soulèvent des vagues qui embarquent tant et plus. Inutile de songer à dormir; comme il faut bien faire quelque chose, je prends une écuelle et passe mon temps à écoper l'eau qui envahit le sampan, contribuant ainsi au salut commun. L'équipage, qui n'a pas dîné, rame toujours sous la pluie diluvienne, ne voyant son chemin qu'à la lueur des éclairs. Sûrement, le pauvre D... n'a pu encore arriver chez lui; j'espère qu'il est à l'abri dans quelque village, sans quoi il est sûr de passer la nuit, la pluie sur le dos, au milieu de la plaine, incapable de se diriger sur les petites digues glissantes qui coupent le marais.

Enfin les éclairs cessent, l'orage s'éloigne. Il fait un noir opaque, je ne distingue ni ciel ni terre, et les sampaniers rament toujours, régulièrement. Je m'endors, sur leur lit de bois, avant d'avoir pu comprendre comment ils font pour se diriger.

Enfin, ce matin, j'étais à Thanh-Hoa où, les affaires finies, j'attends maintenant les chevaux que D... a dû m'envoyer pour me ramener. J'ai d'ailleurs un accès de fièvre qui me fait prendre le temps en patience.

Concession, 25 mai.

Nous sommes allés aujourd'hui à Baï-Thuong acheter des bois et des bambous. J'étais déjà venu, il y a trois ans, à ce poste établi tout au pied des montagnes Muongs, au bord du fleuve, en un entonnoir sans air, torride et fiévreux. C'était alors, près d'un petit village annamite, une enceinte carrée, simple levée de terre de un mètre, avec des paillottes pour les miliciens indigènes et l'Européen qui les commandait et surveillait les tribus des montagnes. La brousse, comme une mer, noyait le tout jusqu'aux remparts. Depuis lors, on a construit pour M. L... une maison de brique, ou plutôt il s'en est construite une; puis il est parti. Son remplaçant n'est pas là aujourd'hui.

Je vois encore, dans mes souvenirs d'alors, le poste quand

nous y arrivâmes à la nuit, l'étroite vallée envahie par l'ombre, et le petit clairon annamite se dressant sur le rempart qui couronne la haute berge du fleuve, et lançant de toutes ses forces à travers les hautes montagnes silencieuses la sonnerie de la retraite.

Nous y dînâmes, ce soir-là. Nous avions envoyé un boy à cheval chercher dans notre paillotte, à deux heures de là, du pain qui nous restait. Probablement le cheval fut trop pressé ; pendant le dîner on vint nous dire qu'il était très malade. Il agonisait et mourut presque aussitôt. La chose parut suspecte, on le traîna dans la cour et, après le café, le cuisinier du poste l'ouvrit avec son couteau de cuisine, à la lumière de quelques torches portées par des miliciens.

On ne voulut pas nous laisser rentrer chez nous au clair de lune. Bai-Thuong est un pays à tigres. Quelques mois avant, un tigre avait rôdé autour du poste, se dressant debout de temps en temps contre le parapet, où l'on retrouva l'empreinte de ses pattes, pour regarder curieusement à l'intérieur. Arrivant à la porte, il avait enlevé la sentinelle et disparu. Personne n'entendit le moindre bruit ; mais, en venant la relever, on ne trouva plus que le fusil, encore chargé et baïonnette au canon.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

T... a renoncé à comprendre tous les changements apportés à la distribution des rizières. Il reprend le travail par la base ; depuis deux jours, il passe son temps à faire des croquis et un arpentage sommaire des parties cultivées, qui forment de longues bandes sinueuses dans les bas-fonds, entre deux murailles de la brousse qui couvre les mamelons. En regard de chaque parcelle, il inscrit le nom du tenancier. C'est le seul moyen de s'y reconnaître. Mais il en a pour des semaines à cuire dans la vapeur lourde des rizières sous le soleil de juin.

26 mai.

Comme je suis ici pour m'amuser, on m'a fait faire une partie de chasse sérieuse. Hier au soir, nous sommes allés nous mettre à l'affût dans un de ces postes que les indigènes

installent sur de grands arbres, pour être à l'abri du tigre, le long des rizières qui touchent la forêt, et où toute la nuit ils frappent sur des bambous creux pour éloigner de leur récolte les cerfs et les daims. Nous ne faisons aucun bruit; le gibier chassé des rizières voisines doit donc logiquement venir se réfugier en abondance sous notre fusil. Pourtant, de toute la nuit, nous ne voyons rien.

Au matin, il n'est pas rare que le paon sorte des bois et vienne également. Nous attendons, luttant contre le sommeil. Rien non plus.

En nous en allant, cependant, P... me montre au loin quatre paons perchés sur un arbre. Nous avançons avec mille précautions; ils s'envolent sans nous attendre. Il ne nous reste plus qu'à rentrer dormir.

27 mai.

Impossible de trouver les bois qu'il nous faut. Nous allons voir si nous serons plus heureux chez les Muongs. Les Muongs sont les montagnards, sensiblement différents des Annamites de la plaine, parlant un langage absolument distinct, qui peuplent les premières chaînes le long du Thanh-Hoa, dans les vallées du Song-Ma et de la rivière Noire, et une partie des montagnes du Tonkin.

Nous partirons demain au petit jour, D... et moi, avec un boy, un cuisinier, deux palefreniers, six chevaux, un chien et douze coolies portant dans des paniers des provisions, du linge, des vêtements, du matériel de cuisine et de couchage, quelques armes et munitions de chasse, du riz, et un peu de paddy de réserve pour les chevaux, car nous n'en trouverons guère en route. C'est le strict nécessaire, et cela revient beaucoup plus cher qu'un voyage en train de luxe.

28 mai.

Nous n'avons pu partir. Nous avions fait un oubli impardonnable : c'est, en effet, aujourd'hui la fête de la récolte du cinquième mois, fête du riz nouveau. Pour rien au monde, un paysan ne quittera volontairement son village, ce jour-là. Donc pas de coolies porteurs.

Pas de travailleurs non plus. Pour passer le temps, nous faisons une course vers le sud, à travers les plateaux de broussailles et d'herbes dures par où la haute montagne boisée vient mourir dans les rizières de la plaine. Coupés de dépressions humides où se voient encore les traces d'anciennes cultures, ces plateaux étaient autrefois habités. Ils ont été abandonnés pendant les années de guerre et de désordre qui suivirent la fuite et même la capture du roi d'Annam Ham-Nghi, et offrent aujourd'hui aux colons leurs milliers et leurs milliers d'hectares où tout est à faire et où la main-d'œuvre manque.

Les buffles des villages de la plaine, ceux des premiers hameaux encore annamites ou déjà muongs, cachés dans les bouquets boisés qui précèdent la grande forêt, viennent y paître et les parcourent presque en liberté, danger constant et très sérieux pour l'Européen, même à cheval, même armé.

C'est un beau terrain de chasse, mais tellement difficile que l'homme le plus solide y renonce vite; on ne le parcourt, en dehors de quelques sentiers, qu'en luttant à chaque pas contre la brousse épineuse, les hautes herbes coupantes, les marécages, les halliers impénétrables.

Tien-Trai, 29 mai.

Nous sommes partis enfin; nous avons franchi le fleuve sans accident, à une heure de chez nous, et en route! Notre caravane est propre et a bon air, le temps est superbe, le chemin ouvert d'abord à travers la plaine cultivée, puis dans la région basse de la forêt, est excellent et admirable de pittoresque. Des arbres immenses, chargés de lianes, émergent d'un sous-bois touffu où s'enfonce çà et là un sentier de traînage de bois. Nous marchons sous leur ombre et sur le gazon épais. Personne sur cette route silencieuse, que quelques colporteurs qui montent en pays muong avec des marmites de terre, des coupe-coupe et des chapeaux coniques fabriqués dans la plaine.

Cependant les choses se gâtent bientôt. Pendant la halte du déjeuner, le ciel se couvre rapidement, et, à peine repartis, l'orage éclate. Deux heures de pluie diluvienne. Nous marchons en longue colonne, remontant une petite vallée à travers

des rizières magnifiques où tombent à pic de hautes montagnes calcaires. La forêt couvre tout ce qui n'est pas absolument vertical. La route, déjà moins bonne, se rétrécit et devient glissante, passe les torrents sur des ponts de bois branlants. Nous tendons le dos sous la pluie chaude; pourvu que les paniers ne soient pas trempés, eux aussi, quoique recouverts de larges feuilles de bananier! De temps en temps, halte à une auberge annamite pour boire une large soucoupe de thé brûlant, fait de feuilles vertes.

Nous arrivons enfin au poste de milice établi ici. Il faut s'occuper d'abord des chevaux, puis du dîner, du couchage, faire chercher des coolies pour le lendemain, distribuer la quinine; trois heures au minimum avant que bêtes et gens puissent dormir en paix, se reposer de leurs huit heures de marche. La nuit est lourde et chaude, les moustiques sifflent dans l'air immobile.

Muong-Tieu, 30 mai.

Second jour de marche; on se lève à quatre heures, on part à cinq. Dès le départ, la route, qui suit une grosse rivière, commence à escalader un à un tous les rochers qui l'encaissent. Ces montées et descentes perpétuelles sont insupportables pour un cavalier. Je mets pied à terre. Sans quitter un instant la forêt, nous nous élevons peu à peu sur le flanc de la vallée; tout à coup la route cesse, ou plutôt se transforme en un raidillon à travers des éboulis de gros rochers enfouis sous une puissante végétation. On passe un col par une brèche entre deux rocs, sous une voûte de grands arbres, et le même raidillon redescend vers une autre vallée. L'eau court partout, surtout sur le chemin bientôt bordé d'anciennes rizières en gradins horizontaux, transformées par le manque de culture en beaux pâturages à l'herbe fine. La forêt et le roc dominent tout cela. Je me croirais en Auvergne; là aussi les ruisseaux coulent dans les chemins creux et rocailleux, serpentant entre les prairies de montagne où viennent mourir les grands bois de hêtres couronnés de falaises basaltiques.

Le sentier inondé descend toujours, traverse un village muong dispersé sous de grands arbres; les maisons sont per-

chées sur des pieux, à deux mètres du sol, et au-dessous, entre les pilotis, le bétail trouve la nuit un parc et un abri contre la pluie.

Nous débouchons enfin dans une plaine de rizières admirables où l'eau court partout, descendant du cirque de montagnes. C'est ici que le colonel Pennequin, attaquant avec une petite troupe déployée dans la rizière la bande du redoutable Doc-Ngu retranché sur les premières pentes boisées, éprouva un des échecs les plus sérieux que nous ayons eus à subir dans la répression de la piraterie. Nous faisons halte pour déjeuner presque à l'endroit du combat. Les chevaux mangent; on s'arrête deux heures.

De ce cirque, la route sort par un procédé élémentaire et rapide. Elle emprunte le lit d'un torrent et monte tout droit. Nos petits chevaux grimpent lestement de roc en roc, plus lestement que nous, si bien que D... finit par remonter sur le sien, qui continue allègrement. Les porteurs muongs ont des poumons de montagnards; soutenant d'une main sur leur épaule le bambou d'où pendent en balance les deux paniers, ils s'éventent négligemment de l'autre avec un morceau de feuille de latanier, soufflant à peine sous leur charge.

L'orage éclate comme hier. Nous suivons toujours le lit du torrent sous une voûte d'arbres immenses, et dans ce lit coule maintenant le torrent lui-même; il n'est plus question de route. Bien entendu, tout le monde est trempé. Les porteurs ont enlevé leurs vestes courtes, les ont mises dans les paniers qu'ils recouvrent d'un toit pointu en feuilles de latanier, et laissent l'eau ruisseler sur leur peau brune. Ils ont serré dans leurs chignons leur tabac et leurs allumettes, protégés contre la pluie par la masse impénétrable de leurs cheveux, et vont comme si de rien n'était, dans l'eau jusqu'aux genoux.

Deux où trois petites plaines de rizières, couvertes d'eau; encore la forêt, et nous arrivons au bord d'un profond ravin où coule une grosse rivière. Sur les bords, les rizières reçoivent l'eau puisée dans le fleuve par des *norias*[1] hautes de dix ou

1. La *noria* des montagnes d'Indo-Chine est une énorme roue construite entièrement en bambou; plongeant dans une rivière par sa partie inférieure, elle en reçoit son mouvement, et y puise l'eau qu'elle élève dans des godets pour venir la déverser au sommet dans des conduites, en bambou aussi, qui l'amènent sur la berge.

douze mètres. Le chemin descend en lacets extravagants que la pluie rend glissants; nous mettons pied à terre. Un cheval passe trop au bord; la terre s'éboule sous lui; le voilà lancé à reculons sur la pente, essayant en vain de se retenir. Il file comme un boulet sous un arbre abattu par le vent, qui lui râcle le dos et fait sauter la sangle de la selle, va buter vingt mètres plus bas de l'arrière-train sur le lacet inférieur du sentier, se remet debout, et commence à brouter tranquillement une touffe de bambou. Il a manqué de bien près un plongeon dans le torrent.

Retardés par la pluie, nous ne pouvons gagner l'étape. Nous demandons l'hospitalité à un *chau* muong. Ces chaus sont les chefs héréditaires des tribus muongs, exerçant une autorité féodale et à peu près absolue, mais presque toujours avec beaucoup de mesure et de dignité. Leurs hommes leur obéissent admirablement ; c'est d'ailleurs ce qu'ils ont de mieux à faire.

Celui-ci nous installe dans la partie de sa demeure réservée aux hôtes, et se retire discrètement en mettant ses domestiques à notre disposition. Sa maison est un long bâtiment élevé sur des pilotis; l'énorme charpente de bois dur porte sur des milliers de bambous entre-croisés, attachés par des liens de rotin, une toiture de feuilles de latanier enfilées en longues séries étroites sur des lames de bambou. Le travail est parfait. Le sol est un treillis de bambou à jour; chevaux, bœufs, buffles, cochons, volaille sont parqués au-dessous. Le bâtiment ne forme qu'une pièce ; le chef, sa famille, ses domestiques vivent en commun. Le foyer est au milieu : c'est un carré de terre battue entre quatre planches. La fumée légère qui s'en échappe sans cesse se condense depuis des années sous la toiture de bambous et de feuilles; la haute voûte est d'un noir profond, brillant, comme laqué, mourant vers le bas en teintes d'un brun chaud.

Autour de la maison, la cour est fermée d'une très forte palissade en bambous, avec une porte solide. Tout ici est en bambou; les maisons, les armes, les ustensiles de ménage et même de cuisine. Et tout est fait au coupe-coupe : c'est avec cette lame de fer de $0^m,50$, qu'il ne quitte jamais, que le muong s'ouvre son chemin dans la forêt, y abat des arbres

et les débite, façonne sa demeure, sa pirogue, son arbalète et jusqu'à ses cure-dents. Il n'est rien qu'il ne puisse faire avec son coupe-coupe et du bambou.

Pao-Nua, 1er juin.

Voilà deux jours que nous marchons dans la vallée du Song Lo, ce fleuve rencontré avant Muong-Tieu. Presque toujours en pleine forêt, la route monte et descend sans cesse par des pentes vertigineuses sur tous les contre-forts de la montagne, franchissant les ravins sur des ponts de bois vermoulus. Rarement les murailles vertes qui la bordent s'ouvrent pour laisser voir où l'on est. Alors on aperçoit, d'un côté, le torrent qui bondit sur des rochers au fond de sa gorge; de l'autre, la montagne interminable, toujours boisée. Ici et là une place pelée et roussie, avec des squelettes d'arbres brûlés : c'est l'endroit choisi par les montagnards pour faire une récolte de maïs ou de leur riz spécial, qui n'a pas besoin d'eau.

Çà et là un arbre abattu par le vent barre le sentier; on passe dessous le plus souvent, parfois dessus; ou bien on le contourne avec précaution, sur la pente raide où les chevaux s'aventurent en soufflant, le cou tendu.

Le forêt change d'aspect à chaque instant. Parfois c'est un simple taillis de bambous, un hérissement de tiges cylindriques et nues sortant d'un fouillis d'herbes et de roseaux et supportant un feuillage léger; ailleurs on marche dans l'ombre silencieuse des grands arbres étagés à toutes les hauteurs en voûtes superposées, tendus de lianes; des palmiers dressent au ras du sol leurs gerbes et leurs bouquets de feuilles raides, et au-dessus jaillissent les têtes vertes des lataniers aux grands éventails profondément dentelés. Aucun souffle n'agite tout cela; c'est immobile et mort.

La forêt est peu peuplée. Parfois une poule sauvage traverse le sentier d'un vol bruyant; des singes s'enfuient le long des lianes; de petits crabes rouges rentrent vivement dans leurs trous.

Ce soir, nous sommes arrivés ici très tard, D... et moi, avec un seul boy. Notre convoi était en arrière. La route a

franchi un col, puis, par d'infinis détours, circulé lentement au flanc des mamelons arrondis où, après l'incendie de la forêt, ne pousse plus jamais qu'une sorte de roseau dur et coupant, haut comme un homme et étouffant toute autre végétation. Enfin, commençant à redescendre, nous avons retrouvé les grands bois.

La nuit venait ; sur la route, des traces de tigre, et ces sortes de pelotes feutrées de poil qui sont ses crottes ; le manque de guide, le pays inconnu et désert, l'obscurité croissante qui rendait dangereuse la marche sur l'étroit sentier, en corniche le long des pentes profondes, tout cela rendait la situation peu gaie. Nous envisagions déjà la perspective de passer la nuit ou, du moins, d'attendre notre convoi sur un arbre, lorsque sur le fond noir de la montagne s'est levée une fumée blanchâtre, avec une faible lueur. Nous quittons le sentier, traversons un petit bois, un ruisseau où le boy tombe en plein courant avec son cheval, et débouchons dans un pâturage. Au milieu s'élèvent trois cahutes de bambou. Deux miliciens sortent de l'ombre, se présentent à nous ; ils descendent vers la plaine avec un troupeau de bœufs porteurs, allant chercher du riz pour ravitailler leur poste perdu dans la montagne. Les bœufs, attachés à des piquets, ruminent paisiblement.

Le convoi arrive deux heures après ; nous dînons dehors au clair de lune, au fond d'un entonnoir de hautes montagnes noires ; le torrent gronde à côté, venant nous ne savons d'où et disparaissant dans la nuit.

Il y a quelques années, un officier de la garde milice campait ici, une nuit, avec sa troupe indigène ; du flanc des montagnes, il entendait les pirates crier à ses hommes de lui couper la tête et de la leur apporter, avec des promesses et des menaces.

Sam-Tu, 2 juin.

Petite étape faite dans la matinée. La route escalade dans la forêt les pentes de notre entonnoir d'hier, circule des heures sur les hauteurs autour des mamelons herbeux, autrefois brûlés par les Méos, condamnés depuis à cette végétation de roseaux propice aux embuscades en temps de guerre ou de

piraterie, comme aux chasses du tigre, qui y trouve le cerf et le paon; enfin elle redescend à travers bois dans la petite plaine au fond de laquelle on a établi le poste, au bord d'un fleuve qui, tout de suite après se perd en d'infranchissables rapides.

Trois Français vivent là, des officiers de la garde indigène, avec une centaine d'hommes. Ils administrent quatre districts de montagnes, font des routes, construisent des bâtiments pour le futur fonctionnaire civil, font travailler leurs hommes, briquetiers, maçons, charpentiers, jardiniers. Ils chassent un peu, étudient les langues et les coutumes du pays (nous sommes en pays laotien, entourés de peuplades Muongs, Thais, Khas, Yaos, Méos, etc., toutes différentes les unes des autres), et font de temps en temps des tournées dans l'intérieur. Comme distraction, ils jouent entre eux, en deux cent cinquante parties de manille, une collection de Victor Hugo. Cette année, ils ont de la chance; ils ont eu quatre visites d'Européens, nous compris!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quan-Hoa, 10 juin.

J'ai quitté D... ce matin, pour rentrer à Hanoï. Depuis huit jours, aucun incident; nous avons excursionné en pays laotien, puis refait notre route en sens inverse. Cette nuit, nous avons couché à Muong-Tieu, où nous nous sommes quittés ce matin, lui redescendant sur Thanh-Hoa et moi montant au nord-ouest, vers la rivière Noire.

Le sentier descend ce Song-Lo que nous avons longé des journées entières. Un peu assagi par ici, il est navigable pour des radeaux et, aux hautes eaux, transporte vers la plaine des bois et des bambous. Dans les derniers kilomètres, resserré entre de hauts rochers à pic comme le Tarn en son « détroit », le fleuve ne laisse pas place au sentier : je me suis embarqué avec chevaux et coolies sur deux longues pirogues creusées dans des troncs d'arbre, et nous avons descendu lentement entre les sombres parois rocheuses dominées par la forêt. Puis les murailles à pic s'abaissent, le bois redescend vers la rive, revient plonger son pied dans

l'eau profonde, et on débouche sur la large nappe du Song-Ma. Un peu plus haut et sur l'autre rive est Quan-Hoa.

J'y suis l'hôte d'un vieux chef muong qui a fort mauvaise réputation. Grand ennemi des missionnaires, il en a, paraît-il, déjà fait disparaître quatorze. Il monopolise à peu près, plus ou moins ouvertement, tout le commerce de sa région, et tient son monde à l'œil, n'hésitant pas à faire au besoin tomber une tête ou même à brûler vif qui lui a déplu.

Cet homme terrible, à figure de vieux singe malicieux et impénétrable, ne m'en a pas moins bien reçu. Nous prenons le thé en causant ensemble de l'exposition d'Hanoï, qui ne lui a fait aucune impression, et il me fournit pour le lendemain des coolies et un personnage de sa suite pour m'accompagner.

Mai-Chau, 12 juin.

Le sentier du Song-Ma est bien mauvais; il monte et descend constamment. Passe encore quand il monte; mais, quand il descend, je vais à reculons en m'accrochant aux racines des arbres. Je ne sais comment font les chevaux à qui nous laissons la bride sur le cou; je croirais presque qu'ils se retournent les sabots en dedans pour trouver prise dans les encoches que font les racines traversant le sentier à pic, comme des échelons. En tout cas, ils descendent sans accident.

Puis, le chemin s'améliore, on va plus vite. J'ai couché près de l'endroit où fut décapité par le Doc-Ngu un lieutenant fait prisonnier à l'affaire dont j'ai parlé; son képi fut promené dans toute la région comme étant celui du colonel lui-même.

Près de Mai-Chau, la route commence à remonter un affluent du Song-Ma, dans une riche vallée couverte de rizières; on est en train de faire la récolte.

A Mai-Chau, le *quan chau* ou seigneur du pays vient à ma rencontre jusqu'à la porte de son village. Je mets pied à terre, nous échangeons nos politesses et, côte à côte, nous gagnons en causant sa vaste maison de bambous, fortifiée d'une palissade. Là comme partout, tout le monde est aussitôt à mes

ordres. Ce chef est grand chasseur et examine avec beaucoup de soin ma carabine Colt.

Lorsqu'on est habitué à l'Annamite des plaines, qui ne connaît guère de milieu entre l'obséquiosité et l'indifférence méprisante, l'accueil simple, grave et cordial de ces chefs montagnards est un vrai plaisir, et leur façon de commander à leurs populations inspire une sorte de respect. Leur autorité absolue, mais digne et réfléchie, balancée par les devoirs de protection auxquels ils ne se dérobent jamais, rappelle, je pense, celle des anciens chefs de clans écossais.

Su-Yut, 12 juin.

Après Mai-Chau j'ai trouvé des relais de coolies préparés partout : nous allons extrêmement vite. Remontant toujours, la route quitte les plaines de rizières pour s'enfoncer dans les rochers et la forêt, puis débouche dans une région de hautes montagnes dénudées, dévastées par les incendies systématiques. C'est la vallée de la rivière Noire.

Au passage du col, nous rencontrons en pleine forêt un Chinois suivi d'un coolie annamite courbé sous deux gros ballots. Il salue poliment : on voit qu'il n'est pas chez lui. C'est l'extrême avant-garde du commerce chinois, le retour à la civilisation, la fin du pays vierge, sauvage et pauvre, où le Céleste n'a rien à faire. Le premier mendiant ne tardera pas.

Le sentier court en corniche le long des mamelons dénudés, érodés par les eaux. Tout à coup, derrière deux ou trois plans de montagnes qui s'abaissent, au fond d'une gorge, apparaît au loin un ruban jaune et sale : c'est la rivière Noire. Le sentier y descend par des pentes rapides et glissantes ; à un tournant, j'aperçois tout à coup au-dessus de ma tête la ligne télégraphique perdue depuis Thanh-Hoa.

Su-Yut, où nous arrivons à la nuit, est un vrai village de frontière. Première étape annamite sur les marches chinoises et laotiennes, en pays peu sûr, il est entouré de triples et quadruples palissades de bambous entre-croisés et affilés, fermé de grosses portes qu'on n'ouvre plus la nuit tombée ; il nous faut parlementer pour obtenir l'entrée.

Ce lieu de commerce et d'échange ressemble intérieurement à une caverne de voleurs ; pas d'auberge, tout le monde nous regarde avec méfiance, les portes aussitôt refermées. Un Annamite nous reçoit enfin, nous conseille d'attacher soigneusement les chevaux dans sa cour. Il a un teint de fiévreux, sa femme est malade, ses enfants sont des squelettes et grelottent de fièvre ; tout le monde a la fièvre ici, même les Chinois. Au bas du village, la rivière Noire roule dans la nuit ses eaux boueuses et rapides : c'est la crue ; elle ronge rapidement sa berge dont on entend des blocs se détacher et tomber dans l'eau. L'endroit est sinistre.

Les Chinois, à la fois commerçants, recéleurs et voleurs, n'ont à vendre ni paddy pour les chevaux ni quoi que ce soit pour les hommes. Les chevaux dînent de maïs que me procure l'Annamite ; et moi, de quinine et d'une boîte de sardines. Il n'y aura pas de coolies pour demain ; je garde les hommes de Mai-Chau, les honnêtes et solides montagnards qui, dépaysés eux-mêmes, se serrent autour de moi, et, pour la première fois depuis que je suis au Tonkin, je m'endors mon revolver sous la main.

Cho-Bo, 13 juin.

Étape courte et fort désagréable. A vingt minutes de ce triste Su-Yut, nous arrivons au passage de la rivière Noire. Gonflée par la crue, large de deux ou trois cents mètres, elle coule entre ses berges ocreuses qui s'éboulent, charriant dans ses tourbillons et ses rapides tous les débris de ses forêts. Elle est jaune, boueuse, perfide.

Impossible de faire passer mes chevaux dans le panier [1] du bac. Je ne veux pas davantage me risquer à les faire passer à la nage, même remorqués. Il y a, paraît-il, au village une seule pirogue en bois, appartenant à un Chinois. Je l'envoie demander ; le Chinois refuse de la louer. J'y retourne moi-même, il me la cède de mauvaise grâce. Elle est en triste état, toute rapiécée, recouverte d'un toit de bambou qui ne

1. On appelle *panier* une petite barque en forme de valve de moule, faite d'un treillis de lames de bambou luté avec de l'argile ou de la résine. Très usités en Indo-Chine, ces paniers ne portent guère que deux ou trois personnes.

laisse place que pour un cheval; il n'y a ni rames ni équipage. Il faut tout de même en passer par là. Mes Muongs la remontent jusqu'au bac, le passeur fournit les rames et monte à bord. On transborde les chevaux, un par un; ils ont peur, pointent et renâclent à l'embarquement, sentant cette terre s'ébouler sous leurs pieds. Ballottés durant le passage par les vagues et les tourbillons qui nous emportent, ils manquent de tout faire chavirer, et, à l'accostage, se jettent sur la falaise de sable d'un saut qui fait à moitié culbuter la pirogue et fait glisser dans l'eau profonde tout un pan de terre. Tout cela nous a pris plus de trois heures.

Puis, c'est la brousse encore, buissons, roseaux, peu d'arbres et quelques rizières seulement. Au passage d'un ravin, le pont de rondins recouverts d'un treillis de bambou s'enfonce brusquement sous mon cheval, qui tombe sur le côté, deux pattes dans le vide. On essaye en vain de le tirer; il se débat et s'enfonce plus en plus. Je fais amasser sous lui des branches et des roseaux, puis entailler au coupe-coupe les poutrelles demi-pourries sur lesquelles il porte, et, avec un craquement, tout cède et dégringole ensemble : il tombe sur le dos, se relève et se secoue, intact. Il n'y a plus qu'à le faire remonter sur le sentier.

Cho-Bo apparaît enfin; nous sommes en plein pays civilisé, car Cho-Bo est desservi, tous les huit jours, par une petite chaloupe fluviale, où nous nous embarquerons demain.

La ville a triste réputation au point de vue sanitaire, et, de fait, le cimetière est bien garni. Pourtant, établie sur un promontoire qui barre la vallée déjà large, elle doit être balayée par les vents qui la parcourent. Le promontoire se termine sur la rive en rochers pittoresques, décorés, par le génie qui y a tenu garnison, d'inscriptions patriotiques. Puis il se prolonge sous l'eau en une série d'écueils formant un rapide dangereux. Au-dessus, la pirogue est le seul moyen de navigation du haut fleuve, sur des centaines de kilomètres.

C'est à Cho-Bo que le Doc-Ngu assaillit, une nuit, la Résidence même de la province, décapita le Résident, incendia le village et se retira avec tous les fusils du poste. Toute la région d'ici au fleuve Rouge a d'ailleurs été battue par lui pendant des années, et il y a remporté succès sur succès.

Depuis le drame, la résidence a été reportée vingt-cinq kilomètres plus bas, en une situation plus saine et moins dramatique. Cho-Bo reste le grand marché, la place du transit avec la haute région, et aussi le refuge de tous les malandrins du delta.

Hanoï, 14 juin.

Ce matin, en arrivant à bord, j'ai appris avec étonnement qu'un typhon avait ravagé Hanoï, Nam-Dinh et le Thai-Binh dimanche dernier. La chaloupe même qui me portait avait été jetée sur la berge du fleuve et fort abîmée. Au débarquement, l'aspect de la ville est lamentable; je laisse le boy ramener les chevaux et me précipite à la maison. Je m'aperçois, avec un grand soulagement, qu'il n'y a que des arbres abattus et une centaine de piastres de dégâts réparables. Hanoï dans l'ensemble a sérieusement souffert; mais le Thai-Binh, plaine de rizières basses et exposées aux raz de marée, doit être ruiné. Sécheresse, mauvaises récoltes, peste, choléra et typhon, le pauvre Tonkin n'a pas de chance, cette année!

Les chevaux arrivent, fatigués de six semaines de marche, les pieds usés, mais joyeux de retrouver l'écurie, hennissant et tirant sur la longe pour gagner leur stalle. On les pousse plus loin, dans le coin le mieux préservé. Je vais dîner chez un ami tandis qu'on déménage mon lit que les fenêtres enfoncées mettent vraiment trop dans les courants d'air. Demain on ira chercher des ouvriers pour tout réparer avant de repartir.

PIERRE DUCLAUX

# JEP[1]

## VII

### AUTRES MASQUES

Le carême régnait maintenant à Catllar. Les semaines grises s'achevaient en des dimanches calmes, bercés à la cadence des cloches, des psalmodies liturgiques. Au lieu des ritournelles du bal, des fredons sautillants du « flabiol », on n'entendait, à la sortie des vêpres, que le roulement monotone de la boule abattant les quilles, sur la place. C'était le divertissement de la saison. Cependant, après la partie de quilles, la jeunesse allait se promener en bande. Bras dessus, bras dessous, les garçons d'un côté, les filles de l'autre, ils faisaient les cent pas sur la route de Prades. Arrivés au bout du pont de la Castellane, ils s'arrêtaient un moment, regardaient au midi, vers la plaine, si le printemps se décidait à venir.

Il venait. Les grives et les huppes l'annonçaient, appariés dans les olivettes de la montagne. Dans les jardins, autour du village, les amandiers étaient en fleur, et, le long des chemins, les saules marceaux portaient des chatons de soie jaune, pareille au duvet des oisons qui jasillaient dans l'eau des fossés. Le vent marin soufflait doux, hâtait la croissance de l'herbe, la poussée des arbres ; les yeux verts, les yeux bruns des bourgeons soulevaient leurs paupières, pressés d'assister

1. Voir la *Revue* du 1er décembre.

au renouveau. D'un dimanche à l'autre, la campagne changeait de figure. Les amandiers n'avaient pas encore passé fleur, et c'était déjà le tour des poiriers, des pruniers, des pêchers. Et les pruniers étaient tout blancs, les pêchers étaient tout roses! C'était joli à voir, et ça sentait si bon! Rien qu'en mettant le nez dehors, on respirait le printemps. Quand Bepa allait aux champs, le matin, chercher des carottes pour la soupe, elle en revenait toute parfumée et pavoisée de violettes. Jep en cueillait une à son corsage, et il la gardait aux lèvres, il la mâchonnait, tout en jouant des tricoises ou du boutoir. Pendant qu'il fumait sa cigarette sur la porte, il avait surpris le manège d'un couple de mésanges qui bâtissaient leur nid dans une fente du vieil ormeau. Et il montrait du doigt à sa bonne amie les fines bestioles occupées à charrier tantôt un brin de mousse arraché aux pierres du clocher, tantôt un crin de cheval qu'elles volaient dans les balayures de la forge.

— Regarde, — lui disait-il; — en voilà deux qui n'ont pas besoin du maire ni du curé pour entrer en ménage!

— Chacun son tour, — souriait Bepa. — S'il est plus long à s'établir, notre ménage aussi durera plus longtemps.

Le Dragon ne s'inquiétait guère des nichées. Le printemps avait pour lui d'autres signifiances. C'était surtout le renouvellement de la cuisine. La promesse des primeurs, la montée des fèves et des petits pois lui mettait l'eau à la bouche. Le dimanche, quand les fiancés le quittaient pour se promener ensemble :

— N'oubliez pas de ramasser des pissenlits! — leur recommandait-il. — Ils sont tendres, à cette heure, et l'huile de cette année est parfaite. Vous verrez quelle salade! Il n'y a rien de tel pour rafraîchir le sang et pour donner son vrai goût au vin du bon Dieu!

Chez les Bernadach, c'était une autre chanson. Galdéric, cette année-là, boudait le printemps. Il en voulait aux merles de flûter, aux violettes de fleurir : c'était pour Bepa et pour Jep que flûtaient les merles, que fleurissaient les violettes. Sa consolation était alors de penser au profit qu'il tirerait plus tard de la brouille survenue entre son père et Jep : en frustrant son frère de sa part d'héritage, il satisferait du

même coup son avarice et sa rancune. Dans cet espoir, il flattait, il courtisait son ancien. Le dimanche, au lieu de flâner au village avec les camarades, il accompagnait Bernadach dans la tournée qu'il ne manquait pas de faire, les mains aux poches, sur son petit domaine. Arbre par arbre, ils constataient l'état des floraisons, ils pronostiquaient les récoltes futures. Et leur amitié, leur bonne entente, se confirmaient dans cette passion commune pour la terre.

Pendant ce temps, l'Aulari était à vêpres, occupée à prier pour ses hommes, pour la paix de la maison. Pâques approchait : si le bon Dieu consentait à l'écouter, ces enragés s'amadoueraient peut-être, exhortés par l'abbé Colomer, au tribunal de la pénitence.

En attendant la grande lessive, et la réconciliation souhaitée par leur mère, les frères ennemis se trouvaient encore une fois aux prises, à propos de la procession du jeudi saint.

C'est un honneur envié par les jeunes gens de porter, ce jour-là, la croix monumentale qui ouvre la procession. La confrérie des pénitents noirs, à laquelle presque tous les hommes sont affiliés, désigne le porteur. Et Galdéric, qui avait été choisi l'année précédente, comptait sur une nouvelle investiture. Jep lui fut préféré, et cette injure enfonça plus avant dans son cœur le ressentiment des affronts que lui avait déjà infligés son cadet. L'abbé Colomer lui confia, pour le consoler, l'emploi de *guigni-cenres*[1], un des plus marquants de la cérémonie.

L'heure venue, le cortège se formait dans l'église, sous les ordres de Jojotte. On dressait sur les brancards les « mystères », — les mannequins habillés qui représentent les personnages de la Passion ; — on plaçait à leur rang, derrière leurs bannières respectives, les congrégations, les confréries. Et tous, les plus humbles figurants aussi bien que les coryphées, s'échauffaient pour leur rôle, pour la beauté du spectacle qu'ils allaient se donner à eux-mêmes.

C'était, après les déguisements de la semaine grasse, comme une autre mascarade plus émouvante, et ils s'y vouaient du même élan de leur âme enthousiaste et frivole. Une rumeur

1. Reluque-cendres.

sortait de cette foule. Mais le silence se faisait tout à coup : l'officiant, vêtu de ses habits sacerdotaux, apparaissait, escorté des enfants de chœur et des chantres, au seuil de la sacristie.

La procession sortait.

Jojotte, en tête, avec sa soutane violette des grandes fêtes et son chaperon noir, brandissait une énorme crécelle, seule musique permise, en l'absence des sonnettes et des cloches parties pour Rome. Puis, entre ses deux acolytes, Giresse et Jean Cadène, costumés en pénitents noirs, c'était Jep, le héros du jour, chargé de sa croix.

Galdéric suivait, tout seul, à distance. Robe noire, âme sombre. Un plat d'offrande, garni de cendres, à la main gauche, il désignait au peuple, de l'index de sa main droite, la poussière commémorative de la destinée humaine. Le regard mauvais qui flambait, fixé sur Jep, au fond des trous de sa cagoule, ajoutait à son geste une signification de menace tragique.

A quelques pas de Galdéric, très lentes et très dignes, les danseuses du carnaval défunt, l'Yzabel, la Pétronille, la Francisquette, la Bepa, charriaient sur leurs épaules le « mystère » de la sainte Vierge, un mannequin de grandeur naturelle, la poitrine trouée des sept glaives de la Douleur. Le bon paillard Phélip des Ortes s'avançait après elles. Il exhibait, entre ses doigts repentants d'attouchements frivoles, une tête de mort authentique, qui, de sa mâchoire édentée, vilainement ricanait.

Puis, c'était le groupe des Madeleines, toute une bande de petites filles, en longues robes traînantes, qui berçaient, ainsi que pour un dodo de poupées, des crucifix dans leurs bras. Comme on leur avait recommandé d'avoir l'air triste, elles faisaient semblant de pleurer et s'essuyaient les yeux, de temps en temps, avec leurs mouchoirs.

Elles passaient, et à leur suite arrivaient, portées par des gamins nu-pieds, qui trébuchaient dans leur robe de bure, des croix de toute matière et de toute grandeur ; des croix en roseaux, légères, et d'autres très lourdes faites avec des branches de chêne non écorcées. Quelques-unes étaient voilées d'un crêpe, d'autres drapées d'un linge blanc ; et tantôt elles traînaient à terre, tantôt elles s'érigeaient à bout de bras. On aurait dit d'une forêt en marche.

Maintenant, c'était le tour des confréries : confrérie d'hommes porteurs de torches, confrérie de femmes qui défilaient, la tête baissée, égrenant des chapelets. Un mannequin s'avançait entre les deux confréries. C'était un Christ en croix, d'une réalité saisissante, avec ses côtes en saillie, ses yeux vitreux, ses joues, sa poitrine, ses pieds éclaboussés de sang, de grosses gouttes en relief qui ponctuaient la peau verdâtre, décomposée. En contraste avec cette figure d'agonie, Jojotte, se conformant à une tradition pieuse, avait piqué à la couronne d'épines un trochet de cerises presque mûres, symbole naïf de la renaissance printanière et de la résurrection prochaine du Dieu crucifié.

L'abbé Colomer fermait la marche, avec les enfants de chœur et les chantres. Exténué par le jeûne et l'abstinence du saint temps de carême, le desservant de Catllar pliait sous le faix de la chappe noire, alourdie de larmes d'argent ; il s'avançait avec peine, et les défaillances de son estomac affinaient sa figure poupine d'une expression de souffrance ascétique, on ne peut plus édifiante.

Très édifiant lui aussi, plus grave que d'habitude, presque solennel sous le surplis et la barrette, M. Sabardeilh emboîtait le pas au curé. Mais son émotion n'était pas d'ordre mystique : pendant qu'il chantait les imprécations et les plaintes des prophètes lamentant les iniquités d'Israël, sa pensée se reportait aux malheurs de la démocratie persécutée par les tyrans, et sa voix s'éplorait ou tonnait en menaces, selon le sens de chaque verset.

A peu près seul de la paroisse avec les tout petits et les infirmes, le Dragon s'était abstenu de figurer dans le cortège. Ces capucinades l'agaçaient. Il se souvenait du feu de joie qu'on avait fait, en 93, avec les bonshommes dorés, les saints et les saintes de l'église, arrachés de leurs niches et brûlés en holocauste devant l'arbre de la Liberté : pendant qu'ils flambaient, il avait dansé la carmagnole autour du bûcher avec les patriotes du village. Ses idées n'avaient pas changé depuis ; il n'avait pas remis les pieds à l'église. Un vrai païen, ce Malhibern ! Il avait assisté de loin à la sortie de la procession, et maintenant il attendait qu'elle revînt, planté devant la porte de la forge. Elle apparaissait bientôt,

elle émergeait du noir de la rue en plein soleil, foule muette, glissement d'ombres sans visages, enveloppées dans le mystère des coucaroutxes et des cagoules. C'était comme une délégation du monde surnaturel, en opposition avec le monde de la nature, avec l'éclat de la lumière, avec la douceur du printemps. Les rossignols cachés dans le ravin du Router cessaient de chanter, épouvantés par la crécelle de Jojotte, tandis que d'innocents papillons, des blancs, des jaunes, voletaient, attirés par la flamme des cierges, frôlaient de leurs ailes délicates la laideur sinistre des cagoules. Lentement, comme une troupe d'oiseaux effarouchés par le soleil, les masques tristes s'enfonçaient dans la ténèbre béante de l'église.

Au lieu de leur tirer sa barretine au passage, le Dragon les regardait défiler sans broncher, la pipe au bec, les mains aux poches. L'abbé Colomer frémit en l'apercevant. Cette barretine rouge vissée sur la tête de l'impie, c'était la Révolution, c'était le diable. A deux pas, presque à bout portant, les regards de l'abbé et du Dragon se croisèrent. Une sainte colère flambait dans les yeux de l'officiant. D'un geste impérieux, il tendit vers le révolté le crucifix d'argent, comme pour le contraindre à plier le genou, à courber son front, seul levé parmi la prostration de tout un peuple.

L'anathème fit long feu. Tranquillement, du même air qu'il essuyait autrefois la mousqueterie espagnole à Peyrestortes, le Dragon reçut le choc, laissa passer, comme une mitraille inoffensive, le geste et le crucifix.

## VIII

### A CONFESSE

Le samedi saint était un jour de corvée pour l'abbé Colomer. Depuis son déjeuner, un déjeuner sommaire, expédié sur le pouce, il était encaqué dans son confessionnal, occupé à écouter, à semoncer ses ouailles. A peine si entre deux confessions il se donnait le temps d'ouvrir sa boîte, d'inspecter d'un coup d'œil, tout en humant une prise de

tabac, le troupeau des fidèles, hommes ou femmes, qui attendaient agenouillés sur les dalles. Encore une quinzaine à entendre.

L'opération d'ailleurs était simple, les péchés étant à peu près pareils, sans nuances comme l'âme des pécheurs. Le marchand trichait sur le poids de la marchandise, le cultivateur empiétait sur la terre de son voisin, le pauvre maraudait sur la gerbe du riche. L'abbé Colomer était blasé sur ces fautes, et il ne sourcillait pas davantage quand la promise s'accusait d'avoir laissé prendre des arrhes à son galant, ou quand la gouge [1] se repentait d'avoir forniqué avec son maître. Vieilles histoires, auxquelles s'appliquait une morale qui avait déjà servi.

Mais l'attention du prêtre se réveillait aux adjurations de l'Aulari, qui lui confiait ses angoisses maternelles et conjugales. Elle le suppliait d'intervenir, de remettre la paix dans sa famille. Et l'abbé promettait, touché de ses larmes, pressé aussi d'en finir avec elle.

Et c'était le tour de M. Sabardeilh. L'instituteur avait, jusque-là, vécu en bons termes avec son curé. La direction du lutrin, l'enseignement du catéchisme en faisaient un collaborateur du prêtre, un fonctionnaire à demi ecclésiastique. Il était croyant, d'ailleurs, à sa manière, qui était celle d'un certain nombre de républicains, à cette époque. Il adorait un Jésus-Christ révolutionnaire, patron des humbles, apôtre et précurseur de la Sociale. L'abbé Colomer avait été d'abord indulgent à cette utopie. En haine du régime déchu autant que par peur des hommes nouveaux, le desservant de Catllar avait, à l'exemple de presque tous ses confrères, bruyamment adhéré au gouvernement provisoire, il avait entonné le *Domine, salvam fac* à pleine gorge, il avait béni et aspergé d'eau lustrale l'arbre de la Liberté. Puis, à mesure que la réaction gagnait du terrain, il avait changé de ton. Prudemment toutefois, en homme qui ménage les transitions et qui ne veut se brouiller avec personne, il avait continué à fermer les yeux sur les fréquentations de l'instituteur, il avait évité, quand il le rencontrait, les sujets de controverse. Mais

1. La servante.

ce jour-là, dans le tête-à-tête du confessionnal, la conversation tournait à l'aigre, le prêtre se fâchait. Il avait encore sur le cœur l'attitude sacrilège du Dragon, et, comme ce malheureux échappait à sa juridiction, Sabardeilh payait pour lui. Avant de lâcher l'absolution, il l'entreprenait sur ses rapports avec les rouges, sur le mauvais exemple qu'il donnait à la paroisse en lisant, en colportant *la Réforme*, journal impie, rédigé par un prêtre apostat. Et, comme l'instituteur résistait, le confesseur passait du blâme aux menaces. Entre le journal et le sacrement, il fallait choisir, renoncer à l'un ou à l'autre.

— Vous avez jusqu'à demain matin pour réfléchir! — concluait l'abbé en rabattant sur le révolté le volet intérieur de la grille.

Quand il le rouvrit, il se trouva face à face avec le vieux Bernadach. En présence de ce nez autoritaire, accompagné d'un menton opiniâtre et d'une bouche sans miséricorde, l'abbé Colomer regrettait presque d'avoir cédé aux supplications de l'Aulari, d'avoir promis de réconcilier le père et le fils. Pas commode, ce Bernadach! Cependant il avait toujours été soumis aux prêtres, ponctuel à remplir ses devoirs de religion. Et c'est par là que le confesseur espérait le tenir. L'absolution était un atout dans son jeu. Dans ce pays de tradition chrétienne, un paroissien qui s'abstenait de faire ses pâques était montré au doigt. Seuls les concubinaires obstinés, ou les voleurs qui craignaient d'être astreints à la restitution, s'exposaient à ce scandale. Bernadach y regarderait à deux fois.

La confession achevée, — une confession exacte et grossière, — le pénitent se taisait, attendant l'exhortation du prêtre. Sauf le péché habituel de colère, il n'avait rien articulé qui se rapportât de près ou de loin à sa rupture avec Jep. Il s'étonna grandement, lorsque, avec les précautions et les ménagements dus à un fabricien et à un conseiller municipal, l'abbé le mit sur la voie d'un aveu auquel il n'avait pas songé. Sa conscience ne lui reprochait rien. Elle s'autorisait, dans le gouvernement de sa famille, d'une institution aussi ancienne, aussi respectable que la loi religieuse invoquée par le prêtre. Il était maître chez lui; son fils lui appartenait, il l'avait jugé et condamné sans appel.

Le confesseur avait beau lui insuffler à travers la grille les conseils de la morale évangélique, l'inviter à la douceur du pardon, Bernadach faisait la sourde oreille. Et l'abbé Colomer hésitait à pousser sa pointe. C'était assez et trop de sa brouille avec l'instituteur, — une basse remarquable qu'il ne remplacerait pas au lutrin, — sans y ajouter l'ennui d'un conflit avec Bernadach. I 'autre, qui le sentait faiblir, résistait, l'amenait à transiger. La ruse paysanne triomphait de la finesse ecclésiastique. Bernadach faisait ses conditions. Que le coupable consentît à s'humilier d'abord, qu'il portât ses excuses à son père, à son frère, on verrait ensuite.

Il comptait bien, le matois, que la fierté de Jep, en se refusant à ces préliminaires, le dispenserait de la miséricorde finale.

Faute de mieux, l'abbé acquiesçait à ces arrangements, et le paysan, après un *Confiteor* plus ou moins ému, se relevait en état de grâce, satisfait, comme d'un marché avantageux, de son absolution mal acquise. Pourtant l'homme de Dieu ne se tenait pas pour battu : Jep serait peut-être de meilleure composition que son père, et, s'il arrivait à l'entortiller, quelle victoire pour l'Église ! Sans doute, la bonne Aulari, pénétrée de reconnaissance, redoublerait d'attentions pour le presbytère; elle soignerait l'engraissage des poulets de grain dont elle avait coutume de lui offrir une paire chaque année, aux Rogations... Là-dessus, M. le curé expédia rondement une douzaine de pénitents — les derniers. — De tout son troupeau il ne manquait plus à l'appel que Jep et le Dragon, et encore deux ou trois dévotes, atteintes de la maladie du scrupule, qui, pour avoir l'absolution plus fraîche, retardaient leur confession jusqu'au dimanche matin.

Inutile de compter sur le Dragon; mais Jep pouvait encore se présenter. L'abbé l'attendit un moment, en promenant dans la nef déserte la récitation de son bréviaire. Le jour qui baissait arrêta sa lecture; la sonnerie de l'*Angelus* annonçait en même temps l'heure désirée de la collation. Après une courte prière, une génuflexion devant l'autel, l'abbé quitta l'église.

Comme il passait sous les fenêtres de l'école, il entendit monsieur et madame Sabardeilh qui se chamaillaient dans la

cuisine. L'aigre fausset de la dame montait, coupé par la parole du régent, grave, mesurée, sentencieuse. Les algarades du ménage étaient si fréquentes que les curieux, les voisins avaient cessé de s'en inquiéter. C'était un des bruits de Catllar, comme le tintement du marteau sur l'enclume de la forge ou le claquement des battoirs à la fontaine. Ce soir-là, cependant, le sujet de la dispute intéressait l'abbé Colomer, qui ralentit le pas pour écouter. Sous le coup de la grosse émotion qu'il rapportait du confessionnal, l'instituteur avait parlé, et madame Sabardeilh le secouait d'importance.

—Je te l'avais bien dit. que ça tournerait mal, ta politique! — grommelait-elle. — Tu seras bien avancé quand on t'aura mis à la porte du lutrin. Vingt francs de moins!... Où les trouverons-nous? Quand on n'a pas le sou, quand on a besoin de sa place pour vivre, on reste tranquille. Tu te crois un grand savant, avec ton journal et tes livres ; tu n'es qu'une vieille bête!

Les répliques du régent arrivaient à peine au curieux, couvertes par les vociférations de la mégère; mais il lui semblait que la résistance de M. Sabardeilh fléchissait à chaque riposte, et il augurait bien de cette défaillance. Sans doute, madame Sabardeilh employait des arguments d'un ordre inférieur; n'empêche qu'elle tenait le bon bout, et, si les poumons ne trahissaient pas sa volonté de bien faire, elle finirait par mettre au pli ce chrétien récalcitrant. C'était l'antique alliance de la femme et du prêtre : tant que le pacte durerait, l'Église serait invincible. L'abbé Colomer pouvait souper en paix ; et il n'était que temps : son estomac criait famine. Il soulevait déjà le loquet de sa porte ; une voix le héla :

— Monsieur le curé, monsieur le curé!

L'Aulari courait à lui, de toute la vitesse de ses vieilles jambes.

— Venez, monsieur le curé, venez m'aider. Jep est là, je le chapitre depuis une heure ; il ne veut rien entendre. Quel malheur! Venez : il vous écoutera peut-être...

— Votre Jep a la tête dure, ma pauvre Aulari! C'est un insurgé... S'il était venu me trouver au confessionnal, j'aurais essayé de le raisonner. Mais à la forge, chez ce païen de Malhibern... je ne peux pas, ce n'est pas ma place...

— Je vous en prie, monsieur le curé.

La porte du presbytère était entr'ouverte : une odeur de friture arrivait de la cuisine avec le grésillement du poisson qui rissolait dans la poêle.

— C'est que... mon déjeuner est loin, ma pauvre Aulari! Sept heures de confessionnal : je suis mort. Et la friture est à point. Trop cuits, ces poissons ne vaudront rien...

L'Aulari se désolait.

— Si vous m'abandonnez, tout est perdu, — soupirait-elle. — « Que Jep se décide vite, a dit mon homme; s'il ne vient pas s'expliquer avant ce soir, c'est rompu entre nous. »

— Allons! je vous suis, — se résigna l'abbé Colomer.

Et, d'un ton patelin, il murmura :

— Il faut bien que ce soit pour vous, ma bonne Aulari!

On se mettait à table, chez le forgeron. A l'entrée du curé, Bepa, Jep, Malhibern saluèrent; le Dragon lui-même porta la main à sa barretine. Politesse d'hôte : ce révolutionnaire n'était pas un malappris.

— Je vous dérange, — dit l'abbé. — Je n'ai qu'un mot à dire à cet enfant. La soupe n'aura pas le temps de se refroidir.

— La soupe attendra, — répondit le Dragon, — à moins que vous ne consentiez à la manger avec nous... Ce n'est qu'une ouillade de poireaux; mais ils sont si tendres!

L'abbé Colomer remercia d'un geste. Jep se taisait, sourcils froncés, l'air sombre.

Paternel, l'abbé lui pinça l'oreille.

— Avance un peu, méchant garçon! — dit-il. — N'as-tu pas honte de faire pleurer ta maman? Voyons, c'est donc bien terrible, ce que réclame ton père? Quand on a eu des torts, on les répare, que diable! Moi, je ne connais pas bien ce qui s'est passé. Pas moins, tu as bousculé Galdéric, tu l'as envoyé rouler par terre, et il s'est blessé en tombant. Est-ce vrai?

— J'y étais, — intervint Bepa. — C'est Galdéric qui a commencé.

— Tu y étais, je le sais, et je t'engage même à ne pas t'en vanter! — lui répliqua l'abbé Colomer. — Ces déguisements, ces promenades de masques, ça n'est pas des amusements convenables pour une fille.

Et, se tournant vers Jep :

— Galdéric a reçu un mauvais coup ; voilà ce qu'il y a de sûr, et, puisqu'il consent à te pardonner, tu lui dois des excuses ainsi qu'à ton père... Qu'as-tu à répondre à ça ?

— Je demanderai pardon au père, tant qu'il voudra ; à mon frère, jamais !

— Si tu ne le fais pas pour lui, fais-le pour ta mère. Tu vois bien que tu la désoles...

L'Aulari prenait les mains de Jep, l'attirait à elle.

— Jep ! mon Jep !... moi qui t'aime tant !...

— Allons, un bon mouvement ! — insistait le curé. — Va trouver ton frère ; tu lui donneras une poignée de main, et tout sera dit.

— Ma main ? Je la couperais plutôt !

— Si tu es sans miséricorde pour les autres, comment veux-tu que Dieu te fasse grâce ? Prends garde ! — menaçait l'abbé. — C'est demain les pâques : je ne peux pas te donner l'absolution, tant que tu ne seras pas d'accord avec tes parents.

— Vous n'aurez pas la peine de me la refuser, soyez tranquille !

— Malheureux ! tu veux donc aller rôtir en enfer !

— Le feu ne nous épouvante pas, nous autres forgerons ! — plaisanta Malhibern.

— Tu ris maintenant, — répliqua l'abbé ; — tu ne riras pas plus tard, quand le diable viendra te prendre avec sa fourche. Penses-y, Malhibern : il serait temps de te convertir, toi aussi. Depuis quand n'es-tu pas allé à confesse ? Tu dois avoir l'âme aussi noire que cette cheminée. Un ramonage la remettrait à neuf. Viens à l'église tantôt : dans cinq minutes, ce sera fait ; je te renverrai blanc comme neige.

— Merci : j'aurais trop crainte de me salir à la forge !

— Si tu boudes les sacrements, au moins n'en dégoûte pas les autres. Sans toi, sans ton exemple, je suis sûr que Jep aurait fait ses pâques, et moi, je l'aurais réconcilié avec ses parents.

— Jep est libre : qu'il embrasse son frère et qu'il mange du bon Dieu, s'il en a fantaisie : ça le regarde.

— En voilà assez, monsieur le curé, — conclut Jep ; —

mon parti est pris. Et vous, mère, je regrette de vous chagriner ; mais ils m'ont fait trop souffrir, là-bas ; mon père m'a mis à la porte : j'y reste. Il voulait faire un aîné ; ce sera mieux comme ça : il n'aura plus qu'un fils.

L'abbé Colomer leva les yeux au ciel :

— Vous l'entendez, ma pauvre Aulari ! Cet enfant est hors de sens : laissons-le. Nous avons fait notre devoir ; tant pis pour lui s'il refuse de faire le sien !

— Sainte Vierge, ayez pitié de moi ! — soupirait l'Aulari. — Ne m'abandonnez pas, Notre-Dame-du-Rosaire !

— Notre-Dame-du-Rosaire est toute-puissante : comptons sur elle ! — l'encouragea l'abbé Colomer.

— Et n'oubliez pas votre fils : il ne vous oubliera jamais ! — promit Jep en se jetant au cou de sa mère.

— Demain matin, avant la messe, je me tiendrai au confessionnal, — déclara l'abbé en prenant congé de la compagnie. — Avis aux retardataires !

Mais, le lendemain, le curé attendit vainement, tapi dans sa boîte : ni M. Sabardeilh ni Jep ne parurent. A la messe, où ils se rendirent cependant par un reste d'habitude, quand les paroissiens à la file, les hommes d'abord, les femmes ensuite, s'avancèrent vers la sainte table, l'instituteur et Jep demeurèrent à leur place. Et ce fut un grand scandale...

L'omelette pascale fut servie et mangée sans entrain, à l'école.

Madame Sabardeilh ne décolérait pas.

— Que va dire l'inspecteur ? On te révoquera... et nous serons sans pain !

— Tant pis ! L'estomac souffrira, mais la conscience, au moins, sera satisfaite, — protestait l'instituteur. — Si les femmes des premiers chrétiens avaient raisonné comme toi, nous en serions encore au culte des idoles.

— Tu oses parler de religion, et tu refuses de faire tes pâques !

— C'est que je n'entends pas l'Évangile comme l'abbé Colomer.

— Ah ! ah ! monsieur prétend en savoir plus que son curé ! quel toupet ! Fais-toi pape, tout de suite !... On t'enfermera... à l'hôpital des fous ; et moi, j'irai mendier sur les routes !

## IX

### FRÈRES ET AMIS

C'était après souper, dans le jardinet de Malhibern, derrière la forge. Le petit club de Catllar était là au complet : Jep, Sabardeilh, Jojotte, toute la bande. Depuis la saison chaude, qui prélude hâtivement en Roussillon, les camarades avaient abandonné la cuisine pour la terrasse qui borde le *correch* du Router. De la fraîcheur montait du ravin et l'air sentait bon la vanille, à cause des belles-de-nuit qui encadraient les carrés de choux et de petits pois. Le tumulte du torrent, qui assourdissait les voix, mettait le conciliabule à l'abri de la curiosité des voisins, et Jep pas plus que Bepa ne se plaignait de l'obscurité qui leur permettait de se câliner comme en tête à tête, pendant que les gens graves commentaient les événements du jour, les bruits de coup d'État qui commençaient à circuler.

Jojotte, ce soir-là, portait de mauvaises nouvelles du marché de Prades. M. Malfre, l'ancien président du club, avait reçu, le matin même, une lettre d'Arago. Et cette lettre ne disait rien de bon. Le Bonaparte d'un côté, les royalistes de l'Assemblée de l'autre, se disputaient à qui mettrait le premier la main sur la République. Pris entre deux feux, décimés déjà par la prison et par l'exil, divisés au surplus, les montagnards assistaient, frémissants, à la débâcle. Leur seul espoir était dans la résistance du peuple. Mais pouvait-on y compter ?

— Si tous les républicains étaient aussi décidés que monsieur Malfre, à la bonne heure ! — constatait l'instituteur. — Mais, ils sont rares, les citoyens de cette espèce.

— La *Réforme,* que raconte-t-elle ? — interrogea Jojotte.

— La *Réforme* ? Mon collègue Castasèque ne la reçoit plus... par ordre. On ne lui a pas commandé expressément de se désabonner. On lui a seulement fait entendre que son journal était mal vu par l'administration ; et Castasèque se l'est tenu pour dit.

— C'est un lâche ! — s'écria le Dragon.

— C'est un père de famille, — riposta Sabardeilh. — Vous oubliez qu'il a quatre enfants à nourrir. C'est vexant, tout de même: nous ne serons plus au courant.

L'absence de son journal déconcertait l'instituteur. Docile aux suggestions de la lettre moulée, il hésitait devant la vie; il craignait de se tromper.

— Le nez du curé nous renseignera, — plaisanta Jojotte. — C'est un baromètre infaillible; je n'ai qu'à le regarder quand il lit son journal : si nos affaires vont bien, son nez s'allonge.

— J'ai bien peur qu'il ne reste camard! — soupira l'instituteur.

Et, soupirant plus fort :

— Ménageons-le, mes amis, — ajouta-t-il. — L'animal serait capable de me dénoncer à l'Administration !

Ils se turent. Seuls, un peu à l'écart, les fiancés continuaient à causer à voix basse.

Jep avait pris la main de Bepa, il la pressait doucement entre ses doigts râpeux, et cette caresse le faisait penser à d'autres, dont l'attente lui gonflait le cœur.

Ils se taisaient, à leur tour, étouffés de tendresse. Un rossignol se mit à chanter dans la broussaille du ravin. C'était le premier de l'année, et il semblait qu'il chantait pour eux, pour exprimer leur rêve de bonheur. Mais, presque aussitôt, du clocher voisin, dont la silhouette se découpait en plus noir, sur le ciel nocturne, le cri prolongé d'une orfraie éclata en dissonance, couvrit la voix du rossignol. Et, dans l'âme superstitieuse du petit forgeron, passa le frisson d'un mauvais présage. Plus fortement, il étreignit la main de son amie.

Un coup frappé brusquement, de l'autre côté de la maison, à la porte de la rue, le tira du pays des songes. Sans doute, quelque client, inquiet pour une bête malade, venait chercher le Dragon, qui avait un secret pour guérir les congestions et les coliques.

— Va ouvrir, petit ! — ordonna l'ancien.

Ce n'était pas un client : c'était un camarade de Jep, un certain Ramon, qui avait travaillé avec lui, quand il débutait

chez Sarda, le forgeron d'Estagel. Ramon, plus âgé, avait initié le petit paysan à la danse, à la politique. A l'atelier, au club et, le dimanche, au bal, ils s'étaient donné du bon temps ensemble. Après trois ans de séparation, ils se retrouvaient là, surpris de se rencontrer, et heureux de la surprise.

— Jep !

— Ramon !

Exclamations, accolades. Ramon s'expliquait : il était parti, le matin, d'Estagel, pour se faire embaucher aux forges de Ria ; la nuit avait coupé son étape, et, comme il passait devant l'enseigne d'un maréchal ferrant, il s'était arrêté pour s'informer d'un gîte.

— Le gîte est tout prêt, — répondait Jep ; — tu auras la moitié de mon lit. En attendant, tu vas te rafraîchir un peu. Le patron sera aise de te voir, et les amis qui sont là, avec nous, te feront bon accueil. Pas besoin de te gêner avec eux : liberté, égalité, fraternité. Il n'y a que des républicains dans la maison. Et toi, tu n'as pas changé d'idée, je pense !

— Changé, moi ?

Cette supposition faisait éclater Ramon d'un gros rire qui le secouait jusqu'aux talons.

— Changé !... Je ne suis pas le même, c'est vrai : je suis pire. Je n'étais qu'un innocent, quand tu m'as connu ; j'ai fait du chemin depuis, et pas à reculons. Je te conterai ça...

— Arrive par ici : on ne demandera pas mieux que de t'entendre.

Ils entraient dans le jardin.

— Une visite, père Malhibern ! — annonça Jep. — Ramon, un ami à moi, un brave garçon, un rouge, qui va chercher du travail à Ria... Il voulait que je le conduise à l'auberge...

— Et tu l'as engagé à rester chez nous ? Bonne idée ! Va-t'en querir un litre et des verres, Bepa. Inutile d'allumer la chandelle : la lune commence à éclairer ; elle nous aidera à faire connaissance.

— Merci, patron ! — accepta le nouveau venu. — Un verre de vin, c'est pas de refus ; j'aime mieux ça qu'un coup de bâton.

Ce disant, il exécutait avec son gourdin un joyeux moulinet; — joyeux, oui, mais meurtrier à l'occasion, on le pressentait, si le compagnon en avait usé dans une mauvaise rencontre.

Jojotte et Sabardeilh, plus portés par état ou par caractère à jouer de la langue que des poings, admiraient l'adresse du camarade. L'énergie de ce champion les rassurait, leur donnait confiance dans le succès de la Cause.

Bepa avait servi le vin et les verres; on trinquait, on buvait, et, tout de suite. le Dragon questionnait son hôte:

— Que dit-on, l'ami, que fait-on, au pays d'où tu arrives?

— Ça chauffe, — répondait Ramon. — Je suis passé, le mois dernier, à Bédarieux, à Béziers. Il y a là de braves enfants, des paysans, des ouvriers, des citoyens qui ne caneront pas...

— Va bien! — approuva Sabardeilh. — Et les bourgeois?

— Les bourgeois? Il y a beau temps qu'ils ont retourné leur veste!

— Tous les mêmes! — appuya l'instituteur. — Te rappelles-tu, Jojotte? Il me semble les voir, les nôtres, les messieurs de Prades, après les journées de Février, quand ils paradaient aux revues de la garde nationale, en beaux uniformes neufs, avec des cocardes larges comme des assiettes. Au conseil municipal, au club, il n'y en avait que pour eux...

— Et maintenant, plus rien! — compléta Ramon. — Tous ces marchands de paroles sont muets comme des carpes. Ils se terrent, en attendant que le Bonaparte ait étranglé la République. Alors ils nous tomberont dessus.

— Vous ne l'aurez pas volé! — dit le Dragon, en tirant une bouffée de sa pipe. — Il fallait taper sur eux quand vous étiez les plus forts. Si vous en aviez raccourci quelques-uns!... La guillotine n'est pas faite pour les chiens, que diable!... Au lieu de ça, vous vous êtes amusés à bavarder dans les clubs, vous avez joué à la garde nationale... Des agneaux!... de vrais agneaux!... Et maintenant, on va vous tondre. Tant pis pour vous!... Si nous avions été aussi débonnaires, nous autres, en 93, la Révolution aurait été bientôt confisquée. Ah! nous ne plaisantions pas, dans ce temps-là!

— Patience, vieux père ! — reprit Ramon. — Vous n'avez pas tout vu : ça ne fait que commencer. Je vous prédis, moi, que ce sera terrible. Les blouses d'un côté, les redingotes de l'autre, on se cognera dur. La vraie guerre, quoi ! la guerre des pauvres contre les riches. Après la bataille, il y aura des chapeaux de reste.

M. Sabardeilh ouvrait de grands yeux.

— La bataille ! — s'écriait-il ; — mais elle est perdue d'avance. Les soldats...

— Les soldats sortent du peuple ; ce sont de pauvres bougres comme nous : ils canarderont leurs officiers plutôt que de tirer sur leurs frères. Et, s'ils nous envoient des pruneaux, eh bien... on ripostera ! J'aime mieux crever en combattant que d'être fusillé au gîte, comme un lièvre.

— Bien dit, citoyen ! — approuva le Dragon. — Je n'ai plus qu'une quille ; mais, tant qu'elle pourra me porter, je marcherai avec vous.

— Je marcherai aussi, — promit Jep.

— Vous êtes fous ! — objecta l'instituteur. — Si vous battiez le rappel, par ici, il ne se lèverait pas dix hommes pour vous suivre. Croyez-moi, laissez les fusils tranquilles. La presse, la tribune, voilà les armes des démocrates.

— Des paroles, des chiffons de papier ! Belles foutaises ! — ricana Ramon. — Si c'est avec ça que vous pensez résister au coup d'État !...

— Mais, malheureux ! que prétendez-vous faire, sans organisation, sans discipline ?

— Sans organisation ?... Mais vous ne savez donc pas ce qui se passe ? Vous n'avez pas entendu parler de la société ?

— Quelle société ?

— La société secrète, pardi ! l'armée de l'insurrection ! Elle est prête. Il n'y a pas une ville, pas un village, dans le Pays Bas, qui n'ait sa section enrégimentée. Nous sommes vingt mille au moins dans l'Hérault, autant dans l'Aude : quarante mille hommes en tout, embrigadés par centuries, par décuries, avec des mots d'ordre, des lieux de réunion, des signes de reconnaissance. Tout ça manœuvrera au doigt et à l'œil, le jour venu. En attendant, on nettoie les fusils de chasse, on coule des balles, on fabrique de la poudre.

Pour ceux qui n'ont pas de fusil, les forgerons travaillent à aiguiser les fourches, à donner le fil aux sabres, à emmancher les faux au bout des piques. Nous sommes parés, que je vous dis ! Si les réacs nous attaquent, on leur fera fumer le poil.

— Tu m'as remis du baume dans l'âme, — remercia le Dragon. — Nous étions là tantôt, comme des imbéciles, à japper au perdu. On va se serrer les coudes, maintenant.

— Ah ! on ne languit pas dans notre société, — expliqua Ramon. — C'est une chose jolie à voir, nos réunions, quand nous recevons des frères. Nous avons des orateurs, et qui prêchent bien : ça vous amuserait de les entendre.

— Je ne dis pas non, — répondit Sabardeilh ; — mais, avant d'aller chez vous, je voudrais bien être instruit de vos idées, savoir ce que vous ferez quand vous serez les maîtres.

— Notre idée est de manger à notre faim et de boire à notre soif. La terre est assez grande : il en faut un morceau pour chacun. Et plus d'impôts, plus de conscription, plus de collecteurs, plus de gendarmes. Ni pauvres ni riches, tous égaux, tous frères !... Ça vous va, je pense !...

— La fraternité ou la mort ! — hurla le Dragon.

— Cependant il faut tout prévoir ; que deviendrons-nous sans armée, si l'Europe nous attaque ?

— De quoi, l'Europe ? Les Anglais, les Allemands, les Russes sont des hommes comme nous : ils chasseront leurs rois ; nous abolirons les frontières. Et vive la République universelle !...

— Ce serait beau ! — soupira l'instituteur.

Puis, se ravisant :

— L'instruction est nécessaire au peuple. Vous ne toucherez pas à l'École ?

— Les instituteurs apprendront aux jeunes citoyens la science et la vertu : nous doublerons leur traitement.

— Et les églises, qu'en ferons-nous ? — interrogea Jojotte.

— Des temples pour célébrer les fêtes de l'Humanité, comme sous la Révolution.

— Alors vous ne renverrez pas les sonneurs ?

— Les cloches n'ont pas d'opinion : elles sonnent pour les

curés et les dévotes, elles carillonneront en l'honneur de la Sociale.

— Elles me plaisent, vos idées, — dit Jep. — Avec ta permission, je voudrais être de votre société tout de suite.

— Tout de suite? Comme tu y vas! — sourit Ramon. — Crois-tu donc qu'on entre chez nous comme dans un moulin? Il faut d'abord que je consulte les camarades. Je sais qu'ils ont l'intention de s'embrigader, à Ria. Entre nous, c'est même pour ça que j'y vais : on m'a chargé d'organiser une centurie, et ce sera moi le centurion. Je te connais : je répondrai de toi à nos frères. Nous prendrons jour pour ta réception. Ce n'est pas une plaisanterie, sais-tu? Quand tu seras initié, quand tu auras juré fidélité sur le crucifix et le poignard, tu seras lié à la vie et à la mort.

— Je n'ai pas peur, — affirma le petit forgeron. — C'est convenu, je suis ton homme... Et vous, monsieur Sabardeilh, vous en serez aussi : un républicain comme vous!...

L'instituteur demandait à réfléchir. Avant tout, il désirait avoir le règlement de la société, l'étudier article par article.

— Il est bon, le régent, avec son règlement! Vous êtes trop curieux, l'ami. Il ne s'agit pas d'ergoter, pour le quart d'heure. Voulez-vous sauver la République, oui ou non? Si c'est non, ne craignez rien : on ne vous enrôlera pas par force. Si c'est oui, emboîtez le pas, et silence dans le rang! On causera plus tard.

— Tu as raison, petit! — acquiesça le Dragon. — Assez parlé; il faut agir. Sois tranquille, chacun ici fera son devoir. Toi, Jojotte, tu sonneras le tocsin, tu appelleras le peuple aux armes; toi, Sabardeilh, tu harangueras les citoyens, tu leur mettras le feu au ventre...

— Et moi? — interrompit Bepa.

— Toi, quand on aura fini de se battre, tu te marieras avec Jep et tu nous fabriqueras de petits républicains, pour remplacer ceux qui seront restés sur le carreau. Ça te va-t-il? Oui... Eh bien! verse-nous une tournée... Allons, mes amis, à la Rouge, à la Sociale!

Gravement, religieusement, en communion d'espoir, ils trinquèrent.

## X

### UNE AME EN PEINE

C'était le temps de la *sègue*, — de la moisson. — Depuis la fine pointe de l'aube, Galdéric et son père sciaient le blé au champ de Roumengas, — une pièce de terre étroite et longue entre la montagne et la Têt, en aval de Catllar. — On y voyait à peine pour se conduire, quand ils avaient attaqué la besogne. Le père en avant, le fils dans le sillon à côté, avec des mouvements exactement calculés, car ils se touchaient presque, et le moindre écart de la faucille aurait pu blesser le voisin, ils lançaient et ramenaient leur outil, couchaient la javelle sur l'éteule; et ils avançaient ainsi, pas à pas, animés du même rythme, soumis à la même cadence. Au bout du sillon, ils redressaient l'échine, soufflaient, repartaient en sens inverse. Semé en bonne terre, le blé avait poussé à hauteur d'homme, les tuyaux si drus, les épis si lourds, que c'était, devant eux, comme une muraille, une chose compacte, résistante. Et cette résistance même, signe d'une récolte copieuse, excitait Bernadach, le jetait en avant, tête baissée; Galdéric travaillait d'une allure plus inégale, un peu molle par moments, et tout à coup violente, quand il se voyait distancé.

Le garçon n'avait pas trop la tête à ce qu'il faisait, le cœur pas davantage. Il ne boudait pas l'ouvrage : il pensait, seulement, à autre chose. Et ce n'était pas la première fois que ça lui arrivait. Depuis quelque temps déjà, cet ouvrier modèle se négligeait, se relâchait de son zèle. Son père était obligé de le secouer le matin, de le sortir du lit, où il s'oubliait après que les coqs avaient chanté. Et ces façons nouvelles étonnaient Bernadach. Quand il n'y avait pas grand'chose à faire, passe encore! mais un jour de moisson!

— Avance donc, traînard! — l'interpellait-il. — Si tu vas de ce train, maintenant, qu'est-ce que tu diras tantôt, quand le soleil piquera?... Allons! Il n'est que temps! Ces

épis sont trop mûrs, le grain s'échappe ; si peu que nous tardions, les oiseaux du ciel mangeront tout. Et ce serait dommage.

Sans répondre un mot, Galdéric se hâtait alors, dépêchait rageusement son sillon. Plusieurs fois déjà, les deux hommes avaient fini, recommencé leur parcours. La chaleur montait; le soleil incendiait la vallée. Entre la rivière miroitante et les rochers chauffés à blanc, le champ de blé ardait, glorieux et rigide comme une masse d'or. La rosée en s'évaporant faisait crépiter les tuyaux du chaume, les épis éclataient, les grains pleuvaient à terre avec un bruit de métal. La gaieté du matin était tombée ; les flûteries des merles s'étaient évanouies dans l'épaisseur des fourrés ; c'était le tour des cigales, maintenant : elles crissaient, de plus en plus vibrantes, comme enivrées de soleil. Crissement des cigales, sifflement des faucilles, ces deux musiques alternaient, se répondaient dans le silence accablé des campagnes. De temps à autre, une couleuvre se déroulait, fuyait sous les pieds des moissonneurs ; ou bien, c'était une caille qui s'enlevait, se posait quelques pas plus loin, inquiète de sa couvée. Et l'on entendait parfois la respiration des deux hommes, le souffle haletant, enflammé, qui sortait de leurs poitrines.

A l'extrémité d'un sillon, Bernadach se redressa, regarda du côté de Catllar, la main en visière devant les yeux à cause du soleil. Dans la flambée des vapeurs qui tremblaient au ras du sol, la tache rouge d'un cotillon de femme se montrait sur le chemin charretier qui longe la montagne.

— Ta mère est là, qui nous porte les soupes. Halte ! — commanda l'ancien à Galdéric. — En voilà assez pour ce matin.

Assez et trop. Harassés, les deux hommes allèrent lentement vers la rivière. D'un geste sûr, Bernadach planta sa faucille au tronc d'un peuplier, et s'assit, le dos à l'écorce, tandis que Galdéric, jetant son outil sur le sol, s'abattait lourdement dans l'herbe du rivage. Et il s'y étalait, immobile, les bras étendus. L'arrivée de l'Aulari, qui déballait la corbeille aux provisions, le bruit des assiettes, l'odeur appétissante qui s'échappait de la soupière décoiffée, ne changèrent pas son attitude. Il semblait ne rien voir, ne rien entendre.

— Ton assiette est pleine : qu'attends-tu ? — lui demanda l'Aulari.

Galdéric se souleva, empoigna le barillet de vin rouge que l'Alauri avait tiré de la corbeille. La tête renversée, le coude en l'air, il épanchait de haut le liquide qui glougloutait dans sa gorge.

— Paraît que tu avais soif, mon garçon ! dit Bernadach. Si tu y repiques souvent, le barillet sera bientôt à sec. Heureusement, il y a de l'eau à la rivière.

— A la soupe, maintenant ! — dit l'Aulari. — Et vas-y rondement : il y en a encore dans la soupière.

— Faut manger, quand on travaille ! — fit observer Bernadach, qui engloutissait sa portion à grandes cuillerées. — Le blé est dru par ici et il y a quelques chardons avec ; la terre est généreuse : elle nourrit aussi bien les mauvaises que les bonnes plantes. Ça coupe, les chardons : j'en ai les mains tout en sang. C'est égal, avec de la soupe dans le ventre, et un coup de pur par-dessus, on viendra à bout de la récolte. Encore une platée, l'ancienne : cette ouillade a un goût de revenez-y ! Qu'en penses-tu, fillot ?

Galdéric avait à peine touché à son assiette ; il s'était de nouveau affalé dans l'herbe. Son chapeau de paille posé sur sa figure, pour se garer du soleil qui gagnait de son côté, il avait l'air de dormir.

— Ah çà ! qu'est-ce qui t'arrive ? — interrogea le père.

— La chaleur t'aura coupé l'appétit ? — insista l'Aulari.

Galdéric se taisait.

— Enfin, quoi ? Si tu es malade, dis-le, on te soignera, — reprenait Bernadach. — Voilà déjà bien quelques jours que tu es mal en train. Le printemps a été fiévreux, cette année : tu auras attrapé la quartaine...

— Je n'ai pas la fièvre.

— Tu ne prétends pas te nourrir de l'air du temps !... Pour sûr, tu as quelque chose. Explique-toi.

— Inutile de se plaindre, quand il n'y a pas de remède ! — articula sourdement Galdéric.

Et le père :

— Pas de remède ? Tu perds la tête !

— Justement, c'est ma tête qui est malade : une idée qui me tient...

— C'est trop bête de se rendre malade pour une idée !... (Bernadach haussait les épaules.) Allons, secoue-moi ça, mon petit, et mange ta soupe.

Mais Galdéric :

— Vous n'y entendez rien, vous autres. Une idée, c'est mauvais, des fois : ça vous mord, ça vous griffe ; ça vous chavire un homme aussi bien qu'un coup de poing ou qu'un coup de couteau.

— Tu es fou, mon garçon ! Je ne te comprends pas.

— Pourquoi me faites-vous parler ? Laissez-moi tranquille. Je m'en tirerai tout seul, ou j'en crèverai : ça me regarde...

— Je te comprends, moi ! — intervint l'Aulari. — Je vois de quoi il retourne. Une idée de jeune homme, on sait ce que ça veut dire. Tu es amoureux, pardi ! Et ta bonne amie est brouillée avec toi. La voilà, ta maladie. Est-ce vrai ou non ? Tu ne réponds pas : c'est donc vrai.

— Ce n'est que ça ? A la bonne heure ! déclara Bernadach. Te fais pas de bile, mon garçon : si ta maîtresse est fâchée, elle se défâchera ; et si elle ne se défâche pas, eh bien ! tu en trouveras une autre. Des femelles, c'est pas ça qui manque.

— Il n'y en a qu'une pour moi, et je ne suis pas à son goût. Si elle me voulait, d'ailleurs, c'est vous qui ne voudriez pas d'elle.

— Pas besoin de la nommer. Je parie que c'est cette gueuse de Bepa, la « drole » au Dragon !... Une sans le sou... Je croyais que c'était fini, cette histoire. Tu m'en avais touché un mot, avant la mort de son père, et j'avais dit non. Depuis, tu n'en avais pas ouvert la bouche. Je pensais que ça t'avait passé.

— Moi aussi, je le croyais, — soupira Galdéric. — Mais c'est revenu plus fort que jamais. Et maintenant il est trop tard : elle est d'accord avec Jep.

— Tant mieux ! — décida Bernadach. — Un vaurien et une pas grand'chose : ils iront bien ensemble.

— Tais-toi ; ne renie pas ton sang, l'Aulari ! C'est ta faute ce qui arrive à Galdéric : le bon Dieu te punit d'avoir chassé ton cadet !

— Fiche-moi la paix avec ton Jep : j'ai fait la croix sur lui. Je n'ai plus qu'un fils. Aide-moi seulement à lui faire entendre raison.

— Et croyez-vous que je ne me sois pas suffisamment arraisonné ? Croyez-vous que j'endure mon mal par plaisir ? — protesta Galdéric. — Tout ce que vous pourriez me dire, je me le suis dit cent fois. Et ça n'a servi à rien. Elle me tient, cette Bepa, il me la faut. Si Jep l'épouse, je me connais, je ferai un malheur.

— Comme tu y vas, petit ! Heureusement, ils ne sont pas pour se marier demain. Jep est trop jeune, et les affaires ne vont pas à la forge. Avant peu, les Malhibern seront sans pain. Quand elle n'aura rien à se mettre sous la dent, la Bepa deviendra plus maniable. Tu l'auras, d'une façon ou d'une autre, et, quand tu te seras passé ta fantaisie, bonsoir ! tu n'y penseras plus !

L'Aulari suffoquait.

— N'écoute pas ton père ! — dit-elle à Galdéric.

Et, s'adressant à son mari :

— Tu n'as pas honte, toi, un chrétien, un homme d'âge, de donner de pareils conseils à ton fils ? Et des conseils inutiles, par-dessus le marché ! Si tu t'imagines qu'il est d'humeur à patienter !... Dieu merci, j'y vois plus clair que toi, moi, sa mère. Il est malade, notre garçon, il est *enaygat*[1]. Tout petit, il était sujet à ces frénésies. Rappelle-toi ! Quand ça le prenait, il était comme fou, il ne connaissait plus personne. Une fois, il faillit mourir : il était raide, les yeux retournés, comme s'il allait avoir les convulsions. Ce fut la Barrabiane qui le guérit. Elle récita des prières et lui fit prendre de sa fameuse confiture d'églantines. Ça nous coûta cher, mais l'enfant fut sauvé. Voilà le remède qu'il lui faut.

— Ça, et le travail ! — conclut Bernadach. — Allons, à l'ouvrage, mon garçon ! Il n'est rien de tel qu'une bonne suée pour éclaircir la tête ; viens !

Bernadach s'était mis sur pied, il avait assujetti la taillole autour de ses reins. Campé droit, faucille au poing, à l'entrée d'un sillon, il attendait Galdéric.

1. Ensorcelé.

— Y es-tu, fils? En avant!

De nouveau, c'était le sifflement de l'acier, le mouvement des épaules qui se courbaient, se redressaient sur la houle des épis, tandis que, là-bas, dans la plaine, sur la route blanche, le cotillon-rouge de l'Aulari disparaissait dans la flambée de l'horizon.

## XI

### « JÉSUS-CHRIST ET BARBÈS »

Quand il le pouvait, le citoyen Ramon, qui avait réussi à s'embaucher aux forges de Ria, venait passer la soirée avec ses amis de Catllar. Il évitait la grand'route, se coulait dans les fourrés, le long de la rivière, puis, arrivé sous le jardin des Malhibern, il escaladait le rocher, enjambait le mur de la terrasse et tombait à l'improviste au milieu du petit groupe des conspirateurs.

Car on conspirait, maintenant, chez le Dragon. En attendant la cérémonie de la réception, les nouveaux frères s'initiaient aux rites de la société. Ils échangeaient les signes de reconnaissance, le salut en tirant la casquette à droite pour la mettre vivement sous le bras gauche, la poignée de main très compliquée, avec des attouchements convenus. C'était tout un cérémonial à retenir, et Ramon, chaque fois, recommençait la leçon.

— Une supposition, — disait-il à Jep; — tu es au café, on te cherche dispute. Tu n'as qu'à te frapper le front, comme ça, en criant : « Christ! » Les affiliés, s'il y en a dans la salle, se lèvent comme un seul homme pour te porter secours. C'est joliment commode. Tiens, regarde!

Ramon dessinait le geste, jetait le cri convenu; Jep, après lui; puis Jojotte, puis M. Sabardeilh. Le Dragon, à cause de son grand âge, était dispensé de ces exercices. Mais les autres s'y appliquaient en conscience. C'était un amusement pour Jep et une occupation pour l'instituteur, quelque peu maladroit de son naturel, et gauche à la manœuvre.

— Est-ce bien, cette fois? — demandait-il à l'instructeur.

Il s'agissait d'une certaine façon de s'aborder en se caressant le menton avec deux doigts.

— Ça serait mieux, si vous y alliez plus simplement. Vous écarquillez les yeux, vous appuyez le pouce sur votre couenne, comme si vous alliez faire votre barbe. Faut être malin, ou gare les mouchards!

M. Sabardeilh avait tergiversé quelque peu avant d'entrer dans la société. C'était bon pour des jeunes gens, pour des casse-cou, de se lancer à l'étourdie dans une pareille aventure. Mais, pour un homme marié, pour un fonctionnaire, il valait la peine de réfléchir. Et puis, le serment à prêter le gênait : il hésitait devant cette abdication de sa volonté, entre les mains d'inconnus.

Ramon le rassurait. Ces inconnus, dont il se méfiait, étaient de braves gens. Et il y avait des bourgeois dans le nombre, des riches.

— Si je vous les nommais, vous seriez étonné.

— C'est que, — objectait encore l'instituteur, — s'il faut se battre, ce n'est pas ma partie. On ne m'a jamais appris le maniement des armes.

— Le Dragon vous l'apprendra, — répondait Ramon. — C'est pas malin, d'ailleurs : envoyer un coup de baïonnette, déchirer une cartouche, tout le monde y arrive.

— Et combien la cotisation? — s'informait l'instituteur.

— Trois sous par semaine : il n'y a pas de quoi ruiner un homme!

— Je sais bien, moi, ce qui vous arrête, — insinuait Jojotte. — Avouez que vous avez peur de votre femme.

L'instituteur n'avouait pas; mais Jojotte avait mis le doigt juste à l'endroit sensible. M. Sabardeilh craignait les gendarmes, mais il redoutait encore plus madame Sabardeilh. Seulement, il ne voulait pas que ce fût dit. Les gouailleries du sacristain le décidèrent à franchir le pas.

Restait à fixer le jour ou plutôt la nuit de la réception. Et ce n'était pas petite affaire. Tantôt, c'était le chef de la légion qui était parti pour la foire de Perpignan; tantôt, c'était la lune qui était trop forte : elle aurait pu trahir le secret de la réunion. Les conjurés attendaient; — Jojotte insouciant, à son habitude,

M. Sabardeilh grave et recueilli, Jep impatient et enthousiaste autant qu'un cathéchumène à la veille du sacrement. Bepa se plaignait d'être négligée pour la Marianne. Elle aurait voulu être affiliée, elle aussi. Pourquoi pas?

Ramon s'esclaffait :

— Les femmes dans une société secrète!... Faudrait commencer par leur couper la langue!

La convocation arriva enfin, portée par le centurion de Ria. Rendez-vous à huit heures du soir derrière l'oratoire de Saint-Pierre, à la croisière des chemins de Motlig et d'Eus. Mot d'ordre : « Jésus-Christ et Barbès. »

A l'heure dite, Jep, Sabardeilh et Jojotte se glissaient dans le ravin du Router, tous les trois chaussés de sandales et masqués chacun à sa manière : Jep s'était contenté d'un foulard pris sous la casquette et tombant sur les yeux; Jojotte avait noirci sa figure au charbon; quant à M. Sabardeilh, il disparaissait, tête et tout, dans l'ampleur d'un « capot », — d'un caban d'hiver, — dont il avait rabattu le capuchon.

— Vous allez étouffer là-dessous! — lui disait Jojotte.

— La pluie menace; la soirée sera fraîche : j'aime mieux suer que trembler, — répondit l'instituteur.

Il suait et il tremblait aussi, le malheureux. La peur l'étranglait.

— Avez-vous entendu? — disait-il à Jojotte.

— Quoi?

— Rien : ce n'est qu'un chat qui miaule...

— Et vous avez cru reconnaître la voix de madame Sabardeilh? On pouvait s'y tromper.

Ils sortaient du ravin, et devant eux, à quelques pas, la bâtisse de l'oratoire se détachait sur la clarté du ciel. Personne autour; le silence.

— Le rendez-vous est manqué; les camarades ont mangé la consigne : rentrons! — opina M. Sabardeilh, qui n'était pas fâché d'en rester là.

Mais trois hommes, trois ombres se levaient tout à coup du fossé, au bord de la route. Une voix sortit de dessous un feutre très ample :

— L'heure a sonné.

C'était la formule convenue. Ensemble, comme des enfants au catéchisme, les récipiendaires articulèrent la réponse :

— Jésus-Christ et Barbès.

— Va bien ! — dit le chef de l'escorte.

Et, frappant l'épaule de l'instituteur :

— Ton mouchoir, citoyen... Donne !

Il pliait le mouchoir, bandait les yeux du néophyte.

— Ta main, à présent !

Brusquement, il le fit pivoter sur lui-même. Sabardeilh chancelait.

— As pas peur ! Je te tiens, je vais te conduire.

Et, se tournant vers les camarades qui avaient exécuté la même consigne avec Jep et Jojotte :

— En avant ! — commanda-t-il encore.

Où allaient-ils ? Vers Molig ou vers Eus ? Au bout de quelques minutes, le cahotement d'un chariot vint à leur rencontre.

— Suivez-moi ! — ordonna le chef.

Ils descendirent un talus, trébuchèrent à des souches.

— Couchez-vous, maintenant !

Ils se couchèrent. Le chariot se rapprochait ; il passa. Les conspirateurs se relevèrent, reprirent la route. Elle était toute embaumée par une odeur de vinasse que le chariot avait laissée après lui.

— Je parie — dit Jojotte — que c'est l'ami Trezel ! Il porte du vin en contrebande à quelque aubergiste. Dommage qu'on n'ait pas fraternisé avec lui. C'est un républicain : il nous aurait fait tâter de sa marchandise.

Jojotte en aurait dit plus long. Le délégué lui coupa la parole, d'un « chut ! » énergique.

— Alors, c'est comme à la procession ! — dit Jojotte. — Nous sommes les pénitents et vous êtes le curé. Suffit, citoyen : on avalera sa langue.

— Le citoyen a raison, — approuva M. Sabardeilh. — Une imprudence pourrait nous perdre.

Sa main frissonnait dans la main du délégué.

— Y serons-nous bientôt ? — demanda-t-il. — C'est que... j'ai ma classe à faire demain matin : je ne voudrais pas rentrer trop tard.

— Tu t'en iras quand le chef te permettra de t'en aller, pas avant! — répliqua l'autre. — Marche!

Le chemin devenait mauvais, bossué de rocailles; un bruit d'eau courante se faisait entendre, tout proche.

Et Jojotte ricanait :

— Vous nous avez bandé les yeux; fallait nous boucher les oreilles, si vous vouliez nous empêcher de nous reconnaître! Nous sommes sur le chemin d'Eus; je parie que tu nous mènes à la « crose » des Endormes.

Un raidillon à gravir, puis des marches inégales, une descente de quelques pas, et l'escouade s'arrêtait. Une rumeur de voix montait, résonnait, comme sous une voûte. Le délégué avait lâché l'instituteur.

— Nos frères de Catllar! — annonça-t-il.

— C'est bien, — dit une voix; — débandez-leur les yeux.

Les bandeaux tombèrent. Dans la clarté fumeuse que jetaient des chandelles de résine. la grotte apparut : car Jojotte ne s'était pas trompé, la réunion se tenait dans la grotte des Endormes. C'était, dans les rochers, à l'orée du ravin qui dévale du plateau de Comes, une fissure étroite, sans prolongement, qui servait de refuge aux bergers dans la saison du pacage. La tradition voulait que les *bruxas* y prissent leurs ébats, la nuit, et cette légende, acceptée par la crédulité montagnarde, mettait les conspirateurs à l'abri des curieux. Ni pour or, ni pour argent, aucun du pays ne se serait risqué à cette heure dans le voisinage de la grotte. Le tapage même, les lumières, si quelque passant avait pu les surprendre, n'auraient fait qu'éperonner sa frayeur : plutôt que d'aller y voir, l'imprudent aurait détalé au plus vite.

Cette demi-sécurité n'avait pas empêché les affiliés de s'armer jusqu'aux dents. Des sabres, des poignards luisaient, accrochés aux ceintures; des piques, des fusils se dressaient en faisceaux le long des murs. L'énigme des figures barbouillées de suie, masquées de foulards, s'ajoutait au mystère du lieu et de l'heure. C'était terrible.

Au milieu, un peu en avant des autres, se tenait un personnage de haute taille drapé d'un manteau à l'espagnole. Un loup de satin noir cachait son visage, dont on ne voyait

à découvert que la barbe et les moustaches, — les moustaches en crocs, la barbe en pointe.

C'était le chef.

Sur un signe qu'il fit, deux hommes armèrent leurs fusils, les braquèrent sur la poitrine de M. Sabardeilh.

Une voix, en même temps, prononçait la formule du serment :

— Tu jures fidélité et obéissance, à la vie et à la mort ; tu jures de marcher quand on te commandera, même contre ton père, même contre ton fils ?

Le chef avait exhibé un crucifix et un poignard cachés sous son manteau ; il les joignit en croix devant l'instituteur :

— Lève la main, — ordonna-t-il au récipiendaire. — Sur le poignard et sur le Christ, tu le jures ? — demanda-t-il encore. — Tu sais à quoi tu t'engages ; si tu trahis, tu es mort.

Il était un peu tard pour réfléchir : Sabardeilh jura. Le cœur lui battait ; il avait juste la force d'articuler les paroles sacramentelles.

Après lui, ce fut le tour de Jep. Très crâne, la main tendue, il lança son serment à pleine gorge.

Jojotte s'avança ensuite, pas ému du tout, un brin goguenard. Déjà les canons des fusils s'abaissaient sur sa poitrine : il les écarta d'un geste.

— Assez ! — dit-il, — ça me chatouille. Et puis, à quoi voulez-vous que je m'engage ? A marcher contre mon père, contre mon fils ? La bonne blague ! Mon père est défunt, et je suis célibataire. Je suis avec vous de grand cœur, c'est tout ce que j'ai à vous dire.

— Jure-le donc, si tu le penses ! — insista le chef.

Et il lui présentait comme aux autres le crucifix et le poignard.

— Vous l'exigez ? Suffit, vous allez m'entendre.

De toute la force de ses poumons, le sacristain envoya un : « Je le jure ! » qui fit vibrer la voûte de la grotte.

— C'est bien ! — déclara le chef. — Pas la peine de se cacher, maintenant : nous sommes en famille.

Il dénouait le loup collé sur sa figure. Et M. Sabardeilh reconnaissait M. Malfre, un bourgeois de Prades, un richard

dont la signature valait bien vingt mille écus. Un type, ce M. Malfre, avec sa tête en pain de sucre, son nez à la Don Quichotte, sa barbe pointue, et ses cheveux tondus ras selon la mode républicaine. Il était né conspirateur. Il avait comploté contre les pions, au collège; plus tard, contre le gouvernement; avec les carbonari, contre la branche aînée; avec les « Droits de l'homme », contre la branche cadette. L'avènement de la République l'avait désigné à la présidence du club, aux honneurs municipaux. Mais il s'accommodait mal de ces postes en vue, de ces situations de plein jour. A sa grande joie, les journées de Juin l'avaient rendu à sa vie souterraine, au mystère des lettres chiffrées, des déguisements, des mots d'ordre. Brave homme, d'ailleurs, négociant intègre autant que démocrate sincère, à qui M. Sabardeilh était fier de pouvoir donner une poignée de main.

Il devait, en revanche, en subir de moins flatteuses. La compagnie était un peu mêlée. A peine quelques travailleurs de terre : en Roussillon, comme partout, le paysan est circonspect. Des artisans, plutôt : tonneliers, forgerons de village; quelques contrebandiers parmi, qui s'étaient affiliés dans l'espoir de régler de vieux comptes avec les collets verts de la douane. Mais que venait faire là le vieux Carbasse, un mendiant, un *septsamaïre*, avec sa besace gonflée du pain de l'aumône, et cet autre individu, l'ermite de Llugol, une espèce de frocard, moitié illuminé, moitié charlatan, qui débitait du vin blanc et des miracles aux pèlerins et aux pèlerines, le jour de la « dévote »? Sans doute, on se servait d'eux pour convoquer les frères, recruter des adhérents dans les villages. Mais quels tristes missionnaires! Et ce n'étaient pas les pires de la bande. Ce Gatounes, comment avait-on pu l'admettre? Un gabelou révoqué, pincé la main dans le sac, en complicité avec les fraudeurs! Vraiment, ce frère-là ne faisait pas honneur à la famille. — L'instituteur s'en plaignait à Ramon, qui, aussitôt délivré du secret, avait rejoint ses amis de Catllar.

Mais le camarade se moquait de ses scrupules. Est-ce qu'il prenait la société pour une confrérie?

— Quand il s'agit de se battre, on ne demande pas aux gens s'ils ont les mains propres. Gatounes se battra, j'en

réponds ; s'il y a un sale coup à faire, il s'en chargera. C'est l'homme qu'il nous faut.

Cependant M. Malfre avait demandé le silence.

— Mes amis, — dit-il en sombrant une voix trop puissante, dont les sonorités s'exagéraient aux échos de la grotte, — mes chers amis, j'ai de graves nouvelles à vous communiquer. Des lettres de Paris m'informent que le Président, cette canaille de Bonaparte, profite des vacances de l'Assemblée pour préparer le coup d'État. Il achète les consciences, il négocie les trahisons. Maupas à la police, Saint-Arnaud à la Guerre, Magnan à la tête de l'armée de Paris, n'attendent qu'un signe de leur maître pour égorger la capitale. Dans quelques jours, demain peut-être, le sang coulera. Heureusement, la province veille, le Roussillon est sous les armes. Une lettre de nos frères de Perpignan m'a porté les dernières instructions des grands chefs. Faites attention à ce que je vais vous dire. Le signal de l'insurrection sera pour nous un feu allumé sur le Roc-Mosquit. Le premier qui l'apercevra donnera l'alarme à sa section. Les décuries, les centuries marcheront sur Prades. Le rendez-vous est au Café Moulard. Là on vous expliquera ce qu'il y a à faire. C'est peut-être la dernière fois que nous nous réunissons avant le grand jour. Si quelqu'un de vous a une motion à présenter dans l'intérêt de la Cause, je lui donne la parole.

Le nommé Bonarie, dit Pied-Fin, un tonnelier de Vinça, sortit des rangs. C'était un petit, rageur, le front étroit, la lèvre mince :

— Avant d'aller à Prades, — proposa-t-il. — je suis d'avis qu'on empoigne le maire et le curé de chez nous. On les bâillonnera solidement, et on les fera marcher en otages en tête de la section. Comme ça, la troupe n'osera pas nous tirer dessus.

— Excellente idée ! — acquiesça Mercadié, un du village d'Eus ; — mais notre maire, à nous, je le connais : à la première alerte, il se terrera dans sa cave. C'est le curé qui est dangereux. Nous l'enfumerons dans son presbytère.

— Ne t'occupe pas de ton curé : tu le retrouveras plus tard ! — opina M. Malfre. — Il n'y a rien à tenter dans les villages, jusqu'à ce que nous soyons les maîtres à Prades.

La sous-préfecture d'abord ; quand nous la tiendrons, nous tiendrons tout.

— Moi, je suis pour qu'on mette la main sur les douaniers, — suggéra le Maigre, un contrebandier de Taurinya. — Nous les cueillerons au lit avec leurs femelles ; et nous confisquerons leurs carabines...

— S'ils ne vous les présentent pas par le mauvais bout. avec des pruneaux dedans, bien cuits et servis chauds ! — objecta Jojotte.

— Le plus simple — dit encore un citoyen — serait d'aller tout droit chez le collecteur et d'allumer un feu de joie avec les registres. Cette année, au moins, nous serions sûrs de ne pas payer la taille !

— Autant d'hommes, autant d'avis. — conclut M. Malfre. — Et la discipline, qu'en faites-vous ? Vous viendrez au Café Moulard ; et là, je vous donnerai mes ordres. En attendant, avant que nous nous quittions, le citoyen Escaffre, notre trésorier, va procéder à la collecte. Je rappelle aux anciens et aux nouveaux frères que la cotisation est de trois sous par semaine. Allons, du courage à la poche, mes amis !

Le citoyen Escaffre. épicier de son état à Marquixannes, passait dans les rangs, recevait les sous et les pièces blanches dans sa sacoche, prenait ou rendait la monnaie, et, tout en plaisantant avec l'un, avec l'autre, il avait l'œil ouvert, de peur que quelque patriote n'échangeât les petits sous contre les gros, ainsi que cela se pratique parfois aux quêtes dans les églises. Lui-même, d'ailleurs, n'échappait pas aux soupçons de ses coreligionnaires, qui l'accusaient de brouiller ses comptes et de confondre le trésor de guerre avec sa caisse d'épicier.

La collecte finie, l'ermite de Llugol prit la parole :

— Nous sommes ici, — dit-il, — citoyens et frères. comme les premiers chrétiens cachés dans la nuit des catacombes ; nous travaillons comme eux à établir le règne du Christ, non pas du Christ tel que le prêchent les évêques prévaricateurs et le clergé réactionnaire. mais du vrai Christ, ami du peuple, de notre Christ à nous, républicains. Ils vous ont assez exploités, ils se sont assez engraissés à vos dépens, tous ces gradés, les rouges et les violets, les porte-crosse et

les porte-mitre : vous n'en voulez plus. Ce qu'il vous faut, ce sont les braves compagnons de saint François, les braves ermites de la montagne. Ils ne vous coûtent pas cher, ceux-là, vous leur donnez ce que vous voulez et même rien, si vous aimez mieux. A bas les curés, mes amis, et vivent les ermites !

L'orateur s'arrêta : s'il n'était pas à court d'éloquence, il se trouvait à sec de salive. Heureusement, il avait le remède sur lui : une énorme «boute» en peau de bouc, compagne inséparable qu'il portait en bandoulière dans ses courses.

— A votre santé, citoyens !

Il souleva la boute, ingurgita un bon coup à la régalade, puis l'offrit à son voisin.

— C'est du fameux, — expliqua-t-il, — du *rancio*, un cadeau que des pèlerins espagnols m'ont laissé l'autre jour à l'ermitage. Prenez et buvez, mes amis.

L'un après l'autre, les affiliés usèrent de la boute.

— Assez, camarade ! — commandait l'ermite, quand un indiscret prolongeait un peu trop l'accolade. — Il faut que tout le monde en tâte.

Quand la boute arriva aux mains de Jep, il y avait juste de quoi se mouiller la luette.

— Pleine tu nous l'avais passée, plate nous te la rendons! dit-il en la remettant à l'ermite. On ne peut pas en dire autant de toutes les filles qui vont danser à ta dévote... Pas vrai, sacré farceur ?

— Fasse la sainte Vierge de Llugol que nous aplatissions aussi aisément les ennemis de la République !

— La séance est levée, — prononça M. Malfre. — A bientôt, frères, et ne manquez pas, chaque soir, de regarder du côté du Roc-Mosquit.

On se quitta au seuil de la grotte. Les gens d'Eus et de Comes tirèrent à gauche, vers la montagne ; les autres descendirent vers la Têt. Les affiliés de Catllar, de Prades, de Ria s'en allèrent par paquets, ceux de Catllar en tête, accompagnés par Ramon. Une jeune lune, qui déclinait vers l'horizon, éclairait la petite troupe et, devant elle, les friches, les cultures, les maisons endormies au bord de la route.

Ils bavardaient, chemin faisant. Jep, tout échauffé de poli-

tique, fier de son début de conspirateur, aurait voulu batailler sur l'heure, jeter le défi à ces brutes de paysans qui ronflaient dans leurs lits, indifférents au sort de la République. Son enthousiasme s'offusquait des bouffonneries de Jojotte, qui tournait en charge les incidents de la réunion, caricaturait la solennité, de M. Malfre, contrefaisait l'homélie de l'ermite. Sabardeilh, un instant ému, enlevé par l'éloquence du grand chef, était repris par la peur. Les illusions lunaires le troublaient, lui faisaient voir des espions partout : dans le frémissement d'un buisson agité par le vent, dans l'ombre portée d'un arbre sur la blancheur de la route. Il s'alarmait au moindre bruit, imposait silence à Jojotte pour se rendre compte. Mais. à mesure qu'on approchait du village, une autre frayeur lui venait, mieux fondée, celle-ci, plus précise : il pensait à l'accueil de madame Sabardeilh. Quelle scène, mes amis ! Il la voyait, il l'entendait ; d'avance, il pliait le dos, résigné, comme un piéton sous l'averse.

Ramon s'était séparé d'eux à la croisière du chemin de Motlig. Ils étaient entrés dans le ravin du Router ; ils touchaient au découvert du lavoir. Homme ou bête, un fantôme bondit du fourré, sauta sur eux brusquement : madame Sabardeilh. Furieuse, elle avait mis la main au collet de l'instituteur.

— Ah ! te voilà, mauvais sujet ! D'où viens-tu ? Dehors à minuit ! C'est du propre ! Tu découches, maintenant !...

M. Sabardeilh s'excusait : il était allé faire un tour avec ses amis, histoire de prendre l'air ; il ne croyait pas qu'il fût si tard.

— Ne mens pas ! — ripostait la dame. — C'est pas pour prendre l'air que Jojotte s'est barbouillé de noir, comme si nous étions en carnaval. Dieu sait de quel sabbat vous arrivez ! Une réunion politique, j'en suis sûre. Ah ! ils te mèneront loin, tes amis, si tu veux les suivre.

Jep riait.

— Oui, oui, riez, tas de vauriens... Vous ne rirez pas toujours, c'est moi qui vous le dis ! On vous fourrera en prison, et ce sera bien fait.

— La paix, madame Sabardeilh ! — intervint Jojotte. — Si vous continuez à gueuler, les gens vont sortir, on nous pincera.

— Tant mieux ! Qu'on vous pince, qu'on vous arrête, c'est ce que je demande. Je vous dénoncerai, s'il le faut, j'irai chercher les gendarmes. Ça vous apprendra à débaucher mon mari !

— Fermez votre bec, s'il vous plaît ! Sinon, je vais vous saucer dans le lavoir : ça vous calmera, vieille sorcière !

— « Sorcière » !... Il m'appelle sorcière, et tu ne dis rien, Sabardeilh. Tu laisses insulter ta femme. Tiens, voilà pour toi !

Elle lui allongea un soufflet, que l'instituteur para du coude, lestement, en homme habitué à la manœuvre.

— « Sorcière ! » — grommelait-elle. — Vous me paierez ça, Jojotte !

Elle poussait son mari par les épaules :

— Allons, file rondement !... A l'école, mauvais régent, à l'école !... Et venez l'y chercher, vous autres !

— Cependant..., — insinuait M. Sabardeilh.

## XII

### L'ENSORCELÉ

Galdéric avait mangé la drogue de la Barrabiane, et, à l'étonnement de sa mère, le remède ne l'avait pas soulagé.

— Pourquoi n'irais-tu pas à Taurinya consulter Cabiran, le berger des Barthès ? — lui conseilla l'Aulari. — La Barrabiane sait beaucoup de choses ; mais Cabiran en sait davantage. On dit qu'il ne manque pas un seul malade. Il lui en vient de très loin, de Mont-Louis, de Céret, de Perpignan même, et il s'en retournent guéris. Il a des secrets à lui, des herbes, pour conjurer le mauvais sort. A ta place, j'essaierais.

— Sans compter que tu me rendras service ! — ajoutait Bernadach. — J'ai une commission à te donner, une paire de vêles que je veux acheter au maître de Cabiran, à mon compère Barthès. Le troupeau est descendu maintenant à Las Clouses, où Cabiran le garde pendant l'hiver. Quand tu auras fini de le consulter, il te montrera son bétail : plus de

cent têtes de bourrets et de bourrettes. Tu choisiras, et je m'entendrai plus tard pour le prix avec Barthès. Qu'en penses-tu, mon garçon? La lune de décembre est dans son plein et le vent vient d'Espagne : beau temps pour demain. En partant avant jour, tu pourras encore rentrer chez nous pour le souper.

Galdéric se fit prier un peu, puis consentit, de guerre lasse.

Le lendemain, avant l'aube, il était en route. Le froid piquait dehors ; les pas du voyageur sonnaient sur la terre durcie par le gel, pendant qu'il traversait le village. La forge était devant lui, barricadée, muette. Et l'envie lui venait d'enfoncer la porte, de crier sa peine à celle qui ne l'aimait pas, de la prendre de force. Il détourna la tête, pressa son allure pour fuir la tentation. Jamais il ne s'était senti si misérable. Sans doute, il y avait là, dans ces logis en sommeil, plus d'une existence malheureuse, — des infirmes, des meurt-de-faim ; — aucune pourtant aussi lamentable que la sienne. D'être pauvre ou malade, qu'est-ce auprès du supplice d'un homme qui a perdu sa volonté?

La figure encore lointaine du Canigou, qui apparaissait à la sortie de Catllar, lui rappela, avec le but de son voyage, la chance de salut qu'il allait chercher à Las Clouses. Elle était bien incertaine, cette chance ; sur la masse obscure qui opprimait l'horizon, elle brillait à peine comme un point dans l'espace. Elle l'attirait, cependant ; elle l'appelait. Une force plus qu'humaine résidait, bienfaisante ou nuisible, dans cette montagne divinisée par la légende. *Bruxas* ou *encantadas*, des créatures surnaturelles la peuplaient, se cachaient au fond de ses étangs, de ses cavernes. Cabiran communiquait avec elles, participait à leur pouvoir. Peut-être le délivrerait-il de son mal.

La lune déclinait, prête à s'évanouir ; une pâleur confuse auréolait la cime du Canigou, quand le voyageur, laissant Prades à sa gauche, abordait la vallée de la Riberetta, toute fumante de vapeurs. Déjà les coqs chantaient à Codalet ; les premiers bruits du jour, les contrevents qui battent, les portes qui grincent, signalaient le réveil des métairies, le saut du lit des travailleurs. Bientôt les sommets s'illuminèrent des

feux du soleil ; des rayons flambèrent en gerbe, glissèrent en cascade sur la lividité des neiges, sur l'horreur béante des abîmes. En même temps, la forme jusque-là indistincte du pays se creusait, profonde, entre des collines nues que barrait, en face, la muraille fauve du Roc-Mosquit. La vallée s'étrécissait, s'assauvagissait en montant ; le chemin grimpait d'étage en étage, au bord des gouffres de la Riberetta. Taurinya était au dernier palier de cette escalade : une rue noire, tortueuse, des masures soudées au rocher, en suspens sur le précipice. Les cultures, le monde habité, finissaient avec le village. Au delà, c'étaient le mystère des forêts. le désert des pacages ; plus de chemin, rien qu'un sentier qui suivait tantôt à mi-côte, tantôt en bas et presque dans son lit, la course capricieuse du torrent.

Une vallée plus haute s'ouvrait au-dessus de ces méandres. Là, blottie sous un escarpement de la montagne, se carrait une construction basse : des murailles rongées d'humidité, un toit à pente raide, infléchi sous le poids des années. C'étaient les granges et les étables de Las Clouses, l'hivernage de Cabiran et de son troupeau. Le lieu était solitaire, la maison silencieuse. Une foulée dans l'herbe, un filet de fumée révélaient seuls une présence humaine, et cette présence ainsi celée, enfouie dans ce couloir sans issue, était presque inquiétante. Sorcier ou voleur, celui qui opérait là, n'avait pas de témoins à craindre. Dieu seul ou le diable pouvaient le voir.

Galdéric s'avançait ; des corneilles logées dans les trous du rocher signalèrent son approche. Dans un tumulte de croassements, elles planèrent au-dessus de la tête de l'intrus : Cabiran était averti. Il se montra bientôt sur le seuil de la grange.

C'était un grand vieillard décharné, avec des cheveux blancs en filasse, des yeux fureteurs sous des sourcils épais, dans une figure creuse. Il était en train de construire avec de l'écorce de bouleau une de ces tabatières, en usage dans le pays, que les pâtres fabriquent à leurs moments perdus, pour les vendre, les jours de foire. Adossé au montant de la porte, il continuait son travail en regardant venir l'étranger. Galdéric ne se pressait pas. La consultation qu'il venait chercher, l'effrayait maintenant. Volontiers il eût rebroussé chemin. Mais le sorcier l'avait aperçu : il était trop tard pour reculer.

— Bonjour, Cabiran ! — dit-il.

— Salut, Galdéric ! — répondit l'autre.

— Vous savez donc qui je suis ? — s'ébahit Galdéric.

— Sommes-nous pas voisins ? Quand je garde mon troupeau là-haut, sur le Canigou, vous ne me voyez pas, vous autres ; moi, je vous vois. D'ailleurs, c'est comme si on te connaissait, quand on connaît ton père. Tu lui ressembles de visage, et je te souhaite de lui ressembler tout à fait. Bernadach est un malin.

— C'est lui qui m'envoie, — se hâta d'expliquer Galdéric. — Nos vaches se font vieilles : nous voudrions en acheter une paire de jeunes, des bourrettes d'un an, que nous élèverions jusqu'à ce qu'elles soient en âge de remplacer les anciennes. Et le père m'a chargé de vous demander si vous n'auriez pas ce qu'il nous faut, par ici.

— Les bourrettes ne manquent pas, dans l'étable : tu n'auras que l'embarras du choix. Justement, c'est l'heure de les mener boire. Tiens-toi là, à côté de la porte, elles passeront devant toi.

Depuis un moment déjà, les bêtes meuglaient, impatientes ; les voix graves des mères se mêlaient aux plaintes enfantines des génisses et des taurins.

Les mères déliées défilèrent en tête : alenties par le poids de leurs tétines, elles allaient droit devant elles, menées par l'habitude. Les jeunes, plus folâtres, détalaient, aussitôt libres, filaient, la corne haute, la queue en panache. Et, comme il y en avait un certain nombre du même âge, presque pareilles de poil et de membrure, Galdéric avait de la peine à fixer sa préférence.

— *Eh bé !* qu'en penses-tu ? — lui demandait Cabiran. — C'est leste, cette jeunesse ! Mire-moi un peu celle-ci, cette dégourdie qui joue de la corne avec sa camarade. Quelle épaule, quels reins ! Veux-tu l'examiner de près ?

Il avait arraché une poignée d'herbe, l'offrait à la génisse. Elle agréa tout de suite à Galdéric, et, bientôt après, une autre avec qui elle s'appareillait à merveille. On aurait dit les deux sœurs. Cabiran les marqua d'un coup de ciseaux qui leur enleva une touffe de poil entre les cornes.

Galdéric s'était acquitté de la commission de son père, et,

puisque Bernadach devait s'entendre directement pour le prix avec le maître, il n'avait plus rien à faire avec le pâtre. Et il hésitait à consulter le sorcier.

— Pendant que les bêtes sont à boire, m'est avis que nous pourrions en faire autant! — invita Cabiran. — Je n'ai pas grand'chose de bon à te servir : Cabiran n'est pas riche; mais ce qu'il a, il l'offre de bon cœur.

— Merci bien, — s'excusa Galdéric; — j'ai bu en passant à Taurinya : je n'ai besoin de rien.

— Entre toujours, — insista le berger en le poussant amicalement vers la porte de la grange. — En fait de vin, nous ne récoltons ici que du jus de raisin d'ours. Mais j'ai rapporté de la foire de Ribas une fiole d'anis espagnol : nous l'étrennerons ensemble. Il ne sera pas dit que le fils de Bernadach sera venu jusqu'ici sans trinquer avec moi.

Il débouchait la bouteille, remplissait les verres.

— A votre santé, Cabiran!

— A la tienne, mon garçon!... A ta bonne amie!...

— Je n'en ai pas, pour le quart d'heure.

— Allons donc! un beau *fadri*[1] comme toi, riche et bien découplé, trouve toujours chaussure à son pied...

— Il n'y a qu'une fille qui me plaise, et...

— Elle ne veut pas de toi? C'est que tu t'y es mal pris : la jeunesse est sans expérience... Je la connais, celle qui te fait souffrir : je t'ai vu tourner autour d'elle. Elle a donc le cœur bien dur, cette Bepa!

— Trop tendre, au contraire, mais pas pour moi, malheureusement!

— Elle en tient pour ton frère, pas vrai? Et ça te désole.

— J'en suis malade; j'en mourrai de chagrin, si personne ne me secourt.

— Et c'est pour ça que tu es venu me consulter. Ne dis pas non! Ce n'est pas seulement pour examiner mes bourrettes que tu es monté à las Clouses. Je le savais d'ailleurs, que tu viendrais : j'ai travaillé pour toi, ce matin... Mais d'abord, si tu veux guérir, confesse-moi bien ce que tu souffres. L'appétit ne va pas? tu ne peux pas dormir?

1. Galant.

— Il y a plus d'un mois que je n'ai pas fermé l'œil.

— Bien!... Et, dis-moi, quand la tristesse te gagne, tu n'as jamais eu l'idée de te périr?

— Plus d'une fois, au bord de la Castellane, je me suis arrêté devant les gouffres; j'y ai jeté des pierres pour m'assurer de leur profondeur, et l'envie me prenait de suivre les pierres. L'eau m'attirait. Un jour, j'ai même commencé à me lier les jambes avec mon mouchoir, pour m'empêcher de nager, quand je serais au fond.

— Autre chose. Est-ce que, quand tu rencontres la Bepa, tu ne sens pas ta gorge qui se serre, comme si quelqu'un t'étranglait?

— C'est vrai : le souffle me manque; il me semble que je vais mourir.

— Ce n'est pas la peine de chercher davantage : tu es ensorcelé, mon pauvre garçon!

— La Barrabiane me l'avait déjà dit; elle m'a fait manger de sa confiture d'églantines pour m'enlever le mauvais sort.

— La Barrabiane t'a volé ton argent. Sa drogue est bonne tout au plus pour les enfants en nourrice. Ce n'est pas assez fort pour toi. Sois tranquille, je connais les herbes et les paroles du *conjurt*. J'en ai sauvé de plus malades que toi. L'essentiel est que tu aies confiance. Les neuf plantes, je les ai cueillies à ton intention, ce matin. Les voilà!

Le bouquet ficelé pendait à un clou, dans la cheminée. Le sorcier choisit quatre de ces plantes, parmi lesquelles Galdéric distingua un pied d'aconit et un autre d'ellébore.

— Viens! — lui commanda Cabiran; — nous allons les enterrer.

A quelques pas de la grange, l'homme traça un cercle sur l'herbe avec une bêche. Puis, s'adressant à Galdéric :

— C'est toi, — dit-il, — qui dois creuser la fosse. Quand elle sera assez profonde, tu enterreras les plantes, la racine en l'air.

Maladroitement, car ses mains tremblaient, Galdéric exécuta ces ordres. Le diable, sûrement, le regardait opérer; et qui sait si, pour le soulagement de son corps, il ne risquait pas le salut de son âme? Mais, puisqu'il s'était livré à Cabiran, il fallait bien obéir. Le sorcier le fascinait. Il lui

apparaissait autre dans l'exercice de son ministère que tout à l'heure, quand il trinquait avec lui. Sa figure avait changé, sévère maintenant, redoutable, avec ses yeux en vrille, dont il n'osait plus affronter la pointe. Sa taille même paraissait avoir grandi. Sur le ciel d'hiver, obscurci déjà par le crépuscule, sa maigre silhouette se dressait menaçante, pendant qu'à voix brève, impérieuse, il donnait ses instructions à l'ensorcelé.

Les plantes étaient enfouies.

— A présent, que dois-je faire? — interrogea Galdéric, très humble.

— Tu vas prendre les cinq plantes qui restent, — dit Cabiran. — En passant à Prades, tu les frotteras au Christ noir qui est dans la chapelle de la Sang. Et, ce soir, en traversant Catllar, — il sera nuit déjà et tout le monde sera couché, — tu les fixeras, les racines en l'air, toujours, à la porte de la forge. Tu te sentiras mieux tout de suite. Par la vertu du *conjurt*, tu retrouveras le manger et le dormir. Et tes ennemis éprouveront mon pouvoir. Jep sera confondu ; un grand danger le menace. Tu triompheras, c'est moi qui te le promets, moi, Cabiran.

— Je n'ai qu'à vous bien remercier, répondit Galdéric, Tenez! — ajouta-t-il en lui glissant deux écus dans la main. — Est-ce assez?

— Toutes les terres des Bernadach ne paieraient pas le service que je te rends, — affirma le sorcier, en empochant les pièces blanches. — Je ne suis pas comme les médecins, moi: je ne demande rien; j'accepte ce qu'on m'offre, pour ne pas faire injure aux braves gens qui viennent me consulter. Bonsoir, mon garçon, et prends bien garde de ne pas perdre les herbes en route : le *conjurt* se retournerait contre toi!

Galdéric était déjà loin. Le paquet d'herbes serré sous le gilet, contre sa poitrine, il répétait, en chemin, de peur de les oublier, les recommandations de Cabiran. Il lui tardait d'accomplir les rites, de recevoir le soulagement attendu. Et il lui semblait que le charme opérait déja. Son allure était plus dégagée, sa tête moins pesante. Presque allègrement, il franchit les défilés de Taurinya, descendit à Prades, entra dans l'église de Saint-Pierre. Sans s'arrêter à la pensée du

sacrilège, il se glissa dans la chapelle de la Sang, déserte à cette heure, frotta au Christ noir les herbes du maléfice. Pourquoi le bon Dieu et le diable ne travailleraient-ils pas ensemble à sa guérison ? Et non pas seulement le bon Dieu, mais la sainte Vierge et les saints?... Pris d'un accès de dévotion, le malade s'agenouilla, pria devant l'effigie de son patron saint Galdéric ; il se prosterna devant la statue de Notre-Dame de la Compassion, — une statue peinte et habillée comme une personne naturelle, avec une chaîne d'argent au cou, des bagues à tous les doigts et, pendu dans la fente du corsage, un cœur en or qui luisait dans la ténèbre de la nef.

En sortant de l'église, Galdéric trouva la rue animée d'un mouvement insolite. Des gens s'accostaient, des groupes se formaient sur le pas des portes. Que se passait-il? Plus loin, un rassemblement s'était fait devant une affiche manuscrite, posée sur la façade de la mairie. C'était une dépêche de la préfecture qui promulguait le coup d'État, la dissolution de l'Assemblée, le rétablissement du suffrage universel.

Un falot éclairait mal l'écriture administrative. Des citoyens, pour la déchiffrer, flambaient des allumettes. Galdéric se renseigna auprès d'un de ces curieux, un monsieur ventripotent, une tête à lunettes avec une barbe en collier, encadrée dans une cravate montante. Le bonhomme s'était haussé sur la pointe des pieds pour mieux lire, et, sans doute, ce qu'il lisait ne lui agréait pas médiocrement, car, à la grande surprise de Galdéric, cet homme grave exécuta une pirouette et claqua des mains avant de lui répondre.

— Ça veut dire — expliqua-t-il enfin — que la République est f... Vive Napoléon !

— Vive la République, *ira de Deu !* — protesta, à côté de lui, un mécontent.

Et, comme il montrait le poing au bourgeois, — un poing énergique et mal odorant d'ouvrier corroyeur, — le monsieur s'esquiva promptement à travers la foule.

L'Assemblée dissoute, le suffrage universel rétabli, Galdéric n'y songeait guère. Le coup d'État pour lui, c'était Jep coffré, Bepa à l'abandon, c'était la revanche, promise par Cabiran : « Tes ennemis éprouveront mon pouvoir; Jep est en

danger », avait dit le sorcier. Et ces paroles proférées là-haut, il les trouvait réalisées une heure après, en arrivant à Prades. Plus de doute, il savait tout, ce Cabiran, il pouvait tout. Galdéric était sauvé, le règne de Jep était fini. La bonne nouvelle le soulevait, lui faisait hâter le pas, brûler la dernière étape.

Cattlar dormait, volets clos, portes closes, quand il s'arrêta sur la place de l'église, devant la forge. Il noua le bouquet à un anneau de la porte, les racines en l'air, comme le lui avait commandé le sorcier. Puis, au moment de se remettre en route, il se ravisa, cogna fortement aux vantaux.

Une fenêtre s'ouvrit ; Bepa se pencha au dehors...

— Qui est là ? — interrogea-t-elle en écartant de la main les cheveux emmêlés qui retombaient sur sa figure.

— C'est moi, Galdéric. Écoute. J'ai du nouveau à t'apprendre. Je viens de Prades. Le coup d'État est affiché à la mairie. La République est nettoyée. Tu peux l'annoncer de ma part à ton galant et à ton grand-père. Bonne nuit à vous trois !

## XIII

### « VIVE LA ROUGE ! »

Les proclamations et les décrets de la Présidence avaient été notifiés à Catllar. Les gendarmes en tournée les avaient affichés eux-mêmes à la mairie. Sur les chemins, dans les rues du village, les buffleteries jaunes et les bicornes avaient promené, comme un encouragement aux bons citoyens et un avertissement aux mauvais, l'appareil de la force publique. Cependant le pays n'était qu'à moitié rassuré. Les troupes, consignées au chef-lieu, dans leurs casernes, attendaient, l'arme au pied, le choc imminent de l'émeute. Que pouvaient contre elle, à Prades, les coupe-choux inoffensifs des gardes champêtres, les sabres même de la gendarmerie ? Gare aux soutanes, malheur aux redingotes, si les rouges étaient les maîtres, ne fût-ce qu'un seul jour ! La réaction avait porté le premier coup, un coup terrible, mais la riposte allait

venir, l'insurrection était proche. Les conservateurs se tenaient sur le qui-vive. C'était, par tout le pays, dans les campagnes aussi bien que dans les villes. le silence de la peur.

Paysans ou bourgeois, les riches se cachaient, n'osaient plus sortir. Des inconnus rôdaient la nuit, traçaient des signes à la craie sur les portes des maisons, ainsi vouées, croyait-on, au meurtre ou à l'incendie. Le jour, c'étaient à l'adresse des suspects qui se hasardaient dans les rues, dans les champs, des attitudes, des gestes de menace. On les couchait en joue, de loin, avec un bâton, on passait le tranchant de la main. à la façon d'un couperet, sur sa nuque, en les regardant, et les malheureux ne comprenaient que trop ce que cela voulait dire.

Les frères et amis de Catllar, isolés dans l'hostilité sournoise ou déclarée du village, se retrouvaient, chaque soir, verrous tirés, chez le Dragon. Mais il n'était plus question de bavarder maintenant; on fourbissait, on fabriquait des armes. Des ferrailles innocentes, des fourches ou des faux de rebut devenaient, dérouillées, aiguisées, des outils de combat, des piques bonnes à larder les ennemis de la République. Pendant que boutiquiers et cultivateurs dormaient, prudemment barricadés, en leur logis, pendant que Bernadach, délégué par la poltronnerie du maire et de l'adjoint, aux responsabilités de la magistrature municipale, tenait conseil avec le garde champêtre, dictait des rapports à la sous-préfecture, les conspirateurs ne perdaient pas leur temps. La forge se rallumait, le marteau entrait en danse. Les coups gaillardement assénés par Jep secouaient l'abbé Colomer, assoupi sur un chapitre de l'*Histoire de l'Église*, l'épisode des persécutions de Dioclétien, qu'il avait entrepris pour s'aguerrir aux périls des guerres civiles.

— Encore ces maudits forgerons! — murmurait l'abbé, en reprenant sa lecture interrompue.

Qu'aurait-il dit, quels cauchemars auraient hanté son sommeil, s'il avait pu voir son propre collaborateur Jojotte, en train d'astiquer l'acier homicide!

Tout le monde travaillait. M. Sabardeilh, la figure enflammée par les reflets du foyer, tirait la chaîne du soufflet; Bepa débitait du vieux linge en charpie. Et, tout en travaillant,

on se communiquait les nouvelles, des bruits venus on ne savait d'où, fabuleux et contradictoires. Une fois, c'était la République triomphante, Ledru-Rollin à l'Élysée; le lendemain, tout était perdu, l'insurrection écrasée, Bonaparte vainqueur sur toute la ligne. Que croire? Ramon, le centurion de Ria, avait confiance. Tout marchait bien. d'après lui : Étienne Arago devait arriver à Prades, le soir même, en malle-poste; M. Malfre l'attendait; aussitôt débarqué, il allait se mettre à la tête de l'insurrection, à cheval, en uniforme de colonel de la garde nationale. On buvait une rasade là-dessus; Jojotte battait un entrechat, Jep embrassait Bepa. Sabardeilh entonnait *la Parisienne*. Le plus exalté de tous était encore le Dragon. Il brandissait une pique neuve.

— Une, deusse! Je vous montrerai comment on manie ce bâton-là. Ça me connaît! Quand je suis parti volontaire en 93, avec le général Dagobert, j'étais fantassin, au début; nous étions plusieurs, dans ma compagnie, qui n'avions pas d'autre arme. Tant vaut l'homme, tant vaut l'outil.

— Laissez-moi espérer — disait l'instituteur — que nous n'aurons pas besoin de recourir à la violence. Il m'en coûterait de verser le sang de mes frères...

— S'il le faut, pourtant!...

— Je ferai mon devoir, — déclara M. Sabardeilh.

— Surtout, ne manquez pas de regarder demain soir du côté du Roc-Mosquit. Et, si le feu s'allume, vite, en route! Je vous rejoindrai avec ceux de Ria au débouché du canal, avant le pont.

Ce fut Bepa, le lendemain, qui la première aperçut le signal. Dans la nuit noire, la flamme se tordait suspendue ainsi qu'une torche à la muraille du Canigou. C'était comme si la montagne elle-même avait crié l'appel aux armes.

— Ça brûle bien!... Paraît que nos amis les bûcherons n'ont pas ménagé le bois! — fit observer Jojotte.

— Si nous étions en été, la forêt de Balatg aurait pris comme une allumette, — dit le Dragon.

— Le vent est pour nous, — s'écria Jep, — il attise la flamme. Tant mieux! Les registres du collecteur flamberont plus facilement, quand nous serons à Prades. D'ici, vous pourrez voir le feu de joie, — ajouta-t-il en s'adressant à Malhibern.

— J'irai le voir de près; la chaleur fera du bien à mes rhumatismes! Penses-tu que j'aie la patience de vous attendre dans mon lit?...

— Il y aura bien assez de monde sans vous, là-bas : ne bougez pas, l'ancien. Quand le coup sera fait, on ira vous chercher : nous banquetterons ensemble; nous boirons le vin du sous-préfet à la santé de la Rouge!

— Je me battrai d'abord. As pas peur! Je suis encore solide.

— Alors, — réclama Bepa, — vous allez me planter là toute seule? Pour qui me prenez-vous? Si le parrain y va, j'y vais aussi. Et voilà mon bâton de route! — conclut-elle en empoignant une pique.

Jep lui avait sauté au cou.

— Bien dit, Bepa; tu es une vraie Catalane!

Comme ils mettaient la clef de la forge sous la porte, une rumeur venait vers eux, dévalait des hauteurs de Saint-Jaume.

— Écoutez! — dit Jojotte.

Les voix arrivaient distinctes, et on entendait en même temps sonner les sabots qui heurtaient la rocaille du chemin.

C'était la décurie de Comes, les bûcherons et les bergers des *cortals* de la Galine et du col de l'Orri, qui descendaient au rendez-vous. A la sortie du village, les deux troupes se rencontrèrent. Les montagnards s'avançaient sur deux rangs, cinq par cinq, le chef en serre-file. Ils avaient arboré, en guise de drapeau, une ceinture rouge au bout d'une pique.

Militairement, on échangea le mot d'ordre. Le décurion, un grand diable qui avait de la barbe jusqu'aux yeux, héla le Dragon.

— D'où viens-tu? — demanda-t-il.

— De la forêt.

— Où vas-tu?

— Vers la justice.

On repartit. La chanson interrompue reprit son élan. C'était le troisième couplet de *la Parisienne*. Le décurion attaqua :

La mitraille en vain nous dévore,
Elle enfante des combattants...

Les chanteurs suivaient à la débandade. Ces têtes dures de la montagne n'avaient jamais pu retenir plus de deux couplets. Les bouches se fermaient l'une après l'autre.

— Recommençez moi ça ! — ordonna le chef. — Allons, et que ça pète ! Il faut que les réactionnaires crèvent de peur entre leurs draps.

La chanson roulait, beuglée à pleins poumons, rebondissait à l'écho des rochers, des maisons longées au passage. Un contrevent s'ouvrait quelquefois. Une figure apparaissait, aussitôt saluée de huées et d'insultes.

— A mort, les culs-blancs !

— Vive la Rouge !

La clameur grondait, jusqu'à ce que le craquement significatif d'un chien de fusil, qu'on armait à leur intention, décidât les insurgés à filer.

Au droit du pont de la Tet, la bande fit halte. C'était là que la centurie de Ria devait rejoindre. En attendant les frères et amis, on mit les fusils et les piques en faisceaux; on s'abrita du froid de la nuit sous la culée du pont, au pied des rochers. Autour de la petite troupe, près, loin, tout était tranquille. Là-haut, à la pointe du Roc-Mosquit, l'éclat du signal s'atténuait lentement en brasier. En bas, à travers les saules effeuillés de la rivière, les maisons de Prades s'ébauchaient en silhouettes confuses, éclairées çà et là par la lueur clignotante des réverbères. Rien ne bougeait. Le sillage de bruit, de passion humaine, que les insurgés avaient tracé un moment dans le sommeil des campagnes, s'effaçait, aboli dans l'indifférence des choses, dans la vie muette des arbres, des labours. Ils se ressentaient eux-mêmes de cette influence. Leur élan tombait, leur fièvre baissait peu à peu. Les voix se faisaient moins fortes, les gestes plus calmes. Désheurés, énervés par l'attente, quelques-uns s'étaient allongés à terre, pris tout de suite par le sommeil, d'autres avaient bourré leurs pipes, roulé des cigarettes, tandis que le décurion, debout, appuyé sur son fusil, s'immobilisait dans son attitude habituelle de berger gardant son troupeau.

Jep s'impatientait. A quoi pensaient-ils donc, ceux de Ria ? S'ils tardaient davantage, ils feraient manquer le coup. Jojotte bâillait, agacé. Déjà bien longtemps qu'ils étaient là ; la

torche du Roc-Mosquit s'était éteinte, les lumières disparaissaient l'une après l'autre aux maisons de Prades.

— On s'enrhume ici, — dit Jojotte. — M'est avis qu'on serait mieux au Café Moulard. Un bol de punch très chaud nous empêcherait de languir.

La motion fut approuvée. On repartit; mais sans hâte, cette fois, sans tapage, d'une allure plutôt circonspecte; on fila le long des tanneries qui bordent le canal, on s'engagea dans le dédale des petites rues qui s'emmêlent autour de Reravall, — la place du marché.

Personne dans les rues, personne sur la place. Le Café Moulard, sa devanture fermée, dormait paisiblement, comme le reste de la ville. Qu'est-ce que cela voulait dire? Pas d'insurgés au Café Moulard? Pas d'insurrection, alors! L'affaire était manquée. Et pourtant le signal avait été donné, le feu avait été allumé à l'endroit convenu. De Ria, de Marquixannes, on avait dû l'apercevoir aussi bien que de Comes ou de Catllar. Pourquoi n'était-on pas venu au rendez-vous?

Inquiets de l'accueil, flairant un traquenard, les affiliés n'osaient pas frapper à la porte. Elle s'ouvrit d'elle-même, entre-bâillée par le limonadier en personne. Le citoyen Moulard ne dormait que d'un œil : il avait sauté du lit au premier bruit. On s'expliqua. Un traître avait allumé le signal; il y avait contre-ordre. La Révolution était écrasée à Paris, la société secrète avait licencié ses troupes. M. Malfre avait été arrêté, le matin même. Il n'y avait rien à faire, pour le quart d'heure, que d'aller se coucher.

— Rentrez chez vous bien vite! Et surtout pas de tapage! conclut le limonadier. Ou gare à la prison!

Là-dessus, le citoyen Moulard avait refermé sa porte.

— Alors on ne joue pas une manille?... — plaisanta Jojotte.

Mais les insurgés n'avaient pas envie de rire: les renseignements du limonadier leur avaient mis la peur au ventre. Sauve qui peut! Le pacte de fraternité était rompu. Seul le Dragon protestait, essayait de les retenir: tout n'était pas fini; ce Moulard était un capon. Et qui sait s'il n'avait pas menti, s'il n'était pas payé par la police? Les affiliés pou-

vaient arriver encore. D'ailleurs, les républicains étaient en majorité à Prades. Il fallait les réveiller, les appeler aux armes. Valait-il pas mieux se battre maintenant qu'on était en nombre, coude à coude, avec des fusils et des piques dans les mains, que de se laisser prendre désarmés, chacun dans son trou?

Le Dragon avait beau parler, on ne l'écoutait plus. Tantôt l'un, tantôt l'autre, les insurgés se défilaient. Le décurion lui-même avait abandonné la partie.

— Lâches ! lâches ! — s'indignait le Dragon.

Et il proposait d'incendier la ville. Sabardeilh et Jojotte eurent toutes les peines du monde à le décider à la retraite.

— Eh bien ! s'il faut nous en aller, retirons-nous en bon ordre. Descendons la grand'rue en chantant la *Marseillaise*. Montrons-leur, à ces endormis de Prades, que la République n'est pas morte !

Crânement, la *Marseillaise* aux lèvres, ils partirent. L'hymne révolutionnaire tonna dans le silence de la rue, souffletant les maisons bourgeoises, les façades des monuments publics, du palais de justice, de la sous-préfecture, qui portaient encore la devise désormais illusoire : « Liberté — Égalité — Fraternité. »

Des chiens aboyèrent; des fenêtres s'ouvrirent : ce fut tout l'effet de la manifestation.

Au bout de la rue, à la croisière du chemin qui monte vers Codalet et Taurinya, les manifestants s'arrêtèrent, Jojotte prit congé de ses amis.

— Rentrez à Catllar, si vous voulez. vous autres ! dit-il. Moi, je ne me soucie pas de me fourrer dans la gueule du loup. On me coffrerait, pour sûr. Je suis seul ; mon absence ne fera de tort à personne : je me sauve ! Mon compère, Gineste, le charbonnier de Claria, me cachera dans sa hutte. Là, si nos affaires se gâtent, je serai tout porté pour me réfugier en Espagne... Peut-être feriez-vous bien de me suivre, mon pauvre Sabardeilh ; et toi aussi, mon petit Jep ! Bepa resterait pour soigner son grand-père. Le Dragon est trop vieux pour qu'on le tracasse.

— Et la forge, comment marcherait-elle sans moi ? — objecta Jep. — Si les gendarmes viennent me prendre, je

serai toujours à temps de déguerpir : je les défie bien de m'attraper à la course!

— Je rentre aussi, — déclara M. Sabardeilh. — J'ai fait mon devoir de républicain, je ferai mon devoir d'instituteur. Demain je tiendrai ma classe, comme d'habitude.

— Adieu donc, mes amis!

Le sacristain s'était déjà éloigné de quelques pas. Il se retourna.

— Hé! Jep? Tu me rendras service en sonnant l'*Angelus*, demain matin, à ma place... La clef du clocher est sous la porte, à droite de la chatière... Si on entend les cloches, on me croira encore là; et quand on viendra me chercher, je serai loin!

ÉMILE POUVILLON

*(La fin au prochain numéro.)*

# GEORGE SAND

ET

# LES MŒURS[1]

## V

Dans une ville de province, — que nous ne sommes pas autorisé à désigner plus clairement, — vivait en 1837 la plus paisible et la plus unie, au moins en apparence, des familles bourgeoises.

Le mari, industriel assez riche et ingénieur avisé, « de manières fort polies et de sentiments parfaitement nobles », passait le meilleur de ses journées à son usine, par amour de son métier, et aussi pour assurer toutes les jouissances du bien-être le plus raffiné à « sa petite N... » Peut-être enfin goûtait-il une satisfaction de vanité à procurer à sa femme de faciles triomphes : jamais salon ne fut mieux tenu, — pour le mobilier, s'entend ; — et c'est en vain que les amies de N... essayèrent d'égaler la richesse de ses toilettes et de ses parures, « sans cesse renouvelées avec une prodigalité vraiment fastueuse ». La jeune femme semblait donc très heureuse et on la jalousait fort. N'était-elle pas comblée? Une beauté dans tout son épanouissement, deux enfants superbes, et un mari d'une générosité inépuisable, qui se faisait une gloire d'exaucer ses moindres caprices. De son côté, N... témoigna d'abord beaucoup de reconnaissance et d'affection à qui se

1. Voir *la Revue* du 1er décembre.

dévouait ainsi pour elle. Mais ces jouissances de l'orgueil ne la contentèrent bientôt plus ; l'éducation de ses enfants lui laissait encore trop de loisirs ; la rêverie s'installa chez elle à demeure, — avec son inséparable compagnon, l'ennui.

Elle avait toujours beaucoup aimé la lecture, sa mère n'ayant jamais tempéré, encore moins dirigé ce goût, — intérieurement flattée d'avoir une fille instruite, elle dont la vie s'était écoulée tout entière dans la boutique de son époux, afin d'amasser « à leur demoiselle une dot rondelette ». N... se remit donc à lire de plus belle, et, comme autrefois, « toutes les nouveautés du jour ». D'un voyage à Paris, son mari lui-même rapporta, dans un paquet de volumes, les premiers romans de George Sand. Ce furent là dès lors, il était facile de le prévoir, ses livres de chevet.

X..., — le mari, — intelligence positive et tout à fait étrangère « à la poésie du sentiment », bien loin d'en concevoir aucune inquiétude, se moquait, au contraire, de l'intérêt passionné qu'elle prenait « à toutes ces aventures et à tous ces sentiments invraisemblables, purs enfantillages et bagatelles de femme ». Pour comble d'imprudence, il avait recueilli dans son usine, en qualité de comptable et à titre d'ancien camarade de collège, un fruit sec, un raté prétentieux et aigri, mais d'esprit facile et avec quelques dehors qui, aux yeux d'une femme naïve, pouvaient passer pour brillants. Z..., naturellement, eut accès dans la maison. Il s'établit assez vite entre lui et N... « un commerce d'âme » ; et ce furent *Indiana*, *Valentine* et *Jacques* qui en firent les frais principaux.

Pour éblouir plus sûrement la provinciale ingénue, Z... n'avait-il pas déclaré tout d'abord avoir plusieurs fois rencontré à Paris, au quartier latin, au restaurant Pinson ou à l'estaminet, George Sand, George Sand elle-même ? « Elle était habillée d'une redingote grise en gros drap et elle fumait des pipes comme un vieux grognard. » Même, n'y pouvant plus tenir, il était allé lui rendre visite chez elle, et il l'avait trouvée, dans sa pauvre mansarde du quai Saint-Michel, « assise à sa table de travail comme une simple ouvrière qui doit gagner son pain de la journée, elle, la femme de génie, l'écrivain immortel, le chantre divin de l'amour ! » — Tous ces détails traînaient dans tous les journaux d'alors et le

comptable n'avait eu la peine que de les récolter; mais ce qu'il fut dès ce moment pour la femme de son patron, il est aisé de l'imaginer.

Ainsi tous les deux, sollicités par une admiration commune pour « le génie malheureux et persécuté », commencèrent l'éternel voyage sentimental. Avec George Sand pour pilote, on n'a pas de peine à conjecturer où ils devaient aboutir : ce n'est pas en faisant de *Valentine* et d'*Indiana* leur « carte de Tendre » qu'il y avait à craindre d'aller tomber dans le « lac d'indifférence » ou d'oubli... Piètre histoire et fait divers banal que cette aventure, n'étaient les détails, bien particuliers et caractéristiques. Rien de plus vulgaire que les étapes du voyage, mais rien de plus significatif pour nous que les propos ordinaires des voyageurs. Avant d'écrire *Madame Bovary*, Flaubert en a certainement entendu, ou deviné, des milliers du même genre, — et il aurait « hurlé » d'enthousiasme, s'il avait connu ceux du comptable et de la femme de l'industriel.

Ce sont, par lettres, — la conversation ne pouvant plus suffire à ces débordements d'enthousiasme, — des échanges perpétuels de confidences sur « le charme, la suavité exquise de ces œuvres divines ». — « Vous souvient-il, monsieur, de ces pages ravissantes du pavillon? » (Il s'agit du pavillon que Valentine a fait aménager au fond de son parc afin de faciliter ses entrevues avec Bénédict.) « Comme il aurait fait bon y vivre! et quel coin délicieux de paradis terrestre! Ah! quelle reconnaissance ne devrai-je pas toujours avoir pour l'écrivain qui donne à mon âme des émotions si douces et qui fait goûter tant de plaisir à un pauvre cœur que je croyais flétri! » De part et d'autre, c'est une avalanche sans fin d'exclamations tumultueuses. « Que ces héros sont intéressants!... comme ces personnages sont beaux!... et surtout comme ils comprennent le sentiment!... » En dépit de son caractère taciturne, Ralph lui-même, non le Ralph du dénouement, celui de « la chaumière indienne », mais le Ralph ordinaire, simple défenseur d'Indiana contre la brutalité de Delmare ou la frivolité de Raymon, leur paraît sublime.

Un point seul est inquiétant : des créatures si parfaites existent-elles dans la réalité? Il l'affirme avec énergie; elle ne

demanderait pas mieux que de le croire, mais elle a des doutes et l'expérience l'a désabusée : « La réalité, hélas ! c'est un mari qui s'occupe d'affaires toute la journée et qui ne sait que vous apporter, le soir, la fatigue de ses préoccupations vulgaires, qui voudrait même vous intéresser à ses pauvres affaires ! » Et, en effet, quelle horreur, bon Dieu ! pour une femme tant soit peu distinguée ! Cela se peut-il seulement concevoir ! Indiana s'est-elle jamais mêlée de l'industrie du colonel Delmare, et, quoique Valentine ait l'air, un moment, de trouver plaisir à jouer le rôle de fermière, « comme on sent bien que c'est pour rire et qu'elle aurait été joliment attrapée s'il lui avait fallu prendre pour tout de bon la place de la mère Lhéry ! » — C'est ainsi que du moindre de ces billets, tout froissés et jaunis, s'exhalent des réminiscences et comme un parfum subtil de George Sand. C'est toujours les noms prestigieux de Valentine, d'Indiana, de Fernande, de Sylvie même, qui reviennent dans ceux du comptable ; de Bénédict, de Jacques, d'André ou d'Octave, dans ceux de son amie.

A trop s'engouer de quelqu'un, on arrive toujours à lui ressembler : nos personnages, sans tarder, passent à l'imitation de leurs héros favoris. Ils avaient commencé par s'entretenir des autres, ils écrivent maintenant et parlent pour leur compte personnel. Le romancier leur prête ses formules et fournit au séducteur son plan de séduction. Nous le verrons plus loin, ce n'est pas la seule fois que l'auteur de *Valentine* a rendu ce service à des Lovelaces d'ordre inférieur, plus passionnés qu'imaginatifs, et c'est trop souvent chez elle que les séducteurs ont trouvé les principes de leur stratégie amoureuse. Insinuations, réticences, désespoirs simulés, effusions mélancoliques, imprécations, malédictions, toute la kyrielle enfin des beaux, des grands sentiments, tous les oripeaux d'une rhétorique assez neuve alors, notre Bénédict de caisse a tout mis à contribution, et sa Valentine a fait comme lui. Jamais intoxication littéraire ne fut plus profonde. C'est de la mosaïque de George Sand que leurs lettres, et on dirait qu'*Indiana*, *Valentine*, *Jacques* surtout, leur ont servi de *Parfait Secrétaire*. Ils savent par cœur tous ces livres. Ils en ont des extraits, — comme les bons élèves d'autrefois avaient des « cahiers d'expressions ». — Et ce ne sont pas seulement les

pensées de leur auteur, ses phrases mêmes les obsèdent : ils écrivent, ils voient, ils raisonnent « George Sand ».

Chose étrange! Cette perpétuelle intervention d'un tiers dans leurs expansions, qui, à nos yeux, leur donne quelque chose d'artificiel, d'« insincère » presque, ne leur a communiqué à l'un et à l'autre que plus d'ardeur et de fièvre. Loin d'être affaiblis par toutes ces réminiscences, leurs plus beaux élans en reçoivent une force nouvelle. Plus ils ressemblent à leurs modèles, plus ils ont l'illusion d'être eux-mêmes. Le suprême bonheur, pour des fidèles, n'est-il pas de se confondre avec leur dieu?

L'œuvre de séduction commence à peine, mais Z... pressent que la séduction est possible : il faut, suivant le rite, dresser l'idole sur un piédestal et brûler à ses pieds l'encens de la flatterie. « 18 juin, 11 heures du soir. — Je viens de vous quitter, ô ma douce amie! ô mon bel ange tutélaire!... » (Octave, dans *Jacques*, écrit à Fernande : « Vous m'avez laissé, ce soir, si consolé, si heureux, ô ma belle amie! ô mon cher ange tutélaire! que j'ai besoin de vous remercier... » Le comptable ne fait que de légères modifications.) Il poursuit : « ... et il faut que je vous remercie du bien que vous m'avez fait, avant d'essayer de prendre un peu de repos. Le repos! Le connaîtrai-je jamais plus maintenant? Il m'a fui depuis que je vous ai connue, depuis que vous avez daigné me laisser comprendre que vous n'étiez pas insensible à mes misères, que vous vouliez bien me plaindre, me consoler, descendre jusqu'à moi, et avec le baume de votre affection panser les blessures de mon cœur. Ce soir surtout, si vous saviez quels échos délicieux et profonds votre douce parole faisait résonner dans mon âme! » Ici, nouvelle citation de *Jacques* : « Oh! celle-ci est ma sœur, me disais-je en vous écoutant; elle pense, comme moi, qu'il faut être aimé ou mourir; son cœur est un refuge que je veux implorer... » On peut lire la suite dans le roman, lettre XLIII. Viennent alors des souvenirs d'*Indiana* : « ... Et pendant que votre voix céleste murmurait toutes ces choses enivrantes, lui, votre maître, lui, votre propriétaire, » — le comptable n'est pas toujours un modèle de délicatesse — « avec une insouciance insolente, les mains derrière le dos ou vautré dans un fauteuil, ricanait! Pauvre

et misérable nature, sans grandeur, sans idéal, sans poésie! Et je pensais en vous regardant : Pauvre petite femme, pauvre enfant, si jeune et si belle, pauvre petite fleur née d'hier! » — ce sont deux traits d'*Indiana* — « oh! je t'enlèverai à ce monstre d'indifférence et d'égoïsme! Oh! » — ce qui suit n'appartient qu'au comptable — « dussé-je y laisser ma peau, je t'arracherai à lui, je t'emporterai comme un avare emporte son trésor: nous partirons, nous irons loin d'ici, bien loin, dans des pays où il nous sera permis d'être heureux. Nous fuirons cette société immonde, où l'amour véritable est toujours méconnu, toujours malheureux, vil repaire de vices: nous irons vers la patrie d'Indiana : je serai ton Ralph, je te sauverai, » etc., etc. S'il n'a pas d'originalité, Z... a au moins de la mémoire.

N... se montrera tout aussi diligente écolière. Elle répond, le lendemain : « Ne maudissez pas mon mari, plaignez-le et plaignez-moi, mon ami... Votre pitié m'est agréable et douce comme la rosée aux campagnes altérées, comme l'espoir de la liberté au malheureux captif. » — N... avait été élevée au meilleur couvent de sa ville et avait dû souvent obtenir la première place dans les compositions de style. — « Moi aussi, je vous dirai avec Fernande : « Vous avez raison de m'appeler votre sœur. Nous sommes frères d'infortune, et nos destinées ont été mêlées dans la même coupe de fiel et de larmes; nous sommes tous deux froissés et méconnus... » C'est, en effet, textuellement, ce que la femme de Jacques répond à Octave. Comme Fernande encore, N... est douce et indulgente pour son mari : X... ne mérite pas les rigueurs excessives que lui prodigue généreusement Z... « Il ne m'a pas encore battue, il ne m'a pas encore imprimé au front le talon de sa botte, » — ceci est à noter — « comme ce brutal de Delmare au front de *mon amie* ». Je souligne le mot : pour son intempérante admiratrice, Indiana a cessé d'être une créature imaginaire; elle est aussi vivante, plus vivante même qu'une personne réelle de son entourage immédiat.

Cependant la passion grandit chez eux. Au lyrisme, maintenant, d'entrer en scène! Il abonde dans la première œuvre de George Sand : c'est celle qu'on exploitera de préférence.

« Si le ciel m'avait donné le bonheur d'être votre époux,

ô ma chère N..., je vous aurais consacré ma vie, mon âme, tous mes instants. Vous seule auriez été mon occupation constante, mon souci de toutes les heures... » Voilà un début passablement bourgeois et tout à fait dépourvu d'envol : *Indiana* vient au secours du prosaïque amoureux : « J'aurais donné tout mon sang pour réparer le vôtre, et, si vous aviez perdu le sommeil avec moi, j'aurais passé la nuit à vous dire de douces paroles, à vous sourire pour vous rendre le courage, tout en pleurant de vous voir souffrir. Quand le sommeil serait venu se glisser sur vos paupières de soie, » — le comptable ajoute : « et sur vos yeux de velours », sans doute pour mieux filer la métaphore, — « je les aurais effleurés de mes lèvres pour les clore plus doucement, et, à genoux près de votre lit, j'aurais veillé sur vous. J'aurais forcé l'air à vous caresser légèrement, les songes dorés à vous jeter des fleurs. J'aurais baisé sans bruit les tresses de vos cheveux, j'aurais compté avec volupté les palpitations de votre sein d'albâtre » — l'épithète est du plagiaire — « et à votre réveil, N..., » — le nom est en surcharge au-dessus d'une rature, le diligent copiste, les yeux trop fidèlement rivés à son texte, ayant sans doute écrit d'abord : « Indiana » ! — « vous m'eussiez trouvé là, à vos pieds, vous gardant en maître jaloux, vous servant en esclave, épiant votre premier sourire, m'emparant de votre première pensée, de votre premier regard, de votre premier baiser... » Il faut rendre cette justice à Z..., il ne choisissait pas trop mal ses citations, et, si N... a lu tout ce passage avec les frémissements de volupté qu'on devine, nous, qui sommes moins familiers aujourd'hui avec George Sand, nous le relisons sans déplaisir.

Ici manque une lettre de N... Elle ne contenait, sans doute, rien de décourageant, puisque désormais les instances de Z... deviennent plus pressantes, qu'il emploie d'une façon continue ou à peu près le tutoiement, qu'il cherche à entraîner son « ange céleste » dans la faute, et qu'il va jusqu'à la supplier de « planter là » son mari.

On s'attend à voir reparaître alors toutes les idées du romancier que nous avons déjà analysées, et elles défilent, en effet, avec une régularité presque mathématique. Cette fois, George Sand est littéralement mise au pillage. « Le mariage est la

plus barbare des coutumes humaines et la plus odieuse des institutions... Les progrès de l'humanité l'aboliront sûrement... Il est beau d'être les pioniers (*sic*), et jusqu'à un certain point les martyrs de l'humanité... Ni vous, ni moi ne sommes faits pour le mariage... Des esclaves seuls peuvent s'y soumettre; il avilit ceux qui l'acceptent. Brise donc, ma chère âme, brise ce dernier lien... »

Et il insiste, il redouble, bien convaincu que c'est là le point essentiel et qu'il travaille dans les œuvres vives de la résistance. Sa provision d'arguments est inépuisable. « Pourquoi serait-ce une faiblesse que de s'abandonner à son propre cœur?... » — Nous connaissons le thème. — « Il n'y a pas de crime là où il y a de l'amour sincère. » — C'est encore une maxime de *Jacques*. — « Puisque c'est de Dieu que vient l'amour, l'amour n'est jamais coupable. » — Dès longtemps *Indiana*, *Valentine*, *Jacques* nous ont habitués à cette théorie.

Il y a pourtant, dans un de ces billets, quelque chose de nouveau, d'extraordinaire, d'invraisemblable. Pour la première fois, — le copiste aurait-il été las de copier? mais il va tout à l'heure recommencer de plus belle; ou peut-être, ne fût-ce qu'une minute, la passion l'a-t-elle effleuré: ce n'est pas impossible, après tout; — pour la première fois, il regimbe et se fâche, l'ingrat, contre celle qui lui a fourni tant de phrases si jolies, si caressantes! Il vient encore, machinalement, de nommer George Sand, et il continue : « Je lui en veux de dire si bien ce que pour ma part je sens si profondément; on jurerait qu'elle a pensé avec ma cervelle, senti avec mon cœur. C'est toute mon histoire qu'elle a écrite. » — Il en voulait à sa mère, mais il savait au moins la reconnaître!

Malgré ces arguments irréfutables, irrésistibles, N... ne se rendait pas encore. En vain faisait-il luire à ses yeux la plus éblouissante des perspectives : ils iraient à Paris demander à George Sand elle-même — puisqu'il lui avait autrefois rendu visite! — de bénir leur amour; soit terreur, soit indolence, elle refusait de partir, aussi bien que de lui accorder les dernières faveurs. Comme Bénédict, comme Octave, Z... joue alors le désespoir, et, circonstance particulièrement aggravante, presque dans les mêmes termes : « Je t'aime, N..., je

t'aime : et toi, cruelle, toi, impitoyable, tu m'offres toujours ton amitié ! Je suis plus en ébullition qu'une des chaudières de l'usine. et toi tu restes froide, parfaitement maîtresse de toi, au point de me désespérer ! Tu ne vois donc pas que ton amitié me tue et que, du premier jour où je t'ai connue, je bois *(sic)* le poison par tous les pores ? Puisque tu ne veux pas m'aimer. chasse-moi, bannis-moi de ta présence. Ah ! si ma lettre pouvait t'irriter ! Tout, entends-tu, tout serait préférable pour moi à cette horrible incertitude où tu me laisses languir. Longtemps j'ai été heureux auprès de toi. Ces félicités sont devenues maintenant des tortures. Je n'en puis plus, j'étouffe. Tant de vertu est au-dessus de mes faibles forces... Ah ! cruelle N..., je deviens fou. Il faut que je parte, il le faut. Adieu, adieu ! Ne souris pas, ne méprise pas ma faiblesse ; je ne suis pas un ange, moi. J'ai assez longtemps lutté ; je m'avoue vaincu ; adieu ! » — C'est toujours du *Jacques*, démarqué seulement et alourdi. Pour donner plus de force à ses prières, notre amoureux livresque, dans une autre lettre, se souviendra fort à propos du pistolet de Bénédict ; il menacera de se tuer : « Le pistolet est là tout armé, à portée de ma main. Un seul mot de toi et j'aurai une balle dans la cervelle... » Épouvantée, hors d'elle-même, cette fois, N... répondit.

Elle répondit, sans pouvoir oublier ses chers romans : — supposer qu'elle prit le temps de les consulter serait lui faire une injure gratuite. — « Que fais-tu, Z..., que fais-tu ! Où laisses-tu s'égarer ta raison ? Tu souffres, mon ami, tu souffres, je le vois bien, tu as le délire. Ce sont des fantômes qui troublent ton sommeil... Mon ami bien-aimé, reviens à toi ; oublie ce vilain rêve, sois fort... Oui, tu as raison, pars, cela vaut mieux... Mon Dieu ! qu'est-ce que je t'écris là ?... Toujours mon cœur te restera fidèle ; j'oublierai que tu as eu un moment d'égarement... » Soubresauts de terreur, sanglots de passion, et citations involontaires de la lettre LVI de Fernande à Octave, le mélange ne laisse pas d'être savoureux, et bien étrange.

Comme Octave était resté, Z... resta, sur la demande expresse de N..., — nous allions écrire de Fernande ; — et il lui envoya, naturellement, pour la remercier, toute la lettre

de remerciements d'Octave : « O mon ange, ô ma bien-aimée, tu nous sauves tous les deux! que Dieu te comble de ses faveurs, ô la plus pure, la plus céleste, la plus sainte de toutes ses créatures!... Sans toi que serais-je devenu? J'étais perdu, si tu m'avais abandonné... C'est la volonté de la Providence que nous restions l'un près de l'autre pour nous aimer d'un amour éternel... Bénie sois-tu, ma céleste amie! Tu n'as pas voulu me réduire au désespoir, à la nécessité de mourir, et c'est Dieu lui-même qui t'a commandé de me sauver... O ma radieuse étoile, je saurai m'élever jusqu'à toi et planer du même vol au-dessus des passions terrestres, dans un ciel toujours radieux, toujours pur... » — Est-ce de l'Octave ou du Z... que nous lisons? Le doute est permis, tant la copie rappelle l'original. Rien ne serait plus facile que de multiplier les témoignages; ceux-là suffisent à notre dessein.

Lorsqu'on proteste ainsi de la pureté respectueuse de ses intentions, c'est un signe infaillible que la chute est proche. Déjà rendez-vous était pris; on devait profiter d'un voyage de X..., quand, la veille de son départ et à la minute même où N... écrivait à son complice, son fils, alors âgé de cinq ans, tomba dans un bassin et s'y noya. La femme de chambre qui en avait la garde, vraisemblablement encouragée par l'exemple de sa maîtresse, dont elle était la messagère, l'avait laissé seul pour aller trouver un contremaître de l'usine.

Ce fut un coup terrible pour la pauvre femme, qui avait eu surtout l'imagination séduite, mais dont le cœur n'était pas encore atteint profondément. Elle vit là un avertissement du ciel et défendit sur-le-champ à Z... de plus jamais reparaître en sa présence.

Il ne fut pas difficile au comptable de tenir parole. Le lendemain des funérailles de l'enfant, par inadvertance ou maladresse, plongé qu'il était, apparemment, dans ses mélancoliques rêveries, il fut saisi par une courroie de transmission qui lui broya le bras jusqu'à l'épaule. Le tétanos se déclara. Z... eut encore le temps de faire porter à N... ses lettres, dont elle avait impérieusement exigé la restitution, sauf une qu'il voulut faire enterrer avec lui, — celle dont nous avons constaté la disparition et qui devait renfermer le premier aveu d'amour. Deux jours après, il était mort.

Brisée par tant d'émotions, N... eut une fièvre cérébrale dont elle faillit mourir, elle aussi. Elle guérit enfin : mais elle sortit transfigurée de cette épreuve, et les dernières années de sa vie furent consacrées à expier « ses égarements insensés ». Jamais elle ne relut les lettres du « malheureux », comme elle appelle Z... dans son Journal. Elle les garda cependant comme une preuve accablante de ses fautes, et, tous les ans, elle s'imposa « la douleur et la honte » de relire les siennes propres. « Seigneur, je veux que mon péché soit toujours devant mes yeux pour m'exciter plus vivement au repentir. » Ce sont les premiers mots de son Journal, — répétés çà et là, probablement après chaque lecture des lettres coupables. — Mais elle jugea bientôt l'expiation insuffisante. Un miracle l'avait sauvée : elle résolut d'être le bon conseil et comme la Providence des autres, de toutes celles qui pourraient être tentées. Elle se voua au soulagement de leurs misères morales et s'attacha surtout à les prévenir. Ce fut une sœur de charité laïque. De ce jour, George Sand n'eut pas d'ennemi plus implacable, et le journal de N... est autrement instructif pour nous que sa correspondance. Ses lettres ne nous contaient, après tout, qu'une aventure personnelle assez insignifiante, au lieu que c'est de toute une ville, c'est d'une partie de la société d'alors, que le Journal nous retrace l'histoire. L'auteur d'*Indiana* et de *Jacques* y occupe une assez bonne place.

Il faut bien se garder d'accepter sans contrôle tout ce que son intransigeante adversaire confie au papier. Visiblement, l'obsession, la hantise est trop forte. Elle voit partout, elle trouve partout, — parce qu'elle a commencé par l'y mettre, — la pernicieuse influence. Il y a, dans le Journal, des sévérités : il doit y avoir aussi des injustices. Il n'en est pas moins vrai que nous avons là le plus terrible réquisitoire qu'on ait jamais dressé contre « le chantre divin de l'amour », et toute une série de témoignages singulièrement éclatants de l'action néfaste que ces « chants si beaux » ont exercée.

Une triste expérience avait donné à N... une étonnante perspicacité à découvrir pour les autres les mêmes périls dont elle avait manqué d'être victime. Elle fut servie dans son nouvel apostolat par un flair merveilleux et une espèce de divination. Elle dit joliment quelque part : « Je suis

comme la baguette de coudrier entre les mains des chercheurs de sources, les sources de mal m'attirent. » Les âmes un peu troubles avaient peur de son regard. « A... m'a dit aujourd'hui qu'elle me redoute ; il lui semble que je lis dans son cœur. Il faudra surveiller cette enfant ; il n'est pas ordinaire que les regards d'autrui vous gênent quand on a la conscience bien nette. Pourvu que la malheureuse n'ait pas respiré du George Sand ! »

Mais, si on la craint, on la vénère plus encore. On lui parle comme à un directeur ; elle provoque les mêmes aveux, inspire la même confiance. « Je viendrai me confesser un de ces jours, — lui dit une de ses pénitentes, — et recevoir mon viatique. Je vous avoue entre nous que j'en ai besoin. Ce n'est qu'après avoir bien causé avec vous que je me sens forte. Oh ! alors, je défierais bien tous les Raymons, tous les Bénédicts, tous les Octaves, tous les Jacques du monde ! Et je me défierais moi-même par-dessus le marché ! » — C'est une preuve que les Raymons et les Bénédicts n'étaient pas sans danger pour des imaginations féminines. — Il arrive même que le mal a pénétré trop avant et que les conseils de notre sœur de charité se heurtent à des volontés rebelles. « Vous êtes impitoyable, et vous prenez plaisir à piétiner sur les plus belles fleurs du sentiment. Êtes-vous bien persuadée que Dieu ne nous a mis au cœur un besoin incommensurable d'affection que pour nous défendre de le satisfaire ? Alors la Providence ne serait que méchante. Moi, je me fais une tout autre idée du Dieu de bonté et d'amour. » Et, aussitôt, N..., d'ajouter simplement : « La pauvre B... court le plus terrible danger : elle aime trop son mal ; la guérison sera difficile, si elle est encore possible. O mon Dieu ! éclairez-la, ouvrez-lui les yeux. Que je n'aie pas la douleur de voir sombrer cette belle âme, si ardente et si généreuse ! »

Dans cette lutte incessante contre le « fléau », son zèle ne se ralentit jamais. Le mariage disperse ses jeunes amies : de loin, elle les dirige encore. Elle les conjure de toujours se préserver de « la contagion », de ne pas oublier l'« hôpital », — comme elle appelait par plaisanterie son salon, — et de lui « donner des succursales ».

Fit-elle autant de « sœurs de charité » qu'elle l'aurait

voulu? Le mal ne contamina-t-il pas quelquefois celles-là mêmes qui devaient en garantir les autres? On peut le conjecturer. Le Journal trahit çà et là de violents abattements. « C... est perdue, je l'avais toujours craint. Elle aimait trop les lectures frivoles. Je suis sûre qu'elle a *Indiana* dans sa chambre... » Ailleurs : « B... » — serait-ce la réfractaire de tantôt? — « B... ne m'écrit plus; mauvais signe. Son mari n'a pas l'air heureux: il me parle de nerfs, d'agacements de sa femme : elle a l'air de n'être bien nulle part, de moins aimer ses petits, d'être toujours plus enthousiaste de l' « infâme ». — C'est le nom que le Journal donne souvent à George Sand. — « Voilà l'explication de tout, elle a toujours trop aimé l' « infâme ». Allons! Encore une victime. Ah! que cette femme aura fait de mal! » — Tenez compte de l'exagération, de la manie même, si vous voulez : la contagion n'en a pas moins été réelle. On ne s'institue pas garde-malade sans malades à soigner, et il n'y a que les épidémies pour susciter de pareils dévouements.

Or l'épidémie est générale, et tout le monde la constate. A côté des interprétations personnelles, le Journal enregistre les commérages de la ville; et le document emprunte, de ce chef, une autorité nouvelle. « On s'égaie aujourd'hui de la mésaventure d'un pauvre capitaine (comment peut-on rire de ces choses-là?) dont la femme vient de partir avec un amant. On dit qu'elle a laissé à son mari, pour consolation, un extrait d'*Indiana*. Cela est dans l'ordre; mais le mari trouve la consolation médiocre. » Plus loin: « Il n'est bruit, cette semaine, que d'un futur procès qui promet d'être particulièrement scandaleux. La femme d'un magistrat a été surprise en flagrant délit d'adultère, et il paraît qu'à toutes les questions que lui posait la justice la coquine répondait par des tirades qui n'avaient pas le sens commun. On dit que George Sand l'a gâtée... Elle paraît fort exaltée. Elle prétend qu'être une bonne ménagère, travailler à l'aiguille, avoir des enfants et les élever de son mieux n'est pas suffisant pour une femme; qu'elle a voulu connaître tous les orages et toutes les délices de la passion, toutes les ivresses du sentiment, etc., etc. Elle aura lu cela dans les romans de l'*autre* », — ce n'est pas moi qui souligne, et il n'est pas besoin de dire quelle est cette *autre*, — « et elle l'aura cru comme vérité d'Évangile ».

Mais ce qui est encore plus significatif, c'est le résumé de ses conversations avec ceux qui, de par leurs fonctions, sont le mieux en état de découvrir les plaies morales de la société. Elle recherche la compagnie des magistrats, des avocats, bien qu'elle sorte de ces entretiens régulièrement triste, et souvent « désolée ». « J'ai vu M. le Premier. Il n'est content ni de la politique qu'on fait, ni du tour qu'il voit prendre à la morale publique. Il m'a dit en propres termes : « Les romans de madame Sand sont une des principales causes de tous les désordres que nous pouvons apercevoir aujourd'hui ; et encore les plus vilaines choses échappent-elles aux yeux de la justice ; il n'y a que les confesseurs qui les connaissent. Quelle terrible responsabilité pour cet écrivain ! » Il m'a promis de me faire tenir le discours de rentrée où le procureur général près la Cour de Paris a autrefois assez bien développé les mêmes idées. » — Nous aurons justement l'occasion de citer ce discours. — « Cela m'emplit de joie et de tristesse. Je suis ravie que l'opinion publique se réveille et prenne conscience du danger, mais je suis désolée que cela même suppose tant de créatures humaines menacées et même irrémédiablement perdues. » Elle va trouver l'avocat chargé de défendre la femme coupable de flagrant délit, pour s'assurer si, comme on l'a prétendu, sa cliente est « une fanatique de l'*infâme* », et pour le dissuader, en ce cas, de plaider la cause, ou tout au moins pour l'exhorter à faire retomber « la principale responsabilité de la faute sur l'auteur de tant d'œuvres abominables ! »

Le fameux procès Lafarge lui arrache, naturellement, un cri d'horreur. « Les gazettes m'apprennent que Marie Cappelle était vouée au culte de l'*infâme* ; voilà où ce culte l'a conduite ! »

Il serait fastidieux de faire passer sous les yeux du lecteur toutes les pages où la pauvre Lélia est en cause, — autant dire le Journal en entier. — Rien n'échappe à la vigilance de N..., toujours à l'affût et qui éprouve comme une joie sauvage à charger celle qu'elle déteste si cordialement. Ce n'est vraiment pas sa faute si toutes les vertus conjugales n'ont pas fleuri dans sa bonne ville, et les maris y ont été des ingrats de n'avoir pas élevé une statue à la femme qui, avec de si jaloux scrupules, veilla sur leur honneur.

Ayant la haine aussi vive, aussi tenace, on ne se refuse

guère le plaisir d'en informer qui vous l'a inspirée. Dès sa convalescence, N... avait résolu d'écrire à « l'infâme » : ce fut un véritable opuscule. Elle contait à « son mauvais ange toutes ses tristes aventures », invectivait contre elle, lui adressait malédictions sur malédictions, puis, dans de brusques accès de charité chrétienne, lui offrait le plus généreux pardon. Il y a des accents parfaitement déclamatoires, qui rappellent l'ancienne pensionnaire, appliquée aux « compositions de style » : « Je te rencontrerai donc toujours sur mon chemin, monstre exécrable, vipère cachée sous les fleurs !... » D'autres pages sont plus calmes et d'autant plus pénétrantes : « Si vous saviez, madame, quel mal vous m'avez fait ! Mes doutes, vous les avez aggravés ; mes désespoirs, vous les avez aigris... C'est du poison que je buvais en croyant m'abreuver d'ambroisie et de miel. Vous prêtez à la voix du démon les accents les plus enchanteurs et les plus suaves. Votre lecture assoupit les scrupules et les endort. Mais quel terrible réveil !... Que de larmes autour de vos œuvres ! Que de sanglots ! Que de gémissements ! Que de misères ! Quel redoutable fardeau pour vous devant le Juge Suprême !... Puisse-t-il vous accorder la grâce de vous repentir !... Puisse-t-il vous pardonner, comme je vous pardonne !... »

La lettre fut certainement envoyée. George Sand dut hausser les épaules à de certains passages ; mais nous nous imaginons volontiers que d'autres lui suggérèrent des réflexions mélancoliques ; et, comme après la conversation avec l'amie de Mazzini, elle éprouva vraisemblablement quelque irritation.

Il est incontestable, en effet, que, dans cette piètre et lamentable histoire, l'auteur de *Valentine* — involontairement, tant qu'on voudra ! réellement, néanmoins — a joué un rôle, un très grand rôle, — ne peut-on pas aller jusqu'à dire : le rôle principal ? Et serait-il bien téméraire d'affirmer que, de 1835 à 1850 et même au delà, il y eut pas mal de tragédies intimes semblables de tout point à celle que nous venons de raconter ? Nous n'avons qu'un cas isolé : s'il nous était parvenu beaucoup de correspondances féminines de la même époque, ne pourrait-on pas y faire une moisson abondante ? Nous n'entendons qu'un seul écho ; mais quel formidable chœur, si pas une voix ne s'était perdue ! Et, sur toute cette gloire dont

le génie fait resplendir Lélia, quelles ombres projetteraient, si nous pouvions les discerner toutes, les humaines douleurs !

Assurément, il faut bien se garder, en cette matière, de toujours conclure des apparences à la réalité. Quelle forme veut-on que prennent les passions, sinon la forme à la mode ? Car il en va de nos façons de sentir comme de nos façons de nous habiller : il y a un « modèle courant » qu'il est impossible de ne pas suivre, et ce modèle varie sans cesse. Le jargon sentimental de 1830 n'est pas celui d'avant la Révolution, et nous ne parlons plus d'amour comme en parlaient nos grands-pères. Le romantisme n'est donc pas coupable de tous les drames passionnels « à la romantique ». Aussi ne rapporterons-nous pas tous les endroits de la *Gazette des Tribunaux* où il est question de George Sand. Beaucoup de ceux et de celles qui figurent dans ce triste recueil et dont l'accusation ou la défense soutient tour à tour que c'étaient des admiratrices ferventes et des lecteurs intrépides de *Lélia*, de *Valentine*, d'*Indiana*, y figureraient encore, quand bien même ces romans n'auraient jamais été publiés. Ils auraient affublé leur passion d'autres phrases, voilà tout. Mais, parfois aussi l'influence de l'écrivain est évidente, et il n'est malheureusement pas difficile de la distinguer dans tel procès civil ou criminel.

Déterminer le point précis jusqu'où elle s'est étendue serait d'une critique par trop conjecturale. Mais cette action a existé ; cela est hors de doute. George Sand n'aura peut-être pas été la cause efficiente du délit ou du crime ; elle en est, à coup sûr, la cause occasionnelle, et cela même est déjà trop. Il est fâcheux, en tout cas, que les tribunaux aient retenti, presque autant que les salons, des éclats de sa célébrité. C'était un genre de réputation auquel Lélia n'avait probablement pas songé. Il lui est échu pourtant, par surcroît, et plus qu'à personne de ses illustres contemporains.

LOUIS MAIGRON

*(La fin prochainement.)*

# POÉSIES

## I

### L'ANNÉE SANS PRINTEMPS

Il n'y aura pas eu de printemps, cette année...
Hélas ! avril et mai n'ont été qu'une fin
D'hiver sombre et boueuse, et lentement traînée
De jours froids en jours froids jusqu'aux chaleurs de juin.

Les saisons, par l'effet de sourdes influences,
Écho d'un autre ciel ici répercuté,
Sans l'hésitation subtile des nuances,
Ont passé brusquement de l'hiver à l'été.

Nous n'aurons pas connu ces jours de tiède ivresse
Où le sang, par la neige encor tout engourdi,
Coule aux veines avec une ardente paresse,
Comme un ruisseau gelé qui se fond à midi ;

Ces beaux jours neufs, déjà plus doux, frileux encore,
Où comme un nouveau-né rit le monde ingénu,
Où l'après-midi même est une longue aurore,
Où dans l'air transparent le soleil semble nu.

Nous n'aurons pas senti le parfum de la sève
Rôder, âpre et mielleux, parmi les rameaux lents,
Ni vu les verts bourgeons croître et mûrir sans trêve
Et déplier enfin les feuillages tremblants ;

Nous n'aurons pas fêté l'humble et divine fête
Du premier rayon clair dorant les carreaux gris,
Du premier pas qu'on fait sur le perron nu-tête,
Ni des premiers lilas qu'on cueille refleuris ;

Nous n'aurons pas erré parmi l'apothéose
Des vieux pommiers changés en gros bouquets soudain.
Et qui, frêles, berçant leur tête blanche et rose,
Font de toute la terre un immense jardin.

Nous avons dû cloîtrer nos rêves sous la pluie ;
Et bien que juin soit là, beau mois chaud du plaisir.
Notre âme n'est pas gaie, elle n'est qu'éblouie :
Sans printemps l'été semble un amour sans désir.

Tout garde un air étrange et comme provisoire.
Un doute flotte autour de chaque buisson vert,
Et nous allons parmi l'été bleu sans y croire,
Et malgré nous notre âme est restée en hiver.

Pourtant un vol d'oiseaux trace de longs sillages
Dans l'azur infini qui baigne la maison,
Pourtant la forêt masse au loin ses lourds feuillages
Dans la lumière vive où tremble l'horizon ;

Mais quelque chose encor tient notre âme enchaînée
Et mêle un regret vague à notre enchantement ;
Quelque chose suspend notre joie étonnée
Et nous tire en arrière, on dirait, par moment :

Il n'y aura pas eu de printemps, cette année...

## II

### CRÉPUSCULE PARISIEN

La nuit tombe, couvrant d'un autre océan gris
L'immobile océan de pierres qu'est Paris.
C'est l'heure d'écarter la page commencée,
Et de lever un peu la tête et la pensée,
Et, las des efforts vains et des labeurs étroits,
Le front tiède appuyé contre les carreaux froids,
D'écouter, en songeant au peu qu'on fit encore,
Vibrer toute la vie à la vitre sonore.
Je regarde, les yeux perdus dans le lointain,
La ville qui s'allume et le ciel qui s'éteint.
Le soir apaise un peu les rumeurs coutumières :
Des chants meurent, dans des brouillards et des lumières.
Un arbre nu grelotte au vent, dans le jardin ;
Et mon âme aussi nue en moi tremble... Et soudain
Un long sifflet plaintif et rauque sur la Seine
Se lamente, et m'étreint d'une angoisse malsaine.
Oh ! comme étrangement il me serre le cœur,
Ce grand sifflet brusque et peureux de remorqueur !
Cri strident de colère et de mélancolie,
Double gémissement qui menace et supplie !
Morne appel dans la nuit, insistant, prolongé,
Plein d'eau, comme un suprême appel de naufragé,
Morne appel déchirant qui toujours recommence,
Où semble sangloter un désespoir immense !
— Oui, tout le désespoir y pleure, des cités
Où le soir brise enfin les nerfs surexcités,
Où l'on se sent, après tant d'espoirs ridicules,
Envahi par le remords sourd des crépuscules,
Où l'homme, après encore un triste jour vécu,
Laisse tomber ses bras et son âme, vaincu !
Oui, la fraternité des choses, humble et sainte,
Fait pleurer tout un rêve en cette pauvre plainte,

Et l'on dirait, ce chant métallique sur l'eau,
Le cri d'une douleur humaine, le sanglot
D'une âme qui dans l'ombre étouffe d'amertume,
Comme les grands chalands suffoquent dans la brume...

## III

### SOUHAIT

Ne plus vouloir, ne plus penser, ne plus rien être
Qu'un pauvre homme oublié qui se chauffe au soleil ;
Regarder tout le jour la vie à ma fenêtre,
Dormir la nuit un long et paisible sommeil ;

Fuir la haine perfide et l'envie assassine,
Habiter près d'un fleuve une verte maison
D'où l'on voit, à travers les carreaux, la glycine
Dans ses grappes d'azur balancer l'horizon ;

Reconnaître un à un tous les bruits du village,
Les cloches, le tambour, le marteau sur le fer,
Et parfois, dans le vent qui froisse le feuillage,
Le bruit de la cité, profond comme la mer ;

M'en aller respirer, dans les molles haleines
Qui flottent vaguement sous le ciel sombre et clair,
Par les beaux soirs d'avril où murmurent les plaines,
Le printemps qui déjà palpite au fond de l'air ;

Savoir les noms humains des divines étoiles,
Deviner le temps proche aux couleurs des couchants,
Et sentir peu à peu, dans mes nerfs et mes moelles,
Entrer la paix auguste et naïve des champs ;

— Voyager, m'éveiller parfois dans quelque auberge
Dont un beau soleil clair dore le grand mur nu,
Et pousser les volets parmi la vigne vierge,
Et boire avidement l'espace et l'inconnu ;

Tremper mes mains dans l'eau des golfes à l'aurore,
Errer en des jardins qui font rêver d'amour,
Et, comme un voyageur qui se retourne encore,
Çà et là m'attarder au chemin du retour ;

— Rentrer, le front ailé de brise tiède ou rude,
Et retrouver partout, défaillant de douceur,
A chaque pas dans la maison une habitude
Qui m'attendait, ainsi qu'une invisible sœur ;

Ranger des livres neufs aux casiers de ma chambre,
Sécher des fleurs dans un herbier qui sent le foin,
Et regarder le feu dans mon âtre en décembre,
Et regarder l'azur dans ma croisée en juin ;

Et laisser chaque jour toutes les heures, toutes,
Lentement, doucement, du matin jusqu'au soir,
Tomber, tomber sans fin comme de fraîches gouttes
Sur mon front que brûlaient le désir et l'espoir...

— Ah ! l'espoir, le désir, et le rêve, et l'attente,
J'en suis las, je suis las même de ces beaux mots !
Je suis un vagabond qui veut planter sa tente,
Un pèlerin du doute affamé de repos !

Mon âme me fait mal, m'étourdit et m'enivre !
Je suis las de penser, d'espérer, de souffrir !
Ah ! le renoncement qui détache et délivre !
Je suis las de la vie, — et ne veux pas mourir !...

Je veux être, être encore, et pourtant ne plus vivre !

## IV

### PLUIE D'ÉTÉ

Tombe, douce pluie !

Sur le jardin torride où crépitait l'été,
Sur le jardin ardent et strident, exalté,
Exaspéré comme un cœur jeune qui s'ennuie,
Tombe, douce pluie !

Mélodie entendue à peine, évanouie
Sans cesse, et qui renais toujours, lent bruit flûté,
Verse ton long murmure aux douceurs inouïes ;

Rosée immense, fraîche aux fleurs épanouies,
Ruisselle du ciel mat en larmes de clarté,
Irise dans l'air blanc tes gouttes éblouies ;

Toile d'eau que le vent furtif fait palpiter,
Tissu d'argent que plisse un peu la brise enfuie,
Croise et trame sans fin tes fils diamantés...
Tombe, douce pluie !

Ah ! voici qu'on respire au plus chaud du jardin !
Les vieux arbres penchants relèvent leurs feuillées ;
Et là-bas, sous la claire averse éparpillée,
Émeraude aux lueurs tout à coup réveillées,
La pelouse s'avive et reverdit soudain.
Une opale chatoie à la pointe des herbes,
Même le foin coupé s'étire dans les gerbes,
Un feu de nacre luit sur les roses mouillées...
Tombe, douce pluie !

La terre en vain t'avait tout le jour attendue.
Les grands coteaux semblaient là-bas,
Sombres parfois ainsi qu'un regard anxieux,
Scruter la profondeur orageuse des cieux ;
Mais tu ne tombais pas !

Âpre, aride, avide, éperdue,
Ainsi qu'un grand bouquet mélancolique et las,
La plaine te tendait ses arbres et ses fleurs :
Les nuages glissaient, et t'emportaient ailleurs !

Mais, brusquement, un vent plus frais sous le ciel bas
A passé, dispersant d'un souffle la chaleur ;
Une goutte est tombée au revers d'un sillon,
Et puis cent, et puis mille, et puis des millions,
Et de tous les côtés a brui l'étendue...

Et ce fut sur les bois, les prés et les vallons,
Un chant léger, subtil, aérien et long,
Une vaste rosée en tous lieux répandue,
Une liquide écharpe onduleuse tendue...

Tombe, douce pluie !

— Sans rêves, sans désirs, tout le jour, j'ai souffert
De ma jeune âme inoccupée :
C'était un de ces jours inquiets et déserts
Où parfois l'écheveau enchevêtré des nerfs
Se tord au creux sensible et chaud des mains crispées.

Et soudain, de souffrir sans bien savoir pourquoi,
J'ai moi-même eu pitié de moi.
Et je pleure, et mon cœur se fond :
Toute ma peine en moi persiste,
Et cependant c'est tendre et divinement bon.
J'étais douloureux : je suis triste.
Et voici la subite et douce effusion !

Mes larmes coulent goutte à goutte
De mes cils, tièdes, sur mes mains ;
Elles coulent, coulent sans fin,
L'une après l'autre, toutes, toutes ;
Parfois un peu de vent qui passe les essuie...

Tombe, douce pluie !

## V

### TROP TARD

*Trop tard !* C'est l'ennemi patient de la vie.

Il déçoit plus encor le souhait et l'envie
Que son frère cruel, *Jamais*, aux grands yeux froids.
— Trop tard ! Les brodequins de l'heure sont étroits :
Elle marche avec peine, — et le chemin dévie.

La gloire vient trop tard, on a trop attendu
Son vol divin, éblouissant comme une aurore ;
Quand passe dans nos cieux sa grande aile sonore,
Le secret de l'orgueil magnifique est perdu.

Et l'amour vient trop tard ! Il a neigé dans l'âme,
Et les désirs chenus sont soumis au devoir,
Quand la peureuse enfant jadis aimée, — un soir,
Nous jette au cou ses bras passionnés de femme.

Et trop tard, le repos ! Les fronts sont tout ridés
Quand il nous verse enfin ses naïves extases :
Le chagrin a tari les cœurs, comme des vases
Peu à peu de la joie innocente vidés.

Trop tard, l'âpre richesse, après l'humble indigence
Qui nous fait assister par la vitre au festin,
Et, pour ceux que rendit méchants un lourd destin,
Trop tard encor, trop tard, elle aussi, la vengeance !

Trop tard, le toit paisible et secret qu'on bâtit,
Le beau poème immense et profond qu'on achève,
Et, tendre rêve humain, éternel et doux rêve,
La femme qui se penche au berceau du petit !

Trop tard, le grand voyage esquissé sur la carte,
A l'âge où l'on croyait tous les vœux obéis :
On connaît la couleur et l'odeur des pays,
On se souvient, avant que le navire parte !

Et trop tard, même, enfin la mort, la bonne mort,
Qu'appelait presque, un soir d'ennui, l'âme lassée ;
Mais l'heure de mourir avec joie est passée :
Le mal de vivre est enivrant comme un vin fort !...

Trop tard, beau temps railleur qui survient en novembre,
Après un glacial et pluvieux été !
Trop tard, regret caché dans toute volupté,
Trop tard, ver dans le fruit, et guêpe dans la chambre !

— Jamais, c'est l'adversaire implacable aux yeux durs
Qui, la main sur l'épée horrible, nous regarde,
Et qui toujours nous guette, et de qui l'on se garde,
Et dont au moins la haine et le glaive sont sûrs !

Trop tard, c'est l'ami faux à la face rusée
Qu'on voyait s'en venir gaîment sur le chemin :
Il s'approche de nous, sourit, nous prend la main,
Et nous perce le dos avec sa dague usée.

Ce qu'on rêvait jeune homme, on en sourit vieillard !
On a gâté sa joie à l'avoir trop voulue ;
La belle histoire n'est plus belle : on l'a trop lue !
On aime, on chante, on part, on vit ! Trop tard, trop tard !

On passe, aveugle en pleurs que l'illusion mène,
De souhaits en souhaits gâchant tous ses plaisirs,
Et l'on perd le meilleur de la vie en désirs,
Et lorsqu'on meurt, on commençait de vivre à peine,

— Et Dieu même aura lui trop tard à l'ombre humaine !

## VI

### FOUGÈRES

Fougères des forêts primitives, fougères
Qui jadis avez mis vos empreintes légères,
Vague entrelacs fossile au sombre éclat changeant,
Dans ce bloc de charbon que je pèse en songeant;
Fougères qui dormiez un sommeil solitaire,
Un immémorial et lent sommeil sous terre,
Dans le ventre du globe aux abîmes ardents,
Et qu'un pic de mineur, après des milliers d'ans,
De l'ombre où vous étiez chaudement enfouies,
A fait soudain jaillir au soleil, éblouies ;
Fougères aux confus débris arborescents
Et qu'on dirait, à voir se croiser en tous sens
Leurs fins réseaux de jais aux bleus reflets funèbres,
Écloses vaguement jadis dans les ténèbres,
Sous de mornes soleils merveilleux de minuit ;
Palmes de deuil dont la noirceur s'argente et luit,
Filigranes subtils, dentelles pittoresques,
Passé du monde inscrit en chatoyantes fresques,
Doux souvenirs obscurs, beaux regrets miroitants,
Rêves d'ombre, — depuis quels infinis de temps,
Captives jour à jour sous les tourbes formées,
Dans ce morceau de houille êtes-vous enfermées ?
Combien s'est-il passé d'aurores et de soirs,
Depuis qu'amincissant vos nerfs en longs fils noirs,
Fougères aux rameaux de nuit qui fûtes vertes,
Un tiède humus vous a peu à peu recouvertes ?
En quel préhistorique et fabuleux décor
De la terre où la vie était récente encor,
Aux rives de quels lacs, aux anses de quels fleuves,
Sous quels vierges couchants et quelles aubes neuves,
Aux soleils de quels jours immensément lointains,
Aux nocturnes lueurs de quels astres éteints,
Croissiez-vous autrefois dans la forêt profonde ?
Quel âge avait alors la jeunesse du monde ?

Quelle faune géante habitait vos rameaux ?
Quels singuliers et lourds et peureux animaux,
Fuyant à travers bois des poursuites lancées,
Au poids d'un colossal galop vous ont froissées ?
Cette tige dont luit la cassure en ma main
Quel pied brusque jadis l'a brisée en chemin ?
Fougères, avez-vous dans la brume sereine
Vu passer, hôte encor de nos climats, le renne
Qui, levant son front roux, bramait au bord des eaux ?
Avez-vous vu le vol des monstrueux oiseaux
Qui traversaient les cieux, énormes hirondelles,
Avec un formidable et sourd battement d'ailes,
Prodiges où le monde enfant, comme inquiet
Des forces qui battaient dans ses flancs, s'essayait,
Machines à la fois complexes et grossières ?
Avez-vous entendu sous les blondes poussières
Que leurs pieds soulevaient dans les joncs chevelus,
Barrir tragiquement les grands mammouths velus ?
Le lion qui régnait alors sur notre Europe
Guettait-il à travers vos palmes l'antilope ?
L'aurochs vous foula-t-il de son sabot fourchu ?
Le chat des bois, dont vit encor le fils déchu,
S'est-il roulé, râlant d'amour, parmi vos tiges ?
— Fougères dont ici brillent les noirs vestiges,
Fougères d'autrefois qui n'avez pas changé,
Et qui, dans un long rêve à peine dérangé,
Mères du sol profond, végétales aïeules,
Alors que tout changeait parmi les choses, seules
Viviez des jours secrets aux paisibles douceurs,
Sur la terre aujourd'hui croissent encor vos sœurs ;
Oui, fougères, pareille à votre race antique,
Nation toujours jeune au feuillage identique,
Votre postérité peuple encor nos forêts,
Nos forêts d'aujourd'hui minuscules, auprès
Des vôtres, infinis de frondaisons où, lentes,
Vous foisonniez parmi des millions de plantes,
Continents successifs de grands arbres couverts,
Pans énormes du monde innombrablement verts ;

— Vos forêts qu'à travers vos fertiles jonchées
L'Homme pâle de siècle en siècle a défrichées,
Péniblement, parmi les souches, dans le roc,
D'une charrue ayant d'abord un tronc pour soc,
Laborieux semeur de la graine sacrée
Qui, de verte jadis, fit la terre dorée...
— L'Homme ! Vous souvient-il encore au fond des jours,
Fougères, du pauvre être au cri bègue, aux doigts gourds,
Qu'était alors celui qui maintenant se nomme
De ce nom misérable et magnifique d'Homme ?
L'Homme, cet animal nu, trop maigre et trop blanc,
Qui s'aventurait seul, pas à pas, en tremblant,
Parmi votre vivante horreur mystérieuse,
Et qui jetait, au bref craquement d'une yeuse,
Au bruit léger du vent à travers un bouleau,
Un appel guttural triste comme un sanglot ;
L'Homme qui, sur la terre encore adolescente,
Dormait dans l'antre, errait sous bois, suivait la sente,
Chassant, chassé, craignant les animaux craintifs,
Et leur pareil lui-même, et l'un des plus chétifs ;
Mais qui, le soir, ayant bien dévoré sa proie,
Au lieu de s'endormir, plein de viande et de joie,
Morne et pensif, repu mais non pas satisfait,
Gardait les yeux ouverts dans la nuit, et rêvait,
— Rêvait, en regardant palpiter l'ombre énorme,
A des choses sans nom encor, presque sans forme,
Qui tournaient vaguement dans son étroit cerveau :
A sa hache polie en un silex nouveau,
A la femme entrevue à quatre jets de pierres,
Et dont les cheveux longs, restés sous ses paupières,
Traînaient encore, épars, dans son cœur amoureux ;
Aux loups dont sur ses pas grinçaient les crocs affreux,
Dans le soir traversé d'abois et de huées,
Hier, quand il traînait les deux biches tuées ;
A l'arbre balançant naguère un fruit trop dur
Qui devait être, après trois soleils, enfin mûr,
A l'autre homme aperçu ce matin sur la grève
Et qui, plus fort, allait le poursuivre sans trêve,

Au grand ours dépecé dont la chaude toison
Le couvrirait pendant la mauvaise saison,
Et parfois, secouant sa terreur coutumière,
Au beau pays toujours ébloui de lumière,
Au beau pays sans nom que désirait son cœur,
Et qui, sans forme encor, s'appelle le bonheur ;
— L'Homme qui, par un soir semblable à tous les autres
Et qui pourtant devait illuminer les nôtres,
Tel que nul plus beau soir peut-être n'est tombé,
Méditant une idée obscure, un peu courbé
Sous l'âpre et millénaire effroi du crépuscule
Où l'hyène farouche en miaulant circule,
Accroupi dans un trou de rocher, tristement,
Tandis qu'au loin montait et baissait par moment
Une rauque rumeur qui toujours recommence,
Comme pris tout à coup d'une étrange démence,
Seul, furtif, inquiet, à la fois éperdu
De ce geste nouveau peut-être défendu
Et tenté par la Chose inconnue et prochaine,
Brisant à chaque coup un chaînon de la chaîne
Qui l'attachait encor au sol, à l'ombre, au mal,
De ses doigts gauchement habiles d'animal
Où quelque brusquerie hésitante et sauvage
Rappelait par instants l'ancestral esclavage,
Pauvre inventeur chargé des avenirs humains,
Humble, adorant un peu l'ouvrage de ses mains,
Sentant parfois en lui grelotter son cœur brave,
L'oreille au guet, les yeux fixés, muet et grave,
Faible singe soudain plus redouté qu'un dieu,
Heurta deux cailloux durs et fit jaillir le Feu !

FERNAND GREGH

# « LE ROI ARTHUS[1] »

En assistant à la représentation du *Roi Arthus*, nous étions partagés entre deux sentiments : la joie d'entendre pour la première fois une œuvre noble, élevée, qui, en de certaines parties, touche aux cimes, et la tristesse de penser à la cruauté du sort dont, il y a trois ans, Ernest Chausson fut la pitoyable victime.

Arthus, désespéré, laissait tomber ses armes. Dans l'or et la pourpre du couchant, les voix invisibles appelaient vers les îles mystérieuses le roi déçu par la destinée. La mélodie grave et consolatrice s'élevait de toutes parts pour bercer la douleur du vaincu et célébrer son apothéose. Et nous, nous songions à celui qui avait mis tout son cœur dans ces chants de gloire et de tristesse. Nous le plaignions d'avoir été, lui aussi, comme le vieux roi, arraché à sa tâche. Nous le plaignions de n'être plus là. Sans doute, les bravos n'eussent rien ajouté à la satisfaction de sa conscience : la fierté de son caractère le haussait au-dessus de toute vanité. Mais il a ignoré la joie de regarder vivre les héros de son rêve et celle, plus profonde encore, de sentir ses propres frissons et

1. Drame lyrique en trois actes et six tableaux, — paroles et musique d'Ernest Chausson, — représenté pour la première fois, sur le Théâtre de la Monnaie, le 30 novembre 1903.

ses propres larmes devenir, par une secrète contagion, les frissons et les larmes d'une foule subjuguée! Et quelle amertume encore à l'idée des belles œuvres dont la mort nous a frustrés en ravissant cet artiste, à l'heure même où il était parvenu à une telle maîtrise!

Il serait puéril de prétendre classer un drame, représenté il y a une semaine, et lui assigner son rang parmi les ouvrages des musiciens contemporains. Mais on peut, sans témérité, rechercher quelle place cette partition occupe dans l'œuvre de son auteur, car celui-ci a disparu et déjà nous pouvons considérer de loin l'ensemble de sa carrière. Ainsi nous serons en état de mieux comprendre les imperfections qui ont pu nous choquer, comme les beautés qui nous ont transportés. *Le Roi Arthus* a forcé l'admiration générale par la grandeur chevaleresque de la conception poétique, la grâce et l'originalité des thèmes, la richesse de l'orchestration, le superbe lyrisme du rôle d'Arthus. Mais certains auditeurs ont été frappés par les inégalités, soit du poème, soit de la musique. Ce fut seulement au milieu de la soirée que le public passa soudain de la curiosité à l'émotion, du respect à l'enthousiasme. On ne peut saisir la raison de ces sentiments divers, si l'on n'a jamais entendu les autres œuvres d'Ernest Chausson, si l'on ignore les origines et la formation du musicien, ses tâtonnements et ses ambitions, la courbe que son talent a suivie.

*
* *

Vers 1878, Ernest Chausson traversa le Conservatoire; il demeura deux années dans la classe de M. Massenet. Mais cette école ne pouvait convenir à ses goûts et à son caractère. Elle est faite pour fabriquer des compositeurs d'opéra: le jeune homme adorait Bach et rêvait de musique pure. Elle ne pouvait lui apprendre que la science du succès: l'élève avait de plus hautes ambitions. Il alla demander des leçons à César Franck.

Pendant les quinze dernières années de la vie du « père Franck », un groupe d'élèves ou pour mieux dire de disciples, s'était formé autour de celui-ci : Lekeu, Castillon,

Duparc, Vincent d'Indy, Pierre de Bréville, Camille Benoît, Charles Bordes, Guy Ropartz, de Serres, etc... Une commune vénération pour leur maître unissait ces artistes malgré la différence des âges et la diversité des tempéraments, créait entre eux des affinités de goût et de conscience. Ce sont eux qui, chacun dans la mesure de ses forces, ont préparé cette heureuse renaissance de la musique française dont nous voyons aujourd'hui l'épanouissement. Ce sont eux qui ont dirigé, administré — et avec quel dévouement! — cette *Société nationale de musique*, parfois raillée comme une coterie d'admiration mutuelle, mais qui, en réalité, a toujours mis ses instrumentistes, ses chanteurs et son orchestre à la disposition de tous les musiciens dignes de ce nom. C'est deux élèves de César Franck, MM. Vincent d'Indy et Charles Bordes qui fondèrent la *Schola cantorum*, cette école, tout imprégnée d'esprit franckiste, où ont été renouvelés les principes de la culture musicale.

Parmi ces disciples, celui qui resta peut-être le plus parfaitement fidèle aux enseignements du maître, dans sa vie comme dans sa musique, ce fut Ernest Chausson.

Pour tous ces jeunes gens, l'auteur des *Béatitudes* n'était pas un simple professeur de contre-point. Il leur offrait l'exemple de sa propre existence, le spectacle de sa sainteté : le mot n'est pas trop fort. Il les prêchait, non par des paroles, mais par ses actes. Il les détournait de l'égoïsme et de la superstition du succès. Il leur apprenait le mépris de l'applaudissement public, la modestie, le désintéressement, l'oubli de soi-même, le respect des maîtres du passé, le culte de la sincérité. Ernest Chausson se souvint toujours de ces leçons-là. Un de ses amis les plus chers, M. Pierre de Bréville, a publié, un jour, ce fragment d'une de ses lettres : « Quand je pense à notre maître Franck, qui consacre toutes ses journées à donner des leçons de piano, ne peut chaque année travailler pour lui-même que pendant les deux mois d'été, écrit alors des chefs-d'œuvre qu'aucun chef d'orchestre n'accueille, et ne prononce cependant aucune parole amère, ne laisse échapper aucun mot de révolte, j'admire vraiment si quelqu'un ose se plaindre ». Lui-même ne se plaignait jamais ni des injustices ni des ingratitudes. Sa nature timide et délicate, bonne

et généreuse, s'était en quelque sorte façonnée à l'image du maître.

Il dut à César Franck non seulement les maximes qui gouvernèrent sa vie d'artiste, mais encore sa conception particulière de la musique. Il a écrit sur le glorieux compositeur quelques pages de filiale piété bien significatives. Des critiques avaient reproché à César Franck de n'avoir pas possédé toutes les habiletés de son métier : il leur répondait : « C'est l'élévation des idées et la profondeur du sentiment qui font les grands musiciens. » Et plus loin : « Il ne se sert pas des sons pour décrire des choses matérielles ou pour exprimer des idées littéraires. Pour lui la musique est une langue qui se suffit à elle-même, qui a des lois particulières et mystérieuses. » Il était obligé de confesser que, sans doute, Franck lui-même fut infidèle à sa doctrine et qu'un poème symphonique comme *le Chasseur maudit* ressemble fort à de la musique descriptive et littéraire : aussi lui préférait-il les divines *Béatitudes* et le génial *Quintette;* et, dans le *Quintette*, il mettait l'*andante* au-dessus de tout, parce qu'il y reconnaissait la nuance de sa propre sensibilité. Il faut retenir ces jugements : ce sont des confidences. Les deux sentiments que le disciple hérita du maître furent tout justement le dédain des habiletés techniques et la passion de la musique pure. Par ce double trait, il se trouve, entre tous les musiciens de son temps, le plus voisin de César Franck et le plus éloigné de M. Camille Saint-Saëns. Il jugeait que la musique nous doit émouvoir par son intime vertu, sans rien raconter, sans rien décrire, et il pensait que ce pouvoir lui est conféré par la sensibilité, non par l'adresse de l'artiste.

L'ascendant par où César Franck s'emparait des intelligences et des cœurs ne s'est jamais changé en tyrannie. Nul maître ne fut plus respectueux de la personnalité de ses élèves ; il ne souffrait point que l'on copiât sa manière ; il recherchait pour les cultiver tous les germes d'originalité. On ne peut songer sans surprise à la variété des talents qu'il a formés. Ernest Chausson ne connut donc ni les entraves de l'école ni le fardeau de l'imitation. Dans ses premières œuvres, il fut lui-même et, sans contrainte, sans effort, exprima les rêveries de sa jeunesse.

C'était une âme de tendresse et de mélancolie. Elle s'épanchait dans des mélodies, dont quelques-unes (*Hébé, Nanny, Apaisement, le Colibri*, etc.), pages charmantes d'une juvénile fraîcheur, égalaient presque par la grâce des idées et la largeur de l'expression les plus belles mélodies de M. Gabriel Fauré et de M. Henri Duparc. Mais, déjà aussi, un délicieux scrupule, une sorte de pudeur assourdissait les plaintes et ennoblissait les tristesses. Plus tard, jusque dans ses œuvres les plus passionnées, Ernest Chausson conservera ce goût natif de la mesure et de la simplicité : ses plaintes deviendront plus graves et ses tristesses plus lourdes ; mais jamais il ne sera le musicien des grands déchaînements et des suprêmes paroxysmes. Tout l'en dissuadait : la réserve de son caractère et son amour de la pureté classique. Un de ses premiers desseins fut de mettre en musique *l'Hélène* de Leconte de Lisle ; il commença même de le réaliser, et les fragments de ce drame ne sont peut-être pas au nombre de ses inspirations les plus heureuses. Mais le choix d'un tel sujet était déjà un clair indice. Peu de temps après, il composa quelques jolis morceaux pour accompagner une représentation de *la Tempête* par les marionnettes de M. Maurice Bouchor : l'accent n'en est pas romantique, au sens français du mot, mais cela ne veut point dire qu'il ne soit pas shakespearien, — au contraire.

Dans ces essais il avait révélé son penchant pour un art tout intime et tout personnel. On le devinait moins bien doué pour le pittoresque et le drame que pour l'expression lyrique de ses désirs, de ses douleurs et de ses nostalgies. Ses mélodies n'étaient point toujours la traduction minutieuse des vers du poète : il s'y affranchissait volontiers de la rigoureuse interprétation du texte et donnait cours aux émotions et aux souvenirs que la lecture de la poésie avait réveillés au fond de son cœur. Même dans son premier poème symphonique, *Viviane*, qu'il était loin du genre descriptif ! Je me rappelle un concert de la Société nationale au Cirque d'Hiver, vers 1884, je crois. On y entendit *la Lénore*, de M. Henri Duparc, *le Chasseur maudit*, de César Franck, *le Camp de Wallenstein*, de M. Vincent d'Indy, et *la Viviane*, d'Ernest Chausson. Dès ce jour-là, l'originalité de ce dernier s'était manifestée. Pour suivre et comprendre les œuvres de César

Franck, de M. Vincent d'Indy, de M. Henri Duparc, il était utile d'avoir sous les yeux un « argument » littéraire. *Viviane* aurait pu se passer de tout programme : la musique se suffisait à elle-même.

Vers 1890, Chausson avait trente-cinq ans ; sa renommée ne s'étendait pas au delà d'un cercle d'amis ; mais ceux-ci tenaient en grande estime ses mélodies et ses œuvres symphoniques. Sa fortune et sa modestie lui permettaient d'attendre sans impatience l'heure du succès. Il pouvait, en toute liberté, marcher dans la voie que lui assignait le caractère de son talent. Mais, avant de toucher au but, il dut connaître des épreuves qui lui avaient été épargnées jusqu'alors, — les hésitations, les incertitudes et la défiance de soi.

Il avait une intelligence très cultivée, très ouverte. Il aimait la peinture. Il avait beaucoup lu les poètes et les philosophes. Il avait étudié des littératures diverses. Cette multiplicité de goûts et de connaissances n'a jamais nui à un artiste. Elle contribue à le rendre plus conscient et l'habitue à se critiquer soi-même avec clairvoyance et sévérité. Aucune discipline n'est meilleure pour une imagination trop hardie et trop prompte à suivre la pente de sa fantaisie. Mais, pour une nature déjà timide et scrupuleuse, c'est un péril.

Il aimait la musique, ce qui n'est point banal pour un musicien ; il aimait la musique des autres, ce qui est presque un miracle. Il s'enthousiasmait avec une sincérité profonde pour les œuvres de ses aînés, pour celles des musiciens de sa génération, et surtout pour celles de ses cadets. Il s'intéressait, avec une joie fraternelle, aux premiers débuts des Albéric Magnard, des Claude Debussy, des Paul Dukas, montrant ainsi la finesse de son goût et la générosité de son cœur. Parfois, même, il songeait à eux, lorsqu'il se remettait lui-même à la tâche : il ne subissait, en réalité, aucune influence, pas même celle des musiciens qui lui étaient les plus chers ; mais il se consultait avec anxiété sur ses propres ambitions et n'apercevait plus distinctement devant lui la route droite et certaine.

La plupart des œuvres qu'il a produites alors trahissent les angoisses de cette crise douloureuse. Elles sont inégales et tourmentées. Elles contiennent des pages d'une plénitude

admirable, d'autres où l'artiste semble se chercher soi-même. Elles abondent en inventions exquises, au milieu desquelles éclatent des singularités importunes. Tantôt elles coulent de source ; tantôt elles laissent voir, presque naïvement, un effort démesuré. Dans la *Symphonie en si bémol*, dans les *Poèmes de l'Amour et de la Mer*, jusque dans le ravissant *Concert pour piano, violon et quatuor à cordes*, on découvre les alternatives du long combat d'où, à force d'énergie et de ténacité, le musicien devait sortir vainqueur, fortifié par l'épreuve, sauvé du doute, sûr de son talent, véritablement maître de lui-même et de son art.

Durant les trois dernières années de sa vie, comme si, pressentant la mort prochaine, il se fût hâté de laisser aux hommes le témoignage de sa puissance et de sa fécondité, il publia coup sur coup des suites de mélodies, des chœurs, des pièces de musique de chambre. Il écrivit le *Quatuor pour piano et cordes*, son chef-d'œuvre et un des chefs-d'œuvre de la musique de chambre française, des danses charmantes, l'émouvante *Chanson perpétuelle* et le *Chant funèbre* pour voix de femmes, une des plus tragiques et des plus poignantes déplorations que la pensée de la mort ait jamais inspirée à la musique [1]. Il commença un nouveau *Quatuor* et le laissa inachevé : la mort était venue.



Ce fut vers 1892 qu'Ernest Chausson conçut le projet d'un drame lyrique dont le héros serait le roi Arthus.

A cette époque, la fièvre du wagnérisme n'était pas encore apaisée. Ernest Chausson admirait beaucoup Richard Wagner. On en surprendrait difficilement la preuve dans ses œuvres musicales : il est un des rares compositeurs français de son temps à peu près indemnes de toute imitation wagnérienne. Mais, en abordant le théâtre, à moins de revenir aux formes surannées du vieil opéra, il était forcé de se conformer à la poétique de Bayreuth : en ce temps-là,

1. Ai-je besoin de faire observer que dans cette trop rapide esquisse je n'ai point songé à rédiger un catalogue complet des œuvres d'Ernest Chausson ? J'en ai seulement cité quelques-unes parmi les plus belles ou les plus caractéristiques.

critiques et amateurs souhaitaient de la voir appliquée sur notre scène.

« Par la conception du drame lyrique, Wagner n'a pas seulement trouvé la forme qui s'adaptait le mieux au caractère de son génie, il a été un initiateur, indiquant une nouvelle orientation du théâtre. La révolution dramatique réalisée par lui a un caractère trop général pour rester isolée, sans portée et sans conséquences pour l'avenir ». — Telle était la pensée d'Ernest Chausson : ces lignes sont tirées d'une étude qu'il publia sur le *Fervaal* de M. Vincent d'Indy.

Deux des maximes du wagnérisme le devaient surtout séduire, la première qui assigne au drame lyrique un sujet légendaire, la seconde qui oblige le musicien à composer son poème. Les légendes de la chevalerie lui offraient la matière qui convenait le mieux à la noblesse et à la gravité de son inspiration. Son goût et sa culture lui rendaient aisée la tâche d'imaginer et d'écrire un livret.

Il emprunta la fable de son drame au cycle de la Table Ronde. Quelles sont les origines ethniques de ces légendes? Toute controverse scientifique est superflue à propos d'une œuvre d'art. Quelles libertés l'artiste a-t-il pris avec les vieux textes? Cela, non plus, n'importe guère. Voyons seulement l'ouvrage du poète-musicien.

Le roi Arthus a battu les Saxons et délivré la Bretagne. Le palais de Carduel est en fête. Les bardes entonnent des chants de triomphe. Arthus attribue à Lancelot l'honneur de la victoire. Mais Lancelot aime Guinèvre, la femme d'Arthus, Guinèvre aime Lancelot et leur secrète intelligence a été surprise par Mordred.

Les deux amants se sont retrouvés, la nuit, sur une des terrasses du château. Mordred les découvre. Lancelot frappe l'espion d'un coup d'épée. Mais Mordred n'est pas mort : il ira dévoiler à Arthus la trahison de Guinèvre et de Lancelot.

A la pensée que son roi va connaître sa félonie, le preux chevalier se désespère. Guinèvre le supplie de se présenter devant Arthus et de tromper celui-ci par un faux serment. Lancelot se refuse au mensonge ; puis, vaincu par les instances de sa maîtresse, il cède, résolu à expier par la mort la honte du parjure qui sauvera sa complice. Mais

Guinèvre, à son tour, repousse le subterfuge. Ils fuiront ensemble et, du moins, ils se seront aimés jusque dans la mort.

Mordred a parlé. Le doute et la tristesse ont ravagé l'âme d'Arthus. Le roi ne veut pas croire que Lancelot et Guinèvre sont coupables; mais il se sent environné de ténèbres et de complots, il voit que la jalousie et la haine ont miné son œuvre : il appelle à son secours Merlin, « le doux ami des grands jours d'autrefois ». A travers les branches fleuries des pommiers, le vieil enchanteur apparaît, et sa voix grave et lointaine prophétise d'inévitables catastrophes, la fin de la Table-Ronde et « un crime encore ignoré ». Arthus le supplie de tout lui révéler : ce crime est-il donc l'épouvantable forfait dont Mordred accuse Guinèvre et Lancelot? La voix se tait et la vision s'efface. Mais, un instant plus tard, le roi sait le départ des fugitifs et il entraîne ses chevaliers à leur poursuite.

Une bataille a été livrée. Dans la mêlée, Lancelot a vu se dresser Arthus lui-même : terrifié par le remords, il a jeté ses armes et pris la fuite. Guinèvre l'arrête et l'adjure de recommencer le combat. Mais l'honneur est, cette fois, plus fort que l'amour et Lancelot va offrir sa poitrine nue aux coups de l'ennemi. Guinèvre, abandonnée, dénoue les nattes de ses cheveux, les roule autour de son cou et s'étrangle.

Criblé de blessures, Lancelot agonise sur la falaise où les chevaliers de la Table Ronde se sont entretués. Arthus est devant lui; maintenant il est sans colère et son cœur s'abîme dans une immense tristesse : les temps sont révolus, tout s'est effondré, sa femme et son ami sont morts; le voici seul, sans courage, sans espoir, sans force, entre les mains de Dieu. Alors de l'Océan monte, comme une brume sonore, le chœur des Esprits appelant le héros vers le séjour enchanté où il sommeillera, oublieux de la souffrance et du monde impur. Montée par des fantômes de femmes aux grandes ailes déployées, une nef approche du rivage. Le roi dit un suprême adieu à sa terre de Bretagne, lance ses armes dans la mer, prend place dans la nacelle mystérieuse et s'y endort, tandis qu'elle vogue vers le couchant et que les voix s'éloignent annonçant les jours glorieux où Arthus se réveillera pour reprendre son œuvre et retourner à la bataille.

Ce poème est très bien conçu pour la musique. Il relègue autant que possible hors de la vue du spectateur les incidents purement dramatiques et n'amène les héros sur le théâtre que dans les moments où leurs passions éclatent et se répandent en effusions lyriques. Il offre une suite de scènes sobrement développées, des caractères simples et logiquement tracés. Enfin il remplit le vœu de Richard Wagner, qui souhaitait de voir tous les arts concourir à la beauté du drame musical. Dans *le Roi Arthus*, plusieurs tableaux révèlent le goût de l'auteur pour la peinture et la sculpture. Les décors qu'il a rêvés ne sont pas tous réalisables par la machinerie de nos théâtres, et l'apothéose d'Arthus est une féerie dont les toiles peintes et les trucs d'éclairage ne rendront peut-être jamais la poésie, même avec le secours de la musique. On a, du moins, sur la scène de la Monnaie, constaté avec quel sentiment de la plastique ont été dessinées les attitudes et réglés les mouvements des personnages. C'est une étrange et inoubliable vision que celle de Guinèvre délaissée, lorsqu'elle cherche vainement une arme pour s'en frapper, saisit ses longues tresses noires, les contemple tristement, les enroule d'un geste intrépide autour de son cou et ferme les yeux.

L'œuvre est en vers et prose mêlés. La prose, d'ailleurs étroitement asservie aux rythmes, est réservée aux passages de déclamation dramatique ; les vers, où souvent les rimes sont remplacées par des consonances, aux passages lyriques. La diversité de la langue littéraire répond ainsi à la diversité de la langue musicale. Le style, toujours très simple, prend souvent une énergie et une précision que nous ne sommes pas accoutumés de trouver dans les livrets d'opéra. Il n'est surchargé ni d'épithètes, ni de métaphores. Les poètes blâmeront, sans doute, sa sécheresse et sa banalité. Mais voici plus de deux siècles que Charles Perrault a réfuté les poètes, quand il a défendu Quinault, accusé d'écrire ses opéras d'un style trop indigent : « Vous savez que la voix, quelque nette qu'elle soit, change toujours une partie de ce qu'elle chante, et que, quelque naturelles que soient les pensées et les paroles d'un air, on en perd toujours quelque chose. Que serait-ce donc si ces pensées étaient bien subtiles et si

ces mots qui les expriment n'étaient que de ceux qui entrent dans la grande et sublime poésie? Ainsi, l'on blâme mon ami par où il mérite le plus d'être loué, qui est d'avoir su, avec un certain nombre d'expressions simples et communes en apparence, faire tant d'ouvrages si beaux et si agréables et tous différents les uns des autres. » Ce qui était vrai de l'opéra peut se dire avec plus de raison encore du drame lyrique, où l'auteur prétend nous intéresser à toutes les pensées et à tous les sentiments de ses héros.

Ce livret a pourtant un défaut très grave, et très inattendu pour qui connaissait le goût classique d'Ernest Chausson : il manque d'unité. A vrai dire, il renferme deux drames : celui de Lancelot et celui d'Arthus. Au lever du rideau, nous entrevoyons Arthus dans le palais de Carduel. Puis, tout de suite, Lancelot et Guinèvre sont les protagonistes. Les remords de Lancelot et la passion de Guinèvre paraissent le fond même de la tragédie, lorsqu'au milieu de l'action, au quatrième tableau, Arthus revient au premier plan et dès lors domine tout drame. Cette erreur dans le dessin et dans la conduite du poème déconcerte un peu le spectateur. Peut-être explique-t-elle aussi certaines incertitudes de l'œuvre musicale.

Je n'ai rien dit des ressemblances que tout le monde a relevées entre le sujet du *Roi Arthus* et celui de *Tristan et Iseult*... Sur ce point, Ernest Chausson répondrait à ses critiques, ce qu'il répondait à ceux de M. Vincent d'Indy, le lendemain de la représentation de *Fervaal* : « Le besoin de trouver des ressemblances est devenu une sorte de passe-temps. Triste passe-temps et très vain. Il serait bon peut-être, quand on aborde ces questions, de se rappeler cette pensée de Pascal : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on » trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du » commun ne trouvent pas de différence entre les hommes, » Il disait encore : « Ce qui individualise surtout un artiste, c'est sa sensibilité[1]. »

La sensibilité d'Ernest Chausson, ses mélodies et ses œuvres de concert nous l'ont révélée tendre, délicate, rêveuse et

1. *Mercure de France*, avril 1897.

mélancolique; et nous avons vu comment, docile d'abord aux voix intimes, l'artiste avait ensuite traversé des heures cruelles et troublées avant d'entrer en pleine possession de soi-même. Or, le *Roi Arthus* reflète fidèlement toutes les grâces, toutes les noblesses, toutes les ambitions de cette belle sensibilité. Hélas! il porte aussi les traces des combats intérieurs par où l'artiste a passé.

Dans les trois premiers tableaux il y quelques beautés musicales, comme la scène d'amour sur la terrasse et l'épisode du semeur qui traverse la campagne en chantant les exploits d'Arthus. Mais, malgré l'effort, peut-être à cause de l'effort du musicien, nous ne sommes émus ni par les fureurs amoureuses de Guinèvre, ni par les déchirements de conscience de Lancelot. Pour Ernest Chausson, la source de toute inspiration était en lui-même; il était inhabile à traduire des sentiments qu'il ne pouvait faire siens par l'imagination. Il avait l'intelligence trop fine et le goût trop sûr pour prêter à ses personnages des accents qui ne fussent pas conformes à la vérité de leur caractère. Mais, en musique, que sont l'intelligence, le goût et la vérité, si tout n'est animé par le feu du génie?

Voici enfin Arthus marchant à pas lents sous les arceaux du cloître de Carduel. Il gémit sur ses espérances déçues. Et soudain un frisson nous saisit et nous secoue. Cette fois, le cœur a parlé. L'artiste a rencontré dans son héros l'âme fraternelle qu'il confessera pour nous redire ses déceptions et sa douleur avec une magnifique éloquence.

Viens! viens! Où donc es-tu? Merlin, entends ma voix!

Les branches du verger en fleurs se sont écartées. Merlin paraît. Tout rayonne et tout frémit. Du fond de l'orchestre s'élèvent des harmonies que nous reconnaissons. Ce sont celles de *Viviane*, le premier et charmant poème symphonique du compositeur. C'est sa jeunesse évoquée. C'est le retour aux libres et allègres inspirations du temps où les appréhensions et les raisonnements n'avaient pas encore assombri le front de la Muse... Et, à partir de cet instant, un souffle merveilleux pénètre l'œuvre, l'élargit et la vivifie jusqu'à la prodigieuse apothéose.

Tout à l'heure, les emportements de Guinèvre et de Lan-

celot, leurs cris de remords et d'amour ne réussissaient pas à nous toucher. Maintenant les orages sont passés. Au fond de son âme douloureuse et compatissante, le musicien trouve sans peine les accents qui conviennent au morne désespoir de Lancelot et à la plainte suprême de Guinèvre. Mais le chef-d'œuvre, c'est la mort de Lancelot, si tendrement pathétique, c'est surtout le pardon du roi, tandis qu'une immense et mélancolique sérénité descend sur la terre et sur l'océan, enveloppe les êtres et les choses. Et qu'il est beau, le chœur des Esprits, qui — écho des plus intimes pensées de l'artiste — promet la paix et la revanche à ceux qui crurent en l'idéal !

On peut pleurer comme un maître le musicien qui a écrit le *Quatuor pour piano et cordes* et les trois derniers tableaux du *Roi Arthus*.

Il serait injuste de ne point remercier les directeurs du Théâtre de la Monnaie qui nous ont révélé le drame lyrique d'Ernest Chausson. Ils l'ont fait représenter dans de beaux décors, qui sont en harmonie avec le caractère général de l'œuvre, et ils ont confié l'interprétation des rôles à leurs meilleurs artistes, qui sont excellents.

ANDRÉ HALLAYS

# L'AMIRAL POTTIER[1]

Dès le début de l'occupation européenne, c'est ce régime d'intervention effective, d'arbitrage omniprésent, de domination paternelle, que l'amiral Pottier aurait voulu étendre à l'île tout entière. Mais dans le reste de la Crète, il n'eut d'abord ni la même autorité, ni les mêmes circonstances favorables que dans le secteur français. Quand il exposa son programme, qui devint au bout d'un mois le programme officiel de l'Europe, — « Ni Grecs, ni Turcs ; ni annexion, ni tyrannie : une Crète autonome, réellement et définitivement autonome », — il eut aussitôt la pleine adhésion de l'amiral Canevaro ; mais il ne rencontra que sourde hostilité ou molle indifférence chez ses autres collègues, et rébellion ouverte des chrétiens d'abord, des musulmans ensuite.

Les chrétiens, d'abord, ne voulaient envisager que l'annexion à la Grèce. Trompés depuis si longtemps par les promesses des diplomates, ils n'avaient aucune confiance en l'autonomie promise par les Amiraux. Ceux-ci pourtant donnaient la preuve de leurs intentions honnêtes. Quand les diplomates leur avaient envoyé le « Projet de proclamation notifiant la résolution unanime et irrévocable des Puissances d'assurer à la Crète l'autonomie complète sous la suzeraineté du Sultan[2] »,

1. Voir la *Revue* des 15 novembre et 1er décembre.

2. *Livre Jaune*, II, p. 173.

les Amiraux, de leur autorité, avaient ajouté l'engagement que « les Crétois resteraient entièrement libres de tout contrôle de la Porte en ce qui regarde leurs affaires intérieures ».

A fréquenter les Amiraux, les chrétiens auraient peut-être compris l'impossibilité de l'annexion : l'Allemagne en faisait un cas de guerre européenne ; l'empereur Guillaume déclarait « ne pas vouloir rester inactif devant la spoliation que la Grèce préparait[1] ». Dans le secteur français, il avait suffi de quelques conférences entre les chrétiens et le commandant Hennique pour que l'autonomie parût à tous la seule espérance de salut. Mais dans le reste de la Crète, entre les chrétiens et les Amiraux, les Grecs interposaient leurs agents, leur escadre et la petite armée du colonel Vassos. Le consul de Grèce à la Canée avait déjà pris possession de l'île au nom de son maître, le roi des Hellènes, en qualité de Commissaire royal. L'escadre grecque était mouillée sur rade même de la Canée, auprès des vaisseaux européens. L'armée du colonel Vassos campait à quelques kilomètres. Le fils du roi de Grèce, le prince Georges, commandait l'escadre. Comment les chrétiens pouvaient-ils admettre que l'heure de l'annexion ne fût pas encore venue ? Tant que les Grecs resteraient en Crète, les Amiraux ne pourraient pas convaincre les insurgés. Aussi, toujours prodigue de mauvais conseils, l'empereur allemand voulait que par la force on expulsât l'escadre et l'armée grecques : pour cette besogne, il donnait un bateau et vingt hommes[2].

Si les chefs des Grecs avaient eu l'audace, ou plutôt le courage, d'agir aussi bien qu'ils parlaient, ils eussent occupé la Canée dès le premier jour, avant le débarquement des troupes européennes : la capitale une fois conquise et l'administration turque jetée à la mer, ils tenaient l'île à brève échéance. Mais il suffit que les Amiraux élevassent un peu la voix pour que le prince Georges prît aussitôt le large et que le colonel Vassos s'arrêtât dans les lignes d'Alikianou. A défaut d'héroïsme, si les chefs des Grecs avaient eu quelque habileté, ils eussent profité des difficultés que rencontraient les

1. *Livre Jaune*, II, p. 34.

2. *Livre Jaune*, II, p. 59.

Puissances à définir leur programme d'action et surtout à le réaliser. L'expérience française montrait clairement que quelques postes dispersés à l'intérieur suffisaient à régulariser l'insurrection ; mais les Puissances estimaient encore que vingt ou vingt-cinq mille hommes étaient nécessaires à la pacification de l'île. N'ayant pas de troupes et n'osant pas suivre l'exemple des Français, les Amiraux déploraient leur inaction à l'endroit des massacres. L'Angleterre proposait que l'Europe prît les forces grecques comme instrument ou comme aide : les flottes européennes protégeant les villes musulmanes, les troupes grecques eussent été chargées des villages chrétiens[1]. Quelques amiraux penchaient d'abord vers cette solution, bien que l'Allemagne « repoussât catégoriquement[2] » la proposition du cabinet de Londres. Mais ils furent guéris de leur philhellénisme par la conduite presque odieuse des chefs grecs dans l'affaire de Sélino-Kandamos.

J'ai dit plus haut comment une colonne internationale, débarquée à Sélino, avait dû monter à Kandamos pour sauver deux ou trois milliers de malheureux musulmans que les insurgés tenaient déjà sous le couteau. Avant de recourir à cette expédition qu'ils jugeaient hasardeuse, les Amiraux avaient demandé une intervention grecque : des officiers grecs étaient parmi les insurgés ; l'armée du colonel Vassos occupait cette région de l'île ; le consul grec de la Canée prétendait avoir reçu les ordres du roi pour empêcher le massacre. On offrit au consul un bateau et une escorte s'il voulait aller à Kandamos. Le consul exigea un bateau grec et un ordre du colonel Vassos. Les insurgés, de leur côté, se réclamaient du colonel Vassos, lequel répondait ne pouvoir donner aucun ordre aux insurgés. Cette mauvaise volonté, qui frisait la mauvaise foi[3] et mettait en péril tant de vies humaines, indigna les Amiraux. Ils furent exaspérés par les calomnies que le Gouvernement grec répandait sur leur compte : ils avaient sauvé du massacre les chrétiens d'Hiérapétra aussi bien que les musul-

1. *Livre Jaune*, II, p. 101 : Lord Salisbury se demande si l'on ne pourrait pas éviter à la Grèce le désagrément d'un rappel immédiat, en mettant ses contingents sous les ordres des Amiraux et en les faisant coopérer à la pacification.

2. *Livre Jaune*, II, p. 167.

3. *Livre Jaune*, II, p. 137.

mans de Sitia et de Kandamos ; le commodore grec les accusait pourtant de ne songer qu'aux Turcs[1]. Ils poursuivirent donc énergiquement l'évacuation des agents et troupes helléniques. Mais ils trouvèrent un allié qu'ils ne désiraient pas : l'empereur allemand, prenant le Turc par la main, l'amena jusqu'en Thessalie ; la Grèce envahie dut implorer le secours de l'Europe ; la première condition mise à l'intervention des Puissances fut l'abandon de la Crète par les forces grecques.

Autant l'amiral Pottier avait montré d'énergie contre les intrigues grecques en Crète, autant il montra de pitié pour le malheur grec en Thessalie. La fuite du prince Constantin et la retraite sur Domoko avaient livré toute la plaine thessalienne aux cavaliers turcs : ils arrivaient à Volo; les autorités grecques abandonnaient la ville après avoir ouvert les portes des prisons et lâché de dangereux criminels. Ce fut une action combinée des trois consuls et des trois bateaux anglais, français et italiens, *Dryad*, *Troude* et *Vesuvio*, qui sauva Volo du pillage. Pendant toute l'occupation turque, cette action combinée se poursuivra pour le plus grand bénéfice de la Thessalie. Ce sont les Français qui accueilleront à la fin de la guerre les premiers officiers grecs renvoyés en Thessalie. L'amiral écrit le 31 octobre 1897 :

> Le commandant du *Faucon* était présent à l'arrivée sur rade de Volo des officiers grecs qui font partie de la Commission de délimitation des frontières. La situation de ces officiers, revenant pour la première fois dans leur pays encore occupé par les troupes turques, avait quelque chose de pénible. Le commandant du *Faucon* a tenu, en allant les saluer, à leur donner une marque d'intérêt : il les a invités à dîner à son bord, ce qui les a profondément touchés. J'ai dit au commandant Nayel combien j'appréciais cette manière de faire.

Cependant les agents grecs évacuent la Crète, non sans donner encore aux Amiraux quelques preuves d'une maladroite et bien peu digne duplicité. Tantôt pour des prisonniers turcs, que les Grecs ont la prétention d'emmener et de montrer aux patriotes d'Athènes, tantôt pour des canons qu'ils veulent laisser aux insurgés, le Gouvernement grec soulève

1. *Livre Jaune*, II, p. 130.

des incidents et engage à la légère des paroles d'honneur que les Amiraux, preuves en mains, sont obligés de démentir. Enfin le dernier soldat et le dernier canon grecs sont embarqués (30 mai 1897). Les chrétiens aussitôt changent de ton : ils acceptent l'autonomie; ils demandent seulement qu'on leur permette de réunir une Assemblée nationale qui traitera avec les Puissances; ils demandent aussi que l'évacuation des troupes turques leur donne un premier gage des fermes intentions de l'Europe.

Depuis longtemps déjà, l'amiral Pottier réclamait l'évacuation non seulement des soldats turcs, mais encore des provocateurs musulmans. Dans le secteur français, il avait débarrassé Sitia et Spinalonga de leurs garnisons et il voulait transporter à Rhodes ou Smyrne les musulmans compromis, qui ne demandaient qu'à partir. L'amiral Canevaro soutenait de tout son pouvoir ces propositions de l'amiral français. En droit, les Amiraux pouvaient agir à leur convenance. Le Sultan, effrayé par le triomphe de l'insurrection, avait «remis la Crète en dépôt aux Grandes Puissances [1] », qui s'étaient engagées à ne maintenir que la suzeraineté turque. Les notables musulmans eux-mêmes, les beys de Candie, avaient envoyé le 18 février 1897 une députation aux agents consulaires « pour leur déclarer que la population musulmane est prête à accepter toute solution proposée par les Puissances, à l'exception de l'annexion à la Grèce [2] ». Les autorités et garnisons turques ne s'étaient maintenues dans les villes côtières que sous l'abri des canons et des drapeaux européens. Les seuls Amiraux avaient donc le droit et le devoir de régler cette question crétoise, suivant les engagements formels que l'Europe avait pris envers Abd-ul-Hamid et envers les Crétois : suzeraineté nominale du Sultan; autonomie réelle de la Crète. Or, il n'était pas d'autonomie réelle tant qu'Abd-ul-Hamid garderait la Crète sous les canons de son armée ou le couteau de ses gouverneurs.

Mais l'appui de l'Allemagne et les victoires thessaliennes rendirent au Sultan tous les espoirs. Il pensa vraiment que

1. *Livre Jaune*, II, p. 67.

2. *Livre Jaune*, II, p. 80.

la Crète remise en son pouvoir serait la rançon de la Thessalie restituée et, dans le Conseil même des Amiraux, les représentants de l'Allemagne et de l'Autriche se firent ses avocats.

En face des deux amiraux français et italien, qui veulent tenir la parole donnée et fonder réellement l'autonomie crétoise, le commandant allemand et l'amiral autrichien ne travaillent qu'à rétablir l'autorité hamidienne. Sournoisement d'abord, l'amiral russe les aide, puis, quand Allemands et Autrichiens abandonnent la partie devant l'honnêteté franco-italienne, c'est la Russie qui prend leur place et se fait la protectrice déclarée du Sultan. La coalition austro-allemande ayant empêché toute solution durant près de douze mois (mai 1897-avril 1898), l'opposition russe prolonge encore de quatre ou cinq mois l'incertitude (avril 1898-août 1898). Cette opposition n'eût pas tenu si longtemps, sans l'indifférence anglaise. Les Russes cèdent aussitôt que les Anglais donnent leur sincère appui à l'amiral Pottier que le départ de l'amiral Canevaro a fait le chef suprême des forces européennes. C'est en fin de compte l'entente anglo-franco-italienne qui réalise l'autonomie crétoise, en évacuant autorités et troupes turques (novembre 1898).



Coalition austro-allemande ; opposition russe ; indifférence anglaise ; action anglo-franco-italienne : il faudrait par le détail étudier chacune de ces étapes pour mettre en pleine lumière l'habileté et l'énergie que, chaque jour durant vingt mois, l'amiral français doit déployer. Il trouve à coup sûr, dans l'amiral Canevaro, le plus fidèle, le plus dévoué des amis. Mais le gouvernement de Rome, encore asservi à la Triplice, ne soutient que mollement les propositions de son amiral. L'amiral français lui-même rencontre une pareille résistance dans M. Hanotaux, toujours attentif aux intérêts du Sultan et ministre des Affaires étrangères jusqu'en juin 1898.

Au lendemain des victoires thessaliennes, la Porte déclare aux Puissances que, « le but de pacification en vue duquel elle avait consenti au débarquement en Crète des troupes

étrangères n'ayant pas été atteint, elle se propose d'envoyer dans l'île des troupes ottomanes ». Malgré l'appui de l'Allemagne, cette note est repoussée. Abd-ul-Hamid dépêche alors en Crète l'ancien grand-vizir, Djevad-Pacha, qui a le grade de maréchal et le titre d'Altesse. Djevad vient en Crète non comme gouverneur, dit-on, mais comme simple commandant des troupes turques : il prend la place d'un général de division. Le choix d'un pareil personnage pour une telle place est singulier. L'amiral Pottier essaie de mettre en garde ses collègues ; sous un titre d'emprunt, c'est en réalité un gouverneur turc, que le Sultan essaie de rétablir en Crète : « J'ai la conviction, dit l'amiral français, que l'envoi de ce grand personnage signifie résistance du Palais à la volonté des Puissances, et que son arrivée va nous créer bien des difficultés ». L'amiral Canevaro partage cette opinion et demande aussi que l'on empêche par tous les moyens le débarquement de Djevad : « Si l'on eût empêché le débarquement du général Vassos, dit-il, les affaires crétoises eussent été moins longues et moins embrouillées ; Vassos parti, il ne faut pas que Djevad survienne. » Mais les amiraux russe et autrichien, auxquels par courtoisie se joint l'amiral anglais, décident que Djevad peut débarquer (24 juillet 1897).

A peine installé à la Canée en face des Amiraux, Djevad réalise toutes les prévisions de l'amiral Pottier. Excitant d'une part les musulmans crétois, relevant d'autre part le courage et le mauvais vouloir des troupes turques, il va par tous les moyens contrecarrer la pacification. Il a, de Constantinople, apporté quelque argent : il se concilie tout aussitôt les troupes qui refusent dès lors d'obéir aux Puissances ; il remet en campagne les bachi-bouzouks musulmans, qui reprennent leurs expéditions nocturnes contre les lignes insurgées ; il essaie même de renouer la politique hamidienne avec une bande de politiciens chrétiens qui, moyennant salaire, intrigueront contre les Amiraux, refuseront l'autonomie et réclameront le simple retour au Pacte de Khalépa.

Le plan est bien dressé, et l'homme fort habile : nul mieux que lui n'eût été capable de mener l'affaire à bien. Dès son arrivée, il comble les Amiraux de prévenances, de visites, d'honnêtes et pacifiques déclarations. C'est un grand seigneur

courtois, fin, intelligent, de manières et de langage aristocratiques ; il parle le français comme sa langue. Mais, le premier jour, il se butte à l'amiral Pottier qui flaire les ruses du personnage. La lutte s'établit entre ce politicien roué et ce soldat, qui va droit devant lui, mais qui jamais ne risque un faux pas. L'une après l'autre, toutes les belles combinaisons de Djevad sont éventées. Les chrétiens acceptent l'argent du Sultan, mais restent inébranlablement fidèles aux Amiraux. Les musulmans, plus honnêtes, exécutent les meurtres pour lesquels ils sont payés ; mais l'établissement d'une justice sommaire, sous la présidence d'un officier français, et la condamnation des meneurs, que l'on enferme à Spinalonga, assagit les plus forcenés.

La grande bataille se livre sur la question des troupes. Cette bataille va durer quinze mois (août 1897-novembre 1898). C'est bien le nœud de la question : tant que le Sultan aura des troupes en Crète, il sait que rien n'est perdu pour lui. Djevad, d'abord, reprend la demande de la Porte et annonce que, disponibles en Thessalie, des soldats turcs vont être débarqués en Crète : les amiraux français et italien exigent aussitôt du Conseil l'ordre aux navires et postes européens d'ouvrir le feu sur tout bateau amenant des troupes turques. Alors c'est la flotte turque, — annonce Djevad, — qui, faisant une croisière dans l'Archipel, va du même coup visiter les ports crétois. Une division de vieux cuirassés turcs, flanquée de torpilleurs, sort en effet des Dardanelles et, frôlant les côtes, évitant à grand'peine les îles, se traîne jusqu'à Chio. Les Amiraux déclarent que, si elle paraît dans les eaux crétoises, elle sera reçue à coups d'obus : l'amiral russe rend visite à Djevad pour le prévenir que les Italiens et les Français sont résolus à exécuter leur menace (5 août). La division turque s'arrête prudemment à Smyrne.

Ces deux échecs ne découragent pas le Turc patient : après les moyens réguliers, il essaie de la fraude. Un matin, c'est un bateau de commerce qui arrive de Tripolitaine : des soldats commencent à en débarquer ; mais les embarcations européennes sont à quai pour les reprendre aussitôt et les reconduire à bord. Djevad s'indigne : ce ne sont pas des soldats que l'on amène en Crète ; ce sont des malades et des

congédiés qui, rentrant de Tripoli à Smyrne, voulaient, durant l'escale, après une mauvaise traversée, prendre pied, se refaire un peu, visiter la ville... Autre bateau venant d'Anatolie : c'est pour la relève des garnisons. Djevad s'apitoye sur les malheureux soldats turcs qui servent en Crète depuis sept, huit et neuf ans ; il est temps de les rendre à leurs femmes, à leurs enfants, à leurs vieux parents, à leurs champs d'Asie Mineure; voici des recrues pour les remplacer. Les Amiraux, plus charitables encore que Djevad, exigent que l'on rende aux douceurs du foyer les recrues en même temps que les vétérans. L'amiral français obtient même du Conseil, en l'absence de l'amiral autrichien, la déclaration formelle que les soldats turcs ne prendront désormais un bateau que pour quitter l'île : ils ne pourront plus être transférés d'une garnison à la voisine.

Djevad se contente alors des troupes qu'il a sous la main; bien employées, elles peuvent suffire. Il a quelque promesse des Autrichiens, et peut-être des Russes : ces bons amis l'aideront à glisser peu à peu les troupes ottomanes parmi les troupes européennes; ils tâcheront de leur confier de plus en plus la besogne de pacification; lentement, sous le couvert des drapeaux européens, les Turcs reprendront tous les postes de la côte et de l'intérieur. Une occasion se présente aussitôt. Les Amiraux ont l'habitude de célébrer la fête de chaque Puissance par une grande revue internationale. Voici venir la fête de l'empereur d'Autriche (18 août) : Djevad demande que les troupes turques puissent défiler, elles aussi, en l'honneur du souverain ami de Sa Hautesse. L'amiral français, qui n'a pas voulu des Turcs à sa revue du 14 Juillet, rappelle que les Turcs ont toujours été exclus de ces fêtes, auxquelles on ne convoque pas non plus les insurgés. Les amiraux italien et anglais demandent pareillement que les Turcs soient exclus. Mais l'amiral autrichien en fait une question personnelle : il veut que *sa* revue, dit-il, soit la plus brillante qu'il se pourra, et l'amiral russe exige aussi que l'on rende tous les honneurs possibles au noble François-Joseph. La discussion s'échauffe un peu : l'amiral Pottier a son terrain de transaction. Les Turcs assisteront à la revue autrichienne; mais les Amiraux vont d'avance refuser toute participation à

la revue turque que Djevad est en train d'organiser pour la fête du Sultan le 24 août. Car la revue autrichienne du 18 août n'est qu'une amorce : Djevad compte que les Européens, ayant accepté ses troupes, lui enverront les leurs pour la fête de son maître ; devant les Crétois, il pourra se prévaloir de cette déférence. La brusque intervention de l'amiral français rompt ce dessein. Pour donner place à Djevad dans leur revue autrichienne, qui n'est que l'accessoire, les amiraux autrichien et russe doivent renoncer à la revue turque, qui est le principal.

Djevad ne se tient pas pour battu : à chaque fête nouvelle, il va présenter à nouveau sa demande et, contre l'opposition de l'amiral français, il invoquera les discours et déclarations de M. Hanotaux. Le 18 décembre, la fête de l'empereur de Russie doit être célébrée, et le 9 janvier, c'est l'anniversaire de la naissance du Sultan. Djevad réclame encore l'honneur de défiler pour les Russes : ceux-ci n'osent pas accepter une offre qui les compromettrait définitivement aux regards des chrétiens. Les Autrichiens alors appellent à la rescousse les Allemands qui, depuis la guerre thessalienne, ont un peu disparu des eaux crétoises. Un cuirassé allemand *Oldenburg*, revient à la Canée deux jours avant l'anniversaire du Sultan (6 janvier 1898) ; l'anniversaire de l'empereur Guillaume suit de près (27 janvier) : belle occasion pour les Austro-Allemands d'imposer à la revue internationale la présence de leurs bons amis turcs. Mais l'entente franco-italienne gagne l'amiral anglais et pèse sur l'amiral russe, qui se sent de trop près surveillé par les chrétiens. Au jour anniversaire du Sultan, les amiraux autrichien et russe et le commandant allemand vont seuls, en personne, offrir leurs vœux à Djevad ; les amiraux anglais et italien se font représenter ; l'amiral français n'envoie que sa carte : Djevad n'a même pas osé parler de revue. Au jour anniversaire de l'empereur allemand, c'est l'amiral autrichien, sûr d'avance que ses demandes seront repoussées, qui conseille au commandant allemand de supprimer la revue, — seul moyen, dit-il, de protester en faveur des Turcs.

L'entente anglo-franco-italienne devient si cordiale que la coalition austro-allemande sent la partie perdue : à la demande

de l'amiral Pottier, le Conseil des Amiraux réclame instamment l'évacuation des troupes turques. Les Allemands tentent cependant un dernier effort : ils proposent à Rome que les Turcs maintenus soient employés à la pacification. Le cabinet italien renvoie la proposition à l'amiral Canevaro, qui la repousse et qui, pour le 14 mars, fête du roi d'Italie, rejette une fois de plus les offres de Djevad : le Conseil des Amiraux réclame avec intance l'évacuation turque. Les Allemands rentrent leur pavillon deux jours après cette fête italienne ; ils reprennent définitivement la mer (16 mars 1898). Les Autrichiens attendent quinze jours encore, puis annoncent leur départ pour le début d'avril ; ils déclarent que désormais ils se désintéressent de la Crète.

La Russie alors entre en scène. Jusqu'ici, elle a soutenu par derrière les tentatives autrichiennes. L'accord austro-russe, conclu en septembre 1897, a certainement quelques clauses ignorées du public au sujet de la Crète. Après le départ des Autrichiens, c'est la Russie qui reprend les demandes austro-allemandes, touchant l'emploi des Turcs pour la pacification. En même temps qu'elle fait à grands fracas distribuer aux Crétois cent mille francs de secours, cette protectrice des orthodoxes, par une note confidentielle, propose aux cabinets la nomination d'un gouverneur provisoire et, vu le départ des troupes autrichiennes, l'intervention des troupes turques à l'intérieur de l'île. Les cabinets communiquent cette note aux Amiraux qui, sur-le-champ, en font part aux Crétois. Le scandale parmi les chrétiens est si grand que l'amiral russe lui-même vote contre les propositions de son gouvernement (4 avril). Les Amiraux réclament une fois de plus le départ des troupes turques (19 avril).

Abd-ul-Hamid garde un dernier espoir, entretenu, semble-t-il, par l'amitié austro-russe. Occupant encore la Thessalie, il compte ne pas l'évacuer définitivement sans obtenir qu'une partie des troupes puisse venir en Crète. L'évacuation de la Thessalie est fixée au 7 juin. La Russie et l'Autriche préparent un suprême effort. Mais deux événements déroutent leurs combinaisons. Le 6 juin, l'amiral Canevaro est rappelé à Rome; le 10 juin, M. Hanotaux tombe du pouvoir. L'amiral Pottier, devenu le président du Conseil des Amiraux, va

trouver désormais deux appuis également solides à Rome et à Paris : à Rome, l'amiral Canevaro devient ministre de la Marine, puis des Affaires étrangères ; à Paris, le successeur de M. Hanotaux n'a plus le même culte pour Abd-ul-Hamid.

Les événements, dès lors, se précipitent. Djevad doit lâcher pied : il annonce qu'il a donné sa démission et demandé son rappel (17 juillet). L'amiral français étend à toute la Crète le régime de Sitia et de Spinalonga. Justice, finances, police, gouvernement central : morceau par morceau, l'amiral arrache à Djevad et aux Turcs le pouvoir qu'il transfère aux officiers et représentants des Puissances. Il reconnaît le gouvernement provisoire qu'à son instigation l'Assemblée générale des insurgés a constitué. Il traite avec ce gouvernement, lui confie officiellement l'intérieur de l'île, et lui fait attribuer par les Puissances une partie des dîmes et impôts que les Européens vont lever à la place des Turcs.

Le Sultan ne voit plus qu'un recours. L'empereur allemand annonce son voyage en Palestine. Il faut lui fournir un dernier moyen d'intervenir, en lui montrant les Amiraux incapables de maintenir l'ordre en Crète. Sur un ordre venu de Constantinople, les troupes turques et la populace musulmane se révoltent contre les Européens et massacrent à nouveau les chrétiens revenus dans les villes côtières (6 septembre 1898). A la Canée, à Kissamo, à Rhétimno et à Sitia, dans les secteurs français, italien et russe, le mouvement échoue ; mais à Candie, où cinquante mille musulmans sont entassés derrière les remparts, les Anglais surpris sont impuissants. L'Angleterre paie la faute que depuis six mois elle a commise. Depuis six mois, uniquement préoccupée de la marche sur Khartoum et de l'approche de Fachoda, elle a entièrement négligé la Crète. Elle a rappelé son amiral, affaibli son escadre, dégarni son secteur. Contre les cinquante mille musulmans de Candie, elle n'a que 400 hommes. Les Anglais et les chrétiens de Candie sont donc massacrés. Mais tous les Européens et des renforts de Malte accourent. Candie est reprise, la populace est désarmée, les meneurs pendus : les Amiraux obtiennent enfin que troupes et autorités turques seront, de gré ou de force, évacuées (12 octobre).

Abd-ul-Hamid ne désespère pas encore. Il désigne Djevad

pour accompagner l'empereur Guillaume en Syrie et en Palestine : l'Empereur a promis de passer en Crète au retour. Le Sultan essaie de retarder, puis de traîner l'évacuation jusqu'à cette visite. Mais l'amiral Pottier a prévu le coup. Débarrassé maintenant de l'opposition russe par la complète adhésion des Anglais et des Italiens, il presse les Turcs l'épée dans les reins, déménage de force leurs magasins et leur artillerie, prend leurs garnisons par la famine pour les obliger à l'embarquement. Le dernier délai est fixé au 15 novembre ; mais le 12 novembre, les dernières troupes turques sont à bord, et les bateaux doivent lever l'ancre le lendemain.

Le 13 novembre dans l'après-midi, le consul autrichien, qui est aussi consul d'Allemagne, prévient officiellement l'amiral que le croiseur allemand *Hertha* arrivera, le soir, de Beyrouth, et que le lendemain, au jour, l'empereur Guillaume, avec le *Hohenzollern*, sera en rade de la Sude. La *Hertha* mouille, en effet, vers cinq heures du soir : elle voit partir le dernier bateau turc ; elle annonce que l'Empereur et le *Hohenzollern* passeront au large ; elle débarque seulement trois ou quatre promeneurs qui vont de la Sude à la Canée pendant qu'on fait du charbon. Ces promeneurs témoignent une visible déférence à l'un d'eux qui semble porter le bras en écharpe : les Français de garde à la Sude se hâtent d'imiter cette déférence ; mais l'amiral Pottier évite l'indiscrétion d'une rencontre avec cet illustre inconnu qui paraît de fort méchante humeur.



La Crète était délivrée des Turcs. Après les massacres de Candie, l'amiral Pottier eût voulu qu'on la libérât entièrement et que le Sultan fût puni de ce nouveau crime par la perte de sa suzeraineté. Ce fut encore la Russie qui prit la défense d'Abd-ul-Hamid : elle exigea le maintien du drapeau turc. En échange, les Crétois reçurent enfin un gouverneur de leur race, le prince Georges de Grèce. Mais, avant l'installation du gouvernement autonome, l'amiral Pottier, toujours équitable, réclama des chrétiens l'exécution d'une solennelle promesse. Ils avaient juré que, tous, ils remettraient leurs armes aux

Puissances le jour où le dernier Turc serait embarqué. Les musulmans refusent maintenant de quitter les villes côtières et de rentrer dans leurs villages tant que les chrétiens seront armés. Le désarmement commence par le secteur français. L'amiral vient en personne recevoir les armes :

22 novembre.

A deux heures, le *Bugeaud* arrive à San-Nicolo. De grands préparatifs ont été faits pour me recevoir ; toutes les maisons sont décorées de guirlandes, de feuillages, et pavoisées aux couleurs françaises et grecques. C'est par San-Nicolo que doit commencer le désarmement des chrétiens de la province : les chefs ont tenu à donner une grande solennité à cette cérémonie. Elle a eu lieu chez le commandant Dupourqué et débute par un discours du chef militaire qui exprime des sentiments élevés de reconnaissance envers nous et qui peut se résumer ainsi : « Grâce à vous, nous n'avons plus d'ennemis ici et nos armes nous sont devenues inutiles ; nous vous les remettons donc en dépôt ; nous vous confions nos vies, nos familles, nos biens, et nous vous donnons l'assurance que nos frères musulmans peuvent rentrer en toute sécurité dans la province, où ils seront bien accueillis. »

Puis le défilé commence ; l'évêque d'abord me remet son fusil, puis les notables et enfin les paysans venus de tous les villages environnants. Tous tiennent à me donner leur arme en mains propres. Toutes ces armes sont en fort bon état ; ce sont en majorité des fusils Gras, puis des Martini et des Chassepot de provenance allemande.

25 novembre.

Dans la matinée, a lieu la remise des armes de Hiérapétra et des villages environnants. Cette remise se fait avec une grande solennité ; elle est pour les chrétiens un acte de très grande importance, et jusqu'au dernier moment j'ai douté qu'ils consentissent à se séparer de leurs armes avant l'arrivée du prince Georges.

Dès le jour, les chrétiens arrivent de toutes parts et se réunissent au faubourg ; c'est une fusillade ininterrompue, car ils tirent une dernière fois à tort et à travers, et c'est miracle qu'il ne soit pas arrivé d'accident. La ville est entièrement pavoisée aux couleurs françaises ; toutes les maisons enguirlandées de feuillage. A neuf heures et demie, le cortège se met en marche, les chrétiens rangés par villages, en tête le chef militaire de la province et un prêtre portant la bannière de l'insurrection : des marins du *Bugeaud* et des soldats d'infanterie de marine font la haie. Au konak, où je suis avec les officiers

et les notables, le chef militaire, après m'avoir adressé un discours, me remet son fusil et le prêtre me fait don de la bannière de l'insurrection, puis successivement tous les chrétiens déposent leurs armes devant moi. Entre deux groupes de chrétiens, les musulmans de la ville viennent également remettre leurs armes.

Je vais ensuite procéder à la démolition des fortifications de la ville turque. La disparition de ces murailles, qui entourent la ville turque et la séparent du faubourg chrétien, ne peut qu'avoir une heureuse influence pour la fusion définitive des deux éléments de la population ; mais elle est surtout une grande satisfaction donnée aux chrétiens ; ce sont en effet leurs aïeux qui, contraints par le conquérant, ont élevé ces murailles : la démolition est pour ces populations impressionnables un symbole de leur affranchissement. L'affluence est considérable ; les murailles sont couvertes de chrétiens, la pioche en mains. Monté sur la porte principale, j'adresse à cette foule quelques paroles traduites immédiatement en grec par un notable, puis je donne le signal en portant un premier coup de pioche. C'est alors un enthousiasme indescriptible et tout le monde se met à l'œuvre. Quand, environ une heure après, je suis repassé en cet endroit, toute la muraille de l'Est n'existait plus.

Puis l'amiral Pottier va chercher à Milo le prince Georges et, l'installant à la Canée comme Haut-Commissaire des Puissances, lui rappelle en quelques paroles ce que l'Europe et la Crète attendent de lui :

Monseigneur,

Au nom du Conseil des Amiraux, j'ai l'honneur de remettre à Votre Altesse le Gouvernement de la Crète. Votre Altesse vient de voir avec quel enthousiasme Elle a été accueillie. Les manifestations qui L'ont saluée sont l'expression de la confiance que le peuple crétois a en Elle. Ce peuple a beaucoup souffert, Monseigneur : il a soif de tranquillité. Il a mis en Votre Altesse toutes ses espérances. Il a la ferme volonté de L'aider loyalement dans la grande mission pacificatrice que les Puissances ont confiée à leur Haut-Commissaire.

Votre Altesse ne trouvera donc autour d'Elle que bonnes volontés et dévouements sans arrière-pensée. Les Amiraux savent par ailleurs quels sont les sentiments de justice et d'impartialité qui animent Votre Altesse : ils ont donc la conviction que Son Gouvernement paternel ramènera promptement dans l'île entière la concorde et l'union.

Quant à nous, Monseigneur, notre tâche est terminée ; dans quelques jours nous allons partir, mais ce ne sera pas sans émotion. Assistant pendant de si longs mois à toutes les souffrances supportées courageusement par cette vaillante population, sans distinction de religion, nous n'avons pas partagé ses angoisses, sans nous être attachés profondément à elle. C'est donc du fond du cœur qu'en ce moment solennel j'exprime à Votre Altesse les vœux que les Amiraux font pour Ses succès, pour la prospérité de la Crète et le bonheur de tous ses enfants.

***

L'amiral Pottier rentra de Crète fort éprouvé par deux ans de séjour sur ces rades fiévreuses. Nommé au commandement de l'escadre en Chine, il joua dans les affaires de l'Extrême-Orient un rôle que nous aurons bien, quelque jour, l'occasion d'étudier. Au retour de cette dure campagne, ses amis le suppliaient de prendre quelque repos : sa santé leur donnait des inquiétudes trop justifiées. Mais quand on lui offrit de commander l'escadre de la Méditerranée, il pensa que les nouvelles complications levantines lui permettraient peut-être de consacrer à la Macédoine l'expérience et le prestige qu'il avait gagnés en Crète.

Il mourut dans ce commandement, à la fin d'août 1903. La Crète tout entière s'unit dans un même désir de témoigner publiquement son deuil. Elle voulait qu'un service solennel fût célébré à la cathédrale de la Canée. Mais les politiciens, qui entourent le prince Georges et le remplacent durant ses tournées aux chancelleries et casinos d'Europe, refusèrent la cathédrale « qui, disaient-ils, était en réparations » : pour ces Grecs, l'Europe, la France en particulier, n'a pris aucune part à la libération des Crétois ; la seule bravoure hellénique a tout accompli.

Les Crétois alors remontèrent dans ces lignes de l'Akrotiri où, si longtemps, ils avaient tenu tête aux Turcs et aux Amiraux. Ils choisirent la petite chapelle de Hagios Ilias, où, dès le début de la campagne, l'amiral Pottier était venu leur offrir des médecins pour leurs blessés et du biscuit pour leurs femmes. Après le service funèbre, l'un des chefs de l'insurrection célébra la mémoire du « Pacificateur de la Crète ».

# AUX HELLÈNES

Envoyé à Paris pour défendre les droits de l'hellénisme, M. Kasasis, recteur de l'Université d'Athènes, m'a fait part du douloureux étonnement causé à tous les Hellènes par les articles « d'un homme dont le philhellénisme n'a jamais été mis en doute ». J'ai, paraît-il, « répété des faits inexacts, — car il n'est pas vrai que les étudiants d'Athènes aient envoyé au Sultan des félicitations quelconques[1], et il est complètement faux que des officiers grecs aient mis leur épée au service de la Porte[2] ». J'ai eu tort de parler de « la servilité des Grecs... et de comparer Canaris, vengeant les massacres de Chio et la destruction de sa propre patrie, ou Miaoulis et Botzaris, attaquant en pleine guerre des flottes et des armées ennemies, avec ceux qui détruisent des établissements européens et massacrent des Grecs désarmés... : la conscience du monde civilisé s'est modifiée, et les idées morales, comme les mots, ont changé de sens ». M. Kasasis me priait de lui

1. On lit dans le *Stamboul* du 26 mars : « Une délégation d'étudiants de l'Université d'Athènes s'est rendue à la légation ottomane, pour exprimer au nom de leurs camarades leur gratitude à S. M. I. le Sultan pour les marques de bienveillance qu'il a données à S. M. le roi Georges. On dit que cette délégation avait fait connaître sa démarche au Ministre des Affaires étrangères qui l'avait approuvée. » On lit dans le *Stamboul* du 14 août : « Les journaux turcs reproduisent des journaux athéniens la nouvelle qu'une députation des étudiants de l'Université d'Athènes s'est adressée à Saadeddine-bey, chargé d'affaires de Turquie à Athènes, pour le prier de vouloir bien obtenir leur admission dans l'armée impériale. »

2. On lit dans le *Stamboul* du 20 mai : « L'*Ikdam* annonce que quelques officiers appartenant à l'armée hellénique se sont adressés à la légation ottomane à Athènes et ont sollicité, tant en leur propre nom qu'en celui d'un millier d'officiers et soldats, d'être admis dans l'armée impériale pour la répression des bandes bulgares. Le ministre ottoman, tout en les remerciant chaleureusement de leur sympathie, les a informés que leur demande ne pouvait pas être agréée, attendu que, grâce à l'activité des troupes et des gendarmes ottomans, les susdites bandes seront sous peu complètement dispersées. »

« indiquer les chefs du mouvement dit macédonien qui résident en Macédoine » : aucun Macédonien, paraît-il, n'a pris part à la révolution ; les seuls Bulgares du dehors ont tout fait. Il est faux, d'ailleurs, que jamais la Grèce ait « conclu une alliance avec la Turquie » ; M. Kasasis ignorait du moins « en quoi consiste en fait cette fameuse alliance ».

Comme il m'invitait au *meeting* franco-grec, qu'il devait réunir sous la présidence de M. Henry Houssaye, je priai instamment M. Kasasis de me donner la parole pour exposer aux Hellènes de Paris mes raisons et mes regrets, car ce n'est pas sans de profonds regrets — vous le savez bien — que l'on doit à certaines heures tenir certain langage à ses plus chers amis. J'indiquai d'avance à M. Kasasis ce que je voulais dire : il refusa de m'inscrire parmi les orateurs. Je m'adresse donc à vous, mes chers amis de la Grèce libre et irrédimée. Rentrant de Macédoine, il y a près de sept ans, je vous exposais déjà, dans cette même *Revue de Paris* (1er mai 1897), le dommage toujours grandissant que causent à l'Idée l'ignorance et l'égoïsme des politiciens d'Athènes. Je vous montrais l'hellénisme de Macédoine exploité, persécuté, trahi, par ces gens qui ne voient dans l'Idée que source de discours ou de bénéfices. Mesurez aujourd'hui ce qu'ils ont fait de la Macédoine. Écoutez la clameur d'indignation qu'en France, en Angleterre, en Italie, chez toutes les nations civilisées, chez tous les peuples vos amis, leur conduite a soulevée contre eux, contre vous, et, puisqu'ils me forcent de donner au public la preuve de leurs agissements, ne rejetez que sur eux les conséquences de cette polémique.



Vous savez que, de 1897 à 1902, l'entente austro-russe n'avait eu qu'un but : étouffer les réclamations des Macédoniens et maintenir en Macédoine le bon plaisir du Sultan. Au début de 1902, Russes et Autrichiens étaient décidés encore à imposer à la Macédoine ce qu'ils appelaient « le calme et la paix[1] » : l'archiduc Ferdinand était allé à Saint-Péters-

1. *Livre Jaune*, p. 6.

bourg renouveler le pacte. Mais échappant à tout contrôle du dehors, en pleine révolte contre les avis et suggestions du gouvernement bulgare[1], les Comités macédoniens étaient décidés à l'action, et c'est la Porte elle-même qui, prise d'inquiétude, demandait à l'Europe de prévenir les désordres[2]. Renseignée par ses consuls, l'Europe connaissait l'intolérable situation que crée, depuis deux ans, le brigandage des bachi-bouzouks et des Albanais. Toute disposée à prévenir un soulèvement macédonien, elle en voulait supprimer la cause. Elle rappela au Sultan que l'armement des bachi-bouzouks est « contraire aux traités[3] » ; elle réclama un minimum de sécurité pour les biens et pour les personnes. Aussitôt, les Albanais se révoltent (mars-avril 1902). Vous reconnaissez — n'est-il pas vrai ? — l'ordinaire procédé de la politique hamidienne : en Crète, chaque fois que l'Europe parlait de réformes, on voyait la population musulmane se soulever. En Macédoine, la révolte albanaise éclate et brusquement s'apaise ; elle fournit le prétexte de la mobilisation : de toutes parts, le Sultan pousse vers Salonique ses troupes régulières et irrégulières. Sous prétexte que chaque maison chrétienne est un dépôt d'armes, il livre aux soldats et aux bachi-bouzouks les villes et les villages de l'intérieur : les ambassadeurs turcs annoncent à l'Europe que « la Sublime Porte a pris toutes les mesures militaires que comporte la situation[4] » (avril 1902).

Vous savez, mieux que nous, ce que pareils mots signifient : en Crète, chacune de ces « mesures militaires » était le prélude des massacres ; quand ces mesures étaient complètes, les bandes musulmanes, conduites par les soldats, se jetaient sur les quartiers chrétiens. En Macédoine donc, le massacre s'organise (mai 1902) ; il commence (juin) ; le vilayet de Salonique, trop proche de la mer et de l'Europe, est épargné ; mais, dans

1. *Livre Jaune*, p. 7 : La Bulgarie est absolument calme : aucun envoi d'armes ou de munitions, aucune mesure suspecte ne sont tolérés : le Commissaire ottoman reconnaît la correction de cette attitude. Abandonné à lui-même, le mouvement a dû prendre une forme nettement révolutionnaire.

2. *Livre Jaune*, p. 9.

3. *Livre Jaune*, p. 9.

4. *Livre Jaune*, p. 16.

les vilayets d'Uskub et de Monastir, chaque bourg, chaque village voit se reproduire les scènes de Candie et de la Canée. Comme autrefois les chrétiens des villes crétoises, les Macédoniens n'échappent que par la fuite. Comme les Crétois avaient pris le chemin de la Grèce, les Macédoniens de ces vilayets du nord, où les Slaves sont en majorité, prennent le chemin de la Bulgarie. Cent mille réfugiés encombrent les villes bulgares. Alors des bandes bulgares franchissent la frontière ; d'anciens officiers bulgares viennent aider la révolution macédonienne (août 1902) : faut-il vous rappeler que l'arrivée des Crétois eut, en Grèce, pareille conséquence ?... Ces bandes commettent la faute — j'ai dit en cette *Revue* « le crime peut-être inexpiable » — de recourir à la dynamite ; sans remonter à Canaris, puisque « les idées morales ont changé », avez-vous donc oublié qu'à Ziro, à Kératidi, en dix autres rencontres, les Crétois et les volontaires grecs ont eu recours aux mêmes engins [1] ?

On vous dit aujourd'hui que les seuls Bulgares ont tout fait et que les Macédoniens n'eussent jamais songé à la révolte sans les excitations de Sofia. Mais quand, avec les volontaires d'Athènes, toute la Crète se souleva, n'oubliez pas que la presse hamidienne nous tint le même langage. Nos consuls vous affirment qu'en Macédoine certains chefs sont venus ou revenus de Sofia, mais que les bandes sont vraiment macédoniennes [2]. On me demande les noms et les adresses de ces Macédoniens ; si je m'abstiens de répondre, c'est en vous renvoyant à cette dépêche de notre consul à Monastir :

L'action des Comités [macédoniens] est paralysée par la guerre que, dès qu'ils se sont sentis soutenus des autorités turques, leur ont déclarée les notables grecs et grécisants : partout ces derniers se font dénonciateurs des Bulgares. Les autorités grecques de Monastir elles-mêmes ne craignent pas d'encourager ce mouvement et de prendre le parti des Turcs contre ces mêmes populations chrétiennes qu'elles prétendent devoir un jour revenir à la Grèce [3].

Vous savez d'ailleurs que, si les chefs sont venus de Bul-

1. *Livre Jaune* (février-mai 1897), p. 149.
2. *Livre Jaune* (1902), p. 22.
3. *Livre Jaune* (1902), p. 4.

garie, c'est de Grèce que sont venues les armes. Ces mêmes fusils Gras, qui avaient fait la révolution crétoise, ont passé la frontière thessalienne, et c'est approvisionnée par la Thessalie que, durant tout l'automne de 1902, la Macédoine put tenir les Turcs en échec. L'Europe alors eut peur. Elle avait menacé les Bulgares. Elle avait constaté que Sofia ne pouvait rien sur la révolution. Elle se rappela l'expérience crétoise. Elle redouta la conséquence fatale de la politique hamidienne : une nouvelle province enlevée à la tyrannie du Sultan et à l'exploitation des financiers européens. Elle se mit d'accord. L'empereur d'Allemagne lui-même dut reconnaître que des réformes, seules, pouvaient maintenir le Turc en Macédoine, et le Gouvernement grec adhéra à ce programme qui devait assurer la vie des Macédoniens, sans entamer l'intégrité de l'Empire ottoman.

C'est dans un esprit analogue que le Ministre de Grèce à Paris est venu nous entretenir des préoccupations qu'inspirait à son Gouvernement la situation actuelle en Macédoine. La Grèce, d'après M. Delyannis, comprend qu'à l'heure actuelle certaines revendications risqueraient d'être vaines : aussi est-elle prête à accepter sincèrement le maintien du « statu quo » en Macédoine, où elle compte tant de ses enfants, pourvu que la Turquie consente à y réaliser effectivement les réformes sans lesquelles l'agitation révolutionnaire ne saurait prendre fin [1].

DELCASSÉ

Étudiez cette dépêche du 14 octobre 1902. Notez qu'elle est signée de notre ministre des Affaires étrangères, dont jamais personne, depuis six ans, n'a mis en doute la parfaite véracité. Voyez, d'autre part, si le programme qu'elle expose n'est pas celui de l'hellénisme : tant que la Macédoine ne peut pas être annexée à la Grèce, il faut qu'elle reste turque; mais il faut aussi que la vie et la propriété des *raïas* y soient sauvegardées. C'est bien là, n'est-il pas vrai ? ce que tous les Hellènes ont toujours réclamé. Or, voici la conduite et les dénégations des politiciens d'Athènes.

Quand Abd-ul-Hamid se vit acculé aux réformes par le concert unanime des grandes et des petites Puissances, il

1. *Livre Jaune*, p. 23.

chercha, comme d'habitude, un allié parmi ses ennemis. Reportez-vous encore à l'exemple crétois : acculé par les Amiraux à la nécessité du gouvernement autonome, souvenez-vous comment Abd-ul-Hamid essaya de constituer parmi les insurgés un parti dissident qui, moyennant salaire, intriguerait contre les Puissances, refuserait l'autonomie et réclamerait le simple retour au Pacte de Khalépa, c'est-à-dire au régime hamidien. Les Crétois acceptèrent l'argent de Djevad-Pacha, mais restèrent fidèles à la consigne des Amiraux. Aujourd'hui, quand vous entendez les politiciens d'Athènes refuser les réformes macédoniennes et réclamer le simple retour au Traité de Berlin, vous pouvez constater qu'Abd-ul-Hamid a rencontré des amis plus fidèles.

Ses premières offres à Sofia et Belgrade avaient échoué : le voyage du comte Lamsdorf (décembre 1902) avait maintienn les gouvernements serbe et bulgare sous l'influence austro-russe. Mais, profitant de ce voyage avec son ordinaire habileté, Abd-ul-Hamid se tourna vers les politiciens d'Athènes que le ministre russe n'avait pas visités. Il leur offrit ou leur fit entrevoir mille avantages personnels, dynastiques et nationaux. Il réveilla chez eux, par des calomnies, la haine du Slave et la défiance du Russe, qui couvent au fond de tout cœur hellénique. Il leur fit admettre que le plan de réformes n'était qu'une manœuvre panslaviste et que la Macédoine réformée serait le premier pas vers la Macédoine autonome, puis indépendante, puis annexée, bulgare enfin comme la Roumélie...

Aux tentations hamidiennes, les politiciens d'Athènes succombèrent. Les mois de janvier et février 1903 furent remplis par des négociations secrètes, dont je ne puis encore vous donner le détail : tout se passa d'abord de vive voix entre Rifaat-bey, ministre turc en Grèce, et les gens d'Athènes[1]. Mais par le texte final de l'accord, — que je vais vous donner, — il vous sera facile de rétablir les principales étapes de la négociation. Abd-ul-Hamid voulait que, refusant désormais les réformes, les gens d'Athènes donnassent leur plein acquiescement et même leur collaboration aux « mesures militaires »,

1. On lit dans le *Stamboul* du 6 janvier 1903 : S. E. Rifaat-bey, ministre de Turquie à Athènes, a eu, mercredi dernier, une entrevue avec M. Scousès, ministre des affaires étrangères. L'entrevue a duré deux heures.

— on dit en français : « massacres ». En retour, il leur offrait un triple salaire : 1° avantages économiques : traité de commerce et raccord des chemins de fer thessaliens à Salonique ; 2° avantages nationaux : faveurs en Turquie au Patriarchat grec, à l'élément grec, et à la propagande scolaire ; 3° avantages dynastiques : espérance de quelque combinaison, proche ou lointaine, qui substituerait au prince Georges en Crète quelqu'un de ses frères, pour installer ce prince Georges en Épire ou en Macédoine.

Les négociations étant conduites à Athènes, Abd-ul-Hamid, par son ministre, ne s'engageait que de vive voix ; mais de vos politiciens il exigeait des papiers. Il voulait avant tout une renonciation écrite, et même un démenti, à la politique formulée par M. Delyannis dans le *Livre Jaune*. Il semble que les gens d'Athènes aient longtemps hésité : il est trop certain que les déclarations, rapportées par M. Delcassé et enregistrées dans le *Livre Jaune*, ont bien été faites par le ministre grec à Paris... La note austro-russe du 26 février 1903 brusqua les choses : le 1er mars, Rifaat-bey pouvait transmettre à Constantinople la dépêche suivante, que vous lirez avec attention. Je vous en garantis l'authenticité. Elle est encore inédite. Mais, dès le mois d'avril 1903, personne à Athènes (j'étais là) n'en faisait mystère; et la Porte, depuis, l'a communiquée à toutes les chancelleries :

Les paroles attribuées à M. Delyannis ont été ou mal comprises par M. Delcassé, ou bien elles ont été dites en dehors des instructions du Gouvernement hellénique. En effet, M. Zaïmis, qui était à cette époque chef du Gouvernement et ministre des Affaires étrangères, m'a dit hier qu'il n'avait jamais autorisé M. Delyannis à faire la communication que M. Delcassé lui attribue dans le *Livre Jaune*. Il a ajouté que la conviction du Gouvernement hellénique, dès ce moment-là, était que les troubles dans certaines de nos provinces européennes étaient l'œuvre des comités de Sofia, et nullement l'effet d'un soulèvement des habitants, et que dans ce cas le Gouvernement impérial devait prendre des mesures militaires pour empêcher l'incursion des bandes au retour du printemps. Le représentant du Gouvernement royal ne pouvait pas, ajouta-t-il, parler de la nécessité des réformes que les Bulgares mettaient en avant pour masquer le véritable caractère de leurs menées.

Rifaat-bey, à la fin de cette dépêche, concluait : « Ceci

est une preuve nouvelle de la mauvaise foi avec laquelle le *Livre Jaune* a été compilé. » Je suis sûr, mes chers amis, que ce dernier mot vous touchera, aussi profondément qu'il nous a touchés. Que les politiciens d'Athènes se mettent, eux et leur peuple, à la solde d'Abd-ul-Hamid : libre à vous de les suivre. Mais que leurs mensonges fournissent au Turc le moyen d'accuser de « mauvaise foi » le gouvernement français : cela, n'est-il pas vrai? dépasse les bornes de la servilité. Car ce mot de servilité, que M. Kasasis relevait, je l'ai écrit en effet. Mais certains m'ont fait dire : « servilité des Grecs », ce que je n'ai jamais dit. C'est aux seuls gouvernants et « royaux » d'Athènes que j'applique ce terme.

En possession de ce papier, Abd-ul-Hamid paya une partie du prix convenu. Le 16 mars, arrivaient à Athènes Rahmi-pacha et Tewfik-bey, aides de camp de Sa Majesté, qui apportaient au Roi un grand cordon, au prince héritier une tabatière, et à Rifaat-bey l'ordre de signer le traité de commerce. Voici comment la presse hamidienne annonça la conclusion de cet accord. Je vous condamne à relire cette page du journal *l'Orient* (23 mai 1903) qui, vous le savez, sous la direction d'un de vos congénères, M. Nicolaïdès, est à Bruxelles (notre gouvernement l'a chassé de Paris) l'organe avoué du Sultan :

L'entente entre la Turquie et la Grèce... est chose faite aujourd'hui. Une convention commerciale a été signée qui accorde aux contractants la clause de la nation la plus favorisée. D'autres engagements ont été pris visant la contrebande et le brigandage sur les frontières. Un grand journal parisien [a parlé] d'une convention politique secrète. Sans être dans le secret des Chancelleries, il est permis de mettre en doute l'existence d'une [pareille] convention : *la Turquie n'a besoin d'aucun concours étranger pour maintenir l'ordre chez elle et assurer l'intégrité de son territoire.* Tout ce qu'elle demande, c'est que les puissances limitrophes... n'autorisent pas la formation de bandes révolutionnaires destinées à opérer en Turquie.

Les incidents de frontière, si nombreux et si violents tant que le gouvernement hellénique montrait quelque faiblesse à l'endroit des bandes de brigands, ont disparu. Les associations turbulentes, telles que l'*Hellénismos* du professeur Kasasis et la *Société Macédonienne* du docteur Ieroyannis, auront beau s'agiter... L'*Association Centrale des Grecs de Macédoine,* qui a été fondée récemment à Athènes, ayant soumis ses statuts au ministre de l'Intérieur, ce dernier a mis

comme condition à son approbation que ces statuts constateraient de façon formelle que ladite association ne poursuivra d'autre but que d'assister l'élément grec en Macédoine sur la base de l'ordre légal existant. Les fondateurs de l'Association ont déclaré formellement qu'ils ne manqueront pas de s'assurer de l'approbation du gouvernement ottoman et de se soumettre entièrement à ses avis.

D'un autre côté, les étudiants de l'Université d'Athènes ont fait auprès du ministre ottoman une démarche de sympathie, qui ne doit pas passer inaperçue pour qui sait combien la jeunesse des facultés hellènes avait accoutumé de s'inscrire dans les associations [qui] étaient loin d'être bienveillantes à notre pays.

Les politiciens d'Athènes désiraient avec le Sultan une alliance offensive et défensive. Ils dépassaient la mesure; la flatterie tournait presque à l'insulte : « la Turquie n'a besoin d'aucun concours étranger pour maintenir l'ordre chez elle et assurer l'intégrité de son territoire. » Sur la foi des orateurs d'Athènes, j'ai eu tort de croire que cette alliance était conclue: le Sultan n'en avait que faire. Sur la foi des vanteries athéniennes, j'ai eu tort de croire aussi que des officiers grecs avaient pu se joindre aux Turcs en Macédoine : une pétition d'officiers grecs, présentée à Rifaat-bey vers le 15 mai, implorait du Sultan cet honneur; craignant sans doute pour ses troupes la contagion du fanatisme athénien, Abd-ul-Hamid a refusé. Il s'en est tenu à la convention commerciale et aux engagements sur « le brigandage des frontières » et sur « la formation des bandes révolutionnaires ». Dès le mois de février, une « entente », dit le *Stamboul*, était « conclue » entre les deux gouvernements au sujet de ce « brigandage », et le second article de la convention commerciale renouvelle la stipulation que la Grèce empêchera l'entrée en Turquie « de la poudre, des matières explosives de toutes sortes, des armes de guerre et de leurs accessoires, des munitions militaires », etc., etc.

Vous savez comment ces engagements ont été remplis, comment les policiers d'Athènes ont traqué, emprisonné, parfois livré au Turc les insurgés macédoniens qui tombèrent en leur pouvoir. Il est impossible, depuis six mois, de parler en Grèce une langue slave sans être aussitôt mis en surveillance ou brutalement emprisonné : le fils du ministre de

Serbie est arrêté sur l'Acropole; les gardiens, l'entendant parler serbe, l'ont pris pour un Bulgare! On lit dans le *Stamboul* :

14 février.

A la suite des démarches de la légation de Turquie à Athènes le gouvernement hellénique a décidé de redoubler la surveillance sur la frontière dans le but de mettre fin à la contrebande qui s'y pratique. D'après l'entente conclue entre les deux pays, les autorités ottomanes et helléniques doivent agir d'accord dans ce sens.

21 février.

Le gouvernement hellénique vient d'adresser une nouvelle circulaire aux préfets des cantons situés près de la frontière turque, recommandant de redoubler de surveillance sur les voyageurs franchissant la frontière. Aux individus dont les passeports ne seront pas en règle et à ceux qui ne pourront pas justifier du but de leur voyage, l'accès du territoire hellénique sera refusé. Cette mesure vise plus particulièrement les mauvais sujets qui, poursuivis par les troupes impériales, se réfugient sur le territoire hellénique.

14 mai.

Le gouvernement hellénique a ordonné aux agents de police de surveiller de près tous les Bulgares se trouvant en Grèce et d'arrêter tous ceux qui seraient affiliés aux comités des agitateurs. Le gouvernement a décidé également d'expulser du pays tous les Bulgares, qui ont commis des crimes à l'étranger et se sont réfugiés en Grèce, et de poursuivre tous ceux qui seraient reconnus coupables de violation des lois du pays. De nombreux Bulgares se trouvent en Grèce, plus particulièrement en Thessalie et à Athènes, et plusieurs ont été déjà arrêtés et expulsés du pays. Des matières explosibles ont été trouvées cachées dans une maison bulgare à Volo.

1er juin.

Le gouvernement de Grèce vient de transmettre à la Sublime Porte la liste des agitateurs bulgares arrêtés jusqu'à présent en Grèce et reconnus pour être affiliés à des associations subversives.

Faut-il vous rappeler cette dépêche de Salonique, que je citais déjà dans mon article du 15 juin : « Une nouvelle, qui produit ici (à Salonique) une pénible impression, est celle de l'arrestation à Volo de trente *comitadjis*, leur embarquement à bord d'un vapeur de la compagnie Hadji-Daoud, sous prétexte de les renvoyer chez eux, et leur livraison à la police turque de

Salonique » ? Faut-il vous rappeler les voyages de certain député grec, puis du prince Christophore à Constantinople[1], et la main de ces Grecs mise officiellement dans la main du Sultan en pleins massacres macédoniens? Faut-il vous rappeler les deux notes du Patriarcat œcuménique : en janvier, ordre au clergé patriarchiste de « surveiller les agitateurs et d'informer les autorités turques toutes les fois qu'il rencontre de ces malfaiteurs »; en octobre, protestations de dévouement à la Porte, assurance du désir qu'ont tous les patriarchistes de « défendre l'état actuel des choses »?

Faut-il encore vous transcrire la déclaration du premier ministre grec, se plaignant violemment aux représentants de l'Europe que « les Puissances empêchent la Porte de prendre d'énergiques mesures » et affirmant que « la Turquie en aurait fini depuis longtemps avec tous les brigands si on lui avait laissé toute liberté d'agir »?

Je vous rappelle ces faits, parce qu'ils sont dans toutes les mémoires : la presse hamidienne en a bruyamment triomphé. Dispensez-moi de livrer au public bien d'autres incidents aussi peu glorieux : je vous raconterai quelque jour les massacres de Kruchevo, et les négociations qui suivirent, et les protestations d'Athènes aussitôt apaisées par la promesse — jamais tenue — du chemin de fer Salonique-Larissa. En pleine connaissance de cause, je vous répète que « les directeurs de l'hellénisme l'ont engagé dans une voie qui ne peut le conduire qu'à la honte ».

En 1893, faillite financière; en 1897, faillite militaire; en 1903, faillite morale. Il est temps, mes chers amis, que vous arrêtiez la série : l'Europe rendrait tout l'hellénisme responsable des crimes de quelques-uns. Relisez votre histoire. Le roi Georges et les politiciens d'Athènes n'ont même pas eu le mérite d'inventer cette politique. Au XIVe siècle déjà, pour le service de leurs ambitions ou de leurs rivalités, l'empereur

1. On lit dans le *Stamboul* du 28 juillet : « Le journal athénien *Proïa*, organe de M. Delyannis, premier ministre de Grèce, dit que l'accueil cordial fait par S. M. I. le Sultan à S. A. R. le prince Christophoros est un nouveau témoignage du raffermissement des bons rapports existants entre les deux pays. La réception chaleureuse, faite au prince par le Souverain ottoman, a produit, ajoute-t-il, chez tous les Hellènes et dans la famille royale une profonde impression. »

Cantacuzène et les gens de Byzance avaient imaginé cette entente avec le Sultan. Vous savez comment ils appelèrent le Turc en Macédoine et lui livrèrent les chrétientés balkaniques. A ce prix, Cantacuzène régna et les gens de Byzance continuèrent de se disputer les offices, — on dit aujourd'hui : les ministères. Vous savez aussi ce qu'à tout l'hellénisme il en coûta : six siècles d'esclavage dont vous n'êtes pas encore sortis, et la haine du monde civilisé...

Quand M. Kasasis est venu nous présenter l'apologie de cette politique déshonorante, innocenter Abd-ul-Hamid et incriminer les seuls Bulgares, refuser les vraies réformes et dire que les lois hamidiennes sont suffisantes pour régler le problème macédonien [1], nous tous, philhellènes français qui depuis dix ans avons servi votre cause, nous lui avons répondu par la bouche du disciple et ami de Gambetta, M. Joseph Reinach :

Nous regrettons profondément les divisions croissantes entre les chrétiens de la péninsule des Balkans. Ces querelles et ces haines ne peuvent profiter qu'à l'oppresseur. Il serait beau que la parole d'entente et de paix vînt de la Grèce, précisément à cause de l'auréole dont s'entoure son passé et des sympathies que sa gloire d'autrefois lui a values. Les autres peuples de la péninsule n'ont pas de tels ancêtres ; mais ce sont, eux aussi, des hommes qui souffrent, qui sont opprimés, et il faut réclamer, obtenir pour tous un peu plus de liberté et de justice. La nomination d'un gouverneur responsable, le contrôle effectif des Puissances : il n'y a pas d'autre remède pour la Macédoine.

VICTOR BÉRARD.

1. Voir dans le *Figaro* du 26 novembre les déclarations de M. Kasasis : « Nous ne demandons que de la sécurité et quelques réformes, ou plus simplement l'application des lois existantes, car il suffirait que les lois qui existent en Turquie fussent appliquées pour que la Macédoine cessât d'être un pays très malheureux. »

*L'Administrateur-Gérant :* H. CASSARD

# TABLE DU SIXIÈME VOLUME

## Novembre-Décembre 1903

### LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE



### LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

## LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE



## LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE

**ALBUM HISTORIQUE,**
par **E. Lavisse** et **A. Parmentier.**
chaque volume orné de 2000 gravures.
(Librairie ARMAND COLIN.)

*Le Moyen Age; la Réforme; les XVI^e et XVII^e siècles*, — en trois volumes, les auteurs ont déjà passé en revue toute l'histoire moderne depuis la chute de l'Empire romain. Le quatrième volume nous donnera *les XVIII^e et XIX^e siècles*. Il suffit de feuilleter les premiers volumes pour mesurer l'abondance de documents mis ainsi sous les yeux du lecteur, et pour voir le commentaire perpétuel et vivant que cette collection tout entière peut fournir à telle autre publication, — l'*Histoire générale* de MM. Lavisse et Rambaud, — des mêmes éditeurs. Le tome IV et dernier complétera cette admirable collection, où les images, reproductions, cartes, gravures, etc., raniment de siècle en siècle toute l'histoire moderne et contemporaine.

**ODETTE,** par **Louise Vaquette,**
avec des illustrations de **Louis Bailly.**
(COMBET ET C^ie, éditeurs.)

Tout spécialement écrit pour les jeunes filles, ce livre n'intéressera pas moins les jeunes gens, ni même les grandes personnes. L'auteur nous y raconte les premières années, si sombres et si douloureuses, d'une pauvre petite orpheline. Miraculeusement échappée à un naufrage, Odette est contrainte de gagner sa vie, en vendant des fleurs aux passants. Par bonheur, enfin, après bien des épreuves, l'enfant retrouve sa mère, et avec elle sa fortune; mais elle ne perd point pour cela le souvenir des mauvaises heures, et elle se montre bonne, à son tour, pour tous ceux qui l'ont obligée. L'histoire est curieuse et bien conduite; elle charme, elle émeut Les plus jolies scènes ont servi de prétexte aux belles illustrations de M. Louis Bailly.

**POÉSIES DU FOYER ET DE L'ÉCOLE,**
par **Eugène Manuel,** avec 15 gravures en taille doucce.
(HACHETTE ET C^ie, éditeurs.)

Ces poésies n'étaient pas destinées à paraître dans la forme et sous le titre actuels. Elles figurent éparses dans les volumes de l'auteur : elles ont été recueillies, non comme les meilleures, mais comme les plus appropriées à de jeunes mémoires. La Nature, la Patrie et la Famille, la Beauté et la Vertu sont célébrées à chaque page en des vers sincères, d'un tour gracieux et familier. L'auteur a toujours pensé que, dans l'éducation, la poésie devait tenir sa place, sa grande place. « Le poète, disait-il, doit être l'auxiliaire du savant, de l'historien et du moraliste. » Ce livre remplit bien ce beau programme, et les quinze gravures qui accompagnent les vers achèveront de fixer dans les esprits du jeune âge les sages conseils et les doux souvenirs qu'on trouve au tournant de chaque feuillet.

**LETTRES DE MON MOULIN,**
par **Alphonse Daudet,** avec 156 dessins,
par **José Roy** et **Fraipont,**
gravés sur bois, et orné de 3 planches en couleurs.
(ERNEST FLAMMARION, éditeur.)

De tous les ouvrages que nous a laissés l'illustre écrivain, celui-ci est peut-être le plus populaire. On le lit partout, en famille et même au collège. Il égaye les fins de la classe. C'est par lui qu'un grand nombre d'écoliers ont appris à aimer les écrivains de notre littérature contemporaine. Ce recueil si délicat, si fin, si alerte, qui s'adresse à tous les âges, a sa place marquée sur la table de tous les salons, où on feuillettera volontiers cette édition, l'une des plus belles qui aient paru depuis bien des années. L'exécution typographique est impeccable : les gravures confiées à MM. José Roy et Fraipont sont un enchantement; tout enfin, dans ce luxueux volume, satisfera les plus délicats bibliophiles.

**FILLE UNIQUE,** par **Pierre Perrault,**
avec des illustrations de **George Roux.**
(J. HETZEL, éditeur.)

Obligés de s'expatrier pour amasser une dot à leur fille, les parents de Marie laissent leur enfant à sa grand'mère, et, d'abord insouciante, presque oublieuse, Marie finit par s'apercevoir combien ses parents manquent à son existence. Elle avait été mal élevée, comme le sont, trop souvent, les « filles uniques », sans fermeté, et sans méthode: trop de gâteries l'avaient rendue égoïste et fantasque. Quand elle se trouve enfin seule, elle retrouve peu à peu sa vraie nature, bonne et tendre : elle finit même par se marier avec un de ses cousins, déjà veuf et père de deux enfants, et elle les aime tous trois de tout son cœur. Toute cette histoire, on le voit, est bien simple; mais elle est joliment contée : on s'y intéresse et elle émeut.

**LA FÉE DES ILES,** par **Pierre Maël,**
avec 48 gravures d'après **A. Paris.**
(HACHETTE ET C^ie, éditeurs.)

Sur la côte bretonne, entre Roscoff et Morlaix, se dresse l'îlot ou plutôt le roc de Tisauzon, « la maison du Saxon », le « logis de l'Anglais ». C'est là que vit toute une famille d'orphelins, six enfants, dont l'aîné a douze ans et le dernier six. L'auteur nous raconte leurs touchantes aventures, leur adoption par une fillette de seize ans et par un vieux et savant curé. Mettez autour de ce récit les grands souffles de la tempête, les poétiques chansons du pays d'Armor, les pieuses cérémonies des pèlerinages léonnois, et vous comprendrez quel charme se dégage de cette simple et pourtant tragique histoire. Les vignettes de M. Alfred Paris sont l'exacte traduction de cette douce vie bretonne.

**SPORTS ET JEUX D'ADRESSE,**
par **Henri-René d'Allemagne,**
avec 328 illustrations dans le texte et 100 gravures hors texte dont 23 planches coloriées à l'aquarelle.
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Personne ne connaît mieux que M. Henri-René d'Allemagne, archiviste paléographe, bibliothécaire à l'Arsenal, l'histoire des jouets, des sports des jeux d'adresse. L'auteur s'est dès longtemps consacré à l'étude de tous les documents qu'il a pu recueillir dans les bibliothèques et dans les musées sur ce sujet si intéressant. Nous avons signalé de lui, l'année dernière, une bien curieuse *Histoire des Jouets*. Le livre qu'il publie cette année n'est pas moins attrayant : il est enrichi, comme le précédent, d'innombrables gravures, qui reconstituent pour nous non seulement les jeux, mais les costumes, les habitudes, la vie même de l'ancienne France. Depuis les débuts du XVIe siècle jusqu'à l'époque toute récente du second Empire, on trouvera dans ce magnifique volume une incomparable collection de tableaux, de caricatures, d'images.

**RAVENNE, par Charles Diehl,**
avec 130 gravures.
(H. LAURENS, éditeur.)

Cette belle étude de M. Charles Diehl sur Ravenne vient grossir la collection des « villes d'art célèbres », déjà si pittoresque et si intéressante. Aucune ville n'est plus originale, plus « personnelle » que Ravenne. On l'a justement appelée : une Pompéï italo-byzantine, et on y peut comprendre et admirer ce que fut au Ve et au VIe siècle la splendeur de l'art chrétien. Tout le charme profond et pénétrant de la vieille cité a passé dans ce livre où une excellente illustration nous met sous les yeux tous les monuments, toutes les œuvres d'art, tableaux, fresques, statues, bas-reliefs, mosaïques, enfin toutes les précieuses reliques d'un monde et d'une civilisation disparus.

**LA JEUNESSE DE CYRANO DE BERGERAC,**
par **H. de Gorsse** et **J. Jacquin,**
avec 50 dessins d'après **Zier.**
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Du manoir des Quatre-Vents à la bataille de Beaugency, voici toute l'épopée de Cyrano, enfant, puis jeune homme, sa naissance, son éducation, son départ de Bergerac, son arrivée à Paris, et les héroïques exploits qui le signalent tout de suite à la police du grand Cardinal. Cyrano arrêté, Cyrano délivré, Cyrano preneur de la Bastille, Cyrano auteur, Cyrano conspirateur, enfin Cyrano soldat: n'est-ce pas là comme une édition des *Trois Mousquetaires* à l'usage de la jeunesse? — Pour animer encore cet admirable roman de cape et d'épée, l'auteur y sut mettre en scène la douce Annette, cousine du bon Ragueneau. Les cinquante gravures d'après M. Zier sont un joli et vivant commentaire à cette peinture de la vie parisienne sous Louis XIII et Richelieu.

**RUBENS, par Max Rooses,**
avec 350 reproductions de dessins des chefs-d'œuvre du maître, dont 70 héliogravures tirées à part sur papier de Chine.
(ERNEST FLAMMARION, éditeur.)

Cet admirable ouvrage nous prouve qu'on peut éternellement étudier un grand artiste. Personne plus que Rubens n'a été l'objet d'érudites monographies. Celle que lui consacre aujourd'hui M. Max Rooses apporte cependant de nombreuses idées nouvelles que les critiques d'art ne manqueront pas de commenter longuement. C'est là une magistrale étude, non seulement du peintre et de ses œuvres, mais aussi de son temps. Les renseignements et les anecdotes y abondent. Les illustrations sont dignes du texte : on s'arrête à toutes les pages pour admirer quelque reproduction de cet œuvre immense et prestigieux. Nombre de dessins, contenus dans ce luxueux volume, n'avaient pas encore été reproduits dans les ouvrages similaires, et il faut féliciter l'éditeur d'avoir surveillé l'impression, la mise en pages, toute la fabrication des cinq cents exemplaires numérotés, avec un soin minutieux et toujours éclairé.

**LES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ART.**
avec 60 planches photographiques.
(Librairie ARMAND COLIN.)

« Les meilleurs livres pour les enfants, disait récemment un hygiéniste, ne sont pas ceux que l'on doit lire, mais ceux qu'il suffit de regarder. » A ce titre, cette collection est sûrement la meilleure bibliothèque d'art et d'éducation esthétique : dix volumes ou cartons contenant les reproductions fidèles, les photographies peintes des *Chefs-d'œuvre de l'Art* ancien et moderne, et une *Notice explicative*, par M. P. Vitry, attaché au Musée du Louvre : cette *Notice* donne pour chaque planche une étude détaillée, à la fois historique et critique.

**LA GONDOLE FANTOME, par Gustave Toudouze,**
avec 52 gravures d'après **H. Vogel.**
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

A Venise, en pleine tourmente jacobine, à Venise, au temps de Bonaparte débutant, pendant la campagne de 1797, aux jours inoubliables d'Arcole et de Rivoli, après les massacres de Vérone et les autres épisodes de cette guerre épique, l'auteur a su grouper, faire vivre et s'illustrer tout un petit monde de Français sympathiques, émigrés et révolutionnaires. Un trésor conservé depuis Louis XIII dans les coffres de la Monnaie vénitienne doit revenir par héritage à l'un de ces Français. Il faut voir quelles luttes mystérieuses soutiendra l'héritier pour reconquérir la fortune et quelle aide il rencontre dans le dévouement d'une charmante fille d'émigrés. Les illustrations de M. H. Vogel donnent une vie plus intense encore à cet attachant récit.

**CONTES ET NOUVELLES DE LA FONTAINE,** nombreuses illustrations d'après les peintres du XVIIIe siècle, **Boucher, Fragonard, Lancret,** etc. (J. TAILLANDIER, éditeur.)

La Fontaine se doutait bien que ces « contes et nouvelles » n'étaient pas tout à fait d'usage pour les enfants ni même pour toutes les grandes personnes. « J'ai lieu, disait-il dans sa préface, d'appréhender deux principales objections : l'une, que ce livre est licencieux ; l'autre, qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la première, je dis hardiment que la nature du conte le voulait ainsi... Quant à la seconde, on aurait raison, si je parlais sérieusement ; mais qui ne voit que ceci est jeu et, par conséquent, ne peut porter coup? » La Fontaine trouverait sans doute l'excuse bien inutile, au temps où nous vivons, et les illustrations historiques qui maintenant accompagnent son texte en feraient à ses yeux, comme aux nôtres, non pas seulement un livre charmant, mais presque un ouvrage d'éducation littéraire et artistique !

**LA ROUTE DE L'INDE,** par **Eugène Guénin,** avec 138 gravures et 4 cartes. (HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Ceci n'est pas un roman, mais une véritable histoire. Quelles aventures, pourtant, étaleraient plus de merveilleux sous les yeux des jeunes lecteurs que cette description fidèle de l'Inde ancienne et moderne ? Voici tous les explorateurs qui se risquèrent sur la route mystérieuse de « la terre aux épices », depuis les premiers Normands jusqu'aux escadres de Colbert. « Jeune homme qui reçois cet ouvrage, ce livre te fera connaître le labeur accompli par les nations européennes, et en particulier par la France, pour ouvrir le chemin de l'Orient. Le courage des navigateurs, l'héroïsme déployé par eux dans les luttes contre les éléments et les hommes fournissent des exemples dignes de rester dans la mémoire. » Faut-il ajouter que les illustrations fournissent aussi des vues de pays et de monuments?

**LES SEMEURS DE GLACE,** par **Paul d'Ivoi,** avec 115 dessins en noir et en couleurs de **Louis Bombled.** (COMBET ET Cie, éditeurs.)

Comme le *Docteur Mystère*, *Cigale en Chine*, *Jean Fanfare*, etc., le nouveau roman de M Paul d'Ivoi abonde en péripéties émouvantes; mais on y trouve aussi des scènes bien amusantes de fantaisie et de joyeux entrain. Et, en même temps qu'il excelle à nous distraire et à nous émouvoir, l'auteur continue à ne pas négliger de nous instruire. Il trouve moyen dans ce livre de nous révéler et de nous montrer, à l'œuvre d'avance, l'une des futures découvertes de la science : ce roman est une véritable féerie scientifique, illustrée de page en page par les beaux dessins de M. L. Bombled.

**MES ESCALADES,** par **A.-F. Mummery,** ouvrage traduit de l'anglais, par **Maurice Paillon,** avec 24 illustrations hors texte et 4 cartes. (LUCIEN LAVEUR, éditeur.)

Ancien rédacteur en chef de la *Revue alpine*, M. Maurice Paillon était tout désigné pour traduire le beau livre de M. A.-F. Mummery. Ce livre est comme un code de l'alpinisme moderne, de ses nouvelles lois, de ses usages, de ses recettes ; c'est aussi comme un annuaire de ses triomphes et une histoire de ses tentatives les plus audacieuses. Né en 1856, M. A.-F. Mummery a voué sa vie au développement et aux progrès de l'alpinisme. Il est devenu, à l'école des meilleurs guides, un maître sans rival : il faut voir, par le récit qu'il nous en donne, les équipées vraiment héroïques de cet escaladeur infatigable, à qui les Alpes n'ont pas suffi et pour qui le Caucase même commence à n'avoir plus de secrets. D'admirables photographies de montagnes achèvent de donner au lecteur on ne sait quelle troublante impression de dangers toujours présents et de vertige.

**LE GÉANT DE L'AZUR,** par **André Laurie,** illustrations de **George Roux.** (J. HETZEL, éditeur.)

Dans ce nouveau « roman d'aventures », M. André Laurie suppose définitivement résolue la question des ballons dirigeables. C'est un « oiseau d'acier » que nous voyons évoluer dans ce livre, un oiseau géant, avec ailes, pattes et bec. Il est impossible de raconter en détail la curieuse histoire de cette admirable machine volante ; mais on peut assurer que ce roman ne manquera pas d'intéresser son jeune public. M. André Laurie n'a rien écrit de plus attachant ni de plus dramatique, et certaines de ces pages vous serrent le cœur. Les belles illustrations de George Roux ajoutent encore à l'attrait du texte.

**LES PLANTES ORIGINALES,** par **Henri Coupin,** avec de nombreuses illustrations. (VUIBERT ET NONY, éditeurs.)

« A côté de la Botanique, telle qu'on la trouve décrite dans les livres de vulgarisation — livres qui se répètent avec une monotonie désespérante, — il existe, quant à la forme des plantes, leur mode d'existence et leur utilisation, une multitude de faits curieux et intéressants. » Ce sont ces faits que nous décrit, en cet attrayant ouvrage, M. Henri Coupin, docteur ès sciences et lauréat de l'Institut. Rien n'est plus surprenant que la vie de certaines plantes : on va d'étonnement en étonnement. Signalons, entre autres, les chapitres consacrés aux « plantes vampires », aux « végétaux pique-assiette », aux « fruits explosifs ». L'auteur a bien fait de mettre en épigraphe, à la première page de ce livre, le mot si profond de Platon : « La science est l'amie de tous. »

**BOURSES DE VOYAGE**, par **Jules Verne**,
avec 47 illustrations par **L. Benett**
et 12 grandes chromolithographies, de nombreuses vues photographiques et une carte.
(J. HETZEL, éditeur.)

L'imagination infatigable de Jules Verne enfante chaque année un nouveau roman, et c'est presque toujours l'un de ces « voyages extraordinaires » dont le *Tour du Monde en quatre-vingts jours* est le plus célèbre. Mais les personnages changent et aussi le point de départ et les aventures. L'auteur excelle à tout renouveler, avec une fécondité vraiment admirable. Le « voyage extraordinaire » de cette année comptera parmi les plus heureux et les plus attachants de la série. Les scènes sont, tour à tour, alertes ou poignantes. Le dialogue est toujours naturel, et souvent amusant, parce que les personnages de Jules Verne sont gens à garder toujours leur belle humeur, à travers les dangers les plus redoutables. Comme les précédents, ce volume est orné d'illustrations nombreuses et belles.

**LA FILLE DU BRACONNIER**,
par **Achille Melandri**.
(Librairie ARMAND COLIN.)

Un nouveau roman de tendresse et d'aventures, de rêves et d'action, de libre nature et de vertu, ajouté à cette *Bibliothèque pour les Jeunes Filles*, dont la renommée est bien établie. L'auteur a fait ses preuves; dire qu'il nous donne aujourd'hui son chef-d'œuvre serait préjuger de l'avenir. Mais l'intérêt du drame, le charme du récit, le choix du cadre et des péripéties, la conduite et le dénouement de l'action, tout semble combiné à souhait pour conquérir à ce volume la même popularité parmi la jeune clientèle qu'à tel ou tel de ses illustres devanciers : *Mon Chevalier*, le *Journal de Marguerite Plantin*, *le Médecin de Belle-Maman*, *Mademoiselle Huguette*, *Tuons le Mandarin*, etc., etc.

**LA PRISE DE PÉKIN**,
pièce comique d'ombres, avec livret, musique, décor et personnages à découper, texte de **J. Jacquin**, illustrations de **R. de la Nézière**, musique de **G. Meynard**.
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Ce ravissant album sera vraiment la joie des familles. Les auteurs ont voulu, en le publiant, « mettre à la disposition de tous ceux que les ombres chinoises intéressent une pièce gaie à grand spectacle, facile à monter sans frais, avec le décor, les personnages et la partition ». La préface donne les renseignements les plus complets sur la façon de monter, non seulement un théâtre d'ombres, mais aussi les personnages de zinc qui devront se mouvoir en scène. La pièce est charmante, les ombres sont vivantes et pittoresques, la partition, qui comprend neuf numéros, accompagne de musiques légères les entrées et les défilés.

**EXPÉDITION DE « L'ÉTOILE POLAIRE » DANS LA MER ARCTIQUE (1879-1900)**,
par **S. A. R. le duc des Abruzzes**.
Traduit et résumé par **M. Henry Prior**.
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

« Le but de l'expédition de l'*Étoile Polaire*, nous dit S. A. R. le duc des Abruzzes, était de se rendre, avec notre navire, près de quelque terre, située le plus au nord possible, d'y passer l'hiver et de continuer ensuite, en traîneaux vers le pôle. » Comme toutes les précédentes expéditions polaires, celle-ci n'a pas réussi ; mais elle est allée un peu plus loin, et « l'expédition en traîneaux, à une latitude à laquelle aucun homme n'était encore arrivé, a prouvé qu'avec des hommes robustes et courageux, des chiens nombreux et choisis, on peut franchir l'Océan glacial arctique jusqu'au parallèle le plus élevé ». On assiste, pour ainsi dire, à ce voyage aventureux et héroïque, en lisant cette narration, illustrée de nombreuses photographies.

**ALBUM GÉOGRAPHIQUE**,
par **M. Dubois** et **C. Guy**.
Chaque volume orné de 500 gravures.
(Librairie ARMAND COLIN.)

Renouvelée de fond en comble par les travaux des géologues; transformée par la méthode des nouveaux géographes; vivifiée par les découvertes ou les commentaires des anthropologues, des archéologues et des historiens, voici que la géographie emprunte un dernier secours aux miracles du photographe. Au lieu de cette terminologie sans intelligence et sans vie que l'on imposait jadis à la mémoire de nos enfants, — voici un portrait de la terre : *Aspects généraux de la Nature ; Régions tropicales ; Régions tempérées ; Colonies françaises*. Les quatre premiers volumes seront bientôt complétés par cet album de *la France*, où revivra, diverse et charmante, toute la physionomie du sol national.

**VOYAGE DE Mlle LILI AUTOUR DU MONDE**,
texte par **P.-J. Wahl**,
dessins par **Lorenz Frœlich**, gravures par **E. Mathis**,
(J. HETZEL, éditeur.)

On devine bien que ce voyage de mademoiselle Lili autour du monde se déroule tout entier en France et pas loin de Paris. Mettant à profit l'absence de leurs parents, mademoiselle Lili, messieurs Paul et Toto, ses deux cousins, en la compagnie de Petit Pierre, le fils du jardinier, n'hésitent pas à partir en bateau, avec la résolution bien arrêtée de ne revenir « que quand on aura fait le tour du monde tout entier ». Les pauvres petits, comme on pense, ne vont pas loin. Mais, chemin faisant, il leur arrive tant et tant d'aventures que ce charmant album en est rempli. Et on revoit avec un plaisir toujours nouveau les délicieuses compositions de Frœlich qui nous ont enchantés autrefois.

